



D'un Orient autrement extrême

*Images françaises de la Corée
(XIII^e-XX^e siècle)*

Frédéric Boulesteix

D'un Orient autrement extrême

*Images françaises de la Corée
(XIII^e-XX^e siècle)*

Frédéric Boulesteix

D'un Orient autrement extrême - Images françaises de la Corée (XIII^e-XX^e siècle) est une thèse présentée par Frédéric Boulesteix en 1999 pour l'obtention du grade de Docteur de l'Université Paris III sous la direction du Professeur Daniel-Henri Pageaux).

Avant-propos

Si nous avons longtemps différé la publication de la thèse que Frédéric Boulesteix a soutenue en Sorbonne en décembre 1999, c'est parce qu'il n'avait pas souhaité la publier en l'état. Les réserves à l'origine de ce choix, qu'il n'avait pas explicitement formulées, tiennent sans doute à des scrupules inspirés par un désir de perfection. Le domaine que, par amour de la Corée, Frédéric s'était engagé à explorer était, somme toute, beaucoup plus neuf qu'il peut paraître. La Chine et le Japon ont retenu l'attention, depuis longtemps, d'un grand nombre d'historiens et de commentateurs, la Corée beaucoup moins. Un inventaire des textes relatifs à la Corée, connus et moins connus, restait à faire, de même qu'une étude sémiologique des représentations françaises et occidentales qui s'y expriment, afin d'en faire apparaître les constantes et leur évolution dans le temps. Dans ces deux composantes de son exploration, Frédéric a certainement souffert de devoir avancer seul, sans le soutien d'une communauté scientifique, sans la possibilité de mettre les outils de son investigation ni ses conclusions sous le regard critique de collègues partageant des préoccupations voisines. D'où ses réserves, car il n'ignorait pas qu'un inventaire n'est jamais tout à fait exhaustif et que, en matière de sciences humaines, les modèles interprétatifs, relevant de choix plus idéologiques que réellement scientifiques, sont aisément sujets à controverse. Considérant cette thèse comme une étape, il avait l'intention d'approfondir sa recherche et de l'étendre à l'examen de toutes les manifestations particulières de la « coréanité », avec le souci d'en offrir aux regards étrangers une lecture plus juste, plus fine et peut-être plus aimable. Ce travail, il avait fait beaucoup plus que l'ébaucher, comme en témoignent la publication de nombreux articles – dont certains ont été rassemblés dans *La Corée, un Orient autrement extrême. Essai de géopolitique*, publié par les Ateliers des Cahiers (2015) – et les communications qu'il a données dans des conférences internationales en Europe, au Japon et aux États-Unis. Il est vraisemblable qu'il avait en tête un projet ambitieux qui aurait dépassé de beaucoup le simple remaniement de sa thèse en vue de sa publication. La maladie est venue briser son élan. Toutefois, il nous a semblé que cette thèse est et demeure une source de données essentielles sur la Corée, qu'il importait de rendre accessible à tous ceux qui, spécialistes ou non, s'intéressent à ce pays. Nous le faisons avec l'autorisation bienveillante de Jae-kyung et de Julien. Dans nos interventions sur le texte, nous nous en sommes tenus à des questions de forme : nous avons corrigé les coquilles, supprimé un certain nombre de redites et remanié des phrases dans le souci d'en rendre la lecture plus aisée, mais nous avons respecté scrupuleusement le vouloir dire de l'auteur et l'intégralité du texte. Que cette publication soit comprise, enfin, comme un témoignage de profonde estime pour l'ami trop tôt disparu.

Jean-Noël Juttet

10 juin 2019

Introduction

Au Moyen Âge, la chrétienté européenne tente de contourner l'Orient musulman contre lequel elle lutte. Elle ose plus loin vers l'est des démarches diplomatiques qui lui permettent de découvrir un empire mongol qu'elle juge menaçant. Autour de celui-ci gravitent de nombreux autres peuples, nomades ou sédentaires. Encore inconnus d'elle, ils se partagent la partie la plus extrême de l'Asie septentrionale. De ces rencontres datent les premiers récits et descriptions d'une longue tradition, par lesquels l'Occident rend compte de sa découverte de civilisations qui le fascinent : la Chine puis le Japon. Ces récits seront à l'origine de conceptions philosophiques nouvelles dès le XVII^e siècle, mais aussi de « modes », lesquelles vont générer des entreprises esthétiques variées, littéraires et picturales, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Au sein de cet ensemble de découvertes et de connaissances nouvelles – alimenté par le développement des sciences et des représentations géographiques et historiques, lesquelles participent au déploiement d'un imaginaire extrême-oriental déjà ancien tout en inaugurant une réflexion sur notre propre rapport à ces mondes *autres* –, la Corée reste discrète, et même marginale, repliée derrière un relief singulier et des options politiques qui la rendent inaccessible jusqu'au XIX^e siècle, la préservent des tentatives de pénétration religieuse, commerciale, militaire ou scientifique.

Très vite, une différence quantitative considérable apparaît entre le nombre de références européennes évoquant où mettant en scène la Mongolie, la Chine ou le Japon, et celles ayant trait à une Corée « ermite » et timide, longtemps secrète et volontairement fermée. Les travaux de synthèse et les bibliographies strictement françaises sont rares et soulignent les seules périodes de contacts directs : *Images de la Corée en France au XIX^e siècle* de Namgong Yŏn (남공연) en 1967¹, *Bibliographie des ouvrages français sur la Corée* d'André Fabre en 1973² et *La Corée et l'Occident. Diffusion de la culture française en Corée* de Jong Ki-sou (정기수) en 1986³, sont, par exemple, les seules études ou références importantes disponibles⁴. Les anglophones possèdent, quant à eux, des bibliographies plus anciennes qui offrent en outre

1. Thèse de doctorat, université de Paris.

2. Centre des études coréennes, Institut national des langues et civilisations orientales, Paris.

3. Préface de Simon Jeune, Paris, librairie Minard, coll. « La thésothèque », Thèse de doctorat, ce travail met en lumière, dans ses premiers chapitres, quelques aspects des références françaises du XIX^e siècle.

4. À titre de comparaison, notons ici quelques références concernant le Japon et la Chine : René Sieffert, *Le Japon et la France. Images d'une découverte*, Paris, Publications orientalistes de France, coll. « Les sept climats », 1974 ; Francine Hérail, *Éléments de bibliographie des études japonaises. Ouvrages traduits du japonais et études en langues occidentales sur le Japon*, Paris, Publications orientalistes de France, 1979 ; Gérard Siary, *Les Voyageurs européens au Japon de 1853 à 1905*, thèse de doctorat, université Paris IV, 1988 ; Keiko Omoto, Francis Macouin, *Quand le Japon s'ouvrit au monde*, Paris, Gallimard, Réunion des musées nationaux, coll. « Découvertes », 1990 ; Christine Shimizu, *Le Japon du XIX^e siècle. La redécouverte*, Paris, Agep, 1990 ; Patrick Beillevaire, *Le Japon en langue française. Ouvrages et articles publiés de 1850 à 1945*, Kimé, Société française des études japonaises, 1993 (qui pré-

l'avantage de répertorier plus largement les références occidentales, donc françaises. La plus importante reste aujourd'hui encore celle d'Horace H. Underwood, *A Partial Bibliography of Occidental Literature on Korea from Early Times to 1930* qui, en 1930, propose 2 882 entrées⁵.

La réelle rareté des références étudiées jusqu'à présent n'est-elle pas de nature à décourager toute tentative nouvelle ? Le travail de recherche que nous avons entrepris il y a quelques années nous a révélé la présence d'une péninsule coréenne certes marginalisée, mais n'en occupant pas moins dans l'histoire de nos « représentations » de l'Asie du Nord-Est une place originale, car différente. Nous avons souhaité mieux la comprendre dans la longue durée, depuis son origine jusqu'à ses derniers développements.

Les premiers moments de notre démarche ont consisté à rassembler un corpus de textes de natures variées, regroupant à la fois des références établies et d'autres peu connues. Nous l'avons voulu aussi large que possible dans le temps, mais aussi dans les genres. Après constitution, il nous a montré combien, depuis la période des croisades, la France et la langue française occupaient une place privilégiée dans la rencontre entre l'Europe et la Corée. Les franciscains diplomates envoyés dès le XIII^e siècle par Saint Louis, les jésuites cartographes de Pékin plus tard, l'expédition de Jean-François de La Pérouse au XVIII^e siècle, les marins et missionnaires de la première partie du XIX^e siècle, les voyageurs, diplomates, conseillers et journalistes qui leur succédèrent enfin, furent nombreux à rapporter des récits et des descriptions. Lentement, discrètement, ceux-ci ont influencé les philosophes, géographes et anthropologues de cabinet, puis les orientalistes, les écrivains et les historiens. Tous ont contribué à établir un ensemble d'« images ». Ces dernières ont, avec le temps, participé à l'établissement d'une « représentation » de la Corée que nous nous proposons de faire découvrir dans cette étude, soutenue par une double approche.

Dans un premier temps, nous avons effectué un travail d'« inventaire » de ces sources multiples et dispersées. Les travaux déjà mentionnés ainsi que des articles plus précis⁶, réalisés dans une perspective presque exclusivement historique, se sont attachés à explorer les seules épisodes connus de nos échanges officieux ou diplomatiques (la présence des Missions étrangères de Paris à partir de 1836, l'expédition de Kanghwa en 1866, la signature du traité d'amitié, de commerce et de navigation en 1886). Ils laissent à l'arrière-plan certains événements ou certaines sources, sans jamais relever les liens qui les rattachent à des témoignages antérieurs. Ils ne considèrent pas non plus les références parallèles trop brèves ou jugées peu crédibles. Nous avons insisté sur la variété réelle de ces matériaux, qu'ils proviennent d'auteurs connus ou non, de témoins directs ou de compilateurs n'ayant jamais séjourné en Asie, qu'il s'agisse d'articles brefs et d'illustrations destinées à la presse ou encore de longs développements narratifs ou descriptifs.

L'intérêt de cette première démarche, effectuée selon une approche en coupe verticale à l'intérieur d'un ensemble étendu de textes en langue française évoquant la Corée, est fortement lié à l'ampleur du champ que nous couvrons. Le pays est mal connu, mais la plupart des auteurs qui l'abordent, d'une manière ou d'une autre, sont fort différents : missionnaires, écrivains, ethnologues, militaires, diplomates

sente environ 3 600 références françaises sur le Japon) ; Numa Broc, « Les voyageurs français et la connaissance de la Chine (1860-1914) », *Revue historique*, juillet-septembre 1986, p. 85-131.

5. Séoul, Chosen Christian College ; réédité dans les *Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, n° XX, 1931, p. 1-185 ; suivi en 1935 du « Supplement to "A Partial Bibliography of Occidental Literature on Korea" by H.H. Underwood », compilé par Godfrey St George Montague Gompertz, *Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, n° XXIV, 1935, p. 23-48. Signalons également, parmi les ouvrages qui posent directement le problème des représentations tout en restant à un niveau uniquement historique : Craig S. Coleman, *American Images of Korea. Korea and Koreans as Portrayed in Books, Magazines, Television, News, Media, and Film*, Elizabeth/Seoul, Hollym, 1997.

6. Cf. par exemple Pak Pyông-sôn (박병선), « L'expédition française de Corée en 1886 », *Mélanges de coréanologie offerts à M. Charles Haguenauer*, Mémoire du Centre d'études coréennes, Paris, Centre d'études coréennes, 1979 ; Wu Ch'òl-gu (우철구), « Les relations entre la France et la Corée », *Revue de Corée*, n° 13/2, été 1981, p. 32-62.

ou touristes, séparés par des siècles. Certes, pour les écrivains majeurs que nous analysons, la « matière première » littéraire exploitée est quantitativement mince. La péninsule occupe une place réduite dans les écrits de Voltaire, de Pierre Loti, de Guillaume Apollinaire ou de Paul Claudel. Pourtant, leurs témoignages, si brefs soient-ils, font écho à des sources plus modestes qu'ils ont eues entre les mains et dont ils se sont servis pour nourrir leurs propres représentations. L'extrême hétérogénéité des matériaux et des auteurs que nous étudierons est donc l'une des principales richesses du corpus constitué.

Nous y avons en outre inclus des auteurs en apparence moins liés à la Corée qu'au Japon ou à la Chine. Jusqu'à présent, les rares travaux réalisés n'ont pris en considération que les références spécifiquement consacrées à la seule péninsule. Un nombre important de récits ou d'observations traitent principalement de pays ou de régions limitrophes. Ils accueillent cependant des chapitres parfois longs ou de simples paragraphes relatifs à la Corée ou à certains de ses aspects. C'est le cas de Guillaume de Rubrouck, Voltaire, Jean-François de La Pérouse, Pierre Loti et Paul Claudel, parmi les noms les plus connus.

En proposant un inventaire diachronique (état antérieur et évolution postérieure des différents matériaux, permettant de mettre en place une *esthétique de la réception*⁷), nous avons d'abord voulu présenter un panorama, à la fois large et nouveau, des supports les plus divers de la représentation de la Corée en France. Et, ce faisant, nous inscrire dans la perspective de la longue durée proposée par Fernand Braudel, en évitant de nous limiter aux seuls événements isolés. Nous avons abordé notre corpus chronologiquement de manière à relever les filiations entre les textes et les réactions qui les suivent. Nous avons plus particulièrement approfondi l'examen des écrits qui n'ont encore fait l'objet d'aucune étude, qu'ils proviennent de témoignages directs ou non, en particulier ceux du Moyen Âge et du XVIII^e siècle.

Nous avons d'autre part augmenté notre matériau par l'utilisation d'un niveau secondaire de références. Par ce procédé, nous avons voulu montrer comment ces témoignages prennent place dans leur période de production, à un niveau synchronique pluridisciplinaire ou interculturel, permettant des « arrêts sur image » qui mettent l'accent sur les lecteurs et les relations qu'ils entretiennent avec la société⁸. Ces perspectives géographiques, historiques, philosophiques ou encore littéraires nous ont permis de mieux saisir l'orientation des images coréennes dans un cadre plus général : celui de l'histoire des idées occidentales, en rapport avec les grands moments de son articulation et les différentes branches des sciences humaines.

Dans un second temps, cet inventaire a permis de relever des articulations à partir desquelles nous avons pu déterminer les quatre grandes périodes de représentation qu'en France on s'est donné de la Corée :

1. La constitution des premiers thèmes coréens (chap. I-II) : à partir du Moyen Âge et à travers les rares approches géographiques de l'espace coréen, parallèlement à la mise en avant de caractéristiques plus spécifiquement liées à une démarche anthropologique en formation, nous observons comment ont été relevés, déclinés et illustrés les deux thèmes de la *nature* et de la *culture* coréennes. Ces deux thèmes construisent, dès les premiers témoignages, une dualité que nous retrouverons ensuite à chaque époque dans le développement de champs thématiques plus largement fournis et d'images plus particulières.

2. L'émergence des premières images (chap. II-IV) : ces deux champs ont ensuite permis, dès le XVIII^e siècle, le développement des deux premières images, étrangement liées. Opposées en apparence, elles sont pourtant complémentaires l'une de l'autre : celle du *bon sauvage* (l'homme simple et honnête, vivant replié dans le creux de montagnes impénétrables) d'une part, et celle du *sage oriental* (se manifestant principalement sous la forme d'un système d'éducation et d'administration idéalisé, aux mains de fonction-

7. Cf. à ce sujet Yves Chevrel, « Les études de réception », dans Pierre Brunel, Yves Chevrel, *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989, p. 202-209.

8. *Ibid.*

naires-lettrés formés dans le moule néo-confucianiste) d'autre part. Ces images correspondent toutes deux à des mythes philosophiques et littéraires spécifiquement français, liés aux grandes périodes d'exploration à partir du XVI^e siècle, à la fois dans le Nouveau Monde et en Extrême-Orient.

3. Le second niveau d'images (chap. IV-IX) : par la suite, avec la découverte d'une péninsule finalement pénétrée dans sa profondeur et donc vue de l'intérieur, ces deux images se sont peu à peu modifiées au XIX^e siècle. Elles se sont cristallisées sous la forme de deux représentations iconiques, largement utilisées par le pittoresque et l'anecdotique des récits de voyage : le *pays du Matin calme* et le *royaume ermite*.

4. L'éclatement des images et la formation des stéréotypes (épilogue) : ces deux images ont été reproduites jusqu'à nos jours puis fixées sous la forme de stéréotypes dont la presse nous livre encore souvent les clichés. Celle du *Matin calme* a d'abord été infirmée par la guerre de Corée, l'industrialisation du sud et les agitations politiques intérieures. Elle s'est recomposée ensuite dans la représentation culturaliste et identitaire d'une Corée prise en charge par les guides touristiques (même au nord), lesquels tentent de reconstruire l'image ancienne : une terre au « riche passé historique », mal connue et mystérieuse, mais dotée d'un patrimoine géographique et artistique qui « vaut le détour ». Celle du *royaume ermite* a été infirmée dans un premier temps par l'occidentalisation et la mondialisation de la partie méridionale. La Corée du Sud a choisi politiquement d'être ouverte au monde et tournée vers l'avenir. En contraste, la République populaire démocratique de Corée reste un pays fermé et replié sur lui-même. Les deux Corée, séparées par une zone démilitarisée vide, présentent parallèlement une contre-image de l'érémisme et une revitalisation de celle-ci. Autre contraste, non moins marquant : la juxtaposition d'une idéologie marxiste progressiste au nord et de l'ultralibéralisme du sud. Elles gardent, l'une comme l'autre, les marques profondes d'un confucianisme toujours présent.

À chacun des stades de notre rencontre, nous avons essayé de soulever les problèmes posés par ce que nous appelons « la représentation de la Corée ». Ils se manifestent par la construction d'un discours renouvelé en permanence et reposant sur une double perception. Ce discours reflète notre difficulté à considérer l'*autre* dans sa totalité et sa plénitude, mais aussi le fait que cet *autre* – qui n'est ni la Chine, ni le Japon, ni la Mandchourie, ni la Mongolie – ne semble, parfois, pas correspondre aux stéréotypes asiatiques classiques. Il propose effectivement une réalité double (au niveau spatial et social) que les deux Corée actuelles, au nord comme au sud de la péninsule, viennent confirmer, tant géographiquement (climat, relief, peuplement, etc.) que culturellement (systèmes politiques, économiques, religieux, etc.).

Autre de l'Occident, la Corée est souvent représentée (et se représente elle-même) comme un *autre* de l'Orient. À cela s'ajoute aujourd'hui la présence, en face de chacune des deux nations, d'une *autre* Corée, à la fois semblable et différente. Elle est donc tout au long de notre histoire, et de nos jours plus qu'hier encore, un pays à vitesses d'évolution différentes, cela étant vrai à la fois dans les deux réalités qu'elle propose et oppose, mais aussi dans les images doubles que l'on donne de celles-ci. *Un Orient autrement et doublement extrême* donc, duquel nous avons tenté de tracer l'histoire dans les représentations françaises, dans le but de préparer à des considérations tournées vers une étude future des perceptions contemporaines.

Malgré les nombreuses références historiques que nous avons retenues – dans le but de saisir les conditions de production, de livraison et de réception des matériaux que nous étudions –, le caractère de notre travail ne s'arrête pas à la sélection des seules sources célèbres ou prestigieuses, ou marquées du sceau de l'exactitude historique et géographique. Nous n'avons, en effet, pas voulu exclure les relations fantaisistes, les témoignages indirects ou très personnels. En ce sens, notre essai ne s'inscrit dans aucune des directions de la coréanologie française actuelle. Il nous semble en effet que les représentations coréennes qui prennent forme puis évoluent au cours des siècles s'élaborent à travers un ensemble largement ouvert à des productions de natures très variées, porteuses de réalités différentes. Elles composent les aspects multiples de *notre* regard sur l'*autre*.

Dans son introduction à *Deux voyages en Corée*⁹, Francis Macouin, conservateur à la bibliothèque du musée des Arts asiatiques Guimet, pose fort justement la question des sources et des références. Il va dans le sens que nous avons aussi choisi. Il accepte de considérer des textes ailleurs rejetés, lesquels fournissent des résumés historiques, certes faux, mais s'affirmant pourtant comme des témoignages, portant en eux de manière évidente l'image d'un certain passé, précisément le nôtre. Il écrit :

« Peut-on évoquer, pour clore cette présentation, la valeur de ces textes ? Certes, il est évident que l'essentiel des résumés historiques fournis est faux et qu'il y a bien des inexactitudes dans les parties qui se voulaient documentaires [...]. Toutefois, si les historiens contemporains ne retracent pas le passé de la péninsule de la même façon, ces exposés historiques reflètent un mélange de ce qui était connu par les Occidentaux et de ce que les Coréens croyaient être alors l'histoire de leur pays. Les documents pour l'étude de la mentalité des voyageurs occidentaux abondent par ailleurs, l'intérêt de ces récits provient donc surtout du témoignage qu'ils apportent sur l'état du pays, à un moment où, contraint, il sortait de son cocon, et de la notation d'usages révolus qu'un étranger perçoit nettement quand ils diffèrent des siens. Ils offrent finalement l'image d'un passé qui n'est pas trop éloigné dans le temps mais que les changements du xx^e siècle ont relégué à une époque étrangère. »

Ainsi, les références fausses ou mineures ne font qu'amplifier – métaphoriser en quelque sorte – un autre niveau de réalité, non celui d'un signifié pur, arbitrairement fixé par des noms, mais celui d'un signifié difficilement nommable et flottant, dont l'étrangeté laisse place à tous les fantasmes (Octave Mirbeau que nous citons en exergue en est un excellent exemple) et à toutes les rêveries (à l'image de la chanson *Syracuse*¹⁰), aux signifiants les plus divers. Daniel-Henri Pageaux écrit :

« [L'image] relève, pour le comparatiste, d'un imaginaire social, marqué par une bipolarité : identité *vs* altérité, termes à la fois opposés et complémentaires. Aussi l'imagologie, loin de s'attacher à l'étude du degré de fausseté de l'image, comme cela peut encore être avancé (toute image est forcément fautive, en ce qu'elle est représentation et mise en mots de certaines "réalités"), loin de se borner à l'étude des transpositions littéraires de ce que l'on nomme par commodité "réel", doit déboucher sur l'étude des diverses images qui composent, à un moment donné, "la" représentation de l'étranger, sur l'étude des lignes de force qui régissent une société, son système littéraire et son imaginaire social¹¹. »

Si, jusqu'au milieu du xvii^e siècle, la Corée est pour certains une île¹², si d'autres au xix^e affirment que les Coréens sont les inventeurs des sous-marins dès le xvi^e siècle¹³, il s'agit moins de fautes que de fa-

9. Réédition des récits de Charles Varat et de Charles Chaillé-Long sur lesquels nous reviendrons largement dans notre étude (Paris, Kailash, coll. « Librairie oriens », 1994, p. 16-17). Bien que discrète, cette introduction est l'un des rares témoignages de « coréanologie » à signaler d'une part le nombre important de récits de voyages français en Corée et d'autre part l'intérêt de textes présentant pourtant des inexactitudes.

10. Paroles : Bernard Dimey ; musique : Henri Salvador ; interprètes : Jean Sablon, Yves Montand, Henri Salvador.

11. Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1994, chap. 4 : « Images », p. 60-61.

12. Nous reviendrons plus loin sur plusieurs cartes la représentant ainsi. Notons toutefois ici celle présentée dans l'ouvrage de George Kish, *La Carte. Image des civilisations*, Paris, Seuil, 1980 (p. 158, planche 79 commentée à la page 263). Il s'agit de la carte du Japon par Jan Janson (vers 1630). Extrait de l'*Atlas* de 1637 : « Jan Janson était le gendre de Hontius, lui-même gendre de Mercator. Après sa mort, en 1664, la firme continuera avec un grand succès à publier son Atlas jusqu'en 1750. [...] La carte présente la mer de Chine, avec un réseau très dense de rhumbs orientés vers le nord par une fleur de lys : il s'agit donc d'une carte nautique. [...] A gauche, la Chine du Nord (en fait la Mandchourie) et la Corée, présentée comme une île que borde le "golfe de Nankin". »

13. J. H. Rosny, « Les mœurs de la Corée (d'après un lettré coréen) », *Revue bleue*, n° 52/2, 8 juillet 1893, p. 51 : « C'est durant la dernière guerre (il y a quatre ou cinq cents ans) que l'amiral Ishinshin [*Yi Sun-shin*, 이순신,

çons de s'inscrire dans les plis lâches et ondoyants de l'*altérité*. C'est aussi un moyen – et c'est là que l'étude des représentations apparaît, aux deux sens du terme, essentielle – de révéler indirectement notre manière de construire un discours sur l'*autre* à partir de séries de motifs et de thèmes déjà existants. Ce que l'on cherche dans l'*autre*, c'est souvent la réponse toute faite à des questions que l'on se pose, la solution d'une problématique de l'étrange, les éléments d'un discours qui se cherche, mais que cet *autre* permet d'illustrer en grande partie par un processus complexe de théâtralisation dont nous restons les producteurs. Ainsi, le faux vaut-il le vrai, comme le non-dit le dit. Ce sont autant d'éléments que nous devons prendre en compte.

Alain Buisine – suivant une approche ailleurs tentée par Roland Barthes dans *L'Empire des signes*¹⁴ – a montré combien il était nécessaire de considérer l'Orient non dans une tentative de dévoilement du mythe qui permettrait de faire ressortir la seule falsification idéologique (démarche d'Edward Saïd¹⁵), mais plutôt par une approche qui prendrait en compte l'« envoiement », source première d'imaginaire :

« Oui, l'Occident désire l'Orient comme voilé, et ce désir peut se révéler positif, je veux dire imaginairement productif, littérairement, picturalement, esthétiquement. Il a produit un certain Orient qui pour n'être pas vrai, n'en est pas pour autant complètement faux. [...] Il serait grand temps de comprendre que les revendications de l'imaginaire ne se réduisent pas toujours à d'ignobles rhabillages des mensonges idéologiques, à d'abjectes contrefaçons de la vérité économique. [...] Réduire toute production orientaliste à une volonté (consciente ou inconsciente) de dédouaner et de légitimer la conquête et le maintien du pouvoir économique et politique revient à considérer que par définition toute représentation de l'altérité est mensongère. [...] En fait quand l'Occident désire l'Orient voilé, et pour de multiples raisons qui ne sont pas toutes indéfendables, à sa façon il exprime une vérité imaginairement valable de son Orient, le sien, juste le sien, qui est aussi une des multiples façons d'être, pas moins effective et opérante que les autres, de ce qu'on appelle par pure commodité (et sans doute par fiction) l'Orient¹⁶. »

Dans notre travail, nous suivons cette direction. Le but n'est évidemment pas de dévoiler la véritable Corée, celle qui se dissimulerait derrière un voile, mais plutôt d'étudier les trames et la texture qui composent le tissage de notre écriture-voile de la péninsule coréenne, aux différents moments de notre rencontre, et de voir ensuite comment ces moments s'articulent les uns avec les autres dans la durée, afin de construire différents champs de représentation.

Nous avons donc cherché, dans l'emploi des sources les plus diverses (récits, essais, pièces de théâtre, rapports, lettres, journaux, articles, mais aussi cartes, gravures et estampes), à dresser une bibliographie et une histoire de ce regard et de son fonctionnement. Nous en avons constitué la « géographie ». Nous n'avons pas, dans le corps de notre essai, étudié la totalité des références existantes ; certaines font l'objet d'une simple note, d'une mention dans la bibliographie. Nous pensons pourtant avoir pu cerner les courants principaux, les moments essentiels de notre découverte de cet *autre*, les grandes étapes de notre rencontre, de notre questionnement et de notre représentation¹⁷.

李舜臣], de Corée, imagina des navires sous-marins ayant la forme de la tortue dont le col dépassait le flot pour prendre l'air. Ils émergeaient brusquement près des vaisseaux ennemis. Leur carapace concave, blindée, était garnie de pointes de fer. On ne pouvait les aborder, et ils trouaient, brûlaient les navires. »

14. Genève, éditions d'art Albert Skira, coll. « Les sentiers de la création », 1970.

15. Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1978.

16. Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Paris, Zulma, 1993, « Avant-propos : leur Orient, ses voiles », p. 12-13.

17. Il est évident que nous ne consacrons pas à chaque texte l'étude particulière, historique ou technique, qu'il mériterait parfois. En effet, notre travail est surtout orienté sur les deux axes diachronique et synchronique, ce qui implique une prise en compte de chaque référence au carrefour des rencontres qu'elle opère. Ce sont ces croise-

Le corpus historique s'ouvre sur des relations en latin, en espagnol et en portugais, qui ne devraient pas en principe trouver leur place dans une histoire des sources françaises ou en français. Ce serait oublier que, malgré leur diversité, les cultures du Moyen Âge et de la Renaissance sont plus européennes qu'il n'y paraît¹⁸, que les textes voyagent alors entre l'Espagne et la France, le Portugal et l'Angleterre, entre le monde arabe aussi et l'Occident, où nombreux sont ceux qui peuvent communiquer dans plusieurs langues de la chrétienté¹⁹. Ce serait oublier également que les « intellectuels » de l'époque – principalement les religieux-enseignants qui prennent connaissance de ces récits – sont le plus souvent polyglottes. Ils sont eux-mêmes appelés à étudier dans des monastères dispersés sur l'ensemble du continent, dans divers grands centres universitaires aussi, de Louvain à Paris, de Padoue à Oxford, de Coïmbre à Bologne. Si les relations de voyages sont alors elles-mêmes de « grandes voyageuses », ceux qui les vivent, les écrivent, les lisent, les transcrivent ou les diffusent se déplacent au sein de l'« Europe intellectuelle ». À partir du XIII^e siècle, une nouvelle génération de « savants » apparaît. Les universités se multiplient. Un plus grand nombre d'hommes sachant écrire, plus nombreux sont ceux qui rédigent des carnets de route et des mémoires. Un plus grand nombre sachant lire, il y a davantage de copistes qui reproduisent des manuscrits. La conservation et l'examen des données acquises devient donc possible, et va en se développant. Voilà pourquoi, jusqu'au XVII^e siècle, il nous a semblé légitime de nous référer à des sources moins strictement hexagonales.

À l'autre extrémité de notre étude, nous citons, en plus des références spécifiquement françaises, des textes étrangers (principalement de langue anglaise) rapidement traduits et largement diffusés en France. Peu nombreux, ils ont participé aux courants existants et les ont, dans certains cas, influencés.

À la fin de chacun de nos chapitres, nous récapitulons nos conclusions en considérant :

1. **Les informateurs** : qui sont ceux qui écrivent sur la Corée et quelles sont leurs motivations ? Ont-ils une expérience directe ou indirecte du pays ? Peut-on à chaque nouvelle période noter des modifications dans ces catégories de témoins ?
2. **La réception** : pour qui les textes sont-ils écrits et qui les lit ?
3. **Les motifs** : de quoi parle-t-on ? De géographie, d'histoire, de mœurs ? Quels sujets sont le plus souvent traités ? De quoi se composent les tables des matières des ouvrages ?
4. **Les thèmes** : quels types de thèmes ces sujets ou motifs rassemblés contribuent-ils à construire ? Comment ces thèmes se cristallisent-ils pour former des réseaux nouveaux de variations ou d'invariants ?

ments qui nous intéressent.

18. Cf. Léo Moulin, *La Vie des étudiants au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'Histoire », 1991. L'auteur donne un bel exemple de cette ouverture européenne de la culture du moment. Cf. aussi Edgar Morin, *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 1990, p. 84-85 : « Alors que le Moyen Âge occidental est encore divisé en féodalités et commence à se diviser en États, la Chrétienté n'en constitue pas moins une sphère culturelle où circulent des courants artistiques transeuropéens comme le roman (XI^e siècle), puis le gothique (XIII^e siècle). Aussi, dès le XI^e siècle, nourrit-elle un intense marché d'idées commun. Les clercs communiquent par la seule langue culturelle reconnue, le latin, qui sera pratiqué jusqu'au XVII^e siècle en philosophie. Au XIII^e siècle, s'allument de grands foyers : les Universités. »

19. Jusqu'au XVIII^e siècle, les libraires éditeurs ont aussi une vocation pleinement européenne. En dehors même du nombre des traductions, qui circulent d'un pays à l'autre, certains ouvrages de philosophie, de géographie, d'histoire, sont publiés en hollandais, en latin, en allemand, en portugais et en français à Amsterdam ou à Lisbonne, pas toujours dans le seul but d'échapper à la censure, mais plutôt afin de mieux répandre les savoirs dans un continent qui, intellectuellement, n'est pas encore complètement cloisonné. De plus, la plupart des éditeurs ne sont pas concentrés dans les capitales. Ils ont ainsi, en plus de leur vocation européenne, une seconde vocation, régionale, qui durera aussi. Cf. François Furet (dir.), *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, vol. II, Paris, La Haye, Mouton, coll. « Civilisation et sociétés », 1970.

Ces thèmes nous permettent de mieux cerner la notion plus globale de « représentation ».

5. Les « **images** » : elles dessinent des champs thématiques plus complets, soutenus par une écriture plus attentive, ne serait-ce que d'un point de vue rhétorique. Elles cristallisent un certain nombre de thèmes et forment, avec le temps, des stéréotypes. Comment l'élaboration de ces images évolue-t-elle et comment celles-ci se transforment-elles ?

Il nous semble utile, enfin, de préciser certains présupposés qui ont orienté notre travail. Sans entrer dans un débat théorique, il nous semble nécessaire de préciser ce que nous entendons par « motif », « thème », « image » et « représentation ». Les discussions sont nombreuses à ce sujet. Elles s'efforcent de donner à chacun de ces éléments une valeur propre avec sa marge de manœuvre. Souvent les tentatives de définition se recoupent, expliquant l'un de ces termes par l'autre. Nous suivons, en grande partie, les définitions retenues par Daniel-Henri Pageaux. Il a en effet proposé un cadre inscrit dans une perspective comparatiste reposant sur des tentatives d'approches suffisamment variées.

Le **motif** sera donc pour nous, à chaque époque considérée dans notre corpus, « l'unité minimale de représentation » dont on parle, sans que soit pris en compte directement aucun type d'appréciation, aucune amorce de jugement de valeur ni aucun développement d'idées :

« Les études de poétique envisagent en général le thème comme un élément structurant du texte, par opposition au motif, élément accessoire variable. Le motif deviendrait, en accord avec des poéticiens comme Tomachevski, "la plus petite particule de matériau thématique" (Brunel-Pichois-Rousseau, p. 128). Motifs et thèmes sont des parties d'un tout (le texte) et l'étude des relations de ces parties avec un tout mettra en évidence son fonctionnement²⁰. »

Ainsi, à titre d'exemple, les motifs suivants : la montagne, le vêtement, le papier, la vie des rues, etc. sont des unités quantifiables. Elles sont ou non présentes. Elles sont développées ou brièvement esquissées. Ces motifs nous permettent de tracer la cartographie d'un texte et surtout de considérer de plus près les grandes tendances qui l'ordonnent, en mettant les sources en regard les unes des autres dans les jeux de l'intertextualité. Bien sûr, le choix effectué par les observateurs ou les compilateurs n'est en rien innocent ou dépendant de leur seule volonté, même si nous ne considérons pas les adjectifs ou autres indicateurs de valorisation. Certaines époques privilégient des motifs précis en fonction des grandes orientations de la pensée et de la création (ainsi de la géographie physique et des lois au XVIII^e siècle, époque des Lumières ; des ambiances de foule et des paysages au siècle suivant, etc.). Certains auteurs écrivent également sur un motif unique (Henri Chevalier étudiant les chapeaux, Anatole Billequin s'intéressant à la porcelaine, etc.). D'autres organisent leur essai ou leur récit à partir d'un nombre important de sujets. Ceux-ci sont introduits dans un ordre donné, obéissent à un classement en catégories de motifs spatiaux (géographie, paysage, etc.), temporels (histoire ancienne, histoire contemporaine) et humains (mœurs, coutumes, etc.). Repérer les motifs, c'est déterminer la phase de « mise en texte » des impressions et des connaissances dans le but de reconstituer ensuite l'architecture thématique des récits. Cela permet aussi d'examiner ce à quoi s'intéresse l'auteur, ce que telle période cherche à prouver.

Le **thème** s'élabore à un niveau second, celui de la mise en scène et donc de la théâtralisation de l'*ailleurs* et de l'*autre* par un travail de l'imaginaire perceptible sur un ensemble de textes. C'est le stade de la mise en avant de particularités lexicales, de choix paradigmatiques, de fréquences adjectivales, de la valeur subjective de la langue. Nous sommes là dans le domaine des idées, lesquelles sont communes à deux motifs au moins. Ainsi, pour la Corée des premiers temps de la découverte, les deux thèmes de la *nature* et de la *culture* que construisent les premiers témoignages. Pour le premier, on retrouve la catégorie des motifs spatiaux et humains qui développent aussi les thèmes de l'éloignement et de l'*isolement*, de la *simplicité* et de la *rudesse*. Pour le second, il s'agit de l'histoire ancienne du pays et son goût pour l'éducation tout autant

20. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, p. 78.

que pour le repli (catégorie des motifs spatiaux, temporels et humains qui développent également des thématiques secondaires comme l'*isolement*, mais aussi la *sagesse*). L'approche comparatiste permet de mettre en valeur, à travers des époques et des genres variés de production, des permanences et des écarts riches de signification dans l'étude de l'évolution de nos représentations :

« Le thème qui sert de principe de regroupement à plusieurs textes sera abordé de façon diachronique (état antérieur, évolution postérieure) et synchronique (en quoi le thème peut éclairer un moment de la littérature). [...] La thématique d'un texte peut être confrontée avec celles d'autres textes (impératif comparatiste), avec d'autres thématiques pour comprendre la spécificité du travail de l'imagination, comment un groupe de textes peut composer un imaginaire particulier, par le traitement d'un ou plusieurs thèmes. La thématique aura alors servi l'histoire des sentiments et des mentalités puisque l'étude d'une thématique aura permis de comprendre comment peut se dire un certain imaginaire, dans le temps, à travers des formes littéraires précises et dans un espace culturel donné²¹. »

Les **images** s'imposent, quant à elles, par leur permanence temporelle et la manière dont, avec le temps, les thèmes se développent et se conjuguent. Il faut savoir comment elles se transforment pour arriver jusqu'à nous en véhiculant des éléments divers de la figuration de l'autre, lesquels se trouvent à ce stade cristallisés, parfois sous forme de points fixes fonctionnant avec le temps comme des stéréotypes portés par une grande variété de supports (textes de genres très divers, illustrations, etc.).

Quelques grandes images se dessinent dès les premiers temps. Elles sont fortement inspirées par les thèmes fréquents de la nature (à travers les motifs de l'île, de la montagne, des côtes désertes, etc.) et de la culture (grâce aux motifs d'une agriculture riche, de la proximité de la Chine, de l'influence sur le Japon, de l'histoire ancienne, du goût pour les lettres et l'administration, etc.). D'autres thèmes secondaires entrent en compte : l'éloignement et l'isolement, la simplicité, la rudesse et la sagesse. Les images du *bon sauvage* et du *sage oriental*, qui se mettent alors en place, rencontrent des mythes européens en cours d'élaboration. Elles favoriseront plus tard d'autres jeux d'images plus particulièrement adaptées à la Corée et provenant directement des connaissances nouvelles qu'on a du pays : le *pays du Matin calme* et le *royaume ermite*. Ainsi se précise la particularité coréenne. Chacune de ces images est perçue sur l'axe diachronique selon des caractéristiques positives allant jusqu'à l'idéalisation (la « manie », définie par Daniel-Henri Pageaux²²), mais aussi selon des points de vue négatifs prenant la forme de critiques très diverses et souvent sévères (la « phobie »²³). Dans les deux cas, nous sommes confrontés à une perception non pas coréenne, mais spécifiquement française ou, plus largement, européenne. Il est dans la nature des images de révéler et de traduire avant tout l'espace dans lequel s'inscrit celui qui les élabore et les diffuse :

« Toute image procède d'une prise de conscience, si minime soit-elle, d'un Je par rapport à un Autre, d'un Ici par rapport à un Ailleurs. L'image est donc l'expression, littéraire ou non, d'un écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle. [...] L'image est donc la représentation d'une réalité culturelle au travers de laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaborée (ou qui la partagent ou qui la propagent) révèlent et traduisent l'espace social, culturel, idéologique, imaginaire dans lequel ils veulent se situer. Cet espace posé comme horizon d'étude est le théâtre, le lieu où s'expriment d'une manière imagées [...] c'est-à-dire à l'aide d'images, de représentations, les modalités selon lesquelles une société se voit, se pense, en pensant, en rêvant l'Autre²⁴. »

Les **représentations** désignent l'ensemble élaboré par les motifs, les thèmes et les images. Ainsi, on

21. *Ibid.*, p. 80.

22. *Ibid.*, p. 71.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 60.

peut parler des représentations d'une époque particulière ou encore des représentations dans un genre donné (les récits de voyage, la presse, etc.) pour préciser la différence avec les autres époques et les autres catégories de textes.

Cette étude vise en premier lieu les milieux universitaires coréens, que nous connaissons à travers notre expérience d'enseignement et de recherche. Ces derniers sont en quête de travaux leur permettant de considérer autrement l'histoire des relations de leur pays avec l'Occident. Ainsi, les notes et les citations – mais aussi quelques passages parfois éloignés des représentations de la Corée : la conception du monde au Moyen Âge, le théâtre chinois en France aux XVII^e et XVIII^e siècles, etc. – nous ont semblé essentielles pour permettre à ce public de mieux connaître l'histoire et la culture européennes.

CHAPITRE I – Du XIII^e au XVII^e siècle : les premières sources

1 – Aperçu sur les connaissances géographiques et les voyages

« Le monde est dans ma tête, mon corps est dans le monde²⁵. »

Du XIII^e au XVII^e siècle, la pratique et la représentation de la Terre se modifient considérablement. Tant en Occident qu'en Extrême-Orient, les hommes et les idées évoluent. Les hommes se déplacent sur les marches d'un monde musulman qui sert de tampon, mais aussi de trait d'union²⁶. Malgré sa lenteur, ce mouvement va faciliter la reconnaissance des uns et des autres. Il va permettre de substituer à une géographie merveilleuse, qui ne tient plus compte des recherches ptoléméennes héritées de l'Antiquité, une longue période de découvertes plus directes. Ces découvertes seront facilitées par le développement des techniques et des moyens de transport, par les progrès de l'orientation, mais aussi de la cartographie, laquelle joue un rôle de premier plan dans l'approche que nous proposerons de la péninsule coréenne : on ne la connaîtra en effet pendant longtemps que par le seul intermédiaire des *portulans* puis des cartes. Entre Guillaume de Rubrouck en 1254 et les cartographes de la Compagnie de Jésus à la fin du XVII^e siècle, c'est une véritable révolution qui s'opère. Il nous semble utile d'en rappeler les grandes lignes en nous arrêtant à certains détails afin de mieux situer le cadre de nos premières connaissances de la Corée et de montrer la place que prend la découverte de ce pays au sein d'un ensemble plus vaste de rencontres avec les diverses régions de la partie extrême de l'Orient. La France et la péninsule sont éloignées l'une de l'autre. Elles occupent même les deux extrémités (les deux « Finistère ») de la longue bande continentale euro-asiatique. L'éloignement fait que les premiers rapports sont lents à se concrétiser. Ils ne sont rendus possibles que par l'intermédiaire d'un ensemble déjà existant de liens discrets et de visions. D'autre part, d'un côté et de l'autre de l'immensité spatiale, la relation n'est en rien directe entre « la France » et « la Corée ». Elle doit passer, d'abord, par des préliminaires nécessaires : la rencontre entre deux grands blocs culturels en extension – très réellement entre l'Occident et l'Orient.

A – La conception « merveilleuse » du monde au Moyen Âge

25. Paul Auster, interviewé par Gérard de Cortanze, *Le New York de Paul Auster*, Paris, éditions du Chêne, 1996.

26. Dès le IX^e siècle, ce sont les Arabes qui font accomplir à la géographie des progrès décisifs : « Dans les bibliothèques de chacune des grandes villes arabes, les lettrés peuvent s'extasier sur les merveilles du Tibet, sur la richesse du commerce d'Aden, sur les jaillissements de gaz naturel qui embrasent la région de Bakou, comme sur la barbarie des pays d'Occident. » (Jean-Pierre Cartier, *Explorateurs et explorations*, Paris, Larousse, coll. « Maîtrise du monde », 1975, p. 68.)

« La géographie ne figurait pas parmi les “sept arts libéraux” du Moyen Âge. Elle n’avait sa place ni dans le “quadrivium” des disciplines mathématiques (arithmétique, musique, géométrie, astronomie) ni dans le “trivium” des disciplines logico-linguistiques (grammaire, dialectique, rhétorique). Privée de statut, la géographie fut comme une orpheline dans le monde des connaissances. Elle devint un invraisemblable ramassis mêlant connaissances réelles et imaginaires, dogmes bibliques, récits de voyages, spéculations philosophiques, élucubrations mythiques²⁷. »

La représentation géographique moyenâgeuse du monde hérite d’une conception plus ancienne. Au sein de celle-ci, elle voisine avec un ensemble de figurations mythiques impossibles à négliger dans une étude des images culturelles. Cette géographie se veut alors et avant tout « théologiquement conforme ». L’idée de l’étranger s’articule autour de la représentation d’un espace avant tout *extérieur*, géré en grande partie par l’imaginaire et surtout par le *merveilleux*. Cette dernière notion est définie au sens le plus large par Daniel Poirion comme « la manifestation d’un écart culturel entre les valeurs de référence servant à établir la communication entre l’auteur et son public, et les qualités d’un monde “autre”²⁸ », ce qui en fait l’une des premières constituantes de ce que l’on nommera par la suite « exotisme ». Au centre rêvé du monde chrétien idéalisé qui est alors le nôtre trône la sainte et inaccessible Jérusalem, telle que nous la restituons plus tard les écrivains français du XIX^e siècle qui s’y rendent en pèlerinage littéraire et spirituel. Viennent s’inscrire à l’entour les multiples royaumes catholiques, principalement européennes, puis les peuples ou peuplades sémites, juifs et musulmans ; plus loin enfin, les « barbares », au-delà desquels ne se trouvent plus que les fantasmagories *humanités monstrueuses*, attirantes et repoussantes, à la fois rêves du paradis et cauchemars des enfers. L’histoire de nos rapports avec les *autres*, et plus particulièrement avec l’Extrême-Orient, l’histoire aussi de la construction de notre identité culturelle collective, commencent véritablement ici, dans ce creuset hiérarchique et manichéiste qui s’imposera longtemps aux sciences géographiques. Il nous faut donc nous y arrêter, afin de mieux comprendre ce qui motive les toutes premières escapades voyageuses et les témoignages qu’elles génèrent.

Le centre du monde

La plupart des cartes médiévales connues sont des images du monde, et des images commandées par un double accord avec les traditions cosmographiques gréco-romaines d’une part, les traditions bibliques et les commentaires des Pères de l’Église d’autre part. On a qualifié de « patristique » la géographie de cette époque pour souligner l’importance qu’y prend l’élément théologique, mais il est essentiel d’y reconnaître aussi le legs classique. La structure des mappemondes médiévales reflète en fait les deux traditions : elles sont centrées sur la Méditerranée, lieu par excellence des connaissances géographiques grecques et romaines, mais elles ont comme pivot défini le centre de l’univers chrétien – la ville sainte de Jérusalem²⁹.

27. Daniel Boorstin, *Les Découvreurs*, traduit de l’américain par Jacques Bacalu, Jérôme Bodin et Béatrice Vierende, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 100-101.

28. Daniel Poirion, *Le Merveilleux dans la littérature française du Moyen Âge*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1982.

29. George Kish, *La Carte. Image des civilisations*, Paris, Seuil, 1980. Pour un exemple de carte reflétant cette position centrale de Jérusalem, cf. Georges Duby, *Grand Atlas historique. L’histoire du monde en 473 cartes*, Paris, Larousse, 1995, page de garde : « Apocalypse de Saint-Sever », XI^e siècle (manuscrit latin, Bibliothèque nationale, Paris). Cette vision « centraliste » n’a pas été sans influencer les siècles qui ont suivi : « D’ailleurs, on oublie tout, jusqu’à la rotondité de la terre. La géographie chrétienne efface le savoir grec et judéo-musulman, et néglige l’aventure viking. Elle invente la géographie et l’histoire à sa façon. Dans tous les monastères d’Europe, on dessine scrupuleusement des sphères célestes et des mappemondes conformes aux récits bibliques. Il s’agit d’imposer un Continent-Histoire nouveau, différent de celui du monde gréco-latin, celui des Écritures. La Terre y est représentée comme un disque plat entouré d’eau, avec, au centre, se jouxtant, Jérusalem et l’Europe. Plus loin, une terre torride et monstrueuse peuplée de cynocéphales, de cyclopes et d’unipèdes. » (Mireille Pastoureaux, *Voies océanes. De l’ancien aux nouveaux mondes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1991.) Enfin, tout autour, un anneau aquatique. Vision

Les grandes civilisations, à l'égal des jeunes enfants et des Narcisses toujours trop pleins d'eux-mêmes, imaginent et affirment la structuration de leur spatialité à partir de cette notion de *centre* qu'elles pensent pouvoir au mieux incarner³⁰. Elles inventent alors – et peu à peu cartographient – des cercles aux barrières océaniques, désertiques ou encore orographiques, qui les moulent et les musclent, les viennent circonscrire et semblent justifier géographiquement leur prédominance³¹. L'Occident médiéval, celui-là même qui mûrit les croisades – opérations de reconquête du noyau-paradis perdu – s'orchestre autour d'un cœur originel qui n'est rien d'autre que le centre et l'essence de l'univers spirituel européen en cours de constitution.

La symbolique du centre est riche. Elle nous permet de mieux comprendre la façon dont l'être occidental se conçoit alors, au sein d'un monde qu'il connaît mal et souvent redoute. C'est elle qui va pousser sur les routes des marges européennes ceux qui souhaitent reconquérir la Terre sainte, conçue comme l'origine de tout. Ceux aussi, aux objectifs plus lointains, qui cherchent à asseoir, à confirmer ou encore à relativiser cette conception³².

« Le centre n'est donc point à concevoir, dans la symbolique, comme une position simplement statique. Il est le foyer d'où partent le mouvement de l'un vers le multiple, de l'intérieur vers l'extérieur, du non manifesté au manifesté, de l'éternel au temporel, tous les processus d'émanation et de divergence, et où se rejoignent, comme en leur principe, tous les processus de retour et de convergence dans leur recherche de l'unité³³. »

Au mitan de notre Moyen Âge occidental, pourtant, on sent qu'un glissement opère et désespère, que la marque d'un souvenir prenant obsède, que la nostalgie d'un paradis-unité à double titre perdu habite toutes les tentatives de déplacement vers l'Est. Car « ce symbolisme du centre, n'ayant plus rien de rationnel, ne [correspond] pas toujours à une vérité historique. Jérusalem, depuis qu'elle [est] aux mains des musulmans, [n'est] pas le cœur de la chrétienté, mais au contraire se [trouve] fortement rejetée sur sa périphérie³⁴ ». Notre centre est donc bien la cité centrifuge de Jérusalem, celle qui se doit d'être l'intériorité même, le non manifesté, l'éternel, le nœud des racines de notre spiritualité. C'est en réalité, et pour être plus précis, le mont des Oliviers, point de contact par excellence du ciel et de la terre, véritable « *axis mundi* »³⁵. On sent ici que le centre est bien plus que la représentation pratique, ou encore plastique, d'une

symbolique qui annonce quel va être le Continent-Histoire : « L'Europe est la Nouvelle Jérusalem. Les Européens sont des hommes ; les autres sont des monstres. [...] L'Europe moderne gardera de ces phantasmes l'idée de sa centralité et le désir, plus ou moins conscient, d'éliminer Jérusalem de l'histoire de la foi. » (Jacques Attali, *1492*, Paris, Le Livre de poche, 1991, p. 147-148.)

30. Signalons que les deux Chine continuent encore aujourd'hui de conserver au début de leur nom officiel le caractère qui signifie « centre » ou « milieu » (中, *Zhong*, en coréen *Ch'ung*) et qui les figure bien au niveau de la représentation graphique. Ainsi de la Chine populaire (中華人民共和國, *Zhong hwa ren min gong he guo*) et de la Chine de Taïwan (中華民國, *Zhong hwa min guo*).

31. « Ces cartes étaient dites “œcuméniques” car leur objet était de montrer l'ensemble du monde habité ou “oekouméné”. Conçues pour représenter ce que tout bon chrétien devait croire, elles étaient davantage cartes du dogme que du savoir. » (D. Boorstin, *op. cit.*, p. 101.)

32. On se souvient de la révolution philosophique provoquée par la découverte, au XVIII^e siècle, de la cosmogonie du justement nommé « empire du Milieu » et du traitement qu'en fit alors Voltaire, lequel souhaitait par là contrer les jésuites en mettant en avant l'antériorité de l'histoire chinoise par rapport à celle de l'ère chrétienne.

33. Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, réalisation Marian Berlewi, Paris, Seghers, 1975, 4 tomes (t. 1, p. 299-300).

34. Jean-Paul Roux, *Les Explorateurs au Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Le temps qui court », 1967, p. 11.

35. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 300 : « Cette notion de centre est liée également à celle de canal de communication. Le centre est en effet appelé le nombril de la terre. »

réalité physique. C'est la source qui laisse échapper et se répandre une profonde spiritualité temporelle et spatiale. Pierre Loti ne s'y trompe pas, qui, en 1894, aborde Jérusalem pour y retrouver quelques bribes de foi : « Jérusalem !... Oh ! L'éclat mourant de ce nom !... Comme il rayonne encore, du fond des temps et des poussières, tellement que je me sens presque profanateur, en osant le placer là, en tête du récit de mon pèlerinage sans foi³⁶ ! » Jérusalem est alors une « image » du monde. Une *imago mundi*, un microcosme de tous ses possibles, et plus particulièrement de toutes ses perfections. C'est un point d'intensité maximal, un lieu de décision, une ligne de partage :

« Le centre peut être considéré, dans son rayonnement pour ainsi dire horizontal, comme une image du monde, un microcosme contenant en lui-même toutes les virtualités de l'univers ; et dans son rayonnement vertical, comme un lieu de passage, le cénacle des initiations, la voie entre les niveaux céleste, terrestre, infernal du monde, le seuil de franchissement et, en conséquence, de la rupture. Le centre critique est le point de la plus grande intensité, le lien de la décision, la ligne de partage³⁷. »

Les royautés chrétiennes

À la périphérie proche de ce centre idéal originel (le centre de notre « idéalisation », de notre « originalité ») et de notre imaginaire, alors fort développé, se situe le monde bien plus réel des royautés chrétiennes. C'est l'extérieur, le manifesté et le temporel qui viennent compléter la « moelle » spirituelle. On devine dans ce décalage « géopolitique » et « géopoétique »³⁸ une problématique quasiment psychanalytique. Nous sommes effectivement en possession de la « patrie », de la terre du père, du conquérant, mais nous avons perdu la « matrice », la terre « maternelle ». Nous ne vivons effectivement plus au centre géographique du monde idéalisé. Comme Adam et Ève chassés du paradis, nous sommes exilés de la terre qui fut celle de notre « sainteté ». Nous souffrons d'un manque évident, qu'à chaque siècle qui suit, certains vont tenter de combler par un désir passionné et souvent déraisonné pour l'Orient, ses mirages, ses marges et ses mages, ses ombres, ses voix et ses voiles³⁹.

Le monde juif et l'islam

Les cercles qui viennent ensuite s'ajouter à la figure centrifuge que nous esquissons sont le monde

36. Pierre Loti, *Voyages (1872-1913)*, édition établie et présentée par Claude Martin, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991 (« Jérusalem », p. 449).

37. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 301.

38. Pour reprendre ici Kenneth White qui utilise largement ce concept dans *L'Esprit nomade* (Paris, Grasset, 1987, chap. « Éléments de géopoétique ») et *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique* (Paris, Grasset, 1994, p. 11) : « La géopoétique est le nom que je donne depuis quelque temps à un "champ" qui s'est dessiné au bout de longues années de nomadisme intellectuel. Pour décrire ce champ, on pourrait dire qu'il s'agit d'une nouvelle cartographie mentale, d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde. »

39. Au XIX^e siècle, la vogue des voyages dans le Levant peut être rapprochée de ce phénomène : « Voyager pour se libérer de ses hantises ? Bien davantage pour les reconnaître : car ce ne sont pas les fantasmes du moi individuel qui sont en cause ici, mais bien ceux de toute une civilisation. Si le voyage en Orient a pris au XIX^e siècle ce caractère rituel de célébration collective, c'est qu'il a une valeur initiatique, sociale : affirmer un ordre culturel occidental. S'il a constitué pour le jeune bourgeois de cette époque le rite de passage par excellence, c'est qu'il a permis un retour vers les origines de notre culture, vers ce que Ballanche appelle "notre berceau cosmogonique et intellectuel". [...] Ce que le XIX^e siècle appelle Orient, c'est donc la "terre maternelle", pour reprendre la formule de Nerval, la matrice originelle, le fantasme de son enfance. On soupçonne déjà la nature régressive de ce rite du voyage en Orient. » (Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, p. 12.)

juif et celui de l'islam. Le premier, nous le savons, s'intègre plus ou moins au précédent. Quant au second – c'est à ce stade que les considérations se compliquent, car c'est là que la figure se fissure –, alors qu'il devrait être en marge, il se retrouve au centre de l'idéal, il l'occupe et le régent. Il va donc falloir reconstruire l'équilibre, trouver, comme sur un échiquier, les pièces qui depuis l'*ailleurs* vont tout de même aider à la reconquête, permettre de combler la perte. Il va falloir déceler des filiations lointaines vivant dans les cercles périphériques et mal reconnus de notre « représentation » de l'univers⁴⁰.

Les « barbares », les monstres et les nouveaux espoirs

Car au-delà de l'islam, lui-même à la fois abhorré et rêvé, viennent d'abord les « barbares »⁴¹ que l'on connaît, puis les terres inconnues associées dans l'iconographie aux fameuses « humanités monstrueuses », profondément inquiétantes, mais malgré tout attirantes⁴², telles que nous les donnent à lire les descriptions de Gog et de Magog :

« L'Asie, où l'imagination occidentale loge tous les monstres et toutes les merveilles, toutes ses propres chimères : Asie explorée par Alexandre-le-Grand dont de nombreux romans racontent les aventures chez les peuplades cannibales de Gog et Magog, chez les Pygmées, les Brahmanes et bien d'autres nations enviabiles pour la sagesse et la douceur de leur vie ou pour la liberté innocente de leurs mœurs sexuelles. Le Paradis terrestre est d'ailleurs situé à l'extrémité inaccessible de l'Asie. [Là où Céline parle d'un rien du tout] Marco Polo, l'explorateur du xiii^e siècle, ne devait pas démentir les rêves des Européens qui situaient en Asie tout ce qu'il était interdit d'espérer connaître chez eux : l'innocence sexuelle, la tolérance, la paix, l'abondance et le luxe, les délires et les délices d'un pays de cocagne⁴³. »

40. Soulignons, à propos des voyageurs arabes, leurs tentatives vers l'Extrême-Orient, dont nous aurons à reparler plus loin, lorsqu'il sera question du *Livre de Suleiman* ou des descriptions arabes du royaume de Silla. Cf. D. Boorstin, *Les Découvreurs*, p. 175 : « Les marchands arabes n'avaient pas attendu l'expansion de l'islam pour se rendre nombreux aux Indes, mais après Mahomet, aux mobiles d'ordre commercial vint s'ajouter l'esprit de croisade. Au milieu du xiv^e siècle, Ibn Battuta note que les marchands se rendent de la côte de Malabar jusqu'en Chine à bord de navires chinois. Dès le ix^e siècle, Canton possédait une communauté musulmane avec son cadî, et de très anciens documents révèlent la présence de musulmans jusqu'en Corée. »

41. Le nom, assorti d'un sens relativement méprisant, est donné par les Grecs de l'Antiquité à tous les non-Grecs, qu'ils soient évolués ou non. Les Romains le reprennent, mais font des barbares les peuples qui ignorent la civilisation gréco-romaine ou encore qui ignorent « la » civilisation, sauf s'ils sont compris dans les frontières de l'empire. Le barbare est donc avant tout celui qui ne connaît pas, qui est en dehors des habitudes et pratiques coutumières d'un peuple qui se considère comme hautement civilisé. L'étymologie grecque *barbaros* signifie « étranger ». Un barbare, c'est ainsi celui qui agit avec cruauté et sauvagerie, qui manifeste un caractère inhumain. Être barbare, c'est être contraire au bon goût et aux usages établis, contraire aux normes (cf. le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*).

42. « On oublie trop facilement tout ce que leur renonciation au progrès scientifique pouvait valoir de compensations à ces croyants du Moyen Âge. Une belle moisson de délices et de terreurs imaginaires ! » (D. Boorstin, *op. cit.*, p. 103.) Signalons ici l'intérêt pour nous de ce désir de représenter l'*autre*, qui est désir de connaître l'humain et l'inhumain dans l'homme lui-même. Les xvii^e et xviii^e siècles, avec leur redécouverte des sciences géographiques et leurs envies de conquêtes commerciales, le considéreront bien plus à travers sa géographie et son histoire qu'à travers sa personne et surtout les signes d'étrangeté et de peur qu'elle incarne.

43. Pierre-Yves Badel, *Introduction à la vie littéraire au Moyen Âge*, Paris, Bordas, coll. « Études », 1969, p. 16. Cf. aussi D. Boorstin, *op. cit.*, p. 104 : « À peine moins prégnantes que les délices du Paradis étaient les menaces de Gog et Magog. Ezéchiel prophétise contre "Gog, au pays de Magog". Quand les mille ans seront accomplis, dit l'Apocalypse, Satan sera relâché de sa prison. Et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour la guerre. [...] L'existence de Gog et Magog devint un article de foi, mais leur situation géographique fut longtemps débattue, ce qui rendait la menace d'autant plus pesante. [...] Quand l'horrible invasion se produirait-elle ? Et d'où surgirait-elle ? On citait complaisamment alors les lettres du légend-

Ces peuples lointains (auxquels sont associées les idées d'innocence et de tolérance, lesquelles préfigurent les mythes du « bon sauvage » et du « sage oriental » qui nous occuperont plus particulièrement pour la Corée) incarnent deux systèmes de valeurs opposés : le monstrueux et l'angélique, sur lesquels nous reviendrons lorsque nous parlerons de la toute première référence.

Porteur de cette symbolisation, le « mythe » du lointain royaume du prêtre Jean s'ébruite alors. Il perpétue une représentation de l'altérité cédant à des structures fantasmatiques séculaires⁴⁴. Il va être à l'origine de l'engagement de nombreux témoins vers un Orient extrême qui, peu de temps avant Marco Polo et son *Devisement du monde* ou *Livre des merveilles* (1298), va captiver un public de plus en plus large, par le réalisme parfois étrange⁴⁵ mis en scène⁴⁶.

daire prêtre Jean mettant le monde chrétien en garde contre Gog, Magog et autres peuplades cannibales qui, au jour de l'Antéchrist, dévasteraient toute la chrétienté, jusques et y compris la ville de Rome. Le théologien anglais Roger Bacon, précurseur de la science moderne, préconise une étude sérieuse de la géographie, afin que l'homme, dit-il, sachant où sont tapis Gog et Magog, puisse s'armer contre leur invasion. » On comprend mieux l'intérêt de Bacon pour le récit du voyage en Mongolie de Guillaume de Rubrouck dont nous allons largement parler et qu'il va en grande partie recopier dans ses propres textes.

44. « Depuis un certain temps le bruit courait, en Europe, d'un potentat chrétien habitant les steppes lointaines de l'Asie. Le chroniqueur Otton de Freisingen rapporte qu'en 1145 un évêque de Terre sainte avait envoyé un message en Occident dans lequel il était dit que, peu de temps auparavant, un prince chrétien descendant des Rois Mages avait pris Ecbatane, capitale du souverain des Mèdes et des Persans. En fait au XII^e siècle, les Karakitai, des héritiers de la population proto-Mongole des Khitan de Chine (907-1122), avaient émigré vers l'ouest et fondé un grand empire en Asie centrale. Ils étaient bouddhistes mais comptaient parmi eux un certain nombre de nestoriens. » (J.-P. Roux, *Les Explorateurs au Moyen Âge*, p. 37.)

45. Cf. Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 29 : « À l'opposé de l'espace mythique des grands genres médiévaux, Marco Polo cherche à "faire voir" un lieu réel, repérable et mesurable. L'exotisme naît du caractère extraordinaire de la réalité décrite, tant par les proportions que par la collection d'éléments curieux qui la caractérisent. Il rejoint l'inspiration réaliste. » Ce réalisme étrange n'empêche pas pourtant les différents types de considérations de s'associer les uns aux autres. Nous en voudrions pour preuve le manuscrit n° 66 (selon *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Corpus Christi College* de Montague Rhodes James) du Corpus Christi College de Cambridge, qui rassemble vingt-six textes provenant de deux abbayes. Il évoque une cosmographie et une histoire de l'homme et de l'univers orientées vers l'accomplissement final et la gloire de Dieu. On y trouve par exemple une histoire de Jérusalem suivie de l'*Itinerarium terrae Tartarorum per W. de Rubruc*, que nous aurons le temps de considérer dans ce chapitre, puis d'un *Itinerarium usque ad paradisum terrestrem*, d'une *Imago mundi* et d'une lettre du prêtre Jean. Cette variété montre bien l'intérêt de l'époque pour des explorations du monde reposant à la fois sur une découverte réelle et un vagabondage imaginaire toujours vif.

46. Outre Marco Polo, dont le *Livre des merveilles* présente une peinture du prêtre Jean, G. de Rubrouck et Planearpin – avec son *Voyage en Russie et en Mongolie* (1246), inclus dans le 32^e livre de l'*Encyclopédie (Speculum Majus)* de Vincent de Beauvais, dont nous aurons également à reparler –, il y a aussi Jean de Mandeville, auteur d'un *Voyage à Jérusalem, en Égypte et en Chine* (1327-1360). À propos de Marco Polo, il ne faut pas oublier de relativiser aujourd'hui la place de son récit : « Des marchands ont parlé avant ce Marco Polo qui rentre en 1295 de son périple à travers l'Asie et qui met sur le marché de l'exotisme un récit où le merveilleux est clairement affiché. Le lecteur ne s'y trompera pas, qui donnera souvent à ce récit le nom de Livre des Merveilles. Par ce livre, qu'il n'a d'ailleurs pas écrit lui-même, Polo est célèbre pour la suite des siècles. Mais ses contemporains savent qu'il n'est pas le seul à raconter des voyages. Sur le port de Gênes ou de Venise, il en est des dizaines, qui consacrent le temps que leur donne l'âge à des récits où s'emmêlent, comme dans le livre de Polo, le vécu et l'imaginaire, le vu et l'entrevu, le témoignage direct et l'on dit. [...] C'est un homme d'affaires, et c'est un vantard. Nul ne lui a rien demandé. La rencontre qu'il fait du notaire Rusticello de Pise, compagnon de cellule dans une prison génoise où l'un et l'autre purgent une condamnation pour escroquerie, l'incite à mettre au net ce qu'il a pris l'habitude de raconter et d'enjoliver. Et le marchand de laisser broder l'écrivain professionnel qu'est le notaire. L'un et l'autre font l'intéressant. » (Jean Favier, *Les Grandes Découvertes. D'Alexandre à Magellan*, Paris, Fayard, 1991, p. 166-167.) Marco Polo n'est donc pas le premier, mais le plus médiatique de ces voyageurs. Le rédacteur de ses aventures sait « mettre en scène »,

Car, face à l'Asie « merveilleuse », le XIII^e siècle en construit une autre plus pragmatique, celle des « voyages » plus réalistes qui deviennent « le voyage » avec ses voies de passage et ses cartes. Il est à l'origine de ce que seront par la suite les grandes missions « religieuses » et « civilisatrices », de Colomb à la conquête coloniale. Suivons sur ce point Paul Zumthor :

« Cependant, au cours déjà du XII^e siècle, la chrétienté latine s'était progressivement dégagée de ce que J. Le Goff dénomme une "géographie de la nostalgie" : axée, par contraste avec un espace réel étroit, clos, bien connu, sur l'espace rêvé de l'imaginaire. S'y substitue, en quelques générations, une "géographie du désir", agressive et conquérante, avide de maîtriser l'étendue. Le désir de quelques hommes entreprenants et courageux se détourne des finitudes rassurantes, en quête d'horizons illimités : en quête de *dé-couverte* (qui est révélation visuelle), d'*in-ven-tion* (qui, du latin *venire*, signifie pénétration)⁴⁷. »

Parallèlement se met en place un autre « discours de voyage » tel que nous le présente Friedrich Wolfzettel :

« En France, la naissance d'un discours du voyage autonome, qui date du XIII^e siècle, est essentiellement marquée par l'appropriation intellectuelle de l'Asie. La ligne de partage séparant les récits de pèlerinages des récits de mission correspond donc assez exactement à une répartition géographique qui tend à définir le Proche-Orient comme l'espace de la tradition et de la récupération religieuse, alors que l'Asie représente l'espace d'une exploration libre préparant par anticipation l'aventure de Colomb. Les récits de mission du milieu du XIII^e siècle, dans lesquels la mission diplomatique et stratégique s'amalgame à la mission au sens chrétien, représentent les premiers exemples de voyages n'obéissant plus au modèle mythique des pèlerinages, mais décrivant, au contraire, des itinéraires virtuellement complets qui culminent naturellement dans le stage du voyageur à la cour du Grand Khan⁴⁸. »

B – Vers une vision plus réaliste de la géographie et des voyages, ouverture d'esprit, commerce et cartographie

Ce nouveau désir et cet autre discours sont servis par une pratique différente du voyage et une amélioration technique significative des moyens de transport ainsi que des méthodes d'orientation. Ils correspondent aussi au désenclavement graduel des espaces-temps, qui en découle⁴⁹, et à l'apparition, dans le champ économique et culturel européen, d'objets et d'êtres profondément différents. Ces mouvements provoquent à la Renaissance un changement considérable des mentalités et des représentations du monde. Comme l'affirme René Pomeau, « il n'est pas de chapitre plus important que celui "des coches". Montaigne l'a démontré : la méditation sur les moyens de transport conduit aux réflexions essentielles. L'histoire du véhicule résume l'histoire de l'humanité⁵⁰. » Le réel se dévêt alors de plus en plus de son

mettre « au goût du jour » son récit, lui donner le ton littéraire qui manque aux autres relations du Moyen Âge. Alors que ces dernières étaient destinées à un public de clercs, celui-ci adopte dès le début un caractère « populaire » qui peut le porter sur une scène plus vaste. Ainsi, si le livre de Marco Polo nous permet de mieux connaître une certaine Asie, il nous permet aussi de connaître une nouvelle pratique de la lecture qui se répand alors.

47. Paul Zumthor, *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993, p. 240.

48. Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1996, p. 22.

49. Cf. J. Favier, *op. cit.*

50. René Pomeau, *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, Paris, Stock, 1966,

étrangeté, au fil de récits auxquels on peut de plus en plus faire confiance. Le voyage est alors démystifié, ce n'est plus, comme le souligne Jean-Marc Moura⁵¹, le voyageur odysseéen ou le héros chevaleresque qui partent en quête. C'est l'« anti-héros » par excellence, le marchand, l'aventurier moderne et « renaissant », dont les fonctions sont alors plus précisément commerciales. Hendrick Hamel, le premier Européen à séjourner en Corée et à faire part de cette expérience dans un récit et une description, appartient à cette catégorie de voyageurs⁵². Le déplacement devient la manifestation du pouvoir de certains hommes sur des réalités spirituelles, et plus particulièrement matérielles, d'un accès encore difficile, qui sont de plus en plus séduisantes à maîtriser. C'est dans ce contexte que Michel de Montaigne va s'intéresser au voyage, lequel permet, selon lui, de « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui⁵³. » Dans « Des cannibales »⁵⁴, il inaugure la figure du « bon sauvage ». Elle fleurira au XVIII^e siècle et laissera son empreinte dans les images françaises de la Corée⁵⁵. Le voyage se fait donc plus populaire, mais aussi de plus en plus critique. Il génère par nécessité un regard « ethnographique » avant la lettre et permet après coup aux philosophes de stigmatiser les conceptions fixistes de l'univers héritées du Moyen Âge⁵⁶.

La cartographie de cette période s'ordonne tout en ordonnant les voyages. Elle témoigne à la fois de progrès scientifiques considérables dans la représentation du monde, et d'un intérêt de plus en plus développé pour une géographie pratique. Cette dernière va manifester, dans le domaine des transports, le passage d'une navigation empirique à une navigation savante. De strictement commerciale, cette géographie va très vite devenir politique, nous le voyons fort bien avec les cartes des jésuites relatives à la Chine, au Tibet et à la Corée⁵⁷. C'est là que va naître la cartographie moderne : « Ce qui nous frappe d'abord, en

p. 13. Cf. aussi Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1980.

51. J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 47.

52. « La philosophie naît du marchand, la science naît du commerce. Dans les tableaux d'alors [au XV^e siècle], le marchand, le marin et le savant sont souvent réunis dans un port autour d'un sablier et d'une carte. [...] Tout est en place pour que la pensée aide à l'économie. [...] Dans les régions où le marchand a de l'influence sur la société, l'économie progresse, l'agriculture se développe, les villes se structurent. Intellectuel, le marchand doit savoir lire livres et cartes, connaître la géographie, la météorologie, la cosmographie, les langues, les mathématiques. Aventurier, il doit oser tricher, voler, exploiter, tuer même, si nécessaire. Dominateur, il doit savoir diriger, commander, organiser, licencier, imposer sa loi. Calculateur, il doit rassembler des capitaux, les investir en de multiples entreprises, imaginer des moyens de crédit, répartir des profits, calculer des taux de change, gérer les capitaux d'autres marchands, d'artisans, d'hommes de loi, de grands seigneurs, de religieux, réunis aux termes de contrats établis devant notaire. » (J. Favier, *De l'or et des épices. Naissance de l'homme d'affaires au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1987, cité par J. Attali, 1492, p. 67, 71 et 79.)

53. Montaigne, *Essais*, I, xxvi, « De l'institution des enfants ».

54. *Ibid.*, I, xxxi.

55. Depuis le XII^e siècle déjà, la théologie souligne la valeur de la morale naturelle, étape, moyen et condition partielle du salut (cf. Jean Meyer, *L'Europe et la conquête du monde, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 284). Parallèlement, la figure du sauvage va remplacer celle du « monstre » (cf. Michèle Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'Empire mongol. Ordre et rhétorique des relations de voyages aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Honoré Champion 1994, p. 266).

56. Les relations sont alors plus nombreuses, du *Bref récit et succincte narration de la navigation faite à îles de Canada* [...] de Jacques Cartier (1545) à l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry (1578), en passant par les *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* de Pierre Belon (1555), *La République des Turcs* de Guillaume Postel (1560), ou encore les *Quatre Premiers Livres de navigation et pérégrinations orientales* de Nicolas de Nicolay (1567) : toutes vont alimenter le nouveau regard et la réflexion qui se portent sur le lointain et peu à peu sur nous-mêmes.

57. Ainsi cette présentation de G. Duby semble correspondre à l'époque qui nous intéresse, comme si elle avait été écrite pour elle : « L'Histoire s'inscrit sur le sol. Ne pensons pas seulement aux batailles, aux frontières, à ce qui relève de la seule histoire politique. Toutes les traces que les hommes du passé ont laissées de leur existence sont

faisant l'histoire de cette période décisive pour la cartographie, de cette période où l'image d'un monde connu, complet, se dégage des pénombres de l'ignorance, c'est la transformation spectaculaire du "rôle" des cartes dans les sociétés occidentales⁵⁸. »

La carte, témoin d'une nouvelle ouverture scientifique, devient un bien précieux et souvent secret. Elle « raconte » les découvertes et permet la prédominance de certains – Espagnols et Portugais d'abord – sur une exploration de conquête dont le but est d'enrichir quelques royaumes d'Occident et d'étendre le pouvoir de Rome par l'intermédiaire des ordres religieux. Les souverains des autres États « européens » et les hommes d'affaires d'Italie ou de Hollande, intéressés par un établissement dans les « pays neufs », vont tenter à leur tour d'obtenir ces « états des lieux » indispensables qui, de plus, passionnent un public plus large pour lequel vont travailler les imprimeurs-éditeurs⁵⁹. Les cartes se répandent de plus en plus, les mappemondes, les atlas et les séries aussi, que l'on imprime en plus grand nombre et qui montrent bien l'importance du désir de voir tout autant que de savoir ce qui forme l'*Ailleurs* :

« Vers 1530, les grandes lignes de la carte du monde étaient connues et les principes nécessaires à l'arpentage, voire à la géodésie, établis. La cartographie moderne était née, retenant de l'œuvre ptolémaïque le principe de l'orientation vers le Nord et développant des instruments de mesure de plus en plus exacts. En même temps apparaissaient les premiers éditeurs spécialisés de cartes et d'atlas, les débuts du commerce des cartes⁶⁰. »

Au xvii^e siècle, les marchands affirment et affermissent leurs ambitions et leur pouvoir. Les nombreuses compagnies que l'on fonde alors dans plusieurs pays d'Europe et dont le but est d'effectuer des échanges purement commerciaux avec les contrées lointaines sont la marque de cette nouvelle puissance, qui passe des galères aux vaisseaux de ligne⁶¹. Parallèlement, les ordres religieux empruntent les mêmes voies et se dispersent aussi, plus nombreux, en Amérique et en Extrême-Orient. Les marchands et les religieux sont alors les « ambassadeurs » d'une diplomatie difficile et délicate en train de se construire. Ce sont aussi les premiers aventuriers de notre rencontre avec la péninsule coréenne, les premiers « savants » également, jusqu'à la signature du traité d'amitié, de commerce et de navigation de 1886 entre la France et la Corée. Il ne faudra donc compter jusqu'à cette date importante que sur des références produites ou distillées par eux ou par ceux qui les lisent et s'en inspirent très directement. Afin de mieux cerner la complexité des mondes nouveaux alors découverts – et de mieux dominer à la fois l'appréhension qu'ils suscitent et les « richesses » dont ils semblent regorger –, les relations et lettres de ces voyageurs se multiplient. On les

localisées. Le recours à la carte est donc indispensable à qui veut suivre, sous ses multiples formes, l'histoire globale des civilisations. Le fait a pris récemment tant d'évidence que la cartographie se range aujourd'hui parmi les instruments les plus efficaces de la recherche historique. » (G. Duby, *Grand Atlas historique*, p. v).

58. G. Kish, *La Carte*, p. 41.

59. Cf. D. Boorstin, *Les Découvreurs*, p. 260 : « Par sa seule capacité à multiplier le produit, l'imprimerie fut une championne des libertés, ouvrant une infinité de canaux à la circulation des faits et des idées dangereuses, disséminant toutes sortes de données de manière irréversible : une fois l'œuvre d'impression accomplie, une fois l'information semée, plus rien au monde, aucune loi ni décret, ne pouvait en annuler le message. »

60. G. Kish, *op. cit.*, p. 41. Cf. aussi D. Boorstin, *op. cit.*, p. 261-262 : « [...] les grands centres de la cartographie se constituèrent là où la technologie était le plus développée. Après 1550, lorsque les meilleures cartes terrestres commencèrent à être gravées sur cuivre et non plus sur bois, le centre de la cartographie européenne se déplaça vers les Pays-Bas, où se trouvaient les meilleurs graveurs en taille-douce. [...] Les géographes chrétiens qui plaçaient Jérusalem au centre du monde s'étaient davantage souciés de guider les fidèles vers leur salut que d'aider les marins à gagner le prochain port ou les explorateurs à traverser les océans. Mercator sera le cartographe du nouvel âge séculier. La cosmographie, avec lui, devient géographie. Marchands, militaires, marins auront désormais à leur disposition non seulement des cartes côtières, mais une vision nouvelle de la planète tout entière. »

61. Soixante-quinze compagnies existent en France au xvii^e siècle, dont la Compagnie de Chine créée en 1660, la Compagnie des Indes orientales en 1664, la Compagnie du Levant en 1670.

envoi en France où l'historiographie s'affermir et commence à s'y référer. La curiosité pour ces mondes « autres » grandit dans le public lettré, lequel prêche l'ouverture et y voit une manière de se cultiver et de philosopher, ce qui fait dire à Bourdelot de Dairval que l'« on n'acquiert ainsi de nouvelles perfections, on ne fortifie ses talents, et l'on ne corrige ses défauts que dans les climats étrangers. [L'homme] ne pourra connaître le bien et le mal ny acquérir ces connaissances qui doivent l'élever au-dessus des autres qu'en voyageant⁶² ». On peut désormais obtenir plus commodément des ouvrages de voyages, de Lisbonne à Amsterdam, chez les éditeurs qui eux-mêmes en redemandent⁶³. On peut aussi compter sur des cartes reliées en volumes : les atlas, produits originaux de l'école hollandaise de cartographie⁶⁴.

2 – Les références relatives à la Corée du XIII^e au XVII^e siècle

La première partie de l'histoire de nos sources se déroule donc dans le cadre dont nous venons d'esquisser brièvement les faits les plus marquants. C'est là que commence l'aventure de nos textes. Là aussi que nous tenterons de préciser des réalités historiques et géographiques plus directement déterminantes pour notre lecture.

A – Guillaume de Rubrouck, le premier témoignage important

a – L'approche des Mongols

Au moment où les croisades prennent fin, l'événement international, politique et culturel majeur du XIII^e siècle est la construction, à partir de l'Est le plus extrême, de l'immense Empire mongol⁶⁵. Le père fon-

62. Bourdelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*, 1686, cité par J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 59-60.

63. Parmi ces ouvrages, certains restent aujourd'hui encore des témoignages importants de notre représentation du monde : *Voyage au Levant* de Deshayes de Cornenin (1624), *Voyages de la Nouvelle-France occidentale* de Champlain (1632), *Six Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* de Jean-Baptiste Tavernier (1676), *Découverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale* du père Jacques Marquette (1682), *Voyage à Ispahan* de Jean Chardin (1686), *L'État présent de la Chine* du père Joachim Bouvet (1697), *Relation d'un voyage [...] aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles* de François Froger (1698), ou encore, pour terminer le siècle, *Voyages, contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Hindoustan [...] de François Bernier* (1699). Rappelons également que le milieu de l'édition est alors moins sclérosé qu'on ne l'imagine de nos jours. Les éditeurs sont européens ou provinciaux et ne se limitent pas aux seules capitales. Ils traduisent aussi beaucoup. En bref, le milieu des Lettres est peu centralisé et participe à une véritable Europe des grandes provinces culturelles.

64. « La formule établie par Ortelius et Mercator se trouvait reprise en Hollande : une mappemonde, suivie par des cartes des continents, puis des cartes des pays. L'atlas étant une source d'information à la fois géographique et historique, la tradition d'Ortelius, imprimant au verso de la feuille un texte concernant le pays dont la carte apparaît au recto, fut reprise. [...] L'existence de collections de cartes reliées en volume remontait aux débuts de l'imprimerie : aux premières éditions de la "Géographie" de Ptolémée. Le premier atlas moderne, celui d'Ortelius, prototype du genre, n'avait lui aussi qu'un seul volume. L'atlas de Mercator, lui, avait été publié en trois volumes. Mais par la suite, le nombre des volumes des atlas hollandais ne cessa d'augmenter, au long de séries en comprenant de deux jusqu'à douze. Ces séries étaient destinées au commerce. » (G. Kish, *op. cit.*, p. 48-49.) Cf. aussi N. Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, chap. XII, p. 173.

65. L'une des principales sources utilisées pour l'étude de la période qui nous intéresse et les événements qui nous retiennent reste J.-P. Roux, *Histoire de l'Empire mongol*, Paris, Fayard, 1993. Voir aussi Christopher Dawson, *The*

dateur de cette puissance qui sait faire parler d'elle en réveillant les vieilles frayeurs européennes est Temudjin. Il est encore présent dans les rayonnages de notre mémoire collective à la rubrique « Gengis Khân », le *Chef suprême*. À partir de tribus nomades jusqu'alors limitées à l'ère des grandes steppes d'Asie centrale, il réussit à modeler les bases d'une nation au caractère plus universel qui va embrasser puis brasser dans ses déplacements les peuples et les cultures les plus divers. Consolidant son autorité sur l'ensemble des familles en 1206 au nom du « Ciel bleu éternel », la force spirituelle suprême de la religion turco-mongole, il s'impose comme chef des clans et fonde un véritable État. Il perfectionne l'organisation militaire et administrative des hordes⁶⁶ tout juste naissantes, dans le but de partir à la conquête des extrémités du monde tout en découvrant leurs cultures⁶⁷. Cette politique d'expansion commence en 1207 par les vastes étendues forestières et sauvages de Sibérie, la Chine du Nord et la Mandchourie. En 1209, elle s'attaque au Tibet tout en se dirigeant simultanément vers Pékin puis vers la Corée. À partir de 1211, elle vise les pays musulmans, et, de 1219 à 1223, c'est la grande avancée vers l'Ouest, jusqu'en Afghanistan et en Perse. Les lieutenants de Temudjin font ensuite route vers l'Europe : ils rejoignent la mer Caspienne, la mer Noire et les rives de la Volga⁶⁸. Le khân meurt en 1227 après avoir une nouvelle fois conduit ses troupes en Chine⁶⁹.

Que connaît-on réellement en Europe de ce qui agite alors un Orient à plus d'un titre extrême ? Qu'en sait-on au-delà des conceptions merveilleuses qu'orchestrent les représentations œcuméniques d'un monde que la cartographie de l'époque représente par l'imbrication de cercles précédemment évoquée ? Saint Louis, lorsqu'il accède au pouvoir, ne reçoit de cette aventure lointaine que des informations vagues et fragmentaires. De ce mouvement qui révolutionne les frontières déjà mouvantes de l'Asie, il prend pourtant connaissance à travers certaines tentatives marquantes pour les populations exposées :

Mongol Mission. Narratives and Letters of the Franciscan Missionaries, Londres, New York, 1955 ; M. Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'Empire mongol* ; René Grousset, *L'Empire mongol (première phase)*, Paris, de Boccard, 1941 ; *id.*, *Le Conquérant du monde. Vie de Genghis-khan*, Paris, Albin Michel, 1944 (réédition 1983) ; *id.*, *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1948 (réédition 1989) ; Louis Hambis, « Saint Louis et les Mongols », *Journal asiatique*, n° CCLVIII/1-2, 1970, p. 25-34 ; *id.*, « Notes sur l'histoire de la Corée à l'époque mongole », *T'oung Pao* (通報), n° XLV, 1957 ; Walther Heissig, *Les Mongols. Un peuple à la recherche de son histoire*, Paris, JC Lattès, coll. « Histoire », 1982 ; Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1996, p. 43-50, p. 552-555 ; Constantin D'Ohsson, *Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerlan*, La Haye, Amsterdam, 1834-1835 (4 vol.) ; Paul Pelliot, « Les Mongols et la papauté », *Revue de l'Orient chrétien*, n° 23 (1922-1923), p. 3-30, n° 24 (1924), p. 225-335, n° 28 (1931-1932), p. 3-84 ; Jean Richard, « Sur les pas de Plancarpin et de Rubrouck », *Journal des savants*, 1977, p. 49-62 ; *id.*, « Une ambassade mongole à Paris en 1262 », *Journal des savants*, 1979, p. 295-303 ; John Joseph Saunders, *The History of the Mongol Conquests*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1971 ; Jacqueline Thevenet, *Les Mongols : de Genghis Khan et d'aujourd'hui*, préface de Roberte Hamayon, Paris, Armand Colin, coll. « Civilisations », 1986.

66. Rappelons que le terme est justement donné dans le *Dictionnaire de la langue française. Lexis* (Larousse) comme provenant du tartare [*b*]orda (1559) et qu'il s'agit : 1. du « nom donné d'abord aux tribus errantes de la Tartarie et appliqué plus tard à toute peuplade nomade » ; 2. (1769) d'un « groupe ou troupe d'hommes, plus ou moins disciplinés, qui commettent des actes de violence [...] ».

67. Sur la culture mongole et plus particulièrement sur l'influence artistique que les peuples conquis ont pu lui apporter, cf. le catalogue de l'exposition *Mongolia* qui a eu lieu à Séoul de janvier à mars 1996, au musée des Arts de la ville de Séoul (국립중앙박물관, 서울 시립미술관, '96.1.6-27.3).

68. Comme le rappelle Michel Mollat : « L'émoi fut grand en 1241 dans toutes les villes d'Occident. Les cloches de Notre-Dame appelèrent même les Parisiens à s'unir aux prières publiques ordonnées pour le salut de la chrétienté. » (*Histoire universelle des explorations*, publié sous la direction de Louis-Henri Parias, préface de Lucien Fèbvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1958, t. I : *De la préhistoire à la fin du Moyen Âge*, livre troisième : *Le Moyen Âge*, chap. III : « De Cordoue à Canton : le rôle des Arabes », p. 365.)

69. Pour des cartes détaillées des mouvements des hordes durant le XIII^e siècle, voir dans G. Duby, *Grand Atlas historique* les deux cartes de la page 185 : « L'Empire mongol de Gengis Khân » et « L'Empire mongol au XIII^e siècle ».

les vagues mongoles sur la Russie vers 1237 et 1240, en Pologne en 1241, et même jusqu'en Hongrie. Comme l'écrit Jacques Le Goff, c'est « après les Huns d'Attila au v^e siècle, les Avars entre le vi^e et le viii^e siècle jusqu'à leur soumission par Charlemagne, le plus grand péril jaune que connut la Chrétienté occidentale. Il la terrifia⁷⁰ ». L'extrême Asie véhicule alors – nous l'avons vu – une double représentation symbolique, fortement contrastée, au sein de laquelle se retrouvent le paradis comme l'enfer, l'humain comme l'animal. Elle va jouer pleinement et dans les deux sens, en développant les craintes de certains, mais surtout en permettant le contact, par l'espoir de quelques autres.

Les plus pessimistes des clercs d'Occident pensent en effet retrouver dans les Mongols – qu'ils se plaisent à nommer « Tartares » en évoquant ainsi les enfers – les traces des peuples infernaux de Gog et de Magog. Ceux-ci sont connus dans l'Apocalypse comme les armées déchaînées puis lâchées par Satan sur le monde afin de préparer la fin des temps (xx, 7-8). Pour le haut Moyen Âge, ce sont des « cannibales » (des sauvages) retenus par Alexandre derrière de hautes murailles. Puisque de 1236 à 1242 Batu Khân sème la terreur en Europe de l'Est, les plus craintifs semblent reconnaître en eux ces nouveaux démons, venus conclure une alliance avec les Sarrasins – on sait qu'une tradition sacrée prévoit également la venue de forces infernales les aidant à accabler les Chrétiens : « Les invasions mongoles, en étendant l'aire méditerranéenne des Croisades et de la rencontre avec la civilisation musulmane, rendaient encore présente au monde occidental la menace des forces monstrueuses de destruction, contemplées dans la tradition biblique et coranique⁷¹. »

Mais face aux invasions menaçantes des hordes, il y a pourtant des optimistes. Ils pensent pouvoir dompter les « forces monstrueuses » et gardent espoir dans les capacités de la religion catholique, au sein de laquelle naissent alors les premiers ordres monastiques⁷². Ils accordent leur confiance à la diplomatie, par laquelle ceux-ci vont justement tenter de jouer un rôle important, qu'il est d'ailleurs logique de leur confier à une époque où ils dominent de très loin le monde des connaissances. Effectivement, on se rend vite compte que les Mongols sont « païens », mais restent malgré cela tolérants en matière de religion⁷³. Plusieurs petits-fils de Gengis Khân semblent avoir épousé des princesses chrétiennes nestoriennes⁷⁴. Très rapidement, l'idée fabuleuse d'une possibilité de conversion des princes mongols prend forme chez cer-

70. J. Le Goff, *Saint Louis*, p. 44. Rappelons pour l'anecdote qu'au début du iv^e siècle, les Huns, installés dans la Chine du Nord, ont été chassés par les Sien-pi venus de la Corée.

71. Davide Bigalli, *I Tartari e l'Apocalisse. Ricerche sull'escatologia in Adamo Marsh e Ruggero Bacono*, Florence, 1971, p. 163, cité par J. Le Goff, *op. cit.*, p. 45.

72. Les règles définitives de l'ordre franciscain sont approuvées par Honorius III le 29 novembre 1223.

73. « La cohésion de l'ensemble [de l'Empire mongol] est assurée par la grande armée impériale et par un remarquable système de postes (yam) qui permettent la libre circulation des hommes (Matteo, Niccolo et Marco Polo), des biens (soie), et des idées (christianisme). » (G. Duby, *op. cit.*, p. 185.)

74. Comme le dit J. Favier (*Les Grandes Découvertes* p. 185), « les moines nestoriens joueront un rôle essentiel dans la connaissance qu'auront au xiii^e siècle les Occidentaux d'une Chine où nul ne les prend pour des étrangers. Le patriarche de Constantinople, Nestorius (380-440), ayant été condamné par le concile d'Ephèse en 431, pour avoir affirmé la distinction, dans la personne du Christ, entre la nature humaine lui appartenant en propre et la nature divine seulement incarnée en lui, se vit fermer les portes de l'Occident et se dirigea vers la Perse. Constitué ainsi en Église indépendante, le nestorianisme envoya des missionnaires dans l'ensemble de l'Asie et particulièrement vers la Chine. Ses évêchés subsistèrent plus de dix siècles. La stèle dite de Si-ngan-fou (731) nous fait savoir qu'un prêtre de Perse, nommé "A-lo-pen", avait fondé en Chine, dès 635, un monastère fréquenté. Ce christianisme, quoique hérétique, allait avoir un rôle important dans les relations internationales, car les missionnaires étaient aussi des marchands. L'Église nestorienne déclina après la conversion du Khan mongol de Perse à l'islam, à la fin du xiii^e siècle, et s'éteignit après la fin de l'empire mongol, en 1368. De nombreux manuscrits nestoriens ont été découverts au début du siècle à Turfan et dans la bibliothèque murée du site de Dunhuang. Le fait que les adeptes de cette religion aient été à la fois missionnaires et marchands explique l'implantation de cette foi le long des pistes caravanières d'Asie centrale. »

tains clercs. Ils organisent en effet en leur capitale des joutes oratoires spirituelles où chrétiens, musulmans, bouddhistes et taoïstes s'affrontent à armes égales au cours de débats théologiques sans fin. On voit déjà dans ces nouveaux convertis – qui ajoutent foi au mythe du « prêtre Jean » – des alliés précieux contre les musulmans. Ils pourraient les prendre à revers⁷⁵. On songe donc, dans un premier temps, à envoyer à leurs chefs des messagers, dans l'espoir de les convaincre de conclure une alliance⁷⁶. De leur côté, ceux-ci font de même, mais cherchent plutôt vers l'ouest de nouvelles terres et de nouveaux sujets. Effectivement, pour les Mongols – enfants des vastes espaces ayant l'habitude de combattre de bien plus grandes puissances –, l'Occident chrétien ne représente qu'un regroupement fragile de peuples faibles, dirigés par de petits chefs qui ne semblent être en rien des interlocuteurs valables⁷⁷. Ils mettent aussi un certain temps à faire la différence entre les rois et le pape.

Ce dernier, alors Innocent IV, accepte de jouer le jeu proposé par les plus optimistes. Il donne le signal des premières ambassades chrétiennes aux « Tartares » en 1245, à une époque qui voit donc le dé-

75. « Les théologiens et les politiques n'oublient pas [...] qu'il est un monde étranger à l'Évangile, imbriqué dans un univers inconnu où de nouveaux équilibres ouvrent soudain des perspectives jusque-là injustifiables. On sait le Turc talonné par le Mongol, et l'illusion se fait jour chez les uns d'une alliance de revers contre les Ottomans, chez les autres d'une évangélisation de l'immensité asiatique. De la crainte du Tartare à la surestimation d'une entente avec le Grand Empire, toutes les réactions de l'Europe occidentale devant ce que l'on sait des bouleversements de l'Asie conduisent à la prise de conscience d'une nécessité : l'Occident veut savoir ce qu'il en est. » (J. Favier, *op. cit.*, p. 164-165.)

76. Notons que cette tentative d'aller chercher au loin le moyen de vaincre a aussi fonctionné dans l'autre sens. Voir Peter Hopkirk, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, Arles, Philippe Picquier, 1995 (traduction de *Foreign Devils on the Silk Road*, Londres, J. Murray, 1980), p. 30-31 : « Un siècle avant la naissance du Christ, un jeune et audacieux voyageur chinois du nom de Chang Ch'ien fut chargé d'une mission secrète et traversa la Chine jusqu'aux régions, alors lointaines et mystérieuses, de l'Ouest. Malgré ce qui fut, finalement, un échec, ce fut là l'un des plus importants voyages de l'histoire, car il devait amener la Chine à découvrir l'Europe et donner naissance à la route de la Soie. Chang, réputé pour sa force et son courage, fut envoyé par l'empereur Han Wu-ti, pour effectuer ce voyage de pionnier. L'empereur devait faire face aux harcèlements constants des Hsiung-nu, les ennemis héréditaires de la Chine. Ce peuple guerrier, des Huns d'origine turque, devait déferler sur l'Europe et y acquérir dans nos livres d'histoire la réputation de Huns dévastateurs. Leurs incursions en Chine avaient commencé au cours de la période des Royaumes combattants (476-206 av. J.-C.). En 221 av. J.-C., l'empereur Shi Huang-ti avait fait bâtir la Grande Muraille pour les empêcher de pénétrer en Chine. L'empereur Wu-ti, ou Fils du Ciel, son titre officiel, avait appris de la bouche des prisonniers huns que quelques années auparavant ceux-ci avaient battu un autre peuple d'Asie centrale, les Yueh-chih, qu'ils avaient taillé une coupe à boire dans le crâne de leur chef vaincu et qu'ils les avaient contraints à fuir très loin vers l'Ouest, au-delà du Taklamakan. Il fut informé que les Yueh-chih attendaient dans cette région de se venger de leur défaite, mais qu'ils cherchaient tout d'abord un allié. Wu-ti décida sur-le-champ de prendre contact avec les Yueh-chih dans le but de joindre leurs forces respectives pour attaquer les Hsiung-nu simultanément par l'avant et par l'arrière. »

Parmi les ouvrages coréens anciens actuellement à la Bibliothèque de France, signalons le Testament des douze patriarches (직지심체요절, 直指心體要節), premier livre imprimé à l'aide de caractères mobiles, écrit par le moine bouddhiste Baik-un-hwa-sang (白雲和尚) et découvert par P. Pelliot dans les grottes de Dunhuang, au centre de la Chine, ce qui prouve au moins que les documents religieux voyageaient. Signalons aussi, dans cette même bibliothèque, le Journal de voyage en Inde (주오천축국전, 住五天竺國傳) composé par le moine coréen Hye Cho (□□, 704-787) et acheté par Victor Collin de Plancy à Séoul à la fin du siècle dernier, alors qu'il était chargé d'affaires de France en Corée. Ce dernier ouvrage montre l'intérêt des Coréens, avant la période Chosŏn, pour les relations avec les pays étrangers et lointains.

77. Rappelons qu'alors la France ne jouit pas chez les Arabes d'une image très positive : « La France, vaste pays : il faut, dit Mas'oudi, un mois pour en traverser la longueur, davantage pour sa largeur. Son climat est réputé froid et son sol d'inégale valeur, quoique de productions agricoles variées. Les habitants passent pour sales, ne se lavant qu'une ou deux fois par an, et ne nettoyant pas leurs vêtements. » (M. Mollat, *Histoire universelle des explorations*, p. 345.)

veloppement des ordres religieux et plus particulièrement de leur désir d'activités missionnaires. Il envoie ainsi plusieurs missions à la recherche du grand khân. L'une part de Terre sainte ; elle est composée des dominicains André de Longjumeau et Ascelin de Crémone, assistés du français Simon de Saint-Quentin. Une autre comprend un franciscain, Jean de Piano di Carpino (Plancarpin), ainsi que Benoît de Pologne. Elle passe par le Nord. Plancarpin parvient jusqu'à la capitale mongole où il assiste à l'intronisation de Guyuk (1246-1248). Les autres réussissent à rencontrer des chefs importants. Tous rapportent la même réponse au pape : « Toi en personne, à la tête des rois tous ensemble, venez nous offrir service et hommage⁷⁸. » Saint Louis prend connaissance de ces réponses ainsi que des récits de voyage rapportés par les ambassades. Au début de l'année 1248, il reçoit Plancarpin. Vincent de Bauvais transcrit alors dans son *Speculum historiale* de larges extraits des récits de ce dernier et de Simon de Saint-Quentin. C'est à cette *Histoire des Tartares* de Plancarpin que l'on doit la toute première mention des Coréens en Europe, sous le nom de « Solangi »⁷⁹. Cette première référence est moins précise que celle introduite par le franciscain Guillaume de Rubrouck, que nous allons étudier. Ce dernier n'aura pourtant pas la chance, comme Plancarpin et Simon de Saint-Quentin, d'être publié dans cette riche encyclopédie médiévale, dont la rédaction s'arrête justement en 1253. Il lui faudra donc attendre 1598 pour être dévoilé à un plus large public, grâce à l'Anglais Richard Hakluyt. Ce dernier ainsi que Samuel Purchas seront à l'origine de la traduction française de Pierre Bergeron qui date de 1625-1626. Alors que le texte de Plancarpin est un traité, celui de Guillaume de Rubrouck est un récit. Le premier est plus logique et plus savant alors que le second est plus coloré, plus vivant. Sans se contredire, ils se complètent l'un et l'autre parfaitement. Plancarpin est l'un des premiers compagnons de saint François, fondateur de l'ordre. Âgé de plus de soixante ans, il quitte Lyon en avril 1245. Il a la chance d'assister au « camp jaune » des Mongols, qui commence au printemps 1246 et dont le but est de choisir un nouveau khân. Il peut y voir des ambassadeurs et des envoyés de toutes les nations en rapport avec les hordes, ce qui lui permet certainement d'apercevoir des Coréens, puisqu'un membre de la famille royale s'est déplacé⁸⁰. À son retour, il est considéré avec de grands égards du fait qu'il a pu pénétrer les terres des Tartares et en revenir. De plus, son texte est le tout premier témoignage individuel d'un voyage (et non d'un pèlerinage) d'Occidentaux au cœur de l'Asie. Le moine écrit le rapport de ce périple à son retour en 1247. Vincent de Beauvais en publie donc un extrait dans le trente-deuxième volume de son *Speculum historiale*, sous le titre *Historia Mongalorum*. Le texte complet n'est publié qu'en 1839 par Marie-Armand d'Avezac dans les quatre volumes de son *Recueil des voyages*, sous le titre *Relation des Mongols ou Tartares*. Une édition critique est publiée plus tard par Giorgio Pullé⁸¹.

À Chypre, le roi reçoit également une ambassade mongole. La lettre apportée par celle-ci rappelle la liberté de religion dans le vaste empire. Elle propose d'autre part une aide stratégique pour la conquête de la Terre sainte et insiste sur la possibilité de délivrer Jérusalem des mains sarrasines⁸². Le roi répond par l'intermédiaire de deux messagers parlant arabe, offrant une immense tente d'écarlate pourvue d'images pieuses permettant de faire mieux comprendre au khân les avantages et la noblesse de la foi chrétienne. En 1251, le dominicain André de Longjumeau est de retour auprès du roi avec un message des Mongols demandant une fois de plus la soumission du souverain des Français et le versement d'un tribut annuel. Saint Louis reçoit cette réponse en Terre sainte, à Césarée. Il ne peut alors que regretter son premier geste de générosité.

78. J. Le Goff, *Saint Louis*, p. 552 ; J. J. Saunders, *The History of the Mongol Conquests*, p. 95-97.

79. Cf. *infra* n. 90 pour une lecture de ce terme.

80. Cf. J. J. Saunders, *op. cit.*, p. 91-97.

81. Giorgio Pullé, *Historia Mongalorum. Viaggio di F. Giovanni da Plan del Carpino*, Florence, 1913.

82. Ces sources, fausses en partie (cf. J. J. Saunders, *op. cit.*, p. 97), rapportées par deux chrétiens d'Asie, dont un certain Saïd-ad-dîn Mouzaffar Daoud, annoncent également que le khân Guyuk a pour mère une chrétienne, fille du mythique « prêtre Jean », et qu'il vient de recevoir le baptême avec dix-huit de ses princes.

Pourtant, l'intérêt se manifeste de nouveau lorsque l'on apprend qu'un descendant de Gengis Khân, Sartaq, vient de se convertir au christianisme. Sans en faire un ambassadeur véritable, afin de ne plus essayer de rebuffades, le roi charge Guillaume de Rubrouck de porter un courrier à Sartaq (qui n'est en réalité en rien chrétien), dans lequel est vaguement évoquée la possibilité d'une politique commune entre chrétiens et mongols. Le messenger est envoyé, la lettre se perd, mais le franciscain – qui est dirigé après de nombreuses étapes vers le Khân de tous les khâns – expose sans succès sa foi à Mongke (1251-1259). Celui-ci fait effectivement parvenir en retour à Saint Louis une lettre dans laquelle il rappelle le roi de France à la soumission précédemment exigée. Quand Guillaume de Rubrouck arrive à Chypre, le roi est déjà en France. La correspondance diplomatique entre Saint Louis et les Mongols cesse, même si en 1259 Hulegu envoie à Paris une importante ambassade, composée de « vingt-quatre nobles tartares, accompagnés de deux frères Prêcheurs servant d'interprètes⁸³ ». Les circonstances changent, l'Orient devient moins présent, et le dialogue ne se poursuit pas. Il n'y a guère de suite à ces premières bonnes intentions « diplomatiques »⁸⁴ qui permettent tout de même, pour la première fois, un contact indirect avec la Corée et ses habitants.

b – Guillaume de Rubrouck

Car c'est bien à ce franciscain du XIII^e siècle, envoyé par Saint Louis en mission à la cour mongole de Karakorum⁸⁵, que nous devons le premier de nos témoignages consistants sur les Coréens, dont il entend d'abord parler en route et dont il peut voir ensuite les ambassadeurs à la cour⁸⁶. Guillaume de Ru-

83. J. Le Goff, *op. cit.*, p. 49. Voir aussi Paul Meyvaert, « An Unknown Letter of Hulagu, Il-Khan of Persia, to King Louis IX of France », *Viator*, n° 11, 1980, p. 245-249 ; J. Richard, « Une ambassade mongole à Paris en 1262 ».

84. « Au milieu du XIII^e siècle, voici que l'Occident porte sur l'Orient un regard nouveau. Les croisades se soldent par des souvenirs d'épopées, par une nostalgie de l'héroïsme, par un constat d'échec. Saint Louis et ses compagnons de l'équipée d'Égypte, Frédéric II et les aventuriers d'une expédition disqualifiée par l'excommunication, tels sont les derniers visages que prend l'idéal jadis illustré par Godefroy de Bouillon. Malgré le courage des derniers défenseurs d'Acre, de ces templiers et de ces hospitaliers qui tiennent jusqu'au bout en sachant la vanité de leur sacrifice, l'Orient des Occidentaux s'effondre en 1291 et l'Europe en porte le deuil sans s'alarmer vraiment. » (J. Favier, *Les Grandes Découvertes*, p. 157.)

85. La capitale est fondée par Ogoday (1229-1241). Elle s'impose comme la résidence des empereurs mongols de 1230 à 1260, date où Kubilai transfère le siège du pouvoir à Kambaluc, l'actuelle Beijing. Le site est à l'ouest d'Oulan-Bator, aujourd'hui capitale de la République populaire de Mongolie. « Pendant le règne de ces trois souverains – Ogoday, Guyuk et Mongke – et pendant l'interrègne de deux régentes – Toregene, veuve d'Ogoday, et Ogul-Qaïmish, veuve de Guyuk – la ville de Qaraqorum [*sic*], dans la vallée de l'Orkhon, devint la capitale fixe des mongols nomades. La présence de la cour y attirait de nombreux marchands, sans compter tous les artistes et artisans faits prisonniers au cours des campagnes de la Chine et de l'Ouest et qui, maintenant, travaillaient pour le compte des Gengiskhanides : par exemple Guillaume Boucher, un maître-orfèvre originaire de Paris, capturé en Hongrie [*nous reparlerons de lui quant à certaines sources de G. de Rubrouck relatives à la Corée*], et qui avait fabriqué pour Mongke une fontaine merveilleuse, dispensant, à la demande, quatre boissons différentes. » (J. Thevenet, *Les Mongols : de Genghis Khan et d'aujourd'hui*, p. 47). Sur Karakorum et ses richesses, rappelons le court texte de Jean Giono, d'ailleurs truffé d'erreurs, mais excellent témoignage de l'image de cette ancienne capitale : *La Chasse au bonheur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988, « Karakorum », p. 152-159.

86. « Un intense mouvement d'hommes [résulte de la domination du Khan] sur toutes les routes. Même si le franciscain Giovanni da Pian Carpino force quelque peu la réalité quand il dit avoir vu à la cour du khan Guyuk quatre mille ambassadeurs et messagers du monde entier, il ne fait pas de doute qu'un tel empire fait circuler les hommes, l'argent, l'information. On voit à Karakorum le prince de Novgorod et Vladimir, Jaroslav II, qui se reconnaît vassal du Khan. On voit ensuite son fils, le prince André, le grand Alexandre Newski, assez habile pour ménager le Khan tout en organisant pour la Russie une réelle autonomie. De même rencontre-t-on chez le Khan l'ambassadeur du Calife de Bagdad, la reine de Géorgie, le roi de Corée. » (J. Favier, *op. cit.*, p. 160-161.) Cette dernière affirmation est plus que douteuse, le roi de Corée ne se déplaçant guère pour des raisons de protocole,

brouck⁸⁷, religieux flamand, mais sujet français, né à Rubrouck près de Cassel vers 1220 (il mourra aux alentours de 1290), est un familier des milieux dirigeants, un habitué des cours et de leur faste, voire de leur bonne chère. Jean Favier le présente de manière quelque peu théâtrale :

« Ce Flamand cultivé, au regard malicieux et au jugement réaliste, est à Acre aux côtés de Saint Louis lorsqu'au début de 1253 celui-ci lui enjoint d'aller plus à l'est au lieu d'attendre pour l'accompagner dans son retour en France. Revenu de son voyage asiatique en 1255, il fait, lui aussi, son rapport, baptisé *Itinéraire*. Bien plus, dans le futur quartier Latin qu'on appelle alors l'Université, sur cette rive gauche de la Seine qui est alors en plein bouillonnement intellectuel, Rubrouck alimente les conversations. Il raconte, il commente. On lit son récit. Il en rajoute. Paris s'intéresse aux Mongols⁸⁸. »

Guillaume de Rubrouck ne manque pas des compétences nécessaires pour un voyage comme le sien⁸⁹. Il possède quelques notions d'arabe. Il est doué pour les langues et peut donc se débrouiller dans la maîtrise de certains dialectes lointains. Jean-Paul Roux donne de lui une image positive assez détaillée :

« C'était un personnage hors du commun, une personnalité exceptionnelle que ce franciscain des Flandres, sujet du roi de France et proche de lui, sinon son intime. Instruit, rayonnant de la joie intérieure que donne une foi profonde, entièrement voué à Dieu tout en sachant goûter aux plaisirs licites de cette terre, d'intelligence rapide, plein d'humour et de fantaisie, non dénué d'un goût certain pour la provocation, cultivé, prudent mais courageux, doué d'un sens prodigieux de l'observation et d'une entière liberté de jugement, il exerçait une irrésistible force de séduction. Nous la subissons encore⁹⁰. »

particulièrement durant ces années de guerre au cours desquelles la famille royale était retranchée dans une île, non loin des côtes de la péninsule. En revanche, ses fils, les princes, pouvaient être emmenés comme otages, ce qui fut le cas pour un « faux » prince en 1241 et un vrai en 1258.

87. Ou Rubroek, Ruysbroek, Rubruquis, etc., suivant les références. De nombreux ouvrages ont étudié le personnage et sa relation de voyage : Pierre Bergeron, *Voyages faits principalement en Asie dans les XII^e, XIII^e, XIV^e, et XV^e siècles*, La Haye, 1735 ; Charles R. Beazley, *The Texts and Versions of John de Plan Carpini and William de Rubruquis*, Londres, Hakluyt Society, 1903 ; William W. Rockhill, *The Journey of William of Rubruck*, Londres, Hakluyt Society, 1900 ; Ivar Hallberg, *L'Extrême-Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Göteborg, 1906 ; M. Mollat, *Grands Voyages et connaissance du monde du milieu du XII^e siècle à la fin du XV^e siècle*, première partie : « Voyages en Asie (XIII^e-XV^e siècles) », Paris, CDU SEDES, 1966 ; J.-P. Roux, *Les Explorateurs au Moyen Âge* ; Pierre Chaunu, *L'Expansion européenne du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Peuples et civilisations », 1969 ; Ninette Boothroyd, Muriel Détrie, *Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la chute de l'Empire chinois*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992 ; Michel Jan, *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Âge à la première moitié du XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992.

88. J. Favier, *op. cit.*, p. 168-169. Cf. aussi p. 171-172 : « À côté de tant d'échecs, la mission de Pian Carpino et celle de Rubrouck apparaissent comme des miracles de diplomatie. Au vrai, ni l'un ni l'autre n'ont attaqué de front la superbe des Mongols. Ils ont mené un voyage d'exploration. Ils se sont informés. Les deux franciscains rapportent donc de l'empire mongol une vue lucide et précise, qui rend leur témoignage précieux pour l'Occident. Pian Carpino et Rubrouck sont des gens sérieux, qui écrivent pour les souverains et parlent pour les savants. Ils ont des comptes à rendre, mais des comptes qui sont du domaine du possible. Loin de penser que l'on peut tout résoudre en un voyage, ils ont pour souci de conseiller les responsables de ces projets que l'on forme plus ou moins en Occident en direction de l'Asie. Un homme à l'esprit aigu comme le philosophe Roger Bacon, qui rencontre Rubrouck à son retour sur la rive gauche de la Seine, écrit lui-même qu'il a lu "attentivement" son écrit. Les franciscains savent qu'on les lira avec l'esprit critique de leurs semblables. »

89. Cf. D. Boorstin, *Les Découvreurs*, p. 129-131.

90. J.-P. Roux, *op. cit.*, p. 333. Ce que ne semble pas accepter Voltaire qui en parle dans le chapitre LX de son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (édité par R. Pomeau, Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1990, 2 tomes,

Avant son départ, Saint Louis lui remet une bible ainsi qu'une somme destinée à financer le périple. Il lui remet également une lettre adressée au grand khân. La reine Marguerite lui fait don d'un psautier enluminé et de vêtements sacerdotaux. Il emporte de plus son livre de prière, quelques ouvrages pieux et un manuscrit arabe fort rare. Il part en compagnie d'un autre moine, Barthélemy de Crémone – guide-interprète quelque peu alcoolique selon divers témoignages –, et de deux serviteurs. Il s'agit donc bien là d'un voyage original pour l'époque. Ni pèlerinage ni mission religieuse, nous sommes en présence d'un parfait exemple de « voyage diplomatique ».

Guillaume de Rubrouck quitte Constantinople le 7 mai 1253. Il parcourt plusieurs milliers de kilomètres à pied, mais surtout à cheval, à travers des régions inhospitalières et dans des conditions le plus souvent difficiles, au cours desquelles il rencontre la faim, le froid dans les montagnes tout autant que la chaleur dans les déserts. Il gagne en premier lieu le comptoir commercial génois de Soldaïa, traverse les steppes du Kiptchak et atteint le camp du fameux Sartaq, fils de Batu Khân, sur la rive droite de la Volga. Il le rencontre puis, huit ans après Plancarpin, poursuit sa route vers la capitale mongole. Mongke accepte de l'y recevoir en janvier 1254, l'année même de la naissance de Marco Polo⁹¹. Il l'autorise à séjourner deux mois en sa capitale et l'invite à participer avec des « docteurs » musulmans et bouddhistes aux débats théologiques tortueux alors en vogue depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique. Il quitte Karakorum en août de la même année, après un séjour de six mois. Il est porteur d'une lettre de Mongke demandant une fois encore à Saint Louis de le reconnaître pour suzerain.

Guillaume de Rubrouck est le premier Européen – au sens moderne du terme – à nous faire part de sa rencontre avec des habitants de la péninsule coréenne, en 1254, année de la quatrième grande invasion mongole dirigée contre le royaume de Koryô (高麗, 918-1392)⁹², qui fait 200 000 prisonniers coréens⁹³. Il

p. 612) : « À la vérité le pape Innocent IV envoya quelques franciscains dans la Tartarie (1246). Ces moines, qui se qualifiaient ambassadeurs, virent peu de chose, furent traités avec le plus grand mépris, et ne servirent à rien. On était si peu instruit de ce qui se passait dans cette vaste partie du monde, qu'un fourbe, nommé David, fit accroire à Saint Louis, en Syrie, qu'il venait auprès de lui de la part du grand kan de Tartarie, qui s'était fait chrétien (1258 [sic]). Saint Louis envoya le moine Rubruquis dans ce pays pour s'informer de ce qui en pouvait être. Il paraît, par la relation de Rubruquis, qu'il fut introduit devant le petit-fils de Gengis, qui régnait à la Chine. Mais quelles lumières pouvait-on tirer d'un moine qui ne fit que voyager chez des peuples dont il ignorait les langues, et qui n'était pas à portée de bien voir ce qu'il voyait ? Il ne rapporta de son voyage que beaucoup de fausses notions et quelques vérités indifférentes. »

91. Guyuk meurt en 1248. La régence d'Oghoulkaymish, la mère de Mongke, prend fin en 1251. Le nouveau khân élu a 43 ans et règne jusqu'en 1259, année de sa mort. Il est le fils aîné de Tolui (quatrième fils de Gengis Khân) et d'une princesse chrétienne (nestorienne) nommée Sorgaqtani. Mongke est le frère aîné de Kubilai Khân que rencontre Marco Polo lors de son séjour. Niccolo et Matteo Polo, le père et l'oncle de l'auteur du *Devisement du monde*, partent en 1255 et rentrent en 1269. Marco part en 1271 avec eux, lors de leur second voyage.

92. Au sujet de la dynastie Koryô, on pourra se reporter aux ouvrages suivants : 邊太燮, 高麗政治制度史研究, 서울, 一潮閣, 1971 (Pyôn T'ae-sôp, Koryô Chôngch'i Chedosa Yôn'gu [A Study of the History of the Koryô Political System], Séoul, Ilchogak, 1971) ; 李丙燾, 高麗時代研究, 서울, 亞細亞文化社, 1980 (Yi Pyông-do, Koryô Sidae Yôn'gu [Studies of the Koryô Period], Séoul, The Asian Cultural Press, 1980) ; 朴龍雲, 高麗時代史 (상, 하), 서울, 一志社, 1985 (Park Yong-un, Koryô Sidaesa [A History of the Koryô Period I & II], Séoul, Il Ji Sa, 1985) ; 金庠基, 高麗時代史, 서울, 서울大學校出版部, 1985 (Kim Sang-gi, Koryô Sidaesa [A History of Koryô Period], Séoul, Seoul National University Press, 1985) ; 金塘澤, 高麗武人政權研究, 서울, 새문社, 1987 (Kim Tang-t'aek, Koryô Muin Chôngkwôn Yôn'gu [A Study of Koryô Military Government], Séoul, Sae Mun Sa, 1987) ; 李基白, 高麗貴族社會의 形成, 서울, 一潮閣, 1990 (Lee Ki-baik, Koryô Kwijok Sahoe-ûi Hyôngsông [The Formation of Aristocratic Society in Koryô], Séoul, Ilchogak, 1990).

93. *Fubtoh*, le roman historique d'Inoue Yasushi (traduction française : *Vent et vague. Le roman de Kubilai Khan*, traduit du japonais par Corinne Atlan, Arles, Philippe Picquier, 1993), se déroule en grande partie dans la Corée de cette époque, jusqu'aux dernières années de la fin du XIII^e siècle. Pendant un siècle et demi (XIII^e et première moitié du XIV^e), la Corée et les Mongols ont une histoire en partie commune. Consulter, en français, André Fa-

présente sans doute certains de ceux-ci ou bien encore quelques otages royaux et ambassadeurs⁹⁴.

Rappelons que, d'un point de vue strictement historique, les Mongols envahissent la Corée en 1218, tentent une nouvelle campagne en 1232 et une autre en 1236. Ils signent la paix en 1241 et reprennent de nouveau les hostilités à partir de 1247. La période durant laquelle Guillaume de Rubrouck reçoit des informations indirectes sur la Corée est donc complexe. Nous la trouvons rapidement brossée par Jean-Paul Roux :

« La guerre de Corée reprit en 1247. [...] Les Mongols voulaient se débarrasser d'une monarchie en laquelle ils n'avaient pas confiance et la chasser de l'île de Kanghwa pour la remplacer par leur administration directe. Elle ne fut pas plus facile que la précédente, les Coréens disposant d'une flotte puissante que les Mongols ne pouvaient pas saisir et qui effectuait un peu partout surtout sur leurs arrières, des débarquements imprévisibles. [...] Toutefois, comme s'il fallait que l'affaire, qui n'était pas simple, nous parût encore plus obscure, le gouvernement continuait, malgré les hostilités, à envoyer des présents aux Mongols. Il finit par comprendre que cela ne servait à rien et, au début de 1257, il cessa de le faire. La résistance s'accrut. C'était le chant du cygne. En 1258, le vieux roi remit son fils en otage à Mongka – et cette fois c'était bien son fils⁹⁵ ! La guerre cessa. La Corée ne pouvait pas poursuivre. Elle lui avait demandé trop d'héroïsme et lui avait coûté trop cher. Ce petit pays d'à peine plus de 200 000 kilomètres carrés avait donné plus de mal à ses conquérants que la plupart des autres, infiniment plus grands⁹⁶. »

Cette complexité s'allie au fait que l'Occident n'est alors en possession d'aucune information relative à cette terre, contrairement aux géographes arabes. Quatre cents ans auparavant en effet, en l'an 851, le *Livre de Suleïman* signale déjà le royaume de Silla, à une époque où Ch'ang-an (Xian) est considérée comme la Rome de l'Asie :

« Une file ininterrompue de voyageurs passait les portes de la ville ; il y avait parmi eux des Turcs, des Iraniens, des Arabes, des Sogdiens, des Mongols, des Arméniens, des Coréens, des Indiens, des Malais et des Japonais⁹⁷. »

La relation du marchand Suleïman est en fait le *Akhbar as Sin Wal Hind*, c'est-à-dire la *Relation de la Chine et de l'Inde*, plus souvent connue sous le titre *Livre de Suleïman*. Notons aussi à la même époque, par rapport à la Corée, le *Livre des routes et des provinces* d'Ibn Khordadbeh, ainsi qu'au x^e siècle

bre, *La Grande Histoire de la Corée*, Lausanne, Favre, coll. « Petite et grande histoire », 1988, p. 169-201. Voir également l'un des ouvrages coréens (traduit en anglais) qui a servi à cette dernière référence : Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, traduit par Edward W. Wagner et Edward J. Shultz, Séoul, Ilchokak, 1984, p. 147-148. Cf. aussi William E. Henthorn, *Korea: The Mongol Invasion*, Leyde, Brill, 1963.

94. Sur les relations entre Koryô et les Mongols, voir 尹龍嬭, 高麗對蒙抗爭史研究, 서울, 一志社, 1991 (Yun Yong-hyôk, *Koryô Taemong Hangaengsa Yôn'gu* [A Study of the History of Koryô's Resistance against the Mongols], Séoul, Il Ji Sa, 1991).

95. René Étiemble, dans son *Confucius (Maître K'ong)*, Paris, Gallimard, 1966 p. 255-256, rappelle l'événement du prince envoyé comme otage chez les Mongols et leur attribue l'introduction du confucianisme en Corée : « Curieusement, c'est aux Mongols que le confucianisme doit le rôle important qu'il finit par jouer en Corée. [...] Pour amadouer ces barbares, le roi de Corée décida de leur envoyer en otage son fils le prince héritier. Or, sitôt monté sur le trône des Yuan, Koubilai Khan manifesta son génie politique en rappelant de Corée ses soldats ; l'année suivante, lorsque mourut le roi Ko Tchong, il se hâta de renvoyer chez lui le prince qu'on avait livré à son prédécesseur, et de lui confier le pouvoir. Du coup, on se maria beaucoup entre Mongols et Coréens : c'est ainsi que les mœurs chinoises et la pensée de Confucius pénétrèrent enfin en Corée. »

96. J.-P. Roux, *Les Explorateurs au Moyen Âge*, p. 169-285.

97. P. Hopkirk, *Bouddhas et rôdeurs sur la route de la soie*, p. 49.

le *Livre de l'avertissement et de la révision* et *Les Prairies d'or* d'Aboul Hassan Ali (plus connu sous le nom de Mas'oudî). Selon Michel Mollat⁹⁸, les Arabes n'ont eu des informations que par ouï-dire, des peuples et des terres situés au nord-est de la Chine. Ils distinguent mal la Corée du Japon, prenant l'ensemble pour un archipel. Suleiman et Ibn Khordadbeh précisent que « du côté de la mer, la Chine est limitrophe des îles de « Silâ » (*sic*). Les habitants sont blancs, échangent des présents avec les souverains Chinois et croient que s'ils ne faisaient pas cet échange il ne pleuvrait plus dans leur pays. Ils affirment qu'aucun Arabe n'est allé dans ce pays pour pouvoir en fournir des informations précises et aussi qu'on y trouve des faucons blancs ». Ibn Khordadbeh est plus précis sur les productions des pays de la région, lesquelles transitent par les mains chinoises : « Le pays de "Silâ" fournit à l'exportation la gomme, le musc, l'aloès, le camphre, des voiles, des selles, de la porcelaine et du satin. Les habitants se livrent au commerce des tuniques brodées d'or. On y trouve un excellent bois d'ébène. » Les voyageurs des siècles suivants ne vont pas apporter beaucoup d'autres informations sur la Corée. Mas'oudî va préciser pourtant que « dans le territoire de "Silâ" et les îles qui en dépendent, l'air est sain, l'eau limpide, le sol fertile et tous les biens abondants ». Les habitants vivent également selon lui en bons rapports avec la population de Chine. Cette connaissance n'est donc pas parfaite, ce que confirme au XIII^e siècle – alors que Guillaume de Rubrouck se rend en Mongolie – l'Arabe Aboulfeda, qui parle des îles d'Extrême-Orient, lesquelles rejoignent dans les brumes du mystère les archipels atlantiques des îles Fortunées⁹⁹.

À son retour, Guillaume de Rubrouck fait part de son voyage dans les collèges de la rive gauche de la Seine, à Paris. Il y rencontre Roger Bacon, le père des sciences humaines¹⁰⁰ de l'époque, et lui montre ce qui peut être considéré comme l'un des plus beaux récits du moment : l'*Itinerarium ad partes orientales*¹⁰¹. Ce dernier, rédigé dans le monastère de Saint-Jean d'Acre, est présenté sous la forme d'une longue

98. M. Mollat, *Histoire universelle des explorations*, p. 339-340.

99. Cf. Joseph-Toussaint Reinaud, *Relations des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine dans le IX^e siècle de l'ère chrétienne*, Paris, 1945 ; Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du XIII^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1913-1914 ; *id.*, *Voyages du marchand Sulayman en 851*, suivi de *Remarques par Abu Zayd Hassan (vers 916)*, Paris, coll. « Les classiques de l'Orient », 1922, t. VII ; *Voyages d'Ibn Battûta*, texte arabe accompagné d'une traduction par Charles Defrémery et Beniamino Raffaello Sanguinetti, préface et notes de Vincent Monteil, éditions Anthropos, collection Unesco d'œuvres représentatives, 1979. On pourra également consulter pour la Corée : Kim Jông-Wi, « The Arab Image of Korea in the Early Arabic Literature », *Middle East & African Studies*, 1995, p. 137-165.

100. (1220-1292) « Soupçonné par la hiérarchie ecclésiastique de nécromancie et d'hérésie, le "Doctor Mirabilis" était consigné à Paris, où ses supérieurs pouvaient avoir l'œil sur lui. Bacon étudia la relation faite par Guillaume de son voyage et en reprit l'essentiel dans l'encyclopédie qu'il rédigea à l'intention du pape Clément IV sous le titre d'*Opus Majus* (1268). C'est grâce au théologien anglais que furent connues les découvertes de Guillaume de Rubrouck. Les annales franciscaines devaient longtemps les ignorer, et il faudra attendre l'année 1600 pour que soit publiée par Richard Hakluyt une partie de cet instructif et délicieux récit de voyage. » (D. Boorstin, *Les Découvreurs*, p. 131.)

101. Réédité en 1985 sous le titre *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, traduction et commentaire de Claude-Claire Kappler et René Kappler, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique » (dernière réédition : Paris, Imprimerie nationale, 1992). Saint Louis semble n'avoir jamais reçu le récit de son émissaire ; G. de Rubrouck rentre de son ambassade en 1254, quand le roi, qui vient d'apprendre la mort de sa mère, décide de quitter la Syrie pour la France. La relation est quasiment ignorée chez nous et connaît plus de succès en Angleterre grâce à Roger Bacon qui la répand. C'est pourtant le silence autour de G. de Rubrouck. Pour que l'on parle de nouveau de lui, il faut que le géographe anglais Richard Hakluyt (1552-1616 – il introduit en Angleterre l'usage des globes terrestres et écrit en 1584 *The Discourse on the Western Planing*, où il préconise l'établissement d'Anglais dans les régions non colonisées de l'Amérique du Nord) le publie en 1598, à la fois en latin et en anglais : *Itinerarium fratris Willielmi de Rubruquis de ordine fratrum Minorum, Galli, Anno grat. 1253 ad partes orientales*, suivi de *The Iournal of Frier William de Rubruquis a Franch Man of the Order of the Minorite Friers, unto the East Parts of the Worlde. An. Dom. 1253*, p. 71-92 et p. 93-117 de *The First Volume of the Principal Navigations, Voyages, Traffiques and*

lettre destinée à Saint Louis qui est alors revenu en France. Cette relation, document psychologique de haute valeur encore aujourd'hui¹⁰², dont on connaît plusieurs copies, se présente comme un véritable récit d'aventures¹⁰³. Vivant et très complet, ce texte – dans lequel l'auteur fait preuve d'une capacité d'observation extrêmement précise tout autant que d'une réelle émotion – reste une source essentielle pour mieux comprendre l'histoire mongole¹⁰⁴. Tout l'intérêt du récit de Guillaume de Rubrouck est dans la mise en avant – par-delà les anciennes représentations fantasmatiques occidentales et l'imaginaire populaire que Marco Polo saura exploiter – de la recherche d'une réalité non déguisée. Cela ancre tout de même son entreprise dans une perspective littéraire, puisqu'il est proche, comme le souligne Friedrich Wolfzettel, de la chronique, c'est-à-dire de l'histoire, genre alors majeur de la littérature¹⁰⁵. Pourtant, à l'histoire telle qu'on la conçoit alors, le texte du franciscain ajoute un aspect profondément personnel grâce à l'abandon du merveilleux au profit de l'expérience directe, celle de la mission religieuse donnée comme entreprise diplomatique et politique. C'est le témoignage d'une "ethnologie" en voie de formation. Suivons sur ce

Discoveries of the English Nation, Made in the North and Northeast Quarters of the World. Réalisée à partir du manuscrit de Londres, cette édition est incomplète et s'arrête au milieu du chapitre xxvi, juste au moment où G. de Rubrouck vient de donner une première référence à propos des Coréens, les Solangas. En revanche, en 1625-1626 est publiée à Londres la première version complétée grâce au manuscrit de Cambridge : Samuel Purchas, *The Journal of Friar William de Rubruquis*, dans *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrims*. La France ne disposera du texte qu'en 1634, dans une édition établie par le géographe Pierre Bergeron : *Voyage remarquable de Guillaume de Rubruquis, envoyé en ambassade par le roi Louis IX. En différentes parties de l'Orient : principalement en Tartarie et à la Chine, l'an de notre Seigneur MCCLIII. Contenant des récits très singuliers et surprenants. Écrits par l'ambassadeur même. Le tout orné d'une carte du voyage, de tailles douces; et accompagné de tables. Traduit de l'anglois par le Sr. de Bergeron; et nouvellement revu et corrigé* (réédité à La Haye en 1739). Cf. aussi d'une part, en latin, Francisque Michel, Theodor Wright, *Voyage en Orient du frère Guillaume de Rubruc de l'ordre des Frères mineurs l'an de grâce MCCLIII*, dans *Recueil de voyages et de mémoires*, Paris, Société de géographie, 1939, t. IV, p. 205-396 ; et d'autre part Eugène Muller (dir.), *Deux voyages en Asie au XIII^e siècle par Guil. de Rubruquis, envoyé de Saint Louis, et Marco Polo, marchand vénitien*, avant-propos de Charles Delagrave, coll. « Voyages dans tous les mondes – Nouvelle bibliothèque historique et littéraire », 1888, p. 5-20. Cette édition reprend la traduction de G. de Rubrouck due à P. Bergeron. Dans leur excellente édition de l'Imprimerie nationale, C.-C. Kappler et R. Kappler indiquent que la meilleure édition latine, qui prend en compte l'ensemble des différents manuscrits, est celle du père Anastasius Van den Wyngaert, *Itinerarium Willelmi de Rubruc*, dans la *Sinica Franciscana*, vol. I : *Itinera et relationes fratrum Minorum saeculi XIII et XIV*, Quaracchi, Florence, 1929, p. 164-332.

102. Cf. M. Mollat, *Grands voyages et connaissance du monde*, p. 367.

103. La question des manuscrits est plus compliquée que celle des éditions, et nous nous reporterons à l'édition de C.-C. Kappler et R. Kappler, *op. cit.*, p. 59-62. À l'exemple de P. Pelliot (*Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient*, Paris, Imprimerie nationale, 1973), les deux chercheurs pensent qu'il y a dès l'origine plusieurs exemplaires de la lettre. Cinq manuscrits sont actuellement connus, mais aucun d'eux ne semble offrir entière satisfaction, d'où l'intérêt de l'édition d'A. Van den Wyngaert, mais aussi des présentations critiques de P. Pelliot. Trois manuscrits sont conservés au Corpus Christi College de Cambridge et apparaissent sous les numéros 66 (début XIV^e siècle ; nous avons précédemment parlé de ce manuscrit qui regroupe des textes fort différents, dont certains encore pleinement imprégnés des terreurs imaginaires du haut Moyen Âge), 181 (fin XIII^e siècle) et 407 (fin XIV^e siècle ou début XV^e siècle) dans *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Corpus Christi College* de M. R. James : « Chacun de ces numéros correspond, non pas directement au manuscrit, mais au recueil où il figure avec d'autres textes : rencontres voulues, regroupements faits à haute époque, sortes d'encyclopédie en raccourci, où la géographie "réelle" et mythique, l'éschatologie et l'apocalyptique sont étroitement liées, exprimant des curiosités inséparables pour cette époque. » (C.-C. Kappler, R. Kappler [éd.], *op. cit.*, p. 59). Deux autres manuscrits se trouvent, l'un à Londres, l'autre à Leyde. Le premier est incomplet, comme le manuscrit n° 407. Le second se rapproche plus du manuscrit n° 181, considéré comme le plus ancien et le meilleur.

104. Cf. ce qu'en dit R. Étienne dans *L'Europe chinoise*, t. I : *De l'Empire romain à Leibnitz*, Paris, Gallimard, 1988.

105. F. Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, p. 22.

point Friedrich Wolfzettel :

« L'historien Erich Frieda récemment interprété les récits de Plan Carpin et de Guillaume de Rubrouck comme des monuments d'une "recherche de la réalité". Il parle entre autres de l'observation exacte et du témoignage direct, de la compréhension de l'Autre et du refus du merveilleux. Le récit de l'auteur italien est d'ailleurs marqué par des soucis d'ordre politique et stratégiques, tandis que celui du franciscain français représente plutôt un récit de mission au sens religieux, en ce sens que l'auteur s'intéresse aux religions et rites différents et qu'il organise des discussions théologiques en vue d'opérer des conversions. Conséquence paradoxale : c'est l'attitude religieuse qui semble écarter les derniers restes d'un merveilleux légendaire conservé dans le texte, pourtant plus réaliste, de Plan Carpin. Mais d'une façon générale, ce type de récit, compte rendu d'un "missionnaire" cultivé dont le récit s'adresse au pape ou bien au roi, représente un discours d'élite, discours "universitaire", qui semble être loin de l'imaginaire populaire de l'époque¹⁰⁶. »

Guillaume de Rubrouck ne présente pas très précisément les Coréens, auxquels il n'accorde que quelques paragraphes courts, dispersés et souvent difficiles à rapprocher d'une Corée telle que nous la connaissons de nos jours dans ses limites géographiques. On peut pourtant le créditer du mérite d'être le premier à en parler à plusieurs reprises. Il fixe ainsi auprès d'un public d'ecclésiastiques lettrés et curieux, les premières « représentations thématiques » d'une terre « sauvage », mais « cultivée », ainsi doublement lointaine dans son repli farouche sur elle-même.

c – *L'Itinerarium ad partes orientales* et les premiers thèmes coréens

Deux parties de ce texte font plus ou moins référence aux Coréens : la première apparaît dans le chapitre consacré aux « Ouigours », qui se situe avant l'exposé de l'arrivée dans la capitale mongole¹⁰⁷. Elle présente très directement les ambassadeurs de Longa (la future Mandchourie, probablement des Soyogins) et ceux de Solanga que l'auteur affirme avoir vus à la cour. Plancarpin, dans la relation qu'il dicte à son retour et qui constitue le 32^e livre de *L'Encyclopédie (Speculum historiale)* de Vincent de Beauvais¹⁰⁸, parle des envoyés « Solangi ». Claude-Claire et René Kappler¹⁰⁹ désignent sous ce nom les Coréens, suivant en cela les notes des pages 140 et 147 de *l'Histoire des Mongols* de Plancarpin, traduite et annotée par Dom Jean Becquet et par Louis Hambis¹¹⁰. Ce terme correspond donc à l'appellation mongole du moment (qui signifie « arc-en-ciel »)¹¹¹, ce que montre également Paul Pelliot¹¹² dans son édition des

106. *Ibid.*, p. 23-24.

107. Nous savons qu'il ne s'agit pas d'un journal, d'un récit « au jour le jour », mais d'une relation composée au retour, qui ne respecte donc pas toujours la chronologie du voyage et de la découverte, et peut donc se permettre d'anticiper lors de la phase d'écriture. Sur l'écriture de ce récit de voyage et sur ses techniques, voir M. Guéret-Laferrière, *Sur les routes de l'Empire mongol*.

108. Édition récente qui vient compléter la note 56 *supra* : *Histoire des Mongols. Enquête d'un envoyé d'Innocent IV dans l'Empire tartare (1245-1247)*, traduit par le père Clément Schmitt, Paris, Éditions franciscaines, 1961.

109. G. de Rubrouck, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, C.-C. Kappler, R. Kappler (éd.), n. 11, p. 240.

110. Paris, Adrien Maisonneuve, 1965.

111. Cf. Steffan Rosén, « Korea in Mongolian Sources », dans *Twenty Papers on Korean Studies Offered to Professor W. E. Skillend*, Cahiers d'études coréennes, n° 5, Paris, Centre d'études coréennes, 1989, p. 265-283. Voir aussi Kim Ki-sŏn, « A Study of the Etymology of the Name of a Country, Solongos (Korea) Called by Mongolian », *Language and Linguistics*, n° 23, 1998, p. 173-192.

112. À propos de P. Pelliot, notons *Les Mots mongols dans le Korye-sâ (Histoire de Corée dans la période dite Korye)*, 1930. Sinologue français (1878-1945), il est professeur auprès de l'École française d'Extrême-Orient dès le début du siècle et participe aux vagues d'explorations archéologiques en Asie centrale ainsi que dans le Xinjiang chinois,

chapitres I à VI de l'*Histoire secrète des Mongols*, laquelle restitue le texte mongol de 1240¹¹³. Par Longa et Solanga, il faut donc entendre la Mandchourie et la dynastie Koryô, ou encore la partie nord de la Corée du moment, largement étendue hors de ses frontières actuelles. En ce sens, Plancarpin est le premier à parler de la Corée en tant qu'espace géographique¹¹⁴.

Guillaume de Rubrouck nous apporte un témoignage direct, dans lequel nous découvrons « de petits hommes, basanés comme des Espagnols, qui portent sur la tête des mitres comme les évêques en étamine raidie avec du vernis noir, si bien cirée qu'elle brille aux rayons du soleil comme un miroir ou un casque bien poli¹¹⁵ ». Lorsque ces ambassadeurs s'adressent au khân, ils portent devant les yeux une « tablette de commandement », utilisée en Chine et en Corée jusqu'au début du xx^e siècle et accréditant courriers, ambassadeurs, fonctionnaires ou chargés de mission :

« Leur principal ambassadeur avait toujours, quand il arrivait à la cour, une tablette en dent d'éléphant, longue d'une coudée, large d'une paume, très bien polie. Toutes les fois qu'il parlait au Chan ou à quelque grand personnage, il regardait constamment cette tablette, comme s'il y lisait ce qu'il était en train de dire, et il ne regardait ni à droite, ni à gauche, ni la personne à qui il s'adressait. Même lorsqu'il entre en présence du maître ou lorsqu'il le quitte, il n'a d'yeux que pour

particulièrement dans les grottes de Dunhuang (1906-1909) où il découvre le *Testament des patriarches* (cf. *supra* n. 53), texte coréen qui a sans nul doute contribué à développer son intérêt pour la péninsule.

113. Paris, Adrien Maisonneuve, 1949. Nouvelle édition : *Histoire secrète des Mongols. Chronique mongole du XIII^e siècle*, traduit du mongol, présenté et annoté par Marie-Dominique Even et Rodica Pop, préface de R. Hamayon, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient – Collection Unesco d'œuvres représentatives », série « Mongole », 1994. Cette édition le confirme dans son index (p. 326), à l'entrée « Coréens : voir Solangqas (les Coréens du Nord) ». À la page 238 (chap. XII), mention est faite des « Coréens » avec une note (n° 45, p. 311) qui précise : « Solongqas, litt. "arc-en-ciel", terme désignant en mongol les Coréens. Il s'agit ici des Coréens du Nord. » À la page 247 (même chapitre), l'*Histoire secrète des Mongols* parle du « peuple de la dynastie d'or mis hors de combat ». Dans une note (n° 73, p. 312), le terme est expliqué comme comprenant aussi les Coréens du Nord, largement associés par les Mongols aux autres peuplements de la région, combattus au même moment : « Jaqud : nom à l'étymologie obscure, glosé "peuple [du royaume] des Chin" [qui était jusqu'à présent appelé « Kitad » par l'*Histoire secrète*]. » Selon Rachid ad-Dîn (*The Successors of Genghis Khan*, traduction de John A. Boyle, New York, Columbia University Press, 1971 (cf. Étienne Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse par Rachid-Eddin*, t. I, Paris, 1836) « le terme *jaqud* (ou *jauqud*) servait à désigner non seulement le peuple de Chine du Nord (les Kitad) mais aussi les Tangoutes, les Djourtchètes et les Coréens du Nord. Les traducteurs mongols tendent à remplacer ce terme par celui de Djourtchètes. Le nom pourrait être rapproché du mongol "cent" et rendre dans cette langue l'expression chinoise "les cent familles" qui désigne traditionnellement le peuple chinois ». Pour les traducteurs de cette dernière édition de l'*Histoire secrète des Mongols*, le terme « Coréens du Nord » semble indiquer les peuplements coréens vivant sur la rive droite du fleuve Yalu, actuellement en République populaire de Chine.

114. Nous retrouvons le même problème avec Jean-François de La Pérouse qui affirme en juin 1787 : « Le point de la côte sur lequel nous atterrâmes étoit précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Manchoux. » On sait, au regard des cartes qui retracent l'expédition, que ce point est fort éloigné de la Corée elle-même. La seule explication possible est donc (on le voit aussi dans les témoignages des jésuites de Chine qui rencontrent en Mandchourie des Coréens) d'accepter que bon nombre de Coréens vivaient bien au-delà des limites du royaume telles qu'elles apparaissent au cours des deux dernières dynasties royales. L'histoire ancienne de la péninsule, en particulier l'époque Koguryô (高句麗, 37 av. J.-C./668), montre effectivement que le peuplement coréen s'est fortement étendu vers le nord par-delà les deux grands fleuves qui marquent aujourd'hui la frontière entre la République populaire de Chine et la République populaire démocratique de Corée.

115. G. de Rubrouck, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, C.-C. Kappler, R. Kappler (éd.), chap. xxvi, « Divers peuples y compris ceux qui mangeaient leurs parents » (titre du manuscrit n° 407), p. 134 ; n. 13, p. 241, les éditeurs précisent que la description convient parfaitement aux vêtements et à la coiffure traditionnels des Coréens.

sa tablette¹¹⁶. »

Quelques lignes plus loin¹¹⁷, Guillaume de Rubrouck présente un autre peuple, pour lequel Paul Pelliot¹¹⁸ suggère également une identification à la Corée. On retrouve les collines, mais aussi – comme dans le récit de Hendrick Hamel qui viendra dans la péninsule bien plus tard, de 1653 à 1666 – la peur de s’ouvrir, de laisser des étrangers entrer et aller à leur guise sur le sol coréen :

« Plus loin que ceux-ci sont, comme on me l’a assuré, d’autres hommes appelés Muc¹¹⁹, qui ont des villes, mais n’ont point d’animaux en propre. Il y a cependant beaucoup de troupeaux et de gros bétail, mais personne ne les garde. Quand l’un d’eux a besoin d’un animal, il gravit une colline et lance un cri. Tous les animaux qui entendent le cri viennent faire cercle autour de lui et se laissent prendre comme les bêtes domestiques. Quand un ambassadeur ou un autre étranger vient dans leur pays, ils l’enferment dans une maison, et lui assurent là tout le nécessaire, jusqu’à ce qu’ils aient réglé son affaire, parce que si cet étranger circulait dans le pays, les animaux s’enfuiraient à son odeur et deviendraient sauvages. »

Par la suite, Guillaume de Rubrouck précise que tous ces peuples, qui vivent jusqu’à « l’Océan oriental » (les « peuples de la dynastie d’or » de l’*Histoire secrète des Mongols*, dont les Coréens), paient un tribut aux Mongols. Il affirme qu’« ils sont tous adonnés à l’idolâtrie et font des récits fabuleux sur une foule de dieux, sur certains hommes divinisés, et sur la généalogie des dieux, comme nos poètes ». Il précise ensuite que des chrétiens nestoriens vivent mêlés aux habitants du *Cataia* (la Chine), mais qu’« au-delà il n’y a plus que des idolâtres sans mélanges. [...] Il y a également parmi eux des ermites, à ce que j’ai entendu dire, dans les forêts et les montagnes, d’une vie et d’une austérité admirable¹²⁰ ».

116. *Ibid.* À propos du pouvoir symbolique de l’écrit chez les Mongols, voir W. Heissig, *Les Mongols. Un peuple à la recherche de son histoire*, p. 86-87 : « L’écrit était sacré, il s’attachait au mot écrit une magie particulière. La même croyance qui faisait tracer sur un morceau de papier une formule conjuratoire et promettre au porteur de cette amulette protection et sécurité contre les dangers et les menaces faisait redouter toute destruction de l’écrit. »

117. G. de Rubrouck, *op. cit.*

118. P. Pelliot, *Recherches sur les chrétiens d’Asie centrale et d’Extrême-Orient*, p. 130-131.

119. G. de Rubrouck, *op. cit.*, n. 15, p. 241 : C.-C. et R. Kappler précisent que malgré de nombreux rapprochements, l’identification de « Muc » est difficile ; ils citent ensuite P. Pelliot qui affirme y voir un peuple d’origine coréenne. Dans l’édition de M.-D. Even et R. Pop de l’*Histoire secrète des Mongols*, relevons la note 41 du chapitre IV qui précise, à propos du nom d’un personnage, Muqali, qui est traduit par « esclave » : « *Muqali* : cf. *muquli*, “esclave, serviteur”, qui pourrait dériver, selon une hypothèse de P. Pelliot, du nom sanscrit de la Corée, *Mukuri* : le sens premier serait alors “Coréen”, et par extension “esclave, serviteur”, de même qu’à l’origine du mot “esclave” en français, on trouve “slave”. » À l’origine de Koguryō, il y a les « Mak » dont parle Li Ogg dans *Recherche sur l’antiquité coréenne*, vol. I : *Ethnie et société de Koguryō*, Mémoires du Centre d’études coréennes, n° 3, Paris, Centre d’études coréennes, 1980, p. 15 : « À propos du peuple de Koguryō, le *Heou-han Chou* dit qu’il s’appelait Mak [Maek] 獬 (en chinois : *Mo, Mo*, ou *Mai*) et qu’une branche, établie au bord de la rivière nommée So su 小水, avait pour nom *Mak de So su* 小水獬. À notre avis, cela explique, comme nous allons essayer de le démontrer ci-après, le fait que l’ethnie de Koguryō fut, à l’origine, plus ou moins confondue avec des nomades auxquels les annalistes chinois donnèrent le nom de Mak 獬. » Sur l’ensemble de ces termes, voir S. Rosén, « Korea in Mongolian Sources ». Cf. à propos de Koguryō Kenneth H. J. Gardiner, *The Early History of Korea*, Canberra, Center of Oriental Studies in association with the Australian National University Press, 1969.

120. G. de Rubrouck, *op. cit.*, p. 135. Nous pensons que cet « au-delà » désigne plutôt le Nord-Est de l’Asie, chemin naturel des premières conquêtes lancées par les hordes, alors que l’Asie du Sud est mal connue (c’est en 1253 que les Mongols occupent le Yun-nan). Même si on reconnaît ici le bouddhisme, on se rappellera qu’il a été introduit dans la péninsule coréenne entre 372 (Koguryō) et 528 (Silla, 新羅, 57 av. J.-C./668). Sur les problèmes d’orientation posés par le récit des franciscains, M. Mollat (*Grands voyages et connaissance du monde*, p. 369) explique que « tout ce qui ne tombe pas sous l’observation immédiate et exigerait des procédés techniques de connaissance est sujet, chez nos explorateurs, à d’énormes erreurs. Leur science géographique est théorique ; elle repose, par exemple chez

La seconde partie des références relatives à la Corée est contenue dans le chapitre où l'auteur présente la monnaie et l'écriture dans le « Cathay » (toujours la Chine). Elle fait état du royaume de Koryô de manière beaucoup plus directe en le nommant « *Caulé* » ce qui semble plus proche du nom chinois alors donné à la dynastie Koryô (*Kao-li*). Il s'agit d'un témoignage cité par Guillaume de Rubrouck. Il affirme le tenir de Guillaume Buchier (ou Boucher), habile orfèvre né à Paris et capturé à Budapest par les Mongols¹²¹. « Maître Guillaume » parle ainsi au franciscain des ambassadeurs « de peuplades appelées Caulé. Ils habitent dans des îles dont la mer gèle en hiver¹²², si bien que les Tartares peuvent alors les envahir. Aussi donnaient-ils trente-deux mille tomans de *iasoc*¹²³ par an à la seule condition qu'on les laissât en paix ». Dès cette première et brève description de la péninsule, considérée comme une île jusqu'au XVII^e siècle¹²⁴, nous découvrons, l'année même de la quatrième grande invasion mongole, l'image d'un pays montagneux. Nous rencontrons aussi une terre lointaine au-delà du lointain, froide et repliée. Une terre qui souhaite plus que tout garder son indépendance et conserver sa tranquillité, quitte à payer un fort tribut¹²⁵.

Avant de saisir mieux les bribes d'images qui peuvent se dégager de ce mince ensemble, il nous faut faire le point sur les problèmes et les avantages de ce récit, tel qu'on peut l'aborder aujourd'hui.

Rubrouck, sur Isidore de Séville. Les Tartares, par surcroît, possédaient l'art d'embrouiller le voyageur. Pour faire valoir la puissance de leur pays, les guides multipliaient les détours et empruntaient les plus longs parcours. [...] À plus forte raison, les notions que Plan Carpin et Rubrouck ont de régions qu'ils n'ont pas visitées restent-elles livresques, absurdes ou vagues. »

121. « À l'entrée du palais, [Guillaume Buchier] a édifié un arbre en argent avec, à ses racines, quatre lions en argent eux aussi. L'arbre lui-même est entouré d'un serpent et il est dominé, tout en haut, par un ange soufflant de la trompette. Sous l'arbre, Guillaume de Paris a fait creuser une sorte de caveau dans lequel se dissimule un homme qui, à l'aide d'un très ingénieux jeu de tuyaux, fait sonner la trompette de l'ange. À ce moment, les quatre lions se mettent à cracher du vin, du koumis, de l'hydromel et de l'alcool de riz. » (J.-P. Cartier, *Explorateurs et explorations*, p. 46.)

122. Cette mer gelée se retrouve plus tard lorsque l'on se rend compte qu'il ne s'agit que d'un fleuve : ainsi chez Hendrick Hamel au XVII^e siècle. Jusqu'à nos jours, ce motif reste très présent, comme le montre un récent article de Philippe Pons dans *Le Monde* du 9 novembre 1996, p. 14.

123. *Yastug*, mot turc qui signifie « coussin », désignant alors des lingots d'argent et d'or, par allusion à leur forme. Pour ce qui est du tribut, on peut avoir chez Li Ogg, *Histoire de la Corée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1969, p. 59, un point de comparaison, à la même époque, avec le tribut versé au Chinois : « Considère-t-on maintenant que le développement de l'artisanat, la composition des tributs que la cour de Koryô a présentés à celle de la Chine fournit des indications précieuses touchant les produits manufacturés : il s'agissait là notamment d'armes, de sabres, de flèches de combat, d'armures, mais aussi d'étoffes de chanvre, de papier, d'huiles comestibles, de soufre, d'encens, de pinceaux pour écrire, de sièges, etc. La majeure partie de ces produits sortait d'ateliers spéciaux dont l'État encourageait le développement au bénéfice de la cour royale et des grands dignitaires. »

124. Rappelons la carte présentée dans l'ouvrage de G. Kish et signalée dans notre introduction. Voir également la carte de Luiz Teixeira (1592) où la Corée est une île allongée ; celle des Indes orientales de Langeren (1595) où l'« Ilha de Corea » est une île bien ronde ; celle d'Herrera (1601) où la « Cory » a pris une forme plus allongée. Celle aussi de Jean Guérard, faite à Dieppe : *Nouvelle description hydrographique de « tout le monde »*. À partir du XVII^e siècle, la plupart des cartes, comme celle de Martino Martini en 1655, rattacheront la Corée au continent : Frédéric Max, « La cartographie ancienne de la Corée en Occident », *Culture coréenne*, n^{os} 8-9, Centre culturel coréen, ambassade de Corée en France, 1983-1984 (Sŏ Jŏng-chŏl, *Sŏyangkojido-wa bankuk [Les Cartes occidentales et la Corée]*, Séoul, Taewŏn-sa).

125. « *The effect of the Mongol invasions were disastrous. In one invasion, in 1254 alone, the Mongols carried away over 200,000 captives from Korea after killing twice that number. Korea send an enormous amount of tribute goods annually to the Mongol court. These tribute goods included gold, silver, grains, a large number of women and falcons.* » (Andrew C. Nahm, *Korea, Tradition & Transformation: A History of the Korean People*, Séoul, Hollym, 1988, p. 91.)

Dans un premier temps, nous ne pouvons que constater la difficulté de « dire » la Corée, cela pour plusieurs raisons. D'une part, nous nous trouvons en présence d'informations fragmentaires, recueillies au sein d'une culture elle-même étrangère, et donc livrées dans le cadre de présentations d'ensembles régionaux mal perçus. Il n'y a ainsi pas « une seule Corée », celle des Caules ou des Solngas, ou encore des Mucs, mais plusieurs peuplements qui ne sont alors pas identifiés par le voyageur comme appartenant à une même ethnie, vivant au cœur d'un espace vaste aux frontières difficilement perçues (les « Solngas », les « Mucs », d'autres « peuples » encore, « vivant jusqu'à l'océan oriental », ceux restant « au-delà du Cathay », puis enfin les « Caules »). Nous sommes donc confrontés à deux problèmes :

1) Le classement de familles non connues par les observateurs de l'époque, lesquels éprouvent des difficultés à se repérer au sein d'une profusion d'informations et de dénominations nouvelles, en provenance de Mongolie, de Chine et de tribus diverses.

2) L'identification de peuplements complexes, différents de ceux que nous connaissons aujourd'hui, au sens où, par exemple, les Tibétains s'étendaient plus au nord, que les Chinois étaient limités plus au sud et qu'il y avait un grand nombre de petites nations et tribus dans l'Asie du Nord-Est où se trouve l'actuelle province mandchoue, anciennement territoire du royaume coréen de Koguryō¹²⁶. Signalons aussi que le nomadisme de certains de ces peuples ne permettait pas de les situer facilement. Guillaume de Rubrouck, qui reste un parfait témoin de ce qu'il lui est donné de voir, ne peut que rester vague et imprécis au sujet d'informations de deuxième main. La Corée nous est principalement rendue à travers des informations orales indirectes et filtrées, même si certains ambassadeurs sont aperçus par l'auteur dans la capitale mongole. Le récit intègre donc une géographie qui n'est guère systématique. Elle situe mal les peuples ou ne les présente de manière imprécise que les uns par rapport aux autres, en fonction de l'axe de déplacement ouest-est, tout en tenant compte, comme nous le signalions, de la volonté des Mongols de « perdre » leurs visiteurs. De ce manque de repères découlent les problèmes de dénomination qui brouillent l'identification, mais permettent aujourd'hui de concevoir une Corée plurielle, même si elle n'est pas alors comprise et présentée en tant que telle. Les grandes références restent tout de même les Solngas (terme mongol), Coréens vivant pour certains au nord de la péninsule pris dans son sens large, et les Caules (terme chinois), vivant au sud. À ceux-ci s'ajoutent les Mucs qui semblent plutôt désigner des Coréens expatriés, des esclaves, même si le terme est appliqué par dérivation au reste du peuple.

Soulignons, ensuite, une certaine pauvreté des motifs et donc une sécheresse thématique ennuyeuse pour une première référence. Elle découle en partie de cet éclatement. Les motifs sont peu nombreux et guère précis. Ils ne suivent aucun fil conducteur puisque nous sont dévoilés en apparence plusieurs peuples différents, tous éclipsés d'ailleurs par le pouvoir imposant des Mongols et l'intérêt que leur porte le voyageur. Parfois, quelques précisions sont données sur la physionomie, la culture ou encore la géographie, sans véritable désir de systématiser et d'organiser les informations. On sent bien que ce sont principalement les hordes qui motivent les entreprises religieuses et diplomatiques du narrateur. Les autres nations rayonnent autour de Karakorum. Elles ne sont données que dans leurs positions géographiques imprécises et leurs relations de vassalité avec les Mongols.

Nous sommes donc en présence d'un matériel coréen rare et fragile. Il ne repose que sur quelques phrases, principalement identifiées par Paul Pelliot. La différence est donc grande avec les très précises observations arabes des IX^e et X^e siècles, qui parlent de Silla très directement et ont l'avantage – si elles sont également présentées comme étant de seconde main – d'être d'origine chinoise, provenant donc d'un pays ayant depuis longtemps des rapports avec la Corée.

Si les problèmes sont nombreux, il nous faut pourtant relever un point positif dans le fait que nous sommes mis en présence d'un ensemble de témoignages, lesquels ne reflètent ni les délires de certains – relatifs aux peuples monstrueux de Gog et de Magog – ni les descriptions souvent fictives de quelques

126. Cf. par exemple la carte « Expansions territoriales de Koguryō » chez Li Ogg, *op. cit.*, p. 8.

références ultérieures (tel *Le Livre des merveilles* de Marco Polo¹²⁷). Guillaume de Rubrouck est un observateur des plus attentifs. Il tente de se tenir au plus près de ce qu'il observe et préfère se taire plutôt que d'imaginer et d'enjoliver. Ainsi, ses observations ou encore les témoignages dont il fait part sont d'un grand réalisme. Ils font place, le plus souvent possible, à la comparaison (« comme des Espagnols », « comme des évêques », « comme nos poètes ») et tissent des séries de représentations qui fonctionnent en duo. Nous allons tenter de les esquisser.¹²⁸

Ce qui reste marquant, à travers ces témoignages, c'est avant tout le thème d'une Corée donnée comme un *autre* aux multiples facettes, au-delà de l'*ailleurs* mongol. Un autre figurant à la fois un éloignement extrême dans un espace géographique enfin réaliste où ne règne plus guère le merveilleux, mais aussi dans un temps historique échappant à la seule imagination occidentale. Les régions que couvrent les peuplements coréens sont ainsi toujours données comme étant derrière d'autres étendues, plus lointaines que ce qui apparaît comme étant pourtant déjà fort éloigné¹²⁹ :

« Après ceux-là [les Ouigours] sont les Tangout vers l'Orient, au milieu de ces montagnes. [...] Après eux viennent les Tebet [Tibet]. Après les Tebet se trouvent Longa et Solonga. [...] Plus loin que ceux-ci sont, comme on me l'a assuré, d'autres hommes, appelés Muc. [...] Au-delà est la grande Cataia [Chine]¹³⁰. »

La mention des récits mythiques fabuleux et des cérémoniaux anciens respectés par les ambassades dénote aussi une culture ancienne et donc éloignée dans le temps. La Corée est ainsi à plusieurs niveaux un *ailleurs étrange*, spatialement mais aussi temporellement. Suivons sur ce sujet Paul Zumthor :

« Les peuples éloignés, d'apparence inhabituelle ou de culture mal compréhensible [...] deviennent les Autres par excellence : à leur propos, dans un contexte sociopolitique en mutation, se forme ce qui sera un jour l'idéologie du colonialisme. Fondièrement, l'"autre" est tel par suite de l'altérité de l'espace où il existe. Rien, dans la mentalité des voyageurs médiévaux, ne distingue clairement l'autre et l'ailleurs. Cependant, des perceptions différentes interviennent et rendent plus complexe cette relation : du proche, touchant l'ici, se distingue le lointain qui ne peut être qu'ailleurs.

« L'ailleurs nie l'ici. Il menace d'abolir le proche, il semble lui refuser le droit d'exister et ériger en norme – effroyable – le lointain. [...] Le voyage est départ d'ici, et nécessairement rencontre de l'Autre. L'altérité renvoie à des espaces inconnus, neufs et par rapport à ce que l'on constate ici, différents à la fois dans l'ordre concret des formes (de la terre, des corps) et moral des actions, des discours, des croyances. Espace étrange, comme s'exprime l'ancien français, d'un terme qui a conservé quelque chose de son sens étymologique, "extérieur" (*extraneus*). [...]

127. Marco Polo, *Le Devisement du monde*, Paris, Maspero, coll. « La découverte », 1982, 2 volumes. Cf. Arthur C. Moule, P. Pelliot, *Marco Polo: The Description of the World*, Londres, Routledge, 1938, 2 volumes.

128. M. Mollat (*Grands voyages et connaissance du monde*, p. 368) relève de nombreux exemples de cette technique de comparaison : « [...] le Flamand de naissance, Parisien d'adoption, n'a pour bases de comparaison que les dimensions réduites de la France Capétienne. De même après avoir fait la grimace, il trouve au coumys un goût semblable à celui du "vin râpé de Champagne" et à la cervoise mongole celui du "meilleur vin d'Auxerre", de même compare-t-il le Don et la Volga à la Seine et, pour estimer les distances, les compte-t-il d'après le nombre des changements de montures, sur la base d'un parcours quotidien égal à la distance de Paris à Orléans (105 km) ». M. Guéret-Laferté (*Sur les routes de l'Empire mongol*) traite de cette technique dans son chapitre II, « La rhétorique de l'altérité », p. 235.

129. Rappelons que pour Voltaire, dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, mais aussi dans *L'Orphelin de la Chine*, la Corée est par moment donnée comme synonyme de l'éloignement maximal. C'est le « bout » véritable du monde.

130. G. de Rubrouck, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, C.-C. Kappler, R. Kappler (éd.), p. 133-134.

« L'imagination européenne a besoin d'exalter l'étrange, comme pour se convaincre de l'altérité de l'ailleurs. L'espace terrestre comporte, pense-t-on, des zones, des lieux privilégiés par une haute densité d'extraordinaire et toujours situés dans des régions d'accès difficile à cause de leur éloignement, de leur isolement ou de leur rudesse : tels sont les critères définitoires de l'ailleurs étrange, de ce domaine incertain auquel, dans l'opinion commune, font mystérieusement référence tant de figures de conte dont aime à jouer la poésie¹³¹. »

Autre couple de thèmes, celui qui se construit autour de la notion d'*isolement*. Un isolement naturel qui se manifeste par « l'insularité », la présence de montagnes et de forêts, ainsi que par la mention d'un hiver rude¹³². Un isolement culturel aussi, lequel se réalise à l'extérieur du pays par des liens forts de vassalité dont le but est de conserver la paix politique – conditions rares en ces temps troublés – et à l'intérieur par une surveillance permanente des ambassadeurs en mission que l'on « isole ». Malgré le caractère « décousu » de ces notes éparses, l'intérêt pour nous est évident : nous retrouvons dans cette somme des thèmes qui formeront pour les Occidentaux la Corée des XVIII^e et XIX^e siècles. Après *le lointain*, l'*isolement* est donc bien un thème important, celui que l'on voit naître ici et que perpétuent encore de nos jours les articles qu'un Philippe Pons, par exemple, consacre à la Corée du Nord.

À travers cet isolement duel, on devine un troisième groupe thématique qui va, avec les siècles, gagner en importance et se développer sous forme d'images. Il s'agit de l'équilibre entre une *nature* et une *culture* toutes deux fortement marquées. La nature, ce sont encore les îles, les montagnes et les forêts, que nous retrouvons jusqu'au XX^e siècle dans les témoignages occidentaux (ce sera le cas de Pierre Loti, de Georges Ducrocq, de Paul Claudel et de tant d'autres). Ce sont aussi les petits hommes basanés comme des Espagnols et idolâtres, vivant sans instinct de propriété, parmi des animaux semi-sauvages qu'ils se partagent et n'utilisent qu'en cas de besoin. Il s'agit, on le sent, d'une nature forte, puissante, lointaine tout autant que protectrice. Les Coréens, dès les premiers témoignages, vivent au sein d'un éréme particulier qui les éloigne et les isole, mais leur donne aussi – nous le verrons – un peu de son caractère. La culture pourrait venir contredire cette première impression. Elle repose sur l'existence de villes et de cultes, sur une tradition se manifestant par des récits fabuleux et des relations diplomatiques suivies et appliquées. C'est donc une civilisation ancienne, rurale et tout à la fois urbaine. Une culture de soi, mais aussi de la relation à l'autre (ce que confirmera la tragédie de Voltaire).

Entre ces deux pôles se détache un motif puissant qui – nous venons juste de l'évoquer – sera au XIX^e siècle une caractéristique de la représentation de la Corée en Occident : il s'agit du personnage de l'*ermite*. Il focalise en lui les aspects positifs de l'élément naturel (vie au contact de forces originelles et cosmiques que Paul Claudel retrouve dans la montagne coréenne, équilibre, simplicité, paix, harmonie, etc.) et de l'élément culturel (respect de traditions anciennes, philosophie, etc.). Nous ne sommes guère éloignés des témoignages de voyageurs arabes, comme celui d'Aboul Hassan Ali (Mas'oudî) qui meurt vers 956, après avoir rapporté de Chine quelques idées relatives à la nature exceptionnelle de la péninsule et à sa culture sinisée. Rappelons qu'il avait salué « l'air sain, l'eau limpide, le sol fertile et tous les biens abondants » du royaume de Silla et de ses îles¹³³.

Nous entrevoyons ici un dernier couple thématique, celui qui, avec le temps, justement, va se transformer en images, lesquelles sont plus attachées aux Coréens qu'à leur pays. À travers l'élément naturel et les pratiques culturelles que nous rencontrons s'esquisse ce que nous allons retrouver au XVIII^e siècle. Dès

131. P. Zumthor, *La Mesure du monde*, p. 259-264.

132. Au sujet de la montagne coréenne, J.-P. Roux (*Les Explorateurs au Moyen Âge*, p. 264) évoque les difficultés rencontrées par les Mongols lors de l'invasion de 1233 : « Cependant le pays montagneux se prêtait admirablement à la guérilla, et les Coréens, au cours de leurs continuelles révoltes, s'étaient entraînés à ce genre de combat. Ils contraignirent les conquérants à une lutte inlassable, épuisante et stérile. »

133. M. Mollat, *op. cit.*, p. 340.

ce premier témoignage, nous reconnaissons en effet l'image de l'*homme naturel* et celle du *sage oriental*, deux orientations majeures de la perception de l'*autre* coréen, qui prendront leur plein essor au cours des siècles à venir et des premières grandes campagnes organisées de découvertes, à la suite desquelles l'histoire des idées prendra un tout autre chemin¹³⁴.

Après avoir dressé ce premier tableau, il nous faut le relativiser. Nous devons en effet conclure en rappelant que Guillaume de Rubrouck ne fut guère conscient de tout cela. Il n'avait d'yeux que pour les Mongols et ne pouvait surtout pas de lui-même se rendre compte qu'il parlait ici et là des divers peuplements d'une même ethnie. De plus, il faut attendre plusieurs siècles avant que ce récit soit publié, plusieurs encore pour que Paul Pelliot et d'autres établissent les lectures permettant d'identifier quel peuple se « dissimule » ici et là, derrière tel et tel nom. Les thèmes que nous venons de déterminer (car il ne peut encore s'agir d'images) peuvent donc sembler artificiels et malvenus. Ce serait alors oublier, nous pensons l'avoir assez montré, que se retrouvent ici les éléments « génétiques » disparates mais particuliers de l'écriture de l'altérité coréenne. Nous les retrouvons dès le XVII^e siècle, organisés très spécifiquement autour de représentations plus fournies de la péninsule. Nous sommes donc en présence du début d'une chaîne.

Lointain extrême et isolement d'un peuple en marge, mariage intime d'une nature secrète et profonde que Voltaire évoquera plus tard, ainsi que Claudel, avec une culture fortement fondée sur des sagesses et spiritualités venues de Chine... Toutes les « images » à venir sont présentes chez Guillaume de Rubrouck, « masquées », mais d'un contour précis, un peu comme un mirage au dessin fort clair, mais impossible à saisir et à modeler, par-delà les déserts et les steppes, les montagnes et les forêts profondes de nos imaginaires.

Après 1254 et le retour de Guillaume de Rubrouck, les pourparlers entre les Mongols et l'Occident sont rompus. Politiquement, c'est un échec : le monde chrétien ne peut s'allier aux Mongols pour lutter contre les musulmans. Sur le plan religieux, le succès n'est pas plus grand. La conversion facile et générale des Tartares n'est en fait qu'une légende. Un nouveau pan de l'imaginaire merveilleux occidental s'effondre en même temps que les anciennes figurations monstrueuses. Les relations s'espaçant, il faudra attendre longtemps avant d'être de nouveau confronté à d'autres témoignages présentant les Coréens, déjà très discrets dans les « mémoires » du XIII^e siècle¹³⁵.

B – Espagnols et Portugais, l'approche de la péninsule

Entre Guillaume de Rubrouck et la fin du XVI^e siècle, les références sont plus rares et souvent

134. Cette association entre les Coréens tels qu'ils nous sont donnés ici et le mythe du « bon sauvage » qui ne naîtra en tant que tel qu'au XVII^e siècle, nous la retrouvons, évoquée par M. Mollat, au sujet des Mongols eux-mêmes (*op. cit.*, p. 373) : « Cependant, Plan Carpin put intituler l'un de ses chapitres *De bonis moribus Tartarorum* et l'on croirait ainsi voir naître déjà la légende [*sic*] du “bon sauvage” qui observe la loi de la nature. Ceci n'empêche pas Matthias de Paris d'écrire à la même époque que les Mongols sont féroces et inhumains, plutôt des monstres qui ont soif de sang et s'en désaltèrent que des hommes. Ils n'ont pas de lois humaines et ne connaissent aucun raffinement, ils sont plus sauvages que des ours. » (Cité par W. Heissig, *Les Mongols. Un peuple à la recherche de son histoire*, p. 8.)

135. Chez Marco Polo, la Corée n'est mentionnée qu'une seule fois, au chapitre LXXIX du *Devisement du monde*, sous le nom « Causy », province appartenant à Naïan, chef mongol mis à mort par le grand khân Gengis. Cf. *La Description du monde*, édition, traduction et présentation par P.-Y. Badel, Paris, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 1998, p. 198-199.

discutables. En 1929, Charles Haguenauer mentionne¹³⁶, d'après Gustave Schlegel¹³⁷, une lettre de l'Italien G. da Empoli datant de 1514 et présentant les Chinois (Cini), les habitants des Ryûkyû (Lechi) et les Coréens (Gori). D'autre part, cet article sur les Gores, suivi de deux autres¹³⁸, se réfère à une lettre d'Emmanuel de Portugal au pape Léon X datée du 6 juin 1513 et mentionnant les succès remportés par Alfonso de Albuquerque à Malacca, où des Gores, parmi d'autres, viennent commercer. La *Biographie* d'Albuquerque, éditée à Lisbonne en 1557, est le premier document à apporter quelques détails au sujet des Gores : « Ils habitent une île, ont un caractère fermé mais sont honnêtes et courageux. » Charles Haguenauer présente la thèse d'Akiyama Kenzo selon laquelle ces Gores seraient des Coréens embarqués sur des bâtiments de commerce des Ryûkyû (l'auteur cite, pour confirmer son opinion, une phrase de Richard Stephen Whiteway¹³⁹ : « *Ships from the Lew Chew Island with crews of people they caled Gores.* » La Corée est de toute façon connue des Portugais dès le début du XVI^e siècle, d'autant que des ambassadeurs d'Asie du Sud-Est (particulièrement du Siam) se rendent en mission dans la péninsule (en quarante jours selon l'ambassade de 1391) et peuvent faire part aux Portugais de son existence. À partir du XV^e siècle, la région est un immense marché maritime. Les Portugais et les Hollandais la pénètrent peu à peu, ce qui va permettre l'augmentation du nombre des références, même si l'Asie reste encore mal saisie dans son ensemble¹⁴⁰.

En Europe, la Corée n'est peut-être guère connue, elle représente alors tout de même au niveau planétaire l'une des rares civilisations développées, si l'on considère la carte géopolitique de l'univers de l'année 1500 dressée par l'ethnographe américain Gordon W. Hewes, cité par Fernand Braudel :

« Nous connaissons ainsi, vers 1500, à la veille de l'impact sur l'Amérique de la conquête européenne, l'emplacement à peu près exact des civilisations, des cultures évoluées, des cultures primitives à travers le monde entier. Les documents d'époque, les récits postérieurs, les enquêtes des ethnographes, hier et aujourd'hui, nous livrent une carte valable, car les limites culturelles, comme on le sait, varient assez peu au cours des siècles. L'homme vit de préférence dans le cadre de ses propres expériences, pris à longueur de générations au piège de ses réussites anciennes. [...] la carte dressée pour l'univers, vers 1500, par un ethnographe, Gordon W. Hewes [...] est parlante par elle-même. Elle distingue 76 civilisations et cultures, soit 76 petites cases de formes et de surfaces diverses et qui se partagent les 150 millions de km² des terres émergées. [...] du no 64 au no 76 [*fait révélateur de son éloignement, La Corée occupe la position no 75*], les civilisations, ces populations denses relativement, en possession de multiples moyens et avantages : les animaux domestiques, les araires, les charrues, les voitures,

136. Charles Haguenauer, « Les Gores », *Bulletin de la Maison franco-japonaise*, n° II/3-4, Tokyo, 1929, p. 112, n.2. C. Haguenauer (1896-1976) est, avec Maurice Courant (1865-1935), le pionnier des études coréennes modernes en France. C'est grâce à ses efforts que s'ouvre en 1956, à la section d'études japonaises de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université de Paris-Sorbonne, un cours de langue coréenne (dix ans après les Pays-Bas). C. Haguenauer occupe, en tant que spécialiste de langue et d'histoire du Japon, la chaire d'études japonaises créée en 1955 à la Sorbonne. Il s'intéresse depuis les années vingt à la Corée, au sujet de laquelle il écrit de nombreux articles en histoire et en linguistique (nous y reviendrons dans la suite de notre étude). Son intérêt grandissant, il pense de plus en plus ouvrir un cours de langue coréenne. Promu au rang de professeur, il réalise enfin son projet.

137. *T'oung Pao* (通報), n° VI, p. 168.

138. « Encore la question des Gores », *Journal asiatique*, 1935, p. 67-116 ; « Les Gores (mise au point) », *Journal asiatique*, 1936, p. 392-395.

139. Richard S. Whiteway, *The Rise of Portuguese Power in India, 1497-1550*, Westminster, Archibald Constable & Co, 1899.

140. Rappelons, avec Roland Mousnier (*Histoire générale des civilisations*, t. IV : *Les XVI^e et XVII^e siècles. La grande mutation intellectuelle de l'humanité, l'avènement de la science moderne et l'expansion de l'Europe*, Paris, PUF, 1953 ; réédition : PUF, coll. « Quadrige », 1993, p. 630), qu'en 1551, le père Barzée écrivait encore de Goa qu'à son avis, la Chine, ou du moins la Grande Tartarie, avoisinait l'Allemagne.

et surtout les villes... Inutile d'insister, ce sont ces 13 dernières cases du puzzle explicatif qui sont les pays "développés", l'univers "lourd" des hommes. [...] [Ces 13 civilisations] forment, à l'échelle du monde, un long et mince ruban dans l'épaisseur entière du Vieux Monde, soit un étroit pays de fontaines, de labours, de peuplements denses, d'espaces tenus par l'homme aussi solidement qu'il lui est possible alors de le tenir. [...] Disons qu'où l'homme civilisé se trouvait en 1500, il se trouve déjà en 1400, il se trouve en 1800 et aujourd'hui encore. Le bilan est vite dressé : le Japon, la Corée, la Chine, l'Indochine, l'Insulinde, l'Inde, l'Islam filiforme, les quatre Europes diverses. [...] À côté de régions solidement tenues (l'Europe occidentale, le Japon, la Corée, la Chine), l'Insulinde et l'Indochine ne sont à vrai dire qu'un semis de quelques régions peuplées¹⁴¹. »

C'est cette position culturelle évoluée qui va faciliter avec le temps une meilleure connaissance puis une reconnaissance. Il faut pourtant attendre trois cent trente sept ans après Guillaume de Rubrouck pour pouvoir compter sur des sources écrites plus fiables que celles générées par les « Gores » – sources qui restent, de plus, excessivement confidentielles. Durant la guerre *Imjin* (壬辰倭亂) en 1593, le père Gregorio de Céspedes, jésuite espagnol alors attaché à l'armée japonaise d'invasion, accompagne les troupes de Toyotomi Hideyoshi en Corée. Il est, selon certains chercheurs, le premier Européen à y pénétrer¹⁴². Sa correspondance – plusieurs lettres adressées au père Pedro Gomez –, jointe aux *Lettres annuelles* des jésuites du Japon revues par Luis Frois¹⁴³, se contente de narrer la campagne sans cependant vraiment introduire le pays ni ses habitants. Elle signale pourtant l'influence culturelle chinoise sur les natifs, ainsi que le haut degré de développement de leur artisanat et de leur technologie¹⁴⁴.

En 1601, l'*Historia de las misiones que han hecho los religiosos de la Compañia de Iesus...*¹⁴⁵ du père Luis de Guzman utilise ces informations. Elle les complète par des sources chinoises très générales, ne mentionnant que des détails géographiques confus, sans nommer les cités. La présentation de la Corée est bien plus subjective que celle de Luis Frois, lequel reste plus proche de Gregorio de Céspedes¹⁴⁶.

141. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv^e-xviii^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, t. 1 : *Les Structures du quotidien : le possible et l'impossible*, p. 38-41, reprenant Gordon W. Hewes, « A Conspectus of the World's Cultures in 1500 A.D. », *University of Colorado Studies*, n° 4, 1954, p. 1-22.

142. Park Chul, *Testimonios literarios de la labor cultural de las misiones españolas en el extremo oriente: Gregorio de Céspedes*, Madrid, ministerio de Asuntos exteriores, 1986. Cf. également Alfredo Gumma y Marti, « La priorité des Espagnols dans la connaissance géographique de la Corée », *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*, 1908, p. 205-210 ; *id.* « Priorité que l'on doit accorder aux Espagnols en ce qui concerne la découverte de la Corée », 9^e congrès international de géographie, 1908, *Compte rendu des travaux du congrès*, n° 3 (N. 143), 1910, p. 334-336.

143. Archives de la Compagnie de Jésus à Rome et de la bibliothèque de l'académie royale d'Histoire à Madrid. La plupart des lettres « coréennes » de Céspedes ont été reprises et résumées par le père portugais Luis Frois dans « Apparatos para a historia ecclesiastica do Bispado de Jappão (1583-1593) », *Historia de Japam*, texte manuscrit conservé à la bibliothèque d'Ajuda, publié pour la première fois à Lisbonne entre 1976 et 1983.

144. Gregorio de Céspedes séjourne à la forteresse de Comangai, près de Pusan, pendant un an et exerce son ministère parmi les troupes japonaises commandées par le général Yukinaga Konishi. Il n'entre pas vraiment en relation avec les habitants.

145. ... *para predicar el Sancto Euangelio en la India Oriental y en los Reynos de la China y Iapon. Escrita por el padre Luis de Gusman, Religioso de la misma Copania. Primera parte en la qual se contenien seys libros tres de la India Oriental, uno de la China, y dos de Iapon. Dirigida a Dona Ana Felix de Guzman, Marquesa de Camarasa, Codesa de Riela, Senora del Adelantamiento de Caçorla., Ano 1601, Con privilegio. En Alcalá, por la Biuda de Iuan Gracian.*

146. À noter aussi dans les premières références des jésuites de Chine, celle, brève, mettant en scène Matteo Ricci lui-même, animateur des premières missions de Chine. Dans l'*Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610* (Matteo Ricci, s.j., et Nicolas Trigault, s.j., réédition avec introduction de Joseph Shih, s.j., établissement du texte et annotations par Georges Bessière, tables et index par Joseph Dehergne, s.j., Paris, Desclée de

Autre référence datant de cette période : certains chercheurs pensent que le texte portugais des *Peregrinaçam de Fernam Mendes Pinto em que da conta des muytas et muyto eftranhas coufas* [...] publié par Pedro Grasbeck en 1614, traduit la même année en français sous le titre de *Pérégrination de Fernão Mendes Pinto* [...] ¹⁴⁷ chez le même éditeur, à Lisbonne, et rendant compte de son voyage en Orient entre 1537 et 1558, décrit un court séjour en Corée ¹⁴⁸. Ce serait la mystérieuse île de « Calemplui », peuplée d'êtres « monstrueux » encore proches des figurations moyenâgeuses. Si les recherches actuellement en cours au Portugal confirment ces affirmations, Mendes Pinto est donc le premier à nous rendre une description consistante de la péninsule coréenne, bien que très largement fantaisiste en bien des points appartenant bien plus au registre du merveilleux déjà présent chez Marco Polo ¹⁴⁹.

Quant au naufrage du navigateur portugais Domingos Monteiro sur les côtes coréennes en 1577, il n'est pas prouvé et ne fournit pas de description particulière du pays, hors les mentions soulignant la cruauté des habitants, lesquels massacrent une partie de l'équipage, refusant aux sinistrés de débarquer ¹⁵⁰.

C – Hendrick Hamel, le premier séjour long

Il faut attendre le Hollandais Hendrick Hamel, lequel fait naufrage en 1653 sur la côte sud de l'île méridionale de Cheju (濟州島, alors nommée « Quelpaert » par les navigateurs occidentaux ¹⁵¹) puis s'évade en 1666 en direction du Japon, pour être en présence d'un premier récit réellement organisé ainsi que d'une première description structurée. Précise en bien des points, cette dernière obéit à une rhétorique réaliste, fortement influencée par l'esprit commercial et pragmatique à l'origine de la présence de Hollandais en Asie. Ces deux textes sont uniquement consacrés à la Corée, de la main d'un témoin

Brouwer, Bellarmin, coll. « Christus » (1978), M. Ricci raconte (p. 392) en 1598 qu'il doit quitter Pékin alors qu'il y est en ambassade et qu'il rêve tant d'y séjourner, car « [...] on entendait tous les jours des nouvelles du royaume de Coria qui portaient que plusieurs milliers d'hommes étaient morts en bataille et que les Japons avaient du tout résolu d'entrer au royaume de la Chine ». Il s'agit en fait de l'invasion japonaise de 1597, qui implique sur le sol coréen un nombre important de soldats chinois. C'est au cour de cet été 1598 que Konishi envoie à Hideyoshi les oreilles de 38 000 ennemis pour lesquelles sera construit à Kyoto le « mausolée des Oreilles » (A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, 259).

147. ... où il rend compte des très nombreuses et très étranges choses qu'il a vues & entendues dans le royaume de la Chine, dans celui de Tartarie, dans celui du Sornau, que vulgairement on nomme Siam, dans ceux du Calaminhá, de Pegu, de Martaban & dans maints autres royaumes et seigneuries des régions orientales, dont il n'y a dans les nôtres d'Occident que très peu ou pas de nouvelles. Et rend compte également de nombreuses aventures particulières arrivées tant à lui qu'à maintes autres personnes. Et sur la fin y traite brièvement de quelques actions & de la mort du saint père maître François Xavier, unique lumière & flambeau de l'Orient & recteur universel dans ces régions de la Compagnie de Jésus.

148. Nouvelle édition française de Robert Viale, Paris, éditions de la Différence, coll. « Outre-mers », 1991.

149. Voir la tentative de reconstitution du vicomte de Laçoá dans *A peregrinação de Fernão Mendes Pinto. Tentativa de reconstituição geográfica, Anais da Junta das Missões Geográficas e de Investigações Coloniais* II (1), Lisbonne, 1947. Voir également Antoine J. H. Charignon et Marie Médard, *À propos des voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Pékin, Imprimerie lazarisite, 1935 ; et Jaime Ramallete Neves, « Taximida, Fernão Mendez Pinto na Coreia », *Historia*, n° XIII/138, Lisbonne, mars 1991.

150. Charles R. Boxer, *The Great Ship from Amacon: Annals of Macao and the Old Japan Trade, 1555-1640*, Lisbonne, Centro de Estudios Historicos Ultramarinos, 1959 ; et Manuel Teixeira, *Macao e a sua Diocese, A Missão da Coreia*, n° XVI, Macao, 1979.

151. « Quelpaert » semble être le nom d'un navigateur hollandais, sans doute celui qui, le premier, a su situer cette île sur une carte maritime.

qui reste treize ans en contact direct avec ceux qu'il nomme les « Coréens », à une époque où les cartes européennes commencent à rendre compte du fait que le royaume n'est « pas vraiment » une île. Malgré de nombreux défauts, principalement liés au manque évident de motivations de l'auteur (qui n'a pas choisi la Corée, n'a pas décidé d'y rester et a été plus ou moins forcé de rendre compte de sa longue captivité), ces deux documents restent essentiels, ce que prouvent depuis la fin du XVII^e siècle les nombreuses références¹⁵² et les rééditions qui les imposent comme premiers véritables témoignages occidentaux, ainsi que la confiance que leur accordent les navigateurs et géographes des siècles suivants, de Jean-François de La Pérouse à Vivien de Saint-Martin dans son *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* en 1877 :

« Ce livre est loin d'être sans valeur ; il a d'autant plus d'intérêt, que Hamel est à vrai dire jusqu'à présent le seul voyageur qui ait vu l'intérieur du pays et en ait rapporté une relation. Quant à la véracité du narrateur, elle est pleinement confirmée par tout ce que l'on a pu savoir depuis sur les Coréens, et son itinéraire, de la côte du sud à la ville capitale, se peut suivre assez aisément sur les cartes d'origine coréenne que nous possédons actuellement¹⁵³. »

Avant d'évoquer le séjour de Hendrick Hamel, son récit et sa description, il semble important de rappeler ce qu'est la dynastie alors au pouvoir en Corée. Nous allons la suivre jusqu'au tout début du XX^e siècle.

Après une longue période de relative ouverture pendant la dynastie Koryô, marquée par des ambassades étrangères visitant la péninsule, par la possibilité donc d'entrer et de sortir du royaume (toujours sous étroite surveillance), la dynastie Chosôn (朝鮮, 1392-1910), établie par le clan Yi, va très rapidement fermer son unique frontière terrestre. Elle empêche l'entrée sur le territoire, comme nous le verrons avec les jésuites français de Chine, mais aussi la sortie, comme c'est le cas pour Hendrick Hamel et ses compagnons. Qu'est-ce qui motive une politique qui est alors plus ou moins la même au Japon et que l'on évoquera longtemps par le biais de l'image du « royaume ermite » forgée au XIX^e siècle¹⁵⁴ ? Quelles sont les bases de ce nouveau pouvoir, lequel va établir une administration qualifiée de « néo-confucianiste », copiée sur le modèle chinois¹⁵⁵ ?

C'est le 5 août 1392 que Yi Sŏng-kye (李成桂) se proclame roi de Corée sous le nom de règne T'aejo (太祖). Il est le premier monarque de la dynastie Chosôn, laquelle s'achève en 1910, année du début de la colonisation japonaise. La dynastie des Yi peut être partagée en quatre grandes périodes :

1) L'âge d'or de la dynastie dans un premier temps, représenté par un certain nombre de monarques « brillants », dont le roi Sejong (世宗, 1419-1450 – nous reparlerons de lui pour le syllabaire coréen).

152. Cf. entre autres Léon de Rosny, « Hendrick Hamel et sa captivité en Corée », p. *Variétés orientales*, sans date, p. 157-162. En dehors des traductions récentes, notons une présentation par Max Olivier-Lacamp dans *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Stock, 1977, qui consacre une annexe à l'aventure : « Gulliver à Lilliput, ou le voyage peu ordinaire d'un subrécargue hollandais en Corée, au siècle de Louis XIV » (p. 269).

153. Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, Paris, Hachette, 1877, tome premier (A-C), p. 801. Nous reviendrons sur cette référence dans le chapitre IX de notre étude.

154. Nous y reviendrons dans les derniers chapitres de notre thèse, mais soulignons dès maintenant la permanence, aujourd'hui encore, de cette « fermeture ». Rien ne montre mieux l'actualité de cet érémitisme coréen qu'un article du *Courrier de la Corée*, hebdomadaire coréen publié en français à Séoul, daté du 28 janvier 1995 : « “Odyssees dans le pays le plus isolé du monde” : Alors que le nouveau régime de Kim Jong-il, fils et héritier en titre du “Grand dirigeant” mort en juillet dernier, s'apprête à une timide ouverture de son pays, un journaliste de carrière [sic] sud-coréen revient de loin après s'être lancé dans la plus risquée des aventures en voyageant clandestinement par deux fois dans ce pays ermite qui s'auréole de mystère. De quoi retenir l'attention du monde extérieur. »

155. Nous utilisons pour cette partie de notre travail les informations fournies par A. Fabre dans *La Grande Histoire de la Corée*, p. 225-226 et p. 233-234.

C'est pendant ce premier siècle que se construit l'impressionnante machine administrative, celle qui va organiser une structure sociale quelque peu rigide, contrôlée de manière stricte par une morale confucianiste réformée.

2) Dans un deuxième temps, le ^{xvi}e siècle se caractérise principalement par des luttes internes dans la classe bureaucratique dirigeante.

3) Dans un troisième temps, nous assistons à l'époque des invasions : le Japon en 1592 et 1598, puis la Mandchourie de 1627 à 1638. La fin du ^{xvii}e siècle et le ^{xviii}e siècle sont marqués par une période plus calme, durant laquelle la Corée verse régulièrement un tribut à la nouvelle dynastie mandchoue alors implantée en Chine.

4) Dans un quatrième et dernier temps, à partir du début de la seconde moitié du ^{xix}e siècle, c'est l'infiltration discrète puis l'irruption des puissances occidentales, période que nous considérerons donc largement dans les chapitres qui suivront.

Les caractéristiques de la dynastie sont les suivantes :

1) Importance du néo-confucianisme qui va très vite se manifester dans la formation d'une élite lettrée, laquelle dirige le pays et l'administre à tous les échelons du pouvoir, sur le modèle alors en place en Chine.

2) À la « lutte » extérieure est donc préférée la « lutte » intérieure. Elle prend une valeur idéologique, puisqu'elle est menée à la fois contre l'esprit corrompu des nobles de l'ancienne dynastie, mais aussi contre les institutions bouddhiques qui la symbolisent en grande partie. L'administration est ainsi réformée en profondeur. Chassés des villes, les moines se réfugient dans les montagnes.

3) La bureaucratie confucéenne, justement organisée sur le modèle chinois, est recrutée par voie de concours.

4) Le premier roi, T'aejo, procède également à une complète restructuration de la société, basée, comme bien souvent dans ce cas, sur une réforme agraire venant restructurer les assises socio-culturelles du pays. Les fonctionnaires méritants reçoivent des terres à valeur héréditaire, ce qui est contraire à l'esprit d'une administration formée de fonctionnaires recrutés par concours, dans toutes les couches de la société.

5) Une claustration volontaire qui ne permet qu'un lien de vassalité pratique avec la Chine et ne favorise aucun autre contact avec les pays de la région et les missions religieuses et commerciales occidentales.

Ce cinquième point retient notre attention. Dès les débuts de la dynastie, le désir de lutter idéologiquement dans la péninsule elle-même implique de la fortifier de l'intérieur et, pour cela, de l'isoler. Aucune influence extérieure ne doit effectivement venir freiner les desseins des Yi. À partir du ^{xviii}e siècle, les idées occidentales, qui entrent par l'intermédiaire du catholicisme, confirment le danger que représente pour une dynastie comme celle-ci la moindre ouverture de ses frontières.

L'élément caractéristique de la dynastie Chosŏn, dans le cadre de l'étude qui nous occupe, est l'importance des lettrés néo-confucéens, sans lesquels le seul pouvoir militaire n'aurait pu permettre à la nouvelle famille de s'imposer. Ce sont eux qui vont construire véritablement et maintenir la dynastie. Ce sont eux aussi qui seront l'objet, jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle, des observations notées par les jésuites français de Chine puis par Voltaire. Des innovations importantes sont réalisées dans le domaine juridique. Les lettrés, qui très vite prennent conscience de leur position, construisent un gouvernement répondant à une orientation confucianiste orthodoxe. Cette nouvelle dynastie adopte une structure administrative forte et extrêmement tatillonne dans le but de réformer la Corée de l'intérieur en limitant les possibles relations

avec le monde extérieur. On sait qu'en réalité – et nous aurons à y revenir avec le XIX^e siècle –, l'idéal des lettrés ne parvient pas à diriger au mieux le pays :

« Le zèle des savants et des lettrés pour le progrès culturel eut, pour les théoriciens confucianistes, des conséquences inattendues, mais néfastes ; divisés, comme en Chine, en deux écoles, dites respectivement de li et de k'i, ceux-ci ne tardèrent pas à former des factions politiques qui, reflétant notamment les particularismes régionaux [*et malgré sa petite taille, ces problèmes perturbent encore la péninsule, même au sein de la Corée du Sud où les oppositions entre les provinces du Kyongsang et du Cholla restent au centre des problématiques politiques, mais aussi culturelles et sociales*], poursuivirent leurs vaines luttes sans se soucier de ce qui se passait à l'intérieur et à l'extérieur du pays¹⁵⁶. »

Au XIX^e siècle, en pleine période d'expansion coloniale, ces lettrés seront à l'origine d'un renversement considérable des représentations de la Corée. D'une part, et malgré la conversion de certains d'entre eux au catholicisme, beaucoup serviront une féroce politique de répression que subiront les religieux français. Ils seront, d'autre part, très largement jugés – comme en Chine – responsables d'un immobilisme administratif et culturel, dénoncé par de nombreux témoins occidentaux. Cet immobilisme d'une administration de type mandarinal (fonctionnaires/lettrés recrutés sur concours) n'est pas perceptible dans les textes relatifs à la Corée avant la fin du XIX^e siècle. Pourtant, s'il s'agit de la Chine, on voit très rapidement, dès la fin du XVIII^e siècle, une contre-image se former, laquelle s'oppose aux caractères trop fortement positifs exprimés par des auteurs comme Voltaire. Relisons Numa Broc à ce sujet :

« Le Hollandais de Pauw en 1773 contredit les jésuites sur tout : selon lui les mandarins sont illettrés, les marchands sont tous des fripons, les sciences sont nulles et les quelques techniques avancées (porcelaine, soierie, laques) ont été empruntées à l'Inde. De plus, de Pauw affirme que l'intérieur du pays est absolument inculte et inhabité et que les nombreuses villes dont ont parlé les jésuites sont de simples bourgades. L'abbé Grosier (1777), ennemi des jésuites, déclare que l'importance de l'agriculture est la preuve de l'immobilisme de la Chine et du caractère archaïque de son économie : “Cette nation, quoique très ancienne, ne cherche pas à réformer ses abus ; les hommes n'ont point de génie, point d'activité dans l'imagination ; tout se fait machinalement et par routine”. Voici le thème nouveau de l'“immobilisme” chinois¹⁵⁷. »

Hendrick Hamel et ses amis échouent donc à la fois sur les côtes de Corée, mais aussi dans ce milieu particulier. Ce dernier va respecter leur liberté de mouvement et de pensée, à la condition qu'ils acceptent de ne pas sortir des limites du royaume, et donc d'y rester prisonniers, loin des regards des possibles ambassades venant de Chine.

Natif de Gorinchem, il s'embarque le 18 juin 1653 à Batavia en qualité de subrécargue du vaisseau le *Sperwer*, « l'Épervier »¹⁵⁸, appartenant à la Vereenigde Oostindische Compagnie (Compagnie des Indes orientales). Celle-ci administre une flotte puissante et de nombreux comptoirs, à partir desquels elle fait le commerce, parmi d'autres produits, d'épices et de pierres précieuses. Le *Sperwer* est armé de canons et transporte au moment du naufrage une cargaison qui représente une grande valeur marchande : douze tonnes et demie de bois aromatique, la même quantité d'alun, 3 000 peaux d'élans, 19 952 peaux de chevreuils de Taïwan, 3 078 peaux de chèvres, 400 caisses de sucre en poudre¹⁵⁹.

156. *Encyclopædia universalis*, Paris, Encyclopædia universalis SA, 1979, vol. 4, p. 1017.

157. N. Broc, « Voyageurs français en Chine : impressions et jugements », dans *Voyager, explorer, Dix-huitième siècle*, n° 22, Paris, PUF, 1990, p. 48.

158. 600 tonnes, 64 hommes d'équipage. Avec ses formes rondes, son gaillard d'avant très bas, son château arrière carré, lourd et élevé, il est comme tous les voiliers de cette époque : difficile à manœuvrer.

159. Cf. Gari Ledyard, *The Dutch Come to Korea: An Account of the Life of the First Westerners in Korea (1653-1666)*, Séoul, Royal Asiatic Society, Korea Branch, 1971.

Ces chiffres montrent combien nous sommes là au cœur des riches heures de l'empire colonial hollandais¹⁶⁰. Basé sur un commerce actif et soutenu avec les pays les plus lointains, il repose sur des comptoirs où, comme au Japon, on préfère les Hollandais aux Portugais, trop prosélytes. Toutes les découvertes du moment sont entièrement dévouées à cette nouvelle passion occidentale qu'est le commerce, par lequel l'Europe demande au reste du monde de la nourrir et de l'habiller tout en l'enrichissant : les mathématiques et la géographie, la météorologie et la cosmographie, l'étude des langues et la cartographie, servent toutes des ambitions marchandes fort définies. Ce qui constitue l'originalité d'une colonisation de ce type, c'est d'être dirigée par de grandes compagnies commerciales. La Compagnie des Indes orientales est financée par des capitaux de diverses provinces. Elle a le monopole du commerce avec l'Extrême-Orient, à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du cap Horn. Elle a aussi le droit d'y faire régner la paix, d'y mener la guerre, de signer des alliances et de procéder à des occupations de territoires. Elle se constitue ainsi un vaste domaine qui comprend l'Insulinde, la Guyane hollandaise, Curaçao, Aruba, Bonaire, la moitié de Saint-Martin, la Guinée hollandaise.

C'est en pleine guerre d'indépendance contre l'Espagne que les Provinces-Unies songent à construire un empire colonial. En 1592, Cornelius Van Houtman se rend à Lisbonne afin d'y rassembler les renseignements qui vont lui permettre d'entreprendre des expéditions aux Indes orientales. En 1594, les Hollandais fondent à Amsterdam la première Compagnie du lointain. Quatre bâtiments partent en 1595 et reviennent deux ans plus tard. Les résultats de cette expédition sont médiocres du point de vue financier, mais les renseignements sur le prix des épices dans les pays producteurs enflamment les esprits. Une nouvelle flotte est équipée par la compagnie, et dans toutes les provinces maritimes se créent d'autres Compagnies du lointain. Ainsi, de 1598 à 1603, treize expéditions prennent la mer pour les Indes. Malgré les naufrages, les bénéfices réalisés par celles qui réussissent vont jusqu'à 265 %. Pourtant, à l'achat en Asie, tout comme à la vente en Europe, les compagnies se font concurrence. En 1602, les différentes maisons se regroupent en une seule malgré les résistances locales, donnant naissance à la Vereenigde Oostindische Compagnie. Le poivre occupe encore, en 1650, la première place dans le commerce. En 1700, les textiles viendront en tête des importations, et au XVIII^e siècle ce seront le thé et le café. Les échanges que l'on nomme « d'Inde en Inde », pratiqués par le *Sperwer* lorsqu'il fait naufrage sur la côte sud de l'île de Cheju, se développent également, grâce aux comptoirs fondés dans l'océan Indien et dans le Pacifique. Depuis la côte de Coromandel, la compagnie exporte ainsi des textiles vers l'archipel malais, du riz, des légumes et des esclaves vers Ceylan et Batavia. Elle rapporte des épices et du poivre d'Insulinde, du bois de santal, des soies chinoises et du cuivre japonais¹⁶¹.

Installés à Batavia depuis 1619 et à Formose de 1624 à 1662, les Hollandais poussent leurs trafics jusqu'au Japon. Bien accueillis par le shogun Iyeyasu, à la condition de n'avoir aucune activité religieuse, ils prennent la place des Portugais devenus indésirables du fait de leur action missionnaire. Ils s'installent à Deshima, îlot de la baie de Nagasaki, lequel va rapidement devenir un comptoir florissant. Leurs préoccupations restent tournées vers le seul commerce, et ils entretiennent de ce fait de très bonnes relations avec les Japonais. C'est en se rendant au Japon qu'Hendrick Hamel fait naufrage et c'est en fuyant la Corée, treize ans plus tard, qu'il y parvient et subit un interrogatoire précis sur sa captivité. Celui-ci est rapporté dans certaines éditions de son récit et de sa description. Le trafic de la compagnie s'accroissant dans la première moitié du XVII^e siècle, entre Java, Formose et Nagasaki, il semble normal qu'un navire hollandais ait été poussé un jour ou l'autre vers la terre de Corée. En 1627 déjà, un bâtiment de la compagnie, l'*Ouwerkerk*, s'est rapproché des côtes ; ayant envoyé un canot pour « faire » de l'eau douce, les trois matelots qui le dirigent sont capturés par des habitants. Enrôlés dans la garde royale, ils combattent les Mandchous en 1637. Deux d'entre eux sont tués. Le troisième, Jan Weltevree, est encore vivant lorsque

160. Pour les renseignements qui suivent, cf. *Encyclopædia universalis*, vol. 8, p. 482-484, s.v. « Hollandais (Empire colonial) »

161. Cf. aussi pour cette partie Jean Bruhat, *Histoire de l'Indonésie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1958.

Hendrick Hamel et ses compagnons échouent sur l'île de Quelpaert. C'est sous ses ordres qu'ils servent au début de leur captivité¹⁶².

Lors de son naufrage, le navire vogue à destination du Japon. Il a gagné d'abord Formose sans trop de problèmes, mais sitôt dépassé l'île, il est pris dans une tempête. Malmené par les flots pendant quelques jours, il vient se briser sur les rochers de la côte sud de l'île de Quelpaert (l'île de Cheju, cartographiée en partie par Jean-François de La Pérouse à la fin du XVIII^e siècle) dans la nuit du 15 au 16 août 1653. Vingt-huit membres de l'équipage, dont le capitaine, trouvent la mort. Les survivants tombent aux mains des Coréens, lesquels ne font preuve d'aucun signe d'hostilité. Ils surveillent pourtant leurs captifs de près. Ceux-ci songent sans doute à s'évader, car ils se rendent compte très vite de la terre où ils se trouvent. Ils sont tout de suite conduits au nord de l'île, chez le gouverneur Yi Won-jin. Ce dernier fait à Séoul un rapport dans lequel il précise que « les hommes de l'Océan ont des yeux bleus, des moustaches rouges, de grands nez et de longs corps, avec des cheveux qui leur couvrent les épaules, des habits fermés par une longue rangée de boutons¹⁶³ ». Les prisonniers sont ensuite conduits à Séoul, où les a précédés une représentation quelque peu monstrueuse, ressemblant fort à celle que l'Occident se faisait de l'Asie au Moyen Âge. Ils sont présentés au roi qui, tout en restant courtois, refuse de les laisser repartir. Ils sont alors nommés fonctionnaires dans la garde du souverain, mesure prise, semble-t-il, pour atténuer la dureté de leur captivité. En 1655, deux d'entre eux tentent de se faire remarquer par l'ambassade mandchoue. Ils sont mis à mort, alors que les autres ne doivent leur vie qu'à la clémence du roi. Ils sont donc assignés à résidence dans le sud du pays, où on les autorise à mendier et à recevoir la charité de la part des moines bouddhistes. Entre 1659 et 1663, onze meurent de maladie ou de malnutrition. Les vingt-deux survivants sont divisés en trois groupes isolés. Dans une petite presqu'île de la côte sud, Hendrick Hamel et douze de ses compagnons pensent de nouveau à une évasion. Ils connaissent parfaitement le littoral, mais hésitent, jusqu'à la venue d'un gouverneur peu sympathique qu'ils ne peuvent plus supporter. Ils achètent alors en secret une barque qu'ils préparent pour la mer, qu'heureusement ils connaissent bien. Ils sont huit à s'évader en septembre 1666 – treize ans et vingt-huit jours après leur naufrage – par une nuit obscure, au début de la mousson d'automne qui souffle vers le sud-est. Après de nombreuses aventures, ils parviennent à Deshima où ils restent une année entière. En effet, les autorités japonaises souhaitent les interroger afin de savoir s'ils ne sont pas catholiques et surtout afin d'obtenir des renseignements de première main sur la Corée. Les dirigeants hollandais du comptoir ne souhaitent pas non plus les voir partir avant d'avoir consigné par écrit les informations qu'ils rapportent d'un pays mal connu, lequel pourrait s'ouvrir un jour au commerce de la Compagnie des Indes orientales. Les questions posées par les Japonais nous renseignent aujourd'hui sur quelques aspects de la représentation de la Corée véhiculée par les marins hollandais de l'époque et surtout sur celle, nouvelle, qui va être répandue par Hendrick Hamel, ses compagnons et son récit, à travers toute l'Europe de l'Ouest¹⁶⁴.

Alors qu'il est encore au Japon, et parallèlement à ce questionnaire qui présente en réalité moins

162. Les textes officiels et comptes rendus des préfets coréens de l'époque nous permettent de mieux connaître le personnage de Jan Weltevree et sa vie en Corée. Il dirigeait une manufacture d'armes et avait épousé une Coréenne de bonne famille dont il eut deux enfants, un garçon et une fille, dont on n'a pas encore retrouvé de nos jours la postérité. Cf. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 276.

163. Yi Pyông-do, traduction coréenne du récit et de la description : *Hamel p'yo-ryu-gi*, Séoul, 1954, p. 95 (cité dans H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert avec la description du royaume de Corée, publiée d'après l'édition française de 1670*, introduction, notes et postface par F. Max, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 11). La première traduction coréenne comprend, outre la traduction, la reproduction de l'édition publiée dans le recueil de Jean Frédéric Bernard en 1732 ainsi qu'une version abrégée en anglais publiée par Burney en 1813.

164. Cf. *Ibid.*, p. 89, n. 81 : « Ce questionnaire, qui figure à la fin du manuscrit de la Haye, n'a été publié dans aucune des éditions anciennes. Il s'agit visiblement de notes prises pendant le premier interrogatoire des rescapés et le style en est négligé. Nous avons cependant cru utile de compléter le récit en en donnant la traduction littérale. »

d'intérêt que le récit ou la description, Hendrick Hamel rédige deux manuscrits. Le premier, qui a aujourd'hui disparu, est rapporté en Hollande par les marins évadés du *Sperwer*. C'est celui qui est publié en 1668. Le second, légèrement différent, rapporté par Hendrick Hamel lui-même, est encore conservé aux archives coloniales de La Haye. Il est présenté par B. Hoetink en 1920¹⁶⁵.

Dès sa publication en 1668 par Jacob Van Velsen, le *Journal, Van de Ongeluckige Voyagie van't Jacht de Sperwer van Batavia gedestineert na Tayowan in't Jaar 1653...*¹⁶⁶ connaît un succès si immédiat qu'il est republié plusieurs fois dans la même année. En dehors de cette édition, réalisée à Rotterdam par Johannes Stichter, accompagnée de sept gravures sur bois, suivie de *Beschryvinge Van't Koninghrijck Coeree, Met alle hare Rechten, Ordonnatiem, ende Maximen, soo inde Politie, als inde Melitie, als vooren verhaelt*, il en est effectivement une autre, proposée par Gillis Joosten Saagman, d'Amsterdam, illustrée de gravures appartenant au fonds de l'éditeur, sans rapport avec le récit ou la description de Hendrick Hamel : elles représentent en effet des chameaux, un éléphant, des casoars...¹⁶⁷ C'est dans cette édition qu'apparaissent les lignes sur les « crocodiles mangeurs d'enfants », qui ne sont pas dans le texte du Hollandais. Elles restent célèbres jusqu'au XIX^e siècle, alors que l'ouvrage connaît une nouvelle fortune :

« Nous n'y avons point vu d'éléphants, mais on y voit des caïmans ou crocodiles de différente grandeur qui se tiennent dans les rivières. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais ils ont la peau fort tendre sous le ventre. Il s'en trouve qui ont dix-huit à vingt aunes de long, la tête large, le groin de pourceau, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, l'œil perçant mais fort petit, les dents blanches et fortes, rangées comme celles d'un peigne. Ils ne remuent en mangeant que la mâchoire d'en haut. L'épine du dos de cet animal a soixante vertèbres et il a de longues griffes aux pieds ; sa queue est aussi longue que le reste de son corps. Ils mangent également la viande et le poisson et sont friands de chair humaine. Les Corésiens nous ont souvent dit qu'on avait trouvé une fois trois petits enfants dans le ventre de l'un de ces crocodiles¹⁶⁸. »

165. *Verhaal van het Vergaan van het jacht de Sperwer [...] met eene beschrijving van dat rijk, door Hendrik Hamel.* Il s'agit d'une édition critique très complète, accompagnée d'une carte et de reproductions du manuscrit, ainsi que des gravures de l'édition de Johannes Stichter de 1668. Sur la relation de H. Hamel, voir aussi Pieter A. Tiele, *Mémoire bibliographique sur les journaux des navigateurs néerlandais*, Amsterdam, 1967.

166. ... en van daar op Japan; hoe't selve Jacht door storm op't Quel-paarts Eylant is ghestrant ende van 64. personen maar 36. behouden aan't voornoemde Eyland by de Wilden zijn gelant: Hoe de selve Maats door de Wilden daar van daan naar't Coninckrijck Coeree sijn vervoert by haar ghenaaamt Tyocen-koeck; Alwaar zy 13. Jaar en 28. daghen in slavernije onder de Wilden hebben ges worwen zijnde in die tijt tot op 16. na aldaar gestorven waar van 8. Persoonen in't Jaar 1666. met een kleen Vaartuych zijn ontkonien latende daar noch acht Maats sitten ende zijn in't Jaar 1668. in't Vaderlandt gearriveert. Als mede een pertinente Beschrijvinge der Landen Provintien Steden ende Forten leggende in't Coninghrijck Coeree: Hare Rechten Justitien Ordonnantien ende Koninglijke Regeeringe: Alles beschreven door de Boeckhouder van't voornoemde Jacht de Sperwer Ghenaamt Hendrick Hamel van Gorcum. Verciert met verscheyde figueren. Tot Rotterdam, Gedruckt by Johannes Stichter Boeckdrucker: Op de Hoeck van de Voghelesangh inde Druckery 1668.

167. Henri Cordier, dans sa *Bibliotheca Japonica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire japonais rangés par ordre chronologique jusqu'à 1870 suivi d'un appendice renfermant la liste alphabétique des principaux ouvrages parus de 1870 à 1912* (Paris, Imprimerie nationale, Ernest Leroux, 1912), donne un excellent état des différentes éditions européennes. Il précise pour l'édition de Gillis Joosten Saagman qu'elle comporte des « planches dans le texte (tirées d'autres ouvrages) au nombre de six, dont cinq sont gravées en taille douce. Il ne s'agit que d'une réimpression du précédent, avec quelques variantes dans le style et quelques phrases ajoutées au commencement et à la fin, entre autres la date du départ et du retour. La description de la Corée est insérée dans le Journal (p. 18-33). »

168. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 67-68. Cette partie est reprise par William E. Griffis dans *Corea, the Hermit Nation*, Londres, Allen, 1882 (et New York, Charles Scribner's Sons, 1882). Il met ces caïmans ou crocodiles à son compte et les présente comme des alligators. Il parle aussi de

Le succès du récit et de la description est donc tel, en 1668, que les premières traductions suivent rapidement : *La Relation du naufrage d'un vaisseau holandois, sur la coste de l'isle de Quelpaerts. Avec la description du royaume de Corée. Traduite du flamand, par Monsieur Minutoli*, est ainsi mise en vente à Paris en 1670¹⁶⁹, puis republiée la même année chez le libraire Louys Billaine¹⁷⁰ ; une traduction allemande est donnée en 1672.

Autre signe de succès, imposant Hendrick Hamel comme référence essentielle, sans aucun doute connue de l'ensemble des navigateurs qui croisent ensuite près des côtes coréennes : le récit et la description sont souvent repris dans les grands recueils de voyages du XVIII^e siècle. Ainsi dans le quatrième volume de l'ouvrage de John Churchill, *A Collection of Voyages and Travels* (Londres, 1704, 1745, 1752) ; dans *A Complete Collection of Voyages and Travels*, de John Harris (Londres, 1705) ; dans le tome IV du *Recueil de voyages au Nord...* de Jean Frédéric Bernard (Amsterdam, 1732) ; dans les tomes VI et VIII de *l'Histoire générale des Voyages...* d'Antoine-François (dit « l'abbé ») Prévost, dont nous parlerons plus longuement plus loin¹⁷¹.

La représentation de la Corée proposée par Hendrick Hamel est donc à la fois nouvelle, précise et surtout très largement diffusée. Nous souhaitons l'aborder en relevant deux questions de l'interrogatoire. Elles vont nous permettre à la fois de prolonger les premiers éléments proposés par Guillaume de Rubrouck et de contribuer à la construction des premiers grands traits imagologiques de la représentation des Coréens. Il s'agit de la 35^e question et de la 45^e. Nous allons les examiner, puis nous nous consacrerons à d'autres aspects de la « description » en mettant en avant la dimension anthropologique du discours sur *l'autre* qu'elle propose. Ces deux questions soulignent l'importance des thèmes de *l'isolement* et de la *fermeture* à travers la présentation des particularités de la Corée spatiale et de la Corée humaine.

a – *L'ailleurs* sauvage et isolé

35^e question : « Avions-nous jamais appris que la Chine et la Corée étaient reliées entre elles ? — D'après ce qu'on en dit, elles sont reliées, avec une grande montagne qu'il est dangereux de franchir en hiver à cause du froid et en été à cause des bêtes sauvages, c'est pourquoi on prend plutôt la voie d'eau et en hiver (on va) sur la glace¹⁷². »

La question et la réponse montrent avant tout que le problème de *l'insularité* de la Corée n'a pas encore trouvé complètement sa solution, même si en Europe des cartes commencent à représenter le royaume sous la forme d'une péninsule. Ensuite, Hendrick Hamel (dont le texte indique indirectement qu'il ne s'est pas rendu dans le nord) affirme le caractère *fermé* du pays, que l'on connaît depuis Guillaume de Rubrouck, lequel parle également d'une possibilité de passage sur la glace en hiver. La grande montagne que l'on évoque ici est le mont Paektu (白頭山) dont nous aurons à reparler largement¹⁷³. Les

singes dans le sud. En France, le lieutenant de vaisseau Gaston Baudens, présentateur de l'ouvrage de W. E. Griffis, reprend ces affirmations dans *La Corée. Géographie, organisation sociale, mœurs et coutumes, ports ouverts au commerce japonais, les traités*, Paris, Berger-Levrault, 1884, texte sur lequel nous reviendrons.

169. « Chez Thomas Jolly au palais, dans la salle des Merciers, au coin de la galerie des prisonniers, à la palme & aux armes d'Holande. MDCLXX, avec privilège du roy. »

170. « Chez Louys Billaine, au second pilier de la grand-salle du palais, à la palme, & au grand César, MDCLXX. Avec privilège du roy. » Les deux éditions sont semblables. C'est cette dernière que reprend F. Max et que nous utilisons.

171. Le récit et la description de H. Hamel sont repris dans le deuxième chapitre du tome VI (1748), « Naufrage des Hollandais », p. 517-534.

172. H. Hamel, *op. cit.*, p. 96. Cf. *supra*, n. 99

173. Cette montagne est remarquable par le cratère de son sommet enneigé, mais surtout par sa position my-

autres possibilités de passage sont limitées par les deux grands fleuves situés également au nord du pays, qui coulent l'un vers l'ouest et l'autre vers l'est¹⁷⁴. Ces larges bras d'eau ont confondu les observateurs lointains et ont participé à l'élaboration d'une image très forte d'isolement et de repli. On l'a découverte dès le XIII^e siècle, mais elle sera plus précisément présente chez les jésuites, lesquels décriront les montagnes sauvages ; chez Voltaire également qui les mettra en scène indirectement – au moins dans le texte de l'une de ses tragédies –, chez Jean-François de La Pérouse qui décrira des côtes splendidement tenues au sud et un littoral très frustré au nord, chez d'autres ensuite, jusqu'à Pierre Loti et Georges Ducrocq, sur lesquels nous prendrons le temps de revenir¹⁷⁵.

thique, autant pour les Coréens que pour les Mandchous, ce que précisera le père Ferdinand Verbiest à la fin du XVII^e siècle. Elle est souvent considérée, après l'ouverture du pays à la fin du siècle dernier, comme l'un des buts d'expédition les plus populaires avec l'île de Cheju et les montagnes de Diamant. Cf. Henry E. M. James, *The Long White Mountain. A Journey in Manchuria* ; Henry E. Goold-Adams, « A Trip to the Mont Blanc of Korea », *Korean Repository*, n° I, 1892, p. 237-244, 269-277, 300-307 ; Alfred E. J. Cavendish, *Korea and the Sacred White Mountain*, Londres, 1894 ; « Cavendish's Korea and the Sacred White Mountain », *Saturday Review*, n° 77, 1894, p. 700.

174. Pour une actualité de l'est de cette région, cf. P. Pons, « Le Triangle d'or de l'Asie du Nord-Est, un projet économique titanesque », *Le Monde*, 6 novembre 1996, p. 7 : « Aujourd'hui, le bassin de la Tumen, qui prend sa source 516 kilomètres au nord-ouest, au mont Paekdu, volcan éteint entre la Chine et la Corée du Nord – lieu mythique s'il en fut pour les Coréens dont la légende veut que leur peuple y aurait été engendré –, est au cœur d'un titanesque projet de zone économique transnationale, lancé en 1992 dans le cadre du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) ». À propos de la partie nord de la péninsule, référons-nous à Jacques Pezeu-Massabuau qui rend parfaitement son atmosphère orographique dans *La Corée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981, p. 8 « Ce bas pays est dominé par un formidable escarpement, limite méridionale des hauteurs massives du nord. La péninsule s'élargit ici vers l'est et l'ouest tout en relevant rapidement ses altitudes jusqu'à la frontière chinoise où elle se soude au continent asiatique au niveau de la grande dépression du Ya-lu et du Tu-man. La hauteur de ce plateau se relève de l'ouest (600 m) vers l'est (1 500 m avec des sommets de 2 500 m), comme le reste de la péninsule mais avec une constance dans les hauteurs qui y réduit les plaines à de minces rubans alluviaux le long des deux côtes. Des fractures ouest - sud-ouest – est - nord-est, prolongeant les grandes dislocations de la Mandchourie méridionale, permettent d'y distinguer plusieurs chaînes parallèles et méridiennes dont le recoupement favorise l'évidement de gorges spectaculaires. En de nombreux secteurs, le basalte apporte la silhouette caractéristique de ses sombres falaises, de ses sommets aigus (Tu-san : 2 744 m) ou de ses plates étendues stériles. Tout en obéissant grosso modo à l'orientation tectonique dominante, le Ya-lu et le Tu-man présentent de brusques changements de direction qui accusent tout un jeu de captures à la faveur du morcellement tectonique de la région. »

175. Poursuivant sur ce thème, un autre article de P. Pons (*Le Monde*, également à la date du 9 novembre 1996) consacre une page entière à la Corée du Nord sous le titre « Le repli chinois des Coréens du Nord ». Quelques parties viennent alimenter notre propos : « Arc-boutée sur une idéologie marxiste-léniniste défunte, la RPDC, dernier régime stalinien de la planète, est aussi l'un des pays les plus fermés. [...] Sur la rive nord-coréenne règne le plus grand calme. Quelques flâneurs à la casquette prolétarienne apportent un peu de vie. Aucune fumée ne s'échappe des cheminées des usines de Sinuiju, une ville de 700 000 habitants, dotée d'un complexe pétrochimique autrefois cité en exemple par Pyongyang. La nuit, Sinuiju donne l'impression d'une ville morte : les seules lumières que l'on aperçoit éclairent un portrait de Kim Il-sung. Le Yalu, au-delà duquel Mac Arthur repoussa les troupes chinoises venues à la rescousse de Pyongyang lors de la guerre de Corée (1950-1953), est trop large et puissant pour que les contacts non officiels entre les deux rives soient très étroits, excepté en hiver lorsque le fleuve est gelé. En revanche, en son amont, le passage de la Tumen est facile. En aval, le fleuve est plus large mais parsemé de bancs de sable. Son cours est lent mais le tirant d'eau est faible (2 à 3 mètres). [...] En remontant vers l'amont sur 200 kilomètres jusqu'au Paekdu, la Tumen, souvent encaissée au fond de sa vallée, n'est par endroits large que d'une vingtaine de mètres. Les villages de la rive chinoise, aux maisons écrasées sous leur toit de chaume, sont typiquement coréens. Le paysage ne varie guère : les champs de tabac et de soja alternent avec les rizières et la forêt. Dans le calme du soir, on entend les voix montant de l'autre rive tandis que des pêcheurs, l'eau à mi-cuisses, lancent leur filet au milieu de la Tumen. En hiver, le fleuve est gelé : marchandises et personnes traversent sur la glace. Les contacts non officiels

Nous voyons dès à présent l'importance d'une géographie singulière dans les premiers motifs coréens. Si l'histoire nous permet de mieux situer le cadre des rencontres et l'atmosphère politique et culturelle qui les favorise ou les limite, la géographie de la Corée tend à rendre le pays différent par nature. Ainsi, le motif de l'insularité va très rapidement disparaître et laisser la place à celui de la barrière orographique ne permettant pas le passage, et à celui d'une presqu'île en grande partie couverte de montagnes, difficile d'accès pour cette raison. D'autre part, la mention rapide des « bêtes sauvages » en été est la première d'une longue série que nous allons retrouver chez Ferdinand Verbiest et jusqu'à la fin du XIX^e siècle¹⁷⁶. Elle vient compléter l'aspect farouche du relief, tout comme les rigueurs du climat. Passage difficile, fauves et grands froids participent ainsi à la construction des premières « représentations » d'un pays de montagnes replié sur lui-même, que l'on retrouve dans la plupart des descriptions actuelles du pays, comme celles que proposent André Fabre et Jacques Pezeu-Massabuau :

« La Corée est un des pays les plus montagneux du monde. Les montagnes représentent 70 % de son territoire. Les plus élevées, à commencer par le Paektusan, se situent dans la partie septentrionale de la péninsule. Au fur et à mesure que l'on descend vers le sud-ouest, elles se transforment peu à peu en collines basses et leurs vallées s'élargissent face à la mer en bassins fluviaux et en plaines. [...] Depuis les temps les plus reculés, les Coréens ont aimé leurs montagnes et en ont vanté la beauté, née du pittoresque de leur relief : sommets de granit grimant à l'assaut du ciel, pentes abruptes, gorges profondes avec des parois presque à la verticale, blocs de rochers, cascades, torrents, vertes forêts [...]. Les premiers voyageurs occidentaux en Corée ont été frappés par l'absence de grandes plaines dans ce pays. Même là où l'horizon est le plus vaste, des sommets montagneux s'aperçoivent dans le lointain¹⁷⁷. »

Ces caractères du milieu naturel inscrivent avec force les paysages coréens dans la grande famille des paysages extrême-orientaux et leur confèrent une belle unité. Vigueur des montagnes ou des simples collines, s'arrachant toujours des plaines selon un angle net ; raideur des versants, dépourvus de replats, de terrasses, qui confère à la hauteur la plus modeste une présence abusive au regard. Des vallées creusent ces hauteurs de gorges étroites et profondes, et le recoupement de leurs versants donne aux crêtes un profil aigu, parfois découpé en dents de scie. C'est le domaine de la forêt et des eaux rapides ou, si le déboisement l'a emportée, de la rocaille dont le grain et la couleur expriment directement la nature du matériel rocheux¹⁷⁸.

Ainsi, même s'il alimente l'idée d'un pays « civilisé » que nous développerons plus loin, Hendrick Hamel se fait dès l'entrée en matière de sa description, tout comme dans sa réponse aux questions japonaises, le chantre du motif de la terre sauvage, difficile à pénétrer :

« L'abord de ce royaume est très difficile par mer et fort dangereux pour ceux qui ne connaissent pas les côtes, à cause qu'elles sont bordées d'écueils et de bancs en divers endroits. [...] Du côté du Couchant, ce royaume est séparé de la Chine par le Golfe de Nankin, mais il touche du côté du nord par le moyen d'une longue et haute montagne qui empêche que la Corée ne soit une île. [...] Ceux qui vont de Corée à la Chine s'embarquent au plus étroit du golfe, car le chemin par terre est trop incommode, à cause de la difficulté qu'il y a de traverser la montagne et surtout en hiver parce qu'il y fait fort froid et qu'en été on y rencontre quantité de bêtes farouches. Il est vrai qu'il est aisé de faire

entre les deux pays sont nombreux : troc, contrebande et immigration clandestine. » Nous retrouvons ici sans peine la Corée présentée par G. de Rubrouck.

176. Signalons qu'aujourd'hui encore, la zone démilitarisée entre la Corée du Sud et la Corée du Nord est réputée être un lieu idéal pour certaines espèces animales sauvages qui y trouvent la tranquillité qu'offre l'absence totale d'êtres humains.

177. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 358-361.

178. J. Pezeu-Massabuau, *op. cit.*, p. 16-17.

le trajet du côté du nord en hiver parce que le golfe gèle ordinairement assez fort pour cela. Le froid est si grand en Corée qu'en 1662, on a oublié de mettre dans le journal que, nous étant retirés dans les cloîtres qui sont sur les montagnes, il tomba de la neige si prodigieusement que pour aller d'une maison à l'autre il fallait faire des chemins sous la neige et, pour aller à découvert, ils portent sous les pieds de petits ais ou des espèces de raquettes. [...] Le menu peuple [*qui habite la côte du Nord*] n'est vêtu que de grosse toile de chanvre et de méchantes peaux. En récompense, la racine de nisy [*panax ginseng*] croit là en grande abondance. Ils la donnent en paiement au Tartare pour leur tribut et en font aussi un grand commerce à la Chine et au Japon. Le reste du pays est fertile et produit toutes les choses nécessaires à la vie et surtout du riz et d'autres grains¹⁷⁹. »

On retrouve ici les grandes lignes de la réponse faite aux Japonais. Ainsi du mont Paektu, duquel nous aurons bientôt à parler, et de la glace hivernale notée par Guillaume de Rubrouck, qui permet un abord plus facile durant une saison qui ne l'est pourtant pas. On découvre aussi l'accès difficile par mer, qui sera repris par la suite au XIX^e siècle, puis, une fois encore, les animaux farouches ainsi qu'une population des plus rustres. La Corée est donc la même que chez le franciscain du XIII^e siècle : lointaine (même de l'intérieur) et difficile. Qu'est-ce qui pourrait dissuader davantage le voyageur que cet accès impossible par la mer ou par la terre, ce climat rude, cette sauvagerie farouche et ces hommes couverts de « méchantes peaux », qui nous éloignent fort de la légèreté des voiles orientaux, même si – nous y reviendrons – l'éducation est douce et l'accueil d'une politesse constante ?

Ces habitants en partie sauvages et ces bêtes farouches qui apparaissent avec Hendrick Hamel pour la première fois, nous les retrouverons par la suite dans les relations du jésuite Ferdinand Verbiest qui parlera d'une terre du nord peuplée de tigres et d'ours, dans les autres relations également qui, de manière moins directe, souligneront le côté « sauvage » de Coréens vivant en contact étroit avec la nature et les montagnes. Le XVIII^e siècle les transformera en « bons sauvages », mâtinés tout de même d'une pointe de sagesse. Nous devinons déjà ici la dualité qui continue de se mettre en place. En plus de celle que nous avons déjà déterminé – douceur/violence, qui était à l'image des premiers mirages asiatiques – se confirme celle, complémentaire, qui met encore en scène le dualisme anthropologique du couple culture/nature (civilisation/sauvagerie). Reprenant l'analyse de la carte de Gordon W. Hewes, Fernand Braudel montre qu'au sein des treize grandes cultures contemporaines de la période correspondant à la Renaissance européenne se trouvaient quelques poches de « sauvagerie », justement caractérisées par les animaux (comme les loups en Europe) :

« Pourtant les civilisations ne sont ni toute la beauté, ni tout le sel de la terre. En dehors d'elles, parfois traversant leur masse même ou cernant leurs contours, la vie primitive s'insinue et de vastes étendues sonnent le creux. C'est là qu'il faut imaginer le livre des hommes et des bêtes sauvages, ou le livre d'or des vieilles agricultures des paysans à la houe, paradis aux yeux des civilisés car à l'occasion ceux-ci s'y libèrent volontiers de leurs contraintes. C'est l'Extrême-Orient qui donnerait les plus nombreuses images de ces humanités sauvages, dans les îles de l'Insulinde, les montagnes de Chine, le nord de l'île japonaise de Yéso, à Formose ou dans le cœur contrasté de l'Inde. L'Europe n'a pas de ces "sauvages" domiciliés chez elle, de ces peuplades brûlant, "mangeant" la forêt des hauteurs pour cultiver le riz sur le terrain sec de ses clairières. Très tôt, elle a domestiqué ses montagnards, les a apprivoisés, ne les traitant pas en parias. En Extrême-Orient, au contraire, pas de ces liaisons ou de ces complicités. Les chocs innombrables y sont d'une brutalité sans pitié. [...] En tous cas, dès que l'homme se raréfie, même si l'espace semble médiocre ou inutilisable, les bêtes sauvages pullulent. S'éloigner de l'homme, c'est les rencontrer. Lit-on les récits de voyages, toutes les bêtes de la terre viennent vers vous. [*On comprend ici les caïmans/crocodiles ajoutés au récit de Hamel par l'un des éditeurs*] [...] Naturellement, plus le vide est large, plus la vie animale y pullule à son aise. Dans la Mandchourie où il voyage avec l'énorme suite de l'empereur de Chine (100 000 chevaux), le Père

179. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 65-67.

Verbiest [*nous reviendrons sur cette aventure, car elle se passe en partie à la frontière des zones de peuplement coréennes*] assiste en maugréant, recru de fatigue, à des chasses fantastiques : en un seul jour sont abattus 1 000 cerfs, 60 tigres¹⁸⁰. »

Nous sommes donc là, avec le motif de la montagne, en présence de l'un de nos premiers grands éléments de représentation. Aujourd'hui encore, les descriptions de la Corée du Nord, ou République populaire démocratique de Corée, mettent en scène cette fermeture et cette inaccessibilité, les barrières naturelles au nord et la ligne marquant la zone démilitarisée (DMZ) au sud, large étendue vidée de toute activité humaine, rendue aux animaux sauvages et aux plantes. Nous y reviendrons dans notre épilogue.

b – L'autre et la double fermeture

Dans l'« interrogatoire » subi par Hendrick Hamel, une autre question nous permet d'aborder le thème de l'*isolement*. Sans être en rapport direct avec la spatialité coréenne, mais en s'y appuyant, elle met en avant un motif plus précisément humain.

45^e question : « N'avions-nous jamais demandé au roi qu'il nous renvoyât et pourquoi a-t-il refusé cela ? — Nous avons demandé cela plusieurs fois, tant au roi qu'à ses conseillers, obtenant toujours pour réponses qu'ils ne renvoyaient aucun étranger, parce qu'ils ne voulaient pas que leur pays fut connu des autres nations¹⁸¹. »

Nous retrouvons ici Guillaume de Rubrouck et le désir des Coréens – tout au moins de ceux qui gouvernent – de rester en paix, quitte à payer un fort tribut. Nous découvrons également des renseignements nouveaux, plus tard rapportés par les jésuites cartographes, lesquels ne pourront, qu'avec de grandes difficultés et de plus grandes ruses, faire mesurer le territoire de la péninsule. Cette seconde question touche au thème de l'*isolement* et de la fermeture. Elle impose un fait qui sera en tout temps important dans la « représentation » de la Corée : les relations difficiles entre le *même* et l'*autre*, le désir de n'être pas connu affrontant celui de vouloir connaître. Effectivement, à chaque période, la relation avec les Coréens est différente, tout en restant complexe : il y a d'abord le refus de laisser pénétrer l'étranger ou de le laisser sortir – si par accident il est entré sur le territoire – dans le but de ne pas dévoiler l'état du royaume. À partir du XIX^e siècle, un changement s'opère et se conjugue entre deux extrêmes : l'accueil chaleureux et secret réservé aux prêtres catholiques par les fidèles qui désirent embrasser une religion étrangère, et leur mise à mort décidée par le gouvernement d'un État qui souhaite toujours rester discret. Plus tard, après les traités, on notera, en contraste avec le désir des étrangers de « mieux connaître » la péninsule, un réflexe de rejet de certaines communautés rurales, accompagné ailleurs d'une grande hospitalité et d'une curiosité plus manifeste. Dès les premiers échanges, la relation n'est donc pas simple. Elle est conditionnée par des caractéristiques géographiques, mais surtout par une attitude méfiante et protectionniste des dirigeants coréens. Elle est aussi ponctuée d'un désir certain de découvrir autre chose et de s'initier aux sciences et connaissances de l'Occident, alors que les Occidentaux, avec le temps, sont eux aussi de plus en plus curieux de mieux connaître la Corée.

Les deux questions que nous venons d'examiner nous paraissent importantes. Elles mettent en avant l'état particulier de la géographie coréenne d'une part, le caractère singulier et replié des natifs d'autre part. Elles nous permettent surtout de mieux situer la relation de l'Occidental avec l'*ailleurs* et l'*autre* coréen. Ce seront là deux aspects marquants des thèmes et des représentations à venir. Nous les rencontrerons sous des formes différentes et variées, qui toujours tendront vers cette même dualité.

180. F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, p. 38-39.

181. H. Hamel, *op. cit.*, p. 98.

c – Un premier document anthropologique

Au-delà de ces premières constatations, l'un des grands avantages de Hendrick Hamel, que ne réussissent pas à égaler les siècles suivants – et donc contraints de le rééditer –, c'est la présence des Coréens tout au long de son récit et de sa description. Ils ne seront jamais aussi présents avant la fin du XIX^e siècle.

Nous découvrons dans ces lignes à la fois un ethnocentrisme très fort, mais aussi une multitude de motifs évoquant des thèmes divers et souvent contradictoires. Ceux-ci sont pourtant caractérisés par leurs relations étroites avec la vie des habitants de la péninsule, leurs pratiques religieuses, leurs demeures, la situation des femmes, etc. Ainsi pouvons-nous deviner derrière cette description un premier témoignage « anthropologique ». Nous sentons cette caractéristique également dans la simplicité et la franchise d'un texte qui ne cherche pas l'« extraordinaire », mais tente au contraire de livrer un pays sous ses aspects quotidiens. En 1668, la description du royaume de Corée par Hendrick Hamel renforce certaines idées européennes sur l'Asie, lesquelles trouvent leurs racines dans le Moyen Âge. Elle se place pourtant à un niveau nettement plus réaliste. Elle permet en effet de découvrir des réalités qui ne seront pas reprises par la suite, tel ce fait pourtant avéré que les Coréens sont aussi des marins, motif qui aurait dû accompagner celui de l'insularité, mais que le repli du pays sur lui-même n'a pas permis de développer, puisque rares étaient les relations par la mer avec les autres pays :

« Comme la Corée est presque toute bordée de la mer, il faut que chaque ville entretienne un vaisseau équipé et pourvu de toute chose. Leurs navires ont ordinairement deux mâts et sont à trente ou trente-deux rames qui ont chacune cinq ou six rameurs, de sorte qu'il y a sur ces espèces de galères, tant en rameurs qu'en soldats, près de trois cents hommes. Ces vaisseaux ont quelques petites pièces de canon et quantité de feux d'artifice. Chaque province, à cause de cela, a son amiral qui fait la revue des vaisseaux tous les ans, dont ils rendent compte au grand amiral, qui se trouve aussi quelquefois aux revues¹⁸². »

Considérée dans son ensemble, la description propose un mélange d'observations et de réflexions neuves, souvent critiques, mais aussi parfois plus sympathiques. Elles dépassent de loin les seules considérations déjà relevées, relatives à la perception d'un espace naturel et culturel singulier. Ces observations et réflexions participent aux deux premières images du *bon sauvage* et du *sage oriental*, lesquels seront développées dans le deuxième chapitre de notre étude.

L'auteur, qui construit ses réflexions sur des comparaisons, décrit en effet un royaume vivant anciennement dans la « débauche », d'ailleurs toujours très amateur de plaisirs. Ce motif est curieusement lié à un cadre naturel exceptionnel, lequel confirme l'importance de la montagne et donc la forte relation à un espace impénétrable :

« Avant que le Tartare se rendit maître de ce royaume, il était rempli de luxe et de débauche, les Coréens ne faisant que boire et manger et s'abandonner à toutes sortes de dissolutions¹⁸³. »

« Les nobles fréquentent beaucoup les cloîtres pour s'y divertir avec des femmes publiques ou d'autres qu'ils y mènent, parce que la situation en est ordinairement délicieuse et plaisante, à cause de la beauté des vues et des jardinages, de sorte qu'on pourrait plutôt les nommer des maisons de plaisir que des temples [...] ¹⁸⁴ »

« Le pays a quantité de cabarets et de maisons de récréation où les Coréens vont voir des femmes publiques qui dansent, chantent et jouent des instruments. L'été, ces sortes de divertissements se

182. *Ibid.*, p. 70.

183. *Ibid.*, p. 84.

184. *Ibid.*, p. 77.

prennent à la fraîcheur des bois et sous des arbres forts touffus¹⁸⁵. »

En présence de ce motif du plaisir, nous découvrons des images festives dans lesquelles le profane marque le pas sur le sacré. La Corée semble ainsi être une sorte de « paradis » mi-sauvage, mi-civilisé (ou tout au moins en cours de civilisation pour le regard occidental), au sein duquel l'amour « libre » est très présent. Ces descriptions apportent une représentation large dans laquelle on devine effectivement des thèmes qui sont ceux d'un Orient de délices, mais aussi d'autres plus proches des descriptions mettant en scène des « bons sauvages », libres de mœurs et vivant sans contraintes morales. Dans les deux cas, il semble bien que la Corée s'oppose à un Occident où la chrétienté reste sévère. Paradoxalement, venant contrer ces premières impressions, la description de la situation réservée aux femmes montre également que les mœurs sont bien différentes de celles ayant cours en Europe. Ce sujet semble également surprendre le Hollandais, qui note la sévérité avec laquelle les hommes, pourtant volages, traitent leurs épouses :

« Les hommes sont d'une complexion fort amoureuse et si jaloux qu'ils n'accordent qu'avec peine et rarement à leurs meilleurs amis la vue de leurs femmes et de leurs filles¹⁸⁶. »

« Quoiqu'une femme ait donné plusieurs enfants à un mari, il dépend de lui de la répudier quand il lui plaît et d'en prendre une autre, mais la femme n'a pas le même privilège. [...] Dans la vérité, ils ne font pas grand cas des femmes et ne les traitent guère mieux que des esclaves, les chassant pour les moindres petites fautes et quelquefois sur de simples prétextes et en ce cas-là, il les obligent d'emmener leurs enfants dont ces malheureuses demeurent chargées¹⁸⁷. »

Il s'agit donc d'une terre essentiellement « masculine », dans laquelle on retrouve des descriptions qui ailleurs présentent les peuples musulmans, avides de plaisirs, mais aussi très stricts lorsqu'il s'agit du statut de leurs épouses.

Quant à leur caractère général, les Coréens ne paraissent guère non plus être idéalisés, même si l'on sent que leur relation avec les étrangers fausse quelque peu la réalité. L'image qui nous en est donnée évoque pleinement ce « bon sauvage » que l'on découvre alors dans d'autres parties du monde. Le Coréen est donc amateur de plaisirs. Il est également « simple », « voleur », « crédule », « efféminé » et « peu courageux ». On retrouve ici certaines descriptions, présentant ailleurs les Indiens d'Amérique ou du Pacifique :

« Les Coréens sont fort enclins à dérober et si sujets à tromper et à mentir que l'on ne s'y doit pas trop fier. Ils croient avoir fait une bonne action quand ils ont attrapé quelqu'un aussi la tromperie n'est-elle pas infâme parmi eux. [...] Ils sont toutefois assez simples et crédules et nous aurions pu leur persuader tout ce que nous aurions voulu, parce que les étrangers en sont fort aimés, et surtout des moines. Ce peuple est efféminé et ne fait pas voir dans l'occasion beaucoup de fermeté ni de courage. Du moins c'est ce que plusieurs personnes dignes de foi nous ont dit, qui ont été témoins des ravages que l'empereur du Japon fit dans leur pays lorsqu'il tua leur roi, sans parler de ce que Weltevree nous a souvent raconté de l'entrée du Tartare qui, passant sur la glace, s'empara du royaume. Car il nous assurait, comme ayant été présent à tout, qu'il périt plus de Coréens dans les bois où ils se sauvèrent que l'ennemi n'en tua. Ils n'ont point honte de la poltronnerie et ils déplorent le malheur de ceux qui sont obligés de se battre¹⁸⁸. »

185. *Ibid.*, p. 78.

186. *Ibid.*, p. 73.

187. *Ibid.*, p. 79.

188. *Ibid.*, p. 83. L'édition de F. Max présente ici une note (n. 72) qui infirme la présentation de H. Hamel : « C'est l'un des rares jugements de Hamel qui ne corresponde pas, de loin, à la réalité. Le courage et la ténacité des Coréens sont au contraire leurs qualités les plus marquées. En 1592, ils avaient réussi à repousser les Japonais, mais au cours des invasions mandchoues ils avaient eu affaire à un ennemi très supérieur en nombre. » Nous verrons dans

Autre aspect directement critiqué au sein de ces descriptions qui présentent un peuple (principalement masculin) en grande partie « inactif » : la religion. Face à une Europe alors excessivement religieuse, les Coréens ne semblent pas cultiver un attachement sérieux envers une quelconque religion. Le bouddhisme est présenté largement, mais à l'aide de termes dépréciatifs évidents, sans doute en relation avec la pratique de la dynastie Chosŏn, qui privilégie le confucianisme et donc le pouvoir des fonctionnaires (ce que nous devinons ici) :

« Pour la religion, les Coréiens n'en ont presque point ; le menu peuple fait bien quelque grimace devant les idoles, mais ils ne les révèrent guère et les grands les honorent encore moins, parce qu'ils se croient être quelque chose de plus qu'une idole¹⁸⁹. »

Notons en revanche une très rapide mention de ce que l'on peut identifier comme étant le taoïsme. Il évoque pour nous d'étranges échos de Babel, réminiscence probable de la Bible chez Hendrick Hamel :

« Il y a encore une autre sorte de gens [...] Ils croient par tradition que tous les hommes ne parlaient autrefois qu'un même langage, mais que le dessein de bâtir une tour pour monter au ciel avait causé la confusion des langues¹⁹⁰. »

Ils sont surtout (et de manière extrême, ce qui n'est pas sans rappeler des pratiques qui sont encore les nôtres en Europe au XVI^e siècle) fort habitués aux châtiments « cruels ». Cela confirme l'idée que reprendra Octave Mirbeau dans *Le Jardin des supplices* lorsque le romancier présente les Coréens comme des « tortureurs d'une férocité inimitable ». Ce motif, sans être courant, se retrouvera dans d'autres témoignages : nous le rencontrerons ainsi chez Pierre Loti, fortement impressionné par les massacres en Chine en 1901, en relation avec les massacres en Corée au milieu du XIX^e siècle.

La partie de la description de Hendrick Hamel consacrée aux supplices semble bien longue par rapport à d'autres motifs trop rapidement brossés. Il ne faut pas oublier que nous sommes là en présence d'un sujet qui a énormément d'importance à l'époque. Le monde est alors violent. Nombreux sont les pays où la justice est expéditive et les punitions cruelles. Ainsi, la présentation d'un pays ou d'une civilisation nouvelle va, de manière impérative, passer par une description de l'organisation de son système judiciaire et des moyens de répression qui le servent. La grande question des penseurs de ces temps-là est alors de savoir comment diriger et exercer au mieux son pouvoir. La Chine gagnera ses lettres de noblesse chez les philosophes des Lumières¹⁹¹ :

« La justice des Coréiens est fort sévère, surtout à l'égard des criminels. Celui qui se rebelle contre le

l'épilogue des extraits de l'*Encyclopædia universalis*, qui rappellent que pour les habitants du Nord, ceux du Sud sont faibles, alors que pour ces derniers, les septentrionaux sont assez sauvages. Il est donc possible, en fonction des régions, mais aussi des périodes, de trouver des Coréens courageux et d'en trouver des couards.

189. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 74-75.

190. *Ibid.*, p. 76-77.

191. Voltaire, *Dialogue entre A, B, C. Premier entretien, 1768*, cité par R. Pomeau, *Politique de Voltaire*, Paris, Armand Colin, 1994 (1963), p. 61 : « Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, et je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays [Voltaire possédait dans sa bibliothèque les ouvrages sur la Chine de Couplet, Du Halde, Gaubil, Lecomte et Legobien, Renaudot, Souciet, Trigaut, ainsi que les Lettres édifiantes et curieuses des missionnaires jésuites] ; je sais [...] je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les lois, et non par une seule volonté arbitraire [...] je sais qu'on n'exécute pas à mort un portefaix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin, qui en rend compte à l'empereur. Est-ce un gouvernement arbitraire et tyrannique ? [...] Nous avons porté à la Chine notre sainte religion, et nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce. »

roi est exterminé avec toute sa race¹⁹², ses maisons sont rasées sans que personne ose jamais les rebâtir et tous ses biens sont confisqués pour le public et se donnent quelquefois à un particulier. [...] Si une femme fait mourir son mari, on l'enterre toute vive jusqu'aux épaules dans un chemin fort fréquenté et on met à côté d'elle une hache dont tous ceux qui passent et qui ne sont pas nobles sont obligés de lui donner un coup sur la tête jusqu'à ce qu'elle soit morte. [...] Voici comment on punit un homme qui en a tué un autre. Après qu'on a longtemps foulé aux pieds le criminel, on fait passer du vinaigre sur le cadavre corrompu, qu'on fait avaler au patient avec un entonnoir et, lorsqu'il en est plein, ils le frappent à coups de bâton sur le ventre jusqu'à ce qu'il crève. Pour les larrons, ils les foulent aux pieds jusqu'à la mort et quoique ce supplice soit fort rigoureux, les Coréens ne laissent pas d'être fort enclins à dérober. Si quelqu'un non marié est trouvé couché avec une femme mariée, on le dépouille nu à la réserve d'un petit caleçon. Après lui avoir frotté le visage de chaux, on lui passe une flèche à chaque oreille et on lui attache un petit tambour sur le dos, qu'on touche aux carrefours pour le tourner en ridicule. Ce supplice finit par quarante ou cinquante coups de bâton à cru sur les fesses des hommes, mais on laisse le caleçon aux femmes¹⁹³. »

Ces quelques aspects, présentés sous un jour négatif (laisser-aller, immoralité, simplicité, cruauté, etc.) ne doivent pas dissimuler un pays où, d'autre part, les manières d'enseigner se font avec la plus grande douceur. Un pays où les études, les examens et les livres sont en honneur, alors qu'un regard trop rapide laisserait imaginer une atmosphère uniquement sauvage, éloignée de toute autre forme de civilisation :

« Les nobles et les personnes libres ont assez grand soin de l'éducation de leurs enfants ; ils leur donnent de bonne heure des maîtres pour apprendre à lire et à écrire, à quoi cette nation prend un très grand plaisir. Ils n'usent d'aucune contrainte dans leur manière d'enseigner, faisant tout faire par douceur, représentant à leurs écoliers la science et le mérite de leurs ancêtres et la gloire de ceux qui, par de semblables moyens, ont fait de grandes fortunes, ce qui les pique et les rend assidus. Aussi est-ce une merveille de voir comme ils profitent et comme ils expliquent les écrits qu'on leur fait lire car c'est en cela que consiste toute leur doctrine¹⁹⁴. »

« Ils ont beaucoup de vieux livres tant imprimés que manuscrits qu'ils gardent si chèrement qu'on n'en confie le soin qu'au frère du roi. On en conserve des copies aussi bien que des figures en plusieurs villes, afin qu'en cas d'incendie on n'en fût pas entièrement privé¹⁹⁵. »

C'est un pays qui respecte également les règles de l'hospitalité, ce que prouve l'accueil réservé à Hendrick Hamel et à ses compagnons, dont le sort ne change qu'après leur première tentative d'évasion. Voici comment Hendrick Hamel décrit l'accueil offert par tous et à tous :

« Ils n'ont point de logis affecté pour loger les passants et les voyageurs, mais celui qui voyage se va asseoir où la nuit le prend, auprès de la palissade de la première maison qu'il rencontre et là, quoi que ce ne soit pas le logis d'un grand, on lui apporte suffisamment de riz et de viande préparée pour souper. Au sortir de là, on pourrait encore s'arrêter à une autre maison et même à plusieurs¹⁹⁶. »

Par-delà ces caractéristiques nouvelles – qui particularisent les habitants de la péninsule et

192. À la suite de la guerre de Corée, dans les années cinquante et dans la partie sud du pays, les familles des militants communistes passés au nord étaient pratiquement considérées comme responsables et devaient « payer » pour l'engagement de leur parent.

193. H. Hamel, *op. cit.*, p. 71-73.

194. *Ibid.*, p. 80. Comme on le verra par la suite, on rencontre ici un motif fort proche de ce que l'on découvre chez Georges Ducrocq.

195. *Ibid.*, p. 86-87.

196. *Ibid.*, p. 78.

construisent un pays à deux facettes (violence, débauche et cruauté, mais aussi douceur et attention) –, parfaitement expérimentées par le narrateur qui est d'abord bien traité puis puni, l'image de la Corée de Hendrick Hamel confirme les premières impressions déjà esquissées en les développant largement. Elle participe à l'origine des grandes « représentations » qui se manifesteront par la suite, lesquelles commencent à s'organiser en un double champ, caractérisé plus nettement au XVIII^e siècle par les images du *bon sauvage* et du *sage oriental*. Elles formeront ensuite ce que le XIX^e siècle finissant appellera le « royaume ermite »¹⁹⁷ ou encore le « pays du Matin calme », dans lequel la société semblera construite sur des polarités extrêmes (fermeture/ouverture, violence/douceur, sacré/profane, sauvage/civilisé, etc.) qui ont, pour nous, du mal à être conciliées. Elles perdureront encore jusqu'à nos jours, dans la partition du pays en deux blocs géopolitiques antagonistes.

Le regard européocentriste de Hendrick Hamel vient donc confirmer ce que Guillaume de Rubrouck disait déjà de ce pays : lointain, isolement, importance d'une nature puissante et d'une culture originale protégée. Importance donc de la sauvagerie tout autant que de la sagesse. Le tout se déclinant entre les deux autres pôles du monstrueux et de l'angélique, de la violence et de la douceur.

D – Les premières « traces » des jésuites cartographes

a – Les jésuites de Chine

Nous l'avons souligné, les ordres religieux sont de plus en plus du voyage. Ils mettent en œuvre une politique diplomatique d'implantation. À cet exercice, les jésuites sont passés maîtres, au point de créer eux-mêmes un État, le Paraguay (dont on se rappelle la mise en scène par Voltaire dans *Candide*)¹⁹⁸. De leurs lointaines missions américaines ou orientales, ils vont jouer indirectement un rôle primordial dans la transformation des idées et des mentalités du siècle des Lumières. Ils apparaissent ainsi comme de réels médiateurs culturels, et entretiennent entre autres, par leurs « reportages ethnographiques », la sinophilie des milieux éclairés. C'est par leur intermédiaire et très directement – tout autant que très discrètement – que certaines images de la Corée vont se développer en France au XVIII^e siècle. C'est donc par leur aventure chinoise que nous continuerons la promenade venant clore pour nous le XVII^e siècle¹⁹⁹.

197. Les premières références au « royaume ermite » sont américaines. *La Grande Encyclopédie mondiale Dong-a* (Séoul, Dong-a, 1982-1984, 30 vol.) précise (vol. 22) que c'est à partir du titre de l'ouvrage de W. E. Griffis (*Corea, the Hermit Nation*) que l'appellation fut ensuite retenue. On trouve pourtant des références antérieures, comme « Corea, the Last of the Hermit Nations », *Sunday Magazine*, mai 1878 ; et « Corea, the Hermit Nation », *Bulletin of the American Geographical Society*, 1881.

198. Outre les références concernant les textes précis que nous présentons, consulter pour cette partie de notre travail : Charles Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, Paris, Oscar Schepens, Alphonse Picard, 1890 (une première édition avait été publiée par les pères Augustin et Aloys De Backer – *Première partie : bibliographie* – et le père Auguste Carayon – *Seconde partie : histoire*), et la *Bibliotheca missionum* de Streit-Dindinger. Nos autres références concernant la Compagnie de Jésus sont les suivantes : Elisabeth Antébi et François Lebrun, *Les Jésuites, ou la gloire de Dieu*, Paris, Stock, 1990 ; R. Étiemble, *L'Europe chinoise* ; Jacques Gernet, *Chine et christianisme, action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982 ; Jean Lacouture, *Jésuites. Une multibiographie*, Paris, Seuil, 1991, t. I : *Les Conquérants*, t. II : *Les Revenants* ; Philippe Lécivain, *Pour une plus grande gloire de Dieu. Les missions jésuites*, Paris, Gallimard, coll. « Découverte », 1991 ; *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par des missionnaires jésuites, 1702-1776*, chronologie, introduction, notices et notes d'Isabelle Vissière et Jean-Louis Vissière, Paris, Garnier-Flammarion, 1979 ; Alain Woodrow, *Les Jésuites. Histoire de pouvoirs*, Paris, JC Lattès, 1984.

199. Sur la Chine et donc les États limitrophes dépendant culturellement d'elle, les missionnaires jésuites furent les auteurs de ceux des récits de voyage en Extrême-Orient qui influencèrent le plus manifestement les philosophes du XVIII^e siècle. Ainsi sont-ils à l'origine de ce mythe parallèle à celui du « bon sauvage » que nous retrouvons dans le personnage du « sage chinois ». Certains ouvrages importants nous semblent constituer la base de cette

Premier temps : au xvi^e siècle, les Portugais commercent dans le sud de la Chine. En 1557, suite à l'échec de leur ambassade à Pékin, ils établissent le comptoir de Macao, lequel sera le point de départ des missions au Japon, en Chine, mais aussi dans l'Indochine. Michele Ruggieri arrive dans les années 1570 afin d'étudier le chinois. En 1582, Matteo Ricci – réputé pour ses connaissances mathématiques – le rejoint. C'est lui qui définit les orientations fondamentales des missions jésuites d'Extrême-Asie : une politique patricienne, un haut niveau scientifique²⁰⁰, une accommodation adroite aux usages chinois. Dès lors, les jésuites mettent leur science au service de la foi. Ce premier père « enchinoisé » tente d'accorder Évangile et pensée orientale, synthèse malaisée qui sera, un siècle plus tard, à l'origine de la querelle dite « des rites ». Michele Ruggieri et Matteo Ricci adoptent le costume des lettrés et sont admis à Canton où ils présentent aux Chinois les inventions de l'Occident les mieux faites pour marquer les esprits. Ils leur montrent en particulier une mappemonde où le Céleste Empire occupe, après retouches, une position centrale qui a l'heur de plaire. Séduit par ses vastes connaissances, l'empereur appelle Matteo Ricci à Pékin en 1601, vingt ans après son arrivée en Chine. Ce dernier demande alors des astronomes à Rome et commence à écrire en chinois des essais sur la morale. En 1623, les jésuites peuvent enfin résider à Pékin. En 1629 – fait capital, d'une signification considérable –, la réforme du calendrier est confiée à l'un d'entre eux, le père Terrentius, alors que le père Adam Schall arrive pour former les Chinois à l'astronomie.

Deuxième temps : à partir des années 1640 va éclater, entre les compagnons de Jésus et les autres ordres présents, la querelle dite « des rites », au moment même où la Chine passe des mains des Ming à celles des Mandchous. Cependant, la notoriété croissante du père Adam Schall préserve la communauté (il aide en particulier les Chinois en installant à proximité du palais une fonderie de canons). Les Ming font donc des jésuites leurs conseillers techniques. À distance, les Mandchous respectent également Adam Schall. Lorsqu'ils entrent en Chine en 1644, après le suicide de l'empereur Ming, ils lui confient l'instauration du calendrier de la nouvelle dynastie Ts'ing. Les Mandchous offrent à Adam Schall, astronome et mathématicien éminent, l'une des plus hautes dignités mandarinales de l'empire : la présidence du « tribunal des mathématiques », nom que les jésuites utilisent pour désigner « l'Académie du respectable ciel », collège astrologique chargé de déterminer les jours fastes et d'établir le calendrier qui rythme l'essentiel de la vie des Chinois et des peuples vassaux (Vietnamiens et Coréens). Dans cet almanach officiel, la moindre erreur prend symboliquement une signification redoutable. Elle remet en question l'autorité même de l'empereur, intermédiaire entre le Ciel et la Terre. En affichant sa supériorité

lecture de la Chine : Gaspar da Cruz, s.j., *Tractado em que contam muito por estenso as cousas da China*, 1569 ; N. Trigault, s.j., *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine entreprise par les P.P. de la Compagnie de Jésus, comprise en cinq livres [...]* tirée des commentaires du P. Matthieu Riccius, traduite en français par P. Riquebourg, Lyon 1615, Paris, 1617 et 1618 (réédition 1978, *op. cit.*) ; père Semedo, s.j., *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, 1645 ; M. Martini, s.j., *Sinica historia (Histoire de la Chine)*, 1658-1659 ; *L'Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'empereur de la Chine, ou grand Cam de la Tartarie faite par les S^{rs} Pierre de Goyer et Jacob de Keyser, illustrée [...]* mis en français, orné et assorti de mille belles particularités tant morales que politiques, par Jean Le Carpentier, historiographe à Leyde, pour Jacob de Meurs, marchand libraire et graveur de la ville d'Amsterdam, 1665 ; le *Confucius, Sinarum philosophus*, publié en 1687 par plusieurs jésuites ; père Lecomte, s.j., *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, Jean Anisson, 1696 ; *La Chine d'Athanas Kirchere de la Compagnie de Jésus [...]* Avec un dictionnaire chinois et français, lequel est très rare, et qui n'a pas encore paru au jour. Traduit par F.-S. Dalquié. À Amsterdam chez Jean Jansson [...], 1670 ; les trente-quatre volumes des *Lettres édifiantes et curieuses*, 1703-1776 ; Jean-Baptiste Du Halde, s.j., *Description de la Chine*, 1735 ; *Histoire générale de la Chine, ou annales de cet empire traduites du Tong-kien-kang-mou, par le feu père Joseph Marie de Moyriac de Mailla [...]* publiées par M. l'Abbé Grosier et dirigées par M. le Roux des Hauterayes [...], Paris, Ph.-D. Pierres, 12 tomes, 1778-1783.

200. Déjà François Xavier, lorsqu'il dévoile à Ignace de Loyola son projet pour la Chine, en 1552, précise que c'est « un pays immensément grand, peuplé de gens très intelligents et par de nombreux savants [...] Ils sont si adonnés au savoir que le plus instruit est le plus noble [...] » (*Correspondance [1535-1552]*, présentée par Hugues Didier, Paris, Desclée de Brouwer, 1987, p. 423.)

en matière d'astrologie, le père Adam Schall se rend indispensable, au grand dam des astrologues chinois et des missionnaires des ordres rivaux. Du point de vue du culte, l'empereur Shun-zi accepte en 1650 une première église à Pékin. Il meurt prématurément. Le trop jeune Kang-hi lui succède. Les régents, hostiles au christianisme, entreprennent une campagne de persécutions. Adam Schall est condamné à mort en 1665, mais le passage d'une comète et l'incendie du palais lui sauvent la vie. Yang-koang-sien, calomniateur et successeur de Schall (mort de maladie en 1666), fait rapidement preuve d'incompétence. En 1669, Adam Schall est réhabilité à titre posthume, et le père Ferdinand Verbiest lui succède.

Troisième temps : en 1678, le père Ferdinand Verbiest lance un appel aux jésuites d'Europe. La France répond, et un certain nombre de pères français s'embarquent à Brest en 1685. Ils sont reçus par l'empereur Kang-hi en 1688. Avec eux débute une nouvelle mission de Chine. Les circonstances sont favorables. Le règne de Kang-hi marque en effet l'âge d'or des jésuites en Extrême-Orient. Il est, selon Diderot, « le Marc-Aurèle de la Chine par sa sagesse et son Louis XIV par le despotisme et la durée de son règne ». Il se montre favorable aux jésuites et les protège, voyant en eux des techniciens irremplaçables en astronomie, en art militaire et en diplomatie. À leur demande, il apaise les persécutions qui se déclenchent fréquemment dans les provinces, et promulgue en 1692 un édit de tolérance en faveur du christianisme²⁰¹. C'est à l'habileté diplomatique de la mission française que nous devons ces faveurs, tout comme nous lui devons plusieurs ouvrages essentiels sur la Chine, en particulier les recueils des *Lettres* édifiantes.

En 1693, la querelle des rites est ravivée. Rivalité entre ordres religieux, elle débute par un reproche fait aux jésuites du moment : ils veulent trop imiter « l'enchinoisement » du père Ricci et font trop de concessions aux mœurs et cérémonies de l'empire. En 1715, le pape Clément XI leur impose le serment solennel de rompre avec toute pratique idolâtre. À Pékin, Kang-hi exprime son mécontentement. Les pères français tentent de le calmer en levant la carte de la Chine et de ses abords²⁰². Le nouvel empereur, Yong-tcheng, conserve sa confiance dans les pères de Pékin, les seuls à pouvoir rester en Chine après les édits de 1724-1732 qui proscrirent le christianisme. Certains des futurs prêtres chinois partent alors pour se former à Paris au collège Louis-le-Grand, où Jean-Baptiste Du Halde rédige sa *Description géographique*

201. Kang-hi, monarque « éclairé » tel que le XVIII^e siècle philosophique le rêve, favorise la religion catholique et les sciences d'Occident. Il protège les jésuites et utilise leurs connaissances en mathématiques, astronomie, sciences naturelles, géographie... De 1709 à 1718, il leur fait dresser la grande carte de la Chine, de la Tartarie, de la Corée et du Tibet, dont nous parlerons largement dans la suite de notre étude. L'édit de tolérance qu'il publie en 1692, précise que « des Européens attirés par le désir de profiter des sages institutions de nos souverains ont entrepris une traversée de plusieurs fois dix mille stades pour venir ici. Ils ont corrigé et perfectionné les règles du calcul des temps. En temps de guerre, ils ont fabriqué des canons et d'autres armes [...] ils ne font aucun mal, ne causent aucun trouble nulle part. Ils ne séduisent pas la multitude par de fausses doctrines [donc] il convient de laisser subsister, comme autrefois, toutes les églises des chrétiens [...] » Cf. Louis Wei Tsing-Sing, *La Politique missionnaire de la France en Chine*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1960. Si l'on se souvient qu'en France, Louis XIV vient juste de révoquer l'Édit de Nantes et qu'il va bientôt, sous l'influence de son confesseur jésuite, le père Tellier, persécuter les jansénistes, on comprend combien, pour Voltaire, la comparaison est à l'avantage des Chinois.

202. Les jésuites ont souvent été d'habiles géographes et de fins cartographes. De la Chine, leurs cartes sont nombreuses, telles celles de Giulio Aleni, Michael Boyn et surtout M. Martini, dont nous reparlerons, qui publie en 1665 son *Nouvel Atlas*. Au siècle suivant, le père Dominique Parennin, l'ami de Kang-hi, qui s'entretient avec lui de science et de religion, dessine la célèbre « carte jésuite » de la Chine, de la Mandchourie, de la Mongolie et de la Corée, qui sera publié à Paris en 1735 par Jean-Baptiste d'Anville. Cf. également l'aventure cartographique de M. Ricci (*Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*, p. 240), lequel peut se faire admettre par les Chinois grâce aux modifications qu'il apporte à une mappemonde qu'il possède, sur laquelle il « recentre » la Chine. À noter également que dans les toutes dernières années du XVI^e siècle, alors que M. Ricci souhaite être admis à Pékin, les cadeaux qu'il envoie à l'empereur depuis Macao affluent : horloges, miroirs, sabliers, etc. ainsi qu'une copie du *Theatrum mundi* d'Ortelius, atlas de soixante-dix cartes publié par ce cosmographe flamand en 1570, réédité en 1595. Très tôt, les cartes et atlas jouent un rôle important dans les relations entre les jésuites et les empereurs chinois et mandchous.

phique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, laquelle connaîtra de multiples traductions et adaptations, exercera aussi sur l'histoire des idées philosophiques du siècle une influence déterminante. C'est dans ces pages que sera insérée la description de la Corée que nous présenterons. Vingt-quatre ans avant cette publication, Jean-Baptiste Du Halde succède en 1711 au père Le Gobien en tant qu'éditeur des *Lettres édifiantes*, édition qui reprennent – non sans de nombreuses coupures et ajouts de fioritures – les témoignages des pères en mission dans les pays lointains.

Trois périodes qui aboutissent aux premiers travaux d'une « science nouvelle » dont les jésuites auront la paternité et longtemps le monopole : la sinologie. Les *Lettres édifiantes* véhiculeront au fur et à mesure ces connaissances avant qu'elles ne soient livrées en volumes. Mais que représentent ces *Lettres* ?

Dans les *Constitutions*, Ignace de Loyola exige de ses missionnaires des rapports précis et détaillés sur les terres qu'ils abordent²⁰³. Les relations de voyages et les écrits monumentaux, tel *La Chine illustrée* du père Kircher en 1667, ne relèvent donc pas du hasard ou d'un quelconque intérêt individuel. Au tout début du XVIII^e siècle apparaît une forme nouvelle qui va connaître un vif succès, car très vite elle sera mise au goût du jour. Il s'agit de la « lettre édifiante et curieuse ». La raison pour laquelle on publie ces lettres est simple, elle est même parfaitement révélatrice des intentions et tendances du moment. Au sein d'une société où l'« étranger » se fait plus présent sous forme d'objets ou de pratiques nouvelles, les lecteurs tendent à se méfier et à se lasser des fictions romanesques en vogue, lesquelles affluent sur le marché de la littérature d'évasion. Ils demandent de plus en plus des récits sérieux, des essais introduisant des « témoignages », des documents dont on peut avec confiance accepter l'authenticité. Comme les missionnaires des contrées lointaines conservent de fréquentes relations épistolaires avec leurs supérieurs, leurs proches, mais aussi avec ceux des aristocrates qui financent les missions et certains savants de disciplines diverses qui les pressent de questions – dont les réponses permettent de combler les besoins de leurs recherches de cabinet –, la matière semble alors toute trouvée. Les lettres « exotiques » – qui ne sont plus guère fantaisistes – circulent, on les copie. Très rapidement, la Compagnie voit l'avantage certain qu'elle peut tirer d'une publication plus officielle de ces textes, sur une autre échelle. Si elle veut faire face aux calomnies dressées contre elle dans le cadre de la querelle des rites, aucun autre type de documents ne peut révéler un caractère plus apologétique que ces témoignages. Ils livrent en effet l'action missionnaire sous son meilleur jour, dans toute la splendeur de son intelligence et de son développement scientifique²⁰⁴.

En 1702, le père Le Gobien, procureur des missions de la Chine à Paris, édite un volume intitulé *Lettres de quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus écrites de la Chine et des Indes orientales*. Le succès l'encourage à publier un second recueil sous un titre autrement plus attirant : *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus* (1703). La formule est exploitée jusqu'à la fin du siècle²⁰⁵. Ces lettres sont données comme « édifiantes » par le fait

203. Il ordonne aux premiers missionnaires (en Inde, au Congo, au Maroc, au Japon, etc.) d'entretenir un commerce épistolaire fréquent avec leurs supérieurs. Le père Polanco, son secrétaire, demande que l'on y traite « des régions, du climat, des degrés, des mœurs des habitants, de leurs vêtements, et de leurs habitations [...] afin que le Père Général puisse prendre ses décisions en parfaite connaissance de cause ». On retrouve ces exigences dans les récits de voyage dont les jésuites sont les auteurs.

204. Cf. I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses de Chine*.

205. 1703-1708 : le père Le Gobien publie un volume par an. 1709-1743 : publication des recueils IX-XXVI sous la direction du père J.-B. Du Halde. 1749-1776 : publication des recueils XXVII-XXXIV sous la direction du père Patouillet. 1780-1781 : édition du père de Querbeuf en 26 volumes ; les lettres sont classées par régions d'origine – la Chine occupe neuf volumes. 1819 : nouvelle édition en 14 volumes, Vernard, Cabien et C^{ie}, Lyon. 1829-1832 : édition en 40 volumes, Sens et Gaume, Toulouse ; Gaume, Paris. 1838-1843 : édition L. Aimé-Martin, dite du « Panthéon littéraire », quatre grands volumes imprimés sur deux colonnes. Au cours du XIX^e siècle, quelques anthologies populaires servirent aussi de prix dans les institutions catholiques. D'autres compilations présentent les lettres des missionnaires jésuites au XVIII^e siècle : Amiot et Cibot, *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les*

qu'elles contribuent au mouvement amorcé par la propagande évangélique jésuite. Elles affermissent la foi en dessinant sous son meilleur jour l'héroïsme des nouveaux apôtres et martyrs. Elles sont d'autre part « curieuses », car elles suscitent la curiosité d'un large public, passionné par ce nouveau champ à la mode que représentent les sciences, les techniques et les voyages. Pierre Martino relève tout l'intérêt de cette « curiosité » :

« Les lettres répondent parfaitement à leur titre, écrit un auteur de l'époque²⁰⁶ ; et si elles édifient la piété du lecteur, elles ne satisfont pas moins sa curiosité sur ce que l'on peut apprendre des Indes, de la Chine... et de plusieurs autres pays. [...] Plus encore qu'édifiantes, ces lettres étaient curieuses, riches de détails et d'enseignements sur les Indiens et les Chinois ; c'est là surtout qu'elles ont été agréables au public²⁰⁷. »

Elles affirment en fait une triple vocation : religieuse, diplomatique, mais aussi scientifique. Elles marquent concrètement leur siècle, lui offrant des décors exotiques tout autant que des réserves riches d'idées et d'images. Par leur intermédiaire, une certaine France cultivée découvre qu'elle n'est pas le centre du monde. Voici qu'elle a sous les yeux des points de comparaison. Comme les autres relations de voyages de l'époque, les *Lettres* contribuent très fortement à l'éclatement des structures séculaires de représentation du monde en développant au cœur d'une conscience occidentale en crise le sens de la relativité que sauront souligner et même utiliser un bon nombre de philosophes, lesquels y trouveront matière à réflexion²⁰⁸.

b – Première « image » jésuite : la carte de Martino Martini

La première illustration consistante de la Corée chez les jésuites est une image pure bien qu'abstraite, un dessin, une silhouette. Si Hendrick Hamel est le premier à décrire largement la péninsule, l'Occident en reçoit effectivement une représentation cartographique à peu près juste en 1655, bien avant son retour, trois ans même après le début de sa captivité (treize ans avant la publication de sa relation), par l'intermédiaire des données recueillies, dessinées et éditées par le père Martino Martini. Il inscrit son travail dans l'élan de la production hollandaise, laquelle s'affirme alors comme l'avant-garde de la cartographie moderne²⁰⁹. Martino Martini inaugure ainsi l'ère des connaissances jésuites savantes sur le royaume de Corée, lesquelles se poursuivent discrètement dans toute la première moitié du XVIII^e siècle. Si la configuration qu'il donne de la péninsule, dans la carte la représentant avec le Japon, n'est pas partout exacte, elle n'en reste pas moins la référence la plus sérieuse de l'époque.

Au début du XVII^e siècle, l'imprécision cartographique règne encore, nous l'avons brièvement signalé. Sur la *Nouvelle Description de l'Asie* du Hollandais Jodocus Hondius (Joost De Hondt, l'un des plus célèbres graveurs de son temps, géographe, mathématicien et cosmographe, gendre du grand Mercator), datant de 1602, la Corée n'est pas représentée. En 1605, sur la carte du Japon de Wijtfielt, elle réapparaît, mais sous la forme d'une île, ce qui est le cas dans l'ensemble des productions de l'époque. En 1606,

arts, les mœurs, les usages... des Chinois, 1776-1791 ; Joseph de Mailla, *Histoire générale de la Chine, ou annales de cet empire*, 1777-1783.

206. *Histoire de la navigation*, 1722, t. II, p. 222.

207. Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 (édition originale 1905), p. 113.

208. Cf. I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *op. cit.* Cf. aussi R. Étiemble, *L'Europe chinoise*, à propos de Leibniz auquel il consacre cinq chapitres (t. I. p. 370-428).

209. Né à Trente, en Italie, en 1614, il est admis à Rome en 1632. Après avoir fait sa philosophie au Collège romain, il est désigné pour les missions de Chine. Il s'embarque en 1638, arrive en 1643 et devient par la suite supérieur de la mission de Hang-tcheou, où il meurt le 6 juin 1661.

Jodocus Hondius la mentionne enfin en lui donnant une forme allongée, sur la longueur de laquelle il reporte une inscription en latin précisant que « la Corée est dite Caoli par les indigènes et par les Japonais Corai et il n'apparaît pas encore qu'elle soit ou bien une île ou bien partie du continent » (cette carte est reprise dans une édition nouvelle de son *Atlas* en 1619, sept ans après sa mort). En 1631, une nouvelle réédition de Jodocus Hondius fait de la Corée une presque-île, ce que son compatriote Jan Jansson ne confirme pas²¹⁰. Ce dernier, dans ses cartes de 1647 et 1650, en reste effectivement à la vision insulaire. Il faut attendre Jean-Baptiste d'Anville en 1737 pour être enfin en présence de cartes fiables et précises, relevées par les jésuites, mais surtout par leurs assistants chinois, formés à l'école occidentale des mathématiques, de la géométrie, de la géographie et de la cartographie.

L'*Atlas Sinensis* dans lequel est reproduite la carte de Martino Martini est publié par Joan Blaeu (1596-1673) à Amsterdam, en latin, puis en français la même année²¹¹. Cet atlas de la Chine présente l'empire et ses quinze provinces, le Japon et la Corée. Martino Martini, qui ne peut voyager dans le royaume, a recours, comme ses confrères, aux sources chinoises que lui communiquent les lettrés géographes de l'empire du Milieu. Dans les notices qu'il joint aux cartes, il ne manque pas de décrire « la péninsule de Corea ou Chaosien » :

« Ceux de l'Europe sont fort partagés et en doute pour savoir si Corea est une île ou un continent ; pour moi, je sais de science certaine et assurée que c'est une péninsule et qu'on n'en saurait faire le tour par eau, encore que quelques uns affirment qu'ils ont été tout à l'entour : cette erreur vient de ce qu'ils ont cru que cette grande île de Fongma²¹² qui est au Midi de Corea fut Corea elle-même. Moi [...] j'affirme que Corea est un continent avec le Niuche des Tartares [*la Mandchourie, terre d'origine de la dynastie sino-mandchoue des Ts'ing, qui dominant la Chine de 1644 à 1911*], c'est à dire une péninsule, de même façon que les cosmographes chinois la représentent [...] Au Septentrion, elle touche et confine à Niuche ; au nord-ouest, c'est la rivière Yalo qui la borne, la mer limitant et terminant le reste [...] Toute cette péninsule est divisée en huit provinces. Celle qui est au milieu se nomme Kinki [*la province du Kyongki, 京畿道*], où est cette ville si fameuse

210. Jan Jansson est le gendre de Jodocus Hondius, il tient l'une des deux maisons de cartographie les plus fameuses du XVII^e siècle, l'autre étant celle de la famille Blaeu qui publie l'*Atlas* de M. Martini ; sa maison établit son renom par la vente de cartes et atlas imprimés sous les noms de Mercator et Hondius ; son *Grand Atlas* en douze volumes constitue le produit principal de l'établissement, mais il est bientôt dépassé par l'entreprise rivale, l'*Atlas majeur* des Blaeu.

211. Le *Novus atlas Sinensis a Martino Martinio Soc. Iesv Descriptus et Seren^{mo} Archidvci, Leopoldo Gvilielmo austriaco dedicatus*, publié avec privilège daté de Vienne, 7 janvier 1655, est un atlas de 17 cartes, qui forme le 10^e volume de l'immense projet du Hollandais Joan Blaeu, *Theatrum orbis terrarum*, publié en quatre langues (latin, hollandais, français et allemand) de 1635 à 1656. J. Blaeu est le fils du grand cartographe Willem Blaeu – les atlas publiés par Blaeu représentent le point culminant de l'école cartographique hollandaise : « Le dessin balancé, l'harmonie des couleurs employées par l'enlumineur, le détail authentique des cartouches – la série illustrant les cartes des provinces de la Chine présente les plus remarquables – donnent au lecteur le sentiment de se trouver devant une œuvre d'art graphique plutôt que devant une carte mise à jour selon les préceptes modernes. » (G. Kish, *La Carte*, p. 49.) Outre son *Grand Atlas*, il publie en 1648 une carte du monde en vingt feuilles : *Nova totius terrarum orbis tabula*. Cf. Cornelius Koeman, *Joan Blaeu and His Grand Atlas "Theatrum Orbis Terrarum"*, Ltd, Amsterdam, 1970. Il existe du *Novus atlas Sinensis* deux éditions latines ; la seconde comprend entre autres huit pages pour les dédicace et privilège, l'atlas (composé de 17 cartes et 171 pages), un *Catalogus longitudinum et Latitudinum* de 19 pages, un index de six pages. Comme celui de Blaeu, cet atlas a été traduit en plusieurs langues. La traduction française date de 1656. Cf. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* ; Streit-Dindinger, *Bibliotheca missionum*. La page de titre du *Novus atlas Sinensis*, mettant en scène sept angelots, présente une carte et une mappemonde où l'Extrême-Orient est en évidence et où la Corée est bien visible.

212. L'île de Cheju sur laquelle avait échoué H. Hamel, ici nommée par l'intermédiaire d'informations chinoises et que Langeren, en 1590, nomme « Ilha dos Ladrones », « l'île des voleurs ». Nous aurons l'occasion d'y revenir pour le début du XX^e siècle.

de Pingjang [ce n'est pas P'yongyang (平壤)], mais Hanyang (漢陽), l'actuelle Séoul, capitale de la dynastie Chosŏn depuis 1394] où les rois font leur cour. »

Au lieu de fermer la Corée, Martino Martini – qui ne la connaît pas – tente de l'ouvrir. Il utilise pour cela d'autres connaissances scientifiques : les données chinoises, que les jésuites mettront souvent à contribution. Si ces derniers méritent la place qui est la leur dans les bureaux d'astronomie et de mathématiques de l'administration pékinoise, c'est que leurs démarches font preuve d'une grande ouverture d'esprit. Ils tentent de comprendre la Chine et ses représentations du monde avant d'y imposer leurs savoirs. L'ensemble des informations qu'ils nous font parvenir est toujours composé d'observations et d'expérimentations directes ou indirectes, alliées à des références prélevées dans les annales chinoises les plus anciennes ou les mieux avisées.

c – Les témoignages du père Ferdinand Verbiest

Il nous faut considérer une autre référence – curieuse et plus anecdotique – dans cette seconde moitié du XVII^e siècle. Elle a été rarement présentée. Il s'agit du livre de Ferdinand Verbiest, *Voyages de l'empereur de Chine dans la Tartarie*, publié à Paris en 1683²¹³. D'origine flamande comme l'était le franciscain Guillaume de Rubrouck, le père Ferdinand Verbiest (1623-1688) part pour la Chine en 1656 et devient en 1660 astronome au service de l'empereur Shun-zi, premier monarque de la nouvelle dynastie Mandchoue sinisée des Ts'ing. Il y est l'assistant d'Adam Schall, directeur du bureau de l'astronomie et du calendrier²¹⁴. Persécuté à la suite d'un mouvement antijésuite, il retrouve un protecteur en la personne de l'empereur Kang-hi lorsque celui-ci accède au pouvoir. Ce dernier lui confie effectivement en 1669 la direction de l'Académie du respectable ciel, en remplacement du mandarin chinois incompetent qui avait succédé au père Adam Schall. Âgé de près de 60 ans, le père Ferdinand Verbiest accompagne le monarque en 1682, qui effectue un voyage dans sa Mandchourie natale (滿洲). C'est au cours de ce séjour qu'il s'approche de la frontière coréenne et témoigne.

Alors que Kang-hi est à Shenyang (Moukden, 瀋陽), dans le Liaodong, Ferdinand Verbiest assiste à l'arrivée d'« habitants de Corée, qui viennent présenter à l'Empereur un veau marin qu'ils avaient pris ». Il indique que « tout le pays qui est au-delà de la province du Leauton est fort désert : on n'y voit de tous côtés que montagnes, que vallées, que cavernes de tigres, d'ours et d'autres bêtes farouches²¹⁵ ». Il précise aussi que toutes les villes sont entièrement ruinées, et qu'on ne trouve presque pas de maisons dans les campagnes, sauf quelques « méchantes chaumines ». Plus tard, après avoir continué vers la « Tartarie orientale », les voyageurs arrivent à Kirin (Jilin, 吉林), ville bâtie le long du Sungari (松花江), « qui prend sa source du mont Champé, distant de là de quatre cents milles vers le midi. Cette montagne, si fameuse dans l'Orient pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares, est toujours couverte de neige, d'où elle a pris son nom ; car Champé signifie “la montagne blanche”. Sitôt que l'empereur l'aperçut, il descendit de cheval, se mit à genoux sur le rivage et s'inclina trois fois jusqu'en terre pour la saluer ». Le

213. *Epistola R.P. Ferdinandi Verbiest, 4 octobr. 1683*. C'est la relation du voyage que fit l'empereur en 1683 en Tartarie. La lettre originale se trouve aux Archives générales du royaume (Bruxelles). La traduction en a paru à Paris : *Lettre du P. Verbiest de la Compagnie de Jésus. Écrite de la cour de Pékin sur un voyage que l'empereur de la Chine a fait l'an 1683, dans la Tartarie occidentale*, « À Paris, chez la veuve P. Bouillerot, à l'entrée de la rue S. André des Arts, au bout du pont S. Michel, au bon protecteur, M.DC.LXXXIV » (rééditée plusieurs fois au XVII^e siècle). Une version traduite mot pour mot est également parue sous le titre *Voyage de l'empereur de la Chine dans la Tartarie* dans la *Description de la Chine* du père J.-B. Du Halde en 1735 (t. IV, p. 74-87). La dernière édition intégrale semble être celle parue dans *Les Grands Faits de l'histoire et de la géographie*, par L. Dussieux, Paris, Lecoffre, 1883.

214. Le père F. Verbiest est à l'origine de la première mappemonde chinoise, commandée par l'empereur, sur laquelle apparaît la Corée.

215. Cf. P. Pons, « Le Triangle d'or de l'Asie du Nord-Est, un projet économique titanesque » : « Du côté nord-coréen, le paysage plus vallonné est d'un vert sombre. À une quinzaine de kilomètres, on devine la mer du Japon. »

massif dont il est ici question n'est autre que celui du mont Paektu (2 744 m), au nord de la péninsule, montagne aujourd'hui symbole de la réunification pour la Corée du Sud.

Jean-Baptiste Du Halde, dans sa *Description*²¹⁶, sur laquelle nous reviendrons, parle de « la montagne la plus élevée de Tartarie Orientale, en partie fabuleuse, le Chanyen-Alin des Mandchoux, ou Tchang-Pe-Chan des Chinois ». Après avoir consacré, en novembre 1996, deux articles du *Monde* aux frontières du Nord-Est et du Nord-Ouest de la Corée, Philippe Pons en signe un autre, le 26 décembre : « La “troisième Corée” saisie par la fièvre des affaires ». Consacré à la région « Yanbian », dans le Nord-Est de la Chine, cet article s'ouvre sur une rapide présentation du massif du mont « Paekdu » (*sic*) et sur la place que ce dernier occupe aujourd'hui encore dans le cœur des Coréens du Sud comme du Nord :

« Au bord du lac, dans son grandiose cirque de montagnes hérissées de pics, le bonze, un chapelet enroulé autour de ses mains jointes, s'est agenouillé le front au sol en direction de la Corée. [...] Originaire de Corée du Sud, il est venu rendre hommage au mont Paekdu (en chinois, Chanbaishan : la “longue montagne blanche”), ce volcan de 2 700 mètres d'altitude au cratère devenu un lac de treize kilomètres de pourtour par lequel passe la frontière entre la Chine et la Corée du Nord.

« Montagne sacrée censée être le berceau du peuple coréen où, il y a quatre millénaires, une femme-ourse aurait enfanté Tangun, le mythique fondateur de la nation, le mont Paekdu est aussi le symbole de sa division : les Coréens du Sud ne peuvent le voir que du côté chinois. Depuis l'établissement des relations diplomatiques entre Pékin et Séoul en 1992, des milliers de touristes sud-coréens font le pèlerinage au mont Paekdu, gravissant péniblement à pied les derniers six cents mètres pour atteindre le “Lac céleste” en admirant au passage la “Cascade blanche” de 68 mètres qui, dans un paysage volcanique d'une sauvage beauté, est un thème poétique inépuisable. [...] “Mecque” coréenne, le mont Paekdu a été accaparé par le roman familial du “Grand Leader” Kim Il-sung qui tient lieu d'histoire nationale à la République populaire démocratique de Corée (RPDC). Le mont Paekdu est d'ailleurs nommé dans la propagande nordiste, “Pic du Maréchal” (Changgunbong) : c'est sur ses flancs que Kim Jong-il, fils et héritier du “Grand Leader” décédé, serait né en février 1942 dans un camp de partisans²¹⁷. »

Moins fournies que la longue et précise relation de Hendrick Hamel, les quelques notes de Ferdinand Verbiest en disent pourtant long, à la fois sur les rapports de vassal à suzerain entre la dynastie Chosŏn et la Chine des Ts'ing, mais aussi sur une nature sauvage que nous découvrons chez Guillaume de Rubrouck et le naufragé hollandais. Nous la retrouverons en 1754 chez Voltaire, dans des termes pratiquement semblables. Il semble que nous sommes ici en présence de la zone « évacuée » que les deux nations, coréenne et mandchoue (selon le père Jean-Baptiste Régis que nous présentons plus loin), décident de maintenir entre elles, bien avant la conquête de la Chine par les futurs Ts'ing. L'évocation des tigres et des ours ne peut que nous rappeler le récit de la fondation mythique du royaume de Corée, lequel met en compétition ces deux animaux. Elle nous rappelle aussi le thème des fauves et de la sauvagerie introduit par Hendrick Hamel qui parlait d'un accès difficile à la péninsule en été du fait de la présence de « bêtes sauvages » ou encore de « bêtes farouches ». Quant au mont Paektu, qu'il évoque également à plusieurs reprises et auquel les Coréens sont de nos jours si sensibles, il est ici plutôt rattaché à la Mandchourie et à l'origine de son peuplement.

Le récit de Ferdinand Verbiest pose indirectement le problème de la nationalité du mont Paektu et de son pouvoir symbolique. En 1703, la carte de Nicolas de Fer (*Partie orientale de l'Asie où se trouvent le grand empire des Tartares chinois et celui du Japon*) présente la « presqu'île » et le « royaume de Corée, tributaire des Tartares chinois » en plaçant le mont « Champé » au nord de la frontière entre la Corée et

216. J.-B. Du Halde, t. IV, p. 7.

217. P. Pons, *Le Monde*, 26 décembre 1996, p. 4.

la province de Kirin, où elle signale les sépultures des anciens empereurs de Tartarie. De la même manière, la carte de Corée publiée en 1737 par Jean-Baptiste d'Anville, qui est d'une bonne précision oro-hydrographique, situe le mont « Champé » dans le territoire mandchou, non loin de la limite entre les deux nations que signalent des pointillés. Si la frontière entre elles est située plus au nord qu'elle ne l'est actuellement, le mont Paektu, de nos jours en partie coréen, est quant à lui complètement pris dans le territoire de la Mandchourie. En 1786, la carte de *Grande Tartarie et isle du Japon* de Louis Brion, « ingénieur-géographe du Roy », réalisée « suivant les relations les plus authentiques », recule la frontière en lui donnant sa configuration actuelle, indiquant donc que la source du « Songari » se trouve exactement à la limite entre les deux États, ce qui place le mont « Champé » en partie sur le territoire coréen.

La zone frontalière ayant toujours été très discutée entre les deux peuples, il semble que l'administration sino-mandchoue ait insisté pour que le massif à l'origine de la dynastie au pouvoir soit placé par les cartographes jésuites – qu'elle protège – à l'intérieur du territoire qu'elle régent. Le versant sud du massif ayant été de tous temps peuplé de Coréens, tout comme les rives sud du Yalu et du Tumen, la carte de Louis Brion rétablit une réalité ethnologique qui est en fait bien différente et admet des Coréens au nord des fleuves et du mont Paektu, comme le montre d'ailleurs l'accueil de Kang-hi par des Coréens. De leur côté, les cartes coréennes de l'époque Chosŏn, placent la « montagne blanche » en terrain coréen, au sommet des veines d'énergie qui courent tout au long des chaînes de la péninsule²¹⁸. Aujourd'hui, le sommet est signalé par les cartes coréennes comme se trouvant en territoire coréen²¹⁹.

Si ces précisions peuvent sembler tatillonnes et guère pertinentes pour notre sujet, il nous semble pourtant important de signaler l'extrait du père Ferdinand Verbiest. Considéré de nos jours, il montre combien ce massif montagneux a d'importance pour les peuples qui le partagent et s'en disent originaires, lieu que Hendrick Hamel donne comme *le* point de jonction de la Corée au reste du continent asiatique, protégé par des animaux sauvages appartenant aux mythes fondateurs coréens. Si ce texte n'est pas une description du royaume de Corée, il évoque un aspect géographique qui est aujourd'hui pour le pays une représentation hautement symbolique²²⁰. Il montre combien le motif de la montagne et le thème de la « sauvagerie » font partie des toutes premières et des plus pertinentes représentations

3 – Premiers éléments d'une représentation de la Corée

Que nous apprend cette première et longue période de découverte ? Quels motifs, quels thèmes conjugue-t-elle dans sa diversité et quels spectres d'images dessine-t-elle ?

D'une part, nous pouvons noter que les sources sont réduites à deux types seulement d'informateurs : des religieux et des marchands, encore que cette dernière catégorie ne soit véritablement représentée que par Hendrick Hamel, lequel ne vient pas en Extrême-Orient dans le but d'en rapporter les éléments

218. La carte de l'Asie orientale de l'*Atlas* de Paul Vidal de La Blache, dans les dernières années du XIX^e siècle (Armand Colin et C^{ie} indique « Chan Aline » puis « M^t Blanche » entre parenthèses, sans trop de détail quant à l'emplacement précis, en Chine ou en Corée (échelle 1:20 000 000). La carte de l'Empire chinois, du même atlas (échelle 1:12 500 000) cite la chaîne Chan Aline, mais précise que le mont « Paik tou san » se trouve très largement en Corée.

219. Cf. la carte de la Corée (échelle 1:1 050 000) des éditions Sŏngji (大韓民國全圖, 실내환경 정리용 [시세], 成地文化社), 25 septembre 1992.

220. Des photographies du mont Paektu sont souvent accrochées dans les administrations coréennes. Les étudiants le représentent aussi dans les peintures à caractère politique que l'on rencontre sur les campus.

constitutifs d'une connaissance. Il nous reste donc surtout des religieux, élite savante de leur temps, qui se trouvent à l'origine de la plus grande partie des sources écrites et de leur diffusion. Mais c'est là justement que nous sentons l'étrangeté d'une situation qui sera longtemps celle de la Corée, contrairement aux autres pays d'Asie : les ordres qui souhaitent connaître mieux la péninsule n'y peuvent entrer et ne le feront qu'au XIX^e siècle, dans le plus grand secret. Hendrick Hamel, qui ne souhaite en rien avoir affaire avec le royaume, s'y trouve prisonnier longtemps et n'en livre qu'un récit court, accompagné d'une brève description, tous deux sans relation aucune avec la longue durée de son expérience et ses déplacements nombreux à l'intérieur des frontières. On imagine au contraire ce qu'aurait pu permettre, dans le cas d'un franciscain ou d'un jésuite, un témoignage écrit certainement plus fourni, qui aurait décrit le royaume avec une plus grande rigueur. Même si elle reste un témoignage unique pour l'époque, la description que le Hollandais donne de la Corée est courte et peu précise comparée aux aventures qui font suite au naufrage et au récit de la vie des marins dans le pays, sujet qui offre de nos jours un intérêt secondaire. Nous ne sommes donc pas en présence d'un Marco Polo qui aurait enregistré mille anecdotes et aurait ainsi donné au récit l'or qui l'aurait paré de merveilles. Ceux qui ont un intérêt pour les découvertes et possèdent les moyens intellectuels de traiter les informations ne peuvent donc « expérimenter » la Corée. Ceux (car Hendrick Hamel n'est pas le seul à être retenu) qui ont la chance de la pouvoir connaître du dedans souhaitent s'en échapper et n'ont guère les moyens de nous la décrire comme d'autres le feront pour la Chine et le Japon. Ici reposent les débuts de notre reconnaissance, mais surtout de notre méconnaissance, son orientation, le rendez-vous manqué qui aurait modifié notre « représentation », dans une direction qu'il nous importe peu de connaître finalement aujourd'hui. Le fait est là : le pays est difficile d'abord et reste mal perçu ; il génère de ce fait des réseaux de sujets et d'idées qui ne tiennent pas à lui-même, mais plus complètement aux hasards de notre approche, aux jeux des possibles et des impossibilités. Ceci nous le montre bien : ce que nous avons déjà collecté, ce qui va suivre aussi, dépend d'une alchimie complexe tout en reposant sur les hasards de l'histoire et de la géographie, malgré les grandes tendances qui poussent à l'exploration systématique des terres nouvelles. La Corée qui nous est livrée dans cette première période n'est donc que « constatée », ni « observée » encore ni même « décrite », ce qui ne se fera que plus tard.

En ce qui concerne la réception, si les Corée « franciscaine » et « jésuite » restent discrètes et confidentielles, on ne peut que se féliciter en revanche du récit de Hendrick Hamel et de sa description. Ils vont connaître jusqu'à nos jours une fortune que beaucoup de sources envieraient. Le Hollandais va ainsi s'inscrire dans l'intertextualité des références importantes. On y trouve également le jésuite Jean-Baptiste Régis, le navigateur Jean-François de La Pérouse, le missionnaire Charles Dallet et l'anthropologue Charles Varat, qui tous le citent et s'y réfèrent.

Au sujet des premiers motifs, notons que seul Hendrick Hamel nous permet d'obtenir un ensemble complet qui prend en compte les trois catégories importantes de perception de l'*autre*, ses trois dimensions : spatiale, humaine et temporelle. Les autres sources se limitent plutôt à des points généraux ou « éclatés » (Guillaume de Rubrouck), ou encore beaucoup trop anecdotiques (les jésuites). Précisons le caractère particulier des motifs de ces premiers témoignages et plus précisément de celui de Hendrick Hamel : il tente, dans la mesure du possible, de parler de l'*autre* autant que de son milieu, de sa géographie et de son histoire. Ce ne sera pas vraiment le cas avec les textes du XVIII^e siècle que nous possédons, dans lesquels les motifs spatiaux et temporels primeront, du fait de la démarche académique qui animera alors l'entreprise, privilégiant les points de vue exclusivement historiques et géographiques, loin de toute tentative « ethnologique ». Effectivement, les Coréens sont au centre du récit et de la description du Hollandais, alors qu'avec le père Jean-Baptiste Régis, on se rapprochera de découvertes scientifiques qui mettront plus en avant l'enveloppe spatio-temporelle au détriment des pratiques culturelles et sociales. Malgré cet avantage du Hollandais, les motifs les plus importants introduits dans ses deux textes restent pourtant ceux associés à la spécificité morphologique de la Corée, ceux qui l'isolent, la séparent.

Dans un premier temps, il s'agit du motif de l'*insularité*, qui va ensuite laisser la place à celui d'une *orographie tourmentée*. Dès les débuts de notre découverte, la Corée est physiquement coupée du reste de

l'Extrême-Orient, même si d'île elle devient presque île. C'est donc très vite un *espace de l'« entre-deux »*, ni pleinement dans les terres comme la Chine ni indépendante et au large comme le Japon. D'un autre côté, elle est physiquement tourmentée, à la fois par une orientation que moquera même Paul Claudel, mais aussi par un relief qui coupe le pays du reste du continent. C'est un royaume en partie isolé par la mer, mais également pris par les glaces et les forêts, pris aussi par une certaine « sauvagerie » que l'on retrouve aujourd'hui encore par exemple dans l'article que l'*Encyclopædia universalis* consacre à la Corée (à la Corée du Nord particulièrement), sous la plume de Jacques Pezeu-Massabuau :

« [Les paysages] rappellent largement ceux de la Chine du Nord par l'importance des unités de relief, leur caractère massif et leur éloignement de la mer. La forêt encore inexplorée par endroits, montre ici les plus beaux et les plus vastes peuplements de la péninsule. [...] La faune est riche en tigres, léopards, ours, sangliers, ainsi qu'en innombrables oiseaux. [...] L'intérieur offre la variante la plus rude du climat coréen et les plus âpres solitudes de la péninsule. Ses hautes surfaces sont entaillées de profondes vallées, parfois entièrement boisées, et là se trouvent les plus faibles densités humaines²²¹. »

À propos des premiers motifs humains justement, on note dans nos références le désir de tranquillité et d'isolement, mais aussi l'ensauvagement. À ce titre, la description de Hendrick Hamel fait ressortir, par l'intermédiaire d'une dépréciation basée sur des négations²²² et des inversions²²³, les premiers éléments d'un pays « vierge » où le caractère des natifs – fort proches de la nature – évoque les descriptions données au XVIII^e siècle des habitants du Pacifique ou encore celles rapportées d'Orient « immoraux ». Les Coréens semblent ainsi être, dans les éléments que nous découvrons, des gens oisifs, amateurs de plaisirs, mais paisibles et pacifiques. Le tribut introduit par de Guillaume de Rubrouck, comme les « veaux marins » offert à Kang-hi, correspondent, avec 450 ans de distance, à ce même désir de rester en paix. De leur côté, les bêtes fauves ou à demi-sauvages qui mêlent leur vie à celle des hommes participent aussi aux premières notes thématiques de la « sauvagerie » dont nous pouvons encore une fois constater l'actualité dans l'*Encyclopædia universalis* :

« La rudesse du climat, l'ingratitude du relief et la proximité de la frontière ont donné aux habitants de ces régions un esprit essentiellement pionnier, différent de celui des gens du Sud : les premiers reprochent aux seconds leur manque d'agressivité, qu'ils opposent à leur propre énergie de « chasseurs de tigres ». Inversement, les autres les dépeignent comme des « barbares » au caractère rude et bizarre. Quoique ces jugements soient fort exagérés de part et d'autre, il est de fait que les conditions de vie sont bien plus rudes dans le Nord et que l'initiative individuelle a eu une grande part dans le défrichement des vallées les plus reculées²²⁴. »

Les thèmes qui correspondent à ces premiers types de motifs se dessinent donc clairement autour des idées déjà observées chez Guillaume de Rubrouck : *nature lointaine, isolement (île), fermeture et repli*

221. J. Pezeu-Massabuau, *Encyclopædia universalis*, vol. 4, p. 1015, s.v. « Corée »

222. Figure de comparaison, la négation est un procédé ethnocentrique où la différence est indiquée sur le mode de l'absence. Elle laisse ainsi deviner les éléments familiers de l'univers de l'auteur, dont l'absence surprend (M. Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'Empire mongol*, p. 226, reprenant François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980).

223. *Ibid.* L'inversion est également une figure de comparaison, moyen commode pour exprimer la différence. L'altérité se traduit alors, comme le précise F. Hartog, en *anti-même*. Il s'agit en général d'un appauvrissement du réel par l'imposition, opérée par le narrateur, de ses propres lois en règles universelles. Il réduit la diversité afin de la soumettre au mode pratique et facilement manipulable de la figure duelle d'une antithèse.

224. *Ibid.* On retrouve ici en partie les Coréens « efféminés » de H. Hamel qui ne connaît en fait que la partie sud du pays. Étrangement, on retrouve encore aujourd'hui cette division entre une Corée du Nord où la vie est rude (froid, inondations, famines) et une Corée du Sud qui se laisse plus aller aux plaisirs de la civilisation nouvelle.

(montagnes, forêts, froid), tout autant que *sauvagerie* (animaux sauvages, fauves, hommes).

Tout serait simple si l'on en restait là et si un second type de motifs ne venait proposer un autre ensemble thématique. Car des pays lointains, isolés, fermés, repliés, sauvages et « débauchés » existent ailleurs. Les expériences en Afrique et dans le Pacifique le montrent alors, qui associent rapidement la « cruauté » et la « sauvagerie » à cette fermeture et à cet isolement farouche. Ici tout est différent. C'est justement là que va commencer pour nous l'un des grands axes de gestion des images coréennes que nous considérerons plus loin : *la dualité* (et donc un certain contraste). En effet, la Corée est rude, car protégée par des montagnes qui nourrissent des fauves, ou par des fleuves gelés évoquant des froids difficiles. On peut imaginer combien le caractère des habitants est en rapport avec cette réalité géographique. Pourtant, l'expérience de Hendrick Hamel est troublante. Les Hollandais ne sont pas massacrés ni repoussés, ce qui est souvent le cas sur d'autres côtes. Ils sont au contraire, dans un premier temps, « coréanisés », « incorporés » au pays et même à son armée. Ils doivent vivre dans le royaume, mais peuvent y rester libres de leurs mouvements (ce qui rappelle Guillaume de Rubrouck parlant du peuple « Muc » que Paul Pelliot rapproche de la Corée). On sent ici que la situation n'est pas la même qu'ailleurs, que nous sommes en présence d'un « pays au bois dormant », image que la fin du XIX^e siècle exploitera largement. Derrière des frontières bien gardées vit une civilisation véritable et organisée, laquelle cherche la tranquillité (Guillaume de Rubrouck). Hendrick Hamel la présente comme étant très attachée à l'éducation (motif humain), au respect qu'elle procure et au bon fonctionnement de l'administration et donc des lois (celles-ci seront considérées très positivement par le père Jean-Baptiste Régis que nous introduirons au chapitre suivant). Il décrit aussi un pays fertile (qu'évoqueront Jean-François de La Pérouse et bien d'autres auteurs) que ne laissent pas imaginer les côtes déchirées ni les territoires de l'extrême nord montagneux :

« Le reste du pays est fertile et produit toutes les choses nécessaires à la vie et surtout du riz et d'autres grains. Ils ont du coton²²⁵ et du chanvre et même des vers à soie, mais ils ne savent pas préparer la soie pour en faire des étoffes. Ils ont chez eux de l'argent, du plomb, des peaux de tigre et la racine de nisy²²⁶, sans parler du bétail et de la volaille et de beaucoup d'autres choses. Ils ont quantité de chevaux et de vaches ; ils se servent de bœufs pour labourer et de chevaux pour les voyages et pour le transport de marchandises²²⁷. »

À ces motifs d'une autre venue, qui se caractérisent par des références mettant en avant l'éducation et l'administration sur le modèle de la Chine, correspondent donc les thèmes complémentaires de la *civilisation* et de la *culture*. Insistons sur cette dualité de thèmes, qui est à l'origine des grands courants d'images à venir et qui prend, au XVIII^e siècle, la forme étrange d'un ensemble d'idées déjà évoquées, renforcées à la fois par le mythe alors en vogue du « bon sauvage » conjugué avec celui très à la mode du « sage chinois »²²⁸. La Corée est donc bien jusqu'au XVII^e siècle l'une des treize civilisations déterminées par Gordon W. Hewes en 1954. Elle présente cette caractéristique d'être aussi le territoire encore « fictif » d'une certaine « humanité sauvage ». Ainsi les dualités classiques qui s'affirment alors en anthropologie (nature *vs* culture, sauvage *vs* civilisé, profane *vs* sacré) ne fonctionnent pas de la même manière dans notre « représentation » d'une Corée mal connue. Les choses sont alors sur le point de se développer et les images de fonctionner

225. Rappelons qu'à cette époque le coton est en Europe un produit exotique, peu utilisé et mal connu.

226. Nom japonais du ginseng, plante sur laquelle nous reviendrons dans le chapitre qui va suivre.

227. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 67.

228. Rappelons que cette thématique d'un Orient « duel » n'est en rien nouvelle, même si elle s'organise sur des axes différents. Nous l'avons signalée en présentant Gog et Magog ainsi que le prêtre Jean. Paul Zumthor le précise (*La Mesure du monde*, p. 265) dans un passage qui sera encore d'actualité au XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e, lorsqu'en Corée les catholiques français seront confrontés à « l'innocence » des fidèles et à la « méchanceté » des lettrés fonctionnaires du régime : « Jusqu'au milieu du XIII^e siècle, l'Asie est restée pour l'Occidental une région presque fictive. [...] Ce que l'on en sait n'est qu'ouï-dire, et provient pour l'essentiel de légendes compilées au III^e siècle par Salin, admises au VII^e par Isidore [...] De ces sources émane une image de richesse et d'exubérance inépuisables, associées tantôt à l'innocence, tantôt à la méchanceté. »

au régime supérieur. Il manque seulement quelques autres témoignages, que le siècle à venir va très rapidement fournir. Pourtant, nous pouvons rapidement voir s'articuler quelques premiers éléments.

Ainsi, malgré le nombre limité des références et sans qu'aucune image ne se mette encore réellement en scène (l'intertextualité ne fonctionne pas encore), on peut déceler déjà deux voies de motifs et deux champs thématiques distincts, lesquels se rejoignent et forment un axe de représentation, une écriture de l'altérité qui dévoile un *Orient autre*, véritablement *extrême* dans tous les sens du terme, à la fois par rapport à l'Occident, mais aussi par rapport à l'Orient connu. La Corée est un monde difficile à définir, car impénétrable, un royaume ancien et civilisé, mais aussi une péninsule lointaine et perdue dans ses montagnes sauvages. Dans cette différence, nous rencontrons un second axe de représentation : la *dualité*. Une caractéristique qui ne lâchera jamais la péninsule, puisqu'on la retrouve encore aujourd'hui facilement dans les considérations portant sur les deux Corée politiques, celle du Nord (« fermée », « sauvage », « tournée vers le passé », etc.) et celle du Sud (« ouverte », « civilisée », « tournée vers le futur », etc.), mais aussi sur un ensemble de considérations géographiques, lesquelles insistent sur le caractère double d'une « presqu'île » qui aujourd'hui encore reste fort mal connue (entre continent et île, montagne et mer, « méridionalité » et « septentrionalité », hiver froid et sec, été chaud et humide, etc.).

CHAPITRE II – Le XVIII^e siècle : les jésuites de Chine

« C'est, comme on le verra, avec les premières années du XVIII^e siècle, que la littérature retira sa faveur aux Turcs pour la donner à d'autres hommes d'Orient. Les historiens furent dociles à ce changement de goûts ; ils s'étaient jusqu'alors peu occupés des autres nations d'Asie, et s'il avait paru des histoires de Perse, d'Inde et de Chine, c'étaient à l'ordinaire des œuvres fort hâtives. Mais le moment approchait où l'Asie tout entière, depuis la Corée jusqu'aux Dardanelles, sans en excepter le Japon, serait étudiée en des livres d'histoire et de géographie, si bien faits qu'ils purent devenir de véritables sources²²⁹. »

Autant la Corée est d'abord connue par l'intermédiaire de nos relations avec les Mongols, autant – nous venons de le voir avec les premiers jésuites – nous continuons de la découvrir par l'intermédiaire de la Chine, empire qui va fasciner le XVIII^e siècle et en quelque sorte « orienter » autrement ses goûts et ses désirs d'exotisme. Relisons Numa Broc :

« L'irruption massive de la Chine dans la conscience européenne est certainement un des faits majeurs de l'histoire intellectuelle du 18^e siècle. Très floue avant 1700, l'image de la Chine ne cesse de se préciser, et on peut affirmer sans exagération que, pour un contemporain de Louis XV, l'Empire du Milieu est mieux connu que certaines provinces éloignées de l'Europe²³⁰. »

Il n'est effectivement pas de siècle qui se soit penché plus que celui-ci sur la Chine, avec autant de passion et d'originalité, avec autant de rêves, de légèreté, mais aussi de sérieux. L'empire du Milieu, on le connaît en France par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, mais aussi par les compagnies commerciales. On le découvre par les récits que nous allons considérer, mais aussi et surtout par les objets qui en proviennent, par ceux aussi que l'on taille et façonne en France sur leur modèle²³¹. Car cette Chine matérielle n'est pas la moins intéressante. Elle a une influence considérable sur une Europe enrichie qui a les moyens de parer ses hôtels et ses parcs, ses murs et ses commodes²³². D'une part, les missionnaires ne se contentent pas de leurs rapports, puisqu'ils achètent et expédient à leurs correspondants des objets parmi

229. P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, p. 138.

230. N. Broc, « Voyageurs français en Chine : impressions et jugements », p. 39.

231. Cf. Jean de Viguerie, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, 1715-1789*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, p. 833-834.

232. La cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* propose en 1798, à l'entrée « chinois », la définition suivante : « Adj : qui vient de la Chine, qui est dans le goût des ouvrages de la Chine. Tapisserie chinoise. Pavillon chinois. Cabinet chinois. Jardin chinois. Goût chinois. »

les plus curieux. D'autre part, une activité commerciale soutenue se met en place à la fin du xvii^e siècle, centrée autour du port de Canton. La Compagnie des Indes, laquelle va expédier vers nos capitales quantité de potiches, de vases, de tasses et de peintures à partir de 1719, participe à cette entreprise. Très vite, la mode chinoise prend en France les figures les plus diverses : par l'intermédiaire des collections tout d'abord, sous la forme de cabinets où l'on entasse autant de « chinoiseries » que l'on en peut acquérir, qui accueillent et exposent meubles et vêtements, porcelaines et armes prétendument rares ; par le biais des genres artistiques d'autre part, qui tous puisent autant qu'ils le peuvent dans cette mode nouvelle qui permet à l'imaginaire de se laisser aller à des extrêmes pourtant fort contrôlés. Ainsi, les manufactures de Sèvres et de Chantilly se lancent dans la production de « porcelaines chinoises ». Ainsi, les peintres Watteau et Boucher dessinent et gravent des scènes de genre où pointe la représentation étrange et paisible d'une Chine exotique, claire et souriante, rêvée mais aussi figée. Celle-ci est destinée à orner les intérieurs princiers sous les formes décoratives par excellence que sont les tapisseries, les toiles indiennes ou encore les papiers peints²³³. De leur côté, les ébénistes et les menuisiers dessinent et réalisent des commodes et buffets à sujets chinois, alors qu'en extérieur on tente, à partir de 1749, de rendre au mieux l'atmosphère des jardins de l'empereur de Chine, décrits dans les *Lettres* du père Jean Denis Attiret²³⁴.

Les lettres s'« enchinoisent » également – nous le verrons au chapitre suivant – ainsi que les aspects les plus divers de la vie quotidienne mondaine : depuis les Bains chinois du pont de la Tournelle à Paris jusqu'à la Redoute chinoise de la foire Saint-Laurent, également dans la capitale, en passant par les ombres chinoises destinées aux enfants, lesquelles font les beaux jours du théâtre Séraphin situé au Palais-Royal. La Chine est ainsi partout présente, sauf peut-être dans les arts de la table, qui doivent attendre le xx^e siècle pour accepter les « chinoiseries » gastronomiques.

Cet engouement nouveau va, un siècle entier, imposer l'image d'une nation vertueuse et prospère. Il est le résultat d'une entreprise plus ancienne, laquelle commence à porter ses fruits : il s'agit de l'étude et de la présentation raisonnée de la Chine par les jésuites français de Pékin. C'est aussi le résultat de l'intérêt développé par un siècle qui s'ouvre de plus en plus aux mondes lointains qu'il souhaite mieux connaître et

233. Cf. Jacques Marseille, Nadeije Laneyrie-Dagen *et al.*, *Les Grands Événements de l'histoire de l'art*, Paris, Larousse, coll. « La mémoire de l'humanité », 1993, p. 206-207 : « L'Asie rêvée de François Boucher : Au Salon de 1742, Boucher expose des esquisses à l'huile [...] Il a notamment l'Audience de l'empereur chinois, la Foire chinoise, la Danse chinoise, le Jardin chinois et la Pêche chinoise, scènes où abondent détails exotiques, costumes étranges, postures bizarres et physionomies asiatiques. On y voit des mandarins à longues moustaches et tresses plus longues encore, des soldats aux crânes rasés armés de grands sabres courbes et d'autres, mongols peut-être, coiffés d'extravagants bonnets de fourrure pyramidaux. Les belles Pékinoises jouent avec des éventails ronds, se promènent une perruche à la main, s'alanguissent sous des parasols à franges, tandis que leurs servantes ornent de fleurs blanches leurs chevelures noires. Véhicules et bâtiments ne sont pas moins déconcertants : sièges à roues surmontés d'un léger toit conique, barques à arceaux de jonc, tentes à rayures et pagodes agrémentent le paysage, planté de palmiers et d'essences inconnues des botanistes occidentaux. Des éléphants et des chameaux s'y promènent dignement. Boucher fait de la surprise et du dépaysement les principaux ressorts de ses œuvres. » Cette *Suite chinoise* de F. Boucher (1703-1770) regroupe donc huit esquisses à l'huile sur toile, larges de 40,5 cm et hautes de 48 cm, projets pour des tapisseries destinées à être réalisées à la manufacture de Beauvais. L'ensemble est conservé au musée des Beaux-Arts de Besançon. La *Suite chinoise* est tissée dès 1742 puis à nouveau en 1744. Une troisième version est ensuite envoyée à l'empereur de Chine par l'intermédiaire des missionnaires jésuites. Le monarque s'en montra satisfait au point de faire bâtir un pavillon spécialement pour leur présentation. Il semble que ces tapisseries précieuses aient été pillées lors du sac du palais d'Été à Pékin en 1860.

234. Au sujet des jardins « à la chinoise », cf. Nadine Beauthéac et François-Xavier Bouchard, *L'Europe exotique*, Paris, éditions du Chêne/Hachette, 1985. Consulter aussi N. Beauthéac (dir.), *Les jardins du retour*, Les Carnets de l'exotisme, n° 13, Poitiers, Le Torii éditions, 1994. Nombreux sont ceux qui veulent leurs pagodes, leurs pavillons et leurs kiosques aux toitures recourbées. Voir à ce titre la pagode de Chanteloup (1775-1778), les pavillons chinois de Jean Augustin Renard réalisés pour le jardin d'Arminvilliers appartenant au duc de Penthièvre, celui du désert de Monville, celui de Chantilly ainsi que le kiosque et le pont chinois du parc de Betz près de Senlis.

mieux comprendre, souvent dans le but de se mieux comprendre lui-même.

1 – Les deux dimensions voyageuses d’un siècle nouveau

Le XVIII^e siècle français est celui des voyages et des explorations. Le désir de connaître l'*autre* répond à la fois au goût de l'aventure et à une jouissance avant tout intellectuelle, laquelle va faire la gloire des recherches de cabinet et le bonheur des conversations de salon. Ce dernier aspect semble même parfois primer sur les entreprises, limitant celles-ci (sauf pour les ordres religieux) à des explorations en grande partie « mondaines », comme le précise François Moureau :

« Après les grandes synthèses cartographiques de la fin du 16^e et du 17^e siècle, d'Ortelius à Blaeu, avant les explorations à caractère colonial ou de simple délectation héroïque auxquelles le 19^e siècle a donné une empreinte durable sur notre imaginaire [*nous le verrons pour la Corée*], il semble que le raisonnable 18^e siècle soit une espèce de point aveugle du voyage d'exploration. Le costume et les manières se prêtent peu d'ailleurs à l'aventure. Si tel écrit l'histoire naturelle en manchettes de dentelles, on voit mal nos Académiciens sur le chemin du Pôle, sur les hauts plateaux andins ou dans les boursiers sibériens. Le 18^e siècle est citadin, à la rigueur campagnard, mais de la rusticité de Clarens ou d'Ermenonville. Les bêtes sauvages, les cannibales, les chemins défoncés, les forêts vierges paraissent s'être trompés de siècle. Seuls les grands voyages transocéaniques qui se font sur des navires à l'élégante voilure, dans l'atmosphère civilisée de la cabine du capitaine ou du pont des naturalistes, sans trop se préoccuper des cales ou des insectes humains des haubans, seules les explorations maritimes ont le style qui convient au siècle²³⁵. »

Car avec le XVIII^e siècle nous abordons aussi la période des « cabinets » et des Lumières, celle de l'observation systématique des éléments les plus variés du monde et de leurs structures, à travers une prise en considération complète de ce que les mondes « extérieurs » peuvent nous apporter. C'est aussi l'époque de *L'Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des arts et métiers par une société de gens de lettres*, qui exploite la vogue croissante des sciences en présentant au public un répertoire du savoir humain ouvert sur les dernières découvertes. En fait, un ouvrage important²³⁶ à la gloire de l'esprit humain se libérant du joug des préjugés. Siècle de la science, c'est donc le siècle de l'érudition, celle-ci mettant celle-là au service de nouvelles disciplines qui participent à ce qui est en train de former alors les sciences aujourd'hui dites « humaines » :

« Le XVIII^e siècle poursuit l'effort érudit du siècle précédent. Une masse énorme de textes fut retrouvée, copiée, éditée. Des bibliographies gigantesques furent dressées. Des renseignements furent recueillis sur la transmission des documents, les auteurs, les usages, la géographie, la chronologie de leur époque, tout ce qui peut servir à distinguer le vrai du faux. Un immense travail fut fait partout, mais surtout en France par les Bénédictins et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'on souffre de ne pouvoir citer tant de travailleurs habiles et dévoués jusqu'au sacrifice, tant d'œuvres grandes et indispensables. La rénovation de l'histoire ancienne, la découverte du Moyen Âge, celle des civilisations de l'Asie, gloires du siècle suivant, sont rendues possibles. Prémare, le grammairien, et Gaubil, le traducteur du Chou-King, ouvrent l'histoire de l'ancienne Chine²³⁷. »

235. François Moureau, « L'œil expert. Voyager, explorer : présentation », dans *Voyager, explorer, Dix-huitième siècle*, n° 22, Paris, PUF, 1990, p. 5.

236. Publication du tome premier accompagné du discours préliminaire en 1751 ; publication des dix derniers volumes (dix-sept en tout) en 1765, des derniers volumes de planches en 1772.

237. R. Mousnier, Ernest Labrousse, Marc Bouloiseau, *Histoire générale des civilisations*, t. V : *Le XVIII^e siècle*.

Période intellectuelle riche, c'est aussi l'ère durant laquelle se manifeste une manière différente d'aller à la rencontre de l'*ailleurs*. C'est la période des grands voyages d'exploration, des tours du monde (l'Anglais James Cook, les Français Louis-Antoine de Bougainville et Jean-François de La Pérouse, dans la seconde moitié du siècle) qui répondent aux besoins du moment : connaître mieux la terre pour se l'approprier politiquement, commercialement, mais surtout scientifiquement, ce qui est nouveau et correspond aussi à un décentrage des connaissances, lequel donne à la France en particulier une place de choix, comme le relève Numa Broc :

« Vers le milieu du xvii^e siècle, nous dit P.J. Charliat, le foyer des connaissances relatives à la Terre et à l'Homme, est incontestablement l'Italie. Aucune association d'armateurs, aucun banquier, aucune chancellerie, ne dispose des moyens d'information universelle concentrés et analysés par le Vatican, le Collège Romain des Jésuites, la Propagande, les Universités avec leurs organes de recherches et les premières Académies. Un siècle plus tard, ces centres de documentation se sont déplacés vers le nord, vers les rives de la Tamise et de la Seine ; nous devons examiner à la suite de quelles évolutions la France a pu devenir après les pays ibériques, l'Italie et les Pays-Bas, un des grands foyers européens de connaissances géographiques²³⁸. »

L'heure n'est donc plus à la seule conquête *manu militari* comme au temps des conquistadores. Elle n'est plus uniquement marchande, comme elle le fut avec le Portugal et la Hollande. Elle n'en est pas encore – faute de moyens, mais non d'envie – à la colonisation pure et simple, que tenteront plus tard la France et l'Angleterre. L'intérêt pour la connaissance encyclopédique du monde, que nous avons souligné, passe donc bien par les voyages que l'on effectue déjà depuis longtemps. Il passe aussi par la mise à l'honneur des sciences géographiques, lesquelles vont permettre aux philosophes de considérer – puis de penser – différemment le monde et donc la culture européenne elle-même à travers lui, par l'intermédiaire des miroirs qu'offre l'observation de civilisations également développées :

« Les auteurs modernes, qui discutent pour savoir si la géographie est un secteur bien délimité de la connaissance ou un simple point de vue sur les choses, devraient considérer le xviii^e siècle, qui leur montrerait une sorte de dualité, de coexistence épistémologique. Le géographe de métier occupe dans la Cité une place, modeste certes, mais que personne ne lui dispute ; cette géographie, étroite et souvent utilitaire, est restée assez largement en marge du mouvement philosophique. Mais à côté, il y a tous ceux – voyageurs, naturalistes, missionnaires, militaires, philosophes – qui peuvent, à un moment donné, avoir une conscience spatiale des problèmes, et pour qui la géographie est moins une tranche du savoir qu'un instrument ou une arme. C'est par cette géographie "diffuse" que le xviii^e siècle baigne dans une ambiance de relativisme généralisé, sensible, dans tous les domaines de la vie intellectuelle et qui a fortement imprégné la philosophie des Lumières. Grands destructeurs de mythes, les géographes et les voyageurs du xviii^e siècle ont autant travaillé à l'élargissement du monde physique qu'à l'avènement d'un nouveau monde moral²³⁹. »

Ainsi, les jésuites expatriés au loin, les officiers de marine en partance pour des campagnes scientifiques et les géographes de cabinets, sédentaires mais éclairés – comme peuvent l'être Jean-Baptiste Du Halde ou Jean-Baptiste d'Anville, sur lesquels nous reviendrons largement pour la Corée –, expriment les besoins et les pratiques d'un siècle nouveau. Ils intellectualisent l'étude de « l'extérieur » et la place en tête de leurs rêves de connaissance :

« La connaissance de "l'extérieur" est à double sens ; elle conduit à connaître ce qui est en dehors de

Révolution intellectuelle, technique et politique, Paris, PUF, 1953, p. 60.

238. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au xviii^e siècle*, Paris, éditions Ophrys, 1975, p. 25.

239. *Ibid.*, p. 480.

la configuration historique et culturelle et des formes sociales auxquelles on appartient, par le fait de la naissance et du parcours de vie ; elle permet aussi de mieux connaître par un *détour* – celui des “mondes différents” – l’univers d’appartenance, pour le montrer autrement et avec distanciation. Elle résulte d’un jeu de regards croisés où les sociétés et leurs cultures se révèlent réciproquement, dans leur diversité et leur histoire multiple. Elle est un mode de connaissance opérant par décentrage ; elle ouvre l’accès à une anthropologie en voie de généralisation²⁴⁰. »

Les conseils d’un Bourdelot de Dairval – que nous avons déjà cité –, mais aussi d’un Mocquet, conservateur des « curiosités du Roi » aux Tuileries – qui en 1626 déjà clamait que « Dieu ne veut pas que nous demeurions accroupis dans les délices et tendreurs de nostre pays et des nostres, mais que par les peines et mesaises des voyages nous cherchions ce que c’est que du bien et du mal » –, ne jettent pas sur les routes et sur les mers des foules d’aventuriers, mais incitent les « intellectuels » du moment, les « savants », à se poser des questions²⁴¹.

Aussi, sous l’impulsion des jésuites – alors à la fois grands voyageurs et scientifiques érudits, qui publient tout au long du XVIII^e siècle leurs *Lettres édifiantes et curieuses de Chine*, en trente-quatre volumes (et qui, d’ailleurs, protestent violemment contre *L’Encyclopédie* qui fait pourtant maintes fois référence à cette source) –, compile-t-on et réunit-on des récits anciens relatifs à des pays jusqu’alors peu connus. Cette tâche s’accompagne d’importants travaux de cartographie, esquisses et études qui tentent de tracer les contours de l’*autre*, de le relier aux éléments connus du monde. Ils lui donnent sa place sur l’échiquier diplomatique (autre invention du XVIII^e siècle) et tentent aussi d’évaluer son étendue, ce qui pose bien souvent des problèmes. Cette grande époque des encyclopédies et des cartes est donc aussi celle des atlas, que nous avons déjà rencontrés en Hollande. Leur élaboration va se déplacer vers la France. Ces compilations cartographiques, complément nécessaire des grandes anthologies géographiques, représentent un élément important de notre recherche. C’est aussi un symbole fort dans le domaine des connaissances, par l’esprit de synthèse auquel elles obligent. Retrouvons à ce sujet Christian Jacob :

« L’atlas est un dispositif qui permet de concilier le tout et le détail. Il est régi par une logique cumulative et analytique, qui conduit de la vision globale aux images partielles. L’atlas est une suite ordonnée de cartes et, en passant du singulier au pluriel, la carte prend un sens nouveau, devient un objet différent. L’atlas se prête à une forme différente de maîtrise du monde, plus intellectuelle et encyclopédique, sans négliger les enjeux symboliques de cette capitalisation du savoir géographique dans l’espace privé. [...] Sa démesure et son ampleur mêmes ne lui permettent pas de revendiquer d’autre finalité que culturelle et intellectuelle : l’atlas ne se prête pas au voyage, il peut symboliser les velléités impérialistes [*de l’empereur Kang-hi, par exemple*] et les rêves universalistes du pouvoir monarchique, les ambitions expansionnistes des compagnies commerciales [*ou religieuses, comme celle des Jésuites*]²⁴². »

Qu’en est-il de la Corée au sein de ce concert d’intérêts pour les voyages, les relations et les descriptions qui les mettent en scène ? Nous l’avons quittée avec les jésuites, et c’est par eux que nous y revenons, dès les premières années du XVIII^e siècle, même s’il faut attendre un peu plus de trente ans avant de pouvoir

240. Georges Balandier, « L’histoire, la science et la logique commune », « La connaissance de l’extérieur », dans *L’Univers philosophique. Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1989.

241. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*. Cf. Christian Jacob, *L’Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l’histoire*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l’histoire », 1992. Parmi les sources plus anciennes, on ne peut éviter les ouvrages de Geoffrey Atkinson : *The Extraordinary Voyage in French Literature before 1700*, New York, Columbia University Press, 1920 ; *The Extraordinary Voyage in French Literature from 1700 to 1720*, Paris, Honoré Champion, 1922 ; *Les Relations de voyage du XVII^e siècle et l’évolution des idées*, Paris, Honoré Champion, 1924.

242. C. Jacob, *op. cit.*, p. 97-98.

disposer de sources plus complètes.

Le père jésuite François Noël²⁴³, dans son *Mémoire sur l'état des missions de la Chine* qu'il présente en latin à Rome au révérend père général de La Compagnie de Jésus en 1703, souligne que si l'on *établissait une mission solide* dans la ville de Shenyang, dans le « Leaoton », « on pourrait passer de là dans le royaume de Corée, qui est aussi tributaire de l'empire de la Chine, et qui est beaucoup plus grand que les cartes ne le représentent²⁴⁴ ». Le siècle nouveau qui s'ouvre alors et qui va être celui des Lumières souhaite pousser la frontière du monde connu vers des régions encore imparfaitement explorées. La cartographie, tout comme les relations et descriptions contenues dans les lettres des missionnaires, procèdent de cette entreprise d'appropriation intellectuelle²⁴⁵, pas toujours désintéressée²⁴⁶.

Ainsi, on retrouve la Corée dans la première moitié du XVIII^e siècle par l'intermédiaire d'*Observations*, comme celles du jésuite Jean-Baptiste Régis²⁴⁷, cartographe de l'empereur Kang-hi. Elles sont d'abord publiées dans la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise...* du père Jean-Baptiste Du Halde en 1735²⁴⁸. Elles sont ensuite reprises et arrangées en 1748 dans l'*Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre, qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues de toutes les nations connues...*²⁴⁹ d'Antoine-François Prévost (plus connu sous son nom de plume : l'abbé Prévost, auteur de

243. Né en 1651, il entre au noviciat de Tournay en 1670. Il part pour la Chine en 1684 et y arrive en 1687. Il est deux fois député à Rome pour évoquer les problèmes soulevés par la querelle des rites. Il meurt à Lille en 1729.

244. *Mémoire sur l'état des missions de la Chine. Présenté en latin à Rome, au R.P.Général de la Compagnie de Jésus l'an 1703. Par le père François Noel missionnaire de la mesme Compagnie, et depuis traduit en François, dans Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, VI^e recueil (1708 ?), p. 68-105.*

245. « Si les jésuites n'eurent pas [...] le monopole des missions en Chine [...], ils eurent à peu près le monopole des publications sur la Chine. Les Missionnaires en effet n'étaient pas, en règle générale, des savants, et en outre leurs instructions les mettaient en garde contre la science qui peut divertir le missionnaire de prêcher [...] Les jésuites au contraire furent pour la plupart de grands savants que l'on choisit spécialement pour évangéliser cette nation qui mettait la science à si haut prix, et qui furent désireux de connaître dans le passé aussi bien que dans le présent ce pays nouveau qu'ils voulaient révéler au public européen. » (Virgile Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France [1640-1740]*, Paris, Librairie orientaliste Paul Guthner, 1932 – réimpression : Genève, Slatkine Reprints, 1971.)

246. Le père François Noël précise aussi que la Corée pourrait servir à pénétrer le Japon, où il n'a pu entrer après deux tentatives manquées par la voie maritime. Le prosélytisme est toujours présent, même derrière les motivations scientifiques.

247. Jean-Baptiste Régis est né le 2 janvier 1664 à Istres, près d'Aix (Bouches-du-Rhône). Il entre au noviciat en septembre 1683, part pour la Chine et y arrive en 1698. Il est l'un des plus célèbres jésuites qui travaillèrent dans ce pays. Il meurt à Pékin le 24 novembre 1738.

248. ... *Enrichie des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale & des cartes particulières du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille-douce*, Paris, « Chez P.G. le Mercier, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, au Livre d'Or, M.DCC.XXXV, avec approbation et privilège du roi ». Cette *Description* est constituée à partir des mémoires des jésuites reçus de Chine depuis le XVI^e siècle par celui qui est avant tout le secrétaire du père Le Tellier, confesseur de Louis XIV. Elle contient dans son tome IV, d'une part les *Observations géographiques sur le royaume de Corée, tirées des mémoires du père Régis* (p. 424-430 + carte hors texte) ; d'autre part, une *Histoire abrégée de la Corée* (p. 431-451) composée d'un montage d'annales chinoises le plus souvent simplement traduites. En 1736, une autre édition en quatre volumes est réalisée en Hollande, « Avec un avertissement préliminaire où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette nouvelle édition » – A La Haye – Chez Henri Scheurleer, M.DCC.LXXXVI ».

249. ... *Contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, et de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré, touchant leur situation, leur étendue, leurs limites, leurs divisions, leur climat, leur terroir, leurs productions,*

l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut, 1731). Il s'agit d'un ensemble d'ouvrages publiés en plusieurs tomes, jusqu'en 1759, qui accueillent aussi le récit et la description de Hendrick Hamel, comme nous l'avons précisé.

2 – La Description de la Chine du père Jean-Baptiste Du Halde

Avant d'en venir précisément à Jean-Baptiste Régis et à la première publication de sa « description » du royaume de Corée, il nous semble utile de présenter mieux l'entreprise de Jean-Baptiste Du Halde. Elle se trouve au centre des tendances et des démarches géographiques de l'époque et nous permet de mieux saisir les réseaux qui vont aider au développement des thèmes coréens. Ici encore, suivons Numa Broc :

« *La Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique et Physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, du P. du Halde (1735) est un monument imposant qu'on aborde avec respect et qu'on abandonne avec admiration. Mais dans l'intervalle, c'est un sentiment de crainte qui l'emporte ; crainte, bien sûr, de ne pas être "à la hauteur" de ces gros in-folio, crainte surtout de s'égarer dans un édifice au plan parfois déroutant, ou d'être submergé par trop grandes richesses. En effet, plus qu'un ouvrage composé, la *Description* est une somme sur la Chine, une sorte d'Encyclopédie, où sont mis bout à bout une série de traités sur les sujets les plus divers²⁵⁰. »

Le grand mérite du père Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743) est de rassembler en un même ensemble les recherches consacrées à la Chine depuis plus d'une cinquantaine d'années²⁵¹. Il n'y est jamais allé en personne, ce qui fait de son travail une pure œuvre de cabinet, heureusement vérifiée par le père Contancin, ancien missionnaire de Pékin. Pourtant, en tant que rédacteur des *Lettres édifiantes* pendant plus de trente ans, de 1711 à 1743, il occupe un rôle puissant d'intermédiaire entre Pékin et Paris, entre la cour de l'empereur et les salons de la capitale française, alors curieux de l'Extrême-Orient. Un rapide aperçu des quatre volumes de la *Description* permet de constater combien la géographie y est reine, sauf peut-être dans le troisième tome :

— *Tome I : Idée générale de la Chine ; itinéraires divers ; description géographique des quinze provinces ; abrégé chronologique de l'histoire des vingt-deux dynasties.*

leurs lacs, leurs rivières, leurs montagnes, leurs mines, leurs cités & leurs principales villes, leurs ports, leurs rades, leurs édifices, &c. Avec les mœurs et les usages des habitants, leur religion, leur gouvernement, leurs arts et leurs sciences, leur commerce et leurs manufactures ; pour former un système complet d'histoire et de géographie moderne, qui représentera l'état actuel de toutes les nations. Enrichi de cartes géographiques nouvellement composées sur les observations les plus authentiques, de plans et de perspectives ; de figures d'animaux, de vêtements, habits, antiquités, &c. « Paris, Firmin Didot libraire, quai des Augustins, "à la Bible d'or", M.DCC.XLVIII, avec approbation et privilège du roi », tomes VI-VII, livre troisième : *Description de la Corée, de la Tartarie orientale et du Tibet*, chapitre premier : *Observations géographiques & histoire de la Corée, par le père Jean-Baptiste Régis, jésuite*, « Introduction et carte » (p. 500-501), « Observation géographique » (p. 501-506), « Histoire et révolutions de la Corée » (p. 506-517) ; chap. II (reprise du récit de H. Hamel) : « Naufrage des Hollandais » (p. 517-534), « Description de la Corée » (« Sa situation et son étendue », « Usages et sciences de la Corée », « Commerce et religion de la Corée », « Autorité du roi et gouvernement de la Corée », p. 534-547).

250. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 140. Voir cet ouvrage pour les paragraphes qui suivent, ainsi que Yian Tsouan Lin, *Essai sur le père Du Halde et sa « Description de la Chine »*, Fribourg, 1937.

251. J.-B. Du Halde cite au moins vingt-sept jésuites français qui ont collaboré à sa *Description*. Il a aussi utilisé les travaux des pères M. Martini et F. Verbiest que nous avons introduits précédemment, ainsi que de beaucoup d'autres.

— Tome II : *Gouvernement, police, armée, noblesse, agriculture, artisanat, mode de vie, voyages, cérémonies, monnaie, commerce. Langue et grammaire, littérature, extraits de livres chinois.*

— Tome III : *Religion et morale ; situation du christianisme. Les sciences, la poésie, le théâtre, la médecine, les plantes.*

— Tome IV : *Description de la Tartarie chinoise, de la Corée, du Tibet. Catalogue des latitudes et des longitudes ayant servi à l'établissement des cartes.*

Semblable en cela à un nombre important de ses contemporains, Jean-Baptiste Du Halde est certain que la Chine est alors le plus grand et le meilleur « royaume » connu. Au sein de la barbarie, elle impose aussi l'image d'une civilisation miraculeusement préservée :

« Lorsqu'après avoir quitté l'Europe on aborde aux terres les plus voisines de l'Afrique, ne semble-t-il pas que l'on soit tombé dans un autre monde ? Les peuples même des Indes, quoique un peu moins grossiers, ont tant d'impolitesse, lorsqu'on les compare à nos nations civilisées, qu'ils peuvent passer pour demi-barbares. Qui aurait cru qu'au bout de tant de barbarie, se trouverait un peuple puissant, policé, habile dans les Arts et appliqué aux sciences²⁵². »

L'un des points forts de la *Description* apparaît dans ce que Numa Broc appelle les « régions allogènes » lorsqu'il précise que, « avec la Chine extérieure, du Halde aborde un domaine pratiquement vierge²⁵³ » : on y découvre les présentations du Tibet et de la Corée. Si l'éloignement a empêché les jésuites de visiter le Turkestan et le Tibet, c'est la conjoncture politique plus que la géographie qui leur interdit l'accès à la Corée, pourtant fort proche. Ce pays ne sera donc connu que par l'intermédiaire d'envoyés chinois qu'ils chargent de relevés précis et par les annales anciennes conservées à Pékin, qu'ils ne cessent d'explorer de manière systématique.

Le succès de l'œuvre de Jean-Baptiste Du Halde est considérable, autant dans les milieux scientifiques que dans les cercles mondains. Elle est ainsi rapidement traduite en Angleterre en 1736 et réimprimée en Hollande (en français) en 1737. En 1747 paraît une traduction allemande, suivie en 1774 d'une édition russe. Le jugement du géographe Nicolas Lenglet-Dufresnoy semble bien refléter l'opinion européenne la plus courante au XVIII^e siècle : « Par le moyen de cette description, beaucoup plus parfaite que celle du P. Martini, on peut dire que l'on connaît à présent la Chine avec autant de détail et de précision que la France, ou que les États de l'Europe. » Et le grand explorateur et sinologue Paul Pelliot lui fait écho en 1926 : « Pour beaucoup de régions de Chine propre, nous en sommes encore réduits au cadre établi par les levés des Jésuites dans le premier quart du XVIII^e siècle²⁵⁴. »

252. J.-B. Du Halde, *Description*, t. I, p. 2. On le voit, l'ancienne conception de l'Europe au centre du monde et des humanités monstrueuses aux bornes de la Terre était encore présente sous un verni moins épais. Voir à ce titre la scène du souper des philosophes dans *Zadig* de Voltaire, qui reprend en partie la même image de la Chine, mais en répartissant inversement les zones de plus ou moins grande civilisation, puisque plus le convive est proche de l'Europe de l'Ouest, moins il est raffiné. Au contraire, plus on se dirige vers la Chine, plus la politesse règne.

253. N. Broc, *op. cit.*, p. 144.

254. *Ibid.*, p. 149.

3 – Les *Observations géographiques* du père Jean-Baptiste Régis chez Jean-Baptiste Du Halde (1735)

« Le P. du Halde avait eu [...] à sa disposition un mémoire très étendu, composé par le P. Régis, l'un des missionnaires qui allèrent, sur l'ordre de l'empereur Kang hi, faire des levés géographiques en Tartarie, pour composer la carte. C'est de ce mémoire intitulé *Nouvelle géographie de la Chine et de la Tartarie*²⁵⁵ que le P. du Halde a tiré tout ce qu'il rapporte sur l'histoire de ce levé gigantesque aussi bien que de la meilleure partie des informations géographiques de sa "Description"²⁵⁶. »

De Jean-Baptiste Régis, tel qu'il apparaît chez Jean-Baptiste Du Halde, nous relèverons avant tout, et pour les atténuer ensuite, trois défauts majeurs :

1) L'absence de récit qui viendrait donner à la description l'expérience directe qui lui manque et permettrait de situer mieux les informations soumises sous la forme d'observations vécues. La prédominance qui en découle des éléments géo-historiques par rapport aux éléments humains, aux mœurs et coutumes, lesquels sont esquissés de manière extrêmement brève.

2) Le fait que cette description soit plutôt une somme qu'une synthèse, incapable de tisser les liens nécessaires entre les différents éléments abordés.

3) Le caractère trop fortement centré sur une Corée considérée uniquement par rapport à la Chine et à ses données culturelles. Au fur et à mesure de la lecture que nous ferons de cette référence importante du XVIII^e siècle, nous allons revenir sur ces points.

Dans sa relation – qui dépend en grande partie de sources chinoises (qu'il dit tenir du « seigneur tartare » : Kang-hi lui-même), mais aussi d'observations faites alors qu'il effectue des relevés topographiques sur la frontière entre la Chine et la Corée, et enfin du récit des mandarins chinois partis mesurer la péninsule sur ses ordres –, le père Jean-Baptiste Régis se place à un autre niveau que Hendrick Hamel²⁵⁷. Il se limite à trois aspects descriptifs : la géographie, certains aspects de la culture qui mettent en scène les hommes (très brièvement) et surtout l'histoire, le tout en relation étroite avec l'empire Chinois et la dépendance qu'il impose. La description du Hollandais, quant à elle, est d'abord secondaire, elle n'est ainsi pas publiée avec la première édition du récit ; elle met pourtant l'accent sur des aspects propres à la culture coréenne sans aucune comparaison avec la Chine, que le voyageur ne connaît pas. Elle est également plus précise. Le père Jean-Baptiste Régis, lui, ne peut s'appuyer sur aucun récit de voyage personnel dans la péninsule. De plus, ses objectifs sont autres et répondent surtout aux buts fixés par la Compagnie et par l'administration Mandchoue, pour le compte de laquelle il vient effectuer des relevés. Il met principalement l'accent sur les données géographiques et les méthodes de mesure, ainsi que sur l'histoire « diplomatique » du royaume, dans ses relations avec ses voisins chinois, mongols, mandchous et japonais. On sent l'intérêt politique et diplomatique principalement tourné vers la Chine. Jean-Baptiste Régis et Hendrick Hamel sont ainsi, dans leurs différences et à tous points de vue, les dignes représentants de deux types d'expériences importantes pour l'époque. Ils s'opposent moins qu'ils ne se complètent, ce que l'abbé Prévost comprendra parfaitement, lequel saura les introduire l'un à la suite de l'autre en les commentant, tentant ainsi de dépasser l'unique somme pour composer la synthèse que revendiquera son œuvre. Mais revenons

255. B.N. Fr 17242.

256. V. Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, p. 168. L'ouvrage de V. Pinot présente une étude très précise et très riche des missions jésuites en Chine et de leur influence.

257. Le fait qu'il ne puisse pas pénétrer en Corée et reste sur la frontière est alors quelque peu étrange, dans une Europe où les frontières sont aisément franchissables, avant que les nationalismes n'imposent leurs lois nouvelles et leurs contrôles policiers qui interdisent l'accès aux étrangers.

au « premier » Jean-Baptiste Régis, celui de Jean-Baptiste Du Halde, la plus originale et la plus purement jésuite des deux versions.

A – La géographie

Dès l'entrée en matière, on note le caractère « encyclopédique » de l'entreprise, laquelle cherche avant tout à nommer, à classer, à définir les limites et à mesurer :

« Le Royaume de Corée est appelé par les Chinois *kao li*, & par les Tartares *Mantcheoux*, leurs voisins, *Solho*²⁵⁸. On trouve encore dans les Livres Chinois le nom de Tchaossien, soit que ce fût alors le nom de la partie Occidentale la plus connue, soit que dans ce temps-là on nomma ainsi la Ville Capitale²⁵⁹.

« Je ne croi pas qu'il soit nécessaire de rapporter ici les autres noms qu'on a donnés pour un temps à ce Royaume : il suffit de sçavoir, que depuis bien des siècles on lui donne communément le nom de *Kao li*²⁶⁰, & qu'on ne trouve point d'autre nom dans l'Histoire de la famille Impériale Yuen du douzième siècle.

« Ce Royaume est borné au Nord par l'ancien pays des Tartares Orientaux, assez connus sous le nom de *Mantcheoux*, depuis qu'ils se sont rendus les maîtres de la Chine. Il confine à l'Occident avec la Provinse Chinoise, nommée dans les Livres, tantôt *Leao tong*, & d'autre fois *Quan tong*, qui est séparée de la Tartarie Orientale par une palissade de bois, que les Chinois appellent un mur de bois, *Mou teou tching*. La Mer ou se trouvent quelques Isles, le borne à l'Orient & au midi.

« Ainsi la Corée s'étend du Septentrion au midi, de près de neuf degrés, commençant environ au trente-quatrième degré jusqu'au quarante-troisième de latitude. Sa largeur de l'Orient à l'Occident est inégale & un peu moindre, n'ayant dans sa plus grande étendue d'Orient en Occident qu'environ six degrés²⁶¹. »

Nous comprenons donc, dès l'introduction, la démarche de Jean-Baptiste Régis. Elle est celle de ses confrères. Partant du nom, de ses variantes et origines (nous pouvons voir d'où il tire ses sources), il aborde rapidement la position géographique de la péninsule dans la région, par rapport aux espaces de référence déjà connus. On devine en bien des points le rapport militaire. L'auteur introduit ensuite les travaux cartographiques dont il a la responsabilité. Il fait part des limites rencontrées par ceux-ci du fait de l'impossibilité de pénétrer le royaume. Il justifie l'intérêt scientifique de son entreprise en présentant les techniques utilisées pour les mesures de distance et d'altitude et en concluant qu'il « faudroit encore quelques observations sur les côtes méridionales & orientales, pour n'avoir plus rien à souhaiter sur la Corée ». Il en vient ensuite à une description plus précise de quelques grandes caractéristiques oro-hydrographiques intérieures, relevant ainsi en premier lieu celles que nous connaissons déjà, les premières à être remarquées lorsque l'on arrive sur la frontière nord :

« Les fleuves les plus considérables, qui font sa defense autant que les richesses font *Yalou* & *Toumen*, qui font nommez sur la Carte en langue *Mantcheou Yalou oula, toumen oula*. Le mot *oula*

258. On retrouve ici très certainement une variante du terme mongol, *Solanga*, introduit par G. de Rubrouck, et de *Solangi*, présenté par Plancarpin.

259. Il s'agit en fait de Chosŏn (조선, 朝鮮), nom de la dynastie régnante, donné au royaume lui-même.

260. Koryŏ (고려, 高麗), nous l'avons vu, étant le nom de la précédente dynastie, à l'origine du nom actuel de la Corée.

261. J.-B. Du Halde, *Description*, t. IV, p. 423-424.

a en langue *Mantcheou*, le même sens que le mot Chinois *Kiang*, qui signifie fleuve : c'est pourquoi les Chinois appellent ces deux fleuves, *Yalou kiang* & *Toumen kiang*.

« L'un & l'autre sortent de la même montagne, une des plus hautes du monde. Les Chinois l'appellent *Tchang pe chan*, & les Mantcheoux *Chan alin*, c'est-à-dire, montagne toujours blanche. L'un de ces fleuves a son cours du côté de l'Orient, & l'autre du côté de l'Occident : ils sont tous deux assez profonds, & médiocrement rapides : l'eau en est très-belle. Le cours des autres rivières que nous n'avons pas vûes, est marqué sur la Carte, suivant les mesures des Coréens²⁶². »

Le mont Paektu est encore une fois mis en avant par la description, ainsi que les deux grands fleuves de la frontière. Ils n'apparaissent pourtant pas ici comme des barrières naturelles, mais simplement comme des éléments caractéristiques du relief. Bien qu'impénétrable, la Corée n'est plus présentée comme une terre trop profondément repliée. Elle est au contraire objectivée et passée au moule d'une présentation qui se veut avant tout systématique. C'est en Occident la première référence scientifique importante relative à la péninsule coréenne. On peut noter de manière indirecte une certaine dualité naturelle entre les « richesses » qu'offrent les deux fleuves et l'altitude extrême de la montagne. Nous rencontrerons plus loin – comme nous l'avions relevé chez Hendrick Hamel – cette juxtaposition d'éléments divers évoquant une nature riche tout autant que sauvage.

B – La culture

Vient ensuite une page et demie de « renseignements » divers, rapidement esquissés. Ce sont des informations d'ordre « culturel » telles qu'elles peuvent être rendues par un observateur qui n'en est justement pas vraiment un, qui ne se fait que le rapporteur d'éléments communiqués par des tiers chinois, lesquels ne font que répondre à des questions sans laisser libre cours à leurs propres impressions. Cette trop courte partie contraste tout de même avec le caractère quelque peu figé de la présentation géographique qui précède sur deux pages. Elle allège également l'exposé du développement historique qui va ensuite s'étendre sur quatre pages. Elle n'en révèle pas moins les défauts de ce genre de description qui se contente de juxtaposer des informations (situation du pays, forme, dimensions, rivières, montagnes, climat, ressources, villes, etc.) sans qu'un essai de liaison ou de corrélation soit tenté. Il s'agit bien là d'une somme avec ses qualités, mais aussi ses défauts, et non pas d'une synthèse, contrairement à ce que nous pourrions observer chez l'abbé Prévost.

Au sujet des limites rencontrées par cette géographie descriptive qui ne traite pas du lien nécessaire entre la terre et ses habitants, entre le paysage et sa pratique, revenons à Numa Broc, lequel confirme que nous n'en sommes encore qu'au stade de l'observation et pas encore de l'impression ; que nous n'en sommes pas, surtout, au stade de l'expérimentation (description/narration) qui usera à l'excès, dans le courant du XIX^e siècle, du « pittoresque » et de l'« anecdotique », sur quoi nous reviendrons largement :

« La médiocrité de la géographie descriptive s'explique peut-être par l'insuffisance de ces outils indispensables à toute discipline qui veut dépasser les tâtonnements : un vocabulaire et des concepts. Si la science est une langue bien faite, la géographie est loin d'être arrivée à maturité, et avant Bernardin de Saint-Pierre, "l'art de rendre la nature", et en particulier les paysages exotiques est dans l'enfance. La plupart du temps, on ne "sent" pas la personnalité des régions. Cette impuissance à rendre les paysages, qu'ils soient banals ou grandioses, a frappé depuis longtemps les critiques : "on ne devait connaître qu'assez vaguement les paysages, car aucun des voyageurs du XVII^e ou du XVIII^e siècle n'avaient le don de (les) décrire..." [...] Si les "mots" pour rendre la nature n'existent pas, n'est-ce pas que la "chose" intéresse peu ? Hors d'Europe, hors d'une culture

262. *Ibid.*, p. 424.

qui adoucit et humanise ses contours, la nature brute et sauvage n'est plus qu'affreuse solitude où le voyageur ne porte ses pas qu'à regret. Loin de songer à peindre des contrées inconnues, il ne relève que ce qui peut intéresser les marins, les géographes ou d'éventuels colons : tracé des côtes, relief, accidents de terrain, source et cours d'eau, difficultés de parcours, nature des sols, ressources naturelles, emplacements des villages... Aussi, inventer un langage pour parler de la nature et des objets naturels semble bien être le dernier souci des voyageurs²⁶³. »

Francis Affergan va plus loin encore. Il montre combien nous sommes là en présence de l'impossibilité de rendre les altérités, de faire goûter les différences. Ainsi, toutes les références à la Corée que nous découvrons chez Jean-Baptiste Régis sont liées à son impossibilité de parler « autrement » d'un *autre* qui est avant tout absent, mais qui est aussi, pour le père jésuite, doublement différent : ni français d'une part ni chinois de l'autre :

« Lorsqu'il s'agira de rendre compte des îles, caps, anfractuosités, embouchures et promontoires, la *description* suffira puisque le procès de sa manifestation consiste à "voir et savoir en même temps". Mais en ce qui concerne les hommes et les cultures, l'embarras sera à la mesure de la difficulté. Comment indiquer, décrire et signifier des mœurs, des coutumes et des habitus ? On peut à la rigueur dénommer des lieux d'habitation, délimiter des villages et des tribus, cerner des circonscriptions en référence à la forêt ou à la mer. Mais l'être de l'altérité échappera. En témoignent les bouleversantes tentatives effectuées par Thevet ou par Munster et Belleforest, lesquels se rendent compte de l'impraticabilité d'une description de l'Autre, n'ont de cesse de se rabattre sur la nature, ou à la rigueur sur des procédés comparatifs avec d'autres cultures [*c'est ce qui se passe avec la Corée qui est lue à travers le moule chinois*]. Par la carte [*entreprise qui motive le voyage de Jean-Baptiste Régis dans l'Est*], la géographie montre bien qu'elle ne peut que représenter des différences contiguës et continues et non des ruptures ou des arythmies²⁶⁴. »

Le premier motif qui va suivre la présentation géographique – comme chez Georges Ducrocq d'ailleurs et chez d'autres voyageurs du XIX^e siècle –, c'est celui de la maison coréenne et des différents types de murailles. Comme si, après avoir évoqué l'espace au sens large (le territoire), il fallait parler de l'espace le plus étroit, mais aussi le plus personnel : la demeure. L'aspect humain de la civilisation semble être ici révélé avant tout par l'habitat, signe de développement, marque d'une vie qui a échappé à la caverne et à la cabane et qui organise son rapport au quotidien géographique, climatique et culturel à travers la mise en place d'un lieu de vie qui a avant tout pour fonction de protéger, mais aussi d'indiquer symboliquement la position que l'on occupe dans la société et ses rapports avec la nature. Rien ne peut alors mieux révéler, pour l'observateur, l'adaptation d'un peuple à son environnement que l'habitat. La maison, c'est l'espace plié aux besoins de l'être. La maison – la poétique de l'espace de Gaston Bachelard nous le révèle – est bien autre chose qu'un simple lieu de repos, c'est toute une représentation de notre rapport au microcosme et au macrocosme. C'est notre rapport direct avec l'imaginaire, c'est « notre coin du monde. Elle est notre premier univers²⁶⁵ ». En ce sens, nous pouvons établir par nous-mêmes un rapport avec la géographie que

263. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 191.

264. Francis Affergan, *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1987, p. 33.

265. Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1989 (1957), p. 24. Cf aussi, p. 26 : « Notre but est maintenant clair : il nous faut montrer que la maison est une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. Dans cette intégration, le principe liant, c'est la rêverie. Le passé, le présent et l'avenir donnent à la maison des dynamismes différents, des dynamismes qui souvent interfèrent, parfois s'opposant, parfois s'excitant l'un l'autre. La maison, dans la vie de l'homme, évince des contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain. »

l'on vient juste de quitter :

« Les maisons des Coréens sont d'un seul étage & assez mal bâties, ainsi que nous l'on dit les Tartares, lorsque nous n'étions qu'à quatre lieues de la première ville de Corée : ces maisons sont de terre à la Campagne, & ordinairement de briques dans les villes²⁶⁶. »

Extrême simplicité donc, et même pauvreté. Vient ensuite la présentation du nom de la capitale (qui est en fait celui de la région au cœur de laquelle elle se trouve encore aujourd'hui), qui sert de prétexte à une « mise en avant » de l'importance de l'utilisation de certains termes pour les Chinois, lesquels acceptent difficilement de partager avec d'autres le sentiment qu'ils ont d'occuper le centre du monde civilisé :

« La Capitale se nomme sur la Carte King ki tao [contrairement à Martino Martini, Jean-Baptiste Régis commet ici une erreur, car il ne s'agit en fait pas de la capitale, mais de la région du *Kyong-ki do* (京畿道), la dernière syllabe -do signifiant "province"], & c'est ainsi que les Coréens l'appellent : mais les Chinois l'appellent *Kong ki tao*. La raison est qu'on ne souffre point dans le Palais de l'Empereur, que pour nommer les autres Cours on se serve du mot Chinois *King*. Ce mot, disent les Chinois, n'est fait que pour signifier la Cour de leurs Empereurs²⁶⁷. »

Le développement occupe quelques paragraphes composés d'exemples du même type, qui montrent le désir des Chinois de conserver leurs privilèges linguistiques et symboliques sur les pays tributaires. Puis Jean-Baptiste Régis aborde brièvement le vêtement :

« Les Coréens sont vêtus à la manière Chinoise du tems de la dernière famille des Empereurs nommez *Tai ming*. Ils portent une robe à longues et larges manches, un bonnet haut, & de figure comme carrée, une ceinture faite en cercle, des bottes de peau, de toile, ou de satin²⁶⁸. »

On ne peut faire plus bref, même s'il ne s'agit que des seuls vêtements officiels des lettrés. Nous verrons combien l'abbé Prévost sait donner des précisions, rapides, mais qui rendent plus vivante la présentation tout en l'enrichissant et indiquant des possibilités de variation. On sent ici, chez Jean-Baptiste Régis, que tout cela n'est qu'accessoire et n'a guère qu'une importance anecdotique puisque les éléments de la culture coréenne sont d'origine chinoise et ne semblent lui apporter rien de nouveau. La géographie et l'histoire sont alors l'essentiel, et il suffit au niveau culturel de donner une liste rapide de motifs qui finalement ne préoccupent guère les jésuites, ni d'un point de vue scientifico-politique (ceux-ci se contentent de l'élaboration de cartes et donc de la collecte de renseignements qui peuvent y contribuer, ou encore qui s'intéressent à l'histoire des dynasties de la région de manière à démontrer la supériorité de la dynastie Mandchoue qui règne alors sur la Chine et de nombreux pays tributaires comme la Corée), ni même d'un point de vue religieux (la Corée n'étant à ce titre considérée que comme un point d'appui pour des tentatives vers des missions au Japon).

Après les vêtements et sans aucune transition, nous découvrons la langue, ce qui permet de toucher un point qui deviendra essentiel au XIX^e siècle, mais qui ne semble pas ici avoir une trop grande importance. La seule constatation qui ressort de cette rapide mention, comme pour les autres caractéristiques culturelles, c'est la subordination à la Chine et à sa culture, fait que nous constatons dès les premières lignes de cette *Observation*, laquelle repose en grande partie sur la « comparaison » avec l'empire du Milieu :

« Leur langue est différente de la langue Chinoise & de la Langue Tartare ; c'est pourquoi quand ils vont à la Chine, ils mènent avec eux un Interprète. L'Empereur en a aussi à ses gages & à *Peking*, & à *Fong hoang tchin*, par où ils sont obligés d'entrer à la Chine.

266. J.-B. Du Halde, *Description*, p. 425.

267. *Ibid.*

268. *Ibid.*

*any cases he after all is unable to do so. Thinking of these, my people, with compassion, We have newly devised a script of twenty-eight letters, only that it become possible for anyone to readily learn it and use it to advantage in his everyday life*²⁷². »

Malheureusement, cette invention destinée au peuple coréen ne reçoit pas un accueil très favorable de la part des lettrés. Ceux-ci souhaitent conserver leur monopole et leur accès au savoir en continuant de favoriser le difficile système des caractères chinois, cela malgré la création par le roi d'un bureau des publications en *hangul*²⁷³. En fait, ce sont surtout les femmes du palais, les épouses et les filles de la noblesse qui vont dans un premier temps utiliser cette écriture pour leur correspondance. L'administration, elle, continue d'utiliser les caractères chinois (jusqu'à aujourd'hui encore, dans la partie sud du pays, puisqu'en Corée du Nord ils ont été proscrits). Ainsi, il faut attendre assez longtemps avant de pouvoir avoir accès à une littérature populaire rédigée dans l'alphabet spécifiquement coréen.

Dans son *Confucius*, René Étiemble évoque le roi Sejong et la création de son alphabet, relevant à la fois l'importance de ce monarque éclairé qui répond au modèle que nous rencontrerons chez Voltaire (le mythe du « sage chinois »), mais aussi le rapport que la langue des Coréens entretient avec la nature :

« On doit à ce souverain accompli l'invention [...] surtout de l'écriture coréenne *E Tjei Houn Min Tjeng Eum*, ou *La Véritable Prononciation enseignée au peuple*, ouvrage composé par le roi (1446) : "Ému de pitié, j'ai inventé vingt-huit caractères qui seront facilement appris de tous et serviront à tous les besoins quotidiens." Ils permettent à tous d'étudier aisément la pensée de Confucius ; sans compter qu'ils notent le bruit du vent dans les arbres, le hululement de la chouette, le coassement de la grenouille²⁷⁴. »

On comprend mieux ce qui se passe pour nos observateurs jésuites, qu'aucun document officiel ni aucun mandarin chinois ne doit informer de ce qui paraît encore, au XVIII^e siècle, être une écriture « futile » principalement destinée à la correspondance privée entre femmes. Les quelques lignes de Jean-Baptiste Régis sur la langue des Coréens servent plutôt à introduire ce que sont leurs tendances religieuses, à une époque où le bouddhisme a perdu le pouvoir qui était le sien durant la dynastie Koryô, et où le confucianisme, bien connu des jésuites, impose ses rites depuis la fin du XV^e siècle. Nous apprenions avec Hendrick Hamel que les Coréens n'avaient pas de religion et faisaient quelques « grimaces » devant des idoles, ce qui n'empêchait pas le Hollandais de décrire sur trois pages les temples et la vie qu'y menaient les moines. Chez Jean-Baptiste Régis, nous ne rencontrons aucune observation directe relative à la religion, sauf dans les deux paragraphes qui évoquent justement le christianisme :

« On n'a jamais prêché la Religion Chrétienne dans la Corée, quoique quelques Coréens ayent été baptisés en différens tems à Péking. Pour le faire d'une manière fiable, il faudroit en avoir la permission de l'Empereur de la Chine, chose plus difficile à obtenir que jamais, depuis que cette Mission est presque tout-à-fait détruite, par la défense que le *Li pou* a faite en 1724.

« Mais il paroît certain que si par un miracle de la miséricorde de Dieu sur cette Nation, la Chine se faisoit Chrétienne, la conversion de la Corée & de la Tartarie ne seroit qu'une affaire de peu d'années. Telle est la dépendance où ces pays sont de la Chine, & l'estime que les Nations voisines

272. Lee Ki-baik, *op. cit.*, p. 192.

273. La Corée est, avant même la Chine, l'inventrice de l'imprimerie. Voir à ce sujet A. Peuvrier, « Les origines de l'imprimerie dans l'Extrême-Orient », dans *Mémoires de la Société sino-japonaise*, n° VI/3, Paris, 1887 ; Ernest Satow, « Further Notes on Movable Types in Korea and Early Japanese Printed Books », *Transaction of Asiatic Society of Japan*, n° X/II, 1882, p. 252-259. Voir aussi R. Étiemble, *Confucius*, p. 258 : « Comme quoi la passion confucéenne pousse les "vrais rois" vers le progrès technique ! Si la Corée dépassa la Chine et devança l'Europe dans l'art de l'imprimerie, elle le doit, c'est incontestable, au zèle confucéen de son roi Htai Tjong [*sic*]. »

274. *Ibid.*, p. 259-260.

font des Chinois²⁷⁵. »

Ici encore, le point de vue se réfère exclusivement à la Chine. La Corée semble relativement peu développée en matière de religion, ce qui laisse à penser au bon père que le christianisme serait un réel bienfait pour le royaume.

Après la religion, Jean-Baptiste Régis entreprend de nous donner un très rapide aperçu du gouvernement et de la justice des Coréens. Il le fait une fois encore à travers le modèle chinois, lequel est de plus en plus présent. On ne peut guère faire plus dans le minimalisme, ce qui ne laisse d'étonner si l'on établit une comparaison avec ce qu'écrivait Hendrick Hamel soixante-dix ans plus tôt. Encore une fois, nous devons nous rappeler que là n'est pas le but du travail entrepris par le jésuite :

« La forme du Gouvernement de Corée est fort semblable à celui de la Chine. Le Royaume est divisé en huit Provinces, & chaque Province en diverses juridictions, qui ont les mêmes droits, & les mêmes prérogatives, que les Villes qu'on nomme [?] à la Chine, ont sur celles qu'on appelle *Hien*.

« Quand il s'agit de punir un Criminel, on ne lui met pas un baillon à la bouche, selon ce qui se pratique en Chine, lorsqu'il y a quelque raison particulière de le mettre ; mais on lui jette un sac sur la tête, qu'on fait descendre jusqu'aux pieds, soit à dessein de cacher sa honte, soit afin d'en être le maître²⁷⁶. »

Pour terminer sur les caractéristiques diverses de ce royaume – et avant d'aborder la partie plus historique se référant aux annales chinoises –, le père Jean-Baptiste Régis décrit très rapidement ce que d'autres présentent dans le cadre des caractéristiques géographiques : les fruits du sol et autres productions diverses du royaume, données capitales de la représentation des nations (nous verrons Voltaire vanter l'antériorité de la Chine et celle de ses richesses agricoles, lesquelles ont permis l'émergence d'une civilisation prestigieuse)²⁷⁷ :

« Ce que la Corée a de plus précieux, c'est la récolte de la fameuse plante du *Ginseng*, & la chasse des zibelines. On fait aussi un très grand commerce de papier de coton qui est fort & de durée. On s'en sert dans le Palais même de l'Empereur pour coller les fenêtres, & pour d'autres semblables usages. Quoique tous les ans il en vienne une grande quantité, il ne laisse pas de se vendre plus cher qu'à aucun autre papier de la Chine²⁷⁸. »

Là encore, les informations ne mettent en avant que des productions servant avant tout à la Chine et dont la réputation demeurera dans de nombreux témoignages²⁷⁹. Alors que Hendrick Hamel parlait de l'orge et du riz, du coton et du chanvre, du plomb et de l'argent, « du bétail et de la volaille et de beaucoup d'autres choses²⁸⁰ » qui importaient pour sa propre vie quotidienne et celle des Coréens, Jean-Baptiste Régis ne signale que des productions « génériques » en rapport avec les importations chinoises et les intérêts scientifiques (ginseng) ou artistiques (le papier) de certains de ses frères.

Il en vient rapidement à un domaine qu'il maîtrise enfin parfaitement : les archives du Céleste Em-

275. J.-B. Du Halde, *Description*, p. 426.

276. *Ibid.*, p. 426.

277. Pour définir l'état d'une « civilisation », G. W. Hewes considérait la maîtrise des techniques agricoles comme étant un indicateur de premier ordre.

278. J.-B. Du Halde, *Description*, p. 426.

279. En ce qui concerne le papier, voir les autres remarques du père Matteo Ripa à la fin de ce chapitre, ainsi que le chapitre IX consacré à Paul Claudel dans ses relations avec Victor Segalen et sa « collection coréenne » d'œuvres poétiques françaises imprimées à Pékin sur du papier coréen dont il sait merveilleusement vanter les qualités.

280. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 67.

pire et la description qu'elles donnent des dynasties coréennes successives. Mais quelques mots d'abord sur le ginseng et les zibelines : ces deux « produits » participent de manière discrète aux motifs qui alimentent le thème d'une nature sauvage, faite de montagnes et de forêts où se pratiquent depuis l'époque primitive la chasse et la cueillette.

Nous retrouvons dans le ginseng la plante rare qui se cache sur les pentes difficiles d'accès, dans le nord du pays. Avec la zibeline, nous rencontrons l'animal sauvage qui permet de confectionner des vêtements contre le froid. Les productions de la Corée exploitées par la Chine sont aussi celles qu'elle ne trouve pas chez elle en quantité suffisante. Indirectement, on oppose ici la civilisation chinoise des plaines agricoles et de l'élevage (la culture) à la civilisation coréenne de la cueillette et de la chasse (la nature). Ce dernier point nous rappelle l'anecdote citée par de Guillaume de Rubrouck au sujet des animaux à l'état semi-sauvage. Il participe surtout à la constitution de la représentation du « bon sauvage », lequel viendra plus tard équilibrer celle du « sage oriental ».

C – L'histoire

Il ne s'agit pas là de l'*Histoire abrégée de la Corée*²⁸¹ que Jean-Baptiste Du Halde place à la suite des *Observations* de Jean-Baptiste Régis. La partie qui nous intéresse ici commence à la page 426 et se termine à la page 430. Elle est entièrement construite sur des annales chinoises et s'ouvre sur une information rappelant l'ancienneté du royaume : « La Corée est un Royaume très-ancien, comme il est aisé de le montrer par les annales, & les plus anciens livres de la Chine. » Nous retrouverons ce thème chez Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*. Suit un descriptif des périodes importantes, surtout caractérisées par les relations de la péninsule avec la Chine et les autres puissances extérieures. Cet exposé est relativement sec. Il ne tient compte que de ce que l'abbé Prévost appellera les « révolutions » de la Corée, les principaux changements considérés à travers l'histoire des familles au pouvoir, des renversements et des alliances. La dernière phrase indique le calme de la situation politique au début du XVIII^e siècle, puisque « la Corée jouit depuis un grand nombre d'années des douceurs de la paix²⁸² ». C'est une manière indirecte de louer la suzeraineté sino-mandchoue, laquelle régente au mieux ses frontières et ses rapports avec les peuples vassaux.

Jean-Baptiste Régis, chez Jean-Baptiste Du Halde, reste un « technocrate ». Il se limite véritablement à une Corée « technique », principalement géographique et historique, ces deux domaines de la connaissance étant à la base de la politique scientifique, diplomatique et religieuse des jésuites de Chine, mais aussi à la base des entreprises occidentales de « découverte » des civilisations lointaines. Les Coréens, en tant que peuple original, n'occupent pratiquement aucune place au sein de leur territoire et de leur histoire. Ce qui intéresse l'observateur indirect, c'est la terre dans son positionnement spatial et temporel, au sein d'un ensemble culturel et diplomatique où s'affirme la prédominance sino-mandchoue. Cet aspect strictement « géopolitique » semble, dans un premier temps, être un inconvénient dans le processus de représentation, si on compare le texte aux intérêts du Moyen Âge et surtout au récit et à la description de Hendrick Hamel, lesquels sont centrés sur la présence humaine plus que sur les caractéristiques historico-géographiques. Il présente pourtant des points positifs, dans le fait qu'il nous apporte la première référence « scientifique » importante relative à la Corée. Cette description ne doit ainsi pas être considérée en dehors de l'entreprise qui est à son origine et dont nous aurons à reparler avec Jean-Baptiste d'Anville : la constitution d'un vaste ensemble cartographique. L'étude de la seconde version de Jean-Baptiste Régis, celle de l'abbé Prévost, onze ans plus tard, fait mieux apparaître ce que pareille présentation a de positif.

281. J.-B. Du Halde, *op. cit.*, p. 431-451.

282. *Ibid.*, p. 430.

4 – L’Histoire générale des voyages de l’abbé Prévost

« Depuis le XVI^e siècle, innombrables sont les compilations qui offrent au public des “extraits” ou “abrégés” de voyages ; pourtant, le lecteur du XVIII^e siècle, qui veut s’instruire ou se distraire sans effort excessif, ne saurait se lancer dans les recueils déjà anciens de Ramusio [*Delle navigazioni e viaggi*, 1550] ou de Hakluyt [*The Principal Navigations, Voyages, Traffics and Discoveries of the English Nation*, 1588] et il serait vite rebuté par les vingt-cinq volumes (en latin !) de Théodore de Bry [*Peregrinationes in Indiam orientalem et Indiam occidentalem*, 1590-1634], ou par la pesante compilation de Thévenot [*Relations de divers voyages curieux*, 1664-1672]. Aussi, est-ce à un véritable besoin que répond la grande *Histoire Générale des Voyages* de l’Abbé Prévost, dont la publication commence en 1746²⁸³. »

C’est donc en 1745 qu’Antoine-François Prévost d’Exiles (1697-1763)²⁸⁴, qui cherche à obtenir son indépendance intellectuelle par la voie de la carrière littéraire, s’installe dans une maison à Chaillot. Encouragé par Jean-Frédéric de Maurepas, ministre de la Marine, et par le chancelier Henri François d’Aguesseau²⁸⁵, il y commence la publication de son *Histoire*²⁸⁶. Il s’agit d’abord, pour les sept premiers volumes, d’une traduction, réalisée sans autorisation, de l’œuvre de John Green, la *New General Collection of Voyages and Travels*, publiée par Thomas Astley en Angleterre sous forme de livraisons périodiques entre 1745 et

283. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 188.

284. Rappelons le très rapide portrait livré par l’*Encyclopædia universalis* dans sa version électronique (1995) : « Prévost d’Exiles est l’homme de toutes les contradictions : tour à tour moine et soldat, janséniste et jésuite, moraliste chrétien et philosophe libertin, il n’est d’aucune secte, d’aucun parti. Il ne se sent libre ni en France, ni en Angleterre, ni en Hollande ; rêvant de s’évader et revenant toujours à ses chaînes, il n’est nulle part chez lui ; il est, du nom même qu’il s’est donné, Prévost “d’Exiles”. Roi de ses douleurs et de ses chimères, il écrira des romans, dix ou douze, parfois interminables, souvent inachevés, composés coup sur coup, enchevêtrés et qui se développent comme une seule comédie humaine, incertaine et poignante. Un seul bref récit, plus énigmatique, plus ambigu que les autres, les a tous éclipsés : *Manon Lescaut* nous cache en partie Prévost et l’un des plus grands massifs romanesques du XVIII^e siècle. Il est vrai que l’œuvre elle-même est contradictoire, improvisée, aléatoire ; mais ce voyage dans le “monde souterrain” du cœur, en un temps où l’ironie, l’esprit, le savoir-faire tenaient souvent lieu du génie, ce dangereux voyage reste une aventure sans égale. [...] c’est seulement à partir de 1746 qu’il accède de haute lutte à la place qu’il souhaitait : éditeur de l’*Histoire des voyages* (15 vol. de 1746 à 1759). » Sur l’abbé Prévost, voir aussi Claire Éliane Engel, *Le Véritable Abbé Prévost*, Monaco, éditions du Rocher, 1958 ; Henri Roddier, *L’Abbé Prévost : l’homme et l’œuvre*, Paris, Hatier-Boivin, 1955 ; Jean Sgard, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968 ; *id.*, *L’Abbé Prévost. Labyrinthes de la mémoire*, Paris, PUF, 1986.

285. Jean-Frédéric de Maurepas, ministre de la Marine, procure à l’abbé Prévost les cartes géographiques. Le chancelier Henri François d’Aguesseau achemine pour lui les feuilles de l’édition anglaise en dépit de la guerre entre les deux pays.

286. Par l’intermédiaire d’un texte établi par Jean-Paul Sermain, les « Avertissements de l’*Histoire des voyages* » ont été réédités dans les *Œuvres de Prévost*, sous la direction de J. Sgard, ouvrage publié avec le concours du Centre national des lettres, Presses universitaires de Grenoble, 1985, t. VII, p. 395-468. Dans l’introduction à cette réédition, J.-P. Sermain rappelle l’importance de cette œuvre à son époque (p. 397) : « L’*Histoire Générale des voyages* est aujourd’hui presque totalement tombée dans l’oubli. [...] Pourtant, Jean Sgard [« Prévost : de l’ombre aux lumières (1736-1746) », dans *Studies on Voltaire and the 18th Century*, vol. XXVII, institut et musée Voltaire, Les Délices, Genève, 1963, p. 1479-1487] et Michèle Duchet [« L’Histoire des Voyages : originalité et influence », dans *L’Abbé Prévost, actes du colloque d’Aix-en-Provence, 20-21 décembre 1963, Publications des Annales de la faculté des lettres, éditions Ophrys, Aix-en-Provence, 1965*] ont été parmi les premiers à signaler l’importance de l’*Histoire* dans le mouvement des idées au XVIII^e siècle. Ils ont reconnu notamment qu’elle était apparentée par son dessein et son envergure à la grande entreprise quasi concomitante du *Dictionnaire raisonné des Arts et des Sciences*. On fut non moins surpris d’apprendre qu’elle avait exercé une influence considérable auprès des philosophes, des géographes, des naturalistes et des voyageurs, non seulement à l’époque de sa publication, mais bien longtemps après. »

1747²⁸⁷. Les tomes I et II paraissent chez Firmin Didot, avec privilège du roi du 23 janvier 1746, les tomes III et IV en 1747, les tomes V et VI en 1748. En 1749, l'abbé Prévost publie le tome VII et termine la partie de l'ouvrage principalement traduite de l'anglais, les éditeurs britanniques ayant cessé leur publication et abandonné l'entreprise. L'abbé continue seul et doit réunir des relations venant de tous les pays du monde, traduire et condenser, afin de composer un recueil qu'il veut homogène. Il semble que la partie en trois temps consacrée à la Corée, bien que présente dans l'ouvrage anglais, soit plutôt une présentation réalisée directement à partir des versions françaises originales de Jean-Baptiste Régis, de Jean-Baptiste Du Halde et de Hendrick Hamel. En 1750 paraît le tome VIII ; il s'agit désormais d'une œuvre originale de l'abbé Prévost. Les tomes et les années vont ensuite se suivre : tome IX en 1751, tome X en 1752, tome XI en 1753, tome XII en 1754, tome XIII en 1756, tome XIV en 1757. En 1759, avec le tome XV, s'arrête la contribution de l'abbé Prévost à l'entreprise²⁸⁸.

Dès la publication des premiers volumes, le succès est au rendez-vous²⁸⁹. L'ouvrage de l'abbé Prévost est effectivement bien supérieur à ceux de ses prédécesseurs. Il est d'abord bien plus complet et accueille, sous des formes variées, l'ensemble des relations de voyages publiées dans les pays d'Europe depuis le xv^e siècle. Ainsi, en dehors des classiques des Indes orientales et occidentales, l'abbé Prévost présente des régions qui sont alors nouvelles pour beaucoup et d'un exotisme souvent différent : la Sibérie, le Kamtchatka, le Groenland, les Terres australes, etc., dont la nouveauté passionne un siècle curieux de découvertes dans le Pacifique, notamment du mystérieux « continent austral ». L'autre grand avantage de ce travail impressionnant tient à la conception de l'ouvrage lui-même, qui obéit en effet à des règles précises d'ordre et de méthode. Ainsi, les relations ne sont plus présentées les unes à la suite des autres, sans fil conducteur. Le but n'est pas seulement d'effectuer un classement chronologique ou géographique, il faut aussi éviter les répétitions fastidieuses pouvant gêner la lecture. Pour cela, l'abbé Prévost suit le modèle anglais qui le guide d'abord, en séparant les aventures des voyageurs des enseignements qu'ils peuvent tirer de leurs voyages :

« Le plan est en effet assez singulier : le journal de chaque voyageur et le récit de ses aventures sont disjoints de ses “observations”, et celles-ci rapprochées de celles des autres voyageurs sur les mêmes régions. La raison alléguée est que cette confrontation sert à corriger les erreurs des uns et des autres. On trouve donc d'une part des “extraits” des voyageurs, d'autre part des “réductions”, où sont groupées toutes les remarques sur les mœurs, les usages, les religions, etc. Quand une question demande de plus longs développements, on y ajoute des “dissertations particulières sur le fond de la difficulté”. Comme le souligne la “préface du traducteur”, l'objet des auteurs anglais n'est pas “l'histoire des pays où les voyageurs ont pénétré, mais seulement l'histoire de leurs voyages et de leurs observations²⁹⁰”. »

287. Les rapports de l'abbé Prévost avec l'Angleterre sont anciens : « Au reste, Prévost lui-même avoue que cette métropole [Londres] est “le centre où toutes les richesses du monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce”. L'abbé, qui fut précepteur chez le directeur de la *South Sea Company*, sir Eyles, savait ce qu'il en était. Si Paris fait figure de capitale européenne, Londres est une capitale mondiale. Les voyageurs se disent tous impressionnés par le spectacle de la Tamise couverte de vaisseaux : deux mille navires qui relient, commodément sinon rapidement, la grande île à tous les points du globe. [...] “Les Anglais pensent profondément” (La Fontaine, “Le Renard anglais”). Il fut un temps où l'on allait chez eux pour “apprendre à penser” ; dans le premier tiers du siècle on empruntait à leurs écrits surtout des idées ; ensuite on y chercha aussi des émotions. » (R. Pomeau, *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, p. 72-73 et p. 83.

288. « Pour serrer l'actualité de plus près, trois volumes de suppléments et un Atlas verront le jour entre 1761 et 1770. Après la mort de Prévost (1763) c'est son ami Meunier de Querlon qui poursuivra sa tâche. La collection des vingt in-quarto sera condensée en vingt-trois in-octavo par La Harpe de 1780 à 1786. » (N. Broc, *op. cit.*, n6, p. 88.)

289. Selon H. Roddier, *op. cit.*, p. 177 : « *L'Histoire des Voyages* fit plus pour le prestige de Prévost auprès de ses contemporains que tous ses autres ouvrages. »

290. Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, Buffon, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Diderot*, postface de Claude Blanckaert, Paris, Maspero, 1971. Nous utilisons l'édition au format de poche : Paris,

Pour chaque domaine géographique, après avoir signalé avec précision les itinéraires des différents témoins, il retire de tous ceux qui ont voyagé dans le même pays les éléments qui relèvent de l'histoire et de la géographie afin d'en composer une synthèse²⁹¹. On a justement reproché à l'abbé Prévost d'avoir trop corrigé et arrangé ses auteurs, d'avoir éliminé le « merveilleux » au profit du « vraisemblable »²⁹². Sa méthode présente pourtant l'avantage de permettre un accès facile à ce que l'on cherche, le « pittoresque » et l'aventure dans les « relations », mais également aux informations classées de manière plus savante dans les « descriptions ». La méthode avait déjà été utilisée pour la publication du récit et de la description de Hendrick Hamel. Elle sera fortement développée au sein d'un même texte chez les « explorateurs » de la fin du XIX^e siècle. Par ailleurs, l'abbé Prévost fait preuve d'un esprit de synthèse original. Il prend en compte des références parfois trop discrètes, qui viennent ici apporter des éléments originaux à un texte ou à un récit plus célèbre, mais un peu rapide sur certains aspects. Ainsi, en rassemblant et coordonnant l'ensemble des renseignements disponibles sur de nombreux pays, l'auteur livre à ses lecteurs un matériel à la fois plaisant et instructif, construit de façon élaborée. Il évite le désordre dans lequel les informations sont présentées dans nombre de témoignages de voyageurs. On voit combien cet ensemble permet de pallier les faiblesses que nous signalions pour la version de Jean-Baptiste Régis chez Jean-Baptiste Du Halde, de relativiser et de mieux situer la description, de lui donner plus de vie. D'autre part, les « étrangers » sont plus présents chez l'abbé Prévost, lequel tente de combler le manque que Francis Affergan évoque lorsqu'il parle de la difficulté de dire l'*autre* et, au contraire, de la facilité de le définir uniquement par des caractéristiques géographiques et historiques qui ne le font pas vivre dans sa différence. Là où le « premier » Jean-Baptiste Régis ne met en avant qu'une particularité spatio-temporelle (un « autre espace » dans un « autre temps »), l'abbé Prévost situe – à l'exemple de Hendrick Hamel qui se pose pourtant moins de questions – une réalité qui prend en compte le fait humain.

Même si l'*Histoire des voyages* demeure un travail de cabinet, elle apparaît comme le bilan de trois siècles de découvertes plutôt que comme une invitation à de nouvelles explorations. Malgré ce caractère « passif », nous sommes là devant une œuvre majeure, à la fois dans sa méthode, mais aussi dans sa matière :

« Ainsi, Prévost fait-il preuve d'un réel génie encyclopédique et l'on a pu noter une parenté et une certaine complémentarité entre deux œuvres presque exactement contemporaines²⁹³ : l'*Histoire des Voyages*, comme l'*Encyclopédie*, est née de la traduction puis de l'adaptation d'une œuvre britannique ; de plus, Prévost a le souci de présenter un tableau « raisonné », c'est-à-dire méthodique et critique des connaissances géographiques de son temps. Avec les *Lettres Édifiantes et Curieuses*, plus originales mais moins « philosophiques », l'*Histoire des Voyages* constituera jusqu'à la fin du

Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1995, p. 81-82. Il ne s'agit pas en fait de la « préface du traducteur », mais de l'« avertissement » du tome V (1748), p. III : « Quoique les Anglais a-t-on dit, promettent dans ce recueil un système complet d'histoire et de géographie moderne, leur objet n'est pas l'histoire des pays où les voyageurs ont pénétré, mais seulement l'histoire de leurs voyages et de leurs observations ; de sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumières pour la géographie et l'histoire en général, c'est par accident, si l'on ose employer ce terme, et parce qu'en visitant divers pays les voyageurs n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. »

291. M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* : « Après avoir représenté chaque voyageur dans les courses pour remplir leur objet, qui est l'histoire des voyages, [les auteurs Anglais] tirent de tous ceux qui ont voyagé dans le même pays ce qui appartient à l'histoire et à la géographie des mêmes lieux, pour en composer un corps qu'ils appellent Réduction, auquel chaque voyageur contribue suivant son habileté et ses lumières. »

292. *id.*, « Aspects de la littérature française de voyages au XVIII^e siècle », *Cahiers du Sud*, 1966, p. 8 (cité par N. Broc, *op. cit.*, n.7, p. 189).

293. « L'on peut sentir une parenté d'inspiration entre l'*Histoire des Voyages* et l'*Encyclopédie*, dont les privilèges furent d'ailleurs accordés à peu d'intervalle, en 1745 et 1746. Les deux ouvrages d'une certaine manière se complétaient. » (J. Sgard, « Prévost : de l'ombre aux lumières », 1484-1485.)

siècle une mine inépuisable de faits et d'idées pour les savants comme pour les philosophes²⁹⁴. »

L'œuvre de l'abbé Prévost participe ainsi à l'effort commercial et surtout colonial de l'État²⁹⁵. Elle répond aussi au goût du moment pour les « relations » de voyages et apporte à son auteur une réputation méritée d'homme de science. Méritée, car – Numa Broc le souligne – l'ampleur et la qualité de l'*Histoire des voyages* l'apparentent à l'*Encyclopédie*. Ce rapprochement est compréhensible, si l'on pense qu'alors les récits de voyage couvrent, au siècle des Lumières, un champ fort large de connaissances – lesquelles sont aujourd'hui compartimentées – qui vont de la géographie à l'anthropologie, en passant par la diplomatie et l'histoire. La philosophie de l'époque ne serait pas ce qu'elle est sans la présence, dans la plupart des bonnes bibliothèques, de ces relations qui sont comme des fenêtres ouvertes sur un monde que l'on souhaite mieux connaître, mais aussi sur l'homme et son histoire.

« À première vue, il n'y a pas de solution de continuité entre le "siècle classique" et le "siècle éclairé", si ce n'est que l'accroissement rapide du marché du livre contribuera à créer les conditions matérielles de ce qu'on a appelé l'âge d'or de la littérature géographique. Bien qu'on manque de chiffres précis, on peut en effet présumer, en se basant sur les statistiques de la production imprimée française, que le nombre de récits de voyage a au moins quintuplé jusqu'à l'aube de la Révolution²⁹⁶. »

Ainsi, un bon exemple est la bibliothèque de Voltaire, qui compte 133 récits de voyage, soit 3,5 % de l'ensemble. Entre 1806 et 1808, une bibliographie en six volumes recense 5 562 titres français et étrangers. Dans *L'An deux mille quarante*, Louis-Sébastien Mercier rêve de détruire « seize cent mille voyages et un milliard de romans²⁹⁷ ». Commerce, philosophie et colonialisme ont besoin d'une représentation toujours plus précise du globe, de ses terres, ses eaux et ses climats, mais aussi de sa flore, de sa faune, de ses habitants et de leurs mœurs, de leurs productions. À partir de 1763, et tout au long du XIX^e siècle, c'est la marine de guerre – nous le verrons largement avec la Corée en commençant avec Jean-François de La Pérouse – qui prend en charge les grandes explorations maritimes, avec l'aide des institutions académiques et autres sociétés de géographie. L'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost n'en représente pas moins une œuvre unique, une œuvre de cabinet accomplie seul (comme celles de Jean-Baptiste Du Halde en 1735 et de Charles Dallet en 1874), au service de l'une des grandes entreprises éditoriales du siècle des Lumières :

294. N. Broc, *op. cit.*, p. 189.

295. Rappelons M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, p. 85: « [...] l'œuvre se ressent de la condition nouvelle de Prévost, devenu écrivain à gages : *L'Histoire des voyages* est une commande officielle et doit servir de stimulant à une politique d'expansion. »

296. F. Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, p. 231.

297. Les informations de ce paragraphe proviennent de la notice de Jean Goldzink relative à cette œuvre de l'abbé Prévost dans Jean-Pierre de Beaumarchais et Daniel Couty, *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Paris, Bordas, vol. II (lettres D-J), p. 901. Au sujet de la bibliothèque de Voltaire, M. Duchet (*Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, p. 68-69) « compte 133 livres de voyage sur un total de 3 867 ouvrages. Arrêtons-nous sur ces chiffres, puisqu'il va nous falloir revenir à Voltaire. Le décompte exact s'établit ainsi : sur un total de 3 867 titres, 133 concernent la littérature des voyages : 19 recueils, collections ou histoires générales [*dont 48 volumes pour l'abbé Prévost en édition in-12 et 34 volumes pour les Lettres édifiantes*] ; 7 voyages autour du monde [...] ; 2 livres sur les Terres australes [...] ; 26 sur les Indes Occidentales ; 4 seulement sur l'Afrique ; un sur les Moluques [...] ; 8 sur les régions du Nord ; 70 titres enfin concernent les Indes Orientales, dont 16 la Chine. À quoi il convient d'ajouter un choix important de livres de géographie. [...] On peut conclure de cet inventaire que Voltaire s'intéresse plus aux civilisations orientales qu'au monde sauvage, plus aux religions qu'aux mœurs, mais qu'il possède cependant sur l'Amérique, l'Afrique, les Terres australes et les découvertes faites au Nord de l'Asie ou de l'Europe, à peu près tout ce qui mérite attention en son temps, par la qualité des auteurs ou la nouveauté de leurs relations. C'est, pourrait-on dire, une bibliothèque modèle, où l'on ne décèle, par rapport aux autres, ni lacune importante, ni lecture inédite. Son examen confirme ce qu'on pouvait penser de la curiosité voltairienne et de son sens de l'actualité. »

« Quelles que furent leurs frictions avec Prévost, les Encyclopédistes et les Philosophes ont beaucoup emprunté à sa monumentale *Histoire*, qui s'interroge sur l'homme, ses passions, sa destinée. Comme ses romans, eux aussi grands voyageurs. Au demeurant, les *Voyages du capitaine Robert Lade* (1744) font la liaison entre les romans et l'*Histoire*²⁹⁸. »

Autre aspect important du travail de l'abbé Prévost, que l'on ne peut négliger, car il permet de considérer mieux sa différence avec d'autres compilateurs : il s'agit du caractère stylistique particulier qui donne un ton unique à l'ensemble et que souligne Michèle Duchet :

« Certes, en dépit de ses prétentions, l'*Histoire des voyages* n'est pas un ouvrage scientifique, au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Prévost ne donne pas les textes originaux des voyageurs : il les récrit, ne pouvant s'empêcher de "répare[r] le style", selon son propre aveu. L'unité du ton, l'élégance de la narration contribuent à l'agrément du lecteur, mais donnent à l'ensemble un tour romanesque, qui a frappé les contemporains. [...] Mais le principal intérêt de l'*Histoire des voyages* [...] est dans la présence constante de l'auteur, à la fois narrateur et historien. Avec Prévost, la littérature des voyages acquiert une saveur en même temps qu'une dignité nouvelle. C'est que Prévost, à la différence de tant de compilateurs, est réellement un amateur de voyages. L'aventure est son domaine, à tous les sens du terme. Romancier du hasard et du destin, il a toujours aimé les péripéties empruntées au récit de quelque voyageur. Sensible au romanesque du dépaysement, il a fait de ses romans des "gestes" aventureuses. [...] Le voyage est donc à la fois pour lui le symbole et le lieu du romanesque. [...] Dans l'*Histoire des voyages*, il reste quelque chose du romancier : l'aisance incomparable de la narration, un intérêt très vif pour les détours et les incidents particuliers de chaque voyage, pour les relations "originales", le désir enfin de "mêler l'agrément à l'instruction"²⁹⁹. »

5 – Les *Observations géographiques* du père Jean-Baptiste Régis chez l'abbé Prévost (1748)

L'abbé Prévost introduit ses références relatives à la Corée au sein des tomes VI et VII de son *Histoire générale des voyages*, dans ce qu'il intitule *L'Histoire générale des voyages depuis le commencement du xv^e siècle*, livre troisième : *Description de la Corée, de la Tartarie orientale et du Tibet*. Il y consacre deux chapitres seulement, le troisième touchant à la « Tartarie sujette à la Chine ». Le premier est une présentation « arrangée » – nous verrons en quoi – des « Observations géographiques & Histoire de la Corée, par le Père Jean-Baptiste Régis, Jésuite ». Elle se compose d'une introduction de l'abbé Prévost³⁰⁰, d'une première partie intitulée « Observations géographiques sur la Corée »³⁰¹ et d'une seconde appelée « Histoire & Révolutions de la Corée »³⁰². Le deuxième chapitre comprend également deux parties :

298. N. Broc, *op cit.*

299. M. Duchet, *op. cit.*, p. 85, p. 87-88.

300. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, p. 500.

301. *Ibid.*, p. 501.

302. *Ibid.*, p. 506. J. Goldzink (dans J.-P. de Beaumarchais et D. Couty, *op. cit.*, p. 901) précise l'intérêt de l'abbé Prévost pour l'histoire par rapport à la géographie, science reine de l'époque. Il précise aussi les limites de cette discipline appliquée à ce type d'ouvrage : « Prévost reprochait à la collection anglaise qu'il traduisait de négliger l'Histoire au profit de la géographie. Maître de son plan et de sa méthode après l'abandon des éditeurs anglais, il propose de "réduire toutes les relations en un seul corps qui formera une histoire suivie" (tome IX). Mais ce travail énorme eût trop retardé la publication : il le reporte au tome XII, sur l'Amérique, où il annonce une "expo-

« Voyage de quelques Hollandois dans la Corée, avec une Relation du Pays & de leur Naufrage dans l'Isle de Quelpaert »³⁰³ de Hendrick Hamel ; et « Description de la Corée ; Sa situation & son étendue ; Mœurs des Habitants »³⁰⁴, du même auteur.

Relevons donc dès à présent les trois avantages que nous semble présenter cette « Description de la Corée » :

A – Particularité de la table des matières

L'originalité de l'entreprise est visible dès la table des matières. Là où le père Jean-Baptiste Du Halde ne présente strictement que Jean-Baptiste Régis, l'abbé Prévost place cet informateur en regard de la relation de Hendrick Hamel, que nous connaissons, mais qui date alors déjà. Elle a l'avantage d'offrir principalement un récit de voyage direct et fort précis, mais aussi de proposer une description bien plus fournie que celle du père jésuite quant aux « Mœurs des Habitants ». Cette double présentation, qui a le mérite d'accueillir, d'une part, les travaux savants d'un missionnaire bien renseigné par de multiples sources chinoises, et, d'autre part, le témoignage d'un marchand, fait réellement le tour des connaissances que l'on a alors du royaume péninsulaire en France, tout en respectant la particularité de chacun des deux témoignages. On peut sans vraiment se tromper affirmer que toutes les connaissances de l'époque sont là. Nous sentons bien que l'ouvrage de l'abbé Prévost souhaite fournir cette synthèse que son auteur désire, et non plus une simple somme, comme cela apparaît lorsqu'on le compare avec la version du père Jean-Baptiste Du Halde. De plus, l'abbé Prévost lui-même, dans son introduction, invite le lecteur à juger de la confiance qu'il convient d'accorder à chacun des deux chapitres en fonction de leur concordance. Un dernier point à souligner : Jean-Baptiste Du Halde ne s'intéresse qu'à la Chine alors que l'abbé Prévost met l'accent sur la multiplicité des découvertes des pays les plus variés et particulièrement les moins connus. Son point de vue n'est donc influencé par aucun biais personnel qui l'attacherait à un pays plus qu'à un autre. Nous le verrons même mettre en valeur la Corée, donnée comme modèle aux nations du monde.

B – Lecture suivie par un résumé en marge

En outre, l'abbé Prévost fait de ses recueils un matériel facilement utilisable. Il suit en cela une habitude éditoriale courante à l'époque : il note en marge de chacun des textes et au fil des pages, des informations brèves qui rappellent en quelques lignes les sujets abordés dans les paragraphes les plus importants. Ces résumés ont un caractère pratique. Ils se substituent à des notes que tout lecteur attentif pourrait souhaiter prendre³⁰⁵. L'abbé Prévost et son éditeur pensent aux utilisateurs de l'ouvrage, qui souhaiteraient

situation générale" limitée aux découvertes et conquêtes des Amériques, un abrégé des récits de voyage, "réduit aux aventures personnelles du voyageur, à ses observations particulières et aux simples recherches de sa curiosité", et enfin des "descriptions" contenant "des remarques de tous les voyageurs sur chaque pays et ses habitants. Mais la partie historique, qui va conduire à celle des journaux, ne s'étendant point au-delà du temps des découvertes et des conquêtes [...], il reste un long espace à remplir ; [...] il ne peut l'être que par divers lambeaux d'histoire, qui se trouvent répandus dans les relations de quelques voyageurs". La lassitude perce, qui conduira à un dernier tome sans Préface de l'auteur ni conclusion générale. »

303. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, p. 517.

304. *Ibid.*, p. 534.

305. Des notes figurent au bas des pages, qui réfèrent à la première version de J.-B. Régis, mais aussi à d'autres parties de l'ouvrage de J.-B. Du Halde, relatives à la Chine, où il semble être question de la Corée. Cette démarche

revenir au livre, s'y retrouver rapidement. Ce qui le rend, encore aujourd'hui, d'un abord plus facile que celui de Jean-Baptiste Du Halde. Ces « sous-titres parallèles » forment aussi un admirable panorama de l'ensemble, saisissable en un coup d'œil³⁰⁶.

L'examen de cette liste nous permet de constater que les « Observations » sont d'abord introduites par l'abbé Prévost, lequel ne nous les livre qu'après avoir pris les précautions normales dans un travail à caractère scientifique. Il justifie d'abord la présence de la Corée à cet endroit de son œuvre. Il précise ensuite les limites de nos connaissances à son sujet, faisant état des sources qu'il présente et incitant le lecteur à juger par lui-même des deux chapitres. Enfin, il explique la façon dont Jean-Baptiste Régis a obtenu ses informations. Il ne se lance donc pas dans l'aventure à l'aveuglette et prend au contraire toutes les précautions possibles afin de fournir un travail scientifiquement égal à l'Encyclopédie :

Justification de la présence de la Corée à cet endroit de son œuvre :

« Quoique le Royaume de Corée ne soit que tributaire de la Chine, sa figuration étant à l'extrémité de l'Asie, notre méthode, qui est d'avancer de l'Est à l'Ouest, nous oblige de le placer, dans ce Recueil, avant cette partie de la Tartarie qui dépend immédiatement de l'Empire Chinois³⁰⁷. »

État limité de nos connaissances sur la Corée :

« Nos Mémoires sont fort stériles sur la Corée. Peu de Vaisseaux Européens ont relâché sur cette Côte. A peine aucun Habitant de l'Ouest y est-il jamais descendu, pour tirer quelques informations des Naturels du Pays [*on voit ici l'intérêt de l'abbé Prévost pour l'étude des êtres plus que pour la seule géographie physique*]. On trouve à la vérité une Relation de quelques Hollandois, qui y firent voile, dit-on, d'une Isle nommée Quelpaert, & qui passerent quelque-tems dans les terres. Mais c'est au Lecteur à juger de la confiance qu'il doit prendre à leur témoignage, après l'avoir comparé avec les Observations dont leur récit sera précédé. Elles sont du père Régis, un des Missionnaires qui furent employés à dresser la Carte de la Chine, & le Père du Halde en a publié l'Extrait³⁰⁸. »

Manière dont Jean-Baptiste Régis a obtenu ses informations :

« Ce Missionnaire géographe n'avoit pas fait le voyage de la Corée ; mais il avoit suivi, d'une mer à l'autre, les limites de ce Royaume du côté du Nord. Des trois autres côtés la Corée est environnée d'eau, & cette observation a verifié qu'on s'est trompé long-tems en la prenant pour une Isle. Régis avoit tiré ses informations sur l'intérieur du Pays, d'un Seigneur tartare envoyé par l'Empereur Kang-hi au Roi de Corée. Mais ce Député, resserré dans des bornes fort étroites, n'avoit pû faire des remarques bien considérables. Il ne sera point inutile, à cette occasion, de citer les termes de Régis. « Les Ambassadeurs de la Corée sont peu respectés à la Chine, parce qu'ils ne représentent qu'un Prince Tributaire. Ils ne font pas même placés entre les Mandarins du second Ordre. On commence par les renfermer dans leur logement ; & lorsqu'on leur accorde la liberté de sortir, ils sont environnés d'espions, sous l'apparence de cortège. » Le Seigneur Tartare, suivant le récit des Missionnaires, n'avoit pas été beaucoup plus libre à la Corée. Il avoit été continuellement observé par des surveillants, qui communiquoient sans cesse à la Cour chaque mot qui sortoit de sa bouche, par le moyen d'un certain nombre d'hommes, placés de distance le long des rues³⁰⁹. »

est révélatrice de l'esprit scientifique et de la mise en avant d'une intertextualité évidente, deux axes qui dirigent le travail de l'abbé Prévost.

306. Cf. annexes 1 et 2.

307. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, p. 500. Il s'agit ici de la Mandchourie.

308. *Ibid.*, p. 500-501.

309. *Ibid.*, p. 501.

On retrouvera plus tard la description de cette surveillance chez le père Pierre Jartoux, lequel en soulignera d'ailleurs la drôlerie. Quant à cette rapide présentation de la suspicion dont Chinois et Coréens font preuve les uns envers les autres, elle provient, sous une autre forme, de la première version de Jean-Baptiste Régis, avec de légères différences de style :

« Pour ce qui est des Ambassadeurs de Corée, comme ils représentent un Roi feudataire & tributaire, ils ne sont traités qu'avec une médiocre distinction : ils n'ont point le pas devant les Grands, ni même devant les Mandarins du second rang. Ils sont comme enfermés dans la maison où on les loge, au moins jusqu'aux premières cérémonies.

« Lorsqu'ensuite ils ont la liberté de sortir, on leur donne un nombre de personnes qui les accompagnent, bien moins pour leur faire honneur, que pour veiller à leur conduite.

« Le Seigneur Tartare envoyé à la Cour du Roi de Corée, nous a dit qu'il avoit été pareillement dans une grande gêne, qu'il y avoit dans son Hôtel des gens qui l'observoient sans cesse, & qui faisoient passer tout ce qu'il disoit jusqu'au Palais par des jeunes gens disposés d'espace en espace le long de la rue³¹⁰. »

C – Adaptations et transformations

Dans un troisième temps, le récit du père Jean-Baptiste Régis (dont la version chez Jean-Baptiste Du Halde n'est, selon l'introduction de l'abbé Prévost, qu'un « extrait ») est commenté, accompagné de précisions et complété, parfois aussi nettoyé de données superflues. Aussi disposons-nous d'informations plus proches de cet esprit de synthèse que souhaite l'abbé Prévost ; des informations qui, surtout, permettent de dessiner une Corée moins dépendante de la Chine, une péninsule enfin considérée pour elle-même. Les renseignements qu'il ajoute ne proviennent pas tous d'autres sources, mais bien du même Jean-Baptiste Régis, à travers une version différente de celle que donne Jean-Baptiste Du Halde, certainement découverte dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. Nous donnerons quelques exemples pris dans la partie relative aux mœurs, qui mettent en scène plusieurs transformations du texte.

a – Premier exemple de transformation. Esprit de synthèse et précisions quant aux sources : la maison coréenne.

Version Du Halde (déjà mentionnée) :

« Les maisons des Coréens sont d'un seul étage & assez mal bâties, ainsi que nous l'on dit les Tartares, lorsque nous n'étions qu'à quatre lieues de la première ville de Corée : ces maisons sont de terre à la Campagne, & ordinairement de briques dans les villes. »

Version Prévost (accompagnée des notes) :

« Les maisons des Coréens n'ont qu'un étage, & sont mal-bâties (4). Elles sont de terre à la campagne, & la plupart de brique dans les villes (5).

« [note (4) : L'auteur dit (p. 382) qu'elles sont couvertes de chaume & que les Coréens n'ont pas de lits]

« [note (5) : Du Halde, Vol. II.]³¹¹ »

310. J.-B. Du Halde, *Description*, p. 425.

311. Abbé Prévost, *op. cit.*, p. 503.

D'une part, la version de l'abbé Prévost élimine toute trace d'un narrateur présent sur les lieux et du récit des Tartares. D'autre part, elle apporte en note des précisions qui viennent du même Jean-Baptiste Régis chez Jean-Baptiste Du Halde. Rien ne peut mieux montrer l'esprit de synthèse de l'abbé Prévost. Il présente le narrateur et ses envoyés dans l'introduction, puis ensuite les ignore pour ne se consacrer qu'à l'objet de sa description. Le passage est donc plus court, mais aussi plus complet si l'on tient compte de ces notes qui apportent justement des informations nouvelles, lesquelles complètent la présentation.

b – Deuxième exemple de transformation. Informations nouvelles : les vêtements des Coréens

Version Du Halde (déjà mentionnée) :

« Les Coréens sont vêtus à la manière Chinoise du tems de la dernière famille des Empereurs nommez *Tai ming*. Ils portent une robe à longues et larges manches, un bonnet haut, & de figure comme carrée, une ceinture faite en cercle, des bottes de peau, de toile, ou de satin. »

Version Prévost :

« Ils sont vêtus comme les Chinois l'étoient sous la race de Tay-min ; c'est-à-dire qu'ils portent une longue robe à grandes manches, un grand bonnet carré, une ceinture, des bottines de cuir, de toile ou de satin [...]. Leurs bonnets sont généralement fourrés, & leurs habits sont de brocard. Les femmes bordent de dentelles leurs jupes de dessus & de dessous. L'habit ordinaire des personnes de qualité est une étoffe de soie couleur de pourpre. Les lettrés font distingués par deux plumes qu'ils portent sur leur bonnet. Dans les festes publiques leurs robes sont richement ornées d'or et d'argent³¹². »

Ici, ce ne sont pas seulement des précisions qui sont ajoutées en notes. Plus de la moitié de cette référence est nouvelle et provient de sources semble-t-il assez diverses. Les renseignements sont beaucoup plus précis. Ils donnent des informations sur les vêtements féminins, les tissus et les couleurs. Le même phénomène de transformation est appliqué à la description des châtiments :

Version Du Halde (déjà mentionnée) :

« Quand il s'agit de punir un Criminel, on ne lui met pas un baillon à la bouche, selon ce qui se pratique en Chine, lorsqu'il y a quelque raison particulière de le mettre ; mais on lui jette un sac sur la tête, qu'on fait descendre jusqu'aux pieds, soit à dessein de cacher sa honte, soit afin d'en être le maître³¹³. »

Version Prévost :

« Les châtiments ont peu de rigueur à la Corée [*Hendrick Hamel dit exactement le contraire, nous l'avons cité, parlant d'une justice fort sévère*]. Des crimes qui passent pour capitaux dans d'autres Pays, ne sont punis ici que par le bannissement dans quelque Isle voisine. Mais un fils, qui maltraite de paroles son pere ou sa mere, est condamné à perdre la tête. Les fautes légères exposent le coupable à la bastonnade. On jette sur la tête de ceux qui doivent subir quelque châtiment un sac qui leur tombe jusqu'aux pieds, autant pour adoucir leur humiliation que pour les châtier avec plus de liberté³¹⁴. »

Les informations ne sont pas parfaitement identiques d'un texte à l'autre. Elles ont simplement trait à un châtiment chez Jean-Baptiste Du Halde, et donnent plus à réfléchir sur la différence et l'altérité chez

312. *Ibid.*

313.- J.-B. Du Halde, *op. cit.*, p. 426.

314. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, p. 504.

l'abbé Prévost. Cet exemple, ajouté aux précédents, et particulièrement aux points que nous allons maintenant soulever, montre bien que la grande originalité de l'abbé Prévost est d'échapper à la description géographique pour tenter de dire l'*autre*, d'abord dans ce qu'il n'est pas par rapport au *même*, dans ce fait évident à l'époque qu'il représente son image inversée. Ainsi, les Coréens ne sont pas ici caractérisés par « ce qu'ils font », mais par le fait que ce qu'ils font est contraire à ce que nous faisons nous-mêmes. Les procédés de l'abbé Prévost n'ont pas seulement pour but de nous fournir une description plus poussée de la Corée : ils nous imposent l'*autre* dans sa différence, même si celle-ci n'est que textuelle. Une troisième technique utilisée par l'auteur de l'*Histoire* va dans ce sens :

c – Troisième exemple de transformation. Restructuration du texte et ajout de paragraphes : « Figure & caractère des Coréens ; Armes, mariages, sépultures des Coréens ; Goût de leurs Sçavans pour la musique »

Nous aimerions montrer ici que l'abbé Prévost restructure plus profondément le texte original. Il lui ajoute des parties entièrement neuves par rapport à la *Description* du père Jean-Baptiste Du Halde, tentant ainsi d'aller dans un sens que Francis Affergan considérait comme difficile : l'exposé de l'altérité, la description de l'*autre*, ce à quoi ne nous introduit pas la première version de Jean-Baptiste Régis (1735).

Revenons aux maisons et aux vêtements. Dans l'édition de 1735, la description des maisons ouvre la page 425 alors que celle des vêtements vient la fermer. De l'une à l'autre, on rencontre les évocations du nom de la capitale, des relations avec la Chine, des ambassadeurs des deux pays que l'abbé Prévost préfère présenter dans son introduction, comme nous l'avons signalé, afin de montrer d'où proviennent les sources de Jean-Baptiste Régis. Ces éléments n'ont rien à voir avec la présentation des aspects matériels de la vie quotidienne, que laisserait imaginer pourtant la description des maisons coréennes. L'abbé Prévost, lui, restructure, car il regroupe les éléments par des liens thématiques. Ainsi, dans sa page 503, les maisons et les vêtements ne sont séparés que par un paragraphe de dix lignes en rapport plus étroit avec les demeures et l'habillement – paragraphe qui présente l'avantage d'être complètement original. Il s'agit de la mention marginale intitulée « Figure & Caractère des Coréens », sur laquelle nous allons insister du fait de sa valeur informative. Elle concentre en quelques phrases une quantité importante de motifs et de thèmes que nous retrouverons chez Voltaire. Nous avons jusqu'à maintenant tous les éléments de base qui serviront à la construction du mythe de « l'homme naturel » : voici désormais ceux qui alimenteront, moyennant l'ajout de quelques autres observations de Hendrick Hamel, l'autre grand mythe du XVIII^e siècle, celui du « sage oriental ».

« Les Coréens sont généralement bien-faits & d'un naturel fort doux. Ils ont du goût pour les sciences. Ils sont passionnés pour la danse & la musique. Leurs provinces du Nord produisent les hommes les plus vigoureux du Royaume & les meilleurs soldats. Ki-tse, dont nous parlerons bientôt, avoit établi parmi eux de si bonnes loix, que l'adultère & le vol y étoient inconnus³¹⁵. Les portes de leurs maisons ne se ferment jamais pendant la nuit. Quoique les révolutions de leur Gouvernement leur ayent fait perdre quelque chose de cette ancienne innocence, on peut encore les proposer pour modèle aux autres Nations³¹⁶. Mais leur Pays est rempli de femmes de débauche, & les jeunes gens

315. R. Étienne (*Confucius*, p. 260) parle de ce roi qui n'est autre que Sejong, que nous avons évoqué en introduisant l'alphabet coréen : « Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, régnait sur la terre un vrai roi, un de ces *wang* vers lequel soupirait Mencius. De l'aveu d'un prêtre catholique, ce temps "fut l'âge d'or de la Corée et du Confucianisme". À roi savant, peuples instruits ; à roi sage, peuples heureux ; à roi vertueux, peuples dévoués au bien public. Cela se passait au XVI^e siècle. La Corée, depuis lors, n'eut que trop d'occasions de pleurer son grand roi. »

316. Cette habitude de considérer positivement les peuples nouvellement découverts est à l'époque courante dans les "relations" des ordres religieux, ce que souligne P. Martino dans *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, p. 108 et 116 : « À vrai dire les contemporains de Voltaire n'ont jamais bien distin-

des deux sexes y sont trop libres³¹⁷. »

Nous sommes là au cœur d'un ensemble de motifs et de thèmes qui vont largement contribuer à dresser les représentations coréennes que Voltaire reprendra en partie, lesquelles correspondent également à une anthropologie en voie de formation au XVIII^e siècle :

« L'espace humain se constitue donc à partir de deux images opposées : d'un côté des nations civilisées, emportées par un mouvement qui les éloigne sans cesse davantage de leur condition primitive, de l'autre, des peuples sauvages, sans écriture et donc sans passé, brutalement arrachés à une durée immobile et jetés dans le creuset des races et des civilisations. Monde sauvage et monde civilisé s'affrontent et se définissent l'un par l'autre, l'un contre l'autre, irréconciliables dans le temps et dans l'histoire³¹⁸. »

Malgré cette opposition notée par Michèle Duchet, nous retrouvons bien, dans les quelques lignes de l'abbé Prévost, les deux caractéristiques thématiques qui forment nos premières images coréennes : les aspects positifs du « bon sauvage » (naturel fort doux, hommes vigoureux au Nord, ancienne innocence, jeunes gens trop libres, débauche des femmes, etc.), mais aussi du « sage chinois » (goût pour les sciences, modèle pour les autres nations, etc.). Ces deux caractères sont déjà esquissés par Hendrick Hamel lorsqu'il évoque certains motifs spatiaux (la rudesse géographique de certaines parties du territoire – la frontière nord –, mais aussi les cultures bien tenues) ainsi que certains motifs humains (l'impossibilité d'échapper au pays, mais également le goût pour l'éducation). Avant de revenir à ce passage de l'abbé Prévost, nous rappellerons rapidement ce que sont ces deux grandes constructions imaginaires que nous avons introduites au chapitre précédent. « Paradis perdus et retrouvés », comme les nomme Jean Meyer dans *L'Europe et la conquête du monde*³¹⁹, elles nous accompagneront quelque temps. Si elles ne datent pas du XVIII^e siècle, elles s'y montrent sous les jours les plus variés :

« L'anthropologie existe avant d'être nommée [...]. La réflexion, portant comme il fut longtemps dit sur les mœurs et les coutumes exotiques, est le commencement d'un savoir nouveau. L'anthropologie s'informe et se forme à partir de l'étonnement éprouvé au-delà des frontières culturelles à l'intérieur desquelles la naissance localise chaque homme [...]. Ce savoir et cette éducation qui se font à partir de l'extérieur deviennent tôt les moyens d'une évaluation, d'une critique sociale et d'une philosophie politique moins aut centrée. Le XVIII^e siècle français établit cet usage, au moment où s'impose le projet d'une anthropologie qualifiée de "science générale de l'homme". Le sauvage n'est plus seulement vu sous les aspects de l'étrangeté ; il devient le "primitif", la figure des "premiers temps" ; il prend place dans une histoire des origines de forme mythique. Ainsi se trouvent constitués les couples nature-culture, sauvage-civilisé, qui commandent "tout le fonctionnement de la pensée

gué le Japon de la Chine, et ils se réservaient seulement de penser que les Japonais étaient plus chinois encore que les Chinois de Chine ! Entre les missionnaires des deux pays, il y avait eu une rivalité amusante : chacun exaltait ses catéchumènes ; et si le père Du Halde s'extasiait sur la vertu des Chinois, le père Charlevoix, non sans quelque aigreur, s'empressait de lui représenter que les Japonais étaient de beaucoup supérieurs. Le public en retenait seulement que tous les peuples de l'Extrême-Asie étaient vertueux. [...] Ignorance, vice, bêtises, pratiques détestables, les bons missionnaires tournaient tout à bien, par l'espérance qu'ils avaient d'envoyer plus tard vers le ciel une nouvelle âme chrétienne. Cette disposition d'esprit les rendit fort inhabiles à observer [J.-B. Du Halde, dans la préface de sa Description de la Chine (1735), leur en fait déjà quelque reproche], ou plutôt (cela est trop dire) elle nuança d'une teinte particulière leurs observations ; ils virent tout à travers leurs joies d'apôtre récompensé, et l'image de l'Orient se déforma en même temps qu'elle se gravait dans leur esprit. Ils l'admiraient avec une béate bonne volonté avant même de le connaître vraiment. »

317. Abbé Prévost, *op. cit.*, p. 504.

318. M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, p. 26.

319. J. Meyer, *L'Europe et la conquête du monde, XVI^e-XVIII^e siècle*.

anthropologique jusqu'au XIX^e siècle", par le jeu des mises en parallèle et des antithèses³²⁰. »

Le *Trésor de la langue française*³²¹ indique pour « sauvage » : « I. Conforme à l'état de nature, qui n'a pas subi l'action de l'homme. — Bon sauvage : [P. réf. à la théorie défendue par J. J. Rousseau dès ses premiers écrits] Individu qui n'a pas été en contact avec la société et aurait gardé de ce fait certaines qualités considérées comme idéales. II. Qui évoque l'état de nature, antérieur aux formes de civilisations dites évoluées. »

Dès 1580, dans la première édition des *Essais*, Montaigne regroupe ses réflexions sur la découverte du « Nouveau Monde » dans le chapitre « Des cannibales »³²². Son propos, alternant pittoresque à caractère ethnographique et réflexions philosophiques, s'organise justement autour de l'opposition civilisation/sauvagerie que présente Georges Balandier. Il construit la supériorité du mode de vie « sauvage » sur son contraste avec les mœurs des « civilisées ». Sa réflexion s'appuie sur une nature considérée dans les règles qu'elle impose. Ainsi, sur le plan social mais aussi humain, la vie des sauvages semble supérieure à celle des civilisés, puisqu'ils vivent en suivant des lois « naturelles ».

La thématique du « sauvage » vivant loin des pièges et des vices de la civilisation est, au XVIII^e siècle, une donnée qui dépasse la simple satire que l'on trouve dans les œuvres fictives qui, telles *Les Lettres persanes*, ne permettent qu'un unique effet de miroir volontiers déformant. Dans *Lire l'exotisme*, Jean-Marc Moura a montré à quoi répond ce thème déjà ancien³²³. À travers ce qui devient rapidement un mythe confluent plusieurs éléments de la pensée du siècle : la sensibilité d'un public de plus en plus large pour les voyages ; la confiance optimiste dans une nature que l'on connaît et que l'on explique de mieux en mieux, de laquelle on se sent de plus en plus proche ; le désir enfin de porter sur ses semblables un regard plus critique. Comme le dit René Étiemble dans *L'Europe chinoise*, le « bon sauvage » est un « excellent argument contre la tradition chrétienne et monarchique ». À notre monde aux rapports sociaux complexes, il oppose une société que l'on peut considérer dans les deux sens du terme « sans histoires », simplement favorisée et dépourvue de nos vices les plus divers (crime, argent, mensonge, etc.)

Jean-Baptiste Du Tertre, dans *l'Histoire générale des Antilles*, publiée une dizaine d'années avant les *Essais* de Montaigne, écarte le stéréotype plus ancien du sauvage cruel et inhumain, qu'un certain Moyen Âge esquissait déjà à l'extrémité orientale du monde européen. Il voit en lui de véritables vertus, absence de vices et sociabilité des plus simples. De même, par son « bon sens », le Huron de Louis-Armand de La Hontan, dans ses *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage* (1703)³²⁴, dénonce les contradictions et les obscurités d'un christianisme fermé sur lui-même, les préjugés et les abus d'une société française qui n'est pas encore celle des Lumières. De son côté, dans *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724), le père Lafitau vante l'innocence des Iroquois, leur ignorance du luxe et des subtilités du droit civil. Le pays iroquois est présenté comme le lieu où s'est épanouie une sage oligarchie, étrangement proche de celle proposée par la Grèce antique.

320. G. Balandier, « L'histoire, la science et la logique commune », « La connaissance de l'extérieur », dans *L'Univers philosophique*.

321. *Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle* (1789-1960), Paris, CNRS, Gallimard, 1992, t. 15.

322. Rappelons que *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* du protestant Jean de Léry date de 1578 et surtout que le premier en France à mettre en valeur la matière exotique du « bon sauvage » est André Thevet dans *Singularités de la France antarctique*, en 1557. L'origine de l'image peut en fait être découverte dans le *Mundus novus*, la fameuse lettre d'Amerigo Vesputi datant de 1503, qui devient, lors de sa publication et grâce à ses qualités littéraires, l'une des œuvres les plus recherchées de la littérature de voyages au XVI^e siècle.

323. Voir, pour cette partie de notre exposé, J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 63-64.

324. Il s'agit en fait d'un ouvrage en trois tomes, dont les deux premiers sont *Nouveaux Voyages* et *Mémoires de l'Amérique septentrionale*. Nouvelle édition : *Dialogue de Monsieur le baron de Labontan et d'un Sauvage dans l'Amérique*, édition présentée et annotée par Henri Coulet, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1992.

Mais c'est chez les philosophes du XVIII^e siècle que le mythe va occuper, dans l'échange d'idées, une place de toute première importance³²⁵. Voltaire définit l'homme naturel idéal dans son *Homélie sur l'athéisme* comme « ayant reçu de la nature un corps sein et robuste, un sens droit, un cœur honnête ». Il porte pourtant sur les Indiens d'Amérique un regard sévère et les décrit, dans son *Essai sur les mœurs*³²⁶, comme vivant « à la manière des ours ». Pourtant, ils servent ses idées, et c'est là la principale utilisation qui en sera faite. Ainsi, dans *Candide* (1759), les Oreillons ressemblent à des singes, mais ils n'aiment pas les jésuites qu'ils mettent à la broche. L'Eldorado du conte est, d'autre part, une critique manifeste, réalisée par le mariage d'un thème utopiste avec la figure du « bon sauvage ». Dans un autre conte, *L'Ingénu*, l'auteur met en évidence, à travers l'actualisation du même mythe, les maux qui minent les sociétés européennes dites « civilisées ».

Diderot, en 1772, reprend à son tour ce thème. Derrière la liberté sexuelle des Tahitiens qu'il met en scène dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, se cache une société idéale où « un homme ne peut être la propriété d'un souverain, un enfant la propriété d'un père, la femme la propriété de son mari, un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon. [C'est] l'image idéale d'une société libérée de tous les despotismes et où chacun serait maître de soi, maître chez soi³²⁷ ». Dans le discours utopique de Diderot, l'univers naturel des primitifs apparaît philosophiquement comme bien supérieur à la France des Lumières. Comme il le fait dans *Le Neveu de Rameau* (1761-1774), l'auteur prend le parti de Jean-Jacques Rousseau contre Voltaire et met fin à sa passion pour la cause des Lumières, le temps d'imaginer d'autres possibilités capables de mener à la perfection morale, fondées non plus sur le développement social ou encore scientifique, mais sur l'écoute des voix du cœur et la réforme de la société selon le modèle proposé par la nature.

Dans le cadre de l'étude qui nous intéresse, il nous semble essentiel de montrer que cette figure du « sauvage » ne concerne pas seulement l'Amérique et le Pacifique, découverts entre le XV^e et le XVIII^e siècles. En effet, un premier niveau de « sauvagerie » se dessine dès le Moyen Âge aux marges de l'Asie extrême, où l'on observe, par l'intermédiaire des relations franciscaines, le passage qui s'opère entre les anciennes figures monstrueuses à d'autres moins repoussantes, plus proches de ce que nous rencontrons dans l'évocation de certains des aspects les plus particuliers de la Corée. Suivons pour cela Michèle Guéret-Laferté et Paul Zumthor :

« Tandis que l'existence des races monstrueuses n'ayant qu'un œil ou qu'un pied est fortement mise en doute par nos voyageurs, un nouveau monstre occupe la place laissée vide : le sauvage. Ainsi, Marignoll, juste après avoir réfuté l'existence des monstres, reconnaît toutefois qu'il a vu des êtres particuliers, les "hommes silvestres", qui vivent dans les forêts sans contact avec les autres³²⁸. De tels hommes sauvages sont repérés par Marco Polo dans les montagnes du Pamir, dans la plaine qui s'étend au nord de Karakorum et dans l'île d'Agaman, tandis que les "Homines bestiales" que rencontre Ricoldo sont principalement les Turcomans et les Kurdes. Ces hommes qui vivent presque au degré zéro de la culture, dans des lieux montagneux ou isolés, sont comparés à des bêtes. [...] Dans tous ces cas pourtant, le souci que manifestent les voyageurs de situer ces peuples dans des

325. *Le Trésor de la langue française*, 1985, t. 11 donne du mot « mythe » la définition suivante : « Modèle parfait, type idéal représentant des symboles inhérents à l'homme ou des aspirations collectives. »

326. Chap. XVIII. Nous donnerons les références plus précises de cet ouvrage dans le chapitre consacré à Voltaire.

327. Diderot, *Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe*.

328. « Il y a des hommes des bois, nus et poilus, qui habitent dans les forêts avec leurs femmes et leurs enfants ; ils ne se montrent pas parmi les hommes et j'ai rarement pu en voir, parce qu'ils se cachent dans les forêts quand ils entendent passer des hommes. » Extrait de son récit de voyage en Chine et en Inde (rédigé vers 1354-1362) dans *Sinica Franciscana*, vol. I : *Itinera et relationes fratrum Minorum saeculi XIII et XIV*, textes réunis et annotés par A. Van den Wyngaert, Quaracchi, Florence 1929, p. 524-560.

lieux inaccessibles et isolés contribue à rendre raison de la différence³²⁹. »

« Un discours s'instaure, qui triomphera bientôt, et jusqu'au XIX^e siècle, dans les relations de voyage : l'homme des régions les plus éloignées est digne de curiosité plus qu'il ne provoque d'horreur ; on découvre en lui moins une défaillance de la nature qu'une réalisation, spatialement particularisée, d'un type d'être que depuis des siècles l'Occident appelle "l'homme sauvage", *homo selvaticus*, *homo sylvestris*, l'homme de la forêt, imprégné de l'inhumanité de cet espace-là. [...] Le Bon Sauvage, c'est l'Autre d'un Occident souillé, en désaccord avec lui-même. Aussi bien, au cours du XIII^e siècle, les rapports de plusieurs voyageurs en terre mongole avaient peu à peu créé l'impression qu'il existe de bons païens, dignes d'estime avant même le baptême³³⁰. »

À cette figure mythique du « bon sauvage » ou « homme naturel », qui touche aussi les frontières de l'Orient lointain, s'ajoute une autre figure plus particulière à la représentation de cette partie du monde, celle du « sage oriental ». Aux peuples sans « histoire » s'ajoute ainsi l'image de ceux dont l'histoire est ancienne, antérieure même à la nôtre. Comme le « bon sauvage », le « sage chinois » est né de l'optimisme missionnaire³³¹. Échappant aux jésuites, les *Lettres édifiantes et curieuses* fournissent des arguments aux philosophes en diffusant d'autres thèmes qui leur tiennent à cœur et en leur offrant à lire un type différent de modèle, correspondant à leur idéal. L'empereur de Chine devient très vite pour eux celui du « despote éclairé » et « tolérant ». Le gouvernement chinois prend les allures d'une « monarchie agraire et paternaliste », les mandarins recrutés par concours semblent les membres d'une « élite authentique », dépositaire d'une « sagesse millénaire » et d'une « religion philosophique » à laquelle beaucoup osent rêver³³² :

« L'empire de la Chine est devenu de notre temps un objet particulier d'attention, d'études, de recherches et de raisonnement. Ces missionnaires [*de la Compagnie de Jésus*] ont d'abord intéressé la curiosité publique par des relations merveilleuses d'un pays très éloigné qui ne pouvait ni confirmer leur véracité, ni réclamer contre leurs mensonges. Les philosophes se sont ensuite emparés de la matière et en ont tiré, suivant leur usage, un parti étonnant pour s'élever avec force contre les abus qu'ils croyaient bons à détruire dans leur pays. Ensuite les bavards ont imité le ramage des philosophes et ont fait valoir leurs lieux communs par des amplifications prises à la Chine. Par ce moyen, ce pays est devenu en peu de temps l'asile de la vertu, de la sagesse et de la félicité ; son gouvernement le meilleur possible, comme le plus ancien ; sa morale, la plus haute et la plus belle qui soit connue ; ses lois, sa police, ses arts, son industrie, autant de modèles à proposer à tous les autres peuples de la terre³³³. »

Voltaire est de tous – nous allons le voir dans le chapitre qui lui est consacré – le plus grand admirateur de la Chine. C'est principalement dans ses œuvres historiques qu'il utilise les sources missionnaires :

1/ À leur contact, il prend conscience de *l'antériorité de la Chine* et donc d'une histoire affranchie des limites étroites de l'historiographie européenne chrétienne. En découvrant dans les *Lettres* une Chine lointaine et très ancienne, il établit les bases de ce qui va être son histoire universelle : *l'Essai sur les mœurs*. Face à l'antiquité fabuleuse de cette nation, l'histoire du monde judéo-chrétien semble bien jeune. Le philosophe remet ainsi en question la chronologie biblique et par là même la vérité des Écritures.

2/ Dans un deuxième ordre d'idée, il devine dans les relations des jésuites *le modèle de gouvernement*

329. M. Guéret-Laferté, *Sur les routes de l'Empire mongol*, p. 266-267.

330. P. Zumthor, *La Mesure du monde*, p. 276-278.

331. J. Meyer, *L'Europe et la conquête du monde, XVI^e-XVIII^e siècle*, p. 284.

332. Rappelons que Confucius a été traduit en France à partir de 1687.

333. Lettre de Grimm du 15 septembre 1766, citée par P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVIII^e siècle et au XVIII^e siècle*.

idéal qu'il appelle de ses vœux. L'empereur Yong-tcheng est le représentant d'un despotisme éclairé, dont Voltaire souhaite l'avènement en Europe³³⁴. Un portrait flatteur de ce monarque, « ami des lois et du bien public », est dressé au dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV*, contrastant par ses perfections avec les défauts de Louis XV. La principale qualité de Yong-tcheng reste pour Voltaire la tolérance, idée merveilleusement rendue par la scène du souper des philosophes dans *Zadig*.

3/ Troisième motif d'intérêt de Voltaire pour les *Lettres* de Chine : les classes de la société chinoise telles que les jésuites les présentent. On trouve d'une part la masse du peuple fanatique et superstitieuse³³⁵, d'autre part *une aristocratie lettrée* dont la religion épurée se place sous le patronage de Confucius. L'ensemble dessine l'image du « sage oriental » idéalisé telle que le philosophe aime à se le représenter :

« L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se règle par de grands tribunaux subordonnés les uns aux autres et dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examens sévères. Tout se règle à la Chine par ces tribunaux [...] Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême [...] Il est impossible que dans une telle administration l'empereur exerce un pouvoir arbitraire, [...] il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois et élus par les suffrages [...] S'il y eut jamais un empire dans lequel la vie, l'honneur et le bien des hommes aient été protégés par les lois, c'est l'empire de la Chine³³⁶. »

Comme le précise Jean Meyer, le XVIII^e siècle français est imprégné de « sagesse chinoise³³⁷ ». Sur les conseils de Madame de Pompadour, Louis XV trace son sillon de charrue comme l'empereur de Chine. Pourtant, la sinophilie qui s'étend de 1630 à 1770 s'estompe à la veille de la Révolution :

« Le mythe chinois subit alors une véritable inversion. Condorcet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès du genre humain* (1793-1794), ne nie pas l'antériorité de maintes inventions chinoises, mais constate « qu'elles ont été inutiles », qu'elles n'ont abouti qu'à « d'absurdes préjugés ». Il diagnostique un « arrêt complet de tout progrès » et lance l'idée d'une Asie vouée à l'immobilité. Ce sont « de vastes empires », mais leur « existence a déshonoré depuis si longtemps l'Asie ». Condorcet reprend tous les arguments antichinois, mais, cette fois, au nom de la philosophie³³⁸. »

Nombreux sont ceux qui ici pourraient venir défendre ou contrer le modèle chinois tel qu'il nous est donné par les pères et Voltaire. Nous nous limiterons pourtant aux idées de ce dernier, plus proche des éléments coréens que nous devons aborder dans cette étude. Nous gardons en revanche pour un autre chapitre l'idée de Condorcet évoquant l'immobilisme asiatique. Nous la retrouverons au XIX^e siècle et à la veille du siècle suivant, lorsque la Corée sera considérée comme n'étant plus elle-même et devant donc être reprise en main.

Il nous faut maintenant revenir au court extrait de l'abbé Prévost et tenter de classer les éléments qui viennent participer de manière indirecte à l'un et à l'autre des deux mythes.

334. Cf. J. Lacouture, *Jésuites. Une multibiographie*, p. 249, présentant M. Ricci et la Chine telle qu'elle est déjà perçue par certains au XVI^e siècle : « Bien loin d'apparaître arriérée et vermoulue, la Chine de la fin des Ming est vue – disons plutôt entrevue – par ces postulants au voyage comme un univers d'ordre et de paix, un gigantesque empire de la raison. » Nous le voyons donc, Voltaire est bien plus encore influencé par les jésuites qu'il ne le dit.

335. Il n'est pas inutile de rappeler que Voltaire avait une piètre idée du peuple et qu'il était profondément opposé à ce qu'il soit instruit et éduqué. Voir « M. de Voltaire rompt des lances avec l'infâme », dans Jean Orieux, *Voltaire*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 1966.

336. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. CXCIV (cité par P. Martino, *op. cit.*).

337. J. Meyer. *L'Europe et la conquête du monde, XVI^e-XVIII^e siècle*, p. 285.

338. *Ibid.*, p. 286.

Le *bon sauvage*, qui était déjà présent en partie chez Hendrick Hamel et derrière les frontières des premiers observateurs jésuites, se manifeste ici par le fait que les Coréens sont « bien faits et d'un naturel fort doux », que l'on ne trouve chez eux guère de criminels, du fait d'une « innocence » ancienne. Ce sont aussi les provinces du Nord qui produisent « les hommes les plus vigoureux du Royaume & les meilleurs soldats ». Charles Dallet, que nous étudierons plus en détail dans le chapitre IV de cette étude, décrit les différences régionales et donne des précisions sur les habitants du Nord. Elles viennent confirmer ces observations³³⁹ :

« Quelques mots, en finissant ce chapitre, sur les différences de caractère entre les habitants des diverses provinces. Ceux des deux provinces du nord, du Pieng-an particulièrement, sont plus forts, plus sauvages, et plus violents que les autres Coréens. Il y a très peu de nobles parmi eux, et par suite très peu de dignitaires. On croit qu'ils sont les ennemis secrets de la dynastie ; aussi le gouvernement, tout en les ménageant, les surveille de près, et redoute toujours de leur part une insurrection qu'il serait très difficile de vaincre³⁴⁰. »

Nous sommes donc en face d'une Corée « naturelle » à deux visages : une péninsule repliée qui favorise le retrait, l'éloignement de la civilisation et donc une certaine relation avec une nature qui ne « dénature » pas, mais embellit, adoucit, perfectionne et fortifie, purifie. Car au physique comme au moral, les habitants profitent de cette situation, nous aurons l'occasion d'en reparler avec Georges Ducrocq qui reprendra exactement cette même thématique du corps bien fait, de la douceur et de l'honnêteté. Lorsqu'on se dirige vers le nord et que l'on monte dans les terres nettement plus sauvages, alors la douceur fait place à la rudesse et à la vigueur, autre forme de « bon sauvage » que nous évoquerons avec les Coréens courageux de Voltaire.

Le *sage oriental*, que Hendrick Hamel proposait aussi dans l'intérêt pour l'éducation qu'il soulignait, nous le trouvons dans le goût pour les sciences et aussi dans la passion pour la danse et la musique. Il est enfin présent dans les « si bonnes lois » de « Ki-tse » et surtout dans cette brève, mais importante remarque qui propose la Corée comme modèle aux autres nations. Cela, qui peut d'abord étonner, ne doit pourtant pas être pris avec trop de sérieux, d'autant qu'aucun des rédacteurs ou compilateurs à l'origine de cette description ne connaît le pays. Nous sommes là devant une habitude ailleurs utilisée par les jésuites, lesquels mettent souvent en avant les mérites des contrées visées par leurs ambitions et leur prosélytisme. Le même phénomène se retrouve avec la Chine et le Japon. Il peut d'ailleurs être à l'origine du mythe philosophique du « sage oriental ».

Rappelons que la société coréenne de la dynastie alors en place depuis la fin du XIV^e siècle est construite sur une administration très puissante, à l'image de celle qui dirige la Chine :

« La Corée fut divisée en huit provinces. Chaque province avait à sa tête un Intendant (*kwanch'alsa*). Les provinces étaient divisées en régions (*mok*) dirigées par des Gouverneurs (*moksa*). Venaient ensuite les districts (*kun*) ayant à leur tête un préfet (*kunsu*) et enfin les comtés (*kyôn*) que dirigeaient des Magistrats (*hyôllyông*). [...] Les fonctionnaires de l'administration centrale n'allaient pas plus bas que le comté. En dessous des comtés, on trouvait des arrondissements (*myôn*) ayant à leur tête des magistrats locaux appelés *hyangban*³⁴¹. »

La dynastie Chosôn fut celle de ces *yangban*, lettrés formés sur le modèle chinois, admiré justement par les philosophes des Lumières, comme nous le verrons dans le cas de Voltaire. Pourtant, il nous faut

339. Charles Dallet, *Histoire de l'Église de Corée. Précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs et coutumes coréennes, avec carte et planches*, Paris, V. Palmé, 1874, 2 tomes (traduction coréenne due à Choe Sôk-u et An Eung-yôl, Séoul, Bundo, 1979-1980, 3 vol.).

340. *Ibid.*, p. CLX.

341. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 234-235.

relativiser le côté uniquement positif qui leur est attaché, comme nous l'avons précisé dans le chapitre 1 de cette étude. L'administration coréenne ne correspond pas exactement au rêve d'un État administré par des clercs honnêtes recrutés sur leurs seuls mérites. Très vite l'hérédité va s'imposer :

« The literari was the dominant social class that directed the Yi dynasty policy. It was the literari, after all, who constituted the yangban, the members of the “two orders” of officialdom who served in the bureaucracy as civil or military officials. This is why, subsequently, the term yangban came to be used broadly to designate the status group in Yi society privileged to occupy civil and military posts in the bureaucracy. And precisely because it was this yangban class that directed the government, economy, and culture of Yi dynasty society, it may fittingly be designated a yangban society. [...] The yangban who thus alone enjoyed a variety of special privileges naturally could not be other than elitist. The door to advancement in the society that had been so widely opened to the class of local functionaries (hyangni) gradually became closed to them. Yangban married only among themselves and so of course yangban status became hereditary. They did not even live side by side with those who were not yangban. In Seoul the northern and southern quarters and in countryside separate villages rather than the towns were where yangban residences were located³⁴². »

Avec le temps, ce mythe va s'écrouler et au contraire alimenter une image fort négative, associée à des idées de corruption. Nous y reviendrons largement en abordant les références de la fin du XIX^e siècle.

Cette partie originale du texte de l'abbé Prévost, à partir de laquelle nous avons introduit deux de nos plus importantes images, est suivie de la présentation des vêtements puis d'un paragraphe aussi nouveau qu'elle, qui va accueillir un pêle-mêle d'informations extrêmement diverses, lesquelles demanderaient un autre développement. Alors que l'exemple précédent permettait de faire ressortir le côté positif des transformations effectuées par l'abbé Prévost, celui-ci, bien qu'introduisant des motifs originaux, se présente sous la forme d'une liste et laisse une impression très nette de manque, l'impression surtout de vouloir rapidement en finir avec ce sujet :

« Les armes des Coréens sont des arbalètes & de longs sabres sans aucun ornement. Ils ne prennent jamais de médecine. Les mariages se font sans cérémonie, & sans aucun présent nuptial. Les Princes & les Princesses du Sang se marient entr'eux. Les Grands imitent ces exemples dans les familles. L'usage commun de la Corée est de conserver les morts sans sépultures pendant l'espace de trois ans. Le deuil dure aussi trois ans pour un pere & une mere, & trois mois seulement pour un frere. Lorsqu'on enterre les Morts, on place à côté du Tombeau les habits, les chariots, & les chevaux de celui qui reçoit ce dernier office, avec tout ce qu'il aimoit particulièrement pendant sa vie, & chacun de ceux qui composent le cortège porte quelque partie de ces lugubres ornements³⁴³. »

Suit la partie que nous avons présentée chez Jean-Baptiste Du Halde et qui a trait à la langue et à la religion, puis cette autre, plus spécialement consacrée à la musique et aux fonctionnaires. Elle vient préciser le mythe du « sage oriental » en mettant l'accent sur un système modèle de recrutement des fonctionnaires, versés dans la pratique des arts :

« Les Sçavans de la Corée s'appliquent particulièrement à la musique. De trois en trois ans on examine les Docteurs, les Bacheliers & les Maîtres ès Art. Ceux qui sont destinés aux Ambassades subissent aussi l'examen du Tribunal des Ministres. Le Roi ne possède aucune terre à titre de Domaine. On assigne à chacun sa portion, suivant le nombre des personnes dont sa famille est composée³⁴⁴. »

342. Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, p. 173-174.

343. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, p. 504.

344. *Ibid.*, p. 504.

Malgré la nouveauté que peut présenter l'abbé Prévost, qui réorganise cette partie et surtout la complète en insistant sur le caractère positif d'une administration juste, on ne sent pas vraiment l'intérêt pour les Coréens en tant que personnes humaines ayant un caractère propre et différent des Chinois. Aucune expérience, au contraire de Hendrick Hamel, ne vient imposer les êtres à une quelconque considération. Aucun intérêt pour eux-mêmes en dehors du système social. Aussi, le fait de présenter le récit du Hollandais et sa description vient-il pallier ce manque et faire de la partie coréenne de l'*Histoire* un tout relativement représentatif des connaissances de l'époque. D'autant que la *Description de la Corée* de Hendrick Hamel bénéficie des mêmes avantages que les *Observations* de Jean-Baptiste Régis chez Jean-Baptiste Du Halde : restructuration complète de la table des matières (sans grands changements autres que de style) et surtout présence d'un plan-résumé dans la marge, lequel en dit long sur l'avantage que présente le court texte du Hollandais pour le lecteur qui vient de lire la partie consacrée au père Jean-Baptiste Régis³⁴⁵.

Notre objectif n'est pas ici d'entrer dans les détails des textes de l'abbé Prévost ou de Jean-Baptiste Du Halde. Nous souhaitons simplement montrer deux types d'approches de l'étranger et de l'étrange, différencier un travail dont le simple but est de servir la description de la Chine, d'un autre qui en est tiré et dont l'objectif est beaucoup plus de donner une vision synthétique de nos connaissances sur la péninsule et donc de n'utiliser la Chine que comme référence. Cette vision passe donc par des techniques qui permettent de retrancher d'abord les commentaires inutiles, d'ajouter ensuite des notes relatives à des références complémentaires, d'y joindre après coup des informations complémentaires et enfin des éléments nouveaux qui viennent largement compléter des manques et interviennent parallèlement à une restructuration thématique de la présentation, laquelle tente de cerner au plus juste les groupes de motifs et de thèmes, mais aussi d'introduire des « images » nouvelles et parfaitement définies qui alimenteront les sources ultérieures sur la Corée, même celles provenant de témoignages directes.

Pourtant, les *Observations* du père Jean-Baptiste Régis seraient incomplètes sans ces « illustrations » de l'*ailleurs* que sont alors les cartes. Le travail de Jean-Baptiste d'Anville, qui vient les compléter, est à la fois relié aux pratiques jésuites en matière de géographie, mais aussi aux meilleures techniques de gravure.

6 – Jean-Baptiste d'Anville et le *Nouvel Atlas de la Chine* (1735/1737)

« La carte, instrument privilégié de la géographie, est le simulacre du lointain. Elle entretient avec l'exotisme un rapport paradigmatique. Elle en est à la fois le modèle et l'intouchable approche. Elle donne à voir mais non à saisir [*c'est le cas de Jean-Baptiste Régis*]. Pour saisir, il faut partir. De ce fait on peut avancer une étrange aporie : sans carte pas de découverte, mais sans découverte pas de carte. La carte recouvre une double fonction : image du monde, elle offre à voir, instrument de découverte et de conquête, elle vise à être lue et déchiffrée³⁴⁶. »

Nous le signalions au chapitre précédent, la cartographie joue un rôle très important dans la découverte de la Corée en France. Une Corée que les cartes donneront à voir, mais non à saisir, réalisées par des missionnaires pour lesquels elle aura été justement intouchable. Après Martino Martini, il nous faut donc nous arrêter sur celui qui est le maître d'œuvre de cette science dans la *Description* de Jean-Baptiste Du Halde.

Les cartes, aujourd'hui encore, forment la partie la plus riche de l'ouvrage du père jésuite. C'est ce qu'il peut offrir de plus nouveau pour l'époque, puisqu'un grand nombre des textes sont bien souvent

345. Cf. annexe 2.

346. F. Affergan, *Exotisme et altérité*, p. 33.

repris de publications antérieures. C'est aussi, comme le note Numa Broc, la partie la plus solide de la *Description*, puisque cet *Atlas de Chine* peut presque, à lui seul, résumer l'œuvre géographique de l'ordre en Extrême-Orient, où il prend place entre mathématiques et diplomatie³⁴⁷.

Au XVII^e siècle³⁴⁸, l'*Atlas* de Martino Martini est encore basé sur des relevés cartographiques chinois qu'il ne faut d'ailleurs pas négliger :

« L'âge d'or de la cartographie chinoise se poursuit sous la dynastie mongole des Yuan, puis sous les Ming, du XIII^e jusqu'à la fin du XV^e siècle. Les images dressées à cette époque comprenaient des cartes détaillées de la Chine, des cartes de la Terre indiquant des pays aussi distants de la Chine que la France, l'Allemagne et même les Açores, et de curieuses cartes nautiques, esquisses rudimentaires contenant des données exactes pour l'orientation des marins. L'expansion des connaissances géographiques de la Chine sur terre, pendant l'existence de l'immense Empire mongol, et les aventures maritimes menant les navires chinois à travers les archipels de l'Asie sud-orientale jusqu'aux rivages de l'Arabie, de la Perse et de l'Afrique orientale, tout cela se trouva reflété dans les livres et les encyclopédies géographiques comme dans les cartes de l'époque. Le fait que la première carte européenne représentant la Chine comme une réalité géographique, avec quantité de détails et de noms authentiques, carte publiée en Angleterre en 1625, soit copiée d'une carte chinoise dont la première version date d'environ 1315, souligne une fois de plus quelle avait été la supériorité des anciens cartographes de l'Empire du Milieu³⁴⁹. »

Le père Ferdinand Verbiest, qui est à l'origine de la communauté française des jésuites de Pékin – et que nous avons suivi dans son voyage non loin de la Corée en compagnie de l'empereur –, décide d'entreprendre le relevé de nombreuses positions³⁵⁰. Kang-hi comprend tout l'intérêt politique qu'il y a à posséder des cartes précises de la Chine, mais aussi des pays voisins. Avant la fin du siècle, le souverain dispose ainsi de relevés fort précis des environs de sa capitale et de la province de Nankin. En 1708, le père Dominique Parenin propose à l'empereur de faire cartographier la Grande Muraille, travail qu'exécutent les pères Jean-Baptiste Régis, Joachim Bouvet et Pierre Jartoux en 1709. Satisfait de ces premiers résultats, le monarque ordonne que soient étendus les travaux à l'ensemble de la Chine. Ce travail, d'une très grande qualité scientifique, est basé à la fois sur la prise en compte des archives chinoises et sur une méthode « cartésienne » appliquée à la géographie. Il est terminé en moins de dix ans :

« On ne peut manquer d'être frappé par la rapidité d'une entreprise qui n'a pas d'équivalent, même en Europe, à cette époque. Il est vrai que les Jésuites ont bénéficié de circonstances exceptionnelles qui ne se retrouveront plus guère dans l'histoire de la Chine. C'est d'abord la volonté impériale devant laquelle plient (en principe) tous les obstacles ; grâce à la faveur de Kang-Hi, les missionnaires ont accès dans les provinces aux cartes locales, dénombremments, chroniques, mémoires divers, accumulés par une bureaucratie séculaire ; partout, ils obtiennent le concours plus ou moins empressé des mandarins, des lettrés, et des diverses autorités. Mais le caractère quasi-officiel des opérations n'explique pas tout ; la carte de Chine, c'est avant tout le triomphe d'une méthode, nous dirions presque de la "méthode cartésienne" appliquée pour la première fois à la géographie sur une grande échelle. Les techniques de triangulation, de calcul des longitudes par les satellites de Jupiter, lentement mises au point à l'Observatoire de Paris, ont été utilisées systématiquement d'un bout à l'autre de l'Empire, par une petite troupe certainement plus disciplinée qu'une équipe d'ingénieurs

347. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 146.

348. Cf. Henri Bernard-Maitre, « Les étapes de la cartographie scientifique pour la Chine et les pays voisins depuis le XVII^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle », *Monumenta serica*, n° I, 1935, p. 428-477.

349. G. Kish, *La Carte*, p. 30.

350. Joseph Brucker, « Communication sur l'exécution des cartes de la Chine par les missionnaires du XVIII^e siècle », IV^e congrès des sciences géographiques, Paris, 1889, vol. I, p. 378-396.

civils³⁵¹. »

Selon les désirs de Kang-hi, les cartes sont avant tout administratives. Elles laissent de côté les précisions topographiques et hydrographiques. Certaines régions, comme la Corée et le Tibet, ne peuvent pas être relevées en détail. Numa Broc indique ainsi que « sur la carte générale de la Chine, la presque coréenne apparaît comme un membre difforme, greffé sur un corps harmonieux³⁵² ». Image que suggèrent également les *Observations* de Jean-Baptiste Régis et que l'on retrouve dans certaines remarques de Paul Claudel, au début du xx^e siècle, qui compare la forme de la péninsule à un « pied de cheval » (alors que bon nombre de Coréens y voient un tigre faisant face au nord, prêt à se défendre).

La longue campagne de relevés aboutit à l'édition d'une bonne centaine de cartes générales ou particulières couvrant la Chine, la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet et la Corée. Dans un premier temps, l'empereur veut avoir l'exclusivité de ce matériel, dont on imagine l'utilisation possible en d'autres mains, particulièrement occidentales. Malgré tout, des copies sont tirées, lesquelles parviennent en France en 1725, où elles sont conservées jalousement par Jean-Baptiste Du Halde. Ce dernier refuse de les montrer à la communauté scientifique et souhaite les incorporer à son travail. L'intérêt grandit en Europe pour la Chine. Ailleurs, des ouvrages sont en préparation. Jean-Baptiste Du Halde, on le comprend, souhaite conserver ces précieux documents pour son compte, tout comme Kang-hi ne souhaitait pas, pour des raisons diplomatiques et militaires, qu'elles tombent aux mains de n'importe qui. Ne pouvant opérer sur ces cartes les opérations qui s'imposent avant publication (réduction à la même échelle, généralisation d'un même système de projection, élaboration de cartes générales), Jean-Baptiste Du Halde doit se tourner vers Jean-Baptiste d'Anville avec lequel il signe un contrat très détaillé en 1728³⁵³. Pour les régions non visitées par les jésuites, comme le Tibet et le Turkestan, le cartographe utilise des informations de son propre fonds, lui-même relativement riche. En 1735, quarante-deux cartes paraissent (sans compter les plans de villes) dans la *Description* de Jean-Baptiste Du Halde.

Elles sont reprises de manière plus indépendante dans le *Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie Chinoise, et du Tibet. Contenant les cartes générales et particulières de ces pays, ainsi que la carte du royaume de Corée...*³⁵⁴, publié en volume séparé en 1737 dans ce qui représente le complément cartographique des quatre tomes de Jean-Baptiste Du Halde.

351. N. Broc, *op. cit.*, p. 147.

352. *Ibid.* Il s'agit de la carte qui figure sous le numéro 134 de la liste complète des cartes rédigée par J.-B. d'Anville (au total, 211 titres et 78 mémoires et ouvrages divers). Elle est reproduite dans l'*Encyclopædia universalis*, vol. 4, p. 1006, s.v. « Cartographie ». Cf. annexe 14.

353. H. Cordier, « Du Halde et d'Anville (cartes de la Chine) », *Recueil de mémoires orientaux*, textes et traductions publiés par les professeurs de l'École spéciale des langues orientales vivantes à l'occasion du XIV^e congrès international des orientalistes réunis à Alger (avril 1905), Publications de l'École des langues orientales vivantes, V^e série, vol. V, Paris, Imprimerie nationale, Ernest Leroux, 1905.

354. ... *La plupart levées sur les lieux par ordre de l'empereur Cang-Hi, avec toute l'exactitude imaginable, soit par les PP. jésuites missionnaires à la Chine, soit par les Tartares du tribunal des mathématiques & toutes revues par les mêmes pères. Rédigées par Mr d'Anville, géographe ordinaire de Sa Majesté très-chrétienne. Précédé d'une description de la Boucharie par un officier suédois qui a fait quelque séjour dans ce pays*, « À la Haye, chez Henri Scheurleer, MDCCXXXVII ». Comme le précise H. Cordier (*op. cit.*, p. 398), cet atlas ne contient que 42 cartes, aussi préfère-t-on le suivant, publié à Paris chez Dezauche, qui contient 64 planches, c'est-à-dire les 50 cartes et les 14 planches du J.-B. Du Halde de Paris : *Atlas général de la Chine, de la Tartarie chinoise, et du Thibet. Pour servir aux différentes descriptions et histoires de cet empire. Par M. Danville, premier géographe du roi*, « À Paris, chez Dezauche, géographe, successeur des S^{rs} Delisle et Philippe Buache, premiers géographes du roi, et de l'Académie royale des sciences. Rue des Noyers, avec privilège du roi ». Les planches de J.-B. d'Anville furent retouchées afin de former l'*Atlas général de la Chine, pour servir à la description générale de cet empire, treize vol. Rédigée par M. l'abbé Grosier, chanoine de Saint-Louis du Louvre*, « À Paris, chez Moutard, M.DCC.LXXXV ».

Jean-Baptiste d'Anville est l'auteur de 211 cartes ou plans considérés comme les plus exacts du XVIII^e siècle ; de 78 ouvrages ou mémoires traitant de la géographie ancienne et moderne ; d'une *Géographie ancienne* qui paraît en 1768 et est éditée en différentes langues jusqu'en 1815. Il est enfin un collectionneur passionné dont le fonds particulier, comportant 10 000 cartes, est à la Bibliothèque nationale depuis 1924³⁵⁵.

Grâce à sa longévité (1697-1782), il marque d'abord le siècle pour lequel il fait figure de « géographe des philosophes »³⁵⁶. Attiré très jeune par l'Antiquité, il devient à l'âge de 22 ans géographe du roi. Il collabore avec des auteurs de récits de voyage et établit en 1730 des cartes d'Afrique pour la relation du chevalier Desmarchais, ainsi que des cartes des Antilles pour le père Pierre-François-Xavier de Charlevoix. C'est à cette époque qu'il entreprend un projet bien plus vaste, lequel nous intéresse directement : l'*Atlas de la Chine*, qu'il élabore à partir de matériaux fournis par les jésuites de Pékin. Ce travail fixera la cartographie de la Chine pour une centaine d'années. Mais Jean-Baptiste d'Anville n'est pas seulement cartographe, ses travaux de critique et d'érudition en matière de géographie lui permettent d'entrer en 1754 à l'Académie des inscriptions. C'est à partir de cette époque, celle de sa maturité, qu'il vise un but plus élevé : la réforme de la cartographie du monde. D'une grande honnêteté professionnelle, il met à jour les cartes et les réédite aussi souvent que les progrès de la géographie l'exigent, après avoir consulté les documents les plus divers. Pourtant, il ne fait pas figure de « révolutionnaire » de la cartographie. Sa supériorité tient plus à son habileté dans l'exploitation de matériaux existants qu'à la mise en œuvre de techniques nouvelles. À ce titre, on retrouve chez lui un peu de la personnalité de l'abbé Prévost. En ce qui concerne sa méthode, Numa Broc écrit :

« L'œuvre de d'Anville nous paraît si caractéristique d'un moment de la géographie, qu'il n'est sans doute pas inutile d'insister quelque peu sur ses méthodes de travail. Pour le "géographe de cabinet" qu'il est, l'essentiel, nous l'avons vu, c'est la critique des textes. Les papiers de d'Anville conservés en partie à la Bibliothèque Nationale³⁵⁷ consistent surtout en "extraits" tirés des auteurs les plus variés. Quand il travaille sur la *Géographie de l'ancienne Grèce* (1762), d'Anville tire parti non seulement de Polybe, de Strabon, de Pline, de Diodore, de Sicile, etc., mais encore des "modernes" : Belon, Riccioli, Wheler... Sur des morceaux de papier parfois minuscules, il collectionne des faits géographiques : une position de ville, une distance entre deux lieux, une direction de fleuve, une étymologie... ; voilà de la "géographie positive"³⁵⁸. »

355. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, n. 48, p. 35 : « D'Anville légua sa collection au roi en 1779, mais en resta conservateur jusqu'à sa mort. Conservées au Ministère des Aff. Étrangères jusqu'en 1924, les cartes rejoignirent alors la Bibliothèque nationale où elles constituent un des plus riches fonds du Département des Cartes et Plans. » Voir également Louis de Manne, *Notice des ouvrages de M. d'Anville... précédé de son éloge*, an X ; Charles Du Bus, « La collection d'Anville à la Bibliothèque nationale », *Bulletin de la section de géographie*, 1926 ; Paul Poindron, *Les Cartes géographiques du ministère des Aff. étrangères (1780-1790) – J.D. Barbié Du Bocage et la collection d'Anville*, Bibliothèque nationale, 1943.

356. Sur cette partie de notre travail, voir entre autres N. Broc, *op. cit.*, p. 31-35. J. de Viguier, dans son *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, 1715-1789*, p. 715, donne sur J.-B. d'Anville une appréciation nuancée : « Géographe, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il est présenté par l'*Encyclopédie méthodique* comme le "meilleur et le plus savant géographe qui ait peut-être existé". On ne voit pas très bien ce qui justifie un tel éloge. »

357. J.-B. D'Anville, *Papiers géographiques*, Bibliothèque nationale, Mss Fr. Nouv. Acq. 6502-6503.

358. *Ibid.*, p. 33. Voir aussi p. 34 : « "Géographe de cabinet" par excellence, d'Anville a donc parcouru le monde par personnes interposées. "Les anciens géographes, nous dit Dacier, avaient presque tous voyagé et parlaient très souvent de ce qu'ils avaient vu. M. d'Anville, au contraire, connaissait la terre sans l'avoir vue ; il n'était, pour ainsi dire, jamais sorti de Paris et ne s'en était pas éloigné de plus de quarante lieues." Au XVIII^e siècle, les géographes n'allaient pas volontiers sur le terrain, ils laissaient à d'autres les voyages, longs et dispendieux, et consacraient tous leurs efforts à un travail de synthèse. »

Pourtant, Jean-Baptiste d'Anville ne néglige pas les informations directes et ne se limite pas à l'unique exploration des bibliothèques et des archives. Il entretient un réseau riche d'informateurs permanents ou occasionnels. Ce sont des missionnaires, nous l'avons vu dans le cas de la Chine, mais aussi des diplomates, des voyageurs, des aventuriers, lesquels participent tous à l'élargissement de ses horizons :

« Membre de l'Académie des Inscriptions, puis de l'Académie des Sciences (1773), d'Anville semble unir les tendances les plus opposées de la géographie et manifeste au même degré l'esprit critique de l'érudit et la passion de l'exactitude du savant ; en fait, pour lui comme pour ses contemporains, géographie historique et géographie mathématique ne s'opposent pas mais se complètent harmonieusement³⁵⁹. »

Le *Nouvel Atlas de la Chine* fait partie de l'édition hollandaise de Jean-Baptiste Du Halde. Elle est exécutée deux ans après la première édition afin de répondre à un désir exprimé par l'académicien Nicolas Fréret. En 1735, ce dernier condamne en effet la répartition des cartes au sein des volumes de la *Description*³⁶⁰. Dans l'avertissement, Jean-Baptiste d'Anville précise donc qu'il s'agit d'un cinquième volume qui s'ajoute à la *Description*... Il s'explique également sur l'origine des cartes, introduisant les missionnaires jésuites qui ont effectué les mesures et les relevés dans le début du siècle et qui sont à l'origine des *Observations* (Jean-Baptiste Régis) et des récits (Pierre Jartoux) présentant directement ou indirectement le royaume de Corée :

« L'Empereur Cang-Hi ayant chargé les missionnaires jésuites de dresser les cartes de toutes les provinces de la Chine, ainsi que de la Tartarie qui lui est soumise, les PP. Bouvet, Régis et Jartoux entreprirent le 4 juillet 1708 de déterminer exactement la situation de la grande muraille. La carte qu'ils en apportèrent à Pe-king avait plus de quinze pieds. En 1709, les PP. Régis, Jartoux et Fridelli firent une carte qui comprenait la province de Leo-tong, l'ancien Pays des Mantcheoux, les limites septentrionales de la Corée. »

La carte générale qui résulte de ces multiples opérations de mesures est la carte *Hoang tchao i tong iu ti tsiuen tou* (*Cartes de l'empire tout entier sous la dynastie présente*), Pékin, 1718. Charles Sommervogel, dans sa *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, donne des précisions à son sujet :

« Le P. Aloys Pfister, S.J., missionnaire en Chine, dit dans sa bibliographie manuscrite des Jésuites de Chine : "L'Atlas de 50 cartes gravées par d'Anville, in-fol., Paris, 1730, et réunies en un seul volume : Paris, 1785 [...] a été gravé ou imprimé à Pékin en 1718. Nous en avons un exemplaire qui est identique avec celui de d'Anville, auquel il correspond trait pour trait, avec les mêmes degrés et de la même grandeur. Seulement il y a plus de noms dans l'Atlas chinois que dans l'Atlas français. Nous savons que cet atlas a été gravé par d'Anville sur des copies envoyées de Pékin... Nous avons un autre exemplaire (de l'Atlas chinois), édition 1832, à la même échelle, mais gravé sur de larges bandes, au lieu de former des cartes séparées. Elle a pour titre : Hoang tchao..." ». H. Cordier (*Bibliotheca Sinica*) détaille cet ouvrage et résume en un tableau les cartes qu'il renferme. D'après le P. du Halde (*Description de la Chine*), le P. Régis eut la plus grande part à leur composition. Voici celles qu'il dressa : 1° La Grande Muraille (4 juillet 1708-10 janvier 1709), avec les PP. Bouvet et Jartoux ; 2° Mandchourie (8 mai 1709) avec les PP. Jartoux et Fridelli. »

En 1730 déjà, Jean-Baptiste d'Anville, qui est le cartographe attitré des jésuites, publie une *Carte*

359. *Ibid.*, p. 35.

360. En 1735, les cartes se répartissaient dans l'œuvre de la manière suivante : tome I, *Carte la plus générale et qui comprend la Chine, la Tartarie chinoise et le Tibet. Carte générale de la Chine. Quinze cartes des provinces* ; tome IV, *Carte générale de la Tartarie chinoise. Douze cartes particulières de la Tartarie. Royaume de Corée. Carte des pays traversés par le capitaine Beerings depuis la ville de Tobolsk jusqu'à Kamtschatka. Carte générale du Tibet ou Boutan. Neuf cartes particulières du Tibet* (N. Broc, *op. cit.*, p. 148, n. 70).

générale de la Tartarie chinoise dressée sur les cartes particulières faites sur les lieux par les R.R.P.P. jésuites et sur les Mémoires particulières du P. Gerbillon. Ce relevé, qui préfigure celui présenté en 1735 dans le corps de la *Description* et en 1737 dans le *Nouvel Atlas*, représente de manière fort détaillée « Kaoli Koue ou Royaume de Corée, nommée aussi Tchao-Sien et par les Mandcheoux Sol Ho Kouroun ou Royaume de Solgo³⁶¹ ». Cette première carte de Jean-Baptiste d'Anville ne résulte donc pas uniquement des sources jésuites accumulées à partir de 1709, qu'il découvre en 1728 lorsque Jean-Baptiste Du Halde les lui soumet. En effet, la mention du père Jean-François Gerbillon nous ramène dans les dernières années du XVII^e siècle³⁶².

Déjà, en 1685, l'empereur exprime son désir de voir dresser une grande carte de la Tartarie³⁶³. Le *Journal* inédit de Joachim Bouvet³⁶⁴ précise que le 24 janvier 1691, les pères Jean-François Gerbillon et Antoine Thomas discutent avec Kang-hi de l'exécution de cette carte, de la longue expédition qu'il faut organiser pour en venir à bout. Ce n'est que le 8 décembre 1698 que le travail sur la Tartarie occidentale est livré à l'empereur. Il en semble fort satisfait. Les relevés ont duré plusieurs mois. Cette même année 1698, Kang-hi décide, pour l'année suivante, d'organiser un voyage en Tartarie orientale, à la frontière de la Corée, jusqu'à la « mer de l'Est³⁶⁵ ». Antoine Thomas se montre enthousiaste pour ce voyage d'exploration au cours duquel il pense faire œuvre de prosélyte³⁶⁶. La Corée étant très fermée, il semble heureux du projet qui est dans un premier temps retardé, puis annulé. La Corée apparaissant sur la première carte de Jean-Baptiste d'Anville, en 1730, est le résultat des seuls travaux des pères Jean-Baptiste Régis, Joachim Bouvet et Pierre Jartoux. La partie représentant la Tartarie occidentale provient des travaux de Jean-François Gerbillon et Antoine Thomas. Aussi s'agit-il des mêmes sources que pour la carte de 1735/1737³⁶⁷.

361. J.-B. Régis notait seulement « Solho », mais « Solgo » se rapproche davantage des termes *Solanga* de G. de Rubrouck et *Solangi* de Plancarpin, ce qui vient largement confirmer les propositions de P. Pelliot relevées dans le chapitre I de notre travail.

362. Cf. *Observations historiques sur la Grande Tartarie, tirées des Mémoires du P. Gerbillon* dans le tome IV (p. 39-70) de la *Description de la Chine...* de J.-B. Du Halde. Cf. également la *Relation de huit voyages dans la Grande Tartarie, de 1688 à 1699, ibid.* (p. 87-422). Cette relation est abrégée et mise dans un ordre différent dans l'*Histoire générale des voyages* (tomes VII et VIII).

363. Lettre du père Antoine Thomas, secrétaire du père F. Verbiest, à la duchesse d'Aveiro, dans M^{me} Yves de Thomaz de Bossière, *Un Belge mandarin à la cour de Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Antoine Thomas (1644-1709) Ngan To P'ing Che, préface de Jacques Gernet, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La Chine au temps des Lumières », 1977.

364. Bibliothèque nationale, Mss. Fr. -17240.

365. *Mare Coreanum* selon la carte assez grossière d'A. Thomas datée de 1690 (*Tabula geographica Orientis, iuxta autographum P. Antonij Thomae Belgae e Soe Jefu mifsum Pekine an 1690, in qua demonstrantur etiam itinera in Chinam ex Mofchovia, Perfia et Mogor*) qui représente la Corée de manière très schématisée, ainsi que l'île de Cheju. Cette « mer de l'Est » est en fait la dénomination coréenne contemporaine ; elle est connue sur nos cartes occidentales actuelles sous le nom de « mer du Japon ».

366. *Relatio descripta a P. Antonius Thomas eorum quae observavit in Tartaria*, relation envoyée en 1698 et parvenue à Rome en 1702, inédite jusqu'à sa publication par le père Bosmans (*Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 1926, tome XLVI).

367. Lorsque le père de Mailla compile une monumentale *Histoire générale de la Chine* (1777-1785) – dont les derniers volumes, publiés bien après sa mort par l'abbé Grosier, reprennent les descriptions géographiques de J.-B. Du Halde –, J.-B. d'Anville publie en 1785 un *Atlas général de la Chine* dans lequel il retouche ses cartes vieilles d'un demi-siècle. En 1776, dans ses *Mémoires sur la Chine*, il a dû répondre à certaines attaques formulées contre son travail.

7 – Les pères Jartoux, Dentrecolles et Ripa

En plus de Jean-Baptiste Régis, Jean-Baptiste d'Anville introduit dans son avertissement de 1737 le père Pierre Jartoux, auteur d'une lettre datée du 12 avril 1711 adressée au procureur général des missions des Indes et de la Chine, reprise dans les *Lettres édifiantes et curieuses*³⁶⁸. Établi à la cour de Pékin de 1701 à 1720, année où il meurt en Tartarie, Pierre Jartoux est chargé par l'empereur Kang-hi de travaux cartographiques. C'est pour lui l'occasion de parcourir le pays et de pénétrer dans des régions jusqu'alors demeurées inaccessibles à la plupart des voyageurs occidentaux. Au cours de l'une de ses expéditions géographiques sur la frontière entre la Mandchourie et le royaume de Corée, il découvre le ginseng, plante que lui permettent de mieux connaître les archives chinoises et dont il souligne les propriétés miraculeuses :

« [II] prolonge la vie des vieillards. [...] vers la fin juillet de l'année 1709, nous arrivâmes à un village qui n'est éloigné que de quatre petites lieues du royaume de Corée, et qui est habité par les Tartares qu'on nomme Calca-tatze. Un de ces tartares alla chercher sur des montagnes voisines quatre plantes de gin-seng. »

Après avoir précisé les latitudes et longitudes au sein desquelles on trouve cette plante (et qui comprennent une partie importante du nord de l'actuelle Corée septentrionale), le père jésuite précise :

« Là se découvre une longue suite de montagnes que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes et environnées, rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes et dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines ou autour des rochers, au pied des arbres et au milieu de toutes sortes d'herbes, que se trouve la plante du gin-seng³⁶⁹. »

Ce qui retient ici notre attention, c'est la référence à des montagnes couvertes d'épaisses forêts « impénétrables », que nous avons déjà chez Hendrick Hamel et Ferdinand Verbiest. C'est également la mention de ce « *gin-seng* » (In-sam, 人蔘), associé aux montagnes ombreuses et sauvages ainsi qu'à la symbolique de la cueillette, laquelle va passionner les recherches médicales des jésuites³⁷⁰. Cette plante « médicinale » présente effectivement un grand intérêt pour les missionnaires, lesquels établissent un relevé de la flore de Chine et tentent aussi d'étudier la médecine chinoise.

La lettre du père Pierre Jartoux montre l'intérêt très grand qu'on porte alors aux vertus du ginseng, illustrant le fait que les jésuites testaient volontiers eux-mêmes les produits :

« Les plus habiles médecins de la Chine ont fait des volumes entiers sur les propriétés de cette plante ; ils la font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils donnent aux grands seigneurs ; car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain

368. Tome X, p. 71-81. Il s'agit d'une lettre adressée au père Claude Tachereau de Linières. Né à Embrun en août 1669, le père Pierre Jartoux entre au noviciat en septembre 1687. Il enseigne la grammaire, les humanités et la rhétorique, puis est envoyé en Chine où il arrive en septembre 1702. Il meurt à Pékin le 30 novembre 1720. Un extrait de la lettre est donné dans I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses de Chine*, p. 176-177.

369. L'article « Gin-seng » de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert présente vingt-trois références bibliographiques, ce qui prouve l'intérêt que cette plante suscite alors en France, où elle est connue par l'intermédiaire des jésuites, curieux de pharmacopée chinoise, et de leurs *Lettres édifiantes*.

370. Cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, s.v. « Ginseng », article réalisé à partir de Georges Beau, *La Médecine orientale*, 1965, et Thai-van-Kiem, *Sengs et ginsengs*, Saïgon, 1953 : « Le Ginseng est la drogue la plus fameuse de la pharmacopée extrême-orientale. Sa valeur se réfère à une double propriété : la forme humaine de sa racine, qui n'est pas sans rappeler celle de la mandragore ; son pouvoir thérapeutique équilibrant : c'est pourquoi son effet sur l'organisme est comparé à l'activité céleste, ou royale. Le ginseng est néanmoins surtout une nourriture du Yang, et en conséquence un symbole de virilité et d'immortalité. Il est herbe divine, mais aussi racine de vie. »

pour les épuisements causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la faiblesse des poumons et la pleurésie, qu'elle arrête les vomissements, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac et ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, remédie à la respiration faible et précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprit vitaux, et produit de la lymphe dans le sang ; enfin qu'elle est bonne pour les vertiges et les éblouissements, et qu'elle prolonge la vie des vieillards. [...] Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la pharmacie, ce serait un excellent remède, s'ils en avaient assez pour en faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voie de la chimie, et pour l'appliquer, dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire. [...] Après avoir dessiné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le pouls pour savoir en quelle situation il était : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crue, sans aucune préparation, et une heure après je me trouvai le pouls beaucoup plus plein et plus vif ; j'eus de l'appétit ; je me sentis beaucoup plus de vigueur, et une facilité pour le travail que je n'avais pas auparavant. [...] Nous nous sommes souvent servis de feuilles de gin-seng à la place de thé, ainsi que font les Tartares, et je m'en trouvais si bien, que je préférais, sans difficulté, cette feuille à celle du meilleur thé³⁷¹. »

François-Xavier Dentrecolles est celui qui, à partir de traités chinois, en parle le plus longuement. Il met ainsi indirectement en scène la Corée, qu'il cite de nombreuses fois. Il précise que le ginseng s'y trouve en grande quantité, même s'il n'est pas à compter parmi les meilleurs³⁷² :

« Hong King dit : [...] Le gin-seng de la Corée ou pour mieux dire de Léao-tong a la racine grande, mais vuide de suc et molle, il n'approche pas de celui de Pé-tsi et de Chang-tang, il porte une tige qui l'élève tout droit en haut, d'où sortent quatre ou cinq branches, des branches poussent des fleurs de couleur violette. Les habitants de Léao-tong pour ne pas dire de la Corée, dans l'éloge qu'ils font de cette plante disent : le gin-seng a trois branches à chaque tige, et chaque branche à cinq feuilles qui ont le dos tourné vers le ciel et le dedans vers la terre.

« Voulez-vous me trouver (font-ils dire au gin seng), cherchez moi proche du cou-chu (nom d'arbre semblable à l'arbre appelé *tong chu*, mais plus grand et plus ombrageux), dans ces sortes d'endroits je crois en abondance. Il y a beaucoup de manières de le cueillir et de s'en servir. Aujourd'hui on en trouve aussi proche des montagnes, mais il n'est pas de bon usage.

« Cong dit : la plus grande partie du gin seng qu'on voit et dont on use aujourd'hui vient de la Corée et du Pé tsi. [...]

« Kia Méou dit : [...] Celui du Léao tong est jaune, succulent, pointu, long, il a de petites racines en forme de barbe, on le nomme ordinairement *hoan seng* ou gin seng jaune, on ne peut le préférer sinon au gin seng de Corée. [...]

« Che Tchou dit : [...] Tout celui qu'on use à présent vient de Léao tong, des royaumes de Corée, de

371. I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *op. cit.*, p. 176-177.

372. Cf. Le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse, s.v.* « Ginseng » : « (chin. *ren-shen*, plante-homme). Racine d'une plante (*Panax ginseng* ou *Aralia ginseng*, famille des araliacées), originaire de Mandchourie et de Corée, et dont l'extrait possède une action physiologique tonique, défatigante et faiblement aphrodisiaque. Encycl. Les Chinois ont toujours considéré cette racine comme la plus précieuse après le thé. Les principes actifs du ginseng sont des saponides et des vitamines B1 et B2. »

Pé tsi et de Sin lo fou sous la dépendance de Tchao Sien³⁷³ (ville capitale de la Corée)³⁷⁴. »

Autre référence de cette même époque : celle de Matteo Ripa, missionnaire séculier d'origine italienne, peintre, graveur et cartographe, qui vit à Pékin de 1710 à 1723. À la cour de l'empereur Kang-hi, il peint toutes sortes de sujets, grave à l'eau-forte des paysages ainsi que les cartes des provinces de la Chine et de la Tartarie effectuées par les pères Jean-Baptiste Régis et Pierre Jartoux. Elles sont ensuite copiées pour être envoyées en France où Jean-Baptiste d'Anville les travaille à nouveau. Dans des mémoires qui datent de 1745, Matteo Ripa évoque la Corée à travers ses deux principales activités de peintre et de graveur³⁷⁵.

Le peintre souligne la qualité de l'artisanat coréen du papier, comme avant lui le père Jean-Baptiste Régis, ainsi que l'importance pour les Chinois de ce produit de qualité. Il parle de feuilles aussi grandes qu'un drap « et si solides que je n'ai jamais pu les déchirer, même en essayant de toutes mes forces ». Matteo Ripa nous donne également dans ses *Mémoires* quelques informations sur la Corée et mentionne l'expédition du père Pierre Jartoux, lequel ne peut pénétrer le pays pour y effectuer des relevés :

« Ce monarque [*Kang-hi*] voulut que la Tartarie soit aussi dessinée. [...] Il fallut [...], dans le royaume de Corée, un des pays tributaires, prendre la longitude avec de longues chaînes, et la latitude avec de bons instruments de mesure. [...] Cet effort dura à peu près quatorze ans. Seuls, les royaumes de la Corée et du Tibet ne purent être dessinés avec beaucoup d'exactitude, car, bien que ce royaume de Corée soit tributaire de la Chine, l'Empereur n'a pas d'autre droit que celui de recevoir le tribut. Les Coréens sont très jaloux, et s'opposent à admettre des étrangers dans leur royaume. [...] On envoya à leur place un mandarin tartare. [...] Comme j'ai dit, vu que les Coréens sont très jaloux de leur royaume [...], ils le surveillent malgré tout de si près qu'il ne peut faire un pas sans être vu par les gardes qui le suivent continuellement, et notent tous ses faits et gestes, et jusqu'à (ce qui semble incroyable) ses besoins. »

Pour la première fois ici, nous sommes confrontés à un trait du caractère des Coréens : ils seraient

373. Cette dernière référence nous montre les problèmes rencontrés par les jésuites au niveau de l'histoire d'une Corée qu'ils n'interprètent que par l'intermédiaire des annales chinoises avec lesquelles ils semblent rencontrer des difficultés onomastiques et chronologiques. On reconnaît effectivement ici des annales datant de l'époque coréenne des Trois royaumes. « Corée », « Pétsi » et « Sin lo fou » sont en fait les trois anciennes dynasties : Koguryō (37 av. J.-C./668), Paekche (18 av. J.-C./660) et Silla (57 av. J.-C./668), réunifiées en 668 sous la forme de Silla unifiée, qui est remplacée en 918 par la dynastie Koryō puis, en 1392, par celle de Chosōn. Dans l'extrait que nous citons, Tchao Sien n'est en rien la capitale.

374. Cf. les manuscrits français actuellement à la Bibliothèque nationale : Mss Fr. 17238, f^{os} 75-112, et 19538, f^{os} 54-66. Ces « lettres » ont été publiées dans la *Description* de J.-B. Du Halde, t. III, p. 461-474. Sur le père François-Xavier Dentrecolles, cf. M^{me} Yves de Thomaz de Bossière, *François-Xavier Dentrecolles et l'apport de la Chine à l'Europe du XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1982. L'ensemble des notes de F.-X. Dentrecolles donne l'explication du nom, les explications livrées par différents auteurs chinois, la manière de conserver et de serrer la racine, ses qualités, ses effets et enfin les recettes (9 anciennes et 68 modernes) permettant de le préparer en fonction des maux dont on souffre. Outre P. Jartoux et F.-X. Dentrecolles, on trouve des références sur le ginseng chez Antoine Jussieu dans *l'Histoire du Gin Seng et de ses qualités*, s.d., bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle à Paris, Mss 1151-Cf. aussi le père Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, 1744. Il y est question de la présence du ginseng au Canada. Le père P.-F.-X. de Charlevoix précise ainsi l'importance en Chine du ginseng de Corée : « Les sauvages [*Indiens du Canada*] font grand cas du ginseng et sont persuadés que cette plante a la vertu de rendre les femmes fécondes. [...] Elle est, au moins pour la figure, absolument la même que celle qui nous vient de la Chine et que les Chinois tirent de la Corée et de la Tartarie. » (p. 317).

375. *Matteo Ripa, peintre-graveur-missionnaire à la cour de la Chine*, Mémoires traduits, présentés et annotés par Christophe Comentale, Ouyou Chubanshe, Taïpei, 1983. Cf. Pierre-Étienne Will, dans *Études chinoises*, Paris, vol. IV, n° 2, automne 1985, p. 146-150 ; René Picard, *Les Peintres jésuites en Chine*, avec la collaboration technique du docteur Y. Bruneau, Grenoble, éditions des Quatre Seigneurs, 1973.

jaloux. Déjà chez G. de Rubrouck, nous avons rencontré ce comportement protectionniste qui ne permettait pas aux ambassadeurs de sortir des résidences où ils étaient accueillis. Plus tard, Hendrick Hamel a noté les difficultés d'échapper au royaume. Les autres références, en soulignant l'impossibilité de pénétrer la péninsule, invoquaient des raisons géographiques ou ne faisaient encore que constater l'interdiction. Pour la première fois, donc, de manière naïve et naturelle, est évoqué un pays fermé sur décision de ses habitants, que l'on sait être pourtant sages et cultivés : ils seraient jaloux de leur indépendance, de leurs mœurs anciennes (nous le voyons chez Jean-Baptiste Régis lorsqu'il décrit les vêtements coréens conformes aux modes de dynasties chinoises disparues), de leur vie libre au sein des montagnes, s'adonnant à la chasse et à la cueillette d'une plante aux caractéristiques magiques, enfouie et cachée comme ils aiment l'être eux-mêmes.

8 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images

Nos informateurs ont donc subi une mue. Un intérêt scientifique pour la Corée s'est développé, qui recherche, en produisant des sommes et des synthèses, un maximum d'informations sur le pays. Il y a des informateurs sur place, aux frontières, d'autres aussi au sein des cabinets, qui ont le mérite de savoir composer des synthèses et de pouvoir présenter les documents en les rendant plus clairs et donc plus accessibles. Ils proposent des connaissances plus vastes et plus systématiques et sont désormais capables de mettre à l'épreuve leurs méthodes scientifiques.

Quant à la réception, c'est avec les témoignages qui suivront que nous pourrons vérifier combien Jean-Baptiste Du Halde et l'abbé Prévost ont réalisé un travail de premier plan. Tous deux ont fait connaître les observations de Jean-Baptiste Régis³⁷⁶, et l'abbé Prévost redonne une nouvelle vigueur au récit et à la description de Hendrick Hamel, laquelle vient compléter l'aspect plus scientifique de l'observateur jésuite. La réception se modifie également du fait de la sensibilité propre à l'époque, qui est celle de « l'honnête homme », de l'intérêt de plus en plus grand du siècle pour les relations de voyage, et donc pour l'édition.

On assiste aussi au développement de deux grandes catégories de motifs. Elles seront encore très présentes au siècle suivant chez les premiers orientalistes qui écriront sur la Corée, tel Léon de Rosny. Il s'agit de la géographie (l'espace de l'*autre*, sa place dans un monde que l'on tente de dessiner et où l'on essaie de se positionner) et de l'histoire (le temps de l'*autre*, son ancienneté, son ancrage dans une tradition culturelle à laquelle on tente de se comparer), qui substituent à une curiosité sommaire de l'*autre* un intérêt pour la connaissance de son milieu, pour sa position sur l'échiquier spatial et temporel de l'univers, et des nouveaux enjeux d'une géopolitique en expansion. Le but est ici de placer la Corée dans un système de classement des civilisations, de la définir par ses rapports aux autres, à la fois dans l'espace et dans le temps. Puisqu'elle n'est pas pénétrable dans la réalité, les jésuites vont construire une Corée virtuelle autour de la péninsule réelle, faite d'observations indirectes et d'archives chinoises anciennes. Parmi les motifs à signaler, notons le renforcement du discours sur l'espace, lequel propose encore les montagnes sauvages, mais apporte aussi une vision plus rapprochée (description d'éléments intérieurs du pays, de la capitale, des maisons, etc.) Pour la catégorie temporelle, nous allons aussi plus loin dans le temps et dans la découverte des origines du pays. En ce qui concerne la catégorie des motifs humains, c'est surtout dans le domaine de l'organisation sociale que les données se développent : ainsi de la justice, des châtiments, des classes sociales, etc.

Pour les thèmes et les images, malgré le caractère académique des sources, on note, en ce qui concerne l'espace, le renforcement de thèmes tels que la méconnaissance, l'isolement, l'inaccessibilité et la profon-

376. Dans les archives du ministère des Affaires étrangères, le volume 4 de la série *Mémoires et documents, Asie*, couvrant les années 1687 à 1810, cite largement la version de l'abbé Prévost dans les folios n^{os} 21-23.

deur. Pour ce qui est du temps, soulignons le thème de l'ancienneté de la civilisation coréenne. Pour la catégorie humaine, les thèmes nouveaux sont attachés à la bonne tenue de l'administration et des affaires sociales d'une part, à la vie proche d'une nature primitive d'autre part. Les références de cette période confirment et imposent les deux grands axes imagologiques du « bon sauvage » et du « sage oriental », qui prolongent les « représentations » que nous avons décrites, celles de l'« Orient autre » et différent (isolé, lointain) et de la « dualité » (nature/culture).

Un rapide tableau thématique nous permettra de classer les motifs suivant un axe « en croix ». Celui-ci est orienté horizontalement entre les pôles de la thématique « naturelle » (image du « bon sauvage ») et de la thématique « culturelle » (image du « sage oriental »). Il est disposé verticalement suivant les deux pôles de la perception négative et de la perception positive. Ce tableau, qui résume certaines des tendances du XVIII^e siècle, nous permettra aux époques suivantes de mieux comprendre l'évolution des représentations.

Négatif

Femme de débauche Ambassadeurs peu respectés en Chine

Jeunes gens trop libres Coréens jaloux

Maisons mal bâties

Absence de lit

Dépendance de la Chine

Châtiments peu rigoureux

Montagnes très hautes / Forêts épaisses

Hommes vigoureux

Vêtements sur les anciens modèles chinois

Confucianisme

Nature

Zibelines

Culture

Hommes bien faits Ginseng (médecine) Vêtements richement brodés Bonnes lois

Papier

Royaume ancien

Naturel doux

Absence de propriété

Goût pour la musique et la danse

Goût pour les sciences

Innocence

Honnêteté

Douceur et paix

Modèle pour les autres nations

Positif

CHAPITRE III – Le XVIII^e siècle : les Lumières, Voltaire et La Pérouse

« Pour ce siècle, voyager, c'est moins changer son âme que découvrir pour comparer, saisir quelques originalités, réduire le multiple à l'un, le divers à un système de pensée, ou à une méthode, apanage de l'homme cultivé, de cette élite qui reste l'idéal et l'emblème du siècle. Voyager, c'est moins regarder autour de soi que remonter le fil des siècles, établir des synthèses, des tableaux permettant l'étude comparée des grandeurs et des décadences ; c'est réorganiser, hiérarchiser, classer. Le voyageur recherche une idée de civilisation³⁷⁷. »

Pour reprendre l'idée de Friedrich Wolfzettel parlant du XVII^e siècle³⁷⁸, on peut affirmer que le voyage, au XVIII^e siècle, est aussi un « discours de l'ordre ». On reconnaît effectivement, dans la citation de Daniel-Henri Pageaux qui ouvre ce troisième chapitre, les entreprises qui nous occupaient dans le chapitre précédent. Elles vont nous permettre de prendre en considération les points de vue de Voltaire et de Jean-François de La Pérouse, les deux dernières références du XVIII^e siècle qui vont nous retenir. Ces deux auteurs ne nous proposent pas des textes ou des récits entièrement consacrés à la Corée. Rien de comparable, ni par la longueur ni par la quantité d'informations, à ceux de Hendrick Hamel ou encore de Jean-Baptiste Régis dans l'une ou l'autre de ses deux versions. Pourtant, si la péninsule est chez l'un comme chez l'autre discrète, elle y est présente sous des aspects originaux, lesquels vont confirmer les images esquissées jusqu'à présent. Elle s'inscrit effectivement dans une perspective où se construit une synthèse solide entre connaissances historiques, connaissances géographiques et connaissance de l'homme. Tous les deux abordent la Corée par un voyage dans le lointain, même si leurs expériences sont fort différentes et si le premier ne quitte même pas l'Europe, utilisant à la fois des témoignages directs et des compilations tout droit sortis des meilleurs cabinets d'écriture et de gravure (Jean-Baptiste Du Halde et Jean-Baptiste d'Anville).

Voltaire voyage ainsi principalement dans le temps, puis dans l'espace, par la lecture. Ses recherches en histoire et en « didactique » de l'histoire lui permettent, dans un premier temps, de découvrir des faits qui le marquent profondément. Ils influencent l'image « légère » qu'il donne de la Corée. Il s'agit – nous l'avons signalé en parlant du mythe du « sage oriental » – de l'antériorité de la Chine sur notre propre histoire chrétienne. Cette découverte oriente considérablement sa représentation de l'histoire. Elle s'accompagne d'autres informations collectées chez les jésuites et lui permet de structurer un discours construit sur un *autre*, à l'aide duquel il relativise la sphère culturelle occidentale judéo-chrétienne de son temps.

377. Daniel-Henri Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1994, p. 33.

378. *Ibid.*, chap. III.

Elle masque aussi en partie une Corée qui, par moments, se dévoile dans l'ombre de ses trois grands voisins, les Chinois, les Mongols et les Mandchous. Il s'agit alors d'une Corée qui se dépasse elle-même pour n'être plus qu'une pure image, une métaphore : le symbole du lointain, de l'éloignement, mais aussi de la profondeur. Cette « représentation » est parfaitement résumée dans une courte remarque de la préface que Hong Tjyong-Ou (Hong Jông-u, 홍중우, 洪鍾宇) ajoute à la traduction qu'il donne (en 1895) d'un « roman coréen », *Le Bois sec fleuri*, sur lequel nous reviendrons :

« Quand Voltaire, ce grand railleur, voulait parler de quelque chose de lointain et de ténébreux, il ne manquait pas de mettre en avant la Corée. C'est qu'à l'époque où vivait le célèbre écrivain, notre pays était en effet bien loin de la France³⁷⁹. »

Jean-François de La Pérouse, quant à lui, voyage principalement dans l'espace. Il se déplace aussi dans le temps, si l'on considère l'importance que peut constituer sa rencontre de peuples primitifs ou encore de civilisations différentes. Le but de son expédition consiste à rapporter des informations sur les points encore obscurs de notre connaissance géographique du Pacifique. Tout comme les premiers travaux des jésuites du XVII^e siècle introduisent ceux plus importants du XVIII^e, Jean-François de La Pérouse, par son approche cartographique des côtes coréennes et un récit bref mais riche tout autant que précis, annonce les marins français qui le suivront, lesquels joueront au XIX^e siècle un rôle bien plus direct dans nos relations avec le pays.

Tous deux correspondent donc bien à l'esprit « voyageant » (Voltaire) et « voyageur » (Jean-François de La Pérouse) du XVIII^e siècle, tel que Daniel-Henri Pageaux l'évoque. Ils ne cherchent pas dans l'histoire ou l'espace extérieur l'artifice du merveilleux ou de l'étrange. Leur but, à l'un comme à l'autre, est de compléter nos connaissances en histoire et en géographie, même s'il faut pour cela utiliser la tragédie ou encore la cartographie. Ils se doivent de réaliser des synthèses qui permettent – à l'image des mappemondes et des atlas – de signifier les traces de la présence de l'homme et de ses activités dans le temps, de les inscrire dans l'espace de l'*ailleurs*.

1 – Voltaire, *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*

A – *L'Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*

Bien que la version à laquelle nous nous référons soit postérieure de seize mois à *L'Orphelin de la Chine* – qui est représenté pour la première fois le 20 août 1755 et est publié en septembre –, nous aborderons notre étude de la Corée chez Voltaire par cet *Essai*. Il offre l'avantage de nous présenter clairement la sinophilie du philosophe et sa fréquentation de l'Extrême-Orient « fictionnel »³⁸⁰ de l'époque, démarche qu'il nous faut découvrir pour mieux comprendre la place de la Corée dans son œuvre³⁸¹.

379. Hong Tjyong-Ou (trad.), préface au « roman coréen » *Le Bois sec fleuri*, Annales du musée Guimet, coll. « Bibliothèque de vulgarisation », Paris, Ernest Leroux, 1895. Il est évident que la préface n'est en rien du traducteur qui, à peine arrivé en France, ne parlait pas le français. Elle doit plutôt être attribuée à J. H. Rosny ou à Félix Régamey, comme nous le montrerons dans le chapitre v.

380. « Fictif » concerne ce qui relève de la fiction. « Fictionnel » correspond bien plus à la définition de matériaux qui peuvent permettre l'élaboration de la fiction.

381. Nous nous référons à l'édition actuellement la plus courante : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, introduction, bibliographie, relevé de variantes, notes et index par R. Pomeau Paris, Bordas, coll. « Classiques Garnier », 1990, 2 tomes, édition illus-

L'*Histoire de Charles XII*, *Le Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs* sont trois livres majeurs parmi les travaux historiques de Voltaire. Ce sont des ouvrages charnières dans la discipline historique de leur temps, qu'ils redéfinissent tout en élargissant son point de vue géographique et en participant à une entreprise voltairienne plus vaste, comme nous le verrons avec la tragédie qui nous occupera. Cet intérêt du philosophe pour des sciences qui commencent alors à se définir véritablement comme « humaines », Numa Broc le note dans le passage qu'il consacre à l'auteur et à ses rapports avec la géographie :

« S'il est un écrivain du XVIII^e siècle, dont l'œuvre entière est marquée par le double relativisme historique et géographique, c'est bien Voltaire ; qu'on l'aborde par le biais de la "philosophie", de l'histoire, du roman, de la critique, partout se manifeste un souci constant de replacer l'homme dans le temps et dans l'espace³⁸². »

Retenons cette dernière précision. Avant les travaux de Voltaire, l'essentiel est en général pour les historiens de mettre en avant les pouvoirs et leurs représentants bien plus que les populations qui n'ont pas leur place dans les compilations historiographiques. C'est « l'histoire des rois » qui prédomine, celle des alliances princières bien plus que « l'histoire du peuple », « l'histoire de la nation » ou « l'histoire des nations ». Chacun de ces trois livres va justement plus loin, à la fois dans l'espace géographique nouveau qu'il explore, mais aussi dans un temps historique qui ouvre à une meilleure connaissance du passé dans sa variété et dans les leçons d'humanité qu'il nous propose de méditer. Le dernier de ces ouvrages, l'*Essai*, est ainsi une véritable « histoire [didactique] des civilisations ».

La rédaction de l'*Essai* s'étale sur plus de trois décennies. La première mention de ce qui va être l'*Essai sur les mœurs* date du 1^{er} juin 1741³⁸³. Voltaire annonce alors à son protecteur Frédéric II une *Histoire* par laquelle il souhaite dépasser les limites rencontrées dans *Le Siècle de Louis XIV*. Il lui fait parvenir un manuscrit en avril 1742, un autre en novembre. Il se présente comme prenant la suite de Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle* et fait commencer son travail à l'époque de Charlemagne. Il traite des croisades et va jusqu'à Charles Quint, laissant à Bossuet ses antiques qu'il ignore, ce qui n'équilibrera guère les points de vue lorsque Voltaire mettra en avant l'antériorité de la Chine par rapport à notre seule ère chrétienne.

Au début de 1743, une première version est prête. En 1745-1746, des extraits sont publiés dans

trée de 67 reproductions. R. Pomeau donne des précisions à son sujet dans ses « Notes sur la présente édition », p. LXXIV-LXXV.

382. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 263 : « Il n'est pas douteux que Voltaire ne se soit, durant toute son existence, passionné pour la géographie ; il affirme dans le *Dictionnaire Philosophique* que c'est "une de ces sciences qu'il faudra toujours perfectionner" (article Géographie) et l'*Essai sur les mœurs* montre que l'histoire et la géographie de la plupart des pays du monde lui sont familières. Sa bibliothèque, comme celle de Montesquieu, est bien fournie en livres de voyages, et lorsqu'il déclare à propos de la Chine, "je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays" [*Dialogue entre A, B, C. Premier entretien, 1768*], on peut penser qu'il n'exagère pas. La documentation de Voltaire sur l'Orient est particulièrement étendue ; de la *Bibliothèque Orientale* d'Hernbelot aux *Mille et une Nuits*, il possède tout "et non seulement il a consulté les sources originales en traduction et les commentaires érudits accessibles de son temps, mais il a connu l'œuvre de ses devanciers dans le pastiche oriental et dans la fiction exotique" [*Nicolas Lenglet-Dufresnoy, L'Orient romanesque en France (1700-1789), Paris, 1946-1947*]. » La note 36 de la page 263 de N. Broc précise qu'en étudiant la bibliothèque de Voltaire, « M. Duchet [*Anthropologie et histoire au siècle des Lumières, p. 69*] dénombre, sur 3 867 ouvrages, 137 titres concernant les voyages, dont 19 recueils généraux, 7 voyages autour du monde, 2 livres sur les Terres Australes, 26 sur les Amériques, 8 sur les pays du "Nord", 71 sur les Indes Orientales (dont 16 sur la Chine), et 4 seulement sur l'Afrique. Il faut y ajouter de nombreux traités et dictionnaires géographiques. »

383. À ce sujet, consulter la note de Christiane Mervaud dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française* de J.-P. de Beaumarchais et D. Couty, vol. II, p. 665-666.

Mercur de France, relatifs à l'Orient ancien, mais aussi à l'Europe du IX^e au XI^e siècle³⁸⁴.

Nommé en 1745 historiographe de France, Voltaire est alors fort occupé. Il écrit à ce moment-là une *Histoire de la guerre de 1741*. Ces responsabilités, que vient ponctuer une vie itinérante, ne l'empêchent pas de travailler à ce qui va être son histoire universelle. Avant de partir en 1750 pour la Prusse, chez Frédéric II, il remet au *Mercur de France* une *Histoire des croisades*³⁸⁵.

Pendant son séjour à Berlin, on lui vole des manuscrits restés à Paris, qu'il tente vainement de récupérer. La fin de son séjour en Prusse est marquée par des drames qui l'empêchent de se consacrer pleinement au projet. En s'échappant de Francfort, il gagne l'Alsace où il s'installe. En 1752, les deux textes précédemment publiés sont repris en un volume, *Le Micromégas de M. de Voltaire*³⁸⁶.

En 1753, la librairie Neaulme, à la Haye, publie un *Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusques à Charlequint par Mr. de Voltaire*, édition qui va subir des contrefaçons³⁸⁷. Afin de réparer par lui-même le tort qui vient de lui être fait, il compte publier un texte qu'il puisse revendiquer comme étant réellement de sa plume. L'année 1754 est ainsi marquée par plusieurs éditions corrigées, dont l'une introduit pour la première fois le terme « essai »³⁸⁸. Voltaire ajoute en cette même année 1754 un troisième tome qui propose une suite à l'*Essai*³⁸⁹.

En décembre 1756, en même temps que l'article « Histoire » qu'il livre à l'*Encyclopédie*, l'*Essai* est republié intégralement en 164 chapitres dans la première collection complète des œuvres de Voltaire. C'est cette première édition intégrale qu'utilise René Pomeau, reprise dans l'édition de Kehl.³⁹⁰

Une autre édition est publiée, « revue, corrigée et considérablement augmentée », en 1761. En 1765, l'auteur étudie les premiers temps de l'humanité dans *La Philosophie sur l'histoire* qui devient en 1769 le *Discours préliminaire* de l'*Essai*³⁹¹.

384. *Nouveau plan d'une histoire de l'esprit humain, Mercur de France*, avril, juin, septembre, octobre 1745, janvier, mai, juin 1746. Il s'agit de l'avant-propos accompagné de treize chapitres. Nos références quant à la bibliographie de l'*Essai* proviennent de l'édition de R. Pomeau, *op. cit.*, p. LXVII-LXXIII.

385. *Histoire des croisades, Mercur de France*, septembre, octobre, décembre 1750, février 1751.

386. Publié à Londres, cet ouvrage est désavoué par Voltaire dans une lettre du 5 juin 1752.

387. L'original est publié à La Haye par Jean Neaulme en deux volumes de 319 et 366 pages. Les contrefaçons sont prétendument de Londres, chez Jean Nourse, 1753, mais il s'agit en réalité d'impressions parisiennes.

388. *Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint par M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France ; des Académies de Paris, de Londres, de Pétersbourg, de Boulogne, de Rome, de la Crusca, etc. Nouvelle édition corrigée et beaucoup augmentée*, Colmar, chez Fontaine, 1754 (en réalité publié à Paris chez Lambert) ; *Essai sur l'histoire universelle depuis Charlemagne, attribué à Mr. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France ; des Académies de Paris, de Londres, de Pétersbourg, de Boulogne, de Rome, de la Crusca, etc. Nouvelle édition corrigée et augmentée*, Genève, chez Claude Philibert, 1754.

389. *Essai sur l'histoire universelle, tome III, contenant les temps depuis Charles VII roi de France jusqu'à l'empereur Charlequint*, avec privilège de l'empereur et du roi de Pologne, Leipzig et Dresde, chez George Conrad Walther, 1754. Il s'agit pour Voltaire de la suite de l'édition Neaulme de 1753.

390. *Essay sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*. Il forme les tomes XI à XIV de la *Collection complète des œuvres de Mr. de Voltaire* (Genève, Cramer, 1756). L'*Essai* est contenu dans les 164 chapitres de ces quatre volumes. Il se poursuit du chapitre 165 au chapitre 215 par *Le Siècle de Louis XIV* (t. XV-XVII). Le dernier chapitre de l'*Essai*, intitulé « Résumé de toute cette histoire », est le chapitre 11, intercalé entre deux chapitres du siècle de Louis XIV (chap. 210, « Disputes sur les cérémonies chinoises », et chap. 212, « Des beaux-arts en Europe du temps de Louis XIV »).

391. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, Genève, Cramer, 1769. Il s'agit des tomes VIII-X de la *Collection complète des œuvres de Mr. De Vol-*

Par la suite, Voltaire révisé son texte à plusieurs reprises. Ainsi, la rédaction de l'ouvrage s'étale sur trente-quatre années, s'interrompant souvent et manipulant une documentation historique et géographique considérable. L'édition de René Pomeau, à laquelle nous nous référons, indique en marge les différentes versions postérieures à celle considérée comme la première complète. Elle nous permet de constater que les parties relatives à la Corée sont déjà toutes présentes en 1756.

Cette énorme somme historique est en grande partie basée sur des compilations et laisse donc souvent la place à l'erreur ou à la libre interprétation. Cette dernière n'est pourtant pas déterminante lorsque nous considérons aujourd'hui encore le travail ainsi réalisé. L'ambition du philosophe est moins de vérifier la véracité de chaque détail que de nous rendre une vision synthétique du monde dans l'histoire et la variété géographique. Ainsi, parallèlement à l'*Encyclopédie* et à l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, il tente un projet qui va lui permettre de rendre compte d'une somme incroyable de connaissances, tout en sortant du cadre trop étroit de son *Siècle de Louis XIV*. Au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, qu'il complète en apparence – et qui est principalement centré sur l'Antiquité grecque, romaine et judaïque, laquelle définit à elle seule « le monde » et « son origine » –, il oppose une perspective plus large et permet à ses lecteurs de relativiser les connaissances du moment. Cette optique nouvelle se traduit par des mentions largement commentées de la Chine et du Japon, des Indes et du monde musulman³⁹² :

« Vers ces peuples lointains, Voltaire appareille avec une curiosité aiguisée par l'exotisme. Certes, il fait encore passer par l'Europe l'axe de l'histoire universelle. Mais le monde hors d'Europe prend pour lui valeur et vie. Il l'explore, comme Montaigne voyageait, “très saoul de nos façons”. Il risque des incursions dans le monde primitif, à la suite de Sanchoniathon, Manéthon, Hérodote, qu'il croirait plus volontiers que la Bible ; à la suite aussi du Shasta, des veidams, des Kings chinois. Témérité ? Mais le goût de l'inconnu est l'âme de l'histoire. À la différence du *Discours* de Bossuet, l'*Essai sur les mœurs* n'assigne à l'aventure humaine ni une origine déjà connue avant l'enquête, ni un terme préfixe. Le sens de l'histoire reste à déchiffrer, à supposer que l'histoire ait un sens³⁹³. »

D'autre part, comme le signale René Pomeau que nous venons de citer et comme nous l'avons constaté avec la rapide esquisse du mythe de l'« homme naturel », Voltaire se montre curieux des temps primitifs et des contrées qui le sont encore. Cet intérêt lui permet de continuer sur le thème du « sauvage », que l'on oppose alors à notre civilisation :

« Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons ; ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées, et par conséquent peu d'expressions ; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant,

taire, édition réalisée avec la participation de Voltaire. En tête se trouve la *Philosophie de l'histoire*, sous le titre *Discours préliminaire*.

392. Cf. Robert Mauzi et Sylvain Menant, *Le XVIII^e siècle*, vol. II : 1750-1778, Paris, Arthaud, coll. « Littérature française », 1977, p. 139 : « Ce “corps d'histoires suivies” conduit le lecteur de la Chine antique (ch. I) jusqu'au Japon du XVII^e siècle (ch. CXCVI). Si l'on y ajoute le *Siècle de Louis XIV* continué par un *Précis du règne de Louis XV*, et l'*Histoire de l'Empire de Russie*, l'ensemble est impressionnant. Mais toutes les époques ne sont pas traitées également. La Chine fait l'objet de développements particulièrement détaillés, de même que l'Islam : il s'agit de rétablir les perspectives, de montrer la pluralité des grandes civilisations. En revanche, les conciles, les croisades, l'affaire des Templiers, présentés avec des détails frappants, montrent le fanatisme, la barbarie, vivaces au sein de la civilisation chrétienne. Chemin faisant, les bases du pouvoir des papes, ou des parlements, sont sapées. Voltaire se sépare de la plupart des historiens de son temps en négligeant le détail des dynasties. Mais il met en relief le rôle de quelques grands héros : Gengis Khan ou Charlemagne. »

393. R. Pomeau, « Introduction » à Voltaire, *Essai sur les mœurs*, t. I, p. XL.

certains jours, dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils n'entendent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir surtout que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, et cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres, et nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

« Les prétendus sauvages d'Amérique sont des souverains qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies transplantées auprès de leur territoire par l'avarice et par la légèreté. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler³⁹⁴. »

L'idée est simple. Elle n'est pas neuve : les sauvages – ceux que l'on dit tels – ne le sont pas autant que nous pouvons l'être nous-mêmes. Tout cela est affirmé comme relatif, et le discours de Voltaire construit, parallèlement à un autre ensemble d'idées sur la Chine, les bases d'une philosophie qui va donner à *l'ail-leurs* et à *l'autre* ses lettres de noblesse. Nous nous souviendrons de cela, lorsque nous aurons à reparler de la Corée et des Coréens, particulièrement en évoquant l'image d'honneur et de fidélité qu'en donne ce même Voltaire dans *L'Orphelin de la Chine*.

Sans en employer le mot – comme le note Christiane Mervaud –, Voltaire oriente son récit vers ce qui serait aujourd'hui une « histoire de la civilisation » ou « des civilisations ». Derrière la façade de la « grande histoire » qui occupe alors trop souvent le devant de la scène des belles-lettres, sous la forme de biographies relatant les lignées monarchiques, il tente d'apercevoir et de nous montrer des communautés humaines. De là les usages, les techniques et les croyances qu'il choisit de présenter. Mais au-delà de ce qui s'attache aux aspects visibles de la civilisation, *l'Essai sur les mœurs* se veut avant tout une œuvre philosophique par le fait qu'elle démonte le fonctionnement d'un « instinct social », lequel s'oppose au fanatisme, à la misère et à la sottise. C'est sur ce plan que la Chine et les peuples « sauvages » viennent jouer un rôle important, comme nous l'avons déjà signalé dans le chapitre précédent :

« [Voltaire] croit apercevoir “un amour de l'ordre qui anime en secret le genre humain et qui a prévenu sa ruine totale”. À cet instinct social, il rattache l'ingéniosité de *l'homo faber*, les créations des artistes et des hommes de lettres, les découvertes des savants, les réformes des législateurs, l'action des grands hommes. Mais ce vouloir-vivre est contrecarré par la folie guerrière ou religieuse, par tous les fanatismes, par un “vulgaire en tous pays féroce”. La plongée dans le passé fait revivre des cruautés inouïes, des misères insupportables, des sottises innombrables. Aucun terme divin n'est assigné à l'humanité, aucune Providence n'intervient dans un monde régi parfois par le hasard. À travers erreurs et errements, l'humanité ne peut devoir son salut qu'à elle seule. Elle le cherche obscurément, sans progresser continûment³⁹⁵. »

L'histoire des civilisations introduite dans *l'Essai* semble donc être pour Voltaire une manière de didactique lui permettant les changements importants à venir. Le philosophe veut montrer et convaincre, au point que l'on croit à maintes reprises y lire la morale de l'un de ses contes. Il souhaite ainsi permettre à son lecteur de prendre conscience des erreurs anciennes, principalement au sein de notre vieille Europe, en la comparant à des peuples et groupes culturels parmi les plus divers, à des époques parmi les plus variées. Même si l'histoire de l'Occident reste au centre de *l'Essai*, Voltaire cultive un « sens de l'ailleurs »

394. *Ibid.*, p. 22-23.

395. C. Mervaud, dans *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française* de J.-P. de Beaumarchais et D. Couty, p. 666.

qui va lui permettre de fournir des sujets de réflexion et des exemples nouveaux à la philosophie³⁹⁶.

B – La Chine

Il nous faut encore, pour parvenir à la Corée, prendre des chemins qui passent par la Chine. Son temps viendra, au XIX^e siècle, où la péninsule sera pleinement elle-même dans nos témoignages, au cours d'une période de trente années où elle vivra les tourbillons de l'ouverture et sera découverte de manière on ne peut plus directe. En attendant, il nous faut encore tenter la rencontre avec un Orient moins extrême, mais mieux connu, presque rassurant.

L'*Essai* s'ouvre avec la Chine et se ferme pour ainsi dire sur elle, que l'on considère ou non le *Discours préliminaire* qui l'introduit et traite aussi du grand empire extrême-oriental, ou encore le *Résumé de cette histoire* qui le termine. Il ne faut pas voir là un hasard, nous l'avons suffisamment souligné dans ce qui précède. Au contraire, les positions de Voltaire à l'égard de l'empire du Milieu sont très fermement arrêtées dès la première version de l'*Essai*. Elles sont confirmées dans le discours qui date de 1769. Le but de notre travail n'est pas d'étudier la Chine chez Voltaire. Il nous semble toutefois utile d'examiner quels en sont les divers aspects, comme nous avons pu le faire pour la Mongolie avec le récit de Guillaume de Rubrouck. Cela nous permettra de considérer au mieux, par la suite, les idées de l'auteur relatives à la Corée, pays qui est pour lui « naturellement » et « culturellement » lié à son grand voisin.

Dès le discours préliminaire, dans le paragraphe concluant l'ensemble de ceux consacrés au thème de l'antiquité des nations, la Chine est présente à travers son « antériorité », motif que nous avons croisé et qui reste l'un des sujets les plus souvent mis en avant par le philosophe³⁹⁷ :

396. Le caractère didactique de l'*Essai* est souligné par de nombreux chercheurs qui, comme Furio Diaz, y voient un « historicisme progressiste ». Cf. R. Mauzi et S. Menant, *op. cit.*, p. 140-141 : « Une telle orientation suffirait à faire de l'*Essai sur les mœurs* une pièce maîtresse de la philosophie des lumières. Son rôle a été aussi de fournir des sujets de réflexion et des exemples à la méditation sur l'homme qui est au centre de l'œuvre de Voltaire. Les personnages de ses contes même, aux allures fantaisistes, ont leur généalogie dans les pages de l'*Essai*. L'Histoire de l'Ingénu est étayée par l'enquête des chapitres CXLV-VI. Les Jésuites du Paraguay, objets du chapitre CLIV tout entier, jouent leur rôle dans *Candide*. Les conciles et leurs contradictions, les mauvais papes de tant d'écrits polémiques, les bons Chinois du *Dictionnaire philosophique* sortent, pour venir prêter leur concours à des œuvres plus agressives, de cette immense réserve. Son étendue même en impose : toutes les prises de position de Voltaire bénéficient de l'autorité qui s'attache aux "dénombrements entiers". Lautrémont et après lui Henri Michaux diront aussi, comme en conclusion d'une enquête autrement moins étendue : "J'ai vu l'homme..." On peut penser enfin que les contemporains ont goûté dans l'*Essai* l'union ostensible de l'extraordinaire et du raisonnable. Voltaire délaisse les Romains et les Grecs banalisés par le collège, pour présenter les "fibustiers" de Saint-Domingue (chap. CLII), les dix femmes de Jean de Leyde, garçon tailleur, prophète et roi (chap. CXXXII), et la médecine chinoise (chap. CLV) ; mais sans crédulité ; l'exigence du vraisemblable règne partout. L'honnête homme assouvit sa curiosité sans déchoir. En grand écrivain, Voltaire aide son lecteur à faire l'unité de son esprit.

397. Sur l'antiquité de la Chine, cf. Isaac La Peyrère et sa présentation de peuples antérieurs à Adam. Il publie en 1655 une *Théorie des Préadamites* en se basant en partie sur saint Paul qui affirme, dans l'Épître aux Romains (chap. v), qu'avant le péché d'Adam et Ève les hommes péchaient, mais cela ne leur était en rien imputé, car il n'y avait pas de Loi. Comme le rappelle R. Mousnier (*Histoire générale des civilisations*, t. IV : *Les XVI^e et XVII^e siècles*, p. 620-621), toute la chrétienté se trouve ébranlée par ce livre. Il fait scandale en France, en Hollande, en Allemagne et en Suède. Par la suite le père M. Martini, que nous avons rencontré comme cartographe, publie en 1669 une histoire ancienne de la Chine où il place le premier empereur chinois en 2952 avant Jésus-Christ, 660 ans avant la date que le texte hébreu permet d'assigner au Déluge, à un moment où la Chine était déjà entièrement habitée et où l'astronomie était développée. Au siècle suivant, notons la *Lettre du père Parenin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, à Pékin, ce 20 septembre 1740*, citée dans I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses de Chine*, p. 387-

« Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile et abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, et dans le riz, qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords de l'Euphrate et du Tigre, étaient très peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes³⁹⁸. »

Nous avons signalé que l'absence de considérations relatives à l'antiquité gréco-romaine faussait quelque peu le jeu dans le cadre de l'évaluation d'une Europe qui ne devrait pas être envisagée seulement dans sa partie septentrionale. Il ne nous faut donc ici nous référer qu'au christianisme, même si l'on admet qu'il n'est pas tout. La valeur de la Chine, outre le despotisme éclairé alors en vogue et l'administration aux mains des lettrés, qui donnent tous deux des idées à nos sinophiles, tient avant tout dans cette antériorité. Elle permet à Voltaire de relativiser le christianisme et la notion de civilisation qui est alors encore la nôtre. Dans celle-ci, le philosophe voit à la fois le produit d'un pouvoir justement conduit par le goût qu'ont les hommes pour l'histoire et de la science. De la plume aussi, laquelle compose les annales, et des calculs astrologiques, qui établissent un calendrier qui échappe aux fables allégoriques souvent mises en œuvre pour justifier telle ou telle domination politique ou spirituelle. Dans ce même *Discours préliminaire*, le chapitre XVIII, « De la Chine », reprend ce même motif en le justifiant encore par des caractéristiques géographiques et surtout climatologiques :

« Oserons-nous parler des Chinois sans nous en rapporter à leurs propres annales ? Elles sont confirmées par les témoignages unanimes de nos voyageurs de différentes sectes, jacobins, jésuites, luthériens, calvinistes, anglicans ; tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques, de ces inondations, de ces incendies, dont la faible mémoire s'était conservée et altérée dans les fables du déluge de Deucalion et de la chute de Phation. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux, comme il le fut toujours de la peste proprement dite, qui a tant de fois ravagé l'Afrique, l'Asie et l'Europe.

« Si quelques annales portent un caractère de certitude, ce sont celles des Chinois, qui ont joint,

398.

398. Voltaire, *Essai sur les mœurs* R. Pomeau (éd.), t. I, p. 11. Dans l'*Essai* lui-même (avant-propos), Voltaire a déjà développé l'importance du climat sur les richesses agricoles et de celles-ci sur le développement des civilisations : « Il eût été à souhaiter qu'il [Bossuet] n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens et les Chinois, qui ont été si considérables avant que les autres nations fussent formées. Nourris des productions de leurs terres, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pour quoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçants de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ? En vous introduisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'Occident. Les climats orientaux, voisins du Midi, tiennent tout de la nature ; et nous, dans notre Occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates, et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux, croissaient vers l'Euphrate, à la Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés [*rappelons que H. Hamel – Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais – précisait au sujet de la Corée que "le reste du pays est fertile et produit toutes les choses nécessaires à la vie"*]. Nous verrons plus loin J.-F. de La Pérouse à ce sujet]. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère [*nous mentionnerons plus loin précisément ce que Voltaire entend par cette distance qui va, dit-il dans le chapitre CXLII de l'Essai, "des Dardanelles jusqu'à la Corée"*], fut longtemps célèbre avant que nous en sussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes, nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs et aux Romains, nations encore très postérieures aux Asiatiques. »

comme on l'a déjà dit ailleurs³⁹⁹, l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples, ils ont constamment marqué leurs époques par des éclipses, par les conjonctions des planètes ; et nos astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques ; et les Chinois écrivirent leur histoire, la plume et l'astrolabe à la main, avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie⁴⁰⁰. »

Suivent des dizaines d'exemples montrant la supériorité de la Chine dans les domaines les plus divers, principalement en relation avec le gouvernement de la nation :

- 1) L'importance de l'écriture sur des supports pratiques depuis fort longtemps.
- 2) La rédaction de l'histoire de l'empire obéissant à la raison.
- 3) Une religion sans superstition et n'influant pas sur les lois.
- 4) Des lettrés connaissant et pratiquant tout ce qui est utile à la société.
- 5) L'exemple de Confucius qui, ni inspiré ni prophète, n'a recommandé que la vertu.
- 6) Des lois, enfin, qui n'affirment pas ce qu'elles ne savent pas...

Voltaire, on le sent, est un fervent admirateur du système mandarinal, de son fonctionnement et de son ancienneté. C'est l'aspect « politique » qui l'intéresse en Chine. Toutes les informations qui lui parviennent sont interprétées à travers ce filtre, lequel lui permet de montrer qu'une civilisation vit bien lorsqu'elle est dirigée selon les règles de la raison, loin de toute passion religieuse. Ainsi peut-elle conserver ses pratiques sans ressentir le besoin du changement, ce que montre les aspects symboliques du premier paragraphe du chapitre I de l'*Essai*, intitulé « De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses lois, de ses usages, et de ses sciences » (sous-titre qui résume parfaitement les motifs développés par Voltaire), où l'on rencontre un immobilisme « positif » qui sera, bien plus tard, vivement critiqué :

« Nous avons remarqué que le corps de cet État subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière de s'habiller, aient souffert d'altération sensible⁴⁰¹. »

Nous en sommes donc toujours à cette antériorité qui explique tout, selon le philosophe, et qui lui sert d'introduction à ce premier chapitre, lequel a valeur de modèle pour ceux qui suivent. Que l'on se rende compte de ce que représente ce travail pour l'époque : il s'agit d'une histoire universelle des civilisations. L'honnête homme, alors habitué à parcourir, en fait d'histoire, celle de son propre pays, se retrouve ici immédiatement transporté dans le temps et dans l'espace dans une contrée quatre fois millénaire. Les jésuites l'ont passionnément étudiée, mais la parole, l'esprit et le raisonnement de Voltaire vont bien plus profondément l'animer et la faire vivre à nos yeux. Nous n'avons pas ici le temps de nous y arrêter. Qu'il nous suffise de mentionner la conclusion de ce premier chapitre, lequel relativise nos connaissances du moment. Il porte sur un sujet alors important, que nous avons rencontré chez Hendrick Hamel et Jean-Baptiste Régis en abordant la Corée : il s'agit de la justice et des peines qu'elle propose pour punir les criminels. Ici, le philosophe nous livre son argument le plus précieux : la Chine n'est pas seulement le contraire de l'Europe, elle est complètement autre. Non seulement elle punit les crimes, mais en plus elle récompense la vertu. « Cette morale, cette obéissance aux lois, jointes à l'adoration d'un Être suprême,

399. Dans le chapitre I de l'*Essai sur les mœurs* que ce « discours » introduit, même s'il a été rédigé ensuite, comme nous l'avons signalé.

400. Voltaire, *op. cit.*, p. 66-67. Ce « reste de l'Asie » désigne les peuples extérieurs à la « galaxie sinisée ».

401. *Ibid.*, p. 205.

forment la religion de la Chine⁴⁰². »

Dans le chapitre, on passe de l'idée de la supériorité d'une nation antérieure à notre ère européenne à celle-ci, importante pour le sinophile qu'est Voltaire : la Chine est dirigée par un gouvernement idéal et une administration parfaite. Tous obéissent à une philosophie qui peut être considérée comme un modèle parce que ne nécessitant aucune religion, le confucianisme :

« Confutée, que nous appelons Confucius, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant Pythagore, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna, et la pratiqua dans la grandeur et dans l'abaissement : tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur, tantôt exilé, fugitif, et pauvre. Il eut, de son vivant, cinq mille disciples ; et après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *colao*, c'est-à-dire les mandarins, les lettrés [...]»⁴⁰³ »

Après avoir traversé d'autres époques et d'autres lieux, Voltaire termine son *Essai* par des chapitres de nouveau relatifs à l'Extrême-Orient. Le chapitre cxcv, nommé « De la Chine au xvii^e siècle et au commencement du xviii^e », nous rapproche d'une actualité déjà rencontrée avec les jésuites. Il a effectivement pour but principal de relater brièvement la fin de la dynastie régnant jusqu'au milieu du xvii^e siècle et l'avènement de la nouvelle dynastie d'origine mandchoue :

« Cette même mollesse [*d'autres, comme Condorcet, parlent plutôt de l'"immobilisme" de l'Asie*] qui a perdu la Perse et l'Inde fit à la Chine, dans le siècle passé, une révolution plus complète que celle de Gengis-kan et de ses petits-fils⁴⁰⁴. »

Si Voltaire en profite pour rappeler les qualités de la Chine d'avant l'invasion...

« Or s'il y eut jamais un État dans lequel la vie, l'honneur, et le bien des hommes aient été protégés par les lois, c'est l'empire de la Chine. [...] La culture des terres, poussée à un point de perfection dont on n'a pas encore approché en Europe, fait assez voir que le peuple n'était pas accablé de ces impôts qui gênent le cultivateur⁴⁰⁵. »

... il constate rapidement que les nouveaux conquérants n'en représentent pas moins une voie qui va très rapidement s'assimiler elle-même à la tradition de sagesse des anciens Chinois...

« Le temps n'a pas encore confondu la nation conquérante avec le peuple vaincu, comme il est arrivé dans nos Gaules, dans l'Angleterre, et ailleurs. Mais les Tartares ayant adopté les lois, les usages, et la religion des Chinois, les deux nations n'en composeront bientôt qu'une seule⁴⁰⁶. »

... ce que prouve l'esprit d'ouverture de certains de leurs monarques.

« Les mêmes jésuites [...] avouent avec tous les autres que cet empereur était un des plus sages et des plus généreux princes qui aient jamais régné ; toujours occupé du soin de soulager les pauvres et de les faire travailler, exact observateur des lois, réprimant l'ambition et le manège des bonzes, entretenant la paix et l'abondance, encourageant tous les arts utiles, et surtout la culture des terres. De son temps les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de ce grand empire, furent entretenus avec une magnificence et une économie qui n'a rien d'égal que chez

402. *Ibid.*, p. 218.

403. *Ibid.*, p. 219.

404. *Ibid.*, t. II, p. 785.

405. *Ibid.*, p. 786.

406. *Ibid.*, p. 791.

les anciens Romains⁴⁰⁷. »

Le *Résumé de cette histoire*, qui termine l'ouvrage, mentionne à son tour la Chine. Il n'est plus alors question de l'antériorité, qui a trop souvent été mise en avant au cours de l'*Essai*. Voltaire soulève un autre élément important, lequel – malgré le caractère positif encore évoqué – porte moins sur le pays et ses habitants eux-mêmes que sur l'altérité profonde qui s'impose entre eux et nous, à la fin des 197 chapitres de l'œuvre. Nous sentons – au-delà d'un pessimisme qui est présent dans les contes, et de l'admiration qui pointe toujours – que la conclusion de Voltaire au sujet de la Chine débouche sur un fait certain : celle-ci est avant tout « autre » et « différente » :

« Tout diffère entre eux et nous : religion, police, gouvernement, mœurs, nourriture, vêtements, manière d'écrire, de s'exprimer, de penser. La plus grande ressemblance que nous ayons avec eux est cet esprit de guerre, de meurtre, et de destruction, qui a toujours dépeuplé la terre. Il faut avouer pourtant que cette fureur entre bien moins dans le caractère des peuples de l'Inde et de la Chine que dans le nôtre. Nous ne voyons surtout aucune guerre commencée par les Indiens ni par les Chinois contre les habitants du Nord : ils valent en cela mieux que nous ; mais leur vertu même, ou plutôt leur douceur les a perdus ; ils ont été subjugués⁴⁰⁸. »

C – La Corée

La Chine tient une place importante dans l'*Essai*⁴⁰⁹. Elle permet à la Corée d'y trouver la sienne. Le fait qui retiendra notre attention à ce sujet est la mention d'une péninsule considérée comme l'élément géographique déterminant d'une région que *L'Orphelin de la Chine* met en scène dès 1755, un an avant l'*Essai*. Alors que, dans la tragédie, la Corée est évoquée brièvement, mais dans quelques-unes de ses particularités les plus pertinentes, dans l'*Essai* elle n'apparaît que pour justifier une certaine idée de la géographie extrême-orientale alors en cours de constitution, ainsi qu'un éloignement également extrême :

« [Chapitre I : De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses lois, de ses usages, et de ses sciences] L'empire de la Chine dès lors était plus vaste que celui de Charlemagne, surtout en y comprenant la Corée et le Tonkin, provinces alors tributaires des Chinois. Nous avons remarqué que le corps de cet État subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière de s'habiller, aient souffert d'altération sensible⁴¹⁰. »

« [Chapitre I : De la Chine, de son antiquité, de ses forces, de ses lois, de ses usages, et de ses sciences] Qu'importe, après tout, que ces livres renferment ou non une chronologie toujours sûre ? Je veux que nous ne sachions pas en quel temps précisément vécut Charlemagne ; dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siècle. Puis donc que l'empereur Hiao, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquiert tout le pays de la

407. *Ibid.*, p. 792.

408. *Ibid.*, t. II, p. 808. On croirait trouver ici une représentation que le début du xx^e siècle se donne de la Chine et de la Corée. Cette dernière idée sera souvent évoquée au sujet de la péninsule au début du xx^e siècle pour expliquer sa passivité face à ses deux puissants voisins.

409. Pour une étude plus précise du sujet, on pourra se reporter à Song Shun-Ching, *Voltaire et la Chine*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1989.

410. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, R. Pomeau (éd.), t. I, p. 205. Et nous savons également par J.-B. Régis que les Coréens gardent encore les modes vestimentaires chinoises, mais d'un autre siècle.

Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée⁴¹¹. »

« [Chapitre LX : De l'Orient, et de Gengis-Kan] Bientôt maître de tout les pays qui sont entre le fleuve Volga et la muraille de la Chine, [Gengis-Kan] attaque enfin cet ancien empire qu'on appelait alors le Catai. Il prit Cambalu, la capitale du Catai septentrional. C'est la même ville que nous nommons aujourd'hui Pékin. Maître de la moitié de la Chine, il soumit jusqu'au fond de la Corée.

« L'imagination des hommes oisifs, qui s'épuisent en fictions romanesques, n'oserait pas imaginer qu'un prince partît du fond de la Corée, qui est l'extrémité orientale de notre globe, pour porter la guerre en Perse et aux Indes. C'est ce qu'exécuta Gengis⁴¹². »

« [Chapitre CXLII : Du Japon] [Les Japonais] ne diffèrent donc de nous, en morale, que dans leur précepte d'épargner les bêtes. S'ils ont beaucoup de fables, c'est en cela qu'ils ressemblent à tous les peuples, et à nous qui n'avons connu que des fables grossières avant le christianisme, et qui n'en avons que trop mêlé à notre religion. Si leurs usages sont différents des nôtres, tous ceux des nations orientales le sont aussi, depuis les Dardanelles jusqu'au fond de la Corée⁴¹³. »

« [Chapitre CXCVI : Du Japon au xvii^e siècle, et de l'extinction de la religion chrétienne en ce pays] Je ne parlerai point ici du royaume de Siam, qu'on nous représentait beaucoup plus vaste et plus opulent qu'il n'est ; on verra dans *Le Siècle de Louis XIV* le peu qu'il est nécessaire d'en savoir. La Corée, la Cochinchine, le Tonkin, le Laos, Ava, Pégou, sont des pays dont on a peu de connaissance ; et dans ce prodigieux nombre d'îles répandues aux extrémités de l'Asie, il n'y a guère que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur domination et de leur commerce, qui puisse entrer dans le plan de cette histoire générale. Il en est ainsi de tous les peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, et d'une infinité de peuplades dans le nouveau monde. [...]

« Les anthropophages sont beaucoup plus rares qu'on ne le dit, et depuis cinquante ans aucun de nos voyageurs n'en a vu. Il y a beaucoup d'espèces d'hommes manifestement différentes les unes des autres. Plusieurs nations vivent encore dans l'état de la pure nature ; et, tandis que nous faisons le tour du monde pour découvrir si leurs terres n'ont rien qui puisse assouvir notre cupidité, ces peuples ne s'informent pas s'il existe d'autres hommes qu'eux, et passent leurs jours dans une heureuse indolence qui serait un malheur pour nous.

« Il reste beaucoup à découvrir pour notre vaine curiosité ; mais si l'on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert⁴¹⁴. »

La première référence ouvre pratiquement l'*Essai* et relève, en même temps que l'antériorité de la Chine, celle de la Corée, alors pays tributaire. La seconde, également dans le chapitre d'ouverture, vient de la même manière montrer l'antériorité de l'empire du Milieu et donc celle de la péninsule, laquelle bénéficie aussi de « l'antiquité la plus reculée » et d'une certaine importance, puisqu'un empereur chinois s'intéresse à elle et à sa conquête. L'idée est ici celle d'un temps lointain, en relation avec la Chine.

Le chapitre LX nous permet de faire un bond dans le temps. Il laisse les Chinois et se consacre aux Mongols. Il abandonne donc l'idée d'une temporalité exceptionnelle de la Corée pour celle d'une spatialité particulière. La « soumission jusqu'au fond de la Corée », puis le « départ du fond de la Corée »

411. *Ibid.*, p. 208.

412. *Ibid.*, p. 607-608.

413. *Ibid.*, t. II, p. 313. P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au xvii^e siècle et au xviii^e siècle*, p. 138, reprend le même exemple, nous l'avons vu : « Mais le moment approchait où l'Asie entière depuis la Corée jusqu'aux Dardanelles, [...] serait étudiée. »

414. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, R. Pomeau (éd.), p. 798-799.

mettent en avant l'idée d'un « bout du monde », de ces fameuses « bornes de la terre » que nous trouvons dans la tragédie de 1755. L'idée est ici celle d'un espace lointain, même pour les Mongols. Elle nous est confirmée par la préface que consacre Hong Tjyong-Ou à son « roman coréen ».

Le chapitre CXLII traite du Japon, mais ne considère pas la Corée par rapport à lui. Le royaume est ici utilisé dans le même ordre d'idée qu'auparavant, à travers l'expression « jusqu'au fond de la Corée ». La péninsule est présentée comme l'Orient le plus extrême, pour sa position géographique plus que pour les habitudes et le mode de vie de son peuple.

Le chapitre CXCVI ferme l'*Essai* en traitant aussi du Japon. La Corée est brièvement mentionnée dans une liste comprenant d'autres contrées d'Asie. Pourtant, l'intérêt est plus loin, dans une citation que nous avons voulue justement longue. Voltaire, à la fin du dernier chapitre de son ouvrage, abandonne le Japon pour tirer une rapide conclusion de sa démarche. Il convient du fait que la péninsule fait partie des pays dont « on a peu de connaissance » et que ces contrées ne peuvent justement pas rentrer dans le cadre de son *Essai*, comme de nombreux peuples d'Afrique ou du Nouveau Monde. Nous retrouvons là les arguments du mythe du « bon sauvage », montrant que toutes ces ethnies vivant près de la nature sans rien demander à personne ne sont pas pour autant des « humanités monstrueuses ». Voltaire souligne donc les limites de son entreprise en indiquant que les peuples qui n'y figurent pas n'en sont pas moins dignes d'intérêt, leur absence de ces pages ne tenant qu'au manque d'informations. La dernière ligne évoque étrangement la fin de *Candide*, dans le fait qu'il faille avant tout cultiver son jardin et que les découvertes paraissent finalement vaines. Il défend en fait « l'heureuse indolence » des territoires isolés et repliés, comme peut l'être la Corée, ce qui le resitue par rapport aux tentatives jésuites de pénétration du royaume, lesquelles semblent n'être pour lui qu'une « vaine curiosité ».

L'*Essai sur les mœurs* présente donc de la péninsule coréenne une image discrète. Il nous semble utile de la relever :

1) D'une part, la Corée n'est jamais traitée seule, mais en relation avec les Chinois, les Mongols et enfin les Japonais. Cela montre sa position tributaire, mais malgré tout essentielle dans cette partie de l'Asie où elle touche toujours à l'un ou l'autre empire tout en occupant une position de carrefour dans l'espace et dans l'histoire. Le fait qu'elle soit présente dans le premier et le dernier chapitre de l'œuvre nous semble important.

2) Elle présente des caractéristiques doublement extrêmes : dans le temps (comme la Chine) et dans l'espace (surtout par rapport aux Mongols). C'est un pays à la fois très ancien, mais aussi très lointain.

3) La notion de « fond », largement justifiée par une simple constatation de localisation de la Corée par rapport à la France, indique que l'on arrive au bout d'un continent, au bout de l'Orient. Le terme véhicule également l'idée d'un lieu renfermé, obscur et enfoui, conforme aux témoignages de Hendrick Hamel et de certains jésuites, représentation que vont par la suite confirmer les multiples tentatives de pénétration et d'exploration.

Ces trois aspects – association à la Chine, ancienneté et éloignement/profondeur –, nous allons les retrouver dans la tragédie qui précède d'un an ce texte. Ils y sont mis en scène – au sens propre du terme – même si la Corée est présente dans le texte sans jamais apparaître sur la scène, espace monopolisé par les intrigues que se partagent les Chinois et les Mongols, ceux qui « ont droit » à la parole.

2 – Voltaire et *L'Orphelin de la Chine*

« C'est encore une conception philosophique qui, dans *L'Orphelin de la Chine* (joué le 20 août 1755), annihila la bonne volonté exotique de Voltaire ; au moment où celui-ci conçut l'idée de sa pièce, la Chine, exaltée autrefois par les Jésuites, encensée depuis par les érudits et les encyclopédistes, était dans la plus belle époque de sa faveur ; on ne voyait qu'elle dans la comédie et dans le roman, à l'Opéra, chez les marchands de meubles, de gravures ou de tableaux. Voltaire, qui fut toujours si empressé à servir l'actualité, ne put pas se refuser le plaisir d'écrire une "pièce chinoise". [...] La matière de la tragédie était toute préparée ; des amis [*Charles-Augustin d'Argental surtout*] rappelèrent à Voltaire que, vingt ans auparavant, le Père Du Halde avait inséré dans sa *Description de la Chine* la traduction d'un drame chinois : *Tchao-Chi-Cou-Cuth ou l'Orphelin de la maison Tchao*. Avec son enthousiasme toujours facile, Voltaire se mit à travailler ses "magots" comme il les appelle [*En 1756 fut joué Les Magots, parodie de l'Orphelin de la Chine*] ; cela dura une grande année, et sa correspondance est toute pleine des préoccupations que lui donnait cette pièce nouvelle ; il l'aimait parce qu'elle était "singulière", et aussi parce que la Chine avait toute son affection. Cette fois il se piqua véritablement de faire une œuvre exotique⁴¹⁵. »

Première tragédie française à mettre en scène différents peuples extrême-orientaux, *L'Orphelin de la Chine* n'obéit pourtant pas seulement à l'exotisme des chinoiseries alors à la mode. Même si certains exécutent alors en grand nombre des « magots » sur porcelaine et paravents, peut-on dire que Voltaire ne fait qu'« enchinoiser » la tragédie classique, lui ajoutant simplement son « bibelot » personnel ? Peut-on aller dans le sens de Jean Orieux qui affirme que ce « magot », justement, « ressemble autant à la Chine que M^{me} de Pompadour à un Mandarin⁴¹⁶ » et ne considérer cette œuvre que comme un simple effet de mode ? Deux références viennent montrer qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'il s'agit plutôt d'un travail complémentaire aux activités philosophiques de Voltaire :

« Ainsi les œuvres philosophiques et historiques de Voltaire montrent-elles un certain souci d'expliquer les sociétés humaines par le milieu qui sert de cadre à leurs activités. Mais le goût de Voltaire pour la géographie se retrouve dans beaucoup de ses œuvres de fiction, tragédies, romans, contes, en particulier. Si pour la plupart de ses contemporains, l'exotisme n'est qu'un déguisement ou un décor, il y a chez Voltaire un sincère effort pour n'être plus "ni parisien, ni français, ni européen, ni civilisé". Qu'il travaille dans le réel ou dans la fiction, Voltaire demande sans cesse "au lecteur de réfléchir sur la diversité des mœurs, sur l'infinie variété des usages et des croyances", et il a "vraiment voulu être chinois dans *L'Orphelin de la Chine* et américain dans *Alzire*⁴¹⁷". »

« Voici selon Brandes [*critique danois*] les principales qualités de *L'Orphelin de la Chine* : comme forme la plus extérieure de séduction, le déguisement extrême-oriental au moyen duquel le poète élargissait l'horizon familial du spectateur ; à l'arrière plan, l'attention intimement ressentie et souvent exprimée que Voltaire portait à la civilisation pacifique d'une Chine très ancienne, païenne, mais aux mœurs pures ; ensuite, la glorification des vertus strictement humanistes : la fidélité, l'esprit

415. P. Martino, *op. cit.*, p. 220-221.

416. J. Orieux, *Voltaire*,

417. N. Broc, *La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 267, citant Daniel Mornet, *La Pensée française au XVIII^e siècle*, p. 73. La note de N. Broc continue en montrant combien Voltaire, dans son *Mahomet* par exemple, s'est, selon P. Martino, soigneusement informé sur les coutumes. Cela n'empêche pas un critique de l'époque romantique de se plaindre en disant que la pièce devrait plus évoquer l'atmosphère arabe et qu'il faudrait donc trouver plus souvent les termes *chameau, gazelle, caravane, palmier, tente, mosquée, désert*... On le sent bien, Voltaire ne cherche pas l'exotisme facile de la fantaisie théâtrale qui est déjà en place depuis le début du XVIII^e siècle. Il se place ailleurs dans la recherche, la connaissance et la présentation de l'*autre*.

de sacrifice et l'attachement indéfectible à un idéal strictement humain ; pour finir, *L'Orphelin de la Chine* est l'expression évidente d'une philosophie de la vie qui serait en opposition marquée avec l'esprit satirique de *Candide* et de plusieurs autres brefs contes philosophiques⁴¹⁸. »

Ce n'est donc pas une simple « chinoiserie » que nous abordons maintenant. Aussi nous faut-il, avant de considérer la place qu'occupe ici la Corée, voir quelle est alors en Europe la situation particulière du théâtre « à la chinoise » auquel Voltaire va participer très directement, quelles sont les origines de cette tragédie et enfin quels sont les buts du philosophe. Cela nous permettra de mieux comprendre l'utilisation des Coréens et de leur terre par le dramaturge, alors qu'ils sont absents ailleurs, à la fois dans les « drames chinois » de l'époque et dans les premières versions du thème emprunté par le philosophe.

A – Le théâtre chinois en France

Dans *L'Europe chinoise*⁴¹⁹, René Étiemble précise que, selon l'étude d'Appleton sur la Chine en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est au 1^{er} janvier 1604 qu'il faut faire remonter le début de l'influence des « Chinois » dans le théâtre anglais. C'est cette année que le roi se propose d'émerveiller l'ambassadeur de France par un amusement original :

« *One New Yeares night we had a play of Robin goodfellowe and a maske brought in by a magician of China. There was a heaven built at the lower end of the hall, out of which our magician came downe and after he had made a long sleepey speech to the king of the nature of the country from whence he came comparing it with ours for strength and plenty, he sayde he had broughte in cloudes certain Indian and China knights to see the magnificency of this court*⁴²⁰. »

Ce texte présente un premier intérêt : il représente des Chinois se déplaçant par magie sur des nuages, image qui ouvre à un merveilleux jamais absent des pièces qui suivront. Il en propose un second dans la comparaison faite entre la Chine et l'Angleterre. C'est là un motif important, puisque l'empire du Milieu, à l'image de la Perse et des Persans de Montesquieu, sert à révéler des problématiques plus proches et proprement européennes.

Tout au long du XVII^e siècle, le goût pour les chinoiseries progressant, les dramaturges anglais se laissent séduire par l'attrait exotique des décors de contrées lointaines et les transportent sur la scène. Chaque information nouvelle sur le lointain empire sera source de réalisations scéniques originales. Ainsi, la conquête mandchoue de 1644 est l'occasion d'une pièce anglaise représentée en 1676 : *The Conquest of China*, qui inaugure une suite de pièces semblables, en Angleterre comme en France. Elles ne tiennent pas longtemps la scène, même si on retrouve la Chine dans *The Fairy Queen* en 1692. L'Angleterre va substituer à ces tragédies « chinoises » des comédies et réjouissances emplies de danseurs et de magiciens qui amusent les salles. Dans cette catégorie, on trouve *The Emperor of China's Court* (1724) puis *The Emperor of China Grand Volgi* (1737). Le peu de succès rencontré par le *Chinese Festival* de Garrick en 1755, année même de notre *Orphelin de la Chine*, met fin à la vogue des divertissements à la chinoise, lesquels seront rares par la suite (*The Mandarin or Harlequin Widower* en 1789).

La France n'est pas en reste en matière de « chinoiseries ». Alain-René Lesage, dans ses divertissements de foire, crée en 1723 un *Arlequin Barbet, Pagode et Mandarin*. En 1729, on trouve dans une autre

418. R. Étiemble, *L'Europe chinoise*, p. 172.

419. *Ibid.*, t. II : *De la sinophilie à la sinophobie*, chap. VIII, p. 132.

420. Extrait, cité par R. Étiemble (*op. cit.*, p. 132), du récit d'un contemporain de la pièce, présenté par Edmund K. Chambers, *The Elizabethan Stage*, Oxford, 1923, t. III, p. 279.

foire *Le Chinois de retour*, et dans une troisième *La Princesse de la Chine*. Cela, souligne René Étiemble⁴²¹, n'a guère de rapport avec notre Voltaire, mais prépare la vogue de l'opéra-comique et de l'opéra « chinoisant » qui se développe tout au long du XVIII^e siècle : *Les Chinois* en 1700 dans *Le Théâtre italien de Gherardi* ; *Le Chinois de retour* à l'Opéra en 1753 ; *Les Chinois*, comédie mêlée de chansons qui parodie l'œuvre précédente en 1754 ; le ballet *Les Tartares* et *Le Ballet chinois et turc* en 1755 ; le ballet *La Matrone chinoise* en 1765 et *La Fête chinoise*, autre ballet en 1778. Cette liste est loin d'être exhaustive, mais elle suffit à montrer que Voltaire ne fait pas œuvre d'innovation lorsqu'il décide d'écrire son *Orphelin*. C'est dans l'air du temps, cela correspond au goût « chinois » du philosophe, et cela fait suite aussi à une lecture de Jean-Baptiste Du Halde, traduction d'une pièce très ancienne dont le motif séduit le dramaturge qui vient juste de s'installer (1755) dans ses Délices et souhaite « faire chinois » sans pour autant s'éloigner d'une érudition qu'il cultive très précisément.

B – Les origines de la pièce

Inutile de s'attarder longuement sur les origines. René Étiemble l'a fait ailleurs, mais non sans erreurs, dans quelques chapitres de *L'Europe chinoise*⁴²². Nous retiendrons pourtant, dans une perspective génétique, les trois états qui précèdent la tragédie de Voltaire chez Sseu-ma Ts'ien, Ki Kiun-siang et le père Joseph de Prémare, afin de montrer que les Coréens n'apparaissent pas chez les prédécesseurs de Voltaire, lesquels placent ailleurs leurs intrigues.

L'origine remonte aux *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien⁴²³, achevés en 91 av. J.-C. Ils sont restés pendant des siècles le modèle des livres dynastiques de la Chine. Celle que Voltaire loue justement lorsqu'il dit tout le bien qu'il pense des annales chinoises, lesquelles lui permettent de mettre en avant l'antériorité du grand empire d'Extrême-Orient⁴²⁴. Le chapitre xxxix de la traduction d'Édouard Chavannes est consacré à la famille Tsin et décrit les mérites de Tchao Tch'oei et Tchao Toen⁴²⁵. Le chapitre xliii raconte l'histoire de cette famille⁴²⁶ qui est à l'origine, comme l'indique Édouard Chavannes, du drame mongol intitulé *L'Orphelin de la Chine*. Ce n'est pas ici le lieu de revenir précisément sur cette histoire que l'on retrouve chez Édouard Chavannes et René Étiemble⁴²⁷. L'important est, pour nous, un

421. R. Étiemble, *op. cit.*, p. 135.

422. *Ibid.*, 卅-卅；chap. VIII : « “L'Orphelin de la Chine” chez Sseu-ma Ts'ien » ; chap. IX : « “L'Orphelin de la Chine” d'après Ki Kiun-siang » ; chap. X : « De I Kiun-siang à Voltaire ».

423. Sseu-ma Ts'ien est aussi connu que son œuvre puisque, ayant déplu à l'empereur, il préféra subir le supplice de la castration au lieu de se suicider comme le lui commandait l'honneur, afin d'achever son livre. Notice du *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, 1985, t. 9, p. 9597 : « Sima Qian ou Sseu-ma Ts'ien, écrivain chinois (v. 145-v. 86 av. J.-C.). Grand historien de l'empereur, il est l'auteur de Mémoires historiques (Shiji) en 130 volumes, premier ouvrage d'histoire de la littérature chinoise. Source d'information de premier ordre sur la dynastie des Qin et le début des Han, le Shiji, où alternent annales impériales, monographies sur les peuples d'Asie et biographies, est également un chef-d'œuvre de la prose classique par la simplicité du style, la noblesse et la puissance d'évocation. » Notons l'erreur de R. Étiemble qui, à la page 143 du tome II de *L'Europe chinoise*, indique que la rédaction des *Mémoires* date de deux mille ans avant la dynastie mongole (XII^e siècle).

424. *Mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien traduits et annotés par Édouard Chavannes*, Paris, Ernest Leroux, 1901.

425. *Ibid.*, p. 322-323.

426. *Ibid.*, p. 15-23 du tome V.

427. R. Étiemble, *L'Europe chinoise*, t. II, p. 137 et 142 : « [Ce drame] se situe dans une cour féodale dépendant de l'Empire incertain des Tcheou. Imaginez des clans rivaux, un peu comme dans le Maroc de ces décennies où la famille du Glaoui connut grandeur et déchéance. Imaginez aussi un sens féodal et presque maniaque, de l'hon-

drame qu'on en tira bien plus tard, sous la dynastie mongole sinisée des Yuan, et qui sera à son tour traduit en français.

Ce drame, composé par Ki Kiun-siang, reprend le thème de Sseu-ma Ts'ien plus de 1 300 ans après les *Mémoires*. Il est écrit dans les premiers temps de la dynastie mongole, laquelle commence à régner sur la Chine au XIII^e siècle. Alors que le théâtre était jusque-là un art secondaire dans l'empire du Milieu, un nombre important de dramaturges se manifestent, dont nous conservons encore les titres de 378 pièces⁴²⁸. Voltaire lui-même traite brièvement de l'art dramatique du début de cette dynastie Yuan dans l'*Essai sur les mœurs* :

« La passion du théâtre devint universelle à la Chine depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple ; ils ignoraient que la Grèce eût existé, et ni les mahométans, ni les Tartares, n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs : ils inventèrent l'art ; mais par la tragédie chinoise qu'on a traduite⁴²⁹, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie, intitulée *l'Orphelin de la famille Tchao*, est du XIV^e siècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner, et celui des Chinois est, jusqu'à présent, de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'Eschyle. Les Chinois, toujours supérieurs dans la morale, ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences : c'est sans doute que la nature, qui leur a donné un esprit droit et sage, leur a refusé la force de l'esprit⁴³⁰. »

L'Orphelin de la famille Tchao est résumé et commenté par Pierre Larousse dans son *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* en 1874⁴³¹. Il signale immédiatement Voltaire et sa propre pièce :

« *Orphelin de la famille Tchao* (L') : Drame chinois, de Ki-kin-tsiang (XIII^e siècle). Voltaire a fait connaître cette pièce en en tirant son *Orphelin de la Chine*, dont nous parlons ci-après, et il la connaissait lui-même par une très imparfaite traduction due au Père Prémare qui, pour plus de commodité, avait laissé de côté tout ce qui était écrit en vers : le drame est mélangé de prose et de vers comme les tragédies de Shakespeare.

« M. Stanislas Julien en a donné en 1834 une traduction complète et littérale, précédée d'une notice sur la famille Tchao et sur la partie des annales chinoises dont la pièce est tirée, car le fond de l'action

neur ; presque maniaque, puisque Tch'eng Ying exige de mourir après avoir sauvé et restauré Tchao Wou. Imaginez encore un monde où le sacrifice aux ancêtres est l'une des valeurs suprêmes, sinon la valeur suprême : alors qu'il peut s'enfuir, Tchao Chouo choisit de mourir pour la beauté du geste et parce qu'un de ses amis lui garantit que les sacrifices destinés aux ancêtres du clan ne seront pas interrompus. Imaginez de plus un monde où la maladie est presque toujours expliquée en termes chamaniques, comme la présence d'un esprit mauvais, ou d'un remords : si le duc King tombe malade, c'est parce qu'il extermina iniquement le clan des Tchao. Enfin, il faut imaginer un monde où la divination par l'écaille de tortue, que l'on soumet à la flamme, ou par les brins d'achillée que l'on interroge et que l'on interprète selon les hexagrammes du *Canon des Mutations*, commande les événements essentiels de l'existence. Songes prémonitoires, écaille de tortue, voilà ce qui exige, d'une part l'extermination du clan Tchao, d'autre part la restauration de *L'Orphelin de la Chine*. »

428. *Ibid.*, p. 143.

429. Ici, une note de R. Pomeau précise : « Voir R. Étiemble, *L'Orient philosophique*, t. III, p. 61 et suiv. : Du Halde publia dans sa *Description de la Chine*, t. III, pp. 339-366, *Tchao Chi Cou Ell ou le petit orphelin de la maison de Tchao, tragédie chinoise*, traduite par le P. Prémare, de Ki Kiun-Siang, dramaturge de l'époque mongole ; de cette traduction V. tira son *Orphelin de la Chine* (1755). »

430. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, R. Pomeau (éd.), t. II, p. 397.

431. Tome 11.

est historique. Il s'agit de sauver de la mort un jeune orphelin, rejeton d'une grande famille, et la pièce toute entière, féroce jusqu'à la barbarie, éclate en dévouements tout aussi sauvages. Le roi Ling-kong a deux ministres préférés : Tchao-tun, ministre des choses civiles et Ton-an-kon, ministre des choses militaires. Ce dernier est l'ennemi mortel de l'autre, et il parvient à faire massacrer toute la famille, excepté la femme de Tchao-tun, qui est enceinte. Deux amis sont restés à cette femme, malgré ses malheurs, Tching-ing et Kon-sun-tchou-kiéou. Ils se décident à sauver l'héritier de Tchao-tun. Tching-ing a un fils ; il le fait passer pour le fils de Tchao auprès des autorités chinoises devant lesquelles il accuse son ami Kon-sun-tchou-kiéou d'avoir dérobé cet ennemi public aux recherches de la justice : Kon-sun-tchou-kiéou est tué avec le fils de Tching-ing, qui passe pour l'héritier de Tchao et ainsi le véritable héritier est sauvé. Sauvé au prix de tant de sacrifices, l'orphelin grandit, parvient à reprendre l'autorité, se fait reconnaître et venge alors son père en même temps que l'infortuné King-sun-tchou-kiéou, qui s'est dévoué pour lui. Telles sont les données véritablement dramatiques de la pièce chinoise, qui révèle, pour l'époque où elle a été écrite, un grand génie. L'action dure vingt-cinq ans, ce qui paraît monstrueux à Voltaire ; mais il ne s'est pas fait faute d'y reconnaître les qualités fondamentales d'un chef-d'œuvre, qu'il a plutôt gâté qu'amélioré en l'arrangeant. »

Le *Tchao-che kou-eul* dont il vient d'être question est traduit en 1731 par le père Joseph de Prémare⁴³². Il l'envoie de Chine à Fournon l'aîné. Le texte parvient au père Jean-Baptiste Du Halde, lequel le publie en 1735 dans le troisième tome de sa *Description*, sous le titre *Tchao Chi Cou Ell, ou le petit orphelin de la maison Tchao, tragédie chinoise*⁴³³. René Étiemble précise⁴³⁴ que le procédé de Jean-Baptiste Du Halde causa un certain scandale qui contribua au succès de la pièce (ce même procédé de « protectionnisme » a été évoqué pour les cartes).

C – Les buts de Voltaire

En août 1753, Voltaire écrit à Charles-Augustin d'Argental⁴³⁵ et lui signale qu'il prépare un « magot » à la chinoise. Une tragédie qu'il affirme « toute pleine d'amour ». L'année suivante, il ne pense pas pouvoir tirer de son idée plus de trois actes. Il se force afin de répondre aux exigences de Charles-Augustin d'Argental. *L'Orphelin de la Chine* est interprétée pour la première fois en petit comité aux Délices, près de Genève, en présence de Montesquieu. Le 20 août 1755, la tragédie est jouée par les Comédiens français devant le public parisien, sans que les témoignages existants puissent nous permettre d'affirmer si ce fut un triomphe ou non. Les réactions écrites qu'elle occasionne indiquent qu'elle n'a pas laissé le public indifférent. Après seize représentations, *L'Orphelin* est présentée à la cour, laquelle accueille favorablement cette première tragédie sur un sujet chinois.

Les buts de Voltaire, en écrivant une tragédie sur un thème inspiré par la traduction du père Joseph de Prémare, apparaissent de manière explicite dès l'épître dédicatoire à M^{gr} le maréchal duc de Richelieu. Dans une première partie, l'auteur met en avant une fois de plus la Chine, son respect des arts, la qualité de ses poèmes dramatiques. Dans une seconde partie, il présente l'intérêt particulier de la pièce chinoise

432. Joseph Henri-Marie de Prémare (son nom chinois est Ma Long-Tchou et son nom de plume Wen Kou-tsen) est né à Cherbourg (?) en 1666. Parti de La Rochelle sur l'*Amphitrite* en mars 1698, il arrive à Canton en novembre. Il est à Pékin en 1714 et part en exil à Macao en 1733. Il est jugé beaucoup trop « chinois » par Rome au moment de la querelle des rites. Il meurt à Macao en 1736. Cf. I. Vissière, J.-L. Vissière (éd.), *Lettres édifiantes et curieuses de Chine*, p. 51.

433. Tome III, p. 339-366.

434. R. Étiemble, *L'Europe chinoise*, t. II, p. 143.

435. *Ibid.*, p. 164-165.

comme étant un document permettant de mieux connaître la Chine.

Dans un premier temps, le dramaturge présente la pièce qui est à l'origine de la sienne. Cette introduction lui permet de rappeler encore une fois les vertus des chinois et de leur civilisation. Il indique très clairement que son but, en s'inspirant de ce drame ancien, est de mieux faire connaître ce que la Chine peut offrir de meilleur :

« L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de *L'Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise, traduite par le père Prémare, qu'on trouve dans le recueil que le père du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares [*les Mongols*] ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses lois.

« Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare ; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé [*il s'agit ici des Mandchous*], ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus ; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant qui a été le premier but de mon ouvrage⁴³⁶. »

Dans un second temps, Voltaire met l'accent plus directement sur la pièce de Ki Kiun-siang, laquelle semble être bien supérieure à d'autres types de témoignages sur la Chine. Ce faisant, il n'observe pas la rigueur qui est la sienne ailleurs, lui qui construit ses textes historiques sur des témoignages précis :

« *L'Orphelin de Tchao* est un monument précieux qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire [*on comprend ainsi mieux la confiance de Voltaire dans le genre dramatique en général*]. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on la compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos Troubadours, notre Bazoche, la société des enfants sans soucis de la Mère-sotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de Louis XII et de Charles VIII⁴³⁷. »

Même s'il affirme que le texte original de la pièce est un chef-d'œuvre et insiste sur sa valeur, il indique tout de même qu'elle est toute barbare, ce qui semble justifier son rôle à lui. Il l'a en effet transformée afin de la présenter sur la scène à un public occidental et contemporain. Il montrera plus loin que son sujet est différent de la version chinoise et de sa traduction. Il indique très directement ce qu'il a souhaité réaliser :

« La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs ; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu⁴³⁸. »

Nous le voyons avec ces courts extraits, Voltaire entend livrer une tragédie didactique. Il a décidé

436. Voltaire, *L'Orphelin de la Chine*, présentation et postface de Patrick Maurus, association Vivre en Chine, duplication : imprimerie J. Pillon, Amiens, s.d., p. 1-2 (édition complète). Nous utilisons par la suite cette édition qui reprend celle du tome IV de l'édition de Kehl de 1785.

437. *Ibid.*, p. 3.

438. *Ibid.*, p. 4.

dans les années 1750 de glorifier la Chine par tous les moyens, ce que souligne René Étiemble qui montre le peu d'importance réel de la pièce de Ki-Kiun-siang :

« [...] Voltaire se soucie comme d'une guigne de Ki-Kiun-siang, de Prémare, et de *L'Orphelin de la Chine*. Il ne veut que divulguer, au moyen d'une fable à la mode, l'une des idées fixes sur lesquelles il fonda son œuvre, la précellence de Confucius, et la vertu des Chinois. Comme il faut plaire, et, pour ce faire alors, composer une tragédie pseudo-racinienne, sur le titre (et le titre seul) de la pièce mongole, laquelle retenait au moins, dans toute sa dureté, le thème de la vengeance, ou si vous préférez, de la vendetta, Voltaire fabrique une moralité pseudo-tragique où la sagesse d'un mandarin lettré, combinée à la vertu de son épouse Idamé, accule Gengis-Khan à se reconnaître vaincu : vainqueur de ses mauvais instincts. Le Tartare s'enchinoise, et, tout comme un Confucius, tout comme un Mencius, il oppose en sa seule personne le tyran au bon roi⁴³⁹. »

D – L'intrigue et la réception

Quatre-vingt-neuf ans après l'édition de Kehl, le *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse présente *L'Orphelin de la Chine*, livrant ainsi un résumé accompagné d'un jugement critique qui dévoile la manière dont la pièce est accueillie au XVIII^e siècle, ce qu'on y apprécie alors et ce que l'on y goûte moins :

« *Orphelin de la Chine* (L') : Tragédie de Voltaire (Comédie Française 20 août 1755). Voltaire en a emprunté le sujet au drame chinois que nous avons analysé plus haut, *L'Orphelin de la famille Tchao*. Son esprit curieux, avide de nouveauté, avait deviné dans une traduction informelle une partie des beautés de cette œuvre exotique et il se hâta de se les approprier ; toutefois, il eut le tort d'amoindrir ce que le sujet a de sombre et de vraiment tragique en y mêlant, suivant la mode française, une intrigue amoureuse. Voici comment Voltaire a disposé sa tragédie :

« Gengis-Khan, conquérant de la Chine, ne se croira arrivé sur le trône de ce vaste empire que lorsqu'il aura fait mourir le seul prince restant de la maison qui régnait, avant lui. Cet enfant, encore au berceau, a été confié à un mandarin qui, pour le sauver, veut sacrifier son propre fils en le livrant au tyran à la place du jeune prince. Idamé, son épouse, à laquelle il fait part de ce projet, refuse de s'associer à un dessein aussi barbare. Pour sauver la vie de son fils, elle dénonce à Gengis-Khan la substitution d'enfant opérée par son mari. Le tyran, qui avait autrefois adoré Idamé, sent, en la voyant, renaître ses premiers feux. Il veut l'enlever à son mari ; il promet de partager avec elle sa couronne, si elle veut consentir à l'épouser. Idamé, qui aime son époux autant que son fils, rejette ses offres et est disposée à mourir plutôt avec le mandarin que de lui être infidèle. Elle lui propose même de lui enfoncer le poignard dans le sein et de se tuer ensuite lui-même, afin que ni l'un ni l'autre ne tombe entre les mains du tyran. Gengis-Khan les surprend dans cette situation et, charmé de leur vertu, il ne veut plus troubler leur union, fait grâce de la vie au jeune prince et se laisse conduire par les conseils du mandarin.

« Cette tragédie offre un tableau tel quel des mœurs tartares et chinoises. L'orphelin ne périt pas : il ressemblerait trop au Joas d'*Athalie* et Voltaire tout en intéressant à son sort, a trouvé moyen de se passer de ce personnage. Zam-ti, le mandarin qui pousse le dévouement jusqu'à vouloir livrer son propre fils, est un caractère vigoureusement tracé ; on pardonne à la mère, Idamé, de ne pas avoir la même fermeté que son époux. Le caractère de Gengis-Khan parut neuf au théâtre lors de la première représentation de *L'Orphelin de la Chine* ; on se plut à l'entendre se demander :

439. R. Étiemble, *L'Europe chinoise*, t. II, p. 169.

« Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?

« Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ? »

« Mais Gengis-Khan amoureux est un contresens et cet épisode gêne la pièce. Elle eut pourtant du succès ; le théâtre avait montré cent fois les Grecs et les Romains ; c'était une nouveauté d'y voir les Chinois, que tant de singularités avaient rendus intéressants. Voltaire peint avec force le contraste de deux grands peuples, l'un conquérant, l'autre conquis, de ce Gengis-Khan, de ce chef des Tartares, subjugué par la sagesse des vaincus⁴⁴⁰. »

Le point de vue est juste. Il reflète les réactions des critiques de l'époque qui voient naître la pièce, admirent l'originalité du cadre chinois et regrettent l'éloignement du thème original. On ne sait pas avec certitude si la tragédie remporte un grand succès lors des premières représentations, mais on est en droit de penser qu'elle jouit d'une certaine estime. René Étiemble indique⁴⁴¹ quelles en sont les répercussions à travers les « lettres », « parodies », « observations », « épîtres » et « analyses » qui suivent pendant cinq ans, alors qu'elle connaît une seconde vie à l'étranger sous forme d'adaptation en Angleterre, en Allemagne et en Italie⁴⁴².

L'Orphelin semble populaire en 1755, si l'on en croit Jean-Jacques Rousseau. Il considère la pièce comme une œuvre hostile à la sienne (on connaît ses préventions contre le théâtre) et écrit en septembre de la même année :

« Jamais on ne vit tant de dandins, le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences ; les quais regorgent de leurs écrits, et j'entends critiquer *L'Orphelin*, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés⁴⁴³. »

E – La Corée dans *L'Orphelin de la Chine*

L'approche est longue avant de parvenir aux lignes coréennes. Elle nous a malgré tout semblé nécessaire, car elle nous aide à mieux situer la péninsule au cœur d'une intrigue qui semble ne se dérouler qu'en vase clos, entre chinois et mongols, alors que Voltaire y trace une géopolitique de la région bien documentée.

Une chose est certaine dès maintenant. Les Coréens et la Corée que nous allons découvrir sont le produit d'une création purement voltairienne. Ils n'apparaissent pas dans l'original chinois des Yuan ni dans la traduction donnée par Joseph de Prémare. Il faut donc les considérer avant tout comme un ajout de Voltaire, lequel a découvert la Corée en lisant Jean-Baptiste Du Halde et l'abbé Prévost, comme nous l'avons vu dans *l'Essai sur les mœurs*.

L'Orphelin de la Chine est l'une des rares œuvres littéraires françaises à faire référence à plusieurs reprises aux Coréens, ce qui nous permet de la rapprocher de *Aujourd'hui ou Les Coréens*, autre œuvre dramatique écrite très exactement 200 ans plus tard, en 1955, par Michel Vinaver⁴⁴⁴. Chez Voltaire, les

440. *Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 11, 1874.

441. R. Étiemble, *op. cit.*, p. 165.

442. *Ibid.*, chap. XII : « *L'Orphelin de la Chine* » en Angleterre, en Allemagne et en Italie », p. 189-204.

443. *Ibid.*, p. 166.

444. Michel Vinaver, *Aujourd'hui ou Les Coréens*, préface de Roland Barthes, Arles, Actes Sud, 1993 (première édition : Paris, Gallimard, 1956). Les textes de P. Loti, G. Ducrocq, Guillaume Apollinaire, P. Claudel et Claude Farrère sont des récits, de simples notes où de brèves apparitions. J. H. Rosny, lui, n'est que traducteur. Voltaire et

Coréens, qui apparaissent en fait dans la « référence » et dans l'intrigue, sont physiquement absents de la scène et de l'action. On les attend pendant une grande partie de la tragédie, car ils doivent venir soutenir la dynastie chinoise des Song alors menacée par Gengis Khân :

« Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs⁴⁴⁵.

[...]

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un asile !

J'attends les Coréens ; ils viendront, mais trop tard⁴⁴⁶ [...] »

Puis on apprend qu'ils arrivent, qu'ils ne sont plus loin, qu'ils ne cessent de se rapprocher et se trouvent non loin de la capitale, où les mandarins chinois les attendent...

« Cachons pour quelque temps cet enfant précieux

Dans le sein des tombeaux bâtis par nos aïeux.

Nous remettrons bientôt au chef de la Corée

Ce tendre rejeton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs

Ce malheureux enfant, l'objet de leur terreur.

Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste⁴⁴⁷. »

... et où les Mongols veillent.

« Que vos guerriers sur-tout, à leur poste fixés,

Veillent dans tous les lieux où je les ai placés :

Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;

Les Coréens dit-on, tentent quelque entreprise ;

Vers les rives du fleuve on a vu des soldats⁴⁴⁸.

[...]

Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;

L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.

Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,

Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux⁴⁴⁹. »

Malheureusement, la jonction entre les Chinois et leurs vassaux semble difficile...

« Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;

Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres,

Où des rois ses aïeux on révère les ombres :

La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.

En vain des Coréens le prince généreux

Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle⁴⁵⁰.

[...]

Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage

Non loin de ces tombeaux où ce précieux gage,

M. Vinaver seuls introduisent longuement les Coréens dans la fiction.

445. Voltaire, *L'Orphelin de la Chine*, acte I, scène I (Asseli).

446. *Ibid.*, acte I, scène II (Idamé).

447. *Ibid.*, acte I, scène VI (Zamti).

448. *Ibid.*, acte II, scène VII (Gengis).

449. *Ibid.*, acte IV, scène I (Gengis).

450. *Ibid.*, acte IV, scène VI (Zamti).

A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux⁴⁵¹. »

Finalement, les Coréens restent en coulisses, dans l'ombre du passage secret qui mène aux tombeaux ; dans l'ombre de la scène donc, sur laquelle ils n'apparaissent pas. On dessine leur rôle de sauveurs, qui les oppose aux Mongols, destructeurs et cruels. On vante leur loyalisme, leur générosité, leur habileté et leur vaillance⁴⁵². « Le chef de la Corée » est ainsi un « prince généreux » jugé « insolent » par le chef mongol. Malgré toutes les tentatives, les Coréens restent hors de la scène et n'ont d'existence que dans le discours. On y représente aussi très brièvement une ébauche de leur pays inviolable, impossible à atteindre, où – comme le dit Gengis Khân – « le soleil renaît au sein des eaux » :

« Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Au lieu où l'océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages ;
Portons-y ces enfans tandis que les ravages
N'inondent point encore ces asiles sacrés,
Eloignés du vainqueur et peut-être ignorés⁴⁵³. »

Voltaire lit la *Description* du père Jean-Baptiste Du Halde ainsi que l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost pour préparer l'*Essai sur les mœurs*. Il y découvre les Coréens et sait que les fils du grand khân conquérant ont pu, après la mort du fondateur, pousser jusque dans la péninsule, comme nous l'avons vu avec Guillaume de Rubrouck. Il n'illustre pas moins sa tragédie d'une Corée lointaine qui n'apparaît pas dans l'original chinois, inaccessible si ce n'est aux mots qui la disent et à l'imaginaire qui la construit, un imaginaire où nous reconnaissons les lignes dessinées par les premiers découvreurs : par Ferdinand Verbiest, qui nous présente une terre déserte, emplie de cavernes et de bêtes farouches ; par Pierre Jartoux, qui évoque des montagnes impénétrables ; par le père Jean-Baptiste Régis enfin, qui donne le pays pour un modèle d'éthique. Nous retrouvons là nos deux modèles de « l'homme naturel » et du « sage oriental ». Ils viennent contrer l'idée de Jean-Jacques Rousseau, lequel considérait que l'homme de la nature et l'homme civilisé ne pouvaient correspondre. L'esquisse d'un « triste univers » de « déserts » et d'« antres sauvages » représente une nature fruste, brute, qui se situe « au rivage des mers », lieu lointain et inconnu. Cette nature demande à l'homme qui y vit un caractère solide, droit et généreux. Elle ne peut qu'influencer positivement ses habitants, si l'on en croit ce qu'écrit Voltaire dans l'introduction de son *Essai* :

« Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentiments qui sont le fondement de la société : la commisération et la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites ; il les témoignera par ses cris et par ses larmes, il secourra, s'il peut, celui qui souffre⁴⁵⁴. »

451. *Ibid.* (Idame).

452. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 82, note au contraire, d'après les témoignages de J. Weltevree, la couardise des Coréens. La note 72 de F. Max précise que « c'est l'un des rares jugements de Hamel qui ne corresponde pas, de loin, à la réalité. Le courage et la ténacité des Coréens sont au contraire leurs qualités les plus marquées. En 1592, ils avaient réussi à repousser les Japonais, mais au cours des invasions mandchoues ils avaient eu affaire à un ennemi très supérieur en nombre. »

453. Voltaire, *L'Orphelin de la Chine*, acte I, scène II (Idame).

454. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, R. Pomeau (éd.), t. I, p. 27 (introduction, chap. VII : « Des Sauvages »). Repris

Les Coréens apparaissent ainsi, dans *L'Orphelin de la Chine*, comme le pendant des Mongols, l'adjuvant invisible, composant avec les hordes terribles de Gengis Khân, autour des Chinois, un équilibre manichéiste simpliste. En plaçant autour du grand empire en péril des « bons » et des « méchants » qui servent son discours, Voltaire perpétue cette image d'une Asie à la fois modèle d'honneur et de cruauté, de plaisir et d'horreur : un creuset d'où émergent toutes les vertus et tous les vices du monde, un macrocosme des passions humaines, toutes extrêmes, car extrêmement lointaines – même si les Mongols finissent par se laisser séduire par la sage vertu des Chinois. Les Coréens, quant à eux, sont les véritables orphelins de la pièce : on ne sait ce qu'ils deviennent, ils doivent certainement retourner à leur « triste univers » et attendre la vengeance mongole qui nous permet de retrouver l'histoire.

3 – La Pérouse, première approche maritime française

L'une des dernières références du XVIII^e siècle⁴⁵⁵ est celle donnée par Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse (1741-1788), dans les notes qu'il envoie en France avant de disparaître et qui sont recueillies dans *Le Voyage autour du monde*, publié en 1797⁴⁵⁶.

Avec Jean-François de La Pérouse, c'est déjà un autre XVIII^e siècle que nous rencontrons, proche du XIX^e. Rappelons qu'entre ces deux catégories, le philosophe et le marin, la représentation du monde ne correspond guère. Ainsi, par exemple, pour évoquer Jean-François de La Pérouse et le mythe du « bon sauvage », relevons cette remarque de Friedrich Wolfzettel :

« Le voyage de La Pérouse, lui, marque à la fois la fin des ambiguïtés idéologiques et la fin des Lumières. Il n'y aura plus de velléités utopiques dans la description de l'expédition scientifique entreprise par celui-ci entre 1785 et 1788, la mort tragique du capitaine Cook, survenue lors de son troisième voyage en 1775, n'ayant d'ailleurs plus laissé de place aux rêveries d'un âge d'or. [...] La Pérouse ne laisse planer aucun doute sur sa perspective éclairée de l'évolution de l'humanité,

aussi dans R. Pomeau, *Politique de Voltaire*, p. 76.

455. Au cours duquel il faut rappeler tout de même, en manière d'anecdote, le professeur Buffier et sa *Géographie universelle exposée dans les différentes méthodes qui peuvent abrégier l'étude et faciliter l'usage de cette science. Avec le secours de vers artificiels et un traité de la sphère*, publiée en 1759 et reposant entre autres sur la pédagogie de l'apprentissage par la mémoire artificielle, c'est-à-dire par des moyens mnémotechniques comme les alexandrins. N. Broc en cite quelques exemples (*La Géographie des philosophes, géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, p. 236) : « L'empire de la Chine a pour ville Pékin, / Kanton port fréquenté, puis l'immense Nankin ; / La presque île Corée. »

456. Cf. J. de Viguier, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, 1715-1789*, p. 1089. Le *Voyage* de J.-F. de La Pérouse est publié pour la première fois en 1797 par Milet Mureau. L'ouvrage est formé de rapports et de dépêches envoyés à Versailles pendant le voyage. L'un de ces courriers parvient par voie terrestre à travers la Sibérie orientale et la Russie, porté par un collaborateur de J.-F. de La Pérouse nommé Lesseps. Il met un an pour parvenir jusqu'à Paris. En 1788, à Botany Bay, un officier anglais, le lieutenant Shortland, promet de transmettre un autre courrier. Sans ces deux messagers, nous n'aurions aucune information sur le voyage. Pour la partie qui suit, nous nous sommes référés aux ouvrages suivants : Jules Verne, « La Pérouse », « Les grands navigateurs du XVIII^e siècle », second volet de *L'Histoire des grands voyages et des grands voyageurs*, Paris, Hetzel, 1879 ; Georges Benoit-Guyot, *Sur les traces de La Pérouse*, Paris, Mercure de France, 1945 ; Georges Froment-Guieysse, *La Pérouse*, Paris, Encyclopédie de l'Empire français, 1947 ; Paul Fleuriot de Langle, *La Tragique Expédition de La Pérouse et Langle*, Paris, Hachette, 1954 ; Maurice de Brossard, *La Pérouse. Des combats à la découverte*, Paris, éditions France-Empire, 1978 ; John Dunmore, *La Pérouse. Explorateur du Pacifique*, traduit par l'auteur avec la collaboration de Michel-Claude Touchard, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 1986 (édition originale : *Pacific Explorer: The Life of Jean-François de La Pérouse*, Nouvelle-Zélande, Dunmore Press, 1985).

perspective qui relègue le primitivisme idyllisant des philosophes au bric-à-brac ridicule des “faiseurs de systèmes” : “Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans ; je suis témoins des injustices et de la fourberie de ces peuples qu’on nous peint si bons, parce qu’ils sont très-près de la nature : mais cette nature n’est sublime que dans ses masses ; elle néglige tous les détails. [...] il est impossible de faire société enfin avec l’homme de la nature, parce qu’il est barbare, méchant et fourbe” [t. II, p. 217]. Le voyageur scientifique assume ainsi une double fonction : en tant qu’explorateur désintéressé, il est appelé à contribuer au progrès des sciences et à détruire les préjugés qui sont en l’occurrence ceux des philosophes ; et en tant que représentant de la supériorité postulée de la civilisation, il apporte les bienfaits des lumières dans les derniers refuges de l’obscurité [on devine bien là l’entreprise qui sera celle du XIXe siècle]⁴⁵⁷. »

Au lendemain du traité de Versailles de 1783, le « continent austral » et, de manière plus générale, l’océan Pacifique attirent les convoitises scientifiques anglaises tout autant que françaises. Louis XVI organise lui-même, en partie sur sa cassette personnelle, l’entreprise qui doit parachever l’œuvre de l’anglais James Cook. Jean-François de La Pérouse, qui a derrière lui vingt années d’expérience militaire dans la marine, dirige ainsi une expédition chargée de reconnaître les parties septentrionales des rivages américains et asiatiques, alors mal connues. Des astronomes, des cartographes et des naturalistes, ainsi que des artistes peintres sont du voyage. Le 1^{er} août 1785, les deux frégates la *Boussole* et l’*Astrolabe* quittent la rade de Brest. Le cap Horn est franchi en février 1786. L’île de Pâques est atteinte le 9 avril puis, après une longue traversée vers le nord, Jean-François de La Pérouse fait de la « découverte à l’envers » le long des côtes américaines, détruisant certains mythes cartographiques hérités des anciens navigateurs espagnols. Après les îles Sandwich (Hawaii, où James Cook trouve la mort en 1779), l’Alaska, la Californie, une nouvelle traversée de l’océan est entreprise dès le 24 septembre. À la suite d’escales à Macao et aux Philippines, la partie la plus profitable et la plus originale du voyage commence, entre la Corée et le Japon. Ces régions, nous l’avons vu, et Jean-François de La Pérouse le souligne, sont décrites par les jésuites de Chine au début du siècle. Leur cartographie reste pourtant celle de terriens : tout est à faire pour l’hydrographie marine, ce à quoi s’emploie Jean-François de La Pérouse sur une petite échelle, d’avril à août 1787. Ayant accompli quelques travaux de cet ordre, il remonte vers la « Tartarie », franchit le détroit auquel son nom est donné, entre Sakhaline et Hokkaïdo, puis gagne le Kamtchatka. L’expédition repart en octobre pour le sud. Les dernières nouvelles des voyageurs sont envoyées d’Australie en février 1788.

Les deux navires qui voguent de conserve passent ainsi le 21 mai 1787 près de l’île de Quelpaert (l’actuelle île de Cheju – ou Jeju), au sud de la Corée. Jean-François de La Pérouse a le récit de Hendrick Hamel sous les yeux et, considérant le sort réservé en 1653 aux marins du *Sparrow Hawk*, échoués justement sur la côte méridionale de cette île, il commande de ne pas l’aborder. La frégate la *Boussole* passe près des terres, le temps de déterminer avec des compas la pointe sud et de faire, avec le plus grand soin, des relevés sur un prolongement de douze lieues – le temps aussi d’observer les cultures, les collines, ainsi que les habitations, « théâtralisées » par leur disposition réellement scénique, que souligne une composition en amphithéâtre :

« Il n’est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d’environ mille toises, qu’on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s’élève au milieu de l’île, dont il est sans doute le réservoir [il s’agit du mont Halla] ; le terrain descend en pente très douce jusqu’à la mer, d’où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu’à une très grande hauteur. Nous apercevions, à l’aide de nos lunettes, les divisions des champs ; ils sont très morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très variées des différentes cultures rendaient la vue de cette île encore plus agréable⁴⁵⁸. »

457. F. Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, p. 296-298.

458. J.-F. de Lapérouse (*sic*), *Voyage autour du monde sur « l’Astrolabe » et « la Boussole »*, Paris, La Découverte/

Bien que deux barques se détachent de Quelpaert, mais sans s'approcher à plus de deux milles des vaisseaux français, pour observer les mouvements des navires et au besoin donner l'alarme sur les côtes de Corée, les explorateurs peuvent sans mal faire les meilleures observations de longitude et de latitude, ce qui est d'autant plus important qu'aucun vaisseau européen ne semble avoir encore parcouru dans un but scientifique ces mers qui ne sont alors tracées sur nos mappemondes que d'après les cartes chinoises et japonaises publiées par les jésuites⁴⁵⁹.

Le 25 mai, les deux frégates embouquent la manche séparant la côte est de la péninsule de l'île japonaise de Tsushima. Le détroit est minutieusement relevé. Des sondages sont pratiqués toutes les trente minutes. C'est alors la première fois qu'un bâtiment européen parcourt ce que l'on appelle encore sur certaines cartes de cette époque la « mer Orientale » ou « mer de Corée », laquelle se nomme aujourd'hui sur les cartes et atlas d'Occident « mer du Japon ». C'est la première fois également que l'on peut approcher d'aussi près la péninsule, dont on connaît la configuration générale depuis le début du siècle :

« [...] comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues et fis une route parallèle à sa direction. Nous vîmes, sur des sommets de montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens ; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très belle pour la navigation ; [...] mais le pays est montueux et paraît très aride : la neige n'était pas entièrement fondue dans certaines ravines et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très multipliées⁴⁶⁰. »

Les Français peuvent ensuite observer des embarcations naviguant le long des côtes. Elles semblent n'éprouver que « très peu d'effroi » en présence des bâtiments étrangers :

« J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau, n'excita pas leur attention. Je vis cependant à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures et retourner ensuite dans le port d'où ils étaient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avons jeté l'alarme sur la côte de Corée que, dans l'après-midi, on vit des feux allumés sur toutes les pointes⁴⁶¹. »

Le 26, l'*Astrolabe* et la *Boussole* quittent la côte et se dirigent vers le nord-est. Le 27, Jean-François de La Pérouse peut apercevoir une île qui n'est alors portée sur aucune carte et paraît éloignée d'une vingtaine de lieues de la côte de Corée. Elle reçoit le nom de Dagelet, l'astronome de l'équipage qui l'a découverte – il s'agit de l'actuelle île coréenne d'Ullūng (鬱陵島)⁴⁶² :

Poche, coll. « Littérature et voyage », 1997, p. 218. À propos de l'île de Cheju et de sa végétation, nous en trouvons quelques éléments dans le récit de Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux. Feuilles de route*, Paris, Payot, coll. « Voyageurs », 1990, chap. « Les chemins du Halla San ou *The Old Shittrack Again* », p. 139 : « Ile de Cheju, juin 1970 : Alizés, moussons, graines, pollen, abeilles, oiseaux : l'île s'est couverte de forêts, de pâturages, d'azalées, de fougères et l'Océan a fait très bon accueil à cette nouvelle venue de velours vert. »

459. J.-F. de La Pérouse, *op. cit.*, p. 219 : « À la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre relevée avec beaucoup de soin, et assujetties à de très bonnes observations de longitude faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables ; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connaître et dont ils nous ont donné des cartes très approchantes de la vérité. »

460. *Ibid.*, p. 220.

461. *Ibid.*

462. C'est en 512 qu'un souverain de Silla pris le contrôle de cette île, située entre la Corée et le Japon. Les Japonais demandèrent en 1882 au gouvernement coréen qu'elle leur soit cédée, sans résultat. Durant la guerre russo-japo-

« Bientôt, j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues. [...] Elle est très escarpée, mais couverte, depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres⁴⁶³. Un rempart de roc vif, et presque aussi à pic qu'une muraille, la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable sur lesquelles il est possible de débarquer ; c'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout à fait chinoise. La vue de nos vaisseaux, qui passaient à une petite portée de canon, avait sans doute effrayé les ouvriers et ils avaient fui dans le bois dont leur chantier n'était pas éloigné de cinquante pas ; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture : ainsi il est très vraisemblable que des charpentiers coréens, qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent en été avec des provisions dans cette île pour y construire des bateaux qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude ; car, après que nous eûmes doublé sa pointe occidentale, les ouvriers d'un autre chantier qui n'avaient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux ; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois auxquels nous ne parûmes inspirer aucune crainte. Je désirais trouver un mouillage pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis ; mais des courants assez violents nous éloignaient de terre. La nuit approchait ; et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent, et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avais expédié sous le commandement de M. Boutin, m'obligea de lui ordonner par un signal de revenir à bord au moment où il allait débarquer sur le rivage⁴⁶⁴. »

À la suite d'un crochet vers le Japon, Jean-François de La Pérouse prend connaissance le 11 juin du littoral de la « Tartarie ».

« Le point de la côte sur lequel nous atterrâmes étoit précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mancheoux⁴⁶⁵. »

Les montagnes paraissent avoir six à sept cents toises de hauteur. Sur leurs cimes, on aperçoit de la neige, en petite quantité. Les explorateurs ne découvrent aucune trace de culture ni d'habitation, ce qui vient confirmer l'atmosphère à la fois de vide et de mystère que véhicule la représentation occidentale de la Tartarie à l'époque, ensemble d'idées que nous nous devons de considérer du fait de sa juxtaposition avec la Corée :

« La Tartarie était l'origine d'une foule de notions romantiques ou autres pour les Occidentaux du dix-huitième siècle. C'était la fin de l'immense masse eurasienne qui commence en Bretagne à la Pointe du Raz et se meurt dans la mystérieuse Mer du Japon. Contrée inconnue, elle donnait libre cours à l'imagination. Le nom lui-même évoquait un monde ténébreux, car la Tartarie n'était-elle pas le fond des enfers ? Ce qu'on savait de ses habitants n'était pas flatteur : Buffon considérait le pays inhabitable pour tout peuple civilisé, Voltaire parlait de brutes stupides. Les missionnaires avaient transmis des détails qui n'étaient que de vagues rumeurs ; les rares voyageurs russes en avaient rapporté des renseignements un peu plus dignes de foi, mais la Tartarie restait toujours un pays de mystère, un tracé incertain sur les cartes que l'imagination avait cherché à compléter⁴⁶⁶. »

Nous ne sommes donc pas là directement en Corée, mais sur ses marches septentrionales. Nous retrouvons certaines représentations rencontrées précédemment : mystère, inconnu, ténèbres, sauvage-

naise, en 1905, ils la mirent sous leur dépendance administrative.

463. Aujourd'hui encore, cette caractéristique peut être relevée. Ainsi, l'île d'Ullüng est connue pour ses marronniers, arbres que l'on rencontre plus rarement dans la péninsule.

464. J.-F. de La Pérouse, *Voyage autour du monde*, p. 222-223.

465. *Ibid.*, p. 227-228.

466. J. Dunmore, *La Pérouse. Explorateur du Pacifique*, p. 245-246.

rie... Tout cela reste dans le domaine de la rumeur, de l'incertain et de l'imaginaire. En approchant d'un autre point de la Tartarie situé plus au nord, le 16 juin, un banc de brume joue justement les mirages et modèle un paysage qui provoque la « terreur », fonctionnant comme une mise en scène du mystère lui-même, puisque Jean-François de La Pérouse parle de « l'illusion la plus complète que j'aye été témoin depuis que je navigue ». Plus encore qu'une mise en scène, il s'agit d'un voile qui se lève et laisse alors place à une seconde réalité, proche de celle qu'envisage l'art dramatique. À l'image de Voltaire, nous retrouvons effectivement – mais d'une autre manière – une « théâtralisation » de ce qui n'est pas connu. La Tartarie y apparaît en douceur, telle une scène de théâtre, derrière un lent lever de rideau :

« Nous aperçûmes le continent [...] et peu après une grande terre dans le sud qui allait rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas une ouverture de quinze degrés ; nous voyions les montagnes, les ravins, tous les détails enfin du terrain, et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans le détroit [...] mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'aye jamais vu avoit occasionné notre terreur ; nous le vîmes se dissiper, ses formes, ses teintes s'élevèrent dans la région des nuages et nous eûmes heureusement assés de jour pour qu'il nous restât aucune incertitude sur la non existence de cette prétendue terre⁴⁶⁷. »

Image inversée des cultures calmes et des maisons du Sud placées en amphithéâtre dans l'île de Cheju, la brume du Nord tournoie ici comme un rideau de théâtre qui se lèverait et révélerait une côte rude, sur laquelle il serait impossible de débarquer – alors que tous souhaitent étudier de plus près « la seule partie du globe qui eut échappé à l'activité infatigable du Capitaine Cook⁴⁶⁸ ». Il leur faut attendre jusqu'au 23 juin pour enfin pouvoir jeter l'ancre dans une baie plus septentrionale encore, que Jean-François de La Pérouse nomme « baie de Ternay », du nom de son protecteur, le chevalier d'Arsac de Ternay⁴⁶⁹. Il aperçoit des animaux (des cerfs et des ours), mais ne signale la présence d'aucun habitant vivant. Sur le bord d'un ruisseau, l'équipage trouve un tombeau renfermant deux corps enveloppés dans des peaux d'ours, coiffés d'une calotte de taffetas et entourés de quelques objets, de « monnaies chinoises », d'outils et d'un sac de riz pour leur chemin vers l'autre monde. Le 4 juillet, la drague rapporte une assez grande quantité d'huîtres dont la nacre laisse imaginer la possibilité de découvrir des perles :

« Cette rencontre rend très vraisemblable le récit des Jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale. Mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée [...] ⁴⁷⁰ »

Le voyage se poursuit sur les côtes de Tartarie en direction du fleuve « Ségalien », aujourd'hui le fleuve Amour :

« Tous ces rapports, joints à ce que nous avons vu sur la côte de Tartarie, prolongée de si près par nos vaisseaux, nous firent penser que les bords de la mer de cette partie de l'Asie ne sont presque pas habités, depuis les 42 degrés, ou les limites de la Corée, jusqu'au fleuve Ségalien⁴⁷¹. »

Puis les deux frégates se dirigent vers d'autres terres, dont le Kamtchatka, ce qui permet d'expédier en France les notes recopiées à partir du journal.

Si l'on excepte les relevés cartographiques et hydrographiques, la récolte est plus que modeste à pre-

467. J.-F. de La Pérouse, *Voyage autour du monde*, p. 228-229.

468. *Ibid.*, p. 229.

469. On trouve encore, selon J. Dunmore (*op. cit.*), le nom de « Ternei » sur les cartes modernes.

470. J.-F. de La Pérouse, *Voyage autour du monde*, p. 233.

471. *Ibid.*, p. 246. Le 42° parallèle nord passe exactement au-dessus de la ville de Chôngjin, sur la côte nord-est de la Corée du Nord, non loin de la frontière actuelle avec la Chine et la Russie.

mière vue. Cela est en grande partie le fait d'une « approche » impossible, laquelle rappelle très précisément et fort étrangement le « magot » de Voltaire joué en 1754. Souvenons-nous : des Coréens du XIII^e siècle, présents dans les moments les plus tendus du texte tragique, ne pouvaient avoir accès à une scène principalement occupée par les enjeux géopolitiques et géopoétiques des difficiles relations sino-mongoles. On note en effet dans le compte rendu de Jean-François de La Pérouse une impossibilité totale et permanente de contact et de communication. Ainsi, sur la côte de Quelpaert, la situation de Hendrick Hamel ne permet pas d'envoyer des canots au rivage. Devant l'île Dagelet, six jours plus tard, alors que les Français souhaitent prendre langue par l'intermédiaire de leurs guides chinois et envoient des canots, des courants violents éloignent les bâtiments et commandent le retour des barques. Plus tard, le 11 juin, à la limite entre le royaume et la Tartarie, l'absence de rivière, dont l'embouchure permettrait l'approche, oblige les marins à poursuivre vers le nord et à quitter le littoral de la péninsule. De leur côté, les Coréens font preuve de méfiance : à Quelpaert, les deux « pirogues » restent éloignées d'au moins une lieue. Sur la côte de la péninsule, quelques « Champans » continuent leur route sans porter attention aux étrangers, malgré le désir de Jean-François de La Pérouse qui aurait « beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ». Le même jour, deux autres embarcations s'approchent à une lieue, mais rentrent au port après deux heures. Sur l'île Dagelet, le 27 juin, la vue des Français jette l'effroi parmi de modestes communautés de charpentiers qui fuient dans les bois, laissant seulement sur le rivage deux ou trois téméraires.

Ainsi, l'expédition ne veut ou ne peut entrer en contact, par crainte ou du fait de difficultés géographiques et climatiques s'imposant comme les incidents d'une dramaturgie évidente. Lorsque l'abordage est rendu possible dans le sud, il n'est pas désiré, lorsqu'il est souhaité sur l'île Dagelet ou dans le nord, il est impossible.

Comme *L'Orphelin de la Chine* en 1754, le *Voyage autour du monde* ne permet en 1787 aucune rencontre, aucun échange de parole ni aucun face à face. Nous sommes bien en présence, le responsable de l'expédition le rappelle, d'un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient « en lui » ceux qui font naufrage sur ses côtes. En présence également, dans le nord, d'une région difficile.

Pourtant, si la navigation reste essentiellement une campagne hydrographique à la théâtralité impossible, elle s'accompagne, par moments, d'un « spectacle », d'un ensemble de « scènes » et de « tableaux » qui doivent nous retenir. C'est à ce niveau en effet que ces minces fragments vont nous permettre de découvrir à la fois une Corée autre, mais aussi une autre manière de parler d'elle, pour la première fois considérée sous l'aspect d'un certain « pittoresque ».

Une Corée autre, car moins liée à la seule cartographie et en rapport direct avec des images plus anciennes et plus profondes. Si on le met en regard des témoignages rassemblés par les jésuites une centaine d'années auparavant, le récit de Jean-François de La Pérouse ne semble pas offrir d'informations importantes sur un pays qui attendra une autre centaine d'années pour être associé, dans nos témoignages, aux images plus stéréotypées du « Matin calme » et du « royaume ermite ». À bien y regarder pourtant, les quatre moments de cette découverte maritime confirment et mettent directement en scène les deux tendances imagologiques déjà esquissées par Guillaume de Rubrouck, Hendrick Hamel et la Compagnie de Jésus⁴⁷². Nous y découvrons en effet à la fois les terres sages et bien cultivées de Jean-Baptiste Régis revisité

472. Parmi d'autres travaux relatifs à des périodes plus récentes, nous avons publié dernièrement certains travaux beaucoup plus complets sur les représentations françaises de la Corée avant le XVIII^e siècle : Frédéric Boulesteix, « Le matin clair des *Lumières*, images de la Corée dans la France du XVIII^e siècle », *Recueil des travaux de recherche*, n° 28, 1995, p. 521-557 ; *id.*, « D'un Orient autrement extrême. Quelques images de la Corée en France », dans *Orients extrêmes – Le Péril jaune en Occident et en Extrême-Orient*, Les Carnets de l'exotisme, n°s 15-16, Poitiers, Le Torii éditions, 1995, p. 7-14 ; *id.*, « Mirages, images et marges au Moyen Âge : les représentations de la Corée et des Coréens dans l'*Itinerarium ad partes orientales* de Guillaume de Rubrouck en 1254 », *Revue des études françaises*, n° 15, 1997.

par l'abbé Prévost, l'ordre, l'organisation et la maîtrise du sol ; mais aussi l'aridité des régions montagneuses, les ravines froides et enneigées, vides de toute culture et habitation, que certains témoignages ont précédemment évoquées en découvrant un septentrion aux zones frontalières sauvages et inaccessibles. Il y a donc bien, chez Jean-François de La Pérouse, deux Corée, celle d'une culture ancienne et parfaitement maîtrisée, qui côtoie celle de la désolation et de la sauvagerie. À ces deux moments de l'expédition nous retrouvons Voltaire.

À cette Corée « autre » et duelle s'ajoute une autre manière de la dire, qui éloigne Jean-François de La Pérouse des plus complètes représentations qui l'ont précédé et le rattache à une autre façon de dire l'*ailleurs*. Malgré le caractère scientifique de sa démarche, l'explorateur se situe en effet sur un second plan, dans l'air d'un temps nouveau où l'espace commence à être « vécu » différemment. Dès 1783, deux ans avant le départ de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, Bernardin de Saint-Pierre publie un *Voyage en Ile de France*, suivi dès 1784 de ses *Études sur la nature* dont le tome IV propose, en 1788, *Paul et Virginie*. L'auteur y célèbre la grandeur morale et physique de la nature, son immensité et sa bienfaisance ainsi que les leçons qu'elle propose à l'homme. Dès lors, le *moi* du voyageur n'hésite plus à paraître au cœur de la description où le savant se met en scène. Il n'observe plus simplement les faits de nature qu'il mesure et classe, mais s'y pose en être sensible parmi d'autres êtres sensibles, établissant une relation de respect et d'admiration avec le reste de la Création. Au-delà de l'aridité des notes du journal, cette « admiration » est plusieurs fois présente. La Corée du *Voyage autour du monde* est donc aussi une « découverte » ; pour la première fois en effet, elle est considérée dans son « paysage », par des accents qui préfigurent le « pittoresque » coréen des voyageurs de la fin du XIX^e siècle. Lorsque l'explorateur arrive sur la côte de Quelpaert, il garde un œil sur le récit de Hendrick Hamel et un autre sur le « tableau » qui se présente à lui. Il découvre ainsi une île qui offre plus que toute autre un « bel aspect », relève la douceur des pentes en « amphithéâtre » et souligne les « nuances variées des différentes cultures », précisant qu'elles rendent « la vue de cette île encore plus agréable ». Plus tard, il décrit un pays « montueux » et « aride » où ne manquent même pas les « fortifications » ressemblant « parfaitement à des forts européens ». Il précise que « la côte est très belle pour la navigation » et signale l'enneigement de certaines vallées encaissées. Sur l'île Dagelet, il note dans un même esprit la beauté des arbres.

Comme l'a justement remarqué Friedrich Wolfzettel, Jean-François de La Pérouse peut à lui seul représenter la fin des Lumières et de la seule raison. Aux vellétés utopiques et aux seuls mathématiques, la description de l'expédition scientifique substitue une approche différente de l'espace, qui préfigure les rapports étroits que le romantisme va établir entre la science de la terre et de la nature et le plaisir de la jouissance des paysages. Pour la première fois, la Corée sage et sauvage est aussi la Corée des paysages, la Corée d'un certain plaisir. Avant même les premières rencontres déterminantes, le royaume prend ici la forme d'un ensemble de clichés, d'images types que les récits à venir conjugueront à l'excès.

À le relire aujourd'hui, Jean-François de La Pérouse reste donc l'un des premiers « dessinateurs » de la péninsule. Par-delà la brièveté de son témoignage, il l'inscrit dans une relation différente avec un monde occidental qui commence à reconsidérer l'espace et les marques du temps qu'il porte.

4 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images

Au sujet des informateurs et de la réception, deux catégories se confirment, en relation étroite avec celles que nous avons pu observer auparavant. La première, liée aux sources religieuses et aux travaux de cabinets, est celle représentée par Voltaire, se plaçant aux côtés de Jean-Baptiste Du Halde et de l'abbé Prévost, hommes de laboratoire et de bibliothèque, qui n'ont pas voyagé en Extrême-Orient et sont ainsi des informateurs indirects. La seconde, en rapport avec les sources « maritimes » ouvertes accidentellement

par Hendrick Hamel, est prise en charge par Jean-François de La Pérouse. Il s'impose comme un observateur des plus directs, même s'il ne se contente que de certaines côtes de la péninsule, même s'il note les difficultés de contact, alors qu'il laisse au loin les terres méridionales riches et peuplées et n'aborde le pays véritablement que dans sa partie nord, sur un point de la côte difficilement situable et surtout occupé par des morts. Quoi qu'il en soit, dans l'un et l'autre cas, nous restons toujours en marge d'une Corée qui n'est donc que « citée » dans le cadre d'entreprises littéraires ou géographiques plus vastes, même si certains témoignages proviennent d'observations recueillies sur place. Il nous faut donc attendre le siècle suivant pour pouvoir bénéficier d'une véritable connaissance de l'intérieur du « royaume » (terme que n'utilise ni Voltaire ni Jean-François de La Pérouse, lesquels considèrent la péninsule dans son existence strictement géographique) par des témoignages directs. En revanche, nous ne pouvons que nous féliciter de l'importance de ces deux références. Elles sont parmi ce que le siècle peut offrir de mieux en matière de connaissance ou de réflexion sur l'étranger. Bien que très discrètes, les Corée de Voltaire et de Jean-François de La Pérouse restent importantes dans une perspective d'ensemble, laquelle examine l'évolution de représentations qui trouvent ici à se fixer. On en voudra pour preuves la mention de Voltaire dans la préface de la traduction de Hong Tjyong-Ou en 1895 ou encore celle de Jean-François de La Pérouse dans les rapports de marine à venir.

En fait, nous sommes, avec Voltaire et Jean-François de La Pérouse, en présence de deux expériences de « théâtralisation » d'un monde que l'on ne « touche » pas, d'un univers « mis en scène » qui est aussi et avant tout une mise en scène de nos imaginaires et de nos représentations. Dans le cas de Voltaire, la théâtralité est explicite, surtout dans le choix de la tragédie pour l'une de ses références, même si les Coréens que l'on ne connaît pas vraiment n'entrent pas en scène. Dans le cas de Jean-François de La Pérouse, on a affaire à une autre théâtralité. La mise en scène est celle des voyageurs qui se déplacent sur les côtes de Corée, données comme le théâtre d'une découverte nouvelle. Pourtant, lorsque la « scène côtière » est occupée, on ne peut y « jouer » son « rôle » d'explorateur ; lorsqu'elle est abordée en revanche, elle est vide et ne propose que des animaux sauvages ou encore des tombes. La Corée n'est donc pas encore vraiment une « scène », tout comme chez Voltaire les Coréens ne sont pas encore des « acteurs ». On flirte avec les représentations que l'on a d'elle, parfois par association, mais en aucun cas la rencontre n'est possible. L'imaginaire ne peut donc encore saisir une péninsule « pleine ». Il ne peut se contenter que d'une perception à distance, d'une « théâtralisation » partielle, car incomplète, éphémère ou vide.

En ce qui concerne les motifs, il y en a peu, et rien n'est vraiment nouveau, puisqu'il ne s'agit là, selon nous, que de « citations » littéraires et géographiques. Chez Voltaire, c'est l'éloignement et l'espace naturel, mais aussi les Coréens et leur caractère positif mis en regard de la sauvagerie de leur terre (déserts, antres, etc.). Chez Jean-François de La Pérouse, ce sont des motifs en grande partie spatiaux, basés sur des observations lointaines : les cultures riches et bien tenues, les habitations (mais tout de même la méfiance des natifs qui n'osent approcher) ainsi que le caractère sauvage des territoires côtiers du Nord-Est. Pourtant, même si les références documentaires que nous livrent ces deux témoignages sont limitées, elles ne manquent pas d'une certaine importance. Il s'agit en effet de témoignages brefs, mais qui ont également une valeur certaine du fait du cadre intellectuel et scientifique dans lequel ils s'inscrivent, du fait aussi des signatures qui les introduisent. Ce n'est donc pas sur le plan des motifs qu'il faut chercher l'originalité de ces contributions, même si la qualité littéraire de ces deux auteurs leur permet d'exprimer beaucoup en peu de mots, par exemple dans les motifs spatiaux. S'il est en revanche un motif nouveau qui commence à poindre, c'est celui d'une péninsule indirectement donnée comme l'une des composantes essentielles de la région (Chine/Mongolie chez Voltaire, Tartarie/Japon chez Jean-François de La Pérouse). Ce n'est pas seulement une terre de passage pour le Japon depuis la Chine, c'est aussi un élément de la diplomatie du Nord-Est de l'Asie, de son histoire et de sa géographie (les jésuites l'ont rapidement compris). Cela sera plus évident au XIX^e siècle encore, lorsque le motif se développera considérablement autour des rencontres des Japonais avec la Chine puis la Russie.

En matière de thèmes, nous retenons trois idées chez Voltaire : la dépendance de la Chine et donc la

valeur de la Corée du point de vue historique et chronologique ; l'extrême lointain à la fois dans l'espace et dans le temps ; la notion de *fond* de la péninsule, l'idée de profondeur, d'enfoncement possible, d'intériorité. Nous découvrons ces thèmes à la fois dans *l'Essai* et dans *L'Orphelin*. Les deux derniers feront partie des thèmes générés par le XIX^e siècle des navigateurs et des missionnaires, lesquels tenteront tous d'appivoiser le lointain et de découvrir le « fond » des « choses » coréennes (les expéditions qui se lancent dans la remontée du fleuve jusqu'à la capitale en sont un bon exemple, tout comme les missionnaires se cachant au fond des vallées les plus reculées ; à la fin du XIX^e siècle, il y aura aussi Charles Varat et Charles Chail-lé-Long, qui iront « au fond » de la Corée des campagnes). Pour résumer la thématique coréenne de Voltaire, on peut la considérer dans la lignée de la préface du roman *Le Bois sec refleur*, datant de 1895 (nous le citons au début de ce chapitre). Il évoquait une Corée symbole même du lointain, du profond et du ténébreux. Pourtant, à bien y regarder, le thème voltairien qui prédomine et s'impose comme une image, c'est celui de la dualité entre le caractère sauvage de la terre et le caractère noble des guerriers qui souhaitent porter secours à leur suzerain.

De Jean-François de La Pérouse découvrant l'autre version du « fond » de la péninsule, nous retons une thématique plus précise, basée dans un premier temps sur une dualité de l'espace coréen absente de la pièce de Voltaire. Le fait que les missionnaires servant au philosophe aient abordé la péninsule par le nord, alors que Jean-François de La Pérouse arrive par le sud, modifie considérablement leur première représentation du pays. Voltaire retient d'abord le caractère sauvage et désertique des frontières, alors que le marin note plutôt les champs bien tenus et l'atmosphère « riante » et méridionale de Cheju. Ces deux tendances restent importantes, même si l'un et l'autre soulignent aussi un second aspect. Nous rencontrerons étrangement un phénomène similaire, mais inversé, chez Pierre Loti et Georges Ducrocq. Le premier arrive en juin par le sud et considère la Corée, par contraste avec l'Asie du Sud-Est qu'il connaît mieux, comme un pays du septentrion. Le second arrive en décembre par le nord et découvre alors un pays méridional, comparé à la Chine et à la Mandchourie qu'il vient de quitter. Ainsi, l'opposition entre la méridionalité d'une partie du pays opposée au septentrion reste importante dans les différentes périodes de notre découverte de la péninsule. Elle tient compte de l'observation *in situ* de deux zones géographiques et démographiques fort différentes, que saisiront mieux les géographes du XIX^e siècle. Cette opposition va se poursuivre également au siècle suivant, parallèlement à la dualité sauvagerie/sagesse, jusqu'à aujourd'hui encore, alors que le pays est partagé en deux, séparé par une frontière interne difficilement franchissable aux êtres et aux idées, offrant deux nations fort différentes (l'une ouverte dans la partie sud, l'autre fermée dans la partie nord ; la première tournée vers le futur et les transformations sociales, économiques et politiques, la seconde vers le passé et le respect d'un système social, économique et politique figé dans le temps). Dans un deuxième temps, Jean-François de La Pérouse impose une seconde dualité thématique, celle des contacts humains. Au niveau des « relations humaines », nous sentons effectivement de la part des observateurs français, mais aussi des Coréens, une impossibilité de rencontre construite sur un mélange d'attirance (s'approcher ou ne pas fuir devant l'approche de l'*autre*) et de répulsion (se sauver ou s'éloigner à l'approche de l'*autre*). Dans les deux cas (dualité « spatiale » et dualité « humaine »), Jean-François de La Pérouse ouvre une période qui va, au XIX^e siècle, réunir les missionnaires et les marins autour de considérations nouvelles qu'ils donneront de l'espace (espace social accessible – espace sauvage inaccessible), mais aussi des Coréens eux-mêmes (sympathie et accueil des fidèles – répression et rejet de la part des autorités).

D'un autre côté, Jean-François de La Pérouse préfigure une tendance nouvelle de l'observation. Elle annonce la rencontre romantique à venir de l'espace étranger lointain et exotique. Effectivement, nous avons vu avec les précédents témoignages que la géographie officielle, celle que Jean-François de La Pérouse souhaite écrire, se contentait de mesurer, d'évaluer et de nommer. Sans en utiliser les termes, le marin français met pour la première fois en avant des notions alors originales et plus proches de la peinture : le « paysage » et le « pittoresque ». Lorsqu'il arrive sur la côte de Cheju, il parle d'une île qui « offre un bel aspect », il souligne les « nuances variées des différentes cultures » en précisant surtout qu'elles rendent « la vue de cette île plus agréable ». Nous sommes donc au centre d'un mouvement qui s'opère depuis

quelques années et qui répond aux premières tentatives de Bernardin de Saint-Pierre⁴⁷³.

Nous pouvons donc, au stade des images, continuer de construire l'architecture duelle mise en place par Hendrick Hamel, Jean-Baptiste Régis et les autres. Il y a chez Voltaire, mais aussi chez Jean-François de La Pérouse, une Corée de l'« homme naturel » qui, loin de s'opposer à la Corée de la « sagesse orientale », la complète. On se souvient que Buffon, parlant des peuples de l'Asie orientale, reprend cette idée d'une dualité entre le sauvage et le civilisé, qui est sensiblement celle que l'on rencontre dans la présentation de Jean-François de La Pérouse et de Voltaire :

« La bonté du terrain, la douceur du climat, le voisinage de la mer ont pu contribuer à rendre [*les Japonais et les Chinois*] policés, tandis que les Tartares, éloignés de la mer et du commerce des autres nations [*c'est le cas de la Corée au xviii^e siècle*], et séparés des autres peuples du côté du midi par des hautes montagnes, sont demeurés errants dans leurs vastes déserts sous un ciel dont la rigueur, surtout du côté du Nord, ne peut être supportée que par des hommes durs et grossiers⁴⁷⁴. »

Nous pouvons sentir dès maintenant les relations que ces deux représentations vont entretenir avec celles qui vont s'inscrire à partir du XIX^e siècle : le pays du Matin calme et le royaume ermite. Certes, on n'en parle pas encore, mais pourtant les éléments sont là. Le naturel et la sagesse sont effectivement déjà en possession du calme et de l'érémisme qui se devinent chez Voltaire comme chez Jean-François de La Pérouse.

473. *Paul et Virginie* est publié en 1788 dans le tome IV des *Études sur la nature* (tome I publié en 1784, un an après le *Voyage à l'Ile de France*). Ces dernières regroupent un ensemble de quatorze études où l'auteur chante la grandeur morale et physique de la nature, son immensité et sa bienfaisance, les leçons qu'elle nous donne. À ces principes correspond une écriture où le moi n'hésite plus à apparaître parmi les descriptions naturalistes. Bernardin de Saint-Pierre se met en scène, non pas en savant observant froidement les faits de nature, mais en être sensible parmi d'autres êtres sensibles, établissant une relation de respect et d'admiration avec le reste de la Création. Les souvenirs personnels alternent avec les propositions philosophiques, les préceptes de frugalité avec des appels politiques aux réformes. La fiction complète le propos abstrait, elle est chargée d'entraîner l'adhésion morale après que le discours théorique a convaincu l'esprit.

474. Buffon, *Histoire naturelle*, p. 181-182, cité par M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, p. 253-254.

CHAPITRE IV – Le XIX^e siècle : les missionnaires et les marins

Voltaire, qui les combat, le sait : c'est encore principalement par les ordres religieux que les sources d'informations sur les mondes lointains parviennent en Europe. C'est également par leur intermédiaire que la Corée s'ouvre d'elle-même au catholicisme, élément essentiel dans les relations entre nos deux pays et dans le concert de nos représentations à partir du XIX^e siècle⁴⁷⁵.

Nous allons donc retrouver les jésuites de Chine dans le début de ce chapitre. Comme nous l'avons vu, ils n'ont pas pénétré le territoire coréen. Ils sont pourtant à l'origine de l'extension du catholicisme dans le royaume, au moment même où certains d'entre eux tentent, sur la frontière, de dresser une carte du pays. À leur suite, nous découvrons le rôle essentiel joué par les prêtres de la société des Missions étrangères de Paris⁴⁷⁶. Ce sont les premiers à entrer puis à vivre secrètement sur le sol coréen, au péril de leur vie – les premiers également à décrire très précisément leur expérience d'un terrain alors nouveau, tout en travaillant à la constitution de dictionnaires et de projets scientifiques relatifs à la péninsule. Ces deux expériences sont à l'origine d'une manière plus personnelle de voir le pays, cette fois de l'intérieur, et de le considérer non plus sous l'angle de la géographie, mais sous celui de l'impression. Elles sont aussi à l'origine d'une coréanologie que la fin du siècle va peu à peu développer, sans que rien se fasse encore de manière systématique.

Les vagues d'exécutions que les missions subissent à partir de 1839 et jusqu'en 1866 vont provoquer plusieurs interventions navales françaises. Celles-ci participent, d'une autre manière, à la standardisation et à la diffusion des représentations de la Corée en France, à travers les premiers articles de presse consistants qui lui sont consacrés, à travers les premières vraies « images » aussi : des gravures qui dévoilent, dans les pages des journaux « populaires » qui accompagnent l'intérêt croissant pour les voyages, une Corée jusqu'alors « invisible ».

475. Signalons, pour le début du XIX^e siècle, que l'ouvrage de l'abbé Prévost est réactualisé par Jean-François de Laharpe, lequel propose en 1825 un *Abrégé de l'histoire générale des voyages*, Paris, Ménard et Desenne, tome onzième, seconde partie : *Asie*, livre IV : *Contenant la Chine*, chap. XII : « De la Corée », p. 78-142.

476. Œuvre missionnaire due à François Pallu et Pierre Lambert de La Motte, vicaires apostoliques en Chine (1658), régulièrement constituée en 1664 et établie rue du Bac, à Paris, depuis 1663. C'est une société de droit pontifical composée d'ecclésiastiques séculiers et de frères coadjuteurs.

Avant d'aborder cet ensemble de documents qui très réellement rapprochent la péninsule du grand public français, il est nécessaire de retracer les grandes lignes des événements historiques propres à cette période, car ils auront de nombreuses répercussions sur les intervenants futurs⁴⁷⁷.

1 – Missionnaires et marins français en Corée au XIX^e siècle

A – L'introduction du catholicisme en Corée

Dès le début de ce chapitre, il est utile d'insister sur la particularité que présente l'introduction du catholicisme en Corée. Elle est fort différente de ce qui a pu se passer dans les autres pays de la région tout comme en Amérique et en Afrique. Même si les envoyés coréens en Chine sont sollicités par les prêtres étrangers qu'ils y rencontrent – ce n'est là qu'une supposition –, ce sont eux qui vont être à l'origine de cette pénétration, ce qui procure au catholicisme coréen une originalité certaine que rappelle André Fabre :

« L'introduction du catholicisme en Corée présente un caractère tout à fait remarquable. Cette religion n'est arrivée ni dans les fourgons d'une armée coloniale ni dans les bagages de commerçants, ce qui fut le cas dans les pays colonisés. C'est un groupe de lettrés coréens qui, après en avoir étudié minutieusement les principes, décida de l'adopter. Ce furent les Coréens qui demandèrent au diocèse de Pékin l'envoi de missionnaires⁴⁷⁸. »

Nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la Corée de la dynastie Chosŏn est « fermée » depuis la fin du XIV^e siècle. Hendrick Hamel et Jean-Baptiste Régis en font l'expérience de chaque côté de la frontière. Pourtant les contacts avec la Chine se perpétuent alors que celle-ci n'est pas entièrement inaccessible aux influences occidentales. Il fallait donc qu'un jour ou l'autre la rencontre ait lieu. Mais alors que nous recevons sur la Corée des témoignages rares, produits au prix de grandes difficultés, on se rend compte après coup qu'elle-même reçoit des jésuites de Chine des ouvrages religieux et scientifiques nombreux, mais aussi des objets. Ceux-ci vont profondément bouleverser l'orientation des recherches philosophiques coréennes, à la façon de ce qui se passe en France un peu plus tard avec l'introduction d'objets chinois et de savoirs sur la Chine véhiculés par les jésuites puis Voltaire⁴⁷⁹.

C'est donc au XVI^e siècle, pendant le règne du roi Chŏngjong (□□, 1507-1544) que le christianisme et, avec lui la civilisation occidentale, entrent pour la première fois en Corée, sous la forme de livres de sciences et d'ouvrages religieux traduits en chinois par les jésuites. Ces textes sont rapportés dans la péninsule par des membres des ambassades coréennes chargées de livrer le tribut annuel. Alors que ce dernier a pour fonction de garantir une certaine « tranquillité » au royaume, il va indirectement provoquer une transformation en profondeur des idées dès le XVII^e siècle en mettant l'idéologie néo-confucéenne face

477. En plus des références déjà indiquées dans le domaine relatif à l'histoire de la Corée et des textes que nous citerons au cours de l'étude, nous utilisons principalement pour ce chapitre les sources suivantes : Wu Ch'ŏl-gu, « Les relations entre la France et la Corée », *Revue de Corée*, n° 13/2, été 1981, p. 32-62 ; Jong Ki-sou, *La Corée et l'Occident : la culture française*, Paris, Minard, 1987 ; Kim Chang-mun (Joseph) et Chung Jae-sun (John), *Catholic Korea, Yesterday and Today*, Séoul, Catholic Korea Publishing Co., 1964 (en particulier : « Chronological Table in the History of the Korean Church », p. 876-887) ; Missions étrangères de Paris, *Lumière sur la Corée : les 103 martyrs*, Paris, Le Sarmant-Fayard, coll. « Des Chrétiens – Espérer », 1984.

478. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 273.

479. À cette différence que Voltaire n'aura pas à étudier en secret une religion nouvelle ni à mourir pour la défendre.

aux connaissances nouvelles. Dès 1568, le pouvoir comprend le danger que représente l'apport étranger, et certains ouvrages catholiques sont alors interdits⁴⁸⁰.

Durant les règnes des rois Sŏnjo (□□, 1567-1608) et Kwanghaegun (光海君, 1608-1623), la civilisation européenne fait en Corée l'objet d'études plus sérieuses. Yi Su-gwang (李諱光, 1563-1628), l'un des précurseurs du mouvement pour l'étude de la culture occidentale, écrit par exemple le *Chibong yusŏl* (芝峯類說, 1614)⁴⁸¹ dans lequel il présente les *Chŏnju silui* (天主實義), ou « véritables principes sur Dieu » d'après Matteo Ricci⁴⁸². Il précise aussi que c'est en 1603 qu'une mappemonde élaborée par Matteo Ricci est apportée à Séoul par l'ambassadeur Yi Kwang-jŏng. Yi Ik (李穰, 1681-1763, nom de plume : Sŏngho, 星湖), l'un des grands maîtres des études occidentales qui anime la nouvelle école *Silhak* (實學, « Sciences pragmatiques »)⁴⁸³, écrit qu'en 1631, l'ambassadeur Chŏng Tu-wŏn rencontre en Chine un prêtre portugais nommé Johannes Rodriquez, âgé de 97 ans. Il reçoit de lui des livres de science, des objets divers, comme des canons, des mousquets, des longues-vues, des télescopes et des horloges, lesquels sont présentés au roi au retour de Chŏng⁴⁸⁴.

Plus que ces objets qui fascinent pourtant ceux qui ne peuvent sortir de Corée, les rapports personnels qui se tissent au fil du temps vont marquer plusieurs générations de jeunes gens rêvant de changement. Le prince héritier So Hyŏn (昭顯世子) par exemple, emmené comme otage en Mandchourie après la guerre entre la péninsule et la dynastie Ts'ing en 1636, est conduit en 1644 à Pékin, où il a l'occasion de rencontrer le père Adam Shall (1591-1666) – que nous avons évoqué –, avec qui il entretient des rapports amicaux. Il est initié au catholicisme par son intermédiaire et rapporte également, après quelques années, des ouvrages de mathématiques et d'astronomie, un globe terrestre, mais aussi des livres religieux et des images pieuses.

Certains, dans la péninsule, veulent mieux connaître la religion nouvelle, alors synonyme d'ouverture dans un contexte où de nombreux aristocrates ont du mal à réprimer un mécontentement causé par

480. L'un des premiers documents enregistrés dans les archives coréennes est rapporté en 1521 par Yi sŏk (李錫), interprète d'une ambassade à Pékin. Il précise que des « Franchi » demandent alors à la Chine l'ouverture ainsi que des privilèges commerciaux. Ce terme, qui vient de « Franc », est alors l'appellation que les Chinois utilisent pour parler des Portugais et des Espagnols, seuls modèles d'Européens alors connus d'eux. Mais il ne s'agit que d'un témoignage, et l'intérêt est alors très limité en Corée pour les nations barbares venues d'un bout du monde qui n'inspire aucune confiance. Il faut ainsi attendre les succès des jésuites français de Pékin auprès des dignitaires chinois, et surtout des empereurs, pour que les ambassades coréennes soient plus particulièrement attirées par ce qui représente une complète nouveauté. Pour le reste du xvie siècle, notons le départ pour le Japon de prisonniers coréens en 1593, qui vont s'y installer et dont certains vont devenir catholiques. C'est le cas de Vincent Kwŏn : il devient jésuite en 1601 et tente d'entrer en Corée par le Japon en 1614, sans succès. C'est en 1594 que Gregorio de Céspedes vient dans la péninsule et en 1595 qu'il retourne au Japon. En 1597, le frère Carletti part pour Goa, en Inde, avec cinq jeunes Coréens, dont Antoine Corrêa, qui est conduit à Rome en 1606 et qui reste en Italie par la suite. Ce nom de famille est resté aujourd'hui en Italie.

481. Séoul, Kyŏng'in Munhwasa (경인문화사), 1970, t. II, p. 37.

482. Texte publié à Pékin par M. Ricci en 1603.

483. Nous ne traitons pas ici de ce mouvement qui commence avec l'introduction des idées catholiques puis va peu à peu s'en détacher. Il n'est pas à l'origine de la venue en Corée d'étrangers qui écriront sur elle, contrairement à ce qui va se passer avec le christianisme. Pour l'école *Silhak*, le christianisme ne fut qu'une curiosité. Cf. toutefois : 琴章泰, 韓國實學思想研究, 서울, 集文堂, 1987 (Kŭm Chang-t'ae, Han'guk Sirhak Sasang Yŏn'gu [*A Study of Korean Silhak Thought*], Séoul, Chip Moon Dang, 1987) ; 고려대 아세아문제연구소, 실학사상의 탐구, 서울, 玄岩社, 1983, (Asiatic Research Center, Koryŏ University, Shirhak Sasang-ŭi T'amku [*Exploring Sirhak Thought*], Séoul, Hyonam, 1983).

484. Yi Ik, *Sŏngho saesŏl*, Séoul, Kyong'in Munhwasa, 1967, t. I, p. 96. Cf. aussi Han Woo-keun, *The History of Korea*, Séoul, The Eul-Yoo Publ. Co., 1994, p. 318.

leur éloignement forcé du pouvoir, ce qui les incite à rechercher le soutien d'une doctrine pouvant se substituer au confucianisme⁴⁸⁵. Yi Sŭng-hun (李承薰, 1756-1801) participe depuis 1777 à un groupe de recherche sur les principes du catholicisme⁴⁸⁶. Il accompagne son père dans une ambassade qui part pour la Chine en 1783. Sous le nom de Pierre, il est baptisé dans l'église du Nord par le père Louis de Grammont des Missions étrangères de Paris⁴⁸⁷. Il nous reste de cet événement discret mais important un témoignage : celui du missionnaire de Ventavon cité par Charles Dallet dans *L'Histoire de l'Église de Corée* :

« Vous apprendrez sans doute avec consolation la conversion d'une personne dont Dieu se servira peut-être pour éclairer des lumières de l'Évangile, un royaume où l'on ne sache pas qu'aucun missionnaire ait jamais pénétré ; c'est la Corée, presque île située à l'Orient de la Chine. Le roi de cette contrée envoie tous les ans des ambassadeurs à l'empereur de Chine [...]. Ces ambassadeurs coréens vinrent, sur la fin de l'année dernière [1783 ?], eux et leur suite, visiter notre église ; nous leur donnâmes des livres de religion. Le fils d'un de ces deux seigneurs, âgé de vingt-sept ans et très bon lettré, les lut avec empressement ; il y vit la vérité, et, la grâce agissant sur son cœur, il résolut d'embrasser la religion après s'en être instruit à fond. Avant de l'admettre au baptême, nous lui fîmes plusieurs questions, auxquelles il satisfait parfaitement. Nous lui demandâmes, entre autres choses, ce qu'il était résolu de faire, dans le cas où le roi désapprouverait sa démarche, et voudrait le forcer à renoncer à la foi ; il répondit, sans hésiter, qu'il souffrirait tous les tourments et la mort plutôt que d'abandonner une religion dont il avait clairement connu la vérité⁴⁸⁸. »

De retour en Corée, Yi Sŭng-hun prêche, aidé de ses amis, auprès de membres de la classe lettrée aristocratique des *Yangban* (兩班) du parti *Nam-in* (南人) et des fonctionnaires de la classe des *Chung-in* (中人)⁴⁸⁹. Ils en baptisent certains, malgré les fortes critiques des lettrés confucianistes et les premières persécutions qui en découlent à partir de 1785. Le roi Chŏngjo (正祖), influencé par certains de ses ministres et conseillers, déclare le catholicisme hérétique et l'interdit cette même année. À partir de 1786, l'importation des livres occidentaux de science ou de religion est interdite. Les ouvrages entreposés dans les bibliothèques coréennes sont rassemblés puis détruits. À Sinŭiju (新義州), sur la frontière, une surveillance étroite se met en place pour empêcher leur entrée.

Cependant, certains Coréens éprouvent le désir de recevoir les sacrements et adressent en 1790 une

485. Sur les mouvements d'opposition aux sciences occidentales, cf. Kang Jai-Eun, « *Wijongcheuksaron*, la théorie pour la défense du confucianisme traditionnel contre le catholicisme et les sciences occidentales en Corée : autour de Hwasen, I Hang-Ro (1792-1868) », *in* dans Yuzo Mizoguchi et Léon Vandermeersch, *Confucianisme et sociétés asiatiques*, Paris, Tokyo, L'Harmattan, Sophia University, coll. « Recherches asiatiques », 1991, p. 163-174.

486. Il s'agit du groupe rassemblé autour de Kwŏn Ch'ŏl-sin (權哲身) qui forme un « séminaire » consacré au *Sŏhak* (學學), la « science occidentale », autrement dit le catholicisme. Lui, son frère Kwŏn Il-sin (權日身) et ses disciples, cachés dans une retraite montagnarde, le temple bouddhiste abandonné de Chu-ŏ-sa, étudient les ouvrages chinois sur la religion catholique dont ils disposent. Après quelque temps d'étude, ils décident d'adopter cette religion. C'est en 1783 que Yi Tŏk-cho convaincra Yi Sŭng-hun de prendre contact avec des missionnaires de Pékin quand ce dernier y accompagnera son père.

487. Et non pas par le franciscain portugais Alexandre de Govea comme l'écrit A. Fabre dans *La Grande Histoire de la Corée*, p. 274.

488. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*, vol. I, p. 18. Sur C. Dallet, voir Adrien Launay, *Mémorial de la société des Missions étrangères*, Paris, 1916. La traduction coréenne de *L'Histoire de l'Église de Corée*, due à An Eung-yŏl et Ch'oe Sŏk-u, a été publiée à Séoul aux éditions Bundo en 1979-1980 en trois volumes.

489. Durant la dynastie Chosŏn, la société est divisée en quatre classes sociales : les *Yangban* sont les lettrés aristocrates qui détiennent le pouvoir ; les *Chung-in* représentent la classe des petits et moyens fonctionnaires qui pratiquent des métiers héréditaires tel celui d'interprète ; viennent ensuite les *Sang-min* (常民), le peuple ordinaire des paysans et des commerçants ; la dernière catégorie est celle des *Ch'ŏn-min* (賤民), de « basse naissance ». Ce sont les esclaves ou encore les personnes exerçant des professions dégradantes (bouchers, chamans, etc.).

lettre à l'évêque de Pékin, afin de lui demander l'envoi d'un prêtre ainsi qu'une réponse à la difficile question du culte des ancêtres. Elle avait déjà remué les esprits une centaine d'années plus tôt en Chine, au cours de la querelle dite « des rites ». La réponse qui leur revient précise que le culte des ancêtres est contraire à celui que l'on adresse à Dieu. Le fait de ne plus se plier à ces usages millénaires qui sont à la base de l'ordre social confucéen provoque alors la colère des ennemis du christianisme. Ils vont demander l'extirpation de cette nouvelle doctrine et, en 1791, deux catholiques sont décapités. Il s'agit de Yun Chi-ch'ung (尹持忠) et de Kwŏn Sang-yŏn (曁尙然), coupables d'avoir refusé de faire les sacrifices habituels aux morts et brûlé les tablettes votives des ancêtres fondateurs de leurs familles. Cette première exécution fait date. C'est désormais par le sabre que la religion occidentale sera combattue.

En 1795, un prêtre catholique chinois du nom de Chou Wen-mu (周文謨, 1752-1801) pénètre en Corée, alors que le roi Chŏngjo est encore au pouvoir. Plus modéré qu'en 1785, il n'est plus défavorable au parti *Nam-in* où se rencontrent les défenseurs des catholiques. Mais le monarque meurt le 28 juin 1800 alors que l'on compte 10 000 catholiques dans le pays. Lorsque les cérémonies funèbres sont terminées, fin 1800 et début 1801, la régente publie un décret d'interdiction du christianisme, acte marquant le début d'une période de persécutions qui voit de nombreuses arrestations et exécutions. Plusieurs notables du parti *Nam-in* sont mis à mort (dont Yi Sŏng-hun), tout comme le père Chou. Un incident va également se produire, qui va de manière définitive bloquer toute possibilité de recherche de solution. Il s'agit de la fameuse « lettre sur soie » de Hwang Sa-yong (黃嗣永).

Catholique fuyant les persécutions, Alexandre Hwang s'éloigne de Séoul et se réfugie en province. Il y rédige pour l'évêque de Pékin une lettre de 13 000 caractères chinois datée du 28 octobre 1801, dans laquelle il exprime plusieurs demandes⁴⁹⁰ :

1) Que des pays d'Occident fournissent des fonds pour soutenir le catholicisme en Corée et sauver les fidèles.

2) Qu'un Coréen soit accepté en Chine afin d'enseigner sa langue à des Chinois et qu'un Chinois entre secrètement en Corée pour tenir une boutique qui permettrait l'échange d'une correspondance plus suivie entre la péninsule et l'évêque de Pékin.

3) Que l'empereur de Chine ordonne à la cour de Séoul d'autoriser le catholicisme.

4) Qu'il force, dans la mesure du possible, le roi de Corée à épouser une princesse chinoise.

5) Qu'il impose à la Corée un tribut et qu'il fasse surveiller la cour de Séoul en y nommant un résident.

6) Que l'on tente d'intimider le gouvernement de Séoul en envoyant une centaine de navires de guerre français transportant au moins 10 000 soldats afin qu'il accepte de laisser entrer les missionnaires catholiques (on voit déjà l'importance de la flotte française dans l'histoire à venir de nos relations, soixante-cinq ans avant l'expédition de Kanghwa).

La lettre est interceptée et cause la répression que l'on imagine. Le 5 novembre, l'auteur et le porteur sont décapités puis écartelés comme le sont les rebelles et les criminels de lèse-majesté. Rien qu'en 1801, en grande partie à cause de cette lettre, une centaine de personnes sont passées par les armes. D'autre part, le contenu de la missive oblige les autorités à plus de sévérité. Après la mort du père Chou, la Corée reste ainsi sans directeur spirituel pendant une trentaine d'années, malgré une demande envoyée en 1811 par des chrétiens coréens à l'évêque de Pékin et au pape Pie VII en personne.

490. Cette lettre est réalisée sur un rouleau de soie de 62 cm de long sur 38 cm de large. Elle a été conservée par la Haute Cour de justice jusqu'à sa découverte par M^{gr} Gustave Mutel en 1894, lequel l'a présentée au pape Pie XI (1922-1939) à l'occasion de la béatification des 79 martyrs de 1801, à Rome en 1925. Cf. K. Chang-mun (Joseph) et C. Jae-sun (John), *Catholic Korea, Yesterday and Today*, p. 57.

Le 1^{er} septembre 1827 pourtant, le pape Léon XII reçoit une seconde lettre adressée au Saint-Siège par des néophytes de Corée (lettre envoyée en 1825). La Congrégation de la propagation de la foi, saisie par le souverain pontife, s'adresse à la société des Missions étrangères de Paris. Le vicariat apostolique de Corée est alors créé, avec à sa tête M^{gr} Brugière, le 9 septembre 1831. L'évêque meurt de maladie avant de pénétrer dans le pays. Le premier missionnaire qui parvient en Corée est le père Maubant (1803-1839). Il s'infiltré par la frontière nord en profitant des rigueurs de l'hiver pour traverser plus facilement le fleuve Yalu, gelé à cette époque de l'année. Il arrive à Séoul en janvier 1836. Il est rejoint un an plus tard par le père Chastan (1803-1839), qui entre en Corée le jour de Noël 1836 et arrive dans la capitale quinze jours plus tard⁴⁹¹. Le 18 décembre 1837 enfin, M^{gr} Imbert (1797-1839) pénètre à son tour dans la péninsule, qui accueille en lui son premier évêque.

La persécution éclate en 1839, alors que la présence des trois hommes n'est plus un secret pour personne. Ils se livrent afin d'éviter les tortures à leurs fidèles et sont mis à mort le 21 septembre, martyr qui ne décourage en rien la foi des plus convaincus. Kim Tae-gön (金大建, 1821-1846), envoyé au séminaire de Macao par le père Maubant, revient en 1845 et réussit à introduire en Corée au mois d'octobre deux nouveaux prêtres français, M^{gr} Jean-Joseph Ferréol (1808-1853) qui l'a tout juste ordonné prêtre, et le père Antoine Nicolas Daveluy (1818-1866). Notons que le père André Kim, qui est vite arrêté et décapité, est l'auteur de la première « Carte de Corée... » réalisée pendant ses années de séminaire et publiée dans une revue française de géographie⁴⁹². Les deux Français, ne parlant pas encore le coréen, se retrouvent seuls avec une lourde tâche qui très rapidement les épuise, comme en témoigne cet extrait d'une lettre de M^{gr} Jean-Joseph Ferréol datée du 24 novembre 1847⁴⁹³ :

« Dans ces contrées, le ministère apostolique est crucifiant pour la nature ; nous ne sommes que deux ouvriers ; les chrétiens sont disséminés sur une vaste étendue ; il faut être sans cesse en course ; les voyages, au milieu des montagnes couvertes de glace et de neige, sont extrêmement pénibles. M. Daveluy ne jouit pas d'une forte santé ; cet été, il a eu une maladie sérieuse. La nourriture est très mauvaise pour des estomacs européens : le pain et le vin sont ici inconnus ; le riz bouilli et l'eau fermentée dans le froment en tiennent lieu. Environnés de périls, nous ne pouvons sortir qu'avec les plus grandes précautions. Cependant au milieu de nos peines et de nos travaux, Dieu ne nous laisse pas sans consolations qui les adoucissent. Dans chaque station, nous voyons revenir des pécheurs qui depuis de longues années vivaient dans l'oubli de toute pratique religieuse ; nous sommes édifiés de l'empressement des chrétiens à participer aux sacrements. Plusieurs d'entre eux viennent de vingt, trente, quarante lieues pour se confesser ; ce sont ceux qui ne peuvent recevoir les missionnaires chez eux. Leur désir de voir les prêtres est si grand, que, si je ne l'avais défendu sous des peines sévères, ils se transporteraient presque tous au lieu où il réside, sans s'embarrasser des dangers de donner l'éveil aux païens et de provoquer de nouvelles persécutions. Vous concevez cet empressement, en pensant qu'ils ne peuvent qu'une fois l'an assister à nos saints mystères. Il en est de même, parmi les femmes mariées à des païens, à qui il est impossible de sortir un seul instant pour se rendre auprès de nous. Plusieurs fois, dans la capitale, j'ai été touché jusqu'aux larmes, en voyant des chrétiennes d'une haute noblesse profiter du sommeil du reste de la famille pour venir se confesser au milieu de la nuit ; elles professent en secret le christianisme, et personne de la maison ne connaît leur foi. Ce

491. Le père Jacques Chastan a fait l'objet d'une biographie : Françoise Fauconnier-Buzelin, *Mourir pour la Corée : Jacques Chastan, missionnaire apostolique du diocèse de Digne (1803-1839)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

492. « ... d'après l'original dressée par André Kim en 1846 et apportée par M. De Montigny, réduite à la moitié par V. A. Malte-Brun », *Bulletin de la Société de géographie*, n° IV/9, Paris, Arthus-Bertrand, janvier-juin 1855. Cette carte est accompagnée d'une présentation de M. Jomard : « Carte de Corée », p. 222-226. L'auteur de cette note présente la péninsule et cite pour cela une traduction de l'*Encyclopédie japonaise* par L. de Rosny, qui présente la Corée comme le pays de « l'élégance matinale ».

493. *Annales de la propagation de la foi*, n° XXI, p. 285-287.

mystère est ici une nécessité. Si nous avons la liberté de religion seulement comme en Chine, nous verrions les Coréens entrer en foule dans l'Église de Jésus-Christ. »

Sous le règne du roi Ch'öljong (哲宗, 1849-1863), les persécutions s'arrêtent. Choe Yang-öp (曹良業), le second prêtre coréen, rentre de Macao alors que de nouveaux français entrent dans le territoire. Ainsi d'Ambroise Maistre (1808-1857) qui arrive en 1853. Le nombre des missionnaires s'accroît sensiblement. En 1856, l'évêque Siméon Berneux (1814-1866) arrive en Corée, accompagné des pères Jean Pourthié (1830-1866) et Michel Petitnicolas (1828-1866). Ils établissent les bases d'une action plus solide : séminaires et écoles, imprimeries et orphelinats, dispensaires et pharmacies, qui tentent d'organiser la vie matérielle de petites communautés catholiques. Même si certains pères meurent d'épuisement et de maladie, la relève est assurée (Féron, Landre, Joanno, Ridet et Calais). L'espérance d'une réelle liberté de religion en Corée semble acquise. Le père Aumaître arrive en 1863, alors que le nombre des prêtres diminue pour des raisons de santé et que celui des fidèles augmente (23 000 en 1865). En 1866, quatre autres Français entrent en Corée, les pères Bretenière, Dori, Beaulieu et Huin, alors que se prépare la dernière grande vague de répression.

Le roi Ch'öljong meurt en 1863. Le titre revient à Kojöng (高宗). Celui-ci étant trop jeune, son père, le Taewöngun (大院君), s'empare du pouvoir en tant que régent. La cour est alors entièrement aux mains des ennemis du catholicisme. Cette situation, ajoutée à un projet des chrétiens voulant se mettre en avant dans la diplomatie coréenne, va être la cause de la nouvelle et dernière grande campagne de persécution. Les Russes font alors des progrès importants en « Tartarie » à partir de la Sibérie. D'annexion en annexion, ils parviennent rapidement aux limites nord du royaume, marquées par les barrières naturelles que nous avons évoquées. En janvier 1866, un navire russe se présente devant la ville portuaire de Wönsan (元山). Il fait parvenir au gouvernement une lettre par laquelle il exige la liberté de commerce et le droit pour les marchands russes d'ouvrir des comptoirs en Corée. Parallèlement, des troupes russes passent la frontière nord afin d'appuyer cette demande. Nam Chong-sam (南鐘三), secrétaire catholique du roi, compose, sur les conseils de quelques aristocrates chrétiens, une lettre pour le Taewöngun. Il y explique que le meilleur moyen de résister aux Russes est de s'allier aux Français et aux Anglais par l'intermédiaire des prêtres français présents en Corée⁴⁹⁴. Le régent hésite un moment, mais se laisse finalement influencer par les ministres anti-chrétiens qui mettent en avant le départ des troupes et du navire russes, ainsi que la nouvelle de soulèvements contre les étrangers dans les campagnes chinoises. Ainsi, le recours aux Français devient inutile, et ceux-ci vont, au contraire, se trouver pris dans une nouvelle phase de persécution. M^{gr} Berneux est arrêté le 23 février. Bretenière, Beaulieu et Dori, quelques jours plus tard. Tous sont décapités le 8 mars au bord du fleuve, à Séoul, selon le mode d'exécution militaire. Trois jours plus tard, Pourthié et Petitnicolas subissent le même sort, au même endroit. Daveluy, Huin et Aumaître sont arrêtés le 11 et le 12 mars en province et sont mis à mort sur la côte sud-est « le même jour que Jésus-Christ ». Seuls trois missionnaires échappent aux recherches (Ridet, Féron et Calais)⁴⁹⁵. Quant aux Coréens, tous les chrétiens les plus importants sont mis à mort, les autres sont exilés comme rebelles ou traîtres. En 1870, on évalue le nombre des victimes de la persécution à 8 000 personnes. Ce n'est qu'à partir des années 1880 et l'établissement de relations officielles avec les pays étrangers, dont la France, que le libre exercice de la religion catholique est permis, sans que toutefois tous les problèmes soient réglés, comme nous le montrerons pour l'année 1901, plus précisément en examinant les raisons du séjour de Pierre Loti à Séoul.

494. La femme du régent fait partie de ceux qui sont à l'origine de cette lettre. Nous verrons dans le chapitre consacré à P. Claudel, qui relate le fait, comment elle fut baptisée en secret par M^{gr} G. Mutel.

495. Depuis l'érection du vicariat apostolique de Corée et jusqu'en 1866, il y a eu en Corée cinq évêques, dont trois martyrs ; seize missionnaires, dont neuf martyrs ; deux prêtres coréens, dont un martyr.

B – La présence navale française sur les côtes de Corée

Après les pérégrinations de Jean-François de La Pérouse, les navires étrangers sont plus nombreux sur les côtes extrême-orientales. Certains d'entre eux mouillent aux abords de la Corée : le bateau anglais *Providence* près de Wonsan en 1797⁴⁹⁶, les vaisseaux également anglais *Alceste* et *Lyra* sur la côte ouest en 1816⁴⁹⁷, le navire britannique *Lord Amherst* près de l'île de Wonsan sur la côte ouest, dans la province du Ch'ungch'ong (忠清道), au cours de l'été 1832. À bord de ce dernier, un pasteur anglican nommé Karl Friedrich Gützlaff, également médecin et sinologue, tente d'entrer en contact avec la population, sans grand succès⁴⁹⁸. Au moment de la guerre de l'opium (1840-1842), le nombre de navires étrangers croisant au large de la Corée augmente encore⁴⁹⁹.

496. Cf. William R. Broughton, *Voyages of Discovery to the North Pacific Ocean*, Londres, 1804. Ce récit présente un vocabulaire coréen. La version française en deux volumes est publiée à Paris en 1807.

497. John Mac Leod, *Voyage of His Majesty's Ship "Alceste" along the Coast of Corea to the Island of Lewchew*, Londres, 1817-1818 (contacts avec les Coréens, p. 42-62) – une traduction française existe : *Voyage du capitaine Maxwell commandant l'Alceste... sur la mer Jaune, le long des côtes de la Corée, et dans les îles de Liou-tchiu, avec la relation de son naufrage dans le détroit de Gaspar*, Paris, 1818 ; Basil Hall, *Account of a Voyage of Discovery to the West Coast of Corea and the Great Loo-Choo Island*, Londres, 1818 (chap. I, p. 57, contacts avec les Coréens ; mémoire géologique p. CXXIV-CXXXIX ; lexique de 28 mots coréens).

498. Karl Friedrich Gützlaff (né le 8 juillet 1803 en Poméranie, décédé à Hong Kong le 9 août 1851) est le premier missionnaire protestant à aborder en Corée, où il distribue, au cours de son séjour, des ouvrages chrétiens et enseigne la culture des tomates. Ses cadeaux envoyés au roi seront refusés par le monarque. On lui doit entre autres : « The Korean Syllabary », *Chinese Repository*, n° II, 1833, p. 135 ; *The Journal of Two Voyages along the Coast of China, in 1831 and 1832. The First in a Chinese Junk, the Second in the British Ship Lord Amherst. With Notices of Corea, Lewchew, &c.*, New York, 1833 ; *The Journal of the Three Voyages along the Coast of China in 1831, 1832, and 1833, with Notices of Siam, Corea and Loo-Choo Island*, Londres, 1834 ; *Translation of the Comparative Vocabulary of the Chinese, Corean, and Japanese Languages ; to which Is Added the 1,000 Character Classic in Chinese and Corean*, Batavia, 1835. Cf. également une relation de ce voyage sur les côtes coréennes dans *Voyage to the Northern Ports of China in the ship "Lord Amherst"*, Londres, 1834.

499. Cf. au sujet des relations anglaises Britain and Korea: 1797-1997, plaquette éditée à l'occasion de l'exposition □□ 만남 200 주년 기념 자료□□ (exposition relative au deux-centième anniversaire des relations anglo-coréennes), Bibliothèque nationale de Séoul, 20-28 février 1997. À lire l'introduction, on se rend compte que l'approche anglaise est très différente de celle permise à la France par l'intermédiaire de ses missionnaires de la Compagnie de Jésus. Son caractère strictement commercial dans les débuts ne permet aucune mention intéressante jusqu'à la fin du xviii^e siècle (p. 4) : « British interest in Korea can be traced to the beginning of the seventeenth century. News of Korea, and its reputed wealth, reached Europe through the Portuguese, and probably first became known to the English from Richard Hakluyt's *Principal Navigations, Voyages and Discoveries of the English Nation*, published between 1598-1600 [nous avons vu dans notre premier chapitre que R. Hakluyt avait publié dès cette époque la première partie de l'Itinéraire rapporté par G. de Rubrouck, qui justement se termine au milieu du chapitre où il est question des Solangas, habitants du Nord-Est de la Corée]. It may have been this compilation which aroused the interest of Sir Edward Michelborne, a founder member of the East India Company established in 1600, and which led him to seek a charter from King James I to enable him to trade with various eastern countries, including Korea. Michelborne set out for the east, but he got no further than the Malay peninsula. As the East India Company itself became established in East Asia, it was natural that its members should take an interest in Korea. The setting up of a factory at Hirado in Japan in 1613 not only brought members of the Company close to Korea, but also raised the possibility of contact with Korean envoys in Japan. In spite of high hopes, and even knowledge of Korean products such as ginseng, however, these early probings ended with the withdrawal of the English from Hirado in 1623. The East Indian Company turned its attention to China. The idea of trade with Korea was again considered in 1702 but quickly died. Only at the end of the 18th century was British interest again awakened. The growth of the China trade led to an increase in Western shipping in East Asian waters, which in turn led to the need for survey work. »

Durant ce dernier conflit, en 1841, le gouvernement français envoie deux frégates en direction de la Chine : l'*Érigone*, dirigée par le capitaine de vaisseau Jean-Baptiste Cécille⁵⁰⁰, et *La Favorite*, sous les ordres du capitaine de corvette François Page⁵⁰¹. Arrivé à Macao, le premier cherche à rapporter de son expédition des résultats positifs pour l'influence française dans la région. Il tente ainsi de conclure des traités commerciaux avec les royaumes voisins de la Chine, particulièrement la Corée⁵⁰². Effectivement, à cette époque, la géographie et les sciences ne sont plus l'objectif des circumnavigations. Les objectifs économiques et politiques l'emportent, et vont rapidement déboucher sur des politiques d'influence, de colonisation ou de protectorat. Dans ce but, Jean-Baptiste Cécille prend comme interprète, en février 1842, Kim Tae-gön (金大建), l'un des deux séminaristes de la société des Missions étrangères. Quelques mois plus tard, l'autre jeune séminariste coréen, Ch'oe Yang-öp (曺良業), embarque lui aussi comme interprète sur *La Favorite*. Durant l'été 1842, alors que la guerre de l'opium est sur le point de s'achever, les deux commandants français décident de ne pas s'aventurer vers le nord. Les deux Coréens retournent à leur séminaire, et les frégates à leur port d'attache.

Quatre ans plus tard pourtant, en juin 1846, on retrouve Jean-Baptiste Cécille, devenu contre-amiral, en route pour la Corée à la tête d'une flotille de trois navires : la *Cléopâtre*, la *Victorieuse* et la *Sabine*. Il vient demander des comptes aux Coréens au sujet du meurtre des trois missionnaires français exécutés en 1839⁵⁰³. Il accoste sur une île et laisse aux habitants une lettre rédigée par lui-même et destinée au roi. Jean-Baptiste Cécille y demande la raison du meurtre et précise qu'il viendra l'année suivante chercher une réponse. Le souverain entre dans une grande colère et ordonne d'autres persécutions, dont la mise à

500. Voir N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II : *Asie*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1992, p. 78-79. Officier de la marine de guerre, Jean-Baptiste Cécille (1787-1873) se distingue par un tour du monde et par de longues croisières dans les mers de Chine. Nommé en 1839 capitaine de vaisseau, il est chargé en 1841 sur l'*Érigone* d'accompagner en Extrême-Orient un envoyé extraordinaire de la France, Dubois de Jancigny, dont la mission est de reconnaître les ports chinois et de suivre la guerre de l'opium qui oppose l'Angleterre et la Chine. Nommé chef de la station navale des mers de Chine en 1843 sur la *Cléopâtre*, il est fait contre-amiral en 1844. En plus de son intérêt politique, la longue mission de J.-B. Cécille a permis de rassembler une importante documentation sur la géographie et l'économie de la Chine, ainsi que sur la navigation et les ports en Extrême-Orient. J.-B. Cécille sera député et ambassadeur à Londres sous la II^e République, puis sénateur sous l'Empire.

501. Cf. *Ibid.*, p. 360. François Page a été tour à tour marin, savant, diplomate et administrateur colonial. Polytechnicien ayant choisi la marine de guerre, il est enseigne de vaisseau en 1830 et capitaine de corvette en 1841 alors qu'il reçoit le commandement de *La Favorite* dans l'escadre des mers de Chine, en pleine guerre de l'opium. De 1851 à 1854, commandant la division navale du Pacifique, F. Page est en même temps gouverneur des îles de la Société. Contre-amiral en 1859, il commande le corps expéditionnaire français en Annam et en Chine ; après la prise de Saïgon par Rigault de Genouilly, il dirige les négociations avec Tu-Duc, qui aboutissent à l'annexion par la France d'une partie de la Cochinchine.

502. Cf. les archives du ministère des Affaires étrangères, *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^o 10 ; *Mémoires et documents, Chine*, vol. 17, f^o 270 ; *Correspondance politique des consuls, Shanghai*, vol. 2, f^{os} 72, 73, 76, et vol. 4, f^o 68.

503. Pour les expéditions d'avant 1866, la correspondance établie alors entre l'escadre d'Extrême-Orient et le ministère de la Marine se trouve aux Archives nationales, département Marine, série BB⁴, vol. N.637 (1846-1847), série BB⁴, vol. N.642 (1847), série BB⁴, dossier N.651 (1847), série BB⁴, vol. N.658 (1849), série BB⁴, vol. N.1763, (1848), série BB⁴, vol. N.1763 (1846-1850). Voir aussi les archives du ministère des Affaires étrangères : *Mémoires et documents, Asie*, vol. 23 : *Indochine, 1841-1845, correspondance diverse*, f^{os} 74-77 ; *Mémoires et documents, Asie*, vol. 25 : *Indochine, 1847-1852, correspondance diverse*, f^{os} 8-20 ; *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55 : *Corée, 1841-1845, correspondance diverse*, f^{os} 74-77 ; *Correspondance politique des consuls, Shanghai*, vol. 2 : *Avril 1851-décembre 1854*, particulièrement la lettre adressée par le contre-amiral J.-B. Cécille au gouvernement coréen le 8 août 1846, f^{os} 76-77 ; *Correspondance politique des consuls, Shanghai*, vol. 3 : *1855-1859*. Une partie importante de ces documents a été publiée dans le recueil du père Ch'oe Sök-u : *Documents relatifs à l'histoire des relations franco-coréennes (1846-1887)*, Séoul, Institut de recherche pour l'histoire de l'Église de Corée, 1986.

mort du premier prêtre coréen, Kim Tae-gön, rentré en Corée entre-temps.

Durant l'été 1847, la frégate la *Gloire* et la corvette la *Victorieuse*, commandées par Lapierre et Rigault de Genouilly, se présentent sur les côtes coréennes en vue d'obtenir la réponse à la question posée l'année précédente par Jean-Baptiste Cécille. Avec eux se trouvent les pères Ambroise Maistre et Ch'oe Yang-öp. Le 10 août, les deux navires s'échouent en même temps, et les six cents marins français débarquent sur l'île de Kogun-do. Après de très brefs échanges avec une population craintive mais bienveillante, les naufragés retournent en Chine sur des navires anglais venus les secourir. Bien que Lapierre souhaite revenir, la révolution de 1848 fait bien vite oublier la Corée.

Ces premiers contacts⁵⁰⁴ se soldent en réalité par une impossibilité de communication réelle entre les équipages français et les populations côtières. Les renseignements rapportés sont aussi fort discrets et se limitent à des correspondances administratives, bien moins intéressantes que les récits issus des croisières d'exploration anglaises de la première partie du siècle. Il faut donc attendre 1866 pour que les événements prennent un tournant radicalement différent.

La région est alors encore plus fréquentée que dans les années 1840. On y trouve la plupart des marines militaires des pays d'Occident, lesquelles stationnent dans la zone afin de protéger les intérêts commerciaux de leur pays en pratiquant la politique de la canonnière. Attisées par la concurrence, elles se font de plus en plus pressantes et exigeantes⁵⁰⁵. La France, par l'intermédiaire de son escadre d'Extrême-Orient basée dans ce qui va devenir l'Indochine, se sent en position de force et n'hésite pas à se déplacer d'un bout à l'autre de ce que l'on nomme alors « les mers de Chine ». Nous l'avons vu dès les années 1840 autour de la guerre de l'opium, ce sera encore le cas avec Pierre Loti justement au début du xx^e siècle, venu dans la région au moment du siège des légations à Pékin.

L'année 1866 va être celle de nos premiers contacts avec la Corée, établis de manière fort peu positive et se terminant mal. Déjà en février, l'Allemand Oppert arrive à bord du *Rona* dans le golfe d'Asan, sur la côte ouest du royaume. Il se propose d'y créer des comptoirs. Sa demande est bien évidemment refusée⁵⁰⁶. Peu après, la goélette américaine *The Surprise* s'échoue sur la côte ouest. Au mois d'août, après la grande persécution antichrétienne, un autre navire américain, le *General Sherman*, qui tente d'établir des négociations commerciales, remonte le fleuve Taedong en direction de Pyongyang (평양, actuelle capitale de la Corée du Nord), sans tenir compte de l'interdiction formulée par le gouvernement coréen – lequel refuse toujours l'entrée du pays aux étrangers – ni des dangers posés par les marées. Le bateau s'échoue en manœuvrant. À la suite d'une série de querelles de plus en plus violentes, les membres de l'équipage sont massacrés alors qu'ils tentent d'échapper au navire que le gouverneur de la ville a fait incendier⁵⁰⁷. C'est peu de temps après ces événements (qui font beaucoup de bruit dans la communauté étrangère de Pékin)

504. En comptant également l'expédition du contre-amiral Nicolas François Guérin en 1855-1856, venue faire des travaux hydrographiques sur les côtes de Corée. N. F. Guérin était déjà présent en 1846, avec J.-B. Cécille.

505. Rappelons que c'est en 1853 que le commodore Matthew Perry apporte à l'empereur du Japon une lettre du président des États-Unis lui enjoignant d'autoriser l'établissement de relations diplomatiques et l'ouverture d'échanges commerciaux entre les deux pays. L'empereur répond favorablement l'année suivante, lors de la seconde visite de M. Perry.

506. En 1868, Oppert sera à la tête d'une fantastique expédition à laquelle participera le père Féron, dont le but sera de s'emparer des restes mortuaires du père du régent et de les garder en otage jusqu'à ce que celui-ci ouvre la Corée aux nations étrangères. Cf. Han Woo-keun, *The History of Korea*, p.365-366.

507. Sur l'incident du navire américain, on peut consulter, au ministère des Affaires étrangères : *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^o 43 ; *Correspondance politique des consuls*, vol. 5, f^{os} 156, 160-162, 168, 182, 184 ; vol. 7, f^{os} 14, 55 ; vol. 9, f^{os} 228, 232. En 1871, cinq navires de guerre américains arrivent près de Séoul, commandés par John Rodgers, chef de la flotte américaine en Asie. Un combat éclate entre Américains et Coréens. Ceux-ci subissent de lourdes pertes, et la situation stagne. Après un mois, la flotte américaine se retire.

que se déroule l'expédition française de l'automne (병인양요, 丙寅洋擾).

Nous nous devons de relater dans les détails cette affaire, car elle joue un rôle essentiel dans nos relations avec la Corée, particulièrement dans la diffusion en France, à un niveau véritablement « populaire », d'un certain nombre de représentations sur ce pays alors inconnu, lesquelles influenceront certains de nos auteurs ultérieurs⁵⁰⁸. Les événements se déroulent en trois temps⁵⁰⁹ :

1) L'un des trois prêtres français rescapés de la persécution, le père Félix-Clair Ridel⁵¹⁰, quitte la Corée le 29 juin et arrive en barque à Tche-fou le 7 juillet. Il se rend immédiatement à Tien-tsin où il a une entrevue avec le vice-consul de France, M. Deverda, et avec le contre-amiral Pierre-Gustave Roze⁵¹¹, qui commande alors l'escadre française des mers de Chine⁵¹². Deverda informe par une dépêche le mi-

508. Cette expédition, durant laquelle la bibliothèque de la ville de Kanghwa est pillée puis brûlée, reste, en raison même de ce fait, très présente – encore en 1999, dans l'actualité diplomatique des échanges franco-coréens. Lors de sa visite en Corée à l'automne 1993, François Mitterrand avait fait part au gouvernement sud-coréen de son opinion favorable quant à la possible restitution des archives emportées en 1866. Celles-ci, appartenant au fonds de la Bibliothèque nationale, n'ont pu être mises à disposition des Coréens sur une simple proposition présidentielle. Les discussions se poursuivent pour savoir quel serait le meilleur moyen de satisfaire à la fois aux demandes coréennes et aux exigences françaises. Pour l'un et l'autre pays, cette affaire a valeur d'exemple et ne peut être traitée à la légère. Cf. la dépêche de l'AFP du jeudi 1^{er} juillet 1999, 17 h 30 : « Paris et Séoul négocient la restitution à la Corée de manuscrits anciens. »

509. Cette partie de notre chapitre ne concernant pas les documents, mais la relation historique des événements, nous utiliserons pourtant en note des extraits de la correspondance du père Félix-Clair Ridel, interprète de l'expédition. Il ne s'agit pas d'une référence publiée à l'époque, et nous la considérons donc plus dans sa valeur de témoignage que dans son intérêt dans le cadre du développement des images coréennes de l'époque. Envoyée à la famille, celle-ci a fait don de cette correspondance au grand diocèse de Séoul en 1986, année du centenaire des relations. Ces documents ont été immédiatement transférés à l'Institut de recherche sur l'histoire du catholicisme en Corée, qui les a publiés en mai 1991 sous la forme d'un livre intitulé *Documents de Ridel*, sous la conduite de son directeur, le père Ch'oe Sök-u. Nous nous référons à la publication de cette correspondance dans *Le Courrier de la Corée*, 13, 20, 27 novembre, 4, 11, 25 décembre 1993, 1^{er}, 8, 15 janvier 1994. Certains larges extraits ont été cités par le père K. Chang-mun et par C. Jae-sun dans leur compilation *Catholic Korea, Yesterday and Today*, p. 271-286.

510. Du père F.-C. Ridel (1830-?) qui arrive en Corée en 1860, nous aurons à reparler. Interprète de l'expédition, il livrera dans sa correspondance personnelle des informations qui relativiseront la version donnée par les textes officiels qui font la part belle aux marins français. Avec sa rhétorique moins « diplomate » et sa claire franchise, le père F.-C. Ridel dira combien l'événement fut un échec cuisant pour la France. Mais cette correspondance privée n'eut guère d'effet. Nous reparlerons plus loin de F.-C. Ridel en tant qu'auteur du *Dictionnaire coréen-français* (1880) et de la *Grammaire coréenne* (1881). Cf. les archives du ministère des Affaires étrangères à propos du père F.-C. Ridel : *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^o 45 ; *Correspondance politique, Corée*, vol. 3, f^{os} 95-96 ; *Correspondance politique des consuls, Chine*, vol. 1, f^{os} 367-369 ; *Correspondance politique des consuls, Shangai*, vol. 5, f^{os} 267, 269, 271 ; vol. 7, f^o 42 ; *Correspondance commerciale, Pékin*, vol. 5, f^{os} 50-51 ; *Correspondance commerciale, Shangai*, vol. 7, f^{os} 233, 235.

511. Pour des précisions sur les rapports, courriers et décisions officielles relatifs aux événements de Kanghwa, cf. Archives nationales, Marine, série BB⁴, vol. 852, 858 (1866) ; série BB⁴, vol. 867 (1867) ; série BB⁴, vol. 869 (1867) ; série BB⁴, dossier 1045 (1866). Cf. aussi les archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance Politique, Pékin*, vol. 41-42 ; *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^{os} 49, 93, 107, 121, 136 ; *Correspondance politique, Corée*, vol. 2, f^o 32 ; *Correspondance politique des consuls, Chine*, vol. 1, f^{os} 367, 369 ; *Correspondance politique des consuls, Shangai*, vol. 5, f^{os} 136, 139, 140, 156 ; *Correspondance commerciale, Shangai*, vol. 7, f^o 234. Une partie très importante de la correspondance manuscrite a été reproduite par le père Ch'oe Sök-u, *op. cit.*

512. Le père F.-C. Ridel nous donne des indications sur les toutes premières réactions de l'amiral et de ses hommes, qui dénotent un certain manque de sérieux politique et diplomatique : « Lorsque la nouvelle du massacre de neuf Français, deux évêques et sept prêtres missionnaires dans le royaume de Corée, arriva à Tien-sin, l'amiral Roze passait par cette ville, descendant de Pékin. La situation causée par cette nouvelle fut profonde et il fut promptement

nistre des Affaires étrangères à Paris alors que Pierre-Gustave Roze prévient Henri de Bellonet, chargé d'affaires français en poste à Pékin. Ce dernier demande alors au prince chinois Kong, chargé des relations extérieures, d'intervenir sous prétexte que la Corée est tributaire de la Chine et qu'il existe, depuis 1858, un traité (traité de Tien-tsin) entre la Chine et la France. Son article 13 garantit la protection des missionnaires français sur le sol chinois⁵¹³. Le gouvernement impérial procède donc à une enquête, écoute les envoyés coréens qui viennent en août pour le tribut et envoie un fonctionnaire à Séoul pour plus d'informations. Après coup, le prince Kong explique à Henri de Bellonet que le procès des prêtres français a été régulier et qu'ils ont été légalement exécutés. Le chargé d'affaires comprend qu'il ne peut rien régler par la voie chinoise. L'article 13 de la convention de Tien-tsin concerne la protection des missions en Chine même, et non dans les pays vassaux (Cochinchine, Tibet, Corée et Mongolie). Henri de Bellonet envoie donc à son ministère le télégramme suivant, qui arrive à Paris le 7 août :

« 13 juillet 1866, Via Traitz Kosavft : Massacre général des missionnaires et des chrétiens de Corée. Amiral Roze s'y rend ; pas de résistance probablement⁵¹⁴. »

Au même moment, il fait parvenir à Pierre-Gustave Roze un message dans lequel il lui explique que tout retard pour punir un tel acte est un danger pour les cinq cents missionnaires de Chine. Il fait donc appel à lui pour venger, sous sa responsabilité de chargé d'affaires de France à Pékin, ce qu'il considère comme un attentat. Il lui intime l'ordre de lancer une campagne de représailles le plus rapidement possible. La lettre que nous citons témoigne de l'esprit qui règne à l'époque au sein de la diplomatie française en Extrême-Orient, prompt à lancer des défis genre coups de gueule et coups de main pour faire valoir les droits de l'empire et étendre le domaine colonial et commercial français en cours de constitution. On notera le côté théâtral de la missive et l'accent mis sur l'idée d'ouverture au monde d'un pays jusqu'alors fermé :

« J'ai adressé officiellement au prince de Kong une note où je déclare l'ouverture des hostilités, la séparation définitive de la Corée, la déchéance de son Roi, et le droit exclusif de l'Empereur, notre auguste souverain, de disposer suivant son bon plaisir, du pays et du trône vacant. Vous voudrez bien, Monsieur l'amiral, ne traiter avec personne, ne reconnaître aucune autorité quelconque en Corée, jusqu'à ce que la capitale, le Roi déchu, et la Régente, mère du feu Roi, aient été remis entre mes mains. Il n'y a plus en Corée d'autre pouvoir que celui qui représente Sa Majesté l'Empereur des Français. Cela fait, vous trouverez que le père du Roi déchu, qui a tant fait pour la religion et la civilisation, est désigné tout naturellement pour remplacer sur le trône vacant les personnes indignes qui l'occupent⁵¹⁵. Mais je regarde et vous regarderez comme condition indispensable au succès et à l'honneur de notre cause, que le Prince auquel seront confiées les destinées du pays, sous le protectorat de Sa Majesté l'Empereur des Français, fasse profession de la religion chrétienne. Vous

ment décidé qu'on devait faire une expédition pour demander réparation de cet outrage et prévenir par la suite de tels actes de barbarie. L'amiral crut devoir prendre sur lui de faire cette expédition et tout le monde – officiers et soldats – en fut enchanté. Il y a longtemps que la marine n'a rien fait et ne s'est pas distinguée, voilà une excellente occasion de nous montrer et de faire une charmante expédition qui va relever notre prestige aux yeux de la France, et procurer de nombreux avancements. » (*Le Courrier de la Corée*, 13 novembre 1993, p. 26).

513. Le père F.-C. Ridel se fait l'écho d'une version quelque peu différente à cet égard : « D'un autre côté de Belloney, chargé d'affaires à Pékin, averti de cette nouvelle par Deverda, déclara, dit-on, et cela paraît certain, la guerre aux ambassadeurs coréens qui se trouvaient alors à Pékin et qui, effrayés des suites que pourrait avoir cette affaire pour leur gouvernement, sollicitèrent la paix, s'engageant à faire toutes les réparations, mais on ne voulut pas les écouter. » (*Ibid.*)

514. Cf. Charles Martin, « Expédition de Corée, 1866 », *Le Spectateur militaire*, n° IV/22, août-septembre 1883, p. 187.

515. Nous voyons là combien les informations sont mal passées, puisque le père du roi, le Taewŏngun, est justement au pouvoir et qu'il a lui-même ordonné les arrestations et les condamnations à mort. Le roi, lui, est encore trop jeune pour exercer le pouvoir.

punirez exemplairement les serviteurs du Roi déchu, qui ont contribué aux massacres, et, afin de compléter l'expédition, je voudrais que les biens des condamnés fussent distribués aux familles de leurs victimes, et que le trésor royal lui-même contribuât plusieurs années, par le versement de la moitié de ses revenus, à cet acte de justice et de réparation. Les frais de l'expédition et de l'occupation subséquente, seront à la charge du trésor coréen, et vous conserverez entre vos mains, jusqu'à parfait paiement, les douanes que vous aurez à établir, lorsque, après la cessation des hostilités, vous ouvrirez la Corée nouvelle au commerce du monde [...]»⁵¹⁶ »

Parallèlement, il envoie également une lettre au prince Kong :

« Monseigneur, J'ai la douleur de porter officiellement à la connaissance de votre A.I. l'horrible attentat de la Corée que des liens de vassalité rattachaient jusqu'ici à la Chine, mais que cet acte barbare en sépare à jamais. Le gouvernement de Sa Majesté ne saurait laisser impuni un aussi sanglant outrage. Le jour où le Roi de Corée a porté la main sur nos malheureux compatriotes a été le dernier de son règne. Il a proclamé lui-même sa déchéance et je la proclame aujourd'hui solennellement. Dans quelques jours nos forces militaires marcheront à la conquête de la Corée et dès maintenant, l'Empereur des Français a seul le droit et le pouvoir de disposer, suivant son bon plaisir, du pays et du trône vacant.

« Le gouvernement chinois m'a déclaré, à diverses reprises, n'avoir ni droit ni action sur la Corée et il s'est couvert de ce prétexte pour refuser d'appliquer à ce pays les traités de Tien-tsin et de donner à nos missionnaires les passeports que nous lui demandions ; nous avons pris acte de cette déclaration et déclarons à notre tour ne reconnaître aucun droit à la Chine sur le Royaume de Corée⁵¹⁷. »

Le contre-amiral Pierre-Gustave Roze doit partir pour la Cochinchine où une révolte vient d'éclater. Il ajourne donc ses projets relatifs à la Corée. De retour en Chine, il ne suit pas les instructions d'Henri de Bellonet et envoie à son ministère la dépêche suivante afin de lui signaler les décisions du chargé d'affaires et lui préciser ses propres positions, en bien des points plus sages :

« Monsieur le ministre,

« Dans quelques jours, j'espère pouvoir aller en personne faire l'exploration des côtes de Corée et juger si un coup de force est rapidement et sûrement exécutable. Votre Excellence est assurée que je n'entreprendrai rien qu'à bon escient, et que si les difficultés sont trop au-dessus de nos forces, j'attendrai des instructions pour agir.

« J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Monsieur le chargé d'affaires, me notifiant que, de son initiative et sans m'avoir consulté, il a officiellement déclaré l'ouverture des hostilités contre la Corée, la déchéance du roi, etc. Ces mesures prématurées ont été portées à la connaissance du gouvernement de Pékin qui, sans doute, n'en aura pas fait mystère.

« D'où il suit que les Coréens, probablement informés de nos intentions, vont en profiter pour augmenter les difficultés de l'attaque ; sans attacher à ce fait plus d'importance qu'il ne convient, mais tout en le regrettant, j'espère cependant en conjurer les fâcheux résultats.

« Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'attitude prise vis-à-vis de moi par M. le chargé d'affaires. Non seulement il requiert les forces navales que je commande, mais il précise et limite mon action ; il en détermine à l'avance les conséquences : il se substitue à moi et, pour se mettre sans doute à l'aise, il veut bien ajouter qu'il prend tout sous sa responsabilité.

516. C. Martin, *op. cit.*, p. 188.

517. *Ibid.*, p. 188-189.

« Une telle manière d'envisager les choses, m'a paru inadmissible et je l'ai repoussée.

« La Corée est un pays indépendant et sans aucun lien de vasselage avec la Chine et le prince Kong le déclare lui-même ; dès lors, le chargé d'affaires sort de ses attributions lorsqu'il intervient en quoi que ce soit dans les affaires d'un pays qui n'a jamais eu de représentant étranger auprès de lui.

« Cela étant, c'est au commandant des forces navales, présent sur les lieux, qu'incombent le droit et le devoir de prendre en mains les événements et de les diriger suivant le bien et les intérêts de la France⁵¹⁸. »

Pierre-Gustave Roze envoie une lettre du même type à Henri de Bellonet, en lui précisant également qu'il va se rendre en Corée avec deux canonnières afin d'explorer les côtes pour étudier ce qui peut être tenté. Lorsque le ministre de la Marine reçoit le courrier de l'amiral, il informe le ministre des Affaires étrangères, le marquis Charles de La Valette, des surprenantes décisions de son chargé d'affaires à Pékin. Après quelques discussions parisiennes entre les deux ministères, ponctuées de conseils de l'empereur, Pierre-Gustave Roze, qui compte bien se rendre en Corée comme l'indique l'introduction de sa lettre, reçoit de nouvelles instructions de Prosper de Chasseloup-Laubat, son ministre, lui donnant des instructions précises, très différentes des vues d'Henri de Bellonet. Cette dépêche reflète l'attitude officielle du gouvernement français dans cette affaire ; nous la citons pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre :

« J'éprouve la plus grande hésitation pour ce que vous semblez vouloir faire en Corée. C'est sans doute un grand malheur que le meurtre de ces hommes dévoués, et ils ont droit à toute notre admiration dans bien des circonstances. Mais lorsque, pour venger leur mort, il faut lancer notre pays dans des aventures dont nous ne pouvons calculer les chances, alors, mon cher amiral, il ne nous est pas permis de n'obéir qu'au sentiment qui nous entraîne, et, notre devoir est de nous rendre compte des conséquences que peut avoir un échec dans l'entreprise même légitime, que nous ferions. La note remise par le P. Ridel est digne de confiance au point de vue des faits accomplis, mais elle est loin, je l'avoue, de faire naître dans mon esprit une assurance aussi grande lorsqu'il s'agit de l'expédition à faire pour remonter jusqu'à la capitale. Je ne puis oublier que déjà nous avons perdu deux bâtiments sur les côtes peu connues de la Corée, et quand je vois dans cette note, que les pilotes coréens se portent forts de conduire la frégate dans un mouillage bien abrité où on aurait dix mètres d'eau à marée basse, et que d'après ces gens, la dénivellation des eaux serait de sept à huit mètres, j'avoue que ces renseignements m'inspirent une médiocre confiance. J'en dis autant pour les facilités qu'on présente pour remonter la rivière et pour s'emparer des personnages instigateurs du meurtre des missionnaires.

« Quand je vois que Séoul est à neuf lieues du mouillage qu'on vous propose et à une lieue des rives du fleuve, je me demande si vous avez les moyens suffisants pour faire ce qu'on réclame de vous. [...] Sans doute, si vous pouviez avec certitude punir les meurtres qui ont eu lieu ; si, comme à Simonoseki, vous pouviez trouver un point accessible à nos navires, sans être obligé de faire une expédition à terre, vous devriez y montrer votre pavillon et exiger des réparations, enfin venger les assassinats ; mais autrement, vous devez n'entreprendre que ce que vous serez absolument certain de conduire à bonne fin. Sans donc proscrire formellement ce que vous méditez et ce que l'éloignement et l'ignorance des conditions ne me permettent pas d'apprécier suffisamment, je ne puis que vous inviter à ne rien faire qui soit de nature à nous engager. Votre responsabilité ainsi que la mienne ne nous permettent pas d'entraîner le gouvernement de l'Empereur dans des entreprises qui exigent d'autres forces que celles dont vous disposez. L'action maritime, quel que soit le plus ou moins de succès, n'entraîne guère après elle que les conséquences que le gouvernement peut vouloir en faire sortir ; mais il n'en est pas de même de tout engagement qui, dans l'intérieur d'une contrée,

518. *Ibid.*, p. 254-255.

amènerait un échec et laisserait après lui l'obligation pour nos armes de le venger⁵¹⁹. »

2) Prenant sur lui l'entière responsabilité de son opération, l'amiral part le 18 septembre pour la Corée à bord du *Primauguet*, accompagné du *Déroulède* et du *Tardif*, dans le but d'effectuer par lui-même des reconnaissances. Le père Félix-Clair Ridel est avec lui ainsi que trois guides coréens. Dans un premier temps se pose le problème de l'orientation. Pierre-Gustave Roze n'a à sa disposition que les cartes de l'expédition de l'amiral Nicolas François Guérin datant de 1856. Il ne situe pas exactement l'endroit de la côte où débouche le Han, fleuve qui coule non loin de Séoul (et qui partage aujourd'hui la capitale). Après quelques jours de recherche, les navires empruntent le détroit qui sépare l'île de Kanghwa (한강) de la péninsule. Dès les premiers moments passés entre ces deux rives, la Corée donne à l'équipage une impression favorable. Le père Félix-Clair Ridel, qui la connaît déjà, se fait ainsi le témoin de l'appréciation générale :

« On avançait dans cette rivière salée entre l'île de Kanghwa et le continent, admirant la beauté du pays, les nombreuses rizières et les rochers accidentés des montagnes et des collines qui bordent les deux rives. [...] On passa la nuit au bord du fleuve, puis le lendemain, on put remonter jusqu'à Yeumchang. C'était le moment de la pleine lune et des grandes marées des équinoxes, le ciel et le pays, tout était splendide : des champs bien cultivés, des collines couvertes de bois, de grands arbres, quelques tombeaux d'un pittoresque grandiose⁵²⁰. »

Sans vraiment nous y arrêter pour le moment, notons la transformation qui se fait dans la manière de considérer le pays et d'en rendre des « impressions ». Malgré sa brièveté, cet extrait est significatif d'une manière nouvelle d'envisager l'espace *autre* par l'intermédiaire de la notion de « pittoresque », laquelle sera reine à partir de 1890. Nous sommes au XIX^e siècle, et l'attention envers le « paysage » s'est largement développée depuis la période des Lumières alors qu'elle était totalement absente des sources antérieures que nous avons citées :

« N'oublions pas que le “paysage” est un acquis récent de l'Occident. Le mot lui-même n'est forgé qu'à la fin du xve, *landshap* en néerlandais, et pour désigner un tableau, avant d'être transcrit dans les langues du nord, *landschaft*, *landscape*, et du sud, *paysage*, *paesaggio*, etc... Et ce *paysage*, qui a habité les arts avant d'animer les âmes, est très spécifique : c'est la Campagne, un pays paisible, cultivé, domestiqué, un pays sage, un paysage⁵²¹. »

On peut donc sentir ici une attitude profondément influencée par le romantisme, dans la manière de regarder et de rendre l'espace. On voit le changement qui s'opère en profondeur, même au niveau d'un document purement privé. Les motifs ne sont pourtant en rien nouveaux. Ils obéissent à une spatialité double déjà rencontrée – nature (rochers, montagnes, collines, bois) *contra* culture (rizières nombreuses, champs bien cultivés). Pourtant, on relève des aspects neufs qui caractérisent les récits du XIX^e siècle – le ciel, la pleine lune, les tombeaux –, souvent accompagnés d'adjectifs (« accidenté », « splendide », « grandiose ») qui viennent justement dessiner les plis du pittoresque et imposer une sensibilité nouvelle.

Nous sommes donc bien là, dès 1866, dans les débuts discrets d'une autre manière de voyager, mais aussi d'écrire le voyage. En effet, même si le déplacement garde son caractère de « mission officielle » (doublement pour le père Félix-Clair Ridel), le point de vue tend à changer, tout comme la manière d'en rendre compte, ce que rappelle Daniel-Henri Pageaux évoquant le XIX^e siècle :

519. *Ibid.*, p. 259-261.

520. *Le Courrier de la Corée*, 20 novembre 1993, p. 27.

521. Alain Roger, « *Barbarus Hic Ego*, essai sur le dépaysement », p. dans Gyorgy Tverdotá (éd.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1994, p. 19. Cf. aussi A. Roger *id.*, « Le paysage occidental. Rétrospective et prospective », *Le Débat*, n° 65, 1991.

« Le système se fragmente, l'unité ou la synthèse ne sont plus les objectifs du voyageur, mais plutôt l'émotion, la capture de l'instant, le goût du "pittoresque"⁵²². »

L'expédition se poursuit. La passe est enfin trouvée, et Pierre-Gustave Roze remonte le fleuve jusqu'à Séoul avec le *Tardif* et le *Déroulède*. S'étant échoué, le *Primauguet* doit rester en arrière pour des réparations. En chemin, l'équipage réalise des relevés hydrographiques⁵²³. Il parvient à établir quelques contacts avec la population de rares villages, polie et prévenante bien qu'inquiète et sur la défensive. Les deux navires arrivent le 25 septembre au soir en vue du village d'où part la route qui mène à la capitale, quelques kilomètres plus loin. Une foule « énorme » de Coréens se rassemble sur les rives, venue assister à ce spectacle sans précédent. Dans sa correspondance, le père Félix-Clair Ridet décrit l'un des rares contacts oraux entre les marins et les Coréens. On y note l'assurance des Français qui considèrent les natifs comme des gens forts « naïfs » :

« Un bateau cependant se détache de la rive et un envoyé se présente vers 7 h 30 du matin et son discours ne fut pas long : "Pourquoi êtes-vous venus ici, toute la population est en émoi et n'a pu dormir tranquillement cette nuit ; hier vous avez tiré beaucoup de coups de canon ce qui a effrayé le peuple et de plus il y avait dans la jonque transpercée par un obus un pauvre malheureux batelier qui a eu la mâchoire inférieure emportée, il vient de mourir ce matin, c'est ce qui cause la douleur et la crainte, donc allez-vous-en, allez-vous-en..." L'amiral répondit : "Nous sommes Français et sommes venus pour nous promener, pour voir le pays, je m'en irai si je veux et je resterai si je veux"⁵²⁴. »

Quelques coups de canons sont échangés de part et d'autre. Après une journée passée devant la capitale, qu'ils ne peuvent voir, mais seulement deviner au cœur de montagnes protectrices (« enveloppantes » dira Pierre Loti), les Français redescendent le Han pour rejoindre le *Primauguet* le 30. Le 3 octobre, les trois navires sont de nouveau dans le port chinois de Tche-fou.

À propos des coups de canons tirés, signalons que la remontée du fleuve et la station en vue de Séoul sont le théâtre qui confirme une représentation double et contradictoire de la Corée, complètement dépendante du XIX^e siècle : les massacres de missionnaires d'une part, alliés d'autre part à la chaleur de l'accueil qu'ils reçoivent dans les milieux coréens catholiques les plus populaires tout autant que les plus lettrés. Le père Félix-Clair Ridet, dans sa correspondance qui nous sert de référence pour l'expédition de 1866, parle des affrontements qui ont lieu. Il décrit ainsi deux moments proches l'un de l'autre durant la remontée du fleuve. Dans un premier temps c'est le dialogue des armes, qui laisse place après vingt minutes à la bonté, à la simplicité et à la naïveté d'un peuple curieux venu s'assembler sur les rives :

« L'amiral résolut d'empêcher la circulation des jonques et l'une d'elles refusant de s'arrêter, il donna l'ordre de tirer dessus. C'était la première fois qu'on tirait. Trois coups de canon ne purent

522. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, p. 33.

523. L'amiral Pierre-Gustave Roze rapporte, pour ses futures opérations, des cartes et croquis de la « rivière Salée », entre l'île de Kangwha et le continent, ainsi que du fleuve qui mène à Séoul (relevés par MM. Bochet, Humann et Desfossés). Ces documents ont été publiés en fac-similés dans *Documents relatifs à l'histoire des relations franco-coréennes (1846-1887)*, compilés par le père Ch'oe Sök-u. Il s'agit de : 1) *Carte provisoire de la rivière Salée et de la rivière de Séoul dressée par Mr. Humann, lieutenant de vaisseau. Exploration des côtes ouest de Corée et de la rivière de Séoul sous les ordres du contre-amiral Roze, commandant en chef (Déroulède - Tardif), septembre 1866* (cette carte a été publiée dès 1867 dans le *Bulletin de la Société de géographie*, n° V/13, janvier-juin) ; 2) *Carte des atterrages sud-ouest de la rivière de Séoul (presqu'île de Corée) par ordre de Mr. le contre-amiral Roze, commandant en chef la division des mers de Chine, par Mr. Bochet capitaine de frégate, commandant la corvette Le Primauguet* ; 3) *Croquis provisoire de l'île de Kang-Hoa, de la rivière de Séoul et des deux bras de mer qui y conduisent. Yokohama, 16 janvier 1867, à bord de La Guerrière, A Desfossés.*

524. *Le Courrier de la Corée*, 20 novembre 1993, p. 28.

l'atteindre, mais les bateliers effrayés échouèrent leurs barques sur le rivage et s'enfuirent à toutes jambes. [...] Au bout de deux heures, l'amiral donna ordre de tirer sur les jonques pour les brûler ; quelques coups de canon de la pièce 38 du *Tardif* firent beaucoup de bruit et retentirent au loin, répétés par l'écho des rochers et des montagnes. [...]

« On voyait distinctement les montagnes de la capitale, les grandes plages de sable qui sont vis-à-vis apparaissaient et tous les mamelons étaient couronnés des habitants qui, avertis par le bruit du canon, venaient revêtus de leur beaux habits jouir du spectacle de l'arrivée des navires de l'Occident. La variété des couleurs des habits, blancs, bleus, rouges, avec la verdure des coteaux, offrait un spectacle des plus charmants. On eut crû voir ça et là de grosses corbeilles de fleurs. On contemplait ce spectacle nouveau, chacun s'empressant de faire part de ses découvertes, de ses observations. On admirait ces nombreux villages aux maisons couvertes de chaume, ces villas, ces mandarins, ces gracieux sites de tombeaux, etc. [...]

« C'est alors que l'on put apercevoir 7 ou 8 Coréens qui, sur la grève de la rive gauche, transportaient un objet informe placé sur deux morceaux de bois. Ils le déposèrent sur le sable ou la vase du rivage, puis quelques instants après, on entendit une détonation. En se tournant assez promptement quelques-uns purent apercevoir un projectile en forme de flèche long de un pied et demi à peu près, qui avait été lancé par cet objet qu'on n'avait d'abord pas reconnu pour un canon sans affût. [...] Aussitôt l'amiral donna l'ordre de riposter, mais les artilleurs ennemis avaient déjà disparu, abandonnant leur pièce pour se cacher dans un champ de sorgho, d'où quelques coups de fusil répondirent aux coups de canon des Français. [...]

« On arrivait à un promontoire où l'on put apercevoir les traces des obus qui l'avaient touché, mais on ne fut pas peu surpris de voir derrière ce rocher et sur les deux rives toute une population qui attendait le passage des navires pour les considérer avec curiosité. Quel bon peuple, simple et naïf, disait l'amiral. En effet à quelques pas de là, on venait d'avoir un engagement et cette population qui semblait être et qui de fait était bien étrangère à l'attaque, était là, pleine de confiance nous faisant des signes d'amitié et des démonstrations de joie⁵²⁵. »

Par-delà le rendu stylistique que nous avons déjà souligné chez le père Félix-Clair Ridet, dont les descriptions colorées rejoignent parfois celles de Pierre Loti et de Georges Ducrocq (les « corbeilles de fleurs », les « gracieux sites de tombeaux »), on sent bien que l'expédition hésite. Que les Coréens, comme les Français, ne savent pas franchement comment aborder l'autre. La bonté et la simplicité des habitants, alliées à la beauté d'un paysage simple et pur, viennent s'opposer, comme chez Pierre Loti, aux motifs avoués de l'aventure française.

3) Le 11 octobre, fort des renseignements obtenus au cours de l'opération de reconnaissance, le contre-amiral Pierre-Gustave Roze fait de nouveau route vers la Corée à la tête d'une escadre de sept bâtiments et de 1 460 hommes⁵²⁶. Le 14, le *Tardif* et le *Déroulède* arrivent au village de Kapgot sur l'île de Kanghwa. À partir du 15, les Français tentent des reconnaissances au cours desquelles on compte quelques escarmouches. Le 16, à huit heures du matin, l'amiral prend la tête de ses troupes et se présente

525. *Ibid.*, p. 27.

526. Le père F.-C. Ridet donne une liste des navires participant à l'expédition (la *Guerrière*, le *Laplace*, le *Primauguet*, le *Kien-chan*, le *Déroulède*, le *Breton*, le *Tardif*) avec le nom de leurs officiers. Nous y retrouvons Henri Jouan, chef d'état-major, qui nous laissera deux comptes rendus que nous présenterons, ainsi qu'Henri Zuber, présenté comme dessinateur et qui sera pour nous la référence la plus précieuse, car la plus accessible aux lecteurs français (*ibid.*, 27 novembre 1993, 26). C'est Henri Jouan qui donne les détails les plus précis sur les effectifs des troupes qui comprennent 1 460 hommes, dont 279 fusiliers marins de la garnison de Yokohama (« L'Expédition de Corée en 1866. Épisode d'une station navale dans les mers de Chine », *Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg*, 1971, p. 156-157.)

lui-même devant la ville de Kanghai, protégée par des murailles crénelées. Les remparts sont rapidement escaladés par les marins français au cri de « Vive l'empereur ! » Très vite, la place tombe entre leurs mains. Le père Félix-Clair Ridet note la grande facilité de l'opération :

« Lorsque l'on fut en vue des murailles, l'amiral envoya des éclaireurs, puis 4 abordeurs s'avancèrent par le sommet de la colline pour approcher des murailles. Pendant ce temps, le corps de troupe après s'être reposé quelques minutes, marchant avec précaution, s'avancait lentement, chacun examinant les murailles, les collines et les ravins et prêt à l'attaque. On attendait avec une certaine anxiété, lorsque tout à coup un capitaine, de Chabannes, l'épée au côté, les deux mains dans les poches apparut sur les murailles et cria : "Vous pouvez bien venir, il n'y a personne dans la ville." L'amiral donna l'ordre d'avancer, c'est alors qu'eut lieu l'assaut aux cris enthousiastes et répétés de "Vive l'Empereur⁵²⁷ !" »

L'amiral se rend compte, à l'examen des armureries découvertes dans les bâtiments officiels, que cette place forte est d'une grande importance militaire, ce qui confirme ce qu'annonçait déjà la considération de sa position, à l'embouchure du Han. Le père Félix-Clair Ridet donne des indications sur cette position de l'île :

« Cette ville est la place la plus forte de Corée, sinon par sa situation, du moins par les armes et les munitions qui y sont entassées, car il peut se trouver dans des gorges, dans les montagnes des forts plus avantageusement placés. C'est une des quatre grandes citadelles, qui sont comme des satellites, comme des géants pour défendre la capitale. Les trois autres sont : Suwon à 7 lieues au sud de la capitale, Kwangju à 4 lieues au sud-est, Yangju à 6 lieues au nord. De plus, Kanghai, situé à 12 lieues au nord-ouest de Séoul, est le lieu de refuge où en temps de guerre le roi va se cacher comme dans une citadelle inexpugnable. C'est pour cela que cette île est entourée de murailles, du moins dans la partie située vis-à-vis du continent. C'est pour cela encore qu'on y multiplie les forts des deux côtés du fleuve et que la ville elle-même, située dans un bel emplacement entre trois collines, est entourée de hautes et de fortes murailles. De plus, on y a accumulé les munitions de guerre : canons, fusil, poudrière, etc. Comme nous le verrons plus tard, le roi y a une résidence dans l'enceinte du palais du gouverneur dont les bâtiments en dedans des murailles occupent une position élevée et fortifiée, dominant la ville⁵²⁸. »

Il découvre aussi des bâtiments divers contenant les objets qui formeront le butin des troupes françaises⁵²⁹. Ce butin reste aujourd'hui encore au centre de nos échanges diplomatiques et culturels. Nous nous intéressons ici surtout aux archives contenues dans la bibliothèque, l'une de celles dont parlait Hendrick Hamel qui précisait que l'on gardait en plusieurs endroits du pays des doubles de tous les documents importants. Mis à part ce point particulier, les magasins renferment tout ce que l'on peut imaginer alors dans un pays de l'Orient lointain : papier, soie, coffres contenant des « galettes » d'argent, peaux, cuivre en lingots, etc. Quant à la bibliothèque, elle contient de précieuses archives sur lesquelles l'expédition va prélever 297 ouvrages parmi les plus anciens ou les plus richement reliés⁵³⁰. Nous nous référons à

527. *Le Courrier de la Corée*, 27 novembre 1993, p. 27.

528. *Ibid.*

529. Rappelons que cette île et cette ville avaient accueilli le roi et sa suite au moment des invasions mongoles du XIII^e siècle et qu'à plusieurs reprises elle avait servi de position de repli.

530. Cette bibliothèque était une annexe du Kujangkak (外奎章閣), autrement dit le « Bureau des archives », renforcé sous le règne du roi Jōngjo (正祖, 1776-1800) qui souhaitait par là affermir son pouvoir en donnant à ce centre de recherche un caractère plus moderne et plus politique. On y trouvait, parmi d'autres, les ouvrages protocolaires de la famille royale pendant les règnes des roi Yongjo (永祖) et Chōngjo (正祖), qui présentent les cérémonies de couronnement des rois et des reines, les cérémonies de mariage, les funérailles, les constructions de palais, les déplacements de sépultures, les différents événements royaux et les grands travaux. Ces documents de

Félix-Clair Ridel bien sûr, mais aussi à Henri Jouan. Les informations données par ce dernier présentent des précisions légèrement différentes :

« Les livres. La bibliothèque royale très bien tenue et en ordre où se trouvaient : les Annales des rois en grands volumes in folio, livres de Confucius, livres de médecine, etc., Histoire de Corée en 60 volumes in quarto. En tout il pouvait y avoir plusieurs milliers de volumes. On admirait la belle impression de ces livres, le papier fait comme un parchemin⁵³¹, la reliure ornée de charnières, de fermoirs et de cornières en cuivre, des livres en nombre avec des caractères incrustés en or et dont les feuillets en plaques de marbre réunies entre elles par des charnières en cuivre se développaient comme des châssis de paravent et enveloppés d'étoffe de soie, le tout renfermé dans des boîtes ou étuis de bois peints en rouge et doré⁵³². »

« Un des bâtiments renfermait une nombreuse bibliothèque, et outre les livres, une certaine quantité d'objets très curieux, et sans doute très précieux, si on juge par la manière dont ils étaient conservés. C'étaient des tablettes en marbre avec des inscriptions dorées, de petites tortues en marbre, tout cela enveloppé avec soin dans des sacs de soie, enfermés dans des doubles et triples boîtes, avec des sachets odoriférants pour amortir les chocs. Les livres n'étaient pas non plus à dédaigner. Une grande partie de la bibliothèque se composait de gros volumes, de la taille de nos in-folio, cartonnés et renforcés le long du dos par des armatures en bronze rouillé, avec des anneaux de laiton pour les suspendre. Il y avait aussi de grandes cartes géographiques, des inscriptions, des dessins bizarres. Tous ces objets furent mis sous séquestre pour être inventoriés, et envoyés en France, si c'était possible⁵³³. »

Une petite partie de ce qui est découvert, tant en objets qu'en ouvrages, est emportée à bord de la *Guerrrière*. Les livres seront ensuite déposés à la Bibliothèque impériale qui deviendra la Bibliothèque nationale, où ils sont encore. Maurice Courant les évoque dans l'introduction de sa *Bibliographie coréenne* sur laquelle nous aurons à revenir au chapitre suivant :

« Les manuscrits qui sont à la Bibliothèque Nationale depuis l'expédition de l'amiral Roze, sont non moins intéressants : ce ne sont pas des ouvrages destinés à la publication, mais les comptes rendus détaillés et ornés de dessins en couleurs, de diverses cérémonies qui ont eu lieu au Palais ; la calligraphie et l'exécution des dessins sont inégales, mais presque partout, très soignées : la beauté du papier qui est d'une qualité tout à fait supérieure, le format grand in-folio, la couverture en soie verte brochée, le dos soutenu par une baguette plate en bois et maintenu par une armature de cuivre ciselé, en font des ouvrages extrêmement curieux⁵³⁴. »

La vie de l'expédition suit son cours tranquille, certains soldats restant basés au village, les autres dans la ville de Kanghai. La correspondance du père Félix-Clair Ridel nous permet de sentir combien le pays est agréable aux « occupants » et bien différent des représentations rapportées par les jésuites qui n'avaient fréquenté que les marges plus sauvages du Nord. Comme à l'occasion de la brève description du

Kanghai, dont un grand nombre est aujourd'hui à Paris, sont tous des originaux, les copies étant à Séoul. Ils sont réalisés sur du papier dit « Choji-ji » (草住紙) que l'on ne sait plus fabriquer aujourd'hui. Les reliures de soie verte sont également de très grande qualité (le dernier chapitre de chaque livre présente l'avantage de donner des informations précises sur le papier utilisé et les reliures).

531. Cf., dans le chapitre IX de notre travail, la note n° 1376 consacrée à V. Segalen, à sa « collection coréenne » et au papier de Corée.

532. *Le Courrier de la Corée*, 4 décembre 1993, p. 27.

533. H. Jouan, « L'Expédition de Corée en 1866 », p. 179.

534. M. Courant, *La Corée ancienne à travers ses livres* (réédition de l'introduction à la *Bibliographie coréenne*), Cahiers d'études coréennes, n° 2, avant-propos de Daniel Bouchez, Paris, Centre d'études coréennes, Le Léopard d'or, 1985, p. 46.

détroit séparant l'île du continent, le prêtre rappelle à plusieurs reprises le caractère rustique mais accueillant de la campagne et du climat, perçu également de cette façon par l'ensemble des soldats et des officiers. Ces observations minimalistes, résumant parfaitement la rencontre avec la Corée tout en confirmant des représentations plus anciennes, vont même jusqu'à laisser échapper certains regrets. Ils en disent long sur l'atmosphère de conquête du moment et sur la position caractéristique d'une péninsule éloignée de tout commerce officiel avec l'Occident :

« Je pourrais ici parler de l'aspect des productions du pays, mais ce serait trop long, aussi je résumerai le tout en un mot qui exprimait le sentiment général : le pays est beau, accidenté, riche. Officiers et soldats admiraient sa beauté, sa richesse, et on entendait souvent ces paroles : “Quel bon climat, quel riche pays, ah ! si au lieu d'avoir pris la Cochinchine on se fût établi ici⁵³⁵ !” »

Le 26 octobre, le charme est rompu : trois Français et huit Coréens sont tués au cours d'une escarmouche. En représailles, les hommes de l'amiral incendient un village. Le 9 novembre, certains Français « en promenade » attaquent le temple fortifié de Ch'ongjök-san (鼎足山城). Contre toute attente, ils sont vivement repoussés par des « chasseurs de tigres » coréens, soldats originaires du Nord de la péninsule et formant la garde rapprochée du roi, envoyés secrètement dans l'île dès l'arrivée des troupes navales françaises. Les marins retournent aux navires en comptant trente-six blessés. Après réflexion, Pierre-Gustave Roze considère qu'il est impossible, compte tenu de ses moyens, de remonter jusqu'à Séoul. Il décide donc d'évacuer l'île le 11 novembre et de reprendre la route de la Chine. En quittant la ville de Kanghwa, ses hommes reçoivent l'ordre d'y mettre le feu, signant ainsi le premier épisode de nos relations diplomatiques avec la Corée.

Aujourd'hui encore, en Corée, cette expédition fait partie des événements qui ont marqué l'histoire du pays et de son ouverture forcée par les nations étrangères. Elle est présente dans tous les livres d'histoire, lesquels retiennent le caractère impérialiste et agressif des troupes françaises, mais aussi leur échec⁵³⁶ :

« The French Far East Fleet, however, was at that time engaged in the fighting involved in the French colonization of Indochina, and its commander Admiral Ross [sic] could spare only three ships for the expedition to Korea. One of these was damaged near Kanghwa Island, and the other two were able to do no more than reconnaissance before returning to report. In the following month, however, seven French ships with Admiral Ross in command appeared off Inch'on. A detachment of troops landed on Kanghwa Island and occupied Kanghwa city, which they looted. However, they found that five hundred picked troops armed with muskets had been stationed on the island in expectation of attack.

535. *Le Courrier de la Corée*, 11 décembre 1993, p. 27.

536. Les références que nous citons datant des années 1980, elles ne mentionnent pas les archives dont nous parlons dans une note précédente et qui ont été au centre des discussions entre la France et la Corée lors de la venue en 1993 du président de la République française François Mitterand. Elles sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Le professeur Lee Ki-baik est le seul à parler de « documents » emportés. Ce fait n'est en aucun cas dû à une mauvaise connaissance de ces documents par les Coréens, mais plutôt à un intérêt nouveau, depuis une dizaine d'années, pour le patrimoine culturel. Signalons que des milliers d'objets d'art ont été emportés par les Japonais au cours des trente-cinq années de colonisation et que la demande du gouvernement coréen au gouvernement français est une première tentative avant des démarches d'une autre envergure. Quoi qu'il en soit, pour un Coréen d'aujourd'hui, l'expédition de Kanghwa reste marquée par l'enlèvement des archives contenues dans la forteresse. Certains, en Corée, pensaient en 1993 demander également au gouvernement français la restitution d'autres ouvrages coréens de la Bibliothèque nationale : le Testament des douze patriarches (직지심체요절, 直指心體要節), premier livre imprimé à l'aide de caractères mobiles, écrit par le moine bouddhiste Baik-un-hwa-sang (白雲和尚) et découvert par P. Pelliot dans les grottes de Dunhuang, ainsi que le Journal de voyage en Inde (주오천축국전, 住五天竺國傳) composé par le moine Hye Cho (慧超, 704-787) et acquis de manière régulière par V. Collin de Plancy, dont nous aurons à parler.

*The French retired under fire, suffering about thirty casualties. Unable to mount an effective attack with the men and equipment at his disposal, Admiral Ross and his seven ships sailed away*⁵³⁷. »

« *When Father Felix Ridel, who had managed to escape to China in July 1866, informed the French minister in China about the deaths of French priest in Korea, the French minister proposed to the American minister in China that a joint military expedition be sent to Korea. The American government declined and in late September 1866, the French government dispatched a fleet to Korea under the command of Admiral Pierre Gustave Roze. The French troops carried out military actions in October on Kanghwa Island and along the Han River.* »

« *The French aggression, lasting two months, inflicted severe damage not only to military installations in that region, but also to the properties and lives of the inhabitants. However, the French failed to advance toward Seoul, and in mid-November they withdrew from Korea*⁵³⁸. »

« *Nine of the twelve French missionaries who were active in Korea at that time had been apprehended and martyred, while three remained in hiding in the provinces. One of these, Father Ridel, made good his escape to China, contacted the commander of the French Asiatic Squadron, Admiral Roze, and secured his pledge to take punitive action against Korea. Deciding first to make a show of force, Admiral Roze crossed the Yellow Sea with three of his ships and steamed up the Han River, reconnoitering within sight of Seoul itself before returning for the moment to his station at Chefoo, China. Shortly, however, Admiral Roze again entered Korean waters, this time with a flotilla of seven warships, and after effecting a preliminary landing for reconnaissance purposes, he sent a detachment to seize the administrative center for Kanghwa Island, pillaging it and carrying away the weapons and documents stored there. But another French force attempting to make its way toward Seoul was beaten back by Korean troops led by Han Sŏng-gŭn at Munsu-san Fortress, on the mainland just opposite the town of Kanghwa. Moreover, the French troops sent to attack the Chŏngjok-san fortifications at the southern end of Kanghwa were repulsed by units under the command of Yang Hŏn-su. In the end, therefore, the French squadron was forced to withdraw without having accomplished its mission*⁵³⁹. »

L'expédition laisse chez les Français une certaine déception. Un esprit de vengeance persiste quelque temps, même chez d'autres nations d'Occident qui voient là un premier échec en Asie. Quant au côté coréen, on imagine facilement le résultat : le régent est à la fois furieux de l'audace des Français et satisfait de leur échec⁵⁴⁰. Il affermit sa politique de fermeture, comme en témoigne Charles Dallet dans *l'Église de Corée* en 1874, sur laquelle nous reviendrons largement :

« En effet, depuis l'expédition du contre-amiral Roze, la Corée est, plus que jamais, séquestrée du reste du monde. En 1867, les foires annuelles qui avaient lieu à Pien-men, au passage des ambassadeurs, ont été supprimées ; les jonques chinoises venues, comme d'habitude, pour faire la pêche sur les côtes, ont été visitées jusqu'à fond de cale, et renvoyées sans permission de séjour. L'année suivante, 1868, plus de soixante-dix de ces jonques ont été brûlées, et trois cents hommes de leurs équipages massacrés, on ne sait sous quel prétexte. Un ou deux navires américains ayant éprouvé le même sort, les États-Unis ont fait à leur tour, en 1871, une expédition aussi stérile que celle des Français en 1866. Depuis lors, la pêche du hareng sur les côtes de Corée est interdite aux

537. Han Woo-keun, *The History of Korea*, p. 365.

538. A. C. Nahm, *Korea, Tradition & Transformation*, p. 148.

539. Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, 264.

540. « *The Taewon'gun was in high spirits, and proudly informed the governments of China and Japan of the failure of the French attack. Military preparations of all kinds were pushed forward, especially coastal defense and the casting of cannons, in the expectation that future foreign attacks could be driven off just as easily. The persecution of catholics went on unabated.* » (Han Woo-keun, *The History of Korea*, 365.)

navires chinois, qui n'osent plus guère s'y aventurer. Et cependant, le peuple coréen n'est point, par nature, ennemi des étrangers⁵⁴¹. »

Malgré cet échec, la Corée vient pour la première fois d'être considérée comme indépendante de la Chine. Cela va modifier les attitudes des pays intéressés à son ouverture. Ils vont désormais se passer de l'avis de Pékin, tout en considérant la difficulté.

2 – Les documents fournis par les missionnaires

Nous devons aux missionnaires qui ont vécu dans le pays plusieurs types de documents : des lettres personnelles décrivant la vie de tous les jours ; des vies de martyrs, biographies consacrées à l'apostolat de ceux qui y ont trouvé la mort ; des synthèses historiques également, décrivant les péripéties de l'Église de Corée ; des travaux de lexicographie enfin, montrant combien ces prêtres se sont attachés, dans le cadre de leurs « missions », à mieux comprendre le pays, comme les jésuites l'avaient fait en Chine.

A – Les correspondances

Elles sont nombreuses, regroupées aujourd'hui dans les archives du siège des Missions étrangères de Paris, à la suite de donations effectuées par les familles. Nous n'allons ici en considérer qu'un exemple, car les éléments qui retiennent notre attention se recoupent souvent, ne nécessitant pas pour notre propos d'examen approfondi de ce type de documents privés. Nous avons choisi les lettres de Luc-Martin Huin⁵⁴² (1836-1866, entré en Corée en mai 1865), dans lesquelles nous découvrons un aspect différent de celles de Félix-Clair Ridet décrivant l'expédition de Kanghai avec des accents littéraires. Ici, au contraire, nous sommes confrontés au quotidien coréen, aux difficultés pour l'Occidental de s'adapter à cette vie nouvelle et recluse, à ces maisons où il faut bien apprendre à vivre au sol, à cette cuisine si différente. Par-delà la vocation clairement affichée, ces lettres à la famille racontent pour la première fois la vie intime et difficile des campagnes, elles notent de manière simple et sans artifice les manières de s'habiller, de vivre au jour le jour. Premiers documents ethnographiques occidentaux sur le pays, elles dévoilent l'atmosphère de communautés villageoises souvent proches des nôtres par la pauvreté. Elles soulignent aussi le danger permanent qui pèse sur l'étranger, la peur d'être découvert, de devoir alors mettre fin à la mission⁵⁴³.

Ainsi, là où les sources précédentes ne s'attachaient qu'à son aspect extérieur, nous découvrons pour la première fois la maison coréenne traditionnelle de l'intérieur :

« Ma petite maison est comme celle de Courthaux, de Guyonville, plus basse encore et moins solide ; comme toutes les maisons coréennes, en terre, couverte en chaume ; elle sert d'église aux chrétiens, c'est dans ma chambre que je dis la messe et qu'ils se réunissent en secret pour prier. Les fenêtres servent de portes ; au lieu de verre, on y met du papier huilé ; ce sont des lucarnes qui n'ont pas plus d'un mètre de haut. Pour entrer dans les maisons, il faut toujours se courber à moitié. Dans ma chambrette, je suis bellement assis par terre sur une natte en paille étendue sur le sol, en tout

541. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*, cxc-cxci.

542. Émile Vauthier, *Un témoin du Christ : Luc-Martin Huin, missionnaire et martyr en Corée (1836-1866), canonisé à Séoul le 6 mai 1984*, Paris, Fayard, coll. « Le Sarment », 1984.

543. On lira aussi avec intérêt les lettres du père Jean Pourthié au chapitre xiv de l'introduction de l'*Histoire de l'Église de Corée* de C. Dallet.

temps, comme les tailleurs d'habits s'assoient sur leurs talons. Ne cherchez ici ni tables, ni chaises, ni meubles ; c'est bien plus simple de s'en passer ; d'ailleurs où les mettre ?

« Nos petites cabanes en terre n'ont pas assez de place, c'est trop étroit... Ainsi accroupi, je mange, je travaille, je reçois les visites ; c'est aussi comme cela que les missionnaires entendent les confessions ; c'est extrêmement fatigant. Je couche sur la natte par terre sans crainte de me fracasser la tête en tombant du lit. [...] Il n'y a pas de plancher, ni de pavé, c'est la terre ; seulement sous chaque chambre passent des tuyaux de cheminée pour les garantir de l'humidité et les tenir chaudes en hiver. En été, le feu de la cuisine les rend presque inhabitables, tant il y fait chaud. Par dessus la terre sont étendues des nattes en paille ou en jonc, ce qui fait qu'elles sont facilement tenues propres.

« Jamais personne n'entre dans la maison avec ses souliers, toujours les chaussures sont à la porte ; et à cela il n'y a pas d'inconvénient, parce que partout on trouve des nattes : il n'y a rien à craindre pour les bas⁵⁴⁴. »

On note immédiatement le caractère simple et franc de la lettre qui va droit à l'essentiel à travers des accents d'une grande simplicité. On retient surtout l'utilisation rare de la première personne qui ne sera pas souvent employée dans les documents publiés par la suite. Pierre Loti, par exemple, l'utilisera, mais pour faire part de ses sentiments, non pour se mettre en scène dans le quotidien. Georges Ducrocq, lui, restera proche de la vie des Coréens de tous les jours, mais en essayant dans la mesure du possible de s'éloigner de son narrateur. Chez d'autres, la première personne ne sera utilisée que pour la partie narrative des récits, pas pour les descriptions. Le père Luc-Martin Huin, au contraire, s'attache à décrire le quotidien plus qu'à conter l'histoire. Il nous présente une Corée différente de celle que nous connaissions jusque-là. Le missionnaire ne se place pas au même niveau que les jésuites lettrés de Chine, lesquels entretenaient des correspondances privées avec leurs protecteurs, membres de la noblesse française. C'est ici un fils de la campagne qui pense de manière pragmatique tout en conservant un optimisme ouvert à l'*autre* dans une expérience partagée avec lui (ainsi, peu de considérations de la différence psychologique ou de remarques sur le caractère des Coréens). Ces lettres sont importantes justement parce qu'elles sont privées. On pourrait penser que cette caractéristique viendrait en limiter la portée, mais ce serait alors oublier qu'elles servent de base à la « majestueuse » introduction de l'ouvrage de Charles Dallet et à son caractère à la fois encyclopédique, mais aussi proche de la réalité coréenne la plus quotidienne. Nous le constaterons, l'*Histoire de l'Église de Corée* fait très largement appel aux témoignages individuels les plus divers.

Après avoir parlé de la maison où il loge, Luc-Martin Huin évoque d'autres motifs parmi les plus importants à ses yeux : la nourriture et l'habillement. Ici également, nous notons le naturel des descriptions, particulièrement en présence d'une alimentation qui ne semble guère satisfaire le goût des Français :

« Je mange du riz cuit à l'eau sans graisse et sans sel, trois fois par jour comme les Coréens ; j'y ajoute quelques salaisons quand elles ne me soulèvent pas trop le cœur. [...]

« On trouve très difficilement de la viande à manger, on ne tue les bœufs que quand ils sont vieux et incapables de travailler. Défense de tuer les veaux. Il n'y a pas de moutons ni de chèvres, que je sache ; la viande de porc est très rare, les porcs sont d'ailleurs très petits ; on achète un porc pour un jour de fête si on peut en trouver et si on a de l'argent, et c'est fini par là.

« Quand on dit aux Coréens que vous autres en Europe mangez du porc tous les jours, buvez du vin et mangez du pain, ils vous croient plus heureux que n'est ici le Roi. L'usage du lait, du beurre, de la graisse est inconnu.

544. É. Vauthier, *op. cit.*, p. 90-91. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 77, indique que le peuple ne pouvait pas construire ses maisons à sa guise. Sa description s'attache surtout aux maisons des nobles.

« Quelques fruits très rares, je n'ai encore vu ni cerises, ni prunes ni poires, ni pommes. Les légumes sont sauvages, j'ai remarqué une espèce de chou-rave sauvage. Les pommes de terre et les haricots viendraient, je crois, en Corée, mais ils n'en sèment point parce qu'ils n'en mangent pas. Les légumes qui ressemblent ici aux légumes européens n'ont pas de goût ; comme on n'use ni de graisse, ni de beurre, ce n'est pas l'eau chaude qui peut leur en donner. Ce n'est pas doux au commencement, c'est quelque chose d'atroce.

« Le pain ni le vin ne sont connus ici. Chaque missionnaire reçoit de la Mission quatre bouteilles par an pour la Sainte-Messe ; les chrétiens connaissent le vin de raisin parce qu'on leur dit que c'est avec du vin qu'on consacre le précieux sang de J.-C. [...]

« L'aversion pour ces horribles ragoûts du pays et toute nourriture m'a réduit pendant un mois et plus à une certaine langueur dont je craignais les suites⁵⁴⁵. »

Ces notes sont intéressantes, car les témoignages manquent concernant la nourriture des Coréens, rarement évoquée dans les relations de voyages de l'époque. On rencontre ici un autre fait intéressant dans l'utilisation du « vous » pour parler des Européens (et non seulement des Français). Le père Luc-Martin Huin se considère maintenant à l'égal des Coréens, ce qui représente une démarche assez rare, imputable principalement à sa mission qui l'oblige à faire pleinement partie de la communauté qu'il sert⁵⁴⁶.

Un autre motif va être développé, plus courant en revanche que celui de la nourriture. C'est celui de l'habillement, introduit par les vêtements quotidiens. Ceux des missionnaires présents en Corée sont à plus d'un titre « remarquables », puisqu'ils sont imposés par des précautions permettant de voyager en toute sécurité :

« Tous les habits ici sont blancs, en toile de chanvre ou de coton qu'on fabrique ici. Impossible de vous les décrire, il faudrait les voir ! Si un Coréen allait en France, il gagnerait en se faisant voir autant que les plus habiles comédiens [*Pierre Loti parlera de clowns, Élie Faure d'échappés de Médrano*]. Je porte ma barbe passablement fournie, j'ai les cheveux longs très noirs et très épais reliés au sommet de la tête ; ça me fait un chignon comme une poire allongée.

« À l'intérieur de la maison, un large pantalon bouffant et une petite veste composent tout le vêtement. Quand le missionnaire veut sortir il y ajoute une longue robe de couleur sombre qui ressemble à notre toile d'emballage et un vaste chapeau conique, semblable à un toit de pigeonier, haut d'un demi-mètre au moins et mesurant un mètre et demi de diamètre ; les bords de cette étrange coiffure descendent jusqu'aux coudes. C'est le costume de deuil des Coréens, les missionnaires l'ont adopté parce qu'il oblige celui qui a perdu ses parents à cacher son visage ; excellente précaution pour dissimuler aux regards indiscrets les traits exotiques et surtout le grand nez des figures européennes⁵⁴⁷. »

La comparaison des Coréens et des comédiens n'est pas sans rappeler l'importance de la théâtralisation de l'*autre* comme personnage et de l'*ailleurs* comme scène. On ne peut manquer de repenser aux Coréens de Voltaire, bien qu'ils ne pénètrent pas la scène et s'imposent par le seul discours. Ici, le Coréen est bien présent puisqu'il est comparé à un comédien. Le fait qui nous intéresse à un second degré est que le témoin lui-même – chose unique dans l'ensemble de nos témoignages ; il faudra attendre Hippolyte Frandrin – porte ce costume « théâtral » et se trouve ainsi « jouer » un rôle d'autant plus paradoxal qu'il est en grande partie « masqué », « voilé » aux regards indiscrets (la scène de son jeu « religieux » – la petite chambre de la maison où il loge et officie – se trouvant également fermée). Acteur et comédien de

545. É. Vauthier, *op. cit.*, p. 91.

546. La règle voulait également que les missionnaires soient enterrés dans le pays où ils officiaient.

547. É. Vauthier, *op. cit.*, p. 92-93.

nos récits et descriptions, le Coréen donne ici son costume à l'étranger-acteur qui regarde en se dissimulant aux regards d'autres Coréens. Se poursuit ainsi entre l'Occident et la Corée, comme chez Jean-François de La Pérouse et les stratégies d'approche/protection, un jeu de regards indirects qui se dévoilera avec la signature des traités, dans les années 1880. Ceux-ci permettront au regard occidental une liberté qui prendra forme dans la gravure puis la photographie.

La plupart des lettres de missionnaires sont publiées dans les nombreuses biographies que le XIX^e et le XX^e siècle leur consacrent⁵⁴⁸. Il s'agit là d'une littérature particulièrement abondante au siècle dernier. Elle sert principalement à entretenir en France le moral et le soutien financier des fidèles qui participent aux activités des missions. Les événements étant largement connus, on comprend mieux ce passage où Pierre Loti évoque les massacres en Extrême-Orient. Les faits ne passent pas inaperçus alors qu'une campagne coloniale est menée par la France dans ces régions. Ils sont largement annoncés dans les journaux et ne contribuent pas peu à l'orientation nouvelle de l'image de la « sauvagerie » que l'on retrouve également chez Octave Mirbeau, lequel considère – rappelons-le – que les Coréens sont parmi les plus grands « tortureurs » du monde.

Mentionnons *Travaux et martyre de Mgr Imbert, de Cabriès, diocèse d'Aix, et de ses deux compagnons, MM. Maubant et Chastan* d'H.-P. Jourdan en 1858⁵⁴⁹ ; *Vie de Henri Dorie* de l'abbé Ferdinand Baudry en 1867⁵⁵⁰ ; *Vie de Bd.-Ls. Beaulieu* de Pierre-Gabriel Deydou en 1868⁵⁵¹ ; *La Vie de Mgr Berneux* de Simon, la même année⁵⁵² ; *Vie de Mgr. Berneux* de Frédéric Pichon en 1869⁵⁵³ ; *Martyr en Corée : Michel-Alexandre Petitnicolas* de l'abbé Renard en 1875⁵⁵⁴ ; *Vie de Mgr. Daveluy* de Charles Salmon en 1883⁵⁵⁵ ; *Mgr Antoine Daveluy* de Paul Le Gall en 1884⁵⁵⁶ ; *la Vie de Juste de Bretenière* de M^{gr} Hulst en 1888⁵⁵⁷ ; *Mgr Ridet – Sa correspondance* de l'abbé Arthur Piacentin en 1890⁵⁵⁸ ; *Vie de M. Pierre Aumâtre* de Léandre Poitou en 1891⁵⁵⁹ ; *Petitnicolas* de l'abbé Benard, la même année⁵⁶⁰ ; ainsi que *Vie de Michel Alexandre Petitnicolas* de l'abbé Renard⁵⁶¹ ; *Luc-Martin Huin*⁵⁶² et *Vie de Luc-Martin Huin*⁵⁶³ de Théophile Ramaget en 1893 ; « Lettres du P. Blanc à Mgr. Ridet (1876) » dans le *Bulletin de la société des*

548. Les *Lettres et Rapports* envoyés de Corée à la maison mère, actuellement conservés par le service des archives des Missions étrangères de Paris (128, rue du Bac), sont classés dans les volumes de correspondances n^{os} 579, 580, 581, 582, 582A, 582M, H, HB.

549. « Dédié aux élèves des séminaires », Marseille, Imprimerie et lithographie de P. Chauffard, 1858.

550. Paris, Victor Palmé, 1867.

551. Bordeaux, 1868.

552. Le Mans, 1868.

553. Paris, Edmond, 1869.

554. Paris, Alfred Mame et fils, 1875.

555. La Société du Pas-de-Calais, 1883.

556. Société des Missions étrangères de Paris, 1884.

557. Paris, 1888.

558. Faculté catholique, 1890.

559. Paris, Baillargar, 1891.

560. Paris, Bloud et Barrel, 1891.

561. Saint-Die, 1891.

562. Paris, Ralet-Bideau, 1893.

563. Langres, 1893.

Missions étrangères de Paris en 1926⁵⁶⁴ ; « Lettres de Juste de Bretenière (1862-1865) », publiées dans le même bulletin en 1932⁵⁶⁵.

Ces vies, travaux et correspondances reflètent, de manière relativement discrète (ces ouvrages, s'ils sont alors nombreux et influencent une certaine presse, ne connaissent pas une très grande diffusion en dehors des cercles catholiques, principalement provinciaux, qui soutiennent les Missions étrangères), les plaisirs et les souffrances de ces exilés. Ils nous donnent à connaître les rythmes d'un pays encore très fermé. Ils renforcent l'image dualiste d'un royaume à la fois doux (l'attention, la gentillesse et l'amour de Dieu que l'on rencontre chez les fidèles, qui n'hésitent pas à braver les lois par fidélité à leur foi) et cruel (le danger d'être découvert, les tortures, les massacres perpétrés par les autorités). Ils imposent aussi un type nouveau de représentation, qui s'attache à une Corée rurale plus quotidienne. Le but de ces correspondances n'est en rien de juger ou encore d'évaluer le pays, sa culture ou son histoire. Les Coréens sont principalement représentés comme des êtres humains comme les autres. La valeur de ces témoignages, dans le cadre qui nous intéresse, réside dans ce qu'ils ne retiennent que l'essentiel, en dehors de tout jugement de valeur (au contraire, on assiste à une sorte de valorisation inversée qui met en avant les difficultés causées par les différences). Extrêmement précises, portant témoignage de la vie de tous les jours, ces correspondances vont influencer l'œuvre de Charles Dallet, attentive aux aspects les plus divers de la société coréenne.

B – Les *Histoires* de l'Église coréenne

L'histoire de l'Église fait figure de tradition en Extrême-Orient – nous l'avons vu avec les jésuites de Chine. Signalons, pour le Japon, l'*Histoire de l'établissement des progrès et de la décadence du christianisme dans le Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle* du père Pierre-François-Xavier de Charlevoix en 1715⁵⁶⁶, qui sera suivie de plusieurs avatars dont l'*Histoire de la religion chrétienne au Japon* de Léon Page en 1869.

Pour la péninsule, de nombreux travaux ont été rédigés tant au XIX^e qu'au XX^e siècle. Les premières références sont publiées dans les *Annales de la Propagation de la foi*, entre 1826 et 1870⁵⁶⁷ : par exemple, « Mgr. Imbert, vic. apost. de Corée envoyé en catéchisme au Japon » (1826)⁵⁶⁸, ou encore « Missions en Corée » (1839)⁵⁶⁹ et « Voyage à la Mandchourie et en Corée » de Kimai Kim (1847)⁵⁷⁰. Ces « histoires » de la propagation du catholicisme en Corée sont plus précises que les biographies individuelles que nous venons de considérer. Elles sont souvent moins attachées aux détails d'une Corée quotidienne. Ainsi le « Mémoire sur la Corée » de Joseph Callery (1844)⁵⁷¹ ; *Notes pour l'histoire des martyrs de Corée* d'Antoine Nicolas Daveluy (1862) ; *Missions de l'Extrême-Orient, Chine, Cochin-Chine et Corée* de

564. Numéro 5 (54, 55, 58), juin, juillet, octobre 1926, p. 330-341, 412-426, 584-593.

565. Numéro 11, (125, 126, 128), mai, juin, août 1932, p. 347-356, 429-436, 590-597.

566. Rouen, 1715, trois volumes. Nouvelle édition augmentée : Paris, 1754, six volumes.

567. Lyon, tomes 3-41, 1828-1870.

568. *Annales de la Propagation de la foi*, n° XII, Paris, Lyon, 1826, p. 165.

569. *Ibid.*, 1839 ; *China Repository*, n° VIII, 1839, p. 567.

570. *Annales de la Propagation de la foi*, 1847.

571. *Revue de l'Orient*, 1844, p. 273. Joseph Callery (1810-1862), originaire de Turin, entre au séminaire des Missions étrangères de Paris en 1833. Envoyé en Corée en 1835, il doit renoncer à entrer dans le pays. Il se consacrera alors à la Chine où il effectuera des missions botaniques et ornithologiques ainsi que des travaux linguistiques.

Camille Lenfant (1865) ; *La Corée, terre des martyrs* de Joseph Grelet (1866)⁵⁷² ; *La Corée, martyrs et missionnaires* d'E. Fourer (1895)⁵⁷³.

Une attention particulière doit être accordée à l'œuvre d'Adrien Launay. Il publie d'abord des « informations » sur la Corée dans l'*Atlas des missions de la société des Missions étrangères de Paris* en 1890⁵⁷⁴. Des études nombreuses suivront : *Histoire générale de la société des Missions étrangères (1658-1892)* en 1894⁵⁷⁵ ; *La Corée*⁵⁷⁶, *La Corée et les missionnaires français*⁵⁷⁷, *En Corée, les missionnaires français*⁵⁷⁸ et *Les Missionnaires français en Corée*⁵⁷⁹ en 1895 ; *Ma captivité dans les prisons de Séoul, par Mgr Ridel, avec une biographie de l'auteur*⁵⁸⁰ en 1901 ; *La Salle des martyrs du séminaire des Missions étrangères*⁵⁸¹ en 1901 ; le chapitre x du troisième volume de l'ouvrage de Jean-Baptiste Piolet, *Les Missions catholiques françaises au XIX^e siècle* en 1905⁵⁸² ; *Mémorial de la société des Missions étrangères*⁵⁸³ et *Martyrs français et coréens (1838-1846) béatifiés en 1925*⁵⁸⁴ en 1916. D'autres suivront.

Adrien Launay fait le lien entre les deux siècles. Aussi actives que la fin du XIX^e siècle, les trois premières décennies du XX^e montrent que l'histoire du catholicisme coréen continue de s'écrire, ce que nous remarquons à travers quelques-uns des titres parmi les plus représentatifs. Le siècle s'ouvre ainsi en 1901 avec l'ouvrage de M^{gr} Félix-Clair Ridel, *Ma captivité*⁵⁸⁵ ; en 1907, on trouve l'article « Un peuple qui veut s'éveiller » de Florian Demange⁵⁸⁶ ; en 1908, *La Hiérarchie catholique en Chine, en Corée et au Japon* de Louis Pfister⁵⁸⁷ ; en 1913, *Le Christianisme en Corée* de Jacques Delpech⁵⁸⁸ ; « Le Clergé indigène en Corée » (anonyme) en 1922⁵⁸⁹ ; « Un édit royal contre la religion catholique (1839) » de M^{gr} Gustave Mutel en 1923⁵⁹⁰ ; et les « Documents relatifs aux martyrs de Corée de 1839-1846 » par la société des Missions étrangères de Paris en 1924⁵⁹¹.

En 1925, année de la béatification des premiers martyrs, les documents sont plus nombreux en-

572. Nantes, S.H.T., 1866.

573. Mancy, 1895.

574. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée de Brouwer, 1890.

575. Paris, 1894, trois volumes (Corée : vol. II, p. 578-582, vol. III, p. 68-77, 406-410, 464-477, etc.).

576. Paris, 1895.

577. Tours, 1895.

578. Lille, 1895.

579. Paris, 1895.

580. Paris, 1901.

581. Paris, 1901.

582. Paris, 1905.

583. Paris, 1916.

584. Paris, 1925.

585. Paris, 1901.

586. *Mélanges japonais*, n° 4, 1907, p. 165-175.

587. Texte revu et mis au point par le père Joseph de Moidrey, Shanghai, 1908.

588. Paris, 1913.

589. *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris*, n° 1/10, octobre 1922, p. 552-557.

590. *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris*, n° 2/21, septembre 1923, p. 532, 541.

591. Hong Kong, 1924.

core : la société des Missions étrangères de Paris, basée à Hong Kong, publie des *Documents relatifs aux martyrs de Corée de 1866* et une *Lettre d'Alexandre Hoang à M^{gr} Gouvea, évêque de Pékin, 1801*. D'autre part, le *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris*, lui aussi imprimé à Hong Kong, publie un article de Joseph Cadars : « Petits confesseurs de la Foi en Corée »⁵⁹² ainsi qu'un autre dans la même livraison, « Béatification des martyrs de Corée »⁵⁹³. On note également un article de M^{gr} Florian Demange sur « Les bienheureux martyrs de Corée »⁵⁹⁴.

En 1926, la société des Missions étrangères fait paraître la *Lettre commune n° 6 : béatification des martyrs de Corée*⁵⁹⁵, et les jésuites livrent « Martyrs de Corée, 1838-1846 : à propos de leur béatification récente »⁵⁹⁶. En 1927, le *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris* propose « Consécration épiscopale de M^{gr} Larribeau : Noces d'or de M^{gr} Mutel »⁵⁹⁷ et, en 1929, « Un centenaire qui ne doit pas passer inaperçu en Corée »⁵⁹⁸.

En 1931, année du centenaire du vicariat apostolique de Corée, hormis un *Directorium commune missionum Corea jussu concilii regionalis 1931 editum*⁵⁹⁹, c'est principalement le *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris* qui publie : en janvier, « Découverte et ouverture du tombeau du bienheureux Tchoi François »⁶⁰⁰ ; en août, « Le centenaire de l'érection du vicariat apostolique de Corée, 1831-1931 »⁶⁰¹ ; de juillet à octobre, « Le voyage de M^{gr} Brugière, premier vicaire apostolique de Corée »⁶⁰² ; en septembre, une « Consécration de l'église de Tjyen-Tjyou »⁶⁰³ ; en octobre, « La Corée catholique en 1931 »⁶⁰⁴ et « Le vicariat apostolique de Séoul (Corée) »⁶⁰⁵ ; en novembre enfin, « Quelques souvenirs » par M^{gr} Gustave Mutel⁶⁰⁶.

En 1934, M^{gr} Gustave Mutel donne à la même revue « Une visite pastorale en Corée (extrait du journal de M^{gr} Mutel) »⁶⁰⁷ ; et en 1933, on note « L'œuvre des missions catholiques en Corée » d'E. Laurens dans *Le Miroir du monde*⁶⁰⁸.

Les références sont nombreuses, mais aucune ne peut égaler, du moins pour notre propos, l'*His-*

592. N° 4/45, septembre 1925.

593. *Ibid.*

594. *Revue d'histoire des missions*, n° 2, p. 481.

595. Paris, 1926.

596. Études publiées par les PP. de la Compagnie de Jésus, n° 185, 1926, p. 541-550.

597. N° 6/67, juillet 1927, p. 426-428.

598. N° 8/89, mai 1929, p. 261-268.

599. Hong Kong, société des Missions étrangères de Paris, Imprimerie de Nazareth, 1931.

600. N° 10/109, janvier 1931, p. 19-22.

601. N° 10/116, août 1931, p. 577-588.

602. N° 10/115, 116, 117, 118, juillet, août, septembre et octobre 1931, p. 487-504, 561-576, 629-641, 701-709. Il s'agit en fait de la reproduction d'une partie de l'*Histoire de l'Église de Corée* de C. Dallet, dont nous parlons plus loin.

603. N° 10/117, septembre 1931, p. 654-656.

604. N° 10/118, octobre 1931, p. 710.

605. N° 10/118, octobre 1931, p. 711-714.

606. N° 10/119, novembre 1931, p. 797-811.

607. N° 13/145, 146, janvier, février 1934, p. 14-24, 96-105.

608. N° 23, septembre 1933, ill.

toire de l'Église de Corée. Précédée d'une introduction sur l'histoire, les institutions, la langue, les mœurs et coutumes coréennes, avec cartes et planches de Charles Dallet, publiée en 1874.

Claude-Charles Dallet (1829-1878) entre au séminaire des Missions étrangères de Paris en 1850. En 1852, il écrit le *Chant pour le départ des missionnaires* pour lequel Charles Gounod compose la musique. Reçu à la prêtrise la même année, il part pour l'Inde où il travaille très activement, d'abord à Bangalore puis à Mysore. Choisi en 1858 pour être l'un des directeurs du séminaire des Missions étrangères, il refuse. En 1859, il publie le *Controversial Catechism*, dont le but est de combattre les doctrines protestantes. Après une période de maladie passée entre la France et l'Inde, il entreprend en 1871 un voyage dans les deux Amériques. Il y crée le Musée chinois et japonais de l'université Laval, au Québec. En 1872 et 1873, il coordonne la révision des nombreux manuscrits de M^{sr} Antoine Nicolas Daveluy relatifs à la Corée, et publie en 1874 le résultat de ce travail dont la préface est son œuvre propre, résultat d'un très grand nombre de lectures. C'est à cette époque qu'il conçoit le dessein d'écrire une monumentale histoire de la société des Missions étrangères. Il voyage dans les missions pour compléter les documents réunis grâce aux archives du séminaire. Il part en 1877, passe au Japon et en Mandchourie, séjourne à Pékin, reste ensuite en Cochinchine et se rend au Tonkin où il meurt de la dysenterie et où il est enterré. Celui que l'on peut considérer comme ayant écrit la synthèse la plus importante sur la Corée a ainsi tourné autour d'elle sans y poser le pied, ce qui rapproche étrangement son destin de celui des missionnaires jésuites qui ne se sont jamais rendus dans la péninsule.

L'*Histoire de l'Église de Corée* n'a donc pas été rédigée par un habitué du pays ; il s'agit bien plutôt – à l'exemple de Jean-Baptiste Du Halde – d'une compilation de cabinet, malgré les bonnes connaissances dont l'auteur peut se prévaloir quant aux autres parties de l'Extrême-Orient⁶⁰⁹. Basée essentiellement sur les divers mémoires et correspondances des pères Antoine Nicolas Daveluy et Jean Pourthié, elle compose pourtant une synthèse des plus complètes, aujourd'hui encore, relative à la Corée des dernières années de la dynastie Chosŏn. Son intérêt, pour nous, réside principalement dans l'introduction en 192 pages où l'auteur fait plus œuvre d'ethnologue que de simple compilateur, et par laquelle il se rapproche des premiers voyageurs-observateurs « civils » (Gaston Baudens, Maurice Jametel) et des premiers orientalistes de cabinet ou de terrain (Léon de Rosny, Maurice Courant). On y note une intelligence fine, capable de belles synthèses, un esprit apte à tirer l'essentiel de centaines de lettres et témoignages divers. Ainsi, il introduit des motifs variés dont certains sont nouveaux, que l'on peut placer à mi-chemin entre les grandes considérations génériques du siècle passé et les préoccupations plus quotidiennes des missionnaires en place sur le terrain. Ces motifs s'attachent à des sujets aussi divers que les rois, les fonctionnaires et les marchands, les tribunaux et les supplices, les funérailles, le mariage et la condition des femmes, la famille et les liens de parenté, mais aussi le culte des ancêtres, les superstitions populaires, les qualités morales, les défauts et les habitudes des Coréens, le logement et l'habillement, les jeux et les comédies, la langue, les sciences, le commerce, les relations internationales et bien d'autres domaines de la vie humaine, sociale, politique, culturelle et artistique de la péninsule. Charles Dallet fait donc bien là œuvre d'« ethnologue » au sens où l'on commence à considérer cette science à la fin du XIX^e siècle⁶¹⁰.

Cette « Introduction » est le premier document important et complet en français sur la Corée.

609. Sur C. Dallet et l'*Histoire de l'Église de Corée*, cf. au ministère des Affaires étrangères : *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^{os} 137-138 ; *Correspondance politique, Corée*, vol. 2, f^o 117.

610. Le terme, qui sera souvent employé par plusieurs de nos voyageurs à partir de 1888, est attesté à partir de 1870. Chez les anciens auteurs ecclésiastiques, l'adjectif *ethnique* (1200, du grec *ethnikos*, *ethnos* étant le mot grec qui signifie « race » ou encore « peuple ») désigne les païens. Ce n'est qu'à partir de 1752 qu'il s'applique aux habitants d'une nation et à partir de 1890 qu'il va être relatif à une *ethnie* (terme attesté quant à lui à partir de 1930 seulement), un groupe social. *Ethnologie* est attesté à partir de 1834 et désigne l'étude des caractères ethniques, en vue de dégager des lois générales des sociétés humaines (*ethnologique* est attesté à partir de 1846). On voit que c'est bien au XIX^e siècle que cette science se dessine.

Présentant l'avantage d'être consacrée à la seule Corée, elle regroupe un ensemble de descriptions minutieuses et formulées sans concessions (car Charles Dallet n'est pas lié « sentimentalement » au pays) ; certes, elle porte ici et là l'empreinte de l'esprit colonial propre à son époque (n'oublions pas qu'ailleurs, les missions participent alors à l'effort français de colonisation, seul moyen de pénétration pour elles, ce qui cause certains problèmes d'éthique évidents⁶¹¹), mais elle donne des derniers temps de la dynastie Chosŏn un portrait fouillé, permettant de mieux sentir, douze ans avant le traité d'amitié, de commerce et de navigation entre les deux pays, les fibres qui tissent notre nouvelle représentation d'une terre depuis toujours « enfermée dans un isolement complet ».

L'une des caractéristiques de l'« Introduction » de Charles Dallet est l'importance évidente des motifs liés à la culture et à la civilisation plutôt qu'à la géographie et à l'histoire, même si l'ensemble de l'ouvrage se veut une *histoire*, celle de l'Église coréenne. L'accent de l'« Introduction » est donc mis avant tout sur les êtres, dans les différents niveaux de leur intégration dans la société et dans l'espace. Bien sûr, Charles Dallet a pour lui des connaissances infiniment plus complètes qu'au siècle précédent, mais il va plus loin que ce seul avantage le permet et nous fait comprendre autrement la matière de son ouvrage, en nous introduisant de façon relativement précise à un monde qu'il souhaite nous faire rencontrer de manière plus directe. L'un des buts avoués de cette introduction/synthèse est de faire connaître une culture que l'orientalisme européen néglige encore, et de l'aborder par l'étude de la langue, alors déjà considérée comme l'un des principaux moyens de connaissance d'une civilisation :

« Cette rareté des livres coréens, le peu de cas que les lettrés font de leur langue nationale, et surtout la législation barbare qui interdit l'accès du pays à tout étranger, sous peine de mort, sont cause que la langue coréenne est complètement ignorée des orientalistes. Depuis bientôt quarante ans, il y a des missionnaires français en Corée ; seuls, de tous les peuples, ils ont vécu dans le pays, parlant et écrivant cette langue pendant de longues années. Et néanmoins, chose étrange ! jamais aucun savant n'a songé à s'adresser à eux pour avoir, à ce sujet, les notions exactes que seuls ils pouvaient communiquer. Il n'entre pas dans notre plan de donner ici une grammaire détaillée de cette langue, mais comme elle est absolument inconnue en Europe, quelques explications pourront intéresser tous les lecteurs par la nouveauté du sujet, et n'être pas inutiles aux savants de profession⁶¹². »

La brève étude de la langue coréenne qui suit cet extrait se termine par une conclusion dans laquelle l'auteur la rapproche de la grammaire des langues dravidiennes du sud de l'Inde, ce qui lui permet de terminer en précisant que « l'étude approfondie de ces analogies jetterait un grand jour sur quelques points importants de l'histoire primitive des peuples indous, et sur diverses questions ethnographiques encore peu connues⁶¹³ ». C'est là un discours qui se généralisera quelques années plus tard. On voit dans la Corée enfin accessible la réponse à de nombreuses questions en rapport avec la région du Nord-Est asiatique. Pour Charles Dallet, qui est allé au Japon, en Mandchourie et en Chine, la Corée est la clé permettant de comprendre mieux un ensemble asiatique au sein duquel la péninsule représente encore une énigme. Les missionnaires sont donnés comme étant les premiers à posséder le moyen d'utiliser cette clé. Là repose l'un des objectifs de Charles Dallet : il souhaite livrer la synthèse de connaissances encore inaccessibles aux orientalistes et par là imposer la présence française comme étant la première dans un vaste champ d'étude nouveau où chacune des nations d'Occident commence à placer ses pions.

Nous ne nous attarderons pas ici sur l'ensemble de l'« Introduction » de l'*Histoire*, qui à elle seule

611. Voir Auguste François, *Le Mandarin blanc. Souvenirs d'un consul en Extrême-Orient, 1886-1904*, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p. 146-149.

612. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*, p. LXXVIII-LXXIX. Nous précisons en note dans la partie relative aux dictionnaires que des travaux sur la langue coréenne ont été entrepris en français avant 1874, par exemple par Abel Rémusat et L. de Rosny.

613. *Ibid.*, p. XCIX.

nécessiterait un important travail d'analyse. Qu'il nous soit pourtant permis d'en présenter deux passages. Ils nous serviront de fil conducteur et nous apprendront beaucoup, puisque le premier touche à une caractéristique géographique du pays par le biais d'une description empruntée à un témoin visuel, alors que le second concerne le caractère des habitants – deux motifs qui restent parmi les plus souvent fréquentés et que nous retrouverons par la suite en maintes occasions :

« En quelque lieu que vous posiez le pied, écrivait un missionnaire, vous ne voyez que des montagnes. Presque partout vous semblez être emprisonné entre les rochers, resserré entre les flancs de collines, tantôt nues, tantôt couvertes de pins sauvages, tantôt embarrassées de broussailles ou couronnées de forêts. Tout d'abord, vous n'apercevez aucune issue ; mais cherchez bien, et vous finirez par découvrir les traces de quelque étroit sentier, qui, après une marche plus ou moins longue et toujours pénible, vous conduira sur un sommet d'où vous découvrirez l'horizon le plus accidenté. Vous avez quelquefois, du haut d'un navire, contemplé la mer, alors qu'une forte brise soulève les flots en une infinité de petits monticules aux formes variées. C'est en petit le spectacle qui s'offre ici à vos regards. Vous apercevez dans toutes les directions des milliers de pics aux pointes aigues, d'énormes cônes arrondis, des rochers inaccessibles, et plus loin, aux limites de l'horizon, d'autres montagnes plus hautes encore, et c'est ainsi dans presque tout le pays⁶¹⁴. »

« La grande vertu du Coréen est le respect inné et la pratique journalière des lois de la fraternité humaine. Nous avons vu plus haut comment diverses corporations, les familles surtout, forment des corps intimement unis pour se défendre, se soutenir, s'appuyer et s'entr'aider réciproquement, Mais ce sentiment de confraternité s'étend bien au-delà des limites de la parenté ou de l'association ; et l'assistance mutuelle, l'hospitalité généreuse envers tous, sont des traits distinctifs du caractère national, des qualités qui, il faut l'avouer, mettent les Coréens bien au-dessus des peuples envahis par l'égoïsme de notre civilisation contemporaine⁶¹⁵. »

Ces deux extraits, qui ouvrent et ferment l'introduction (du général – l'aspect du pays – au particulier – le caractère de ses habitants), sont formulés dans un style particulièrement plaisant lorsqu'on les compare aux références précédentes. Ils mettent en scène des éléments que nous connaissons déjà : une terre fermée, sauvage, presque étouffante (laquelle contraste avec les descriptions « pittoresques » de Félix-Clair Ridet), mais aussi certaines qualités humaines, si remarquables qu'elles viennent compléter très largement Jean-Baptiste Régis et conjuguer avec l'orographie les deux mêmes représentations du « bon sauvage » et du « sage d'Orient » tout en y apportant des nuances nouvelles qui trouveront à se développer ailleurs par la suite.

Le premier extrait se situe au tout début de l'ouvrage. Comme la plupart de ses prédécesseurs du siècle passé, l'auteur y introduit la Corée par sa géographie et plus particulièrement son orographie singulière, formant le cadre ou plus encore le « décor » des descriptions qui vont suivre. Car la frontière a été franchie au XIX^e siècle. Frontière « formée de déserts montagneux et de forêts impraticables⁶¹⁶ ». Ce n'est donc plus, comme nous venons de le voir avec la correspondance privée des missionnaires, une Corée construite de l'extérieur, mais au contraire une terre vue du dedans, depuis « l'étouffement » de ses montagnes (que Pierre Loti met également en scène en 1901) au plus profond de la profondeur qu'évoquait Voltaire au milieu du XVIII^e siècle. Cette partie prolonge également le thème d'une nature sauvage, lequel nous rappelle les brèves présentations de la péninsule chez le philosophe. Dans cette géographie, l'influence de l'homme sur son espace est d'abord discrète, même si nous savons avec le père Jean-Bap-

614. *Ibid.*, p. III.

615. *Ibid.*, p. CLI.

616. *Ibid.*, p. CLXXXVIII.

tiste Régis, Jean-François de La Pérouse et la correspondance du père Félix-Clair Ridet, que certaines régions présentent des cultures fort bien tenues et des paysages du plus bel aspect. Cette discrétion, on la retrouve ailleurs chez Charles Dallet, dans le fait que justement les cultures restent éclatées et dispersées :

« Le manque de chemin et de moyens de transport, dans ce pays montagneux, empêche absolument toute grande culture. Chacun cultive seulement le terrain qui est autour de sa maison ou à sa portée. Aussi les gros villages sont rares, et la population des campagnes est disséminée en hameaux de trois ou quatre maisons, dix à douze au plus⁶¹⁷. »

La Corée physique introduite par Charles Dallet est d'abord celle d'une géographie de la terre qui dépasse l'homme, représentée dans son énergie et ses mouvements. Ceux-ci marquent de manière puissante la géographie humaine. Nous les retrouverons l'une et l'autre dans les récits du chapitre VI de notre étude, lorsque les voyageurs traverseront la péninsule et découvriront campagnes et zones montagneuses, lesquelles serviront de décor à la théâtralisation de leurs voyages à l'intérieur du royaume.

À propos de l'homme coréen, le deuxième extrait que nous proposons, et qui provient de l'un des derniers chapitres de l'introduction de l'ouvrage de Charles Dallet, dénote un intérêt nouveau pour le « caractère » des habitants. Le contact est enfin établi avec les Coréens, ce qui permet, semble-t-il, de connaître aussi les hommes de l'intérieur. Nous retrouvons de nouveau – à l'exemple de *L'Orphelin de la Chine* – la « fraternité » et la « bonté » qui permettent à Charles Dallet de suivre les traces de Jean-Baptiste Régis, en donnant la Corée comme modèle par rapport à la civilisation occidentale contemporaine « égoïste ». On constate ici que les observateurs savent faire la part des choses. On ne tient jamais rigueur aux habitants de la cruauté des maîtres du pays, puisqu'un bon nombre a souvent protégé les missionnaires. Ainsi, si le « sage oriental » va peu à peu déchoir et se voir accuser des massacres tout autant que de corruption, l'« homme naturel » va rester tel qu'on le découvre dans les toutes premières références : proche de la terre, de ses rythmes lents et réguliers, pratiquant la fraternité, la générosité et l'hospitalité qui permettront l'implantation de la doctrine chrétienne et surtout protégeront les missionnaires. Ainsi, ce n'est pas la Corée des villes qui est mise en avant ici, mais plutôt la « Corée des champs », celle des pères Félix-Clair Ridet et Luc-Martin Huin, simple et naïve. Elle forme le cadre des nombreux contes traditionnels que l'on pourra lire en français au XX^e siècle.

Pourtant, cette image positive du « bon sauvage », Charles Dallet ne manque pas de la relativiser négativement. Ainsi du thème de la paresse, qui sera souvent conjugué par la suite dans les descriptions de la foule au cœur des quartiers commerçants de Séoul :

« En ce bas monde les meilleures choses ont toujours un mauvais côté, et les habitudes toutes patriarcales que nous venons de décrire, produisent bien quelques inconvénients. Le plus grand est l'encouragement qu'elles donnent à la fainéantise d'une foule de mauvais sujets, qui spéculent sur l'hospitalité publique, et vivent en flânant de côté et d'autre dans une complète oisiveté⁶¹⁸. »

Suivent de longs développements qui permettent à l'auteur de formuler trois nouvelles critiques. Premièrement, les Coréens sont « extraordinairement bruyants », ils parlent toujours « sur un ton très-élevé ». Pour eux, « crier le plus haut possible, c'est faire preuve de bonnes manières ». Ainsi, « le goût du tapage est inné chez eux, et rien à leur sens ne peut être fait convenablement sans beaucoup de vacarme⁶¹⁹ ».

Ensuite, ils n'ont pas connaissance du sentiment amoureux :

617. *Ibid.*, p. v.

618. *Ibid.*, p. CLIV.

619. *Ibid.*, p. CLIV.

« Les Coréens des deux sexes sont naturellement très-passionnés ; mais l'amour véritable ne se trouve guère en ce pays, car la passion chez eux est purement physique, le cœur n'y est pour rien. Ils ne connaissent que l'appétit animal, l'instinct de la brute qui, pour se satisfaire, se rue à l'aveugle sur le premier objet à sa portée⁶²⁰. »

Enfin :

« Les Coréens ont généralement le caractère entier, difficile, colère et vindicatif. C'est le fruit de la demi-barbarie dans laquelle ils sont encore plongés⁶²¹. »

Les Coréens sont donc bien les « bons sauvages » depuis longtemps portraiturés (Hendrick Hamel dit qu'ils « dérobent », « trompent » et « mentent », sont « simples », « crédules », « efféminés »⁶²²). C'est le « primitif » tel que l'Occident l'imagine alors, gentil mais naïf, hospitalier et nonchalant, bruyant et lubrique, à demi barbare donc. Ce sont de grands enfants vivant de manière naturelle au sein d'une nature sauvage à peine dévoilée, ce que confirme le passage de l'introduction relatif à leur religion, dans lequel Charles Dallet les décrit comme « les plus superstitieux de tous les hommes », voyant le diable partout.

Quoi qu'il en soit de ces quelques points « négatifs », le tout dernier chapitre de l'« Introduction » préfère retenir une image assez positive, où l'auteur oppose le « bon sauvage » au nouveau « sage oriental » :

« Et cependant, le peuple coréen n'est point, par nature, ennemi des étrangers. Peut-être même est-il mieux disposé envers eux que ne le sont les Chinois ; il est moins arrogant, moins ennemi de toute espèce d'amélioration et de progrès, moins fanatique de sa prétendue supériorité sur les Barbares qui peuplent le reste du monde. Mais le gouvernement conserve avec un soin jaloux cet isolement qu'il croit nécessaire à sa sécurité, et aucune considération d'intérêt ou d'humanité ne le lui fera abandonner⁶²³. »

Parmi les nombreux motifs « humains » traités par Charles Dallet, il en est deux nouveaux, que nous nous devons de présenter, car ils occuperont une place importante dans les autres témoignages à venir. Il s'agit d'une part de ce fameux « sage oriental » qui justement révèle une autre image de lui-même à travers sa position dirigeante, fermant le pays aux influences étrangères et le ruinant de l'intérieur. Il s'agit d'autre part d'un motif plus en rapport avec « l'exotisme » extrême-oriental : la femme et sa condition, motif abordé ici sérieusement pour la première fois.

Au sujet des nobles, Charles Dallet est le premier à contrer l'image positive chère au XVIII^e siècle. Il montre en effet que les aristocrates/lettrés ne sont pas ces « seigneurs philosophes », sages et cultivés, qui règnent de manière juste sur leurs provinces. Ses informations sur le sujet, comme pour les autres chapitres de son « Introduction », proviennent des témoignages de missionnaires vivant dans les campagnes. La classe dirigeante y est de moins en moins bien supportée par une population prompte à la révolte :

« Au reste, la puissance royale, quoique toujours suprême en théorie, est maintenant, en fait, bien diminuée. Les grandes familles aristocratiques, profitant de plusieurs régences successives et du passage sur le trône de deux ou trois souverains insignifiants, ont absorbés presque toute l'autorité. Les Coréens commencent à répéter que le roi ne voit rien, ne sait rien, ne peut rien. Ils représentent l'état actuel des choses sous les traits d'un homme dont la tête et les jambes sont complètement desséchées, tandis que la poitrine et le ventre, gonflés outre mesure, menacent de crever au premier

620. *Ibid.*, p. CLIV.

621. *Ibid.*, p. CLVI.

622. H. Hamel, *Relation du naufrage d'un vaisseau hollandais*, F. Max (éd.), p. 82-83.

623. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*, p. CXCI.

moment. La tête, c'est le roi ; les jambes et les pieds représentent le peuple ; la poitrine et le ventre signifient les grands fonctionnaires et la noblesse qui, en haut, ruinent le roi et le réduisent à rien, en bas, sucent le sang du peuple⁶²⁴. »

« L'aristocratie coréenne est relativement la plus puissante et la plus orgueilleuse de l'univers. Dans d'autres pays, le souverain, la magistrature, les corporations diverses, sont des forces qui maintiennent la noblesse dans ses limites, et contrebalancent son pouvoir. En Corée, les nobles sont si nombreux, et malgré leurs querelles intestines, savent si bien s'unir pour conserver et augmenter les privilèges de leur caste, que ni le peuple, ni les mandarins, ni le roi lui-même ne peuvent lutter contre leur autorité. [...] C'est là aujourd'hui la grande plaie de ce pays ; c'est de là surtout que viennent les abus dont nous avons parlé. Car en même temps que la caste aristocratique est devenue plus puissante, un plus grand nombre de ses membres, tombés dans un dénûment absolu, sont réduits à vivre de pillage et d'exactions⁶²⁵. »

Le « sage oriental » semble être ici devenu une légende, une réalité abandonnée comme appartenant à l'esprit du XVIII^e siècle. La noblesse mandarinale ne véhicule plus que des impressions négatives. Celles-ci seront confirmées par la presque totalité des voyageurs qui viendront et dénonceront les « fonctionnaires » comme les premiers responsables de la situation du pays, miné de l'intérieur par ses dirigeants.

Avec les femmes, Charles Dallet aborde un motif qu'on n'a guère rencontré jusque-là ailleurs que chez Hendrick Hamel. Effectivement, même si elle s'ouvre aux étrangers, la Corée de la fin du XIX^e siècle garde ses femmes à l'intérieur des foyers. Plus tard, Hippolyte Frandin devra se déguiser pour observer leurs loisirs dans des pièces réservées de la maison. Georges Ducrocq, qui fera des femmes du peuple les reines de la cour intérieure des petites maisons de la capitale, ne manquera pas de décrire les atmosphères nocturnes et amoureuses d'une ville (Séoul) où les femmes souhaitant garder leur réputation ne sortent que la nuit, à l'heure où les hommes doivent regagner leur domicile pour leur laisser les rues libres. Pierre Loti dira l'atmosphère renfermée et solitaire des petites chambres réservées aux dames de la cour dans les anciens palais. Plusieurs parleront des danseuses, les seules à s'exposer librement, et des femmes de la bourgeoisie, sortant le jour en se dissimulant sous un grand « manteau-voile », alors que les femmes du bas peuple n'hésitent pas à circuler partout « la poitrine au vent ». La femme coréenne est donc mal connue, et Charles Dallet ne doit ses informations qu'aux possibilités exceptionnelles offertes aux missionnaires d'entrer en contact avec les chrétiennes, tout comme Hendrick Hamel devait ses connaissances à son séjour prolongé dans la péninsule. L'image que l'*Histoire de l'Église de Corée* donne des femmes reprend d'ailleurs les affirmations du Hollandais, mais en les présentant de façon paradoxale, à la fois soumises et respectées quelle que soit leur classe sociale :

« En Corée, comme dans les autres pays asiatiques, les mœurs sont effroyablement corrompues, et par une suite toute naturelle, la condition ordinaire de la femme est un état d'abjection et d'infériorité choquantes. Elle n'est point la compagne de l'homme, elle n'est qu'une esclave, un instrument de plaisir ou de travail, à qui la loi et les mœurs ne reconnaissent aucun droit et, pour ainsi dire, aucune existence morale. C'est un principe généralement admis, consacré par les tribunaux, et que personne ne songe à contester, que toute femme qui n'est pas sous puissance de mari ou de parents, est, comme un animal sans maître, la propriété du premier occupant. [...] Quoique les femmes en Corée ne comptent absolument pour rien, ni dans la société, ni dans leur propre famille, elles sont entourées cependant d'un certain respect extérieur. On se sert en leur parlant des formules honorifiques, et nul n'oserait s'en dispenser, si ce n'est envers ses propres esclaves. On cède le pas dans la rue à toute femme honnête, même du pauvre peuple. L'appartement des femmes est inviolable ; les agents de l'autorité eux-mêmes ne peuvent y mettre le pied, et un noble qui se retire dans cette

624. *Ibid.*, p. xxvii.

625. *Ibid.*, p. cii et p. civ.

partie de la maison n'y sera jamais saisi de force⁶²⁶. »

Toujours, par la suite, la femme coréenne sera représentée sous ces deux aspects : dominée et infériorisée d'une part, respectée et intouchable d'autre part. La femme est un être à part dans la société coréenne qui nous est dévoilée, et les témoignages qui viendront insisteront sur ce fait.

Dans les deux textes brefs relatifs aux Coréens et à leur terre cités plus haut, ainsi que dans les autres extraits dont nous les avons accompagnés, nous pouvons mesurer l'apport de l'« Introduction » de Charles Dallet. Il fait preuve de la même curiosité que les jésuites du siècle précédent, mais en se montrant plus exigeant sur la connaissance des êtres et des mœurs. Il surpasse tous ses prédécesseurs en matière de savoir et de style dans l'expression. En termes de motifs, de thèmes et de représentations, nous constatons qu'il fait perdurer certains invariants, comme celui de l'« homme naturel » qui vit dans ses montagnes et fait preuve d'un caractère positif, ou encore celui du « sage oriental » qui commence ici à dessiner un aspect fort différent de la représentation plus « classique » à laquelle nous étions habitués. Il ouvre aussi de nouvelles pistes quant à la vie sociale et nous permet de compléter nos connaissances sur un pays qui n'est pas encore considéré comme le « pays du Matin calme » ou le « royaume ermite », même si nous sentons que les considérations changent et que les anciennes images ne fonctionnent plus comme avant.

C – Les dictionnaires

Si nous avons retenu des jésuites les cartes, images physiques de l'*ailleurs* dans sa position géopolitique, le plus grand apport des Missions étrangères de Paris dans la découverte de l'*autre* réside dans les dictionnaires, aspect sur lequel insiste Charles Dallet comme nous l'avons vu. La connaissance de la langue permet de mieux faire passer le message religieux (même si les missionnaires songent d'abord à établir des écoles de type occidental pour y enseigner la langue française et le latin⁶²⁷), mais aussi de mieux préparer les futurs prêtres venant de France.

626. *Ibid.*, p. CXVI et p. CXVIII.

627. « Dans mon séminaire interne, j'ai trois philosophes, trois sixième et cinq nouveaux élèves qui apprennent les caractères latins et le français dont la connaissance est indispensable dans cette mission. » (Frédéric Pichon, *Vie de Mgr. Berneux*, Paris, Edmond, 1876, p. 182.) ; « Monseigneur, craignant que l'administration me nuisît, par manière de repos m'a chargé de donner des leçons de latin et français à quelques petits bonshommes qui ne vont pas vite en besogne. » (Paul Le Gall, *Mgr. Antoine Daveluy*, société des Missions étrangères de Paris, 1884, p. 497.) ; « Les classes ont commencé ce matin : me voici devenu professeur. J'ai trois élèves qui savent déjà lire et écrire, mais c'est tout. Nous avons commencé aujourd'hui la première déclinaison "mensa". Mes fonctions de professeur me prennent beaucoup de temps, car j'ai tout à faire, grammaire et dictionnaires. » (Abbé Arthur Piacentin, *Mgr Ridel – Sa correspondance*, Faculté catholique, 1890, p. 318, lettre du 10 octobre 1880.) ; « Il [*l'empereur*] désirait connaître mon opinion sur ces sujets, et surtout sur les enfants coréens et la génération grandissante élevée dans nos écoles. Je fus heureux de rencontrer l'occasion favorable de manifester toute ma satisfaction, et je dis combien j'avais été surpris en voyant travailler les petits Coréens et en entendant leurs réflexions. Je lui dis encore mon étonnement de voir les garçons de ce pays aussi bien doués pour l'étude du latin et d'en avoir trouvé quelques-uns plus avancés que de petits Européens du même âge. J'avais été surpris du plaisir qu'ils éprouvaient à étudier et à se perfectionner. Ce fut pour moi une révélation sur le caractère coréen et sur la mentalité de ses habitants. » (M^{gr} Peter Vay de Va ya et Luskod, *Empires et Empereurs*, Paris, Émile Paul, 1908, p. 237-238.) En juin 1903, le lieutenant A. Verneret, venu en Corée comme conseiller pour la cavalerie, note dans le rapport que lui ont demandé ses supérieurs hiérarchiques que « le Coréen apprend très facilement le Français et qu'il s'exprime presque sans accent » (archives historiques, ministère des Armées, E.M.A.T.). P. Loti (*Voyages [1872-1913]*, chap. XL, p. 215), parlera de « gens à l'air doux venant timidement et gentiment essayer de causer, avec trois mots français ou latins, appris dans les écoles ». Sur l'enseignement en Corée, dont nous avons parlé avec H. Hamel, voir G. Giraud, « Histoire sommaire de l'enseignement en Corée », *Revue indo-chinoise*, août 1914, p. 127-221.

Parmi les premiers travaux, on relève ceux du père Antoine Nicolas Daveluy. Au fil de « ses moments de loisir », il prépare un dictionnaire chinois-coréen-français tout en traduisant divers ouvrages coréens relatifs à l'histoire du pays. Ces traductions lui permettent par la suite de rédiger des *Notes pour l'introduction à l'histoire de la Corée*⁶²⁸ qui serviront de base à Charles Dallet. Selon une lettre du père Ambroise Maistre, le père Antoine Nicolas Daveluy est le premier à entreprendre un travail de lexicologie sur la langue coréenne, les lettrés du royaume ne se préoccupant alors que des seuls textes chinois ou tout au moins en caractères chinois⁶²⁹. À partir de 1860, les pères Michel Petitnicolas et Jean Pourthié poursuivent la rédaction de ce dictionnaire (il contient, selon ce dernier, 100 000 mots coréens qui renvoient à 30 000 mots latins, ce qui permet d'imaginer une œuvre impressionnante), ainsi que d'une grammaire. Ces travaux prennent fin en 1866, année de la dernière grande persécution. Ils sont alors saisis et jetés aux flammes. Aussi ne pouvons-nous rien en savoir de précis en dehors des correspondances les signalant et des notes nombreuses que le père Jean Pourthié rassemble à cette époque sur la botanique, la géologie et la zoologie de la Corée. Certaines parties, communiquées par le prêtre dans sa correspondance avec la « maison mère » des missions à Paris, servent très certainement à Charles Dallet en 1872-1873 lorsqu'il compose son « Introduction » à l'*Histoire de l'Église de Corée*, dans laquelle il ne manque pas d'évoquer rapidement les entreprises lexicographiques de ses frères et fait part d'un autre projet qu'il promet pour bientôt :

« On verra, dans le cours de notre histoire, que les missionnaires se sont livrés avec ardeur à l'étude du coréen. Mgr Daveluy avait travaillé longtemps à un dictionnaire chinois-coréen-français ; M. Pourthié en avait fait le dictionnaire latin-coréen qui comprenait plus de trente mille mots latins et près de cent mille mots coréens. Ces divers dictionnaires, ainsi qu'une grammaire composée en commun étaient achevés, et on travaillait au collège à les copier, afin de conserver dans la mission un exemplaire de chacun, pendant qu'un autre serait envoyé en France pour y être imprimé, lorsque éclata la persécution de 1866. Tout fut saisi et livré aux flammes. Depuis lors, Mgr Ridet, vicaire apostolique de Corée, et ses nouveaux confrères ont refait, en partie, le travail des martyrs leurs prédécesseurs, et préparé, à l'aide de quelques chrétiens indigènes très-instruits, une grammaire et un dictionnaire de la langue coréenne. Ces ouvrages seront publiés prochainement, si les circonstances

628. Rassemblées en 1887, archives de la société des Missions étrangères de Paris.

629. Le premier travail qui fait état du coréen est *Recherches sur les langues Tartares d'A. Rémusat* en 1820 à Paris. Voir à ce sujet Homer B. Hulbert, « Rémusat on the Korean Alphabet », *The Korea Review*, no II, 1902, p. 198-203. Signalons avant 1880 les travaux de lexicographie suivants : K. F. Gützlaff, « The Corean Syllabary », *Chinese Repository*, no 2, 1833, p. 135 ; Philo Sinensis (pseudonyme de K. F. Gützlaff selon Horace H. Underwood ou de Walter H. Medhurst selon Paul G. von Möllendorf), *Translation of a Comparative Vocabulary of the Chinese, Corean, and Japanese Languages; to which is Added the 1,000 Character Classic in Chinese and Corean*, Batavia, 1835 ; Edward Belcher, *Narrative of the Voyage of H. M. S. "Samarang" during the Years 1843-1846*, Londres, 2 volumes (cet ouvrage contient un « vocabulaire » coréen) ; L. de Rosny, « Vocabulaire chinois-coréen-aïnu, expliqué en français et précédé d'une introduction sur les écritures de la Corée et de Yeso », *Revue orientale et américaine*, no V, 1861 ; Frederick P. Smith, *A Vocabulary of Proper Names in Chinese and English of Places, Persons, Tribes and Sects in China, Japan, Corea, Annam, Siam, Burmah, the Straits Settlement and Adjacent Countries*, Shanghai, 1870 ; Léon Metchnikoff, « Vocabulaire japonais-aino-coréen », *Ban Zaï San*, no IV, 1880, p. 157-158 ; Camille Imbault-Huart, *Manuel de langue coréenne parlée à l'usage des Français*, Paris, Imprimerie nationale, 1889 ; voir également les articles de M. Courant et de C. Haguenaer. Cf. aussi : 李基文, 國語史概說, 서울, 民衆書館, 1961 (Yi Ki-mun, *Kugösa Kaesöl* [Introduction to the History of the Korean Language], Séoul, Mijung Sögwon, 1961) ; 沈在箕, 國語語彙論, 集文堂, 서울, 1982 (Sim Cae-gi, *Kugö öhwiron* [A Study of the Lexicology of Korean], Chip Moon Dang, 1982) ; 金芳漢, 한국어의 계통, 서울, 민음사, 1984 (Kim Pang-han, *Han'gugö-üi Kyet'ong* [The Genealogy of the Korean Language], Séoul, Minümsa, 1984) ; 李基文, 國語語彙史研究, 서울, 東亞出版社, 1991 (Yi Ki-mun, *Kugö öhwisa yön'gu* [A Study of the History of Korean Vocabulary], Séoul, Dong-a, 1991).

le permettent⁶³⁰. »

Il faut donc attendre le *Dictionnaire coréen-français* et la *Grammaire coréenne* du père Félix-Clair Ridel, en 1880 et 1881, pour que les orientalistes, qui connaissent alors fort peu le pays, comme ne manque pas de le rappeler Charles Dallet, puissent avoir un aperçu scientifique plus systématique de la langue⁶³¹.

Le *Dictionnaire*⁶³², d'un peu plus de 700 pages, comprend une partie lexicographique riche de 30 000 mots coréens (chacun accompagné de la prononciation figurée en caractères romains, des caractères chinois qui lui correspondent et de l'équivalent français) ainsi que deux appendices (le premier donne la conjugaison d'un verbe modèle⁶³³, le second est un riche dictionnaire géographique de la Corée du moment, accompagné de la carte du pays⁶³⁴). Ce dictionnaire présente également le mérite de décrire avec précision, et un certain « pittoresque » (on retrouve là le père Félix-Clair Ridel de l'expédition de 1866), la flore, la faune, l'ichtyologie, les sciences et les arts de la Corée⁶³⁵. Il s'ouvre également sur une « Préface : Note explicative pour l'emploi du dictionnaire Coréen-Français » qui est une initiation à la lecture du coréen et dont le premier paragraphe tente de ne pas décourager les initiatives :

« À l'aspect insolite des caractères coréens, qui semblent se dresser au premier rang des difficultés dans ce dictionnaire, certains esprits, désireux d'ailleurs de pénétrer les secrets d'une langue encore inconnue en dehors de la Corée, pourraient, dès le début, être tentés de découragement. Rassurez-vous, amis lecteurs. Ce premier sentiment se comprendrait peut-être, s'il s'agissait d'aborder l'étude des hiéroglyphes égyptiens, des caractères chinois, d'une écriture "idéographique", en un mot. Mais ce n'est point ici le cas. Hâtons-nous de dire que l'écriture coréenne, qui est "alphabétique", se compose de vingt-cinq lettres seulement. On apprend l'alphabet coréen aussi facilement, nous dirions même plus vite, que l'alphabet hébreu, le grec, l'arabe, le russe, etc. Quelques explications

630. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*, p. LXXIX.

631. À la suite du *Dictionnaire coréen-français*, signalons aussi les premiers dictionnaires coréen-anglais ou anglais-coréen : H. H. Underwood, *Korean-English Dictionary*, Yokohama, 1890 ; *id.*, *English-Korean Dictionary*, Yokohama, 1890 ; James Scott, *English-Korean Dictionary*, Séoul, 1891 ; James S. Gale, *Korean-English Dictionary*, Yokohama, 1897 (révision en 1930). En 1891, on doit également à la société des Missions étrangères de Paris un *Parvum vocabulam latino-coreanum* de 391 pages.

632. *Dictionnaire coréen-français*, « contenant : I. Partie lexicographique : 1° Le mot écrit en caractères alphabétiques coréens ; 2° Sa prononciation ; 3° Le texte chinois correspondant ; 4° La traduction française. – II. Partie grammaticale : les terminaisons d'un verbe modèle arrangées par ordre alphabétique. – III. Partie géographique : les noms et la position des villes des montagnes, des cours d'eau etc., les divisions administratives etc., avec une carte de Corée. Par les missionnaires de Corée de la Société des Missions étrangères de Paris », L. Lévy, imprimeur-libraire, Yokohama, 1880.

633. *Ibid.*, p. v : « Les verbes sont susceptibles d'une foule de terminaisons, telles que 하고 HA-KO, 하며 HA-MYE, 하니 HA-NI, 할거시니 HAL-KE-SI-NI, 하나니라 HA-NA-NI-RA, 할지니라 HAL-TJI-NI-RA, etc. La grammaire en parle longuement. Mais, comme on pourrait être embarrassé pour trouver ces terminaisons, nous avons jugé très-utile d'ajouter à ce dictionnaire un appendice, où nous les indiquons toutes par ordre alphabétique, avec leurs différents sens, en prenant pour paradigme le verbe 하다 HA-TA, qui est le plus usité. »

634. *Ibid.*, p. vi : « Comme second appendice, nous joignons au dictionnaire une liste alphabétique des noms de provinces, de villes, de fleuves, de montagnes, etc., avec leur position géographique (latitude et longitude), et l'indication de l'administration civile, judiciaire, militaire, maritime, etc. ; le tout accompagné d'une carte du royaume de Corée. »

635. *Ibid.*, p. v : « Pour un grand nombre de noms tirés du règne animal (mammifères, oiseaux, poissons, insectes), du règne végétal, du règne minéral, etc., il n'y a qu'une traduction générale, une espèce de description. On conçoit qu'il était difficile d'arriver à une classification rigoureuse et d'appliquer toujours les termes scientifiques à des êtres ou objets appartenant à ces différentes catégories, et qui se trouvent épars dans un pays encore inexploré. Cette lacune se comblera peu à peu (voire dans une autre édition de ce dictionnaire, s'il y a lieu). »

familiales feront juger de la simplicité du système coréen⁶³⁶. »

La *Grammaire*, de 300 pages, complément indispensable du *Dictionnaire*, est composée de deux parties, d'un appendice et d'une série d'exercices. La première partie traite des mots ou parties du discours (avec tableaux synoptiques), la seconde de la syntaxe (avec analyses d'extraits littéraires). L'appendice comporte une brève étude de certaines pratiques coréennes touchant la division du temps, les poids et mesures, la boussole, la généalogie. Les exercices présentent quant à eux des récits coréens, contenant des détails qui fournissent des renseignements originaux sur la vie domestique, sociale ou encore politique du royaume, sur les mœurs et les institutions d'un peuple alors peu connu⁶³⁷.

Bien plus qu'un banal outil linguistique, l'ensemble de ces deux ouvrages représente en 1881, avec l'« Introduction » du livre de Charles Dallet datant de 1874 et quelques articles de Léon de Rosny, la base de ce qui peut être considéré comme la future coréanologie. M^{gr} Félix-Clair Ridet (1830-1884 ; entré à Séoul début 1861, il échappe aux massacres de 1866, à la suite desquels nous l'avons vu interprète de l'expédition du contre-amiral Pierre-Gustave Roze ; il devient évêque de Corée en 1868) met quinze ans à les réaliser – il commence donc tout de suite après les événements de 1866.

Sans présenter de grandes nouveautés quant aux représentations, ces différents travaux tendent à banaliser une Corée de plus en plus accessible, qui commence à s'ouvrir petit à petit à notre connaissance, dans sa profondeur géographique, mais aussi linguistique. Cette tendance est confirmée par les récits que rapportent les expéditions maritimes.

3 – Les documents fournis par les marins

A – Seconde approche, l'amiral Cécille, 1846-1849

Parallèlement aux premiers récits « pittoresques » et aux descriptions « savantes » fournis par les prêtres des Missions étrangères de Paris, d'autres documents, fort proches de ceux que nous découvrons avec Jean-François de La Pérouse, inaugurent pour nous le XIX^e siècle et prolongent notre découverte maritime de la Corée⁶³⁸. Ils nous sont fournis par les marins français en mission dans les mers de Chine, dont nous avons relaté le parcours :

« Conformément aux instructions que j'ai reçues de votre excellence, relatives à l'exploration de la mer orientale entre la Chine et le Japon [...]. Mon projet, après avoir rallié les corvettes est de me porter avec elles sur la côte de Corée et de chercher à entrer en communication avec le gouvernement du pays, qui du reste, s'attend depuis longtemps non sans quelque préoccupation à recevoir la visite de bâtiments de guerre français⁶³⁹. »

636. *Ibid.*, p. 1.

637. *Grammaire coréenne*, « précédée d'une introduction sur le caractère de la langue coréenne, sa comparaison avec le chinois etc., suivie d'un appendice sur la division du temps, les poids et mesures, la boussole, la généalogie, avec un cours d'exercices gradués pour faciliter l'étude pratique de la langue », par les missionnaires de Corée de la société des Missions étrangères de Paris, imprimerie de L. Lévy et S. Salabelle, Yokohama, 1881.

638. Nous envisagerons ainsi le XVIII^e siècle comme reposant principalement sur des tentatives de découverte par la terre, et le début du XIX^e sur des essais tentés par la mer.

639. « Lettre du contre-amiral Cécille à Monsieur le ministre de la Marine et des Colonies, Macao, à bord de la *Cléopâtre*, le 15 mai 1846 », Archives nationales, Marine, série BB⁴, vol. N.637 (1846-1847). Voir aussi dans la

Alors que l'expédition de Jean-François de La Pérouse rapporte des cartes et des descriptions brèves de la côte sud de l'île de Cheju et de la côte est du pays, toutes deux relativement peu accidentées, ces autres documents, conservés au département Marine des Archives nationales, nous permettent de découvrir une côte ouest semée d'îles nombreuses. Ces correspondances du contre-amiral Jean-Baptiste Cécille et de ses subordonnés au ministre de la Marine et des Colonies, de 1846 à 1849, vont jusqu'à faire part de rencontres avec des émissaires coréens. Au fil du rapport, les chapeaux sont « choses étranges », la politesse semble être au rendez-vous et perpétue certaines des représentations les plus anciennes, que nous avons précédemment observées : « Nous fûmes surpris au dernier point de trouver dans ces paysans d'une petite île de Corée, des hommes aussi instruits et d'une tenue aussi convenable⁶⁴⁰. » Nous ne sommes effectivement pas encore trop loin de Hendrick Hamel ni du père Jean-Baptiste Régis, malgré ce que l'on sait des persécutions qui sont, pour certaines, contemporaines de ce témoignage. Comme le notera Pierre Loti en 1901, à l'image de ce que nous relevons chez Paul Zumthor parlant d'un Orient « innocent » ou « méchant », on peut en ce pays, comme dans tous les autres d'Asie, passer de l'extrême douceur à l'extrême violence, souvent à la même période. C'est la base même de cette attirance qui dès le Moyen Âge fait de l'Orient une terre utopique tout autant qu'une zone crainte. C'est l'origine de l'un des grands courants de nos représentations coréennes qui très tôt sont composées de la juxtaposition de deux idées extrêmes : barbarie, rudesse, simplicité, isolement d'une part ; naturel, douceur, instruction, courage, honnêteté et moralité d'une autre.

Si le but de la mission est d'obtenir des renseignements concernant les prêtres français entrés dans le pays, elle se heurte à une mauvaise connaissance des eaux littorales et se retrouve donc dans l'obligation d'effectuer une importante campagne de relevés hydrographiques, en particulier dans la partie Sud-Ouest de la péninsule. Des cartes partielles sont dressées, comme cette *Carte d'une partie de l'archipel de Corée, levée en août 1846 sur ordre de M. le contre-amiral Cécille, commandant la division navale des mers de l'Inde et de la Chine. Par M.M.I. de La Roche Poncié, ingénieur hydrographe, K. Estigard et J. Dalbalat, semi-ingénieur à bord de la Corvette la Sabine. Commandé par M. N. Guerin, capitaine de Duplicata. Annexe au rapport de 12.8.1846*, sur laquelle apparaissent l'île Alceste (Sohüksan-do, 소흑산도), l'île des hydrographes (Sangdae-do, 상태도), l'île Modest (Maeka-do, 매가도) et le groupe de Mackau (대흑산도), composant aujourd'hui le parc maritime national de Tadohae (다도도)⁶⁴¹.

S'ils n'apportent guère au grand public français de renseignements sur le royaume, ces rapports et documents cartographiques n'en constituent pas moins, après coup, un témoignage riche, car complémentaire et inscrit dans une même relation imagologique que les précédents, qu'ils perpétuent donc. Grâce à eux se tisse le lien entre le XVIII^e siècle des jésuites cartographes de Chine, les approches de Jean-François de La Pérouse et le XIX^e siècle qui sera pour une grande partie celui des missionnaires. Ainsi, les marins français s'approchent de plus en plus des côtes coréennes et prennent brièvement contact avec les habitants. Ils réaffirment de l'extérieur, comme les prêtres le signalent en même temps de l'intérieur, l'impossibilité de passer le seuil de la Corée dans un sens comme dans l'autre, tout en insistant sur la nécessité d'y parvenir afin de développer d'une part notre influence politique et commerciale en Extrême-Orient, d'autre part notre influence religieuse, laquelle semble alors souvent l'accompagner. Quoi qu'il en soit

même catégorie BB⁴ le dossier N.651 (1847), ainsi que les volumes N.658 (1849), N.1763 (1846-1850), N.642 (1847). Voir également, au ministère des Affaires étrangères, *Mémoires et documents, Asie*, vol. 23 : *Indochine, 1841 à 1845, Correspondance diverse*, f^{os} 74-77, « Rade de Macao, à bord de l'Érigone, 31 novembre 1841 ».

640. Lettre signée du contre-amiral Cécille, datée de Manille, à bord de la *Cléopâtre*, le 12 octobre 1846, accompagnée de cartes (*ibid.*).

641. Cette carte a été reproduite, ainsi que les correspondances du contre-amiral J.-B. Cécille, du capitaine Lapierre, du capitaine Jurien et de plusieurs autres, marins ou missionnaires, ayant rapporté les événements de cette période, dont le naufrage sur les côtes coréennes de la frégate la *Gloire* et de la corvette la *Victorieuse* en 1847, dans les *Documents relatifs à l'histoire des relations franco-coréennes (1846-1887)* du père Ch'oe Sök-u.

des difficultés, la Corée est connue au milieu du siècle dans ses grands contours, elle est « contournée » par les relevés et les témoignages écrits. Reste alors à la mieux connaître du dedans, ce qui est en partie le travail des prêtres des Missions étrangères de Paris. D'autre part, ces rapports de la marine ouvrent la voie à l'expédition navale de 1866, qui les considère très attentivement avant de se lancer dans l'aventure.

B – L'expédition française de Kanghwa et la médiatisation de la Corée en France

Sur les bâtiments que dirige le contre-amiral Pierre-Gustave Roze sont embarqués des militaires, dont certains ont aussi des talents d'écriture et de dessin⁶⁴². Ils publient dans des revues, à leur retour en France, à partir de 1867 (au lendemain de l'événement), des récits et des études sur la Corée et l'expédition française. Ces travaux permettent de mieux faire connaître la péninsule à un public plus large d'orientalistes. Ils informent aussi les amateurs éclairés, membres de diverses académies provinciales, tout en rendant la Corée accessible aux organes de la presse à grand tirage, alors fortement demandeuse de récits d'aventures « exotiques ».

Les premières informations sont données par *Le Moniteur universel. Journal officiel de l'Empire français*, dans ses numéros des 27, 28 et 29 décembre 1866, ainsi que dans son numéro du 8 janvier 1867. De son côté, *L'Illustration. Journal universel* publie le 19 janvier 1867 quatre gravures⁶⁴³ accompagnées d'un récit de l'événement qui mène l'expédition jusqu'à « Say-oul » (*sic*)⁶⁴⁴. Le 26 janvier, il reproduit trois gravures⁶⁴⁵, et le 16 mars un article relatif à M^{gr} Antoine Nicolas Daveluy, accompagné d'une gravure⁶⁴⁶. Dans une autre livraison⁶⁴⁷, il publie un article⁶⁴⁸ sur « les armes coréennes », accompagné d'une gravure composée de plusieurs motifs⁶⁴⁹. À partir de ces premiers témoignages, les récits et descriptions se développent : « Expédition de Corée » en 1867⁶⁵⁰ ; « Note sur une récente exploration du Han-Kang en

642. Rappelons ce que P. Loti confirme à travers de merveilleux exemples : les officiers de marine sont encore à cette époque de bons dessinateurs. La photographie n'étant pas si développée, ils sont formés durant leurs études à cette technique qui permet aux expéditions à travers le monde de rapporter des croquis qui aident à mieux saisir les réalités géographiques étrangères dans leur dimension « pittoresque ».

643. 1) « Types coréens. D'après les croquis de M. H. Juber [*sic*], aspirant de marine à bord du Primauguet » (en première page) ; 2) « Mise à terre du corps de débarquement de Kak-kotje (fort de Kang-hoa) » ; 3) « Envahissement du yamoun (habitation du gouverneur de Kang-hoa) » ; 4) « Vue de Kang-hoa ».

644. « Expédition de Corée, Kang-hoa (Corée), le 22 octobre 1866 », lettre envoyé au directeur du journal et signée « X ».

645. Dont une, en première page, représentant le débarquement de troupes françaises, depuis les chaloupes : « Expédition de Corée. Affaire du 26 octobre. D'après un croquis de M. H. Juber [*sic*]. »

646. « Solennité à Amiens, en l'honneur de Mgr Daveluy, martyr en Corée » (en première page).

647. Que nous avons consultée dans un état de détérioration qui ne nous a pas permis la datation.

648. « Au Directeur », mais signé « G. B. ».

649. « La Corée. Costumes et armes de guerre. D'après un croquis de M. Zuber : 1. Casque et vêtement de guerre. 2. Canon en bronze. 3. Espingole se chargeant par la culasse. 4. Carquois portant l'arc. 5. Carquois portant les flèches. 6. Masse d'armes. 7. Sabre de l'armée. 8. Javelot. 9. Fusil à mèche de l'armée. » Sous la gravure, noter le rectificatif : « Une rectification en terminant. Les dessins que nous avons déjà donnés sur la Corée ont été exécutés, comme celui de ce numéro, d'après les croquis de M. Zuber et non Juber. »

650. Sans nom d'auteur, *Revue maritime et coloniale*, février 1867.

Corée » de De Rostaing, également en 1867⁶⁵¹ ; ou encore en 1883, « Expédition de Corée, 1866 »⁶⁵² de Charles Martin, médecin de la légation de France à Pékin. Ce dernier livre avec cet article une analyse diplomatique de l'événement, en rapport avec nos intérêts plus particulièrement engagés au Tonkin. L'une des dernières références importantes est celle d'Henri Cordier dans *l'Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1900*, suivie de *L'Empereur T'oung Tché (1861-1875)* en 1901, qui consacre quatre chapitres à l'événement⁶⁵³.

Mais c'est surtout grâce aux contributions d'Henri Jouan et d'Henri Zuber que vont être rendues publiques des informations qui permettront de faire mieux connaître le pays et sa situation à un public réellement plus large de lecteurs, quelques années avant *l'Histoire de l'Église de Corée* (1874), ouvrage qui, malgré son grand intérêt, reste relativement confidentiel.

a – Henri Jouan

Chef d'état-major de l'escadre de Chine et du Japon, il est l'auteur en 1867 d'un « Aperçu sur l'histoire naturelle de la Corée »⁶⁵⁴ et d'une « Expédition de Corée en 1866, épisode d'une station navale dans les mers de Chine » publié en 1871, qui est le récit le plus complet publié sur cette opération⁶⁵⁵.

L'introduction de l'« Aperçu » est particulièrement intéressante pour notre propos. Elle précise que le texte dépend uniquement d'observations faites *de visu* dans une situation difficile, ce qui indique combien l'habitude « scientifique » des officiers de la marine reste encore ce qu'elle était au siècle précédent, même en cours d'opération militaire. Ce qui retient surtout notre attention ici, c'est le fait que l'auteur insiste de manière plus précise sur le caractère de la Corée en tant que pays excessivement fermé, sur des barrières naturelles et politiques qui n'en ont, jusqu'ici, pas permis l'accès. Tel est le caractère original de l'expédition et qui l'impose comme étant la toute première tentative de « pénétration ». Voici l'introduction du texte de 1867 :

« Je commencerai par mettre le lecteur en garde contre ce titre prétentieux. Il ne s'agit point en effet ici d'une histoire naturelle de la Corée, mais seulement de l'exposé rapide de ce que j'ai pu voir, au milieu des préoccupations d'une expédition de guerre, pendant un séjour d'un mois (du 12 octobre au 21 novembre 1866) sur un point de la côte occidentale de cette contrée, plus fermée encore aujourd'hui, aux étrangers, que ne l'était naguère le Japon. La Corée était à-peu-près lettre close pour les Européens. D'immenses difficultés de navigation, quelques naufrages célèbres assez récents, en faisaient un juste objet d'effroi pour les marins, car la mort dans les supplices attendait le plus souvent ceux qui avaient échappé aux dangers de la mer. Le commerce, si entreprenant dans les mers de l'Extrême-Orient, avait essayé, au moyen de quelques petits navires, de franchir la première

651. *Bulletin de la Société de géographie*, 1867. Il s'agit du texte d'une conférence, comme l'indiquent les premières lignes dans lesquelles l'auteur présente les renseignements qu'il a recueillis et avec lesquels il complète des informations obtenues de diverses sources.

652. *Le Spectateur militaire*, n° IV/22, août-septembre 1883.

653. Paris, Félix Alcan, 1901, p. 265-272. H. Cordier est alors professeur à l'École des langues orientales vivantes et vice-président de la Société de géographie. Le chapitre de la page 272 consacré aux résultats montre bien ce qui reste de cette expédition : « La narration officielle et le récit fait par l'abbé Ridet ne laissent pas, pour qui sait lire entre les lignes, de doutes sur l'effet désastreux de l'expédition. La destruction de Kang-hoa avait été le seul fait important, mais il n'avait produit aucun effet sur les Coréens dont l'insolence s'accrut de la retraite des Français, considérée comme une victoire par les indigènes. »

654. *Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg*, 1867.

655. *Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg*, 1871 (ce récit reprend en conclusion l'« Aperçu » de 1867).

ligne de rochers et d'écueils qui défendent ces côtes inhospitalières ; mais il avait été bientôt obligé de renoncer à ces tentatives en face de plus grands dangers et des habitudes systématiques d'isolement des habitants⁶⁵⁶. »

L'introduction du texte de 1871 met en avant le récit de l'aventure coréenne de 1866. Elle la présente comme une expédition punitive dont le principal résultat est d'avoir ouvert la Corée à l'Occident. Ici aussi, la « fermeture » de la Corée est le motif principal, accompagné d'un discours colonialiste alors en vogue, reposant sur la supériorité d'une France civilisée face à une nation *demi-barbare*, ni complètement sauvage ni vraiment civilisée, pas encore « entamée » par l'Occident :

« Un des principaux rôles de la marine militaire, dans les campagnes lointaines, est de faire respecter le drapeau de la France, et de protéger nos nationaux à l'étranger. Il arrive quelquefois que cette protection, chez des peuples à demi-barbares, entraîne à des expéditions de guerre ; c'est ainsi qu'il y a deux ans, le contre-amiral Roze, commandant la division navale des mers de Chine, fut obligé de recourir à l'emploi de la force en Corée, où avait été commis un grand crime de lèse-humanité.

« Les journaux d'alors s'occupèrent très peu de cette intervention armée, si ce n'est pour l'envisager avec une sorte d'effroi. Le vent n'était pas aux expéditions lointaines, et les organes de la presse, même les plus modérés, semblaient craindre que le pays ne fût forcé de s'engager dans quelque entreprise aventureuse, au moment où des événements, pouvant amener de graves complications, s'accomplissaient en Europe. Le Moniteur vint rassurer les esprits en rendant compte, en quelques lignes, à la fois du commencement et de la fin de l'expédition, et des résultats qu'elle avait produits.

« Il me semble qu'elle aurait mérité mieux, non pas que de grands combats, dont le récit est toujours cher aux Français quoiqu'ils en disent, eussent été livrés, mais parce qu'elle faisait brèche dans un pays qui jusqu'alors, s'était complètement défendu du contact des étrangers, quand tous ses voisins étaient entamés par l'Occident⁶⁵⁷. »

b – Henri Zuber

Plus qu'Henri Jouan, qui publie son étude dans le cadre étroit d'une société de sciences naturelles, Henri Zuber retient l'attention du fait de la publication de son récit dans une revue nationale largement diffusée. S'il est effectivement l'auteur en 1870 d'une « Note sur la carte de Corée » pour le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*⁶⁵⁸, il est surtout celui d'« Une expédition en Corée »⁶⁵⁹. Précisant que le pays « offrira un vaste champ aux investigations des savants et aux explorations des voyageurs, quand il sera accessible aux puissances maritimes de l'Occident », Henri Zuber propose aux lecteurs de la revue *Le Tour du monde*, sept ans après l'expédition, de les entretenir de la « petite campagne »⁶⁶⁰ qu'il effectue en

656. *Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg*, 1867, p. 69-70.

657. *Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg*, 1867, p. 145-146.

658. Cinquième série, tome 19 année 1870, janvier-juin, p. 418-422 : « En 1866, une cruelle persécution, qui coûta la vie à neuf missionnaires, motiva une expédition militaire française en Corée. Pendant cette expédition, un matelot trouva dans la ville de Kang-hoa, prise le 16 octobre, une grande carte indigène du plus haut intérêt. Traduite par MM. Ridet, Féron et Calais, trois missionnaires qui avaient heureusement échappé aux poursuites, cette carte a servi de base au travail que nous avons eu l'honneur d'offrir à la Société de géographie. En la comparant à la carte hydrographique du Dépôt de la marine, nous pûmes nous convaincre que les latitudes étaient à fort peu près exactes, et avaient dû être calculées astronomiquement. [...] Il nous fut donc possible de faire entrer le travail topographique coréen dans un cadre obtenu par la comparaison de plusieurs documents européens, et d'obtenir ainsi une carte qui approche beaucoup de l'exactitude. » Nous reproduisons cette carte dans l'annexe 15.

659. *Le Tour du monde*, 1873.

660. H. Zuber, « Une expédition en Corée », p. 405.

1866 « dans l'un des pays les moins connus de l'Orient⁶⁶¹ ». Il souligne que « pour la première fois, des bâtiments européens mouillaient devant la treizième capitale de l'Extrême-Orient⁶⁶² ». Dès les premières lignes de sa relation, on sent que le récit ne se place pas dans la ligne de celui d'Henri Jouan, que l'accent repose moins sur les prouesses d'une France conquérante, mais plutôt sur une Corée ouverte qui peut nous apporter beaucoup, au-delà des seules caractéristiques commerciales. Henri Zuber, qui est un jeune « aspirant de marine », se place face à ce qu'il considère être une culture « à part entière ». L'idée de nation « demi-barbare » introduite par Henri Jouan est remplacée ici par l'image d'une civilisation qui a joué un rôle important dans l'histoire du monde et particulièrement dans la géopolitique de l'Asie du Nord-Est :

« Embarqué sur la corvette *Primauguet*, commandée par le capitaine de vaisseau Bochet, [...] j'ai eu la bonne fortune, assez rare aujourd'hui, d'aborder à des côtes encore inexplorées et de visiter un peuple presque inconnu. Je me propose de raconter ici ce que j'ai vu pendant cette expédition.

« Le lecteur me pardonnera de faire précéder mon récit d'un aperçu général de ce pays de Corée, qui a aussi joué son rôle dans l'histoire du monde et où l'on trouvera sans doute, par la suite, la clé de bien des problèmes⁶⁶³. »

On retrouve ici des préoccupations qui étaient aussi celles de l'*Essai sur les mœurs*, lorsque Voltaire se tournait vers l'Asie pour l'interroger :

« Déjà l'Avant-Propos nous avertissait des raisons “pour lesquelles on commence cet Essai par l'Orient” ; l'Asie, disait Voltaire, est le berceau des civilisations modernes [...]. Enfin l'ouvrage s'achevait, comme il avait commencé, par un retour à l'Asie : les six derniers chapitres lui sont consacrés, comme si l'Orient, après avoir révélé l'origine des choses passées, devait encore donner la clef des événements futurs⁶⁶⁴. »

Henri Zuber dresse un tableau de Séoul (qu'il ne visite pas, mais se fait décrire avec précision par le guide de l'expédition, Félix-Clair Ridel) et des paysages de Kanghwa. Il signale des montagnes qui l'impressionnent fort et « de beaux champs de riz, de blé, de maïs et de raves », qui rappellent le père Jean-Baptiste Régis, Jean-François de La Pérouse également, et plus près de lui le père Félix-Clair Ridel. Parlant des Coréens, Henri Zuber note, comme Henri Jouan, leur « agilité extrême », en rapport avec le fait qu'ils semblent vivre en grande partie dans le voisinage des montagnes :

« Leur agilité est extrême, par suite de l'habitude qu'ils ont de courir dans les montagnes qu'ils affectionnent particulièrement, et sur le sommet desquelles ils se réunissent souvent⁶⁶⁵. »

Il poursuit en notant le « caractère doux » et « l'esprit peu cultivé » de la population paysanne, indiquant pourtant que tous savent lire et écrire⁶⁶⁶. Plus loin, tout en se plaignant de la « mauvaise éducation » du « mandarin » chargé de leur rendre visite, il ne manque pourtant pas de souligner l'intérêt des natifs pour la lecture et l'étude, précisant que...

« ... ceux qui ne savent pas lire sont bien rares, et encourent le mépris de leurs concitoyens. Nous

661. *Ibid.*, p. 405.

662. *Ibid.*, p. 406.

663. *Ibid.*, p. 401. Nous reprendrons cette double thématique de la Corée clé d'une meilleure compréhension de l'histoire asiatique et de la Corée clé du futur de la région dans l'épilogue de cette thèse, que nous consacrons aux références contemporaines.

664. P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, p. 319-320.

665. H. Zuber, « Une expédition en Corée », p. 407.

666. *Ibid.*, p. 407.

aurions bien du monde à mépriser en France, si l'opinion y était aussi sévère contre les illettrés⁶⁶⁷. »

Nous retrouvons donc ici la dualité coréenne, par la conjugaison, parmi d'autres, des motifs « ascension en montagne/lecture », déjà esquissés durant les siècles précédents. Ils sont également présents dans le récit d'Henri Jouan :

« Ce sont des montagnards agiles et infatigables. Les ascensions continuelles, auxquelles les oblige la nature du pays, l'air vif qu'on y respire, contribuent sans doute au développement qu'on remarque dans leur poitrine⁶⁶⁸. »

« L'instruction, l'instruction primaire au moins, paraît être très répandue : dans toutes les maisons, même les plus misérables, on trouvait des papiers et des livres⁶⁶⁹. »

Le mérite de l'article d'Henri Zuber, moins fourni et surtout moins bien documenté que la description de Charles Dallet, qui est publiée l'année suivante, tient dans le fait qu'il est le premier, depuis les travaux du père Jean-Baptiste Régis, à connaître une large audience, alors que le témoignage du père Félix-Clair Ridet, tout aussi « pittoresque », reste dans le domaine de la correspondance privée. Il tient aussi au fait que l'auteur est un témoin direct qui s'est rendu sur place. Son originalité, quant à elle, est dans l'iconographie, car il ne faut pas oublier qu'Henri Zuber est marin, mais qu'il semble être aussi (Félix-Clair Ridet le présente ainsi) le dessinateur de l'expédition. Les illustrations dont il est l'auteur sont effectivement les premières, réalisées d'après modèle, à nous montrer de manière quelque peu systématique des paysages et des types coréens détaillés : « Le palanquin : costume de pluie des Coréens »⁶⁷⁰, « Un mandarin »⁶⁷¹, « Un archer », « Tombeau de mandarin »⁶⁷², « Intérieur de ferme », « Vue de Kang-hoa »⁶⁷³, « Lettré coréen dans son cabinet », « Jonque coréenne », etc. Ces « images », exécutées par les graveurs du journal d'après des dessins rapportés par Henri Zuber, intéressent par les détails quotidiens qu'elles soulignent, par l'attention portée à la juste représentation des costumes, à l'expression d'une nature et de types humains figurés de manière très réaliste, sans pour autant donner dans une recherche exotique.

Pour la première fois, en 1873, *Le Tour du monde* invite à voir, ce que ne manquent pas de faire à partir de 1894 *Le Petit Parisien*, *Le Journal illustré* et *Le Monde illustré*. Vingt ans avant les autres, il nous place directement en face d'une réalité lointaine dans l'espace, mais aussi dans le temps (l'atmosphère douce et « moyenâgeuse » de l'ensemble des gravures). Décrite et cartographiée, la Corée du *Tour du monde* participe aussi à cet élan nouveau, à ce désir de voir qui va caractériser le xx^e siècle. Vers 1870, les textes ne suffisent plus. On a découvert la photographie et l'on va bientôt découvrir le cinéma. Les peintres de leur côté expérimentent le mouvement du monde. Au-delà de leur côté simplement et directement réaliste, les gravures tirées des dessins d'Henri Zuber mettent en scène le calme, le silence, la lenteur et la nonchalance, bien plus que les aspects quotidiens du pays. En ce sens, et à plus d'un titre, elles fonctionnent comme de pures images.

667. *Ibid.*, p. 414.

668. H. Jouan, « L'Expédition de Corée en 1866 », p. 222-223.

669. *Ibid.*, p. 223.

670. Cf. annexe 16.

671. Cf. annexe 17.

672. Cf. annexe 18.

673. Cf. annexe 19.

4 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et représentations

Par rapport aux siècles précédents, les informateurs ne sont guère différents jusqu'en 1880. Il s'agit encore de religieux et de marins. Mais alors que Jean-Baptiste Régis et Jean-François de La Pérouse restent sur la frontière ou sur les côtes et tentent d'apercevoir la Corée sans la pénétrer, nous sommes ici en présence d'expériences différentes, puisque le pays est découvert de l'intérieur par des témoins qui s'attachent moins à situer la péninsule dans la géographie de l'Extrême-Orient et dans son histoire qu'à la faire découvrir à travers les « impressions » directes tirées de leur séjour. Les missionnaires rendent compte du mode de vie coréen (habitation, habillement, alimentation, etc.), et les marins donnent à voir pour la première fois des paysages de manière précise et « littéraire ».

En matière de réception, soulignons le rôle de Charles Dallet et d'Henri Zuber. En l'espace d'une seule année (1873-1874), ils livrent deux des principales sources que nous connaissons, l'un dans une brillante synthèse, l'autre dans un court article qui va toucher un public plus large et qui va surtout « illustrer » la Corée par des dessins « pittoresques » donnant à voir les première « images » de ce qui deviendra, avec les visiteurs suivants, « le calme » et « l'érémitisme » de la Corée.

Parmi les motifs nouveaux, notons l'importance des côtes et la découverte des paysages intérieurs au stade géographique ; l'histoire des relations entre les deux pays au stade historique (dont les massacres) ; la découverte de la vie quotidienne des Coréens et des mœurs du pays. De plus, par l'intermédiaire de l'expérience des missionnaires et des marins, des données scientifiques sont rassemblées de manière plus systématique autant dans les domaines de la linguistique que de la cartographie côtière ou encore de l'histoire naturelle. Charles Dallet et Henri Zuber constituent de précieuses collections des motifs les plus divers, que la plupart des voyageurs suivants vont reprendre.

Mais qu'en est-il des thèmes et des images que nous avons déjà déterminés ? À la simplicité et à la gentillesse naturelle va venir s'ajouter un thème contraire, celui de la sauvagerie à travers le motif des massacres. Ainsi, à la notion de civilisation (occidentale) va venir s'opposer l'absence de civilisation des Coréens qui maltraitent les prêtres français. Cette thématique nouvelle va être reprise par Octave Mirbeau qui parlera des Coréens comme étant les plus grands tortureurs, et par Pierre Loti qui soulignera l'importance des massacres dans cette partie de l'Asie. Ainsi, le « sauvage » existe dans le « bon sauvage », que ne vient pas effacer le « sage » qui, au contraire, en rajoute, puisqu'il est responsable des exécutions. Heureusement, missionnaires et marins savent faire la part des choses, aussi ce nouveau thème ne se substitue pas aux précédents dans la transformation des images, au point d'en arriver à créer, comme c'est le cas pour la Chine, une image de la cruauté. Il vient simplement s'ajouter au seul niveau thématique. Cela n'empêche ni Charles Dallet, ni Henri Jouan, ni Henri Zuber de considérer les Coréens sous le double regard que nous avons déterminé, entre éducation et rapport étroit avec la nature.

Nous pouvons schématiser ces nouveaux éléments à travers deux tableaux, qui reprennent les orientations de celui du second chapitre :

Les représentations de l'espace

Négatif

Terre enfermée dans un isolement complet

Immense difficulté de navigation

Côte inhospitalière

Pays fermé

Emprisonnement dans les rochers

Rochers inaccessibles

Rochers accidentés

Accès difficile sentiers étroits

Nature

Culture

Pays beau, accidenté, riche

Pays riche nombreuses rizières

Bon climat

nombreux villages

Bibliothèque royale bien fournie

Beauté du pays

champs biens cultivés

Ciel et pays splendide

Gracieux site de tombeaux

Tombeaux d'un pittoresque grandiose

Positif

La représentation des caractères humains

Négatif

Massacres

Morts dans les supplices

Habitudes systématiques d'isolement

Sauvage

Sage

Vêtement + verdure = spectacle charmant

Chapeaux étranges, foule = corbeilles de fleurs

Réunions au sommet des montagnes

Agilité extrême, infatigables

paysans instruits

Assistance mutuelle

instruction répandue

Hospitalité généreuse

rareté de ceux qui ne lisent pas

Coréens au-dessus de l'égoïsme des nations contemporaines

Bon peuple simple et naïf, amitié

respect des lois de la fraternité humaine

Démonstrations de joie

Rôle de la Corée dans l'histoire du monde

Positif

CHAPITRE V - Le XIX^e siècle : les diplomates et les orientalistes

Au cours des années 1870, les temps changent rapidement pour la Corée. Les demandes d'ouverture se font plus nombreuses. Elle va devoir accepter des traités d'amitié, de commerce et de navigation, lesquels vont générer un nouveau type de relations. Le regard que les Occidentaux portent sur elle va s'attacher à observer de façon plus précise la vie coréenne, et, d'un point de vue académique, favoriser les études sur la Corée et certains de ses aspects. Le traité signé en 1886 avec la France va permettre l'établissement d'observateurs sur place. Ceux-ci vont tenter de donner une vision plus réaliste (dans un but commercial) du pays. Parmi eux se trouvent des diplomates. Ils vont compléter de manière assez sérieuse les rares chapitres coréens de l'orientalisme français, véritablement inauguré, si l'on excepte quelques références antérieures que nous rappellerons dans ce chapitre, par exemple Charles Dallet en 1874.

1 – L'ouverture de la Corée

A – Ouverture du pays et politique intérieure

Les événements évoqués au chapitre précédent impliquent que l'on souligne le rôle du Japon, lequel vient d'accepter l'ouverture à travers les réformes importantes de la nouvelle ère Meiji qui commence en 1868⁶⁷⁴. Depuis quelque temps déjà, l'empire insulaire se tourne à nouveau vers la Corée⁶⁷⁵ qui a toujours été son plus proche voisin, le seuil aussi de son expansion sur le continent asiatique et le lieu de transit des influences culturelles et artistiques chinoises⁶⁷⁶.

674. Cf. Bernard Silberman, *Japan and Korea: A Critical Bibliography*, University of Arizona Press, 1962 ; Shulman F. Joseph, *Japan and Korea: An Annotated Bibliography of Doctoral Dissertations in Western Languages, 1877-1969*, Chicago, American Library Association, 1970.

675. Pour cette partie, cf. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 287-295 ; A. C. Nahm, *Korea, Tradition & Transformation*, p. 150-160 ; Han Woo-keun, *The History of Korea*, p. 384-389 ; Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, p. 269-275.

676. Cette notion de Corée-seuil est importante dans la géopolitique de l'Asie du Nord-Est. Nous avons vu comment elle pouvait fonctionner dans l'esprit des jésuites de Chine qui comptaient s'appuyer sur la péninsule pour rebondir au Japon. Ainsi les Mongols, comme les Chinois plus tard et comme les Japonais à leur tour, ont vu dans la Corée à la fois une possible possession nouvelle, mais plus encore un seuil, un point de départ vers autre chose. Ce rôle, la Corée l'a parfaitement joué

Dès l'instauration du nouveau gouvernement, mis « à l'école de l'étranger », les dirigeants nippons ont le souci d'assurer la sécurité du pays⁶⁷⁷. Effectivement, la présence des Russes en Sibérie orientale est perçue par eux comme une menace. L'une de leurs toutes premières décisions est donc de mettre sur pied une armée et une marine puissantes. Ce souci de sécurité pousse le gouvernement à prendre le contrôle d'îles qui, si elles étaient entre les mains de quelque grande puissance, deviendraient alors un danger pour l'archipel japonais :

« Mais ne faudrait-il pas étendre davantage cette zone de “protection stratégique” ? La côte coréenne est le lieu d'où une puissance étrangère pourrait le plus aisément diriger une attaque contre le Japon. Or, dans ce royaume de Corée, vassal de l'Empire chinois, deux fois déjà les grandes puissances avaient esquissé une intervention : la France en 1866, à la suite de l'assassinat de missionnaires ; les États-Unis, en 1868, pour délivrer des marins américains qui avaient été emprisonnés. Dans les deux cas, le gouvernement chinois avait évité de prendre parti et avait déclaré que la Corée était “indépendante” dans ses relations extérieures. Livré à ses seules forces, ce petit royaume (il ne compte alors que dix à onze millions d'habitants) peut être une proie facile pour les Européens. Le Japon n'a-t-il pas intérêt à les devancer ? À cet argument s'ajoute la perspective d'avantages économiques [...] »

« Dans les milieux gouvernementaux japonais, cette question coréenne, dès 1873, est examinée. La solution de force est envisagée ; mais elle n'est pas retenue. [...] elle serait dangereuse, car la Russie, voisine de la Corée, pourrait saisir cette occasion pour agir contre le Japon. [...] Mais, s'il n'est pas question, pour le moment, d'effectuer une conquête, le gouvernement nippon prépare les voies d'avenir par une mainmise progressive⁶⁷⁸. »

En août 1875 éclate l'incident du navire japonais d'observation *Unyō*, échange de coups de feu entre Coréens et marins japonais sur une île entre Kanghwa et Inch'ŏn (仁川), à l'ouest de Séoul. Il s'agit d'une provocation à peine déguisée de la part du Japon⁶⁷⁹. En décembre 1875, les Japonais reviennent dans le but de négocier un traité, et en février 1876, des navires de guerre et des transports de troupes stationnent devant la capitale afin de forcer la main aux autorités coréennes. À la cour, rien ne va plus. Le Taewŏngun, écarté par le clan Min, a profité de l'incident de 1875 pour revenir au pouvoir. Il préconise de poursuivre une politique isolationniste alors que ses adversaires tentent au contraire de rompre avec elle⁶⁸⁰. Les Japonais, qui sont là pour mettre en œuvre une diplomatie de la canonnière apprise des Occidentaux, n'en démordent pas et s'installent dans la ville de Kanghwa. Une délégation coréenne vient y négocier à partir du 11 février jusqu'à la signature d'un traité qui intervient le 27 du même mois. Le fait est notable : pour la première fois, la Corée signe un accord international avec un gouvernement envers lequel elle n'a aucun lien de vassalité.

sur le plan culturel, puisqu'elle a servi de lien entre la Chine et le Japon dans de nombreux domaines, depuis la religion et la philosophie en passant par les techniques artistiques. On peut ainsi mieux comprendre, comme nous l'avons souligné, le désir des dirigeants coréens de ne pas voir leur pays être un territoire de passage.

677. Voir Pierre Renouvin, *Histoire des relations internationales*, vol. III : *De 1871 à 1945*, Paris, Hachette, 1994, p. 40-43 (édition originale : 1957-1958).

678. *Ibid.*, p. 41-42.

679. Selon Lee Ki-baik, *op. cit.*, p. 268 : « *In short, the “Unyō” Incident was a drama played out in exact conformance with a scenario scripted by Japan.* » A. Fabre reprend la thèse de la provocation de Lee Ki-baik. En revanche, A. C. Nahm (*op. cit.*, p. 150) considère que l'incident n'a pas été voulu par les Japonais et qu'ils l'ont seulement utilisé : « *The opportunity presented itself when in 1875 the “Unyō-kan” Incident took place.* »

680. Nous aurons à reparler de cette querelle interne qui divisa les dirigeants coréens entre les conservateurs et les réformateurs, puis entre factions pro-chinoises et pro-japonaises. Nous reviendrons surtout sur le personnage clé du clan Min, la reine elle-même. Sa personnalité et son assassinat par les Japonais font partie des motifs importants de la plupart des récits du début du siècle.

Quelques points de ce traité de Kanghwa sont importants et en disent long sur ce qui se prépare dans la péninsule. Ainsi, par exemple, le Japon reconnaît la Corée comme indépendante de la Chine – ce qu’avaient fait les Français en 1866 – dans le but d’y agir plus librement. D’autre part, la Corée se doit d’ouvrir au commerce la ville de Pusan ainsi que, bientôt, deux autres ports, Wönsan et Inch’ön. Ce point est l’un des principaux, car dès la signature du traité, les échanges avec le Japon commencent. Celui-ci importe de Corée de l’argent et de l’or, du riz et du poisson, de la soie et du papier, du chanvre et du bois, etc. Il y exporte les produits de ses industries nouvelles : machines et outils, pétrole et fer, farine, etc.

De leur côté, les Américains, qui se souviennent de leur échec de 1871, tentent aussi de s’implanter en Corée. Le commodore Robert W. Shufeldt essaie d’entrer en contact avec les Coréens à Pusan, mais échoue. Il tente alors de le faire par l’intermédiaire du Japon, ce qui ne donne guère plus de résultats. Il se rend en Chine en mars 1882 à l’invitation des officiels du Céleste Empire, lesquels comptent favoriser un traité américano-coréen, signé par des États-Unis qui reconnaîtraient la suzeraineté de la Chine sur la Corée. Un traité d’amitié et de commerce est finalement signé à Chemulp’o (濟物浦, port de la commune d’Inch’ön) le 22 mai 1882. Le premier diplomate américain arrive à Séoul l’année suivante. Ce premier traité avec un pays d’Occident est suivi d’autres. Ainsi avec l’Angleterre et l’Allemagne en novembre 1883, avec l’Italie en juin 1884, puis avec la Russie la même année et avec la France en juin 1886. Dans le cas de cette dernière, la lenteur des négociations s’explique par le problème délicat et particulier des missionnaires et de la religion, nous y reviendrons.

Ces nouvelles relations ouvrent la Corée à des changements qui peu à peu la dépassent et imposent à Séoul une atmosphère politique de plus en plus critique. D’où les incidents de 1882 et 1884 :

« With the increasing number of diplomats, merchants and others from foreign lands, new views, new interest and new culture developed, Korea was at the threshold of a new age. Although some outspoken critics deeply rooted in conservatism were silenced, opposition from conservative Confucian literati and others against the modernization of the country did not diminish. The power struggle between the group headed by Queen Min and those who advocated more extensive and faster changes created a critical political atmosphere in Seoul. In the end, the Koreans witnessed two bloody events generated by this conflict; first in 1882 and then in 1884⁶⁸¹. »

L’incident de 1882 (*imo kunlan*, 壬午軍亂) est causé par un soulèvement militaire. À la suite de la création d’une nouvelle unité moderne instruite par les Japonais, le reste de la garnison de Séoul se sent discrédité. Min Kyöm-ho (閔謙鎬), responsable des affaires militaires, pense calmer les soldats en leur faisant distribuer des sacs de riz. Les fonctionnaires chargés de la répartition détournent une partie de la marchandise, ce qui provoque la fureur des troupes dont Min Kyöm-ho fait condamner à mort les meneurs. Les mutins obtiennent alors le soutien du Taewöngun, lequel voit là un bon moyen de contrer le pouvoir de ses adversaires. Ils s’attaquent ensuite aux Japonais puis envahissent le palais royal, tuent Min Kyöm-ho et cherchent la reine Min (Min-bi, 閔妃) pour la mettre à mort à son tour. La souveraine s’échappe du palais, emportée sur le dos de l’un de ses domestiques. De sa retraite provinciale, elle fait comprendre au gouvernement chinois que le Taewöngun est à l’origine de l’incident. Pékin saisit cette occasion pour envoyer 5 000 soldats à Séoul placés sous les ordres de Yuan Shi-kai (袁世凱). De son côté, Tokyo ne compte pas en rester là. Hanabusa Yoshitada (花房義質), ministre du Japon en Corée, revient dans la capitale accompagné de 300 hommes et obtient la signature du traité d’Inch’ön, qui stipule que la péninsule accepte une garnison japonaise dans Séoul et verse des indemnités pour les pertes causées au cours de la mutinerie. Sur ce, le Taewöngun est enlevé par les Chinois, lesquels réaffirment leur suzeraineté sur la Corée et lui conseillent de développer ses relations avec les puissances occidentales afin de contrer l’influence japonaise. C’est ainsi que les traités avec les pays d’Occident sont conclus, alors que les partisans de la modernisation sont de plus en plus nombreux à Séoul.

681. A. C. Nahm, *op. cit.*, p. 154.

Cependant, parmi ces derniers subsistent encore des querelles de factions. Deux groupes réussissent à percer, dont l'un va tenter le coup d'État de 1884 (*kapsin chǒngbyŏn*, 甲申政變). Il y a d'une part les fonctionnaires en place, qui appartiennent au clan Min ou à ses alliés ; ils sont modérés, favorables à une modernisation lente et donc partisans de la voie chinoise. Face à eux se dresse le second groupe, composé de jeunes radicaux coréens que le clan Min tente de freiner. Leur but est clair : abolir les différences entre les classes, mettre fin à l'influence chinoise et faire de la Corée un pays totalement indépendant. Ils souhaitent rénover le fonctionnement des institutions étatiques sur le modèle du Japon de Meiji. Ce « parti de l'indépendance », ou « parti progressiste », compte sur l'aide du Japon pour parvenir à ses fins. Avec le soutien des troupes de la légation japonaise, il fixe la date du coup d'État au 4 décembre 1884. Ses partisans se rendent maîtres du palais royal ainsi que de la personne du roi, exécutent tous les chefs modérés et mettent au point leur programme. Cependant, la réaction chinoise est si rapide que ce dernier n'aura pas le temps d'être rendu public. Yuan Shi-kai et 3 000 hommes attaquent le palais que ne défendent qu'une centaine de Japonais. Ceux-ci parviennent pourtant à quitter Séoul avec le personnel japonais de la légation et les chefs progressistes. Un nouveau traité est signé entre la Corée et le Japon, puis entre celui-ci et la Chine en 1885. Les deux parties s'engagent à retirer leurs troupes de la capitale.

L'atmosphère politique est donc critique en Corée dans les années 1880. Le Japon et la Chine y jouent une partie d'échecs qui ne prendra fin que dans les dernières années du siècle, à la suite de la guerre sino-japonaise. L'empire japonais en sortira gagnant, établissant en une dizaine d'années les bases nécessaires à la future colonisation de la péninsule⁶⁸².

Pendant cette période de mutations, d'ouverture, mais aussi de conflits, comment la conclusion du traité entre la Corée et la France s'organise-t-elle ?

B – La signature du traité d'amitié, de commerce et de navigation avec la France

« Les négociations amorcées pour l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Corée, faites à partir de Dillon, consul général à Tientchin, qui insistait pour l'insertion d'une phrase en faveur de la liberté d'évangéliser dans le traité, demandèrent du temps pour faire que les Coréens comprennent favorablement la signification de ces mots.

« Au bout de six entretiens, qui eurent lieu pendant un mois, les négociations coréano-françaises obtinrent un bon résultat et aboutirent, en juin 1886, à la signature et à la ratification du traité par Cogordan, envoyé plénipotentiaire de la France et Kim Man-sik, représentant de la Corée.

« Bien qu'il y avait un écart entre l'arrière pensée de la France, qui donna l'accent sur la liberté d'évangélisation autrement que les autres pays occidentaux [...] et celle de la Corée, qui voulait stipuler dans ce traité la médiation de la France en cas de conflit, ce traité marque le point de départ pour le progrès dans les relations coréano-françaises⁶⁸³. »

682. Voir à ce sujet la note en date du 6 août 1883, archives du ministère des Affaires étrangères, *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55 : 1854 à 1889, f^os 43-52. On y évoque les liens de vassalité entre la Corée et la Chine, les nouveaux intérêts russes et japonais, les incidents franco-coréens et américano-coréens des années 1860 et 1870, les intentions et les efforts du Japon pour écarter toute autre influence étrangère de la péninsule, les traités avec les pays d'Occident dans les années 1880, etc. On y fait aussi le point sur la situation internationale de la Corée au cours de cette année importante, et sur les dangers pour la France de discuter directement avec la Corée, au risque d'obtenir un traité moins favorable que celui passé avec les Chinois qui en profiteraient pour le changer. Cette note, l'une des plus complètes de l'époque, résume merveilleusement la pluralité des problèmes que rencontre la Corée à ce moment important de son devenir.

683. Ch'oe Sök-u, « Sur la conclusion du traité d'amitié et de commerce entre la Corée et la France », Colloque international du centenaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France, au sujet de « Cent ans de relations diplomatiques Corée-France : rétrospective et perspective », organisé par la Société coréenne pour l'histoire

On voit effectivement ici combien la France et la Corée tentaient l'une comme l'autre de parvenir à des objectifs différents. Toutefois, le traité ne se limite ni à la protection des missionnaires ni à l'assistance diplomatique française. Aussi faut-il nous y arrêter un moment afin de le mieux comprendre.

a – La mission Dillon en 1882⁶⁸⁴

Le ministre de France à Pékin, Frédéric-Albert Bourée, tente vis-à-vis de la Corée une politique de présence discrète, en « seconde ligne, jamais en pointe, mais toujours insusceptible de contournement ou de marginalisation⁶⁸⁵ ». Sans attendre l'avis de son ministère, il confie une mission exploratoire et préparatoire au consul de Tien-Tsin, Charles Dillon. Le 7 juin 1882, la canonnière le *Lutin* dépose celui-ci à Séoul où l'accueil est cordial⁶⁸⁶. Il rapporte de ses entretiens avec les autorités coréennes une déclaration écrite. Elle enregistre l'acceptation par le roi de la demande française de signer un traité comparable à ceux des Anglo-Saxons. Un accord de principe est donc obtenu sans que le contenu en soit défini. La France ayant dans le même temps donné son accord, Frédéric-Albert Bourée est autorisé à se rendre à Séoul, ce qui ne peut se faire facilement pour des questions de protocole (les autres États s'étant présentés avec une flotte importante, la France ne pouvait envoyer son représentant sur une unique canonnière). Pendant que l'on tente de régler ce problème, la mutinerie éclate à Séoul, suivie par l'intervention chinoise puis par les traités nippo-coréen, sino-coréen et sino-nippon. Frédéric-Albert Bourée ne souhaite pas aller en Corée pendant les troubles. Il considère de plus que les nouveaux développements de la suzeraineté chinoise sur la péninsule peuvent lui permettre de négocier à Pékin. Fin 1882, il reçoit de son gouvernement les pleins pouvoirs pour traiter avec la Corée depuis la Chine. Le conflit franco-chinois relatif au Tonkin ajourne les discussions pendant trois ans.

b – La mission Cogordan en 1886⁶⁸⁷

Georges Cogordan, successeur de Frédéric-Albert Bourée à Pékin, signe le 26 avril 1886 un nouveau traité de commerce franco-chinois, lequel lui permet, dans un même temps, de reprendre les discussions avec Séoul. Malgré le traité entre la Chine et le Japon qui les place d'égal à égal en Corée, l'empire du Milieu garde une influence très forte sur la cour. Le ministre de France compte donc sur l'aide chinoise lorsqu'il arrive à Chemulp'o sur le *Turenne*, alors que l'y attendent le croiseur le *Primauguet* et la canonnière la *Vipère*. L'accueil coréen est des plus courtois, et tout se passe très bien du point de vue du protocole. Pourtant, une fois à Séoul, en séance de travail, les négociations prennent un tour plus difficile, dont nous avons déjà esquissé les raisons. Les Coréens sont méfiants à l'égard de l'influence possible des propositions françaises sur leur propre culture. Celles-ci prennent effectivement en compte la présence des missionnaires et sont donc plutôt de nature idéologique, distinctes des seuls objectifs commerciaux qui ont animé les traités signés avec les autres pays occidentaux. À ce sujet, les dépêches du ministre des Affaires étrangères à son représentant en Chine sont claires :

politique et diplomatique, Séoul, P'yöngmin-sa, 1986 (韓國修交 100周年記念 國際學術會議, 韓佛外交史 1886-1986, 韓國政治外交史學會 - 한국수교 100주년기념 국제학술회의, 한불외교사 1886-1986, 한국정치외교사학회, 서울, 평민사, 1986), p. 236. Les références aux conférences contenues dans cet ouvrage ne seront indiquées que sous la mention « Colloque du centenaire ».

684. Cf. au sujet de la mission Dillon les archives du ministère des Affaires étrangères, *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^{os} 48, 91, 92, 117 ; *Correspondance commerciale, Shangai*, vol. 7, f^o 227.

685. Jean-Claude Alain, « Les relations de la France avec la monarchie coréenne pendant le règne de Kojöng, dernier souverain de Corée, 1864-1907 », *Colloque du centenaire*, p. 267.

686. Service historique de la Marine, BB⁴, vol. 1194.

687. Sur la mission Cogordan, voir les archives du ministère des Affaires étrangères, *Mémoires et documents, Asie*, vol. 55, f^o 163 ; *Correspondance politique, Corée*, vol. 1, f^{os} 10, 68, 158 ; vol. 2, f^{os} 30, 32.

« [...] à côté d'intérêts identiques [à ceux des Américains, des Anglais et des Allemands], nous avons charge d'intérêts [...] qui nous sont propres, je veux parler de la protection des missions catholiques qui nous est exclusivement dévolue ; [...] nous devons tendre à assurer, s'il est possible, aux missionnaires catholiques en Corée, la même liberté d'action que le traité de Tien Tsin leur a garantie dans l'Empire du Milieu [et] tout au moins notre protection en tant que Français, en écartant toute clause qui pût nous être opposée un jour, si nous avons à demander réparation au gouvernement de Séoul pour de mauvais traitements infligés à des religieux⁶⁸⁸. »

Le but est donc de régulariser une situation de fait en obtenant pour les missions la libre circulation des personnes dans l'ensemble du royaume, et non pas dans les seuls ports ouverts aux nations étrangères. Comptant sur l'influence de la Chine, Georges Cogordan pense pouvoir obtenir l'équivalent du traité de Tien-Tsin. Il doit pourtant constater que le côté coréen montre une certaine hostilité envers les chrétiens et refuse donc l'octroi d'un régime différent pour les Français. Pour Séoul, dans un premier temps, pas de droit de résidence pour les missionnaires. Pourtant, les choses vont se régler, car le roi et la reine ne sont pas défavorables à la France, ni non plus Owen Nickerson Denny, conseiller à la cour, ancien consul des États-Unis à Tien-Tsin. Le traité est finalement signé le 4 juin 1886. Il comprend 13 articles suivis d'une part d'un *Règlement applicable au commerce français en Corée* – qui touche trois points : 1. Entrée et sortie des navires ; 2. Débarquement et embarquement de cargaison, paiement des droits ; 3. Mesures fiscales –, d'autre part d'un *Tarif d'importation* et d'un *Tarif d'exportation*. Le parlement français autorise le président de la République à ratifier le traité. Les députés votent le 15 février 1887 et les sénateurs le 4 avril. La loi de ratification est promulguée le 8 avril. L'échange officiel des exemplaires (un en français et un en chinois) a lieu à Séoul le 30 mai, lors de la seconde mission Cogordan⁶⁸⁹.

Nous ne pouvons pas ici examiner l'ensemble de ce traité, dont la plus grande partie relève des catégories habituelles à ce type de document (juridiction consulaire, modalités des échanges commerciaux, accès aux ports, etc.). Arrêtons-nous pourtant à l'article n° 1 et à l'article n° 9. Le premier servant aux Français à défendre le neuvième.

La première clause de l'article n° 1 établit donc la paix et l'amitié entre la France et la Corée :

« Il y aura paix et amitié perpétuelles entre le Président de la République française, d'une part, et Sa Majesté le roi de Corée, d'autre part, ainsi qu'entre les ressortissants des deux États, sans exception de personnes ni de lieux. Les Français et les Coréens jouiront, dans les territoires relevant respectivement des Hautes Parties contractantes, d'une pleine et entière protection pour leurs personnes et leurs propriétés⁶⁹⁰. »

Cette dernière partie va aider la mission Cogordan à faire passer la seconde clause de l'article n° 9, dont l'interprétation par le côté français est clairement en faveur de l'activité des missionnaires :

« Les Français qui se rendraient en Corée pour y étudier ou y professer la langue écrite ou parlée, les sciences, les lois ou les arts, devront, en témoignage des sentiments de bonne amitié dont sont animées les Hautes Parties contractantes, recevoir toujours aide et assistance. Les Coréens qui se rendront en France y jouiront des mêmes avantages⁶⁹¹. »

Le traité signé, les relations vont donc pouvoir commencer de manière officielle entre les deux pays.

688. Archives du ministère des Affaires étrangères, *Correspondance politique, Chine*, vol. 60, dépêche n° 103 du 22 novembre 1882.

689. Ministère des Affaires étrangères, *Séoul*, vol. 1.

690. Cf. Ch'oe Sök-u, *Documents relatifs à l'histoire des relations franco-coréennes (1846-1887)*, p. 647.

691. *Ibid.*, p. 655. Cela n'empêche pas Henri de Gavardie, sénateur, de demander à ce que soit mentionnée de manière précise la possibilité pour les missionnaires de pouvoir prêcher (séance du Sénat du 15 février) : *ibid.*, p. 681.

Ce qui n'empêchera en rien les problèmes rencontrés par les missionnaires en province ou encore les problèmes posés par eux, et cela jusqu'en 1901, ce qui sera à l'origine de la venue de Pierre Loti en Corée⁶⁹².

2 – De nouvelles références pour une Corée nouvelle

Dans les années 1880 donc, la situation de la Corée change en profondeur, le pays s'ouvre peu à peu en cédant à l'insistance occidentale et dans le contexte de la querelle entre Chinois et Japonais. Trois textes faisant suite à la série qui relate les événements de Kanghwa – pourtant non publiés par des membres de cette dernière expédition ni par des missionnaires – signalent cette nouvelle possibilité d'ouverture, et plus particulièrement les relations commerciales qu'elle va favoriser. Par leur manière de présenter la péninsule avant le traité franco-coréen, ces textes dénotent et annoncent d'autres méthodes de représentation de la Corée : celles des orientalistes, mais aussi celles des « voyageurs », deux groupes nouveaux qui seront en quête de la profondeur qu'annonçait Voltaire : la profondeur de la culture coréenne la plus ancienne tout comme celle de la réalité géographique d'une terre repliée dans ses montagnes et pourtant officiellement ouverte.

A – Gaston Baudens

« Nos affaires du Tonkin réglées avec la Chine, le traité de commerce qui nous ouvrira les provinces du Sud conclu, nous aurons à profiter de notre nouvel ascendant sur le Céleste-Empire pour assurer notre situation en Corée. [...] Le moment nous paraît donc bien choisi pour résumer toutes les données que nous possédons actuellement sur ce pays encore en partie fermé et sur ses habitants, comme pour indiquer la situation faite présentement aux étrangers. »

La plus pertinente de ces références est celle qui s'ouvre ainsi. Il s'agit de *La Corée* de Gaston Baudens en 1884⁶⁹³, qui donne en une quarantaine de pages un aperçu assez complet (pour la première fois destiné à un public large) des huit provinces de la péninsule, accompagné de dix cartes précises de chacune d'elles. L'auteur introduit la géographie, la vie sociale, la religion, l'éducation et la situation diplomatique de la Corée sans y avoir été et en utilisant à la lettre les informations relevées par William E. Griffis, au point de répéter certaines de ses erreurs.

Même s'il s'agit d'une présentation de seconde main, *La Corée* reflète l'esprit du temps et surtout bénéficie d'une bonne capacité à résumer les informations tout en proposant un point de vue analytique

692. Les archives du ministère des Affaires étrangères contiennent un certain nombre de notes relatives à la liberté religieuse en Corée à partir de 1888, année du premier volume de la *Correspondance politique, Corée* (cf. vol. 1, f^{os} 181-182). Cf. aussi, dans ce même volume et toujours au sujet des missionnaires, f^{os} 7, 43, 44, 50, 67, 115, 191-204 ; vol. 2, f^{os} 15, 16, 25, 30, 72-74, 90-93, 109-111, 258, 268 ; vol. 3, f^{os} 39, 40, 95-97, 99-103, 121-124 ; vol. 4, f^{os} 222, 223, 306.

693. *La Corée. Géographie, organisation sociale, mœurs et coutumes, ports ouverts au commerce japonais, les traités*, Paris, Berger-Levrault, 1884. Le lieutenant de vaisseau G. Baudens (disposant en tête de son ouvrage la référence « *Corea, the Hermit Nation*, by W. Griffis, author of *The Mikado's Empire*. London, Allen. 1882. In-8° ») précise que pour découvrir la péninsule, « nous ne pouvons prendre un meilleur guide que M. Griffis, et que nous allons feuilleter l'ouvrage qu'il vient de publier sur la Corée. L'auteur est surtout un compilateur, et nous sommes entièrement de son avis quand, dans sa préface, il dit qu'un compilateur en état de contrôler les sources de ses informations et suffisamment maître de son style, se trouve être l'homme le plus apte à présenter un travail utile au lecteur moderne, si désireux de tout connaître dans le moins de mots possible. » Malgré l'avantage que semble y voir G. Baudens, la compilation de W. E. Griffis présente des inconvénients. Celui par exemple de perpétuer certains mythes « non contrôlés », comme celui des alligators, que W. E. Griffis était allé chercher dans l'édition de G. J. Saagman (1668) du récit de H. Hamel.

nouveau. L'ouvrage dessine les thèmes à venir. Ainsi par exemple de la rapide présentation du rôle de la montagne que nous connaissons bien, de l'isolement voulu également, puis enfin de la particularité culturelle de la Corée en tant que pays « seuil » et de son ouverture au commerce alors que la Chine et le Japon s'y font de plus en plus puissants. Ainsi, enfin, du caractère des Coréens vis-à-vis des étrangers, par lequel on commence à entrevoir une transformation dans l'image du « sage oriental » alors que le peuple même semble rester inoffensif :

« Ce trait principal de la géographie physique de la péninsule détermine toute sa configuration, son climat, son système des eaux, ses divisions politiques et ses barrières naturelles. [...] La Corée a voulu vivre pendant des siècles dans un isolement complet. Elle a dévasté ses côtes pour enlever aux marins la tentation d'y aborder. Entre elle et la Chine, elle a établi une zone neutre de pays inhabité, désert de 20 lieues de large⁶⁹⁴. Pour la créer, on détruisit, il y a trois cents ans, quatre villes et de nombreux villages. [...] Dans son isolement voulu, la Corée a gardé deux portes, sur le monde extérieur, l'une à Fusan, sur la mer qui regarde le Japon, l'autre à Ai-chiu, dans le Nord-Ouest, sur la frontière chinoise.

« Placée si défavorablement entre deux nations rivales, la Corée a toujours été une riche proie convoitée par la Chine et le Japon. Depuis les invasions des premiers temps de l'histoire jusqu'à l'arrivée des Russes sur le Tumen, d'où ils menacent sa frontière, le Chō-sen a toujours été inquiet ou ravagé par des ennemis acharnés. Néanmoins, la Corée est toujours restée Corée, un pays autochtone ; le peuple est coréen, plus rapproché peut-être du Japonais que du Chinois, mais en langage, politique et mœurs, il diffère des deux. De même que l'Irlande n'est ni l'Angleterre ni l'Écosse, le Chō-sen n'est ni la Chine ni le Japon. C'est de la Corée que le Japon a reçu, avec la religion de l'Inde, la littérature et la culture intellectuelle de la Chine. Le Japon est devenu dans ces derniers temps le grand ami de la Corée, et s'est donné comme tâche l'ouverture de la péninsule. À Fusan et Gensan, les sujets du Mikado font le commerce avec les Coréens, et ce frottement continu amènera la fusion des idées. La mauvaise réputation faite aux natifs pour leur inhospitalité et leur haine des étrangers ne doit pas être imputée au peuple ; elle revient au gouvernement et aux classes dirigeantes qui craignent de voir les paysans reconnaître l'infériorité de ceux qui les gouvernent⁶⁹⁵. »

On reconnaît là toute l'époque. La tentative d'expliquer l'ancienne fermeture tout comme l'évidence d'une ouverture prochaine. Nous sommes en pleine période de traités, et il est donc naturel de présenter le pays comme indépendant de ses deux voisins.

Moins développé que l'« Introduction » de Charles Dallet, se référant à ce qui est déjà en anglais une compilation, *La Corée* présente pourtant un second avantage : celui d'être plus accessible, car publié chez un grand éditeur du moment. C'est également un ouvrage plus facile à aborder et plus court. Il permet de compléter rapidement les informations données au grand public par les articles qui ont suivi l'expédition de Kanghwa. Il reflète également, dès les premières pages, une nouvelle réalité dans notre manière d'aborder les mondes extérieurs lointains par l'intermédiaire des « relations commerciales ». Les titres disponibles sont effectivement plus nombreux à partir de cette période. Beaucoup se donnent pour but de souligner le développement commercial de la France. Cet intérêt est aussi à l'origine de la création – parallèlement aux sociétés de géographie – d'un réseau de sociétés de géographie commerciale. Ces initiatives nous intéressent, car elles alimentent une vaste littérature et développent (comme à Lyon au début du siècle pour la Chine) des instituts qui permettent l'étude de certains pays particuliers et de leur culture. Les marchands, comme les prêtres avant eux dans un tout autre domaine, comprennent enfin que pour bien vendre et bien acheter à ces peuples du bout du monde, il peut être utile de les mieux connaître, même si leur diversité et leur identité ne sont en rien reconnues, comme en témoigne la conclusion du mince ou-

694. Qui existe encore, rappelons-le, mais entre la Corée du Nord et celle du Sud.

695. G. Baudens, *op. cit.*, p. 3-4.

vrage de Gaston Baudens :

« Le pivot de l'histoire future de l'extrême Asie est en Corée. Sur son sol se décidera le problème de la suprématie agité par la rivalité de la Chine, du Japon et de la Russie. [...] On saura bientôt si le dragon et l'homme du Nord doivent vider leurs querelles dans les vallées de la Corée. Malgré tous ces dangers, l'intégrité de ce petit royaume peut être préservée ; mais quelle que soit, au point de vue géographique, l'issue des luttes, il faut espérer que le paganisme, la bigoterie et la superstition en Corée, et dans toutes l'Asie, finiront par disparaître, et qu'à leur place la religion chrétienne, la science, les sentiments de fraternité envers l'humanité, prendront racines⁶⁹⁶. »

On retrouve dans la première phrase de cet extrait une idée que nous avons rencontrée déjà chez Henri Zuber, lequel pensait en 1873 que l'ouverture de la Corée pourrait permettre de répondre à certaines questions importantes de l'histoire passée, et fournir, dans le futur, la clé de bien des problèmes du monde. À travers l'expression hardie « histoire future », dans laquelle la péninsule a son rôle à jouer, on sent que sur le plan temporel également la Corée est considérée dans sa position de seuil, de « vallée » où se dessinent à la fois ce qui s'est passé et ce qui va se passer. Nous avons introduit déjà l'idée d'une Corée « seuil spatial », que l'on retrouve ici encore sous l'image d'un « pivot », position que l'on comprend parfaitement bien en examinant une carte des équilibres géopolitiques de la région.

Soulignons aussi cette autre idée qu'avance très franchement Gaston Baudens : la dernière phrase de l'extrait ci-dessus propose d'éliminer le côté « sauvage » et « naturel » de la Corée afin de lui conférer une autre sagesse. Nous sommes là au plus fort du discours colonial, celui qui retrouve la voie des représentations moyenâgeuses et place l'Occident au centre de « l'humanité », au centre aussi d'une nouvelle croisade religieuse et économique.

B – Maurice Jametel

Les autres textes, particuliers à cette période, que nous aimerions mentionner sont tous deux de Maurice Jametel⁶⁹⁷ : « La Corée, ses ressources, son avenir commercial » en 1881⁶⁹⁸ (article qui précède l'ouvrage de Gaston Baudens) et *La Corée avant les traités*⁶⁹⁹, « souvenirs de voyage », en 1885 (récit d'une escale à Pusan, le grand port du Sud). Nous sommes là en présence d'un texte que l'on peut opposer point par point au précédent. Maurice Jametel vient en Corée, et cela donne à son récit un aspect « pris sur le vif », d'un ton nouveau, lequel manque aux sommes ou aux synthèses de Gaston Baudens et Charles Dallet ainsi qu'aux récits pourtant originaux de l'aventure de Kanghai, trop attachés aux circonstances de l'expédition, même s'ils souhaitent faire connaître certains aspects de l'histoire naturelle de la péninsule en mettant en avant le « pittoresque ».

Il s'agit ici d'une très rapide promenade autour de la grande ville du Sud, dans laquelle les Japonais jouissent depuis dix ans déjà d'une position commerciale forte et donc d'une influence culturelle très avantageuse. Ces quelques heures permettent à l'auteur de noter des réflexions principalement basées sur ce qu'il observe de manière extrêmement simple. Il s'agit donc là de l'un des premiers témoignages vivants

696. *Ibid.*, p. 37-38.

697. 1856-1899. Élève interprète à Pékin en 1878-1880, puis gérant du consulat français de Hong Kong jusqu'en 1890, il devient ensuite professeur de chinois à l'École des langues orientales. Membre de la Société de géographie de Paris et de la Société d'économie politique, il est aussi connu comme amateur d'art et comme journaliste. Les références concernant la plupart des anthropologues et explorateurs que nous citons ici proviennent en grande partie du *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II, de N. Broc

698. *L'Économiste français*, 1881.

699. « Extrait de la *Revue de géographie* », Institut de géographie de Paris, Charles Delagrave, 1885.

d'une « visite de curiosité », qui annonce le style à venir des « récits de voyage », mais qui est aussi l'un des tout premiers reportages « journalistiques » sur la Corée. Maurice Jametel porte son attention sur des points qui ne nous sont pas inconnus, mais qui sont ici donnés dans leur contexte.

L'intérêt de ce récit ne s'arrête pourtant pas là, car s'y ajoute une tentative de l'auteur de rapprocher ses observations de connaissances plus larges sur la Corée, mais surtout de notions théoriques qui la dépassent et dépendent largement des recherches du moment, autant en géographie qu'en histoire. Prenons deux exemples. Le premier concerne les Coréens et commence alors que Maurice Jametel vient d'assister à une scène de dispute, acceptée de manière fort calme par un passant. Malgré sa longueur, nous citerons une partie de ce texte qui montre bien la « manière » de Maurice Jametel :

« L'homme que vous venez de voir, me dit Ynamoura, est ce que les Coréens appellent un Tsochi, c'est-à-dire un étudiant qui a passé avec succès le premier examen [...] [...] Le récit de mon *cicerone* m'avait vivement intéressé. L'obligation où sont les étudiants, qui échouent au second examen, de se représenter au premier avant de pouvoir re-concourir pour le titre de *Djincka*, me semble en effet indiquer, chez les hommes d'État coréens, des idées fort pratiques en fait d'instruction publique. Le système qu'ils ont adopté me paraît des mieux combinés pour éviter les préparations trop rapides, et les succès dus bien plus à la chance qu'au mérite. Quoique bien moins compliqué que les réformes qui ont été faites récemment, dans les modes d'examen, en France et en Allemagne, à seule fin d'atteindre ce même but, il ne doit cependant pas être moins efficace qu'elles, et il y aurait peut-être avantage à les implanter en Occident. [...]

« Ce respect des masses pour le savoir, même sans qu'il ait pour accompagnement la puissance, nous semble indiquer, chez les populations coréennes, une indépendance d'idées qui contraste singulièrement avec la tendance déplorable que nous avons, en Occident, à ne considérer la science que comme un meuble inutile, si elle n'a, pour la faire valoir, l'éclat des honneurs qui ne s'obtiennent le plus souvent que par l'intrigue. Au reste, le peu que j'ai eu à faire aux Coréens m'a donné une haute idée de leur caractère. Ils ont cette rudesse et cette simplicité d'instinct qui, mise au service d'une honnêteté dépourvue d'artifices, cache souvent une grande délicatesse de sentiments sous des dehors presque sauvages. Là encore, j'ai retrouvé une excellente application de la méthode de mon savant maître en géographie, M. Ludovic Drapeyron. L'aspect rude et âpre du sol laisse deviner le caractère de ses habitants ; puis, cet effet et cette cause, agissant et réagissant tour à tour l'un sur l'autre à travers les siècles, forment l'histoire du peuple coréen, et nous expliquent pourquoi il a passé sa vie à jouer le rôle d'une proie débonnaire que l'astuce chinoise et japonaise se sont disputée sans trêve ni merci, et cela, alors que le courage sauvage des Coréens semblait plutôt les destiner au rôle de conquérant qu'à celui de conquis⁷⁰⁰. »

Deux choses retiennent ici notre attention. Premièrement, le nombre important de sources. L'observation d'une scène sur la route, les explications données par le guide japonais, le résultat des observations du caractère des habitants, la constatation de la réalité politique du pays dans l'histoire, un certain nombre de connaissances théoriques en géographie : tout cela contribue à donner une description richement illustrée, entre l'ouvrage savant et la relation de voyage. Deuxièmement, la conjugaison du couple de nos plus vieilles images. Ainsi celle du « bon sauvage », ou « homme naturel », qu'une nature difficile rend rude, simple, mais honnête et dénué d'artifice :

« [...] quoique l'organisation sociale de la Corée soit un composé des théories chinoises et japonaises, les habitants de ce pays appartiennent bien certainement à la grande famille des Tartars. Je crois devoir prévenir le lecteur que cette opinion m'est toute personnelle. Mes connaissances en anthropologie se réduisant à zéro, il m'a été impossible de rattacher le rameau à une branche de l'espèce humaine à l'aide de l'angle facial, de la forme des cheveux et de leur longueur ; les bases de

700. Maurice Jametel, *La Corée avant les traités*, p. 50-51.

mes appréciations sont beaucoup plus simples. Les Coréens – ceux que j’ai vus du moins – sont très grands, de constitution sanguine, nerveux et bien plantés. Leur apparence rappelle plutôt la sauvagerie du Mongol, que l’astuce du Chinois ou la légèreté du Japonais. Dans les classes pauvres, cette apparence est même si accentuée qu’elle produit une mauvaise impression. Nos porteurs sont en guenilles, leurs cheveux roides et drus retombent de chaque côté du front, et donnent quelque chose de féroce à leur physionomie. Puis, ils sont courageux et réfléchis, qualités dont l’une est inconnue aux Chinois, tandis que l’autre est fort peu répandue parmi les Japonais. Tous ces signes me portent à croire que les Coréens doivent être proches parents des Mongols, ce qui n’a rien de bien étonnant, si on se rapporte à leur histoire, telle que vous la racontent les historiens chinois⁷⁰¹. »

On retrouve aussi dans ce passage une autre image : celle du « sage oriental » attaché à l’instruction comme source de la sagesse du pouvoir. D’une manière qui se veut à la fois très directe et basée sur la confrontation – mais aussi d’une manière plus académique, qui laisse préfigurer la coréanologie naissante –, en utilisant des données géographiques et des classements alors en vogue, ce passage perpétue les invariants coréens que nous rencontrons chez de Guillaume de Rubrouck puis chez Hendrick Hamel, Jean-Baptiste Régis et Voltaire.

Les autres motifs présentés par Maurice Jametel sont traités de la même façon, c’est-à-dire avec un recours constant à des documents antérieurs qui viennent compléter la découverte et lui donner un caractère bien différent de celui que prennent les témoignages des marins, des missionnaires et des simples touristes. Sa visite de la boutique d’un papetier s’appuie par exemple sur ses propres observations⁷⁰². Elle est pourtant introduite par la connaissance d’anciennes « annales de ces régions » et par la mention d’un autre ouvrage de l’auteur relatif à l’encre de Chine qu’il dit avoir été inventée par les Coréens⁷⁰³. Elle se conclut par la mention de la lecture « d’un ouvrage de M. Pietro Savio⁷⁰⁴ ». Lorsqu’il évoque la céramique, il tente aussi d’ancrer ses recherches dans un savoir plus sûr et se réfère bien évidemment à la collection d’Albert-Jules Jacquemart⁷⁰⁵.

Nous pouvons noter entre Gaston Baudens et Maurice Jametel deux points communs représentatifs de l’époque. D’une part, ils s’intéressent à la Corée au moment de son ouverture et offrent des informations ou des moyens de découverte nouveaux, encore jamais utilisés. La Corée dont ils nous parlent n’est plus celle des missionnaires ni même des expéditions maritimes. L’intérêt est évident : on cherche à mieux comprendre un peuple « nouveau » de manière pratique. Ils écrivent pour de futurs visiteurs et même de possibles investisseurs, ce qui n’est pas le cas de Hendrick Hamel qui ne fait que relater son aventure, ni de Jean-Baptiste Régis qui amasse des connaissances dans un but « politique », ni encore des marins de Kanghwa qui participent à l’intérêt français du moment pour les voyages et les grandes entreprises de colonisation.

D’autre part, ils construisent leur description sur des bases académiques que viennent compléter, surtout dans le cas de Maurice Jametel, une observation rapide et documentée sur le terrain. Nous sommes donc bien là face au pur produit de ce que peut représenter un ouvrage destiné aux nombreuses socié-

701. *Ibid.*, p. 62.

702. *Ibid.*, p. 58-59.

703. « Voir ce que nous disons sur ce sujet dans l’introduction (p. 25) de notre livre : *L’encre de Chine, son histoire et sa fabrication*, ouvrage couronné par l’Institut de France, Paris, Ernest Leroux, 1882. » Sur le même sujet, précisons que John Barrow rappelle que les Chinois reconnaissent qu’ils doivent aux Coréens une méthode plus perfectionnée pour fabriquer l’encre. Cf. Xavier Walter, J. Barrow, *Un Anglais en Chine au XVIII^e siècle*, préface d’Alain Peyrefitte, Paris, Payot, coll. « Histoire », 1994.

704. Dont la référence est donnée dans une note de bas de page : « *La prima spedizione italiana nel intorno del Giappone di Pietro Savio*, Milan, 1873 ». Travail remarquable par les renseignements qu’il contient sur l’élevage des vers à soie au Japon.

705. Auquel on doit – M. Jametel ne le signale pas dans son ouvrage – une *Histoire de la céramique. Étude descriptive et raisonnée de poteries de tous les temps et de tous les peuples* (1873) qui présente au moins une pièce coréenne.

tés de géographie qui naissent alors dans plusieurs villes de France, ainsi qu'aux sociétés de géographie commerciale, nous l'avons vu, qui tentent de répondre aux nouveaux besoins d'un pays – le nôtre – qui se sent de plus en plus à l'étroit⁷⁰⁶.

S'ils mettent en scène des intérêts nouveaux pour les relations commerciales avec la Corée, ces textes, écrits juste avant la signature du traité entre la France et la péninsule, dénotent aussi un désir profond de fournir des renseignements plus précis sur le pays, son origine, sa géographie et son histoire. Nous ne sommes pas loin du XVIII^e siècle, mis à part le fait que la Corée est ici toute proche et presque accessible. De plus, certains s'accordent à penser que le « royaume ermite » a un rôle à jouer dans le devenir de cette région, ce qui est à l'origine d'ouvrages comme ceux-ci.

Ainsi y trouve-t-on des informations qui sont à la fois celles que vont bientôt rassembler des orientalistes, mais aussi celles que vont rechercher les « voyageurs » et les « touristes » qui vont venir en Corée pour explorer l'intérieur du pays et « l'expérimenter ». Les uns comme les autres vont pouvoir, grâce au traité, bénéficier d'une structure d'accueil plus stable à Séoul, ce qui facilitera, par exemple, les recherches académiques d'un Maurice Courant tout autant que les visites scientifiques d'un Charles Varat, ou encore les promenades poétiques d'un Georges Ducrocq⁷⁰⁷. Le style de présentation que nous trouvons chez Gaston Baudens et Maurice Jametel ne se limite pas à la période précédant les traités. On le retrouve au siècle suivant avec les présentations de la péninsule dans les dictionnaires, mais aussi sous la plume de certains diplomates comme Léon Vincart, « consul général de Belgique à Séoul », qui publie *La Corée*⁷⁰⁸ en 1901, description de type encyclopédique qui se compose de deux parties, la première faisant un état des lieux de la civilisation du pays⁷⁰⁹, la seconde relevant les caractéristiques intéressantes pour de possibles relations commerciales⁷¹⁰.

Nous assistons donc à un rapprochement avec la Corée, à un dépassement du stade de l'impression pour atteindre une phase de description enfin rendue possible par l'accès ouvert au pays. Mais avant d'en arriver aux récits de voyage et aux « touristes » qui marqueront ce que nous pouvons appeler « l'expérimentation », arrêtons-nous sur une autre catégorie de descriptions, celles des « scientifiques » et des « orientalistes ». Ils ne sont pas encore des « coréanologues », mais portent depuis un certain temps déjà un intérêt réel à la Corée.

706. À la fin du siècle, les références commerciales se feront encore plus nombreuses, tels les articles d'Albert-Auguste Fauvel : « Tché-nampo, nouveau port coréen », *Bulletin de la Société de géographie*, 1898 ; « La Corée, 1904 », *Bulletin commercial de l'Asie française*, 1904. A.-A. Fauvel, officier de marine, est diplômé de mandchou de l'École des langues orientales. En tant qu'économiste, il s'intéresse à la pénétration européenne en Extrême-Orient, aux ressources industrielles de la région, à son commerce, à ses ports, au développement de ses chemins de fer. Inspecteur des Messageries maritimes après avoir travaillé dans les douanes chinoises, il découvre les richesses économiques de la Malaisie et de la Corée, que la guerre sino-japonaise a mises à l'ordre du jour. Il est ainsi le premier français à décrire le nouveau port de Chunampo, que les Japonais ont créé au nord de la péninsule, face à la Chine.

707. Rappelons que le traité mentionne la possibilité pour les deux parties d'envoyer chez l'autre des personnes dont le but est d'étudier ou de voyager dans le pays.

708. Extrait du *Recueil consulaire belge*, tome 113, Bruxelles, P. Weissenbruch, imprimeur du roi, éditeur, 1901. Sur les relations entre la Belgique et la Corée, voir : ambassadeur André Mernier, *Belgique-Corée, visite royale et relation centenaire*, ministère des Affaires étrangères, du Commerce extérieur et de la Coopération au développement, Bruxelles, 1992.

709. « Géographie physique » ; « Climat » ; « Ethnographie » ; « Histoire de la Corée » ; « Gouvernement et administration » ; « Tribunaux et tortures » ; « Langue et écriture » ; « Religions » ; « Habitations et rues » ; « État social » ; « Mœurs et coutumes » ; « Mariage » ; « Jeux ».

710. « Culture » ; « Chasse et pêche » ; « Industrie et commerce » ; « Maison de commerce » ; « Ouvriers et domestiques ».

3 – La coréanologie naissante

La signature du traité d'amitié, de commerce et de navigation entre la Corée et la France contribue à l'établissement de structures permanentes, lesquelles facilitent l'implantation commerciale, technologique, religieuse et culturelle de la France dans la péninsule. Elle permet ainsi une approche scientifique plus confortable et donc une connaissance plus profonde et plus variée d'un royaume encore connu de façon partielle, ce que rappellent les premières études. Il s'agit principalement de la légation de France – à laquelle il faut ajouter la mission française centrée autour de la cathédrale de Myōng-dong et l'école française animée par Émile Martel⁷¹¹, ces deux structures datant des dernières années du siècle et étant présentées par Georges Ducrocq, nous y reviendrons –, où va officier Victor Collin de Plancy⁷¹², diplomate lucide, collectionneur attentif et averti, favorisant les importants travaux de Maurice Courant qui travaille sous ses ordres à la fin du siècle et rassemblant des collections diverses qu'il sait partager et faire apprécier.

Comptant désormais sur un accueil stable et des connaissances mieux assurées du pays, sur une « présence » française attentive, les orientalistes et spécialistes de l'Orient peuvent découvrir de manière plus directe la culture coréenne, rassemblant études générales, monographies et documents divers qui forment le fonds originel méconnu mais bien fourni de la coréanologie actuelle⁷¹³. En plus des études réalisées sur place durant cette période, il nous faut souligner l'importance des larges collections d'objets et de livres, achetées à partir de cette époque par Victor Collin de Plancy (livres et céramiques pour lui-même, livres pour l'Institut national des langues et civilisations orientales, objets divers pour le pavillon coréen de l'Exposition universelle de Paris en 1900, etc.) et par Charles Varat (anthropologue et « explorateur » envoyé en Corée en 1888 avec lettre du ministère de l'Instruction publique, qui collecte des objets à caractère ethnologique et sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant), aujourd'hui réparties entre le musée Guimet, le musée de l'Homme et la Bibliothèque nationale. Certaines communications réalisées durant les

711. Émile Martel (1874-1949) arrive en Corée en 1897, à 23 ans, après des études de littérature à l'université de Saint-Étienne. D'abord professeur à Shanghai, il vient ensuite en Corée pour y rester cinquante-deux ans. Il dirige d'abord l'école française de 1897 à 1905, puis travaille comme enseignant dans diverses structures dont l'université Keijo. Cf. Lee Dong-u, *Précis de didactique du français contemporain*, Séoul, Hakmunsa, 1982.

712. Consul et commissaire du gouvernement français de 1888 à 1891, puis consul général et chargé d'affaires de 1896 à 1900, ministre plénipotentiaire chargé du consulat général et chargé d'affaires de 1901 à 1903, enfin ministre plénipotentiaire chargé des fonctions de ministre résident de 1904 à 1905. De 1891 à 1895, il est remplacé par Hippolyte Frandin, auteur d'un récit de voyage sur le pays (En Corée, 1905). Sur V. Collin de Plancy, voir la notice nécrologique d'H. Cordier dans le tome XXI de T'oung Pao (通報), « Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie orientale (Chine, Japon, Corée, Indo-Chine, Asie centrale et Malaisie) », 1922, p. 445. V. Collin de Plancy est à l'origine du fonds de livres coréens anciens de l'Institut national des langues et civilisations orientales. Ses collections personnelles de livres sont mises en vente à l'hôtel Drouot, du 27 au 30 mars 1911, où la Bibliothèque nationale en acquiert une centaine. À cette occasion fut édité par Me André Desvouges, commissaire-priseur, et Ernest Leroux, expert, le catalogue Collection d'un amateur, objets d'art de la Corée, de la Chine et du Japon, Paris, Ernest Leroux, 1911.

713. Mais aussi le fonds de renseignements à caractère scientifique : cf. J. Cardot, « Mousses nouvelles du Japon et de la Corée », *Bulletin de l'Herbier Boissier*, n° 2/VII, 1907, p. 709-716 ; n° 2/VIII, 1908, p. 331-336 ; *Bulletin de la Société de botanique*, n° II/1, 1909, p. 120-132 ; n° II/3, 1911, p. 275-294 ; P. Chizallet, « Le Keum kang-san », *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris*, n° 9/106, octobre 1930, p. 633-638 ; H. Christ, « Fougères d'Extrême-Orient. I. Felices Faurieanae Coreanae », *Bulletin de l'Académie internationale de géographie botanique*, 1909, p. 146 ; B. Hackel, « Supplementia enumerationis Japoniae, Formosae, Coreae », *Bulletin de l'Herbier Boissier*, no 2/IV, 1904, p. 522-532 ; H. Leveille, « 1. Clef des Polygonum de Chine et de Corée » et « 2. Clef des Artemisia chinois et coréens », *Bulletin de la Société botanique de France*, n° 57, 1910, p. 443-450 et 466-470 ; *id.*, « Contribution à la flore du Japon », *Revue scientifique du Bourbonnais et du centre de la France*, n° XVIII/203, 1904, p. 164-167 ; *id.*, « Nouveautés chinoises, coréennes et japonaises », *Bulletin de la Société botanique de France*, n° 51, 1904, p. 422-424 ; J. Taczanowski, *Liste des oiseaux recueillie en Corée, par M. Jean Kalmouski*, 1888 (R.A.S. XX, 2732) ; E. Vaniot, « Compositae Coreanae novae a R. P. Urb. Faurie lectae et ab E. Vaniot et H. Leveille determinatae », *Bulletin de l'Académie internationale de géographie botanique*, 1909, p. 139-145.

dernières années du siècle ne sont ainsi redevables qu'à ces collections, écrites par des auteurs (Henri Chevalier, Anatole Billequin, etc.) qui ne font pas le voyage, mais profitent des pièces rapportées par d'autres.

A – Léon de Rosny

Léon de Rosny⁷¹⁴ n'est jamais venu en Corée et n'a pas non plus bénéficié de manière indirecte de l'ouverture du pays, puisque ses travaux sur la péninsule datent de la période comprise entre 1859 (avant l'expédition de Kanghwa) et 1878 (avant la signature des traités). Se situant ainsi complètement en marge de l'actualité des relations entre la Corée et la France, il n'a d'ailleurs jamais réalisé de voyage significatif en Asie. Cela ne l'empêche en rien d'être professeur de japonais durant la même période et de jouer un rôle important au tout début de la coréanologie. Il est effectivement le premier à écrire de manière régulière des communications sur la langue, la géographie et l'histoire du royaume dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il tente de donner à ses recherches un certain suivi, à la fois dans le passage d'un article à l'autre, mais aussi en travaillant sur la Corée à partir de fonds véritablement scientifiques – les « annales chinoises » – dans le but de montrer l'importance de la Corée à un moment où nos missionnaires commencent très discrètement à parler d'elle.

Il publie d'abord en 1859, dans le *Journal des économistes*⁷¹⁵, un article dont le titre et le contenu en disent aussi long que celui de la revue, si on les considère en relation avec l'époque nouvelle qui s'ouvre, celle des voyages « économiques », des missions commerciales : « La presque île de Corée et son avenir ». En 1861, dans la *Revue orientale et américaine*⁷¹⁶, il livre un « Vocabulaire chinois-coréen-aino, expliqué en français et précédé d'une introduction sur les écritures de la Chine, de la Corée et de Yéso », qui marque le début de son intérêt pour l'étude comparée des langues extrême-orientales, plus particulièrement la langue coréenne⁷¹⁷. La même année, il confirme son attachement à ce champ de recherche avec *Des affinités du japonais avec certaines langues du continent asiatique*. En 1864, il persiste en signant d'une part un « Aperçu de la langue coréenne »⁷¹⁸ pour le *Journal asiatique* (dans lequel il montre combien la linguistique lui importe) et d'autre part des « Études asiatiques de géographie et d'histoire », lesquelles s'intéressent à la Corée et inaugurent son attention pour ce domaine nouveau. En 1868, deux ans après l'expédition de Kanghwa, il écrit une courte monographie de 22 pages, « Sur la géographie et l'histoire de la Corée », composée à partir de traités chinois de géographie⁷¹⁹. En 1872, dans *Variétés orientales, historiques, géographiques, etc.*, il s'intéresse à « H. Hamel et sa captivité en Corée » et propose une seconde communication « Sur la géographie physique et historique de la Corée ». Enfin, entre 1878 et 1881, dans les actes du congrès international des sciences ethnographiques, il revient sur la langue et prononce une conférence sur « L'idiome

714. L. de Rosny (1837-1914), étudie d'abord la botanique, puis le chinois et le japonais. Sans avoir fait de grands voyages en Asie, il est le pionnier des études japonaises en France. Il est surtout connu en tant que fondateur du congrès international des orientalistes, dont il préside la première session en 1873 (l'amiral P.-G. Roze participe au congrès de 1878). Ayant étudié le chinois à l'École des langues orientales, il apprend seul le japonais grâce à d'anciens manuels publiés par les jésuites au XVII^e siècle. Il inaugure le premier cours libre de japonais en 1863 et devient titulaire de la chaire en 1868.

715. 2^e série, t. XXII, 1859.

716. Tome V, 1861.

717. La démarche de L. de Rosny et celle d'une époque où l'étude des langues est mise en avant. Cf. P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, p. 136 : « L'orientalisme, disent les dictionnaires, est "la science, la connaissance de l'histoire, des langues, des peuples orientaux" ; il semble bien en effet que l'une et l'autre soient inséparables, et qu'on ne puisse étudier vraiment l'histoire des nations d'Asie, sans en connaître leurs langues et leurs littératures. »

718. Paris, Imprimerie impériale, 1864.

719. N^o 6 de la *Revue orientale*, Imprimerie orientale de V^{ec} Raybois, imprimeur de l'Athénée oriental. On doit aussi à L. de Rosny la partie consacrée aux Coréens dans la *Bibliothèque ethnographique* de Maisonneuve et Leclerc.

vulgaire de la Corée ».

Neuf références au moins, ce qui est considérable pour l'époque : quatre en relation avec l'étude de la langue, qui inaugurent ses travaux sur la Corée et montrent bien que Léon de Rosny est avant tout linguiste ; cinq traitant de l'histoire et de la géographie, qui marquent bien l'intérêt qu'il porte à une contrée encore mal connue. Lorsque Léon de Rosny travaille sur la Corée, il n'a à sa disposition que les notes de Jean-Baptiste Régis, les *Recherches sur les langues Tartares* d'Abel Rémusat publiées en 1820, ainsi que des ouvrages chinois et japonais, ses références habituelles.

Malgré le ton « colonial » imposé par l'époque, ces premiers travaux préfigurent ceux de Maurice Courant et ne souffrent que de l'absence d'informations directes sur la péninsule. Nous sentons pourtant combien Léon de Rosny est clairvoyant : en 1868, année même de son accession à la chaire de japonais de l'École des langues orientales, il écrit « Sur la géographie et l'histoire de la Corée », article de 22 pages articulé en deux parties (« I. Géographie physique » ; « II. Géographie historique ») et dont l'introduction en dit long sur un pays qu'à la suite de l'expédition de Kanghai on vient de découvrir et que les gravures tirées des dessins d'Henri Zuber ne montreront que trois ans plus tard. Le ton est directement en rapport avec le positivisme de l'époque et reflète l'atmosphère coloniale qui la caractérise. Ainsi de cette première phrase qui introduit les sciences d'Europe partant à la conquête de leur Orient, afin très certainement de l'ouvrir aux lumières du monde, tout comme Gaston Baudens souhaitera plus tard qu'il s'ouvre à la religion, aux sciences et à la fraternité d'Occident :

« Les sciences ont pris successivement possession de toutes les contrées de l'Orient, à la seule exception de la Corée. Cette péninsule, dont l'histoire remonte aux temps les plus reculés des annales asiatiques, et qui, de nos jours, compte, grâce à sa position stratégique de premier ordre, au nombre des contrées les plus importantes de l'Extrême-Orient ; cette péninsule, dis-je, rigoureusement fermée à toutes les puissances maritimes de l'Occident, demeure à l'état d'énigme, dans une obscurité d'autant plus regrettable que de sa connaissance dépend, sans doute, la solution de plusieurs des grands problèmes ethnographiques de l'ancien monde⁷²⁰. »

On rencontre ici des thèmes classiques et des motifs nouveaux. D'un côté, la chronologie ancienne de la Corée, sa position stratégique entre la Chine et le Japon, sa fermeture et le mystère donc qui entoure le pays. De l'autre les solutions que l'ouverture de la péninsule permettraient d'apporter à un certain nombre de questions qui se posent, à la fois sur les liens stratégiques de la région, mais aussi sur des problèmes scientifiques particuliers à l'Ancien Monde, ce que va noter Henri Zuber quelques années plus tard, comme nous l'avons précisé. Léon de Rosny, même s'il réalise ici un travail de cabinet, ne se place pas uniquement du côté de ses archives chinoises. On sent chez lui pointer une multitude de questions de terrain, lesquelles prennent en compte les sciences sociales (la géopolitique par exemple, très présente dans ce qui est alors la « géographie coloniale ») tout autant que les sciences humaines (l'histoire, la géographie, l'ethnographie). Il s'agit donc vraiment là d'un premier travail remarquable par l'esprit scientifique qui l'anime, mais aussi par la méthode qui le sert.

B – Maurice Courant

Maurice Courant fait faire un très grand pas à la connaissance du pays⁷²¹. Comme Léon de Rosny,

720. L. de Rosny, « Sur la géographie et l'histoire de la Corée », p. 3. Le reste de l'article est entièrement composé à partir d'annales chinoises et présente des listes de particularités géographiques et des dates importantes.

721. Voir l'article très complet de D. Bouchez, « Un défricheur méconnu des études extrême-orientales : M. Courant (1865-1935) », *Journal asiatique*, n° CCLXXI, 1983. Ce travail a été réédité dans la *Revue de Corée* (n° 20/1, printemps 1988, p. 59-106 ; et n° 20/2, été 1988, p. 75-116). M. Courant apprend le chinois et le japonais à l'École des langues orientales et entre,

il a d'abord étudié l'Extrême-Orient. Comme lui, il peut ainsi compter sur un riche savoir académique et linguistique. Mais contrairement à lui, il connaît à la fois la Chine et la Corée où il est en poste dans les dernières années du siècle (il se rend aussi au Japon). Ces deux axes de connaissances, théorique et pratique, vont prendre, pendant un temps relativement court (une dizaine d'années) les formes les plus variées (entre académisme et passion pure) d'un discours bien informé sur la péninsule coréenne.

Son premier travail « universitaire » sur l'administration sous la dynastie Chosŏn date de 1891. Des communications suivront sur les monnaies (1893), l'écriture (1895), l'histoire (1896), les arts du spectacle (1897) ou encore les cultes (1900). Telle est la face scientifique de l'œuvre de Maurice Courant : érudite et en même temps plus sensible, plus proche surtout d'un public curieux d'amateurs des découvertes asiatiques, qui se rue au pavillon coréen de l'Exposition universelle de 1900 ou qui achète les guides Madrolle, lesquels proposent une découverte de la Corée à des voyageurs dont la plupart sont des « touristes »⁷²².

Mais c'est surtout sa *Bibliographie coréenne. Tableau littéraire de la Corée...*⁷²³ (1894-1901) qui permet de garder encore vivant de nos jours le nom de Maurice Courant. Cette œuvre remarquable, rassemblée dans le but de développer les études coréennes, recense 3 821 livres coréens anciens. Elle n'obtient pourtant pas le succès qu'elle mérite lors de sa publication, ce que note Daniel Bouchez, coréanologue français spécialiste de Maurice Courant, qui a réédité l'introduction de la *Bibliographie*⁷²⁴. Cette dernière représente une somme relativement complète sur la Corée ancienne à travers ses livres. C'est aussi un moyen d'aborder

en 1888, comme traducteur au ministère des Affaires étrangères. Nommé d'abord interprète à la légation de France à Pékin, il reçoit l'ordre de se rendre en Corée en 1890 pour y être interprète-chancelier. Il quitte le pays en 1892. Il effectue par la suite en France une carrière d'enseignant qui ne conviendra guère à ses capacités réelles d'orientaliste. Outre ses importants travaux sur la Corée, on lui doit un volume de réflexions sur la Chine, *En Chine, mœurs et institutions, hommes et faits*, datant de 1901, ainsi qu'un ouvrage sur la région, *La Vie politique en Extrême-Orient* (1907).

722. Pour les publications de M. Courant, voir la bibliographie. Un ensemble important de ces études est donné dans *Études coréennes de Maurice Courant, Cahiers d'études coréennes*, n° 1, avertissement de D. Bouchez, Paris, Centre d'études coréennes, Le Léopard d'or, 1983.

723. ... contenant la nomenclature des ouvrages publiés dans ce pays jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillée des principaux d'entre ces ouvrages, Publications de l'École des langues orientales, III^e série, t. XVIII-XX, Paris, Ernest Leroux, 1894-1896, accompagnée d'un *Supplément à la Bibliographie coréenne (jusqu'en 1899)*, Publications de l'École des langues orientales, III^e série, t. XXI, Paris, Ernest Leroux, 1901. Les « collections parisiennes » de livres coréens anciens reflètent parfaitement les différentes strates de nos relations. Cf. à ce sujet Francis Macouin (conservateur de la bibliothèque du musée national des Arts asiatiques – Guimet), « Des livres coréens anciens à Paris », *Culture coréenne*, n° 26, juillet 1991, p. 11-18. Un premier fonds est à la Bibliothèque nationale de France, qui provient de l'expédition française de 1866 ; il est composé de 297 volumes manuscrits et 45 volumes imprimés. La Bibliothèque nationale a également acquis une centaine d'ouvrages lors de la vente Collin de Plancy, en mars 1911, ce qui porte son fonds coréen à 450 ouvrages anciens compris dans un total de 2 000 volumes. Un deuxième fonds existe à la bibliothèque de l'Institut national des langues et civilisations orientales, qui a été constitué par V. Collin de Plancy et alimenté par les envois de livres collectés à Séoul en 1889, 1890 et 1891. Ce fonds a été complété encore par le même amateur passionné grâce à certains des livres présentés lors de l'Exposition universelle de 1900 dans le pavillon coréen, qui rejoignirent ensuite les 600 titres de l'Inalco, constituant la plus belle collection d'Europe. Un troisième fonds enfin se trouve au musée Guimet et provient des dons faits par Charles Varat dont nous reparlerons. D'abord exposée en 1889 au Trocadéro, puis déposée au musée Guimet et enfin répartie sur divers centres (musée Guimet, faculté de médecine de Bordeaux, musée de l'Homme, etc.), la collection Varat a éclaté. Heureusement, les livres (une cinquantaine d'éditions populaires en coréen) ont été conservés ensemble à la bibliothèque du musée Guimet. La collection parisienne est donc modeste, mais au moins accessible aux chercheurs : « L'ensemble des livres coréens anciens conservés dans les trois bibliothèques mentionnées regroupe un millier de livres. C'est assez peu mais la brièveté de la période pendant laquelle il fut possible de s'en procurer, de l'ouverture du pays vers 1880 à la mainmise japonaise (1905), explique en partie cette quantité modeste. Toutefois, la variété des sujets traités et des éditions, la valeur de certaines pièces qui attestent l'importance de l'imprimerie dans la Corée ancienne ne permettent pas de négliger ces collections. Si la colonisation japonaise interrompit en France les études brillamment inaugurées par M. Courant et relégua ces livres dans l'oubli, par chance, ils avaient été déposés dans des institutions publiques qui les préservèrent et où ils constituent maintenant des matériaux importants pour les jeunes chercheurs. » (F. Macouin, *op. cit.*, p. 18).

724. Tiré à part de cette introduction dans *Cahiers d'études coréennes*, n° 2 : M. Courant, *La Corée ancienne à travers ses livres*, VIII.

autrement la péninsule, à un rythme différent, évoquant déjà les pages coréennes du guide Madrolle ainsi que les scènes de rue de Georges Ducrocq⁷²⁵ :

« À Séoul et en province, dans les ruelles tortueuses et sales comme sur les places poudreuses, on voit de petits étalages en plein vent, abrités du soleil par une toile grossière ; et, près de l'étalage, un jeune garçon se tient accroupi, vêtu de chanvre écru, avec la longue natte pendant sur le dos ; il vend des épingles de cheveux, des serre-tête en crin, des miroirs de poche, des blagues et du tabac, des pipes communes, toutes sortes de boîtes, des allumettes japonaises, des pinceaux, de l'encre, du papier et des livres. Le même commerce d'objets hétéroclites se fait aussi dans des échoppes d'un ordre un peu plus relevé, large ouvertes sur le chemin ; l'étalage est disposé en pente douce sur un plancher établi à un pied et demi ou deux pieds du sol et qui s'étend jusqu'à la rue ; le marchand, un homme fait, portant les cheveux relevés, le serre-tête à anneaux de corne, l'épingle rouge au sommet du toupet, est au fond, près de la porte qui conduit à sa pauvre habitation⁷²⁶. »

Plus loin, il évoque d'autres catégories de livres, leurs grands formats, leur « solidité et de la belle qualité du papier, qui ne permettent pas de les confondre avec des livres venant de Chine ». Puis Maurice Courant visite les boutiques de libraires et les cabinets de lecture. Ainsi sent-on la particularité de la démarche de l'auteur. Il ne s'enferme pas dans les livres, dans leur étude. Il les place, et nous place par la même occasion, là où on les trouve d'abord, dans la rue, dans les plus humbles boutiques, ce qui n'est pas sans nous rappeler les mentions d'Henri Zuber et d'Henri Jouan signalant dans leurs récits de l'expédition française de 1866 combien ils étaient surpris de trouver des livres même dans la plus simple des chaumières. Mais dans son introduction, Maurice Courant présente aussi d'autres aspects des traditions coréennes en rapport avec la production de livres. Ainsi des grands courants coréens de la pensée tels le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme. Nous citerons quelques lignes relatives au confucianisme, qui montrent bien comment le jeune diplomate conçoit son travail et surtout le sérieux de celui-ci par rapport à ce qui s'écrit au même moment :

« En arrivant au confucianisme, nous touchons le centre de la pensée coréenne : constitution sociale et administrative, idées philosophiques, conception de l'histoire et de la littérature, tout part de là pour le Coréen ; spéculation, observation et critique, enthousiasme, sens pratique, curiosité, tout l'y ramène⁷²⁷. »

On le voit, les travaux de Maurice Courant alimentent dans un premier temps l'image du « sage oriental ». Ils affirment tous, quel que soit le sujet particulier qu'ils abordent, l'originalité, l'ancienneté et la permanence d'une culture coréenne classique que l'on rencontre depuis Hendrick Hamel, Jean-Baptiste Régis et Henri Zuber, et qu'entament à peine les considérations négatives visant les fonctionnaires et la classe politique.

En plus du « guide », sur lequel nous ne manquerons pas de revenir en abordant les récits de voyage, il nous semble important de signaler ici l'un des travaux les moins scientifiques de Maurice Courant tout autant que le plus discret, dont la valeur tient à sa tentative de faire comprendre aux Français de 1900 ce qu'est la Corée à travers certaines de ses productions artisanales et artistiques, exposées dans un « pavillon coréen » construit à grands frais lors de l'Exposition universelle du Champ-de-Mars à Paris.

725. Lors d'une conférence organisée le 3 juin 1930 par la Korea Branch of the Royal Asiatic Society (publiée ensuite sous le titre « A Partial Bibliography of Occidental Literature on Korea from Early Times to 1930 », *Transactions of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, n° XX, 1931, p. 1-185), H. H. Underwood réaffirme, presque quarante ans après sa publication, la valeur de ce travail pour les différents champs des études coréennes (p. 10) : « In 1894 comes M. Courant's monumental "Bibliographie Coréenne" which you all ought to know. It is in many ways the greatest single work on any phase of Korean life yet made by an Occidental. »

726. M. Courant, *La Corée ancienne à travers ses livres*, p. 1-2.

727. *Ibid.*, p. 101.

De cette seconde « exposition coréenne » sur le sol français⁷²⁸, il nous reste une plaquette simplement intitulée *Souvenirs de Séoul, Corée*, qui est principalement une présentation des différentes techniques de la production artisanale et artistique, relatives aux objets exposés. Elle tente aussi, dans sa conclusion, de donner très directement une leçon à un Occident montré du doigt pour son « orgueil » et sa prétendue « essence supérieure ».

Dès l'introduction, Maurice Courant évoque le thème de base, la représentation type que nous suivons depuis les premières références : l'« image de l'isolement » de la Corée ancienne qui perdure malgré la signature des traités et qu'illustre parfaitement la place discrète du pavillon coréen :

« Perdu sur les frontières ultimes du Champs-de-Mars, adossé à l'avenue de Suffren, le pavillon coréen reste ignoré de la foule : il semble que, par timidité ou modestie, la Corée ait voulu retrouver en ce coin écarté l'image de l'isolement où elle s'est longtemps complue. S'il en est ainsi, elle a réussi, peut-être au-delà de ses désirs, car seuls les familiers de l'Extrême-Orient et les amis du jeune empire péninsulaire ont su aller découvrir cette gracieuse installation. Elle vaut cependant la peine, et pour plus d'une raison, d'être visitée⁷²⁹. »

Ensuite, Maurice Courant résume l'évolution historique du pays depuis la signature des traités jusqu'au conflit sino-japonais, évoquant de nombreux motifs que nous avons rencontrés ailleurs (administration archaïque, absence de communication et d'échanges). Puis il parle de la « déclaration d'indépendance » de 1897, qu'il perçoit comme une volonté profonde de changement, sans mettre pourtant en avant le Japon, si ce n'est comme modèle :

« [...] tout change : on copie de plus ou moins près le Japon moderne, on réorganise l'armée et les finances, on donne des concessions de mines, on met en circulation des tramways électriques, des trains de chemin de fer, les étrangers sont partout comme conseillers, professeurs, ingénieurs. L'assimilation avec les États européens est-elle un fait accompli ? non, sans doute, pas encore et fort heureusement⁷³⁰. »

Pour l'auteur, il paraît évident, malgré un retard considérable, que la Corée est sur le point d'accomplir ce que le Japon a réalisé tout en gardant son « génie national ». Il donne ainsi quelques années encore pour que la « Corée nouvelle », qui « date de cinq ans à peine », puisse suivre une évolution analogue à celle de l'Empire japonais. Le « Taehan » (l'empire des Grands Han, le nouveau nom de la péninsule à la suite de l'indépendance acquise aux dépens de la Chine) d'aujourd'hui ne ressemble déjà plus à « la Corée tout asiatique de 1890 », ce que montre parfaitement l'exposition, symbole de progrès et de prospérité malgré son caractère encore artisanal ou principalement artistique, symbole surtout d'ouverture après des siècles de repli sur soi et d'indépendance, quelques années avant la mainmise japonaise :

« Ce ne sont donc pas des machines perfectionnées, des produits industriels modernes qu'il faut aller chercher au pavillon coréen ; le développement économique du pays n'en est pas encore là. La Corée est avant tout agricole, elle a de riches et vastes forêts très giboyeuses, elle possède des chevaux, une superbe race de bœufs, ses côtes abondent en poissons, en algues comestibles ; elle produit du charbon, de l'or. De tout cela, le visiteur peut prendre une vue rapide, grâce aux échantillons rangés et étiquetés dans des bocaux ; ces produits éminemment utiles seront abondants, dépasseront les besoins de la population, le jour ou une administration régulière et juste n'entravera pas le travail de l'homme du peuple et où des routes et des chemins de fer permettront le transport des marchandises

728. La première, nous y reviendrons, étant celle qui regroupe en 1892 les objets à caractère « anthropologique » de la collection Varat au Trocadéro, objets qui ne sont pas présentés en 1900, ce que regrette M. Courant (pour ce qui concerne les chapeaux, par exemple).

729. Études coréennes de Maurice Courant, Cahiers d'études coréennes, n° 1, p. 223.

730. *Ibid.*, p. 224.

autrement qu'à dos d'homme ou de bête de somme. L'avenir économique s'ouvre donc assez riant pour la Corée, pourvu qu'elle sache réformer ses abus, prendre de la civilisation occidentale ce qui peut lui servir, les moyens de production et de communication rapides et peu coûteux, une justice plus égale, un système financier plus sévère et plus précis, pourvu aussi qu'elle laisse aux étrangers la folie des armements, auxquels ses ressources un peu étroites ne sauraient suffire, et qu'elle prenne plutôt modèle, si faire se peut, sur la Belgique ou sur la Suisse que sur les grandes puissances⁷³¹. »

On retrouve au début de cet extrait la Corée rurale que nous connaissons bien. On découvre aussi les critiques de Maurice Courant sur l'administration, lesquelles seront formulées plus directement encore dans les pages du guide Madrolle. Pourtant, on ne peut que constater son manque de lucidité ou son trop grand espoir vis-à-vis de la politique coréenne, qu'il semble par ailleurs connaître assez bien. Il se cache une vérité qui est déjà certaine à l'époque : le partage de l'empire de Corée par les puissances étrangères sous forme de concessions ou de travaux divers, et plus particulièrement la lente mais inexorable pénétration japonaise.

Dans la suite de son bref article, l'auteur présente les productions coréennes artisanales. La soie, « résumé de la civilisation du pays », signe aussi d'une « civilisation déjà singulièrement raffinée et délicate ». Puis la métallurgie, l'ébénisterie et la porcelaine, les chaussures et les vêtements. Il s'arrête, comme la plupart des voyageurs, sur le motif des chapeaux, en regrettant de ne pas voir une collection complète qui eût été curieuse, « car le peuple coréen a inventé et porte encore quelques-unes des coiffures les moins pratiques et les plus étranges qu'on puisse imaginer⁷³² ».

Vient ensuite l'évocation des arts en Corée, en commençant par le pavillon lui-même, copie d'une salle royale. Ce bref paragraphe permet à Maurice Courant de mettre en valeur l'architecture coréenne « officielle » :

« [...] ce toit, un peu lourd, est porté sur des colonnes cylindriques d'un rouge vif, l'affleurement des poutres de la charpente est sculpté, peint de blanc, noir, bleu, vert, de toutes couleurs voyantes qui, je ne sais comment, et surtout sous la splendide lumière de Corée, s'harmonisent et soutiennent, enlèvent ce toit un peu massif, lui donnant une légèreté qui étonne quand on y regarde de près⁷³³. »

L'auteur montre toute l'originalité d'une architecture que l'on ne peut concevoir en dehors de l'espace où elle s'intègre, cet espace coréen si particulier que nous fréquentons déjà depuis quelques chapitres et quelques siècles. S'il a pris son inspiration de la Chine, s'il n'a pas su la conjuguer à l'infini comme le Japon a su le faire, l'esprit coréen vaut par son imbrication harmonieuse dans la nature de la péninsule, par sa grande austérité également, que nous retrouverons dans certaines descriptions de voyageurs. Ici, Maurice Courant met en avant le « pittoresque » d'une nature qui ressemble fort à l'image que les Coréens eux-mêmes en donnent dans les peintures classiques exposées à Paris en 1900. Tous les ingrédients du « paysage oriental » sont présents : forteresses, tumuli, forêts de pins, torrents, mer semée d'îles, courbes des fleuves :

« Ce style architectural est chinois d'origine et, comme les Coréens, les Japonais l'ont imité ; mais, si les deux empires de l'ouest et de l'est ont construit des bâtiments plus vastes, plus somptueux, si le Japon surtout, avec son étonnant génie artistique, a multiplié les variantes, a diversifié les profils, a su être, suivant les âges et les lieux, simple, riche, orné, la Corée a conservé à ce style une austérité, un bon goût qui ne sont pas sans grâce. D'ailleurs, l'architecture coréenne connaît aussi la variété, et toujours, tant elle profite habilement du pittoresque naturel, on croirait le monument destiné à rehausser le paysage, le paysage fait exprès pour mettre en valeur le monument : témoin cette

731. *Ibid.*, p. 224-225.

732. *Ibid.*, p. 227.

733. *Ibid.*, p. 228. *Le Petit Journal* du 30 décembre 1900 propose une gravure.

massive porte du Palais flanquée de deux animaux fantastiques et se profilant sur la base boisée du Paegak⁷³⁴, témoin ces forteresses en pierre brute juchées sur le haut des montagnes et dont les murs se perdent entre les torrents et les grands arbres, [...] témoins encore les bonzeries, comme celle de Yongju, isolée au milieu d'une forêt de pins, de rhododendrons et de pêcheurs, et les tombes avec leurs tumuli à balustrades de pierre, leurs statues parfois gigantesques, leurs salles des sacrifices, tout cela au milieu des arbres, sur un gazon verdoyant, avec des points de vue ménagés sur la mer semée d'îles, sur les courbes de fleuves [...] ⁷³⁵ »

Tout comme l'introduction se permettait quelques conseils à la Corée, lui demandant de n'être pas trop ambitieuse en copiant la Suisse plutôt que les grandes puissances, la conclusion de l'article donne également une leçon que, d'ailleurs, elle annonce comme telle. Elle reprend bien sûr l'esprit de l'introduction en insistant sur le caractère d'un pays qui est « resté lui-même » malgré l'adversité. Maurice Courant entretient donc une image très positive du changement et de l'ouverture tout autant que de la résistance, que ne reprendront que Georges Ducrocq ou Félicien Challaye, et où se mêlent en même temps un regard attentif, parfois attentionné, et un grand espoir pour l'avenir. Mais la leçon de modestie annoncée vient ensuite, lorsque l'auteur en profite pour montrer du doigt l'Europe, « son orgueil habituel », et « son essence supérieure », ce qui n'est pas rien en cette période coloniale où la France n'est pas en reste :

« S'il est une leçon à tirer de l'exposition coréenne, n'est-ce pas une leçon de modestie ? Voilà un peuple peu nombreux, peu fortuné, dont l'histoire extérieure depuis plusieurs siècles ne compte guère que des invasions subies et repoussées avec peine ; à travers toutes ces difficultés, il est resté lui-même, il a conservé les arts et la civilisation reçus jadis de la Chine et enseignés par lui au Japon. Il y a peu d'années, l'Europe l'ignorait et, avec son orgueil habituel, l'aurait volontiers traité de barbare ; et la première fois qu'il se manifeste parmi nous, c'est en mettant sous nos yeux les monuments d'une civilisation complexe et délicate qui a précédé la nôtre sur bien des points, même pour ce qui est une des gloires du monde moderne, pour l'imprimerie. Cessons de nous croire d'une essence supérieure au reste de l'humanité ; nous en vaudrons mieux moralement, et nos affaires n'en iront pas plus mal. Le Gouvernement impérial coréen a fait des frais pour envoyer à Paris les collections qui, avec celles de divers particuliers, figurent dans son pavillon ; il a montré qu'il dirige un pays civilisé d'ancienne date, tout prêt à s'assimiler quelques-unes de nos idées et de nos industries ; il a fait voir ce qu'il est, et donné en même temps une leçon aimable à notre orgueil : il n'a pas perdu son argent et nous pouvons le remercier⁷³⁶. »

De la Corée qu'il connaît et apprécie, Maurice Courant nous donne une image idéalisée, éloignée des remarques critiques que formulent au même moment un grand nombre de voyageurs, mais éloignée aussi d'une réalité diplomatique que le pays subit déjà. L'auteur ne tient aucun compte du Japon qui sévit depuis plusieurs années dans les couloirs des palais et des ministères. Il dessine ainsi, hors du temps, une Corée idéalisée qui se construit selon un rythme propre. Nous retiendrons, pour le propos qui nous intéresse ici, l'importance de cette contre-image, laquelle tente de représenter la Corée de 1900 à travers une nouvelle idée d'ouverture. Cette tentative de transformation d'une image d'isolement et de fermeture fortement ancrée et inscrite dans notre imaginaire, également présente dans le guide qui tente de banaliser la fréquentation d'une terre restée pourtant difficile, ne tient pas compte d'une réalité problématique que

734. Il s'agit de la porte sud du palais Kyōngbok, la porte Kānghwamun, devant laquelle se trouvait et se trouve encore deux *Haetae*, monstres gardiens au symbolisme aquatique, destinés à équilibrer les puissances géomantiques et plus particulièrement à contrer le caractère trop fort de la montagne Kwanhak, au sud, qui symbolise le feu. Ces deux « chimères », comme les appellera P. Loti, viennent ainsi empêcher le palais de brûler. Les Japonais les déplaceront vers la porte ouest du palais et créeront une marque de cigarettes à leur nom afin de se moquer de leur pouvoir. La montagne dont parle M. Courant, qui se détache derrière le palais, est le mont Pukak.

735. Études coréennes de Maurice Courant, Cahiers d'études coréennes, n° 1, p. 228-229.

736. *Ibid.*, p. 231.

les pays étrangers tentent d'exploiter au mieux de leurs intérêts. Nous retiendrons d'autre part, en relation directe avec les représentations que nous avons déterminées, le lien toujours fort des Coréens avec la nature et avec une certaine simplicité, que l'on trouve dans la notion d'« austérité ».

C – Charles Haguenuer

Entre l'époque de Maurice Courant et celle de Charles Haguenuer, un certain nombre d'autres spécialistes vont publier sur la Corée. Attardons-nous d'abord un instant sur ce dernier auteur. Depuis sa « Note sur l'existence d'un culte du coq à Silla » en 1931 jusqu'à son étude « À propos du coréen *na*, rivière, et *mo*, montagne » de 1956, en passant par une dizaine d'autres travaux, Charles Haguenuer aborde différents aspects de l'histoire et de la linguistique coréennes dans une direction pluridisciplinaire qui avait été celle de Léon de Rosny et de Maurice Courant, principalement axée sur la linguistique et l'histoire, mettant l'accent sur des questions qui ne sont pas encore élucidées⁷³⁷. Charles Haguenuer a le mérite d'avoir introduit la Corée dans l'université française⁷³⁸. Spécialiste de langue et d'histoire du Japon à partir de 1955 à la Sorbonne, il est effectivement, en 1956, à l'origine de l'ouverture d'un cours de langue coréenne dans la section d'études japonaises de la faculté des lettres et des sciences humaines de l'université de Paris. Mais cela nous éloigne de la fin du XIX^e siècle, d'autant que la « coréanologie » de Charles Haguenuer naît dans un contexte académique en grande partie japonais.

D – Le développement des domaines

À partir de Léon de Rosny et de l'établissement des relations diplomatiques, les travaux sont plus nombreux, moins centrés sur la linguistique, l'histoire ou la géographie, comme en témoignent les titres aussi divers que le *Recueil de monnaies de la Chine, du Japon, de la Corée* publié par le baron Stanislas de Chaudoir à Saint-Petersbourg en 1842 ; le *Manuel de langue coréenne parlée à l'usage des Français* de Camille Imbault-Huart en 1889⁷³⁹ ; le « Cérémonial de l'achèvement des travaux de Hoa Syeng [Suwŏn], Corée » d'Henri Chevalier en 1898⁷⁴⁰ ; les *Religions et superstitions en Corée*⁷⁴¹ et le « Rapport sur une mission scientifique en Corée »⁷⁴² d'Émile Bourdaret en 1904 ; ou encore les *Coutumes, croyances, mœurs*

737. Pour les essais de C. Haguenuer, voir la bibliographie. Ses articles ont été réunis dans le volume 2 des Mémoires du Centre d'études coréennes : *Études coréennes de Charles Haguenuer*, Paris, Centre d'études coréennes, 1980.

738. Cf. l'article de Martine Prost, « L'enseignement du coréen en France et aux Français », *Revue de Corée*, n° 21/4, hiver 1989, p. 18-42, p. 51. Le mémoire du Centre d'études coréennes *Études coréennes de Charles Haguenuer*, n'offre aucune introduction ni aucune autre base d'information sur l'auteur.

739. Paris, Imprimerie nationale, 1889. Diplomate et orientaliste, C. Imbault-Huart (1857-1897) est surtout un spécialiste de Formose. Explorateur érudit, il s'intéresse aussi à la Corée. On lui doit *Mémoires sur les guerres des Chinois contre les Coréens de 1618-1637*, tiré à part du *Journal asiatique*, 1880. Son *Manuel* est composé de trois parties : « I. Introduction grammaticale » ; « II. Phrases et dialogues faciles » ; « III. Recueils des mots les plus usités ». À la suite de ce premier ouvrage pratique, le genre se développe : Church of England Mission Press, *Korean Phrase Book for the Use of Travellers*, Séoul, 1891 ; John W. Hodge, *Corean Words and Phrases*, Séoul, 1897 ; W. A. Garden, *One Hundred Corean Phrases*, Séoul, 1901.

740. T'oung Pao (通報), no IX/5. Il s'agit du résumé d'un ouvrage original traduit par Henri Chevalier, qui se composait de plusieurs volumes dont les derniers sont perdus. Les deux premiers traitent surtout des travaux. Ornés de nombreux dessins, ils se divisent ainsi : « I. Fortifications », « II. Constructions diverses », « III. Détails d'architecture », « IV. Machines et Outils », « V. Fêtes ». Le mémoire est accompagné de treize planches.

741. Lyon, A. Rey, 1904.

742. *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. XII, Paris, Imprimerie nationale, 1904.

en usage en Chine, dans l'Annam et en Corée de Laurent Crémazy en 1907⁷⁴³. Ne pouvant les étudier tous, nous ne nous attarderons ici que sur ceux qui nous paraissent représentatifs des cadres qui se mettent en place et de l'attention nouvelle que la France porte à la Corée.

a – « La Corée et ses religions » d'Alfred Millioud (1887)

Travail purement universitaire réalisé dans l'esprit de Léon de Rosny, « La Corée et ses religions » d'Alfred Millioud en 1887 reste relativement classique de forme et de ton. Cet article est d'ailleurs présenté dans le sixième tome des *Mémoires de la Société des études japonaises, chinoises, tartares, indo-chinoises et océaniques* que publie Léon de Rosny⁷⁴⁴. Pourtant, il est réalisé l'année de la ratification du traité franco-coréen, et l'on sent l'ouverture à travers le désir de présenter un aspect vivant, éloigné des seules archives orientales anciennes, plus proche donc de références occidentales des XVIII^e et XIX^e siècles, autant françaises qu'anglaises⁷⁴⁵.

La question principale est bien sûr la religion, mais en fait deux parties composent cet article de 24 pages, dont la première retient ici notre attention. Elle se réfère à l'histoire et souhaite faire le point sur l'entrée en Corée des différentes croyances. Elle commence, dès l'introduction de la communication, par un doute sur la confiance que l'on peut accorder aux annales anciennes d'Extrême-Orient, différence de taille avec les auteurs du XVIII^e siècle qui les avaient au contraire louées :

« Quand nous voyons que la Chine, avec son immense corps d'annales officielles, ne nous donne pour ses origines que des récits fabuleux, visiblement arrangés après coup, où l'on ne sait trop si l'on a affaire à des personnages inventés de toutes pièces pour satisfaire des rudiments d'idées philosophiques ou pour résumer et incorporer des époques successives de civilisation, nous ne pouvons pas nous étonner si les origines coréennes débutent aussi par des données dont nous ne savons bien que faire. Ce sont des légendes à n'en plus finir, où l'on ne voit que des enfants miraculeusement trouvés, qui de bonne heure manifestent des dons surnaturels, fondent des royaumes [...]»⁷⁴⁶ »

L'auteur continue ensuite sur le chapitre de l'histoire, puisque son but est de nous faire mieux saisir les conditions d'adaptation en Corée du bouddhisme, du taoïsme et du confucianisme. Il montre en fait la difficulté qu'il y a à établir une « géographie politique » de la péninsule, resituée ici dans sa position de seuil :

« Quoiqu'il en soit, pendant bien des siècles, l'histoire de la Corée ne nous présente que le spectacle de guerres incessantes d'un état à l'autre, une série ininterrompue de conquêtes, de revers, des royaumes qui tantôt s'agglomèrent, tantôt se morcellent de plus en plus ; sans parler des guerres extérieures avec les Chinois et les Japonais. De sorte que la géographie politique de la Corée n'est pas facile à établir, car il faut tenir compte constamment des changements apportés par les guerres

743. Sur Laurent Crémazy en Corée, voir le chapitre suivant.

744. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1887. Alfred Millioud est un ancien élève de l'École des hautes-études, section des sciences religieuses.

745. Des notes indiquent les références de l'auteur : (p. 130) « Léon de Rosny, *Les Coréens*, dans la *Bibliothèque Ethnographique* de Maisonneuve et Leclerc, pp. 26-28 » ; (p. 131) « Le Rév. John Macintyre, dans le *Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, 1886, p. 65 » ; (p. 135) « D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie*, t. I, p. 38 » ; (p. 138) « Griffis, *Corea, the Hermit Nation*, p. 300 et sq » ; (p. 141) « Engelbert Kaempfer, *The History of Japan*, London, 1728, t. I, p. 37 » ; (p. 142) « Introduction à *Fa-Hien's Travels, a Record of Buddhist Kingdoms [sic]* » ; (p. 144) « "The Ethics of the Chinese, by the Rev. John Griffith", dans le *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*, 1860, p. 24 et sq » ; (p. 145) « John Ross, *History of Corea*, p. 357. »

746. A. Millioud, « La Corée et ses religions », p. 129.

du dedans et du dehors⁷⁴⁷. »

Il termine cette première partie en posant la question essentielle de la formation de l'unité politique du pays et donc de ce que représente l'identité coréenne :

« Comment l'unité politique s'est-elle établie, au prix de quelles luttes, quel est le sentiment commun qui a réuni tant de populations diverses en un faisceau et a formé ainsi la nationalité coréenne, voilà une question historique qu'il serait intéressant d'élucider. Je dois avouer que je ne m'en suis pas occupé pour l'exposé que je vous fais aujourd'hui. Cette question, qui touche à la question ethnographique, mériterait une étude spéciale. Cependant je vous dirai deux mots des populations diverses dont je viens de faire mention. Il est incontestable, en effet, qu'il s'est produit en Corée un grand mélange de sang et de races⁷⁴⁸. »

Alfred Milliod annonce ses présupposés. Avant de nous présenter les religions de la Corée, il prend les plus grandes précautions et ne se lance pas dans le sujet sans avoir relativisé les connaissances dont nous disposons alors sur le pays et surtout sur l'origine de son peuple. Nous sommes là face à un travail original dans sa présentation, plus universitaire que celui de Charles Dallet. Les références françaises ou anglaises d'Alfred Milliod, souvent en provenance du Japon ou de Chine, le placent ainsi plus largement dans le cadre des études orientalistes ou encore dans la science des religions plutôt que du côté de la seule « coréanologie ».

b – « Notes sur la porcelaine de Corée » d'Anatole Billequin (1896)

Anatole Billequin est lui aussi soucieux de relativiser les connaissances jusque-là considérées comme acquises. Dans ses « Notes sur la porcelaine de Corée » (1896)⁷⁴⁹, il critique les autres travaux sur la céramique, dont ceux d'Albert-Jules Jacquemart⁷⁵⁰ :

« Si l'on consulte les ouvrages européens, qui traitent de la Céramique orientale, on remarque avec étonnement que l'existence de la porcelaine coréenne est un fait assez controversé.

« Quelques auteurs, fort peu explicites, il faut bien l'avouer, sur les caractères génériques de la porcelaine coréenne, l'admettent sans hésitation et vont même jusqu'à la reconnaître comme type

747. *Ibid.*, p. 131.

748. *Ibid.*, p. 134.

749. T'oung Pao (通報), no VII, 1896, p. 39-46. La première note précise qu'elles « ont été données au Musée Guimet par la veuve de M. A. Billequin, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, professeur de Chimie au collège impérial de Peking. Sur le désir du Directeur du Musée, nous publions ces notes pour que chacun puisse en tirer profit » (tiré à part, p. 1). Sur la céramique coréenne, cf. également, à cette même époque, Samuel Bing, Catalogue d'objets d'art et de peinture du Japon et de la Chine, Paris, 1906 ; et plus récemment Son Jeong-ri, Étude sur les décors de céramique à l'époque Chosŏn, thèse de doctorat nouveau régime, sous la direction du professeur Li Ogg, section d'études coréennes, UFR de langues et civilisations de l'Asie orientale, université Paris VII. Cf. aussi Godfrey St George Montague Gompertz, Korean Celadon and Other Wares of the Koryŏ Period, Londres, Farber & Farber, 1963 ; Gregory Henderson, Korean Ceramics: An Art's Variety, Ohio State University, 1969 ; 姜敬淑, 韓國陶磁史, 서울, 一志社, 1989 (Kang Kyŏng-suk, Han'guk Tojasa [History of Korean Ceramics], Séoul, Il Ji Sa, 1989) ; Edward B. Adams, Korea's Pottery Heritage, Séoul, Seoul International Publishing House, 1985-1990 ; 鄭良謨, 韓國의 陶磁器, 서울, 文藝出版社, 1991 (Chŏng Yang-mo, Han'guk-ŭi Tojagi [Korean Ceramics], Séoul, Moonye Publishing Co., 1991) ; Itoh Ikutaro, Mino Yutaka, Jonathan Best, Pamela B. Vandiver, The Radiance of Jade and the Clarity of Water: Korean Ceramics from the Ataka Collection, New York, The Hudson Hills Press, 1991.

750. Né en 1808, mort en 1875. Écrivain d'art français, auteur d'une *Histoire de la céramique, étude descriptive et raisonnée de poteries de tous les temps et de tous les peuples* (1873) et d'une *Histoire du mobilier* (1876).

primitif des porcelaines de la Chine et du Japon.

« Par contre, d'autres auteurs, non moins affirmatifs, nient l'existence même de la porcelaine de Corée. L'intérêt qui s'attachait à la résolution d'une question aussi débattue nous a paru assez vif pour nous déterminer à entreprendre une série de recherches nouvelles puisées autant que possible aux sources originales⁷⁵¹. »

Les préoccupations sont les mêmes que chez Alfred Millioud : ne pas se fier aux sources anciennes souvent fantaisistes, tenter un travail « moderne » qui pourrait donner d'un pays jusqu'alors « fermé et mal connu » une représentation plus proche de la vérité, qu'elle soit historique, géographique ou culturelle. De plus, Anatole Billequin n'est ni Léon de Rosny ni même Alfred Millioud, puisqu'il est en poste à Pékin dans les années 1880 et qu'il tente de fonder son travail sur des sources directes qu'il annonce d'ailleurs dans l'introduction de son mémoire :

« Habitant la capitale de l'empire chinois, dont la Corée est un des tributaires depuis des siècles, nous étions placés d'une manière particulièrement favorable pour le genre de recherches que nous désirions entreprendre. Nos efforts se sont portés sur deux points principaux :

« 1° Acquisition d'échantillons parfaitement caractérisés et authentiques de porcelaine de Corée.

« 2° Investigation des ouvrages de technologie chinoise et traduction des passages ou documents relatifs au sujet qui nous intéressait⁷⁵². »

Les recherches de l'auteur ne dérogent pas à cette ambition et nous sont décrites en détail à leurs différents stades. Il construit son article comme une enquête et avance de manière systématique en examinant tous les éléments qui entrent en sa possession en Chine. Allant de déception en déception, à la fois dans ses tentatives pour mettre la main sur des pièces particulièrement représentatives ou encore dans ses lectures des archives chinoises, il en arrive à une conclusion qui nie l'originalité de la céramique coréenne à travers la présentation d'une référence qui vient infirmer les assurances de sérieux annoncées dans l'introduction :

« Quant à ce qui concerne l'influence coréenne sur l'art japonais, le fait semble hors de doute, les textes japonais en font foi. Nous avons eu occasion d'en parler à son Excellence l'Ambassadeur du Japon à Péking qui s'est empressé de reconnaître la vérité de cette assertion, mais il a déclaré que les produits coréens étaient fort grossiers et que depuis l'introduction des procédés céramiques dans son pays, l'art y avait fait d'immenses progrès, laissant absolument dans l'ombre les produits coréens.

« Ainsi, tous les renseignements concordent, en ce qui concerne la médiocrité des produits coréens, bien différents en cela des descriptions fantaisistes de certains auteurs européens. Quant à leur antiquité, il paraît avéré que la Corée a emprunté les procédés de la Chine et les a transplantés au Japon. »

En fait, l'essai est entièrement construit dans le but de parvenir à une conclusion définie dès le départ : refuser à la céramique coréenne la place qui est ailleurs la sienne si l'on en croit de nombreux auteurs dont nous aurons à reparler lorsque nous étudierons des voyageurs comme Georges Ducrocq et Pierre Loti. Anatole Billequin, sous des dehors scientifiques, masque en fait un travail qui ne repose guère sur des sources sérieuses puisqu'il reste en Chine et n'examine pas les céramiques en Corée même.

751. Anatole Billequin, « Notes sur la porcelaine de Corée », p. 1.

752. *Ibid.*, p. 1-2.

c – « Les coiffures coréennes » d'Henri Chevalier (1899)

« Les coiffures coréennes » d'Henri Chevalier⁷⁵³ représente au contraire un exemple parfait de travail sérieusement accompli par un orientaliste qui n'a pourtant pas effectué de voyage en Corée. Publié en 1899, un an avant l'Exposition universelle où elle ne sera malheureusement pas exposée, cet article est basé sur la collection de coiffes rapportées par Charles Varat au début des années 1890⁷⁵⁴ et sur la collection Steenackers, toutes deux appartenant au musée Guimet. Nous découvrons une monographie courte et dense, accompagnée de deux planches représentant au total 45 chapeaux et bonnets coréens qui correspondent aux descriptions données dans le texte. Ce dernier est introduit de manière rapide et claire :

« Au moment où les Coréens abandonnent leurs anciennes coiffures pour adopter les modes nouvelles introduites par les Japonais, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil déjà rétrospectif sur les formes de chapeaux que les Coréens ont portés pendant plusieurs siècles⁷⁵⁵. »

L'article est structuré de manière précise (« 1. Les bonnets », « 2. Les chapeaux à calotte ronde », « 3. Les chapeaux à calotte droite », « 4. Les coiffures chinoises appelées *Koan* », « 5. Les chapeaux parapluiés et les capuchons », « 6. Les coiffures religieuses », « 7. Divers ») et présente en note, pour chaque coiffe, la transcription extraite du dictionnaire coréen-français des Missions étrangères (1880). Bien que sérieux, cet article correspond à une image qui est alors présente dans la presque totalité des récits de voyageurs : la Corée est le pays des chapeaux les plus étranges, les plus fragiles et les moins pratiques. Nombreux seront les textes qui conjuguèrent ces trois aspects en les généralisant à l'image du pays lui-même.

d – *Les Coréens, esquisse anthropologique* d'Émile Bourdaret et Ernest Chantre (1902)

Nous terminerons ce rapide parcours par une étude tout aussi sérieuse d'Émile Bourdaret et Ernest Chantre (1902)⁷⁵⁶ : *Les Coréens, esquisse anthropologique*⁷⁵⁷. Ce travail se présente de manière « idéale » puisqu'un amateur éclairé de la Corée, connaissant assez bien le terrain, y participe avec un spécialiste d'anthropologie. Cela permet un heureux mariage des observations les plus précises et des orientations théoriques du moment. Si pour l'étude des chapeaux réalisée par Henri Chevalier la présence en France de la collection et les témoignages écrits suffisaient, ce n'est guère possible avec les êtres humains qu'il fallait aller observer sur place.

Cette monographie de 19 pages s'ouvre sur une série de photographies représentant quatre « Coréens de Seoul », de face et de profil, accompagnées de légendes qui précisent leur nom et leur âge. Elle

753. *Internationales Archiv für Ethnographie*, n° XII, 1899, ill.

754. Elles font partie des 350 objets recensés encore en 1910 par le musée Guimet. Cf. C. Varat, Charles Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, nouvelle édition, introduction et notes de F. Macouin, Paris, Kailash, coll. « Librairie oriens », 1994, p. 12.

755. H. Chevalier, « Les coiffures coréennes », p. 225.

756. Émile Bourdaret se présente en page de titre comme « Ingénieur de la maison Impériale de Corée », Ernest Chantre comme « Sous-Directeur du Museum de Lyon, chargé de cours à l'Université ». É. Bourdaret, à qui nous devons d'autres titres publiés à Lyon (cf. le chapitre suivant) est effectivement ingénieur. Il réside une première fois en Corée au lendemain de la guerre sino-japonaise, voyage ensuite en Indochine et en Chine méridionale, puis est choisi par le ministère de l'Instruction publique pour une mission scientifique en Corée. Il séjourne à Séoul puis visite Kaesöng, Pyongyang, Gensan, l'île de Kanghwa et l'île de Cheju. Il fait ensuite partie du « Bureau du chemin de fer du Nord-Ouest », créé avec accord de l'empereur et à l'initiative de V. Collin de Plancy afin de faire construire par la compagnie française Fives-Lille une ligne qui irait de Séoul à Wiju, sur la frontière chinoise (ce projet sera abandonné et repris par les Japonais). E. Chantre, quant à lui, est naturaliste, également anthropologue et archéologue, il est l'un des meilleurs connaisseurs français du Caucase, de l'Arménie et de l'Anatolie. Plus connu des milieux scientifiques de l'époque que ne l'est É. Bourdaret, il a sans doute apporté à ce mince ouvrage ses connaissances en anthropologie alors qu'É. Bourdaret offrait sa connaissance du terrain.

757. Lyon, A. Rey 1902.

est ensuite composée de deux parties : « Ethnogénie et ethnographie » puis « Morphologie et anthropologie ». La première s'ouvre sur une longue citation extraite de la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus, laquelle permet de situer géographiquement la « Terre du calme matinal » et de l'associer à l'Italie, habitude prise par les géographes depuis le XIX^e siècle et dont nous aurons à reparler. Les auteurs rappellent l'indépendance nouvelle du pays et saluent le « jeune empire péninsulaire », lequel « a prouvé son désir de prendre place parmi les nations civilisées en établissant, en 1900, au Champ-de-Mars, un pavillon dont tout le monde a remarqué l'élégance⁷⁵⁸ ». Émile Bourdaret et Ernest Chantre tentent ensuite de justifier leur travail et de l'ancrer dans la série des études déjà réalisées par leurs prédécesseurs :

« Visitée à de rares intervalles, décrite surtout par les missionnaires, on est resté longtemps sans savoir rien de précis sur l'ethnologie du peuple coréen dont l'attitude ombrageuse vis-à-vis des étrangers avait toujours rendu les études difficiles. Dans ces dernières années, quelques voyageurs ont pu pénétrer plus avant dans le pays et donner des renseignements sur la population. Un de ceux qui a le mieux étudié la Corée est certainement M. Maurice Courant, attaché comme interprète à la légation de France, à Seoul pendant plusieurs années [*en note, mention de la Bibliographie coréenne*]. Il nous a fait connaître la littérature, les arts, en un mot la civilisation de ce pays dont il a étudié la langue. Mais, à part quelques opinions émises au cours des récits des voyageurs, on peut dire que tout est à faire en ce qui concerne l'étude proprement dite du peuple, au point de vue anthropologique⁷⁵⁹. »

Les deux auteurs de l'ouvrage souhaitent donc se placer dans la lignée de Maurice Courant. Là où il a travaillé sur la civilisation (littérature et arts), eux souhaitent le faire en anthropologie. Ils poursuivent par un rappel historique du peuplement de la péninsule, puis des productions d'un pays dont ils notent « le goût sobre et très sûr⁷⁶⁰ ». Cela leur permet de réaffirmer que la Corée n'est pas le moins du monde « barbare » :

« On verra tout ce que ce modeste petit royaume a gagné à nous révéler sa personnalité, en installant à Paris ce pavillon qui nous l'a montré sous un jour si inattendu, et pas le moins du monde “barbare” comme on aurait été enclin de la juger⁷⁶¹. »

Cette première partie se termine sur des considérations religieuses tandis que la seconde aborde des aspects beaucoup plus techniques. Celle-ci s'ouvre sur un tableau statistique très précis représentant une étude réalisée sur 113 personnes de la capitale et de province⁷⁶². Dès les premières lignes, Émile Bourdaret et Ernest Chantre citent les conclusions rapportées par différents voyageurs sur les deux types distincts de Coréens (dualisme qui n'est pas sans évoquer les distinctions que nous avons ailleurs relevées entre le Nord et le Sud du pays). L'un ressemblant à la « race mongole », l'autre étant plus proche des Européens. Toute la description détaillée qui suit (« La peau, les cheveux et les yeux » ; « Le nez, la face et les oreilles » ; « La taille et la grande envergure » ; « Les pieds et les mains » ; « La tête et ses dimensions »⁷⁶³) se termine par un tableau représentant la « Moyenne des mesures et des indices de 113 Coréens ». La conclusion montre – tout en avouant qu'il ne s'agit que d'une première enquête provisoire – qu'il n'est pas si évident de déterminer de manière précise et systématique une solide typologie.

758. É. Bourdaret et E. Chantre, *Les Coréens, esquisse anthropologique*, p. 4.

759. *Ibid.*, p. 4-5.

760. *Ibid.*, p. 6.

761. *Ibid.*

762. *Ibid.*, p. 8-11.

763. Le tout illustré de trois tableaux : « Mise en séries de l'indice nasal des Coréens » (p. 14) ; « Mise en séries de l'indice facial des Coréens » (p. 15) ; « Mise en séries de l'indice céphalique des Coréens » (p. 17).

Plus encore que les études citées précédemment, celle-ci nous intéresse en ce qu'elle s'inscrit dans l'actualité d'un pays « nouvellement découvert ». Elle l'aborde en conjuguant les capacités et les points de vue, tout en s'inscrivant dans la perspective mise en place par Maurice Courant. Nous pouvons d'autre part en retenir l'utilisation d'une méthode scientifique courante au XIX^e siècle, qui, malgré les limites de la conclusion, vient contribuer à perpétuer la dualité coréenne déjà rencontrée.

En plus des travaux de Maurice Courant et de Charles Haguenaer (vingt ans plus tard), nous constatons donc l'existence d'un certain nombre d'études « scientifiques » plus ou moins sérieuses, lesquelles peuvent être considérées comme importantes pour la coréanologie, mais aussi pour notre étude des représentations de la péninsule. L'ensemble de ces chercheurs, à travers les introductions et conclusions de leurs travaux, construisent une Corée structurée sans être pour autant trop rigide. Ils laissent ainsi par endroits parler leurs sentiments face à un pays qu'ils connaissent bien (Maurice Courant), assez bien (Émile Bourdaret) ou pas du tout (Henri Chevalier) et qu'ils proposent d'aborder de manière plus précise malgré la volonté positiviste qui tend à vouloir expliquer la nature, l'homme et l'histoire de la Corée selon les nouveaux principes scientifiques. Mais avant de conclure sur les représentations apportées par ces textes, il nous reste à examiner un phénomène nouveau, celui de la traduction en français de récits coréens anciens. Il s'agit d'un domaine à la fois complémentaire des travaux académiques, plus proche du large public des revues et plus apte à favoriser la circulation des images.

4 – Les traductions

Le 24 décembre 1890, un Coréen, Hong Tjyong-Ou (洪鐘宇), arrive en France. Il profite de son « séjour d'étude » pour se mettre en rapport avec les milieux orientalistes et artistiques parisiens. La presse rapporte cette « découverte » du premier Coréen, venu d'un pays qui reste en dehors des grandes modes orientales connues (le japonisme fait florès dans les milieux des esthètes, peintres et écrivains) : « Le Coréen Hong-Jong-ou » de F. Morans dans le *Journal des voyages* du 27 décembre 1891, ainsi qu'« Un assassin politique » publié par Félix Régamey⁷⁶⁴ en 1894 dans *T'oung pao*, tracent un portrait curieux de ce représentant du « Matin calme », qui, après avoir quitté la France en 1893 au terme d'un séjour de deux ans, assassine à Shanghai un compatriote proche des Japonais, le réformateur Kim Ok-kyun qui avait fomenté le coup d'État de 1884. Les autorités chinoises renvoient Hong Tjyong-Ou en Corée où son geste est récompensé et où il poursuit une carrière politique.

Employé par le musée Guimet pendant un an (entre 1892 et 1893), il est à l'origine des deux premières traductions françaises d'œuvres littéraires coréennes. Il nous permet ainsi de découvrir des aspects nouveaux de la Corée à travers la représentation de son imaginaire littéraire.

La première œuvre traduite par son intermédiaire (il parle japonais et communique à l'aide d'un interprète) est *Printemps parfumé* en 1892⁷⁶⁵. Le texte français est dû à l'aîné des frères Boex (qui signale la participation de Hong Tjyong-Ou dans la préface tout en indiquant que c'est tout de même lui le traducteur), écrivain signant sous le pseudonyme « J. H. Rosny »⁷⁶⁶. *Printemps parfumé* est une version de l'*His-*

764. Celui qui signe vers 1871 le célèbre croquis représentant Verlaine et Rimbaud en dérive à Londres, qui accompagne Émile Guimet au Japon et en Chine en 1876-1877, qui attaque P. Loti à propos de *Madame Chrysanthème* en 1894, et publie, la même année, dans *Le Journal illustré*, de nombreuses gravures représentant des scènes coréennes.

765. Paris, F. Dentu, 1892.

766. Joseph Henri Boex, dit « Rosny aîné » (1856-1940), et son frère Séraphin Justin, dit « Rosny jeune » (1859-1948), sont d'abord tentés par la doctrine naturaliste contre laquelle ils se dressent violemment en signant, en 1887, le « Manifeste des cinq » contre *La Terre* d'Émile Zola. Ils sont membres dès 1896 de l'académie Goncourt, conformément aux vœux des

toire de la fidèle *Chun-hyang* (춘향전), roman coréen classique qui fait également partie du répertoire des *p'ansori* (판소리, long drama chanté et joué par un interprète unique, accompagné au tambour)⁷⁶⁷. Si des détails de l'adaptation ne correspondent pas aux principales versions de l'œuvre coréenne, l'intrigue n'en garde pas moins ses caractéristiques essentielles ainsi que sa structure⁷⁶⁸. Elle est intéressante du point de vue des motifs, thèmes et représentations de la Corée. C'est effectivement la première fois qu'une fiction coréenne parvient au public français. On retiendra plus particulièrement, en relation avec les idées qui se transforment alors, le contraste entre le bon et le mauvais fonctionnaire, ainsi que l'importance d'une tradition populaire attachée aux préceptes d'un confucianisme idéalisé, où chacun est récompensé en fonction de la plus ou moins grande pureté de son âme.

L'année suivante, le 8 juillet 1893, J. H. Rosny livre à la *Revue bleue* un article : « Les mœurs de la Corée (d'après un lettré coréen) »⁷⁶⁹, par lequel il souhaite faire mieux comprendre le roman qu'il a publié l'année précédente. Il s'agit en fait d'une présentation du royaume réalisée d'après les renseignements fournis par Hong Tjyong-Ou sur laquelle il nous faut nous arrêter brièvement. L'article précise l'origine de cette première traduction et surtout tente de mettre en place un arrière-plan destiné à favoriser sa compréhension, démarche intéressante même si elle est justifiée avant tout par des besoins éditoriaux. À travers la personne de ce « premier » Coréen venu en Europe⁷⁷⁰, l'introduction de cet article souligne l'hermétisme de la Corée et les particularités de sa culture, toujours plongée dans des temps très anciens de l'Extrême-Orient :

« Le royaume de Corée, au nord de la Chine, et dont le véritable nom est Tjyo-Syen [*sic*], de tout temps hermétiquement clos à nos investigations, nous est fort peu connu sous le rapport des mœurs. M. Hong-Tjyong-Ou [*sic*], lettré coréen, le premier de sa nation qui ait mis le pied sur la terre d'Europe, a bien voulu nous fournir des renseignements.

« Dès l'abord, il nous apparut un Mongol robuste, de haute taille, plutôt bronzé que jaune, la

fondateurs, et se séparent en 1909 pour poursuivre leur carrière chacun de son côté. *La Guerre du feu* (1911), œuvre de Rosny aîné, témoigne de la passion pour la préhistoire et les sociétés archaïques qu'ils cultivent tous les deux.

767. Il existe plusieurs versions de cette histoire ancienne en français : *La Fidèle Seung Tchun-Hyang* (adaptation théâtrale de Yu ch'i-jin en 1936), traduit du coréen par Tjo Jung-ok (Jo Jöng-ok) et Hwang Jong-Deuk (Hwang Jong-tük), Taegu (Corée), université Hyosöng, 1985. Une forme romancée est également proposée par la Corée du Nord : *Histoire de Tchoun Hyang*, adapté par Djo Ryeung Tchoul (Jo Yöng-ch'ul), Pyongyang, Éditions En langues étrangères, 1990. L'introduction résumant l'histoire ayant été réalisée par des Coréens très marqués idéologiquement, il nous semble intéressant de la citer – on notera la terminologie que l'origine du texte explique –, (p. 1-2) : « Roman parmi les plus lus du Moyen-Age, l'*Histoire de Tchoun Hyang* occupe une place particulière dans les lettres coréennes. Le roman fustige la discrimination sociale sous le régime féodal et défend la liberté de mariage par-delà les différences de position sociale. Transmis oralement pendant des siècles, il a été mis par écrit au 18^e siècle. Il comprend deux parties. La première partie raconte la rencontre de Tchoun Hyang et de Ri Mong Ryong, leur amour et leur séparation. La deuxième partie présente le despotisme de Byeun Hak Do, sous-préfet de Namweun, la lutte de Tchoun Hyang, la destitution du fonctionnaire indigne par Ri Mong Ryong, devenu inspecteur royal et la réunion des amants. Le roman restitue la vie d'une époque et brosse un tableau véridique de la société féodale et de ses conflits. En décrivant l'amour entre une jeune fille d'humble origine et le fils d'un mandarin à l'époque des Ri, le roman critique la ségrégation sociale. Soutenant la liberté du mariage à une époque où les assises de la dynastie des Ri commencent à s'effriter le roman laisse entendre que le peuple est désireux d'abolir un système de discrimination sociale. Notre rédaction publie ce roman, une des œuvres importantes du patrimoine littéraire de notre pays. Il sera traduit en plusieurs langues. Le roman a été adapté à l'écran, il est aussi à l'origine d'un opéra. »

768. Un article relatif à cette traduction a été publié dans *Le Courrier de la Corée*, 23 septembre 1985, p. 21. Consulter aussi Christiane Tchang-Benoit, « Réflexion à propos du roman *Printemps parfumé*, de J.-H. Rosny (1892) », *Culture coréenne*, n° 29, printemps 1992.

769. *Revue bleue*, n° 52/2, deuxième semestre, 8 juillet 1893.

770. Ce qui n'est pas exact si l'on se rappelle Antoine Corrêa, le Coréen converti au christianisme au Japon et venu à Rome en 1606. Toutefois, Hong Tjyong-Ou peut être considéré comme le premier ayant eu une activité culturelle en Occident, permettant de faire mieux connaître son pays.

figure douce et grave. Le costume coréen lui seyait, l'ample paletot évasé à fermeture biaise, l'antique coiffure de Khoug-Tseu (Confucius) disparue de Chine ensuite de l'invasion tartare. Pendant le séjour de M. Hong-Tjyong-Ou en Chine, ce costume, dans sa belle simplicité, faisait pleurer les savants chinois au souvenir des grandeurs de la dynastie autochtone tombée sous l'assaut des Mandchoux vers 1640⁷⁷¹. »

D'aspect « robuste » et de « haute taille », Hong Tjyong-Ou est vêtu avec une « belle simplicité » ; il a « la figure douce et grave ». Nous rencontrons ici des motifs que nous croisons souvent depuis le siècle précédent : un contraste naturel de force et de douceur, de simplicité et de gravité. Il contribue à donner du Coréen l'image d'un homme nouvellement ouvert au reste du monde, « homme naturel » non encore confronté à la dure réalité de la civilisation qui lamine et pervertit. De plus, la « belle simplicité » du costume qui fait « pleurer » les savants chinois n'est pas sans évoquer la description de Jean-Baptiste Régis, lequel pointait indirectement le « primitivisme » coréen d'une mode chinoise alors oubliée en Chine même⁷⁷². Nous sommes là en présence de l'une des nouvelles représentations qui vont apparaître avec les récits de voyage : le « pays au bois dormant ». Une terre différente de la Chine et du Japon de l'époque, où les racines d'une ancienne manière de vivre restent encore très vivaces. Soulignons dans le même sens le fait – que Georges Ducrocq reprendra – que le Coréen est « plutôt bronzé que jaune », ce qui l'éloigne de l'Extrême-Orient et le rapproche des Mongols et donc d'une Asie plus en rapport avec l'Europe. La Corée de J. H. Rosny ne semble donc à sa place ni géographiquement ni historiquement. Nous retrouverons souvent cette thématique dans les témoignages de nombreux voyageurs.

L'auteur de l'article continue en évoquant l'origine de la publication de sa traduction :

« Nous cherchions un petit roman chinois inédit ; M. Hong-Tjyong-Ou nous offrit un roman coréen. La fortune était rare, l'entreprise difficile ; pourtant M. Hong-Tjyong-Ou apporta tant d'ardeur et de complaisance que nous pûmes donner au public français le premier roman coréen paru dans notre langue.

« Dans sa petite chambre d'hôtel du quai des Grands-Augustins, M. Hong-Tjyong-Ou nous chanta cette délicieuse histoire de Tchoun-Hyang (car le coréen se lit sur dix notes), et un charme extraordinaire se dégagait du chant et de sa traduction, le rêve d'une autre race, un rêve qui aurait comme ce chant une immense douceur, avec des notes fausses pour nos oreilles d'Occident et si plaintivement, si singulièrement originales que nos sympathies pour lui semblaient des sympathies parallèles plutôt que des sympathies par fusion, ainsi que furent parallèles à travers les âges, si peu réciproquement pénétrantes, les deux civilisations jaune et blanche⁷⁷³. »

Outre l'histoire « délicieuse » chantée (ce qui confère un caractère moyenâgeux au genre littéraire introduit, évoquant la chanson de geste et les troubadours), « le charme », « le rêve » et « l'immense douceur » qui reflètent le goût pour l'exotisme en vogue à l'époque, nous notons ici, d'un bien plus grand intérêt, le constat d'incompréhension dressé par J. H. Rosny entre « les deux civilisations jaune et blanche ». Ce constat est à l'origine, dans l'adaptation de l'histoire par l'écrivain (anciennement naturaliste) de certaines scènes rendues à la française, comme celle des retrouvailles entre les deux amants : « Et elle passe fiévreusement sa main par la lucarne. Elle y passe aussi sa tête, qu'elle livre aux baisers de l'amant. » Lorsque l'on connaît la pudeur des mœurs coréennes à cette époque, on peut imaginer à quel point certaines parties du texte ont été adaptées en fonction de ses nouveaux lecteurs, palliant ainsi le manque d'intérêt que représenteraient des retrouvailles moins expansives, mais plus dans la ligne du confucianisme coréen.

771. J. H. Rosny, « Les mœurs de la Corée (d'après un lettré coréen) », p. 47.

772. Au sujet des vêtements coréens, cf. notre article « Foules et vêtements de Corée. Contribution à une approche thématique des images de la Corée en France », *Revue de Corée*, n° 24/1-2, 1992, p. 53-86, et p. 91-115.

773. J. H. Rosny, *op. cit.*, p. 47-48.

J. H. Rosny indique ensuite les raisons qui ont poussé Hong Tjyong-Ou à découvrir « la civilisation », puis il en vient plus directement à présenter le pays, précisant combien celui-ci est déjà ancien et « civilisé ». Nous retrouvons Voltaire :

« La presqu'île de Corée, ainsi que toutes les péninsules, a été de bonne heure visitée par la civilisation. Les Coréens indépendants se trouvent dans l'histoire bien des siècles avant Jésus-Christ⁷⁷⁴. »

Vient ensuite une présentation plus générale de la Corée. Elle introduit des thèmes en rapport avec le récit traduit : les légendes, les études, la femme, le mariage, la famille, la philosophie et la religion, l'art. C'est à ce moment de son essai que J. H. Rosny parle des « navires sous-marins » que nous avons mentionnés dans l'introduction à notre étude. Alors qu'il aborde sa conclusion, l'auteur se met à décrire ce qu'il imagine être une Corée moderne, basée sur le modèle de l'occidentalisation japonaise. On y découvre quelques remarques étonnantes sur les désirs d'ouverture du pays. Elles préfigurent à la fois le développement qui viendra quatre-vingts ans plus tard et les questions culturalistes et identitaires qui seront alors également à l'ordre du jour⁷⁷⁵. Ce texte se termine sur des considérations « géopolitiques » d'une étonnante lucidité. Elles véhiculent un discours occidental à la fois des plus rétrogrades, mais aussi fort proche des théories ségalienues sur la notion du « divers » :

« L'élan vers la civilisation est très vif en Corée. L'exemple du Japon, des Européens trafiquant sur les côtes, surtout les merveilles entrevues depuis l'humble allumette jusqu'à la machine à vapeur et la lumière électrique, tout cela met une fermentation dans les jeunes têtes. On rêve le prodige, la vie facile dans la conquête des forces extra-humaines. Ce sentiment, généralisé jusqu'au patriotisme, fait naître chez les jeunes savants l'espoir d'un surhaussement de leur pays. Ils s'effrayent de la pénible conservation chinoise, ils s'exaltent vers la lumière éblouissante d'extrême-Occident. Puissent-ils ne pas s'y brûler ! Puissent-ils n'en prendre que des éléments appropriés à leur race et à leur éducation ! Puissent-ils ne pas abandonner trop tôt leur tranquille et honnête Confucius pour des philosophies mal faites à leur caractère ! »

La seconde traduction date de 1895. Il s'agit du roman *Le Bois sec refleurit*⁷⁷⁶, dont la traduction est attribuée à Hong Tjyong-Ou lui-même, aidé de manière évidente par un intervenant français, ce que ne confirment en rien l'avertissement, la dédicace et la préface de l'ouvrage. Au contraire, l'avertissement de l'éditeur ne met en avant que le seul traducteur coréen. Le passage que nous citons permettra de relever le cadre dans lequel s'inscrit en France la littérature coréenne tout juste découverte, en relation directe avec les images déjà en développement. En effet, l'adjectif « primitif » vient ajouter à « exotique » une note qui marque la différence avec les modèles chinois et japonais du moment. La Corée reste bien encore, pour beaucoup, la terre du « bon sauvage » :

« En raison de l'intérêt qu'il présente comme spécimen de la littérature, encore si peu connue de la Corée, l'Administration du Musée Guimet a pensé pouvoir exceptionnellement publier dans sa Bibliothèque de Vulgarisation le roman intitulé *Le bois sec refleurit*, qui passe pour l'une des compositions littéraires les plus anciennes et les plus estimées de ce pays. L'auteur de cette traduction, M. Hong-Tjyong-Ou, qui fut attaché pendant deux ans au Musée Guimet, s'est appliqué à en rendre scrupuleusement, presque mot à mot, le style et la naïveté, et les éditeurs n'ont eu garde de corriger son œuvre afin de lui laisser toute sa saveur exotique et primitive⁷⁷⁷. »

774. *Ibid.*, p. 48.

775. Voir à ce titre l'article du professeur Ahn Byong-jik sur les problèmes que rencontre la Corée du Sud dans l'élaboration d'une culture nationale contemporaine : 安秉直, “국민교육 없이 선진국 될 수 없다”, 新東亞, 10-1992. Un résumé a été présenté en français par Le Courrier de la Corée le 19 septembre 1992.

776. « Roman coréen », Annales du musée Guimet, coll. « Bibliothèque de vulgarisation », Paris, Ernest Leroux, 1895.

777. *Ibid.*, p. 9.

L'ouvrage n'est pas le « roman coréen » annoncé en couverture ; il s'agit d'un texte basé sur des adaptations de diverses histoires anciennes – dont *L'Histoire de Shim Chong* (심청전) et *Le Foie du lapin* (별주부전) – qui sont ici réunies, comme emboîtées les unes dans les autres.

Ce qui nous paraît important dans cette nouvelle traduction/adaptation, c'est plus encore la préface, laquelle est la première présentation de la Corée en France signée par un Coréen, même si nous savons par les références littéraires évoquées qu'il ne peut en vérité s'agir que d'une rédaction d'origine française tout juste teintée des idées de l'adaptateur coréen du roman qui suit⁷⁷⁸. Dans cette préface de 32 pages, Hong Tjyong-Ou cite à deux reprises Élisée Reclus évoquant la Corée. Il compare la situation de la péninsule à celle des Balkans. Ensuite, il se permet une légère critique de la préface de la traduction de J. H. Rosny, qui « donne quelques indications sur les mœurs contemporaines de la Corée, presque sans parler de l'histoire de la péninsule ». Il précise que « c'est pour satisfaire un certain nombre de chercheurs [qu'il va] résumer à grands traits l'histoire de [son] pays ». En fait, cette partie historique qui introduit le roman montre surtout que le but de cette traduction n'est pas uniquement de satisfaire à l'exotisme primitiviste de la Bibliothèque de vulgarisation du musée Guimet. Il s'agit véritablement d'un travail dont l'objectif est de venir en aide aux orientalistes, contrairement à l'édition littéraire plus française du premier roman, « traduit » par J. H. Rosny.

Autre traduction due à Hong Tjyong-Ou qui, pour cette occasion, travaille avec Henri Chevalier (auteur de l'étude sur les coiffures coréennes que nous avons signalée), le « Guide pour rendre propice l'étoile qui garde chaque homme et pour connaître les destinées de l'année », recueil technique complexe de divination, publié en 1897 par le musée Guimet⁷⁷⁹.

Aucune autre traduction ne paraît dans les années qui suivent ces premières tentatives. Si la Corée intéresse, c'est plutôt en tant que terre nouvelle offerte à la découverte, ou encore à cause des événements politiques qui agitent la région et les espoirs commerciaux qui peu à peu s'éteignent (ainsi également, sauf quelques études tardives de Maurice Courant en 1909, 1925 et 1927, faut-il attendre Charles Haguenuer, en 1928, pour la reprise de publications présentant des travaux de recherches... réalisés à partir du Japon). Les *Contes coréens* de Nikolaï Garine en 1925⁷⁸⁰, suivis en 1934 du recueil de Sō Yōng-hae, *Miroir, cause de malheur ! Et autres contes coréens*⁷⁸¹, reprennent pourtant le genre du conte et de la légende. Ils donnent à découvrir un échantillon plus large de la littérature populaire de la péninsule, obéissant, dans le second cas, à des impératifs de traduction qui livrent un ensemble fort acceptable, moins éloigné des origines coréennes que les premières tentatives littéraires de la fin du siècle précédent.

Même s'il nous oblige à déborder largement de la période considérée dans ce chapitre, nous allons traiter ici de ce dernier auteur. Le cas de Sō Yōng-hae est effectivement intéressant à plus d'un titre, tout comme celui de Hong Tjyong-Ou. S'il vit à une époque difficile au cours de laquelle la Corée n'existe plus en tant que telle, il poursuit on ne peut mieux l'introduction en France de la littérature coréenne populaire, une littérature de résistance dans les années 1930. Militant indépendantiste coréen vivant à Paris où il arrive au début des années 1920, Sō Yōng-hae publie en 1929 un récit, *Autour d'une vie coréenne*, 한국역사소설, 韓國歷史小說⁷⁸², dans lequel il présente la situation de son pays, colonisé depuis déjà dix-neuf

778. En considérant leurs rapports, il semble tout à fait probable que cette préface soit de F. Régamey, très lié à Hong Tjyong-Ou. Nous pourrions ainsi mieux comprendre l'érudition développée pour cette présentation ainsi que la légère critique adressée au travail de J. H. Rosny.

779. Annales du musée Guimet, t. XXVI, deuxième partie, Paris, Ernest Leroux, 1897.

780. Paris, Charles Delagrave, 1925.

781. Paris, Eugène Figuière, 1934 (réédition : Séoul, Saemunsa, coll. « D'Est en Ouest », 1988, introduction de F. Boulesteix).

782. Paris, éditions Agence Korea, 1929 (le titre, en syllabaire coréen et en caractères chinois, est reporté sur la couverture et la page de titre). Les éditions Agence Korea permettaient au mouvement coréen d'indépendance de diffuser en Europe des matériaux servant leurs objectifs. C'était une agence d'information animée par Sō Yōng-hae.

ans, à travers la vie de l'indépendantiste Park Sang-jo. On sent dans son style le militant politique attaché à l'expression identitaire de son peuple et à la littérature populaire qu'il rendra merveilleusement dans le recueil de 1934. Son introduction est, à ce titre, représentative de son engagement. Elle contribue pourtant à nous restituer, vingt ans avant la guerre de Corée, l'image d'un pays proche de la terre et de ses traditions :

« Voici un aperçu très sommaire de l'histoire légendaire d'un pays d'Extrême-Orient, dont l'originalité est d'autant plus intéressante qu'elle esquisse assez bien l'esprit de tout un peuple. Je veux parler ici de la Corée et du peuple coréen. Son histoire légendaire qui n'a encore tenté la curiosité d'aucun conteur, nous est parvenue à travers plus de quarante-deux siècles par la bouche de paysans aussi ignorants que crédules, prétendant obstinément que leur pays est le jardin terrestre des dieux⁷⁸³. »

On retrouve ici, sous la plume d'un Coréen qui écrit pour un public français, nos deux thématiques : la nature profonde d'une part (paysans ignorants, crédules, obstinés ; mais aussi « jardin des dieux »), la culture ancienne d'autre part (quarante-deux siècles d'oralité sans rupture).

Plus loin, l'auteur introduit le propos qui formera le fond des 189 pages de l'ouvrage. Il est directement lié à la naissance merveilleuse de sa terre natale. Il s'agit de la vie d'un homme reflétant les tourments de la Corée nouvelle :

« Renfermé jalousement dans une civilisation millénaire dont la base fondamentale était la sagesse et la vertu, le pays du Matin-Calme a connu, au cours de ce dernier siècle, des heures à la fois noires et sanglantes. Plusieurs fois victime de la force brutale de ses voisins pour qui l'honneur et la justice n'étaient que de vains mots, la Corée a compris enfin, mais trop tardivement, la nécessité d'une transformation radicale de laquelle dépend d'ailleurs la vie de ses vingt millions d'habitants. Un énorme mouvement d'émancipation nécessairement révolutionnaire fut donc organisé et dirigé par un jeune intellectuel du nom de Bac Sontcho. C'est justement ce Bac Sontcho, une grande figure sympathique de la Corée nouvelle, que je me propose ici même de présenter au public. Bac Sontcho est un nom sans doute inconnu des Européens, mais c'est incontestablement une lumière cachée à l'humanité toute entière⁷⁸⁴. »

Dans le début des années 1930, Sō Yōng-hae écrit également un article sur « La civilisation et la littérature coréennes » pour la *Revue franco-chinoise*. Il y confirme ses goûts pour une Corée avant tout littéraire et populaire, qu'il préfère à la Corée « classique » trop dépendante des modèles chinois⁷⁸⁵ :

« Il existe une belle littérature coréenne, et cette belle littérature n'est qu'une expression psychologique de la civilisation même du pays, à la fois très ancienne et très originale qui constitue un des éléments essentiels de la civilisation d'Extrême-Orient. [...]

« Concluons. La Corée possède une vie littéraire de plus de 3 000 ans qui se divise nettement en deux périodes distinctes. La première, au cours de laquelle la littérature chinoise est prédominante, mais où elle n'a pour cadre que le cercle aristocratique et bourgeois. La seconde est celle de la littérature proprement coréenne qui n'a cessé de se développer au sein même du peuple et qui se trouve actuellement constituée la seule littérature nationale⁷⁸⁶. »

783. Sō Yōng-hae, *Autour d'une vie coréenne*, p. 7.

784. *Ibid.*, p. 14-15. On retrouve dans cette dernière phrase des mots utilisés par la rhétorique nord-coréenne ; le premier chef d'État de la Corée du Nord les utilisait largement dans ses écrits.

785. Il parle en fait des *Ogin ki*, romans populaires écrits entièrement en hangŭl, sans aucun caractère chinois. Deux d'entre eux existent en traduction française : *Histoire de dame Pak*, traduit par Marc Orange, et *Histoire de Suk-hyang*, traduit par Kim Su-chung, Paris, L'Asiathèque, 1982.

786. Sō Yōng-hae, « La civilisation et la littérature coréennes ».

On retrouve, là encore, une dualité ancienne. Elle oppose d'une part la culture (Chine, dépendance, aristocratie, bourgeoisie) à la nature (Corée, indépendance, peuple, nation). On devine sans mal un discours qui est jusqu'à aujourd'hui celui de la Corée du Nord communiste (qui a abandonné, rappelons-le, les caractères chinois et a mis en place un système politique marxiste en partie inspiré par le maoïsme, qui trouve dans ses propres forces les moyens de s'organiser) et que l'on comprend mieux lorsque l'on sait que Sō Yōng-hae, dans les années 1950, décide en pleine guerre de passer au Nord.

Le recueil de 35 contes⁷⁸⁷ qu'il publie en 1934 correspond à la réalisation de son idéal culturel tout autant que militant. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une simple traduction. Comme l'auteur l'indique dans la préface où il justifie sa démarche, il s'agit de contes oraux, entendus dans son enfance, racontés par sa grand-mère ou par les lettrés de province qui rendaient visite à son père. Il s'en souvient et les rédige donc directement en français. À travers cette préface, il tente de nous faire sentir une Corée profonde que nous connaissons, simple et pure, une terre éloignée des rythmes urbains modernes et de la réalité coloniale de la péninsule :

« Que l'histoire d'un peuple soit avant tout l'histoire de ses contes et ses chansons, voilà ce que celle de la Corée justifie pleinement tant les contes et les chansons coréens reflètent la vie coréenne.

« Ils nous parviennent à travers les siècles par la bouche des paysans aussi ignorants que crédules. Pour les recueillir il faudrait aller vivre parmi ces paysans qui pour s'égayer et s'amuser ne se lassent jamais, surtout dans leurs longues veillées laborieuses d'hiver, de contes innocemment renouvelés et enrichis selon les verbes fantaisistes du conteur. C'est justement dans ces contes de paysans, gens simples et sans artifices, image de la Corée toute pure, que nous pouvons voir revivre, en un moment, la Corée millénaire et que nous retrouvons sa vieille morale, ses vieilles croyances, ses mœurs et son amour inné de la justice⁷⁸⁸. »

Le mot *image* est ici utilisé. Les paysans coréens, ces hommes simples que l'on rencontre depuis le début de notre étude chez certains auteurs, sont la représentation de la Corée telle que certains Coréens veulent alors la présenter à la France : « toute pure », « millénaire » et « aimant la justice ». Même s'il s'agit là d'un message coréen à la fois culturel et politique, nous y retrouvons les conceptions du père Jean-Baptiste Régis, de Voltaire et quelques autres.

Les contes introduits dans la préface méritent d'ailleurs que l'on s'y arrête un moment, afin de considérer justement quelles images ils donnent de l'espace coréen et des relations sociales au sein d'une Corée traditionnelle reconstituée à distance par la mémoire et l'écriture⁷⁸⁹. Autrement dit, quelles représentations Sō Yōng-hae tente-t-il de donner en France de sa terre et de sa culture ?

Dans ce recueil, l'auteur a regroupé des légendes, des anecdotes et des contes de son pays, en tenant compte de la particularité coréenne, de l'âme singulière que chacun d'eux affirme. Aussi n'y cherchons-nous aucune nouveauté : les récits qui nous sont offerts ont été publiés dans toutes les anthologies compilées en Corée au xx^e siècle, ainsi que dans des livres destinés à la jeunesse. Certains, parmi les plus anciens et les plus célèbres, sont aussi des romans classiques. Ne cherchons pas non plus, dans ce recueil, des textes rares ou inconnus, car si certaines traditions sont ici présentées sous un autre jour, il ne peut s'agir

787. *Miroir, cause de malheur, Yun-Whai, Sim-Tchum, Nénuphar-Rouge, Un poisson précieux, Femme infidèle, Le Chat en deuil, Un ingénieux mensonge, Sangs-Singmou-Loïnkoc, Kim Kisou, Hungbou-Norbou, Les Saules pleureurs du carrefour Tchun-Ansan-Gry, La Bille magique, Comment on retrouve les papiers perdus, La Cloche miraculeuse, Le Renard et le Tigre, Un curieux jugement, Tchai Du-Bon, Oulin, Hoc-Bo, Lieu-Jin, Tchi-Ac, Le Foie du lapin, Maship, La Bonne Bête, L'Enfant polisson, La Reconnaissance d'un crapaud, Li Dory, La Puissance des larmes d'enfant, A-Mi-Ta-Boul, Une énigme tragique, Une statue mémorable, Un préfet mystérieux, L'Enfant terrible, Une légende coréenne.*

788. Sō Yōng-hae, *Miroir, cause de malheur ! Et autres contes coréens*, p. 8.

789. D'autant que l'on sent parfaitement, derrière l'excellent français utilisé, qu'il s'agit de récits écrits par l'auteur lui-même, et non revus par un lecteur francophone.

que de variantes de légendes ou de contes fort connus en Corée, même s'ils paraissent nouveaux en France au moment de leur publication.

La grande originalité de ce livre n'est donc pas dans les textes eux-mêmes, mais bien plutôt dans le fait qu'il est le premier qu'un auteur coréen ait écrit directement en français. Comme Sŏ Yŏng-hae le dit dans son avant-propos, il ne s'est inspiré d'aucune forme écrite, laissant son souvenir retrouver les paroles de ses aînés, qui ne connurent eux-mêmes que les formes orales de ces récits.

Ce recueil nous livre ainsi le monde quotidien de l'ancienne Corée, avec ses villages de montagne et ses vallées profondes ; cette Corée millénaire dont nous parle l'auteur, avec sa vieille morale et ses vieilles croyances. Car si ces légendes et ces contes ressemblent bien souvent aux autres récits populaires du monde entier, ils relèvent de la tradition typiquement coréenne par deux caractères : l'espace dans lequel ils se déroulent et la morale qu'ils véhiculent.

Les contes français ont souvent pour cadre une forêt profonde que le héros, comme le Petit Poucet, doit traverser, ou dans laquelle il doit vivre un certain temps, à l'image de Peau d'Âne. D'autres histoires, comme celle de la Belle au bois dormant, nous montrent même une forêt qui se referme sur le château où repose l'héroïne. Dans les contes coréens que nous découvrons sous la plume de Sŏ Yŏng-hae, la fonction remplie par la forêt est jouée par la montagne, et si les anecdotes mettent en scène des personnages qui évoluent dans un espace neutre et réduit, si certains textes ont pour cadre les grandes routes menant d'une province à une autre, la plupart des légendes et des contes se déroulent sur les chemins de montagne, milieu inquiétant et difficile pour l'homme. Car tout comme la mer inspire aux paysans bretons une peur imprégnée de respect, la montagne est regardée par les paysans coréens avec un sentiment fait de vénération et de crainte.

Car la montagne, que nous rencontrons depuis le début de notre étude et que nous allons très largement retrouver dans les récits des voyageurs, représente avant tout dans la culture coréenne traditionnelle introduite par ce recueil de contes, un lieu d'apprentissage figurant une manière de symétrie avec l'espace socialisé qu'a toujours été le milieu rural des plaines habitées (nous en avons parlé en évoquant les rapides témoignages de Jean-François de La Pérouse). Équilibre écologique unique, à l'origine des pratiques géomantiques qui retiendront plus loin notre attention, tout autant qu'équilibre culturel métaphorique, la montagne est dans la péninsule un champ initiatique spirituel, créatif et tellurique sans comparaison, longtemps indispensable à l'harmonie des êtres et de la société de la péninsule :

« [...] dans cet espace coréen, peut-être mieux qu'en bien d'autres endroits du monde, continue à se jouer, avec respect et harmonie, l'éternel face-à-face géographique de l'Homme et de la Nature ; celle-ci sachant toujours offrir la rude beauté de paysages émouvants, celui-là sachant encore offrir la rude vitalité d'un labeur exemplaire⁷⁹⁰. »

Lieu de la famille et de la collectivité villageoise, zone effective, mais aussi symbolique, de l'activité humaine et du travail, de l'effort et de la hiérarchie sociale, les bourgs claniques des plaines, les fermes familiales et les rizières exploitées en commun ont toujours été en Corée la représentation codée de l'espace rural idéal et de l'activité méritante, l'expression spatialisée du « surmoi » freudien, des désirs de réussite, du yang (le masculin, la lumière, le jour, le blanc, l'actif, la chaleur et le mariage du ciel avec les forces lumineuses et productrices de la terre). C'est le domaine du conscient et de la socialisation, de la quotidienneté des tâches ancestrales et répétitives, du « plein » socialisé dans tous ses états.

Inversement, mais de manière complémentaire, la montagne, au-delà du stéréotype facile et mièvre de ses « paysages émouvants », a toujours été la sphère crainte, celle de l'activité subversive ou socialement marginale, la manifestation localisée du « ça » freudien, des désirs fantasmatiques, du yin (le féminin, l'ombre, la nuit, le noir, le passif, le froid, et le mariage du ciel avec les forces obscures et souterraines de

790. Claude Balaize, Li Jin-mieung, Li Ogg, Marc Orange, *La Corée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? »-1991, p. 14.

la terre). C'est le domaine de l'inconscient, des épreuves ou des tentatives individuelles et solitaires. C'est aussi, une fois la quête qu'elle propose réalisée et les épreuves maîtrisées, l'affirmation du surconscient qui conduit l'homme au sommet de son développement psychique, comme nous le voyons justement dans les contes populaires.

Dès le début de la période de peuplement de la péninsule, tout en vivant de cueillette et de chasse, les Coréens ne manquèrent pas de peupler aussi les montagnes de tout un monde de chimères, parmi lesquelles les tigres, les esprits et les démons ont joué un rôle important. Dans les contes de *Miroir, cause de malheur*!, la montagne représente le domaine souvent clos de l'inconscient coréen qui vient s'opposer à la rizière, espace ouvert qui concentre les valeurs sociales du travail et de la stabilité de l'ordre familial. C'est un monde à part, peu ou pas humanisé, un monde avec ses maîtres, ses gardes, ses familiers, ses exclus et bien sûr ses rites de passage. Si repoussante qu'elle puisse être (et nous l'avons vu refuser le passage par le nord aux étrangers trop curieux), la montagne n'en a pas moins ses habitués, la plupart du temps des itinérants, des nomades dont le mode de vie diffère radicalement de celui des riziculteurs, sédentaires parmi les sédentaires⁷⁹¹.

En Corée, les villages de montagne étaient écartés des grandes routes (d'ailleurs rares) et isolés au creux de vallées profondes dont nous goûterons quelques exemples au chapitre suivant. Tout ce qui n'était pas dans le village était inconnu, dangereux ou sacré. Il n'y avait pour relier ces hameaux au reste du monde que d'étroits sentiers. Les itinérants, les seuls capables ou contraints de transgresser les interdits, empruntaient ces chemins. Ce sont les personnages des contes : bûcherons, paysans, moines, mendiants, fonctionnaires ou jeunes gens « montant à la capitale ». Ils sont obligés, pour survivre ou pour retrouver l'équilibre rompu qui a motivé leur errance, de passer par le fond des montagnes que la fantasmagorie paysanne a rempli d'êtres dangereux. Ils deviennent donc à la fois les héros, mais aussi les colporteurs d'histoires extraordinaires ou terribles dont ils sont les victimes ou les témoins.

La montagne coréenne occupe donc, dans la plupart de ces récits, une fonction initiatique indiscutable. Les personnages « en quête » devront trouver leur « voie » par la montagne, détentrice des mêmes attributs que la forêt de nos contes français. Plus qu'un simple décor, c'est un élément majeur du conte coréen. Passer par la montagne, c'est retrouver l'identité originelle qui permettra de pallier les manques qu'éprouvent les personnages. C'est retrouver dans l'expérience directe avec une nature sauvage la part d'épreuve qu'implique tout processus de maturation.

Ainsi, l'espace des contes, dont le motif principal est une quête, est clairement défini : « Dans un petit pays perdu au cœur d'une profonde montagne... » (*La Reconnaissance d'un crapaud*⁷⁹²) ; « Ainsi il s'engagea un jour dans une profonde montagne au lieu d'en faire le tour... » (*Tchi-Ac*⁷⁹³) ; « Il y avait une fois une très pauvre femme qui vivait dans un coin isolé de la montagne... » (*Les Taches du sorgho*⁷⁹⁴). Dans tous les cas, aller dans la montagne et la traverser est une expérience originale, un moyen d'entrer en rapport avec le mystérieux. C'est aussi un retour au principe primordial du monde, idée que nous retrouvons dans quelques récits de voyage à l'intérieur du royaume à la fin du XIX^e siècle.

791. Notons également qu'au moment de la publication des contes, en 1934, la campagne coréenne est sous complète administration japonaise, celle-ci pratiquant une agriculture modernisée permettant de fournir du riz à l'archipel. On imagine alors, dans le discours de Sō Yōng-hae, la place des montagnes comme pouvant seules protéger les restes d'une vie coréenne traditionnelle. G. Ducrocq va aussi dans ce sens en 1904 lorsqu'il explique qu'il existe toujours en Corée des chemins creux que l'étranger ne foulera pas. Rappelons, s'il en est besoin, l'importance des maquis communistes dans les massifs du nord du pays pendant la période de la colonisation, en particulier sur les pentes du mont Paektu, mais aussi au sud, dans le massif du Ch'iri, de nombreuses années après la fin de la guerre.

792. Sō Yōng-hae, *Miroir, cause de malheur ! Et autres contes coréens*, p. 153.

793. *Ibid.*, p. 135.

794. *Ibid.*, p. 50.

L'autre thème important de ces contes, on le trouve dans l'esprit qu'ils ont le souci de transmettre. En tant que structures archétypales simples, ils affirment, à travers les principes d'une doctrine confucianiste populaire qui les a marqués, la cohésion sociale de la communauté traditionnelle. Plus que nos contes français qui, en général, mettent en scène des destins purement individuels, les contes coréens participent, comme les mythes, à l'équilibre communautaire de la société qui les a produits, laquelle, en 1934, a été laminée par la colonisation. Les héros de la plupart de ces traditions sont au départ des marginaux (un honnête et pauvre aveugle, un pauvre orphelin, un pauvre mais honnête goitreux, Lieu-jin était un idiot, etc.), ce qui n'a rien de typiquement coréen. Le début des histoires s'ouvre le plus souvent sur une situation réelle ressentie comme insatisfaisante, et constitue donc une protestation sociale embryonnaire (que la fin de certains textes exprime parfois directement : « J'ai puni les méchants et maintenant partageons entre nous toutes ces fortunes qui ont été faites à la sueur de nos fronts et par le sang de nos veines⁷⁹⁵. »). Les personnages finissent pourtant par réintégrer leur société et leur culture après avoir réaffirmé, par leur attitude, le pouvoir de la justice et du droit. Grâce à leur position de décalés (pauvreté, veuvage, solitude, idiotie, maladie et déchéance, etc.), à ce manque originel qui a provoqué la perte de leur place dans la société, ils jouent sans le savoir un rôle de médiateurs entre cette société coréenne valorisée par la loi et la morale, en marge de laquelle ils vivent, et le réseau des énergies vitales incontrôlées (esprits primitifs, monstres marins ou aériens, animaux sauvages, etc.). Ainsi, alors qu'on les croit exclus du monde des hommes, en véritables héros confucianistes, ils rétablissent la circulation entre deux domaines jugés bien souvent antagonistes. Ils rétablissent aussi l'espace social morcelé et restaurent le pouvoir et les règles qui le perpétuent. Le rôle des personnages en quête est donc ici comparable au rôle des chamans coréens, les *mudang* (무당), lesquels se proposent comme intermédiaires entre le quotidien des humains et le sacré représenté par les forces profondes que le monde abrite.

La morale de ces contes privilégie donc l'équilibre de la société traditionnelle bien plus que la réussite individuelle. Les rois terrestres n'y représentent pas, comme dans les récits d'Europe, la féerie et le merveilleux d'un univers inaccessible et utopique, mais plutôt la garantie d'un monde qui se veut juste à travers l'humanisme de Confucius qui place la vertu et le respect au-dessus de tout. Ainsi, la fin heureuse qu'ils proposent reste modeste et ne se déploie pas dans les fastes que nous trouvons dans les traditions françaises. Même si la richesse vient récompenser les actions méritoires et les attitudes vertueuses (*Hungbou-Nolbou*, *A-Mi-Ta-Boul*, etc.), le bonheur de la vie est fait d'autre chose. « C'est une montée humble dans la vie sociale, une place de fonctionnaire, [...] c'est surtout le respect des traditions. [...] La vie heureuse, c'est enfin dans la famille, la cohésion des liens affectifs qui subsiste à toute séparation⁷⁹⁶. »

Respect et cohésion sont les éléments essentiels de la morale coréenne que Sō Yōng-hae souhaite faire connaître à une France qui se prépare au Front populaire, et à laquelle il demande une reconnaissance que les années 1920 ont refusée. Deux valeurs aussi que la Corée de ces mêmes années tente désespérément de maintenir dans la clandestinité : respect d'un monde de traditions que les colonisateurs entament, cohésion d'un pays qui commence alors à se déchirer.

Au-delà de la morale qu'il propose, ce recueil est donc le témoignage d'une quête : celle d'un homme à la recherche de la terre de son enfance, à la recherche aussi de l'enfance de sa terre. Contraint de vivre à l'étranger, l'auteur découvre et nous fait découvrir dans les contes de son pays l'image d'un passé, celui du sol et de la culture coréenne, son propre passé ; un jeu de miroirs, renvoyant l'homme à la terre et la terre à l'homme, nous laissant découvrir, l'espace d'un instant, les chemins creux de l'ancienne Corée, « ses vieilles croyances, ses mœurs et son amour inné de la justice⁷⁹⁷ ».

795. *Ibid.*, *L'Enfant terrible*, p. 203.

796. Ok-Ryen Seung (Song Ok-ryōn), *Psycho-pédagogie du conte (essai suivi de seize contes coréens)*, préface de Marc Soriano, Paris, Fleurus, coll. « Psychologie et éducation », 1971, p. 48-49.

797. Sō Yōng-hae, *op. cit.*, p. 8.

5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images

En ce qui concerne les informateurs – que nous avons décidé de cibler dans ce chapitre par catégories, en dehors de l'unique point de vue chronologique de notre démarche jusqu'ici –, nous pouvons constater que les sources sont dans l'ensemble bien plus directes. Même si certains observateurs n'ont pas fait le voyage, ils travaillent sur des documents ou des collections rassemblés grâce à l'ouverture du pays dans les années 1880. À ce stade, on se rend compte que coexistent encore des références essentielles qui participent aux deux principales voies de représentation de la Corée que nous avons signalées. D'un côté, Gaston Baudens vient prendre la suite de ceux qui n'ont pas vu la Corée : Guillaume de Rubrouck, Voltaire et Charles Dallet. D'un autre côté, Maurice Jametel s'inscrit dans la lignée des observateurs plus directs : Hendrick Hamel, Jean-Baptiste Régis, Jean-François de La Pérouse, Henri Zuber et quelques autres. On note également que l'on échappe aux limites imposées par les catégories précédentes d'informateurs : les marins et les religieux seront, avec le temps, aussi nombreux, mais leurs témoignages intéresseront moins. Ils seront de plus en plus souvent remplacés par les récits plus concrets de voyageurs-touristes ou encore par les expériences d'observateurs professionnellement plus variés (anthropologues, explorateurs, ethnographes, journalistes, ingénieurs, spécialistes de sciences politiques, économistes, etc.). Ce fait, que nous voyons poindre, va être confirmé au chapitre suivant. Signe de cette nouvelle tendance, la plupart des visiteurs du début des années 1880 viennent dans le cadre d'activités professionnelles qui les appellent en Corée ou en Chine (des diplomates surtout, puis des « coopérants »). Avec la fin du siècle, nous passerons à un autre stade, celui des séjours scientifiques, des journalistes ou encore des purs « touristes », lesquels auront alors à leur disposition des manuels de langue et des guides de voyages. Dernière originalité à signaler au sujet des informateurs « orientalistes » : les premiers témoignages en français réalisés par des Coréens. Des traductions principalement (années 1890 et années 1930) qui vont reconduire les images initiées par les sources que nous connaissons depuis plus longtemps.

Concernant la réception des textes que nous avons présentés, nous avons vu qu'elle va dans des directions très diverses du fait qu'elle est plus liée aux types de matériaux qu'à la chronologie. D'une part, les revues de géographie continuent ce qu'avaient initié les articles de l'après Kanghwa. Les orientalistes semblent être de plus en plus concernés, après les premières tentatives de Léon de Rosny, par des travaux publiés dans des revues spécialisées. D'autre part, à propos des documents importants, on se rend compte que la réception est inégale : de grandes références, comme la *Bibliographie coréenne* de Maurice Courant, ne semblent pas jugées à leur juste valeur. D'un autre côté, notons qu'une certaine littérature coréenne commence à se faire connaître auprès d'un large public d'amateurs d'exotisme.

Pour ce qui est des motifs, nous avons signalé l'importance de la coréanologie naissante. Elle spécialise ses objets d'étude et va ainsi compléter nos connaissances. La Corée maintenant ouverte, il s'agit d'en explorer la profondeur, l'intérieur. L'étude de la géographie naturelle a été remplacée par un intérêt nouveau pour une Corée qui fait figure de plate-forme géopolitique. Il s'agit alors d'un pays réponse ou pays clé. La péninsule semble être pour certains l'espace où l'on pourra à la fois trouver la réponse à des problèmes passés, mais aussi à des perspectives politiques régionales en voie de constitution. C'est donc un espace nouveau. Il livre ses mystères et permet une meilleure compréhension de l'Asie du Nord-Est où l'on commence à reconnaître l'importance de sa place historique tout autant que de son capital économique. Notons également un intérêt plus fort, avec l'ouverture, pour l'étude des Coréens eux-mêmes, à la fois considérés du point de vue de leur caractère et de leur physiologie, mais aussi de leur culture, ce qui vient remplacer les considérations historiques simplement chronologiques de Jean-Baptiste Régis. Le siècle finissant s'intéresse aux modes de vies, aux traditions, aux coutumes lointaines que les journaux illustrés aiment présenter en couleur et dans leur mouvement.

Quant aux thèmes coréens dans les années 1880, on peut noter des changements importants. À la méconnaissance géographique, à l'isolement et à l'inaccessibilité viennent s'opposer une connaissance (qui

se construit de plus en plus avec l'arrivée des Français dans Séoul) ainsi qu'une ouverture (qui n'empêche pourtant pas une certaine profondeur de subsister à l'intérieur du pays, ce que nous allons découvrir avec le chapitre suivant). En ce qui concerne les thèmes historiques, la nouveauté et la modernité des transformations commencent à contraster avec l'ancienneté de certains attachements. Au stade humain, on assiste à une plus grande précision dans la considération des différents caractères coréens (selon les régions, les classes sociales, etc.), et surtout dans l'étude des mœurs (religions, éducation, etc.) et des pratiques (artistiques, artisanales, etc.), ce qui favorise un éventail plus large de thèmes : religiosité des Coréens, importance de l'éducation, habileté manuelle, goûts artistiques, etc., qui vont correspondre aux représentations que nous avons définies et qui vont les préciser.

Enfin, à propos des images, l'ouverture du pays et sa fréquentation ont permis un passage que nous découvrons ici discrètement. Même si le « bon sauvage » et le « sage oriental » sont toujours présents, deux autres images complémentaires se dessinent peu à peu, qui vont faciliter le voyage touristique et que l'on retrouve largement présentes encore de nos jours. Il s'agit du « pays du Matin calme » et du « royaume ermite », deux représentations iconiques qui vont conjuguer des points de vue négatifs tout autant que positifs.

Le « pays du Matin calme », c'est, chez Gaston Baudens, le « petit royaume » présenté comme une « riche proie convoitée ». Chez Maurice Jametel, ce sont les Coréens au « courage sauvage », hommes « simples, rudes » mais « honnêtes », qui cachent une certaine « délicatesse » sous des « dehors sauvages ». Chez Maurice Courant, c'est la « timidité » et la « modestie », mais aussi l'« austérité de l'architecture ».

Le « royaume ermite », ce sont les vieilles modes chinoises toujours vivantes, « l'isolement complet, l'inhospitalité et la haine du gouvernement pour les étrangers » que présente Gaston Baudens. C'est également un pays « rigoureusement fermé » chez Léon de Rosny, une image de parfait « isolement » chez Maurice Courant et une « attitude ombrageuse » chez Émile Bourdaret.

Au chapitre suivant, nous constaterons le développement de ces deux nouvelles représentations. Plus encore que celles que nous avons déterminées jusqu'ici, elles vont, avec le temps, se transformer en clichés stéréotypiques. Nous les retrouverons également dans l'épilogue que nous consacrerons au XX^e siècle et que nous orienterons en grande partie en fonction de leur infirmation ou de leur réaffirmation.

CHAPITRE VI – Du XIX^e au XX^e siècle : les anthropologues et les touristes

1 – La Corée, carrefour diplomatique difficile

Après qu'elle a signé, avec les puissances occidentales ou orientales, un certain nombre de traités d'amitié, de navigation et de commerce, et l'accès à l'intérieur du royaume, la Corée va se trouver entraînée, à partir des années 1890, dans un tourbillon politique et diplomatique. Elle se libère de ses anciens rapports de vassalité la liant à la Chine pour devenir un protectorat japonais (1905) puis une colonie en 1910.

Depuis que la péninsule est accessible, les conditions politiques et sociales se dégradent pour de multiples raisons⁷⁹⁸. Avec l'ouverture des ports au commerce international et l'arrivée de nombreux marchands chinois et japonais, le coût de la vie augmente considérablement. En 1892, une famine survient contre laquelle le gouvernement ne fait rien. Le peuple, accablé par les impôts régionaux et nationaux, est de plus en plus hostile au clan Min alors aux commandes de l'État. Il est, pour beaucoup, le symbole de la corruption des fonctionnaires, que nous avons notée et que les récits des voyageurs vont rapporter, transformant de ce fait radicalement l'image ancienne du « sage chinois ». Dès 1891, la secte du Tonghak (東學), auparavant entrée dans la clandestinité, refait surface sous la forme d'un parti politique nationaliste et xénophobe. En 1894 éclate, dans la région défavorisée du sud-ouest, une révolte qui va être récupérée par le Tonghak⁷⁹⁹. Elle mettra le gouvernement en danger et permettra aux Japonais de saisir enfin l'occasion qui leur manque pour intervenir militairement dans le royaume. Effectivement, le clan Min refuse de négocier avec les insurgés pour empêcher le Taewöngun (le régent) de revenir sur le devant de la scène politique. Il fait appel aux Chinois qui positionnent 4 000 hommes au sud de la capitale et préviennent les Japonais, comme le stipule la convention de Tien-tsin. Le Japon expédie également des troupes (10 000 hommes) autour de Séoul. La révolte paysanne est maîtrisée, et le gouvernement demande aux soldats étrangers de se retirer. Les Japonais refusent. Ils demandent au roi de ne plus reconnaître la Chine comme puissance suzeraine. Le gouvernement cherche à gagner du temps, mais les Japonais ne faiblissent pas et expriment de nouvelles demandes, de plus en plus contraignantes : une concession de chemin de fer entre Chemulp'o et Séoul, une

798. Cf. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 294-304 ; A. C. Nahm, *Korea, Tradition & Transformation*, p. 173-208 ; Han Woo-keun, *The History of Korea*, p. 403-449 ; Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, p. 281-309.

799. Cf. 韓祐勳, 東學과 農民蜂起, 서울, 一潮閣, 1983 (Han Woo-keun, *Tonhak-kwa Nongmin Ponggi [Tonghak and the Peasant Uprising]*, Séoul, 1983).

seconde entre Pusan et la capitale, le monopole sur les mines d'or du pays, l'ouverture d'un nouveau port sur la côte sud-ouest ainsi qu'une réforme du gouvernement. En même temps, les troupes japonaises se rapprochent des forces armées chinoises et ouvrent les hostilités le 25 juillet, coulant un de leurs transports de troupes. En septembre, l'armée japonaise prend la ville de Pyongyang et anéantit l'infanterie du Céleste Empire. Les Japonais l'emportent également sur mer : Port-Arthur est prise et la Mandchourie envahie.

Le 17 avril 1895, la Chine et le Japon signent le traité de Shimonoseki, par lequel l'empire du Milieu reconnaît enfin l'indépendance de la péninsule coréenne. Le 16 août 1895, la Corée célèbre sa « liberté diplomatique ». Cet événement permet indirectement au Japon d'amorcer lentement un processus de prise en main du royaume. Celui-ci devient un marché important pour le Japon, tout autant qu'un fournisseur indispensable de matières premières. Comme l'écrit André Fabre – qui cautionne les nombreuses constatations publiées à l'époque –, à partir de ce moment précis, tout change pour la Corée :

« La guerre sino-japonaise au cours de laquelle deux armées ennemies s'étaient battues sur le sol d'une tierce nation qui leur avait demandé de retirer leurs troupes avait prouvé, s'il en était encore besoin, que la Corée n'était plus maîtresse de son destin. Celui-ci dépendait des grandes puissances qui s'opposaient dans la péninsule⁸⁰⁰. »

Pour lutter contre le Japon qui impose un nouveau gouvernement, le clan Min se tourne vers un autre voisin, la Russie, qui convoite également la Corée. Alors que le nouveau premier ministre pro-japonais tente de déposer la reine, il est chassé par la faction pro-russe, ce que les Japonais ne peuvent tolérer. Ils font assassiner la souveraine le 8 octobre 1895, événement marquant qu'un bon nombre d'observateurs étrangers relatent dans leurs récits de manière plus ou moins imagée, comme Jean de Pange :

« Le comte Inouyé avait été remplacé à Séoul par le général de division vicomte Mioura Goro. Les dictateurs japonais trouvaient alors dans la reine une adversaire acharnée, qui obligeait à démissionner tous les ministres coréens favorables à l'influence nipponne. Le 8 octobre 1895, à quatre heures du matin, le palais⁸⁰¹ fut envahi par des soldats japonais et coréens que conduisaient leurs officiers. Avec eux entra une bande de "soshi" japonais, la plupart vêtus à l'européenne, qui, après avoir bousculé le roi et traversé les différents appartements royaux, finirent par découvrir la reine dans une des chambres latérales. Ils la hachèrent de coups de sabre ; puis, sans même l'achever, jetèrent sur elle une couverture de lit et la traînèrent dans le parc, où ils l'arrosèrent de pétrole et y mirent le feu. Pour éviter toute méprise, on massacra également les autres dames du palais qu'on put trouver. L'opinion unanime désigna aussitôt comme auteurs du complot, le Tai Ouen Koun et le général Mioura, que son gouvernement fut obligé de traduire devant un conseil de guerre, où il fut acquitté⁸⁰². »

À la suite de l'assassinat, la Russie fait venir à sa légation un contingent d'une centaine d'hommes et propose au roi de s'y réfugier afin d'être plus complètement en sécurité (et plus proche des intérêts russes). On raconte que le 11 février, le souverain et le prince héritier, cachés dans des chaises à porteurs destinées normalement aux dames de la cour, quittent le palais pour se rendre à la légation russe. Reprise dans un grand nombre de récits (surtout anglais), cette scène symbolise l'état d'abandon d'un royaume que les té-

800. A. Fabre, *op. cit.*, p. 298.

801. Il s'agit du palais Kyōngbok (경복궁), appelé dans les récits de voyageurs « le palais » par rapport aux autres structures plus anciennes (les anciens palais) et à la plus récente (le nouveau palais). Construit en 1394, à l'origine de la dynastie, il est incendié en 1592 au moment de l'invasion japonaise puis reconstruit seulement en 1865 pour n'être habité qu'en 1884 et de nouveau abandonné en 1896.

802. Jean de Pange, *En Corée*, Paris, Ernest Leroux, 1904, p. 51-52. Nous étudierons plus bas cet ouvrage. Sur l'assassinat de la reine Min, cf. aussi Eugène Brioux, *Au Japon par Java, la Chine et la Corée. Nouvelles notes d'un touriste*, Paris, Charles Delagrave, 1917, p. 139-146 ; et André Bellessort, *Le Nouveau Japon*, Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1918, p. 238-241.

moignages et descriptions vont de plus en plus féminiser et fragiliser. Le séjour que le roi effectue auprès de ses nouveaux alliés marque la période pendant laquelle la Russie est à l'apogée de son influence en Corée, ce que confirme un traité très favorable signé en mai 1896. Dans son refuge, le roi n'a plus aucun contact avec la réalité de son pays. Les sociétés étrangères, y compris japonaises, en profitent pour obtenir en toute liberté des concessions importantes dans les domaines les plus variés, dont principalement les mines et les chemins de fer, deux secteurs ciblés par les nouveaux maîtres.

Autre événement important dans les relations de la Corée avec l'étranger : la création du club de l'Indépendance (*Tongnip Hyöphoe*, 獨立協會) en 1896. Il fait ériger la porte de l'Indépendance (*Tongnip mun*, 獨立門) dans le but de remplacer l'ancienne porte qui marquait symboliquement, au nord de la ville, la voie vers la Chine suzeraine⁸⁰³. Le club, dont le but est de faire mieux connaître la civilisation occidentale, publie également un journal en anglais et en coréen. Très vite, ses activités culturelles cèdent la place à ses ambitions politiques. Il souhaite remplacer le conseil royal par une assemblée parlementaire et fait renvoyer les conseillers russes trop présents. C'est en raison de la pression exercée par ses membres et par d'autres patriotes que le roi quitte la légation russe en février 1897 pour s'installer dans un nouveau palais au cœur des légations étrangères, le palais Kyöngun (慶運宮)⁸⁰⁴. En août, il inaugure l'ère de la « Splendeur matinale » (*Kwangmu*, 光武) et, afin de montrer que la Corée est désormais l'égale de ses voisins, il remplace, en octobre, le nom de « Chosön » par celui de « Grand Empire Han » (*Taehan cheguk*, 大韓帝國). La Corée devient ainsi un empire, à l'instar de ses trois grands voisins. Le roi se proclame empereur au tout nouveau temple du Ciel, ce qui ne cache qu'en partie la réalité moins favorable du pays, mais permet, entre autres choses, la réhabilitation de la reine défunte, nommée « impératrice » à titre posthume.

En 1898, le Japon et la Russie signent un accord afin qu'il n'y ait de leur part aucune immixtion dans les affaires intérieures de la péninsule. Chacun est d'accord pour ne pas envoyer dans le nouvel empire de conseillers ou d'instructeurs sans en avoir averti l'autre partie. Toutefois, le Japon signe également un accord avec le Royaume-Uni – alors l'une des plus importantes puissances occidentales –, par lequel il reconnaît ses droits et ses intérêts en Chine, alors que Londres reconnaît ceux du Japon sur la Corée. La tension monte de part et d'autre. Dans une dernière tentative, le Japon essaie de faire reconnaître par la Russie ses intérêts en Corée, en échange de quoi il la laisse libre en Mandchourie. Les discussions sont longues et difficiles, la Russie opposant de nouvelles conditions, notamment la neutralité de la partie nord de la péninsule. Sans aucune déclaration de guerre, le Japon attaque la flotte russe à Port-Arthur le 9 février 1904. Le même jour, le port de Chemulp'o est bloqué. Le gouvernement coréen se déclare neutre, mais il ne peut protéger son territoire et laisse les troupes japonaises débarquer, occuper Séoul et mettre en place un nouvel accord qui impose des conseillers gouvernementaux japonais, place entre leurs mains la personne du roi et met fin aux accords entre la Corée et la Russie. Le 9 septembre 1905, le traité de paix entre cette dernière et le Japon reconnaît internationalement la position dominante de l'empire du Soleil levant sur la péninsule coréenne, du point de vue militaire, politique et économique :

« Maintenant que la suprématie japonaise était reconnue par les grandes puissances, plus rien n'empêchait le Japon de faire de la Corée un protectorat. Celui-ci fut imposé à la Corée par la force la plus brutale⁸⁰⁵. »

803. Sur le club de l'Indépendance, cf. 慎鏞廈, 獨立協會研究, 서울, 一潮閣, 1981 (Sin Yong-ha, *Tongnip Hyöphoe Yö'n'gu* [A Study of the Independence Club], 1981).

804. C'est actuellement le palais Toksu (德壽宮). Dans la plupart des récits dont nous parlerons, ce sera le « nouveau palais » devant lequel se trouvait un hôtel souvent fréquenté par les Français, dont J. de Pange et P. Loti.

805. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 306.

2 – Charles Varat et Charles Chaillé-Long : l'expérimentation/narration

C'est dans ce contexte politique, entre 1888 et 1905, que se situent les témoignages évoqués dans le présent chapitre. Vient se substituer à une découverte de l'espace coréen une plongée dans sa profondeur spatiale, mais plus encore temporelle. Jusqu'à présent, nous avons surtout mis en avant des sources qui considéraient le royaume de l'extérieur, même si les stades précédents, développant les « impressions » et les premières « descriptions », résultaient d'une pénétration directe de la péninsule. De plus en plus la Corée se fait connaître bien malgré elle, de plus en plus on s'y rend, pour des raisons de plus en plus variées. Comme pour le début des années 1880 avec Gaston Baudens et Maurice Jametel, deux textes vont marquer celles qui suivent directement la signature du traité avec la France. Ils inaugurent une approche du pays plus directe et plus « vivante » si on la compare à celles proposées par les études et monographies spécialisées. Ils seront également moins attachés aux seuls objectifs encyclopédiques ou commerciaux.

Il s'agit de deux récits de voyage, qui marquent pour la Corée le début du genre « voyage en Corée » : celui de l'anthropologue et explorateur Charles Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », publié en 1892⁸⁰⁶, premier récit d'une traversée en 1888-1889 de la péninsule, de Séoul à Pusan (釜山) ; et celui du diplomate, grand voyageur et colonel américain Charles Chaillé-Long bey (1894), *La Corée ou Tchösen (la terre du calme matinal)*⁸⁰⁷, qui contient la première relation d'un séjour à Cheju-do (靑州), la grande île du Sud, deux cents ans après le séjour de Hendrick Hamel, cent ans après les relevés de Jean-François de La Pérouse et quelques années avant les troubles qui vont être à l'origine de la venue de Pierre Loti⁸⁰⁸. Ce dernier récit évoque également une traversée qui va devenir très vite un lieu commun des représentations de la péninsule, entre Wönsan (元山), au nord-est, et Séoul, dans des régions montagneuses : les fameuses « montagnes de Diamant » (Kümgang chöndo, 金剛全圖). Elles permettent au voyageur de visiter un ensemble de monastères bouddhistes connus. Elles initient également une tendance nouvelle – dont nous relèverons plusieurs exemples ailleurs – qui va mettre en avant une montagne coréenne « sauvage » et à la fois « cultivée », représentative d'un espace plus secret et surtout d'une époque plus ancienne pendant laquelle le royaume savait faire respecter la richesse de sa civilisation. Nous sommes là en présence de ce que Jean-Paul Demoule nomme les « lieux de confins », lesquels se déclinent entre la nature et la culture, le profane et le sacré, la terre et le ciel (montagne), la terre et la mer (la mer de l'Est, non loin), la terre et ses profondeurs (les grottes, les vallées enfouies)⁸⁰⁹. Ce sont là, aussi, les premiers pas dans la terre de légende que nous évoquions au chapitre précédent. Elle va peu à peu s'opposer à un présent principalement urbain, dominé par l'influence étrangère, par la misère politique et sociale, l'étouffement puis l'ablation de toute marque identitaire par les Japonais.

Nous sommes donc là en présence d'une phase nouvelle et essentielle de nos connaissances, bénéficiant d'une approche différente de la manière de voyager et de s'impliquer dans l'expérience de découverte de l'étranger, comme le précise Adrien Pasquali :

806. *Le Tour du monde*, 7 mai 1892, p. 289-304 ; 14 mai, p. 305-320 ; 21 mai, p. 321-336 ; 28 mai, p. 337-352 ; et 4 juin, p. 353-368. Sur la couverture richement illustrée de la revue, on peut lire : « Il paraît un numéro par semaine. Chaque numéro se compose de seize pages in-4° de récits de voyages. Le premier numéro de chaque mois contient 16 pages in-4° de nouvelles géographiques. »

807. *Annales du musée Guimet*, t. XXVI, première partie, Paris, Ernest Leroux 1894.

808. Ces deux récits ont été réédités en 1994 avec introduction et notes de F. Macouin (conservateur de la bibliothèque du musée Guimet) : C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*.

809. Jean-Paul Demoule, « Lascaux », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, t. III, p. 4071-4100.

« S'agissant de caractériser à grands traits l'évolution historique des récits de voyage, la critique a mis en évidence la transformation, le passage du récit de découverte et d'aventure, dans lequel le monde extérieur et sa (re)connaissance seraient l'enjeu principal, au récit d'une expérience, qui placerait l'individu voyageur au centre de ses préoccupations. Cette évolution thématique se serait accompagnée d'une profonde transformation des modalités narratives du récit de voyage : la "relation" pseudo-objective d'un narrateur-personnage-témoin perdrait progressivement de sa vigueur et de sa pertinence, pour faire place – par le relais du journal de voyage et de la lettre de voyage – au récit pseudo-subjectif d'un narrateur-personnage-acteur : son propos serait moins de présenter un univers plus ou moins neuf et inconnu, que de rendre compte des échos de cet univers dans l'individualité qui voyage et observe. Au tournant du XIX^e siècle, au compte rendu du monde se substituerait un usage du monde et de soi ; au fantasme de découverte et de possession premières de l'espace, la connaissance et la saisie du sol [...]»⁸¹⁰ »

Pour la première fois, la péninsule va effectivement être découverte « dans » sa profondeur par une expérimentation plus personnelle et plus intime, participant à la construction occidentale de la modernité⁸¹¹. Pour la première fois, la Corée de Jean-Baptiste Régis, de Voltaire ou de Charles Dallet, mais aussi celle de Gaston Baudens et de Maurice Jametel, va être pénétrée dans les creux de ses vallées et de ses aventures. Pour la première fois, elle va être considérée de manière moins systématique, laissant aller les sensations, les sentiments, les images vives les plus accomplies et les plus définies, parallèlement à une entreprise évidente de connaissance et de saisie du sol. Le plaisir de la promenade et la jouissance du paysage que le père Félix-Clair Ridet avait laissé échapper dans sa correspondance vont se retrouver ici développés tout au long des chapitres, accueillant à la fois des descriptions nouvelles de lieux encore jamais fréquentés par aucun Occidental, mais aussi le récit au jour le jour des problèmes rencontrés par ce nouvel « usage du monde ». Les voyageurs mettent ainsi en scène la Corée à travers leur expérience personnelle, leurs difficultés d'adaptation, la beauté « pittoresque » des paysages, les problèmes les plus divers qui sans cesse nous rappellent leur présence et souvent leur supériorité positiviste sur un espace qu'ils viennent « ouvrir » en conquérants, même si leur idéologie prend dans la plupart des cas le masque de l'anthropologie, de la curiosité scientifique ou encore de la quête esthétique. La notion de pittoresque est ici importante. En effet, est pittoresque ce qui est remarqué par le « voir », du fait de son caractère original ou harmonieux, de par le charme ou l'amusement qu'il dégage. C'est ensuite ce qui peut fournir un sujet de tableau, ce qui peut se trouver digne d'être peint, ce qui peut faire venir un « dire » particulier ; c'est enfin ce « dire » lui-même, qui se substitue au sujet pour s'habiller de pittoresque. Ainsi, un paysage pittoresque décrit n'existe que par un style particulier qui se veut lui-même pittoresque. C'est donc une notion semblable à celle de *pictus*, quelque chose qui n'existe qu'en peinture, qui n'a d'autre fondement que le discours (exotique par exemple, ou romantique).

L'entrée du pittoresque dans le récit de voyage tient d'abord au fait que ce dernier n'est plus considéré comme le seul passage d'une ville à l'autre. Depuis quelques siècles déjà, un intérêt nouveau s'est développé pour la campagne, qui implique d'autre part une manière différente de s'inscrire dans le déplacement, comme le rappelle Jean-Didier Urbain :

« La Conversion pittoresque de ce système d'espaces [*les espaces ruraux d'intervalle qui vont peu à peu "mériter le détour" entre les villes*] est une longue histoire qu'on ne peut écrire en quelques lignes. Elle s'est accomplie, depuis le XVIII^e siècle, au terme d'un processus esthétique qui transformera les

810. Adrien Pasquali, *Le Tour des horizons. Critique et récit de voyages*, avant-propos de Claude Reichler, Paris, Klincksieck, 1994, chap. VIII : « Des genres du récit de voyages », p. 91.

811. Cette dernière pouvant être rapidement considérée comme une démarche de l'individu qui se penche sur lui-même, décrit le monde pour s'y placer et s'interroger par son intermédiaire.

lieux en paysages, les espaces en spectacles, et même les voyages en jeux de rôles⁸¹². »

L'expérimentation qui va désormais se développer (basée sur l'équilibre entre une description empreinte de « pittoresque » et une narration cultivant l'anecdotique) peut être considérée ici justement comme un exemple des « jeux de rôles » dont parle Jean-Didier Urbain. Elle va en effet construire une fiction qu'ailleurs Francis Afférgan appelle « le langage de la genèse de l'anthropologie ». Il applique cette idée aux textes de découverte du XVI^e siècle, mais nous pouvons l'utiliser ici, puisque nous n'en sommes qu'aux premiers temps de la découverte expérimentale de la Corée :

« Attendu que seul le récit de voyage et de découverte joue le double rôle d'une narration d'une aventure conquérante d'une part et d'une description inédite des peuples découverts d'autre part, sa forme stylistique empruntera à deux processus discursifs à la fois : la narration et la description. Si toute description participe d'un découpage du réel, de sa mise à plat et de sa dissection, *partes extra partes*, elle ne peut rendre compte de l'épaisseur culturelle et symbolique d'une réalité temporelle. La fragmentation de l'objet est la condition de sa définition. Et pour ce faire il faut qu'il y ait objet, quitte à le constituer de toutes pièces. La description exige un étalement dans l'espace et une démarche contiguë. C'est pourquoi elle forme le double nécessaire du classement. Elle fait coexister des éléments éparpillés par le divers pur du réel, les fait se succéder et s'associer par analogie : nous tenons là l'essentiel de la démarche scientifique et expérimentale.

« Mais la description ne pouvait être recevable au XVI^e siècle que si elle se déroulait sur l'axe temporel de la subjectivité et de la narration. L'objet est à tel point exotique que la fiction est convoquée afin de donner à croire. [...] Comment rendre compte de l'altérité extrême de ce qui est vu et des différences classées et hiérarchisées à la fois ? Telle est la gageure qu'il y a lieu de tenir. C'est pourquoi l'objet ne peut se présenter seul. Si la différence est dicible – par le travail de la description –, l'altérité manque à la langue. S'y substituent alors un sujet démesurément gonflé et l'utilisation excessive du trope. Le narrateur est partout à la fois, occupe simultanément tous les instants, brave tous les dangers, imagine et feint devant une réalité qu'il ne parvient plus à décrire. La narration ne se substitue pas à la description : elle la redouble⁸¹³. »

Même analyse chez Jean-Marc Moura lorsqu'il introduit les notions de « pittoresque géographique » ou de « description représentative », et plus particulièrement la « fonction sémiotique » de celle-ci, laquelle permet de renforcer l'alliance précaire du récit et de la description, nécessaire pour entretenir « l'illusion », comme le fait tout jeu de rôles⁸¹⁴. Ainsi, il présente des artifices d'écriture qui montrent que la description n'est rien de plus que le « faire » d'un actant, pour lequel il relève trois modes de justification, proposés par Philippe Hamon⁸¹⁵ : « le voir », qui est la prise en charge de la possibilité d'observer ; « le dire », qui apparaît dans le fait de transmettre la description par l'intermédiaire d'un personnage (l'explorateur) doté d'un savoir (occidental) ; « l'agir », qui fait que « la description [disparaît] en tant que nomenclature et [prend] la forme d'une série d'actions manifestant le faire d'un acteur sur l'objet à décrire ». À ces trois niveaux, l'expérience de Charles Varat et de Charles Chaillé-Long est originale. Elle sera aussi celle de ceux qui vont les suivre (à l'exception de Georges Ducrocq, lequel adopte sur ces points une démarche particulière, à la base de l'originalité et de la richesse de son texte).

812. Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoire de touristes*, Paris, Plon, 1991 (réédition : Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot – Documents », 2002).

813. F. Afférgan, *Exotisme et altérité*, p. 124-125.

814. J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 126.

815. Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981.

Le « voir », c'est la possibilité nouvelle qui est offerte, alors que le pays était encore fermé quelques années plus tôt. On peut désormais « voir » la Corée et les nouveaux voyageurs/voyeurs ne se privent pas de la « voir du dedans ». Ils ont recours aux techniques littéraires classiques pour ce type de textes : le panorama, le portrait et le tableau tout autant que les techniques de la gravure et de la photographie⁸¹⁶. Un regard nouveau se met ainsi en place. Le « dire » se manifeste par l'émergence de récits de voyage, qui vont être de plus en plus nombreux, sous formes d'articles ou d'ouvrages, mettant en avant une expérience personnelle de la péninsule, découverte dans ses recoins les plus profonds qu'il va falloir décrire. L'« agir », c'est l'émergence dans le cadre de ces récits d'une personnalité démarquée, qui s'affirme en tant qu'actant à chaque moment et à chaque incident du voyage et de l'écriture. Elle dit l'*autre* tout autant qu'elle-même et se dit même au-delà en agissant sur lui. Sur la scène du « théâtre de l'*ailleurs* », l'acteur n'est pas l'*autre* – souvent simple partie du décor ou adjuvant –, c'est le voyageur lui-même qui se met en scène.

Dans les deux exemples qui ouvrent ce chapitre, « voir », « dire » et « agir » se dissimulent sous un prétexte alors très en vogue et fortement lié à la nouvelle entreprise coloniale de l'Occident : l'anthropologie (la colonisation de la Corée offrira également plus tard aux anthropologues et ethnologues japonais un vaste champ de recherches et de nombreux prétextes). Charles Varat et Charles Chaillé-Long organisent effectivement leurs voyages à l'intérieur du pays dans un but qui, pour l'un et l'autre, relève explicitement de l'entreprise anthropologique (le terme date, en France, de 1832) et donc exploratrice, ce qui établit au moins un lien avec la période précédente que nous évoquions et leur permet de s'inscrire dans une continuité. Ils ont donc tous deux ce premier point commun, lequel s'ajoute au fait qu'ils voyagent en Corée la même année, en 1888, peu de temps après la signature des traités. Leurs témoignages présentent ainsi un intérêt identique à celui qui nous permet de rapprocher Pierre Loti de Georges Ducrocq, lesquels vont en Corée en 1901.

Cherchant à découvrir la péninsule au-delà de la seule capitale, où séjournent la plupart des étrangers, expatriés, touristes ou journalistes, ils sont également détachés des problèmes rencontrés par les missionnaires avant les années 1880, lesquels ne survivaient alors qu'en se cachant, voyageant dissimulés sous un grand chapeau coréen de deuil leur permettant de conserver l'anonymat, mais les empêchant de « voir » et d'« agir ». Comme le souligne Charles Varat, « la Corée était naguère si absolument fermée au reste du monde qu'on y dérobaient les Pères à tous les regards sous un immense chapeau qui voilait entièrement le visage⁸¹⁷ ». L'anecdote est intéressante. Les pays normalement « fermés » voilent alors leurs villes ou leurs femmes. La Corée, où les dames de la noblesse nous seront données comme « voilées » et ne sortant que la nuit (alors que les femmes du peuple se promèneront de jour, la poitrine nue pour certaines d'entre elles), « voile » aussi à une certaine époque ses étrangers pour les protéger des regards indiscrets et surtout de la mise à mort certaine qui menace alors les prêtres français⁸¹⁸.

Nos deux « explorateurs » (Charles Varat utilise ce terme) peuvent ainsi rendre de la péninsule un ensemble de motifs et de thèmes quelque peu différents, qui se développent peu à peu dans les récits qui suivent, sous la forme de ce que Francis Affergan appelle des « traits symboliques » :

« La prétention de totaliser tout le réel est ainsi à abandonner au profit de ce qu'on pourrait appeler la qualité du trait symbolique. [...] Regarder les marques symboliques d'une culture consiste à la fois à se couler dans la durée de l'Autre et à en faire émerger les inflexions et les lignes de démarcation⁸¹⁹. »

816. À propos de la photographie, nous pouvons nous référer à l'exposition organisée en 1998 par la Bibliothèque nationale de France : *Les Voyageurs photographes et la Société de géographie, 1850-1910*, galerie Colbert.

817. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 289. Nombreux sont les auteurs qui rappellent cette expérience.

818. Souvenons-nous que H. Hamel était, avec ses camarades, voilé au regard des ambassadeurs mandchous en visite. Le fait qu'ils aient tenté de se montrer avait été à l'origine de leur bannissement en province.

819. F. Affergan, *Exotisme et altérité*, p. 151.

Leur attention, dégagée des soucis de leurs prédécesseurs, s'attache donc à rendre une matière coréenne « en vie » qui n'est plus seulement « objet » d'observation et d'impression, ni même de simple description, mais avant tout « sujet » d'une expérimentation (description/narration) nouvelle, au sein de laquelle les rythmes urbains servant une modernité naissante ou contrastant avec elle, voisinent avec la « pénétration » de paysages/tableaux. Ceux-ci réaffirment de manière plus précise l'atmosphère profonde d'une terre repliée au cœur de ses vallées, enfouie dans ses montagnes impénétrables, avec ses tigres mythiques et ses villages qu'aucun étranger n'a encore traversés.

Aux représentations du « bon sauvage » et du « sage chinois » va donc peu à peu se substituer une autre représentation, plus précise, composant deux images : le « royaume ermite » et le « pays du Matin calme ». Celles-ci sont illustrées par deux motifs nouveaux et opposés : la ville et la campagne, cette dernière étant ensuite associée à la montagne, ultime espace de la « coréanité » originale recherchée par les voyageurs. À la ville correspondront les évocations d'un espace d'abord replié, fermé au monde, dominé par des mandarins corrompus (le confucianisme) puis, avec le temps, d'un espace plus ouvert, mais pris en charge par le Japon, peuplé d'êtres « sales » et « misérables », « accablés » et « silencieux », ayant renoncé à l'effort même de vivre – comme le dit Claude Farrère –, subissant une nouvelle temporalité qui dirige vers un avenir incertain⁸²⁰. À la montagne va correspondre l'idée de la profondeur et de la pureté, celle aussi d'une « coréanité » mythique perdue (nous le notions dans le chapitre précédent en évoquant les contes de Sō Yōng-hae). Ce sont des vallées profondes, des ermitages enfouis (le bouddhisme), des îles vivant aux rythmes anciens évoquant les temps de la grandeur mongole. Ce sont des êtres naïfs, lents, honnêtes et hospitaliers, tournés avec respect vers un « paradis perdu » lointain.

Nous sommes donc, avec Charles Varat et Charles Chaillé-Long, à la fois au moment de l'ouverture désirée par les textes qui avaient précédé les traités, mais aussi au cœur de la « profondeur » que nous voyions déjà chez Voltaire. Nous sommes à la fois au sein d'une Corée nouvelle et changeante, mais aussi au sein d'un pays ténébreux et très ancien. En présence d'une Corée « du dehors » et d'une Corée « du dedans », à la fois mouvante et figée, correspondant indirectement aux deux Corée d'aujourd'hui et donc à cette dualité que nous rencontrons depuis le début de notre étude. Plus encore qu'avant, elle est la marque d'une impossibilité de concevoir l'*autre* dans son unité et son unicité, ce qui reste vrai encore aujourd'hui.⁸²¹

À partir de ces deux références, lesquelles marquent le début des années 1890, les relations vont être aussi nombreuses que différentes. Elles vont donner aux motifs et aux thèmes coréens une dynamique nouvelle, même si la plupart des récits qui succèdent à ceux-ci (comme ceux qui n'accordent à la péninsule qu'un chapitre) ne se situent que dans la capitale coréenne et si la grande majorité d'entre eux ne met en avant que des voyageurs à l'esprit étroit, cherchant moins à sentir ou découvrir l'originalité d'une contrée « autrement » asiatique qu'à affirmer une entreprise de découverte principalement centrée sur leur propre personnalité. Nous entrons donc dans l'ère nouvelle de la variété, reposant le plus souvent sur le caractère *in situ* du « voir » des descriptions, mais aussi sur l'aspect nouveau et fortement évocateur de l'« agir » et du « dire », d'une narration « théâtralisante » à l'extrême.

Car l'intérêt des textes que nous allons considérer ici tient au fait que le voyageur élabore une mise en scène totale (mouvements, couleurs et lumières, sons, odeurs, sensations et sentiments, etc.) dans laquelle il utilise au mieux les espaces les plus divers, les ambiances inconnues, les bains de foule et autres scènes de genre (mariages, funérailles, cérémonies religieuses, etc.) qui construisent une confrontation radicale au cœur de laquelle il prend lui-même position comme témoin pensant et « acteur principal », mais aussi

820. Sur la Corée « sale », considérée par les Japonais, cf. Alain Delissen, « Kyōngsōng *chut'ack munje* : crise de la maison coréenne ou crise du logement colonial dans le Séoul des années 20 et 30 ? », *Revue de Corée*, n° 29/2, 31 décembre 1997, p. 197-230.

821. Cf. F. Boulesteix, « D'un Orient autrement extrême. Quelques images de la Corée en France ».

comme chef d'orchestre. Le récit est un « hologramme », un cliché « virtuel » en relief et sans vraiment de matière, utilisant les interférences produites par la manifestation d'une réalité coréenne que rencontre la réalité du voyageur, lequel est à la fois réalisateur, narrateur et acteur d'une expérience, l'expérimentation reposant sur l'observation (description) et l'imagination (narration). Voici ce qu'écrit Daniel-Henri Pageaux à ce sujet :

« Dans le récit de voyage, au sens le plus large du terme, l'écrivain-voyageur est producteur du récit, objet souvent privilégié du récit, organisateur du récit et metteur en scène de sa propre personne. Il est narrateur, acteur, expérimentateur et objet d'expérimentation, mémorialiste de ses faits et gestes, héros de sa propre histoire sur un théâtre étranger, une scène lointaine, mais aussi actualisée par le récit ; il est le témoin singulier par rapport à un public définitivement classé comme sédentaire, conteur enfin pour la plus grande joie ou curiosité de ce dernier. [...] Le voyageur recompose un fragment d'autobiographie, un texte étrange où se mélangent observations et imagination⁸²². »

Le voyage, à ce stade, ne se fait pas uniquement pour la découverte du monde, il est la voie d'une mise en valeur du *même* qui tente d'inscrire sa réalité personnelle et celle de sa culture dans une spatialité et une temporalité en grande partie fictives et imaginaires, sans se laisser dépasser par elles, en dominant toujours la situation, en dominant l'*autre* pour le dépasser tout en se découvrant soi-même :

« Le recours au moi [chez Stendhal] constitue un élément de base. Qu'est-ce que voyager sinon confronter, et parfois affronter, son moi avec un univers inhabituel et dont le moi a besoin de la même manière que tout organisme vivant a besoin d'oxygène ? D'où une dialectique qui s'instaure entre le regardant et le regardé. L'élément émotionnel non seulement n'est pas rejeté, mais encore il joue un rôle essentiel, puisque le "touriste" voyage moins pour accroître ses connaissances que pour les contrôler, les vérifier, pour mieux se découvrir lui-même⁸²³. »

Ainsi, le déplacement devient une entreprise de domination (au sens d'« être le maître », *dominus*) de l'espace et du temps étrangers, qui n'est pas loin de toucher les êtres eux-mêmes et de se transformer ainsi en ce que Jean-Didier Urbain appelle un « jeu de rôles ». C'est un cheminement initiatique (une pénétration de la profondeur avec ses épreuves et ses récompenses) où l'on tente dans l'*ailleurs* lointain et révélateur une confrontation avec les situations les plus extrêmes : l'inconnu, le froid, la nuit, la peur, la violence et le passé. Où l'on effectue surtout une confrontation avec sa propre culture que l'on cherche à vérifier grâce à un discours anthropologique en bien des points paternaliste et souvent machiste, soutenu par un comportement dominateur fortement marqué (infantilisation, féminisation ou « fragilisation » excessive de l'*autre*), profondément évocateur des campagnes militaires européennes dans l'Asie de cette période.

Charles Varat ne peut échapper dans sa conclusion à l'apologie du type de voyage qui est le sien et dont le récit participe à la formation de la personnalité sociale et culturelle du narrateur. Il véhicule de façon exemplaire le discours du moment, lequel veut que le voyageur remplisse aussi son rôle dans le développement d'un certain imaginaire. La France s'y construit une position centrale, et les pays d'Asie se doivent d'y jouer leur rôle : espace de l'évasion débridée et surtout de la formation, espace de l'expérimentation du monde, espace féminin aussi dans le fantasme du voyage et de l'exploration (voir à ce titre les métaphores d'Hippolyte Frandin sur la fécondation, la fertilité, la gemmation et la germination). Nous ne sommes guère éloignés de l'expérience touristique alors en formation, domaine qu'étudie Jean-Didier Urbain :

822. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, p. 35. À propos de la notion de « mise en scène » de sa propre personne, nous avons consacré un article à P. Loti : F. Boulesteix, « Vie d'entre terre et ciel. Une dramatisation de l'espace vers une mise en texte de soi : les instances spéculaires dans *Le Désert* de Pierre Loti », *Recueil des travaux de recherche*, n° 29, p. 545-573.

823. A. Pasquali, *Le Tour des horizons*, p. 54, citant Victor Del Litto, « Journal de voyage et journal intime chez Stendhal », dans *Le Journal de voyage et Stendhal*, Genève, Slatkine, 1986, p. 10-12.

« [...] en se pliant aux rites dictés par la tradition, chacun collabore ainsi à la sauvegarde de l'unité physique et spirituelle de son groupe, perpétuant à son insu ses valeurs et ses légendes fondatrices... Du voyage en Orient de jadis, aux pérégrinations vacancières d'aujourd'hui, il semble bien qu'il y a de cela aussi dans le rite touristique. Bien plus qu'une exigence individuelle, ce voyage a désormais la force de la tradition. Vaste cérémonie d'initiation sans cesse recommencée, c'est d'un rite de découverte et de reconnaissance qu'il s'agit. À travers lui, notre culture sauvegarde avant tout un imaginaire : le sien, avec ses mythes et ses légendes⁸²⁴. »

Charles Varat s'adresse aux mères pour qu'elles laissent se développer chez les jeunes gens la « mâle énergie » des voyages qui les rend « robustes, plus aimants et plus dignes ». Il met en avant les « généreuses fatigues du voyage » qui « fortifient » le corps, mais aussi développent l'esprit : « Ainsi revenaient nos pères de leurs héroïques expéditions », dit-il en terminant, « où ils avaient fait partout connaître, admirer, aimer la France, augmentant ainsi son influence, sa richesse et sa grandeur⁸²⁵. » On retrouve encore ici Francis Affergan lorsqu'il évoque ce discours politique spécifique à la découverte qu'est la domination :

« Il ne faut pas perdre de vue un point capital : Si le discours de découverte prolifère tant c'est qu'il est mis au service d'une cause politique : la domination. Non seulement on écrit pour mieux s'approprier, mais les signes du langage eux-mêmes doivent enfermer les pulsions et les motivations qui doivent inciter à partir, découvrir, parcourir, s'enfoncer plus avant, dominer et conquérir. Le mot doit inviter à l'action ; mieux même, il doit incarner l'action. On comprend dès lors que le rapport entre la chose et le nom bascule et se mette à signifier tout autre chose⁸²⁶. »

Le ton change donc, ce ne sont plus (ou pas) les capacités de classement et d'analyse des données géographiques ou historiques qui s'affirment seules comme source du pouvoir, mais le frottement physique à l'anecdotique qu'offrent les cas particuliers, les lieux précis (la rue, l'auberge, le palais, etc.) et les moments les plus déterminés (le jour et la nuit, au soleil ou sous la pluie, dans une île vivant encore comme à l'époque de la domination mongole, dans un monastère entouré de légendes, etc.). Le récit est inscrit dans le cadre de ce qui veut avant tout se donner comme une expérience formatrice, individuelle et différente, proche des limites, comme l'expérimentation d'une autre réalité faite d'histoires ou d'anecdotes qu'il est bon de rapporter et qui ont valeur didactique. Aussi à l'histoire préfère-t-on les histoires (mythes, légendes, anecdotes, bons mots, récits divers, etc.) et à la géographie, les paysages « pittoresques » (panoramas de montagnes, point de vue sur une vallée, nature sauvage, cultures fertiles, ruines abandonnées, tombes, etc.). Tout est pratiquement dans ce changement, par lequel, de la même manière, on préférera au « Coréen » trop vaguement déterminé des fonctions plus précises qui ponctuent les découvertes du voyage et construisent ce que Jean-Marc Moura appelle le « pittoresque moral » autour de portraits significatifs d'une certaine « coréanité » occidentale représentée par l'intermédiaire d'hypotyposes nombreuses : le mandarin sur son âne (souvent ridicule), le porteur (un peu rustre), le marchand (bruyant), le fermier, le moine, la femme « voilée » rasant les murs (timide et mystérieuse), la femme (« primitive ») « aux seins nus » s'imposant au centre de la chaussée, les enfants « sales »⁸²⁷, les aveugles en bandes, les « indolents » surtout, dont l'importance du nombre n'est concurrencé que par celui des « nonchalants », à une époque, celle de la Révolution industrielle, où l'Occident s'active et produit, laissant entrer dans ses manuels de morale la chasse aux paresseux et aux inactifs. Nous parvenons donc à une époque où les motifs se personnalisent, où les thèmes et les représentations vont pouvoir, dans les meilleurs des cas,

824. J.-D. Urbain, *L'Idiot du voyage*, p. 119.

825. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 368.

826. F. Affergan, *Exotisme et altérité*, p. 110.

827. Voir l'une des photographies de P. Loti reproduite dans le cahier central de *Pierre Loti l'incompris* d'Alain Quella-Villéger (Paris, Presses de la Renaissance, 1986).

se déployer de manière plus riche en expériences de vie et en instantanés « photographiques », tant sur le plan du temps et de l'espace que sur celui des êtres⁸²⁸. Après les périodes d'approche, voici venue celle des expérimentations (description/narration). Elle permet avant tout, par l'*autre* et l'*ailleurs*, un retour évident à soi, à la jouissance de la rencontre avec des réalités étrangères plus précises et plus personnalisées résultant d'un « regard » singulier, d'un « voir » nécessairement « voyeur », lequel caractérise également l'approche de ce stade de représentation.

Car l'ensemble constitué par le couple description/récit (observation/imagination, pittoresque/anecdotique) repose avant tout sur le « voir » défini par Jean-Marc Moura, sur un « regard anthropologique », sur ce que Francis Affergan appelle « la symbolique du regard », laquelle « naît de l'écart entre la culture de celui qui regarde et la culture de ceux qui sont regardés⁸²⁹ ».

« Or la vue est prise telle quelle, sans examen préalable de ses fondements, de son origine, de ses mécanismes, de son processus, de ses effets et des réactions qu'elle peut provoquer. La vue est considérée comme un organe neutre dans son fonctionnement le plus mécaniste. Tout se passe comme si l'œil était transparent à lui-même et aux autres. Il joue le rôle de moyen non déformant, outil indispensable à la connaissance empirique du terrain mais dont on oublie d'interroger les prémisses, les sous-entendus, l'ambiguïté et les pulsions perverses qui peuvent l'animer⁸³⁰. »

« Si nous privilégions le regard, c'est parce qu'il perçoit mieux les différences indiscernables que le toucher et l'ouïe. Il qualifie mieux qu'il ne quantifie [...]. Mais il est surtout le témoin de la durée, qu'il élabore et manifeste en même temps. Il peut constituer un modèle de connaissance exemplaire puisqu'il fait miroir et, renvoyant une image de l'Autre asymétrique à l'image de soi, articule l'intersubjectivité sur la problématique de l'enquête anthropologique. Enfin, le regard peut être attentif à la soudaineté, au surgissement, à l'occasion imprévue : il capte et suit l'instantanéité⁸³¹. »

Ce stade nouveau de l'« agir » et du « dire » est donc avant tout le stade d'un nouveau « voir », d'un nouveau regard, correspondant indirectement à celui qu'en peinture, à partir de 1870, les impressionnistes évoquent avec certains écrivains de leurs amis. C'est ainsi le moment d'une Corée considérée en perspective, dans la multitude de ses dimensions. C'est aussi le stade d'une nouvelle langue, également impressionniste. Elle développe des adjectivations souvent excessives (recours à l'épithétisme) et les emplois tropiques les plus variés, permettant de placer la Corée au sein d'un réseau croisé d'images écrites qui vont servir les deux principales représentations du royaume ermite et du pays du Matin calme.

A – Charles Varat⁸³²

Charles-Louis Varat, né vers 1842, voyage donc en Corée en 1888. Il compte en rapporter la matière d'un ouvrage ainsi que des collections d'objets représentatifs de la production artistique et artisanale

828. Cf. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, p. 32 : « Le récit de voyage est un acte éminemment positif, qui redit la possibilité et la volonté du voyageur de regarder l'espace et le temps d'autres hommes pour saisir l'esprit humain et la diversité des sociétés et des solutions de vie collectives : le voyageur est l'une des clés interprétatives du monde et de l'histoire, surtout s'il possède quelque sagesse livresque ou un esprit philosophique. »

829. F. Affergan, *op. cit.*, p. 157.

830. *Ibid.*, p. 154-155.

831. *Ibid.*, p. 160.

832. Bien que son voyage en Corée soit postérieur à celui de C. Chaillé-Long de quelques mois, nous présentons d'abord C. Varat, dont la relation est publiée en France deux ans avant celle de l'Américain.

du royaume⁸³³. En 1892, en tête de son récit, il se présente comme « Explorateur chargé de missions ethnographiques par le ministère de l'Instruction publique ». En fait, selon Francis Macouin, son biographe, il ne semble avoir reçu l'aide du ministère que pour obtenir les papiers nécessaires. Il ne représente donc officiellement aucune institution, même s'il est lié à un certain nombre de sociétés scientifiques ou géographiques.

« Les maigres informations biographiques font penser à un homme dont la fortune personnelle (il habitait un quartier chic de Paris) permettait de se livrer à des activités onéreuses “pour la gloire”. Il ne semble pas avoir jamais eu de poste officiel rémunéré et ses contacts avec le milieu académique paraissent se limiter à des sociétés savantes comme la Société Sinico-Japonaise dont il fut le président pour 1891. Il aurait fait de nombreux voyages en Europe, en Amérique, en Afrique du Nord, en Asie méridionale (Inde, Cambodge) et surtout dans le nord de la Russie et en Sibérie, [...] mais ces périples, à l'exception de cette dernière région, ne semblent pas avoir eu de conséquences scientifiques notables.

« Seule la Corée paraît avoir provoqué un intérêt qui aurait dû se concrétiser par une étude publiée⁸³⁴. »

Charles Varat vient en Corée dans le cadre d'un tour du monde au cours duquel il traverse l'Amérique, passe par le Japon, la Mandchourie et la Chine. Il prépare dans ce dernier pays son périple pour la péninsule. Le vice-consul de France lui conseille alors de changer une partie de ses plans relatifs à l'exploration de l'intérieur de la Corée. Gagnée par la famine, celle-ci est alors entre les mains de bandes organisées⁸³⁵.

Animé de cette volonté que le récit tente au mieux de restituer, il entre dans le pays par le port de Chemulp'o, non loin de Séoul. Il dessine une première atmosphère, modèle de celles qui viendront, aussi bien chez lui que chez d'autres⁸³⁶ :

833. Au sujet de C. Varat, cf. la notice nécrologique d'H. Cordier dans *T'oung Pao* (□□), n° I/4, 1893, p. 311 ; *Actes de la Société sinico-japonaise*, n° 2/9, [1889]-1894, p. 65 ; N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II. Pour la mission en Corée, cf. ministère des Affaires étrangères, *Correspondance commerciale, Séoul*, 1988, vol. 1, f^os 65, 66, 179, 211. Les folios 65-67, datés du 1^{er} décembre 1888 et signés V. Collin de Plancy, ont pour objet la mission « ethnographique » qui vient de se terminer. Ce dernier y précise les conditions dans lesquelles la mission s'est effectuée (obtention d'un passeport, d'une dépêche circulaire pour bénéficier du concours des autorités provinciales, d'une lettre de crédit permettant d'éviter de transporter des fonds importants). Cf. aussi « Voyage de M. Ch. Varat en Corée », *Revue de géographie*, 1889 ; et C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin (éd.), introduction, p. 11-13.

834. *Ibid.*, p. 11-12.

835. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 290. Au sujet des « voleurs », nous savons que les campagnes en étaient infestées au XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e. Les « News Calendar » de *The Korea Review* de H. B. Hulbert (n° I/12, décembre 1901, p. 555) en donnent un très bon exemple : « *In the district of Chuk-san about sixty miles south of Seoul a band of robbers have taken their stand in an important pass and have made the road impassable for travellers. These robbers have disguised themselves by covering the face with pun, a white paste which women use as a cosmetic. The prefect asks for soldiers in order to break up this dangerous nest of robbers.* » Chaque mois, cette revue fait part d'événements de ce genre.

836. Le port de Chemulp'o était alors (et est encore, sous le nom d'« Inch'ön ») l'un des trois grands ports coréens, avec Pusan et Wönsan (aujourd'hui en Corée du Nord). La plupart des étrangers qui souhaitaient se rendre à Séoul arrivaient par là, même s'ils repartaient ensuite par Pusan pour aller au Japon. À partir d'Inch'ön, chef-lieu dont dépendait le port, deux moyens principaux étaient utilisés pour gagner la capitale au début du siècle : la route ou le train. Toutefois, en 1888, ce dernier moyen de transport n'était pas en service, et les quarante kilomètres se faisaient par la route jusqu'au fleuve qu'il fallait traverser avant de rejoindre la Porte du Sud qui reste la première impression séoulienne de beaucoup de voyageurs. Les récits des différents auteurs sont donc construits, dans la plupart des cas,

« Un quart d'heure après, je foule enfin le sol de la Corée, jouissant une fois de plus de l'étrange impression de me trouver brusquement seul au milieu d'une population dont je ne connais ni la langue, ni les mœurs, ni les coutumes. [...] Ça et là des femmes apportent à leurs maris leur nourriture. Elles sont fort laides et disgracieuses, se rasent les sourcils en ligne étroite afin de décrire un arc parfaitement net. Leur cheveux huilés, épais, noirs et à reflets roux, forment, par je ne sais quel artifice, une énorme coiffure qui charge lourdement leur tête. Toutes ont l'air plutôt empaquetées qu'habillées, et je suis étrangement surpris de voir la plupart d'entre elles laisser sortir complètement leurs seins de leur vêtement, ouvert horizontalement sur la poitrine. Plus loin jouent, en poussant de grands cris, quelques jeunes gens ; si je n'avais vu leurs mères, je les prendrais pour des femmes, tant mon regard est trompé par la grâce de leurs traits, leurs longues tresses flottantes et leur singulier pantalon bouffant qui ressemble à une jupe. Je quitte le port [...]»⁸³⁷

Nous avons là l'exemple parfait d'un type de texte où alternent des parties descriptives et narratives « académiques ». Cette première découverte de la Corée est construite sur un minimum d'informations concernant les faits. Ces dernières sont ensuite accompagnées de l'expression d'un sentiment ou encore d'une description. Dans les deux cas, nous pouvons noter l'indécision, l'impossibilité de comprendre, de définir ou d'expliquer ce qui est vu. On note donc, dès le début du récit, la présence « forte » du voyageur. Il s'agit ici surtout de la description de son expérimentation plutôt que de la description de la Corée. L'important est pour lui de décrire l'origine de la jouissance que lui procure l'étrange impression d'être là seul, au sein d'une perspective « picturale » nouvelle.

Après avoir goûté l'atmosphère plus facile – car plus banale pour lui – du quartier japonais, Charles Varat se rend à Séoul. Il y séjourne quinze jours à partir du 10 octobre et commence à y constituer sa collection. Dès la présentation de son arrivée dans la capitale, l'explorateur – qui est accueilli et logé à la légation de France par Victor Collin de Plancy – décrit la façon dont il découvre les pièces qu'il va rapporter en France :

« Voici comment est organisé chaque jour l'emploi de mon temps à Séoul. M. Collin de Plancy a fait répandre le bruit qu'un voyageur français achète des échantillons de toutes les productions du pays, et se tient à la légation tous les matins à la disposition des négociants. Aussi ceux-ci arrivent-ils de très bonne heure et en grand nombre, munis de leurs marchandises, que j'examine avec le plus grand soin au point de vue de ma collection ethnographique coréenne, rejetant impitoyablement tout ce qui vient de l'étranger. M. Collin de Plancy est assez aimable pour mettre à ma disposition quelques indigènes lettrés, ses secrétaires, auxquels il apprend chaque jour le français. Ceux-ci me donnent de nombreuses explications sur tous les objets dont j'ignore l'usage. Ils rectifient les prix, parfois ultra-fantaisistes, des vendeurs, qui acceptent ou refusent nos offres, sans que je perde mon temps en marchandage et manque aucun achat, le commerçant me rapportant le lendemain ce qu'il a refusé de céder la veille⁸³⁸. »

Il prépare également très soigneusement son « expédition » à l'intérieur de la péninsule, puisqu'il veut y pénétrer par des routes encore complètement nouvelles pour les Occidentaux. De ses deux semaines dans la principale cité du royaume, il propose à la fois des descriptions de scènes d'atmosphère comme celle que nous avons découvertes sur le port de Chemulp'o, mais aussi des considérations « ethnographiques » plus classiques, issues de ses observations, enquêtes et lectures. Il y découvre la ville et ses classes sociales, les temples et les palais, les costumes et les métiers. Ainsi se met en place le rythme qui sera

sur les mêmes successions de motifs spaciaux (Chemulp'o, la route vers Séoul, la Porte du Sud), qui permettent de goûter, avant même de pénétrer la ville, une première atmosphère mettant en scène des catégories stéréotypées de motifs humains (femmes, marchands, mandarins, enfants/costume, physionomie, allure, etc.).

837. C. Varat, *op. cit.*, p. 292.

838. *Ibid.*, p. 295.

celui du « Voyage en Corée », faisant alterner le récit des difficultés de l'expérience vécue et l'imprévu, l'étonnement ou la surprise, avec des tentatives de description plus systématique des lieux et des mœurs, sans jamais rester trop longtemps sur l'un ou l'autre de ces moments de mise en scène, afin de donner à l'ensemble une dynamique particulièrement bien équilibrée : la dynamique de l'expérimentation.

Après avoir fait le point pour savoir quelle route n'a encore jamais été empruntée par une expédition étrangère, il prend la tête d'une caravane de douze hommes et huit chevaux. Il traverse en seize jours la partie méridionale du pays jusqu'à Pusan, le grand port du Sud (visité quelques années plus tôt par Maurice Jametel), en rencontrant les épreuves physiques et morales les plus diverses : fleuves difficiles à traverser, ascensions nocturnes, précipices et torrents, brigands, pluie, etc.⁸³⁹. Il se rend ensuite à Vladivostok, puis revient à Pusan avant de passer au Japon où il reprend la ligne des Messageries maritimes pour rentrer en France⁸⁴⁰.

Charles Varat rapporte une importante documentation dans le but de rédiger un ouvrage sur la Corée que son récit annonce en 1892. Elle lui permet d'autre part d'élaborer quelques conférences qu'il prononce devant la Société sinico-japonaise ainsi qu'à la Sorbonne⁸⁴¹. Il constitue également pendant son séjour une collection de photographies et d'illustrations. Si les premières – comme les archives – n'ont pas été jusqu'à aujourd'hui localisées⁸⁴², un certain nombre des secondes ont été d'abord publiées dans *Le Tour du monde* pour accompagner le récit, puis ont été ensuite conservées. Le « Voyage en Corée » contient 98 illustrations, nombre important qui confère au récit une autre originalité. Un certain nombre sont des gravures signées par des dessinateurs très différents, et réalisées d'après des photographies rapportées par l'auteur. Il s'agit alors de scènes de genre ou encore de vues qui illustrent la narration, nous en parlons plus haut. À côté de ces « images », d'autres ont été gravées à partir d'œuvres picturales coréennes rapportées par Charles Varat. Ainsi, nous devons signaler par exemple que l'explorateur est le premier à présenter dans son récit 36 gravures (les métiers, les mœurs, etc.) tirées de peintures de Kisan, artiste célèbre auprès des voyageurs, vivant près de Pusan à la fin du XIX^e siècle, sur lequel on ne dispose aujourd'hui que de peu d'informations. En 1992, Ok-söng Ann-Baron, historienne de l'art spécialisée dans la peinture coréenne, chargée de mission au musée des Arts asiatiques Guimet, a découvert dans les réserves de cet établissement, au milieu de peintures japonaises entreposées dans une armoire, deux albums de peintures de Kisan (170 feuillets sur papier de mûrier, 19 x 13,5 cm) exécutées à l'encre ou en couleur. Le musée Guimet est

839. Les pages 317, 324 et 331 présentent des gravures grand format, œuvres d'Adrien Moreau d'après les textes et des photographies de C. Varat, où l'on voit bien la caravane traversant le fleuve Han, croisant le cortège d'un mandarin coréen ou encore marchant de nuit en pleine montagne, au bord d'un précipice. Certaines autres gravures le représentent sans sa caravane (p. 337 et 339). Dans tous les cas, les illustrations font apparaître son air décidé (il prend la tête de la colonne même s'il reste la plupart du temps à l'arrière du groupe comme il l'écrit p. 316), son aptitude à la communication (il s'avance pour rencontrer ceux au-devant de qui il va) et le caractère particulier de son costume, lequel correspond parfaitement à la représentation de l'explorateur.

840. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 289 et p. 367. N. Broc, dans le *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II, p. 432, donne des informations sur le voyage de C. Varat. Il précise qu'il visite de nouveau la Chine après son périple coréen, puis le Siam et l'Inde anglaise, tout cela à partir de la ligne française des Messageries maritimes.

841. « Les cultes en Corée » et « Étude sur la cartographie de la Corée » devant la Société sinico-japonaise, ainsi que « Étude sur la Corée, sa topographie, ses productions et son climat » et « La vie, les mœurs et les coutumes des Coréens » à la Sorbonne. Ces conférences reprennent dans leurs grandes lignes les éléments que l'on trouve dans le récit publié dans *Le Tour du monde*.

842. N'ayant pas de descendant, C. Varat n'eut personne pour « gérer » le matériel qu'il offrit certainement à l'une ou l'autre des institutions savantes qu'il fréquentait. F. Macouin n'a jusqu'à aujourd'hui rien trouvé de ces archives et photographies.

ainsi devenu le plus grand dépositaire au monde d'œuvres de cet artiste⁸⁴³.

L'autre titre de gloire de Charles Varat est son importante collection d'objets à caractère ethnographique, offerte à l'État (dont des peintures religieuses et populaires ainsi que des livres écrits en caractères coréens dont nous avons parlé). Elle est d'abord exposée au Trocadéro, puis en 1893 dans la nouvelle institution ouverte par l'industriel lyonnais Émile Guimet, lequel est alors le musée d'Histoire des religions⁸⁴⁴. La mort de l'explorateur, intervenant dix jours après l'installation de cette deuxième présentation et un an après la publication de son récit, il ne lui est donc pas permis de réaliser le livre sur la Corée auquel il pensait ni de surveiller la conservation des objets auxquels il tenait beaucoup.

Ces collections ethnographiques, ces photographies et ces archives sont aujourd'hui perdues, détruites ou réparties dans des établissements divers⁸⁴⁵. Ces derniers ne les exposent pas, et c'est son « Voyage en Corée » qui perpétue de nos jours le souvenir de son expérience coréenne. Il s'agit du premier récit français d'une traversée de la péninsule, conçu à l'origine comme l'une des trois parties d'un livre à venir, ce que souligne une précision apportée en tête du texte, qui montre combien Charles Varat souhaitait tenter une approche plurielle qui dépasse le seul récit de ses propres aventures⁸⁴⁶ :

1) Une présentation de notre découverte du pays d'abord. Elle permettrait de faire le point sur l'histoire de nos relations et de nos représentations et aiderait également Charles Varat à s'inscrire dans une lignée d'« explorateurs »⁸⁴⁷.

2) Une relation anecdotique d'un voyage dans la péninsule ensuite, sacrifiant à l'habitude littéraire développée par les voyageurs en Orient depuis le début du siècle. Elle mettrait en place sur des bases réalistes, à travers un prétexte ethnographique, une perspective autobiographique certaine, construite sur les notions de vécu et d'atmosphère que nous avons examinées. Il s'agirait là du versant médiatique, journalistique et donc « grand public » de l'expédition.

3) Un travail à caractère scientifique enfin, répondant aux souhaits de quelques-uns qui avaient dit combien l'ouverture de la Corée pourrait proposer de réponses à certaines questions importantes relatives

843. Ok-sŏng Ann-Baron, « Les peintures de genre de Kisan au musée Guimet », *Culture coréenne*, n^{os} 33-34, printemps 1993, p. 14-22, et été 1993, p. 17-24. Achetées par d'autres voyageurs étrangers du siècle dernier, la plupart des autres pièces de ce peintre sont dans des musées des Pays-Bas, d'Allemagne, d'Autriche et des États-Unis. Certaines ont servi à illustrer des récits de voyage en Corée : A. E. J. Cavendish, *Korea and the Sacred White Mountain*, Londres, 1894 (20 peintures reproduites) ; Ernst Zimmermann, *Koreanische Kunst*, Hambourg, 1895 (une peinture) ; Stewart Culin, *Korean Games*, Philadelphie, 1895 (22 peintures) ; Andreas Eckardt, *Geschichte der Koreanischen Kunst*, Leipzig, 1929 (deux peintures) ; Heinrich F. Junker, *Alte Koreanische Bilder*, Leipzig, 1958 ; Walter Hirschberg et Alfred Janata, *Technologie und Ergologie in der Völkerkunde*, Berlin, 1980 (quatre peintures). Dans les numéros 89-92 et suivants de la *Revue de Corée*, Cho Hŭng-yun en a présenté un nombre important.

844. La réédition de F. Macouin (C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin [éd.]) reproduit en hors-texte des photographies de la « collection Varat au Trocadéro », appartenant à la Société de géographie.

845. F. Macouin (*op. cit.*, p. 12) précise que l'inventaire du musée Guimet recense en 1910 quelque 350 objets qui vont être ensuite répartis dans des lieux différents : réserve du musée Guimet (pour les livres par exemple, que nous avons déjà évoqués), musée de la faculté de médecine de Bordeaux (aujourd'hui musée d'Ethnographie), musée du Havre (détruit pendant la Seconde Guerre mondiale), musée de l'Homme à Paris, etc.

846. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 289.

847. Aux pages 311-312 de « Voyage en Corée, 1888-1889 », l'auteur examine « les principales voies qui ont été parcourues jusqu'à ce jour » et évoque Hamel et son périple sud-nord-sud, Oppert et sa visite aux îles du golfe du Prince Jérôme, Carles qui a pris la route des ambassadeurs qui relie à la Chine, Chaillé-Long et sa route du nord ainsi que son séjour à Cheju, les trois expéditions vers la montagne à la Tête-Blanche (le mont Paektu) de 1886, dirigées par James, Younghusband et Fulford, les deux expéditions de 1890 et 1891 animées par Elliot et Hobbay sur le même site et celle de Campbell dans l'extrême Nord.

aux développements culturels et humains de « l'Ancien Monde ». Cette dernière partie est annoncée par Charles Varat lui-même comme étant la plus importante de son voyage, dans un passage de son texte où l'on sent que l'étude de l'être coréen ne peut se faire au mieux qu'en province et que c'est là qu'il faut donc aller :

« Les premiers froids commencent à se faire sentir, on m'assure qu'ils cesseront bientôt et que j'aurai ensuite près de deux mois de beau temps ; c'est juste suffisant. Je dois donc hâter mon départ, si enchanté que je sois de mon séjour à Séoul, dont j'ai pu étudier si agréablement la topographie, l'architecture, les productions diverses et les coutumes, tout en réunissant une collection ethnographique considérable. De tout cela il résulte pour nous que le Coréen, par son aspect physique, ses mœurs, ses habitudes, ses produits caractéristiques en tous genres, etc., diffère absolument de ses voisins ; à tel point que l'un d'eux, placé dans une foule chinoise ou japonaise, sera immédiatement reconnu. De même un Chinois ou un Japonais à Séoul se reconnaîtra immédiatement, par son costume, son faciès, sa langue, etc. Cette opposition très tranchée, jointe à la diversité des types que nous rencontrons ici, augmente la difficulté de déterminer à quelle branche de la famille humaine nous devons rattacher le Coréen. Nous essayerons pourtant de le faire en traversant le pays et en recueillant tous les documents relatifs à ce sujet. Mais quelle route prendre pour tâcher d'arriver à ce résultat⁸⁴⁸ ? »

Le récit est la seule partie qui nous reste donc de ce projet plus complet. Il nous fournit l'occasion d'introduire dans ce chapitre un genre nouveau pour nous : la relation de voyage à caractère anecdotique, où se mêlent descriptions et narrations. Nous ne sommes plus à l'époque où le prosélytisme et les entreprises commerciales et militaires sont les seules à sillonner la terre. De plus en plus de voyageurs partent au loin pour leur plaisir, même s'ils ont une fonction précise, administrative, littéraire ou scientifique. Bien sûr, Charles Varat est loin des romanciers qui font depuis déjà longtemps leur tour d'Orient. Il reste, en un certain sens, l'héritier du siècle précédent par le désir d'effectuer un travail de synthèse en trois parties, où l'étude historique et géographique de nos sources anciennes serait présentée à côté d'une étude plus précisément scientifique et d'un récit d'« atmosphère ». On sent pourtant que les pratiques changent. Le « Voyage en Corée » (qui s'inscrit en fait dans le cadre d'un tour du monde, duquel il constitue d'après les documents collectés la partie la plus importante) témoigne autant de la recherche d'une terre et d'une culture plus vivantes que d'une expérience personnelle qu'il faut également rendre pour elle-même, dans sa variété (ce que confirme la conclusion). C'est ainsi l'un des premiers textes publiés, relatif à la Corée, qui va mettre en avant « l'atmosphère », c'est-à-dire le « pittoresque » (description de l'espace et des êtres observés) et l'« anecdotique » (narration du temps du voyage et de la découverte imaginée).

Chacune des cinq livraisons du « Voyage en Corée » s'ouvre sur une table des matières qui offre une parfaite représentation de la variété des motifs traités. S'ils sont en rapport avec les modes traditionnels de présentation, ils mettent aussi en scène un aspect nouveau – que les missionnaires et les observateurs de Kanghwa avaient inauguré –, comme Maurice Jametel durant sa promenade autour de Pusan : les sentiments personnels et collectifs, les sensations et les réactions du voyageur-observateur-narrateur parlant autant de ce qu'il voit que de ce qu'il lui arrive. L'émotion est ici tout aussi importante que les éléments coréens, décrits moins pour eux-mêmes que pour illustrer une situation précise : les aventures d'un Français qui pour la première fois pénètre l'intérieur de la Corée. La table des matières de ce premier voyage au cœur de la péninsule mérite d'être rapportée en annexe pour la richesse des informations qu'elle fournit à ce sujet. Si on la compare avec celle qu'offrait l'abbé Prévost, on constate immédiatement la différence dans le caractère personnel de l'ensemble. On y remarque l'utilisation de termes nouveaux : « ethnographie », « anthropologie », « expériences », « exploration », « expédition », lesquels expriment à la fois le caractère de découverte de cette mission et son rythme dynamique⁸⁴⁹.

848. C. Varat, *op. cit.*, p. 311.

849. Voir ces sous-titres dans l'annexe 3. Nous y soulignons les éléments qui mettent de manière évidente le narra-

Dans un premier temps, ces sous-titres montrent combien le récit est, de manière évidente, mis en scène. Il est structuré en trois espaces/temps (Chine, Corée, Japon), dont le but est de permettre l'entrée et la sortie des motifs coréens par l'intermédiaire de liens qui sont à la fois géographiques (la Corée « seuil » entre ses deux voisins) et historiques (l'ancienne suzeraineté chinoise sur la Corée ainsi que le futur pouvoir japonais qui s'annonce et dont l'auteur note l'implantation commerciale, comme le fera Pierre Loti).

Nous remarquons ensuite combien ce plan, construit comme un journal, fonctionne sur un équilibre habile des différentes catégories de motifs, contrairement à ce que l'on trouve chez Hendrick Hamel ou encore chez Henri Jouan, lesquels ne mêlent pas le récit des événements qu'ils ont vécus avec la description du pays et de ses mœurs, solution vers laquelle tendra Charles Chaillé-Long. Ici, la logique de la structure du texte est aussi celle qu'imposent les rencontres du voyage. Elle articule et cristallise les hasards de l'aventure. Le voyageur souhaite nous faire vivre les différents moments de son périple au rythme qui est le sien, avec ses mots à lui, tout en y ajoutant des considérations plus scientifiques ou simplement techniques, qui viennent renforcer l'intérêt du récit. Narration de l'aventure et descriptions à caractère encyclopédique forment ainsi les deux pôles de cette relation « exotique » et doublement lointaine par ce dont on parle et par la manière dont on le dit.

Si les catégories sont mêlées, elles sont aussi complétées par de très nombreux motifs. En considérant la catégorie des motifs spatiaux présentés en sous-titres, nous pouvons voir des références d'échelle relativement large comme la présentation de types de paysages (« Montagnes, rizières », « Plaines et travaux agricoles », « Précipices et torrents », « Paysages aquatiques », etc.), de certaines régions traversées (« King-ki-to », « Tchyong-tchyeng-to », etc.), de villes ou de villages (« Tchémoulpo », « Topographie de la capitale et de ses environs », « Séoul la nuit », « Taïkou », « Mil-yang architectural », « Les quatre Fou-san », etc.), d'espaces sociaux (« Au marché », « Monuments », « Un hôtel japonais », « Prisons et supplices », « Une auberge suburbaine », etc.) ou encore de lieux particuliers de la province (« Passage du Han-Kiang », « Grande muraille et porte fortifiée », etc.). Sans être systématique, ce panorama⁸⁵⁰ des motifs spatiaux coréens tente de faire connaître plus intimement l'actualité géographique d'un pays *naguère absolument fermé au reste du monde*. On a ainsi souvent l'impression d'être en présence d'un itinéraire touristique à travers des descriptions dignes des guides de voyage contemporains⁸⁵¹.

Il nous faut nous arrêter un moment sur l'espace coréen qui sert de décor au périple de Charles Varat. Nous y retrouvons à la fois nos invariants classiques (la montagne sauvage, les riches cultures), mais aussi un point de vue plus pittoresque que nous découvrons avec Jean-François de La Pérouse ainsi que la correspondance privée du père Félix-Clair Ridet et quelques lignes des témoins de l'expédition militaire de l'île de Kanghwa. Nous nous référons à deux moments du récit. Ils se situent dans le centre de la partie sud de la péninsule, au cœur des montagnes, mais non loin des campagnes cultivées. Nous découvrons d'une part les vallées accidentées et les cercles de collines étouffantes, dans leur diversité et surtout dans le charme d'un pittoresque qui n'a rien à envier à la Suisse et aux Alpes. D'autre part, nous rencontrons également les rizières, cultivées au point de pouvoir servir de modèle aux pays d'Occident, comme les bonnes lois qu'au XVIII^e siècle le père Jean-Baptiste Régis donnait en exemple aux nations du monde. Ici encore, la Corée est prise dans la dualité d'une nature forte et puissante s'alliant sans difficulté à une agriculture extrêmement élaborée, venant indiquer un niveau de développement original très poussé :

teur en avant.

850. Le *Dictionnaire de la langue française*. *Lexis* (Larousse) donne pour « panorama » les définitions suivantes : « 1. Grand tableau circulaire déroulé sur les murs d'une rotonde dont le spectateur occupe le centre. 2. Vaste paysage que l'on découvre d'une hauteur : (syn. VUE). 3. Étude complète d'un sujet assez vaste. »

851. C. Varat, « Voyage en Corée, 1888-1889 », p. 289. Comme exemple de guide actuel, cf. Jacqueline Boyer, *En Corée*, Paris, Hachette, coll. « Guides bleus », 1983 (réédition : coll. « Guides visa », 1993). Nous reviendrons à plusieurs reprises sur cet ouvrage et sur d'autres dans notre épilogue.

« Dans la vallée accidentée, on est sans cesse entouré d'un cercle de collines dont il semble qu'on ne sortira jamais, par suite de leur perpétuel renouvellement sous les aspects les plus divers. Tout cela est d'un pittoresque exquis et rivalise avec les plus jolis sites de la Suisse.

« Les gorges se resserrent de plus en plus, et maintenant les déclivités des collines sont seules cultivées. Au-dessus et au-dessous de nous s'étendent de nombreuses rizières ; elles coupent la montagne horizontalement, se succèdent les unes aux autres, et forment comme les marches d'un escalier de géant dont les dalles seraient remplacées par d'immenses nappes d'eau d'un vert foncé. L'eau s'épanche successivement de l'une à l'autre par de petites rigoles admirablement aménagées : car nulle part au monde l'irrigation des rizières n'est mieux comprise qu'en Corée. Ce prodigieux travail humain ne laisse rien à désirer ici ; pas une parcelle de terrain n'est perdue. Je crois que cette culture, appliquée sur certaines collines improductives de France, notamment en Auvergne, contribuerait certainement à augmenter les richesses naturelles de notre pays⁸⁵². »

On note dans ce passage toute la nouveauté d'un regard du XIX^e siècle, notamment avec l'émergence d'un espace nouveau pour les considérations des voyageurs : celui des paysages que constituent les campagnes cultivées, lieu se situant à mi-chemin entre la ville (la culture) et la montagne (la mer aussi, les déserts et les forêts, le monde vaste de la nature). Jean-Didier Urbain note à ce sujet :

« Si la campagne, au XVI^e siècle, est encore “distance, chemin, danger, fatigue”, elle s'esquisse, entre ville et désert (culture et nature, bourg et forêt) comme un “tiers espace”⁸⁵³, un territoire autonome, qui procurera bientôt au voyageur des plaisirs nouveaux. [...] Ce n'est déjà plus la ville mais pas encore la nature. C'est un lieu de transition où nature et culture, loin de s'annuler, se transforment l'une dans l'autre. [...] Dans l'imaginaire du voyageur, c'est un jardin généralisé, une utopie écologique qui s'accomplira totalement, en un “paysage sans paysans”, le goût du pittoresque en Angleterre au XVIII^e siècle. Enfin c'est un univers intermédiaire qui porte à trois le nombre des espaces du voyage⁸⁵⁴. »

Ailleurs, devant le pittoresque des panoramas, Charles Varat reprend la comparaison avec la Suisse, se livrant à des descriptions romantiques où l'on devine sans mal les clichés lexicaux les plus classiques en matière de description de paysage. On retrouve alors la nature sauvage (l'espace désert) alliée à une présence humaine discrète nichée au cœur de plis orographiques sous la forme de villages (l'espace rural ou tiers espace) et de tombeaux (l'espace musée). Sous l'effet de l'enthousiasme, le voyageur dépeint une Corée nouvelle, que nous allons découvrir ailleurs ensuite, figurant au mieux cette notion de profondeur initiée par Voltaire.

C'est effectivement à cette période que va se constituer, à partir de la découverte de l'intérieur de la péninsule, la dualité que rapporteront plus tard les contes populaires présentés en France, dans lesquels s'opposent la Corée urbaine, de l'industrialisation et donc de l'occidentalisation uniformisante, et la Co-

852. C. Varat, *op. cit.*, p. 325-326. Afin de mieux se rendre compte du travail important que nécessitent les rizières, on se reportera à J. Pezeu-Massabuau, *La Corée*, p. 3-4 : « Mais ce riz, on le redira, n'est en réalité chez lui nulle part, sinon dans les régions méridionales, les seules véritablement tropicales de l'Extrême-Orient. Partout ailleurs, au Japon, le long du Yang-tse, et à plus forte raison dans les plaines mandchoues comme autour de P'yong-yang ou de Séoul, c'est l'homme qui l'a installé, de force peut-on dire, et a développé, pour entretenir cet étranger prodigue mais exigeant, des techniques agricoles qui sont parmi les plus ingénieuses du monde préindustriel. » Cf. aussi p. 37-39 ainsi que la carte de la page 38.

853. Expression empruntée à Jean Viard, *Agora et paysage*, Paris, CNRS/SRETIE, 1988, p. 2. Cf. également du même auteur *Le Tiers Espace. Essai sur la nature*, Paris, Méridiens/Klincksieck, 1990.

854. J.-D. Urbain, *L'Idiot du voyage*, p. 114-115. Sur la campagne et la découverte « sentimentale » de la nature entre 1600 et 1800, cf. Judith Adler, « Origins of Sightseeing », *Annals of Tourism Research*, n° 16/1, 1989, p. 7-29.

rée ancienne des campagnes, mais surtout des montagnes et du mystère que certains iront chercher dans l'île de Cheju, dans l'île de Kanghwa ou encore dans les fameuses montagnes de Diamant. Cette Corée physique double, que nous avons d'abord découverte chez Jean-François de La Pérouse puis brièvement rencontrée chez le père Félix-Clair Ridet, va être mise de plus en plus souvent en avant par les voyageurs (elle reste aujourd'hui très présente, nous en reparlerons dans l'épilogue). Ils vont tenter de se lancer dans une traversée du pays, à seule fin de répondre aux questions que l'Europe se pose encore sur la mystérieuse origine des Coréens. Ils pensent donc trouver à la campagne, et plus encore dans les montagnes « de l'intérieur », les « lieux de confins », les clés d'un questionnement anthropologique qui se construit alors dans le développement des sociétés de géographie, dans les musées et les expositions universelles ou coloniales. L'extrait qui suit est, en bien des points, semblable à ce que nous trouvons dans la correspondance personnelle du guide de l'expédition française de 1866, alors que le missionnaire exprime le charme d'un paysage où « le ciel et le pays sont splendides », d'un panorama composé de « champs bien cultivés, [de] collines couvertes de bois, de grands arbres, [de] quelques tombeaux d'un pittoresque grandiose ». Nous sommes en présence d'un « cliché paysagiste » où domine une étrange poésie de l'intermédiaire : un espace entre deux mondes que soulignent l'indécision entre le printemps et l'automne, mais aussi ce village « caché à demi », l'ombre de la montagne qui « projette une demi-obscurité » et ces tombes anciennes « presque disparues ». Nous noterons ici l'importance des thèmes de l'ascension et de la verticalité, qui vont très souvent être déclinés parallèlement à la thématique du sacré, symbolisant cette Corée autre, retirée des côtes et des plaines, repliée dans les montagnes et ainsi plus proche du ciel et d'un niveau de réalité moins matériel (souvenons-nous d'Henri Zuber et de ses Coréens au corps bien fait, qui avaient pour habitude de grimper se réunir sur le sommet des montagnes). Les expériences à venir, d'Émile Bourdaret à Alexandra David-Néel, confirmeront ce caractère particulier d'une Corée spirituelle et plus profonde située en hauteur (celle des contes de Sö Yöng-hae en 1934), même s'il faut parfois, au sein des massifs, redescendre pour atteindre quelque village niché dans les plis d'une vallée :

« Le lendemain notre ascension recommence, car si nous descendons souvent dans des vallées de plus en plus étroites, nous remontons ensuite bien davantage. Le gai miroitement d'une épaisse rosée donne, le matin, à la verdure alpestre qui nous entoure je ne sais quelle fraîcheur printanière, en dépit, çà et là, de quelques feuilles jaunies par les premiers froids. Le ciel lui-même, à mesure que nous avançons ainsi vers le sud-est, change d'aspect. Il va bleuissant chaque jour davantage et n'a plus cette blancheur étincelante qui me rappelait à Séoul l'atmosphère ultra-transparente des régions polaires où l'on se sent vivre dans la lumière même. Ici nous volons comme en plein azur, dominant mille crêtes onduleuses, recouvertes d'une sombre verdure, qui forme en son ensemble comme une mer démontée, aussi formidable par la hauteur de ses énormes vagues qu'admirable par leur ondolement superbe, rempli d'ombres et de clartés contrastantes. [...] Le sentier maintenant est devenu possible ; nous pouvons tranquillement regarder l'abîme sans crainte de vertige, et voir enfin à notre aise tourbillonner à nos pieds le superbe torrent, entraînant dans sa course terrifiante des arbres entiers, qui s'effritent et bientôt disparaissent au milieu des rochers recouverts d'écume⁸⁵⁵. »

Nous sommes bien ici en présence d'une perspective nouvelle : le troisième espace défini par Jean-Di-dier Urbain. Le lieu limite, le désert, l'espace de la nature venant contraster avec les villes, mais aussi les campagnes actives et cultivées :

« Symboles naturels, ces lieux-limites sont, comme par hasard, de grandes attractions touristiques. Ici se recensent toutes les fractures, tous les « rivages » vertigineux du monde donnant sur des étendues aquatiques ou terrestre, des déserts maritimes ou des mers forestières. Ici se trouve le spectacle de la faille, du gouffre, de l'abîme, de la cime, du précipice, de la falaise, de la cascade, des cataractes, du promontoire ou du cap. Ces sites « catastrophiques » exercent sur le touriste en particulier (mais sur le voyageur en général) une véritable fascination [...], tous ces lieux sont vécus comme d'ultimes

855. C. Varat, *op. cit.*, p. 334.

confins, spectacles de “bout du monde”, paysages où l’imaginaire déchiffre le début du chaos en un instant panoramique, toujours magique, où l’homme se prend à rêver qu’il découvre une terre absolument native ou la limite extrême de l’espace humain⁸⁵⁶. »

Le périple de Charles Varat se poursuit :

« Nous marchons de plus en plus rapidement, vu la raideur des pentes, et apercevons bientôt à travers les arbres un gros village, aux maisons espacées cette fois à diverses hauteurs, et cachées à demi dans la verdure. [...] La descente achevée, quittant à regret ce village, un des plus pittoresques que j’ai vus en Corée, nous suivons une charmante petite vallée où se trouve un fort joli bois de châtaigniers aux arbres espacés. L’ombre de la montagne y projette une demi-obscurité pleine d’une étrange poésie, doublée par le parfum pénétrant d’une vigoureuse végétation et les cris des oiseaux qui se jouent dans le feuillage⁸⁵⁷. »

Le village et la campagne offrent au voyageur un espace différent, le « tiers espace » que nous avons précédemment souligné et qui fait le lien entre l’espace urbain et la spatialité originelle de la nature :

« L’exploration de la campagne par le touriste ne s’est développée qu’à partir de 1850. [...] La campagne, au milieu du XIX^e siècle, est devenue un territoire ethnographique : un espace d’aventures. La misère paysanne n’est plus tant perçue comme un signe de pauvreté que comme signe d’authenticité, voire de primitivité. [...] La campagne est devenue un espace de douce sauvagerie, d’humanité primitive, une enclave exotique où le touriste part sur les traces d’une sociabilité ancestrale. [...] Pourquoi le village ? Parce qu’il se situe aux confins de la vie sociale. Par rapport à la ville inhumaine, il est l’image embryonnaire de la vie collective, du contact, de l’hospitalité ancienne. On le rêve. On le regrette. Le touriste le découvre comme un fossile sociologique, un espace naïf de vérité : le symbole d’un monde à l’état natif. Il inspire toutes les nostalgies⁸⁵⁸. »

La promenade se poursuit et permet de découvrir un autre niveau spatial, celui de la monumentalité, laquelle ancre le pays visité dans un passé culturel lointain qui se laisse deviner dans les formes du paysage :

« Bientôt les arbres disparaissent, nous entrons dans un petit vallon où, comme cela nous arrive journalièrement, nous voyons à quelque distance de la route, sur les flancs des collines, des tombes anciennes presque disparues, que surmonte seul un bouddha de pierre⁸⁵⁹. »

La Corée que rencontre Charles Varat est donc aussi, en certains de ses aspects, ce que Jean-Didier Urbain appelle un « pays-musée » ou encore un « pays-vestige », que de nombreux autres témoignages mettent souvent en avant sous la forme de temples montagnards et de tombes, mais aussi de palais lorsqu’ils visitent la capitale. La péninsule n’est ni l’Égypte ni la Perse, mais elle offre au regard de ses touristes une certaine « décomposition », sous la forme de ruines et de vestiges qui appellent des descriptions d’un « romantisme » voyant. Lisons de nouveau Jean-Didier Urbain :

« S’il y a des univers naissants, comme figés à jamais au stade de l’ébauche ou bien en pleine croissance, des pays de jouvence ou des pays-enfants, il y a aussi des univers toujours finissants : toujours mourants. Ils se situent non plus aux sources de la vie sociale, mais aux confins de l’histoire. Rescapés du passé, ces pays ne sont pas hors du temps ou à son origine. Ils sont au bout du temps, déchiquetés par la durée sous la forme du résidu archéologique. Retenus en miettes dans le présent, ces pays ne sont pas des passés vivants, mais des passés morts. L’écriture de leur espace n’est pas

856. J.-D. Urbain, *op. cit.*, p. 171.

857. C. Varat, *op. cit.*, p. 334.

858. J.-D. Urbain, *op. cit.*, p. 159-161.

859. C. Varat, *op. cit.*, p. 334.

signe d'inachèvement, mais de décomposition. C'est celle de la ruine et de l'effondrement, que n'irrigue plus la turbulence des torrents mais les chemins creux de la mémoire longue. Ici sont les pays-musées, les pays-vestiges – une campagne bien différente, dominée par l'esthétique du débris, qui inspire un tourisme mémorial et quasi funéraire. [...] Vers ces autres confins, le paysage de la campagne se modifie diversement. Ce peut être discrètement, sous la forme de quelques vestiges éparpillés⁸⁶⁰ »

De la même manière que les motifs relatifs à l'espace, la catégorie des motifs humains présents dans les « sous-titres » du récit de Charles Varat peut se diviser en deux grands courants : présentation de « personnages » d'une part, et mœurs, pratiques ou institutions d'autre part. Le premier élément se partage également en deux types : les compositions d'ensemble (« Nos représentants », « Les Séouliens », « Sorcelleries et sorciers », « Mandarins », « Européens et Japonais », « Les Coréens en Sibérie », etc.) et les portraits d'individus (« Comment je rencontrai un prince coréen et ce qui en advint », « Un moine bouddhiste », « Réception du gouverneur », etc.). La présence des Coréens dans le récit de Charles Varat obéit en fait très directement aux motifs de son voyage à caractère ethnographique. En effet, il ne lui suffit pas de rapporter des collections d'objets, il souhaite aussi montrer l'originalité de la Corée et des Coréens, à travers l'écriture et la découverte qu'elle offre de types variés, dessinés au cours de ses promenades dans la ville et les campagnes, au cœur desquelles il se propose de conduire le lecteur. À ce titre, les descriptions de foules (hypotyposes, etc.) sont une mine de renseignements. Elles lui permettent également de relativiser les témoignages anciens et de les contredire, en donnant des explications historiques sur l'état du royaume tout en dévoilant une Corée cachée, laquelle dissimulerait ses richesses culturelles aux yeux des étrangers ne sachant pas regarder avec attention et ne se donnant pas « la peine de soulever les voiles » :

« On me répétait partout, en Europe, en Amérique, au Japon et même en Chine, que la Corée est un pays médiocre au point de vue ethnographique. En effet, rien, de prime abord, de plus triste, de plus pauvre, de plus lamentable qu'une ville coréenne quelconque, même la capitale. C'est qu'à la suite des longues guerres et des envahissements successifs de leur pays, les rois de Corée, pour éviter désormais la convoitise de leurs puissants voisins, interdirent non seulement l'entrée de leur royaume à tous étrangers et la sortie à leurs propres sujets, mais défendirent même l'exploitation des mines, et promulguèrent des lois somptuaires qui arrêtaient malheureusement la production nationale, jusqu'alors si brillante, en amenant les particuliers à cacher leurs propres richesses. De là provint un état de délabrement apparent qui a trompé bien des gens. Mais si l'on se donne la peine de soulever les voiles, que de curieuses observations s'offrent aussitôt à vous ! et quelle superbe moisson ethnographique vous attend, en dehors des magnifiques monuments qui attestent encore toutes les splendeurs passées ! Nous allons essayer de le montrer au lecteur en le promenant avec nous au milieu de la bruyante population de Séoul, dont nous étudierons les coutumes, et en l'entraînant ensuite chez les marchands et artisans pour examiner les produits nationaux. Les rues sont généralement encombrées, toutes les classes de la société s'y entremêlent avec leurs costumes divers, où dominant les vêtements en coton blanc, dont l'usage est le plus répandu.

« Rien de curieux comme de voir ainsi confondus dans la foule : mandarins à cheval, noble dame portée dans son palanquin, lettrés, commerçants et agriculteurs, affairés, femmes esclaves aux seins nus, moines, soldats, sorciers, aveugles, mendiants, enfants de tout sexe, de tous âges, fourmillant dans les quartiers les plus commerçants de la ville⁸⁶¹. »

Nous n'allons pas ici faire l'inventaire des motifs du récit de Charles Varat, il nous suffit de savoir qu'ils sont nombreux, nouveaux, largement échelonnés et répartis à divers endroits du texte selon un équilibre recherché. Il nous faut pourtant en signaler un dernier qui peut être d'un autre intérêt pour

860. J.-D. Urbain, *op. cit.*, p. 164.

861. C. Varat, *op. cit.*, p. 305.

nous. Nous l'avons déjà rencontré chez Hendrick Hamel, dans la correspondance des missionnaires ou encore dans les rapports des marins de l'expédition de Kanghwa. Il s'agit de la présence du narrateur lui-même, qui s'inscrit ou inscrit ses actes en tant que « motif éprouvant et agissant » au sein du récit. Tout comme il orchestre les catégories traditionnelles de motifs, Charles Varat se met en scène à différents moments de son aventure dans le but de la personnaliser, d'y imprimer sa présence, mais aussi d'en faire ressortir les différentes articulations personnelles : « Ma vie séoulienne », « Les adieux », « Premier acte d'autorité », « La fleur des champs brille à ma boutonnière ! », etc.

Pour terminer ce rapide aperçu, revenons sur l'une des caractéristiques importantes de cet article : les illustrations. Au nombre de quatre-vingt-dix-huit, elles ont été réalisées par dix-sept dessinateurs ou graveurs⁸⁶². Les plus nombreuses sont les gravures d'après dessin (35), qui sont pour la plupart des représentations des peintures de Kisan (34) que nous évoquions. Viennent ensuite des dessins d'après photographies (25) et des gravures d'après photographies (13). Le reste est composé de divers autres types de gravures (d'après dessins, plans ou peintures, d'après nature ou d'après l'original), de dessins (d'après estampes, croquis, textes et photographies, d'après nature et d'après dessins) et de compositions (d'après textes et croquis, d'après textes seuls). La moitié de ces illustrations a été réalisée d'après dessins, peintures ou objets originaux et représentent donc des pièces de la collection ethnographique elle-même rapportée par Charles Varat. L'autre moitié a été composée d'après photographies, textes, croquis, et se trouve donc en relation avec le voyage et ses événements, qu'elles mettent ou non en scène le narrateur.

Alors que la grande diversité des illustrations laisse imaginer un assemblage sans ordre, une grande attention a été apportée à l'iconographie, par le nombre de pièces et d'illustrateurs ainsi que par les différentes techniques de reproduction utilisées, le tout au service des deux grands objectifs de ce texte : rendre plus vivant un voyage à l'intérieur d'un pays encore inexploré ; et donner à voir des objets divers de l'art et de l'artisanat de ce royaume. Les illustrations résument parfaitement l'entreprise de Charles Varat. Elles complètent à merveille le texte et en rendent parfaitement l'esprit, à la fois curieux et précis, qui à tout moment tient compte du lecteur auquel il faut avant tout « montrer »⁸⁶³ :

« Il ne nous reste plus, pour clore notre journée, qu'à faire assister le lecteur à la fabrication de quelques-uns de ces objets par de nouveaux dessins, où l'artiste coréen nous montre, au milieu de leur travail, le vannier, le fondeur, le tourneur en cuivre, etc., et à compléter cette série par quelques croquis pris sur nature, où nous verrons les différentes manières de porter adoptées par ses compatriotes⁸⁶⁴. »

Tout le travail de Charles Varat se place donc sous le « regard ». « Voir » d'abord, « faire voir » ensuite et, par-dessus tout, ne pas manquer de « se faire voir » en se montrant dans la rencontre avec l'*ailleurs* et l'*autre*. Le texte, qui témoigne de cette entreprise, est ainsi, à plus d'un titre, l'expérimentation d'une nouvelle visibilité, d'une géographie humaine, d'une manière différente de l'écrire et ainsi de la constituer en y prenant place. Nous sommes là en présence du premier récit de voyage dans la nouvelle Corée ouverte, dans la profondeur d'un pays que le discours du voyageur « exotise » par des types convenus de description, expérimentés ailleurs. Ce texte, qui n'a donc rien d'original dans le genre – si on le compare aux témoignages rapportés de Chine, du Tibet ou du Japon –, orchestre pourtant déjà des motifs et des thèmes nouveaux ainsi que les bribes de ces images particulières qui se fixent alors chez ceux qui voyagent en Corée : le « Matin calme » et le « royaume ermite », représentations qui, elles, seront

862. Krakov, Courbouin, Gotorbe, Riou, Weber, Ruffe, Bazin, Thiriart, Boudier, Taylor, Moreau, Paris, Lavée, Vuillier, Storm, Maynard et Privat.

863. Nous donnons dans l'annexe 4 la liste de l'ensemble des légendes du « Voyage en Corée ». Elles sont souvent accompagnées du numéro de la page où est retranscrite la partie du récit à laquelle elles se réfèrent. Nous n'avons pas reporté ces dernières indications.

864. C. Varat, *op. cit.*, p. 309.

spécifiquement coréennes. Nous allons les retrouver dans un autre texte.

B – Charles Chaillé-Long

Il s'agit là d'une tout autre personnalité et d'une expérience tout à fait différente. Le personnage est déjà moins obscur que Charles Varat, ce que confirme une biographie riche en événements⁸⁶⁵. Charles Chaillé-Long est né le 2 juillet 1842 aux États-Unis. À la suite d'études militaires, il participe à la guerre de Sécession de 1862 à 1865 puis part pour l'Égypte où il dirige, entre autres activités, une expédition remontant le Nil en 1874-1875. Il y devient colonel et reçoit le titre de bey. En 1878, il rentre en Amérique où il étudie le droit et devient avocat. Il retourne en Égypte en 1881 exercer cette nouvelle profession. En 1887, il se voit confier le poste de consul général et secrétaire de la légation américaine à Séoul. Il démissionne en 1889 puis se fixe ensuite une dizaine d'années en France, de 1892 à 1902, où il effectue des recherches sur les combattants français de la guerre américaine d'Indépendance. Il reçoit la Légion d'honneur en 1901. Il rentre ensuite aux États-Unis où il meurt en 1917, à l'âge de 75 ans.

De ses deux années en Corée – dont un séjour de deux mois passés à visiter l'île de Cheju et à effectuer une croisière dans la mer du Japon jusqu'à Vladivostok –, il rapporte la matière qui lui permet de composer un certain nombre d'articles, tant en anglais qu'en français : « The Chōsen Land », *Harper's Weekly*, 1888 ; « De Séoul à Quelpaert et voyage de retour par Fou-san, Wōn-san et Vladivostk », *Bulletin de la Société de géographie*, 1889⁸⁶⁶ ; « At the Home of Corean Nobleman », *Cosmopolitan*, 1890⁸⁶⁷ ; « Art and the Monastery in Corea » dans cette même revue la même année⁸⁶⁸ ; « Corean Fetes and Festivals », *The Republic Magazine*, 1890 ; « From Corea to Quelpaert Island: in the Footprints of Kubilai Khan », *Bulletin of the American Geographical Society of New York*, 1890⁸⁶⁹ ; « Note sur la Corée et les Coréens », *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1891⁸⁷⁰ ; « La Corée ou Chōsen (la Terre du Calme Matinal) », *Bulletin de la Société normande de géographie*, 1892 et 1893⁸⁷¹ ; *La Corée ou Tchōsen (la terre du calme matinal)*, Annales du musée Guimet, 1894⁸⁷² ; « La Corée ou Chōsen », *Nouvelle Revue* la même année⁸⁷³ ; « Deux ans en Corée ou Tchōsen » (compte rendu de la conférence prononcée le 23 mars 1896), *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 1896⁸⁷⁴.

De ces onze essais, nous retiendrons celui publié par le musée Guimet. Il sert souvent encore de référence lorsque l'on considère les travaux français de Charles Chaillé-Long sur la Corée. Selon Francis Macouin⁸⁷⁵, « cet ouvrage est formé de la réunion de divers textes donnés à des périodiques ou rédigés à

865. Comme le précise F. Macouin (C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin [éd.], p. 13), contrairement à la vie peu connue de C. Varat, celle de C. Chaillé-Long peut être facilement retracée, par exemple à l'aide de ses mémoires : *My Life in Four Continents*, Londres, 1912 (la Corée occupe les chapitres xvi et xvii).

866. Pages 425-444.

867. N° IX, p. 76-81.

868. N° X, p. 73-80.

869. N° XXII, p. 218-266.

870. N° 3/2, p. 141-143.

871. N° XIV, p. 384-418, et n° XV, p. 1-18.

872. Tome XXVI, première partie, Paris, Ernest Leroux, 1894.

873. Septembre 1894, p. 334-346.

874. Page 251.

875. C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin (éd.), p. 14.

l'occasion de conférences et publiés à part ». Il ne semble donc pas nécessaire dans le cadre de cette étude de pousser la présentation de cet auteur trop loin en examinant les variantes existantes. Les titres se retrouvent en tête des chapitres qui composent l'édition des Annales du musée Guimet, ce qui pose d'ailleurs un problème de logique pour un texte qui, nous allons le voir, n'arrive pas à trouver son unité.

Même si l'auteur a lui aussi recours au récit d'un voyage fait dans une partie du pays restée encore « mystérieuse », même si deux chapitres présentent l'arrivée du colonel dans le royaume et son départ deux ans plus tard, *La Corée ou Tchösen* de Charles Chaillé-Long est effectivement bien différente par sa forme et sa substance du « Voyage en Corée » de Charles Varat, lequel conjugue unité de lieu et d'action. À l'ensemble que représente ce dernier – artificiellement coupé en chapitres du fait de la publication en revue, mais constituant un tout que rend parfaitement la liste des sous-titres des chapitres servant de résumé –, le texte de l'Américain vient opposer une composition en dix chapitres, fonctionnant souvent par deux, attachés à un type particulier de motifs en série ou encore de points de vue d'ordre journalistique, construits sur le modèle du reportage. Ce dernier aspect diffère aussi du texte de Charles Varat, lequel incluait en un même récit un ensemble composé à partir de descriptions « ethnographiques » et d'anecdotes plus personnelles, relatives au voyage. Alors que Charles Varat mêle les informations les plus diverses à son récit de manière relativement logique, par des enchaînements parfaitement trouvés que justifient les multiples aventures et rencontres de son voyage, Charles Chaillé-Long inclut son récit dans un essai de géographie et d'histoire qui commence de manière classique, et tente par la suite de donner une vision synthétique de la Corée. Sans le séjour dans l'île de Cheju ou dans le Nord ni les chapitres qui mettent en scène l'arrivée dans le pays et le départ deux ans plus tard, nous serions en présence d'un travail ressemblant plutôt à celui de Gaston Baudens ou encore à l'un de ceux, plus « académiques » et plus nombreux, que nous rencontrons en cette même période. L'impression qui reste à la lecture de ce texte est celle d'une construction mal équilibrée. Elle dénote de manière évidente le fait qu'il a été élaboré à partir de trois ou quatre autres travaux existants, que l'auteur a tenté ici de lier sans régler les problèmes de cohésion. Mais revenons au contenu des chapitres. Le meilleur moyen de les considérer dans leur développement est de les aborder rapidement l'un à la suite de l'autre, puisque nous ne disposons pas ici de sous-titres, comme chez Charles Varat⁸⁷⁶.

Les deux premiers chapitres, « Description et histoire » et « Sa Majesté Li-Hi, roi de Tchösen », proposent une présentation encyclopédique aux motifs conventionnels. Le premier commence par un exposé de la situation physique de la Corée, ses degrés de longitude et latitude, ses fleuves frontières et la particularité de ses contours, lesquels évoquent selon l'auteur la « figure d'un dragon ». Suite à ces considérations géographiques, Charles Chaillé-Long introduit d'abord Jean-Baptiste Du Halde (Jean-Baptiste Régis, donc) qu'il cite longuement au sujet de l'histoire de la péninsule. Il cite ensuite des annales chinoises (sans précision de sources) évoquant la visite de marchands arabes en Corée, un géographe de même origine du IX^e siècle et enfin Khordadbeh⁸⁷⁷. Il continue en rappelant l'arrivée du bouddhisme dans le royaume puis termine par l'exposé de caractéristiques religieuses qui en disent long sur l'état d'esprit du narrateur, ou tout au moins sur l'humour qu'il compte développer dans la suite de son essai :

« Pour donner une idée de ces superstitions je citerai le fait suivant : Sa Majesté le roi m'envoya prévenir un jour, en ma qualité de “chargé d'affaires” de mon pays, que je ne devrais pas me préoccuper du bruit que j'allais entendre la nuit suivante. Il paraît que Sa Majesté avait fait cette démarche à la suite d'un conseil tenu avec ses astrologues attachés à la cour dans lequel il fut résolu de chasser à coups de fusil un mauvais dragon qui lui faisait maintes farces, coupait le chignon de ses soldats, et, enfin, “embêtait” Sa Majesté même. Ce qui fut dit fut fait : pendant toute la nuit je

876. « I. Description et histoire » ; « II. Sa Majesté Li-Hi, Roi de Tchösen » ; « III. De New-York à Séoul » ; « IV. À la cour coréenne » ; « V. De Séoul à l'île de Quelpaert ou Tchae-Tchiou » ; « VI. La capitale de Quelpaert » ; « VII. Une fête coréenne » ; « VIII. Le prolétariat de Tchösen » ; « IX. L'art et le monastère en Tchösen » ; « X. Fin ».

877. Ibn Khordadbeh, *Le Livre des routes et des provinces*, dont nous parlons dans notre premier chapitre.

fus assourdi par des décharges continues de mousqueterie, et le lendemain, Sa Majesté m'informa « officiellement que le dragon avait disparu⁸⁷⁸ ». »

L'auteur, comme Hippolyte Frandin (qui est lui aussi diplomate), saura exploiter en d'autres occasions ce type d'anecdotes « culturelles », construites sur des éléments implicites, dont le but est principalement de ridiculiser les manières, pratiques et institutions de l'*autre*. Cela lui permet d'éviter les difficultés de la compréhension et de l'explication, cela implique aussi la supériorité de nos propres comportements sociaux et de nos productions culturelles. Ainsi de ces deux exemples, construits sur le même type, où l'auteur affirme, dans le premier, que « la nourriture coréenne est loin d'être appétissante » et qu'« elle ne plaira jamais à un palais raffiné », donnant pour exemple une « espèce de choucroute pourrie dont l'odeur est insupportable⁸⁷⁹ », et où il dit, dans le second, que « la femme coréenne est loin d'être jolie », ses cheveux étant « plâtrés sur la tête avec de l'huile rance » et son apparence étant celle « d'une bouteille ou plutôt d'une cruche⁸⁸⁰ ».

Au-delà de la femme en forme de cruche et de la choucroute pourrie, arrêtons-nous sur l'expression initiale de ces deux présentations : *loin de* (« loin d'être appétissante », « loin d'être jolie »). Nous sentons, dans la simplicité de ces mots, toute la distance qui sépare effectivement les deux cultures et leurs systèmes de valeurs. Bien sûr, il est plus « diplomate » de dire « loin d'être appétissante » plutôt que « mauvaise », ou encore « loin d'être jolie » plutôt que « laide », mais cela dénote aussi le fait que l'appétissant et le joli ne peuvent se rencontrer dans un pays aussi lointain, que ce sont des notions qui ne dépassent pas l'Occident. De fait, il est vrai que les paysages sont loués chez de nombreux observateurs pour leur caractère champêtre ou leur force sauvage, alors que les autres motifs, particulièrement ceux attachés à l'humain, sont considérés avec une moins grande ouverture d'esprit. Le paysage est donné (nous le voyons indirectement avec Charles Varat) comme plus facile à explorer et à conquérir que les âmes étrangères. Il correspond à une attente exotique que les êtres remplissent moins bien, lesquels ne peuvent être aussi rapidement catalogués. Nous le notons avec les difficultés posées par la question relative à l'origine des Coréens, laquelle va d'ailleurs motiver chez l'auteur le désir d'aller en province, sur une île symbole d'une nouvelle profondeur. En outre, nous devons souligner le caractère nettement moins ouvert de Charles Chaillé-Long, lequel n'hésite pas, à partir de quelques références, à affirmer que l'art coréen n'a jamais existé.

Il est donc possible de relever le fait que nous sommes ici en présence d'un aperçu par lequel l'auteur tente d'affirmer, bien plus que Charles Varat, des vérités masquées, sous une fausse attitude scientifique (recours aux annales, aux légendes) et sous les prétextes d'une connaissance profonde basée sur un séjour dans le pays et sur des voyages à l'intérieur. Les essais de ce genre ne sont pas rares. Ils confortent le sentiment de supériorité du groupe social et culturel des observateurs et affirment ainsi une supériorité raciale, jamais vraiment énoncée, mais sans cesse présente de manière implicite dans un « anecdotique » trop facile.

Le deuxième chapitre s'attache à établir le lien entre le premier et les suivants, lesquels mettent en scène l'arrivée de l'auteur en Corée et la visite de l'île de Cheju. Il est composé de trois parties. Charles Chaillé-Long examine d'abord l'état actuel du pays : la dynastie régnante, l'administration, la population, les productions, les impôts et l'armée. Puis il introduit une partie plus directement politique par un rapide historique des rapports avec l'Occident : les missionnaires (il cite Charles Dallet), les expéditions Roze et Oppert, le *General Sherman*, le traité avec le Japon en 1876 puis les traités suivants avec les États-Unis et les pays d'Europe, l'ambassade coréenne en Amérique. Enfin, il passe à un sujet qui va le concerner

878. C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin (éd.), p. 207.

879. *Ibid.*, p. 266. Il s'agit du Kimch'i, accompagnement de base du riz, qui est effectivement composé de chou fermenté préparé avec du piment et d'autres condiments.

880. *Ibid.*, p. 267.

plus directement, rappelant très précisément les motivations du voyage de Charles Varat. Il explique que le Coréen n'a rien à voir avec ses voisins « du point de vue ethnique » et se propose de partir découvrir « l'île mystérieuse » de Quelpaert et sa capitale, afin de « résoudre la question complexe de l'origine des Coréens ».

Les troisième et quatrième chapitres, « De New-York à Séoul » et « À la cour coréenne », introduisent la partie du texte de Charles Chaillé-Long qui se donne pour un « récit de voyage ». Le troisième est construit sur un effet de traveling. Il transporte l'auteur des États-Unis jusqu'à la capitale coréenne, en passant par le Japon. Il arrive le 29 octobre 1887 et nous offre de son entrée dans la ville une description qui contient les motifs types mis en scène par les autres témoins à cette même occasion : les murailles « imposantes », les rues « étroites », les Coréens qui vont et viennent, curieux de tout⁸⁸¹. Suit une rapide description des habitations, un panorama de Séoul, des notes sur les remparts, les portes, l'hygiène, le mode de chauffage, les nuits de la capitale, les femmes, le costume courant et le costume de deuil, les distractions offertes par la ville et la campagne proche, la monnaie utilisée et les divisions du temps. On sent le remplissage et le manque de cohérence entre ces divers motifs. Ils ont été réunis très certainement à partir de notes, revues quelque temps après le retour de l'auteur. L'ensemble, contrairement à ce qu'il prétend, manque à la fois de la spontanéité du voyageur, mais aussi de l'esprit de synthèse de l'ethnographe professionnel ou du rédacteur de guide.

Le quatrième chapitre poursuit l'exploration des motifs de base d'une découverte de Séoul en cette période. Il propose dans un premier temps une description du palais, mise en perspective dans le récit d'une réception accordée par le roi et du protocole qu'elle exige. Charles Chaillé-Long s'arrête un moment sur le costume d'un haut fonctionnaire puis décrit le souverain, s'attachant ensuite à présenter les fonctions des principaux lettrés travaillant à la cour, astrologues et géomanciens, ce qui rappelle l'anecdote du premier chapitre et laisse donc de nouveau imaginer la manière avec laquelle le narrateur considère le sérieux de la fonction de ces élites. Il évoque un événement rare : une procession royale en ville, lorsque le souverain va célébrer le culte des ancêtres. Il décrit de manière « pittoresque » la composition du cortège puis passe soudain à ce qu'il appelle « l'incident de la photographie », anecdote relatant des problèmes de politique intérieure et l'attitude du Taewöngun, lequel aurait laissé courir le bruit que les étrangers réalisaient des images sur plaques photographiques grâce aux yeux d'enfants enlevés par les missionnaires. Là encore, la naïveté des Coréens est mise en avant :

« Les agents du Tai-Ven-Koun lui rapportèrent la présence dans la capitale de la mystérieuse photographie, et on lui parla des secrets de la chambre noire ! Le vieux conspirateur vit là une arme dont il ne tarda pas à se servir. On faisait courir le bruit que les missionnaires employaient des agents pour voler des enfants coréens, et que ceux-ci, après avoir été bouillis, étaient mangés par des missionnaires, les yeux de ces enfants étant utilisés pour produire les images sur les plaques qu'on montrait aux indigènes comme preuve indiscutable de ce qu'on avançait⁸⁸². »

Cela n'est pas sans intérêt pour nous. Il s'agit là, en effet, de l'un des rares témoignages permettant de considérer, dans le processus de représentation, un effet de retour, à savoir : comment les Coréens perçoivent les Occidentaux. Bien sûr, la rumeur rapportée est née pendant une période où les étrangers ne sont pas encore bien acceptés. Elle symbolise pourtant parfaitement la façon dont le « voir » du même peut être compris par celui qui est justement « vu », qui est photographié et pense ainsi être « dépersonnalisé ». La « vue », par l'intermédiaire de l'appareil, ne peut être rendue qu'en ayant supprimé la vue/vie de l'*autre*. Voir l'*autre* avec l'appareil, c'est vouloir le conserver, désirer le classer et l'ordonner selon notre mode de représentation du monde. Les deux faits ne sont pas du même ordre bien sûr. Ils indiquent tout de même parfaitement combien le « regardé », le « photographié » se sent dominé par celui qui re-

881. *Ibid.*, p. 221.

882. *Ibid.*, p. 238.

garde, manipule, déclenche. Si l'on se rappelle qu'à partir du début du xx^e siècle, ce sont les photographes japonais tenant boutique dans leurs quartiers qui vont diffuser un nombre important de « scènes de genre » réalisées en studio, on note encore la pertinence de cette relation entre la « représentation » de l'*autre* et sa domination. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1980 que les Coréens se sont réappropriés les anciennes photographies qui ont été largement reproduites dans des albums et des catalogues⁸⁸³. Rappelons à ce sujet qu'il est aujourd'hui encore très difficile « d'aller voir » la Corée du Nord et d'en rapporter des images, alors que la Corée du Sud, au contraire, ne cesse d'en publier d'elle-même et de les répandre dans le monde par l'intermédiaire de son office du tourisme, de ses centres culturels et de son industrie du cinéma.

Dans les cinquième et sixième chapitres, « De Séoul à l'île de Quelpaert ou Tchae-Tchiou » et « La capitale de Quelpaert », l'auteur se fait alors explorateur et présente en deux moments son séjour dans un lieu qu'il introduit comme encore mystérieux⁸⁸⁴. Le chapitre v présente la géographie et l'histoire de l'île en se référant à Hendrick Hamel. Puis Charles Chaillé-Long justifie son choix en mettant Cheju au même niveau que le mont Paektu, au nord du royaume, tout en insistant, comme Charles Varat, sur le caractère ethnographique de son expédition et sur le fait qu'elle représente une aventure unique :

« Personne avant Hamel et personne, depuis lors, n'a foulé le sol sacré de Quelpaert. L'hostilité envers les étrangers et un isolement complet du monde extérieur sont devenus la base de la religion de ses habitants. [...] J'avais d'abord pensé me rendre au Pak-Tu-San, "la montagne à la cime toujours blanche", située dans le nord de la péninsule, pour explorer la rivière Ya-lou, découvrir ses sources dans cette montagne mystérieuse, et, peut-être pénétrer dans la Mandchourie, le plus riche des domaines pour les études ethnologiques. Mais je n'étais pas en mesure d'accomplir une telle expédition dans les délais qui m'étaient fixés ; il me fut donc nécessaire d'attendre une autre occasion et je me décidai à diriger mes projets sur le point de la Corée qui me semblait le plus intéressant après celui-là, c'est-à-dire Quelpaert.

« Dans ce voyage, je n'avais pas en vue seulement les découvertes géographiques, mais encore les recherches ethnographiques qui me permettraient de déterminer peut-être, au moyen des types que je rencontrerais, l'étrange et mystérieuse origine de sa population et ses relations avec celle de la Corée⁸⁸⁵. »

« Sol sacré », « hostilité », « isolement », « étrange et mystérieuse origine »... tout est là, dans

883. Parmi d'autres, signalons ces premiers essais : 정성길, 百年前의 韓國, 近代한국 (1871-1910), 서울, 가톨릭출판사, 1986 (Jōng Sōng-gil, La Corée d'il y a cent ans, la Corée d'autrefois [1871-1910], Séoul, Éditions catholiques, 1986) ; 이규환, 사진으로 보는 近代韓國, "산하와 풍물", 서울, 서문당, 1986 (Lee Kyu-han, À travers la photographie : la Corée d'il y a cent ans, « Montagnes, rivières et paysages », Séoul, éditions Sōmundang, 1986 ; 조풍연, 사진으로 보는 朝鮮時代, "생활과 풍속", 서울, 서문당, 1986 (Jo P'ung-yōn, À travers la photographie : l'époque Chosōn, « La vie et les mœurs », Séoul, éditions Sōmundang, 1986) ; 이규환, 사진으로 보는 獨立運動, "임정과 광복", 서울, 서문당, 1987 (Lee Kyu-han, À travers la photographie : l'indépendance, « Gouvernement provisoire et libération », Séoul, éditions Sōmundang, 1987). Voir aussi, plus récemment, 최석로, 할아버지 어릴적에 옛그림엽서, 서울, 서문당 컬러백과, 1998 (Ch'oe Sōk-no, Les Cartes postales de la jeunesse de mon grand-père, Séoul, éditions Sōmundang, 1998).

884. Outre le récit de H. Hamel, on peut consulter sur Cheju les titres suivants : B. S. Ohlinger, « The Island of Quelpart », *Korean Repository*, n° I, 1892, p. 94-96 ; A. A. Pieters, « A Visit to Quelpart », *Korea Review*, n° V, 1905, p. 172-179 ; M. P. Anderson, « Quelpart Island: Forty Days in », *Overland*, n° 63, avril 1914, p. 392-401 ; J. de Hullu, « Iets over des Naam Quelpaerte-eiland », *Tijdschrift von het Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*, n° II/34, 1917, p. 855-891 ; F. E. Mulert, « Nog iets over den naam Quelpaertseiland », *Tijdschrift von het Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*, n° II/35, 1918 ; R. B. Hall, « Quelpart Island; Korea and Its People », *Geographical Review*, n° 16, janvier 1926, p. 60-72.

885. C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin (éd.), p. 242.

l'exploration de la profondeur coréenne où se rencontre à la fois l'île et la montagne, la religiosité et la sauvagerie, l'éloignement et l'étrange. Charles Chaillé-Long part en fait pour vaincre (dominer, être le maître), pour expliquer au moins l'inexplicable, l'inconnu, en des termes moins scientifiques que journalistiques. Il y a ainsi chez lui du militaire, ce que confirme largement sa biographie. Le but fixé est très précisément de dévoiler une contrée maintes fois féminisée – nous y reviendrons – sous l'excuse toujours présente de « recherches ethnographiques » qui permettent de lever le voile de divers mystères.

Ce voyage, qui commence à Chemulp'o le 5 septembre 1888, conduit d'abord le colonel par mer à Pusan (22 septembre). Il arrive sur l'île le 28 et doit subir la colère d'une population qui s'oppose à l'arrivée d'un étranger. Il est finalement reçu par le préfet de police et quelques fonctionnaires. Le 30 au matin, il se rend dans la capitale, accompagné d'un véritable cortège, d'abord décrit puis associé à un moment agité de l'histoire coréenne. Cet événement personnel lui permet de relever la particularité de l'île par rapport au reste du pays. Il en souligne l'ancienneté et la puissance sauvage comme s'il s'agissait, maintenant que la péninsule est ouverte, d'une Corée dans la Corée, d'un nouveau défi offert à la découverte, d'un Orient encore plus extrême que ne l'est déjà la péninsule. Les soldats semblent ainsi avoir servi sous les bannières de Gengis Khân et de Kubilai Khân⁸⁸⁶. Lorsqu'il rencontre le gouverneur, il souligne aussi son origine « certainement » tartare et revient ensuite sur les difficultés d'accepter des étrangers à Cheju. Nous notons dans ce passage, qui évoque d'autres récits de voyage dans le Pacifique, la présence toujours forte de la montagne (la verticalité). Elle est sacralisée et forme le pôle « sud » d'une Corée dont on découvre ailleurs le pôle « nord » (ce que nous avons souligné avec le mont Paektu, révéral par l'empereur Kang-hi) :

« Deux cents personnes s'étaient adressées [au gouverneur] pour protester contre la permission qui m'avait été accordée de débarquer. Aucun étranger n'avait jamais auparavant reçu la permission de venir à Quelpaert. Pour aucune raison, le visiteur ne pourrait se rendre à Halla-san, qui était consacrée aux dieux du peuple. Si cette défense était enfreinte, il faudrait ensuite faire des sacrifices pendant une centaine de jours pour rendre propices les esprits de la montagne, car si l'on n'agissait pas ainsi, il surviendrait de grandes calamités, les récoltes perdues, etc.⁸⁸⁷. »

Au chapitre VI, il situe la capitale, évoque sa population, les principaux bâtiments, la campagne⁸⁸⁸, les productions et la faune, puis la religion, et il rappelle une fois de plus Hendrick Hamel. Il se réfère à des mythes puis traite de l'histoire de l'île à travers les annales chinoises et japonaises pour en arriver aux Mongols, donnés comme les ancêtres de l'ethnie actuelle. Après avoir signalé la difficulté d'obtenir des documents manuscrits ou imprimés que les autorités conservent jalousement, il poursuit son voyage vers Pusan (7 octobre), Guensan (nom japonais de Wönsan) et Vladivostock (le 19 octobre). De retour à Wönsan le 26, il se lance dans une expédition jusqu'à Séoul en rencontrant un certain nombre de difficultés mineures qu'il ne peut manquer de mettre en avant (puces, insectes hémiptères, logement, etc.), soulignant ainsi le caractère rude et sauvage des terres qu'il affronte. Il arrive dans la capitale le 4 novembre. Le 10 novembre et le 18 décembre, il est invité par le souverain que le voyage à Quelpaert intéresse fort et qui ne semble pas connaître lui-même les confins de son propre royaume (ce qui valorise l'expérience de

886. *Ibid.*, p. 247. Cette description est intéressante, en regard des événements qui, en 1901, motiveront la venue de P. Loti. Ceux-ci, sur lesquels nous reviendrons longuement, se caractérisent par une forte indépendance des habitants de Cheju par rapport au continent. Au XIII^e siècle, le royaume de Koryô ayant été renversé par les différentes invasions mongoles, l'île devient pendant un siècle (de 1276 à 1375) un pont devant permettre aux armées des khans d'envahir le Japon. Ces conquérants mongols transformèrent les mœurs de l'île, et le dialecte actuel est encore directement issu de la langue mongole. Ils furent aussi à l'origine de l'élevage des chevaux sur place et du bouddhisme.

887. *Ibid.*, p. 249-250.

888. Nous retrouvons ici J.-F. de La Pérouse, lorsque C. Chaillé-Long affirme que « la campagne qui environne Tchou-Song et Peldo est bien cultivée et des murs solides entourent les champs en exploitation » (*ibid.*, p. 254).

l'auteur) :

« Chose assez étrange, il ne connaissait rien ou presque rien de ce pays mystérieux et du peuple qui l'habite, et était curieux d'avoir à ce sujet des renseignements, en même temps qu'il désirait savoir quel serait le meilleur système de défense des côtes à appliquer à Quelpaert et à Wŏn-san⁸⁸⁹. »

Les quatre derniers chapitres – « Une fête coréenne », « Le prolétariat de Tchösen », « L'art et le monastère en Tchösen » et « Fin » – composent un ensemble qui prolonge les premiers chapitres, puis l'auteur revient de nouveau sur le voyage à l'intérieur du pays. Le septième chapitre décrit une invitation chez le « président du ministère coréen » de l'ensemble du corps diplomatique. Charles Chaillé-Long en profite pour évoquer la cuisine nationale, parler des marchés de Séoul, des *kisaengs* (妓生, jeunes femmes aux « regards fauves » et « buvant sec » chargées d'animer les soirées), des femmes coréennes, du spectacle auquel il assiste, puis des différentes fêtes et cérémonies.

Le huitième chapitre, étrangement inséré là, brosse un rapide historique des mouvements ouvriers de la Chine ancienne et de Rome en passant par Saint-Simon et Marx, pour en arriver à parler des guildes coréennes.

Le neuvième chapitre est nettement plus intéressant pour notre propos, même s'il commence par l'affirmation selon laquelle l'art purement coréen est inexistant et qu'il trouve son origine dans l'art hindou. L'auteur y évoque la « population sauvage » de la péninsule au début de l'ère chrétienne, puis en vient au bouddhisme et au confucianisme. Il raconte ensuite sa visite au monastère de Sökwang-sa lors de son retour de Gensan, ce qui lui permet d'être le premier à donner des montagnes de Diamant une rapide description. Description relativement positive en comparaison avec le reste du récit, même si elle n'est pas marquée et pourrait s'appliquer à n'importe quelle forêt alpine, comme d'ailleurs chez Charles Varat. On y découvre une surestimation de la verticalité et de l'altitude : la « beauté de l'endroit », de « superbes forêts de sapins » qui dégagent de « doux parfums », puis des cascades dont « le bruit semblait chanter joyeusement le bonheur et la douce solitude de l'endroit⁸⁹⁰ ». Jean de Pange, Émile Bourdaret et Angus Hamilton – nous y reviendrons – conjuguent de manière encore plus « lyrique » et « pittoresque » ce « lieu de confin », cette orographie particulièrement « picturale » à laquelle s'associe une spiritualité ancienne à travers le bouddhisme. Ce massif sera souvent à lui seul le pôle positif des représentations du « royaume ermite » et du « pays du Matin calme », avec ses paysages sauvages, ses ermitages cachés, sa position de porte également, ouvrant sur les territoires encore plus profonds du nord de la péninsule.

Le supérieur du temple présente au voyageur des documents sur l'histoire de son monastère, ce qui permet au narrateur de nous rendre quelques légendes et histoires, dont celle du « bonze To-Sou, professeur du roi de Kaoli », qui joue pour nous un rôle important. Nous la retrouverons en effet, à peine modifiée, sous la plume de Paul Claudel en 1910, lorsque le poète prononcera une conférence sur la géomancie autour de ce récit.

Les montagnes Kūmgang, ou montagnes de Diamant, sont donc, à partir de Charles Chaillé-Long, l'un des motifs principaux qui vont se développer pleinement par la suite, avec celui de l'île de Cheju. Terre sauvage, terre spirituelle, mais aussi terre des légendes, c'est l'espace idéal pour beaucoup de voyageurs qui cherchent à situer une « coréanité » originale que la capitale et ses montagnes les plus proches rendent de moins en moins. Loin des Chinois, des Japonais et des Russes, les montagnes de Diamant sont aussi loin du pouvoir confucianiste représentatif de la dynastie régnante. C'est un lieu plus proche du ciel, mais aussi le lieu d'une « intériorité » coréenne retrouvée, une Corée des origines, une Corée de la mémoire et de l'érmitisme, celle des chemins creux que Georges Ducrocq évoquera en 1904, lesquels, selon lui, sauront toujours traverser des vallées profondes où les étrangers ne pénétreront jamais. Malgré

889. *Ibid.*, p. 263.

890. *Ibid.*, p. 280.

cette remarque, on sait (par Émile Bourdaret la même année que Georges Ducrocq) que les montagnes Kūmgang sont, au tournant du siècle, l'une des principales destinations des premiers « touristes » qui visitent la Corée.

Cette mise en avant d'un paysage « mythique » (pour les Coréens aujourd'hui encore, particulièrement au sud, puisque ces montagnes sont au nord et donc inaccessibles⁸⁹¹) évoque pour nous un sondage réalisé en novembre 1997 par l'Ifop, relatif à la « Fascinante Asie »⁸⁹². Il place « la beauté des paysages » ainsi que « les civilisations anciennes et les traditions » en tête des raisons pour lesquelles on se rendrait en Asie aujourd'hui. Ces deux aspects (géographie et histoire) sont déjà très présents dans les récits des premiers voyageurs que nous présentons dans cette partie de notre travail.

Le dernier chapitre du récit de Charles Chaillé-Long retrace également la conclusion des deux années passées par l'auteur en Corée. Il y évoque son départ de Chemulp'o, ses escales à Shanghai, Hong Kong, Saïgon, Singapour et Colombo, puis son arrivée à Marseille, son séjour à Paris et son départ pour New York, où il boucle son périple.

L'effet d'ensemble est différent de celui que nous retirons de la lecture de Charles Varat. Alors que ce dernier construit habilement un récit où aucun passage ne vient alourdir l'intrigue de la rencontre, où la mise en scène est par ailleurs assez lâche pour accueillir des considérations « ethnographiques » bien venues, le récit de Charles Chaillé-Long donne l'impression de n'être que ce qu'il est réellement : un « collage » d'essais et de récits déjà publiés ailleurs⁸⁹³. Peu de cohérence dans cette relation, même si certaines parties arrivent à convaincre par leur originalité, comme celle relatant l'expérience à Cheju, laquelle vient s'imposer également comme l'espace d'une nouvelle « coréanité », d'une profondeur renouvelée, d'une inaccessibilité reconfirmée. On ne peut en vouloir au diplomate, lequel n'arrive pas à retirer de ses deux années la fraîcheur et la spontanéité que Charles Varat trouve dans la brièveté de sa mission, sagement organisée et habilement conseillée par Victor Collin de Plancy.

Quoi qu'il en soit de ces deux références et des différences importantes que l'on peut noter de l'une à l'autre, elles n'en représentent pas moins, considérées conjointement, le début d'une ère nouvelle de découverte de la Corée : celle de l'expérimentation (description/narration) du territoire et d'une représentation largement construite sur la mise en valeur d'un « pittoresque » et d'un « anecdotique » qui, sans renvoyer à un exotisme lointain (mais plutôt aux Alpes et à la Suisse), n'en est pas moins en rapport avec la construction d'un *ailleurs* péninsulaire nouveau. Même si les voyageurs suivants sont moins attentifs à l'« ethnographie » de la péninsule, même s'ils restent le plus souvent dans la capitale et ne donnent que de vagues détails sur les provinces, ils s'inscrivent tous dans la lignée de ces deux témoignages et reprennent la plupart des motifs qui sont ici mis en avant, ainsi que la manière de s'impliquer physiquement ou idéologiquement dans le récit. Chez tous ceux qui arrivent, on retrouve ensuite des comportements et des réflexes d'écriture semblables, même chez Pierre Loti et Georges Ducrocq, lesquels ne connaîtront pourtant de la profondeur du pays que le pied des montagnes au nord de la capitale, laissant aller leur imagination plutôt que de s'en tenir à des constatations.

891. La une des journaux, au cours de l'été et de l'automne 1998, concernait en grande partie, outre la crise économique, l'organisation de voyages au nord, proposés par la compagnie Hyundae, dans le but exclusif de visiter ce massif montagneux, motif pictural important des siècles passés, y compris dans la peinture chinoise.

892. Nous présentons ce sondage dans l'annexe 41. Nous le reprenons brièvement dans l'épilogue.

893. Le récit de C. Chaillé-Long est également illustré : 20 dessins « d'après le croquis d'un artiste coréen », qui présentent un effet d'ensemble voulu en donnant à voir des scènes ou des personnages très divers de la rue coréenne. L'auteur présente aussi six gravures d'après photographies.

3 – Les récits de voyage en Corée

À partir de la fin des années 1890, les événements placent la Corée au premier plan de l'actualité internationale, alors en partie tournée vers l'Orient. Enjeu des conflits entre deux empires dont l'opposition réelle est aussi un affrontement symbolique fort entre l'Europe et l'Asie, elle occupe une place de premier plan au centre du rapport de forces entre ses proches voisins d'abord, mais de manière plus précise entre l'Orient et l'Occident. Pris entre deux tendances, les récits de voyage ou de séjours publiés après 1900 (comme ceux d'aujourd'hui) tentent alors de dire, comme Charles Varat et Charles Chaillé-Long, ce qu'il reste d'un pays ancien, encore « mystérieux » et « étrange ». Ils essaient également de noter les événements qui vont transformer la péninsule et la disposer malgré elle sur l'échiquier des luttes diplomatiques et économiques, parallèlement à des ouvrages spécifiquement consacrés à ce sujet, sur lesquels nous reviendrons dans un chapitre ultérieur.

Les auteurs de ces récits ne sont pas d'origines très diverses. Certains sont en poste en Corée ou dans les pays voisins, diplomates et ingénieurs venus exercer pour des compagnies françaises ou pour l'État (selon les accords passés en Corée pour les mines, le chemin de fer, le service des postes, etc.), conseillers militaires ou juridiques, voyageurs « professionnels » effectuant un tour d'Asie ou un tour du monde, enseignants aussi, et journalistes (nombreux) dont nous aurons également à reparler plus tard.

Il faut se rappeler – si l'on veut comprendre l'importance des missions ou des simples visites – que Séoul n'est alors plus une inconnue, surtout au tout début du siècle. Une nouvelle présence française se met en place dans la capitale de manière particulièrement dynamique. À la fin du XIX^e siècle et dans les quatre premières années du XX^e, certains Français viennent dans l'ancien royaume tout juste devenu empire exercer des tâches d'assistance et de conseil dans des secteurs techniques précis, comme d'autres le font en Chine et au Japon. En ce qui concerne la présence de la France dans la péninsule, la liste des divers conseillers et assistants techniques est représentative d'un type nouveau d'« investissement ».

Mentionnons M. Clémencet, conseiller pour le service postal, venu en 1898 préparer l'entrée de la Corée dans l'Union postale universelle, qui se fera en 1900⁸⁹⁴ ; cinq ingénieurs des mines et deux techniciens pour l'exploitation des charbonnages de Pyongyang et l'organisation d'une école pratique d'exploitation minière, ouverte en septembre 1900 sous la direction de M. Trémoulet, nommé inspecteur en chef des mines de la maison impériale ; un administrateur et deux ingénieurs des chemins de fer pour la ligne du nord-ouest, entre Séoul et Sinŭiju (dont Émile Bourdaret) ; un céramiste de la manufacture de Sèvres, M. Remion, venu diriger, à la demande du Palais, la fabrication de porcelaines. On doit aussi signaler trois Français qui servent dans l'administration des douanes, un autre à la direction des fermes impériales et deux officiers-conseillers dans le domaine de l'armement (dont le lieutenant A. Verneret qui vient en tant que cavalier accompagner des chevaux fournis par la France). Dans le domaine de la coopération culturelle, la Corée engage en 1900 un conseiller légiste, Laurent Crémazy⁸⁹⁵, juriste envoyé de France par le département des Affaires étrangères en qualité de conseiller légiste à Séoul, nommé membre délibératif du bureau de la Révision des lois, et siégeant à la Haute Cour de Corée, où sont jugés certains crimes. Il prépare aussi, sur la demande du gouvernement coréen, différents dossiers juridiques et judiciaires, et traduit en français le code pénal de Corée, édité en 1904, en partie à compte d'auteur et avec une subvention du gouvernement général de l'Indochine : *Le Code pénal de la Corée, Tai-han byeng pep*⁸⁹⁶, « ouvrage contenant : 1. La traduction et l'analyse des 672 articles du dit code ; 2. L'indication des textes

894. Cf. J. H. Mühlensteth, *Notice sur le service postal et télégraphique de l'empire de Corée*, Séoul, 1902.

895. Sur L. Crémazy, cf. Hong Sun-ho, « Foreign Advisers in the Late Korean Monarchy—Dr. Laurent Crémazy », *Korea Journal*, no 20/9, 1980 ; 崔鐘庫, 韓國의西洋法受容史, 서울, 博英社, 1982 (Ch'oe Chong-go, *Han'guk-ŭi Sōyangpōp Suyongsa* [A History of Korean Reception of Western Law], Séoul, 1982).

896. Séoul, The Seoul Press, Hodge & Co. printers, VIII^e année Koang-Mou, 1904.

de législation comparée puisés dans le code pénal de la Chine (code des Tsing) et dans le code annamite ; 3. Des notes explicatives sur les institutions, us et coutumes de la Corée ; 4. L'exposé des réformes pénales soumises au Grand Conseil coréen ; 5. Une table alphabétique et raisonnée des matières ». S'ajoute à cette édition un *Texte complémentaire du code pénal de la Corée*⁸⁹⁷. La coopération française, qui s'établit entre 1895 et 1900, conserve des proportions modestes. Entre 1902 et 1904, elle est pourtant la première, totalisant quatorze conseillers, alors que les autres pays occidentaux ensemble n'en totalisent que sept⁸⁹⁸.

Cette « forte » présence s'ajoute au nombre important des religieux des Missions étrangères de Paris et de certaines congrégations féminines. Elle n'a bien évidemment rien à voir directement avec les récits de voyage (sauf dans le cas d'Hippolyte Frandin et de l'ingénieur Émile Bourdaret à l'occasion de son premier séjour), si ce n'est – et tous ceux qui « explorent » la Corée le reconnaissent – qu'elle facilite l'arrivée, les rencontres et la préparation des expéditions à l'intérieur des terres. Dans certains cas, cette présence offre une importante source d'informations. Elle permet, lors de la rédaction, de compléter les observations par des exemples relatifs aux coutumes et aux mœurs.

Des récits de voyage du début du siècle publiés en France, dont *Pauvre et douce Corée* de Georges Ducrocq est l'un des exemples les plus accomplis du point de vue de la structure et de la substance, retenons pour le moment quatre titres exemplaires, publiés à Paris en l'espace de deux années, 1904 et 1905, tout comme les ouvrages de Pierre Loti et de Georges Ducrocq : *En Corée* de Jean de Pange (1904)⁸⁹⁹ ; *En Corée* d'Émile Bourdaret la même année⁹⁰⁰ ; *En Corée* d'Hippolyte Frandin et Claire Vautier (1905)⁹⁰¹ ; et *En Corée...*⁹⁰² d'Angus Hamilton, traduit de l'anglais également en 1905. Le fait que leurs auteurs représentent quatre approches différentes tout en répondant au désir de mieux connaître la péninsule en cette période de troubles est d'autant plus intéressant. Notons dès maintenant l'utilisation d'un titre auquel il semble alors difficile d'échapper. Il est différent des recours plus classiques tels que « La Corée »⁹⁰³. « En Corée » indique de manière évidente l'expérimentation et surtout la pénétration (aller « en » Corée), tout en voulant rester neutre (dans le titre au moins) par rapport au sujet, si l'on compare avec de nombreux autres titres américains ou anglais de l'époque, ou avec des titres français d'articles destinés à la presse : *Forbidden Land* ; « Le Royaume solitaire » ; « Korea, the Pearl of the Orient » ; « Korea, Hermit Nation » ; « Korea, the Pigmy Empire » ; « Unknown Land » ; « Exploring Unknown Corners of the Hermit Kingdom » ; « In the Land of Morning Calm »⁹⁰⁴.

897. Paris, Marchal et Billard, 1906.

898. L'ensemble des informations sur ce sujet figure dans les papiers de V. Collin de Plancy, NS Corée, ministère des Affaires étrangères. Cf. dans les actes du colloque international pour le centenaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France, organisé en 1986, la conférence de Jean-Claude Alain (professeur de l'université du Maine) : « Les relations de la France avec la monarchie coréenne pendant le règne de Kojōng, dernier souverain de Corée, 1864-1907 », *Colloque du centenaire*, p. 260-289.

899. Paris, Ernest Leroux, 1904.

900. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1904.

901. Paris, Charles Delagrave, 1905.

902. ... *Esquisse historique – La cour impériale – Les factions du palais – Agriculture et commerce, ports à traités – L'action étrangère – Intérêts russes et japonais – La femme en Corée – La vie monacale bouddhique*, traduit de l'anglais par L. Bazalgette, Paris, Félix Juven, 1905.

903. Cf. *La Corée* de Paul Tournafort (1885) ; « La Corée » d'A. Legrand, dans le *Bulletin de la Société bretonne de géographie*, n° 98, 1905, p. 315-351, et n° 99, 1906, p. 391-413.

904. Ernest Oppert, *A Forbidden Land: Voyages to the Corea*, Londres, 1880 ; Edmond Plauchut, « Le Royaume solitaire », *Revue des deux mondes*, février 1884 ; Charlotte M. Sawley, « Korea, the Pearl of the Orient », *Asiatic Quarterly Review*, n° 30/154, 1900 ; Harry Webster, « Korea, Hermit Nation », *National Geographic Magazine*, n° 11/144, 1900 ; W. E. Griffis, « Korea, the Pigmy Empire », *New England Magazine*, n° 26, 1902, p. 455-470 ;

A – Jean de Pange

Jean de Pange publie son récit la même année que Georges Ducrocq, en 1904. Il s'agit d'un court ouvrage de 63 pages, construit en trois parties nettement délimitées, à partir de trois articles publiés par l'auteur dans la revue *À travers le monde*⁹⁰⁵. D'origine lorraine – comme Georges Ducrocq – et futur historien, Jean de Pange n'a qu'une vingtaine d'années lorsqu'il effectue, au tout début du xx^e siècle, un voyage en Extrême-Orient. Il n'en relate que la partie coréenne⁹⁰⁶. Illustré de 33 photographies, d'un *kakemono* ainsi que d'une carte montrant son itinéraire de Séoul à Gensan (Wönsan) et retour, *En Corée* donne à voir dès la couverture une photographie légendée par laquelle l'auteur donne le ton de l'ensemble : « Fétiches placés à l'entrée des villages coréens ». On y voit effectivement six « mâts totémiques » de type *changšung* (장승)⁹⁰⁷ sur fond de plaine au second plan. Sur un arrière-plan plus lointain, on devine des montagnes dans la brume. L'ensemble protège symboliquement « l'entrée » d'*En Corée* et donc l'entrée « en Corée ». De la même manière, la page de titre présente une autre photographie, sur laquelle cinq Coréens travaillent au décortilage du riz, ce qu'indique une autre légende. Le livre se propose donc avant tout comme une introduction « visuelle » à un milieu humain considéré principalement dans sa tradition. Ces deux illustrations sont là pour l'affirmer. Elles inaugurent ainsi une suite de « clichés », d'« images » en parfait accord avec le récit⁹⁰⁸.

Comme l'indique le titre, la première partie concerne Séoul. Il s'agit en fait d'une évocation de l'arrivée du narrateur en Corée puis, dans un second temps, de sa découverte de la capitale. Dès les toutes premières lignes, il nous fait sentir qu'arriver en Corée c'est à la fois changer d'espace, mais aussi de temps. Là où Charles Varat, quinze ans auparavant, évoque l'histoire en marche à travers l'ouverture de la Corée et les expériences des missionnaires, là où Charles Chaillé-Long préfère commencer par une présentation des particularités géographiques en retrouvant une habitude plus ancienne, Jean de Pange propose une introduction plus directe, mais aussi plus personnelle. Il joue aussi sur un registre littéraire, par lequel il met principalement en avant l'atmosphère d'une Corée qui permet d'échapper au monde contemporain de l'« américanisation », de découvrir une terre encore en marge de la civilisation occidentale, pays du Matin calme tout autant que royaume ermite :

« Quand on vient d'échapper aux “first class hotels”, aux sites étiquetés et exploités du Japon contemporain, tout enfiévré et grimaçant de son “américanisation” trop hâtive, on éprouve une impression de calme inoubliable à débarquer en Corée. Le spectre du péril jaune s'efface à la vue des Coréens nonchalants, vêtus de blancs et amples costumes qui rappellent ceux des côtes africaines de la Méditerranée. Et l'idée d'une sorte de Maroc d'Extrême-Orient est déjà éveillée dans notre esprit par le nom seul de ce “Royaume Ermite” qui, malgré ses richesses latentes et sa merveilleuse situation

ibid., *Overland Monthly*, n° 39, 1902, p. 945-954 ; R. H. Sidebotham, « Unknown Land », *Korea Review*, n° V, p. 172-179, 215-219 ; Roy C. Andrews, « Exploring Unknown Corners of the Hermit Kingdom », *National Geographic Magazine*, n° 36, 1919, p. 24-48 ; Arnaldo Cipolla, « In the Land of Morning Calm », *Living Age*, n° 321, 24 mai 1924, p. 997-1000.

905. « À travers la Corée. Séoul », *À travers le monde*, 1904, p. 65-68 ; « De Séoul à Gen-san. Les montagnes de Diamant et la région des monastères », *op. cit.*, p. 73-76 ; « Les étrangers en Corée », *op. cit.*, p. 81-84.

906. Cf. N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II : *Asie*, p. 361-362.

907. À propos de ces « totems », cf. 李鐘哲, 장승, 서울, 열화당, 1988 (Yi Chong-ch'öl, Chansüng, Séoul, Yöl Hwa Dang, 1988) ; 金斗河, 박수와 장승, 서울, 集文堂, 1990 (Kim Tu-ha, Pöksu-wa Changsüng, Séoul, Chip Mun Dang, 1990).

908. Cf. annexe 5. Les légendes nous montrent bien que ces photographies suivent au plus près le récit ou encore les descriptions qu'elles illustrent.

sur les plus grandes routes maritimes, a pu jusqu'à présent profiter des rivalités des puissances pour rester à l'écart de l'irrésistible courant de notre civilisation⁹⁰⁹. »

Le narrateur ne s'embarrasse pas de données historico-géographiques qui permettraient de situer précisément le pays dans le courant des affaires politiques internationales du moment. Il y échappe au contraire, de manière calculée, nous laissant plutôt découvrir une terre animée d'un rythme tout autre : il relève ainsi une impression inoubliable de calme, loin des « fièvres » et des « grimaces » de l'occidentalisation, au sein d'une « nonchalance » qui reste « à l'écart des courants ». Après avoir comparé rapidement les paysages japonais et coréens, qui semblent pour lui se ressembler, Jean de Pange note – toujours à la première page de son essai – la différence fondamentale qu'il peut relever entre les deux nations quant à l'aspect des êtres. On retrouve ici Charles Varat débarquant aussi à Chemulp'o, lorsque le narrateur exprime son étonnement et sa surprise devant « une Corée qui ressemble au Japon par l'aspect du sol mais s'en distingue étrangement par l'aspect de ses habitants ». Il est frappé par les vêtements, les coiffures sont « un nouveau sujet d'étonnement », particulièrement les hommes en deuil et leur gigantesque chapeau de paille⁹¹⁰.

Le passage est long, mais témoigne parfaitement du ton que Jean de Pange souhaite donner à son récit de voyage, au sein duquel la description « exotique » tient une large place. Avant même de présenter Chemulp'o et le chemin vers la capitale, il introduit tout ce qui lui semble pouvoir imposer au mieux, et dès le début, l'idée qu'il se fait de la Corée : le thème du calme d'abord, puis celui de la nonchalance et du désir de se replier tout en voulant tenter l'ouverture vers la civilisation en marche. Cet ensemble thématique, l'auteur le met ensuite en scène par l'intermédiaire d'une description de foule, dans laquelle les rythmes, les costumes et les postures illustrent, sous la forme d'une hypotypose, le sentiment profond d'*ailleurs* évoqué dans le premier paragraphe.

Le texte continue de manière plus classique. L'auteur décrit Chemulp'o, puis le voyage en train jusqu'à la capitale, enfin l'arrivée à Séoul, les portes, les rues, l'hôtel français en face duquel se trouve le « nouveau palais ». Ce dernier offre chaque matin la bruyante relève de la garde dont parle aussi Pierre Loti, lequel choisit même de commencer par là son récit, dans les échos d'un réveil en fanfare. Jean de Pange fait ensuite le point des démarches qui lui permettent de préparer son voyage à l'intérieur du pays. Car lui aussi, comme Charles Varat et Charles Chaillé-Long, vient en Corée pour « traverser » la péninsule. Il se lance ensuite dans une rapide description de l'atmosphère des rues marchandes puis de la situation de la ville. Il découvre enfin l'ensemble des palais et rappelle leur rôle dans l'histoire de la capitale. Nous assistons aussi à une rencontre avec Yi Yong-ik (李容翊, 1854-1901), ministre d'origine plébéienne dont Georges Ducrocq esquisse également un portrait très évocateur. La première partie se termine sur une rapide description des différentes classes sociales et sur les fonctionnaires, lesquels ne semblent plus, depuis les événements du XIX^e siècle, correspondre à l'idéal du « sage oriental » du XVIII^e siècle. Nous retrouvons ici très précisément Pierre Loti et sa description de la capitale « ermite », fermée aux idées du monde. Nous redécouvrons surtout, la même année que Maurice Courant dans le guide Madrolle, une image négative qui rappelle également Charles Varat et viendra, dans la presque totalité des références ultérieures, contrer celle du « sage » si cher aux jésuites et à Voltaire :

« Aussi toute la force vive du pays se perd-elle dans les Yamens, d'où sortent les gros frelons bourdonnants que nous voyons chaque matin, coiffés de leurs hauts bonnets et vêtus de leurs robes de soie à fleur, franchir les portes du palais à l'heure des audiences impériales. Et sans doute aucune réforme ne pourrait remédier à cette incurable torpeur. L'esprit affaibli du vieil empire, réfugié au centre de ses immuables traditions, est bien à l'image de sa capitale, repliée sur elle-même, au fond d'un cirque de montagnes qui semblent l'entourer d'une digue infranchissable aux idées du

909. J. de Pange, *En Corée*, p. 5.

910. *Ibid.*, p. 6.

dehors. »

Cette première partie, qui s'ouvre sur l'« impression de calme inoubliable » que certains aspects du pays dévoilent, se termine sur le caractère quelque peu négatif de la capitale. Jean de Pange met en avant « l'esprit affaibli du vieil empire » que l'on retrouvera dans de nombreux récits dans lesquels « nonchalance » sera synonyme de « déchéance » et où « calme » sera l'équivalent de « résignation ». Ce type de vision s'applique également dans une large mesure à la Chine de l'époque, à laquelle les pays d'Occident tentent d'arracher concession sur concession.

En fait, il ne faut voir là aucune contradiction entre ces deux motifs. Nous sommes en présence de sujets différents. Effectivement, la première partie s'ouvre sur la vie quotidienne, les rythmes les plus simples de la Corée ancienne, qui persistent encore dans les foules et que l'auteur imagine pouvoir aller découvrir dans les campagnes. Elle se ferme en revanche sur le monde corrompu des fonctionnaires de la capitale, lesquels sont à l'origine de l'« incurable torpeur » de la péninsule, fermée par eux aux « idées du dehors ». Ainsi, les « yamens » perdent la force vive d'un jeune empire (1897) perçu par de nombreux témoins dans sa pauvreté, son absence de volonté et son manque d'énergie. Tout au long de son récit – et particulièrement dans la seconde partie qui décrit une expédition vers Wönsan et le retour à Séoul à travers les montagnes de Diamant (qui permet la visite de certains temples bouddhistes parmi les plus fameux) –, Jean de Pange oriente sa représentation dans le sens de Charles Varat. Il va même plus loin, mettant véritablement en avant la province contre la capitale, thème qui se dessine donc ici plus précisément encore et que l'on retrouve largement décliné chez Émile Bourdaret, Angus Hamilton et Pierre Loti (Georges Drocq, lui, ruralisera dès le début la ville de Séoul). Il va donc modifier profondément les images que nous avons identifiées depuis quelques siècles. Celle de l'« homme naturel » persiste dans l'expression d'une ruralité magique et se retrouve développée pour quelque temps. Au contraire, l'image du « sage oriental » perd considérablement de sa puissance par l'intermédiaire d'une représentation différente, qui évolue encore lorsque les Japonais s'imposent : il s'agit du motif de la ville, lequel va, en passant le siècle, être conjugué sous deux formes sur lesquelles nous reviendrons. Car la situation intérieure du royaume, depuis les années 1880 ne renvoie pas une bonne image de marque des nobles lettrés, ministres et autres fonctionnaires, tous pris dans des querelles de factions et se déchirant à coups d'interventions japonaises et chinoises. Nombreux sont les textes qui vont traiter de ce problème d'une administration corrompue empêchant le développement des villes et des campagnes, saignant le peuple à la moindre manifestation d'un signe quelconque d'enrichissement. La présentation – chez Jean de Pange comme chez Georges Drocq – du ministre Yi Yong-ik, intègre et d'origine modeste, permet justement de montrer combien sont rares les fonctionnaires sur lesquels le pays peut réellement compter.

La deuxième partie (« De Séoul à Gensan : les montagnes de Diamant ») apparaît donc dans le récit comme une ultime tentative pour retrouver la Corée imaginée au tout début du premier chapitre et abandonnée pendant la découverte de la capitale. À l'exemple de la partie précédente, celle-ci s'ouvre sur une « description d'atmosphère ». Le tableau propose une pénétration progressive de ces montagnes qui trouvent leur nom dans l'influence qu'elles jouèrent sur la spiritualité bouddhiste qui y chercha refuge. Il permet de couper radicalement le lien avec la cité et fonctionne comme la symbolisation d'un cheminement initiatique, lequel suit un ensemble de paliers dans la verticalité, par l'intermédiaire de franchissements, d'élévations, de pénétrations, de dévalements et de descentes. Ces « mouvements du voyageur » viennent rompre avec l'écoumène pour nous introduire à l'ére coréen, au cœur duquel les temples composent et livrent une autre Corée. Plus spirituelle et plus proche du ciel, celle-ci est fort éloignée des querelles de pouvoir et de la « corruption confucianiste » (éloignée aussi de la terre tant convoitée par les étrangers qui demandent des concessions). Nous sommes ici au stade que nous envisagions avec Francis Affergan lorsqu'il soulignait la présence, dans les récits de découvertes, d'une position de domination s'imposant sur l'axe paradigmatique des textes, où certains mots invitent à l'action et vont même jusqu'à l'incarner.

Ainsi en va-t-il de la piste « étroite » qui « serpente » dans des vallées, « franchit des déserts, s'élève dans des cirques » où elle « pénètre par des cols⁹¹¹ ». Plus loin, elle « se confond avec le torrent » et « descend en cascade dans des rochers brisés », sous « un sombre dôme de verdure » comme « dans une grotte ». Puis, arrivé sur une hauteur, « la vue s'étend sur des forêts immenses » et sur « les mystérieuses Montagnes de Diamant, retraite inviolable » des monastères « les plus célèbres du pays⁹¹² ». De là, le regard (qui pour Francis Afférgan renvoie une image de l'autre asymétrique à l'image de soi) « embrasse un horizon aussi immense que celui de la mer et sur lequel les montagnes se succèdent à l'infini, comme de grandes vagues solidifiées » (dans lesquelles on retrouve « l'ondoiement des énormes vagues » de Charles Varat et la mer « dont une forte brise soulevait les flots » de Charles Dallet). Puis on entre dans une « vallée admirable » où la vue ne rencontre que « des forêts sans limites » protégeant un érémitisme valorisé, par opposition à celui qui, ailleurs, ferme le pays et le maintient dans l'« immobilisme » le plus farouche :

« Là, dans une petite bonzerie en nid d'aigle, un anachorète s'est retiré au milieu des oiseaux de la montagne qui descendent se poser familièrement à côté de lui. Ses yeux semblent voir avec ennui nos figures d'étrangers qui le poursuivent jusqu'au sein de la nature dans laquelle il était venu chercher l'oubli des vaines agitations humaines. Il faut s'arrêter dès le coucher du soleil, car, la nuit, le tigre règne en maître sur la montagne sainte⁹¹³. »

Cette deuxième partie, qui constitue peut-être l'un des plus beaux textes en français sur les montagnes de Diamant, est donc le versant sauvage, mais aussi spirituel, du récit. Nous y retrouvons une autre « sagesse » (qui dépasse même la sagesse institutionnalisée des temples bouddhistes), repliée au sein de la nature alors que les fonctionnaires, très présents en milieu urbain, ne peuvent plus remplir le rôle que notre imaginaire leur avait confié au siècle précédent. Elle commence par une description de la vie de la campagne coréenne, puis l'auteur parle des poneys qui constituent sa caravane et des maisons dans lesquels il lui faut coucher. Après avoir visité les monastères de Chang-an-sa et de Sin-kyei-sa, entre lesquels l'équipe réalise une expédition vers un ermitage haut perché, on retrouve la route de Gensan, la visite de la ville puis le retour vers Séoul par une autre voie. Elle permet à l'auteur de passer par Sök-wang-sa, temple déjà visité par Charles Chaillé-Long en 1888. C'est l'occasion pour le narrateur de retracer un historique du bouddhisme coréen qu'il place à l'origine des arts de la péninsule. Le fait qu'il s'attache à ce motif alors qu'il visite ce temple – comme le diplomate américain – montre bien qu'au début du siècle encore, pour la plupart des étrangers, l'art est principalement associé en Corée à la religion bouddhiste et à ses productions sacrées. Ainsi, Jean de Pange considère la céramique : « Les merveilleuses poteries en forme de fleurs de lotus, aux reflets doucement nuancés, dont les débris font maintenant l'admiration de ceux qui les retrouvent dans les tombeaux des anciens souverains⁹¹⁴. » Il vante ensuite l'imprimerie, réalisée à l'aide de caractères de cuivre mobiles. Il continue en évoquant l'histoire de la dynastie Chosŏn et en rappelant que son fondateur était à l'origine du temple de Sök-Wang-sa. Il rappelle enfin le déclin du bouddhisme au profit de la pensée confucianiste. La présentation de cette partie lui permet de sortir du récit pour revenir à une relation plus descriptive, relative aux pratiques religieuses. Il y traite des cérémonies quotidiennes qui en dépendent : mariages, soixantième anniversaire, funérailles suivi du deuil et de la conception des tombes. À partir de ce passage, l'auteur introduit les géoscopes (*sic*) et continue sur le taoïsme, point qui lui permet alors d'évoquer la science astrologique. Il poursuit avec le chamanisme et quelques autres généralités sur les religions coréennes. Il y affirme, dans des accents qui évoquent Claude Farrère, combien la culture religieuse

911. *Ibid.*, p. 21.

912. *Ibid.*, p. 24-25.

913. *Ibid.*, p. 29-30. Ce passage est rappelé par celui de Frédéric Joüon des Longrais, qui décrit la dignité ascétique honorable des Coréens habitant dans les montagnes de Diamant, comme symbolisant leur ahurissement face au monde moderne.

914. *Ibid.*, p. 36.

chinoise a porté préjudice à la Corée en la maintenant dans l'« immobilisme » :

« Le confucianisme a pu, au Japon, constituer une remarquable noblesse militaire et stoïcienne, vouée au culte de l'honneur et du suicide ; mais en Corée il n'a eu d'autre résultat que de détruire l'esprit d'observation et de progrès en ramenant tout à certains préceptes de morale et en hiérarchisant étroitement les diverses classes de la société. D'autre part le naturalisme taoïste n'a importé que des pratiques superstitieuses. Ainsi les doctrines chinoises ont fini par arrêter le développement de cette belle civilisation coréenne, qui s'était épanouie sous l'influence de l'idéalisme bouddhiste, et dont nous retrouvons tant de vestiges dans les monastères de Keum-kang-san⁹¹⁵. »

Aller dans les montagnes de Diamant, c'est donc, pour Jean de Pange, réaliser un voyage dans le passé (chronologiquement et chronographiquement, dans la direction de l'époque Koryō), à la découverte d'une Corée encore indépendante de la Chine et du Japon, d'un royaume (« primitif ») que n'a pas encore « pollué » l'organisation administrative pourtant vantée dès le XVIII^e siècle par certains de nos philosophes⁹¹⁶. À la suite de ces considérations d'ordre spirituel, qui lui ont permis d'introduire par l'intermédiaire des religions différents autres aspects de la culture coréenne, le voyageur quitte le temple puis traverse de nouveau le massif. Ce dernier prend « au soleil couchant [de] belles teintes pâles qui semblent justifier d'elles-mêmes le nom de “Montagnes de diamant” ». Il évoque les mines d'or qui commencent à être exploitées, ce qui lui permet de conclure sur l'avenir de la Corée, motif qui sera repris dans la troisième partie, mais qui comporte ici des accents assez semblables à ceux que l'on découvre chez Georges Ducrocq, même si ce dernier parle de vallées qui ont gardé une Corée profonde que les étrangers ne pourront jamais pénétrer. Notons aussi que la mention des « diamants » et de l'« or » donne à la montagne coréenne une double image de pureté et de richesse naturelle, celle-ci n'étant pas exploitée et garantissant la permanence d'une Corée ancienne, celle de l'« homme naturel », laquelle va peu à peu disparaître, comme le signale Jean de Pange en recourant d'ailleurs à un style d'une nostalgie très « lotienne »⁹¹⁷ :

« Mais quand le canon, dans un avenir peut-être prochain, aura désigné son nouveau maître, “prospecters” et “managers” s'abattront sur cette magnifique proie. Et, sous l'envahissement de la civilisation occidentale, on verra disparaître l'ancienne Corée qui, depuis l'origine de son histoire, dans la paix de ces vallées ombreuses et de ses monastères millénaires, gardait encore le droit de porter son nom charmant de “Royaume du Matin Calme^{918”}. »

915. *Ibid.*, p. 42-43.

916. Comme pour le mont Paektu, les montagnes de Diamant (ou Kūmgang-san) ont fait l'objet de nombreux récits ou descriptions dans d'autres langues : F. S. Miller, « In the Diamond Mts. » et « From the Diamond Mts. to Wonsan », *Korean Repository*, n° III, 1896, p. 101-107, 194-198 ; Cho Sung-ha, « The Diamond Mts. », *Korea Magazine*, n° II, 1918, p. 449-452 ; E. J. Coatsworth, « Through the Diamond Mts. of Korea with the Ancients », *Asia*, n° XIX/1, janvier 1919, p. 16-24 ; J. S. Gale, « Diamond Mountains », *Transaction of the Korea Branch of the Royal Asiatic Society*, n° XIII, 1922, p. 73 ; G. Curzon of Kedleston, « In the Diamond Mountains: Adventures among the Buddhist Monasteries of Eastern Korea », *National Geographic Magazine*, octobre 1924, p. 353-374 ; P. Klautke, « Keum Gang San. Die Diamantberge Koreas; mit eigenen Aufnahmen », *Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur und Völkerkunde Ostasiens*, n° 21, 1926, p. 1-6 ; C. S. Deming, *A guide to the Diamond Mts.*, Séoul, 1929 En français, on trouve : P. Chizallet, « Le Keum kang-san », *Bulletin de la société des Missions étrangères de Paris*, n° 9/106, octobre 1930, p. 633-638.

917. Sur le symbolisme du diamant, cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, t. II, p. 193-195 : « Le diamant est le symbole de la limpidité, de la perfection, de la dureté, de la sagesse et de la luminosité. Son immutabilité a un caractère axial, c'est la raison pour laquelle le trône du Bouddha, situé au pied de l'Arbre de la Bodhi, est un trône de diamant. L'axe du monde est également décrit par Platon comme étant en diamant. Foyer de rayonnement brillant, il participe aussi à la symbolique du centre. Dans la tradition occidentale, le diamant est symbole de souveraineté spirituelle, il chasse les mauvais esprits. »

918. J. de Pange, *En Corée*, p. 44.

La troisième partie (« Les étrangers en Corée ») traite brièvement de l'histoire des relations du royaume, puis du jeune empire avec ses voisins. L'introduction est un très rapide rappel géopolitique qui met en avant, dès la première phrase, les thèmes parfois abordés par Jean-Baptiste Régis et Jean-François de La Pérouse. La Corée est ainsi, « pour le malheur de ses habitants actuels », un des pays « les plus favorisés par la nature », ce qui explique pourquoi elle a provoqué de « sanglantes rivalités » entre ses voisins⁹¹⁹.

Jean de Pange rappelle ensuite la politique expansionniste japonaise, les querelles entre le Japon et la Chine, puis il dessine un historique des tentatives japonaises de conquête (1592-1598, 1876) et en arrive à traiter de l'histoire contemporaine de la Corée en évoquant les différentes positions des pays étrangers à son égard et particulièrement celle de la France. Cette partie se termine d'une manière qu'on pourrait qualifier de « cinématographique » (comme le cheminement dans les montagnes de Diamant) sur la réception du 14 juillet à la légation de France, en présence d'un certain nombre de représentants étrangers. Dans les dernières lignes, l'auteur voit par la fenêtre, au clair de lune, « les toits de chaume, les palais et les légations de l'immense ville jaune, engourdie dans son sommeil séculaire ». Le tout ressemble à un échiquier géant « sur lequel se joue en ce moment la suprême partie qui règlera, définitivement peut-être, la question de l'hégémonie du Pacifique⁹²⁰ ».

Sous cette conclusion qui place une fois de plus la péninsule au centre des enjeux diplomatiques futurs de l'Extrême-Orient, la signature de l'auteur accompagne une dernière photographie : « La garnison japonaise de Séoul », qui fonctionne de manière symboliquement opposée au cliché de la couverture. Autant celui-ci introduisait une Corée ancienne, rurale et mystérieuse pour le voyageur, autant celle-là illustre les mouvements qui transforment alors la ville, mais aussi orientent l'avenir du pays et de l'ensemble de la région Asie-Pacifique. Le livre s'ouvre ainsi sur les vieux totems protecteurs de la tradition rurale, mais se referme sur les nouveaux protecteurs, venus d'ailleurs prendre en main la capitale et la garder, comme les mâts sculptés gardaient l'entrée des villages.

Nous sentons bien que l'essai est différent de celui de Charles Varat, duquel pourtant il peut être rapproché par certains aspects. En effet, alors que le narrateur, comme celui du « Voyage en Corée », effectue dans le centre de la péninsule un voyage d'exploration (basé bien plus sur le désir de mieux comprendre la religion bouddhiste que sur des recherches à caractère « anthropologique »), il ne manque pas de situer son voyage et son récit au sein d'une période de transformations et d'inquiétudes (que relèvent aussi Pierre Loti et Georges Ducrocq) tout en mettant en avant, de manière positive, les images de « royaume ermite » et de « Matin calme », symboles tous deux d'une ancienne culture jadis indépendante, avant l'immobilisme confucianiste chinois et l'occidentalisation japonaise. Jean de Pange, en 1901 ou 1902, ne découvre pas le même pays que Charles Varat en 1888. C'est donc un récit qui s'inscrit entre le stade de la « description », commencé dans les années 1880 lorsque le pays s'ouvrait, celui de l'« expérimentation (description/narration) » des années 1890, qui commence à relater des explorations dans le royaume, et enfin celui de la « médiatisation », apanage des journalistes, des historiens et des spécialistes de politique internationale, qui tous ne peuvent que constater « l'effacement » progressif du nouvel empire que le Japon va assimiler lentement en tentant de laminer progressivement les bases culturelles de son identité la plus profonde.

B – Émile Bourdaret

Émile Bourdaret se situe sensiblement dans la même veine que Jean de Pange. Il propose pourtant

919. *Ibid.*, p. 45.

920. *Ibid.*, p. 62-63.

un récit mieux construit, laissant de côté les aspects scientifiques de son séjour, qui sont publiés parallèlement. Il s'intéresse moins à l'histoire que Jean de Pange et peut ainsi être plutôt rapproché de Charles Varat. Pour Émile Bourdaret, la Corée est une terre riche et fertile du point de vue de ses ressources agricoles, mais aussi de son histoire ancienne, deux éléments culturels qui contrastent fortement dans son ouvrage avec une réalité humaine, urbaine et contemporaine dont il souligne à tout moment la « misère » et la « saleté ». Nous avons déjà évoqué cet auteur dans le chapitre précédent, au sujet justement de l'étude réalisée avec Ernest Chantre, *Les Coréens, esquisse anthropologique*. Ingénieur en Corée à la fin du XIX^e siècle et au tout début du XX^e, il voyage ensuite en Indochine, en Chine méridionale et à Madagascar⁹²¹. En 1903, le ministère français de l'Instruction publique le charge d'une mission à caractère scientifique en Corée (dans les mêmes conditions que Charles Varat). Il y repart donc pour un second séjour dont il va revenir avec un récit et trois essais : « Note sur les dolmens de la Corée – Les monuments préhistoriques de l'île de Kang-Hoa »⁹²² ; *Religion et superstition en Corée*⁹²³ ; « Rapport sur une mission scientifique en Corée »⁹²⁴.

Au cours de cette seconde exploration de la péninsule, racontée dans *En Corée*, Émile Bourdaret n'effectue pas moins de quatre voyages à l'intérieur du pays, ce qui le place en tête des « explorateurs » en termes d'expérience. Cela donne bien souvent à son récit le caractère d'un guide de voyage, dont il utilise souvent le ton, livrant également des renseignements extrêmement précieux quant aux directions et aux sites visités, tous nommés et situés avec une grande précision⁹²⁵.

Partant de Nagasaki en mars 1903, il arrive le 3 avril dans le port de Chemulp'o, après avoir fait escale à Pusan. Au cours de cette approche, il note pour la première fois la différence entre une Corée qui le charme « vue de loin » et une autre « vue de près » qui impose au voyageur l'image soudaine de la « misère » et de la « saleté ». Il donne des Coréens une description qui les apparente d'abord à des oiseaux (des « pélicans au blanc plumage », alors que Paul Claudel parle, en 1924, de hérons), mais qui insiste aussi, par un parallèle inconscient, sur l'impossibilité de déterminer le sexe de certaines personnes rencontrées. Ce motif est autrement utilisé par des auteurs comme Pierre Loti, lesquels féminisent les hommes (petits garçons ressemblant à des petites filles avec leurs nattes, foules évoquant des assemblées de jeunes filles, etc.). L'intérêt du récit d'Émile Bourdaret (alors que Pierre Loti « confond » les sexes), c'est qu'aucun sexe n'est distingué. Le batelier n'est ni homme ni femme. L'*autre* n'est ainsi pas sexué et ne peut donc être assimilé à l'Occidental ou même – pour aller plus loin – à un être humain. On notera le caractère « théâtral » de la « scène », considérée comme un « spectacle » :

« De loin, on se demande si ce sont des oiseaux qui se sont abattus sur la côte, si ce sont des rangs serrés de pélicans au blanc plumage ? De près, cette masse s'agite, crie, rit ou fume : ce sont des Coréens, tout de blanc vêtus, la pipe à la main, coiffés de noir et chaussés de paille, pour qui l'arrivée d'un paquebot est un spectacle toujours nouveau, toujours attrayant ! Du pont je ne voyais que des robes blanches immaculées ; mais du sampan qui me conduit à terre, je constate que si le blanc est la couleur nationale du vêtement coréen, il lui est permis de passer par toutes les teintes consécutives, de la légère grisaille au plus beau noir ciré, à en juger par les guenilles puantes et crasseuses de mon batelier. Celui-ci est pieds et tête nus. Son petit chignon, attaché solidement en boule sur le sommet

921. Cf. N. Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, t. II : *Asie*, p. 61-62.

922. *Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon*, n° XXII, 1903.

923. Lyon, 1904.

924. *Nouvelles archives des missions scientifiques*, n° XII, 1904.

925. Nous utiliserons la réédition proposée en 61 livraisons par l'hebdomadaire *Le Courrier de la Corée* entre le 1^{er} avril 1995 et le 1^{er} juin 1996.

de la tête, lui donne l'air drôle, ni homme ni femme⁹²⁶. »

Le voyageur rejoint le port de Chemulp'o puis Séoul en train. Il retrouve ainsi la capitale du « pays de la fraîcheur matinale », dont il trace un tableau topographique dans lequel il met en avant les différents quartiers de manière relativement précise (ce qui permet donc, par moments, d'assimiler son texte à un guide touristique, comme le guide Madrolle, publié au même moment) : l'artère est-ouest maintenant empruntée par un tramway, le long de laquelle il signale les principaux édifices publics ; le centre commercial de la ville, « Tchong-no » ; le quartier des légations, au caractère bien plus européen, situé vers la porte de l'ouest ; le nouveau palais royal, de médiocre apparence, etc. Il décrit ensuite assez précisément une promenade au bord de la rivière. Elle lui permet de commencer à mettre en valeur une autre Corée, moins « sale » et moins triste que celle des rues de Séoul, préfiguration de ses escapades dans les principales montagnes qui enveloppent la ville, mais surtout de ses explorations dans diverses provinces. Cette première expérience fournit l'évocation d'un contraste fort entre la beauté d'un paysage « pittoresque » (le mot est utilisé presque à chaque page) qui séduit le voyageur et la « misère » de villages laborieux et « sauvages », habités par des populations dont le mode de vie reste des plus « primitifs » sans que soit déclinée l'ancienne image du « bon sauvage ». Cette sortie de la capitale permet aussi de montrer enfin les capacités de déplacement d'un narrateur qui évolue seul (comme dans la plupart des autres récits) et part à la conquête du paysage, littéralement « entre dans le paysage » (« escalader », « s'engager », etc.) :

« On peut faire aux environs de Séoul de ravissantes promenades, pendant les doux après-midi de printemps. Le ciel est alors excessivement pur, les chemins séchés par le soleil déjà chaud, sont enfin praticables, après la boue gluante qui les recouvrait à la fonte des neiges, et c'est un plaisir d'escalader les collines fleuries, où les genêts et les azalées mettent des jaunes et des roses tendres en contraste avec le vert sombre des pins, et surtout avec les taches lépreuses des toits de chaume des villages, enfoncés dans les bas-fonds, enveloppés de fumée.

« Je m'engage à présent dans le sentier en escalier, taillé dans le rocher qui sépare Ma-po de Ryong-sane, l'autre port du Hane. Un petit village de pêcheurs et de contrebandiers escalade ces pentes rocheuses. Avec ses ruelles tortueuses, en pente, fermées par des portes de distance en distance, bordées de maisons croulantes et de puits où des Rebecca horriblement sales et peu attrayantes viennent puiser l'eau claire qui filtre de la colline, ce coin de Ma-po a plutôt l'air d'un village yunnanais, avec ses murs de soutènement, en pierres sèches. Il est dans tous les cas fort pittoresque et sauvage⁹²⁷. »

Nous retrouvons, dans le reste du récit, des descriptions de ce type pratiquement à chaque page. Toujours la nature est « superbe » et finalement correspond à un exotisme nouveau, peu asiatique, un peu comme chez Charles Varat qui évoquait la Suisse et les Alpes. Toujours également les villages sont « crasseux », « misérables » et « sauvages ». L'ensemble conjugue ainsi une opposition très marquée entre le gris, le sale et le boueux d'un côté, et le riant, le pittoresque et le coloré de l'autre.

Après cette première sortie, Émile Bourdaret – comme le fait aussi Georges Ducrocq – évoque une ascension du Nam-san (남산, 南山), colline au sud de la cité, qui commence alors à s'imposer comme l'un des « clichés » touristiques de la capitale :

« Profitons de cette belle journée pour nous mettre en quête d'une vue d'ensemble de la capitale, à présent que nous commençons à la connaître dans ses détails. C'est du Name-sane que nous aurons le panorama le plus remarquable sur la ville et ses faubourgs. [...] C'est à cette distance que l'on apprécie le pittoresque des murailles dont la dentelure est ébréchée en maints endroits. Tantôt dans la plaine, tantôt gravissant les pentes raides, elles encerclent de leur ligne puissante la ville étrange

926. *Ibid.*, 8 avril 1995, p. 27.

927. *Ibid.*, 13 janvier 1996, p. 26-27.

qui d'ici, avec sa mer de toits gris, les taches de verdure sombre répandues aux alentours de ses palais et de ses temples, le pic pointu et boisé du Paik-san, offre un coup d'œil non dépourvu de grandeur et de grâce. Mais hélas la malpropreté de l'intérieur a vite fait oublier le cadre. On dirait un de ces jades que nous avons vu travailler tout à l'heure, mais un jade dont on aurait seulement sculpté avec soin le pourtour, les parties saillantes, simplement ébauché le creux, et que l'on aurait ensuite abandonné à la poussière des siècles⁹²⁸. »

Ici encore, nous retrouvons ce même contraste entre un « point de vue » codé (pittoresque, ruines, panorama, cadre) et une réalité différente, matérialisée par la malpropreté des détails. La métaphore du jade non achevé propose de la capitale coréenne un exotisme différent, même si elle empêche Séoul d'être un « bijou » de l'Asie malgré sa forme et son ancienneté.

Ce passage, lieu commun des récits de l'époque qui présentent Séoul, introduit indirectement un terme ainsi qu'une pratique de description révélateurs d'une manière plus ancienne de voyager et de considérer l'*ailleurs* à travers un « regard enveloppant ». Il s'agit du « panorama urbain », lecture du « paysage » qui se veut totale et compose une carte d'identité de la ville observée :

« Aventurier, pionnier ou découvreur, le voyageur, bien ou mal, veut se situer. L'histoire de la cartographie, avec ses fantaisies et ses délires, atteste cette préoccupation. Et la ville est bien la première à répondre à cette exigence, amorçant très tôt le goût du panorama, cette habitude de monter en un point élevé pour embrasser toute une ville d'un regard, l'usage, du reste, en demeurera longtemps ; on le trouvera encore chez Montesquieu : “Quand j'arrive dans une ville je vais toujours sur le plus haut clocher ou la plus haute tour, pour voir le tout ensemble, avant de voir les parties ; et, en la quittant, je fais de même pour fixer mes idées.” [Jean Céard.] Un rite que l'on retrouve, plus tard, chez le touriste.

« Plus qu'un rite peut-être, il y a dans cette recherche du panorama comme un réflexe qui répond à un désir profond d'intelligibilité de l'espace : un désir de lecture du monde. Et qui dit “lecture” sous-entend écriture. “La ville est un idéogramme” : la ville est un “texte” [Roland Barthes, *L'Empire des signes*, p. 45]. Ses parties, ses quartiers, les lignes de ses artères, la ponctuation de ses centres ou de ses cimes procurent au voyageur, en un panorama, le plaisir du lisible : un déchiffrement qui comble son besoin de localisation. Cela est vrai à la Renaissance. Cela est vrai au XVII^e siècle. Cela est vrai encore à l'époque de Montesquieu et l'est toujours au XIX^e siècle. [...] Depuis, cette expérience panoramique de l'espace citadin n'a fait que s'étendre. [...] Le panorama est presque la carte de la ville grandeur nature, la perspective en plus. Lieu d'une vision globale du réseau social le plus dense, cette vue permet au touriste d'être une sorte d'Icare échappant aux ruses de Dédale : “Son élévation le transfigure en voyeur.” [Michel de Certeau, « *Pratiques d'espace. La ville métaphorique* », dans *Ville panique*, Traverses, no 9, 1977, p. 4.] Après s'amorce la descente dans le labyrinthe, avec d'éventuels retours aux points les plus élevés pour se situer à nouveau⁹²⁹. »

L'ascension du Pukhan-san (북안산, 北韓山), qui domine la cité au nord, permet de dépasser la dimension panoramique limitée à la seule ville de Séoul. Elle offre en effet au regard une étendue plus vaste, préfigurant les explorations au cours desquelles sera livrée une Corée proche de la pureté naturelle primitive que recherchent presque tous les voyageurs, mais aussi d'un passé glorieux que le présent urbain a fait oublier depuis longtemps :

« L'ascension du Pouk-hane, bien qu'assez malaisée si l'on veut arriver au sommet (850 mètres), est une des courses classiques et fort pittoresques du pays. On est récompensé de la fatigue par une vue magnifique de la plaine et de la mer que l'on peut apercevoir par un temps clair. Le fleuve trace ses

928. *Ibid.*, 3 février 1996, p. 26.

929. J.-D. Urbain, *L'Idiot du voyage*, p. 138-139.

courbes argentées au milieu des collines qui n'apparaissent – de ce point – que comme de légères ondulations de la plaine. La forteresse elle-même a son histoire glorieuse dans les annales coréennes, et pendant les trois royaumes de Ko-kou-ryo, de Paik-tché et de Silla, elle eut à subir de nombreux sièges⁹³⁰. »

Le 15 avril, Émile Bourdaret prend la tête d'une caravane. Son but est de visiter les anciennes capitales, Kaesöng (開城) et Pyongyang (平壤), et donc de remonter dans le passé en se dirigeant vers la partie nord du pays, présentée depuis toujours comme la plus traditionnelle, mais aussi la plus sauvage. La topographie devient ici très directement chronographique. La première de ces deux villes est le centre du commerce du ginseng. Elle apparaît à l'auteur comme un « grand village ». Après une visite aux dolmens de Shin-San auxquels il porte lui aussi un certain intérêt, Émile Bourdaret arrive à Pyongyang, actuelle capitale de la République populaire démocratique de Corée. C'est alors, comme Séoul, une grande ville fortifiée « d'aspect chinois » avec des portes monumentales. L'agglomération, contrairement à la campagne, lui laisse une mauvaise impression. Elle lui semble « sale » et « mal construite ». Les auberges y sont infectes, sauf la japonaise. Les seuls points d'intérêt sont de beaux temples bouddhiques et, à l'extérieur des murs, un tombeau royal – deux espaces évoquant une autre époque.

Le voyageur rentre ensuite à Séoul et se dirige vers la grande île de Kanghwa, autre lieu mythique de la tradition, que nous connaissons déjà. Sur place, il étudie les dolmens de Ha-Heun, les plus anciens de la péninsule. Il fait ensuite l'ascension du mont Pong-Hong où se dresse l'un des deux « autels du ciel » de l'île, sur lequel on rend un culte à Tangun (檀君), fondateur du pays. Il termine sa visite par le monastère fortifié de Tcheun-Toung-Sa, assiégé sans succès par les troupes françaises de l'amiral Pierre-Gustave Roze en 1866. Cette visite dans l'un des sites les plus marquants de la Corée est l'occasion de retrouver, derrière le pittoresque des ruines « romantiques », un passé péninsulaire qui évoque les légendes ancestrales et le monde de la fiction :

« Actuellement, avec ses murs gris et solitaires, Kang-hoa a l'air d'une citadelle abandonnée. En glissant sur l'eau, dans mon sampan, je donne libre cours à mon imagination, et rêve que j'entends résonner dans l'air les vibrations des gongs guerriers appelant les Coréens aux armes, tandis que le fleuve se couvre de jonques chinoises prêtes à livrer l'assaut à ces remparts, jadis de premier ordre. [...] Je m'oublie à contempler ces murs ruinés si pittoresquement perchés avec leurs fortins, tantôt longeant les mamelons s'enfonçant dans les petites vallées. Ma rêverie ne vient pas de ce que j'ai l'estomac dans les talons, mais de l'impression d'un « déjà vu ». Enfin il me semble que – sans avoir recours à l'intervention d'une précédente incarnation dans la peau d'un guerrier ou d'un pirate de la mer Jaune – cette impression est plutôt un souvenir d'enfance, des images d'Épinal, des illustrations des contes de fées avec leurs merveilleux châteaux et leurs murs crénelés peuplés de guerriers courageux et de fées puissantes qui ont tant fait vagabonder nos imaginations enfantines⁹³¹. »

Une troisième expédition conduit le voyageur sur les traces de Charles Chaillé-Long, après Jean de Pange, aux montagnes de Diamant, troisième espace symbolique de son périple. Cette dernière région est donnée par l'auteur comme la plus « pittoresque », mais aussi la plus « touristique », avec ses 45 monastères bouddhiques, ses sentiers difficiles, ses stèles et dolmens :

« Le Keum-kang-sane, dans le Kan-ouen-to, est le massif montagneux qu'on laisse à droite du chemin quand on se rend à Gensane ou Ouensane. C'est le point de mire, le but de tous les touristes, globe-trotters qui traversent la Corée. Après les plaines de rizières du sud et de l'ouest, la montagne de Diamant fait un contraste frappant, et c'est là qu'on retrouve les fameux monastères bouddhiques, dignes de la réputation qu'ils ont acquise à travers tout le pays, et qui est venue

930. *Ibid.*, p. 139.

931. *Le Courrier de la Corée*, 27 avril 1996, p. 26-27.

jusqu'à l'étranger⁹³². »

Le caractère touristique des montagnes de Diamant, nous le découvrons dès 1900 dans un article de Marcel Monnier, publié dans *La Géographie* (nouvelle formule de l'ancien *Bulletin de la Société de géographie*). L'auteur y présente pourtant une atmosphère différente de celle, touristique, qu'évoque Émile Bourdaret, puisqu'il s'agit plutôt pour lui d'un espace destiné à la villégiature, rappelant très précisément des loisirs anciens. Ceux-ci contribuent à donner de ce lieu particulier l'image d'un passé disparu, d'un temps perdu difficile à retrouver dans la capitale :

« Aussi, les monastères des Kéoum-Kan-Sann voient-ils affluer chaque année, au moment de la canicule, une clientèle imposante. On y vient en bande, en pique-nique et les journées s'écoulent emplies par des plaisirs tranquilles : la promenade, la pêche, le tir à l'arc, la lecture des poètes, la rêverie devant un beau paysage. La nuit venue, autour des théières fumantes, de petits cercles s'organisent. On joue aux échecs, aux dés ; on déclame, on chante avec accompagnement de violes à deux cordes et, fort avant dans la soirée, l'on mène grand train dans le couvent de l'«Éternelle Paix⁹³³». »

Émile Bourdaret poursuit son évocation par une présentation qui évoque « l'un des sites les plus pittoresques de la Corée » : les monastères qui, dans les replis des montagnes, « offrent un asile sûr et plein de charme au voyageur ». L'accès se fait par « des sentiers difficiles, grimpant péniblement sur les flancs de collines qui se succèdent, s'accumulent et s'élèvent peu à peu ». L'explorateur se plaît à souligner à la fois le « pittoresque » et le « charme » d'une végétation riche, mais également le caractère singulier d'un relief labyrinthique et initiatique qu'il lui faut affronter, dans lequel il devine la profondeur d'un caractère coréen empreint de poésie et de goût pour les arts. On retrouve Jean de Pange, de manière plus discrète, dans cette description rapide qui semble découvrir une Corée différente de celle que proposent Séoul ou les plus modestes bourgs de campagne. C'est une Corée à la fois « propre » et « supérieurement intellectuelle », vers laquelle on s'élève :

« Pendant de longues heures, au départ de Séoul, la route semble monotone, mais peu à peu à mesure que l'on s'élève et que l'on s'éloigne, la végétation reprend ses droits, et les mamelons se succèdent, couverts d'une riche variété d'espèces d'arbres. En ces journées de printemps, une floraison délicieuse s'épanouit sous les ombrages verts. Les rhododendrons, les lis, les champs d'azalées, les magnolias et les arbres fruitiers aux fleurs neigeuses font oublier les montées pénibles ou les sentes glissantes. [...]

« Je ne décrirai pas le voyage à la montagne de Diamant, car sur cette route comme sur les autres la badauderie est la même ; partout la même affluence à l'auberge, la même saleté des maisons et des gens. Mais le paysage fait tout oublier, et quand on s'engage dans la magnifique gorge par laquelle on pénètre dans le massif du Keum-kang-sane, on a devant soi un panorama bien fait pour attirer le peuple paisible et poète de ce doux pays, et judicieusement choisi par ces moines artistes qui sont venus se retirer du monde, dans un lieu de splendeur naturelle. [...]

« Ces refuges de la montagne sacrée sont remarquables par leur propreté, l'affabilité des bonzes et leur supériorité intellectuelle⁹³⁴. »

À Wõnsan, l'auteur découvre un port « magnifique » où règnent déjà les Japonais. C'est aussi la porte des régions plus sauvages du nord-est, peuplées de tigres et d'ours, mais aussi de légendes. Elles évoquent de nouveau une Corée encore plus ancienne et encore plus fermée, montrant combien la montée vers le nord (vers les atmosphères décrites par les jésuites et Jean-François de La Pérouse) est véritablement une remontée dans le cours de l'histoire, jusqu'à des périodes mythologiques et même primitives. Le Nord est

932. *Ibid.*, 11 mai 1996, p. 26.

933. Marcel Monnier, « À travers la Corée », *La Géographie*, 1900, p. 46.

934. *Le Courrier de la Corée*, 11 mai 1996, p. 26-27 ; 18 mai 1996, p. 26.

également donné comme la terre d'origine des hommes les plus droits de l'ancien royaume, ce qui nous permet une association intéressante entre les éléments sauvages et la sagesse que nous évoquions dans les précédents chapitres, en opposition à Séoul (nous verrons de nouveau ce thème chez Georges Ducrocq, présentant le « Premier ministre » intègre, ayant commencé dans la vie comme mineur dans les houillères de la partie septentrionale de la péninsule, où ses rudes débuts lui ont donné la force et une volonté de fer lui permettant de s'opposer aux fonctionnaires/courtisans de la capitale) :

« À partir de Ouensane, commence la région des grandes montagnes, des forêts vierges des provinces du nord-est du pays, peuplées d'ours, de tigres et de toutes sortes de gibier. Cette région est, plus que toute autre, riche en légendes, car elle a fourni les grands hommes de la Corée, princes ou bonzes célèbres qui, descendus de leurs montagnes sauvages, sont venus présider aux destinées du royaume⁹³⁵. »

Le Nord est ainsi détenteur de l'image de la « véritable » Corée. C'est l'espace d'une « coréanité » qui commence à se dessiner dès le début du siècle, en opposition aux influences chinoises, japonaises et occidentales, lesquelles transforment les ports, la capitale et les principales grandes villes. Georges Ducrocq – qui ne s'y rend pas – illustre encore ce Nord presque mythique dans l'évocation des danseuses royales, lesquelles ne se consolent pas d'avoir quitté leurs montagnes, ne s'animant qu'au son des mélodies natales qui leur permettent d'oublier les compliments fades des fonctionnaires de la capitale.

Un dernier périple permet à l'auteur de se lancer sur d'autres traces de Charles Chaillé-Long, avec l'exploration de l'île mythique et volcanique de Cheju. « Plus fermée encore et plus hostile aux étrangers que ne le fut jamais le royaume ermite », son origine est « aussi mystérieuse que celle du grand Tchosen ». Montagneuse, couverte de forêts de chênes et de bambous, elle abrite quelques temples et des sculptures bouddhiques sur les pentes du mont Halla, lequel domine l'île depuis son centre.

L'utilisation des mêmes termes, de manière très fréquente, montre combien Émile Bourdaret garde de la Corée une impression forte, marquée par la beauté des paysages et la gentillesse du peuple des campagnes, derrière une saleté et une misère qu'il rappelle à chaque page. Le pays qu'il livre dans son récit est sensiblement le même que celui que nous fait découvrir Jean de Pange. Longtemps endormi, il est ici en train de se réveiller brusquement de ses superstitions, sous la pression de ses puissants voisins :

« J'ai essayé, dans les pages précédentes, de donner un aperçu de la situation de la Corée, telle qu'elle était il y a quelques mois à peine.

« L'impression générale que je voudrais dégager de ces descriptions est celle d'un peuple bon, intelligent, mais dominé par des croyances qui ont retardé son développement.

« On peut dire que depuis plusieurs siècles la terre de la "Fraîcheur matinale", comme la Walkyrie, dormait d'un sommeil léthargique, enveloppée d'un voile tissé de légendes merveilleuses. Nous savons que son réveil a été rude, et qu'au lieu d'un "beau et vaillant chevalier" elle n'a trouvé à ses côtés que des convoitises inquiétantes. Espérons pourtant que les esprits tutélaires de ses montagnes, de ses fleuves et de ses forêts la garderont encore de l'envahisseur étranger. Il ne s'agit, pour elle, que de rattraper le temps perdu. Le désir de progresser existe chez tous à présent, grâce à l'essor donné par l'empereur dans ces dernières années. Son sol fertile, ses richesses naturelles doivent lui assurer le bien-être et l'indépendance, tandis que la douceur et la bonté de son peuple lui attirent toutes les sympathies⁹³⁶. »

La représentation de la Corée chez Émile Bourdaret s'articule sur un ensemble de contrastes perma-

935. *Ibid.*, p. 27. Ici encore, on retrouve le mythe de Tangun, fondateur du royaume Chosŏn, enfant du fils du dieu du ciel et d'une ourse.

936. *Ibid.*, 1^{er} juin 1996, p. 27.

nents : un peuple bon et intelligent *vs* un peuple dont la superstition empêche tout développement ; un espace pittoresque, fertile ou sauvage *vs* un espace urbain sale et misérable ; un passé glorieux *vs* un présent en ruine, etc. Tous les grands thèmes du début du siècle sont donc là, dans ce pays qui « se réveille » à peine pour se « rendormir » bientôt, et dont la dualité du caractère reste impénétrable et incompréhensible.

Du Coréen, l'auteur affirme qu'« on est frappé par l'expression douce et bonne de sa physionomie où brillent souvent des yeux fort intelligents⁹³⁷ ». Il précise aussi que, dans les terres du Nord, on voyage en sécurité, car « une des grandes qualités du peuple est son hospitalité⁹³⁸ », alors que l'« on remarque, à mesure que l'on s'avance vers le nord de la Corée, que l'habitant est plus grand, plus fort, de traits plus rudes, que la classe aristocratique est représentée par un plus petit nombre d'individus » (les fameux fonctionnaires/lettrés qui imposent si fortement le peuple)⁹³⁹. Pourtant, cette population douce et intelligente est décrite comme sale et misérable, indolente et timide, s'adonnant volontiers à la « badauderie », ce qui contraste avec la richesse des cultures. Elle est aussi enfantine (c'est peut-être là le « ni homme ni femme » de l'introduction, c'est en tout cas un thème que l'on retrouve longuement décliné chez Georges Ducrocq) et superstitieuse :

« Il faut la foi de ce peuple bon enfant pour se rendre aux sornettes de la sorcière devant un étalage aussi misérable de mobilier et d'autel⁹⁴⁰. »

« Perdu sur ce coin de l'Orient jaune, à cette heure crépusculaire qui enveloppe d'ombre la vieille cité murillée, je pense à la puérilité de ces âmes simples et naïves qui peuplent la terre de revenants ou de choses étranges, invraisemblables [...]»⁹⁴¹

« Compris seulement par une élite de lettrés, ni le bouddhisme ni le confucianisme n'eurent de prise sur le Coréen. Il se prosterne, il offre des sacrifices, mais sans comprendre. Seule l'antique croyance populaire aux esprits, vieille comme le monde, a dominé sur l'imagination de ces êtres foncièrement naïfs et puérils, et en a fait un peuple extrêmement superstitieux⁹⁴². [...] Que peut-on espérer d'un pays où règne encore des croyances aussi barbares⁹⁴³ ? [*Suit le récit de la légende du lapin qui habite dans la lune.*] De tels exemples montrent bien la mentalité du peuple de Corée, et quel bouleversement apportent dans son esprit les théories de l'Occident. Il va sans dire que l'élite de la société – confucianiste – se tient en dehors de ces vieilles croyances. Souhaitons seulement que son exemple se répande de plus en plus et que bourgeois et gens du peuple arrachent de leurs yeux, au plus tôt, ce bandeau qui depuis trop longtemps les isole du reste de l'univers et surtout les met à la merci de tant de convoitises⁹⁴⁴. [...] Car en Corée il n'est pas possible de faire un pas, de regarder un mur, un toit, sans qu'immédiatement la légende ne vous le peuple de farfadets, de génies malfaisants, jusqu'à vous en donner le cauchemar⁹⁴⁵. »

Malgré ces critiques très directes des superstitions, nous avons noté que Émile Bourdaret espère que

937. *Ibid.*, 15 avril 1995, p. 26.

938. *Ibid.*, 2 mars 1996, p. 26.

939. *Ibid.*, 6 avril 1996, p. 26.

940. *Ibid.*, 30 mars 1996, p. 26.

941. *Ibid.*, 13 avril 1996, p. 27.

942. *Ibid.*, 3 juin 1995, p. 26.

943. *Ibid.*, 10 juin 1995, p. 26.

944. *Ibid.*, 1^{er} juillet 1995, p. 26-27.

945. *Ibid.*, 8 juillet 1995, p. 27.

les « esprits tutélaires des montagnes coréennes, de ses fleuves et de ses forêts la garderont encore de l'envahisseur » (on retrouve une fois encore Georges Ducrocq). Ainsi ne condamne-t-il pas en bloc les croyances ancestrales, mais seulement certaines manifestations trop spectaculaires.

Au sujet de l'espace, on note tout d'abord que l'auteur relève à tout moment la saleté et la misère, qu'il s'agisse de Séoul, du moindre village ou de la plus petite auberge, sauf si elle est japonaise. En revanche, les campagnes viennent former un contraste très vif qui intrigue le voyageur :

« Toujours à travers des vallées bien cultivées, nous suivons la route qui monte, descend, tourne et serpente avec une fantaisie toute chinoise. [...] Seuls les villages apparaissent misérables au milieu de ces riantes vallées, larges et bien cultivées ; on se demande pourquoi il n'y a pas plus de richesse, de confort chez ces paysans ? C'est que – probablement – les dîmes prélevées par les mandarins sont trop fortes et, malgré leurs grands champs de culture, ils sont tout de même réduits au strict nécessaire. [...] Il y a dans cette auberge, toute une collection de vieilles gens fumant lentement leur petite pipe, entourés d'enfant déguenillés. [...] Sur tout cela, un air de profonde misère et de résignation qui fait un contraste inexplicable avec les riches cultures que je retrouve bientôt, à la sortie de ce village, dans une grande plaine à travers laquelle serpente un petit ruisseau⁹⁴⁶. »

Quand aux montagnes, elles viennent, comme chez Charles Chaillé-Long et Jean de Pange, composer le troisième élément du triangle spatial coréen. Elles proposent l'espace idéalisé et originel qui semble mieux correspondre aux désirs d'exotisme de l'explorateur – nous l'avons remarqué lors de son périple dans les montagnes de Diamant. La montagne est le lieu de l'intelligence et de l'esprit, l'espace du bouddhisme. C'est aussi le lieu d'une superstition particulière, à travers le personnage de l'« esprit de la montagne », Sane-Sine (San-sin-ryong 산신령, 山神靈), incarnation d'une spacialité du « divin » que l'on retrouve dans l'étude de Jean-Didier Urbain, lequel évoque le goût des voyageurs pour les espaces « déserts » :

« Après la ville et la campagne, au-delà des confins, le désert, bien que défini comme espace de pure nature, est aussi un archétype culturel. C'est à son tour un espace symbolique, investi de valeur et d'usages qui définissent une autre forme de voyage. Inhumain ou préhumain, le désert est avant tout l'espace du divin⁹⁴⁷. »

Alors que le narrateur ne cesse de moquer la crédulité des Coréens, il se fait moins critique face à cet espace différent, ne faisant que présenter le dieu et ses caractéristiques. Comme si celles-ci pouvaient être acceptables en présence d'une orographie singulière qui le charme, qui reste surtout le dernier bastion d'un culturalisme identitaire anciennement constitué, au creux des massifs montagneux du nord de la péninsule :

« Au Sane-Sine (esprit de la montagne) les Coréens ont attribué de tous temps une puissance extraordinaire. On l'invoqua jadis pour protéger le pays contre les invasions mongoles, et il fit des miracles. [...] La Corée étant un pays montagneux, on comprend aisément l'importante influence que ces esprits des montagnes ont exercée sur l'homme qui les parcourt depuis sa plus tendre enfance. Il y entend des bruits bizarres, s'étonne de la forme de certaines collines, de ces blocs de rochers qui restent comme suspendus dans les airs ou reposent en équilibre presque instable, sur de longues aiguilles de roc, comme si un géant les avait placés là. Il entend l'esprit qui parle, lui ordonne telle ou telle chose. Le silence mystérieux de la montagne a captivé son imagination naïve ; il la craint parce qu'il ne la comprend pas. Il suppose qu'elle engendre des hommes d'une bravoure et d'une force extraordinaires, et il la peuple d'esprits et de démons. Le plus important, celui auquel il pense toujours quand il est dans la forêt, c'est le Sane-Sine. [...] C'est à lui que les chasseurs de fauves se recommandent avant d'entreprendre leur périlleuse course, et ils ont pour lui une grande

946. *Ibid.*, 23 mars 1996, p. 26-27.

947. J.-D. Urbain, *L'Idiot du voyage*, p. 175.

vénération. Les chercheurs d'herbes rares, de plantes médicinales, comme le ginseng sauvage, font aussi des offrandes à cet esprit pour que leur récolte soit abondante. [...] Le Sane-Sine est encore le dieu des ermites. Si un Coréen veut s'engager dans une entreprise délicate, il vient dans la montagne faire une retraite de plusieurs semaines⁹⁴⁸, [...] ces individus sont toujours considérés ensuite par leurs voisins avec respect, parce qu'on les suppose en communication avec l'esprit vénéré⁹⁴⁹. »

La montagne, comme chez Jean de Pange, c'est donc une Corée plus profonde, certainement plus spirituelle. C'est une terre d'un autre âge, d'une époque de gloire et de fierté que le voyageur note à la vue de la moindre ruine, face à laquelle il laisse aller son imagination. Car la dimension temporelle n'est pas absente du récit d'Émile Bourdaret, lequel oppose au présent « sale », « misérable » et « ruiné » un passé d'une tout autre nature, comme nous l'évoquions dans les extraits relatifs au mont Pukhan et à l'île de Kanghwa, comme nous le découvrons aussi dans les lignes dessinant les loisirs d'un autre âge pratiqués par les nobles en villégiature dans le massif des montagnes de Diamant. Ainsi, à l'opposé de ce passé idéalisé, l'actualité de la Corée, qualifiée par moments de « stationnaire », peut être représentée par les deux motifs du « factionnaire nonchalant » gardant la porte et du « moine muet et idiot » conservant une copie des archives dynastiques :

« Sous la grande porte, le factionnaire de garde joue, cause, tandis que son fusil, rouillé comme s'il sortait de la boutique du brocanteur, gît, relégué, au fond de la guérite⁹⁵⁰. »

« Enfin à l'ouest, en arrière des magasins, dépôts divers, dépendances du sanctuaire, notre guide nous montre les deux bicoques où est enfermée une copie des archives de la dynastie⁹⁵¹. Nous étions curieux, depuis longtemps, de voir ces dépôts ; mais ces modestes pavillons, dont la façade est à claire-voie, nous montrent que les Coréens sont bien peu soucieux d'assurer à leurs archives, renfermées dans des malles, empilées les unes sur les autres, un refuge suffisant contre l'incendie, ou les accidents de toutes sortes. Les rats – sans doute – ont dû déjà se mettre au courant des secrets de l'État qui s'accumulent là. Chaque année est représentée par une malle, et voici déjà deux pavillons complètement remplis et confiés à la garde d'un bonze muet et idiot⁹⁵². »

Au contraire, s'opposant à ce présent qui n'est caractérisé que par la dégradation, les traces du passé soulignent une certaine puissance, autrefois bien vivante :

« Aujourd'hui, ce sanctuaire est ouvert aux ferventes prières des femmes. Autrefois ces murs se couvrirent de guerriers armés de flèches meurtrières, qui du haut de cette forteresse escarpée faisaient des ravages dans les bandes ennemies. [...] Vers dix heures, nous laissons à notre gauche, sur un mamelon isolé qui commande la plaine, une forteresse en ruine, [...] autre témoin d'une époque guerrière disparue⁹⁵³. »

« L'aspect général de ces vieux murs, des portes surmontées de toits délabrés, est très pittoresque, et

948. Rappelons que cette pratique est encore vivante de nos jours, lorsque les étudiants qui préparent un concours national vont faire une retraite studieuse dans les temples bouddhistes où l'on peut retenir des chambres.

949. *Le Courrier de la Corée*, 24 juin 1995, p. 26.

950. *Ibid.*, 13 avril 1996, p. 27.

951. Ce passage évoque les fameuses archives emportées par l'expédition française de 1866, trente-six ans avant la visite d'É. Bourdaret. Les documents laissés par les hommes de l'amiral P.-G. Roze devant être peu nombreux ou ayant été détruits lorsque les Français ont incendié la ville de Kanghwa, il doit s'agir d'un nouveau jeu d'archives déposé dans le temple qui avait alors tenu en échec les troupes de l'escadre française d'Extrême-Orient.

952. *Le Courrier de la Corée*, 4 mai 1996, p. 27.

953. *Ibid.*, 23 mars 1996, p. 26-27.

cette enceinte a encore un vieil air de chose redoutable⁹⁵⁴. »

« J'aime l'allure pittoresque de cette ville emmurée que je désirais voir depuis longtemps, et qui présente un intérêt historique considérable⁹⁵⁵. »

Cette gloire d'autrefois, que le motif des ruines symbolise tout en servant le caractère « pittoresque » du pays, on la retrouve dans un rappel proposé par Émile Bourdaret lorsqu'il aborde la culture coréenne ancienne :

« Bien que l'état stationnaire dans lequel ce pays s'est obstiné si longtemps l'ait amené à une décadence forcée, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a été un remarquable imitateur et un gardien fidèle des arts reçus jadis. Il a eu une époque d'industrie artistique : étoffes, céramiques, dessins, peintures, sculptures sont là pour l'attester. Aux septième et huitième siècles les Coréens furent les initiateurs des Japonais. On ne sera pas peu étonné d'apprendre que ce peuple, qui semble actuellement stationnaire, a possédé une littérature florissante ; qu'avant le dixième siècle les Coréens ont imprimé au moyen de planches gravées, et qu'en 1403 ils ont inventé les types mobiles [*note citant la Bibliographie coréenne de Maurice Courant*]. Cela prouve qu'il ne faut pas juger les gens à première vue, et que notre modeste petit royaume gagnera à être connu⁹⁵⁶. »

Le récit d'Émile Bourdaret repose donc sur une dualité que l'on retrouve chez de nombreux autres témoins. La représentation qu'il donne de la Corée est ainsi celle d'une terre partagée entre un présent urbain guère enviable, qui pourtant cache, lorsqu'on ne « juge pas les choses à première vue », un passé dont on peut seulement deviner les traces dans les régions montagneuses et les plaines bien cultivées. Celles-ci semblent pourtant en proie aux fonctionnaires et aux impôts, motifs du retournement de l'ancienne image du « sage oriental ». Il sera encore très présent par la suite. Émile Bourdaret ne condamne pourtant pas explicitement les nobles lettrés. Il appelle au contraire, par leur intermédiaire, une Corée nouvelle combattant les superstitions, seul aspect du passé qu'il n'accepte pas et qui est pour lui la cause réelle de l'état lamentable du pays.

Un dernier aspect du texte d'Émile Bourdaret retiendra notre attention. Il est relatif à son propre positionnement dans ses descriptions et dans sa narration. Car, comme Charles Varat et Charles Charles Chailié-Long, Émile Bourdaret est en Corée pour « découvrir » (retirer ce qui couvre, ce qui cache) par l'intermédiaire d'une démarche qui lui livre d'abord son propre étonnement...

« Comme on le voit, ce pays, que voilait jadis un épais mystère, est en réalité bien étrange : costume, mœurs, croyances, tout est matière à étonnement⁹⁵⁷. »

... mais aussi la sensation d'être un « étranger », vu autrement par les Coréens, à la fois comme un guérisseur et comme un « mauvais œil » :

« Les cultivateurs accourent pour ce spectacle extraordinaire, et on m'amène une jeune fille affligée d'une taie sur un œil, en me demandant de la guérir. [...] Je veux absolument loger dans cette maison, toute neuve. Mais on m'explique, au milieu des divagations des ivrognes, que c'est chose impossible, et je comprends enfin que la présence d'un Européen dans une maison où l'on installe l'esprit tutélaire est un mauvais présage. Cela pourrait détruire le charme [...]»⁹⁵⁸ »

954. *Ibid.*, 30 mars 1996, p. 27.

955. *Ibid.*, 6 avril 1996, p. 26.

956. *Ibid.*, 3 juin 1995, p. 26.

957. *Ibid.*, 8 juillet 1995, p. 26.

958. *Ibid.*, 23 mars 1996, p. 27.

Il y a aussi par rapport à la Corée un désir de pénétration, une énergie mâle et virile qui se devine dans sa fonction d'ingénieur chargé de tracer les lignes de chemin de fer, lorsqu'il s'imagine, dans le futur, retrouver l'un ou l'autre de ses amis en « perçant quelque sombre tunnel ». Elle se devine aussi dans son désir de conservation, que rendent quelques anecdotes relatives à la photographie, au symbolisme de l'appareil, aux clichés et aux vues :

« Nous faisons halte, pour déjeuner, à un misérable village, et en quelques minutes tous les habitants sont autour de notre petit groupe. L'appareil photographique effraie un peu ces braves gens qui le prennent pour un canon nouveau genre ; mais voyant qu'il ne produit ni détonation, ni bruit, ils se rassurent bientôt⁹⁵⁹. »

« Une foule nombreuse me suit pendant que je parcours rapidement Hoang-tjou, à la recherche de clichés intéressants⁹⁶⁰. »

« J'ai voulu surprendre les *kissan* à l'improviste et les photographier ; mais je n'ai trouvé que des fillettes sales, en costume ordinaire, qui s'exerçaient, sous l'œil bienveillant d'un vieux professeur [...]»⁹⁶¹

« Me voici de nouveau dans les ruelles de cette vieille cité, bordées d'immondices, de maisons en torchis, encombrées de marmaille sale, de chevaux de bât ; je suis à la recherche des deux photographes japonais chez lesquels je trouve quelques types de Coréens de la province, et des vues des très belles installations des mines d'or américaines de Eun-sane⁹⁶². »

Le voyageur, c'est donc d'abord celui qui cherche à « voir », qui voit et qui conserve ce qu'il voit. C'est celui qui classe ensuite et ordonne. D'un bout à l'autre de la chaîne, c'est le manipulateur, le révélateur de l'*autre*, le faiseur d'images.

C – Hippolyte Frandin

Avec Hippolyte Frandin, nous sommes en présence d'une « théâtralité » d'un tout autre ordre. Le personnage est fort peu apprécié des coréanologues, lesquels n'ont prélevé que des bribes de son texte pour donner une impression négative de l'ensemble⁹⁶³. Publié en 1905, son ouvrage est signé avec Claire Vautier (alors que le narrateur se présente seul dans le récit). Il signale dès la première page que « ces notes, antérieures aux derniers événements de la Corée [*la guerre russo-japonaise*], émanent d'un diplomate qui,

959. *Ibid.*, 16 mars 1996, p. 27.

960. *Ibid.*, 30 mars 1996, p. 27.

961. *Ibid.*, 6 avril 1996, p. 27.

962. *Ibid.*, 13 avril 1996, p. 26.

963. Ainsi de la préface de D. Bouchez à *La Corée ancienne à travers ses livres* (réédition de l'introduction à la *Bibliographie coréenne* de M. Courant) : « L'excellente introduction contenue dans le premier volume atteignit encore moins le grand public cultivé, auquel elle était au fond destinée. Tandis que cette présentation de la culture écrite de la Corée se couvrait peu à peu de poussière dans les bibliothèques savantes, c'est un autre livre sur la Corée, d'une toute autre venue hélas, qui, en France, connaissait le succès de librairie. Publié en 1905, il fut réédité trois fois avant 1914. Intitulé *En Corée*, il n'était pas l'œuvre de n'importe qui. L'un de ses deux auteurs, Hippolyte Frandin, avait succédé à Collin de Plancy et représenté la France à Séoul jusqu'en 1895. » Dans le dossier « Corée du Sud » que *Le Monde* a présenté dans son numéro des 13-14 avril 1986, à l'occasion de la célébration du centenaire des relations franco-coréennes, D. Bouchez évoque également H. Frandin (p. XII) : « Le seul livre français sur la Corée à connaître le succès de librairie, un livre de souvenirs écrit par un diplomate dont il vaut mieux taire le nom, visait à persuader le lecteur de la grossièreté des indigènes et de leur totale absence de culture. »

depuis plus de vingt ans, voyage en extrême Orient⁹⁶⁴ ». En fait, Hippolyte Frandin reste trois ans en poste à Séoul, comme consul et commissaire du gouvernement français, de 1892 à 1895. Victor Collin de Plancy, qui sert à ce poste de 1888 à 1891, effectue alors une période de cinq ans au Japon, qu'il laisse en 1896 pour revenir dans la capitale coréenne en tant que consul général et chargé d'affaires.

Hippolyte Frandin semble donc – comme Charles Chaillé-Long – assez bien placé pour pouvoir apprécier au mieux une Corée qu'il « fréquente » très officiellement. Pourtant, si l'on devine, dans son récit, qu'il a dans Séoul des entrées nombreuses, lui offrant des sources de premier ordre, on sent également qu'il ne goûte guère la péninsule et que son essai paraît plutôt un ouvrage de commande (ce qu'indique aussi la présence d'un second auteur), réalisé à la suite des événements en cours, très médiatisés, opposant la Russie et le Japon. Plutôt que d'essayer de comprendre, ou au moins de faire sentir, le mystère et la différence que d'autres mettent en scène, même s'ils en condamnent certains aspects (les superstitions qu'attaque Émile Bourdaret ne l'empêchent pas de consacrer de longues pages aux esprits et divers dieux populaires), l'auteur construit une « relation » dans laquelle il manie au mieux la dérision et le ridicule, à l'aide d'anecdotes très nombreuses au cœur desquelles il met principalement en valeur sa propre présence et « l'originalité » de ses réflexions. Ainsi s'impose à notre lecture la nette impression d'être avant tout en présence d'un exercice de style ou encore d'un ouvrage de salon, d'un « carnet mondain » dont le but est en grande partie d'amuser les dames. De cet essai en apparence futile, il y a pourtant beaucoup à retirer dans le cadre qui nous occupe.

Composé de 33 chapitres non numérotés courant sur 188 pages, le livre renferme 18 photographies, toutes achetées sur place et n'offrant qu'une image figée et sans originalité de la Corée, d'autant que dix d'entre elles sont des clichés de studio que l'on retrouve dans de nombreuses références du moment⁹⁶⁵.

Sur le modèle de l'ouvrage de Georges Ducrocq publié un an avant le sien (également composé de chapitres brefs non numérotés), l'essai d'Hippolyte Frandin se consacre uniquement à la capitale, dont l'auteur ne semble pas sortir, présentant sans ordre précis, dans le cadre d'un récit exotique, des motifs qu'il abandonne souvent et reprend à la moindre occasion, au gré de l'humeur conteuse qu'il adopte, nous donnant ainsi l'impression d'être en présence d'un simple badinage autour d'un voyage.

Le premier chapitre commence de manière très directe, par un motif courant depuis l'ouverture du pays : l'origine des Coréens et les caractéristiques qui en dépendent. Loin de nous introduire la péninsule par sa géographie ou encore son histoire, l'auteur choisit d'ouvrir son récit sur sa rencontre avec les Coréens. Il place ainsi son travail sous le signe particulier de la découverte des êtres plutôt que des espaces ou des développements historiques. Le but est évident : marquer dès l'entrée en matière de l'ouvrage la différence notable pour lui entre les Coréens, les Chinois et les Japonais, tout en introduisant l'image plus ancienne de l'« homme naturel » qui va largement dominer la rhétorique qui anime son récit :

« Par ses avatars, le Coréen est Aryen et Mongol. Du premier, il a hérité la blancheur de la peau, le développement du corps et de la taille, et la teinte fauve des cheveux et de la barbe.

« Il est très fier de sa supériorité physique, et cette vanité excite son courage. La vivacité de son regard, l'élasticité de ses mouvements, lui viennent de ses pères mongols⁹⁶⁶. »

Hippolyte Frandin poursuit avec une anecdote relative au vol et au goût des Coréens pour l'alcool, puis décrit son arrivée dans la péninsule, qu'il dit se proposer « d'explorer tout entière ». Il esquisse alors une rapide présentation du port de Chemulp'o, comme Charles Varat et Jean de Pange, ainsi que de l'hôtel

964. H. Frandin, *En Corée*, p. 7.

965. Nous l'avons précisé, la plupart de ces photographies étaient réalisées et vendues aux visiteurs par des photographes japonais. Cf. dans l'annexe 6 la liste de celles retenues dans l'ouvrage d'H. Frandin.

966. H. Frandin, *op. cit.*, p. 7.

japonais où, par méfiance à l'égard des auberges coréennes, il préfère descendre.

Les deuxième et le troisième chapitres nous le montrent en route vers la capitale, évoquant une nature coréenne riche et le désir d'ouverture du pays, lequel semble sortir des sillons de la terre, donnant ainsi de la Corée une image féminine et naturelle très explicite, en parfait accord avec l'esprit colonial du temps :

« La nature coréenne, qui plonge en un passé parfois impénétrable, semble s'offrir à l'avenir. Elle ne veut pas s'isoler ; bien au contraire.

« Elle aspire à la fécondation. Ses solitudes l'ennuient ; les richesses qu'elle porte lui pèsent ; elle tend ses flancs au scalpel, qu'il soit hache, sonde ou charrue, et veut être délivrée. Sa fertilité sauvage l'humilie, et elle rêve d'initiations dont quelques rares colonisateurs lui ont murmuré le mystère⁹⁶⁷. »

Après avoir décrit des mâts totémiques de type *changsŭng* (ceux que nous rencontrons photographiés sur la couverture du récit de Jean de Pange) supposés, selon lui, « effrayer les malfaiteurs » et des arbres à prières qui doivent assurer la sécurité de la route, il dresse le tableau d'une auberge et évoque le « primitif comique » de l'architecture coréenne. Il passe ensuite à la description des costumes « malpropres », des tissus, des chapeaux, des vêtements de deuil, de la situation « précaire » des femmes. Puis il continue sa route et arrive devant Séoul. Il laisse alors aller son imagination, dans un extrait qui témoigne très directement du caractère exotique de son regard :

« Les carapaces de tortues titanesques réapparaissent. Elles s'agglomèrent, la campagne se peuple, j'approche de Séoul et je m'agite.

« Jamais, depuis vingt ans que je suis l'émule du légendaire Ahasvérus, je n'ai pu pressentir l'atteinte d'un but sans en éprouver une étrange inquiétude.

« J'ai rêvé, enfanté des formes, je les ai animées, vêtues, ciselées et je subis l'anxiété de l'artiste qui, au moment de signer son œuvre, hésite et se dit : “est-ce bien cela⁹⁶⁸ ?” »

Le récit d'Hippolyte Frandin s'inscrit donc, dès les premiers moments, dans un imaginaire éminemment personnel. L'observation n'y tient qu'une place seconde, pliant le « pittoresque » à « l'anecdotique », la « description » à la « narration ». Il arrive en Corée avec des représentations du pays toutes faites et se demande si la réalité va correspondre à ses constructions « d'artiste ». Mais ces « images », quelles sont-elles ? Question à laquelle répond le chapitre suivant :

« Séoul, avec ses rites ésotériques, ses bonzes et ses bayadères, ses avatars et ses fétiches, ses monuments, ses mœurs, son roi et ses palais, attire mon imagination par la toute puissance du “jamais vu⁹⁶⁹”. »

Ce récit présente au moins l'avantage de la clarté et du ton direct, qui permettent de mettre au premier plan la perception d'une réalité que l'auteur souhaite plus que tout exotique. Dès l'entrée en matière, nous savons ce que recherche Hippolyte Frandin : une confrontation avec un exotisme convenu, reposant sur des figures stéréotypées et des clichés orientaux calibrés ailleurs. Il est ainsi attiré par ces mystères de l'inconnu que les autres tentent de ne pas laisser paraître ou assujettissent à une entreprise « scientifique », « ethnographique » ou « anthropologique ».

Dans les chapitres IV à VIII, il s'attache justement à présenter Séoul par des « effets de loupe » anecdotiques sur les motifs conventionnels annoncés : les rites, les « bayadères », les monuments, les mœurs, le roi et les palais. Aussi assiste-t-on, dès l'entrée dans la capitale, à une mise en scène qui est une « théâtralisa-

967. *Ibid.*, p. 18-19.

968. *Ibid.*, p. 34.

969. *Ibid.*, p. 35.

tion » sans surprise de l'« exotisme », sous la forme d'une cérémonie donnée comme étant duelle, puisque « burlesque » tout autant que « poignante ». Elle est menée par une chamane, laquelle accueille symboliquement le visiteur et répond à son attente. Suit un ensemble plus convenu de description prenant la forme d'une série de tableaux attendus : les collines autour de la cité, le coucher du soleil sur la légation de France (motif rare pourtant, où le drapeau tricolore fait vibrer le cœur du patriote qu'est Hippolyte Frandin, d'autant que, selon lui, la rue qui mène à la légation de France est l'une des plus propres de la cité), la vie des rues, une porte cachant un charnier humain, les principaux bâtiments et la cathédrale, dernier motif qui permet d'illustrer en négatif la pratique singulière de la géomancie et de citer une nouvelle anecdote. Cette dernière impose au premier plan l'habileté française, laquelle réussit à déjouer les tracasseries imposées par les croyances orientales et la superstition de leurs administrations. Partout le « bon sens » français et la clarté triomphent :

« Sur une colline, dominant les palais du roi, les missionnaires catholiques ont érigé une cathédrale. Ce ne fut pas sans difficultés, les Coréens faisant judicieusement observer que, d'après leurs lois, l'exercice d'un culte quelconque n'est toléré qu'en dehors de Séoul.

« Le résident de France intervint alors⁹⁷⁰, déclara que son culte à lui exigeait d'être célébré à l'intérieur des villes ; qu'il était dans son droit absolu en prétendant remplir ses devoirs religieux. Ces raisons prévalurent et la construction de la cathédrale fut autorisée. On y mit pourtant une condition : ni flèches ni tourelles ne devraient surmonter l'édifice, afin que l'harmonie de l'eau et du vent ne se trouvât troublée en aucune façon.

« “Fong-Shouéi” (l'eau et le vent) sont deux divinités fort respectées des Coréens. Or, chez eux, toute prééminence due à la main des hommes est considérée comme devant détruire l'harmonie de la nature, jeter le trouble parmi les éléments et les esprits qui les animent, et aussi, chose autrement grave encore, parmi les âmes des ancêtres qui sont habituées à se mouvoir dans cette partie de l'espace. Des perturbations ainsi produites, les plus grands malheurs découleraient infailliblement. La non-observance de cette superstition, également répandue en Chine et fortement attachée au sol, susciterait de véritables révolutions. Elle fait naître de sérieuses difficultés pour les missionnaires et les étrangers.

« Cependant, là-bas comme ailleurs, il est avec les dieux des accommodements, et pour qui connaît bien les mœurs de l'extrême Orient, Fong-Shouéi peut être séduit, trompé ou dompté⁹⁷¹. »

Le neuvième chapitre traite rapidement des cérémonies bouddhiques. Hippolyte Frandin continue d'autocélébrer la finesse spirituelle d'un narrateur qui s'attaque indirectement aux « lettrés religieux » et emprunte ainsi une voie différente de celle choisie par Jean de Pange, lequel pense trouver dans le bouddhisme des temples de montagne la véritable Corée. Pour le diplomate, il n'y a dans les temples, au contraire, « aucune grandeur, aucune vérité, aucun sens si voilé qu'il soit ». Même la vulgaire tireuse de cartes des foires parisiennes pénètre bien mieux, selon lui, les mystères de la vie que les lettrés religieux coréens⁹⁷².

Suivent un chapitre sur la nourriture et la politesse à table, puis un autre sur l'artisanat et le caractère artistique des Coréens. L'auteur a recours une fois encore à la notion de « germination », de « développement en cours », thème souvent utilisé par d'autres et qui montre que la « féminine » Corée est capable, mais trop renfermée sur elle-même, également esclave de ses propres institutions et des fonctionnaires qui

970. Il s'agit très certainement d'H. Frandin lui-même, puisque les dates de sa présence officielle correspondent aux premiers temps de la construction de la cathédrale.

971. H. Frandin, *En Corée*, p. 56. Nous aurons le temps de revenir sur la géomancie dans le chapitre IX de notre travail, consacré à la Corée de Paul Claudel.

972. H. Frandin, *op. cit.*, p. 62.

les servent, ainsi que du poids imposant de la trop ancienne culture chinoise. L'aspect qui nous intéresse ici, c'est l'« âme coréenne semblable à la nature qui l'entoure » :

« Les porcelaines, les laques, les incrustations de nacre, d'or et d'ivoire, sont, chez ce peuple, d'incontestables merveilles. [...] »

« L'indolence du caractère indigène lui donne, généralement, une apparence d'infériorité intellectuelle qui n'est pas, en réalité, la caractéristique de sa race. »

« Semblable à la nature qui l'entoure, l'âme de ce peuple encore en germination possède l'innéité des arts extérieurs – j'en excepte la musique –, du commerce et de l'industrie, et l'éclosion de ces germes se fera subite, dès que le carcan de l'esclavage n'entravera plus le mouvement d'avancement naturel à l'homme libre⁹⁷³. »

Prenant le contre-pied de celui-ci, le chapitre suivant montre le narrateur dans une scène théâtrale où il revêt l'aspect de l'*autre* pour mieux l'aborder, à l'image des stratégies lotiennes. Il se retrouve ainsi « affublé » d'un costume de « mandarin » masquant son identité, ce qui lui permet de mieux pénétrer le monde des femmes où il peut laisser aller son regard en tout point voyeuriste. Il y devient ainsi acteur tout autant que spectateur par un effet de « mise en abîme », de « théâtre dans le théâtre ». Se retrouvant dans la scène, mais aussi à l'extérieur de son déroulement, dans une position ambiguë, il considère la musique en lui retirant tout exotisme, puisqu'elle est selon lui « à peine existante », les instruments étant « imprécis » et les sonorités « inhabilement prolongées ».

Le treizième chapitre introduit de manière classique les palais. Le quatorzième décrit les influences chinoises et japonaises, introduisant un rapide historique des conflits politiques des années 1880. Le quinzième chapitre traite du caractère excessivement soumis du peuple coréen, à travers le cas de la famille Yi, fondatrice de la dynastie Chosŏn⁹⁷⁴.

L'exemple qui suit est celui de l'invention de l'écriture coréenne, laquelle n'a pas été acceptée par les nobles, au point que, selon Hippolyte Frandin, il n'existe pas de livres écrits en coréen, du fait que les habitants restent inféodés à la langue chinoise, imposée par l'administration mandarinale de la péninsule⁹⁷⁵.

Suivant une habitude prise depuis Charles Chaillé-Long et souvent rapportée dans les récits de voyage, les seizième et dix-septième chapitres décrivent une audience royale, d'une manière qui se veut plus « vivante », depuis le cheminement dans les interminables couloirs du palais, jusqu'à la description du souverain, la conversation qu'il autorise et les problèmes d'étiquette, et la description de la reine (avant 1896) et du prince héritier. Les deux chapitres suivants traitent des intérieurs domestiques et de l'instruction des femmes, puis des fonctionnaires qui se rendent visite et de la vie intime de la maison. Vient ensuite un chapitre qui décrit avec précision un cortège royal, puis un autre qui souligne l'esprit superstitieux de la reine, partagée entre les prières au Bouddha et les conseils d'une amie « sorcière » qui semble profiter d'elle. On devine ici, comme en plusieurs endroits du texte, une image à peine déguisée de la Corée elle-même selon Hippolyte Frandin. Il va ailleurs jouer de cette même technique, laquelle « féminise » toujours la péninsule par l'intermédiaire de l'anecdote. Le vingt-deuxième chapitre est consacré aux enterrements et aux tombes. Le vingt-troisième à la malpropreté des enfants qui jouent dans les rues, et aux magasins. Dans le chapitre qui suit nous est proposé un autre cas de « féminisation » du pays : le narrateur rapporte l'anecdote de Li-Tsin (*sic*), représentant métaphoriquement la Corée elle-même à travers le personnage d'une danseuse de cour suivant en Europe un diplomate aimé, puis retournant avec lui en Corée où elle se suicide en avalant des feuilles d'or, consciente de son infériorité physique (mais non

973. *Ibid.*, p. 67-69.

974. *Ibid.*, p. 87.

975. Nous avons parlé des livres au sujet de M. Courant et de C. Varat. Nous y reviendrons avec Angus Hamilton.

intellectuelle, précise l'auteur) par rapport aux femmes d'Occident, alors qu'elle est prise de nouveau dans le jeu des intrigues du palais lui rappelant sa position d'esclave. Cette fragile danseuse, dont l'histoire peu ordinaire n'est relatée par aucun autre auteur, semble être une parabole utilisée par Hippolyte Frandin pour souligner à la fois l'attitude des pays d'Occident envers la Corée, mais aussi l'oppression qui règne dans le pays lui-même, alors que le jeune empire est l'esclave de ses guerres de palais, causes d'un abandon suicidaire.

Les chapitres suivants sont de plus en plus brefs. Ils traitent de sujets très précis, en rapport avec les mœurs et coutumes ou encore avec les pratiques religieuses : le mariage, les classes sociales, les préjugés relatifs au comportement de chacun dans la société en fonction de sa place et des fêtes populaires. L'un d'eux développe le thème de l'âme « naturelle », laquelle peut en certains cas devenir profondément « sauvage » et « cruelle ». Ainsi, les fêtes populaires sont « barbares, sanglantes, pleines de furie et de joie hideuse ». Le Coréen, à l'image de certains Maoris ou autres peuples des îles du Pacifique, paraît trouver un plaisir intense dans les « cris horribles et l'ivresse de sang »⁹⁷⁶, ce que Pierre Loti confirme en rappelant les massacres, ou encore Octave Mirbeau en les mettant en scène son *Jardin des supplices*.

L'ouvrage évoque ensuite un motif contraire que nous retrouverons souvent chez les voyageurs de l'époque : celui des danseuses et des « bayadères », de la musique aussi et des arts du spectacle. L'avant-dernier chapitre traite des religions et philosophies (bouddhisme, confucianisme, culte des esprits et taoïsme), alors que le dernier s'attache plus précisément au catholicisme. Il vient couronner l'ouvrage en faisant l'histoire de son développement dans la péninsule, depuis les jésuites de Chine jusqu'aux conditions particulières du traité franco-coréen de 1886.

Hippolyte Frandin peut être critiqué sur trois points. Dans un premier temps, on est déçu de ne pas trouver chez lui le récit de voyage annoncé à certains moments du texte. Ensuite, les chapitres n'obéissent à aucune logique d'ordre, sans relation entre eux, ce qui nuit à la clarté du propos. Enfin, l'auteur se met trop en avant. Il en vient à s'écrire sur lui-même, jugeant un peu vite les événements auxquels il est confronté, sans aucune considération sérieuse, uniquement en fonction de ses propres goûts et par l'intermédiaire d'un ensemble d'expressions et de comparaisons qui ne sont pas des plus fines. On sent à chaque page la recherche de l'anecdotique comique ou du trait ridicule dans le but de souligner le côté cultivé, spirituel et très « français » du narrateur lui-même, s'opposant à une naïveté coréenne et à une grossièreté pour lui évidentes.

Pourtant, nous sommes là en présence d'un texte riche de ses ambiguïtés. Ce qui apparaît comme une collection de défauts peut en effet être considéré comme une série d'avantages du point de vue de l'étude des représentations qui nous occupe. Si nous ne découvrons pas le récit de voyage annoncé, Hippolyte Frandin a au moins le mérite de s'intéresser de près à la capitale. Il la connaît jusque dans ses secrets d'alcôves, où il « pénètre » en personne. Les multiples anecdotes dont il se fait l'écho, qu'on ne découvre nulle part ailleurs, en attestent. Il est le seul à rendre cet aspect singulier, complémentaire du guide Madrolle que nous introduirons plus loin. Il est aussi le seul à rapporter des « histoires », paraboles ou métaphores, qui nous renseignent sur ce qui se pensait alors dans la communauté occidentale de Séoul. D'autre part, si l'organisation de son récit reste hasardeuse, elle offre un plus grand naturel, prenant la forme d'un ensemble de chroniques, satiriques et parfois mondaines. Les rapports entre les différents motifs obéissent à une logique subjective qui fige moins le texte dans un modèle de récit pré-organisé. Pour terminer, la présence permanente du narrateur, que nous trouvons aussi chez Charles Varat, Charles Chaillé-Long et Émile Bourdaret, se manifeste par des réactions très vives, car très personnelles.

Ainsi, loin de suivre la tendance courante qui isole Hippolyte Frandin dans « l'enfer » des références peu conformes au discours « coréanologique » français actuel, nous souhaitons le mettre en avant comme étant l'auteur de l'un des textes les plus « intimes » et surtout les plus codés de l'époque sur la

976. H. Frandin, *En Corée*, p. 157-158.

Corée. Il semble important de rappeler qu'il ne véhicule pas seulement des idées négatives. L'auteur sait, bien des fois, se laisser séduire par le charme d'un bel objet, d'une nature puissante ou encore d'une âme et d'un corps encore proches des forces primitives, mais positives, de l'état de nature.

D – Angus Hamilton

L'ouvrage d'Angus Hamilton, même s'il s'agit d'une traduction à partir de l'anglais, mérite qu'on s'y arrête⁹⁷⁷. Il est effectivement d'une tout autre nature. Il réunit, dans un épais volume de 374 pages, à la fois des informations extrêmement précises (tableaux statistiques, etc.) et très variées sur un pays en pleine transformation. Cette richesse est la raison principale de sa traduction française, puisqu'aucun autre ouvrage, chez nous, ne proposait de panorama aussi varié, dans lequel se mêlent un récit de voyage très personnel et un essai politique et économique sérieux. L'auteur, journaliste, souhaite en effet nous faire connaître et comprendre la péninsule à travers sa vie culturelle et religieuse, son organisation administrative et politique, les influences étrangères, mais aussi des récits de brefs séjours en province. Ceux-ci rendent de façon très personnelle – comme ceux d'Émile Bourdaret et de Jean de Pange – l'expérimentation (description/narration) d'une autre Corée. C'est alors une péninsule considérée de l'intérieur de ses vallées, perçue de manière bien souvent « romantique » (le fameux « pittoresque »). L'auteur va même jusqu'à s'offrir un séjour de repos, de travail et de méditation dans un monastère de l'île de Kanghwa, à l'image de ce que recherchera bien plus tard Alexandra David-Néel dans les montagnes de Diamant, où elle séjournera brièvement dans les années 1930.

Comme chez Jean de Pange, la couverture d'*En Corée* annonce déjà la particularité de l'ouvrage par une « image » qui donne à voir une danseuse, sous un titre lui-même « dessiné », soutenu par des montants verticaux où sont calligraphiés en coréen (chose rare à l'époque et que l'on ne retrouve que dans le cas de Sō Yōng-hae, en 1928 et 1934) des sous-titres indiquant que l'essai traite de la population de la Corée, de Séoul et d'Inch'ŏn, des mœurs, du commerce et des affaires publiques. Cette toute première entrée en matière utilise la couverture de l'ouvrage comme support d'un exotisme original. Elle joue donc sur l'étrangeté de caractères coréens inconnus des lecteurs occidentaux et sur celui d'un motif féminin typiquement oriental, exploité par Hippolyte Frandin tout autant que par Pierre Loti, Georges Ducrocq et Félicien Challaye, lesquels feront eux aussi une place de choix à la danse et aux danseuses, représentations symboliques très explicites d'une terre belle mais fragile et d'une société en mutation.

La page de titre est aussi riche que la couverture. Le titre apparaît intégralement, ce qui permet de situer de manière plus précise les grands axes du texte et les centres d'intérêt du narrateur : *En Corée. Esquisse historique – La cour impériale – Les factions du palais – Agriculture et commerce, ports à traités – L'action étrangère – Intérêts russes et japonais – La femme en Corée – La vie monacale bouddhique*. On apprend de plus que l'ouvrage est « accompagné de deux cartes et abondamment illustré d'après des documents photographiques » au nombre de quatre-vingt-huit et légendés, dont un premier exemplaire sans légende représentant la porte d'une muraille vient « ouvrir » le récit. Certains des clichés qui suivent ne sont pas originaux et ont été achetés sur place, d'autres au contraire ont été pris par le voyageur et représentent des lieux qu'il a visités dans les régions les plus reculées⁹⁷⁸. Autre caractéristique évidente de

977. Sur le caractère de la visite d'A. Hamilton liée aux événements de Corée, cf. H. B. Hulbert dans *The Korea Review*, n° I/6, 1900 (réédition : Royal Asiatic Society Korea, Reprint Series, Séoul, Kyung-in Publishing Co, s.d., p. 270) : « *Angus Hamilton, Esq., special correspondent for the Pall Mall Gazette has been in town for some days. He was brought here by a rumor rife in Peking that on a certain day an ultimatum on the part of one of the Powers was to create a crisis here and that serious trouble was sure to result.* »

978. Cf. dans l'annexe 7 la liste de ces illustrations.

ce livre : le nombre important de tableaux statistiques⁹⁷⁹, qui vient confirmer qu'il s'agit là aussi d'une « étude » sur la Corée, visant à faire le point sur les aspects les plus contemporains de son évolution économique, politique et diplomatique.

Angus Hamilton livre un ouvrage qui se veut une synthèse de tous les types de textes écrits à l'époque. C'est là tout son intérêt. Bien sûr, le ton journalistique domine, imposé par les événements. Il s'attache à rendre dès l'introduction l'arrière-plan de la guerre russo-japonaise qui se prépare. Mais on découvre un texte qui rappelle celui de Charles Varat, avec ses nombreux sous-titres, avec cette alternance de parties descriptives et de récits narrant les « aventures » du voyageur.

Les 33 chapitres sont divisés en quatre parties principales. L'introduction actualise l'ouvrage en montrant qu'il a été motivé avant tout par les événements diplomatiques, comme le laisse entendre la toute première phrase. On y comprend qu'Angus Hamilton est correspondant de presse pour un magazine :

« Rien ne serait plus naturel que la guerre fût le résultat de la crise présente ; pourtant on peut dire également que rien n'est moins certain. Si le terrain des hostilités n'était pas limité à l'Extrême-Orient, et si la puissance qui se trouve en face du Japon était une autre que la Russie, on pourrait prédire positivement que la guerre éclatera. Mais avec la Russie, la considération de la valeur stratégique de sa position en Mandchourie doit exercer une influence prédominante sur ses résolutions. Pour ceux qui n'ont pas étudié de près l'histoire militaire, aussi bien que pour ceux qui n'ont pas une connaissance étendue de la situation, la position dans laquelle la Russie se trouve placée offre le plus grand intérêt⁹⁸⁰. »

Dans le premier chapitre, l'auteur présente la Corée en partant des côtes, souligne la difficulté de rassembler des données topographiques fiables et évoque les « voyageurs oubliés ». Il rappelle aussi les caractéristiques de la géographie intérieure et l'histoire du développement d'un pays pris entre la Chine et le Japon. Le but est ici, de manière évidente, de montrer tout l'intérêt qu'il peut y avoir à connaître mieux, au seuil des événements qui se préparent, un pays fermé pendant longtemps. C'est aussi de tracer un premier tableau/portrait d'une terre attirante, laquelle occupe une place très importante tout au long de l'essai, esquissée dans des paragraphes où l'auteur s'attache à introduire les « superstitions et croyances », où l'on retrouve le Sane-Sine (esprit de la montagne) d'Émile Bourdaret :

« La Corée est une terre d'exceptionnelle beauté. Les usages, la littérature, et la nomenclature géographique du royaume prouvent que la superbe et inspiratrice nature de la péninsule est pleinement appréciée par la population. De même que les côtes coréennes témoignent de l'esprit aventureux de maints marins d'Occident, ainsi les noms donnés aux montagnes et aux rivières du pays par les habitants eux-mêmes reflètent la simplicité, la crudité et la nature superstitieuse de leurs idées et de leurs croyances. En Corée, toutes les montagnes sont assimilées à des personnes. Dans la croyance populaire [*en géomancie, cf. le chapitre ix sur Paul Claudel*], des dragons y sont ordinairement associés. Chaque village offre des sacrifices aux esprits de la montagne. [...] Les Coréens croient que les montagnes exercent d'une certaine manière une influence bienfaisante et protectrice. La capitale de la Corée possède sa montagne gardienne. Chaque ville se fie à quelque puissance protectrice pour assurer son existence. Les tombes doivent avoir également leurs cimes gardiennes, ou bien la famille ne prospérera pas, et le sentiment prévaut que les gens naissent en rapport avec la conformation des collines où sont situées les tombes de leurs ancêtres. Les contours

979. Page 12, « Cuirassés d'escadre [*russes*] » et « Croiseurs [*russes*] » ; p. 14, « Cuirassés d'escadre [*japonais*] » et « Croiseurs cuirassés [*japonais*] » ; p. 15, « Croiseurs protégés [*japonais*] » ; p. 16, [*navires japonais construits par les anglais*] ; p. 17, [*forces armées japonaises*] ; p. 70, [*développement du réseau coréen des télégraphes*] ; p. 147-148, [*budget de l'État coréen*] ; p. 164, [*tableau des punitions encourues pour quelques crimes*] ; p. 219-220, [*tableau des articles étrangers imités par les fabricants japonais*] ; p. 316-317, « Constatations hydrométriques ».

980. A. Hamilton, *En Corée*, p. 1.

rudes et âpres produisent des guerriers et des hommes combattifs. Les surfaces plates et les pentes douces procèdent des savants ; les pics d'une position et d'un charme particuliers sont associés à la beauté des femmes⁹⁸¹. »

Ce paragraphe montre parfaitement ce qui fait l'originalité de l'essai d'Angus Hamilton. Peu à peu, il va passer du « journalisme » à un autre genre, tout en s'abstenant de juger, alors qu'Émile Bourdaret critiquait très fortement la nature superstitieuse des natifs. À mi-chemin entre des voyageurs comme ce dernier et Charles Varat, Angus Hamilton se rapproche, par certains aspects, de la fictionnalisation/théâtralisation (le « dire »/l'« agir ») que nous aborderons avec Pierre Loti et Georges Ducrocq, mais aussi du stade plus spirituel que nous étudierons en présentant Paul Claudel. Ne se contentant pas de relater ce qui se dit sur la Corée, ce qu'il voit, ou encore ce qu'il ressent, il tente en effet dès le début de l'ouvrage – alors qu'il parle de géographie – de montrer du dedans l'originalité du lien qui unit l'homme à son espace. Au lieu de présenter le relief à travers une description technique de l'orientation des différentes chaînes montagneuses, il tente de faire comprendre la géographie par ce qu'il connaît des pratiques des habitants. Alors que beaucoup constatent le caractère impénétrable d'une péninsule dissimulée derrière son orographie particulière, alors qu'Henri Zuber précise combien les Coréens sont d'une agilité extrême du fait de leur habitude de courir dans les montagnes, que d'autres encore tentent de trouver l'ancienne culture bouddhique dans la profondeur des montagnes de Diamant, Angus Hamilton va plus loin : il explore la valeur spirituelle de cet éréme original, associé aux croyances les plus anciennes qui lient intimement l'homme et la montagne, la nature humaine et la nature.

Après cette présentation générale (géographie et histoire) et originale de la « Corée », le deuxième chapitre dresse un premier constat de la plus médiatique « Corée du présent », celle qui s'offre au voyageur simplement « observateur ». Angus Hamilton décrit les « particularités naturelles » de la péninsule, puis analyse la « direction du progrès », ainsi que les nouveaux « signes de réforme et de prospérité ». On entre ensuite seulement dans la partie plus précisément consacrée au récit de la « découverte » propre de l'auteur à travers des paragraphes consacrés à Chemul'po, sa population et son commerce. Il met de nouveau en avant les montagnes, mais d'un point de vue différent de celui des superstitions, pourtant complémentaire, en montrant combien ces espaces « particuliers » ont à la fois d'importance pour le passé (les morts, les tombes, l'indépendance spirituelle) et pour l'avenir (les vivants, les mines, l'indépendance économique) :

« La Corée est un pays extrêmement montagneux. Les îles, les ports et les montagnes sont ses caractéristiques les plus remarquables, et presque toute la côte est faite des pentes des diverses montagnes qui descendent jusqu'à la mer. Il y a de nombreux espaces sur la côte ouest où les approches sont moins âpres et moins en forme de précipices que sur la côte est. La côte semble suivre le contour des montagnes. Elle présente, surtout en venant de l'est, la haute et inaccessible barrière d'un pays couvert de forêts, qui a fait l'admiration de tous les navigateurs et frappé de terreur ceux qui ont été se perdre sur ses rivages désolés et rocheux. De Paik-tu san à Wi-ju [*frontière nord-ouest*] se déroule un panorama majestueux et naturel de montagnes aux sommets couverts de neige et enveloppés de nuages et de superbes vallées avec de riches moissons et des chaumières basses, pittoresquement situées, parmi lesquelles courent des rivières comme du vif-argent. Partout dans le nord, les montagnes dominent, de formes et de dimensions monstrueuses. Elles sont riches en minerais ; elles servent de sépulture aux morts et de mines aux vivants, car sous leur protection gisent le charbon, le fer et l'or ; à leurs sommets, reposant sous le ciel ou à l'abri de quelque creux taillé dans leurs pentes abruptes, sont les tombes des morts⁹⁸². »

Comme chez ses prédécesseurs, la montagne s'impose donc à la représentation qu'Angus Hamilton donne de la Corée. On croirait reconnaître par moment la dualité du paysage décrite par Jean-Fran-

981. *Ibid.*, p. 42-43.

982. *Ibid.*, p. 47-48.

çois de La Pérouse, entre l'inaccessible barrière monstrueuse et les vallées aux riches moissons.

Suivent les trois parties principales de l'ouvrage, composées à partir du récit de la visite de l'auteur, mais aussi d'observations de caractères très variés. La deuxième partie (du chapitre III au chapitre X) présente le séjour d'Angus Hamilton à Séoul, mais aussi sa découverte des différents aspects de la ville et de la culture coréenne⁹⁸³. Rien de très nouveau dans la table des matières. Certains éléments sont pourtant originaux, car plus développés qu'ailleurs, comme par exemple la situation des femmes, traitée à plusieurs reprises dans des passages différents. Notons également le sérieux des références, qui montre que l'auteur ne parle pas dans l'absolu ni sans avoir vérifié personnellement ce qu'il énonce. Aussi vient-il s'opposer à Hippolyte Frandin sur quelques points, ce qui n'enlève, rappelons-le, aucun intérêt à la valeur du témoignage de ce dernier). Nous prendrons comme exemple le début du chapitre IX qui évoque l'éducation et la langue coréenne, par lequel l'auteur – qui semble ne rien attendre de bon de l'éducation traditionnelle en chinois – confirme ce que nous savons déjà depuis Henri Zuber ou Charles Varat et qu'Hippolyte Frandin nie : il rappelle en effet qu'il existe « une vaste littérature en langue indigène », des traductions des ouvrages de chasse ou de voyage, de la poésie et de la littérature épistolaire. Il précise aussi que ces livres sont « soigneusement étudiés par les femmes » et que « les servantes du palais sont les plus prompts à étudier ». Il termine donc avec les mêmes accents qu'Henri Zuber, en indiquant que « les Coréens de toutes les conditions achètent couramment des livres en langage indigène⁹⁸⁴ ».

La troisième partie (du chapitre XI au chapitre XV) s'intéresse presque exclusivement à la politique coréenne intérieure et extérieure, ainsi qu'à la situation des villes ouvertes aux étrangers⁹⁸⁵. Quant à la quatrième et dernière partie de l'ouvrage (du chapitre XVI au chapitre XXIII), elle s'attache à la découverte intérieure de la péninsule. L'auteur part pendant deux mois afin d'effectuer deux expéditions, tout en soulignant certaines situations relevant de l'ouverture du pays (les missionnaires) et de son développement (les mines)⁹⁸⁶. Les moments les plus originaux de cette partie mettent en scène l'atmosphère connue, à

983. Chapitre III : « Vers la capitale – Une cité de paix – Résultats de l'influence étrangère – Au commencement – Éducation – Boutiques – Costume – Origines – Postes et télégraphes – Mesures de propreté ». Chapitre IV : « Le cœur de la capitale – Intérieur du ménage – Esclavage des femmes – Niveau de la moralité – Une répétition en toilette ». Chapitre V : « La Cour de Corée – L'empereur et son chancelier – L'impératrice et les factions du palais ». Chapitre VI : « Le passage du cortège de l'empereur – Une pompe impériale ». Chapitre VII : « Portrait de M. McLeavy Brown – La question des douanes – L'emprunt proposé ». Chapitre VIII : « L'action des étrangers en Corée – Trésor à sec – Impôts – Budget – Dépréciation monétaire – La Dai Ichi-Ginko – Fonctionnaires malhonnêtes ». Chapitre IX : « Éducation – Arts d'agrément – Code pénal – Mariage et divorce – Les droits des concubines – Situation des enfants – Gouvernement ». Chapitre X : « Cultivateurs – Fermes et animaux de ferme – Travaux domestiques – Produits – Qualité et nature des produits alimentaires ».

984. A. Hamilton, *op. cit.*, p. 161-162.

985. Chapitre XI : « Le Japon en Corée – Souvenirs historiques – Le vieux Fusan – Intérêts politiques et économiques – Abus de supériorité ». Chapitre XII : « Intérêts anglais, américains, japonais, français, allemands et belges – Chemins de fer fictifs et mines – Contrefaçons importées ». Chapitre XIII : « Les ports à traité : Won-san, Fusan, Mok-po – Nature des exportations et des importations – Industries locales ». Chapitres XIV : « Les ports à traité (suite) : Wi-ju – Syon-chyon-po – Chin-am-po – Pyong-yang – Kun-san – Syong-chin ». Chapitre XV : « Les intérêts russes – Russie et Japon – Ma-san-po – Ching-kai-wan – Yon-an-po ».

986. Chapitre XVI : « Au bord de la route – Un voyage dans les terres à Tong-ko-kai – Beautés de l'intérieur ». Chapitre XVII : « Les mines allemandes – Minéralogie et méthodes d'exploitation minière – Une chasse à l'ours – Chasseurs coréens ». Chapitre XVIII : « Les moines et les monastères des montagnes de Diamant – Le temple de l'Éternel Repos – Le temple de l'Arbre de Bouddha – Le bouddhisme ». Chapitre XIX : « L'abomination de la désolation – À travers la Corée – La côte orientale – Pêche et saleté ». Chapitre XX : « Sécheresse – Famine – Désordres de l'intérieur – Pluie et maladie ». Chapitre XXI : « La question des missionnaires – Morale du christianisme – Tartufferie et commerce – Prohibitions nécessaires ». Chapitre XXII : « Voyage dans l'intérieur – Poneys, domestiques, interprètes, nourriture et logement – Ce qu'il faut prendre et comment se le procurer –

la fois riche et sauvagement prenante, de ces provinces en partie couvertes de montagnes que traverse le narrateur. Il y a d'abord le « tiers espace » des « longues vallées richement cultivées », puis la « sauvagerie des pics de granit qui se dressent comme des tours, leurs faces portant la trace des siècles et des tempêtes ». L'air est « chargé des senteurs des pins sous un ciel bleu et clair ». C'est, à tous points de vue, l'image d'un « Matin calme » conjugué avec des représentations qui vont du caractère le plus bucolique (riches cultures) à l'atmosphère la plus primitive (la marque des siècles)⁹⁸⁷.

La halte du soir permet des passages encore plus personnels, où la montagne farouche laisse la place à une nature plus intime, à une ambiance presque champêtre. Cela va plus loin que les descriptions déjà très « sensibles » du père Félix-Clair Ridet et se rapproche plutôt des évocations d'Émile Bourdaret par le recours au « pittoresque anecdotique » :

« D'ailleurs, je crois bien que la meilleure heure du jour était celle où, rafraîchis par un bain dans un étang des montagnes, fortifiés par un léger repas, nous nous étendions sur nos lits de camp, et restions à fumer, à causer et à regarder les profondeurs sombres de la voûte au-dessus de nous. Il y avait quelque chose de profondément reposant dans ces longues veilles silencieuses. Le calme puissant des hauteurs voisines procurait un repos auquel s'ajoutaient insensiblement la brise nocturne, le murmure de l'eau courante et notre propre fatigue corporelle. Il était agréable d'entendre brouter les poneys ; de voir apparaître les étoiles et la lune se lever ; d'écouter la grenouille dans les herbes du marécage, et la voix lointaine d'un paysan, dont le chant s'élevait et s'abaissait parmi les sommets des montagnes, jusqu'à ce que tous ces bruits se fussent éteints et que le monde autour de nous, au-dessus et au-dessous, reposât en paix⁹⁸⁸. »

Ce paragraphe – l'un des plus riches d'Angus Hamilton – met en scène l'image bucolique d'un pays proche de la nature sous toutes ses formes. Nous y retrouvons la profondeur, le calme, le repos, le silence et la paix. La Corée que nous découvrons ici est une terre éternelle ne présentant aucun exotisme oriental particulier. Elle est hors du temps et hors de tout espace reconnaissable. La présence humaine s'y fait discrète et humble. Nous sommes loin de Séoul, au cœur des vallées coréennes décrites par tous les voyageurs, au sein d'une « coréanité » protégée par les sommets et par la nuit, sous le charme d'une « petite musique » qu'il est pourtant le seul à rendre.

On retrouve une expérience du même ordre plus loin, sur le fleuve. Ce dernier va permettre au voyageur d'échapper à la chaleur de Séoul ainsi qu'à sa position de journaliste, alors qu'il se rend sur l'île de Kanghwa, que nous avons souvent évoquée. Dernière de ses expéditions, il s'agit d'un séjour principalement destiné à la fois à mieux connaître le rythme de la vie dans les monastères et à préparer son livre (celui-là même que nous lisons) « à la campagne » plutôt qu'à la ville, mais aussi en Corée plutôt qu'à l'extérieur de la péninsule⁹⁸⁹. Ainsi, vers la fin de son récit, Angus Hamilton adopte un ton très différent et prend en compte, dans le fil de la narration, un fait nouveau et relatif à son histoire personnelle : l'évolution alarmante de son état de santé. Il quitte effectivement la Corée « mourant », mais non sans tirer fierté d'avoir terminé son ouvrage, réalisé sur place, ce qui dénote combien il a souhaité en faire un travail proche de son sujet. On reconnaît dans cette fin certains accents lotiens quant à la présence du narrateur, lequel se met en scène devant un décor censé figurer l'essence la plus profonde et aussi la plus fragile de l'ailleurs coréen.

Sur la rivière han : distractions et loisirs ». Chapitre xxiii : « Kang-wha : histoire abrégée de l'île – Une retraite monacale : le repos idéal – Visiteurs nocturnes – Messes de minuit – Retour à la capitale – Les préparatifs d'un grand voyage – Une scène de désordre ».

987. A. Hamilton, *En Corée*, p. 266-267.

988. *Ibid.*, p. 266-268.

989. *Ibid.*, p. 355.

En Corée est l'un des récits les plus complets sur la péninsule du début du siècle, sur son rythme et son atmosphère. L'auteur ne revendique pas de point de vue ethnographique ni de prétention à vouloir tout nous montrer ou nous faire comprendre. Il livre en revanche, parallèlement à une présentation précise des événements politiques que lui imposent ses fonctions, les motifs qui correspondent à des thématiques que nous connaissons bien et qui participent aux représentations de l'« homme naturel » et du « pays au bois dormant ». Il contribue à cette dualité nouvelle, que nous esquissons depuis un certain temps, entre la ville, symbole pour lui de carcan ou de fatigue, et la campagne/montagne, qui lui apporte bienfaits et protection. *En Corée* d'Angus Hamilton met ainsi en avant, par l'intermédiaire d'une expérience très personnelle, l'image du « pays du Matin calme » et du « royaume ermite » davantage que ne le font la plupart de ses contemporains. Derrière les tableaux statistiques et le pittoresque, il témoigne d'une réalité double que l'on rencontre encore dans de nombreux témoignages contemporains : celle d'une nation en développement qui sert d'échiquier aux enjeux internationaux en Extrême-Orient, celle aussi d'une terre ancienne par son orographie, qui cache encore dans son sein les lieux les plus éloignés de la civilisation industrielle et commerciale en marche.

Il existe d'autres récits, plus ou moins proches de ceux que nous venons de citer, mais ceux-ci restent, selon nous, les plus représentatifs, si l'on veut bien excepter ceux de Pierre Loti et de Georges Ducrocq que nous traiterons au chapitre suivant⁹⁹⁰. Auparavant, tournons-nous vers d'autres formes de témoignages, peut-être moins développés, mais tout aussi importants en ce qui concerne la méthode et leur réception. Il s'agit des récits de voyage en Extrême-Orient comportant un ou plusieurs chapitres relatifs à la Corée. Ils comptent ainsi jouer directement de l'effet de comparaison et de décentrage, par des mises en scène parallèles qui dévoilent une réalité diplomatique coréenne inscrite dans un ensemble régional plus vaste, celui de l'Asie du Nord-Est.

4 – La Corée dans les récits de voyage consacrés à l'Extrême-Orient

Effectivement, aux ouvrages entièrement consacrés à la péninsule, à sa capitale tout autant qu'à la province, écrits par des auteurs qui séjournent dans le pays le temps suffisant pour pouvoir témoigner de l'ouverture de nouvelles routes et du constant repli des régions montagneuses, il nous faut ajouter les textes relevant d'auteurs qui accomplissent des voyages de quelques jours seulement. C'est en grande partie à eux que pense Maurice Courant en 1904 lorsqu'il publie la partie relative à la Corée dans le guide Madrolle : *Chine du Nord et de l'Ouest : Corée, le Transsibérien*⁹⁹¹, lequel propose de manière érudite et non sans une certaine saveur, un pays devenu « visitable » et, mieux encore, « touristique », comme le signalait Émile Bourdaret lorsqu'il introduisait les montagnes de Diamant.

990. Signalons rapidement un autre ouvrage touchant au voyage, mais d'une nature différente bien que le titre soit encore exactement le même que celui des quatre récits que nous venons de présenter : celui de Francis Drouet : *En Corée. Naufrage de l'Épervier sur les récifs de l'île de Quelpaert en 1653. Navigateurs européens sur les côtes de Corée, 1787, 1797, 1816. S.M. l'empereur de la Chine, près la cour de Corée en 1866*, « Extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie* » (s.d.), Rouen, Léon Gy, 1905. Renouant avec les grandes histoires de voyage du XVIII^e siècle, il semble, en 1905, un peu hors du temps.

991. Paris, Hachette, 1904 (seconde édition en 1911). Traduction anglaise : *Madrolle's Guide Books. North-Eastern China, the Valley of the Blue River, Korea*, Paris, Hachette, 1911. Fonctionnaire colonial et grand voyageur, Claudius Madrolle, qui a 34 ans en 1904, est surtout connu comme promoteur du tourisme en Extrême-Orient au début du XX^e siècle. Les guides Madrolle couvrent non seulement la Chine, mais aussi l'Indochine, les Philippines, les Indes, le Japon, la Corée, la Mandchourie. Chaque volume, qui constitue une véritable encyclopédie de poche, fait appel aux meilleurs orientalistes du moment : Émile Vissière, M. Courant, Édouard Chavannes, etc. Ces guides furent publiés jusqu'en 1914.

A – Maurice Courant et le guide Madrolle

Bien qu'il ne s'agisse pas là d'un ouvrage remarquable, il est important de signaler cette contribution. Elle tente de donner de la Corée une vision rapide, complète et intelligente, précieuse en particulier pour ceux qui, après 1904, ont à organiser leur périple en Asie du Nord-Est. Les informations sur la Corée s'articulent en deux ensembles. Le premier est un relevé encyclopédique composé de 17 pages de données utiles sur le pays, relevant plutôt du cadre des connaissances générales. Le second est un guide touristique de 27 pages, contenant six cartes précises et permettant d'organiser au mieux et de manière pratique des voyages à l'intérieur des terres, ainsi qu'un séjour dans les villes principales (hébergement, transport, banques, clubs, etc.).

Sept chapitres ponctuent la première partie, laquelle s'ouvre sur un aperçu géographique mettant en avant le caractère oro-hydrographique particulier de la péninsule. Vient ensuite une présentation du gouvernement assez détaillée, évoquant le modèle chinois adopté jusqu'en 1894, l'organisation à la japonaise qui suit puis l'imposition du protectorat en novembre 1905 (édition de 1911). La conclusion de ce chapitre relève l'un des motifs humains les plus fréquents de l'époque : la corruption des fonctionnaires appartenant à la noblesse lettrée, dont la position anciennement célébrée par les jésuites sinophiles et à leur suite Voltaire, n'est désormais plus de mise⁹⁹². Au contraire, chaque voyageur apporte sa contribution pour condamner un peu plus, par son témoignage, un système qui est à l'origine de la crise intérieure du pays et qui va conserver une image négative jusqu'à aujourd'hui. Pour la plupart des observateurs, le nouvel empire a ainsi deux ennemis, les forces étrangères au-dehors et les fonctionnaires au-dedans, les uns causant autant de problèmes que les autres :

« Sous l'ancien régime, avec le système des examens copié de la Chine, comme sous le régime actuel, la société coréenne est avant tout aristocratique : les "yâng-pân" [*sic*], c'est-à-dire ceux dont les ancêtres ont toujours exercé des fonctions et n'ont jamais dérogé, ont seuls accès aux charges officielles. Ils s'arrogent en pratique le droit de tyranniser et de piller leurs voisins roturiers ; les clercs des ministères et des bureaux provinciaux en usent de même. L'administration est donc l'une des plus corrompues et des plus inefficaces que l'on puisse voir⁹⁹³. »

Nous sommes loin du royaume idéal du père Jean-Baptiste Régis. Cet extrait concernant la noblesse lettrée rappelle les « gros frelons bourdonnants » dont parlait Jean de Pange dans son livre publié la même année. Il trouve un écho, quelques années plus tard, dans un passage du *Nouveau Japon* d'André Bellessort⁹⁹⁴, lequel reprend ce motif en se référant justement à Voltaire :

« Le peuple coréen a été victime de l'isolement dans sa péninsule montagneuse et pauvre, et du

992. Cf. à propos des systèmes d'examens et des fonctionnaires, qui vont devenir la cible de la plupart des témoins de cette période : 李成茂, 科擧, 서울, 一潮閣, 1981 (Yi Söng-mu et al., Kwagö [Civil service examination], Séoul, Ilchogak, 1981); 李章熙, 朝鮮時代 선비 研究, 서울, 博英社, 1989 (Yi Chang-hüi, Chosön Sidae Sönbü Yön'gu [A Study of "Sönbü" in the Chosön Period], Séoul, Bak Young Sa, 1989); 李勛相, 朝鮮後期の郷吏, 서울, 一潮閣, 1990 (Yi Hun-sang, Chosön Hugi-üi Hyangni [Local Functionaries in the Late Chosön Period], Séoul, Ilchogak, 1990); 朴龍雲, 高麗時代陰敍制와科擧制研究, 서울, 一志社, 1990 (Park Yong-un, Koryö Sidae ümsöje-wa Kwagöje Yön'gu [A Study of the Protected Appointment and Civil Service Examination System in the Koryö Period], Séoul, Iljisa, 1990); 鄭玉子, 朝鮮後期知性史, 서울, 一志社, 1991 (Chöng Ok-cha, Chosön Hugi Chisöngsa [Intellectual History of late Chosön], Séoul, Iljisa, 1991).

993. M. Courant, *Chine du Nord et de l'Ouest, Corée, le Transsibérien*, édition de 1911, p. 400. Rappelons que la première étude de M. Courant est un *Répertoire historique de l'administration coréenne* en deux volumes datant de 1891, travail universitaire où n'apparaît aucune considération critique.

994. A. Bellessort, *Le Nouveau Japon*, Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1918.

confucianisme qu'il tira de la Chine, mais dont il se fit la plus étroite et la plus desséchante des religions. La doctrine confucéenne séduisait son esprit spéculatif, car il était plus idéaliste que ses deux rudes voisins, le Japonais et le Chinois. [...] Et la Corée tomba sous l'administration de ses intellectuels. "La religion des Lettrés, dit Voltaire, est admirable. Point de superstitions ; point de légendes absurdes ; point de ces dogmes qui insultent à la raison et à la nature et auxquels les bonzes donnent mille noms différents puisqu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante siècles. Ils sont ce que nous pensons qu'étaient Seth, Enoch et Noé : ils se contentent d'adorer Dieu avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre Thomas et Bonaventure, entre Calvin et Luther, entre Jansénius et Molina." Voltaire se faisait des illusions sur la Chine et sur le genre humain ; et il est regrettable que Candide n'ait point abordé en Corée. Il y aurait vu que la religion des Lettrés était aussi intolérante que celle des Inquisiteurs⁹⁹⁵. »

Après avoir terminé sur cette dernière note qui s'oppose de manière radicale à l'administration modèle tant vantée par le père Jean-Baptiste Régis, Maurice Courant continue avec un chapitre statistique sur la population. Il offre des renseignements précis, basés sur les grandes enquêtes de recensement exécutées depuis 1866. On apprend ainsi que l'année de l'expédition française, la péninsule comptait 6 655 883 habitants et qu'en 1909 elle en compte 9 582 345 ainsi que 119 000 Japonais (89 Français dont 50 missionnaires en 1910⁹⁹⁶). Suivent des chapitres sur les poids et mesures, sur la langue (particularité de l'écriture, différence par rapport au chinois, rapprochement avec le japonais) et les religions (anciens cultes, confucianisme, bouddhisme), ainsi qu'un historique de 11 pages précisément construit, distribué en six paragraphes⁹⁹⁷, qui rappelle l'origine mythique du royaume, ses liens plus qu'étroits avec les nombreuses tribus du nord, les successions dynastiques, les relations aussi anciennes qu'orageuses avec la Chine et le Japon, ainsi que la lente promotion jusqu'aux arcanes du pouvoir de l'aristocratie des lettrés dont l'ascension commence dès l'avènement de la dynastie Koryō. L'auteur revient ici sur la conclusion donnée à la présentation du gouvernement :

« V. Le Korye (918-1392) – C'était la fin de l'ancienne Corée ; avec la dynastie de Sillâ antique et d'origine mystérieuse, disparurent et la vieille aristocratie et la hiérarchie indigène. La dynastie des Oâng d'origine populaire et septentrionale rompit avec les traditions du sud, accentua l'empreinte chinoise sur les institutions et les mœurs, copiant le système des examens, la hiérarchie des fonctionnaires, l'administration. La nouvelle société se distingua de l'ancienne par la domination des bonzes, par les rivalités des officiers militaires et civils, par la multiplication des esclaves, par la naissance d'une caste de noblesse administrative, par la formation d'une classe de lettrés confucianistes. [...]

« VI. Le Tchosen (1392-1910) [...] Le développement du pays se poursuivit sans graves secousses pendant deux cents ans. La noblesse confucianiste avait eu une part importante dans le changement de dynastie ; parmi les premiers rois, les plus grands [...] comprirent le pouvoir des lettrés nobles et surent les tenir en bride sans les mécontenter. [...] Les rois rétablissent les examens et les règles d'accès aux fonctions, s'entourent d'hommes sages, écoutent les avis des lettrés [...]. Avec le siècle suivant, les lettrés commencent de prendre une influence considérable ; réunis dans les écoles provinciales officielles, dans les temples ou collèges, ou autour de maîtres renommés, ils correspondent entre eux de ville en ville ; les lettrés du temple de Confucius à Séoul sont leurs porte-paroles naturels ;

995. *Ibid.*, p. 234-235.

996. Le lieutenant A. Verneret, dans ses « Notes sur la Corée » (1903), manuscrit des archives historiques du ministère des Armées, précise à la page 34 que les Français sont 120, y compris les missionnaires.

997. I. La Corée primitive jusqu'à 109 a. C. ; II. La domination chinoise (109 a. C.-314 p. C.) ; III. Les Trois royaumes (57 a. C.-668 p. C.) ; IV. L'Union (668-935) ; V. Le Korye (918-1392) ; VI. Le Tchōsen (1392-1910).

souvent de hauts fonctionnaires sont des leurs, expriment leurs sentiments⁹⁹⁸. »

La partie suivante, consacrée aux renseignements pratiques et principalement touristiques, est composée de neuf chapitres que présente une table des matières en introduction.

Le premier chapitre traite naturellement (c'est l'une des deux « portes » de la Corée) de Tchei-moulpo (*sic*) en deux temps (la ville de Jin-Sen pour les Japonais, que nous avons vu écrit ailleurs « Chemoulpo » ou encore « Tchémoulpo »). D'abord, en caractères d'imprimerie réduits, une liste d'informations générales sur les hôtels, le service des transports en barque depuis les navires, les banques, les consulats, les lieux de culte, le club pour les étrangers, la chambre de commerce, le service des poste-télégraphe-téléphone, les lignes maritimes et les chemins de fer. Ensuite, en caractères d'imprimerie plus épais, la description de la cité, en commençant par le chef-lieu de district, In tchhen (aujourd'hui Inch'ŏn), puis en continuant avec un rappel sur l'origine du port en 1883. Suit une mention des trois concessions étrangères, des éléments permettant de connaître mieux la population, le trafic maritime et l'histoire du lieu. Le deuxième chapitre décrit de manière précise le trajet par chemin de fer de Chemulp'o à Séoul (Keijō pour les Japonais, comme le note Maurice Courant), indiquant qu'il y a neuf trains par jour et qu'il faut entre 1 heure 11 et 1 heure 39 pour parvenir à la capitale.

Le troisième chapitre est l'un des plus longs. Il s'attache à présenter Séoul en trois temps, dont le premier n'est qu'une phrase brève rappelant l'origine du nom de la cité⁹⁹⁹ :

« En Corée, Syeoul (prononcer “Séoul”) signifie “la Capitale” ; nom administratif, Hân-Seng ou Hân-yâng ; en chinois, la ville est appelée Wangking ; en japonais, Wō-jō et Kei-jō¹⁰⁰⁰. »

La suite est, comme précédemment, composée d'une série de renseignements pratiques, notamment ceux que nous découvrons pour Chemulp'o, auxquels viennent s'ajouter des informations supplémentaires relatives aux tramways, aux journaux et aux rickshaws (système de transport importé par les Japonais et ressemblant à ce que nous appelons en français « pousse-pousse »). L'auteur consacre aussi quelques lignes aux curiosités, recommandant deux journées pour « avoir un aperçu de la capitale » et comptant à part les « excursions plus longues » vers la montagne Pukhan au nord. Il termine cette introduction par un historique assez développé et un exposé de la situation de la ville et de son climat, échappant par moments au caractère pragmatique du guide pour se laisser aller au « ciel radieux illuminé d'une lumière splendide et ambrée » de l'automne, avec ses « étroits vallons arrosés d'eau claire et tapissés de fleurs¹⁰⁰¹. »

La description de Séoul qui suit est méticuleusement ordonnée en cinq parties, chacune s'attachant à évoquer un quartier particulier de la capitale, que nous retrouverons dans de nombreux récits de voyage de l'époque¹⁰⁰². Après une présentation générale qui dessine les grandes lignes, on découvre ainsi :

— Le « Quartier du Sud-Ouest », avec le « Nouveau-Palais » (l'actuel palais Toksu, 덕수궁, 德壽

998. M. Courant, *Chine du Nord et de l'Ouest, Corée, le Transsibérien*, édition de 1911, p. 407, 410.

999. En étudiant plus particulièrement les sites présentés par M. Courant et les informations qu'il propose, nous pouvons facilement savoir qu'en plus de son excellente connaissance des lieux, il a consulté l'article d'Horace N. Allen : « Places of Interest in Seoul with History and Legends », *Korean Repository*, n° II, 1895, p. 127-133, 182-214.

1000. M. Courant, *op. cit.*, p. 419.

1001. *Ibid.*, p. 422-423.

1002. Notons également, sur les sites touristiques de la capitale coréenne, un autre article en anglais : Daniel L. Gifford, « Places of Interest in Korea: White Head Mt.; Kou Wul San; Diamond Mt.; Kiong-Chiu; Songdo; Kangwha », *Korean Repository*, n° II, 1895, p. 281-287.

宮)¹⁰⁰³, l'« Autel du Ciel », le « Consulat de France ».

— Le « Quartier Sud », depuis le « pied du mont Nâm-sân » (남산, 南山) et le « quartier japonais » jusqu'au « Pavillon de la cloche » (보신각) qui signale le « centre commercial », ses boutiques et ses bazars, ses « cours entourées de galeries divisées en échoppes », jouxtant une pagode de marbre et une stèle reposant sur une statue.

— Le « Quartier du Nord-Est et Environs », qui permet de considérer le « Vieux-Palais » dont « on peut avec autorisation spéciale visiter certaines parties »¹⁰⁰⁴, le « Temple des ancêtres » (종묘, 宗廟), le « Bureau d'Astrologie », l'« Autel de la reconnaissance », le « Temple de Confucius », une « bonzerie bouddhique », le « Tombeau de la reine, seconde épouse de Thâi-tcho, morte en 1396 », le « Temple du Dieu de la Guerre », ainsi que la campagne aux portes de la ville, avec ses tombeaux royaux.

— Le « Quartier du Nord-Ouest et Environs », où se trouve le « Palais » (le Kyöngbok kung [경복궁, 景福宮], construit en 1394, incendié en 1592, reconstruit en 1865, réinvesti en 1884 pour être de nouveau abandonné en 1896), le « Palais des Mûriers », l'« Autel des Dieux protecteurs de l'Agriculture » et la « citadelle de Peuk-hân » (Puk-an), promenade « très pittoresque » (que nous découvrons avec Georges Ducrocq), « facile à faire à cheval en une journée »¹⁰⁰⁵.

— Les « Excursions » à partir de la capitale : la citadelle de « Nâm-hân » (남한산성, 南漢山城)¹⁰⁰⁶ au sud-est, l'île de « Kâng-hoâ » que nous connaissons déjà bien, ainsi que deux itinéraires qui seront développés dans les cinquième et sixième chapitres – l'un vers « Sou-ouen » (Suwön, 수원, 水原)¹⁰⁰⁷ et l'autre vers « Kai-seng » (Kaesöng, en Corée du Nord, étape du premier voyage d'Émile Bourdaret)¹⁰⁰⁸.

Le chapitre III se termine sur ces propositions de découvertes et livre une carte de la ville et de ses environs « d'après un atlas coréen de 1861 » qui est une carte de géomancie dessinant de manière fort précise les liens orographiques entre les différentes élévations qui entourent la ville principale de l'empire. Cette illustration souligne l'importance des montagnes que décrivait Henri Zuber depuis le fleuve. On peut également ici mieux comprendre la réflexion de Pierre Loti considérant la capitale de la Corée enfermée au cœur de ses montagnes¹⁰⁰⁹.

Nous ne nous arrêterons pas sur les chapitres suivants qui, bien que fort détaillés, décrivent Pusan, le grand port du Sud (chap. IV), le trajet en train entre cette ville et la capitale (chap. V), celui entre Séoul et Uiju (義州) à la frontière chinoise (chap. VI)¹⁰¹⁰, les cités de Kunsan (群山), de Mokpo (木浦, chap. VII) et de Wönsan (chap. VIII), ainsi que les autres ports (chap. IX). Maurice Courant y reprend le schéma des chapitres qui précèdent. Il indique à l'aide de deux polices de caractères d'imprimerie les renseignements pratiques d'une part et les descriptions d'autre part, construites sur le modèle de celles que nous venons de considérer. Elles donnent de la province des impressions rejoignant le thème d'une « nature » double que nous suivons nous-même depuis quelques chapitres. Il s'agit de la campagne et de la montagne :

1003. Sur les divers palais de Séoul (dont trois principaux) que l'on découvre dans le guide comme dans la plupart des récits, cf. E. B. Adams, *Palaces of Seoul*, Séoul, Seoul International Publishing House, 1982 ; Yöl Hwa Dang Editorial Department, *Ancient Korean Palaces*, Séoul, Yl Hwa Dang, 1988.

1004. En fait deux palais : le Ch'angdök kung (창덕궁) et le Ch'angkyöng kung (창경궁).

1005. Cf. Oh Seung-Keung, « The Fortress of Puk-han », *Korean Review*, n° III, 1903, p. 444-451.

1006. M. Courant, *Chine du Nord et de l'Ouest, Corée, le Transsibérien*, édition de 1911, p. 447.

1007. Suwön, au sud de Séoul, capitale de la province du Kyöngki (*ibid.*, p. 463).

1008. *Ibid.*, p. 436.

1009. Pour cette carte, cf. l'annexe 15.

1010. M. Courant, *op. cit.*, p. 468.

« La vallée, très étroite, enserre côte à côte route, fleuve et railway. Les mamelonnements, élevés de 150 à 200 mèt., tapissés d'une herbe courte, laissent apparaître des saillis granitiques. Quelques paliers de riz et d'orge posent des bariolures vertes ou dorées sur la nudité du fond. L'intérêt du paysage est augmenté par le spectacle des villages indigènes, curieuses agglomérations de huttes basses et d'aspect préhistorique, rappelant les cases sénégalaises, et contrastant avec les modernes et propres baraques des maisons japonaises s'étendant dans le voisinage des stations. [...]

Le chemin de fer traverse des contrées relativement pauvres, désertiques, sans végétation, vastes espaces écorchés mettant à nu des calottes calcaires ou granitiques, fouillées, ridées. Ce sont des perspectives déjà vues, renouvelées depuis Tâi-kou et l'ascension de la chaîne centrale¹⁰¹¹. »

La contribution de Maurice Courant au guide Madrolle répond parfaitement aux règles du genre ainsi qu'aux besoins du moment. Elle offre de la péninsule une représentation aux images renouvelées, tendant vers l'ouverture, de laquelle le mystère et la profondeur ont disparu, même si le caractère « champêtre » des vallées fleuries ou encore l'aspect « préhistorique » de certains villages viennent contribuer à entretenir l'une des plus anciennes figures que nous avons retenues. Le guide, comme c'est encore le cas de nos jours dans certains ouvrages de ce type, présente un pays que l'on dirait vidé de ses habitants. On ne trouve guère de trace des Coréens dans ces pages. Elles ne mettent au premier rang que la connaissance de l'espace comme moyen de le dominer matériellement. Elles livrent ses différents réseaux d'utilisation, laissant dans les coulisses une population « invisible » qui correspond ainsi parfaitement à des appréciations ailleurs présentes (les foules calmes, lentes et silencieuses). C'est avant tout une Corée « modernisée » qui nous est offerte. Elle est devenue « touristique ». Elle a été mesurée, quantifiée, rendue rassurante, ajustée autant dans son histoire que dans sa géographie, soumise à l'esprit d'inventaire et de recensement qui est déjà celui des guides, mais qui va aussi être celui d'un bon nombre de récits de voyage de l'époque, particulièrement ceux qui évoquent un « tour d'Asie ». Nous sommes ainsi loin des premiers expérimentateurs. Le livre a pour but de répondre à la demande de ceux qui ne cherchent plus l'aventure « primitiviste » ou « ethnographique » ni la « profondeur ». Il s'adresse à ceux, « prospecteurs » et « managers » de la découverte du lointain, en quête d'une surface du monde plus rassurante, même s'ils la teignent par moment d'une atmosphère exotique reposant largement sur l'art des parallèles et des contrastes, ainsi que sur la permanence ou encore le renversement de certains des plus anciens stéréotypes. Ces pages, écrites avant 1904, s'inscrivent pourtant parfaitement dans une Corée devenue « nouvelle », car en voie de japonisation, nettoyée – comme le préciseront certains auteurs avec des métaphores on ne peut plus directes – de l'ancienne « crasse » chinoise. Nous sommes donc bien, à partir du début du siècle, en présence des thèmes d'une campagne qui n'a pas changé (côté positif du « Matin calme » et du « royaume ermite », du « bon sauvage » et du « sage oriental »), alors que les thèmes de la ville se sont considérablement transformés par l'intermédiaire de la corruption des classes dirigeantes et de la prise en main japonaise (côté négatif du « Matin calme » et du « royaume ermite »).

B – La Corée dans les récits de voyage en Extrême-Orient

L'existence même de ce guide répond à un besoin que reflète le nombre important de récits de voyage, qui de plus en plus vont consacrer un chapitre ou même plusieurs à la Corée, à partir de la fin du siècle. Elle est devenue une étape. Elle s'inscrit dans un cheminement asiatique où elle occupe une place à part, ni Chine ni Japon, entre l'une et l'autre sans être ni l'une ni l'autre. Nous reviendrons, avec Pierre Loti et Georges Ducrocq, sur cette position particulière déjà signalée, dans laquelle la péninsule se présente comme une sorte de « réserve indienne » offrant au voyageur l'image d'un Orient extrême ancien qui émergerait, dans la surprise, d'une longue période de sommeil.

1011. *Ibid.*, p. 431, 434.

Les ouvrages dont nous aimerions parler doivent être pris en compte, selon nous, pour l'originalité de leur caractère, d'un point de vue strictement synchronique. Contrairement à ceux qui sont entièrement consacrés à la péninsule, ils tentent par un effet de « perspective cavalière » de situer géographiquement, historiquement et culturellement le pays dans un ensemble régional plus ou moins large. Cette démarche les invite assez systématiquement à utiliser des parallèles et des comparaisons avec ce qui est alors souvent considéré comme le recto et le verso d'une même feuille : la Chine et le Japon.

De ces récits de voyage qui relatent de courts séjours en Corée, nous n'utiliserons qu'un nombre limité. Ils sont représentatifs d'un corpus plus large, mais recourant à quelques figures identiques. Nous avons décidé, en relation avec notre sujet et du fait qu'il ne s'agit pas d'ouvrages entièrement consacrés à la Corée, de ne pas les présenter individuellement, mais de chercher en eux les éléments orchestrant d'abord la première idée qu'ils présentent du pays, puis les représentations qu'ils donnent de la péninsule et de ses habitants.

Nous avons retenu *Portraits jaunes. Coréens, Japonais, Chinois*¹⁰¹² par l'abbé Lucien Vigneron, publié en 1896 ; « À travers la Corée »¹⁰¹³ de Marcel Monnier en 1900, que nous avons déjà cité ; *L'Orient lointain : Chine, Corée, Mongolie, Japon. Impressions et souvenirs de séjour et de tourisme*¹⁰¹⁴ de Jean-Jacques Matignon (1903) ; *Corée, Chine et Mandchourie. Les convoitises russes et japonaises*¹⁰¹⁵ de Georges Lynch (1904) ; *Empires et Empereurs*¹⁰¹⁶ de M^{gr} Péter Vay de Vaya et Luskod (1908) ; *Au Japon par Java, la Chine, la Corée. Nouvelles notes d'un touriste*¹⁰¹⁷ d'Eugène Brioux (1917) ; *Le Nouveau Japon*¹⁰¹⁸

1012. Suivi de *Scènes de la vie chinoise*, Tours, 1896.

1013. *La Géographie*, 1900, p. 35-49. « Infatigable globe-trotter », M. Monnier (1853-1918) s'est fait connaître par ses grands voyages intercontinentaux et par de véritables explorations. Il débarque en Corée en juin 1897. Il traverse le pays d'ouest en est, de Séoul à Wönsan. Un troisième tome était prévu à son *Tour d'Asie* (1899) ; annoncé sous le titre *L'Asie en diagonale. De Séoul à Bagdad*, il semble ne jamais avoir été édité.

1014. Paris, Stock et C^{ie}, 1903. Ce chapitre à déjà été publié en 1902 dans *La Lecture hebdomadaire*. Médecin major de l'artillerie de la 35^e division, Jean-Jacques Matignon réside en Extrême-Orient de 1894 à 1901, en qualité d'attaché à la légation de France à Pékin, où il passe tout le siège des légations en première ligne durant la révolte des Boxers, afin de secourir les blessés et de « faire le coup de main ». Il vient en Corée en 1897 pour un voyage d'information. Le docteur Matignon est l'auteur de *Superstition, crime et misère en Chine*, datant de 1903, ainsi que de *Dix ans au pays du Dragon*, 1910. Son *Orient lointain* comporte un chapitre de 54 pages intitulé « Au pays du calme matinal, souvenir d'une visite à Séoul en 1897 », accompagné de 23 photographies en rapport avec le texte et le plus souvent prises pendant le séjour de l'auteur. Nous donnons la liste de ces illustrations dans l'annexe 8.

1015. Traduit de l'anglais par Gilbert Giluncy, Paris, Dujarric et C^{ie}, 1904. Les trois premiers chapitres concernent la Corée : p. 11, « De Kobe jusqu'en Corée » ; p. 25, « La route de l'empire à travers la Corée » ; p. 45, « La terre du Matin calme ».

1016. Traduit de l'anglais par le marquis d'Avaray, Paris, Émile Paul, 1908. L'original, *Kelet csàzàrai és csàzàrsàgài*, fut publié à Budapest en 1906. Comte hongrois, grand érudit, l'auteur passe plusieurs mois à Séoul à partir de novembre 1902 et est mis en relation avec les milieux catholiques de l'époque, où les Français occupent encore une place importante. Son ouvrage comporte trois chapitres (VIII-X) sur la Corée : « La Corée des jours passés » ; « Séoul, capitale de la Corée » ; « L'empereur de Corée au Nouveau Palais ».

1017. Paris, Charles Delagrave, 1917, chap. IV, « La Corée ». E. Brioux (1858-1932), membre de l'Académie française, est un auteur à succès, maître du théâtre social à prétentions morales. Il est moins connu comme grand voyageur. Il rapporte au début du siècle plusieurs récits de ses séjours en Inde, en Indochine et au Japon.

1018. Chap. III, « En Corée ». A. Bellessort (1866-1942), écrivain, journaliste et professeur à la Sorbonne, est l'auteur de nombreux récits de voyage qui se veulent essais de sociologie et de psychologie étrangère. Envoyé par Brunetière, pour la *Revue des deux mondes*, étudier ce que l'on nomme alors « la révolte de l'Asie », il se passionne alors pour le Japon, qu'il visite en 1898, 1914 et 1920, et sur lequel il publie plusieurs livres : *Voyage au Japon. La société japonaise*, Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1902 ; *Les Journées et les nuits japonaises*, Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1906 ; *Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre*, Paris, Librairie académique

d'André Bellessort (1918) ; *Extrême-Asie (de Yokohama à Singapour)*¹⁰¹⁹ de Frédéric Joüon des Longrais (1927) ; *Visions d'Extrême-Orient. Corée, Chine, Indochine, Siam, Birmanie*¹⁰²⁰ de Robert Chauvelot (1928) ; *Pages africaines et asiatiques*¹⁰²¹ de Maurice Moncharville (1938).

Certains titres doivent encore être signalés, en dehors de ceux que nous utilisons directement : comte Claude-Emmanuel de Pimodan, *Promenades en Extrême-Orient (1895-1898). De Marseille à Yokohama, Japon, Formose, îles Pescadores, Tonkin, Yézo, Sibérie, Corée, Chine*¹⁰²² ; comte Jehan-Marie-Joseph-Côme de Marsay, *Une croisière en Extrême-Orient*¹⁰²³ ; Maurice de Périgny, *En courant le monde : Canada, États-Unis, Corée, Japon, Mexique*¹⁰²⁴ ; A. Maufroid, *De Java au Japon par l'Indo-Chine, la Chine et la Corée*¹⁰²⁵.

Ces titres s'échelonnent sur un spectre chronologique d'une trentaine d'années. Ils nous offrent un bon point de vue diachronique. Ils couvrent une courte période de l'histoire de la Corée, mais à des moments où la région connaît des évolutions considérables : la fin du pouvoir de la Chine sur la péninsule et l'indépendance à la fin des années 1890 ; la guerre russo-japonaise dans les premières années du siècle nouveau ; la colonisation japonaise à partir des années 1910. Il nous a semblé intéressant de considérer la façon dont les mêmes motifs étaient traités. Comment également les thèmes et les images pouvaient évoluer en quelques années. Car un autre intérêt apparaît ici pour l'ensemble de notre étude, dans le fait qu'il y a peu de livres uniquement consacrés au pays après 1905, et cela jusqu'à la guerre de Corée, dans les années 1950, comme si la fin du conflit russo-japonais avait également mis fin à la passion médiatique du début du siècle. N'étant plus indépendante, la Corée ne bénéficie plus ni des visites ni des publications qui, à partir de 1890 et jusqu'à 1905, en véhiculent chez nous des représentations particulières qui toucheront des auteurs comme Octave Mirbeau, Guillaume Apollinaire ou Paul Claudel. Ainsi, le seul moyen de connaître l'évolution de ces images de la vie quotidienne coréenne à partir de l'année du protectorat japonais, reste le recours à ces essais de voyages, publiés entre 1905 et 1938.

Perrin et C^{ie}, 1918. Cf. Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français : les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Seuil, 1993, p. 133.

1019. Paris, P. Roger, 1927.

1020. Paris, Berger-Levrault, 1928, chap. 1, « Au pays du Matin calme ». Membre du conseil supérieur des Colonies, Robert Chauvelot est professeur au Collège des sciences sociales de Paris, où il occupe la chaire d'ethnographie.

1021. Paris, A. Pedone, 1938. En fait, il s'agit du chapitre « En Corée » daté de 1929, composé de trois parties : « Avant et après l'annexion au Japon » ; « La capitale vivante, Séoul » ; « La capitale morte, Keishu ». Seules les deux dernières parties concernent le voyage, la première entrant plutôt dans la catégorie des considérations politiques que nous traiterons au chapitre VIII.

1022. Paris, Honoré Champion, 1900. Attaché militaire à la légation de France à Tokyo de 1896 à 1898, le commandant de Pimodan ne visite que des lieux déjà fréquentés longuement par d'autres.

1023. Le comte de Marsay affrète en 1899 un yacht londonien avec un groupe d'aristocrates français afin de partir en « excursion » en Asie orientale. Après les Philippines, Hong Kong, Fou-Tcheou et le Japon, ils arrivent à Séoul. Ils remontent vers Tien-Tsin puis gagnent Pékin. Le retour s'effectue par l'Indochine, Java et les Seychelles. Le comte de Marsay est un bon représentant du « tourisme d'escale ». Sa relation de voyage est destinée aux gens du monde.

1024. Paris, Librairie académique Perrin et C^{ie}, 1906. Le 12 décembre 1911, Maurice de Périgny donne également à la Société franco-japonaise une conférence, « Aux îles Riou Kiou et en Corée » (*Bulletin [annuaire] de la Société franco-japonaise de Paris*, n° XXV, mars 1912), tirée de ce livre dans lequel il retrace les impressions et les observations qu'il recueille pendant son voyage de 1903-1904 en Extrême-Orient et en Amérique du Nord.

1025. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1913. A. Maufroid est alors un « grand voyageur » qui, avant l'Extrême-Orient, s'est surtout intéressé à l'Amérique et à l'Inde. Il semble être le premier Français à pénétrer en Corée par le nord et en chemin de fer.

Dans un premier temps, ces textes se présentent pour la plupart d'entre eux comme des récits de découverte d'un espace singulier – l'Extrême-Orient – à une période particulière caractérisée par la fin des « vieilles souverainetés ». Comme le précise Lucien Vigneron en 1896, il est temps de fixer l'empreinte de « l'étrange passé de l'Asie », de cette « société antique et vermoulue » que lui-même souhaite « photographier¹⁰²⁶ », alors que l'on assiste à l'émergence d'un nouvel ordre qui semble poser « les questions les plus intéressantes de notre époque », si l'on veut en croire Georges Lynch en 1904¹⁰²⁷. En 1896, en 1904 comme en 1928, on retrouve donc les mêmes motivations chez les voyageurs, qui partent vers l'Orient le plus lointain afin de répondre à « des questions posées par ces peuples en rumeurs¹⁰²⁸ ». Mais alors que Charles Varrat et Charles Chaillé-Long souhaitaient faire œuvre d'ethnographes, que beaucoup d'autres comptent donner des mœurs de la Corée un portrait attentif et souvent précis les titres qui ici nous occupent s'inscrivent plus largement sur un axe comparatif synchronique (Chine, Corée, Japon) et diachronique (l'Extrême-Orient d'hier : le monde chinois ; l'Extrême-Orient de demain : le Japon). Maurice Moncharville, professeur honoraire de la faculté de droit de Strasbourg, tire profit de la date tardive de son séjour, en 1929 (publié en 1938), pour mieux présenter les contrastes que sa passion pour le modèle japonais de colonisation découvre. Le chapitre coréen de son « récit de voyage » est composé de deux parties : « La capitale vivante, Séoul » et « La capitale morte, Keishu » (Kaesŏng, aujourd'hui en Corée du Nord, déjà visitée par Émile Bourdaret). D'autre part, Séoul est alors partagée en deux types de quartiers qui reflètent à la fois l'Extrême-Orient ancien influencé par la Chine, ceinturé « de somptueux ombrages », et l'Extrême-Orient nouveau construit sur le modèle japonais, imposant une note de « claire jeunesse » :

« En ville anciens et nouveaux quartiers sont faciles à distinguer grâce à leur saisissant contraste. Dans les premiers les masses compactes de constructions coupées par une voirie fantaisiste et étroite voisinent avec des palais ceinturés de somptueux ombrages. Dans les seconds des avenues et des rues géométriquement régulières sont bordées ou terminées par des bâtiments d'allure occidentale qui jettent une note claire de jeunesse¹⁰²⁹. »

À la page suivante, le voyageur visite l'université mise en place par les Japonais, où tout « est vaste, aéré, propre, lumineux ». En revanche, l'ancienne « université » confucianiste (l'actuelle université Sŏnggyun'gwan, 慶熙大學) construite sur le modèle chinois, est présentée comme une « pauvre lilliputienne nécropole déserte. [...] L'atmosphère est chargée d'effluves du passé et les gardiens eux-mêmes semblent plus proches du monde des morts que de celui des vivants. C'est à peine si j'ose rompre le silence ».

La nouveauté que le Japon apporte à la « trop vieille Corée » projette cette dernière dans le domaine des souvenirs et des « clichés », véritables peintures d'un Orient ancien, ignoré et silencieux, auquel nous ont habitués les gravures et les estampes. Ainsi, la première description d'un panorama de l'ancienne capitale, Kaesŏng, semble plutôt décrire un tableau figé, composé sur un modèle inspiré des manières les plus classiques de la peinture chinoise de paysage. On peut en noter le caractère impressionniste fortement marqué :

« Des masses montagneuses, séduisantes de silhouette et surtout de tonalité, barrent l'horizon presque de tous côtés. Au loin l'une d'elles aligne une crête délicatement bleutée. Plus près, des croupes revêtues de sable rouge, ponctuées de pinèdes, resplendissent. Dans la plaine une petite rivière caillouteuse serpente nonchalamment. De nombreuses rizières jettent leur note vert tendre. Des tumulus funéraires, minuscules collines d'apparence, saillent en différents points. Des paysans

1026. Lucien Vigneron, *Portraits jaunes*, p. 7.

1027. Georges Lynch, *Corée, Chine et Mandchourie*, p. 11.

1028. R. Chauvelot, *Visions d'Extrême-Orient*, p. VII.

1029. *Ibid.*, p. 273.

coréens circulent à pas mesurés [...] ¹⁰³⁰ »

Dans un deuxième temps, un certain nombre de ces textes présentent en introduction un rapide aperçu de la Corée, la situant dans le contexte géopolitique extrême-oriental que nous venons de rappeler, tout en résumant les grandes tendances qui vont la transformer sous l'emprise japonaise. En 1900, Marcel Monnier perpétue la thématique d'une « terre étrange », toujours « jalousement fermée et ignorée du reste du monde » :

« Dans cet Extrême-Orient où s'agitent de si graves problèmes, où tant d'ambitions rivales guettent une agonie d'empire et l'ouverture de successions enviables, il est curieux de constater que l'un des lots, et non des moindres, à recueillir lors du partage éventuel, n'est guère connu que de nom. Cette terre étrange, la Corée, naguère jalousement fermée à l'étranger, est aujourd'hui encore presque ignorée du reste du monde ¹⁰³¹. »

On sent nettement une différence de perception entre les premières années du siècle et le changement qui intervient après la colonisation. Avec Jean-Jacques Matignon, en 1903, nous découvrons également une « petite Corée » qui reste encore « très peu connue, tranquille » et retirée dans sa douce torpeur ¹⁰³². On croirait lire Charles Varat ou Charles Chaillé-Long pénétrant un royaume encore très fermé. Georges Lynch, en 1904, va plus loin encore dans ce sens. Il insiste par deux fois sur la notion d'exploration. Pour lui, la Corée reste encore prise dans « l'obscurité de son isolement », loin du monde ouvert au tourisme que décrit pourtant la même année Maurice Courant dans la première version du chapitre coréen du guide Madrolle, mais aussi Émile Bourdaret. Georges Lynch présente des décors « délicieux », et surtout « une civilisation primitive mais qui reste aussi originale, développée et complexe », opposée à la morbidité chinoise. Quant aux Coréens, ils sont bienveillants et polis, hospitaliers, aimables et serviables ¹⁰³³. En 1908, M^{gr} Péter Vay de Vaya et Luskod va dans ce sens, mais en accentuant encore davantage le caractère obscur du pays. Il annonce dès le début de son premier chapitre coréen la particularité d'une terre et d'un peuple représentant l'envers de la civilisation occidentale, mais aussi, ce qui est notable, du reste de l'Extrême-Orient. Nous sommes, avec cet auteur, dans le domaine de l'imaginaire, du conte de fées et de la pure fiction que nous avons ailleurs évoquée :

« Le pays, les gens et la vie sont bizarres et totalement différents de ce que nous voyons et de ce que nous rencontrons dans toute autre partie du monde. Il n'y a rien de plus impressionnant pour un voyageur venant directement de quelque port de l'Occident que d'aborder en ce pays, le plus extrême du continent oriental. C'est comme s'il avait mis les pieds dans un monde à l'envers ; tout est à l'encontre de ce qu'il a été accoutumé de voir. Les faits et les idées sont opposés aux nôtres ; les choses matérielles et intellectuelles semblent être gouvernées par d'autres règles et d'autres lois naturelles. L'origine de la Corée se perd dans le domaine du mythe et du mystère ¹⁰³⁴. »

La Corée est bien ce « royaume au bois dormant » que l'on découvre chez Pierre Loti dès 1905. Pays « tranquille », comme chez Jean-Jacques Matignon, il sort très vite de l'ordinaire pour devenir « bizarre » et « totalement différent ». Finalement, la comparaison bascule complètement, et nous terminons cette première présentation avec « la contrée la plus extrême de l'Orient », devenue un « monde à l'envers » où les règles même de la nature et ses lois sont différentes. Empire « nouveau », c'est pour l'auteur « un monde inintelligible et mystérieux ».

1030. *Ibid.*, p. 280.

1031. M. Monnier, « À travers la Corée », p. 35.

1032. J.-J. Matignon, *L'Orient lointain*, p. 171-172.

1033. G. Lynch, *Corée, Chine et Mandchourie*, p. 12, 48.

1034. P. Vay de Vaya et Luskod, *Empires et Empereurs*, chap. VIII, « La Corée des jours passés », p. 169.

Avec la colonisation japonaise, on assiste à une remise en ordre certaine, comme le notera Claude Farrère. L'ancien « pays défendu », la « contrée interdite », la « presque île inconnue », ont changé, et la Corée maintenant accessible n'est plus teintée d'aucun mystère, comme le souligne en 1917 Eugène Brieux¹⁰³⁵. La tutelle japonaise a pris en main une péninsule qui n'était plus, avant son intervention, qu'« une grande personne retombée en enfance », thème que l'on rencontre souvent en 1904 chez Émile Bourdaret et que Georges Ducrocq décline de manière moins directe mais plus forte la même année, par une métaphore filée sur laquelle nous reviendrons, alors qu'il souhaite pourtant donner du pays une image positive¹⁰³⁶.

Dans un troisième temps, nous découvrons, avec ces textes, une Corée physique différente de ses deux grands voisins. Elle est perçue en fonction de l'époque, mais aussi de l'humeur des voyageurs. Nous sommes confrontés soit à une nature maîtrisée, soit aux élans encore sauvages de la terre, ce qui n'est pas sans rappeler les thèmes anciennement relevés dans leur dualité, que nous retrouvons tous deux conjugués chez Marcel Monnier :

« Placée, comme un trait d'union, entre le Céleste Empire et le Japon, qui se la disputèrent pendant des siècles, la Corée diffère absolument de l'un et de l'autre [*nous retrouverons ces deux idées dans l'épilogue que nous consacrerons à la Corée de la fin du xxe siècle*]. Elle nous offre ce spectacle inattendu d'une population longtemps obstinée dans un isolement farouche et qui, cependant, est la douceur même, pacifique, hospitalière, d'une race à la fois vigoureuse et inerte, d'une terre féconde où tout est misère.

« Dès les approches, la différence s'affirme entre la Chine affairée et la Corée indolente. Rien du mouvement des eaux chinoises. Le silence, la solitude dans un paysage aux lignes molles, insignifiant, d'aspect quelconque : îlots rocheux, bancs de sable, côte basse profondément échancrée, un arrière plan de collines nues où les terrains ocreux alternent avec les herbes grises. Pas un arbre. Telle apparaît de prime abord la péninsule coréenne, si montagneuse pourtant, couverte aux deux tiers par la forêt primitive¹⁰³⁷. »

Jean-Jacques Matignon abonde dans le même sens. Il réprime mal sa « surprise » devant des terres fertiles et richement cultivées, que ne laissaient en rien présager l'aridité des côtes¹⁰³⁸. Georges Lynch, qui arrive à Pusan dans « le plus étrange de tous les pays », remarque l'eau calme du port et les « jonques charmantes », sur un fond de paysage où les petites formes des Coréens passant et repassant évoquent des « fourmis blanches »¹⁰³⁹. Avec André Bellessort, on découvre ce que relèvera aussi Paul Claudel en 1924 : une comparaison des terres coréennes et japonaises. Pour le voyageur qui arrive à Pusan, le paysage est « tourmenté », les montagnes « se ramifient à perte de vue » et sont « déchirées de crevasses jaunes, hérissées de rocs noirs ». Le caractère sauvage de la campagne apparaît dans les couleurs des villages, identiques à celles du roc et de la terre¹⁰⁴⁰. Quant à Robert Chauvelot, il arrive à Pusan par un « matin calme où tout est calme », où « le paysage est immobile » et où les Coréens – comme le dira aussi Pierre Loti – ressemblent à des « fantômes » à cause de la largeur de leurs vêtements blancs et de la lenteur de leurs mouvements¹⁰⁴¹.

Enfin, il nous semble intéressant de rappeler la façon dont les voyageurs considèrent les Coréens.

1035. E. Brieux, *Au Japon par Java, la Chine, la Corée*, p. 119-120.

1036. R. Chauvelot, *Visions d'Extrême-Orient*, p. vii.

1037. M. Monnier, « À travers la Corée », p. 36.

1038. J.-J. Matignon, *L'Orient lointain*, p. 188.

1039. G. Lynch, *Corée, Chine et Mandchourie*, p. 25-26.

1040. A. Bellessort, *Le Nouveau Japon*, p. 223.

1041. R. Chauvelot, *Visions d'Extrême-Orient*, p. 1-2.

Lucien Vigneron pose très directement une question déjà datée qui intéresse pourtant encore de nombreux témoins : « Qu'est-ce que le Coréen ? » Il oppose à l'individu rude et grossier que laisserait imaginer le caractère trop fermé de l'ancien royaume, « un être docile et obéissant, hospitalier et à l'esprit droit, prodigue » en de nombreux cas, ce qui ne l'empêche pas d'être « rancunier »¹⁰⁴². Jean-Jacques Matignon profite de son arrivée à Chemulp'o pour signaler l'intérêt que présente ce port dans l'étude des divers types ethnographiques. Nous ne sommes pas loin de Charles Varat et d'Émile Bourdaret. Aux Chinois sales et malodorants, il oppose « les Coréens solides à la figure naïve et aux yeux bien bridés¹⁰⁴³ ». M^{gr} Péter Vay de Vaya et Luskod abonde dans ce sens, et montre des Coréens au « teint sain, grands et bien bâtis ». Il les dit « bien proportionnés et plus grands que les Japonais ». D'un autre côté, ils ont, comme chez Émile Bourdaret, « de l'esprit et de l'intelligence » (le « sage oriental ») malgré leur « manière de vivre primitive et archaïque » (le « bon sauvage »). Il suit une habitude de l'époque et les compare aux Italiens et aux Espagnols, qui, comme eux, aiment à vivre dans la rue¹⁰⁴⁴. En 1917, Eugène Brioux tente aussi une comparaison avec les Japonais – au profit de ces derniers – en s'attachant à présenter les attitudes les plus communes. Les femmes coréennes ont alors des allures de « paquets blancs sans formes et sans grâce » et évoquent celles de Marcel Monnier, ayant une « vague ressemblance avec un meuble couvert de sa housse ». Les hommes « paresseux » fument leur pipe sans rien faire d'autre. Par contraste, on remarque le Japonais affairé, et surtout l'élégance de la Japonaise, « nette », « effacée », « subtile » et « supérieure »¹⁰⁴⁵. Un an plus tard, André Bellessort revient sur la présentation de ce qu'il donne comme étant le Coréen type, qu'il déclare « supérieur au type japonais ». L'homme est selon lui plus grand et plus large d'épaules. « Les traits des Coréens sont aussi plus réguliers, les yeux plus fins et plus vifs. » Cela n'empêche pourtant pas le voyageur de noter que « le Coréen est fourbe et versatile » et qu'il y a encore en lui « un fond de sauvagerie »¹⁰⁴⁶. Frédéric Joüon des Longrais poursuit plus loin la description des types physiques par l'exposé d'une théorie selon laquelle on lie en Extrême-Orient le paysage à la face, le visage de la terre à celui de l'homme. Dans un premier temps, il décrit les Coréens avec « un air d'indifférence stupide et hébété, un regard éteint, une expression d'abrutissement intégral ». Puis, au cours de l'un de ses voyages à l'intérieur du pays, il prend un exemple qui lui permet de mieux faire comprendre combien la situation historique joue aussi sur le caractère des habitants :

« La Corée, terre des ermites ! Beaucoup de ces Coréens font figure, en effet, de tristes exilés, égarés dans la vie moderne, fourvoyés dans un cadre surprenant qui accentue encore leur expression ahurie. Combien ils gagnent à être vus dans cette terre de monastères qu'est le Kongo San, à l'est de la Corée, sorte d'Athos montagneux et rocailleux où se perchent d'étranges couvents bouddhiques, et où se nichent de curieuses grottes d'ermite ! La figure coréenne prend dans ce décor une expression de dignité ascétique tout à fait honorable. En ce cas placidité, tristesse, même atonie du regard lointain tourné vers les choses intérieures font tout à fait illusion. [...] Quoi qu'il en soit de leur apparence extérieure, tous ces Coréens, hommes et femmes, sont de très braves gens, très doux, très hospitaliers, naïfs, moins cependant qu'ils ne le paraissent. Ils découragent un peu la sympathie que leur innocente simplicité attire au premier abord, énervants trop souvent d'incompréhension et de lenteur d'esprit ; trop à l'écart des agitations qui aujourd'hui passionnent les races asiatiques, et intéressent pourtant directement leur pays.

« C'est une race profondément déprimée, sans spontanéité, ni gaieté, absorbée dans une vague recherche de ses idées ancestrales en déroute, passive à l'égard du maître, résignée, sans joie, à un

1042. L. Vigneron, *Portraits jaunes*, p. 20.

1043. J.-J. Matignon, *L'Orient lointain*, p. 177.

1044. P. Vay de Vaya et Luskod, *Empires et Empereurs*, p. 175, 217.

1045. E. Brioux, *Au Japon par Java, la Chine, la Corée*, p. 131.

1046. A. Bellessort, *Le Nouveau Japon*, p. 228, 237.

dur travail. Race accablée par on ne sait quel mystérieux fardeau, perpétuellement en deuil d'on ne sait quoi, toute vêtue de blanc (c'est la couleur de deuil en Chine), hommes, femmes, enfants pourquoi ? Les deuils étaient jadis si longuement portés en Corée que l'on jugea préférable de rester en deuil une fois pour toutes. C'est dans la logique triste de ce pays¹⁰⁴⁷. »

On note ici encore toute l'importance de la montagne, lieu de l'imaginaire et de l'imagination, où les Coréens « font illusion ». On note aussi, dans la dernière partie de cet extrait, une tristesse, un accablement qui évoquent la notion spécifiquement coréenne du *han*, cristallisation de la peine qui se manifeste par l'intériorisation d'une souffrance due à un manque – sur quoi nous reviendrons très largement en évoquant Georges Ducrocq dans le chapitre suivant. Ce dernier resitue la Corée et les Coréens en 1904, au sein d'une ruralité qui chez lui prédominera sur toutes ses autres tentatives de représentations du « Matin calme ».

5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images

Nous assistons à une multiplication du nombre des informateurs dans la catégorie des « récits de voyage », à la systématisation de leur présence sur le territoire, mais aussi à l'allongement de leur temps de séjour. De plus, nous notons qu'ils ne peuvent plus se satisfaire de la seule ville de Séoul. Elle reste pourtant le passage obligé de toute visite. Elle seule permet en effet un aperçu de la vie de la cour et concentre les multiples activités du pays. C'est la capitale et, en tant que telle, le cœur du vieux royaume tout autant que du jeune empire. C'est son présent et son avenir, opposés au passé que représente le milieu rural (particulièrement le côté montagnard), présenté de façon positive. De plus en plus, les voyageurs expriment le désir d'aller en province chercher une autre Corée, que « l'occidentalisation » progressive de Séoul (en fait sa « japonisation », soulignée à de très nombreuses reprises) fait reculer dans les régions les plus lointaines dans l'espace et dans le temps. Pour ceux qui effectuent un tour d'Orient, le passage par la Corée devient aussi une nécessité, permettant de comprendre mieux ce qui se passe en Asie du Nord-Est, comme s'ils abordaient l'un des nœuds de la géopolitique de la région. Nombreux sont ceux qui pensent trouver dans la péninsule la réponse à des questions diverses concernant l'histoire, l'anthropologie et l'art de la partie nord de l'Extrême-Orient.

En ce qui concerne les motivations de ces informateurs, nous voyons que, de plus en plus, ils choisissent d'eux-mêmes le voyage ou le séjour en Corée. Il s'agit alors bien souvent d'une quête « anthropologique » que nous avons évoquée en introduction à ce chapitre. Rares sont ceux qui sont confrontés au pays par des nécessités professionnelles les obligeant à écrire, comme l'étaient en leur temps les missionnaires et les militaires des expéditions punitives. Les voyageurs, même s'ils sont en poste, ont souvent des motivations correspondant à des recherches plus personnelles, qu'elles soient scientifiques, économiques ou liées à l'actualité. Mais cette curiosité nouvelle n'est pas exempte d'une volonté de conquête de type colonial, facilement observable dans bon nombre d'attitudes et de réflexions ethnocentriques.

Pour ce qui est de la réception, nous voyons aussi combien les choses sont différentes par rapport aux travaux des orientalistes ainsi que des premiers témoignages diffusés par les revues d'académies de géographie. Les récits de voyage sont désormais édités et diffusés par des maisons d'édition connues. Ils répondent au goût d'un public curieux d'exotisme, mais aussi intrigué par les affaires asiatiques. Nous avons désormais des colonies dans cette région du monde, et la Chine attire toujours, tout comme le Japon, très tôt introduit en France par les artistes les plus novateurs de leur temps. D'autre part, certains de ces textes sont d'abord diffusés par des revues, ce qui est le cas de ceux de Charles Varat, de Charles Chaillé-Long et de Jean de Pange. Ce sera aussi le cas des textes de Pierre Loti.

1047. F. Joüion des Longrais, *Extrême-Asie*, p. 67-69.

Les catégories de motifs, de thèmes et d'images ont évolué avec l'élargissement et l'approfondissement des possibilités de contact, et donc des connaissances. Le spectre des personnalités apportant leur témoignage est plus large. Du fait qu'ils visitent des lieux qui ont déjà été parcourus par d'autres avant eux, les « voyageurs écrivains » ont le souci de proposer un « regard personnel » sur l'espace. Aussi, en ce qui concerne les motifs (mais aussi les images), nous sommes témoins d'une recherche délibérée d'originalité. On ne peut plus se satisfaire des seuls éléments déjà connus : ils doivent être retravaillés pour répondre à cette nouvelle exigence.

Dans un premier temps, on assiste à une multiplication et à une spécialisation de ce que nous considérons comme des motifs. Notre précédent système de classement ne peut donc plus nous satisfaire. Un autre niveau doit être déterminé à ce stade, que nous allons tenter d'illustrer par des exemples rencontrés dans les chapitres précédents.

Nous pouvons ainsi observer des motifs généraux, comme les motifs humains. Ils se manifestent à la fois dans la description des foules et dans la présentation des particularités physiologiques et psychologiques des Coréens. À ce premier niveau s'en ajoute un autre, en grande partie basé sur des comparaisons avec les pays voisins. Il s'agit de motifs particuliers : des groupes de motifs qui sont développés par les auteurs sans déborder encore au niveau thématique. Ainsi, pour les foules (motif général humain n° 1), qui dégagent « une étrange impression », nous sommes confrontés aux « motifs particuliers » du silence, de la lenteur, de la nonchalance et de l'indolence, de la blancheur, qui sont maintenant traités comme l'étaient auparavant les simples motifs, tout juste découverts. Ainsi, de nombreuses descriptions vont prendre en charge ces motifs particuliers de manière très directe, spécialisant les représentations parallèlement à une plus grande ouverture de la péninsule. Pour les particularités physiques ou psychologiques (motif général humain n° 2), nous rencontrons le « teint fauve », le « développement harmonieux de la taille, du corps », la notion de « supériorité physique, la vivacité du regard, l'intelligence, l'élasticité des mouvements » ou de « la démarche », « la force ».

Si nous considérons un autre motif général, celui de l'espace, nous nous rendons compte qu'il s'organise toujours autour de trois possibilités :

- 1) L'espace urbain d'une capitale connue depuis une quinzaine d'années seulement.
- 2) L'espace montagnard encore fermé évoqué depuis plus longtemps, mais qui commence seulement à s'ouvrir.
- 3) L'espace rural agricole, qui fonctionne comme un « espace tampon », un « tiers espace » entre les deux premiers.

La ville (motif général spatial n° 1) est décrite à l'aide de motifs particuliers qui construisent des contrastes et des contrepoints : les « quartiers anciens » et les « nouveaux quartiers étrangers », les premiers « sales » ou « misérables », les seconds « propres » et « développés » ou bien encore occupés par des « palais à l'abandon », lesquels permettent d'évoquer l'état précaire du pays et surtout de son administration. La campagne (motif général spatial n° 3) propose les motifs nouveaux d'une « riche agriculture » et d'une « terre fertile ». Ils contrastent avec la « pauvreté extrême » des paysans et des villages. La montagne (motif général spatial n° 2), évoquant dans la plupart des cas le nord du pays, se caractérise en tant qu'ère nouvellement pénétré, par une multitude de descriptions précises et de motifs particuliers. C'est d'abord le prétexte à un « panorama majestueux et naturel » qui peut parfois tendre vers le « monstrueux ». On y découvre des « vallées ombreuses » où se nichent des « monastères millénaires ». La montagne est donnée comme la matrice, le « lieu d'origine » des Coréens, l'espace intime situé à la fois au plus près de leur vie spirituelle et culturelle (les temples), de leur loisirs (les sorties), de leurs richesses matérielles convoitées (les mines, le bois, etc.) et de leurs morts (les cimetières et les tombes isolées sont toujours sur une parcelle de terrain élevée). Ces régions au relief singulier, dont les montagnes de Diamant représentent pour un nombre important de nos auteurs le symbole le plus fort avec le mont Paektu, témoignent d'un « isole-

ment complet », d'une « mise à l'écart » qui apporte « bienfait » et « protection ». Ainsi de ces nouveaux motifs de l'« élévation », de la « profondeur inaccessible », de l'« enfoncement » et du « repli », lesquels permettent d'oublier les « vaines agitations humaines ». Mais la montagne, c'est aussi une autre déclinaison de la notion de « sauvagerie » à travers la présence ancestrale des tigres et autres « fauves ». C'est également une référence à la « spiritualité » à travers le bouddhisme chassé des villes par la dynastie Chosŏn et replié au cœur de monastères, eux-mêmes nichés aux creux les plus enfouis des vallées lointaines et difficilement accessibles. Le bouddhisme et ses formes artistiques les plus accomplies, de nombreux auteurs viennent les opposer au confucianisme dévoyé des fonctionnaires et des villes.

À ce niveau se mettent en place de nouvelles catégories de motifs. Elles permettent de considérer une fois de plus une Corée double, humainement, spatialement et temporellement. Il y a donc la Corée des ports, de la capitale, des palais et des foules nonchalantes, la Corée d'un présent difficile, mais il y a aussi la Corée des campagnes riches et surtout de la montagne, des temples et des ermites, atmosphère magique et souvent « romantique », symboles d'un passé ancien et glorieux.

Nous voici donc en présence de motifs développés sur deux niveaux. À leur tour, les thèmes vont apparaître, dans un deuxième temps, sous un autre aspect, plus élaboré que ce qu'ils étaient jusqu'à présent. Les motifs humains particuliers de la foule entretiennent d'une part les thèmes de la paresse négative (le désœuvrement), de la paresse festive (l'insouciance joyeuse) et de la mort ou encore de la fin, alors que les motifs humains particuliers des individus développent les thèmes du corps naturel (qui va même jusqu'au sauvage), de l'harmonie, de l'intelligence même. Ces deux groupes de thèmes humains rejoignent également les thèmes que construisent les motifs spatiaux, c'est-à-dire les thèmes mettant en scène des espaces impliquant des rythmes différents, et plus particulièrement des temporalités autres. Les récits conjuguent ainsi deux thèmes spatiaux qui dérivent des catégories de motifs que nous avons définies :

1) Une Corée qui se veut dans le monde et donc dans la modernité, faisant évoluer sa capitale (même si elle reste pour beaucoup un grand village) et la reliant par chemin de fer au reste des réseaux de communication.

2) Une Corée qui se maintient hors du monde moderne, prise dans une thématique d'ensemble impliquant la notion de terre primitive ou originelle, à la fois au niveau de son orographie, de sa spiritualité et de sa sauvagerie. Nous retrouverons ces thèmes dans l'épilogue de notre étude, lorsque nous aborderons la présentation des deux Corées actuelles, celle du Nord et celle du Sud.

Dans un troisième temps, celui des images, nous assistons aussi à la rencontre des représentations anciennes, déjà définies, et des images nouvelles que génèrent les motifs et les thèmes que nous venons de citer à travers quelques exemples. Ainsi, nous sommes en présence de deux figurations fortes, souvent mises en scène, qui prennent avec le temps valeur de symboles. Il s'agit du pays du Matin calme et du royaume ermite. Comment les conjuguer avec les représentations que nous avons auparavant déterminées, celle de l'homme naturel et celle du sage oriental, à une époque où la péninsule n'était abordée qu'à distance et où les images touchaient surtout les êtres ? Nous pensons pouvoir trouver des filiations.

Le Matin calme (rappelons que l'expression provient d'une traduction approximative, le nom *Chosŏn* [朝鮮] signifiant « pays du matin clair [ou] frais »), dont on doit avant tout relever le caractère « poétique » de l'image produite et son aspect principalement positif, fait suite, au sein des récits que nous venons de considérer, aux anciennes représentations du « bon sauvage », ou « homme naturel ». L'image est généralement positive lorsqu'elle s'attache à rendre les atmosphères rurales et montagnardes. C'est alors une Corée simple, vivant au cœur d'une nature parfaitement cultivée et de son rythme particulier. C'est aussi le paysan solitaire ou encore le village perdu dans les creux profonds des collines. Les adjectifs principalement utilisés mettent en avant les rizières bien irriguées, les vallées ombreuses et les forêts sans limites. Le tout est « prodigieux », « superbe », « charmant », « étrange », « vigoureux », « inoubliable », « admirable », « riche », « délicieux », « favorisé », « mystérieux », « supérieur », « fécond », même

s'il est par moment « immobile », « primitif » et « archaïque ». Les villages sont « pittoresques » dans la fraîcheur printanière au cœur de « riches variétés d'arbres », « la solitude des montagnes » est « douce », et « les tigres en sont les maîtres ». Les Coréens sont « bons » et « intelligents », « hospitaliers », « semblables à la nature qui les entoure », « bienveillants », « polis » et « aimables », « solides » aussi, avec un « fond de sauvagerie ».

L'image est en revanche négative lorsqu'elle considère le milieu urbain, où le « calme » et la « tranquillité » font place à la « nonchalance », à l'« indolence », au « silence » et souvent à l'« immobilisme ». La capitale est ainsi « lamentable », « sale », « délabrée » et « misérable ». Les Coréens forment alors un « peuple bon-enfant », ils sont « puérils d'âme », « simples » et « naïfs », « superstitieux » avec leurs « croyances barbares », leurs « fêtes sanglantes », leur « imagination naïve » qui fait du pays une terre « retombée en enfance », habitée par des êtres « misérables » et « résignés ». L'ensemble de l'image dénote un décalage évident entre la Corée et le reste de la scène extrême-orientale en mouvement, où elle joue un rôle clé tout autant que passif.

Le royaume ermite perpétue les représentations précédentes du « sage oriental ». L'image est positive, de la même façon, lorsqu'elle traite des moines et ermites vivant dans les creux reculés de certaines montagnes. Elle dévoile alors une Corée cultivée et protectrice des arts. Il s'agit bien d'une Corée fermée, mais conservant les traditions les plus nobles. Ainsi, nous sommes confrontés au « peuple paisible et poète » de « ce doux pays » où les « moines artistes », à l'évidente « supériorité intellectuelle », établissent leur retraite dans des « splendeurs naturelles » comme celles des régions du Nord, dont les légendes racontent les destinées des grands hommes de la péninsule, « gardiens des arts reçus ». Pêle-mêle, on croise les divers aspects d'un « royaume ermite » vivant « à l'écart des courants de la civilisation », depuis l'île de Cheju et son « sol sacré », plongée dans un « isolement complet », jusqu'aux monastères des montagnes de Diamant, où l'atmosphère érémitique « fait oublier les vaines agitations humaines ». Les temples sont « millénaires », les ruines « glorieuses » et les légendes « merveilleuses », témoignant d'un certain « épanouissement culturel et social » au sein d'une « superbe et inspiratrice nature ».

L'aspect négatif de cette image est ici aussi lié à la ville. La capitale est « repliée sur elle-même », « engourdie dans un sommeil séculaire », « abandonnée à la poussière des siècles », derrière « des digues infranchissables aux idées ». Cette « magnifique proie » que représente alors la Corée est entre les mains des fonctionnaires « corrompus » et « inefficaces », « frelons bourdonnant » autour du pouvoir. Les nobles « tyranniques » pillent les biens du peuple, obéissent à « un confucianisme étroit et desséchant » qui symbolise pour beaucoup de voyageurs « l'esprit affaibli du vieil empire » aux « immuables traditions ». L'image, considérée dans sa totalité, montre ici encore une différence importante par rapport à un Extrême-Orient que commencent à façonner le progrès et l'occidentalisation.

Parallèlement à ces deux images importantes, nous en notons une troisième qui leur est liée de manière indirecte. Il s'agit de l'image du « voile », laquelle fonctionne dans les deux sens. Charles Varat note que « si l'on se donne la peine de soulever les voiles, que de curieuses observations s'offrent aussitôt au voyageur » qui vient en Corée. Émile Bourdaret précise que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, « la terre de la "Fraîcheur matinale", comme la Walkyrie, dormait d'un sommeil léthargique, enveloppée d'un voile tissé de légendes merveilleuses ». Plus loin, il souhaite que les gens du peuple « arrachent de leurs yeux, au plus tôt, ce bandeau qui depuis trop longtemps les isole du reste de l'univers ». Il continue en évoquant un pays que « voilait jadis un épais mystère ». Cette rapide mention du voile qui cachait la Corée aux regards étrangers et empêche toujours le peuple coréen de voir en face la réalité du début du siècle, associe la péninsule à une image « orientale » plus traditionnelle, tout comme celle de la « féminisation ».

Pour terminer ce chapitre, il nous semble utile de revenir justement à l'image orientale qui est donnée ici de la Corée. En fait, on constate très largement que le pays, qui semble correspondre en partie aux anciennes visions de l'Orient – au sein desquelles se combinaient des représentations négatives (cruauté, sauvagerie, immobilisme, superstitions, etc.) et positives (luxue, spiritualité, sagesse, ancienneté, etc.)

–, est aussi, dans la plupart des témoignages, détaché des autres nations de la région malgré les influences anciennes et les nouveaux enjeux diplomatiques. La Corée, espace seuil entre les deux grandes cultures chinoise et japonaise, est à la fois rapprochée et éloignée de l'Asie. Les coutumes, les paysages, les gens sont bien souvent considérés en dehors des courants orientaux classiques – idée que l'on va retrouver chez Pierre Loti et Georges Ducrocq, avec lesquels nous continuons cette étude. Ce que la plupart des voyageurs apprécient en Corée, c'est ce qu'ils souhaitent y trouver avant même de l'avoir abordée : un pays extrême-oriental différent de la Chine trop vieille et trop vaste (trop agitée aussi et trop dangereuse) et du Japon trop jeune et trop isolé (également dangereux sous certains aspects). Ils recherchent ainsi dans la Corée ce qu'ils pensent être un seuil à la fois à l'un et à l'autre de ces deux pays, tout en proposant une autre direction, laquelle semble souvent plus proche d'une origine européenne. Ils recherchent en elle une autre forme d'exotisme, une sorte d'Asie du Nord-Est en réduction qui serait loin de l'Orient, une sorte de réserve pouvant donner à voir – c'est le cas des montagnes de Diamant – une vie différente dans le temps et dans l'espace¹⁰⁴⁸. Une terre qui puisse à la fois évoquer l'Orient le plus lointain et l'Europe la plus ancienne. C'est alors la Corée de Charles Varat, plus proche de la Suisse que de la Chine. Un lointain familier, un *ailleurs* dans l'*ailleurs*. Un Orient *doublement extrême*.

1048. Ce type d'espace existe toujours en Corée du Sud aujourd'hui. C'est le cas du village de Chöngak-dong, au pied du massif des mont Ch'iri, où chacun vit encore comme au siècle dernier (costume, travail, fonction, habitat, etc.). Voir à ce titre, dans l'épilogue de notre étude, Jean-Claude et Roland Michaud, *Corée de Jade*, Paris, éditions du Chêne/Hachette, 1981.

CHAPITRE VII – Le xx^e siècle : Pierre Loti et le « royaume ermite », Georges Ducrocq et le « pays du Matin calme »

« Le développement du récit de voyage au XIX^e siècle ne se déroule plus parallèlement à l'historiographie et à la cosmographie, mais à la littérature, du journal intime au roman. Le genre du récit de voyage apparaît comme une forme particulière de l'autobiographie et participe de son statut ambivalent, entre discours de soi, confession, observation et fictionnalisation de la réalité¹⁰⁴⁹. »

Bien qu'ils soient du nombre des voyageurs que nous venons de prendre en considération, nous avons décidé de consacrer un chapitre particulier à Pierre Loti et Georges Ducrocq. Cela nous semble pleinement justifié par l'originalité de leur expérience et par la qualité du récit qu'ils en donnent, malgré le temps très court de leur séjour, en 1901, dans la capitale coréenne¹⁰⁵⁰. Le premier ne reste effectivement que trois jours à Séoul, au mois de juin, le second n'y passe qu'une partie du mois de décembre. L'un s'attache principalement à rechercher dans l'érémitisme les reflets d'une terre et d'une culture immobiles et finissantes, qui correspondent à ses cinquante et un ans et à une problématique personnelle plongeant ailleurs ses racines. L'autre tente au contraire, de toute la vivacité de ses vingt-quatre ans, de donner vie à la moindre parcelle de « calme », recherchant dans la simplicité des activités les plus quotidiennes une identité coréenne qu'il tente de construire puis de restituer fidèlement. On ne peut cependant que noter chez tous deux une grande attention portée à la restitution minutieuse et originale d'une expérience vécue intimement, au sein d'un espace par lequel ils tentent surtout de pénétrer une autre époque, et plus particulièrement une autre manière de rythmer le temps d'une « modernité » au sein de laquelle ils s'inscrivent tous deux avec passion.

Dans la partie de son étude qu'il intitule « Le voyageur et son équation personnelle », Daniel-Henri Pageaux présente ainsi ces fortes personnalités :

« Au fur et à mesure qu'on avance dans le XIX^e siècle, la quête de l'exotisme, dans l'espace et dans le

1049. F. Wolfzettel, *Le Désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986, p. 10, cité par A. Pasquali, *Le Tour des horizons*, p. 92 (p. 147 pour la traduction).

1050. Les relations entre les deux pays sont alors en bonne voie, malgré quelques contentieux financiers. La France, nous l'avons vu, a 14 conseillers et techniciens en poste en Corée dans le cadre d'un service de « coopération ». L'année précédente, la péninsule s'est exposée à Paris sur le Champ-de-Mars. C'est en 1901 qu'est nommé un ambassadeur coréen à Paris, Kim Man-su, qui arrive le 15 juillet et présente ses lettres de créance le jour suivant (*The Korea Review*, n° I/7, juillet 1901, p. 312).

temps, assure la promotion multiforme d'un autre "pittoresque" tandis que s'écrivent les derniers émois du voyageur solitaire (il l'est de moins en moins, il le sait et s'en lamente !) [...]. C'est l'époque où il proclame sa propension, sinon sa volonté de se confesser, de s'abandonner, d'aller se fondre dans l'ailleurs pour retrouver la puissance du verbe et du rêve, attaquée de toutes parts par les forces de l'éphémère ou de l'ordre absolu [...] ¹⁰⁵¹ »

Nous retrouvons ici la démarche de Pierre Loti, mais aussi celle de Georges Ducrocq. Ils construisent tous deux un autre « pittoresque » coréen. Leurs textes ne rentrent effectivement pas dans la catégorie plus classique des récits de voyage en Corée que nous avons examinés précédemment, car on y sent un travail de refonte et de réécriture des motifs et des thèmes, lequel correspond justement à une entreprise de redécouverte de la puissance du verbe et du rêve. Ils vont l'un et l'autre cristalliser chacune des deux images maîtresses que nous avons vu apparaître dans les dernières années du XIX^e siècle : celle du royaume ermite pour Pierre Loti et celle du pays du Matin calme pour Georges Ducrocq.

Malgré leurs différences de présentation (le récit de Pierre Loti n'est qu'un court chapitre au sein d'un « roman » alors que celui de Georges Ducrocq est un ouvrage entièrement consacré au pays, composé de chapitres brefs et de photographies), de structure (Pierre Loti suit, en apparence, le modèle du journal en présentant chronologiquement son séjour alors que Georges Ducrocq n'obéit à aucune chronologie) et d'implication (Pierre Loti se met en avant principalement là où Georges Ducrocq reste très discret sur sa personne et laisse croire qu'il tente autant que possible de s'effacer), on ne peut que rapprocher ces deux récits, car ils concentrent l'intégralité des représentations passées et contemporaines dans une restitution « minimaliste » (voir à ce titre la brièveté des chapitres et des paragraphes) où l'on note plus qu'ailleurs un respect sincère pour un pays et des hommes que l'un et l'autre interrogent.

Ces deux textes témoignent également d'une mise en scène savamment construite. Elle est élaborée, par l'un comme par l'autre auteur, autour de sa propre personne, dans un phénomène de « théâtralisation » (l'agir) que nous évoquions en introduction à notre thèse et que nous reprenions en ouvrant le sixième chapitre ¹⁰⁵². Mais au-delà de l'organisation théâtrale de leurs découvertes, il est un autre niveau, celui de l'écriture (le dire), qui nous place en face d'une « étrange confession », celle qui recoupe ce que nous entendons par « fictionnalisation » et nous permet de saisir les démarches de Pierre Loti et de Georges Ducrocq :

« Le voyageur recompose un fragment d'autobiographie, un texte étrange où se mélangent observation et imagination, où le "je" qui écrit qu'il voyage côtoie l'autre qui s'agit, qui s'est agité, où le moi intime alterne avec l'espace parcouru, décrit. Le voyageur doit se faire revivre, retrouver une suite de moments dans leur vérité et ne pas totalement oublier l'unité du voyage. Mais il est sûr que l'écriture du voyage n'ignore rien de certains privilèges de la fiction : il y a des anticipations, des prolepses, des retours en arrière, analepses, et plus encore des ellipses : le voyageur ne dit pas tout. Au lecteur de deviner, entre les lignes et les haltes, les raisons d'un silence, d'une accélération faite sur un épisode, d'un enthousiasme qui finit par ne plus trouver ses mots, d'un dégoût qui préfère le silence ¹⁰⁵³. Écriture passionnée, toujours subjective, la confession de voyage est aussi un témoignage

1051. D.-H. Pageaux, *La Littérature générale et comparée*, p. 33-34.

1052. Cette théâtralisation est plus classique chez C. Varat et certains autres, sous couvert d'une enquête anthropologique. Chez H. Frandin, elle est trop évidente et se met à jour de manière extrême, frôlant bien des fois la caricature.

1053. A. Fabre, dans un article consacré à P. Loti en Corée (« Pierre Loti en Corée », *Culture coréenne*, n° 17, avril 1989, p. 18-19 – travail repris avec de légères modifications de style dans *Loti – Écrire des textes*, articles réunis par Jean Loubatières, Sapere [Aude], 1989), pose justement une question relative à ce qu'il considère comme étant un silence : « Qui était cette impératrice poignardée ? Qui brandissait le couteau ? À qui étaient ces mains trempées de sang ? [Cette dernière mention n'est pas dans le texte de P. Loti.] Silence. Rien qu'une description somme

sur la sensibilité d'un individu, voire d'une génération ou d'une époque¹⁰⁵⁴. »

Il y a de la confusion dans l'une et l'autre de ces deux écritures en effet, et l'auteur de *Madame Chrysanthème* peut en être un exemple parfait tout comme Georges Ducrocq, lequel se place pourtant et pour de multiples raisons à un niveau autre. Pierre Loti a confessé un jour ne pouvoir lire rien d'autre que lui-même. De la même manière, nous pouvons noter dans chacun de ses récits ou de ses romans qu'il n'écrit rien d'autre que « lui ». Si ses textes semblent ainsi construits autour d'une question ou d'un ensemble de questions relatives à l'*autre*, ils touchent plus profondément des problématiques qui sont celles de l'auteur. L'écriture – qui tente le plus souvent chez lui d'exorciser les angoisses provoquées par la nostalgie d'une origine perdue, du temps qui passe ou encore de l'impossibilité d'être à la fois ici et là-bas – recompose à partir du journal un ensemble organisé de faits, au centre desquels le narrateur s'isole : il y est le plus souvent seul avec l'*autre* alors que le journal nous le montre la plupart du temps accompagné de collègues. Cette confession que permet l'écriture du voyage, nous la rencontrons aussi chez Georges Ducrocq en Corée à travers le choix de la brièveté et le nombre de ses chapitres. Ces derniers construisent les facettes de son admiration et plus encore de son attachement à une « pauvreté » et une « douceur » poétisées, qu'il nourrit d'esquisses brèves servies par un style qui se veut vif et coloré (là où Pierre Loti, au contraire, décolore au maximum, ce qui est l'une des techniques de « son » exotisme). Le premier élabore un tableau de lui-même avec pour décor le Séoul bien défini de l'année 1901, structuré autour des quatre espaces scéniques de référence qu'il pratique en tout autre lieu : la rue, la cour impériale, les espaces sacrés abandonnés et la campagne. Le second propose une structure en « paravent » (chaque chapitre s'ouvre sur une photographie) aux nombreux panneaux, dont aucun ne le représente lui-même, mais dont l'ensemble ne sert finalement qu'à l'exposition de sa sensibilité (poétique, ethnologique, patriotique, etc.).

Rien de tout cela chez leurs contemporains que nous avons essayé de suivre au chapitre précédent. Car si l'on trouve chez Angus Hamilton (qui n'est pas français) une conclusion très personnelle, ses références reposent sur des récits et des descriptions qui laissent plutôt penser à une écriture journalistique ou anthropologique. Chez Hippolyte Frandin, le texte met en avant l'auteur, à la manière de Pierre Loti, mais pour servir des intentions fort différentes, où l'anecdote est reine et le comique de salon trop souvent recherché. Intentions qui empêchent tout réel « travail littéraire » d'intériorisation. Il en va autrement pour Pierre Loti et Georges Ducrocq. Le premier est effectivement romancier, le second se veut poète. Nous ne sommes pourtant en présence ni d'un roman ni d'un recueil de poèmes. Nous pouvons cependant noter combien chacun a emprunté au genre qui est ailleurs le sien, à la fois dans la manière de recevoir le monde et de s'y percevoir, mais aussi d'en écrire les plis en s'y inscrivant.

1 – Pierre Loti et le « royaume ermite »

A – Les origines du séjour, la formation et la structure du récit

Pierre Loti ! Pour beaucoup, le jeu des cartes géographiques attachées à ce nom – tout comme l'on

toute assez fade. [...] Apparemment, Loti a préféré à la vérité la cueillette des fraises. La vérité, pourtant, il devait la connaître, il ne pouvait pas ne pas la connaître et si “deux bonshommes en robe de mousseline blanche et en petit haut de forme de crin noir” lui ont fait visiter les lieux du crime, c'est à dessein, probablement avec l'espoir secret qu'un écrivain de renom défendrait leur patrie et n'hésiterait pas à faire connaître les crimes atroces que l'on commettait pour la détruire. Alors pourquoi ce mutisme de Loti ? [...] Quelle a été sa loi du silence ? Ses amours japonaises ont-elles été plus fortes que le corps ensanglanté d'une reine coréenne ? »

1054. D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 35-36.

parlerait pour d'autres de « cartes de visites » – semble avoir été déjà arrêté à quelques grandes cultures (Turquie, Japon, Chine, Océanie, etc.), quelquefois ponctuées par des « portulans » de terres plus discrètes, ailleurs moins célébrées, des bourgades insolites, des ports aujourd'hui ensablés ou métamorphosés, ce que dévoile la publication, il y a quelques années, de l'ensemble des récits de voyages de l'auteur¹⁰⁵⁵. Pourtant, à bien y regarder, il reste des escales oubliées, des côtes négligées auprès desquelles nulle lecture critique ne cabote plus guère.

Ainsi, échoué en quelque encoignure discrète de l'atlas intime de Pierre Loti, le bref séjour en Corée, intermédiaire « exotique » au Japon de *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* (1905)¹⁰⁵⁶, n'a jusqu'à aujourd'hui soulevé qu'un trop faible intérêt : celui de coréanologues n'ayant que rarement emprunté les sentes de l'œuvre¹⁰⁵⁷, celui aussi d'amateurs éclairés de l'écrivain, guère familiers des rythmes intimes et des rimes passées du « pays des matins clairs et frais »¹⁰⁵⁸. Du côté des rééditions, l'anthologie que nous venons de signaler ne cite ni n'accorde la moindre place aux lignes coréennes. Ainsi, à l'image timide et modeste du pavillon de noble facture que l'empire péninsulaire présente lors de l'Exposition universelle de 1900, sur le Champ-de-Mars, la promenade de Pierre Loti dans Séoul reste encore, pour beaucoup, perdue au-delà des rivages ultimes de sa cartographie intime.

Les circonstances qui mènent Pierre Loti en Corée sont, comme bien souvent, indépendantes de sa volonté¹⁰⁵⁹. Reprenons-les. Elles nous permettent de faire la différence avec Georges Ducrocq, lequel vient par la Sibérie (par le nord donc, et au début de l'hiver) au sein d'un petit groupe de voyageurs animés par des intentions fort différentes. Embarqué le 2 août 1900 en qualité d'aide de camp du vice-amiral Édouard Pottier sur le *Redoutable*, Julien Viaud (alias Pierre Loti) arrive avec l'escadre française d'Extrême-Orient dans la rade de Takou, face à la Chine, le 24 septembre. Découvrant Pékin le 18 octobre, deux mois après les 55 jours qui ont vu le siège des légations, il en repart le 30 à destination de Nagasaki, port d'hivernage de l'escadre. Il y retrouve quelques-unes de ses anciennes relations féminines de 1881, lesquelles sont les inspiratrices de *Madame Chrysanthème*¹⁰⁶⁰. Il reste au Japon jusqu'au 31 mars 1901,

1055. P. Loti, *Voyages (1872-1913)* Cet ensemble ne contient pas le texte du bref séjour à Séoul, qui n'est en fait que le chapitre d'un ouvrage considéré plutôt comme un roman.

1056. Paris, Calmann-Lévy, 1905, chap. XL, « À Séoul » : « Dans la rue », p. 207-219 ; « À la Cour », p. 220-234. Le récit a paru en feuilletons dans *La Revue des deux mondes* sous le titre « Escales au Japon » : 15 décembre 1904, p. 721-748 ; 1^{er} janvier 1905, p. 5-118 ; 15 janvier 1905, p. 349-578 ; 1^{er} février 1905, p. 552-573 (réédition : Paris, Pondichéry, Kailash, coll. « Les exotiques », 1994). A. Quella-Villéger résume très bien, dans sa biographie de P. Loti (*Pierre Loti l'incompris*, p. 119), la place de ce récit dans l'œuvre de l'écrivain : « Nagasaki reverra en 1900 notre capitaine de frégate, débarquant du Redoutable. Au vrai, il fera là trois séjours : du 8 décembre 1900 au 1^{er} avril 1901, du 1^{er} au 7 septembre 1901, du 10 au 30 octobre 1901. De quoi donner à *Madame Chrysanthème* une sorte d'épilogue avec *La Troisième jeunesse de Madame Prune* (1905). Ce ne sera pas le *Fantôme d'Orient d'Azizyadé*, loin de là ! Un badinage plus qu'un roman, décousu, léger, sensible, parfois triste, dont le premier titre, *Escales au Japon*, donne bien la coloration itinérante, à cause du voyage côtier effectué du 8 septembre au 9 octobre 1901, de Nagasaki à Yokohama. Loti retrouve la propriétaire de son logement de 1885, Madame Prune (Oumé-San ; en réalité Kaka-San), son ex-«belle-mère», Madame Renoncule, et il renoue ses amitiés passées. Le souci des convenances de la part de sa famille japonaise évitera de lui faire rencontrer Madame Chrysanthème, mariée depuis à un Monsieur Pinson, fabricant de lanternes en gros. »

1057. Noter toutefois l'étude d'A. Fabre précédemment évoquée.

1058. Par exemple Fumaoka Suetoshi, *Pierre Loti et l'Extrême-Orient. Du journal à l'œuvre*, Tokyo, librairie-éditions France-Toscho, 1988, préface d'A. Quella-Villéger et Gérard Siary.

1059. Rappelons pour le plaisir le mot de Sacha Guitry (A. Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 356) : « Plus tard, on devrait dire aux jeunes gens : vivait jadis un écrivain que l'on admirait tellement dans son pays qu'une escadre l'accompagnait quand il faisait le tour du monde. »

1060. Paris, Calmann-Lévy, 1887.

date à laquelle il fait de nouveau route vers la capitale du grand empire chinois qu'il atteint le 19 avril. Après un court voyage, vers la fin du mois, à la découverte des tombeaux des empereurs Ming, l'aide de camp quitte la ville le 4 mai, puis embarque en direction de la Corée où l'on signale, dans l'île de Cheju, des émeutes dirigées contre des catholiques, dont deux prêtres français.

Si en juin 1901 l'escale est courte, si l'auteur ne peut s'accorder que trois jours dans la capitale, le récit qui met en scène cet épisode dès le début de l'année 1905 n'en mérite pourtant pas moins une attention double : celle que l'on doit à un texte mineur, mais riche malgré tout des thèmes majeurs que nous goûtons dans les moments les plus marquants de l'œuvre « lotienne ». Celle aussi qu'il est important d'accorder à un regard singulier parmi d'autres plus « standardisés », porté sur une terre dont il contribue à perpétuer, par un accent nouveau et intimiste, les représentations anciennes de l'isolement et de l'immobilité (du « royaume ermite », mais aussi en partie du « Matin calme ») qui se sont développées bien avant lui, tout en présentant les changements sur le point de sourdre, très présents dans la plupart des récits rapportés de cette seconde campagne en Extrême-Orient.

Ces transformations occupent les toutes dernières lignes du chapitre séoulien. Elles sont au cœur de la Corée du moment, présentée comme un « vieil empire croulant ». Pierre Loti voyage en tant que marin, et ses déplacements obéissent donc le plus souvent à une actualité qu'il sait lire au tournant de la moindre ruelle de « l'étrange » pays, parallèlement à une recherche plus personnelle¹⁰⁶¹ :

« Plus loin il y avait aussi deux ou trois rues où l'on aurait pu se croire à Nagasaki ou à Yeddo ; on y retrouvait les mousmés rieuses aux jolis chignons luisants, les boutiques propres et les gentilles maison-de-thé, égayées de bouquets très prétentieux dans des vases de bronze. Et c'était le commencement de cette infiltration japonaise, l'un des périls¹⁰⁶² menaçant le plus l'existence de la Corée. [...]

« [...] Combien de temps encore subsistera l'étrange Corée ? À peine vient-elle de secouer le joug débonnaire de la Chine, voici que des menaces de tous côtés l'entourent : le Japon la convoite comme une proie facile, à portée de la main¹⁰⁶³. »

Depuis les années 1880, nous l'avons signalé, le pays a en effet conclu hâtivement, et sous la contrainte, un ensemble de traités de commerce, de navigation et d'amitié avec les grandes puissances, mettant fin aux siècles de fermeture qui n'avaient favorisé qu'un lien de vassalité assez lâche avec l'empire du Milieu. Rappelons qu'à partir des années 1890, le Japon, tentant de donner corps à des intentions expansionnistes anciennes, chasse du royaume les dernières nostalgies sinisantes, assassine la reine (1895), impose l'indé-

1061. Au chapitre « politique », P. Loti est parfois d'une étonnante clairvoyance. Rappelons cette « prémonition » qu'on trouve dans *Les Derniers Jours de Pékin*, dont nous aurons à reparler, laquelle laisse imaginer une révolte qui deviendra réelle en Chine dans les années 1940 : « Mon Dieu, le jour où la Chine, au lieu de ses petits régiments de mercenaires et de bandits, lèverait en masse, pour une suprême révolte, ses millions de jeunes paysans tels que ceux que je viens de voir, sobres, cruels, maigres et musclés, rompus à tous les exercices physiques et dédaigneux de la mort, quelle terrifiante armée elle aurait là, en mettant aux mains de ces hommes nos moyens modernes de destruction ! » (Cité par A. Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 213-214.)

1062. H. B. Hulbert (*The Korea Review*, n° I/7, juillet 1901, p. 310) donne des précisions sur la présence japonaise l'année de la visite de P. Loti : « According to a recent count the Japanese citizens in Korea number as follows: Chemulpo 4,432, Seoul 2,366, Wonsan 1,482, Mokpo 896, Kunsan 486, Chinnampo 396, Masampo 251, Pyeng-yang 170, Sung-jin 51. This makes 10,530 exclusion of Fusan where there are some 6,000, making a total of nearly 17,000. »

1063. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 217, 233-234. A. Quella-Villéger (*Pierre Loti l'incompris*, p. 213) souligne cette rapide image d'un militarisme japonais fort, qui évoque parfois des accents plus anciens : « À Tong-Tchéou, [Pierre Loti] rappelle les violences récentes : "Les Boxers d'abord y ont passé, les Japonais y sont venus, héroïques petits soldats dont je ne voudrais pas médire, mais qui détruisent et tuent comme autrefois les armées barbares." »

pendance et pousse le roi sur un trône impérial rien moins que fragile (1898).

En 1901, d'autres épreuves se préparent à un niveau plus largement régional, dont certains passages de *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, à Nagasaki, soulignent la proximité tout autant que l'enversure :

« L'immense et formidable escadre qui s'était réunie cet été, de tous les coins du monde, dans le golfe du Petchili, vient forcément de se disperser à l'approche des glaces. Les monstres en fer, qui ne peuvent plus rôder aux abords de Pékin, sont allés s'abriter un peu partout, dans des régions moins froides, pour attendre le printemps, où l'on s'assemblera de nouveau comme une troupe de bêtes de proie.

« Plusieurs de ces monstres ont cherché asile, comme nous, dans la grande baie de Nagasaki, tiède et fermée. Nous sommes là quantités de cuirassés et de croiseurs, immobilisés pour quelques mois, et attendant. [...]

« Combien de temps resterons-nous dans cette baie ? Vers quelle patrie serons-nous dirigés ensuite ? Et quelle sera la fin de l'aventure ?... La guerre d'abord entre la Russie et le Japon, la guerre s'affirme inévitable et prochaine ; sans déclaration peut-être, elle risque d'éclater demain, par quelque bagarre impulsive aux avant-postes, tant elle est décidée dans chaque cervelle jaune ; le moindre portefaix dans la rue en parle comme si elle était commencée, et compte effrontément sur la victoire¹⁰⁶⁴. »

Les Japonais se préparent donc et sont militairement présents en Corée. Ils font face à des prétentions russes qui chaque jour ne manquent pas non plus de s'affirmer un peu plus. Pris effectivement entre notre allié eurasiatique du moment et un empire insulaire qui commence à inquiéter sérieusement, le vieux royaume – devenu depuis peu empire –, comme le montrent les gravures françaises de l'époque, est une manière de ring où chacun des lutteurs exerce son style dans le but d'intimider l'autre, tout en se préparant au combat. Tardivement, l'empereur de Corée tente de réagir, mais sans résultat :

« Le vieil empereur, longtemps momifié, commence de s'éveiller dans l'effarement, à se sentir de jour en jour plus enserré par la douce civilisation du genre occidental. Il veut des chemins de fer, des usines qui fument. Et vite il arme des soldats, il fait venir des fusils, des canons, toutes ces jolies choses que nous avons nous-mêmes "pour tuer vite et loin"¹⁰⁶⁵. »

De ces soldats coréens armés de frais, dont il ne manque pas de souligner dès les premières observations le paradoxe des « figures plates et jaunes, paraissant tout étonnées d'un accoutrement encore si nouveau¹⁰⁶⁶ », l'auteur donne dans son journal et dans son récit des descriptions qui symbolisent on ne

1064. P. Loti, *op. cit.*, p. 42-43.

1065. *Ibid.*, p. 234. *The Korea Review* donne à plusieurs reprises, au cours de l'année 1901, des informations sur cette politique d'armement : « *Early in the month three hundred guns and ten thousand rounds of ammunition which the Government had ordered from Germany arrived in Chemulpo.* » (N° I/2, février 1901, p. 75.) « *Three hundred rifles for use by Korean cavalry and 16.000 rounds of ammunition arrived at Chemulpo early in May. The cost of these was \$10.200. They must be very fine rifles at that price!* » (N° I/5, mai 1901, p. 214.) La revue note également dans son *News Calendar* du mois de juin, au moment même de la visite de P. Loti, une méthode différente pour obtenir des armes, qui n'est autre que de réhabiliter d'anciens modèles de canons coréens. On voit donc que l'achat à l'étranger laissait tout de même la place à la recherche balistique locale : « *An attempt has been made by the Government to reintroduce some old time forms of missile weapons. The first is the "fire arrow" or Wha-jûn. It is claimed that they shoot too feet and on alighting explode with considerable force. The second is an old style cannon. Besides these they have what they call the Yong-un-gok or "Dragon-cloud-armor" which is affirmed to be impervious to bullet. A trial was made of these lately at Yak Monastery outside the north-east gate and it is claimed they were a success.* » (N° I/6, juin 1901, p. 265.)

1066. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 208. Dans sa biographie, A. Quella-Villéger (*op. cit.*,

peut mieux, selon lui, la situation du pays. Ainsi de ce tableau présentant des sous-officiers, acrobates et chanteurs à la puissance de taureaux, mais à la voix de cigales, lors de la réception organisée au palais pour les officiers français :

« Ensuite parurent des hommes effrayants et superbes de muscles sous leurs légères mousselines blanches – quelque chose comme des sous-officiers de l’armée coréenne – qui firent des tours, des équilibres, et pour finir, chantèrent un chœur suraigu, tout en trilles, en vocalises prodigieuses ; cela semblait un chant de cigales, grossi au microphone¹⁰⁶⁷. »

« Des acrobates parurent après, étonnamment trapus, avec des cous de taureau, leurs robes de mousseline blanche laissant transparaître les saillies de leurs muscles épais. Quand ils eurent fait des tours, ils se mirent en cercle pour chanter : des voix d’oiseau ou de cigale, des trilles sans fin exécutés à l’unisson avec un ensemble parfait et une virtuosité rare, sur des notes extra-hautes. De loin, cela devait ressembler au bruissement joyeux que font les insectes dans les foins, les beaux soirs d’été. – On nous apprit que c’étaient des sous-officiers de la garde, qui pour la circonstance s’étaient mis en civil¹⁰⁶⁸. »

Ces deux extraits nous permettent de mieux saisir les modalités du passage du journal au récit publié, qui prennent appui sur la construction d’un effet de surprise, l’établissement de comparaisons et un développement stylistique particulier. Ils nous dévoilent également un thème courant à l’époque : la fragilité et la féminisation d’une armée coréenne souvent ridiculisée dans ses difficultés d’adaptation à une situation qu’il lui est impossible de contrôler et de comprendre (nous avons rencontré ce genre de présentation avec le « fonctionnaire » d’Émile Bourdaret). On peut ici pousser plus loin l’interprétation : ces danseurs semblent évoquer un symbole évident de la Corée elle-même, terre à la géographie puissante, mais aux frontières (de mousseline) fragiles, devenues transparentes. Elles laissent paraître une orographie musclée sans pour autant cacher le fait que, diplomatiquement, le pays ne réussit pas à faire entendre sa « voix d’insecte ». Nous reviendrons avec Georges Ducrocq et Félicien Challaye sur ce motif de la danse et des danseuses, esquissé ailleurs par Hippolyte Frandin.

Après avoir considéré la situation qui appelle Pierre Loti dans la région, il nous faut évoquer – afin de mieux comprendre l’origine de son récit – d’autres circonstances, plus directement coréennes. Il s’agit des événements de l’île de Cheju (ou île de « Quelpaert » depuis Hendrick Hamel jusqu’à Charles Chail-lé-Long), qu’il rappelle au moment où il souligne la gentillesse des « gens à l’air doux » rencontrés dans la campagne au nord de Séoul, immédiatement opposée aux événements récents. Nous retrouvons ici la dualité identifiée ailleurs. Elle conjugue la Corée entre la « bonhomie » et les « massacres »¹⁰⁶⁹. La diffé-

p. 216-217) pose la question du rapport de l’auteur à la « race jaune », question justifiée par l’emploi fréquent de cette expression, et tout particulièrement de l’adjectif. À la page suivante, il tente de répondre à la question souvent rencontrée du « racisme » de P. Loti : « Loti raciste, comme on l’a parfois dit ? Fils de son siècle plutôt, avec des préjugés enracinés, des préférences inconditionnelles pour les peuples d’Islam, des admirations pour toutes les grandes civilisations déchues. Des haines d’origine raciale, jamais. »

1067. P. Loti, journal, « samedi 22 juin ». Pour la partie du journal intime de P. Loti relative à la Corée, cf. annexe 12.

1068. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 230-231. Ce divertissement doit plaire à l’auteur qui a lui-même joué le « clown acrobate » au cirque étrusque de Toulon en 1876. Une photo prise à Brest en juin 1882 le représente d’ailleurs en acrobate tenant un cerceau (cf. dans les photographies hors texte de la biographie d’A. Quella-Villéger, *op. cit.*).

1069. Dans *Le Matin calme. Corée d’hier et d’aujourd’hui*, M. Olivier-Lacamp rappelle une image plus tardive qui s’attachera aux Coréens, au moment de la Seconde Guerre mondiale (p. 23) : « En Indochine pourtant, comme dans les pays occupés par les Japonais pendant le bref épisode nippon de la zone de co-prospérité asiatique, les habitants français, anglais ou indigènes connaissaient le nom des Coréens dans un sens défavorable : ceux-ci, en effet,

rence vient du fait que, contrairement aux persécutions à l'origine de l'intervention de Kanghwa, les rôles sont alors inversés. Les chrétiens sont effectivement protégés par le pouvoir, mais menacés par des populations provinciales. Tout au long de la dernière décennie du XIX^e siècle, la légation de France à Séoul ne cesse d'intervenir auprès du ministère coréen des Affaires étrangères afin de demander réparation au nom de prêtres français et de chrétiens coréens, molestés et agressés dans les provinces¹⁰⁷⁰. C'est ce qui se passe dans l'île de Cheju. Isolée du continent par sa position géographique¹⁰⁷¹ et par ses traditions particulières (y compris ses différences linguistiques), elle est touchée plus tardivement par l'évangélisation, ce que nous montre le premier registre catholique de baptême, lequel ne date que de 1899¹⁰⁷².

Des massacres qu'évoque Pierre Loti, nous avons, en plus des archives françaises du service historique de la Marine et du ministère des Affaires étrangères, deux relations en anglais¹⁰⁷³. La première est présentée par *The Korea Review* dans ses numéros de mai et de juin 1901, au moment même des événements. L'autre est de William F. Sands, lequel travaille au bureau de la maison impériale, où il a pour fonction de diriger les troupes chargées de réprimer la révolte. Témoignage direct mais non immédiat,

naturalisés de force et recrutés de même dans la police et la *Kampetai* (équivalent à l'époque de la Gestapo nazie ou du Guépéou soviétique) étaient chargés des basses besognes du maintien de l'ordre dans les territoires conquis par les Nippons. [...] La réputation plutôt sinistre des Coréens n'allait pas tenir au premier contact direct des étrangers avec ce pays. [...] Des hommes durs certes, courageux, résistants, mais très éloignés des brutes cruelles présentées par les Japonais. »

1070. Les incidents sont en fait nombreux, surtout dans les provinces les plus reculées, depuis la signature des traités et l'entrée « libre » des missionnaires dans la péninsule. Ainsi la *Korea Review* de H. B. Hulbert en note régulièrement dans les pages qu'elle consacre au *News Calendar* : « *Trouble is reported from Ch'u Island off Chûlla Province between the people and the Roman Catholic adherents. The former charge the latter with various acts of oppression. This trouble probably arose from the report of the riot in Quelpaert. Of course it is impossible to get an unbiased account of the matter. It is one of many charges which have been made and which the radical antagonism between Christianity and Confucianism, in spite of some few superficial similarities, might lead us to expect.* » (*The Korea Review*, no I/7, juillet 1901, p. 308.) « [...] *On the island of Na-ju Oé-do there is trouble between the people and Roman Catholics. It is the same charge of compulsion on the part of the R. C. adherents, coupled this time with the statement that a French priest has beaten a Korean at church on that island.* » (*The Korea Review*, no I/8, août 1901, p. 361.)

1071. Elle servait de lieu d'exil. À l'origine des événements que nous rapportons, nous trouvons quelques Coréens justement envoyés là par le pouvoir central qui souhaitait les écarter des affaires de l'État. Ce sont eux qui vont s'opposer au collecteur d'impôts envoyé par la capitale, qui est allé chercher protection chez les catholiques. À propos des événements de Cheju en 1901, signalons (octobre 1998) le premier projet de film franco-coréen, *La Guerre de Lee Jea-su*, *이젯수의 난* (titre provisoire), qui a été mis en scène par le cinéaste Pak Kwang-su et financé conjointement par un producteur coréen et Les Films de l'Observatoire, compagnie de production française qui le distribuera en France.

1072. Maurice Lelong (o.p.), *La Corée intime*, Paris, La Table ronde, 1978, p. 311.

1073. Il existe également un bref compte rendu d'É. Martel, alors professeur – nous l'avons brièvement évoqué – de l'École française de Séoul. Il est publié en français dans la *Revue d'Extrême Orient* (1901) et une traduction anglaise est donnée dans la *Korea Review* (n° I/12, décembre 1901, p. 539 – c'est cette version que nous citons). L'article d'É. Martel répond aux attaques des journaux japonais qui tentent autant qu'ils le peuvent de prendre en défaut les agissements étrangers dans la péninsule : « *There has been recently a considerable flow of ink in the Japanese Press concerning the Quelpaert trouble. These statements have not always been so worded as to convey the truth impartially. It might be well therefore to give the other side of the story and so help the public to a more exact idea of this deplorable affair. According to the Japanese press it is the Christians and missionaries who are to blame for the troubles on that island. To be sure the Christians defended themselves as best they could, but unfortunately they failed and became the victims of the rioters. To openly accuse the Christians of having fomented the troubles is entirely unjust and it is this point that requires elucidation.* »

puisqu'il n'est publié qu'en 1930 dans *Undiplomatic Memories*¹⁰⁷⁴, ouvrage qui n'a connu aucune traduction française à ce jour. Pierre Loti rencontre William F. Sands lors de son retour vers le Japon, à la suite de son bref séjour coréen. C'est de ce moment que nous reste une description singulière du premier par le second. Elle mérite la citation. Il s'agit effectivement d'une référence fort peu connue, qui ne présente pas l'écrivain sous son meilleur jour :

« *On his staff* [il s'agit de l'équipage de l'amiral Édouard Pottier] *was a Commander Vignaud* [sic], *better known as Pierre Loti, a short little man, with high heels to give him stature, corseted tightly as a belle of former days, cheeks and lips rouged like a modern flapper. It was incredible that any man could live under such studied rudeness and contempt as that of sturdy Breton officers of flagship. They disliked his effeminacy as only a blue-water sailor can detest such things; they studied the insults in which they expressed their feeling as only a French courtier could to remain well within bounds of civilized intercourse while making life unbearable for one whom they quite plainly believed to be unfit for the company of men. Yet it surely cannot be said that Bretons have no appreciation of the soul of a poet. Perhaps they prefer him bearded and bardlike.*

« *The admiral did not even trouble to be civil. His language about Pierre Loti and to him was unstudied and without reserve*¹⁰⁷⁵. »

Les événements de l'île commencent par une classique révolte contre les impôts. Ils se transforment bien vite en rébellion contre l'autorité impériale et contre les agents de l'étranger, qui indirectement la servent : les chrétiens. L'activisme d'un prêtre coréen, le père Kim, et de deux missionnaires français, les pères Lacroust et Mousset (ce dernier venant d'arriver de France), motive ce changement de cible des émeutiers. Les nouvelles reçues à Séoul en mai 1901 font état de violences contre les chrétiens et du danger qui menace les deux missionnaires¹⁰⁷⁶. Le représentant de la France, Victor Collin de Plancy, demande alors au gouvernement de rétablir l'ordre, sans que sa requête reçoive d'écho immédiat. Il se décide donc à faire intervenir l'escadre française alors en mer de Chine, que dirige l'amiral Édouard Pottier, sous les ordres duquel sert Julien Viaud. Le 30 mai, la *Surprise* vient mouiller devant l'île, avec pour mission de protéger les missionnaires et de les placer en sécurité. Un détachement de soldats coréens est même convoyé par le bâtiment français. Cette arrivée accentue le renversement du rapport de forces avec les émeutiers, d'autant que Séoul se décide enfin à envoyer une compagnie d'une centaine d'hommes, sous les ordres de l'Américain William F. Sands. Le lieutenant Mornet, qui commande la *Surprise*, ne juge donc plus nécessaire d'emmener avec lui les deux prêtres¹⁰⁷⁷. Le 9 juin pourtant, dix jours avant l'arrivée de Pierre Loti dans le port de Chemulp'o, l'avisol' *Alouette* évacue une cinquantaine de chrétiens coréens. Le calme revient avec le maintien sur place d'une garnison coréenne et le transfert à Séoul des chefs rebelles. Ils sont jugés par la Haute Cour de justice, celle où vient d'être nommé le légiste français Laurent Crémazy.

Au moment des événements, le gouvernement coréen remercie les Français de leur initiative, ac-

1074. William F. Sands, *Undiplomatic Memories: The Far East 1896-1904*, Londres, John Hamilton Ltd., 1930 (réimpression : Séoul, RAS Korea Reprint Series, Kyung-in Publishing Co., 1975).

1075. *Ibid.*, p. 183.

1076. Voir le récit de H. B. Hulbert publié dans la *Korea Review*, au moment même du séjour de P. Loti (n° I/6, juin 1901, p. 265-267) – nous en citons une partie dans l'annexe 9. Cet extrait fait le point sur le déroulement de faits alors courants dans l'ensemble du pays, mais qui précisent également au mieux l'origine de la venue de P. Loti en Corée, même si le règlement rapide des incidents ne l'oblige pas à se rendre sur l'île.

1077. À propos de cet épisode, nous citons dans l'annexe 10 un extrait de W. F. Sands (*op. cit.*, p. 165-174), lequel évoque longuement cet événement. Dans l'annexe 11, nous citons un autre extrait de W. F. Sands qui permet de mieux comprendre la situation de l'île de Cheju au début du siècle et sa particularité du point de vue social (rôle important des femmes, présence d'exilés, etc.).

complie sans usage de la force et sans qu'ils se soient substitués aux autorités locales¹⁰⁷⁸. Toutefois, lorsque le procès des rebelles commence, ce sentiment se transforme. Le fait religieux rouvre un conflit de nature plus culturelle, et surtout plus politique. Défendant les indemnités demandées par les missionnaires, pour eux-mêmes et leurs employés, la légation de France s'engage dans un contentieux à l'issue incertaine et qui assombrit les relations entre les deux pays. Victor Collin de Plancy en vient même à regretter que l'intervention navale se soit limitée à une démonstration de force pacifique, et se demande s'il n'aurait pas été plus simple de tirer immédiatement réparation des préjudices subis, sans attendre le bon vouloir des autorités¹⁰⁷⁹.

Dans son rapport sur les événements, l'amiral Édouard Pottier analyse parfaitement la situation. Il ne manque pas de critiquer les missionnaires eux-mêmes (comme le fait William F. Sands, lequel les considère comme à l'origine de l'oppression fiscale qui a motivé la révolte), souvent inconscients des transformations qu'ils imposent aux structures sociales dans lesquelles ils s'implantent. Nous retrouvons dans ces lignes du chef de l'escadre française en mer de Chine le sentiment exposé par Homer B. Hulbert dans *The Korea Review*, lorsqu'il présente lui aussi les faits :

« On trouve chez eux [*les missionnaires*] l'esprit de domination, la volonté, dès qu'ils ont réuni quelques chrétiens, de les soustraire aux lois du pays, sous prétexte de les défendre contre les vexations des magistrats et ils n'hésitent pas à employer la force contre les païens, dès qu'ils se sentent en état de le faire [...] Ces défauts sont graves : ils transforment les "chrétientés" en partis politiques d'opposition, soulèvent des haines déjà excitées par l'introduction d'une religion intransigeante avec le culte des Ancêtres et ces haines se répandent sur tout ce qui est étranger¹⁰⁸⁰. »

L'escadre dans laquelle sert Julien Viaud stationne dans la rade de Chemulp'o, sur la côte ouest de Corée, non loin de Séoul, durant une partie du mois de juin. C'est du journal de cette brève escale coréenne, assez largement mise en scène, que l'écrivain tire plus tard le récit de son court séjour dans la capitale, qu'il visite du 20 au 23 juin¹⁰⁸¹. Le 30 du même mois, le *Redoutable* retourne une nouvelle fois au mouillage de la baie de Nagasaki. Il se rend ensuite en Chine, puis de nouveau au Japon, avant de faire route, le 30 octobre 1901, pour l'Indochine où Pierre Loti part quelques jours à la découverte de son vieux rêve exotique d'enfance : l'ancienne cité d'Angkor¹⁰⁸².

Nous le voyons, la Corée occupe chez le marin une position intermédiaire, que le récit occupe également dans la production de l'écrivain. Car la première caractéristique de ce texte est de n'être point complètement lui-même, d'être une manière de marge centrale, de scène intermédiaire. Il s'agit d'abord d'un récit au cœur d'un autre, entre deux parties d'un même livre, *La Troisième Jeunesse de Madame*

1078. Cf. H. B. Hulbert, *The Korea Review*, n° I/7, juillet 1901, p. 312 : « *Medals have been presented to the captains of the two French men-of-war which conveyed the Korean officers and troops to Quelpaert at the time of the recent disturbance there.* »

1079. Service historique de la Marine, BB⁴, vol. 2013, rapport 225 du 6 juillet 1901 ; et ministère des Affaires étrangères, NS Corée, vol. 1, entre mai et novembre 1901.

1080. Service historique de la Marine, *op. cit.*

1081. Le journal de P. Loti pour l'année 1901 n'a pas encore été publié, malgré la toute dernière édition d'une partie importante de ce travail quotidien auquel l'auteur tenait beaucoup (*Cette éternelle nostalgie : journal intime 1878-1911*, édition établie, présentée et annotée par Bruno Verrier, A. Quella-Villéger et Guy Dugas, Paris, La Table ronde, 1997). Il est actuellement dans le fonds conservé par la famille de Pierre Loti-Viaud, petit-fils de l'écrivain, que nous tenons à remercier à titre posthume pour l'aide qu'il nous a apportée. P. Loti-Viaud, qui nous a très aimablement communiqué les extraits « coréens » du journal intime de son grand-père ainsi que des tirages des photographies réalisées par lui à Séoul, est décédé au mois de novembre 1993. L'extrait du journal relatif à la Corée est reproduit dans l'annexe 12.

1082. *Un pèlerin d'Angkor*, Paris, Calmann-Lévy, 1912 (réédition : Paris, La Nomporeille, 1989).

Prune, avec lequel il ne semble guère entretenir de liens directs autres que chronologiques. La Corée y apparaît comme un « entracte » consacré à l'actualité, entre deux moments d'une expérience japonaise plus intime. Nous sommes ensuite confrontés à un récit entre deux pays, la Chine et le Japon, lesquels marquent en quelque sorte les deux parties importantes de l'expédition extrême-orientale (Chine-Japon-Chine – Corée – Japon-Chine-Japon), mais aussi de l'histoire passée (la Chine) et à venir (le Japon) de la région. C'est enfin un récit s'insinuant entre deux livres, celui qu'inspirent les événements politiques régionaux, *Les Derniers Jours de Pékin*¹⁰⁸³, et celui qui appelle le souvenir plus intimiste d'un Japon disparu et autrefois fréquenté.

Loin d'être un espace négligé, la Corée que Pierre Loti construit à partir des quelques lignes de son journal occupe donc, par son effacement même, une position géographiquement et littérairement discrète et pourtant médiane, comme un trait d'union entre deux moments de l'aventure personnelle, de l'aventure professionnelle et de l'aventure littéraire. Si la Corée est associée à la Chine (l'actualité, le marin en mission), elle l'est aussi au Japon (l'écrivain et ses souvenirs, la menace qui monte). Étant proche de l'une et de l'autre, elle est aussi proche des deux réunis (pays d'Extrême-Orient comme eux), tout en étant fort éloignée de l'une, de l'autre et des deux rassemblés (les connotations occidentales dénaturent sa valeur orientale, ni chinoise ni japonaise, pas vraiment asiatique). Placée au cœur du schéma « A – non-A – A et non-A – ni A ni non-A », la Corée de Pierre Loti est mue par une dynamique propre, que renforcent certains aspects du texte que nous examinerons.

Cette position en apparence passive d'intermédiaire et de seuil entre deux grands pays et deux moments forts, place la péninsule au centre d'un triptyque. Elle est renforcée au sein même du récit par des références évoquant en d'autres termes cette nature médiane ou duelle, rendue par le passage rapide d'une caractéristique à une autre, tel que le figure le symbole taoïste représenté depuis la fin du siècle dernier sur le drapeau du pays (Paul Claudel l'évoquera en 1910).

Ainsi, Séoul est une ville grise, à la fois noire (les donjons) et blanche (les vêtements), mais ni totalement noire ni tout à fait blanche :

« Alentour, le soleil de juin s'épandait en lumière de fête sur les grisailles de Séoul, qui reste la plus parfaitement grise de toutes ces antiques cités, encore vivantes en extrême Asie¹⁰⁸⁴. »

L'été y succède immédiatement à l'hiver, sans transition, nous proposant un « exotisme du froid » épousant sans difficulté un « exotisme du chaud » :

1083. Paris, Calmann-Lévy, 1901. Comme pour *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, A. Quella-Villéger (*Pierre Loti l'incompris*, p. 212-213) a parfaitement résumé l'esprit de cet ouvrage dans sa biographie de P. Loti : « Il naîtra du séjour chinois *Les derniers jours de Pékin*, volume mis en vente en février 1902, jonché de cadavres et de cercueils comme un sol l'est de feuilles mortes. C'est un livre d'automne (de la vie) et d'exil, de décombres, de cendres, de porcelaines brisées. Curieux livre où l'auteur cultive le contraste macabre – le cadavre d'une femme gît près de volubilis roses "délicieusement fleuris en guirlandes" –, les descriptions morbides en une forme d'exaltation esthétique toute décadente et "fin-de-siècle". Cette Chine de la Cité interdite, des palais impériaux, de la Grande Muraille, est avant tout celle de la mort et du sang, "et çà et là, des bras, des jambes, des têtes coupées, des chevelures". » Cf aussi Claude Michel Cluny, « Loti et le secret chinois », *L'Express*, 19-25 avril 1985, p. 158 : « Manifestement voilà un des grands livres de Pierre Loti, d'une densité humaine étonnante, où le lecteur enjambe aussi bien les morts que les couchers de soleil rose ; c'est une leçon de style, un modèle de reportage. » Gaston Deschamps, « L'exotisme colonial et pittoresque », *Le Temps*, 9 mars 1902 (recueilli dans *La Vie et les Livres*, Paris, Colin, 1903) : « Avec *Les Derniers jours de Pékin*, Loti nous rapporte, du rivage de la mer Jaune, autre chose que les potiches peinturlurées ou les idoles grimaçantes qui sont le bagage ordinaire des voyageurs de retour de Chine. Il a vu sur place l'agonie d'une civilisation et les péripéties d'un drame immense, dont les proportions dépassent de beaucoup les limites d'un continent, et sont (comme on dit à présent) mondiales. »

1084. P. Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, p. 209.

« Et c'était un soleil brûlant, car le climat de la Corée est excessif, comme celui de la Chine ; à des hivers presque sibériens succèdent toujours sans transition de chauds et merveilleux printemps¹⁰⁸⁵. »

Les naturels semblent passer de l'extrême douceur à la plus sauvage cruauté, idée qui provoque un mélange d'attraction et de répulsion :

« Tout cela avait des apparences d'inaltérable bonhomie, et pourtant, quinze jours plus tôt, dans le sud de l'empire, dans l'île de Quelpaert, de grands massacres de chrétiens venaient encore d'avoir lieu, avec des raffinements d'atroce cruauté¹⁰⁸⁶. »

Les broussailles légères viennent se confronter aux cèdres centenaires des anciens palais, évoquant à la fois les images des microcosmes et du macrocosme vitaux :

« Dans les cours dallées, l'herbe des champs croissait entre les larges pierres blanches [...] Mais les parcs avaient une mélancolique grandeur, avec des bouquets de cèdres centenaires [...]¹⁰⁸⁷. »

Ces mêmes broussailles dévorent à la fois des bâtiments pompeux et des kiosques frêles, qui rappellent une monumentalité sédentaire tout autant qu'une fragilité nomade :

« Au milieu de parcs silencieux et murés, qui déjà retournaient à la brousse, au hallier primitif, c'était une confusion de lourds bâtiments pompeux ou de kiosques frêles [...]¹⁰⁸⁸ »

Les acrobates musclés ont des voix de petits oiseaux, tout comme les hommes en promenade évoquent une assemblée de jeunes filles (indifférenciation entre le masculin et le féminin) :

« Ces foules toutes blanches [...] évoquaient, pour nous Européens, l'idée d'un essaim de jeunes filles réunies à quelque fête d'été ; mais les promeneurs étaient presque uniquement des hommes [...]¹⁰⁸⁹ »

La musique sautillante peut se faire terrible et lointaine, expression d'une énergie profane et d'un instinct très fort du sacré :

« C'était lassant, hypnotisant [...] au son de cette musique coréenne, non plus terrible et hurlante [...] mais mystérieusement tranquille, triste sans être plaintive, comme exprimant la résignation à l'immense ennui de la vie. [...] il y avait l'élégance dans tout cela, du rythme et de l'art lointain...¹⁰⁹⁰ »

Loin d'indiquer que cette nature double ou médiane est réduite, le récit souligne l'équilibre particulier d'un pays où chaque élément contient ou côtoie son contraire, à tout moment, créant ainsi, au-delà d'une simple différence, une incompréhension doublement signifiée.

Autre aspect caractéristique : le texte du récit ne met pas en scène la réalité chronologique du séjour. Pierre Loti – comme à son habitude – fait subir à son journal un travail de « fictionnalisation » tel que l'évoque Friedrich Wolfzettel. Le but de cette démarche est de restructurer le « dire » autour de lieux « magiques » et « solitaires » tels que l'écrivain les perçoit. Ainsi, le journal précise que l'auteur arrive

1085. *Ibid.*, p. 209-210.

1086. *Ibid.*, p. 216. Nous retrouvons, avec cette « atroce cruauté », la rapide description d'Octave Mirbeau qui ouvre notre étude et qui date, elle, de 1900.

1087. *Ibid.*, p. 222, 225.

1088. *Ibid.*, p. 222.

1089. *Ibid.*, p. 211.

1090. *Ibid.*, p. 233.

l'après-midi du 20 juin à Séoul¹⁰⁹¹ :

« Jeudi matin 20 juin. Je pars le matin, avec Osman, pour Séoul ; pour trois ou quatre jours, nous nous installons là, en face de la grande porte du Palais de l'Empereur de Corée¹⁰⁹². »

Le 21, il visite l'évêché pour « prendre langue » et recueillir des informations sur les émeutes de l'île de Cheju, traversant pour cela le quartier japonais, aux abords de la mission française¹⁰⁹³ :

« N'empêche qu'il y avait à Séoul une immense et folle cathédrale, comme nos missionnaires rêvent obstinément d'en construire dans les empires jaunes, malgré la certitude presque absolue qu'elles seront saccagées, et qu'eux-mêmes, prêtres ou religieuses, réfugiés quelque jour dans cet asile suprême, y trouveront une horrible mort [*Pierre Loti vient de quitter la Chine et ses massacres*]. Elle était posée superbement sur une colline, cette aventureuse église de Séoul, dominant les milliers de maisonnettes à toitures en carapace, qui, regardées du haut de sa flèche gothique, semblait un peuple de cloportes¹⁰⁹⁴. Et tout autour c'était la mission française, un quartier pour l'heure accueillant et paisible, où des bonnes Sœurs de chez nous élevaient des bandes de petits Coréens et de petites Coréennes aux minois de chat, leur apprenant à exercer d'humbles métiers, et à parler un peu notre langue¹⁰⁹⁵. »

Le 22, il se promène dans les rues. Il est reçu à cinq heures en audience au palais, avec les officiers de l'escadre :

« Les nécromanciens ont été consultés pour savoir dans quelle salle nous serions reçus : celle que leur art mystérieux a désignée est petite et modeste ; l'Empereur et son fils nous y attendent, assis devant un magnifique paravent de soie blanche, apporté là en hâte, et qui est la seule splendeur du lieu. Ils sont coiffés l'un et l'autre, le père et le fils, et aussi les interprètes, les maîtres de cérémonies, ils sont coiffés de l'ancien chapeau du temps des Mings, avec deux espèces d'ailes noires, – chapeau depuis longtemps démodé en Chine, et qui ne se retrouve plus qu'en Corée, ou sur les vieilles images¹⁰⁹⁶. Tous deux le père et le fils, vêtus de magnifiques robes de soie, avec ceinture de pierres précieuses, – l'Empereur doux et souriant en robe jaune – le fils, l'air brutal et féroce, en robe rouge.

« Longue audience, où nous sommes tous debout ; beaucoup de questions sur nos armements, sur la guerre de Chine. Ensuite l'Empereur disparaît, dans les profondeurs mystérieuses du palais, nous ne le reverrons plus¹⁰⁹⁷. »

Le 23, il visite deux anciennes résidences royales abandonnées, le palais Kyôngbok (景福宮) et le palais Ch'angdôk (昌德宮), dont il découvre aussi le « Jardin secret » :

1091. Il loge à l'hôtel où semblent descendre alors les Français, selon le témoignage de J. de Pange (*En Corée*), juste en face de la porte du palais Kyôngun (慶運宮). Il s'agit de l'ancien nom de l'actuel palais Tôksu (德壽宮). La porte principale donnait alors vers le sud et non comme aujourd'hui vers l'est.

1092. P. Loti, journal, « Jeudi 20 juin ».

1093. À côté de la cathédrale de Myongdong, quartier alors en partie « francophone » puisque les Missions étrangères de Paris et certains ordres religieux féminins français y sont établis.

1094. On se souviendra du problème, évoqué par H. Frandin, de la construction de cette cathédrale qui contrecarrait les interdits de la géomancie, laquelle ne permettait pas qu'un bâtiment dépassât par sa hauteur les toitures les plus hautes des palais.

1095. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 216-217.

1096. Ce « motif » est déjà présent chez G. de Rubrouck. Quant à l'ancienneté du costume, on y retrouve J.-B. Régis et Hong Tjyong-Ou qui témoignent eux aussi sans le vouloir de cet « immobilisme » vestimentaire.

1097. P. Loti, journal, « Samedi 22 juin ».

« Aujourd’hui à l’ardent et magnifique soleil d’un matin de juin, je vais visiter ces palais abandonnés de Séoul, où l’Empereur voit tous le temps des fantômes – chacun de ces palais est une ville, un monde. Par des quartiers morts, on y accède par de grandes avenues mortes, par des portes surmontées de donjons noirs et gardées par des monstres sur des socles. Les cours, les dépendances, les jardins, les parcs, occupent des espaces immenses, qui sont sacrés, inutilisables et perdus. Cela rappelle un peu la “Ville Jaune” de Pékin ; les mêmes toitures d’émail, les mêmes terrasses dallées. Mais les monstres, accroupis partout, ont une expression de férocité différente. Le printemps a jeté sa gaité sur ces désolations. Entre les dalles des immenses cours funèbres, murissent des fraises sauvages bien rouges que nous mangeons en passant. Dans les jardinets murés, pour les femmes invisibles, les cerisiers, parmi les prétentieuses rocailles, sont tout rouges de cerises. La fête de ce matin de juin semble ironique sur ces splendeurs à l’abandon. – Il y a des salles de trône, en laque rouge et or, remontant au Moyen-Âge ou à la Renaissance. Elles rappellent un peu celles de Pékin, il y a même des vols de pigeons et de corbeaux, aux voûtes dorées. Derrière le trône des empereurs de Corée, est toujours peinte une énorme lune d’argent pâle, traversée d’un nuage, sur d’étranges montagnes pointues.

« Autour de grandes salles de réception, des espèces de petites chambrettes, dans une éternelle pénombre, avec des peintures effrayantes aux murailles, étaient les chambres à coucher. Comment dans cette obscurité pouvaient-elles vivre et faire leurs toilettes de déesses, les somptueuses impératrices ?...

« Les grands parcs murés qui viennent après, avec leurs cèdres centenaires, leurs lacs remplis de lotus sont livrés aux bêtes sauvages, les hérons, les faisans, les cerfs et les biches. Et les tigres, escaladant les murs, y viennent souvent faire la chasse¹⁰⁹⁸. »

Le même jour, il fait un tour dans la campagne, au pied des montagnes du nord-est, ce que précise l’identification des photographies alors réalisées :

« Cette campagne aux environs de Séoul, sur un sol pierreux avec des affleurements de rocailles, m’a laissé un souvenir de paix et de mélancolie. Des pins, des saules, beaucoup de fleurs ; un éternel bruissement de cigales. Et ces gens à l’air doux, vêtus de mousseline blanche, qui venaient timidement et gentiment essayer de causer, ou vous offrir de s’asseoir avec eux sous le toit des petites échoppes où l’on vendait des boissons glacées, rafraîchies à la neige¹⁰⁹⁹. »

Le soir, il repart pour Chemulp’o :

« Le soir de ce même dimanche, nous partons tous, avec l’amiral, rejoindre Le Redoutable à Chemulpo, emportant quantité de présents de l’Empereur de Corée¹¹⁰⁰. »

Tout en conservant les principales étapes de cette rapide découverte, le récit publié est bien différent. Ainsi, aucune trace de l’arrivée l’après-midi, puisque le chapitre s’ouvre sur la lumière et le réveil, motifs « lotiens » des plus importants, déclinés dans chaque roman :

« À la splendeur de juin, qui est là-bas rayonnante et limpide plus encore que chez nous, je me souviens de m’être posé pour quelques jours dans une maisonnette, à Séoul, devant le palais de l’Empereur de Corée, juste en face de la grande porte. Dès l’aube – naturellement très hâtive à cette

1098. *Ibid.*, « Dimanche 23 juin ». *The Korea Review* donne un exemple relatif aux animaux « sauvages » (no I/3, mars 1901, p. 121) : « *On the 17th inst. a leopard came down into the grounds of the Kyông-bok Palace and killed a dame deer. Over a hundred soldiers were sent to capture the animal, which they did after an exciting chase.* »

1099. P. Loti, journal, « Dimanche 23 juin ».

1100. *Ibid.* Nous n’avons retrouvé aucune liste précise de ces présents (sauf le texte de la page suivante) ni aucun objet coréen dans la maison familiale de Rochefort.

saison –, des sonneries de trompettes me réveillaient [...] ¹¹⁰¹ »

Le séjour est rallongé, car l'audience royale nous est donnée quatre jours après l'arrivée de l'auteur. Les événements, quant à eux, sont redistribués autour de la scène centrale des palais végétaux, alors que le départ a lieu le lendemain même de la soirée offerte par l'empereur :

« Le lendemain, nous quittâmes tous ensemble Séoul pour rejoindre l'escadre, chargés de présents par l'Empereur : quantité de paquets soigneusement enveloppés de papier de riz, et portant notre nom en coréen ; pour chacun de nous, un coffret en acier niellé d'argent et un autre en marbre vert, des stores d'une finesse exquise, des pièces de rabane et des peintures sur soie blanche, signées d'artistes connus dans le pays ¹¹⁰². »

Ces derniers événements obéissent effectivement, dans le récit, à une organisation en triptyque, distribuée sur deux chapitres ¹¹⁰³. Elle est fort semblable à celle que nous évoquions, construite autour de trois grands axes souvent rencontrés dans d'autres expériences voyageuses de l'auteur :

1) La vie quotidienne simple des rues et de la campagne, qui lui permet des « rencontres » avec des Coréens.

2) La découverte en solitaire des anciens palais désertés, loin du monde en marche.

3) L'audience impériale et le spectacle qui la suit.

Cette mise en scène suit également un ordre temporel symbolique que l'on rencontre ailleurs : le récit s'ouvre sur le premier matin, se poursuit sur les journées, se termine sur la soirée « d'adieux ». Cette structure donne au séjour la valeur d'une seule journée. Elle renforce ainsi le côté minimaliste de l'écriture lotienne, souvent construite de fragments, appelant perpétuellement la miniaturisation du style, faisant à tout moment, dans les thèmes, référence à l'éphémère.

La construction de l'étape coréenne du récit de Pierre Loti est donc précise. Elle est élaborée à partir de quatre structures tridimensionnelles : la Corée, pays et récit intermédiaire entre deux autres cultures et deux autres livres ; la Corée, pays et récit médian où les extrêmes se rencontrent ; la Corée du présent menacée, la rue, mais aussi la cour, disposées autour de la Corée du passé, des anciens palais que ne visitent plus que les animaux sauvages et les pariétaires, domaine d'une écriture plus intime ; la Corée du matin enfin, de la journée et du soir, prise à trois moments de son rythme quotidien.

Au sein de cette architecture recherchée qui semble rassurer l'auteur, le récit offre du pays un ensemble d'images. Sans être particulièrement « lotiennes », elles n'en sont pas moins neuves et spécifiques, parce que vues par un regard original.

B – Les représentations coréennes de Pierre Loti

D'un point de vue général et sur le modèle plus discret de certains autres témoins (ou compilateurs, comme Voltaire), la Corée est présentée par Pierre Loti comme une manière d'« ailleurs de l'ailleurs », de « lointain au-delà du lointain », comme une forme d'exotisme second au sein de l'exotisme extrême-oriental. À chaque moment, nous l'avons vu, l'auteur met en avant la particularité de la Corée, la différence

1101. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 207.

1102. *Ibid.*, p. 223.

1103. Alors que le journal obéit à la règle du genre. Le séjour coréen étant de trois jours pleins, chacun est introduit par sa date : « Vendredi 21 juin », « Samedi 22 juin » et « Dimanche 23 juin ».

avec la Chine et le Japon, si fortement présents dans notre imaginaire asiatique. Si parfois on sent percer le vieil héritage chinois, ce n'est que pour mieux s'en éloigner : les monstres de pierre ont ainsi « une figure "autre", un rictus de férocité différente¹¹⁰⁴ ». Et si le bonnet des anciens mandarins Ming se retrouve sur la tête des dignitaires coréens, ce n'est que pour préciser immédiatement que c'est « du reste le seul emprunt fait aux modes chinoises¹¹⁰⁵ », et qu'en plus ce chapeau ne se retrouve plus qu'en Corée ou « sur les vieilles images » – comme l'auteur le note lorsqu'il s'attache à décrire les vêtements : « Dans toute cette bizarrerie des costumes, on ne sentait l'influence ni de la Chine ni du Japon, les deux redoutables pays voisins. » Le récit ne cesse donc de l'affirmer : la Corée n'est ni la Chine ni le Japon. Étant ainsi différente de ses deux grands voisins, une manière d'exotisme inversé va la rapprocher d'un Occident plus ancien.

Cette représentation n'est pas neuve. À la même époque que Pierre Loti, Homer B. Hulbert – dont nous avons mentionné la *Korea Review*, entre 1900 et 1905 – précise, dans *The Passing of Korea*, que les Coréens sont les plus anglo-saxons des Orientaux :

« [...] *there seems to be a great temperamental difference between the Japanese or Chinese and the Westerner than between the Korean and the Westerner. [...] Those who have seen the Korean only superficially, and who mark his unthriftly habits, his happy-go-lucky methods, his narrowness of mind, will think my characterization of him flattering; but those who have gone to the bottom of the Korean character, and are able to distinguish the true Korean from some of the caricatures which have been drawn of him, will agree that there is in him a most happy combination of rationality and emotionalism. And more than this, I would submit that it is the same combination that made the Anglo-Saxon what he is. He is at once cool-headed and hot-headed. He can reason calmly and act at white heat. It is this welding of two different but not contrary characteristics that makes the power of the Anglo-Saxon peoples*¹¹⁰⁶. »

Georges Ducrocq – sur qui nous reviendrons largement – compare les Coréens aux Celtes et aux Gaulois dont ils auraient le front « haut » :

« Les Coréens n'ont pas la face grimaçante des Jaunes. Le sang des races du Nord s'est mélangé dans leurs veines au sang mongol et a produit ce beau type d'homme vigoureux, rudement charpenté, d'une taille imposante. Les yeux ne sont pas bridés ni perpétuellement enfiévrés ; le front saillant, poli et découvert ressemble au front de nos Bretons, il a les reflets joyeux d'un front celtique¹¹⁰⁷. »

De son côté, M^{gr} Gustave Mutel, que l'auteur rencontre très certainement à l'évêché, se fait l'écho d'une théorie de l'époque, selon laquelle les Coréens seraient les derniers représentants d'une branche lointaine de la grande famille juive, l'une des fameuses tribus perdues d'Israël :

« Saviez-vous que ces costumes blancs qui vous intriguent, et que tous et toutes portent, été comme hiver, remontent, à ce qu'on croit, à un exode des Hébreux, après la destruction du temple de Salomon ?

— Pas possible !

— Mais oui. Ceci ne doit pas vous étonner. Les Hébreux étaient agriculteurs et nomades. Ceux-là le sont aussi. Mais après leur lente émigration à travers les hauts plateaux et les steppes de l'Asie centrale, ils ont bien fini

1104. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 222. Il s'agit des *haetae* et des *pulgasari* que l'on retrouve de nos jours dans plusieurs palais de Séoul.

1105. *Ibid.*, p. 227.

1106. H. B. Hulbert, *The Passing of Korea*, New York, 1906, p. 30-31.

1107. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, Honoré Champion, 1904 (réédition présentée par F. Boulesteix et Jean-Noël Juttet, éditions Zulma/Calmann-Lévy, 1993, p. 19).

par s'arrêter quelque part. Et cette Corée devint leur terre de Chanaan. Telle est, du moins, l'hypothèse de certains ethnographes et orientalistes. Hypothèse vraisemblable et logique. Car, je vous le demande, comment expliquer autrement ces vêtements blancs "en pays froid", et, chez les femmes, le port sur la tête de ce manteau juif en guise de voile¹¹⁰⁸ ? »

Par quelques comparaisons discrètes mais précises – elles nous rappellent les techniques les plus simples employées par Guillaume de Rubrouck –, Pierre Loti donne à son tour dans une démarche comparatiste : les jeunes garçons ont des tresses rappelant les petites filles d'Occident, la foule est à nos yeux d'Européens comme « un essaim de jeunes filles réunies à quelque fête d'été¹¹⁰⁹ », les femmes se coiffent d'un grand pli d'étoffe blanche, comme les « Napolitaines », tout en s'appuyant sur de longues cannes « dans le genre des houlettes de bergère à Trianon¹¹¹⁰ » ; quelque chose enfin « de notre XVIII^e siècle français » se retrouve dans les atours « d'une mode infiniment plus ancienne » et « à peine orientale »¹¹¹¹ que portent les danseuses aux « faux airs de poupées Louis XVI ».

Ni vraiment extrême-orientale ni bien sûr européenne – comme le Japon tente alors de l'être –, la Corée que Pierre Loti nous propose de lire est éminemment féminine, lointaine aussi, dans le temps plus encore que dans l'espace. Proche de la Chine et du Japon, elle s'en éloigne dans le temps. Proche de nous par certaines de ses caractéristiques¹¹¹², elle s'en éloigne géographiquement et temporellement. Il n'y a donc aucune véritable référence. Nous sommes confrontés à « quelque chose » de très à part, à l'image alors en plein développement d'un « royaume ermite » que l'actualité entame, mais que tous les motifs et les thèmes perpétuent à chaque instant du récit.

Pour mieux comprendre ces représentations singulières, il nous faut – commencer par aborder les motifs qui composent les quelques pages du tableau coréen proposé par Pierre Loti. Ils obéissent à deux grands courants d'invariants : les invariants péningulaires « classiques » d'une part, que l'on retrouve dans les récits de chaque voyageur (les montagnes, les costumes, les palais, la campagne aux portes de la capitale, les marchands, la céramique, etc.) ; et les invariants spécifiquement « lotiens » d'autre part, que l'on connaît depuis les premiers textes (les réveils au petit matin, les changements de lumière, les points de vue impressionnistes, les lieux désertés, les plantes, etc. – toute une série d'éléments appartenant tout autant à l'éphémère du temps qu'à la fragilité de l'espace). En Corée plus qu'ailleurs, ces deux catégories de sujets correspondent : ainsi la péninsule est-elle nommée (même s'il s'agit d'une erreur qui aura encore de beaux jours devant elle) « pays du *Matin* calme » ; la blancheur générale des costumes renvoie une lumière particulière ; le goût pour les panoramas ne trouve pas meilleur point de vue que cette ville, nichée au cœur profond des montagnes et des grosses collines ; les anciens palais désertés font la joie de l'amateur de ruines et de plantes sauvages, manifestation de l'impermanence, tout comme la campagne proche évoque les rythmes d'anciennes manières de vivre.

De la conjonction de ces invariants naissent des thèmes (qui parfois sont traités comme des motifs spécialisés par d'autres auteurs), certains communs à Pierre Loti et à ceux qui le précédèrent. Ainsi le calme et le silence des anciens parcs, des grandes foules et des abords de la ville, tout juste rompus par les fanfares matinales, qui contrastent avec le côté plus « riant » du quartier japonais. Ainsi également la lenteur se dé-

1108. R. Chauvelot, *Visions d'Extrême-Orient*, p. 4-5.

1109. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 211.

1110. *Ibid.*, p. 212.

1111. *Ibid.*, p. 231. Voir aussi le journal, « Samedi 23 juin » : « [...] dans d'étranges parures ni chinoises, ni japonaises, à peine orientales eut-on dit, – mais plutôt XVIII^e siècle français. »

1112. Voir la comparaison – sur laquelle nous reviendrons – de la Corée avec l'Italie, qui est d'abord introduite par Carl Ritter dans sa *Géographie générale comparée* (1817-1859), reprise en France par Élisée Reclus dans *L'Homme et la Terre* (Paris, Librairie universelle, 1905-1908), puis répétée par P. Vidal de Lablache et Lucien Gallois dans leur *Géographie universelle* (Paris, Armand Colin, 1928).

gageant de l'ensemble de la capitale. La luminosité et la grisaille aussi, qui sans cesse jouent l'une de l'autre.

De ces thèmes communs dérivent des champs thématiques particuliers à l'écrivain. Ils répondent, au tournant des lignes, à certaines de ses préoccupations de toujours : la fragilité, l'indolence festive et la mort mettent ainsi en scène une vie coréenne « végétative ».

La *fragilité*, c'est d'abord un climat incertain. Il peut devenir difficile et provoquer la sécheresse, raison pour laquelle l'empereur va offrir lui-même un sacrifice, afin de demander la pluie aux divinités célestes protectrices de l'empire :

« Sur le soir, 6 heures, la pluie commence d'abord très fine, la pluie que l'empereur était allé demander lui-même en sacrifiant un mouton en plein air, sur une colline¹¹¹³. »

« Et des gouttes d'eau, d'abord très fines, avaient commencé de tomber : la pluie, la vraie pluie, que l'Empereur était allé demander lui-même aux dieux de la Corée, la veille au soir, en sacrifiant de sa main un mouton, dans la campagne, sur un rocher¹¹¹⁴. »

La mention de ce sacrifice permet une rapide note exotique, à la fois dans l'espace et dans le temps. Elle est assez intéressante pour que nous nous y arrêtions, puisqu'il s'agit d'une observation rare, dont Pierre Loti est le seul voyageur à témoigner. La *Korea Review* note dans ses *News Calendar*, pour le mois de juillet 1901 (le mois de la mousson), plusieurs sacrifices similaires tentant de mettre fin à la sécheresse. Elle n'indique pourtant pas dans son numéro de juin de cérémonies dirigées par l'empereur lui-même. Toutefois, la seconde référence que nous citons tend à prouver que le souverain pouvait diriger en personne les sacrifices à cette époque :

« *The lack of rain in the three central western provinces of Korea caused great uneasiness. On the 5th inst. the high officials went to the Tâ-myô or Ancestral Tablet House and sacrificed for the fifth time and prayed for rain. Since then this section has enjoyed moderate showers but not nearly enough to fill the rice fields*¹¹¹⁵. »

« *Sacrifices are being offered all over the country for the purpose of bringing rain. Several bags of nickels and a number of pigs were thrown into the Han River for this same purpose. His Majesty has been assured by the high officials of the land that there will be no scarcity but one of them has privately informed him of the desperate condition of things. As yet His Majesty has not sacrificed in person*¹¹¹⁶. »

Les sacrifices pour la pluie ou le beau temps n'étaient pas célébrés en ville, ce qu'indique Pierre Loti. Charles A. Clark, dans *Religions of Old Korea*, précise ce point :

« *In time of drought, or of national calamity of other sorts, special worship was felt to be desirable, and there were four special altars for that, north, east, south and west of the city where "Kiotchei", or Rain Ceremony Prayers, were offered and sacrifices made*¹¹¹⁷. »

La *Korea Review*¹¹¹⁸ rappelle que Yong-san, Puk-ak et Nam-san, trois montagnes situées alors à l'ex-

1113. P. Loti, journal, « Vendredi 21 juin ».

1114. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 218.

1115. *The Korea Review*, n° I/7, juillet 1901, p. 311.

1116. *Ibid.*, p. 313.

1117. Charles A. Clark, *Religions of Old Korea*, Séoul, Christian Literature Society of Korea, 1961, p. 110, texte reprenant une conférence de 1929.

1118. *The Korea Review*, n° IV/7, juillet 1904, p. 320.

térieur de la capitale (elles sont désormais intégrées à la ville), étaient ces lieux particuliers d'offrandes.

En de très rares occasions, les sacrifices offerts pour la pluie ou le beau temps étaient conduits par le roi, ce que note Charles Dallet :

« Quand on offre des sacrifices publics pour obtenir la pluie ou la sérénité [...] la prière s'adresse soit à l'être suprême, soit au ciel [...]. C'est ordinairement vers minuit, et en tous cas, le mandarin ne doit rentrer chez lui qu'après minuit passé. Au moment précis, il immole des porcs, des moutons, des chèvres, dont le sang et les chairs crues sont offertes à la divinité. [...] Si les prières sont inutiles, les ministres viennent officier à la place des mandarins ; et enfin, quand ni les mandarins ni les ministres n'ont pu rien obtenir, le roi lui-même vient en grand appareil pour sacrifier et obtenir le salut de son peuple¹¹¹⁹. »

Comme l'indique le tableau réalisé par Ferdinand H. Morsel (correspondant de l'Observatoire de physique de Saint-Petersbourg) publié par la *Korea Review*¹¹²⁰, l'année 1901 connaît une sécheresse exceptionnelle qui fait de nombreuses victimes. Le fait que le roi se soit réellement déplacé pour sacrifier lui-même ou non n'est pas important, puisque pour Pierre Loti le geste existe dans toute sa force exotique. À ce propos, il est intéressant de noter que ce sacrifice est rendu de manière très brève, sans détails, ce qui renforce le côté « primitif » de la scène et ainsi des pratiques religieuses « animistes » du pays. En effet, le récit de l'écrivain laisse imaginer le roi tuant lui-même l'animal, alors qu'en réalité les bouchers attachés aux rites avaient préparé celui-ci afin que le souverain n'offre ainsi que des plats de viande.

La fragilité, c'est aussi un rapport incertain et complexe avec l'espace. Nous le comprendrons mieux lorsque nous présenterons les représentations coréennes chez Paul Claudel. Nous la découvrons ici dans l'épisode évoquant les fautes dont se rendent coupables les géomanciens de la cour :

« Tout Séoul et la cour sont sur les dents pour le transfert des restes de l'Impératrice assassinée il y a cinq ou six ans. Il faut changer de place trois fois, en grande pompe, dans des palais mortuaires construits exprès, par les avenues dallées exprès, et cela coûtera une cinquantaine de millions. En ce moment les nécromanciens avaient choisi le terrain du second transport, – terrain qui devait être exempt de cailloux ; – or, on vient de les trouver, les cailloux, à trois mètres au dessous du sol, en creusant ; alors les quatre nécromanciens du palais ont été sur l'heure condamnés à mort¹¹²¹. »

La version publiée est assez différente de celle-ci. Utilisant les temps du passé, elle met en avant l'assassinat de l'impératrice et sa mise en terre de manière plus théâtrale (« poignardée », « une nuit », « vieux palais », « immuables rites », « morte de malemort », « démons très agités », « cadavre », etc.). Elle livre également des précisions dans des notes de bas de page, au nombre de deux (que nous insérons

1119. C. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée*

1120. Ferdinand H. Morsel, *The Korea Review*, n° I/8, août 1901, p. 358 (études reprises par A. Hamilton, *En Corée*, p. 313-315, 365).

1121. P. Loti, journal, « Dimanche 23 juin ». P. Loti emploie le terme « nécromancien », plus fréquent au début du siècle que celui de « géomancien ». Pourtant, il ne s'agit pas tout à fait de la même chose (*Littré*, 1877) : « Nécromancien : celui, celle, qui se mêle de nécromancie. En général, magicien » ; « Nécromancie : art prétendu d'évoquer les morts pour deviner l'avenir ou les choses cachées. "Les conjurations, la nécromancie ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion", Chateaubriand, "Le Génie du Christianisme", III, V, 6. Il se prend quelquefois pour magie en général. » Le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* précise, pour « Nécromancie » : « Occultisme. Interrogation, dans un but de divination, des morts, censés survivre et pouvoir communiquer avec les vivants. Très nombreux sont les procédés d'évocation des morts; souvent, un sujet doué, dit "médium", sert d'intermédiaire, et le mort passe pour s'exprimer par sa voix ou par les textes qu'il écrit automatiquement. Le spiritisme est la forme de nécromancie la plus répandue, depuis le milieu du XIX^e siècle en Occident. » Pour P. Loti, le mot garde donc assez de magie et de mystère pour pouvoir servir l'étrangeté de la situation.

entre crochets dans la citation), alors que les notes sont très rares dans l'ensemble de l'ouvrage, pour la partie japonaise. La différence avec le journal se situe à la fois dans la théâtralisation (premier pas vers une fictionnalisation que l'on découvre dans la présence de l'auteur à la première phrase), mais aussi dans la médiatisation qui se développe au même moment, alors que les journalistes sont plus nombreux à visiter la capitale. Les notes inscrivent cette partie dans un processus d'information qui est plutôt celui de la presse et qui montre encore combien cette escale coréenne se situe entre les événements personnels et les événements politiques :

« À la Cour de Corée, quand j'y suis passé, la grande affaire à l'ordre du jour était la translation des restes de l'Impératrice, poignardée par des assassins, environ sept années auparavant, une nuit, dans son vieux palais. Les immuables rites exigeaient qu'étant morte de malemort, elle commençât par deux séjours prolongés en terre, dans deux trous différents, afin de n'arriver à sa dernière demeure, chez ses tranquilles ancêtres, qu'après s'être débarrassée, dans les provisoires sépultures, de certains démons agités qui s'acharnent toujours aux cadavres des personnes assassinées. Or, l'époque était venue d'opérer le premier transfert [note 1 : "*Chacun de ces transports nécessite une voie dallée, établie tout exprès ; chacune de ces étapes mortuaires exige un palais spécial, construit sur le lieu du repos momentané ; à Séoul, les gens bien documentés estimaient à une quarantaine de millions la dépense totale de ces funérailles*"] ; avant de creuser la seconde fosse, les trois grands nécromanciens de l'Empereur avaient été consultés sur le choix du terrain, – qui doit être friable, exempt de pierres et même de cailloux ; mais voici qu'à cinq pieds à peine on avait trouvé le rocher ! Les trois nécromanciens donc avaient été sur-le-champ condamnés à mort [note 2 : "*Peine commuée le lendemain en la déportation perpétuelle*"] ; cependant cela ne réparait rien ; le lieu de la seconde sépulture n'en demeurait pas moins indéterminé ; aussi, paraît-il, était-on fort perplexé, là, en face de chez moi, derrière la muraille impériale¹¹²². »

La fragilité, c'est sur le plan « humain » la blancheur des vêtements trop rapidement salis par la pluie :

« Et toute cette foule étrange continue de passer et de s'agiter, bientôt crottée [...]. Tout ce monde blanc et jaune grouille sous la pluie tranquille et lente, qui tombe du ciel gris¹¹²³. »

« Et les robes de mousseline blanche, que l'on troussait le plus haut possible, maintenant molles, fripées, s'emplissaient de crotte¹¹²⁴. »

1122. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 220-221. H. B. Hulbert, dans sa version des faits, utilise le terme « géomancie » et « géomancien » (*The Korea Review*, n° I/4, avril 1901, p. 169-170) : « *In preparing the new tomb for the late Queen it was found that the rock came near to the surface at the point where the grave was to have been. This, according to the laws of Korean geomancy, was an unpropitious sign and rendered the place quite unsuitable. A very large sum of money had been expended on it, which of course is lost. It was reported that two of the geomancers who recommended the site committed suicide but this appears to have been an exaggeration. At any rate sixteen geomancers have been arrested in connection with the affair and they are being examined under torture to find out who is responsible. It is reported that another site will be selected not far from the same place.* »

1123. P. Loti, journal, « Vendredi 21 juin ».

1124. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 218-219. C. Varat, dans son « Voyage en Corée » (28 mai 1892, p. 352), parle des relations des Coréens avec la pluie : « S'il est une chose au monde que le Coréen déteste, c'est la pluie. Quand un grain parfois nous surprend, tous mes gens demandent à s'arrêter au prochain village ; j'ai beau, en plaisantant, les appeler poules mouillées, eux, habituellement si gais, gardent l'air le plus navré. Cela tient non seulement à la misérable chaussure de paille qui protège très imparfaitement leurs pieds, mais surtout à une coutume religieuse relative aux prières publiques qu'on fait pour obtenir l'eau du ciel. Le mandarin, chargé de la demander au nom de la population, doit, s'il est exaucé, rester lui-même à la pluie jusqu'à la chute du jour, et nos hommes, en la recevant stoïquement, craignaient qu'on ne crût là-haut à leur désir d'être ainsi mouillés à perpétuité. »

Ce sont aussi les porcelaines « étranges » et « sobres » inspirées de la feuille ou de la fleur du lotus, que l'on retrouve dans les tombeaux des rois de légende,...

« Les Coréens des vieux âges furent cependant des maîtres aux inventions diverses. C'est eux qui jadis initièrent les Japonais à la fabrication de la porcelaine ; – et, dans les tombeaux de leurs souverains légendaires, on retrouve d'adorables céramiques, presque toujours grises, couleur de souris, dont l'étrangeté sobre, inspirée de la feuille ou de la fleur de lotus, atteste un art déjà très avancé¹¹²⁵. »

... les manteaux ainsi que les vestes des femmes et des enfants, couleur de feuilles fraîches,...

« Quelques points rouges, quelques points vert d'eau, au milieu de la multitude de robes blanches, dans les larges rues grises, prolongées à l'infini¹¹²⁶. »

« Au milieu des blancheurs de ces milliers de robes, quelques points rouges éclataient dans la foule comme des coquelicots : les bébés, tous en manteau écarlate, avec capuchon doré. Aussi quelques points couleur de feuilles fraîche : les dames de qualité, toutes en manteau vert clair [...]¹¹²⁷ »

... les palais retournant à la brousse, perdus dans une jungle d'herbes et de fleurs sauvages qui poussent sous des cèdres centenaires,...

« [...] parmi des potiches et de prétentieuses rocailles, il y fleurissait des pivoines, des roses, des iris, malgré l'envahissement des ronces et des graminées folles [...]. Mais les parcs avaient une mélancolique grandeur, avec des bouquets de cèdres centenaires, des lacs pleins de roseaux et de lotus, de vraies solitudes, presque des horizons sauvages, en pleine ville, dans l'enceinte des remparts ; les bêtes y vivaient comme dans la brousse [...]¹¹²⁸ »

La fragilité, c'est enfin la précarité de la position politique du « vieil empire croulant¹¹²⁹ », qui apparaît dans cette seule question que beaucoup alors se posent : « Combien de temps encore subsistera l'étrange Corée¹¹³⁰ ? »

L'*indolence festive*, ce sont les processions lumineuses et calmes de jeunes filles, qu'évoquent les foules masculines « saugrenues¹¹³¹ », les « chapeaux de clowns ou de magiciens¹¹³² » sur les têtes, les danses naïves aussi :

« [De petites danseuses] firent des danses lentes et mignardes ; puis des espèces de jeux d'adresse nonchalante avec des fleurs [...]¹¹³³ »

« Ensuite, ôtant leur petit chapeau rococo, [les danseuses] firent un interminable jeu, d'une puérité naïve. L'une après l'autre, avec des gestes mous et alanguis [...]. C'était lassant, hypnotisant, la continuelle répétition des mêmes poses maniérées et des mêmes lenteurs voulues¹¹³⁴. »

1125. P. Loti, *op. cit.*, p. 214.

1126. *Id.*, journal, « Samedi 22 juin ».

1127. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 212.

1128. *Ibid.*, p. 222-225.

1129. *Ibid.*, p. 209.

1130. *Ibid.*, p. 233.

1131. *Ibid.*, p. 211.

1132. *Ibid.*, p. 211, 219.

1133. P. Loti, journal, « Samedi 22 juin ».

1134. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 232.

C'est également la bonhomie des passants ressemblant à des « poussahs » en « baudruche soufflée »¹¹³⁵, ne se souciant guère des événements qui se préparent.

La *mort* enfin, thème « lotien » s'il en est¹¹³⁶, ce sont les foules lentes assemblées, formant peuplade de « fantômes », les maisons jouant les « tombes », la ville figurant un « cimetière » immense :

« Quand on monte dans l'un des hauts donjons noirs, flanqués de monstres en granit, qui surmontent les portes de Séoul, toute la ville apparaît déployée comme un immense cimetière : chaque petite maison vue par en-dessus ne montrant que sa toiture, espèce de carapace en briques grises qui semble une dalle mortuaire. Et dans les larges avenues droites, entre les myriades de pierres tombales, circulent tous ces gens drapés de mousseline blanche¹¹³⁷. »

« Ces milliers de petites carapaces, longues et étroites, servant de toitures aux maisons de Séoul, je me rappelle comme elles jouaient singulièrement les pierres tombales lorsqu'on les apercevait à vol d'oiseau. La ville, regardée du haut des grands miradors couronnant les portes, produisait un étonnant effet de cimetière ; on eut dit une infinie jonchée de tombes dans une enceinte crénelée, – avec de longues avenues où s'agitait une peuplade de fantômes, toujours en diaphanes vêtements blancs¹¹³⁸. »

C'est aussi le cuivre de Corée,...

« Et surtout des milliers d'objets en ce merveilleux cuivre de Corée, qui est pâle, pâle comme du vermeil mourant, mais dont l'éclat ne se ternit jamais : coupes, brûle-parfums et hauts flambeaux d'une grâce exquise¹¹³⁹. »

... l'impératrice poignardée,...

« Oh ! le vieux palais, où cette impératrice mourut sous le couteau, et qui fut depuis la nuit du crime abandonné avec terreur ! [...] La petite chambre du crime, sombre aussi et les stores baissés, étalait un funèbre désordre¹¹⁴⁰. »

... les quartiers morts¹¹⁴¹, le palais de la peur¹¹⁴² : son trône sinistre appuyé sur des peintures crépusculaires, représentant des nuages d'or livide, des planètes sanglantes, des montagnes chaotiques, des paysages de cauchemar, le tout momifié par les siècles,...

« [La salle du trône du palais *Kyôngbok*] La grande salle d'apparat avait une voûte à caisson, d'un rouge de sang, et partout des peintures représentant les divinités et les bêtes qui hantent le rêve des hommes d'ici ; le trône de Corée, du même rouge sinistre, s'élevait au milieu ; il se détachait, monumental, sur une étrange peinture crépusculaire, déployée comme la toile de fond d'un décor au théâtre, où dans des nuages d'or livide, une planète se levait, large et sanglante, au-dessus de

1135. *Ibid.*, p. 212.

1136. Voir sur ce sujet *Le Tombeau de Loti* d'Alain Buisine (Paris, Aux amateurs de livres, 1988), la meilleure étude textuelle réalisée jusqu'à présent sur l'œuvre de P. Loti. Le thème de la mort y tient une place centrale.

1137. P. Loti, journal, « Samedi 22 juin ».

1138. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 214-215. M. Monnier (« À travers la Corée », p. 40) évoquait la foule coréenne donnant à première vue l'impression d'une procession de pénitents ou un défilé d'ombres élyséennes.

1139. P. Loti, *op. cit.*, p. 213-214.

1140. *Ibid.*, p. 223.

1141. *Ibid.*, p. 224.

1142. *Ibid.*, p. 221-223.

montagnes chaotiques¹¹⁴³. »

« [*Celle du palais de Changdók*] Il y avait une salle du trône, abandonnée depuis deux ou trois siècles, [...] et ce plus vénérable trône se détachait lui aussi, comme le précédent, sur un paysage de cauchemar, avec des forêts, des cimes escarpées, et le lever d'une lune géante, ou de je ne sais quel fantôme d'astre sans rayons¹¹⁴⁴. »

Là où les autres ne voient alors dans Séoul que saleté et misère, paresse et rusticité, simple copie aussi de la culture chinoise, Pierre Loti découvre de manière plus sensible un univers propre, fort éloigné de la Chine révoltée en décomposition et du Japon entreprenant, travailleur et fort. Ainsi, les thèmes qu'il illustre correspondent-ils à l'une des grandes images coréennes qui se tissent alors en Occident autour de l'idée de « royaume ermite », construite à partir d'une dualité toujours forte, reposant sur le rythme et la complémentarité d'une nature prenante associée à une culture millénaire (l'une comme l'autre vont peu à peu laisser la place, avec le temps, à une autre dualité : celle de l'attachement au passé et de l'obligation de se diriger vers le futur, que l'on devine chez Pierre Loti à plusieurs moments du texte). Les représentations de la Corée que propose l'écrivain sont vues par un regard plus personnel. Il sait découvrir et rendre l'essence profonde de l'*autre*, même si son mode de discours reste inaccessible.

Parmi les représentations coréennes que nous livrent les voyageurs de cette période, Pierre Loti privilégie et s'approprie en effet les images déjà très anciennes de l'isolement et de l'immobilité. Elles correspondent on ne peut mieux à l'expression du rythme érémitique anciennement relevé. Au moment où l'auteur est en Extrême-Orient, la Chine, longtemps tutrice de la Corée, est en train de disparaître, ce que *Les Derniers Jours de Pékin* dévoile au détour de chaque page, dans des images de morts violentes, cruelles et exhibitionnistes :

« Autre maison, maison de riches, celle-ci, avec un grand luxe de pots de fleurs en porcelaine émaillée, dans les jardinets tristes. Au fond d'un appartement déjà sombre, mais pas trop saccagé, avec de grands bahuts, de beaux fauteuils encore intacts, Osman tout à coup recule avec effroi devant quelque chose qui sort d'un seau posé sur le plancher : deux cuisses décharnées, la moitié inférieure d'une femme, fourrée dans ce seau les jambes en l'air !... La maîtresse de cet élégant logis sans doute... Le corps ?... Qui sait ce qu'on en a fait, du corps ? Mais la tête, la voici : sous ce fauteuil, près d'un chat crevé, c'est sûrement ce paquet noir, où l'on voit s'ouvrir une bouche et des dents, parmi de longs cheveux¹¹⁴⁵. »

Le vieux Japon est quant à lui sur le point de s'éteindre pour mieux s'étendre, tuant à petit feu ses vieilles mœurs :

« Ça et là des tuyaux d'usine ont coquettement poussé, et noircissent de leur souffle les environs. Là-bas, là-bas, au fond de la baie, le vieux Nagasaki des temples et des sépultures semble bien être resté immuable, mais, dans la concession européenne et partout sur les quais nouveaux, que de bâtisses modernes, en style de n'importe où ! Que d'ateliers fumants, de magasins et de cabarets ! [...] Le long de la mer, quel massacre ! Ce manteau de verdure, qui jadis descendait jusque dans l'eau, qui recouvrait les roches mêmes les plus abruptes, et donnait à cette baie profonde un charme d'éden, les hommes l'ont tout déchiqueté par le bas¹¹⁴⁶. »

La Corée que Pierre Loti nous donne à lire est différente. C'est un pays jusqu'alors replié et endormi qui se réveille à peine. La mort n'y est pas celle de la Chine ni celle d'un certain Japon. Depuis le

1143. *Ibid.*, p. 223.

1144. *Ibid.*, p. 224.

1145. P. Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, p. 65.

1146. *Id.*, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 9-11.

xiv^e siècle, la Corée a vécu dans un isolement voulu ; elle s'est un jour mise en hibernation pour ne se réveiller que sous la contrainte. Ce que Pierre Loti propose à notre lecture, ce sont les derniers instants de sommeil, le réveil brusque à l'image des fanfares du premier matin, dans l'effarement.

L'isolement et l'immobilité du « royaume ermite », à travers lesquels on retrouve les thèmes de la fragilité, de l'indolence festive et de la mort, nous les rencontrons chez les « dignitaires antédiluviens » du « vieil empire croulant », avec leur « air de grands insectes »¹¹⁴⁷. Nous les sentons aussi dans cette...

« ... ville grise, enfermée dans ses remparts crénelés et dans son cirque de montagnes [...] enveloppantes, qui étaient là comme pour emprisonner, maintenir, condenser la tristesse et l'immobilité de Séoul, – vieille capitale éloignée de la mer, et n'ayant même pas un fleuve pour lui amener les navires, toujours colporteurs d'idées et de choses nouvelles¹¹⁴⁸. »

Comme l'auteur le constate plus loin à travers une métaphore végétale, « c'était quelque chose de très à part, ayant germé ici même, entre ces montagnes, au pied de ces amas de pierrailles grises¹¹⁴⁹ ». Pierre Loti se fait ainsi le témoin de « l'immense décrépitude asiatique qui s'est étendue sur ce peuple trop vieux¹¹⁵⁰ ». Il visite un pays qui « se meurt », aux campagnes et aux palais « mélancoliques », à l'image des anciennes résidences silencieuses et murées, « zones sacrées, interdites, à jamais inutilisables et perdues¹¹⁵¹ » ; à l'image de l'empereur, « fétiche soyeux, longtemps momifié », au « visage de parchemin »¹¹⁵² ; à l'image enfin de la musique sauvage qui clôt le récit, ne ressemblant « à rien de connu » :

« [...] au son de cette musique coréenne, non plus terrible et hurlante comme tout à l'heure pour la danse des tigres. Mais mystérieusement tranquille, triste sans être plaintive, comme exprimant la résignation à l'immense ennui de la vie [*nous reviendrons avec Georges Ducrocq sur le thème coréen de ce que nous devinons ici : le sentiment de han*]. C'était lassant, et malgré soi on regardait, on écoutait, on subissait un peu de fascination ; il y avait l'élégance dans tout cela, du rythme et de l'art lointain...¹¹⁵³ »

La Corée, « l'étrange Corée », est bien un pays lointain, car hors du monde en marche, un pays « végétal » qui écarte à peine ses vieilles ronces pour se laisser dévorer par le présent¹¹⁵⁴.

Alors que le séjour chinois est un plongeon au cœur de la mort soudaine et déchirante, une plongée dans l'obscurité, alors que les escales japonaises inscrivent l'avènement d'une civilisation nouvelle et « lumineuse » rapidement mise en place (un nouveau « Soleil levant »), la Corée que Pierre Loti découvre est un glissement dans la grisaille mélancolique d'une vieille douceur immobile en train de s'éteindre ou

1147. *Ibid.*, p. 209.

1148. *Ibid.*, p. 210. À propos de Séoul au début du siècle, se référer à F. Boulesteix, « Quelques images de Séoul dans les récits des voyageurs français au début du 20^e siècle », *Revue de Corée*, n° 19/2, été 1987, p. 60-74. Dans cet éloignement de la mer et des courants de communication permettant des idées nouvelles, on retrouve une remarque de J. de Pange évoquant une capitale « repliée sur elle-même, au fond d'un cirque de montagnes qui semblent l'entourer d'une digue infranchissable aux idées du dehors ».

1149. P. Loti, *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, p. 213.

1150. *Ibid.*, p. 214.

1151. *Ibid.*, p. 224.

1152. *Ibid.*, p. 227.

1153. *Ibid.*, p. 232-233.

1154. Cf. F. Boulesteix, « Arabesque et totem, confluence des motifs végétaux et scripturaux dans l'œuvre de Pierre Loti », 프랑스 학연구, 제 12권, 서울, 어문학사 (Revue des études françaises, no 12, p. 289-305), conférence présentée à la session « Pierre Loti Today », convention de la Modern Language Association, San Diego, 29 décembre 1994.

de s'effacer lentement, de s'agiter comme le ferait un insecte trop lourd renversé sur le dos. Car l'image qui domine ce récit, c'est celle de la précarité du quotidien coréen, des jours qui chancellent doucement, titubent, vacillent et trébuchent sur les lignes d'une époque où il n'est plus temps. S'ouvrant sur les notes fanfaronnes du présent et se terminant dans les accents profonds d'une musique incompréhensible et perdue, suivant ainsi un chemin à l'envers du temps, le récit est bien celui d'un homme qui est désormais sur l'autre versant de sa vie, découvrant un pays lui ressemblant fort.

Pierre Loti le sait depuis l'enfance : le plaisir que nous avons par rapport au monde n'est point tant en ce dernier qu'en nous-mêmes¹¹⁵⁵. S'il se fait l'écho de son époque en notant les transformations qui agitent la région, il se fait surtout, à travers la Corée, simple prétexte, témoin de ce qui se passe en lui, pris entre le marin et l'écrivain, la France et l'ailleurs, la mère et la mer, l'enfance et la mort, le XIX^e et le XX^e siècle, comme la Corée du passé, du présent et de l'avenir est prise entre la Chine et le Japon.

2 – Georges Ducrocq et le « pays du Matin calme »

Si Pierre Loti met principalement en scène la représentation d'un « royaume ermite » sur le point d'être effacé, Georges Ducrocq (1874-1927) retient celle du « pays du Matin calme ». Précisons dès maintenant qu'il occupe une place à part dans l'histoire des représentations de la Corée en France. La fortune qu'il connaît en est la meilleure preuve. Composé en effet avec une attention toute littéraire, dans un style volontairement recherché et poétique, se voulant tout à fait différent des autres dans le choix de motifs simples autrement déclinés, son bref « récit » – qui n'en est pas vraiment un au sens où l'auteur ne « se raconte » pas, mais semble « raconter une description » – reste également un ouvrage de référence pendant une trentaine d'années après sa publication en 1904.

Nombreuses en effet sont, au début du XX^e siècle, les évocations du pays qui le plagient sans le mentionner (Maurice de Périgny, « Aux îles Riou-Kiou et en Corée », 1912), qui le citent abondamment en lui ménageant une place de choix dans leur bibliographie (Félicien Challaye, *Le Japon illustré*, 1914), ou encore qui utilisent très directement son titre et vont jusqu'à y répondre (Robert Chauvelot, *Visions d'Extrême-Orient*, 1928 : « Le temps n'est donc plus de dire, sous le règne de Sa Majesté le Mikado Hiro-Hito : *Pauvre et douce Corée* !... Mais : "riche" et "forte" Corée ! » ; Maurice Moncharville, *Pages africaines et asiatiques*, 1938 : « "Pauvre et douce Corée" refrain émouvant, clamé à satiété par les ennemis irréductibles du Japon et de toute conquête coloniale. »). Peu connu aujourd'hui, le jeune poète, qui sera également journaliste¹¹⁵⁶, devient après la Première Guerre mondiale attaché militaire au Proche-Orient et auteur de romans « orientalistes » (*Le Rêve de Suleïman*, *La Belle Libanaise*).

Son voyage en Corée, en décembre 1901, s'inscrit dans le cadre d'une « expédition » sur laquelle il est utile de nous arrêter. Alors que Pierre Loti arrive par le sud et par la mer, Georges Ducrocq vient du nord, de Sibérie par la voie terrestre, ce qui semble dans un premier temps significatif de l'intérêt particulier qu'il porte à la région nord-est asiatique. Insistons sur ce fait troublant pour l'époque : l'expédition ne va pas au Japon et fait de la Corée la fin de son périple, s'intéressant également peu à la Chine. Elle compose ainsi un axe direct entre deux « Finistère », la France et la Corée, que sépare la Sibérie, proche par plusieurs aspects de l'une comme de l'autre.

1155. P. Loti, *Le Roman d'un enfant*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, chap. xxxiv : « La somme de charme que le monde extérieur nous fait l'effet d'avoir, réside en nous-mêmes, émane de nous-mêmes ; c'est nous qui la répandons – pour nous seuls, bien entendu – et elle ne fait que nous revenir. »

1156. On lui doit *La Blessure mal fermée. Note d'un voyageur en Alsace-Lorraine*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1914.

D'autre part, Pierre Loti est à Séoul au mois de juin alors que Georges Ducrocq y séjourne en décembre, deux saisons extrêmes, fort différentes, qui rendent encore aujourd'hui les impressions contrastées d'une terre riche et verdoyante, humide et chaude, opposée à une autre plus pauvre, à la couleur de terre, sèche et froide. Ces quelques remarques préliminaires, relatives aux données spatiales et climatiques des deux voyages, ne nous semblent pas sans intérêt. Ces situations, considérées en relation avec les conditions et les fonctions de l'un et de l'autre des deux observateurs, tracent deux profils bien déterminés. Ils ne vont pas proposer en effet la même représentation de la péninsule. Pierre Loti est âgé, il connaît l'Asie et le monde, Georges Ducrocq est jeune et n'a encore guère voyagé. Le premier se déplace dans le cadre d'une expédition militaire officielle, là où le second participe à une enquête « anthropologique » privée.

D'autre part, malgré les deux saisons de leurs séjours, le narrateur de *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* découvre, en venant du sud en plein mois de juin, un pays « septentrional », alors qu'en décembre, l'auteur de *Pauvre et douce Corée* aborde, en arrivant de Sibérie, une terre « méridionale » que le texte renforce en effaçant toute connotation hivernale. Nous devons donc, avant d'aborder les motifs et les thèmes coréens de Georges Ducrocq, considérer le cadre de production de cette référence.

A – Un voyage « anthropologique » vers la Corée

Notons dès maintenant une autre différence importante avec Pierre Loti : on ne peut évoquer Georges Ducrocq ni son séjour sans se référer au nom de l'un de ses compagnons de voyage, Louis Marin (1871-1960). Homme politique et militant conservateur, enseignant et figure marquante d'une certaine tradition des sciences sociales en France dans la première moitié du ^{xx}e siècle, il est également connu comme grand voyageur, initiateur de l'expédition « anthropologique » qui mène en 1901 le futur auteur de *Pauvre et douce Corée* dans la péninsule en sa compagnie, avec un camarade d'études, Marcel Cécile. Louis Marin est également à l'origine d'un fonds photographique unique, actuellement divisé et réparti entre le musée des Arts asiatiques Guimet et la Société de géographie de Paris¹¹⁵⁷. Il s'agit là, pour les deux hommes, du second grand voyage en Orient (Georges Ducrocq n'a que 26 ans et Louis Marin en a 30) puisque l'un et l'autre se sont déjà lancés dans une expédition en Asie centrale d'août à octobre 1899, qui les a conduit jusqu'à Kachgar. Le voyage en Extrême-Orient, lui, se déroule de juillet 1901 à février 1902¹¹⁵⁸.

1157. Cf. *Frontières d'Asie. Photographies et notes de voyage du fonds Louis Marin*, ouvrage publié avec le concours de la Société de géographie, présentation de Jérôme Ghesquière, responsable des archives photographiques du musée Guimet, texte de Kenneth White, Paris, musée national des Arts asiatiques Guimet, Imprimerie nationale, 1993. Lorrain d'origine, comme G. Ducrocq qui est de quatre ans son cadet, Louis Marin fait des études à la Sorbonne, aux Hautes Études, aux Sciences Politiques, à l'École du Louvre, au Muséum d'histoire naturelle et à l'École d'anthropologie. Enseignant pendant quarante ans, principalement en ethnographie, il est administrateur de l'École d'anthropologie à partir de 1895 et directeur à partir de 1923. Outre de nombreuses autres fonctions dans ce domaine, il fonde en 1925 l'hebdomadaire *La Nation*, qu'il dirige jusqu'en 1940. Dès 1903, il entame également une carrière politique à vocation régionale tout autant que nationale, au sein de la Fédération républicaine. Il occupe diverses fonctions ministérielles de 1924 à 1936. Capitaine des Forces françaises de l'intérieur pendant la Seconde Guerre mondiale, il est alors membre de plusieurs réseaux de renseignements militaires et de réseaux de résistance. Il meurt à Paris le 23 mai 1960. Parmi les dernières éditions d'œuvres de L. Marin, notons : *L'Art des jardins et les mouvements de l'esprit humain. Le Luxembourg, jardin classique et paysager, étude*, complétée par M^{me} [Fernande] Louis Marin, Paris, 95 Bd Saint-Michel, 1970.

1158. Au sujet de sa préparation et de son déroulement, cf. *Louis Marin. Voyage de 1901 en Russie, Sibérie, Mongolie, Mandchourie, Chine, Corée*, « Livre conçu et réalisé par M^{me} Louis Marin – avec les notes, au jour le jour, prises par Louis Marin au cours du voyage et des publications de Georges Ducrocq à leur retour », Paris, 95 Bd Saint-Michel (imprimerie Jouve), 1975.

L'équipe quitte Paris le 3 juillet 1901 en direction de Moscou¹¹⁵⁹. Les trois hommes y prennent le Transsibérien jusqu'à Irkoutsk, sur le lac Baïkal, qu'ils atteignent dix jours plus tard. Au cours d'une rapide excursion dans le nord de la Mongolie, au monastère de Chovsgol Nuur, il leur est donné d'assister à une fête lamaïque. Ils reviennent sur le lac Baïkal et partent le 28 août en direction de l'est, pour la ville de Strenensk où ils laissent le train et embarquent sur l'*Amiral Chikatchov* et voguent sur la Chilka et sur l'Amour. Ce périple les mène jusqu'au Pacifique, à Nikolaïevsk, où ils visitent une mine d'or de la mer d'Okhotsk, face à Sakhaline. Ils remontent ensuite l'Amour jusqu'à Khabarovsk, où ils prennent de nouveau le train pour le sud, en direction de Vladivostok. En chemin, Louis Marin étudie les nombreuses petites peuplades de la région telles que les Goldes et les Ghiliaks. Puis le groupe traverse la Mandchourie en passant par Harbin, sur le fleuve Soungari et par Moukden, et gagne Pékin au moment de l'incendie et du pillage du palais d'Été. La Chine ne les retient que peu de temps. Le 5 décembre, ils embarquent sur un bateau japonais en direction de Port-Arthur et participent à une chasse au requin dans le golfe de Petchili avant de rejoindre la Corée à Chemulp'o. Ils passent Noël à Séoul et quittent le pays, où ils ne seront restés que huit jours, afin de regagner Paris qu'ils atteignent en deux semaines et demie.

On ne peut négliger l'influence de Louis Marin sur Georges Ducrocq quant au choix des motifs que nous allons examiner dans son récit. Il y a en effet une concordance évidente entre les deux approches. Elles souhaitent l'une comme l'autre entretenir un rapport étroit avec la pratique de l'enquête anthropologique alors en vogue, tout en marquant des distances nettes avec les méthodes habituellement usitées dans ce domaine scientifique en cours de développement.

D'une part, le photographe et « anthropologue » de l'expédition, disciple d'Auguste Comte, accorde une place essentielle à la classification¹¹⁶⁰. Ainsi, pendant dix ans, entre 1895 et 1905, il s'applique à mettre au point un questionnaire d'ethnographie au sein duquel il en vient à distinguer diverses catégories de regroupements¹¹⁶¹. Il les expérimente au cours de ces deux voyages. Les catégories principales s'articulent autour de trois axes : la vie matérielle, la vie intellectuelle et la vie sociale des civilisations. La vie matérielle concerne les pratiques alimentaires, les soins personnels, l'habillement, l'habitat, le mobilier, la cueillette ou l'agriculture, la pêche, la chasse ou l'élevage, etc. La vie intellectuelle s'intéresse au langage et à l'écriture, aux connaissances historiques et géographiques, aux sciences et techniques, aux croyances sociales et religieuses, etc. La vie sociale est centrée sur les actes sociaux, l'organisation de la famille, de la nation, les regroupements professionnels, l'État, les relations diplomatiques, etc. Le travail de Louis Marin en photographie suit ces catégorisations, s'attachant à l'un ou l'autre de ces trois domaines, tout en ménageant un espace personnel de liberté, comme nous le verrons :

« Les photographies constituant le fonds Louis Marin se divisent en deux grandes parties. L'une est composée de portraits, achetés ou échangés sur place, d'individus isolés ou en groupes, photographiés en studio ou dans leur environnement. Son aspect documentaire tient au caractère d'étude donné à ses voyages par Louis Marin et ses collaborateurs. L'autre est composée de photographies prises par les explorateurs eux-mêmes. C'est une suite de scènes de rue et de paysages. Ces derniers constituent la plupart du fonds et ne sont pas des photographies de sites touristiques connus de la plupart des voyageurs. Ce sont des vues prises en bordure du chemin, en bateau ou dans le train. Elles apparaissent systématiquement tout au long du voyage, ponctuant les différents espaces traversés,

1159. La première partie du voyage est racontée par G. Ducrocq dans son récit *Du Kremlin au Pacifique*, Paris, Honoré Champion, 1905.

1160. À propos de L. Marin, cf. « Présentation du fonds photographique Louis Marin par Jérôme Ghesquière : le troisième Louis Marin », dans *Frontières d'Asie. Photographies et notes de voyage du fonds Louis Marin*, p. 12-13.

1161. On doit à L. Marin un essai technique sur le sujet : *Questionnaire d'ethnographie : table d'analyse en ethnographie*, Paris, Maisonneuve Frères, 1925.

témoignant à la fois de leur diversité mais aussi de la difficulté du parcours¹¹⁶². »

De la même manière, le texte rapporté par Georges Ducrocq présente à la fois des motifs participant aux grands invariants coréens que nous connaissons de longue date (montagne, éducation, ancienneté de la culture, etc.) et des motifs plus précisément ethnologiques ou plus personnels, que l'on qualifierait de « moins touristiques ». Ils sont proches de certaines réalités culturelles et sociales au sein desquelles la plupart des autres voyageurs n'osent, ne veulent ou ne savent, s'aventurer.

Tout cela forme le côté anthropologique « formel » du travail d'approche de Louis Marin et de Georges Ducrocq. Mais il y a un second aspect, qui fait apparaître une plus grande liberté par rapport aux codes en usage. On peut, à ce niveau, retrouver encore l'expérience photographique de Louis Marin :

« Dans les documents rapportés par Louis Marin, les personnages ne posent pas comme dans les photographies à caractère anthropologique. Ils sont dans des attitudes certes tout aussi figées mais de façon moins conventionnelle. Cette relative liberté prise par rapport aux canons anthropologiques tend à ne pas limiter l'accès de ces photographies aux seuls anthropologues mais, bien au contraire, à livrer celles-ci à la curiosité d'une plus large catégorie de gens. Contrairement aux moules pris sur nature, et de préférence sur la nature vivante, la photographie a engendré une certaine attitude de détachement, de distanciation, vis-à-vis du spécimen ethnique considéré¹¹⁶³. »

Georges Ducrocq produit également un « récit-descriptif » fort proche des intentions anthropologiques de l'expédition en matière iconographique, mais où le ton poétique vient imprimer à tout moment une marque personnelle, que l'on ne retrouve dans aucun des autres témoignages de ce type. L'auteur utilise la « prosopographie », l'« éthopée » et le portrait pour former, à chaque chapitre, ce que Jean-Marc Moura définit dans *Lire l'exotisme* comme un « tableau », une « description vive et animée, de passions, d'actions, d'événements ou de phénomènes physiques ou moraux¹¹⁶⁴ ». Georges Ducrocq préfère ainsi évoquer les peintres coréens populaires plutôt que la seule peinture, ceux-ci étant saisis en mouvement, au moment où ils mélangent les couleurs. Au lieu de décrire une habitation comme le font tous les autres observateurs (en la comparant aux demeures françaises) pour en relever les aspects positifs et négatifs, l'auteur introduit les maçons alors qu'ils sont sur le point de bâtir une maison. Le mariage n'est pas présenté dans son caractère général, mais nous est décrit sous la forme d'un cortège de noce, à l'instant précis où il enfile la rue dans une traînée de lumière, etc. Sans figer son motif, Georges Ducrocq en reste très proche, se tient lui-même dans une position où il semble attendre que le sujet vive de sa vie propre pour théâtraliser son mouvement dans le cadre d'un ouvrage qui est donc moins un récit au sens strict du terme qu'un « récit-description », un ensemble composé de « tableaux scéniques vivants », proche de ce que serait aujourd'hui un reportage cinématographié. En ce sens, on peut imaginer un certain « détachement » de sa part, puisque s'il y a « récit », ce dernier ne dynamise pas la présence du narrateur, mais plutôt celle de l'*autre* et de son milieu. Il tente surtout de laisser l'impression que les motifs s'imposent d'eux mêmes à la lecture, aucune indication n'étant donnée concernant les déplacements et mouvements de l'observateur dans la ville, son intervention linguistique (comme chez Pierre Loti), son positionnement spatial et temporel.

Ainsi, on peut noter une logique singulière dans l'harmonisation de la démarche des deux camarades de voyage. Ils vont certes obéir aux règles de l'anthropologie de l'époque et aux pratiques du genre

1162. « Présentation du fonds photographique Louis Marin par Jérôme Ghesquière : le troisième Louis Marin », dans *Frontières d'Asie. Photographies et notes de voyage du fonds Louis Marin*, p. 11-12. Nous avons organisé en 1995 au Centre culturel français de Séoul une exposition : « Séoul 1901 : un double regard », présentant les photographies de P. Loti et de L. Marin relatives à la Corée.

1163. *Ibid.*, p. 15.

1164. J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 113.

(photo, récit, description), mais tout en sachant garder des distances qui leur permettent une plus grande liberté et par lesquelles ils proposent une approche plus directe de la *culture autre* en la saisissant dans ses « intervalles », le « laisser aller » de son élan et « l'instantanéité » de son mouvement, dans une *théâtralisation* qui repose avant tout sur le naturel « scénique » de « tableaux » dans lesquels se manifeste l'absence (« fictive ») de celui qui regarde ou photographie.

L'observateur est pourtant bien là, au-delà de ses choix (que nous venons de considérer). Il l'est même plus qu'ailleurs, si l'on veut bien admettre qu'il l'est de manière excessivement discrète et donc beaucoup plus personnelle, même s'il semble dans un premier temps « transparent ». En fait, son absence fictive, au lieu de l'effacer, tend à souligner la spécificité de sa stratégie et à lui donner une importance que l'on ne retrouve pas dans les autres expériences, construites sur les mêmes principes, les mêmes passages obligés, les mêmes attitudes et souvent des réactions semblables.

Dans un premier temps, le narrateur de *Pauvre et douce Corée* est présent physiquement, mais de manière parallèle et à la fois très particulière. Pour ce qui concerne Louis Marin, cette présence s'impose de façon originale sous la forme d'une « ombre regardante » qui « signe » certains clichés photographiques. La plupart d'entre eux obéissent à une composition de l'image qui laisse dans la partie inférieure un espace vide important, pouvant couvrir parfois plus de la moitié du cadrage et participant à une construction « picturale » parfaitement équilibrée obéissant à la vieille règle du nombre d'or. Cet espace est en général occupé par le sol et souligne le motif qui se trouve alors largement dans la moitié supérieure du plan. Le fait troublant est la présence, plusieurs fois relevée, de l'ombre du photographe sur la limite inférieure de cette partie dégagée de l'image, alors qu'il a le soleil dans le dos et qu'on devine assez « lisiblement » sa silhouette dissimulée sous le voile qui recouvre l'appareil, venant s'imprimer comme la présence muette et discrète de « celui qui regarde et fixe ». Ces ombres étonnent et, dans quelques rares cas, s'accompagnent de celles de curieux, de Coréens dont on devine l'ombre du chapeau.

Dans le texte de Georges Ducrocq, des « ombres regardantes » existent également, à travers le fait que l'auteur ne parle pas directement de lui-même comme le font les autres voyageurs, mais en laissant par moments deviner sa silhouette. Le premier chapitre de *Pauvre et douce Corée* s'ouvre ainsi par l'expression « Celui qui arrive à Séoul », alors que le dernier chapitre se referme sur « Notre dernière vision du pays ». Entre-temps, on note aussi ce noble qui « nous accueille dans une maison de pierre » et les heures que « nous avons passées » dans la petite école française de Séoul. Sauf quelques rares autres cas similaires, on en reste là, dans cette présence discrète comme une ombre, où le « je » disparaît derrière le « nous ». Cet artifice narratif n'empêche pourtant en rien un regard sur l'autre très personnalisé, accompagné d'un cadre de représentation bien en accord avec l'époque. Il vient en effet proposer un second niveau d'intervention de l'observateur : son implication « idéologique ».

En effet, Louis Marin et Georges Ducrocq sont plus que Pierre Loti de fervents patriotes, ce qu'ils prouveront plus tard par leurs écrits journalistiques et par leur engagement politique et militaire. Ils n'ont alors que la trentaine, mais jettent déjà sur l'Asie et sur la Corée en particulier un « regard protecteur », empli de présupposés qui sont avant tout ceux de leur temps et que l'on retrouve chez bon nombre de ceux qui, ailleurs, défendent avec passion le rôle salubre de la colonisation à la française. Le titre de l'ouvrage de Georges Ducrocq va dans ce sens, cachant mal un paternalisme évident, parallèle à une féminisation de la péninsule (que l'on ne connaît que par la capitale) qui sera l'un des grands thèmes de l'ouvrage. Si le terrain d'exploration des deux voyageurs est l'Orient, leur esprit reste tourné le plus souvent vers la seule référence possible à leurs yeux, l'Occident, et plus particulièrement la France. Arrêtons-nous sur cette remarque de Louis Marin, le « chef » de l'expédition :

« Qualités du sage en voyage : voir, savoir, toujours penser, être gai et bon. Plus que tout autre Français, en voyage, doit donner l'impression d'un être qui pense toujours, non parce qu'il est français, mais en tant qu'à la tête de la civilisation, représentant l'idéalisme progressif de la raison et de la liberté, professant la loyauté et le culte de la personnalité humaine. Il doit montrer sa

sympathie pour les opprimés, comme pour les gens à pieds nus. Il doit être accessible à toutes les belles et bonnes choses. Il a un rôle de ferment, parce qu'il croit à l'égalité et à la fraternité entre les peuples¹¹⁶⁵. »

Georges Ducrocq suit à la lettre ces règles « du sage en voyage ». On le devine dans son attachement à une Corée féminisée à l'extrême et parfois même infantilisée, à sa pauvreté et sa douceur, mais aussi à son respect des Coréens qu'il présente à tout moment sous leur meilleur jour, tentant de les justifier par rapport aux critiques formulées par les autres voyageurs. Pourtant, chez lui, la France est aussi fortement présente dans « son rôle de ferment », plus discrètement dans le front « breton » ou « celtique » des types humains et plus directement dans le chapitre consacré à l'éducation en Corée, où l'école française fait suite à l'école traditionnelle :

« La Corée est un pays faible, l'étranger y est puissant. Bien que la France n'ait sur elle aucune convoitise, elle y possède une influence par les chemins de fer, les mines, le service des postes : l'école française est donc fréquentée. [...] mais, en voyant ces grands garçons qui peinent pour apprendre notre langue, font des dictées, des cartes muettes et plissent leur front pour y faire entrer les noms de nos rivières et de nos départements, il est impossible de ne pas se sentir pris de sympathie pour ces braves gens. Si loin des Gaules, il est doux d'écouter sa « maternelle », même zéayée par un Coréen [...]. Il fait bon entendre au bout du monde les noms de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, de Bayard et de Du Guesclin [...]. Sur le tableau noir les Coréens écrivaient d'une main sage en bouclant leurs majuscules : "La France est le plus beau pays du monde !" Aucun d'eux n'y viendra sans doute, mais ils parleront sa langue, ils l'écriront, ils nous garderont une humble amitié, ne la dédaignons pas¹¹⁶⁶. »

Un autre passage décrit la messe de Noël dans la cathédrale construite « à la française ». Il vient compléter celui-ci et montrer que bien « loin des Gaules » le sentiment d'être français reste très fort, particulièrement chez un « peuple ami ». Derrière ce sentiment, n'oublions pas que transparait une réalité diplomatique alors en train de se préciser dans la région, comme le rappelle Jean-Noël Juttet dans la préface de la réédition de *Pauvre et douce Corée* en 1993 :

« Car si la France n'a pas pour elle-même de réelles prétentions en Corée, elle n'en a pas moins intérêt à voir triompher les prétentions de la Russie : les gains russes en Extrême-Orient écarteraient Allemands et Japonais et, l'Alliance franco-russe aidant, garantiraient aux intérêts français la promesse d'un avenir prospère¹¹⁶⁷. »

Ainsi, le texte de Georges Ducrocq laisse paraître clairement les élans patriotiques aux accents protecteurs et même protectionnistes de son auteur. En certains endroits, il fait état d'une connaissance précise des affaires politiques du pays, par rapport auxquelles il prend nettement parti et ne s'embarrasse aucunement des précautions qui étaient celles de Pierre Loti, trop lié sentimentalement au Japon :

« Depuis l'assassinat de l'impératrice par les Japonais, l'empereur a quitté le vieux palais [...]. Ces vieux arbres ont vu fuir éperdues, une impératrice, ses dames d'honneur et ses servantes qu'une bande d'assassins japonais poursuivaient dans la nuit. Les bourreaux firent bien leur besogne : pas une femme n'échappa et l'orgueilleuse fille des Ming qui aimait son pays et voulait le défendre contre l'envahisseur fut abattue sur une de ces pelouses, tandis que l'empereur et sa garde s'enfuyaient du palais pour n'y plus revenir. [...] tandis que les petits poneys coréens, intrépides et endiablés,

1165. « Présentation du fonds photographique Louis Marin par Jérôme Ghesquière : le troisième Louis Marin », dans *Frontières d'Asie. Photographies et notes de voyage du fonds Louis Marin*, p. 17 (dépôt de la Société de géographie au département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale, colis 222, n° 5362).

1166. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 75-76.

1167. J.-N. Juttet, préface à la réédition de *Pauvre et douce Corée* (1993), p. 8.

passent par tous les sentiers de montagne et serviraient dans une guerre d'embuscades, l'empereur fait monter à ses gens de grands chevaux australiens inutiles à la guerre et fort incommodes en temps de paix. Où est le temps où les flèches coréennes faisaient reculer les Japonais¹¹⁶⁸ ? »

Le cadre de l'expédition posé, étudions à présent la manière particulière de Georges Ducrocq, la façon dont il « fictionnalise » et « théâtralise » un ensemble d'observations organisées dans le but de rendre une autre réalité coréenne.

B – Fictionnalisation et théâtralisation de *Pauvre et douce Corée*

Contrairement au récit de Pierre Loti, nous n'avons pas pu retrouver les notes qui auraient pu constituer un premier état de *Pauvre et douce Corée*. Cependant, la réécriture est évidente dès le premier chapitre, particulièrement dans le caractère poétique et dramatique d'un texte jouant de figures nombreuses, exprimées dans un style différent de celui des notes de voyages croisées jusqu'à présent. Le « récit descriptif » de Georges Ducrocq, tout en servant au plus près les intérêts ethnologiques d'une mission à caractère scientifique, obéit à un développement adroitement construit et agencé de motifs et de thèmes anciens ou nouveaux, reposant sur les possibilités multiples offertes par les trames d'une *fictionnalisation* et d'une *théâtralisation* complémentaires. Rappelons la remarque de Friedrich Wolfzettel selon lequel le récit de voyage devient autobiographique à partir de la fin du XIX^e siècle, alors qu'il est géré par un « statut ambivalent, entre discours de soi, confession, observation et fictionnalisation de la réalité ». Le « discours de soi » et la « confession », tous deux très marqués dans l'écriture intime d'un Pierre Loti et dans sa remise en forme, sont absents dans leurs grandes lignes du texte de Georges Ducrocq. En revanche, le récit de découverte, présenté sous la forme d'un carnet de voyage, repose sur les maillons d'une chaîne d'observations prises en charge par une fictionnalisation différente de celle rencontrée dans l'extrait de *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*. Cette fictionnalisation peut être constatée à travers trois éléments :

1) L'attention portée par l'auteur à un plan d'ensemble ne collant pas forcément à la réalité d'un séjour –réalité que nous rencontrons directement livrée chez Charles Varat ou encore reconstruite chez Pierre Loti.

2) La position décentrée d'un narrateur/metteur en scène, là où Charles Varat, Pierre Loti et les autres se plaçaient au centre de leur description coréenne en tant qu'actants essentiels orchestrant les changements de plans autour de leurs déplacements.

3) Un effort évident dans le travail du style, dénotant un désir de poétisation du sujet : métaphores filées et registre lyrique constant, qui exaltent une Corée personnifiée tout autant qu'une Corée de légende savamment mise en scène.

La théâtralisation, qui entre par nature dans l'ordre de la « fiction », intervient, comme nous pouvons le constater, dans ces trois éléments. Nous allons les présenter de manière plus précise avant de porter notre attention sur le texte.

1) Le plan présente un réseau d'enchaînements nombreux et soigneusement agencés, depuis le premier chapitre, qui évoque un dévoilement discret de la capitale sous la forme d'un faux panorama d'arrivée considéré depuis la montagne du Sud, jusqu'au dernier, ayant pour cadre le même espace et le même point de vue, venant signifier tout aussi simplement et symboliquement le départ sans le matérialiser. Entre l'un et l'autre, nous découvrons une suite de chapitres s'enchaînant en fonction de rapprochements ou d'oppositions thématiques (la rue/les marchés, les funérailles/les mariages, la peinture populaire/la littérature populaire, l'école/la religion, la montagne du Nord/la montagne du Sud, etc.), chacun entretenant des

1168. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 59, 71-72.

liens multiples et croisés avec les précédents et les suivants. N'obéissant en rien à la réalité chronologique des visites que les autres récits respectent au fil de chapitres souvent résumés par des titres et des sous-titres, Georges Ducrocq choisit, par l'intermédiaire de fragments qui rappellent à chaque moment qu'il est poète, de redistribuer des observations avec lesquelles il organise une structure d'ensemble ressemblant davantage à la nonchalance d'une « promenade » (évoquant les panneaux indépendants et à la fois complémentaires d'un paravent) qu'à un récit de voyage classique, chronologiquement linéaire et plus systématique. Le travail de réécriture pourrait être comparé à une réalisation cinématographique. Après avoir filmé ses plans en fonction d'un script (qui sert avant tout à limiter le temps du tournage), le réalisateur recompose l'ensemble en fonction du scénario et par l'intermédiaire d'une table de mixage avec laquelle il va sélectionner les prises puis reconstituer une histoire. Ce moment du mixage permet aussi une certaine « finition » artistique (bande son, effets spéciaux, etc.). De la même manière, Georges Ducrocq – qui ne reste que deux semaines à Séoul – redistribue les observations et informations récoltées. Bien que ce type de travail soit en grande partie le même dans l'approche de Pierre Loti, il sert, dans *Pauvre et douce Corée*, un plan d'ensemble beaucoup plus construit, répondant à une ambition idéologique plurielle absente de l'écriture « autofictive » de Pierre Loti. L'exemple de la montagne du Sud est à ce titre intéressant : le premier et le dernier chapitre lui sont consacrés pour figurer autrement, et donc sans « choc exotique », l'arrivée dans la capitale et le départ, alors que l'on peut sans le moindre doute imaginer que l'auteur n'y a effectué qu'une seule promenade pendant son séjour, la montagne ne se situant ni au début ni à la fin de son calendrier (nous verrons que ni l'entrée en ville ni le départ ne se faisaient par les pentes de cette montagne). Le travail de constitution et de construction « cinématographique » de Georges Ducrocq s'inscrit donc, comme ses versants dramatique et littéraire, dans l'optique technique d'une fictionnalisation voulue. D'autre part, l'organisation du développement des fragments sous-tend un important travail ethnographique qui anime la matière de chacun d'entre eux et permet à la promenade de rendre compte progressivement d'un rythme de découverte calculé. Il se veut proche des aspects les plus variés de la vie quotidienne coréenne, de réalités ailleurs présentées à travers des formalités beaucoup plus didactiques, techniques ou journalistiques. Le côté théâtral du plan est également évident si l'on considère une scénologie qui s'affiche à chaque moment en tant que telle, dans le simple fait que la Corée et les Coréens sont présentés sous la forme de tableaux vivants donnant très nettement l'impression d'une pièce en train de se jouer, avec un ordre précis d'apparition des décors et des personnages, répondant à une manière d'intrigue. L'ensemble, régi par ces différents artifices, forme une structure légère reposant sur un seul acte cohérent, composé pourtant de scènes autonomes. Le tout peut évoquer également un recueil formé de poésies en prose ou encore un album de photographies.

2) À cette volonté d'organisation particulière, dans laquelle le poète rencontre le cinéaste, le metteur en scène et l'ethnologue, correspond une position originale de l'observateur que nous avons déjà soulignée. Elle se manifeste par un travail d'écriture et de montage qui opère des cadrages, des coupes, des focalisations et des répétitions permettant à l'auteur d'être à tout moment très présent tout en laissant croire qu'il n'intervient pas. Ce travail d'illusion permet moins le récit d'un séjour à Séoul reposant sur une suite d'incidents ou sur une succession de descriptions, que le récit impressionniste d'un unique regard souhaitant n'être que cela, par lequel l'observation et le descriptif forment la matière première de la scénographie. À ce niveau, on ne peut que noter l'importance des différents décors, toujours savamment posés et pratiquement renouvelés à chaque scène, l'omniprésence de la lumière sous ses formes les plus variées, l'apparition progressive et calculée de personnages parmi les plus divers, toujours parfaitement typés, leur mise en situation dans des costumes représentatifs d'une altérité discrète mais permanente, l'attention portée à leurs mouvements et à leur élan, les références nombreuses aux variations de couleurs et aux bruits les plus intimes, l'utilisation fréquente enfin de termes et d'images évoquant les arts du spectacle. On se trouve face à une *théâtralité* coréenne reconstituée, au sein de laquelle Georges Ducrocq occupe la place du metteur en scène, non pas au cœur de son texte, mais sur ses marges, comme en coulisses au moment où la pièce se joue. On retrouve ici certaines règles du travail photographique de Louis Marin, qui donnent également l'impression de saisir des sujets en mouvement en s'en détachant (aucune photo posée, contrairement à

celles de Pierre Loti qui photographie de manière systématique les « monuments » de Séoul) tout en adoptant une construction rigoureuse du cadrage et en témoignant d'aspects ethnologiques pertinents dans leur absence de fixité. La position originale de Georges Ducrocq par rapport à l'espace l'est aussi si l'on considère son inscription dans la réalité temporelle d'un séjour limité à deux semaines. Rien dans le texte ne permet en effet de déterminer la durée de l'étape coréenne du voyageur ni même de savoir directement qu'elle se situe uniquement en hiver. Les seules informations temporelles ou climatiques relèvent beaucoup plus d'un rythme interne et littéraire qui permet que se succèdent des chapitres diurnes et des chapitres nocturnes, donnant l'impression d'une suite où les caractéristiques saisonnières sont variées au maximum, dans le but de rendre une Corée plus générale, non limitée à la durée d'une expérience personnelle trop courte. La seule temporalité présente est ainsi celle qui construit le lien très fort entre le présent et le passé de la Corée.

3) Cette mise en scène coréenne de Georges Ducrocq s'exprime par des structures minimalistes impressionnistes, dans lesquelles les motifs et les thèmes s'organisent autour de « phrases clés » et de « mots clés » poursuivant leur trajet d'un chapitre à l'autre et constituant de véritables réseaux isotopiques (ruralité, douceur, lumière, etc.) exprimés dans une écriture poétique. Parler d'un style impressionniste à propos de Georges Ducrocq est justifié si l'on considère les touches discrètes et répétées apportées à un ensemble aux facettes multiples. Par la légèreté de son style, l'auteur apporte un effet de transparence qui convient admirablement à l'évocation de situations ou de sentiments fugitifs sur une réalité coréenne trop rapidement côtoyée : il suggère plutôt qu'il ne dit, en utilisant abondamment images et allusions. Ce style est aussi servi par l'importance de champs lexicaux nombreux, très fournis, qui traduisent la richesse et la subtilité d'émotions et de perceptions que l'on ne rencontre dans aucun autre texte de l'époque relatif à la Corée. L'intérêt de *Pauvre et douce Corée* tient justement dans le fait que plusieurs champs lexicaux riches s'y croisent en se complétant. Le titre va dans ce sens en personnifiant le pays avant même la lecture et en imposant ainsi les deux images fortes de la « pauvreté » et de la « douceur ». Elles vont conditionner les premiers moments du livre. On entre ainsi moins dans un récit de voyage que dans une image toute faite s'opposant à la neutralité voulue de la plupart des autres titres de l'époque (*En Corée*, *La Corée*, *À travers la Corée*, etc.). L'utilisation de figures de rhétorique contrastées reposant sur un vocabulaire simple et redondant dans des phrases à la brièveté recherchée élabore un style pittoresque (abondance des détails visuels, colorés ou imagés, des descriptions « picturales ») où l'auteur dévoile progressivement une Corée dont il tente avant tout de dire la poésie de l'instant et du quotidien, des enchaînements de couleurs, des élans, des mouvements et des chansons. L'usage de la métaphore, souvent filée, participe pleinement à l'élaboration des effets poétiques et dramatiques tout en permettant à l'auteur de donner à lire un pays plus secret et donc moins visible :

« La métaphore révèle la face cachée du monde en soulignant des analogies profondes entre les êtres et les choses. Très expressive, elle permet de donner corps à des idées et de traduire visuellement des sensations ou des sentiments. Procédé inépuisable d'enrichissement de la langue, elle s'accompagne d'effets poétiques et dramatiques qui éveillent chez le lecteur des émotions fortes¹¹⁶⁹. »

La fictionnalisation intervient ici dans le travail de réécriture (par rapport aux notes prises sur place pendant le séjour) qui structure une Corée autre, très personnelle, illustrée par des thèmes et des images renouvelées. Elle promeut également une relation entre la Corée de légende que l'auteur souhaite reconstituer et la forme du conte que prend en bien des moments son ouvrage. Le titre fait ainsi plus penser à celui d'un conte qu'à celui d'un récit de voyage.

Nous nous proposons de relever dans un premier temps ces trois éléments de fictionnalisation en suivant l'ouvrage au fil de ses chapitres, afin d'examiner au plus près l'enchaînement des motifs et des thèmes

1169. Evelyne Amon, Yves Bomati, *Vocabulaire du commentaire de texte*, Paris, Larousse, coll. « Les petits pratiques du français », 1990.

dans l'organisation du texte. Nous avons choisi de présenter ici cette évolution à travers le relevé systématique des 17 chapitres (qui ne sont pas numérotés), en les introduisant par leur première phrase – laquelle fonctionne comme un titre – et en poursuivant par des éléments qui forment, selon nous, l'armature du chapitre, sa charpente imagologique. Ce choix est motivé par l'attention évidente accordée par l'auteur à l'ouverture de chacune de ses parties et par son désir d'y donner des repères permettant de suivre à la fois sa mise en scène et le caractère fictif du résultat de son travail.

a – Chapitre I¹¹⁷⁰

« Celui qui arrive à Séoul par la colline du Nam-San aperçoit, entre les arbres, un grand village aux toits de chaume. »

Le premier chapitre est un panorama en forme de scène de théâtre. Il relève, dans une description des plus « pittoresques » (alors que le terme n'est pas utilisé dans le texte, contrairement aux récits des autres voyageurs), le caractère rural et profondément simple du décor au cœur duquel le « récit descriptif » va s'inscrire : la capitale coréenne, « grand village » malgré son « immense étendue » et ses « portes monumentales » sur lesquelles on ne reviendra plus. Le motif du panorama de Séoul depuis la montagne du Sud est rare dans les témoignages que nous considérons. En 1900, Marcel Monnier, dans « À travers la Corée », en propose un autre, plus en rapport avec le style des récits de voyages. Il y souligne le pittoresque et le charme d'une cité différente des autres capitales. Nous découvrons – quatre ans avant *Pauvre et douce Corée* – une impression rurale de village où les chaumières se tassent, impression renforcée par le poids des montagnes au caractère sauvage :

« Cette capitale ne ressemble à aucune autre. Si l'on en jugeait seulement d'après le périmètre de ses remparts, Séoul serait une des plus grandes cités du monde. Leur circonférence représente un peu plus de trente kilomètres, autant que l'enceinte de Paris. Mais la ville proprement dite, qui compte à peine 200 000 âmes, n'est qu'un point dans cette étendue. La situation au milieu des montagnes est assez pittoresque malgré l'aridité des cimes. [...] La beauté des lignes, l'atmosphère d'une limpidité rare donnent à ce paysage plutôt sévère un charme réel. [...] Séoul, ai-je dit, est situé au milieu des montagnes, il serait plus exact de dire que les montagnes sont situées dans Séoul, puisqu'elles se trouvent intra muros. Mais ces quartiers montueux ne sont fréquentés que par les oiseaux de proie et les bêtes sauvages. Le tigre y élit domicile, surtout en hiver, et vient parfois chercher pâture dans la basse ville. Du haut du Nam-San, le regard embrasse Séoul entier, les quartiers populeux et les solitudes : une agglomération de maisonnettes très basses, couvertes en chaume ou en tuile couleur de fumée, enchevêtrées, tassées l'une contre l'autre au point qu'il est presque impossible de discerner aucun détail dans cette masse compacte et confuse¹¹⁷¹. »

À la différence de Marcel Monnier, Georges Ducrocq n'évoque pas l'aspect sauvage des abords de la ville. Il conserve ses impressions sur les montagnes pour les deux chapitres de conclusion, dont l'ultime est de nouveau situé sur le Nam-san. Il ne retient en introduction que le caractère villageois (mais non sauvage) de la capitale. Il va le renforcer en effectuant un travail stylistique particulier, car il souligne par une métaphore filée (que l'on retrouvera dans la suite de l'ouvrage) le caractère spécifiquement humain, surtout féminin, et ancien de la cité. Elle contribue également à appuyer les thèmes génériques du titre du livre ainsi que les premiers thèmes déclinés : la ruralité, la joie et la fragilité. Se développant et se déployant dans une série de représentations complémentaires qui illustreront de nombreux autres chapitres, cette métaphore (qui s'accompagnera plus tard de celle de l'enfance), par le fait qu'elle est « filée », construit un réseau d'images concordantes qui vont, au fil de la lecture, s'enchaîner et s'amalgamer les unes aux autres comme les éléments d'un décor parallèle et invisible. Séoul est « une paysanne qui ne paye pas de mine », reposant

1170. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 1-2.

1171. M. Monnier, « À travers la Corée », p. 38.

sous l'éclairage scénique et pur d'une lumière omniprésente à chaque moment du récit, qui « baigne [son] visage de pauvre » ». Les « chaumières ont un air bon enfant », elles couvent « de douces vies familiales » et indiquent par les fumées qui s'en échappent qu'il y a « du bonheur dans les maisons ». Rappelons que ces mêmes maisons, chez Pierre Loti, prennent soit des allures de « tombes » soit encore de « cloportes ». À un autre niveau – celui de l'organisation de la ville –, les « détours capricieux » des rues, les « quartiers confus », les « ruelles tortueuses » et les « cours étroites » renforcent à la fois la simplicité rurale et naturelle du décor séoulien, et entretiennent une figure labyrinthique symbolique, celle d'un monde étranger inconnu. Cette dernière représentation soutient en effet une altérité évidente, dans laquelle la complexité et le minimalisme peuvent aussi représenter métaphoriquement l'état de la Corée du moment. Participant à cet espace nouveau et singulier, on remarque également l'enveloppement protecteur des chaumières (qui couvent la famille) et des remparts associés aux montagnes (qui couvent la ville), le tout renforçant le côté féminin et maternel d'une capitale protégée par sa nature et sa culture ancienne. Elle semble ainsi enfouie dans sa terre, se livrant timidement et avec une lenteur qu'il faut savoir mériter. Car « Séoul est à nos pieds », ceux du voyageur, mais plus encore ceux du lecteur-spectateur qui est, dès le premier chapitre, conduit à pénétrer avec Georges Ducrocq une ville « littéraire », une ville de conte, une « cité-scène » à la fois immense et villageoise, à la fois terrienne et baignée par le ciel (la lumière, l'ensoleillement, « le nuage léger tout bleu » des foyers qui fument).

On note donc dès les premières pages une « mise en scène » théâtrale importante, au sein de laquelle la capitale est présentée tout autant comme actrice que comme espace scénique décoratif et narratif « mis en lumière ». Dès cette entrée en matière très directe – qui n'est en rien une « entrée » dans la capitale (pas de cheminement depuis le port, mais plutôt une théâtralité véritable qui commence par l'ouverture d'un rideau d'arbres et où la scène est dévoilée dans toute son étendue) –, où l'on se devine sans peine sous les traits du spectateur (« celui qui arrive »), on retrouve les thèmes essentiels du récit qui va suivre, à travers les deux images génériques de la *pauvreté* et de la *douceur*. Elles n'empêchent en rien l'absence d'une tristesse qui sera plus loin évoquée, dans le caractère familiale et festif de la capitale.

Nous sommes bien en présence d'une scène théâtrale qui pose un décor ainsi que des éclairages, tout en plaçant les éléments d'une mise en scène à venir (encore sans acteurs). Mais nous sommes surtout en présence d'une « fiction » qui retravaille la réalité de l'arrivée dans la capitale (en la vidant de toute présence humaine justement) afin de mieux servir un ensemble précis d'images, fort éloignées des canons narratifs classiques et des considérations « coréennes » de l'époque, où l'altérité convenue de l'étrangeté des foules et des types humains rencontrés prime sur tout le reste. La photographie de Louis Marin, qui ouvre le chapitre en fixant une « image » des lieux, représente une ruelle offrant au premier plan une maison modeste au toit de chaume et, en arrière-plan, un ensemble de demeures à toiture de tuiles. En revanche, c'est sur la couverture de l'ouvrage que l'on peut voir le cliché correspondant au panorama d'introduction. Il montre le sud du Séoul intra-muros, entrevu à travers les pins. L'entrée dans le livre correspond donc doublement, par la photographie d'abord puis par le texte, à une entrée dans « une image » de Séoul. Notons que le sujet central de la photographie de couverture de Louis Marin est la cathédrale, ce qui ne correspond en rien à l'exotisme ailleurs recherché par les couvertures illustrées des récits de voyages en Corée (des totems chez Jean de Pange, une danseuse chez Angus Hamilton). Tout le texte tentera de construire un exotisme différent, dont le côté asiatique sera d'ailleurs bien souvent effacé, et même nié par une tentative qui consistera à retirer la Corée de ses contextes géographique et géopolitique pour la rapprocher d'un Occident qui la convoite et la revendique.

Une part importante de la *fictionnalisation* apparaît ici dans le fait que ni cette photographie ni même l'arrivée décrite dans ce premier chapitre ne correspondent à la réalité matérielle de l'arrivant qui, en 1901, débarque à la gare de Séoul et pénètre la cité par la Porte du Sud (Namdaemun, 南大門) sans jamais dominer la ville. Il n'est effectivement pas possible d'arriver par le Nam-san, mont sur les pentes duquel courent alors les remparts et où se trouvent de nombreux temples chamanistes (rappelons qu'Hippolyte Frandin pénètre dans la capitale en assistant à une cérémonie correspondant à l'exotisme qu'il attend).

Remarquons que Georges Ducrocq ne « pénètre » pas la ville ou ne nous la fait pas pénétrer. Il confirme l'effacement d'un narrateur non conquérant, qui refuse d'évoquer tout incident « personnel » et finalement tout « récit » de sa propre implication dans un espace coréen ailleurs dominé par la narration de faits avant tout centrés sur la personne et l'expérience du voyageur-découvreur. Le but de l'auteur – qui ne souhaite pas évoquer la chronologie de ses deux semaines réelles de découverte de la capitale – ne relève d'aucun souci anecdotique touristique : il est plutôt de donner l'impression d'une présentation de la ville sans « expérience » limitée dans le temps. D'autre part, le fait de ne pas faire mention, sur la photo de couverture ou encore dans le premier chapitre, de cette porte, passage obligé de tout nouvel arrivant, confirme le parti pris de non-exotisme que nous avons relevé, de la même façon que Louis Marin refuse de faire des photos de tourisme (Pierre Loti a réalisé deux photographies de cette porte, dont une proposant en premier plan des enfants nus, soulignant ainsi une extrême pauvreté). Nous sommes donc bien en présence d'un artifice de fictionnalisation par lequel la capitale semble s'offrir d'elle-même, doucement voilée au lecteur (même si elle est « à nos pieds » et donc dans une position infériorisée). Le deuxième chapitre s'ouvre directement dans la cité sans que la fameuse Porte du Sud ait été franchie. Le passage du premier au deuxième chapitre se fait ainsi comme au théâtre, lorsque l'on passe d'une scène à une autre, en ayant laissé de côté et dans l'ombre tout l'accessoire des déplacements inutiles et des changements de décors, tout incident marquant la progression du voyageur dans sa domination de l'espace qu'il découvre. Georges Ducrocq, dès ce premier chapitre, montre qu'il n'est en rien l'acteur de son « récit descriptif », qu'il n'y joue qu'un rôle, celui de « révélateur d'images ». Il se fait observateur invisible, simple regard, illustrateur qui apporte aux photographies ouvrant chacun des chapitres les couleurs et les mouvements qui leur manquent.

Ainsi, la théâtralité, si elle est évidente, n'est en rien celle du narrateur lui-même qui, bien que ne se présentant pas directement, met en scène ses sensations et ses sentiments. Dès le premier chapitre, les clés sont ainsi données d'un exotisme particulier qui ne met pas en avant les clichés éculés, mais construit un « divers » théâtralisé dans ses aspects les moins perceptibles. Ce qui importe n'est pas Séoul ou la Corée, mais plutôt le cadre particulier de sa présentation et donc de la scénographie qui gère son originalité profonde, coréenne plutôt qu'asiatique.

b – Chapitre II¹¹⁷²

« La maison coréenne est d'abord une œuvre de charpente. »

Après avoir dévoilé l'espace macrocosmique de la cité, l'auteur focalise notre attention sur l'espace microcosmique de la demeure, donnée comme la véritable représentation minimalisée d'un monde autre, où l'on pense dans un autre sens (la maison étant bâtie en commençant par le toit, à l'inverse de la nôtre). Le deuxième chapitre est effectivement consacré à cet autre aspect important de l'espace coréen. Il s'ouvre avec une photographie représentant une « chaumière » et s'impose de manière naturelle sans vraiment rompre avec le premier, dont la conclusion précisait qu'il y avait du « bonheur dans les maisons ». L'auteur nous présente l'habitat de manière assez originale, suivant en cela les méthodes de travail de Louis Marin dans le domaine de la photographie anthropologique. En effet, au lieu de la décrire de l'extérieur telle qu'elle se présente à tout observateur – ce qui est l'évidence même de la réalité du voyage pour la plupart des témoins –, Georges Ducrocq fait le récit de la façon dont on la construit, ce qui renforce sa fonction de théâtralité et même de mise en abîme, comme un décor qui serait en train d'être construit sur la scène où la pièce va être bientôt jouée (et se joue déjà en fait, par un effet de théâtre dans le théâtre). Nous n'y avons encore véritablement rencontré aucun Coréen, là où les autres visiteurs commençaient leurs récits par les atmosphères humaines populeuses du port de Chemulp'o ou encore par quelques portraits typés, rencontrés sur le chemin menant à la capitale.

1172. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 3-5.

Cette présentation de la demeure, qui joue entre le récit et la description, fournit aussi un document ethnologique de première main. Georges Ducrocq insiste plus sur une connaissance de l'*autre* dans sa manière de se développer plutôt que dans ce qu'il serait statiquement. Ce qui intéresse le jeune poète, ce n'est pas « ce que sont les Coréens », mais comment ils se font, comment ils construisent leur espace, comment ils s'y investissent. Le parti pris impressionniste est à ce titre évident. Le regard de l'auteur laisse le plus possible vivre son sujet. On retrouve indirectement le peintre Elstir d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs de Marcel Proust, qui, pour peindre la mer, doit avant tout ne pas penser au mot « mer » :

« Naturellement, ce qu'il y avait dans son atelier, ce n'était guère que des marines prises ici, à Balbec. Mais j'y pouvais discerner que le charme de chacune consistait en une sorte de métamorphose des choses représentées, analogue à celle qu'en poésie on nomme métaphore et que si Dieu le Père avait créé les choses en les nommant, c'est en leur ôtant leur nom, ou en leur en donnant un autre qu'Elstir les recréait. Les noms qui désignent les choses répondent toujours à une notion de l'intelligence, étrangère à nos impressions véritables, et qui nous force à éliminer d'elles tout ce qui ne se rapporte pas à cette notion¹¹⁷³. »

Comme l'artiste impressionniste, Georges Ducrocq s'attache principalement aux aspects les plus simples et les plus mouvants de la vie. Il tente de les saisir dans des « impressions véritables » plus que par des idées toutes faites déjà mises en place par ceux qui l'ont précédé à Séoul. Ainsi oublie-t-il ce qu'est une maison pour ne se consacrer qu'à sa construction, moment qui permet aussi de l'imposer comme décor de certaines scènes à venir.

Cet intérêt pour l'observation pure et pour la vie que construisent les Coréens apparaît encore dans le fait que l'auteur s'attache ensuite à présenter la façon dont les femmes habitent la maison, elles qui sont « les gardiennes et souvent esclaves du foyer », qui organisent leur journées autour de la cour, « petit carré d'air libre » fait pour « recueillir la chaleur du ciel ». Les cours jouent ici un rôle important, puisque le premier chapitre en signale déjà, au cœur desquelles « respirent des pots de fleurs ». N'étant ni l'intérieur de la demeure ni la rue, elles représentent un espace médian (comme l'antichambre dans la tragédie racinienne, espace de communication entre la chambre et le monde extérieur), à la fois vide et plein de l'activité quotidienne des femmes, espace scénique parfait où se joue la vie coréenne la plus intime sur laquelle l'auteur ne manque jamais d'insister¹¹⁷⁴. La conclusion du chapitre opère un retour sur la capitale, « ville modeste et bâtie à peu de frais, mais nullement misérable », mais aussi sur l'absence de tristesse, une fois de plus, qui vient équilibrer l'impression de pauvreté à travers une dernière métaphore « féminine » et « rurale » par laquelle le narrateur note combien « les maisons de Séoul sont des paysannes cachées sous leur cornettes de paille, pas bien riches, quand même heureuses ». On peut donc sentir l'importance, parallèlement à la pauvreté et à la simplicité, des thèmes de la joie et du bonheur, de l'intimité familiale aussi, nous y reviendrons.

c – Chapitre III¹¹⁷⁵

Le chapitre précédent se terminait sur l'affirmation que « chaque Coréen a son logis, son poêle, sa vie close ». Le troisième chapitre poursuit la rencontre avec la cité en introduisant ses habitants. Il continue ainsi l'effet de « zoom » et développe au stade « théâtral » le caractère physique particulier des acteurs de la pièce qui va bientôt se jouer sous la forme de scènes de rue : « Les Coréens n'ont pas la face grimaçante des Jaunes. » On ne peut être plus direct. Cette partie est à nos yeux importante, car elle va

1173. Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition de Jean Milly, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.

1174. Il existe en Corée une forme de théâtre populaire appelé « jeu de cours » (마당노리, madang nori) qui se jouait justement dans les cours des maisons, à la campagne.

1175. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 7-9.

d'entrée de jeu poursuivre une démarche amorcée dès le premier chapitre – où les éléments asiatiques étaient absents – et remettre en question « l'orientalité » des autochtones¹¹⁷⁶. Elle les distingue des autres peuples de la région tout en coupant toute référence à un exotisme prédéterminé dans lequel l'*autre* serait identifié par un « masque asiatique ». Nous avons évoqué ce fait en présentant Pierre Loti qui occidentalise par d'autres figures de comparaison les habitants de la péninsule. Le visage coréen n'est pas « figé » dans l'un des stéréotypes européens classiques relatifs à l'Asie : la grimace. Cette dernière livre en même temps deux connotations négatives de l'époque, le sourire de l'obséquiosité japonaise et, inversement, celui de la cruauté chinoise¹¹⁷⁷. Les Coréens sont, au contraire, dotés par Georges Ducrocq d'un visage véritable, souligné par un caractère humain positif et franc. Il dénote une identité différente, plus proche de la civilisation occidentale. Dans un rapprochement hardi des « Finistère » d'Asie et d'Europe, l'auteur précise effectivement que le front coréen peut être comparé « au front de nos Bretons, il a le reflet joyeux d'un front celtique ». Il revient ensuite sur le premier motif de différenciation en précisant qu'il y a en eux « un élément qui n'est ni japonais ni chinois », qui les rapproche plutôt des « vieilles races sibériennes qui sentent encore le primitif ». On devine, par-delà l'actualisation des observations, la présence très forte de l'ancienne image de « l'homme naturel ». Nous l'avons mise en avant lorsqu'elle venait s'opposer aux cultures asiatiques raffinées mais « grimaçantes », représentées par la Chine et le Japon¹¹⁷⁸. Le rapprochement avec le monde celtique – et particulièrement les Bretons – se retrouve de manière moins directe chez Marcel Monnier. Celui-ci propose en effet une piste archéologique comparatiste relative aux dolmens rencontrés dans son voyage en Corée, sans pour autant se donner le droit d'en tirer des conclusions par lui-même :

« Ils remontent, selon toute évidence, à une époque très lointaine et préhistorique, les traditions et les légendes locales étant sur ce point absolument muettes. Je n'aurais garde de chercher à établir, sur la foi d'une simple impression, un rapport quelconque entre ces appareils mégalithiques et les nombreux dolmens que l'on rencontre en Europe, tant dans les pays scandinaves qu'en Angleterre, sur le Plateau central de France, et en Bretagne. Des voix plus autorisées que la mienne discuteront ce point. Tout ce que je puis dire, c'est qu'on éprouve quelque surprise à retrouver les mêmes manifestations d'un art rudimentaire aux deux extrémités du grand continent, dans la péninsule de Corée et dans la presque île armoricaine, dans la province de Kang-Ouen-To et sur la lande de Lockmariaquer¹¹⁷⁹. »

Georges Ducrocq rapproche les Coréens d'une autre réalité. Il les extrait de la misère de leur situation politique complexe (de la misère des autres relations de voyage également) et les dépose sur une autre scène, fort éloignée du présent et des menaces politiques qui pèsent alors sur l'avenir et l'indépendance du royaume devenu depuis peu empire. En effet, la description des caractéristiques se précise et vient renforcer une fois de plus le titre du récit tout en indiquant combien les Coréens, s'ils ne sont pas complètement asiatiques, ne sont pas non plus du ^{xx}^e siècle : ils sont « placides », ont « l'œil fin et rêveur », du « laisser-aller » et de la « bonhomie », une « pauvreté persistante » et une « simplicité d'esprit » qui leur

1176. Rappelons que l'expédition Marin-Ducrocq arrive par le nord, par la Sibérie, avec juste une escale en Chine. Elle semble donc avoir suivi une voie d'occidentalité à l'intérieur de l'Asie, qui se termine dans la péninsule coréenne.

1177. L'adjectif « grimaçant » est employé dans un autre sens la même année par J. de Pange évoquant un Japon « contemporain, tout enfiévré et grimaçant de son “américanisation” trôp hâtive » (*En Corée*, p. 5). Rappelons que *grimace* vient du mot *grîma*, « masque ». Le terme désigne une contorsion de certains muscles de la face qui traduit une expression de douleur, de dépit, de dégoût, de gêne, etc., qui enlaidit le visage. Les « grimaces » sont aussi des manières affectées, des minauderies.

1178. F. Affergan (*Exotisme et altérité*, p. 151-152) souligne l'importance de la « visagité » dans le cadre d'une approche anthropologique de l'altérité.

1179. M. Monnier, « À travers la Corée », p. 44.

fait « dédaigner la vie moderne et rechercher la tranquillité », celle du pays du Matin calme (Georges Ducrocq n'utilise jamais cette expression). Nous ne sommes donc guère éloignés des premières images coréennes du « bon sauvage » vivant au creux des montagnes, loin de toute agitation. Si les hommes sont d'un type « vigoureux et rudement charpenté, d'une taille imposante », les femmes viennent incarner un aspect encore plus ancien de la race – son côté le plus mystérieux et le plus délicat – par une beauté « toute en finesse et en fragilité qui semble l'héritage d'une très vieille race, peut-être engourdie, mais qui n'a point déchu ». On retrouve ici encore un lien évident chez l'auteur entre la femme et l'espace coréen. Le pays était humanisé et féminisé dans le titre par une métaphore. La ville de Séoul l'était dans le premier chapitre, tout comme les demeures dans le deuxième. Dans cette troisième partie, nous sommes face à une symbolisation qui touche le pays entier, qui lui associe la finesse et la fragilité des femmes ainsi que l'engourdissement de la race. Qu'il s'agisse d'exprimer les particularités de la spacialité coréenne repliée sur elle-même par des figures féminines, ou encore d'utiliser symboliquement certaines images féminines pour les généraliser au pays, dans les deux cas et dans les deux sens nous pouvons noter le recours fréquent à une pratique qui va se confirmer et lier étroitement, dans une démarche littéraire et exotique, la péninsule à ses femmes, les Coréennes à leur terre. Séoul, personnage féminin du premier chapitre, se retrouve maintenant en position de simple décor, au moment où l'auteur présente ceux, femmes et hommes, qui vont être les interprètes des scènes qu'il va faire jouer dans les chapitres suivants.

d – Chapitre iv¹¹⁸⁰

« Le blanc domine dans le costume coréen : c'est la couleur qui convient le mieux à ce peuple enfant. »

Après les décors et les acteurs, Georges Ducrocq présente les costumes autour de quatre idées qui vont contribuer à renforcer les thèmes jusqu'alors abordés : la particularité, la joie festive, la ruralité et l'inutilité. Ils se rejoignent et renforcent l'exotisme original de l'*autre* coréen, lequel a été présenté dans sa spécificité physiologique et dans son décor.

La particularité est l'une des thématiques directrices de l'ouvrage. C'est ici la fidélité aux vêtements blancs et le refus du « mac-farlane » vanté par les Japonais (rappelons-nous, dans *Madame Chrysanthème* et surtout *Japoneries d'automne*, le ridicule, pour Pierre Loti, des Japonais habillés à l'occidentale). C'est aussi « à Vladivostock, au milieu des casaques ternes des Chinois et des pelisses russes, les habits blancs qui détonnent joyeusement ». Le costume coréen (nous citons dans la partie consacrée à Pierre Loti l'anecdote de M^{gr} Gustave Mutel évoquant l'origine juive des Coréens à travers une interprétation fort libre de l'origine des vêtements), comme la face, éloigne le peuple péninsulaire de toute relation possible avec les pays d'Asie et même avec la Russie.

La joie, que l'auteur associe à la blancheur, c'est déjà l'infantilisation des Coréens, que d'autres métaphores du même type renforceront ailleurs. Relevons, dès la première phrase, cette idée de « peuple enfant ». Les Coréens sont souvent présentés par Georges Ducrocq dans le cadre de figures de comparaison féminines où enfantines. Rien de dévalorisant pourtant dans ces propos, même si l'ensemble de l'ouvrage dénote, pour l'époque et les événements qui se préparent, une forte infériorisation des Coréens. Car on comprend que l'auteur considère la Corée comme un pays anciennement riche et prospère qui a arrêté sa croissance et ne vit plus qu'au jour le jour, ne jouissant plus que des plaisirs les plus simples, comme les enfants. Passive et fragile, la Corée de 1901 ne peut – pour l'auteur qui l'humanise – qu'être comparée au sexe alors dit « faible » et à l'âge de l'innocence et des jeux. La joie, ce sont aussi « les rues de Séoul qui ont tous les jours un air de fête », ce qui vient renforcer la théâtralité de la scène coréenne en relativisant l'impression de pauvreté. Ce sont la gaieté, la « beauté éblouissante », la « joie des yeux », les « couleurs qui chantent » et le « rayon de vie » qui s'échappent des vêtements blancs éclatants ou des tuniques colorées

1180. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 11-14.

comme des « papillons multicolores ».

La ruralité, thème longuement traité par quelques figures dans les premiers chapitres, lorsque nous découvrons les métaphores des maisons/paysannes et de la capitale/village, nous la rencontrons dans la présence de la campagne en ouverture du chapitre, dans celle aussi de ce « jardinier tout enfariné qui arrose ses choux » très loin de là, au bord du fleuve Amour. Nous la découvrons surtout dans le costume des Coréens qui se vêtent de textures et de tons directement issus d'éléments naturels rappelant autant les paysages de la péninsule que les peintures populaires évoquées plus loin par l'auteur. Ce sont « les redingotes en fibre d'ortie » et les couleurs « laissées aux jeunes gens, aux femmes et aux enfants » ; ce sont ainsi des « bleu de ciel », des « tons saumonés », des « gris perle », des « couleurs d'œillet ou de pervenche » ; puis les « tons vifs » abordés « avec une franchise de campagnards », les « vert pomme », les « rougeurs de pêche », les « cerises », les « abricots ». Les « enfants ont l'air échappés d'un champ de fleurs, au printemps ». Nous retrouvons dans ces descriptions de costumes un peu du primitif introduit au chapitre précédent. Il s'agit alors bien plus d'un primitivisme festif où semble avant tout, en plein cœur de l'hiver, primer la joie de retrouver des couleurs et des matières fragiles, printanières et lumineuses. Ce rapport entre la terre, la lumière et le vêtement, on le retrouve souligné par Élie Faure en 1932 dans *Mon périple*, en des accents qui évoquent la démarche de Georges Ducrocq :

« J'ai toujours trouvé très suggestif l'accord profond qui règne, dans tous les vieux pays, entre l'aspect de la terre, la qualité de la lumière, la forme et la couleur du vêtement, et je crois que ce n'est qu'en recueillant d'abord ses harmonies spontanées qu'on parvient à comprendre un peu l'art, les mœurs et plus avant l'esprit même d'une contrée¹¹⁸¹. »

Cette rapide note de voyage de l'auteur de *L'Histoire de l'art* a le mérite, à nos yeux, de rendre compte très directement de la démarche de l'auteur de *Pauvre et douce Corée*. À chaque moment, il ne manque effectivement pas de tisser des liens entre la nature coréenne, la lumière (diurne et, nous le verrons, nocturne) et divers autres aspects de la culture coréenne (vêtements, peinture, odes et proverbes, etc.).

L'inutilité participe de cette idée de fragilité. Ce sont, en un certain sens, les vêtements qui « ne sont pas pratiques », car en apparence peu adaptés par leur épaisseur au froid hivernal, mais aussi, par leur blancheur, à la boue des pluies estivales. Ces dernières notations seront déclinées par Eugène Brioux en 1917 :

« Dans la ville circule lentement, avec de fréquents et longs arrêts, une population flâneuse, vêtue étrangement et contrairement à tout bon sens. Dans ce pays où il fait très froid, hommes et femmes sont habillés de coton, et ici où la pluie est fréquente et abondante, délayant le sol en une boue profonde, délayant aussi les murs, bâtis en terre, dans ce pays si “salissant”, les habitants ont adopté, pour leurs vêtements, hommes et femmes, la couleur blanche. Tout le monde est vêtu de coton blanc¹¹⁸². »

Les Coréens « ignorent » également les boutons, ont des coiffes « incommodes » et leurs femmes « s'embarrassent » dans des ensembles qui ne leur permettent pas de se mouvoir librement (idée qui rejoint celle de l'enfermement que nous retrouverons dans l'évocation du mariage). Pourtant, l'ensemble offre un rythme lent, en rapport avec la vie rurale et festive, une image de nonchalance et d'indolence qui dénotent déjà une gestuelle que le chapitre suivant va introduire et chorégraphier.

Le costume coréen est donc chez Georges Ducrocq comme chez les autres observateurs une surprise tout autant qu'une énigme, même si l'on sent combien l'auteur cherche à en rendre toute la grâce

1181. Élie Faure, *Mon périple*, Paris, Malfère, 1932 (réédition : Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964). Nous utilisons l'édition la plus récente : *Mon périple, voyage autour du monde, 1931-1932* suivi de *Reflets dans le sillage*, établie, commentée et préfacée par Juliette Hoffenberg, avant-propos de Jean Lacouture, Paris, 10/18, Seghers, coll. « Odyssées », 1987, p. 144-145.

1182. E. Brioux, *Au Japon par Java, la Chine, la Corée*. p. 122-123.

singulière. *Pauvre et douce Corée* tente en effet de le comprendre en le situant ailleurs, dans un espace dépassant largement l'ensemble asiatique, et surtout dans un autre temps, dans l'ancienneté d'un « paradis perdu » qui court tout au long du « récit descriptif » et que renforce le caractère d'une terre proche de la nature. Ce costume est aussi, dans la perspective que nous avons déjà proposée, un élément des plus théâtralisés. Cette singularité, cette joie, ces couleurs éclatantes et fragiles, cette inutilité sont ailleurs les éléments caractéristiques du costume de théâtre et des arts de la scène.

e – Chapitre v¹¹⁸³

« Avec si peu de ressources le Coréen est heureux. »

Faisant suite à ces quatre chapitres d'introduction, qui posent le cadre de la dramaturgie coréenne de Georges Ducrocq, celui-ci se présente beaucoup plus directement comme une première scène où se retrouvent, disposés en situation, les thèmes annoncés par le titre et déclinés dans les premiers moments de dévoilement de Séoul. On reconnaît également dans ces lignes ce qui est depuis quelque temps déjà un exercice de style, un type de description inauguré lors des voyages en Orient pendant l'époque romantique, où se trouve très souvent évoquée l'atmosphère populeuse de ces espaces publics privilégiés que sont le marché ou la rue. Ils permettent de restituer l'*autre* dans l'instantanéité de ses actes de communication et d'échange, dans son mouvement d'ensemble et surtout d'impliquer l'observateur dans le fil d'une quotidienneté sociale largement enrichie où il puise à loisir des portraits fonctionnant généralement comme des stéréotypes. La description de la rue coréenne proposée par Georges Ducrocq est importante à plus d'un titre, d'autant que la plupart des autres témoignages insistent sur son manque d'intérêt, particulièrement pour des voyageurs habitués à l'exotisme codé de la rue chinoise ou japonaise. Marcel Monnier affirme que « les rues de Séoul ne présentent point, à beaucoup près, l'animation et le pittoresque des rues chinoises ». Il annonce l'atmosphère villageoise initialement évoquée par l'auteur de *Pauvre et douce Corée* : « Séoul est une capitale où règne le calme de la province, la paix somnolente des petites villes¹¹⁸⁴. »

Trois parties organisent ici cette théâtralisation de la rue :

1) La première impose de nouveau l'influence constante de la ruralité. Elle met en scène les paysans venus de la campagne avec « leur belle humeur, l'odeur des champs [*campagne*] et des sapins [*montagne*] et ces mots pour rire qu'ils savent lancer ». L'auteur y réaffirme le poids de la terre dans la vie quotidienne de la capitale/village, mais aussi plus largement dans la culture coréenne.

2) La deuxième partie s'ouvre sur le fait que l'« on flâne beaucoup à Séoul », que « les rues sont animées ». Elle se présente comme la galerie de figures pittoresques que nous évoquions, où se pressent sous la forme d'hypotyposes des femmes du peuple, des jeunes gens, des marchands ambulants, des nourrissons, des femmes de la noblesse, des files d'aveugles, etc. Mais au milieu de ces figures singulières règne un type plus largement répandu de figurant : c'est l'homme coréen, lequel imprime à la ville entière le rythme calme rencontré au chapitre précédent dans l'évocation des vêtements : « les plus nombreux sont les désœuvrés qui baguenaudent, se pavanent et bayent aux corneilles », composant une « foule nonchalante » qui regarde avec dédain les fonctionnaires, ces « malheureux qui travaillent ». Ils viennent renforcer l'idée d'un rythme coréen original, fait de lenteur, sans bruit aucun, dans le silence et la blancheur des costumes neufs et propres, le tout évoquant les images d'un passé rural qui reste à tous moments présent.

3) La troisième partie enfin est consacrée à un motif souvent privilégié par Georges Ducrocq, avec celui de la femme : il s'agit des enfants et de leurs jeux, des « polissons » et des « filles aussi hardies que les garçons », de leurs « cris de joie », de leur passion pour le cerf-volant, motif évoquant la fragilité tout autant que la futilité. La présence des enfants n'est donc pas un hasard et participe bien de la méta-

1183. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 15-19.

1184. M. Monnier, *op. cit.*, p. 39-40.

phore permettant de définir un peuple qu'Émile Bourdaret infantilise également la même année et dont Pierre Loti note l'aspect ludique et festif : « Voilà peut-être l'origine d'un grand défaut des Coréens, écrit Ducrocq : ils vivent trop dans les nuages (avec les cerfs-volants), mais comme c'est amusant ! » La comparaison, au dernier chapitre du récit, entre la Corée et une petite fille dont on ne connaît que la traduction du prénom, « qui n'est pas méchante », permettra de reprendre la métaphore filée commencée avec l'idée de « peuple enfant ».

La rue, comme un théâtre, apporte l'illusion d'un pays généreux : « Ces spectacles de la rue sont rehaussés par la lumière. [...] Lumière si pure qu'elle embellit même les vieilles ridées, dont les yeux restent clairs, et donne aux maisons vermoulues, aux chaumes croulants, un regain de jeunesse. » Tout comme l'auteur se plaisait à nous montrer la manière dont se construisait le décor, il relève l'effet d'un éclairage théâtral baignant le spectacle auquel il nous convie maintenant pour nous présenter les productions artisanales coréennes d'un pays en voie de disparition.

f – Chapitre vi¹¹⁸⁵

« Les rues de Séoul sont très marchandes : petit commerce mais beaucoup de boutiques, les métiers encore divisés comme au moyen-âge, par quartier. »

Ainsi s'ouvre le chapitre consacré aux métiers et à l'artisanat, passage obligé d'un grand nombre de récits de l'époque. L'auteur met en avant les principales productions du pays sous la forme d'un inventaire, tout en déplaçant la Corée dans le temps, comme elle l'avait été dans l'espace. À chaque boutique, les caractéristiques spécifiquement coréennes sont relevées, appuyées par la ruralité et la luminosité. Ainsi les marchands de soieries, dont « les étoffes ne peuvent rivaliser avec les broderies chinoises ou japonaises ». Elles « ne valent que par leurs couleurs vives, leur fraîcheur campagnarde, leur éclat de fleurs matinales ». La lenteur et le calme sont aussi évoqués à propos des cordonniers, dont certains taillent « des patins contre la boue, qui obligent les Coréens à traverser les rues avec la lenteur et la gravité des cigognes ».

Les comparaisons animales sont rares chez la plupart de nos auteurs. Rien à voir, à ce titre, avec les figures d'un Pierre Loti au Japon (où les insectes, les souris, les rats, les chats et même les singes abondent dans les métaphores). En revanche, cette dernière image des cigognes doit nous arrêter, car elle peut être associée à celle d'Émile Bourdaret parlant de « pélicans au blanc plumage » ainsi qu'à celle de Paul Claudel décrivant les « grands Coréens mélancoliques comme des hérons ». Fort étrangement, la seule catégorie servant de référence aux figures de comparaison animale sont les oiseaux (Jack London également parlera de Coréens « bondissant comme des daims », mais caquetant et jacassant comme des oiseaux). On peut tenter d'expliquer ce fait par la lenteur et le calme associés à la blancheur, mais aussi à l'ampleur du costume. La démarche mesurée des cigognes, des pélicans et des hérons, grands oiseaux clairs et lents, semble correspondre, pour ces auteurs, à un rythme coréen que l'ensemble des observateurs notent et que certains associent à des figures plus légères encore, car fantomatiques. Pareille association à l'oiseau renforce également le thème de la fragilité et celui de l'absence d'agressivité. Tout cela permet aussi de mieux comprendre la remarque de Georges Ducrocq lorsqu'il dit que les Coréens « vivent trop dans les nuages ».

Le chapitre souligne le caractère artisanal souvent curieux de la production coréenne rurale. S'y exprime à plusieurs reprises une certaine mélancolie envers une civilisation ancienne, antérieure à la période contemporaine, considérée comme difficile et qui, bien que fortement valorisée, semble s'éteindre :

« Voilà bien longtemps que la Corée excelle dans le parchemin ; autrefois, sous les empereurs lettrés du quatorzième siècle qui faisaient fondre d'un coup trois cent mille caractères d'imprimerie, elle gravait sur des feuilles royales ses romans et ses poésies. Aujourd'hui l'inspiration est morte, les

1185. G. Ducrocq, *op. cit.*, p. 21-28.

beaux livres sont rares¹¹⁸⁶. »

« En courant les antiquaires on découvre encore un de ces bols de forme pure, d'une fine couleur gris souris, ou blanc immaculé, d'une pâte tendre et sonore, une porcelaine craquelée de la bonne époque. Aujourd'hui les nuances délicates sont tombées en oubli, Séoul a laissé éteindre ses fours et n'a plus de porcelainiers¹¹⁸⁷. »

Cette thématique de la nostalgie d'un royaume culturellement puissant dont on relève les richesses passées est reprise au chapitre suivant, où les danseuses regrettent leur enfance et leurs amours simples, leurs montagnes et leurs villages montagnards du nord de la péninsule.

g – Chapitre vii¹¹⁸⁸

« Au coucher du soleil les boutiques ferment. »

Ce chapitre forme un diptyque avec le précédent. À l'arrivée des paysans venus le matin de la campagne (chapitre v) et aux joyeuses activités sociales et commerciales diurnes correspondent ici les facettes « extraordinaires », « mystérieuses » et « sentimentales » de la capitale (et plus largement de la Corée) la nuit. Cette partie obéit à une tradition littéraire visiblement marquée par les récits de voyage en Orient au XIX^e siècle. Associée à la femme, à la littérature et à la danse, la nuit est calquée sur les modèles d'un genre convenu qui rapproche l'Orient, la femme, la nuit, l'amour, la nostalgie et la littérature. Dès les premières lignes, le chapitre note la fermeture des boutiques et donc l'arrêt de toute activité commerciale. Ce changement de décor livre au lecteur une autre capitale, plus secrète, que renforce la présence matérielle et théâtrale d'un voile matérialisant le changement de scène tout autant que le mystère : « Du pied des maisons s'échappe par les cheminées une fumée blanche et odorante, Séoul s'enveloppe d'un nuage qui sent le sapin brûlé. » Ce voile odorant apporte une ambiance radicalement nouvelle, nocturne tout autant que scénique, où l'on retrouve une comparaison présente également chez Pierre Loti et quelques autres contemporains : « Les lanternes s'allument et une vie nocturne commence, extraordinaire, où tous les passants ressemblent à des fantômes. »

Le cadre dressé, l'auteur met en place les acteurs singuliers de sa nuit coréenne : les femmes, ces « captives » du jour qui reçoivent la nuit « la permission de prendre l'air » et qui se sentent « plus libres chaque soir ». L'exotisme (enfin présent) joue pleinement ici, avec l'apparition « très mystérieuse » de ces femmes dans les « ruelles sombres », sorties des cours qu'elles animaient discrètement le jour. Immédiatement le rapport de la femme à l'amour est annoncé, car « Séoul est une ville très sentimentale et la plupart des Coréens ont une amourette en train ». La relation entre la nuit et la femme orientale est alors en France un cliché éculé, mais qui fonctionne encore, ponctué par les thèmes de la claustration diurne et de la relation amoureuse secrète et nocturne. Pierre Martino le souligne :

« Cette condition des femmes d'Orient avait bien de quoi étonner le public français ; elles vivaient, enfermées dans les chambres d'un harem, ou derrière les murs d'un sérail royal, n'en sortant que sous prudente escorte¹¹⁸⁹, enclosed presque en de véritables caisses¹¹⁹⁰, de l'approche desquelles on chassait les curieux, avec assez de brutalité parfois pour les tuer. Elles consumaient leur existence

1186. *Ibid.*, p. 25.

1187. *Ibid.*, p. 26.

1188. *Ibid.*, p. 29-33.

1189. *Ibid.*, p. 30 : « Les petites bourgeoises vont à pied, [...] serrées de près par une vieille servante. »

1190. *Ibid.*, p. 30 : « Les plus riches vont en chaise, dans une boîte tapissée de peaux de léopard ou de soieries, portées vivement sur les épaules de quatre domestiques. »

dans l'oisiveté, à des intrigues, à des amusements d'enfants, à des passions dénaturées aussi, sur lesquelles certains auteurs sont décidément inépuisables. Malgré l'étroite garde où on les tenait, elles savaient encore tromper leur mari, tant la femme, disent les naïfs auteurs de relations, est partout la même. [...] Mais ces drames d'amour, de sang et de mort ne pouvaient que rehausser la haute idée que les Français s'étaient donnés d'un Orient voluptueux¹¹⁹¹. »

Après l'évocation des sorties nocturnes et sentimentales et précédant celle des danseuses, qui va suivre, l'auteur mentionne brièvement un aspect marquant de la culture coréenne populaire : les poèmes et chansons qui évoquent les « chagrins d'amour, les plaintes d'une fiancée abandonnée qui songe à l'absent » :

« L'adieu est un feu qui nous brûle le cœur
Et les pleurs une pluie qui l'apaise.
J'ai mêlé mon âme avec le vin
Pour que mon amant s'en abreuve.
Le vin me le gardera fidèle,
Le vin est un puissant breuvage.
La lune argentée, le soir et l'aurore
Ne sont plus rien pour moi.
Solitaire oie sauvage, qui passe sur mon toit,
Si tu vois dans ton voyage
Celui que j'aime, le cœur si brisé,
Dis-lui tendrement de ma part
Que c'est la mort quand nous sommes séparés¹¹⁹². »

Le poème tisse les clichés usés que cultive un exotisme asiatique codé. Les images de la « lune argentée » et de la « solitaire oie sauvage » préparent le onzième chapitre, entièrement consacré à la littérature populaire, aux chansons, aux odes et aux proverbes, genres où se déploie une mélancolie très vive qui habite encore aujourd'hui le *han* (notion sur laquelle nous reviendrons). Cette présence de poèmes et de chants dans le corps du texte, dont la traduction a probablement été obtenue par l'intermédiaire des missionnaires, est l'un des aspects originaux du travail à la fois ethnologique et poétique de *Pauvre et douce Corée*, seul récit français à donner la parole à la littérature orale (et plus loin à la peinture populaire). On notera ici un nouvel effet de mise en abîme : l'écriture poétique de Georges Ducrocq s'ouvre à une autre poésie, celle de l'*autre* justement.

Autre forme artistique directement liée à la nuit et à une Corée plus profonde dans l'espace et dans le temps : la danse et surtout les danseuses de la « maison du roi », les « belles de nuit » originaires du nord de la péninsule (la partie la plus « sauvage », origine de la vieille Corée selon un bon nombre des témoignages que nous avons considérés au chapitre précédent). Leur arrivée au cours des soirées est signalée de manière tout à fait impressionniste par un « grand murmure d'étoffes somptueuses ». Tout comme le contraste entre le jour et la nuit, elles dissimulent elles-mêmes une personnalité seconde que semble masquer assez mal « leurs corsages d'or, les plus belles soies, les grosses perles d'ambre et les bagues à tous les doigts ». Car le luxe de la capitale où elles s'imposent un peu comme les reines de la nuit ne peut longtemps cacher leur origine rurale ni leur mélancolie, dans des accents semblables à ceux de Georges Ducrocq lui-même lorsqu'il regrettait l'abandon des anciennes productions artistiques :

« Les réceptions du palais, leurs succès, leurs bijoux ne les consolent pas d'avoir quitté leurs montagnes : dans leurs grands yeux de chevreuil, d'une noirceur et d'une langueur admirables, il

1191. P. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, p. 69-71.

1192. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 31.

y a de la mélancolie, leur regard souffre, des pensées tristes tourmentent leur beau front poli. Elles ne s'animent un peu qu'au son des mélodies natales qui leur font oublier les fades compliments des fonctionnaires ; plus d'une alors qui tourne lentement, claquant des doigts, se souvient qu'elle dansait ainsi dans son village pour un petit paysan qui l'aimait et elle donnerait de bon cœur robes, épingles d'argent, boucles de jade pour l'oeillet qu'il lui apportait tous les soirs en tremblant¹¹⁹³. »

Ce thème du déracinement (très présent dans la littérature coréenne du xx^e siècle), nous le retrouverons chez Albert Londres dans le motif de la danseuse coréenne mélancolique rêvant de son pays natal. Chez Georges Ducrocq, les danseuses n'évoquent pas encore le regret du pays/paradis perdu, colonisé par le Japon. Le motif fonctionne pourtant déjà comme la métaphore d'une terre menacée par les intrigues intérieures des fonctionnaires corrompus et par les ambitions des voisins. L'histoire de la danseuse Li-Tsin, mise en scène par Hippolyte Frandin – ne pouvant vivre en Occident avec son amant diplomate, la jeune Coréenne rentre à Séoul où elle se suicide en avalant des feuilles d'or –, correspond à cette même métaphorisation. Félicien Challaye utilisera également le motif des danseuses afin de montrer le caractère pacifique de la Corée, dans un registre semblable aux descriptions de Pierre Loti rapportant le spectacle de danses et d'acrobaties offert par le roi lors de son séjour. Chez Paul Claudel, la danse sera plus encore l'expression d'une « coréanité » liée aux accents et aux mouvements géomantiques de la terre. La danseuse coréenne est donc un motif clé des récits du début du siècle (elle apparaît sur la couverture du livre d'Angus Hamilton), magnifiant l'image d'un « Matin calme » en train de s'éteindre, coupé de ses racines vives, de ses montagnes et de ses villages, sources premières de l'imaginaire populaire.

Ce chapitre introduit une caractéristique importante de la psychologie coréenne que nous rencontrons, brièvement esquissée, chez d'autres témoins, comme Pierre Loti qui évoquait une musique « mystérieusement tranquille, triste sans être plaintive, comme exprimant la résignation à l'immense ennui de la vie ». Il s'agit d'un sentiment complexe de cristallisation de la souffrance ou de la douleur, le *han* (한), qui a trouvé à s'exprimer au cours des siècles dans les chansons, la littérature populaire, mais aussi la danse (aujourd'hui le cinéma et les drames télévisés). Il est difficile de traduire directement l'expression en français, aussi nous souhaitons nous référer à quelques définitions traduites et présentées par Lee Su-wŏn dans *Rançœurs de l'histoire, histoires de rançœur*¹¹⁹⁴. On retrouve dans certains des extraits de textes qu'elle présente des points communs avec les thèmes développés par Georges Ducrocq et quelques autres, ainsi qu'une relation très directe avec différents arts populaires coréens qu'ils évoquent :

« [...] il faut considérer le han comme un langage coréen qui n'a aucun rapport avec le sens chinois du han (한), comme un mot représentant le sentiment unique des Coréens et comme quelque chose qui contient à la fois de la rançœur, des regrets et des sentiments tragiques intenses, tout en étant le moyen même de les apaiser, de les faire mûrir et de les sublimer de façon artistique pour acquérir une stabilité mentale¹¹⁹⁵. »

« Pour exprimer la situation du peuple qui a vécu depuis longtemps la douleur et le chagrin, on a utilisé le terme "han". Le *han* est quelque chose d'un peu différent de la rançœur ; on ne sait pas d'où vient le malheur ni sur quoi on doit se venger ; il s'agit d'un chagrin incertain et d'une douleur indéfinie. On peut y lire à la fois la sagesse et la naïveté du peuple, qui trouvait préférable de ne pas chercher à reconnaître l'ennemie ni la tyrannie de la classe dominante qui le conservait dans cette naïveté. C'est pourquoi, bien que les chansons, les histoires, la danse ou les peintures coréennes ne

1193. *Ibid.*, p. 33.

1194. Lee Su-wŏn, *Rançœurs de l'histoire, histoires de rançœur. Étude du sentiment de han à travers trois films coréens*, mémoire de maîtrise, sous la direction de F. Boulesteix, section coréen-français, école d'interprétation et de traduction, université Hankuk des études étrangères, Séoul, 1996.

1195. Chŏn I-du, *La Littérature coréenne et le han*, Séoul, éditions Iu, 1985, p. 33 (천이두, 한국문학과 한, 이우출판사, 1985).

puissent exister que grâce au *han*, il faut que les écrivains évitent de louer aveuglément ce sentiment et d'en profiter pour des causes insignifiantes, sans chercher à comprendre son caractère historique. Le temps est venu où le *han* du peuple doit être dissipé au lieu de s'accumuler... Il faut cependant comprendre que le *han* d'une grande majorité de personnes ne pourra être dissipé que lorsque tous les individus seront traités également et que cette dissipation sera accompagnée d'un réel sentiment de justice et de paix¹¹⁹⁶. »

« Le *han* n'est pas un simple sentiment de tristesse. Comme l'imagination, qui joue un rôle moteur dans la littérature, il contribue à l'écriture et à l'activité créatrice. On peut ici penser à l'exemple des romantiques allemands, qui, à travers la tristesse, le mal de vivre et la dépression, furent à l'origine de l'un des grands courants de la littérature mondiale. À travers l'histoire de la Corée, le *han* a subi des changements et a réussi à pénétrer dans le domaine de l'art, en particulier dans les chansons populaires. Il est naturel que le *han* de nos ancêtres soit présent surtout dans les chansons populaires parce que ce n'est pas la classe dominante mais le peuple qui, en général, parvient à connaître ce sentiment et à le conserver dans son cœur. Dans une société de classe très hiérarchisée et qui en réalité ne respectait pas le modèle confucianiste de base, faisant des paysans l'un des moteurs de la nation, les gens ordinaires ont dû subir des persécutions tout en étant régulièrement exploités. Ils n'ont pas disposé de moyens particuliers pour s'exprimer. C'est pourquoi ils ont choisi les chansons ou la religion populaire (le chamanisme), qui sont faciles à apprendre et à comprendre, qui peuvent aussi contenir des significations métaphoriques et symboliques essentielles¹¹⁹⁷. »

Il est intéressant de découvrir dans l'ensemble du texte de Georges Ducrocq des références constantes au *han* sans qu'il soit bien sûr jamais nommé. Les trois extraits que nous venons de citer soulignent l'importance de la chanson, de la littérature et de la danse dans l'expression du *han*. Ils nous permettent également de mieux comprendre la mélancolie – expression d'un exotisme tout oriental – des danseuses du septième chapitre de *Pauvre et douce Corée*.

h – Chapitre VIII¹¹⁹⁸

« C'est aussi la nuit que se font les enterrements. »

Correspondant à la fois au motif précédent de la nuit et au thème de la tristesse évoqué par le *han*, le huitième chapitre traite des funérailles, des sépultures et du deuil. Il met en avant leur côté scénographique. En effet, pour les funérailles, l'usage est de « louer des figurants ». Elles sont ainsi « tapageuses, théâtrales, mais d'un effet puissant : ce mort qu'on emporte la nuit avec des torches, ces vers luisants dans les ténèbres, ces cris, c'est un spectacle fait pour émouvoir le peuple¹¹⁹⁹. »

Toute la procession est théâtralisée de manière on ne peut plus directe par le « jeu » des différents personnages, particulièrement celui des fils du défunt, montés sur un char, « habillés de déchirures de ramie », du « chanvre dans les cheveux », agitant « des sonnettes ». De plus, « ils poussent d'affreux gémissements et il est de bon ton qu'ils aient l'air hagard ». Le caractère spectaculaire et dramatique des funérailles coréennes sera repris, nous le verrons, dans un article de J.-C. Ballet : « Aiko ! Aiko ! Aiko ! Funérailles Coréennes », publié dans le *Journal des voyages et des aventures de terres et de mer*, le dimanche 20 août 1905. Il reproduira sur la couverture une gravure pleine page dévoilant un aspect scénographique saisissant des cérémonies mortuaires : un « sorcier » monté sur le toit de chaume d'une maison, poussant

1196. Ko Un, « Qu'est-ce que le han dans notre pays ? Faut-il l'assumer ou le vaincre ? », Idées, été 1990, p. 42-43 (고은, “이땅에서 한은 무엇인가 - 한은 께, 〇 할 것인가, 극복할 것인가”, 계간사상, 여름호, 1990).

1197. Lee Su-wŏn, *op. cit.*, p. 15.

1198. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 35-39.

1199. *Ibid.*, p. 36-37.

des cris repris par les membres de la famille et les pleureuses.

Les cimetières et les tombeaux sont également marqués par le caractère théâtral de la mort coréenne, puisqu'ils sont « l'affaire du géomancien, qui connaît les veines de la terre et l'endroit où les morts dorment en paix¹²⁰⁰ ». Georges Ducrocq nous présente le géomancien comme étant le véritable « metteur en scène » des funérailles. C'est lui qui choisit le lieu de la sépulture, le détermine en fonction de la position des bois de pins, de l'orientation géographique. Le mort repose dans un véritable décor où auront lieu les cérémonies futures du culte. Quant au deuil, la théâtralisation en est aussi fortement soulignée par l'auteur : même si les Coréens font alors « le sacrifice des brillants habits », ils portent plusieurs mois un costume particulier, fait de chanvre, qui indique leur état tout comme le rôle qu'ils ont à jouer.

i – Chapitre ix¹²⁰¹

« Les mariages sont encore l'occasion d'un cortège qui traverse les rues de Séoul, en plein jour, comme une traînée de lumière. »

Autre procession, autre mouvement théâtral qui permet de revenir au jour et de donner ainsi une impression dynamique du temps qui passe, le mariage est présenté parallèlement aux funérailles, tout en dégageant lui aussi une vive impression de lumière. Dans ce cortège, où le caractère festif est très marqué (« robes de gala, monuments de grosses tresses et de fleurs »), le rythme est rapide, contrastant avec l'atmosphère généralement lente des descriptions de foules : « La noce passe d'un train si rapide qu'on n'a guère le temps de l'étudier, mais on en reste ébloui. » Les « diadèmes de cheveux », les « jupes à l'ancienne mode si volumineuses », les « soies neuves cassantes », l'ensemble rend, comme dans les précédentes descriptions de la rue, une atmosphère impressionniste assez forte, composée de touches vives que réussissent bien à rendre deux photographies de Louis Marin. Elles saisissent le mouvement fuyant du cortège et son inscription dans le décor de la ville.

Ce chapitre est plus particulièrement l'occasion de revenir sur un motif important pour Georges Ducrocq : les femmes. En effet, la description de la mariée d'abord, puis l'évocation de la vie quotidienne qui sera par la suite la sienne, viennent compléter un portrait de la Coréenne déjà largement esquissé dans les chapitres précédents. La mariée est pour l'auteur un « objet » avant d'être une personne. Objet théâtralisé, car maquillé et coiffé, qui ne joue aucun rôle pourtant dans la cérémonie où la femme est conduite sourde, aveugle et muette, totalement passive, sans autre rôle à assumer que de se laisser mener. Motif principal voilé et caché au centre de la scène (comme la Corée au « Finistère de l'Asie », comme Séoul au creux des montagnes), elle semble pourtant céder le rôle principal à son petit frère, persuadé d'être « le triomphateur du jour » :

« Enfin sur la dernière monture, un paquet tremblant de linge et de soie d'où sort une main brune où brille l'anneau nuptial : c'est la mariée. Elle est au supplice. Ses amies sont venues la veille lui épiler les tempes, lui tatouer le visage, rosace sur les joues, étoile sur le front, lui farder les lèvres, lui peindre les cils, les coller, lui cacheter les narines et les oreilles. On l'a coiffée, fleurie, enrubannée, empaquetée de soie ; elle est l'idole de la fête, mais elle est sourde, aveugle, muette, étrangement fagotée et pour elle seule les noces sont amères. De la marche nuptiale elle ne gardera le souvenir que d'une course à cheval où elle s'est crue cent fois désarçonnée ; elle est livrée comme une infirme à son mari : il dépend de lui désormais qu'elle voie, qu'elle entende, qu'elle respire, qu'elle parle¹²⁰². »

1200. Nous traiterons plus précisément de la géomancie en abordant les images coréennes chez Paul Claudel, au chapitre ix.

1201. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 41-45.

1202. *Ibid.*, p. 43.

La présentation de la vie des femmes qui suit cette scène du cortège nuptial souligne le caractère d'enfermement et de repli exprimé dès le premier chapitre. La vie nouvelle de l'épouse sera celle d'une « recluse » qui ne pourra effectuer que « de rares sorties, voilées », faisant en général sa « tâche en silence », en « douce servante » n'ayant jamais « le droit d'élever la voix ». Cette claustration est en fait bien relative selon Georges Ducrocq, tout comme le mariage qui dans bien des cas n'a pas empêché les fiancés de se voir « en cachette » auparavant. En effet, les Coréennes...

... « restent pourtant femmes et coquettes, liseuses de romans et sentimentales, mais seulement pour le maître. L'étranger ignore toujours la vie privée du Coréen, impénétrable. S'il entre à l'improviste dans une maison, les femmes se sauvent, en claquant les portes, oubliant quelquefois sur la natte un soulier de soie qui en dirait long, s'il pouvait parler¹²⁰³. »

Ici encore, nous devinons une figure à peine voilée de la Corée. Comme les danseuses, il est effectivement possible de deviner dans ces femmes empaquetées de soie, recluses et silencieuses, mais pourtant coquettes et sentimentales, une figure personnifiée de la Corée elle-même, prise au sein d'une situation géopolitique qui la féminise. L'évocation métonymique de Cendrillon renforce ce parallèle entre la situation des femmes et celle d'un pays victime, pris entre deux sœurs, une nation « pauvre et douce » qui ne peut pas participer au bal organisée par les États plus puissants.

j – Chapitre x¹²⁰⁴

« Pour les jours de pluie ou d'hiver, quand ils ne peuvent jouir de la campagne, les Coréens ont des paravents qui leur en donnent l'illusion. »

Si le chapitre précédent nous introduisait dans une demeure coréenne, celui-ci nous invite à regarder la peinture populaire (민화)¹²⁰⁵. La scène de genre décrite se transforme en « scène d'atelier », permettant à l'auteur une nouvelle mise en abîme : Georges Ducrocq dépeint un artiste en train de peindre. Comme pour la construction de la demeure, l'auteur préfère introduire l'art pictural populaire par la description d'un peintre au travail : « C'est un plaisir de visiter leurs ateliers et de les voir travailler. » Ici encore, la mise en scène est apparente, car les peintres prennent à la fois la pose et le costume de circonstance afin de théâtraliser eux-mêmes le moment de leur exécution : « Ils se couchent à plat ventre [...], ils ont l'air d'écrire et ils sont si sûrs d'eux-mêmes qu'ils mettent pour travailler une casaque de soie bleu de ciel. » De plus, ils se donnent un public : « Ils invitent leurs amis et leurs parents à assister à leur besogne. L'œuvre d'art prend naissance au milieu des conversations. » L'art coréen n'est donc pas considéré dans sa seule esthétique, mais avant tout dans sa fonction sociale et son côté théâtral.

Ces œuvres ont une fonction décorative, mais aussi votive : par la stylisation de caractères chinois et la reproduction de symboles (de prospérité, de bonheur, etc.), elles expriment des vœux et appellent la protection des esprits sur les foyers. Réalisées par des peintres appartenant à la classe moyenne, elles utilisent des couleurs vives que les lettrés s'interdisent dans leur calligraphie et leur peinture d'inspiration chinoise. Leur but n'est pas, comme dans la peinture de type *san-su* (山水, « montagne » et « eau », *i. e.* « paysage »), de retrouver la plénitude par la complémentarité du vide et du plein chère à la peinture classique, mais de souligner l'attachement à des valeurs plus profondément populaires (la famille, les études, l'environnement, etc.). Ces œuvres, aux motifs animaliers, floraux où imaginaires vivement colorés, tirent du côté de l'emphase et du grotesque comique. Représentation de l'esthétique populaire, elles sont sous-estimées par la

1203. *Ibid.*, p. 44-45.

1204. *Ibid.*, p. 47-49.

1205. Un exemple intéressant de peintures de ce type peut être considéré dans le catalogue de l'exposition organisée au printemps 1998 par le musée Ho-Am à Séoul : *꿈과 사랑, 매혹의 우리민화, 호암미술관, 중앙일보, 삼성 화재*, 1998 (Le Rêve et l'Amour, musée Ho-Am, quotidien Jung-ang, Samsung, 1998).

classe noble qui pourtant en fait usage.

Ce genre pictural, dont l'auteur examine rapidement certains sujets, est principalement caractérisé par son rapport étroit avec la nature dans ce qu'elle a de plus vivant :

« [Les] dessins sont capricieux et vivants comme la nature même. [...] L'œuvre d'art [...] restera toujours un peu superficielle, mais infiniment variée et amusante comme les paysages de Corée. [...] Le plus humble badigeonneur, qui barbouille les papiers peints dont le pauvre Coréen éclaire son logis, a de l'imagination : on voit qu'il a regardé la nature, qu'il s'est intéressé aux brins d'herbe, aux oiseaux, à la vie silencieuse des poissons, qu'il a surpris l'anxiété du martin-pêcheur qui guette une ablette, qu'il a senti l'insolence des oiseaux de proie et l'humilité des crabes¹²⁰⁶. »

Bien que populaire, l'expression laisse paraître, comme pour le papier et la porcelaine, une filiation avec un héritage ancien, pas totalement perdu :

« Dans l'originalité de cet art populaire on retrouve le tempérament d'une vieille race artiste qui n'a plus la force des grandes œuvres, mais sait encore orner sa maison. »

k – Chapitre xi¹²⁰⁷

« Les lettrés coréens apprennent le chinois et composent des poésies savantes en chinois à l'instar des classiques. Mais ces chinoiseries n'émeuvent pas l'homme du peuple. »

Après les décors, les éclairages et les personnages, voici venu le temps de faire vivre la scène coréenne par sa voix, son oralité, cette autre réalité qui s'oppose aux « chinoiseries » (affectées, inutilement compliquées). Comme pour la peinture, Georges Ducrocq choisit d'introduire la littérature par ses caractéristiques les plus populaires et les plus proches d'une production qu'il perçoit comme purement nationale : des chansons et des odes en coréen, d'une part, fortement porteuses de ce sentiment de *han* que nous avons évoqué, où l'homme du peuple « retrouve les événements de sa vie », et plus particulièrement « ses chagrins et ses rêves » ; une « littérature sentencieuse », d'autre part, plus proche de la thématique de la ruralité, composée de proverbes à l'usage de la vie.

On sent ici, comme au chapitre précédent, l'émergence d'une coréanité populaire qui circule discrètement dans l'ouvrage de Georges Ducrocq depuis les premiers moments de la découverte, d'où la Chine et le Japon sont absents. Ce point de vue va ensuite s'affirmer dans des prises de position plus marquées (l'assassinat de la reine, la corruption des fonctionnaires, etc.), même si les parties traitant de l'éducation et de la religion privilégient l'influence française, jugée favorable à l'émergence d'une identité coréenne (les Coréens ressemblant aux Français ne serait-ce que par leur « front breton »). Cette particularité des Coréens par rapport à leurs voisins, sur les plans de l'espace et du temps, apparaît aussi sur la scène intérieure. C'est l'opposition entre une culture classique influencée par les « chinoiseries » et un courant plus ancien, proprement national et populaire.

On retrouve cette idée d'une population « gardienne du patrimoine originel » s'opposant à une culture sinisée chez Rémi Teissier du Cros. Il évoque, en 1990, la léthargie de la dynastie Chosŏn, l'immobilisme et la passivité qui ont contribué à affaiblir la péninsule :

« On peut ajouter que la léthargie qui s'est emparée de la monarchie Yi a résulté pour une bonne part des choix faits dès l'origine. En se plaçant sous l'aile tutélaire de l'Empereur du Milieu, en s'enfermant dans le ye avec la conviction qu'ils accomplissaient ainsi leur devoir de chefs, en refusant tout dialogue et toute forme de pluralisme, les rois Yi se sont finalement condamnés à

1206. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*.

1207. *Ibid.*, p. 51-57.

l'immobilisme et abandonnés à la passivité. En soi, le fait que la source de la légitimité se trouvait à Pékin, et sans doute plus encore le fait que le souverain, la plupart du temps, ne voyait pas l'utilité d'assumer totalement sa propre légitimité, ont conduit à la longue à la confusion et au désordre. Chacune des factions qui se disputaient le pouvoir prétendait interpréter correctement l'orthodoxie chinoise, sans que le débat puisse jamais être tranché. C'est toute la classe dirigeante, en fait, qui s'est laissé dévoyer, aliéner, par le fascinant univers chinois, par contraste avec la grande majorité de la population, restée gardienne du patrimoine originel et opposant la résistance la plus déterminée quand ce patrimoine était menacé de disparaître¹²⁰⁸. »

On devine chez Georges Ducrocq les préoccupations d'une expédition ethnologique dont le parti pris reste de dire le peuple et ses formes d'expression les plus originelles, mais aussi un choix plus poétique, celui de rendre compte d'une Corée purement coréenne qui semble peu à peu s'éteindre (ce que vont confirmer de nombreuses références à partir de l'année 1905 et de l'établissement du protectorat japonais). Prise ainsi entre la tradition de « chinoiseries inutiles » (qui se manifestent par les abus dont se rendent coupables les fonctionnaires, eux qui sont les détenteurs de l'ancienne culture dominante d'influence chinoise) et les nouvelles prétentions étrangères (notamment japonaises), l'identité coréenne est celle d'une culture qui n'a pas « la face grimaçante » des autres cultures asiatiques.

Aucune référence n'est faite aux grands textes classiques. Au contraire, les formes qui sont présentées restent toutes d'essence populaire aussi bien dans leurs thèmes que dans leur forme orale. Comme pour la peinture dans le chapitre précédent, les cinq chansons traduites et reproduites ne sont pas isolées du contexte où elles ont été entendues. Ici, c'est la voix d'un pêcheur qui revient le soir, son panier plein de goujons ; là, c'est la plainte d'un forgeron qui voit son père vieillir ; là encore, celle d'amants déçus prenant la nature pour confidente. Dans ces chansons, Georges Ducrocq note l'expression simple d'une vie souvent difficile, où « parfois le poète philosophe, toujours avec mélancolie », sur la fuite du temps. Il précise que « le sens vif de la poésie n'a jamais manqué aux Coréens » et qu'« ils ont beaucoup vécu dans le rêve, bernés par leurs voisins ». On retrouve ici la figure des Coréens « vivant trop dans les nuages ».

Les proverbes nous livrent une réalité coréenne toute différente, bien plus réaliste et donc moins rêveuse que les odes, puisqu'ils sont, comme le souligne Georges Ducrocq, « le miroir des races ». Le plus souvent imagés, ils ont un pouvoir de figuration très puissant. Ils expriment de façon concrète et instantanée la sensibilité collective d'un groupe social et la particularité de sa culture. Formules brèves, sentencieuses tout autant qu'édifiantes, illustrant le bon sens populaire, ils sont toujours moraux par leur contenu et leur intention, et confèrent au texte un pittoresque souvent humoristique. Ainsi, ceux que l'auteur présente dans ce chapitre, mais aussi dans les autres parties de l'ouvrage, illustrent les caractéristiques les plus marquantes d'une culture ancienne qui a pris conscience de ses difficultés et de ses limites. Ils évoquent la pauvreté du pays (« Offrir une poire à quelqu'un et mendier les pépins »), la malchance (« Si je colporte du sel, il pleut ; si je colporte de la farine, le vent souffle »), la misère (« Quand même la maison serait brûlée de fond en comble, ce serait encore un bienfait que d'être délivré des punaises ») ; ils ironisent sur les ambitieux, les envieux, les vantards et les bourgeois ; ils avertissent les puissants (« Même le roi s'embarrasse dans la vigne »). Certains sont des métaphores du pays où l'on reconnaît sans mal la situation géopolitique de la péninsule : « Quand les baleines combattent, les crevettes ont le dos brisés. » L'ensemble trace un portrait on ne peut plus direct d'une Corée vue par les Coréens eux-mêmes, point de vue rare dans les autres relations de voyage, même les plus attentives :

« Ces bons mots se colportent dans les campagnes, ils se disent aux foires et dans les auberges, ils résument la façon de sentir du pays, ils nous donnent naïvement le fruit de longues méditations :

1208. Rémi Teissier du Cros, *Les Coréens, frères séparés*, Paris, L'Harmattan, coll. « Recherches asiatiques », 1990, p. 40.

l'abricot sauvage s'ouvre de lui-même¹²⁰⁹. »

Dans la perspective théâtrale qui dessine les orientations du récit descriptif de Georges Ducrocq, ce chapitre fonctionne en grande partie comme un texte, puisqu'il donne la parole aux acteurs précédemment présentés et mis en scène.

I – Chapitre XII¹²¹⁰

« Depuis l'assassinat de l'impératrice par les Japonais, l'empereur a quitté le vieux palais qu'il habitait au pied du Pou-Kan et s'est retiré au centre de la ville, dans le quartier des Légations. »

Ici encore, l'auteur s'attache à souligner les aspects les plus divers de la coréanité : au nouveau palais du quartier des légations (que critique aussi Pierre Loti), il oppose les anciennes résidences royales abandonnées, n'évoquant que celles-ci pour mieux en souligner les fastes anciens qui contrastent avec la misère contemporaine. Ces lieux de mémoire, patrimoine à l'abandon, révèlent l'affaiblissement du pouvoir royal (le roi n'est-il pas en fuite, laissant derrière lui des images de ruines ?) Ils ont été le cadre d'une scène tragique, l'assassinat de la reine, « meurtre infâme » commis par les Japonais. Comme Pierre Loti, Georges Ducrocq visite les palais vides, livrés aux plantes et aux bêtes, rendus à la nature sauvage. Cette visite dans des lieux déserts, évoquant les atmosphères d'autrefois, est surtout le moyen de poursuivre en faisant référence à la situation actuelle de la péninsule. Ainsi, la métonymie est évidente. « La solitude de ces vieux domaines » est le reflet d'un pays à l'abandon :

« Rien n'est plus triste que ce perron sculpté où l'empereur apparaissait, maintenant livré aux oiseaux de proie. [...] Bien que la salle soit vide, on entre avec respect sous cette architecture de bois et cette belle charpente qui montre naïvement sa structure et sa force¹²¹¹. »

Le chapitre est construit sur l'opposition entre un passé riche (grandes cours d'honneur, vastes préaux, salles hautes, immenses jardins bien dessinés, pelouses aux courbes élégantes, étangs larges, magnificence de l'ensemble, etc.) et un présent caractérisé par la décomposition de l'architecture, le vide et l'étouffement (kiosques et pavillons détruits, cours vides, herbe étouffant les allées et montant à l'assaut des murs, litières de feuilles mortes, solitude, nature sauvage et envahissante). Dans cette culture ancienne qui retourne à la nature, puisque les jardins sont « le paradis des bêtes » (ce que notait Pierre Loti au mois de juin), Georges Ducrocq évoque deux scènes marquantes. Elles sont les symboles de la Corée héroïque d'hier et de la Corée meurtrie d'aujourd'hui :

« La plus grande beauté de ces résidences était dans la vue de la montagne, toujours présente à l'empereur. Il n'avait qu'à lever les yeux et entre les fûts téméraires des grands pins il apercevait ce pic décharné, la "Crête de Coq", le Pou-Kan, sa vieille citadelle, le rempart de Séoul, dont la fière silhouette l'invitait à l'héroïsme.

« C'est pourtant sous ces ombrages que s'est commis un meurtre infâme. Ces vieux arbres ont vu fuir éperdues, une impératrice, ses dames d'honneur et ses servantes qu'une bande d'assassins japonais poursuivaient dans la nuit. Les bourreaux firent bien leur besogne : pas une femme n'échappa et l'orgueilleuse fille des Ming qui aimait son pays et voulait le défendre contre l'envahisseur fut abattue sur une de ces pelouses, tandis que l'empereur et sa garde s'enfuyaient du palais pour n'y plus revenir¹²¹². »

1209. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 57.

1210. *Ibid.*, p. 59-63.

1211. *Ibid.*, p. 62.

1212. *Ibid.*, p. 63.

m – Chapitre XIII¹²¹³

« L'empereur donne audience la nuit ».

Ce chapitre s'attache à donner un portrait de la noblesse et de la cour tout en introduisant un autre aspect du Séoul nocturne. Plus long que les précédents, il regroupe des motifs souvent traités : l'empereur, les ministres, les nobles et l'armée. C'est en fait l'autre Corée que nous commençons à découvrir, celle en partie responsable des problèmes que le pays rencontre alors à l'intérieur. Le chapitre commence par l'évocation d'un personnage singulier, correspondant parfaitement à l'image positive que l'auteur souhaite donner de la Corée. Il s'agit de Yi-on-ik (*sic* : Yi Yong-ik, 李容翊), autrefois mineur puis collecteur d'impôts, devenu « le premier du royaume ». Cette figure originale, emblématique d'une coréanité double, permet à l'auteur de tracer l'un des rares portraits de Coréen présents dans son livre : on retrouve là le sage fonctionnaire de la tradition, mais aussi le rustre un peu sauvage venu de la profondeur de la campagne.

Il est, d'un côté, le meilleur administrateur du domaine royal, il a le talent de remplir les coffres de l'État, il reste d'une inflexible honnêteté et a toujours l'œil sur la fraude, cumulant les honneurs et les ministères. Mais, d'un autre côté, il a autrefois manié la pioche et connu de rudes débuts d'où il tire sa force et sa volonté de fer :

« Dans sa haute dignité il n'a pas dépouillé le vieil homme, l'esprit étroit et buté de l'ignorant ; il outrage l'étiquette, vit dans un taudis, dédaigne les redingotes de soie ; populaire auprès des artisans, il est détesté des gens de cour pour ses mauvaises manières. [Pour les courtisans] il ne compte pas parce qu'il n'est pas gentilhomme et n'a passé aucun examen. [Il reste ainsi] un coolie, un parvenu illettré. »

Symbole d'une dualité coréenne que nous avons identifiée à maintes reprises, Yi Yong-ik est le personnage qui concentre à la fois les caractéristiques du « sage oriental » idéalisé par le XVIII^e siècle et celles du « bon sauvage ». Symbole d'une Corée qui n'a pas oublié ses origines terriennes et rurales jusque dans l'exercice du pouvoir, il est, avec les danseuses, la personnification d'une identité coréenne que Georges Ducrocq semble faire découvrir à son lecteur derrière chacun des tableaux qu'il organise.

Georges Ducrocq met d'abord en scène le motif du ministre intègre d'origine plébéienne, du sage primitif qui s'oppose à la noblesse corrompue à laquelle il n'appartient pas. Puis il le présente sous la figure d'un noble, représentant d'une aristocratie désignée comme étant à l'origine des difficultés rencontrées par le pays, pris entre la tradition (la Chine) et la modernité (le Japon) de la « vie européenne ». Ce qui caractérise ce dernier aspect, c'est la maison en pierre aux fenêtres vitrées, le thé pris dans un service d'argent, le coucou suisse et les roses dans le jardin. Mais Georges Ducrocq précise que derrière ce masque, l'homme reste « fidèle aux habits clairs et à l'humeur prime-sautière, à la politesse de sa race ». Dès que les visiteurs étrangers s'en vont, il s'empresse de retourner à sa vieille maison coréenne, cachée derrière la neuve, où l'attendent entre autres « la pipe de ses aïeux et la douceur de se sentir chez lui. Il est fier d'avoir une maison moderne mais il n'est heureux que dans l'ancienne ». Ici aussi nous devinons la Corée de l'époque telle qu'un étranger peut alors la percevoir, prise entre deux modes de vie, mais restant fortement et profondément attachée à ses traditions.

Après avoir présenté l'image désormais courante du mandarin à « l'œil qui guette les écus », précisant que « l'âpreté du fisc stimule le Coréen à ne rien faire » et « qu'il serait donc moins paresseux, si le gouvernement était moins avare », Georges Ducrocq termine en évoquant le nouveau gouffre financier : l'armée. Reprenant les comparaisons entre l'époque contemporaine et les temps passés, il se demande, contemplant les conscrits penauds paralysés dans leurs uniformes (motif très souvent repris par les observateurs de l'époque), « où est le temps où les flèches coréennes faisaient reculer les Japonais. »

1213. *Ibid.*, p. 65-72.

Reffet d'une époque difficile, ce chapitre donne l'image d'un pays pris entre ses traditions rurales et ancestrales et une modernité de parade et inutile (maison moderne, soldats faisant l'exercice), entre les ambitions des fonctionnaires et les prétentions étrangères. L'intérêt de ce passage réside dans le fait que l'auteur ne sacrifie pas aux clichés qui font du roi le symbole du pays. En choisissant de ne présenter que deux figures, le premier fonctionnaire de l'empire, d'origine rurale, et un noble soucieux de conserver les traditions tout en se mettant à la mode du jour, l'auteur obéit à l'objectif ethnologique de la mission. Ces deux portraits nous montrent que Georges Ducrocq comprend la complexité d'un pays dont il choisit de rendre les diverses facettes.

n – Chapitre xiv¹²¹⁴

« Par les matins légers d'hiver les enfants vont en classe avec un grand bruit de sabots. »

La nuit des audiences royales est suivie par des « matins légers », pour répondre au souci de variété que Georges Ducrocq veut donner à son récit. Après deux chapitres consacrés aux cérémonies, deux autres aux arts et deux autres enfin aux structures du pouvoir, l'auteur en consacre deux, maintenant, aux aspects de la vie sociale : l'enseignement et la religion, deux domaines où la France intervient directement. L'éducation est un motif ancien, déjà largement présent chez Hendrick Hamel. Mais *Pauvre et douce Corée* présente moins un résumé du système d'enseignement qu'un tableau de deux moments pris sur le vif. L'attachement des Coréens pour l'éducation à tous les niveaux de la société est le thème principal du passage, les sabots illustrant la thématique d'une ruralité qui n'empêche en rien la passion d'apprendre :

« Le dernier des coolies se saigne aux quatre veines pour que son fils apprenne à lire au moins le coréen et les marmots de la populace s'asseyaient sur les bancs de l'école à côté des enfants nobles. Chez les uns l'habit est plus fin, le chapeau plus coquet, chez tous l'ardeur d'apprendre est la même : le respect dont ils voient les lettrés environnés leur fait désirer de s'instruire¹²¹⁵. »

Dans tous les cas, l'auteur met en avant l'assiduité de chacun des élèves, soulignant la très ancienne image d'une Corée cultivée et sage :

« Derrière la muraille mince les écoliers chantonent la leçon ; les voix sont claires, alertes, et si l'on entre, on aperçoit des rangées de têtes éveillées, attentives, des fronts bien doués, des bouches souriantes, des figures qui vivent et qui comprennent¹²¹⁶. »

La partie la plus nouvelle est celle que Georges Ducrocq consacre à l'école française, que nous avons examinée plus haut. Curieusement, la présence d'une école étrangère n'est pas rapprochée de ce que l'auteur dit par ailleurs de l'identité coréenne. Compte tenu de la confiance qu'on accorde à notre système d'éducation dans nos entreprises coloniales (dont l'un des buts idéologiques est de « libérer les peuples de la tyrannie »), mais aussi de l'association entre les Coréens, les Sibériens et les Celtes, on peut penser que l'auteur considère l'école française comme un prolongement naturel de l'école coréenne. Elle permettrait à la Corée d'échapper aux influences chinoises et japonaises. Mais il oublie de préciser que les écoles étrangères gérées par le gouvernement (à l'exception des écoles fondées par les missionnaires américains) étaient au nombre de cinq (anglaise, allemande, française, chinoise et japonaise), fondées vers 1895 et administrées par des enseignants étrangers. La place de la France dans ce domaine est donc toute relative. C'est plutôt dans l'action missionnaire catholique qu'elle peut faire état d'une position privilégiée en Corée¹²¹⁷.

1214. *Ibid.*, p. 73-76.

1215. *Ibid.*

1216. *Ibid.*

1217. R. Teissier du Cros, dans *Les Coréens, frères séparés*, p. 52, précise que vers 1901, la société des Missions étran-

o – Chapitre xv¹²¹⁸

« Une cloche sonne dans l'air limpide, majestueusement comme nos cloches de village. »

Il s'agit moins de la religion des Coréens (Georges Ducrocq n'en parle pas) que de l'atmosphère théâtrale qui se dégage des seules pratiques cultuelles que l'auteur a pu observer dans la limite de son séjour de quinze jours. Contrairement aux autres témoignages, celui de Georges Ducrocq n'aborde en effet la spiritualité qu'à travers le catholicisme, plus particulièrement par la description de la messe de Noël célébrée par l'évêque français, M^{gr} Gustave Mutel. Ce chapitre – tout en soulignant de nouveau la position de la France en Corée, son « action bienfaitrice » et surtout l'attachement de l'auteur à l'image de son pays – est avant tout une théâtralisation de la croyance et ne prend de valeur qu'en tant que scène doublement exotique, par un effet d'aller-retour : une cérémonie en Corée avec des Coréens, mais qui est contre toute attente une cérémonie d'origine et de style profondément occidentaux, dans une cathédrale « construite à la française », avec des chants en latin et même « un cantique français, un vieux Noël, qu'on chante encore dans nos campagnes ».

Le côté théâtral de cette messe commence par l'apparition de groupes qui se dirigent dans la nuit vers la mission. Il se poursuit par le spectacle de l'intérieur de l'église et se termine par le portrait de l'évêque, « homme rudement charpenté, comme on imagine un évêque du Moyen-âge, fort, infatigable et bon, toujours sur les grands chemins et qui meurt à la peine ». La peinture colorée qu'en donne l'auteur exprime toute la joie qu'il éprouve à ce spectacle. On retrouve là des motifs courants dans le reste de l'ouvrage, comme celui de la lumière (« air limpide », « ombres blanches », « vitres embrasées » qui « resplendissent », « cirque de montagne doucement éclairé », « nuit d'étoiles », « enfants de l'orphelinat » formant un « arc-en-ciel », nef inondée de lumière, étoffes faisant une « masse brillante », un « clair de neige »).

Malgré la curiosité exotique de cette cérémonie impressionniste, ce chapitre, comme le précédent, soutient la présence française en Corée avec des accents révélateurs de l'époque et des ambitions d'un certain nationalisme – accents qu'on retrouve dans les carnets de Louis Marin. Dans les deux cas, les exemples témoignent d'une action française qui, ailleurs, sert d'outil aux implantations coloniales : l'éducation et la religion.

p – Chapitre xvi¹²¹⁹

« Le Pou-Kan est cette montagne altière qui domine Séoul, au nord. »

À la Corée jusqu'alors limitée à la seule ville de Séoul, où la ruralité était pourtant largement soulignée, Georges Ducrocq substitue dans ce chapitre une représentation assez conventionnelle de la campagne coréenne et de la montagne. À l'exemple de Pierre Loti, cette visite rapide au nord de la cité se substitue aux longues expéditions de ceux qui ont accordé plus de temps à la péninsule. Rien de particulier, en apparence, dans cette partie. Elle s'articule autour de deux moments forts, construits selon des modèles déjà rencontrés chez Charles Varat, Émile Bourdaret et d'autres. Pourtant, à y regarder de plus près et en tenant compte de la valeur symbolique de chacun des chapitres précédents, on sent la force de ce chapitre qui s'impose très vite comme le concentré d'une Corée profonde, préparé par les autres chapitres. C'est alors la Corée des campagnes d'aujourd'hui et d'hier, celle des montagnes aussi, à l'écart du présent et des tentatives de pénétration étrangères. Nous découvrons alors la terre des traditions anciennes et des rythmes

gères de Paris compte 28 802 fidèles, l'Église presbytérienne, 510, et l'Église méthodiste, 266.

1218. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 77-79.

1219. *Ibid.*, p. 81-84.

millénaires. On se rappelle l'évocation de l'arrivée en ville des paysans et de leurs taureaux, celle aussi des danseuses mélancoliques regrettant leur village natal, les peintures populaires et les proverbes.

La campagne aux portes de Séoul tout d'abord nous permet, en deux moments, de retrouver des thèmes qui sont déclinés depuis le début du récit. Premier moment : une description hors temps à partir des observations du voyageur, qui nulle part n'indique que c'est l'hiver. Sans qu'elle soit précisée, l'atmosphère semble nettement printanière ou estivale, hors saison donc, comme figée dans l'ensemble du cycle annuel, alors qu'une photographie de Louis Marin réalisée au pied de la montagne du Nord (non publiée dans *Pauvre et douce Corée*) montre nettement la neige sur les toitures des chaumières et les murs de pierre. L'impression générale donnée est celle d'une image de la Corée tout entière. Elle renforce la thématique du calme (« vallons fermés, paisibles », villages qui « sommeillent », « pays calme ») et de la luminosité (campagne « riante », « habits blancs », « belle lumière »). L'ensemble compose un paysage champêtre, une scène de genre bucolique et classique. Elle évoque une image très codée de la campagne où les cultures et les arbres, les chemins et les activités paysannes composent un ensemble des plus conventionnels :

« La campagne aux portes de Séoul est riante et variée par des côtes, des plis de terrain, une suite de vallons fermés et paisibles où les villages sommeillent sous de vieux châtaigniers. Les champs sont en rizières, mais la culture a respecté les bouquets d'arbres, les troncs merveilleusement élancés des grands saules toujours tremblants. Les chemins, souvent taillés dans le roc, serpentent entre les potagers, les vergers de pruniers, de mûriers et d'abricotiers, animés par un va-et-vient d'habits blancs, de paysans qui poussent leurs taureaux, de femmes qui vont à la fontaine, une cruche noire sur la tête, et personne ne se presse, la lumière est belle, l'air léger, les gens heureux d'habiter un pays aussi calme¹²²⁰. »

Deuxième temps : le calme de la campagne évoque directement une autre Corée. Nous la découvrons en partie seulement chez certains auteurs qui la rappellent avec des accents moins poétiques. C'est une terre de contes de fée, un pays ancien et féodal¹²²¹ dont le texte impose ici un rythme identique à celui que rencontre Georges Ducrocq dans le présent. Il souligne également la richesse disparue, les loisirs d'autrefois et surtout la noblesse. Les accents choisis par l'auteur, d'un exotisme guère asiatique, renvoient à d'autres passages de l'ouvrage évoquant les céramiques anciennes aux teintes délicates mais perdues et les feuilles royales oubliées qui recevaient romans et poésies :

« Ces lieux champêtres étaient autrefois le rendez-vous des nobles qui y prenaient leurs soupers fins. Ils avaient des maisons de plaisance, des kiosques sous les arbres, des pelouses, des étangs et ils s'y promenaient au clair de lune avec des danseuses. Ils y amenaient des baladins et des acrobates. La vie était alors toute féodale : les gentilhommes campagnards ne voyageaient qu'en grand équipage et rendaient la justice en chemin, quand un suppliant se jetait devant leur chaise. Les chapeaux étaient trois fois plus grands, les pipes encore plus longues et les jupes des femmes si volumineuses qu'elles ne pouvaient marcher qu'à petits pas comme des déesses¹²²². »

Faisant immédiatement suite à cette campagne paradisiaque d'un autre temps, l'auteur va à la rencontre d'un paysage radicalement différent. Très vite « il tourne au sévère » et ne livre plus que quelques « hameaux de montagnards perdus dans un chaos de pierres ». Les pics qui dominent viennent renforcer le caractère désertique de l'ensemble. Ils sont d'une « admirable sauvagerie ». Ce passage rappelle très direc-

1220. *Ibid.*, p. 82.

1221. L'adjectif est à prendre ici au sens large, car certains historiens insistent sur le fait que la Corée a justement souffert de n'avoir pas connu le système féodal, facteur de progrès par le fait qu'il permettait (en Europe comme au Japon) à certains groupes de pression aristocratiques régionaux d'obliger la cour à entretenir un dialogue avec les provinces. Cf. R. Teissier du Cros, *Les Coréens, frères séparés*, p. 40.

1222. G. Ducrocq, *Pauvre et douce Corée*, p. 83.

tement Émile Bourdaret et Angus Hamilton décrivant leur progression dans les montagnes de Diamant, avec cette différence qu'ici les temples sont absents (Georges Ducrocq ne mentionne jamais le bouddhisme dans son texte, contrairement à la plupart des autres voyageurs qui y voient, à cette même époque, l'essence d'une coréanité éteinte par le confucianisme). On découvre une Corée plus enfouie et plus repliée, une Corée qui impose une image d'éternité, pays jusqu'alors inviolé malgré les invasions nombreuses, et qui le restera :

« Par un temps clair, en effet, du sommet du Pou-Kan on peut apercevoir un grand morceau de la Corée. C'est un pays rugueux, découpé comme un échiquier par des montagnes qui lèvent dans tous les sens leurs têtes sourcilleuses, barricadé dans ses rochers, partagé en une foule de vallées impraticables qui se défendent d'elles-mêmes. Elles ont jalousement protégé les vieilles mœurs et les naïves coutumes, les conquérants sont passés sur les grandes routes sans pénétrer au cœur du pays et il y aura toujours dans cette Corée bosselée et originale des chemins creux et des sentiers dérochés que l'étranger ne foulera pas¹²²³. »

q – Chapitre xvii¹²²⁴

« La montagne du midi, le Nam-San, est plus abordable. »

Reprenant le premier chapitre où l'on découvrait Séoul depuis ce même lieu, celui-ci constitue la conclusion d'un voyage (en Corée, mais aussi en Orient) qui à tout moment donne l'impression d'un plus long séjour. Il présente aussi une dernière image de la Corée, résultat des thèmes évoqués au cours des différents chapitres. Lieu de promenade et de repos l'été, qui permet aux citadins de se retremper dans la nature, la montagne du Midi leur permet aussi de regarder leur capitale entre les branches des pins, de la considérer dans son cadre naturel, au cœur du « cirque grandiose » des montagnes qui l'enferment et la protègent. Le regard des habitants sur leur capitale s'associe à celui du narrateur et du lecteur, artifice pictural que l'on retrouve dans les toiles de peintres comme Gaspar David Friedrich, où les personnages, considérés de dos, observent chaque fois un paysage caractérisé par son pittoresque romantique. En hiver, à travers la fine vapeur de la neige fondante, le Nam-san de Georges Ducrocq permet aussi de découvrir tout ce qui fait l'attrait de Séoul. L'ouverture du chapitre met en scène deux moments, l'un en été et l'autre en hiver (alors que le séjour bref du voyageur se situe en plein cœur de l'hiver). La fiction du récit-descriptif donne très nettement l'impression d'une découverte de la ville qui aurait duré une année entière.

Un deuxième paragraphe va utiliser le thème de la nature en effleurant un aspect alors moins connu des religions traditionnelles des Coréens (que nous avons rencontré avec Émile Bourdaret) : un petit temple chamaniste (le terme n'est pas employé), chargé d'arrêter les dangers météorologiques (« les ouragans ») ainsi que les « mauvaises nouvelles ». L'auteur est conduit au sommet de la colline par les trois enfants du gardien. Reprenant le thème de l'enfance décliné parallèlement à celui de l'innocence, il boucle sa visite en Corée sur la métaphore des contes de l'ancien temps :

« Leur visage, gros comme une noisette, était bleui par le froid, mais ils avaient cette finesse de bijou, si étonnante dans les traits coréens, les yeux de furet et la bouche moqueuse. Au milieu des arbres glacés par l'hiver, au-dessus de la ville entrevue bien loin, en bas, dans une fumée, ces trois petits enfants avaient l'air échappés d'un conte de fées, ensorcelés par les dames de la forêt comme le bûcheron de la légende qui les écouta chanter si longtemps que sa hache à côté de lui pourrit. Ces trois innocents, ces trois Poucets furent notre dernière vision du pays¹²²⁵. »

1223. *Ibid.*, p. 84.

1224. *Ibid.*, p. 85-87.

1225. *Ibid.*, p. 86-87.

Suit un dernier paragraphe où Georges Ducrocq continue ses associations en évoquant le nom de la petite fille du gardien, « qui n'est pas méchante », qu'il applique à la Corée elle-même :

« Il n'y a pas de méchanceté dans ce gentil peuple, affiné, pauvre et rêveur. Le sort peut lui être contraire, il se console avec des proverbes : "Quelques-uns sont nés pour le sourire et d'autres pour les larmes." Les nuages passent vite sur ces fronts bombés qui ne demandent qu'à continuer la vie paisible de leurs ancêtres¹²²⁶. »

Le ton de cette conclusion consacrée aux Coréens, absents du premier chapitre, prolonge le caractère poétique de l'ouvrage, à la différence de la plupart des autres conclusions de l'époque, lesquelles évoquent les réalités géopolitiques au sein desquelles le pays est enfermé. À titre d'exemple, voici ce qu'écrit Marcel Monnier : « En attendant qu'un avenir plus ou moins lointain lui donne d'autres maîtres, [la Corée] continue, je ne dirai pas, de vivre, mais de végéter, insoucieuse, indifférente, dans l'engourdissement des décadences sans remèdes¹²²⁷. »

L'une des caractéristiques importantes de l'ouvrage de Georges Ducrocq est l'utilisation de motifs variés, traités de manière originale, permettant de tisser à différents niveaux un champ vaste de réseaux thématiques croisés, principalement entretenus par l'utilisation de figures diverses, dont la métaphore filée. La femme et l'enfant, le motif de l'homme nonchalant, de l'indolent qui baguenaude, la pauvreté et la douceur, la fragilité et la ruralité, construisent l'image d'un pays animé d'un rythme singulier.

Notons combien la Corée que nous découvrons est conforme à celle déjà rencontrée : le *pays du Matin calme*, une terre de légende dont l'identité ne peut être perçue qu'à travers un examen attentif des moments les plus intimes de la vie quotidienne et d'une culture populaire fortement tournée vers un passé dont l'auteur souligne le caractère mythique.

Les études que nous avons consacrées à Pierre Loti et à Georges Ducrocq nous permettent de conclure ici brièvement. Il nous suffit de relever la place importante que l'un et l'autre occupent dans le développement des deux grandes images du *royaume ermite* et du *Matin calme*, qu'ils exploitent et conjuguent comme nul autre ne l'a fait avant eux. Nous sommes là en présence des figurations coréennes les plus achevées et les plus littéraires, héritières de toutes celles qui ont pu être déclinées jusqu'au début du siècle, moment important pour la péninsule, époque où des questions d'un autre type vont maintenant être posées.

1226. *Ibid.*, p. 87.

1227. M. Monnier, « À travers la Corée », p. 49.

CHAPITRE VIII – Le xx^e siècle : journalisme, politique et géographie

Journalisme et géographie

Les articles de presse sont le complément indispensable des récits que nous venons de considérer, pour qui souhaite mieux connaître dans ses évolutions la représentation de cette Corée que le début du siècle commence à malmener. Les papiers de l'écrivain Jack London, journaliste en 1904 pendant le conflit russo-japonais, ont été réédités il y a une quinzaine d'années par Francis Lacassin¹²²⁸.

Quelques semaines avant que le conflit n'éclate, plusieurs grands journaux américains proposent à Jack London d'aller suivre une guerre prévisible. Il accepte les propositions de William Randolph Hearst, propriétaire parmi d'autres du *San Francisco Examiner*. Le quotidien publiera ses articles relatifs à la Corée¹²²⁹. Ils sont recueillis ensuite, avec d'autres articles, dans un volume, *Jack London Reports* (New York, Doubleday, 1970), qui présente également les « Letters from Korea to Charmian Kittredge ». Voici le portrait que Jack London donne des Coréens :

« Ils avaient probablement marché durant une soixantaine de kilomètres ce jour-là, descendant de leurs refuges, juste pour voir un peu, et feraient en sens inverse la route avec entrain, caquetant tout le long, commentant ce qu'ils avaient vu. Brandissez un bâton contre eux, alors qu'ils jacassent autour de votre feu de camp, et aussitôt les ténèbres qui vous entourent se peuplent de fantômes hauts et légers, bondissant comme des daims et faisant avec souplesse de grandes enjambées que l'on ne peut qu'envier. Ils ont des corps splendides, fins et vigoureux, et pourtant se laissent frapper et voler sans protestation ni rébellion par tout étranger qui entre, par hasard, chez eux¹²³⁰. »

Nous venons de le constater, à partir de la dernière décennie du XIX^e siècle, les événements d'Extrême-Orient se font plus présents en France. Notre intervention dans la péninsule indochinoise, la révolte des Boxers à Pékin et le développement de la puissance japonaise suscitent un plus grand intérêt auprès du public français. Francis Lacassin rappelle une anecdote parlante dans « Une aventure trop

1228. Jack London, *La Corée en feu*, traduction de Jean-Louis Postif, préface, bibliographie et choix de documents par Francis Lacassin, Paris, Union générale d'édition, 10/18, coll. « L'appel de la vie », 1982.

1229. « Examiner Man's Trip to Ping Yang », 4 avril 1904 ; « Vivid Description of the Army in Korea », 4 mars 1904 ; « Dramatic Story of the Crushing March over the Pekin Road to the Yalu », 18 avril 1904 ; « Travel in Korea », 10 mars 1904 ; « How the Hermit Kingdom Behaves in Time of War », 19 avril 1904 ; « Examiner Writer Sent Back to Seoul », 25 avril 1904.

1230. J. London, *op. cit.*, p. 224.

tranquille », sa préface à l'édition française des articles de Jack London¹²³¹. Le 8 février 1904, face à la rade du port de Chemulp'o, deux vieux croiseurs russes en bois sont attaqués par une escadre japonaise. Les survivants sont recueillis par des navires français et anglais présents sur place. Les rescapés sont rapatriés à Marseille, où ils arrivent le 5 avril et où ils reçoivent un accueil triomphal. Gaston Leroux, l'auteur du *Mystère de la chambre jaune* et de la série des *Chéri-Bibi*, alors jeune rédacteur au journal *Le Matin*, leur consacre un reportage sous le titre « Les héros de Chemulpo ». De nombreux articles relatifs à la Corée témoignent alors de cet engouement extrême-oriental. Ils ne traitent pourtant pas tous des combats ni même des enjeux diplomatiques de la rencontre.

À la suite des articles publiés dans les années 1870-1880 au sujet de l'affaire de Kanghwa, parallèlement aux récits de voyage souvent livrés en feuilletons avant d'être réunis en volumes, mais aussi aux études à caractère orientaliste publiées dans des revues plus spécialisées, ces textes courts de nature journalistique surprennent par la variété des sujets traités. De manière générale, ils tentent soit de montrer ce qui subsiste de l'ancienne Corée (à travers la notion de terre de légende ou encore de royaume solitaire –cette dernière expression étant le titre d'un texte d'Edmond Plauchu dans *La Revue des deux mondes* en février 1884, deux ans avant la signature du traité avec la France), soit encore de montrer les transformations politiques que le conflit et la domination japonaise lui font subir. Ces deux orientations vont encore confirmer les représentations qui se dessinent parallèlement dans les récits de voyage.

Alors qu'ils établissent un lien nécessaire entre des considérations diverses tenant à l'actualité tout autant qu'à l'envie de découvrir une civilisation différente, car nouvelle, ces textes présentent pour notre propos plusieurs avantages : ils sont courts, vont droit au cœur des thèmes principaux déjà connus et profitent surtout d'une très large diffusion, celle de la presse populaire à grand tirage. Ces trois raisons justifient notre intérêt. C'est le point de départ de ce chapitre, que nous poursuivons avec une étude de l'illustration de presse, qui passe progressivement de la gravure en noir et blanc, puis en couleurs, à la photographie. Autre domaine intermédiaire : celui des articles publiés dans des revues spécialisées en géographie, en politique ou en économie. On en compte un nombre de plus en plus important au moment du conflit sino-japonais.

À partir de ce que nous pouvons considérer comme un développement de la médiatisation de la Corée, un certain nombre de témoins ou encore de spécialistes tentent d'analyser ou plus simplement de comprendre la situation géopolitique difficile de la péninsule, à travers des ouvrages qui souvent développent les articles publiés dans des revues. Les événements d'Extrême-Orient appellent ainsi des analyses plus solides, rédigées par des journalistes politiques, des fonctionnaires en poste ou encore des conseillers militaires. Leurs travaux, publiés sous forme d'essais, concernent très directement la Corée, même s'ils s'intéressent d'abord au Japon. Différentes de celles que proposent les récits de voyage de l'époque, les représentations données ici du royaume ermite tentent de suivre une évolution qui le conduit inexorablement à la colonisation.

Autre aspect intéressant : la présence de plus en plus fréquente de la Corée dans les ouvrages généraux de géographie où on la compare souvent à l'Italie tout en la situant par rapport aux événements de Chine et du Japon, ce qui la rend plus accessible à un public de lecteurs que les revues de voyage et les académies ont très largement sensibilisés.

Mais avant d'en arriver aux références qui nous retiennent pour cette partie, arrêtons-nous justement à ces événements qui vont profondément les marquer.

1231. *Ibid.*, p. 9.

1 – La Corée, protectorat (1905) et colonie (1910)

En 1905, à la suite de la guerre russo-japonaise dont il sort renforcé, le Japon affirme son désir d'établir sur la Corée un protectorat. Dans un premier temps, il va agir discrètement par l'intermédiaire d'une organisation coréenne dont le but réel est de donner l'impression que la protection n'est pas imposée par le Japon, mais qu'elle répond aux souhaits des Coréens eux-mêmes. Itō Hirobumi arrive dans la péninsule pour régler cette affaire qui pourtant tourne mal. Les soldats japonais se présentent le 17 novembre au palais pour forcer l'empereur à signer. Son refus les pousse à se rendre au ministère des Affaires étrangères afin de s'y emparer des sceaux pour valider le traité :

« Treaty of 1905 first of all gave full authority over all aspects of Korea's relations with foreign countries to the Japanese Foreign Office. Secondly, it forbade the Korean government from entering into any further treaties or agreements of an international character except through the medium of the Japanese government. Thirdly, it provided for the appointment of a Japanese resident-general to a position directly under the Korean emperor, to take charge of Korea's foreign relations. In sum, Japan had completely divested Korea of the sovereign power to maintain relations with foreign governments¹²³². »

Très vite les protestations se multiplient sous toutes les formes possible : fermeture de certains magasins, suicide de l'aide de camp du roi accompagné d'un testament de protestation, nombreux suicides de dignitaires coréens, développement des activités de guérilla organisées par les « troupes de la justice » en province, etc.

Il est clair que le protectorat n'est en rien désiré par la population. L'empereur Kojōng publie une lettre le 1^{er} février 1906 dans le journal *Taehan Maeil Sinbo*, par laquelle il précise qu'il n'a en rien consenti à ce traité. L'année suivante, au mois de juin, à l'occasion de la seconde conférence de la paix de La Haye, le souverain donne des lettres de créance à trois envoyés qui partent aux Pays-Bas dans l'espoir de faire connaître aux nations d'Occident la situation difficile de son pays. C'est un échec. Le président de la conférence considère que les Coréens n'ont aucun pouvoir puisqu'ils ont perdu toute représentativité avec le protectorat. André Fabre évoque en ces termes ce moment difficile pour les Coréens : « En effet, à une époque où la majorité des puissances occidentales se taillait des empires, quel aurait été le pays qui aurait volé au secours d'un royaume devenu protectorat¹²³³ ? »

Non seulement la délégation échoue, mais l'incident provoque la fureur des Japonais. Ils en profitent pour imposer à Kojōng l'abandon du trône au profit de son fils Sunjōng (순종). Ce dernier devient donc empereur en juillet 1907.

Au mois de mai 1910, le Japon nomme le général Terauchi Masatake résident général, qui a pour mission de réaliser l'annexion définitive. Dès son arrivée, il suspend les journaux coréens, empêchant ainsi toute possibilité d'information. Avec le premier ministre Yi Wan-yōng (이완용), il formule les termes d'un nouveau traité. Celui-ci signé, les Japonais hésitent à le rendre public jusqu'au 29 août 1910 lorsque le souverain est forcé de déclarer qu'il abandonne son trône et son pays :

« Having made Korea its colony, Japan exercised its rule through a Government-General, which took the place of the former Residency-General. The governor-general was to be appointed from the ranks of Japanese generals or admirals on active duty, and all legislative, executive, and judicial powers resided in his hands alone. The rule of the first governor-general, Terauchi Masatake, was characterized by unmitigated repression. He declared the maintenance of law and order to be the highest priority of his administration, and to achieve this end he employed a gendarmerie police system. [...] Under such a police system, the slightest word or act by a Korean was potentially subject to punishment. In

1232. Lee Ki-baik, *A New History of Korea*, p. 310.

1233. A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 307.

consequence, in 1912 over 50,000 and in 1918 the incredible number of more than 140,000 Koreans were brought under arrest. [...] In innumerable cases summary judgements of floggings or fines were meted out without recourse to due judicial proceedings. All newspaper that aired nationalist sentiments were closed down to forest all expression of adverse public opinion. To further intimidate the Korean populace, all Japanese officials and even school teachers were made to wear uniforms and carry swords. Needless to say, all political activity by Koreans also had to be banned. Using the provisions of the 1907 Peace Preservation Law, the Japanese now prohibited meetings for political purposes or public assembly for any purpose, and many additional regulations aimed at inhibiting Korean freedom of expression also were issued¹²³⁴. »

Très vite le combat anti-colonialiste s'organise. Il prend des formes diverses : résistance de la cour pour retrouver sa légitimité perdue, suicides symboliques de personnalités politiques et lutte armée dans les provinces (elle avait vu le jour en 1895 déjà, à l'époque de l'assassinat de la reine Min). Deux autres voies se dessinent très rapidement à travers des approches différentes. Elles sont à l'origine des problèmes qui suivent la libération en 1945 et qui affectent aujourd'hui les deux Corée. La première est la constitution d'un mouvement de résistance armée sur la frontière nord, en Mandchourie. La seconde prône une action à caractère diplomatique. À partir de Shanghai, mais aussi des USA, elle tente de faire reconnaître le pays par la lutte de ses partisans. Ce courant va mettre à profit toutes les réunions internationales, l'International Socialist Congress de Stockholm en 1917 et la World Conference of Small Nations de New York la même année, afin de revendiquer le droit à l'auto-détermination du peuple coréen :

« It was the doctrine of the self-determination of nations that provided the impetus to transform the Korean nationalist movement—a movement that hitherto had trusted in the activities of exiles and of clandestine organizations, or had placed its faith in educational activities or religious movements—into a full-scale, nationwide effort to regain Korea's lost independence. This doctrine was put forward by the American President, Woodrow Wilson, as an integral part of the post-World War I peace settlement, in response to the burgeoning independence movements that had arisen among the national minorities of Europe. [...] The principle of the self-determination of nations naturally was greeted with the greatest enthusiasm by the Korean people, suffering as they were under the harsh colonial rule of imperial Japan. Koreans were persuaded that at last the world was ready to bring an end to the “age of force and usher” in an “age of justice”. It was the belief that the principle of self-determination also could bring independence to Korea that thrust the Korean nationalist movement forward as a single great crying out for freedom¹²³⁵. »

Les patriotes coréens en exil se rencontrent à Shanghai en janvier 1919 et y organisent la New Korea Youth Association. Celle-ci envoie Kim Kyu-sik (金奎植) à la conférence de la paix qui va se tenir à Paris, afin d'y lancer un appel pour l'indépendance de la Corée. Elle envoie également des représentants en Corée, Mandchourie et Sibérie, ainsi qu'au Japon, dans le but de développer des activités pour l'indépendance de la péninsule. Le 1^{er} mars 1919, 33 « représentants du peuple coréen » se rencontrent à Séoul afin de déclarer officiellement l'indépendance du pays. Au même moment, des étudiants se réunissent au parc de la Pagode, dans le centre-ville, pour entendre cette déclaration avant de manifester pacifiquement. Le Japon répond par les armes. Les chiffres officiels sont de 7 509 tués, 15 961 blessés et 46 948 arrestations. 715 maisons sont détruites ainsi que 47 églises et deux écoles¹²³⁶ :

« The opening lines of the declaration read as follows, in a translation made shortly after the event: “We herewith proclaim the independence of Korea and the liberty of the Korean people. We tell it to the world in witness of the equality of all nations and we pass it on to our posterity as their inherent right.

1234. Lee Ki-baik, *op. cit.*, p. 314.

1235. *Ibid.*, p. 340-341.

1236. *Ibid.*, p. 344.

We make this proclamation, having back of us five thousand years of history and twenty millions of united loyal people. We take this step to insure to our children, for all time to come, personal liberty in accord with the awakening consciousness of this new era. This is the clear leading of God, the moving principle of the present age, the whole human race's just claim. It is something that cannot be stamped out, or stifled, or gagged, or suppressed by any means." The Korean Declaration of Independence proclaimed the overarching principles of the just right of a people to its own national existence and of the equality of all mankind, and it did not incite acts of vengeance against Japan's harsh colonial rule. Accordingly, as the covenant appended to the declaration pledged, the Korean people, in their insistence on self-determination, would not give way to expressions of hostility toward others, every individual from first to last would willingly abide by this common consensus, and orderly procedures would be respected for the sake of national honor and rectitude. The March First Movement, in other words, was intended to be entirely peaceful¹²³⁷. »

Dès avril de la même année, un gouvernement provisoire de la République de Corée est formé à Shanghai. Il comprend des activistes d'outremer et des exilés qui suivent le mouvement amorcé le 1^{er} mars. Dans la péninsule, les Japonais modifient leurs manières de faire et donnent des signes d'ouverture par le biais d'une « politique culturelle » mise en œuvre à partir des années 1920 : les fonctionnaires civils japonais ne sont plus en uniforme, les militaires sont plus discrets, des Coréens sont acceptés dans l'administration, et certains quotidiens en langue coréenne sont de nouveau autorisés. En 1924, année durant laquelle Paul Claudel se rend en Corée pour une visite de trois jours, les Japonais ouvrent l'université impériale de Séoul. Elle accepte un tiers d'étudiants coréens. Leur projet est de faire oublier les problèmes politiques afin de faciliter l'assimilation, d'où le développement d'activités littéraires et de sociétés savantes qui défendent la langue coréenne. Rien n'empêche pourtant la contestation de sourdre et d'éclater en 1929 à Kwangju (□ □), dans le sud-ouest du pays, seize ans avant la libération.

2 – La Corée dans la presse française

A – Les articles des quotidiens et des hebdomadaires

Plutôt que d'étudier l'ensemble des articles, d'une grande richesse, à la fois brefs et souvent illustrés, nous avons choisi de nous limiter à une quinzaine de textes, exemplaires au sens où ils témoignent de l'évolution qui va du pittoresque des récits de voyage aux stéréotypes de la presse à grand tirage, fixant pour un moment les représentations du pays du Matin calme et du royaume ermite. Nous pensons pouvoir montrer, par ce corpus réduit, comment fonctionne le ciblage particulier des motifs et des thèmes, comment ces derniers se figent sous la forme de clichés (représentations réduites, contractées au maximum, répétant les mêmes idées dans des formes simples et faciles à saisir), en considérant les événements liés à la guerre sino-japonaise tout autant que les simples comptes rendus de promenades. Dans tous les cas, ces reportages mettent l'accent sur une atmosphère coréenne particularisée et sur un rythme propre au pays.

C'est au tout début de la guerre sino-japonaise, en 1894, que la presse à grand tirage prend en compte la Corée de manière systématique, soit en s'inscrivant dans la veine des récits de voyage (où s'était illustré Charles Varat) – comme le montre « De Pékin à Paris. La Corée, l'Amour et la Sibérie » de Charles Vapereau dans *Le Tour du monde* en 1894¹²³⁸ –, soit en privilégiant l'actualité dans des articles comme « La

1237. *Ibid.*, p. 342.

1238. Charles Vapereau ne connaît en fait que Pusan, où il fait escale en 1892.

guerre de Corée » d'Édouard Chavannes (*Revue de Paris* du 15 août¹²³⁹), ou encore « Les événements de Corée » (sans nom d'auteur) dans *Le Petit Parisien* du dimanche 12 août (n° 288).

Ce dernier titre propose l'exemple même d'une mise en scène de clichés rassemblés rapidement et de manière artificielle afin de donner un ensemble dont on ne dévoile que les facettes principales. Même si l'article est court (une centaine de lignes), il sert principalement de commentaire aux gravures qui font la première de couverture de ce *Supplément littéraire illustré*, complément hebdomadaire du quotidien¹²⁴⁰. Dans la première partie, l'article rappelle les derniers événements politiques de la péninsule. Dans la deuxième partie, il présente les illustrations et résume très rapidement la situation de la péninsule coréenne, évoquant les pouvoirs du souverain ainsi que la place de la noblesse et celle des femmes. Dans la troisième partie, il propose des informations plus précises sur la géographie du pays et ses ressources. C'est la deuxième partie qui présente à nos yeux le plus grand intérêt. Elle se réfère par deux fois aux trois illustrations de couverture tout en traitant de motifs courants à l'époque : la capitale au pied des montagnes, les privilèges de la noblesse, la prise en main de l'armée par des étrangers et la situation difficile des femmes coréennes.

« Nous donnons à notre première page le portrait du roi de Corée, d'après une très récente photographie. Ce souverain règne sur un territoire qui présente à peu près la longueur et la largeur de l'Italie. Sa résidence est à Séoul, ville de 250 000 habitants, où son palais est situé au pied des montagnes et au milieu d'une enceinte contenant les logements de la famille royale et le harem.

« Le roi est maître absolu. C'est un crime de prononcer seulement son nom. La noblesse qui l'entoure est également pourvue de privilèges exorbitants.

« L'armée coréenne est composée de soldats assez bien exercés, conduits par des instructeurs américains.

« On peut voir, à notre première page, deux types de femme de Corée. La vie de ces malheureuses n'est guère enviable. Elles ne sortent que la nuit, car elles ont pour premier devoir de ne jamais laisser voir leur visage. Toutefois, cette règle a été parfois transgressée, puisqu'on possède des photographies de femmes coréennes. »

Rien de très original dans cet extrait ni même dans ces illustrations qui n'ont l'avantage que d'être en première page, ce qui montre combien la Corée commence à attirer en 1894 les regards d'un public que les revues spécialisées dans les voyages ont sensibilisé aux petits pays d'Extrême-Orient. Nous n'apprenons rien de bien nouveau : ce ne sont que clichés orientaux des plus classiques (roi maître absolu, privilèges exorbitants des nobles, femme enfermées), pris ici et là dans des récits de voyage que nous connaissons. Pourtant, derrière la banalité de ces représentations, nous retrouvons justement une Corée parfaitement conforme à une « orientalisation » de l'Asie, où les rois ne peuvent être alors que despotiques, et les femmes, enfermées. Ce n'est donc pas une Corée originale, mais un pays d'Asie correspondant à des représentations fantasmées anciennes, remises en circulation, très éloignées du pays que Georges Ducrocq tente de rendre en 1904 dans ses aspects justement les moins asiatiques.

En 1895, la presse nous propose, entre autres, deux articles plus consistants, intégrés dans des ouvrages plus généraux, manière pour la Corée d'entrer dans le concert des nations « médiatisables » : « Parmi les races humaines : en Corée » (sans nom d'auteur) dans *À travers le monde* ; et « Les rois chez eux : Yi, roi de Corée » par Alphonse de Guerville, dans *Le Figaro illustré*¹²⁴¹. Le premier – qui résume

1239. N° 14, p. 753-768.

1240. Cf. annexe 19.

1241. Alphonse de Guerville est l'auteur d'un recueil d'anecdotes, de croquis et de portraits de personnalités : *Au Japon*, Paris, Alphonse Lemere, 1904. Il fait trois séjours dans l'empire insulaire, en 1891, 1894 et 1904. C'est de

des informations prises dans les récits des voyageurs – est plus bref que le second. Il ne fait qu'une page et n'est accompagné que de deux illustrations, alors que celui d'Alphonse de Guerville se développe sur quatre pages et s'accompagne de dix photographies. Malgré les différences de traitement, tous deux introduisent leur sujet en mettant en avant deux aspects particuliers de la Corée : sa situation dans l'histoire contemporaine et l'origine de ses difficultés présentes, que l'on peut comprendre mieux en considérant sa position géographique.

« La guerre sino-japonaise a attiré l'attention sur les récits des voyageurs en Corée. Voici, d'après eux, quelques traits de mœurs caractéristiques des habitants de ce pays¹²⁴². »

« La presque île de Corée, qui ne compte pas moins de douze à quinze millions d'habitants, est considérée, à cause de sa position géographique, comme la clé de l'Est de l'Asie. Ainsi encadrée [...] il faut vraiment que la Corée ait la vie dure pour être encore de ce monde¹²⁴³. »

Ces deux textes sont fort différents l'un de l'autre. Le premier n'est que le résumé de représentations extraites de récits de voyage divers, l'auteur prenant le parti de présenter d'abord de jeunes Coréens à leur naissance, fêtés s'ils sont du sexe mâle, dédaignés si ce sont des filles. Il souligne le mépris avec lequel on considère les femmes dans le « royaume de la sérénité du matin ». Après avoir noté que « le Coréen adulte possède une extraordinaire aptitude à vivre de privation », mais qu'il peut ingérer, les jours d'abondance, « une prodigieuse quantité d'aliments », il présente ce qui est donné comme le plat principal de la cuisine nationale, où nous retrouvons ce qu'avait écrit Charles Chaillé-Long : il s'agit du « pot-au-feu ou *kimtchi*, mélange d'une odeur épouvantable de bœuf bouilli, de navets, d'oignons, de radis, de racines, de fortes épices et d'une sorte de choucroute ». Poursuivant brièvement sur l'éducation des jeunes gens, influencée soit par le bouddhisme, soit encore par le confucianisme, il en vient rapidement à la description des costumes avant de continuer en affirmant que le pays est dans une misère extrême, que c'est l'un des plus pauvres et qu'il est par ailleurs fort sale. Concluant sur les femmes, considérées comme « des bêtes de somme », il précise avant de finir que le Coréen est habituellement « doux et d'humeur sociable », que « son langage est aussi d'une politesse des plus fleuries ». Rien de bien nouveau donc. Même si l'article se consacre surtout à une catégorie bien définie de motifs, il véhicule des idées extraites de récits de voyage existants et ne fait donc que conjuguer les mêmes thèmes en accentuant des oppositions et leur côté exotique. Ainsi, les privations n'empêchent pas la douceur, ni l'épouvantable cuisine, une politesse fleurie. La Corée est donc principalement caractérisée par l'image d'une terre d'« étonnants contrastes », expression reprise en 1991 par le commentateur d'une émission consacrée à la Corée, dans la série *Des trains pas comme les autres* sur la chaîne de télévision française Antenne 2¹²⁴⁴. Cette constatation peut bien sûr s'appliquer à tous les pays qui nous sont étrangers.

Le second texte est plus élaboré. Il ne se contente pas de quelques motifs superficiels, puisqu'il s'agit du récit d'un séjour à Séoul effectué par Alphonse de Guerville. Dans son introduction, l'auteur précise le but exact de sa mission, en rapport avec les intérêts commerciaux du moment :

« J'allais en Corée avec l'espoir d'intéresser le Roi à l'Exposition de Chicago et de le décider à y envoyer les produits peu nombreux, il est vrai, mais très intéressants, de la Corée. J'avais emporté avec moi de nombreuses vues des endroits les plus intéressants des États-Unis et de l'Exposition, ses palais, ses jardins, ses lacs, tels qu'ils devaient être, tels qu'ils sont à présent, et que je pouvais

son deuxième voyage que date sa description du roi Kojōng.

1242. « Parmi les races humaines : en Corée », *À travers le monde*, p. 25.

1243. A. de Guerville, « Les rois chez eux : Yi, roi de Corée », *Le Figaro illustré*, p. 193.

1244. *Corée du Sud*, film réalisé par Bernard d'Abriçon, cassette vidéo Hatier.

montrer au moyen de projections électriques¹²⁴⁵. »

L'article s'ouvre sur les produits « peu nombreux » de la Corée, opposés aux « nombreuses vues » vantant le modernisme américain. Il s'inscrit dans une rubrique particulière et consacre sa seconde partie à l'entrevue accordée par le roi. Réalisée pourtant sur le modèle de la plupart des récits de voyage en Corée (arrivée à Pusan, puis à Chemulp'o, voyage jusqu'à la capitale, description rapide de la ville puis des palais), la première partie dévoile quelques exemples intéressants de description des Coréens et de leur terre, motifs que nous suivons depuis l'émergence des récits de voyage. Dès le début de ce passage, l'utilisation du terme « spectacle » situe les choses dans les plis d'une théâtralisation évidente, évoquant même une chorégraphie :

« Le spectacle qui nous attendait était vraiment étrange : des milliers d'êtres, beaux, grands et bien faits, tout habillés de blanc, fumaient tranquillement de longues, longues pipes, ou marchaient silencieux comme des fantômes¹²⁴⁶. »

« Très intéressant, le pays que nous traversâmes [*de Chemulp'o à Séoul par la rivière*] ; des vallées petites mais riches, de hautes montagnes aux découpures étranges et sauvages, d'une couleur indescriptible, les flancs couverts de hauts murs et de vieilles fortifications élevées, il y a des siècles, pour défendre le pays contre les invasions chinoises et japonaises¹²⁴⁷. »

Ces deux courts extraits semblent en apparence très communs. Nous y trouvons pourtant, fort bien résumé, l'essentiel des représentations de l'être coréen et de l'espace péninsulaire correspondant à l'image du « pays du Matin calme » d'un côté et à celle du « royaume ermite » de l'autre.

La foule (les « êtres ») est d'abord donnée comme composant un « spectacle ». Le narrateur s'impose en tant que spectateur/voyeur, soulignant le caractère particulier et théâtral de la scène, laquelle s'inscrit en tant que cliché sur la toile d'un espace autre que le monde réel. Car ce spectacle est « étrange » (comme les montagnes) par le nombre d'acteurs qui le composent, la noblesse de leur allure, leur uniformité et le caractère irréel de leur rythme « tranquille » et « silencieux », les associant à des « fantômes » (ce que soulignent de nombreux auteurs), mais aussi les opposant indirectement aux foules chinoises bruyantes et aux foules japonaises très affairées. Ces motifs sont très importants, car ils confirment la permanence de l'image du « pays du Matin calme ». Ils développent l'idée des revenants chère à Pierre Loti, générant le thème de la mort que l'on retrouve maintes fois décliné dans les revues spécialisées.

Quant à la description du paysage, nous y découvrons à la fois l'empreinte de la géographie particulière de la Corée, ses vallées humbles mais riches et ses montagnes caractérisées par trois adjectifs : « étrange », « sauvage », « indescriptible ». Nous y découvrons aussi les hauts murs et les vieilles fortifications, imprimant à la géographie les marques nettement plus culturelles de l'histoire. Ce sont les représentations symboliques du désir d'indépendance des dirigeants, mais aussi de la situation actuelle du pays, pour lequel ces fortifications sont devenues inutiles. Montagnes, hautes murailles et vieilles fortifications dessinent parfaitement l'image du « royaume ermite » devenu lieu de souvenir, espace-musée.

Les articles se font moins nombreux avec le tournant du siècle et ils sont principalement consacrés aux événements de Chine. Il faut attendre 1902 et les premiers mouvements permettant d'imaginer le conflit à venir pour retrouver des témoignages comme « Ma première journée en Corée » de Paul Labbé dans *Le Magasin pittoresque*, article non spécialisé et pourtant assez consistant, qui décrit moins le port coréen de Wönsan que les commentaires d'un Japonais qui le fait visiter à l'auteur en tentant de lui montrer tous les avantages que la péninsule trouverait à passer sous le contrôle total du Japon. Réalisé par un

1245. A. de Guerville, *op. cit.*, p. 195.

1246. *Ibid.*, p. 193.

1247. *Ibid.*, p. 195.

voyageur qui n'est tout de même pas le premier touriste venu¹²⁴⁸, cet article tente, dès l'introduction, de montrer qu'il s'inscrit dans le cadre d'une présentation des positions françaises au sein de cette région d'Asie du Nord-Est. En dehors de la conversation entre le narrateur et le Japonais, l'intérêt de ce court récit (un peu plus de trois pages) réside dans la brève description de la foule coréenne, que l'auteur oppose radicalement aux foules japonaises et chinoises :

« J'ai rarement vu dans mes voyages une foule plus épaisse que celle qui se presse dans les rues des villes coréennes : elle n'a pas l'aspect gai des foules chinoises ou japonaises : les Coréens marchent gravement, presque à pas comptés. Ils sont grands, bien bâtis et bien proportionnés, ils ont les yeux presque horizontaux et le profil régulier ; ils portent souvent une longue barbiche noire, et leur peau est bronzée, et ils rappellent beaucoup plus certains types du Caucase que ceux de la Chine ou du Japon¹²⁴⁹. »

Ici également, comme dans le cas de l'article écrit par Alphonse de Guerville, nous avons, en très peu de mots, l'essentiel des motifs humains coréens de l'époque. C'est l'un des avantages de ces articles sur les récits plus longs qui se perdent souvent dans des descriptions qui n'en finissent plus. Nous retrouvons chez Paul Labbé les foules très étendues, le silence et le calme, la gravité même, qui forment les motifs humains de nombreux textes plus longs. Ici pourtant, en 1902, un motif nouveau est développé, que nous rencontrerons aussi chez Pierre Loti et Georges Ducrocq en 1904 et 1905 : la spécificité qui rapproche les Coréens de certaines ethnies européennes et les éloigne de l'Orient (ils sont grands et leurs yeux sont presque horizontaux). À lire Paul Labbé (spécialiste de la Sibérie), on a la très nette impression que les Coréens se sont égarés dans cette région avec laquelle ils n'ont aucun rapport ethnographique.

En 1904, année de la guerre russo-japonaise, le nombre d'articles est plus important, tout autant que celui des publications de récits évoquant la péninsule. On recense « Un voyage en Corée » d'Alfred Hagen¹²⁵⁰ dans *Le Tour du monde* ; « Japon, Corée et Mandchourie » d'Émile Chaix dans *Le Globe*¹²⁵¹ ; « Japonais, Coréens et Mandchous » d'Arthur de Claparède dans le même numéro de la même revue¹²⁵² ; « Légende coréenne » (sans nom d'auteur) dans *Histoire de partout*, qui tente de donner une autre image d'un pays « transformé aujourd'hui en un rude champ de bataille » en montrant le « conte de fée » qui est à « l'origine du pittoresque et indolent État » ; « Souvenirs de Corée » de Jacques Morvan dans *Le Globe-trotter* ; « La Coréenne », compilation réalisée par Jane Dieulafoy¹²⁵³ pour la rubrique « L'œuvre de la femme à l'étranger » dans la revue *Le Conseil des femmes*.

Ce dernier document est particulièrement original. Il est composé de quatre textes empruntés à des revues européennes, pour trois d'entre eux traduits en français : Charles Talbère, « Une pétition curieuse »

1248. Linguiste et ethnologue, Paul Labbé (1867-1943) est alors l'un des meilleurs connaisseurs de la Sibérie, dont il étudie les communautés non russes. C'est aussi un grand voyageur. Ses études sur le chamanisme feront longtemps autorité. Il sera secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris de 1905 à 1919, puis de l'Alliance française de 1919 à 1935.

1249. P. Labbé, « Ma première journée en Corée », *Le Magasin pittoresque*, 1902, p. 195.

1250. Médecin de la marine, Alfred Hagen, plus connu pour ses témoignages relatifs aux archipels mélanésiens, est attaché en 1900 à la délégation envoyée en Corée à la suite de la guerre des Boxers. Il s'agit alors pour la France de remercier l'empereur pour son aide pendant l'intervention européenne sur Pékin et de rapatrier des coolies coréens. Le récit d'A. Hagen donne un bon aperçu de Séoul et de l'empereur, que l'auteur a rencontré.

1251. N° 43, p. 81-89.

1252. N° 43, p. 89-93.

1253. Épouse de Marcel Dieulafoy avec lequel elle voyagea de très nombreuses fois, Jane Dieulafoy est connue pour ses travaux sur la Perse, publiés dans les années 1880. Célébrée dans ses aventures lointaines par une gravure du *Tour du monde*, elle reçoit en 1893 la Légion d'honneur, entreprend une carrière de romancière et reçoit du président de la République l'autorisation de porter le costume masculin durant ses voyages.

dans le *Journal de Bruxelles* ; G. J. R. Glunicke, « The Women of Korea » (sans le nom de la revue) ; « Les femmes coréennes » dans *Le Temps des femmes (Die Frauen Zeit)*, supplément édité à Vienne ; « La terre des présages : superstitions » dans *The Morning Post*. Outre le fait que ces articles traitent de la condition difficile des femmes de Corée, l'introduction de Jane Dieulafoy propose un résumé des représentations de l'époque conformes à celles que nous venons de croiser, allant même, dès les premières phrases, jusqu'à comparer la femme et le pays (ce qui n'est pas sans rappeler, la même année, la Corée féminisée par Georges Ducrocq qui ne la voit que « pauvre et douce ») :

« Il n'est peut-être pas de contrée où la vie et le rôle de la femme nous soient moins connus qu'en Corée. Ce fait n'a rien de surprenant, la Coréenne ayant vécu aussi séparée du monde extérieur que le pays l'était lui-même du reste de l'univers¹²⁵⁴. »

N'ayant que peu de témoignages sur la situation des femmes de Corée, l'autrice pense qu'« elle doit être paisible de caractère pour peu qu'elle ressemble à son maître et seigneur ». Suit une description des Coréens de la rue tels que les voyageurs les décrivent, ce qui permet d'esquisser de très loin la vie des femmes et d'insister plus particulièrement sur l'état d'abandon et de langueur de la péninsule, gelée dans son « immobilité » et son « calme » :

« Tous les voyageurs – ils ne sont pas nombreux – qui ont visité la Corée s'accordent à peindre le peuple comme le plus mou, le plus vieux, le plus usé des peuples Mogols [*sic*], résigné à subir le joug que lui ont imposé tour à tour les Chinois ou les Japonais. D'après leurs témoignages, le Coréen a perdu toute virilité, il est doux, immobile et semble endormi depuis le siècle dernier. La peine ou le plaisir le laissent également apathique et indifférent. [...] Un Coréen ne court jamais à moins qu'il n'y soit contraint par une poussée. Il marche lentement, il se traîne plutôt. S'il est heurté, il tombe et attend qu'on le relève¹²⁵⁵. »

Nous avons là comme une « essence de cliché », résumant toutes les descriptions journalistiques précédentes. Le caractère des Coréens, tel que défini par les premiers récits, se trouve ici amplifié, développé au maximum, comme chez Pierre Loti. Les observateurs présentent des Coréens qui s'effacent, se féminisent, laissent la place au silence, à la lenteur, au calme et à l'immobilité du sommeil ou de la mort. Certes, nous avons vu avec Georges Ducrocq qu'un promeneur plus attentif pouvait au contraire trouver de la vie dans ce rythme lent et surtout différent – mais il est le seul à le faire en 1904. La presque totalité des autres références, qu'il s'agisse d'essais ou d'articles de presse, s'accordent à ne considérer que la mollesse, la vieillesse et l'usure, la résignation et l'immobilité. La présence du Japon n'y est pas pour rien, qui vient rythmer autrement la capitale coréenne et la dominer par une énergie colonisatrice qui ne peut qu'imposer un contraste frappant : celui d'un « pays au bois dormant » se réveillant à peine, trop tard pour se relever tout seul.

En 1905, ce type de discours est devenu commun. Qu'on en juge par ces deux témoignages de J.-C. Ballet : « Aiko ! Aiko ! Aiko ! Funérailles Coréennes » et « La vie à Séoul. Marchands coréens », tous deux dans le *Journal des voyages et des aventures de terres et de mer*. Le premier article est précédé, sur la couverture de la revue (dimanche 20 août), d'une gravure pleine page représentant un sorcier monté sur le toit de chaume d'une maison coréenne et criant « Aïko ! Aïko ! Aïko ! », plainte que l'on pousse en Corée pour exprimer sa tristesse quand un proche vient de mourir¹²⁵⁶ – c'est en quelque sorte le motif des pleureuses. Sans le vouloir peut-être, car il est par ailleurs bienveillant, cet article consacré aux funérailles sonne étrangement si l'on songe qu'il est relatif à un pays auquel on associe de plus en plus souvent une thématique de la mort (êtres/fantômes, foules/deuil, maisons/pierres tombales, villages/cimetières, etc.).

1254. J. Dieulafoy, « L'œuvre de la femme à l'étranger. La Coréenne », *Le Conseil des Femmes*, 1904, p. 311.

1255. *Ibid.*

1256. Cf. dans l'annexe 20 la reproduction de cette première page.

Ainsi, ces funérailles coréennes s'imposent un peu comme des funérailles de la Corée elle-même.

À partir de cette même année 1905, le pays est sous protectorat japonais. La plupart des articles de la presse populaire vont donc désormais se tourner principalement vers la présence de l'occupant, phénomène qui va se renforcer jusqu'en 1910, comme le montre « Les Japonais en Corée » (*L'Illustration*, 10 août 1907), très bref article servant à illustrer une photographie montrant « l'exécution de Coréens » mis en croix par des soldats japonais. Le journal explique à quel point la Corée n'est plus désormais un foyer d'information depuis que les Japonais veillent et lui « imposent le silence » :

« Le silence, soudain s'est fait sur les événements de Corée. Maîtres absolus désormais, de ce malheureux pays, les Japonais n'ont que trop d'intérêt à ce que les choses se passent sans bruit, et l'on peut croire qu'ils veilleront jalousement à ce que ne se reproduise plus la mésaventure qui leur advint, presque au début de leur occupation, alors qu'un certain nombre de photographies du genre de celle que nous reproduisons ici parvinrent à franchir le "filet à mailles serrées" dont ils entouraient le service des correspondances ; car de tels documents jettent un jour trop étrange sur les façons qu'ont, en pays conquis, ces civilisés de date récente. »

En 1907, la Corée est complètement « sous silence ». Cette même année, d'autres témoignages vont dans le même sens, comme « Les événements de Séoul » (*L'Illustration*, 7 septembre). Ici, la rédaction – après un court récit légendant six photographies – termine en portant un dernier coup à l'image d'une Corée qui aurait encore pu garder quelques aspects de ses anciens fastes :

« Nous reproduisons ci-contre une photographie dont l'aspect inattendu causera une véritable surprise. Ces murailles de briques et de pierre, ces larges baies vitrées, ces balcons de grosse ferronnerie, décorés pourtant de la fleur de cerisier héraldique, toute cette architecture qui évoque l'idée d'une luxueuse école primaire, c'est le palais de l'empereur de Corée. Quelle désillusion pour ceux qui rêvaient de faste oriental, de portes de laque, de toits retroussés, de chimères d'or ! C'est cependant dans ce décor occidental et grossier que se présenta pour la dernière fois au peuple, sur lequel il régnait la veille, le malheureux empereur Yi-Hyeung, majesté déchue, détrônée par les tout-puissants Japonais¹²⁵⁷. »

Les autres articles vont tous dans le même sens, qu'il s'agisse de « Une fête japonaise à Séoul », publié dans *À travers le monde* le 31 août 1907 par Léo Byram (l'auteur de *Petit Jap deviendra grand* !¹²⁵⁸ dont c'est là un chapitre), ou de « La fin d'un empire : la japonisation de la Corée » par M^{gr} Péter Vay de Vaya et Luskod dans *La Revue des deux mondes* en 1908.

Les articles qui suivent, dans la presse à grand tirage, concernent pratiquement tous la présence japonaise en Corée, à l'image de « L'annexion de la Corée » de J. Daugny dans *La Nouvelle Revue* en 1910¹²⁵⁹, et ce malgré quelques exceptions comme « Dans la région coréenne du Bas-Yalou » de W. Chaplin, publié par la revue *À travers le monde* le 10 avril 1909. Dans cet article, l'auteur, parti en expédition, « donne [*un peu tard*] des détails curieux sur la Corée intérieure encore ignorée ». Il signe aussi « Une visite aux mines d'or d'Unsan en Corée », publié dans la même revue le 1^{er} mai 1909, où il s'attache à décrire une concession minière américaine. Avec les années, les articles deviendront moins nombreux, le Japon exerçant un contrôle systématique des visas d'entrée à partir de 1910.

Plus tard, après les événements de 1919 et un allègement de la surveillance, le voyage est de nouveau possible. Paraissent alors des articles d'un ton quelque peu nostalgique dans lesquels les auteurs tentent de retrouver la Corée d'autrefois sous le vernis de la tutelle japonaise. Ainsi par exemple « Au pays du Matin

1257. « Les événements de Séoul », *L'Illustration*, 7 septembre 1907, p. 164.

1258. Paris, Berger-Levrault, 1908.

1259. Octobre 1910, p. 508-514.

calme : la Corée, terre de légendes » de Jean G. Martin dans *Le Miroir du monde* du 14 janvier 1933. Venant du Japon par Pusan, le rédacteur remonte en train jusqu'à Séoul :

« À mesure que l'on remonte vers Séoul, le pays devient plus sauvage. [...] Cette contrée est beaucoup plus sauvage que l'on ne pourrait croire de prime abord. Des tigres "plus gros que ceux du Bengale et plus dangereux" – je cite les paroles d'un missionnaire américain, car je n'ai pas rencontré des fauves de ce genre lors de mon séjour en Corée – abandonnent souvent les montagnes pour descendre dans les villages¹²⁶⁰. »

Une fois arrivé dans la capitale, il prend part à de « délicats festins » offerts par des « amis coréens » qui « connaissent l'histoire de leur Corée et surtout les légendes fantastiques du "pays du Matin calme" » :

« Ces récits légendaires qui s'attachent à chaque parcelle de cette terre d'Orient, aimable et douce entre toutes, et qui se répètent de père en fils comme se transmettent les traditions, disent bien dans quel rêve magnifique persiste le "Royaume du Matin Calme", privé cependant de son roi et de sa liberté¹²⁶¹. »

Ainsi, la Corée, dans les années 1930, n'est plus présente que dans ses légendes et dans ses rêves, comme nous l'évoquions à propos de Sō Yōng-hae et son recueil de contes coréens. Prise entre sa sauvagerie ancienne, son amabilité et sa douceur, elle n'existe que dans le souvenir de son « antique splendeur », alors qu'on se prépare à fêter le centenaire de l'établissement des missions catholiques dans la péninsule ; la même année paraît un autre article, « L'œuvre des missions catholiques en Corée », écrit par E. Laurens et publié dans *Le Miroir du monde* le 23 septembre 1933. Nous devinons déjà, vingt ans avant la guerre civile, quels sont les enjeux :

« Quoique ne pratiquant pas la religion catholique, les Japonais ont compris qu'elle pouvait, néanmoins, leur être utile. [...] Les missions étrangères de Paris ont fait et font un travail admirable. Pas à pas, elles gagnent du terrain à force de courage, de patience et de persévérance. Elles ont à lutter contre l'indifférence des habitants, le matérialisme, la polygamie et aussi contre les idées bolchevistes qui envahissent la péninsule à l'heure actuelle et qui trouvent chez le peuple coréen, grand amateur de nouveautés, un champ particulièrement fécond¹²⁶². »

Les articles que nous venons de considérer collent au plus près à l'actualité et aux transformations de la Corée, à ses changements d'atmosphère et de rythme. Ils reflètent au mieux les mouvements de thèmes et d'images conjuguant les représentations anciennes du bon sauvage que la civilisation (le Japon) va exploiter et moderniser, mais aussi rendre au silence de ses montagnes profondes, lesquelles perdent peu à peu de leur pouvoir enchanteur pour n'être plus qu'espace d'exploitation économique, même si persiste l'image d'une terre de légende. Ces articles nous montrent une Corée que le Japon souhaite conserver dans son calme et son érémitisme.

B – Les illustrations

Autres témoignages de la représentation française de la Corée, ces revues que nous venons d'aborder servent aussi de support à un autre mode d'expression, direct et facilement convaincant : les gravures en noir et blanc ou en couleur, puis les photographies, qui accompagnent la plupart des articles et sont

1260. Jean G. Martin, « Au pays du Matin calme : la Corée, terre de légendes », *Le Miroir du monde*, 14 janvier 1933, p. 48.

1261. *Ibid.*, p. 49.

1262. E. Laurens, « L'œuvre des missions catholiques en Corée », *Le Miroir du monde*, 23 septembre 1933, p. 345.

souvent reproduites en pleine page pour illustrer les reportages relatifs à la péninsule¹²⁶³.

Moyen rapide et efficace de dévoiler les images, les illustrations s'imposent comme une « cueillette » au cœur de l'*ailleurs*, un moyen de « relever des empreintes » pour donner en résumé une manière de « paysage » de l'*autre* :

« Les colons peuvent bien s'imaginer en train d'écrire des pages d'épopée, les photographes de l'époque se contentent d'imprimer une sorte de topographie. Ils ne métamorphosent pas le monde. Ils en font plus modestement la cueillette. Ils relèvent des empreintes. Ce sont les premiers ethnologues, mais tout à fait indifférents à la sociologie. Et même quand ils fixent des visages, des costumes, des coutumes, c'est finalement un paysage qui sort, la savane, la jungle, l'oasis. Avec sa panoplie de fétiches, accrue déjà des colifichets ou des ustensiles de l'Occident, le corps de l'indigène devient comme une carte du paysage, avec cette particularité que les accidents, les météores et les mœurs s'inscrivent sur la peau nue¹²⁶⁴. »

Si les premières références, que nous avons découvertes avec Henri Zuber, sont agrémentées de scènes de genre, de paysages campagnards, de Coréens vaquant à leurs occupations quotidiennes¹²⁶⁵, à partir des dernières années du siècle, les gravures s'attachent à caractériser – soit sous forme allégorique, soit de manière réaliste – la situation politique du pays, même si quelques articles plus généraux proposent des illustrations dont le but est de rendre « l'atmosphère » particulière du rythme de la rue et des intérieurs coréens¹²⁶⁶.

Quelques exemples : « Affolement des Japonais et des Chinois sur une place de Séoul » (*Le Petit Parisien*, 13 août 1894)¹²⁶⁷ ; « Cosaques "en maraude" dans un village coréen » (*Le Petit Journal*, 27 mars 1904)¹²⁶⁸ ; « Soldats français, américains et russes, défilant dans une artère marchande de la capitale » (*Le Petit Parisien*, 7 février 1904)¹²⁶⁹ ; « Coréens crucifiés puis fusillés par des soldats japonais » (*La Croix illustrée*, 21 mai 1905)¹²⁷⁰ ; « Japonais réprimant un soulèvement coréen » (*Le Petit Journal*, 4 août 1907)¹²⁷¹. Mais surtout cette gravure, parue dans *Le Petit Parisien* du 3 avril 1904¹²⁷², représentant un ring installé en plein air, dans un espace qu'entoure un mur de toile ; sur le ring, une carte de l'Extrême-Orient, deux athlètes prêts à la lutte. L'un est Russe, immense, coiffé du bonnet des cosaques,

1263. Cf. Paek Söng-hyön, *L'Image de la Corée à travers les illustrés français (1860-1910)*, DEA d'histoire de l'art, université Paris IV, sous la direction de Flora Blanchon, 1993 ; *id.*, « Les mœurs de la fin de la dynastie Chosön décrites par les Français », Wölgan-misul, juin 1994.

1264. Panivong Norindr (citant une étude de Claude Maurel sur la photographie coloniale à la Belle Époque), « L'Indochinois dans l'imaginaire occidental » dans Pascal Blanchard *et al.* (dir.), *L'Autre et Nous. Scènes et types, anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des « ethnies », des « tribus » et des « races » depuis les conquêtes coloniales*, actes du colloque organisé en février 1995 à Marseille par l'ACHAC, le GDR Océan Indien et l'UDR Dynamique bioculturelle, Paris, Syros/ACHAC, 1995, p. 35.

1265. Cf. annexes 16, 18 et 19.

1266. Cf. annexes 31 (*Le Monde illustré*, 2 octobre 1894), 32 (*Le Journal illustré*, 2 septembre 1894), 33 (*Le Journal illustré*, 2 septembre 1894), 34 (*Le Petit Parisien*, 12 août 1894), 35 (*Le Monde illustré*, 1894), 36 (*Le Journal illustré*, 2 septembre 1894), 37 (*Le Journal illustré*, 2 septembre 1894), 38 (*Le Monde illustré*, 1894).

1267. Cf. annexe 21.

1268. Cf. annexe 22.

1269. Cf. annexe 23.

1270. Cf. annexe 24.

1271. Cf. annexe 25.

1272. Cf. annexe 26.

les pieds bottés reposant sur la Mandchourie, les bras dans le dos, sûr de son assise – une large ceinture précise « Champion d'Europe ». Lui faisant face, beaucoup plus petit, mais s'avancant dans une attitude volontairement agressive, le Japonais, « Champion d'Asie », un pied sur le Japon et l'autre sur la Corée ; il porte lui aussi la coiffure du soldat, mais se présente pieds nus, les mains en avant, regardant vers le haut le visage de son rival. Autour du ring, en spectateurs, les pays d'Europe de l'Ouest et des Balkans, en costumes nationaux, attendant le début de la rencontre, l'air tranquille et satisfait, semblant connaître à l'avance l'issue du combat ; plus loin, par dessus le mur de toile, n'ayant pas eu le droit d'assister au spectacle, la Chine (un Chinois) observe cette « réunion sportive » internationale de laquelle elle est depuis peu exclue.

Ces gravures donnent donc à voir des événements. Les récits qui les accompagnent les mettent également en scène de manière imagée¹²⁷³. En couleur, souvent reproduites en grand format, elles lèvent le voile sur une réalité brûlante où la France est discrètement présente, derrière l'allié Russe (à cette époque, Marianne est souvent représentée, dans les illustrations des affaires d'Extrême-Orient, appuyée sur l'épaule d'un beau cosaque, viril et protecteur¹²⁷⁴). Elles utilisent également les motifs correspondant aux deux représentations dominantes de la Corée en cette veille de colonisation japonaise. Ainsi, cette illustration reproduite dans *Le Petit Journal* du 7 mars 1909, montrant la première automobile roulant dans une artère de Séoul en semant la panique dans une foule habituée à la lenteur. Et cette autre, dans le même magazine, à la date du 12 décembre 1909, esquissant un couple de tigres s'attaquant à une maison dans laquelle ils ont pénétré pour y dévorer les habitants¹²⁷⁵. Ces deux gravures sont, à plus d'un titre, symboliques. Publiées l'année précédant la colonisation, elles montrent des Coréens renversés ou déchirés, fuyant, rampant, tentant d'échapper à une situation qui les dépasse, qu'elle soit la marque d'un progrès (l'automobile) ou de peurs plus anciennes (les tigres). Dans les deux cas, c'est la même terreur. Elles nous font sentir combien le pays est hors du temps, qu'il ne s'est pas guéri des inquiétudes anciennes et ne s'est pas non plus adapté à un monde en changement, imposé par le Japon. Elles font également la démonstration de la force de ce genre de support. Elles sont faites pour marquer. Elles fonctionnent comme des figures allégoriques où les tigres et les automobiles représentent parfaitement le poids du passé sauvage et d'un avenir tout aussi terrifiant.

Signalons également, au chapitre de la représentation iconographique, certaines cartes postales publicitaires françaises qui prennent alors la Corée comme motif principal. La série la plus représentative est celle publiée par la compagnie de bouillon de viande Liebig (sans date), représentant des paysages coréens, des paysans au travail, des rues de Séoul¹²⁷⁶. Retenons aussi les cartes postales rapportées de Séoul par de

1273. Elles sont publiées par une presse « populaire » dont le public est sans doute plus facilement touché par l'information plus immédiate des gravures et des photos que par les textes seuls. D'autre part, lorsque la place des photos et gravures croît, celle des descriptions stéréotypées dans l'écrit s'accroît souvent de manière parallèle.

1274. Ainsi de cette gravure du *Petit Journal* du 16 avril 1898 représentant l'Angleterre (la reine), l'Allemagne, la Russie et le Japon (un samouraï) en train de se partager une tarte portant l'inscription « Chine » et où Marianne s'appuie sur l'épaule du soldat russe (cf. annexe 27) ; ou de cette autre gravure, du *Petit Journal* également, du 6 avril 1902, où l'Angleterre (un groom d'hôtel) et le Japon (une geisha) sont prêts à se partager un nouveau gâteau chinois, mais sont surpris par l'arrivée du beau cosaque au bras duquel s'appuie la même Marianne (cf. annexe 28). Marianne, encore, est présente sur la gravure du *Petit Parisien* du 3 avril 1904, dont nous avons parlé plus haut.

1275. Cf. annexe 29.

1276. Cf. annexe 30. L'une représente le « port de Chemulpo » d'une part, « un Coréen de qualité » d'autre part ; une deuxième, une « rue de Séoul » d'un côté, une « Coréenne de qualité » de l'autre (étrangement vêtue d'un costume de type polynésien) ; une troisième nous montre « le diseur de bonne aventure » ; une quatrième la « récolte du riz : vannage et battage », mettant en scène des paysans, deux femmes et un homme, en costume japonais. En bas de chacune de ces cartes est reportée la mention « Véritable extrait de viande Liebig », à côté d'un dessin représentant un pot de ce produit. D'autres cartes conservent un caractère publicitaire : « Portefaix de Séoul (Corée) » pour une compagnie d'eau minérale gazeuse par exemple. D'autres enfin n'ont qu'un simple caractère anec-

nombreux voyageurs, dont certaines disponibles avec une légende en français. Elles sont parfois utilisées pour illustrer les articles des journaux ou même des récits de voyage.

La plupart de ces images nous proposent une Corée effectivement « calme ». Le rythme est lent ou immobile, comme dans cette gravure du journal *Le Monde illustré*, en 1894, montrant des Coréens d'âges différents en train d'assister passivement aux exercices d'une petite troupe japonaise¹²⁷⁷. Nombreuses sont aussi les images figées représentant des dignitaires posant pour la photographie dans *Le Journal illustré*¹²⁷⁸, toujours en 1894. Les seules réactions, nous l'avons dit, sont motivées par des provocations (soldats japonais, automobiles et tigres), ce qui rappelle certaines références évoquant les Coréens passifs se laissant bousculer sans protester. Ce sont donc des gravures en relation très étroite avec les articles publiés dans la presse qui, eux-mêmes, les servent également au mieux, établissant ainsi une relation à double sens.

C – Les contributions dans les revues spécialisées

Les articles publiés dans des revues spécialisées sont nombreux. Ils traitent principalement de la situation politique de la péninsule. Nous nous contentons de les signaler afin d'indiquer l'intérêt qui se développe alors dans ce domaine. Nous ne les étudions pas plus avant puisque la plupart ne présentent guère de motifs nouveaux et introduisent plutôt des questions de politique et de droit. Les titres sont pourtant riches. Nous pouvons les présenter en trois temps, suivant l'évolution chronologique des événements :

1) Premier temps, 1896-1901, la pénétration japonaise et la fin de l'influence chinoise : ainsi « Le Japon et la Corée » par J.-B. Duval (1896)¹²⁷⁹ ; « Tché nampo, nouveau port coréen » par A.-A. Fauvel (1898)¹²⁸⁰ ; « La situation géographique du Japon et de la Corée » par A. Gaubil (1898)¹²⁸¹ ; « Questions diplomatiques et coloniales : la Chine, la Corée et le Japon » (1899)¹²⁸², « La situation politique de la Corée, ni russe ni japonaise » (1899)¹²⁸³ et « La Corée » (1901)¹²⁸⁴ par L. Vincart.

2) Deuxième temps, 1904-1908, le conflit russo-japonais et le protectorat japonais : « La Corée,

dotique : « La Poste en Corée » (Kunzli Frères éditeurs, Paris). Voir à ce titre l'article de Kim Yong-hwan, « Picture Postcards Show 19th Century Korea. Women Dressed up in Fancy Chinese or Japanese Style Dresses », *The Korea Times*, samedi 21 septembre 1991 (p. 5) : « According to Westerners at the turn of the 19th century, Korean noble Women dressed up in fancy Chinese or Japanese-style dresses and even wore Polynesian-style head decorations. But on the other hand, they were well aware of the political situation of the peninsula caught up in imperialist aggression which sought to take advantage of the nation itself seeking a place in the international realm. [L'article continue en présentant brièvement la collection de Paek Song-hyon qui comporte 40 cartes postales anciennes.] The scenes and manners depicted in the cards offer a pretty accurate look into Korea, a secluded and faraway country which was then just opening up its doors to the world [...] »

1277. Cf. annexe 39.

1278. Cf. annexe 40.

1279. *Revue française de l'étranger et des colonies et explorations*, n° 21, 1896, p. 36-40.

1280. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1898.

1281. *T'oung Pao* (□□), n° IX, 1898, p. 103-116.

1282. *Revue de politique extérieure*, n° VII, 1899, p. 171-176.

1283. *Revue de politique extérieure*, n° VI, 1899, p. 93-99.

1284. *Recueil consulaire belge*, n° 113, 1901.

1904 »¹²⁸⁵ et « Mémoire sur les différends russo-japonais relatifs à la Mandchourie et la Corée »¹²⁸⁶ par A.-A. Fauvel (1904) ; « Japon, Corée, Mandchourie : rivalité de la race blanche et de la race jaune » par F. Mury (1905)¹²⁸⁷ ; « Corée : comment fut conclu le traité japonais » (1906)¹²⁸⁸ ; « Le protectorat japonais en Corée » (1907)¹²⁸⁹ ; « La colonisation japonaise en Corée » par H. Labroue (1908)¹²⁹⁰.

3) Troisième temps, à partir de 1909, la colonisation : « Le Japon et la colonisation : son action en Corée » (1909)¹²⁹¹ ; « De l'alliance à la domination. Étapes d'un protectorat » par M. Courant (1909)¹²⁹² ; « Le Japon colonisateur : les Japonais en Corée » par T. Gollier (1909)¹²⁹³ ; « La domination japonaise en Corée » par P. Leroy-Beaulieu (1909)¹²⁹⁴ ; « Corée et Japon, annexion de la Corée au Japon, traité du 22 août 1910 et ses conséquences » par Jean Perrinjaquet (1910)¹²⁹⁵ ; « Japon et Corée » par O. M. Lan-nelongue (1910)¹²⁹⁶ ; « La Corée annexée », (1910)¹²⁹⁷ ; « La colonisation japonaise en Corée » par A. Halot (1912)¹²⁹⁸ ; « La fin de la vieille Corée »¹²⁹⁹ « Les Coréens sous la domination japonaise »¹³⁰⁰ et « Le développement économique de la Corée » par J. Dautremet (1913)¹³⁰¹ ; « L'œuvre japonaise en Corée » par R. Surugne (1914)¹³⁰².

Avec le temps, d'autres domaines intéressent les analystes, politologues où légistes. La Corée n'est plus qu'une province japonaise, exploitée du point de vue économique, comme il apparaît dans « Le nouveau régime douanier en Corée » par d'A. Hauchecorne en 1921¹³⁰³ ou encore « Le développement des industries de la Corée » du même auteur, la même année¹³⁰⁴. Ces deux titres montrent que la péninsule intéresse moins, ce qu'avait laissé présager l'absence de soutien des pays d'Europe à ses demandes de reconnaissance en 1919 et 1920.

1285. *Bulletin commercial de l'Asie française*, 1904.

1286. *Revue sociale*, n° 39, 1904, p. 11-120.

1287. *Bulletin de la Société normande de géographie*, n° 27, 1905, p. 33-56.

1288. *Revue française de l'étranger et des colonies et explorations*, n° 31, 1906, p. 303-311.

1289. *Mouvement géographique*, n° 24, 1907.

1290. *Revue politique et parlementaire*, 1908, p. 346-370.

1291. *Quinzaine coloniale*, 10 mai 1909.

1292. *Annales coloniales*, 11 novembre 1909.

1293. *Revue économique internationale*, n° 4, 1909, p. 242-282.

1294. *L'Économiste français*, n° 15, 1909, p. 521-523.

1295. *Revue générale de droit international public*, 1910.

1296. *Revue scientifique*, 21 octobre 1910, p. 521-523.

1297. *Revue française de l'étranger et des colonies et explorations*, n° 35, 1910, p. 601-607.

1298. *Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris*, nos 26-27, 1912, p. 61-74.

1299. *Asie française*, n° 13, février 1913, p. 73-90.

1300. *Asie française*, n° 13, 1913, p. 442-451.

1301. *Bulletin de la Société géographique commerciale de Paris*, novembre 1913, p. 697-704.

1302. *Revue indo-chinoise*, janvier-février 1914, p. 117-140.

1303. *Bulletin économique de l'Indo-Chine*, janvier-février 1921, p. 117-119.

1304. *Bulletin économique de l'Indo-Chine*, mars-avril 1921, p. 161-163.

3 – Les considérations géopolitiques

À mi-chemin entre les récits des voyageurs ou des journalistes et les commentaires des analystes politiques écrivant pour des revues spécialisées, on trouve des essais plus généraux, relatifs aux conditions de la Corée. Ils sont publiés depuis le tout début du siècle jusque vers la fin des années 1930. Appuyant le mouvement lancé par les journaux et leurs correspondants de guerre, les éditeurs n'hésitent pas en effet à proposer des ouvrages sur la question d'Extrême-Orient, dans lesquels la Corée tient une place géographique et politiquement centrale.

Les ambitions coloniales françaises en Indochine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la perspective de vastes marchés dans le Yu-nan – qu'il faut ravir aux Anglais en y construisant un chemin de fer –, l'occidentalisation du Japon depuis l'ère Meiji (1868), favorisent en France un intérêt évident des milieux économiques pour les affaires extrême-orientales. Les guerres de l'opium (1839-1842), la rébellion des *Taiping* (1851-1864), la guerre sino-japonaise (1894-1895), les Cent Jours de Pékin (1898), la révolte des Boxers dans l'empire du Milieu (1900) et la guerre russo-japonaise (1904) sont les moments médiatiques forts de cette période. Mettant face à face l'Orient et l'Occident, ils attirent l'attention qui très vite devient inquiétude sous la forme du « péril jaune »¹³⁰⁵. Politologues, économistes, juristes et journalistes se tournent alors vers la Corée. Elle est située au cœur des bouleversements de cette partie du monde. Associée à des origines extra-orientales tout en n'étant pas vraiment occidentale, elle semble être en décalage par rapport aux événements : elle est prise dans un conflit qui n'est pas le sien.

Citons *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, de Raoul Villetard de Laguerie en 1898¹³⁰⁶ ; *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, 1860-1900*, d'Henri Cordier en 1901¹³⁰⁷ ;

1305. Cf. F. Mury, « Japon, Corée, Mandchourie ; rivalité de la race blanche et de la race jaune », *Bulletin de la Société normande de géographie*, n° 27, 1905, p. 33-56. Cf. aussi de manière plus générale le roman *L'Invasion jaune* du capitaine Danrit (commandant Driant, Paris, librairie Ernest Flammarion, 1905, réédition en 1979), qui est un modèle du genre. Voir aussi Raoul Castex, *Le Péril japonais en Indochine*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1904 ; Austin de Croze, *Péril jaune et Japon*, Paris, Comptoir général d'édition, 1904 ; J. London, « The Yellow Peril », *Examiner*, 1904 ; Charles Pettit, *Pays de mousmés, pays de guerre*, Paris, Félix Juven, 1905 ; Alfred Stead, *Le Patriotisme japonais*, Paris, Félix Juven, 1907 ; Léo Byram, *Petit Jap deviendra grand !*, Paris, Berger-Levrault, 1908 ; Henri Labrousse, *L'Impérialisme japonais*, Paris, Charles Delagrave, 1911.

1306. Paris, Hachette, 1898. Raoul Villetard de Laguerie (1858-1913) fait partie de ces correspondants de guerre qui sont allés en Extrême-Orient entre 1895 et 1905 pour couvrir la guerre sino-japonaise, la révolte des Boxers et le conflit russo-japonais. Il arrive pour la première fois en Corée le 3 mars 1895 pour le journal *Le Temps*, et y revient pour les événements de 1904. On lui doit également des articles sur le Japon et la situation en Chine : « Une visite à Hakodaté », *À travers le monde*, 1896, p. 385-388 ; « La colonisation Japonaise de Yeso », *op. cit.*, p. 397-399 ; « Pékin au lendemain de la délivrance des légations », *Le Tour du monde*, n° II, 1901, p. 469-480 ; « Tien-Tsin après la défaite des Boxers », *op. cit.*, p. 481-492.

1307. Suivie de *L'Empereur T'oung Tché (1861-1875)*, Paris, Félix Alcan, 1901, chap. xviii : « M. Berthemy. – Affaires de Corée. – Le comte de Lallemant » ; chap. xxvii : « Américains en Corée. – T. F. Wade. – Traité japonais ». H. Cordier (1849-1925), malgré des débuts au service d'une maison de commerce américaine à Shanghai, est l'un des plus célèbres orientalistes de son temps. Il ne séjourne en Chine que de 1869 à 1876, apprenant seul la langue. L'essentiel de son travail sera poursuivi directement en France où il devient professeur d'histoire et de géographie de l'Extrême-Orient en 1881. Il est l'auteur des notices nécrologiques de V. Collin de Plancy et de C. Varat dans *T'oung Pao* (□□) Il publie en 1891, chez Ernest Leroux, *Les Voyages en Asie au XIV^e siècle* du bienheureux frère Odoric de Pordenone. Comme M. Courant, il est l'auteur de vastes travaux de synthèse : *Bibliotheca Sinica* (1904-1922), *Bibliotheca Japonica* (1912), *Bibliotheca Indosinica* (1912-1913). Son *Histoire des relations* est importante pour comprendre la position politique de la Corée à l'époque de son ouverture à l'Occident et de sa rupture avec la Chine.

Le Japon politique, économique et social, d'Henri Dumolard en 1903¹³⁰⁸. Ce dernier contient une partie consacrée à la position coréenne, dans laquelle l'auteur reprend le discours alors commun :

« Contrée très riche, au climat excellent, et peuple si docile et si doux que des siècles d'oppression locale et d'abjecte administration n'ont jamais pu le faire se révolter. Et avec tout cela, incapable d'un réveil, d'un effort sérieux, et ne voyant pas le danger imminent qui est là sous la forme d'une action extérieure, et qui d'un moment à l'autre, peut s'affirmer par des actes irréparables¹³⁰⁹. »

En 1904, année du conflit russo-japonais, les essais sont plus nombreux : *Corée, Chine et Mandchourie : les convoitises russes et japonaises*, de Georges Lynch dont nous avons déjà parlé au chapitre VI ; « Notes sur la Corée » du lieutenant A. Verneret¹³¹⁰ ; et *La Corée et la guerre russo-japonaise*, de Raoul Villetard de Laguerie¹³¹¹ Viennent ensuite « La Corée », appendice au *Japon d'hier et d'aujourd'hui*, de Constant Amerot (1905)¹³¹² – lequel précise que l'« on peut dire sans exagération que les géographes en savent plus sur l'Afrique centrale, ses montagnes et ses rivières que sur l'intérieur de cette presque île, de ce simple promontoire interposé comme un coin entre les mers de la Chine et du Japon, qui a nom la Corée » ; *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient, Japon, Mandchourie, Corée*, de Réginald Kann (1905)¹³¹³ ; *Paix japonaise, le Japon et la paix de l'Extrême-Orient*, de Louis Aubert¹³¹⁴ ; « L'Expansion japonaise en Extrême-Orient », de Léo Byram, dans *Petit Jap deviendra grand !* (1908)¹³¹⁵ ; *La Condition juridique des étrangers en Corée*, de Francis Rey (1908)¹³¹⁶ ; « Corée et Japon, annexion de la Corée au Japon, traité du 22 août 1910 et ses conséquences », de Jean Perrinjaquet (1910)¹³¹⁷, qui dresse de manière clinique, précise et froide, l'état des lieux, sans exprimer aucune des considérations habituelles mettant en scène la Corée indolente et le Japon conquérant. Les noms mêmes des deux pays sont présentés entre guillemets dans le texte, comme pour se détacher des images que pourraient générer leurs significations. La péninsule n'est plus ici que l'objet d'une étude de droit international :

« Le voile politico-juridique qui dissimulait la main mise du Japon sur la Corée vient d'être levé officiellement par l'annexion pure et simple de l'Empire du "Matin calme" à celui du "Soleil-Levant". Le traité d'annexion, signé le 22 août et immédiatement suivi d'un rescrit impérial japonais en date du même jour concernant l'administration du pays annexé et les conséquences diverses

1308. Paris, Armand Colin, 1903.

1309. Cité par Constant Amerot dans « La Corée », appendice au *Japon d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Hatier, coll. « Bibliothèque anecdotique et littéraire », 1906, p. 301.

1310. *Revue des troupes coloniales*, 1904. Ce court essai est à l'origine un rapport manuscrit actuellement conservé aux archives historiques du ministère des Armées (EMAT), posté de Tien-Tsin et daté du 15 juin 1903. A. Verneret est alors lieutenant au 6^e régiment de chasseurs d'Afrique. Le commandant du corps expéditionnaire français en Chine fait cadeau en 1903 à l'empereur de Corée de quatre étalons barbes provenant des escadrons de ces Chasseurs qu'A. Verneret est venu accompagner. L'intérêt du manuscrit réside dans l'appareil de corrections développé par l'officier des archives de l'époque qui rectifie certaines expressions en les raturant et en les remplaçant par d'autres, plus diplomatiques (« grotesques » est remplacé par « étranges », « fumisteries » par « festins », etc.). Cet exemple, tout comme celui de P. Loti qui nous fait découvrir Séoul par son journal puis par le récit qu'il en tire, nous permet de considérer deux niveaux de représentation d'un même objet.

1311. Paris, Charles Delagrave, 1904.

1312. Cf. *supra*, n. 1285

1313. Paris, Calmann-Lévy, 1905.

1314. Paris, Armand Colin, 1906.

1315. Cf. *supra*, n. 1281

1316. Paris, Larose et Terrin, 1908.

1317. *Revue générale de droit international public*, 1910.

de l'annexion. Ce traité est le couronnement de la politique d'expansion poursuivie depuis une quinzaine d'années par le gouvernement du Mikado et consacre l'établissement des Japonais sur le continent asiatique. Le Japon cesse ainsi d'être un État insulaire isolé dans son archipel pour devenir une puissance continentale qui ne manquera sans doute pas d'aspirer à agrandir ses domaines¹³¹⁸. »

Par la suite, les essais vont se faire plus rares. L'Europe a trop à faire chez elle pour se consacrer plus avant à une contrée qui n'est plus alors qu'une province japonaise. Il faut ainsi attendre longtemps, après la fin de la Première Guerre mondiale, pour pouvoir de nouveau entendre parler de la condition de la péninsule, dans des ouvrages où les considérations sont plus passionnelles que politiques, soit pour condamner l'action japonaise, soit au contraire pour la louer et la présenter comme modèle de développement et de civilisation.

« Dans la Corée japonaise », chapitre de Souvenirs sur la colonisation de Félicien Challaye (1935)¹³¹⁹, fait partie du premier groupe – d'ailleurs faiblement représenté –, de ceux qui condamnent la politique impérialiste du Japon. Félicien Challaye (1875-1967), militant dreyfusard, socialiste, anticolonialiste puis pacifiste, est, à partir des années 1920, l'un des rares intellectuels français à épouser la cause coréenne, malgré son attachement à la culture japonaise sur laquelle il a beaucoup écrit. Il est plus particulièrement l'auteur d'un Japon illustré publié chez Larousse, qui devient en 1915 un ouvrage de référence et dont un important chapitre – réalisé à partir du récit de Georges Ducrocq – est consacré à la Corée. Nous y reviendrons.

Agrégé de philosophie, Félicien Challaye est boursier de la fondation Albert Kahn. Il voyage donc autour du monde de septembre 1899 à juillet 1901 dans l'intention « d'étudier ce que devient hors d'Europe la civilisation européenne ». Il commence dès son retour à critiquer vivement la politique française en Indochine. À la suite d'un voyage au Congo en 1905 pour le compte du ministère de l'Instruction publique (mission Savorgnan de Brazza), il se fait encore plus sévère dans ses critiques de « l'impérialisme » français. Pendant et après la Première Guerre mondiale, il visite de nouveau la Chine et le Japon, en passant par la Corée. Créateur de l'association des *Amis de la Corée* en 1919, dont il devient l'un des secrétaires généraux, il soutient le bureau d'information coréen de Paris. Celui-ci publie alors une revue, *Corée libre*, dont le premier numéro, en mai 1920, reproduit le discours que Félicien Challaye prononce le 8 janvier au siège de la Ligue des droits de l'Homme¹³²⁰.

Dans le chapitre VI de l'ouvrage qui nous intéresse, Félicien Challaye tente de rappeler d'abord l'atmosphère qui règne à Séoul en 1919, année de l'émergence du Mouvement d'indépendance :

« Ayant une première fois traversé la Corée Japonaise, en octobre 1917, j'ai l'occasion d'y passer à nouveau en avril 1919.

« À ce moment, j'y vois la capitale, Séoul, en état de siège. Tous les carrefours de la grande cité coréenne sont gardés par des escouades japonaises, dont les sentinelles mettent baïonnette au canon à partir de cinq heures du soir.

« J'apprends que toutes les villes de la Corée sont placées sous le régime de la loi martiale. Pourquoi ? Parce que le peuple coréen, apprenant que le monde va être reconstruit sur la base "du droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes", vient de réclamer sa libération¹³²¹. »

1318. Jean Perrinjaquet, « Corée et Japon, annexion de la Corée au Japon, traité du 22 août 1910 et ses conséquences », p. 1.

1319. Paris, édité par ses amis, novembre 1935, chap. VI.

1320. Il aide aussi à la publication en 1919, par le bureau d'information coréen, de *L'Indépendance de la Corée et la paix. La question coréenne et la politique mondiale japonaise*.

1321. Félicien Challaye, *Souvenirs sur la colonisation*, p. 139.

Plus loin, l'auteur fait le point précis de cas de répression et de torture. Il continue en tentant d'expliquer la raison pour laquelle les Coréens souhaitent échapper au joug japonais, décrivant le caractère pacifique des habitants de la péninsule, pour qui le militarisme est avant tout un thème de danse, motif que nous évoquions chez Pierre Loti :

« Les Coréens ont vu, sous quelques aspects, leur situation matérielle s'améliorer par la construction de chemins de fer, l'ouverture de routes, la création d'hôpitaux, etc., mais ils ne se sont pas ralliés à leur maître étranger.

« Fiers de leur civilisation extrêmement ancienne – ils ont été, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les éducateurs et les instructeurs des Japonais –, ils ne se sont pas résignés à la perte de leur indépendance nationale ; et ils ont souffert du régime de tyrannie militariste et d'espionnage généralisé qui leur a été imposé.

« Le Coréen, fidèle à l'idéal des sages chinois, est essentiellement pacifiste, hostile à tout militarisme. Le militarisme coréen n'est qu'un thème de danses. Quand j'étais à Séoul, j'ai assisté à des danses charmantes, exécutées par des danseuses coréennes, qui représentaient des généraux exquis vêtus de soie claire, avec un casque pittoresque sur la tête, agitant les uns contre les autres de courtes épées élégantes en des gestes harmonieux. Jamais le militarisme ne me parut aussi sympathique qu'incarné par des danseuses coréennes s'appelant "parfum de chrysanthème", "pêche de jade" et "nénuphar rouge"...¹³²² »

À l'opposé de cette attitude partisane, *Le Grand Drame de l'Asie* de Claude Farrère en 1938¹³²³ et *Pages africaines et asiatiques* de Maurice Moncharville la même année¹³²⁴, soutiennent la politique de colonisation japonaise, qui permet de nettoyer la « trop vieille Asie¹³²⁵ » et de lui donner « un sang neuf¹³²⁶ ».

Le romancier et essayiste Frédéric Bargone, dit Claude Farrère (1876-1957)¹³²⁷, se passionne très jeune pour « les choses de la mer ». Marin puis romancier, comme Pierre Loti, il vient pour la première fois en Corée en septembre 1899 avec la division navale française d'Extrême-Orient, qui n'y reste que très peu de temps. Il revient en Extrême-Orient en 1938, à l'invitation du gouvernement japonais, lequel voit en lui un moyen de faire mieux accepter à l'étranger une politique coloniale fortement critiquée. Il visite alors ce que l'on nomme le « Grand Japon » : l'archipel auquel s'ajoutent la Corée, la Mandchourie et la Chine du nord. À son retour, il publie de vibrants plaidoyers pro-nippons, ce dernier empire représentant à ses yeux « la victoire du bon droit, de la loyauté et de l'ordre contre le communisme et l'anarchie¹³²⁸ ». Il se montre partisan d'une amitié franco-japonaise forte, qu'il tente de justifier par des liens pourtant peu évidents, rappelant les Coréens de Georges Ducrocq, plus proche des Bretons que des autres Asiatiques :

« Japon neuf en surface, Japon éternel en profondeur. [...] Les Chinois ne veulent pas considérer les Japonais comme des frères d'origine. Ils ont, pardieu ! raison. Les Japonais ne sont pas des hommes

1322. *Ibid.*, p. 144-145.

1323. Paris, Flammarion, 1938.

1324. Paris, A. Pedone, 1938, p. 249-284 (chapitre « En Corée », composé de trois parties : « Avant et après l'annexion du Japon », « La capitale vivante, Séoul », « La capitale morte, Keishu »). Maurice Moncharville est alors professeur honoraire de la faculté de droit de Strasbourg.

1325. C. Farrère, *Le Grand Drame de l'Asie*, chap. v.

1326. *Ibid.*, p. 189.

1327. Cf. à son sujet la biographie que lui consacre A. Quella-Villéger : *Le Cas Farrère. Du Goncourt à la disgrâce*, Paris, Presses de la Renaissance, 1989.

1328. *Ibid.*, p. 29.

d'Asie, au moins pour les neuf dixièmes d'entre eux. Ils sont des hommes venus du soleil levant, de l'Océan, de l'Océanie, de l'Amérique préhistorique, d'on ne sait où exactement. Mais ils n'ont rien d'asiatique. Et le peuple le plus proche du peuple japonais malgré les distances géographiques, ce n'est pas du tout le peuple chinois, c'est le peuple français¹³²⁹. »

Les quelques lignes qu'il consacre à la Corée, dans deux chapitres de son essai, n'ont pour but que de montrer l'efficacité de la nouvelle civilisation que le Japon tente d'imposer en Asie du Nord-Est :

« Ainsi donc, voici la Corée. Non, il n'y a plus de Corée. Voici le Choïsen [sic], province japonaise...

« J'ai connu la Corée, il y a quarante ans. C'était un désert de pierres. L'antique Empire du Matin Calme, jadis foyer irradiant de civilisation neuve¹³³⁰, s'était vu, depuis des siècles et des siècles, d'abord appauvri, puis paralysé, enfin abêti par la brutale tyrannie des dernières dynasties chinoises. Il ne subsistait là qu'un peuple craintif et doux, qui, peu à peu, renonçait au travail et même à l'effort de vivre. Les brigands couraient le pays sans obstacles, et les bêtes féroces, tigres, panthères et léopards des neiges abondaient. [...]

« C'était un désert de pierres, raviné, montueux, abrupt. Je traverse aujourd'hui des plaines nivelées, cultivées, irriguées. Les montagnes sont toujours là, bien entendu, et même toutes neigeuses. Mais leurs pentes sont partout plantées de jeunes forêts, gaulis de quinze ans, perchis de vingt ans, futaies déjà hautes. Pins sylvestres, d'abord. Puis, peupliers, acacias. Le désert est devenu région fertile. Les mornes Coréens de jadis sont devenus des paysans, des fermiers, des hommes qui travaillent et qui mangent. Quant à la transformation du pays, elle est une métamorphose magique¹³³¹. »

Plus loin, l'auteur reprend le sujet, affirmant qu'en Corée, contrairement à la sauvage Formose peuplée d'anthropophages, « il s'agissait de réinfuser un sang neuf dans les veines d'un très vieux peuple, très anciennement civilisé, mais que la tyrannie chinoise avait peu à peu remis en enfance, puis en atonie¹³³² ». Il rappelle son premier séjour, en 1899 :

« [...] la foule de très bonnes gens, habillés, non, matelassés de blanc, qui erraient par les rues, ne faisant rien, subissant tout, mangeant très peu.

« Et j'ai dit aussi ce qu'il en était, aujourd'hui. Sous l'active poigne japonaise, les plaines de pierres se sont nivelées, habillées d'humus, couvertes de cultures. Les montagnes de pierres, perforées, défrichées se vêtent de forêts. Et les routes abondent, et le rail court partout, et tout le monde mange à sa faim.

« Oh ! il y a une opposition "nationale". J'ai bien peur qu'elle soit principalement turbulente ou soviétique... Ça ne compte pas. Les résultats seuls comptent.

« En Choïsen, les résultats japonais sont prodigieux¹³³³. »

1329. *Ibid.*, p. 48-49.

1330. À la page 159, C. Farrère ne manque pas de construire une bien étrange comparaison, dans laquelle la Corée se voit associée à la Rome antique : « Dès le x^e siècle de notre ère, – lisez les Mémoires écrits sur l'Oreiller, en 980 –, le Japon, parti de rien avait monté dans l'échelle intellectuelle plus haut que l'Europe d'alors. Bien entendu, les vieilles civilisations chinoise et coréenne l'ont aidé. Mais nous-mêmes ? Qui osera dire que nous n'avons pas profité de Rome et d'Athènes ? »

1331. *Ibid.*, p. 69-70.

1332. *Ibid.*, p. 182.

1333. *Ibid.*, p. 183.

L'idée est simple : « L'âme japonaise est visible toute entière dans chacun des paysages japonais¹³³⁴. » Au passé marqué par les motifs du désert raviné, montueux et abrupt, une terre appauvrie et paralysée, Claude Farrère oppose un présent « à la japonaise », caractérisé par des plaines nivelées, habillées d'humus et de culture, devenues fertiles, par des montagnes perforées qui permettent de relier les vallées, d'ouvrir le pays, d'en pénétrer la profondeur. Le Japon en Corée, c'est donc l'image de la vie revenue dans le royaume ermite¹³³⁵. C'est aussi un travail évident de nettoyage, de remodelage de l'espace, comme le montre à un autre niveau la « reconstruction » de Séoul :

« Il est, après cela, superflu de préciser que Séoul, jadis vaste village sans routes d'accès ni chemins, est devenue une capitale moderne fort architecturale, dont les anciens temples, pagodes et palais archaïques ont été respectés et restaurés d'ailleurs, mais dont les édifices récents, gares, usines, banques, administrations, hôtels, maisons privées, sont de matériaux robustes et de bel appareil¹³³⁶. »

La Corée fermée ne l'était pas uniquement par ses fonctionnaires, puisque l'espace coréen, sans routes ni chemins, empêchait le pays de « respirer » (rappelons-nous une idée semblable chez Pierre Loti, lequel parlait d'une capitale éloignée d'un fleuve « toujours porteur d'idées et de choses nouvelles ».)

Sur le plan historique, ces deux moments sont caractérisés par l'opposition entre l'influence chinoise ancienne, cause de l'immobilisme et de l'infantilisation de la péninsule, et l'apport nouveau de l'empire insulaire (à la fois ancien par sa culture et jeune par ses nouvelles options dans l'esprit de Claude Farrère)¹³³⁷. Ainsi, les Coréens (qui ne semblent être ici que paysans ou fermiers), enfants abêtis et craintifs qui renonçaient à vivre, ont pu retrouver un sang neuf avec le remodelage de leur terre et la fin de la trop vieille mainmise chinoise. Les mots sont choisis précisément, évoquant à tout moment l'idée de renaissance que l'auteur défend dans le reste de son ouvrage, lorsqu'il parle de Formose et de la Mandchourie.

Maurice Moncharville, quant à lui, publie la même année un essai et un récit, tous deux issus d'un séjour datant déjà de 1929. Nous avons déjà évoqué le second dans un chapitre précédent, notant qu'il

1334. *Ibid.*, p. 53.

1335. « Or, dès la première victoire du Japon contre la Chine, en 1895, les Japonais intervinrent en Corée. D'abord assez discrètement. Ils eurent l'intention, semble-t-il, de "protéger" l'empire coréen, à peu près comme la France protégeait dès lors la Tunisie, et l'Angleterre certains sultans et maharajahs des Indes. Mais la Corée n'était plus en état d'être protégée. Tout ressort était aboli en elle. Ses dirigeants entreprirent un jeu d'intrigues entre la Russie et la Chine, à leur profit propre, il va de soi. Finalement, en 1910, le Japon, vainqueur des Russes, annexa net la Corée comme la France avait fait de Madagascar. Seulement, à Madagascar, peu de choses ont été faites depuis Gallieni. Et, en Choïsen, je ne retrouve rien, ce qui s'appelle rien, de la Corée d'il y a quarante ans. » (*Ibid.*, p. 69-70.)

1336. *Ibid.*, p. 71. Précisons qu'effectivement les Japonais ont peu détruit, mais qu'ils ont restauré en déséquilibrant les édifices par rapport aux règles précises et strictes de la géomancie (porte sud d'un palais déplacée à l'est, statues protectrices contre le feu changées de place également, parc zoologique établi dans un autre palais, plantation de cerisiers japonais systématiquement, etc.). D'autre part, parmi les bâtiments nouveaux, les principaux ont été construits sur un plan qui représente un caractère chinois favorable au Japon, venant s'imprimer de manière indélébile dans le sol de la capitale coréenne. Ainsi, le plan du bâtiment du gouvernement a été construit sur les traits du caractère □ (« il » en coréen) et celui de la banque centrale sur le plan du signe □ (« bon » en coréen), □ □ signifiant « Japon ».

1337. Par rapport à la Chine, la position de C. Farrère est claire. Il y a d'une part la Chine éternelle que caractérisent Pékin et Confucius. Et d'autre part la Chine des Chinois, celle de la pourriture qu'ailleurs P. Loti présente dans *Les Derniers Jours de Pékin*. Pour la Chine éternelle, C. Farrère justifie le fait qu'elle doive désormais être gardée par d'autres : « Le Japon, maître de Pékin, saura maintenir Pékin, qui n'est ni chinois, ni mandchou, ni japonais, ni même asiatique, mais mondial, et qui appartient à l'humanité. Ceux qui s'en trouvent momentanément les maîtres n'en sont, en stricte justice, que les gardiens. Or, – et c'est à l'honneur de cette nation sur-civilisée qu'est le Japon –, le Japon garde bien ce qu'il garde. Dormez donc en paix, vous tous qui aimez aussi passionnément que moi la Chine de Confucius, et qui tenez à ce qu'elle persiste. » (*Le Grand Drame de l'Asie*, p. 86-87.)

opposait dans Séoul les quartiers coréens anciens, coincés dans leurs ombrages et dans l'exiguïté de leurs ruelles, aux quartiers japonais modernes et bien dessinés, lumineux et clairs, ce que l'on retrouve chez Claude Farrère. Il oppose aussi la Séoul devenue Keijo à l'ancienne capitale de Kaesŏng, immobilisée dans ses ruines, à l'image de l'empire au moment où les Japonais l'ont pris en main. Dans la première partie de ses pages coréennes, qu'il intitule « Avant et après l'annexion au Japon », Maurice Moncharville présente les difficultés rencontrées par l'empire insulaire dans l'annexion du « pays des matins calmes » :

« Il ne faut en effet rien de moins que deux guerres, soutenues contre des voisins réputés invincibles en raison de leur seule masse, pour lui permettre de cueillir ce fruit depuis longtemps mûr qu'est une Corée rendue incapable de se diriger par de longues années de mauvais gouvernement, de corruption administrative et de dégénérescence populaire¹³³⁸. »

L'auteur – qui met en cause l'ensemble de la population là où d'autres ne condamnent que les administrateurs – continue en présentant les différents secteurs pris en main par les Japonais. Il montre à chaque exemple les bienfaits que ces derniers prodiguent, à l'image des pays d'Europe, leurs devanciers en matière de colonisation. Ainsi de la liberté de conscience qui est assurée, des cultes qui s'exercent sans contrôle, de la presse, de la justice, de l'enseignement, du régime financier, de l'agriculture, des travaux publics, des transports et de la santé, tous domaines que le Japon a développés à partir de rien ou presque.

Dans ces deux cas de « glorification » de l'action japonaise, les auteurs utilisent des images, souvent agricoles et industrielles, qui insistent sur les idées de renouveau, de germination et de lumière (opposées à la « dégénérescence »). Ils utilisent aussi des motifs rencontrés à la fin du siècle précédent, comme chez Vivien de Saint-Martin que nous évoquerons, notamment l'influence chinoise du vieil empire pris dans la pourriture d'institutions (pourtant vantées par nos philosophes du XVIII^e siècle). Claude Farrère l'écrit et le répète à qui veut bien l'entendre :

« Les Chinois sont donc des civilisés. Incontestablement, mais des civilisés auxquels manque une case : la case nationale. Les Chinois n'ont jamais su se gouverner eux-mêmes. Il faut y insister. Les Chinois ne sont pas une nation¹³³⁹. »

4 – Les considérations géographiques

À partir du tout début du siècle, la Corée est donc bien malgré elle « médiatisée » du fait qu'elle doit subir la mainmise japonaise. Avec l'annexion, la péninsule perdant son indépendance, les ouvrages de géographie consacrés à l'empire insulaire ne manquent pas de la mentionner en tant qu'« annexe », à la suite de Formose¹³⁴⁰. Tel est le cas de *L'Empire japonais et sa vie économique* de Joseph Dautremer (1910)¹³⁴¹, lequel publie aussi, en 1913, « Le développement économique de la Corée » dans le *Bulle-*

1338. M. Moncharville, *Pages africaines et asiatiques*, p. 249.

1339. C. Farrère, *Le Grand Drame de l'Asie*, p. 157.

1340. Le *Dictionnaire Larousse* ne porte plus alors à l'entrée « Corée » que l'indication : « Voir Japon ».

1341. Paris, Librairie orientale et américaine E. Guilmoto, 1910, chap. xx : « I. La Corée autrefois et aujourd'hui. L'établissement du protectorat japonais » ; « II. Le résident général et ses attributions » ; « III. La réforme financière ; les banques » ; « IV. Les Japonais en Corée ; sociétés agricoles et industrielles ; élevage et culture » ; « V. L'industrie coréenne ; son avenir » ; « VI. Commerce, importations et exportations pour 1908 ». Consul de France en Chine à la fin du XIX^e siècle, professeur à l'École des langues orientales, Joseph Dautremer est chargé de missions économiques et politiques dans les nouveaux protectorats japonais : Mandchourie, Corée et Formose.

tin de la Société géographique commerciale de Paris¹³⁴². De leur côté, les grands ouvrages de géographie suivent le même principe.

De la présentation de la Corée dans ce type d'ouvrages, nous retiendrons, sur une trentaine d'années, quatre exemples représentatifs : le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet (1897) ; *L'Homme et la Terre* d'Élisée Reclus (1905-1908) ; *Le Japon illustré* de Félicien Challaye (1914) ; et la *Géographie universelle* de Paul Vidal de la Blache et Lucien Gallois (1928).

A – Le Nouveau Dictionnaire de géographie universelle de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet (1897)

Fortement inspiré d'exemples plus anciens, le supplément au premier tome du *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet consacre, en 1897, une place de choix à la péninsule (en indiquant dès l'entrée de l'article que l'on trouvera d'autres informations à l'article « Art »)¹³⁴³. Sur cinq pages, 18 rubriques précises sont abordées¹³⁴⁴, dont une bibliographie française parmi les meilleures de l'époque.

Dès l'introduction, les auteurs inscrivent leur aperçu au sein des événements de la région. Ceux-ci permettent désormais une approche plus facile et donc des renseignements plus nombreux et mieux ciblés, qui vont compléter le *Dictionnaire*. Ils précisent également l'origine des informations qu'ils vont traiter et fournissent en quelques lignes les données essentielles :

« Notre article, écrit à la veille de l'ouverture de la Corée aux Européens, n'avait pour base que les renseignements fragmentaires et incomplets de quelques missionnaires. Depuis 1877, plusieurs voyageurs et savants européens, américains et surtout japonais ont donné des relations détaillées sur ce pays, de sorte qu'aujourd'hui nous le connaissons au moins aussi bien que les autres régions de l'Extrême-Orient, sans compter que la guerre sino-japonaise de 1894 a fait sortir la Corée du confinement où l'avait enfermée la politique chinoise. Nous allons donc résumer brièvement ces nouveaux renseignements. »

Sont ainsi résumés les principaux événements de la fin du siècle, l'ouverture de la Corée, la politique chinoise et la guerre sino-japonaise. Nous retrouvons aussi les différents acteurs de nos représentations coréennes : les missionnaires, diffuseurs de « renseignements », ainsi que les savants et les voyageurs, auteurs de « relations ». On notera ici le passage du « fragmentaire » au « détaillé ». Sont présentés les deux motifs de l'enfermement et de l'ouverture, représentés – comme chez Claude Farrère quarante ans plus tard – par la tension entre le « confinement » chinois et la « connaissance » permise par le premier traité japonais. La suite de la notice propose de manière fort précise des renseignements à caractère géographique, repoussant l'histoire et le contemporain (« le gouvernement », « les villes », « les finances », « l'armée ») dans la toute dernière partie. À chaque paragraphe, on note l'importance des sources consultées, souvent représentées par des informations chiffrées et des tableaux. D'autre part, la bibliographie offre des références alors très

1342. Pages 697-704.

1343. Paris, Hachette, 1897. Le tome premier, publié en 1877, accorde aussi une place importante à la Corée, même si la table des matières est légèrement différente.

1344. « Limites. Situations. Étendue » ; « Configuration physique » ; « Géologie » ; « Climat » ; « Flore » ; « Faune » ; « Population » ; « Religion » ; « État social » ; « Tenure du sol et régime agraire » ; « Voies de communication » ; « Industrie » ; « Commerce » ; « Monnaie, poids et mesures » ; « Gouvernement » ; « Villes » ; « Armée » ; « Historique ».

actuelles provenant d'horizons différents.

Le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* est bien, comme l'indique son titre, un dictionnaire. Il se veut avant tout pratique, offrant un maximum d'informations en un minimum de place. Il accorde une grande importance aux données géographiques académiques (géologie, climat, flore, faune, etc.) sans toutefois négliger les informations sur l'évolution du pays (voies de communication, industrie, commerce, etc.). Aucune considération personnelle dans ces pages. Les auteurs n'ont retenu des récits de voyage que les éléments techniques. Avec la disparition de l'influence politique chinoise et la prise en charge du pays par le Japon, la Corée peut entrer de manière plus précise et technique dans les dictionnaires d'Occident, où ses caractéristiques particulières (montagnes, habitants) sont oubliées au profit de données quantifiables. Elle devient ce que souhaitent pour elle les Japonais. L'ultime paragraphe de la bibliographie est un exemple de ce nouveau statut souhaité par les Japonais déjà en 1897. Statut éloigné des premières tentatives jésuites, bien sûr, mais aussi des relevés cartographiques effectués par les marines occidentales, lesquels tenaient une place de premier plan dans le premier tome du dictionnaire en 1877 :

« On trouvera dans les *Mittheilungen de Petermann* de l'année 1883, p. 341, un historique détaillé du développement de la cartographie relative à la Corée. La première carte, suffisamment exacte (échelle 1/1 700 000e), est jointe à cet article : c'est la réduction d'une carte dressée par le Ministère de la Guerre japonais en 1875 ; la traduction de la légende a été faite par Satow. Une réduction de cette carte (au 4 750 000e environ) avec transcription usitée en France a été faite par Deniker dans *Science et Nature*, 1885, p. 141. En 1894, R. de Villard a publié à Changai la *Map of Korea... for the Imperial Chinese Government*, à l'échelle de 1/2 700 000e. Enfin les travaux cartographiques japonais récents ont abouti à la construction d'une magnifique carte en 23 feuilles (au 150 000e environ). C'est d'après cette carte que M. von Mollendorf a édité récemment une réduction sous le titre *Spezialkarte der Halbinsel Korea*, Shangai, 1894, 2 feuilles, qui est le dernier mot de la cartographie de la presque île coréenne. »

Le *Nouveau Dictionnaire* s'inscrit dans la même démarche que la *Description* de Jean-Baptiste Du Halde ou encore l'introduction de l'*Histoire* de Charles Dallet. Le but est d'offrir un relevé systématique des connaissances les plus diverses que l'on peut avoir du nouvel empire, dans un souci de synthèse et d'objectivité. Les trois références nous permettent de noter à la fois l'évolution de nos moyens de connaissance et de représentation, mais aussi le point de vue géostratégique de notre relation à la péninsule (objectifs jésuites et commerciaux, objectifs des Missions étrangères et de l'entreprise coloniale de la France, objectifs français en Asie du Nord-Est).

B – L'Homme et la Terre d'Élisée Reclus (1905-1908)

À partir de 1905, avec *L'Homme et la Terre*¹³⁴⁵ d'Élisée Reclus, nous abordons une manière différente de considérer l'étude de la Terre et de faire de la géographie, science en pleine évolution, à laquelle est adjointe l'histoire des pouvoirs et des influences culturelles d'un monde complexe :

« Du moins les progrès de l'homme dans la connaissance de sa demeure sont-ils incontestables. Aux origines de l'histoire, l'horizon entourant chaque peuplade lui paraissait la borne du monde, de tous les côtés elle était assiégée par l'inconnu. Maintenant la science de tous profite à chacun. Il n'est pas un homme d'instruction moyenne qui n'ait la sensation de vivre sur une boule terrestre dont il pourrait faire le tour sans avoir à lutter contre des monstres et sans rencontrer de prodiges¹³⁴⁶. »

1345. Paris, Librairie universelle, 1905-1908, 6 volumes.

1346. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, livre IV : *Histoire contemporaine*, Paris, Fayard, coll. « Corpus des œuvres de

La Corée est abordée à deux reprises dans cet ouvrage, le dernier d'Élisée Reclus¹³⁴⁷ : d'abord dans la partie relative à l'histoire ancienne¹³⁴⁸, alors qu'elle est sous suzeraineté chinoise ; ensuite, dans celle consacrée à l'histoire contemporaine¹³⁴⁹, dans un développement sur le nouvel ordre que le Japon impose à la région. Rien de bien original à première vue dans un plan qui ne permet d'envisager la Corée que comme appartenant à des ensembles plus vastes.

Élisée Reclus prend pourtant ses distances avec les dictionnaires ou encore les récits de voyageurs. Dans *L'Homme et la Terre*, il s'engage sur une voie tracée par son maître Carl Ritter¹³⁵⁰ à partir de 1851 (Élisée Reclus a dû quitter la France pour des raisons liées à ses idées républicaines), voie reprise par la suite dans chacune de ses publications majeures : *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, en 1867-1868 ; la *Géographie universelle*, entre 1875 et 1894.

Dans la première référence d'Élisée Reclus à la Corée (dans *l'Histoire ancienne*), la péninsule est présentée comme étant la résultante de déterminations géographiques et historiques précises. Il en découle que sa culture est influencée exclusivement par la Chine, bien loin des fantasmes d'un Georges Ducrocq. Élisée Reclus ne conçoit aucune indépendance ni aucune autre influence. Il partage l'erreur commune en affirmant que le nom du royaume (Chosŏn) a été donné par les Chinois, ceux-ci affirmant à travers cette dénomination leur entier pouvoir « naturel » sur la péninsule :

« L'action de la civilisation chinoise devait se faire sentir dès les âges anciens sur toutes les contrées de l'Est et du Sud avec lesquelles des bras de mer ou des vallées fluviales rendent les communications faciles : la Corée, le Japon, Formose, Haïnan, le Tong-king et l'Annam reçurent certainement du Royaume Fleuri une part considérable de leur avoir intellectuel, quoique le silence se soit fait sur les origines lointaines.

« La péninsule coréenne, à laquelle les Chinois ont donné le nom de Tchao-sien ou "Sérénité du matin", parce qu'elle se trouve en effet au "matin", à l'orient de l'empire, témoigne par cette appellation même de son état de dépendance naturelle relativement au Royaume du Milieu. C'est de la Chine que les Coréens ont reçu la forme extérieure et le fond de leur civilisation, leurs sciences, leurs industries et leurs arts : il ne pouvait en être autrement, vu les contours et l'orientation de la contrée¹³⁵¹. »

Par sa position géographique, qui la place tout contre la Chine et non loin de sa capitale, la Corée est le premier pays cité parmi ceux qui dépendent culturellement de l'influence chinoise. Les contours géographiques et l'orientation du pays contraignent cette « dépendance naturelle », qui est à l'origine du développement culturel. Ainsi, nous pouvons noter ce qui distingue le point de vue technique d'Élisée Re-

philosophie en langue française », 1990, chap. I, « Peuplement de la terre », p. 19 (nous utilisons, pour l'histoire contemporaine, cette édition récente de Fayard).

1347. Il comporte 3 545 pages. Le tome premier est publié à Paris en 1905. Les tomes II à VI le sont entre 1906 et 1908, après sa mort, sous le contrôle de son neveu Paul Reclus.

1348. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, t. III, livre II : *Histoire ancienne*, chap. XI : « L'Orient chinois », p. 86-90.

1349. *Ibid.*, livre IV : *Histoire contemporaine*, chap. IV, « Russes et Asiatiques », p. 271-272.

1350. Géographe allemand (1779-1859). Professeur à Berlin, il est, avec Alexander von Humboldt, l'un des fondateurs de la géographie moderne au XIX^e siècle. Il considère que le destin de chaque peuple est marqué par le milieu dans lequel il vit, ce qui le conduit à souligner la corrélation entre les faits physiques et les faits humains. La géographie générale comparée à laquelle il se consacre de 1817 jusqu'à la fin de ses jours met en avant les rapports changeants de la nature inorganique et organique et de l'histoire des peuples. On peut sans mal voir le lien avec É. Reclus. C. Ritter est sans doute le premier à travailler sur la comparaison Italie/Corée qui va être souvent reprise par la suite et particulièrement au début du XX^e siècle.

1351. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, t. III, livre II : *Histoire ancienne*, chap. XI : « L'Orient chinois », p. 86.

clus des ouvrages de l'époque : il s'intéresse à une histoire qui serait elle-même entièrement dépendante de la géographie, idée que reprend aujourd'hui l'approche géopolitique. D'autre part, nous voyons combien son intérêt pour cette géographie physique – considérée comme une partie importante des enchaînements historiques – se trouve liée à la technique chinoise, et plus généralement extrême-orientale, de la géomancie dont nous aurons à reparler plus longuement (au sujet des représentations coréennes de Paul Claudel, au chapitre suivant). Dans la dernière phrase de l'extrait que nous citons, le géographe ne parle pas de la position de la Corée, mais de ses contours et de son orientation, notions importantes dans l'art des sites.

La même idée est reprise dans la seconde référence à la Corée. Élisée Reclus suit – comme le feront après lui de nombreux autres géographes – les comparaisons de Carl Ritter rapprochant la Corée de l'Italie :

« Depuis Carl Ritter, on a souvent comparé la Corée à l'Italie, et de fait, les deux presque îles se ressemblent beaucoup [par leur superficie, la disposition générale du relief, les diverses provinces naturelles]. Mais si les deux corps péninsulaires sont matériellement construits sur le même modèle, combien différent en fut le rôle historique, par suite du grand contraste des terres ! Tout dépend de l'ensemble des énergies locales comparées à celles des nations environnantes¹³⁵². »

La comparaison n'est pas neuve et servira encore dans de nombreux ouvrages. Toutefois, notons l'originalité de la considération finale. On la rapprochera à la fois de la géopolitique actuelle et de la géomancie extrême-orientale, qui toutes deux traitent d'« énergies locales », ce qui sera le grand thème claudélien.

Dans la seconde référence coréenne, relative à l'histoire contemporaine, Élisée Reclus poursuit dans le même sens et présente des habitants qui « ne sont point un peuple », idée que l'on retrouve dans les considérations de nombreux voyageurs japonophiles ou encore sinophobes, pour lesquels la Corée ne peut réussir que sous le joug du Japon, seul capable de l'arracher à la « force d'attraction » négative chinoise :

« Quant à la Corée, à peine peut-on en compter les habitants : sans doute ils devraient s'appartenir et n'avoir à craindre ni maître du sud ni maître du nord ; mais, accoutumés à une servile obéissance envers leurs propres fonctionnaires et employés impériaux, ils ne sont point un peuple. Certes, la Corée est une individualité géographique bien délimitée par sa forme péninsulaire et par les massifs montagneux qui la séparent de la Mandchourie. Il eût donc été tout naturel qu'elle se constituât en État distinct ou du moins qu'elle reprît son unité nationale après l'avoir perdue provisoirement à la suite d'invasions armées. D'autre part la Corée présente des traits particuliers qui l'exposèrent de tout temps à de grands dangers politiques et à la perte ou à l'amoindrissement de son indépendance¹³⁵³. »

Élisée Reclus nuance ici son jugement. S'il n'atténue pas – dans les phrases qui suivent – le poids géographique et culturel de la Chine (sa « force d'attraction »), il précise pourtant que la Corée est une individualité géographique qui aurait naturellement été indépendante sans les abus perpétrés par les fonctionnaires, ces « mandarins », au sens péjoratif que le terme prend en français dans le vocabulaire des universités.

La géographie des formes et des orientations est donc à l'origine des événements historiques. Élisée Reclus rejoint les géomanciens et les stratèges chinois, il rejoint aussi Paul Claudel et Marcel Granet, lesquels sauront faire comprendre cette science des sites telle que nous la définirons au chapitre suivant. Notre auteur découvre la géomancie à travers l'un de nos voyageurs en Corée, Jean-Jacques Matignon. Par cet extrait, nous comprenons également l'influence de la géographie chinoise – science au service des entreprises diplomatiques du Céleste Empire – sur la manière qu'a Élisée Reclus d'aborder l'histoire de la

1352. *Ibid.*, livre IV : *Histoire contemporaine*, chap. IV, « Russes et Asiatiques », p. 271-272.

1353. *Ibid.*, p. 271-272.

région. Les « énergies locales », les « forces d'attraction », il en parle en connaissance de cause, en géographe accompli qui a saisi les leçons laissées par la géographie chinoise, tout comme Paul Claudel tente de compléter son expérience de poète et de rendre l'espace coréen à travers ses connaissances de la géomancie, des légendes et de la danse :

« Une autre différence de détail entre les superstitions orientales et les superstitions occidentales est que celles des Chinois sont plus naturistes que celles des Européens. Les fantômes, qui ont un si grand rôle dans la mythologie chrétienne, soit comme diables, soit comme revenants, vampires ou loups-garous, sont moins redoutés en Chine, probablement parce que le culte des ancêtres, entretenu avec le plus grand soin, a pacifié la contrée. Les aïeux n'ont pas à se plaindre de leurs fils, qui leur assurent des tombeaux bien entretenus et de riches offrandes ; mais les forces de la Terre, toujours mystérieuses et redoutables, peuvent être souvent offensées sans que l'homme, si frêle en face de ces puissances, sache quel a été son crime¹³⁵⁴ : de là des cérémonies coûteuses, de fréquentes oraisons et des pratiques de toute espèce, pour lesquelles on n'a pas à consulter de prêtres proprement dits, mais des géomanciens, des hydromanciens, des astrologues, mille charlatans plus ou moins sincères, qui constituent bien l'équivalent du clergé. Les grands fétiches qu'il s'agit de conjurer à tout prix sont ceux du feng-choui – c'est-à-dire "l'air et l'eau" –, l'ensemble de toutes les conditions du milieu et le grand dragon, autrement dit la terre vivante avec tout ce qui se meut à sa surface et dans ses profondeurs¹³⁵⁵. »

On se rappelle ici Hippolyte Frandin ou encore Angus Hamilton, lesquels classent ces considérations superstitieuses et ces recours à la « magie » au nombre des éléments qui ont perdu le peuple coréen. Notons à ce sujet – comme Charles Haguénauer dans son article sur les sorcières coréennes¹³⁵⁶ – que les Japonais, dès les débuts de la colonisation, mettent fin à ces pratiques en favorisant plutôt le bouddhisme et en construisant des sanctuaires shintoïstes sur les emplacements anciennement occupés par les chamans (entre autres sur les pentes de Nam-San, à Séoul).

Élisée Reclus donne donc de la Corée une image certes commune pour l'époque, motivée par sa situation diplomatique. Il n'en présente pas moins des aspects nouveaux dans l'introduction de motifs spatiaux qui permettent de développer autrement la représentation des rapports de l'homme coréen à la terre qu'il occupe. Ainsi, en jouant le jeu d'une introduction géopolitique, il contribue au développement d'images déjà anciennes, dans lesquelles l'espace coréen joue un rôle essentiel.

C – *Le Japon illustré* de Félicien Challaye (1914)

Nous avons déjà présenté Félicien Challaye. *Le Japon illustré*, qu'il publie chez Larousse en 1914, est par son côté systématique et par son volume l'un des travaux les plus importants qu'il consacre à l'archipel, tout autant que qu'une des principales références françaises sur le Japon¹³⁵⁷. Comme dans beaucoup

1354. Cf. à ce titre le récit de C. Chaillé-Long, « Histoire du bonze To-Sou, professeur du roi de Kaoli » (C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin [éd.], p. 285-286), que l'on retrouve dans la conférence prononcée par P. Claudel à Prague en 1910, « Les superstitions chinoises » (Œuvres en prose, textes établis et annotés par Jacques Petit et Charles Galpérisse, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 1075-1084).

1355. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, livre IV : *Histoire contemporaine*, chap. IV, « Russes et Asiatiques », p. 260-261. À cet endroit se trouve une note de l'auteur : « M. J. Matignon, *Superstitions, Crime et Misère en Chine*, p. 6 et suiv. »

1356. C. Haguénauer, « Sorciers et sorcières de Corée », *Bulletin de la Maison franco-japonaise*, n° II/1, 1929, p. 47-65.

1357. On lui doit également *Le Japon moderne*, Paris, Armand Colin, 1904 ; *Au Japon et en Extrême-Orient*, Paris,

d'essais consacrés à l'empire insulaire à partir de cette époque, le dernier chapitre est réservé aux « colonies japonaises », dont Formose et la Corée, introduites à la fois par le texte et par l'image¹³⁵⁸.

Même s'il s'agit, comme chez Vivien de Saint-Martin, d'un travail réalisé à partir d'une solide bibliographie fournie en fin de chapitre et même si la présentation de la Corée obéit à des paragraphes livrés plus ou moins dans le même ordre, avec en plus quelques incursions en province, nous sommes loin du caractère technique du *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*¹³⁵⁹. Félicien Challaye a choisi de s'appuyer principalement sur deux auteurs qui publient en 1904 et qui ne sont plus pour nous des inconnus : il s'agit de Georges Ducrocq et d'Émile Bourdaret ; il fait appel, en outre, à Léon de Rosny, Charles Chaillé-Long et Charles Dallet. Rien de bien original donc dans cette compilation, réalisée avec beaucoup de sérieux. Elle donne de la péninsule un portrait indulgent où l'on reconnaît indirectement les options politiques de Félicien Challaye et l'attachement de Georges Ducrocq. Cette introduction, richement illustrée, à la péninsule est agrémentée de remarques plus personnelles de l'auteur, qui préfigurent ce que seront, dix ans plus tard, son plaidoyer anti-colonialiste, que nous avons déjà évoqué :

« Les meilleurs amis du Japon doivent condamner la politique de violence qu'il a pratiquée en Corée. Les Coréens ont sur la Corée autant de droits que sur le Japon les Japonais. Les Japonais devraient s'attacher à respecter l'originalité de leur colonie. Ils devraient éviter de heurter le sentiment national des Coréens, de nuire à leurs intérêts légitimes. Ils devraient se borner à leur apporter une administration honnête, et les avantages résultant de la science moderne. En Corée, comme ailleurs, il faudrait que le régime colonial se justifiait moralement par ses bienfaits¹³⁶⁰. »

Pour le reste, *Le Japon illustré* n'apporte rien de bien nouveau et ne vaut que par le fait qu'il regroupe des références parmi les plus importantes et les mieux renseignées, à cent lieues de celles que nous évoquions pour leur caractère trop imaginaire. Cette présentation de la Corée, qui se veut des plus objectives, apparaît comme un ouvrage d'initiation géographique, susceptible de toucher un public large.

Armand Colin, 1906 ; *La Chine et le Japon politique*, Paris, Félix Alcan, 1921 ; *Le Mouvement ouvrier au Japon*, Paris, librairie du Parti socialiste et de l'humanité, 1922 ; *Le Cœur japonais*, Paris, Payot, 1927 ; *Contes et légendes du Japon*, Paris, Nathan, coll. « Contes et légendes de tous les pays », 1931 ; *La Chine, le Japon et les puissances*, Paris, Rieder, 1938.

1358. Voir, dans l'annexe 13, la table des 45 photographies originales reproduites dans le chapitre coréen, et dont certaines appartiennent à la collection de la famille Underwood de Séoul.

1359. « Situation et géographie physique sommaire » ; « Climat » ; « Productions du pays » ; « Les habitants, leur caractère anthropologique » ; « La vie matérielle » ; « La vie morale et sociale » ; « Les travaux et les distractions » ; « La vie religieuse » ; « La vie intellectuelle et artistique » ; « Historique sommaire » ; « L'annexion de la Corée par le Japon » ; « La colonisation japonaise en Corée » ; « Genzan, Fusan et Jinsen ou Ch'emulpo » ; « Séoul » ; « Les environs de Séoul » ; « Pyoen-yang » ; « La montagne de Diamant ».

1360. F. Challaye, *Le Japon illustré*, p. 291.

D – La *Géographie universelle* de Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois (1928)

Paul Vidal de La Blache¹³⁶¹ et Lucien Gallois¹³⁶², avec la *Géographie universelle* (1928)¹³⁶³, se placent à la fois du côté de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet, et de celui d'Élisée Reclus. Du *Dictionnaire*, ils conservent la méthode d'introduction au pays, suivant des rubriques diverses, alors que, comme dans *L'Homme et la Terre*, ils s'accordent la possibilité de proposer des analyses plus subjectives.

La partie relative à la Corée s'ouvre sur la comparaison avec l'Italie, que l'on a déjà rencontrée chez Élisée Reclus et Carl Ritter. Comme Élisée Reclus, les deux géographes mettent l'accent sur ce qu'ils apparentent aux Alpes et que nous ne connaissons que trop bien : l'« épais massif boisé, les “Longues Montagnes Blanches” (Chyang-paik-san), qui a permis à la Corée de conserver son originalité dans le monde de l'Extrême-Orient ». D'autre part, toujours en rapport avec l'Italie, ils participent à la constitution d'une dualité que nous connaissons, opposant la Corée méridionale et celle du septentrion. Cette dualité sera également au cœur de nos considérations contemporaines, que nous examinerons dans l'épilogue de notre travail :

« Le Nord de la Corée est plus élevé, mais entremêlé de plaines cultivables ; le climat plus rigoureux convient mieux aux forêts qu'aux rizières ; la population est plus énergique, plus rude. C'est le pays des premières dynasties nationales dont les possessions ne dépassaient guère la rivière de Séoul, le Han, tandis que le Sud de la péninsule n'entraînait guère alors dans l'histoire. Ce fut seulement après le x^e siècle que se compléta l'unité politique de la Corée – et cette lenteur, cette longue opposition entre le Nord et le Sud rappellent encore l'Italie¹³⁶⁴. »

Plus encore que la chaîne du mont Paektu – perçue en tant que frontière protectrice –, le symbole même de ce nord profond, berceau de l'ancien peuple coréen « rude » et « énergique », ce sont les montagnes de Diamant – avec « leurs sommets fantastiques, leurs cascades, leurs forêts touffues de pins et d'érables, où se cachent une foule de vieux monastères¹³⁶⁵ » – que nous avons déjà visitées avec certains témoins et dont l'image reste pour longtemps dans la mémoire populaire coréenne comme représentation de l'espace idéalisé d'un paradis.

1361. Géographe (1845-1918), il est l'initiateur de la *Géographie universelle* dont il ne pourra mener à bien le projet avant sa mort. Son œuvre est dominée par le souci de développer en France une géographie à la fois moderne et scientifique. Il s'inspire à la fois des exemples allemands (C. Ritter), des historiens comme Jules Michelet et des géologues, afin de bâtir une discipline qui analyse les relations des hommes avec leur milieu. On lui doit les *Annales de géographie* qui paraissent à partir de 1892 ; *L'Atlas général historique et géographique* (1894) ; le *Tableau de la géographie de la France* (1903).

1362. Géographe (1857-1941), il fonde avec son maître et ami P. Vidal de La Blache les *Annales de géographie* en 1892. En 1918, après la mort de ce dernier, il devient le directeur de la *Géographie universelle*.

1363. Paris, Armand Colin, 1928, spécialement t. IX : *Asie des moussons*, première partie : « Généralités, Chine, Japon », chap. XIII : « L'empire colonial du Japon », deuxième sous-chapitre : « La Corée ». La *Géographie universelle* comporte 15 tomes en 23 volumes. Elle est publiée de 1927 à 1948. C'est P. Vidal de La Blache qui a l'idée de réaliser une nouvelle géographie universelle destinée à succéder à celle d'É. Reclus. Il meurt en 1918 avant de voir son œuvre achevée. C'est son élève et ami L. Gallois qui prend le relais, respectant le plan et les directives de l'initiateur, maître de l'école géographique française. Dans cette géographie, le monde est divisé en grandes régions dans lesquelles le cadre politique a été respecté. Les principaux géographes français du moment ont contribué à cet ensemble sans équivalent.

1364. P. Vidal de La Blache et L. Gallois, *Géographie universelle*, p. 246.

1365. *Ibid.*, p. 246.

Au sujet des Coréens, que l'on vient de voir « énergiques » et « rudes » dans le nord de la péninsule, la *Géographie universelle* ne donne que peu d'informations. Pourtant, loin de conforter l'image alors fort répandue d'un peuple éteint, nonchalant et sans volonté (que souligne encore Élisée Reclus), elle préfère ne noter que les éléments susceptibles de démarquer les habitants par rapport à leurs voisins (c'est la méthode de Paul Vidal de La Blache, mais aussi de Georges Ducrocq), même si l'on perçoit, à la lecture de ce paragraphe, que les hommes sont plus insoucians que les femmes, dualité déjà identifiée dans les précédentes représentations de la péninsule :

« Péninsule séparée du continent par d'épais massifs boisés, la Corée a conservé jusqu'à nos jours l'originalité de son type ethnique, tout en subissant les influences chinoises et japonaises. Le Coréen se distingue de ses voisins par sa haute taille, ses yeux non bridés, son abondante chevelure et sa barbe d'un noir d'ébène. Les femmes sont élancées, de port souple et robuste, le visage d'une gravité qui contraste avec l'insouciance des hommes¹³⁶⁶. »

Dans *Le Miroir du monde* du 14 janvier 1933, Jean G. Martin ne parle plus que de « la Corée, terre de légendes » ; l'année suivante, Sō Yōng-hae livre ces mêmes légendes au lecteur français... Pour beaucoup, la Corée n'est plus que légende, rien d'autre qu'une province japonaise. Si bien que les recherches de Charles Haguenauer sont publiées par la Maison franco-japonaise de Tokyo. La Corée est donc assimilée au grand empire insulaire. Pourtant, les derniers regards littéraires portés sur elle par Guillaume Apollinaire et Paul Claudel au début de ces années difficiles soulignent sa différence, comme nous le verrons au chapitre suivant.

5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et représentations

Les informateurs que nous venons de croiser permettent aux représentations de se généraliser et de se fixer sous des formes assez diverses tout en circulant autour d'un tronc commun d'images. Dès le début du xx^e siècle, la Corée entre sans le vouloir dans un monde nouveau, celui de l'information¹³⁶⁷. Placée au centre de l'attention générée par la défaite chinoise, mais aussi par les ambitions japonaises et russes, elle prend place dans la sphère plus vaste des intérêts manifestés par les Occidentaux. Ces derniers observent pour la première fois du dedans les transformations de la partie extrême de l'Orient septentrional. Au-delà des orientalistes des légations ou des bibliothèques, des touristes et des explorateurs, les journalistes, politologues et géographes imposent des images différentes de la Corée, l'associant plus directement avec l'une ou l'autre des grandes nations de la région. Ces images l'incluent dans le maillage d'une géopolitique complexe où elle ne semble guère être en mesure de prendre elle-même en charge le rôle qu'elle devrait pourtant jouer selon certains. Le développement des suppléments illustrés hebdomadaires de quelques grands journaux, les améliorations techniques qui permettent de substituer aux gravures des photographies de mieux en mieux reproduites, l'invention aussi de ce personnage nouveau et essentiel qu'est dès lors le « reporter » ou l'« envoyé spécial », vont donner à la Corée sa place sur la carte de représentations mentales françaises qui commencent à perdre de leur généralité. Les considérations politiques et les dictionnaires des géographes participent également à ce mouvement dans la longue durée – nous le verrons avec la fin du xx^e siècle –, imposant des images déjà anciennes que vont pourtant bouleverser l'arrivée des Japonais.

En ce qui concerne les motifs, thèmes et images, il nous faut noter la relation étroite qu'entretient cette large catégorie d'informateurs avec les voyageurs des deux chapitres précédents (en fait, ils écrivent

1366. *Ibid.*, p. 248.

1367. Sous l'influence des rénovateurs politiques coréens et des étrangers présents. Signalons par exemple la *Korea Review* que nous avons souvent citée, revue mensuelle d'H. B. Hulbert publiée de 1900 à 1906.

au même moment, entre 1890 et 1930, et se servent les uns des autres). Les récits de voyage et les considérations « médiatiques » mettent ainsi en avant – à partir des représentations types encore célébrées du « pays du Matin calme » et du « royaume ermite » (lesquelles reprennent directement les anciennes représentations de « l'homme naturel » et du « sage oriental ») – un réseau composé de deux catégories d'images antinomiques, déjà esquissé dans les conclusions des parties précédentes : d'une part, la Corée ermite et calme, synonyme d'enfermement, de dégénérescence et de déchéance, celle des villes ouvertes et des campagnes traversées trop rapidement ; d'autre part, la Corée ermite et calme de la tradition et de la spiritualité, que l'on trouve nichée sur les îles, au creux des montagnes et des vallées profondes. Les articles de presse et les considérations géographiques viennent ainsi confirmer, de manière stylisée et synthétique, les éléments relevés par les voyageurs, tout en exprimant de manière plus rapide et beaucoup plus directe les évolutions en marche.

La première Corée – très proche de la Chine du moment – nous est rendue sous l'aspect d'un « désert de pierre », souvent associé à un immense cimetière où les maisons évoquent volontiers des pierres tombales. C'est un espace replié et éloigné de toute idée neuve, fermé au monde, subissant la torpeur chinoise et ne livrant donc aux lecteurs que des êtres lents que l'on compare souvent à des fantômes, à de tristes clowns ou bien encore à des enfants dégénérés tombés en atonie, subissant tout sans se défendre, préférant se sauver plutôt que lutter. De nombreuses références considèrent les lettrés comme des êtres cruels à l'origine de la déchéance du pays, responsables de la corruption qui a gagné la presque totalité de l'aristocratie confucianiste, que l'ensemble des témoins condamne unanimement. C'est donc la Corée du présent étouffée par un passé figé, un pays qui refuse de vivre et se laisse aller à la tyrannie, qui ne sait pas non plus où « donner de la tête », à l'image de son roi qui court « ici et là » à la recherche d'un refuge, de ses ministres qui s'entre-déchirent et se jettent dans les bras japonais, chinois ou russes. Cette Corée, c'est pour beaucoup celle de la capitale, c'est surtout celle du palais (de ses palais, devrait-on dire), de ses intrigues, de ses couloirs étroits et sombres. Palais qui brûlent, que l'on assiège, que l'on quitte précipitamment, que l'on reconstruit ou modernise. Chez de nombreux auteurs, la visite du palais est une expérience importante qui pourtant la plupart du temps déçoit.

La seconde Corée, que nous découvrons chez ceux qui prennent le temps de sortir de Séoul et des plaines cultivées, c'est celle des profondeurs riches et sauvages, de l'île de Cheju, vivant encore aux anciens rythmes de l'époque mongole. C'est aussi l'île de Kanghwa, qui résista aux hordes des khân tout autant qu'aux marins français. C'est encore les monts de Diamant, au sein desquels semble s'être repliée toute l'antique spiritualité coréenne, incarnée par les temples nombreux et les ermitages dans lesquels certains témoins croient voir persister le véritable esprit du pays. Notons à ce propos l'expérience d'Alexandra David-Néel, relatée dans son *Journal de voyage* où elle met en scène cette même nature sauvage que nous rencontrons chez nos autres témoins :

« Ho-Kyu-an (Monastery), Kongo-San, 25 août 1917 [...] La montagne diamant (Kongo-San) est très belle. Les Coréens paraissent des gens simples et cordiaux. [...] La question de nourriture est des plus difficiles. Mon estomac ne pourrait supporter longtemps la cuisine coréenne ultra spartiate du monastère. [...] Pour le moment, je dois passer un mois dans la montagne, la chaleur est trop forte pour gagner Pékin. Je viens de passer quelques jours dans un tout petit temple, occupé par un seul moine et son jeune disciple. Vie rustique en plein. Je couchais sur l'unique couverture que j'avais emportée, l'étendant sur des dalles de ma cellule, c'était encore plus dur que des planches et je me baignais à même le ruisseau derrière des nattes formant paravent. Le réveil est à 3 heures du matin, en pleine nuit. À 5 heures on sonne la cloche dans tous les ermitages disséminés dans la montagne et l'on s'assied au-dehors sous la véranda pour continuer la méditation commencée à 3 heures dans sa chambrette.

« Choang-ji Monastère, Kongo-San, Corée, ? septembre 1917 [...] Choang-ji est situé plus au cœur de la montagne dans un décor sauvage de pics aigus ; c'est un grand monastère qui a dû être

splendide il y a quelques siècles. Il reste quelques beaux temples avec des peintures murales signées de maîtres chinois qui sont très belles. [...] Bref, je me trouve bien ; le pays est beau et l'air plus pur que celui de Kyoto. La nourriture fournie par les religieux est, malheureusement, tout aussi rudimentaire que le mobilier. [...] Il y a quatre jours, j'ai grimpé à un pic sur lequel perche un petit ermitage. C'était une escalade ardue, sans sentier, à travers les rocs roulés par le torrent descendant en cascades successives¹³⁶⁸. »

C'est une Corée à l'écart des négoce tout autant que des passes d'armes diplomatiques et militaires. Le pays de la « superbe et inspiratrice nature » où, à côté des tigres et autres bêtes féroces, « l'homme est libre », naissant au pied de montagnes dont l'orientation et la forme dessinent son caractère à venir et sur les pentes desquelles il viendra mourir. C'est un pays d'êtres naïfs, mais foncièrement honnêtes, calmes et nonchalants, ayant tout de même l'innéité des arts. Le pays de la dignité ascétique et de l'honneur, la terre où le bouddhisme aussi s'est replié à l'arrivée de la dynastie néo-confucéenne Chosŏn. C'est donc la Corée où le présent se met au rythme d'un autre passé, non pas influencé par la culture chinoise, mais par les voies plus mystérieuses, plus personnelles et plus profondes d'un esprit érémitique et identitaire ancien, au caractère nettement plus national. Venant s'opposer aux palais de la capitale, synonymes de pouvoir abusif et de fonctionnaires corrompus, les temples (des montagnes de Diamant, mais aussi de l'île de Kanghai que présentait Angus Hamilton) viennent cristalliser cette représentation d'une autre Corée et en donner une image plus conforme aussi à un exotisme teinté de décors dignes des plus typiques voyages romantiques en Orient.

Avec l'arrivée de l'influence politique, culturelle et économique japonaise, les références vont encore se concentrer sur ces deux catégories de représentations coréennes. La ville modernisée et les campagnes réorganisées seront alors présentées sous d'autres aspects. L'espace sera « occidentalisé », « nettoyé », « civilisé » et « fertilisé » à l'image des quartiers japonais propres et nets que bon nombre de visiteurs opposent à la saleté des quartiers coréens plus traditionnels. Ce sera aussi l'espace de l'exploitation économique intensive, du rendement et du « déboisement ». Les êtres, malgré une amélioration matérielle que l'ensemble des voyageurs ou des journalistes constatent, seront « japonisés » par un « sang neuf » (costumes sombres, cheveux coupés, mœurs calquées sur l'Occident, etc.), mais aussi réduits au silence. Ce sera une Corée tournée vers la modernité. La Corée de l'exil aussi, hors d'elle-même, enfuie à l'étranger, comme ce personnage d'Albert Londres qui caractérise parfaitement la condition des habitants de la péninsule dans les années 1920, encore sous le choc des transformations :

« Moukden ! J'ai froid ! L'hiver, les trains, dans les régions sibériennes, devraient-ils arriver à six heures du matin ? Le jour lui-même semble prévoir ce qui l'attend dès qu'il montrera le nez ; aussi, n'ose-t-il sortir de la nuit.

« Est-il écrit que je mourrai étouffé par la foule ? En tous cas l'accident ne se produira pas à l'instant. Nous sommes deux qui descendons du transmandchourien. Il y a moi et puis un plâtrier. Si ce plâtrier vient ici avec sa blouse blanche pour réchampir l'empire de Chine, j'aime autant le prévenir de l'énormité de sa tâche. Monsieur ! lui dis-je, en m'approchant poliment de lui, vous n'y parviendrez jamais seul. Allez chercher des compagnons. L'homme ne me répondit pas. Il ne m'avait pas compris. Ce n'était pas un plâtrier, mais un Coréen en costume national et la blouse blanche qui l'habillait n'était qu'une chemise de nuit. De plus, il portait une cage à mouches sur la tête, autrement dit un chapeau haut de forme en treillis de fer sans bord et maintenu par deux rubans qui finissent, au cou, en un nœud de cravate assez délicat. Ce chapeau n'est pas pour lui tenir chaud, il est sur sa tête afin de protéger contre les injures du hasard le chignon honteux que tout bon Coréen arbore, nid de poux, sur le sommet du crâne.

1368. Alexandra David-Néel, *Journal de voyage. Lettres à son mari, 11 août 1904-27 décembre 1917*, Paris, Plon, 1975, p. 415-418.

« Ah ! je débarquais avec un joli coco¹³⁶⁹ ! »

De son côté, l'autre Corée – celle des îles et des montagnes – ne sera plus alors qu'une terre de légende, une contrée pacifique (qui accueillera pourtant par la suite la résistance anti-japonaise et les maquis communistes repliés par nécessité au cœur des principaux massifs montagneux), mélancolique et rêveuse, telle que Sō Yōng-hae souhaite la rendre dans les années 1930¹³⁷⁰, un pays qui tente de conserver au creux de ses forêts la permanence d'une culture populaire que les paysans de la dynastie Koryō avaient déjà sauvegardée en se protégeant des invasions mongoles. Cette représentation d'une civilisation profonde, toujours vivement ancrée dans sa terre et ses formes artistiques, nous la rencontrons d'une autre manière chez Guillaume Apollinaire et Paul Claudel. Il s'agira moins d'une Corée matérielle, qui n'existe plus qu'en tant que province japonaise, que d'une Corée devinée et « imaginée » à travers ses bruits, l'énergie de ses montagnes, de ses danses, de sa musique et de sa représentation du monde, toutes choses que le colonisateur ne pourra pas éradiquer.

1369. Albert Londres, *La Chine en folie*, Paris, Albin Michel, 1925. L'extrait présenté est tiré de la réédition : *Mourir pour Shanghai – La Chine en folie*, préface et bibliographie par F. Lacassin, Paris, 10/18, coll. « Grands reporters », 1984, p. 152-153.

1370. La terre aussi de la « Légende coréenne » anonyme d'*Histoire de partout* (1904) ; des *Contes coréens* de Nikolaï Garine (1925) ; et de J. G. Martin dans « Au pays du Matin calme : la Corée, terre de légendes », dans *Le Miroir du monde* (14 janvier 1933).

CHAPITRE IX – Le xx^e siècle : Guillaume Apollinaire et Paul Claudel

C'est avec Guillaume Apollinaire et Paul Claudel que nous poursuivons ce panorama des représentations françaises de la Corée. La Corée des années 1910-1920 est colonisée, « nettoyée », japonisée. Autant dire qu'on la visite peu, ou alors comme on visite n'importe quelle province japonaise, à condition bien évidemment d'avoir pour cela des papiers en règles, que ne reçoivent en fait que ceux qui ont donné des gages d'allégeance au Japon (c'est le cas d'André Bellessort et de Claude Farrère)¹³⁷¹. Les témoignages sur la Corée deviennent rares. Ce qu'il y a de véritablement nouveau, s'opposant à la représentation d'une colonisation réussie, ce sont les rares mentions de cette autre Corée que Georges Ducrocq célébrait : terre de légendes à l'orographie particulièrement riche, que chantera Sö Yöng-hae en 1928 et 1934 dans des recueils militants.

De manière singulière, cette autre Corée rêvée, car perdue, nous la redécouvrons en 1922 chez Albert Londres. Nous le citerons une nouvelle fois, à travers l'épisode des trois Marsouins (soldats de l'infanterie de marine française) en promenade galante dans le Pékin nocturne des années 1920:

- « — Et pourquoi que les femmes [*chinoises*] elles portent des pantalons ? On s'y fera peut-être, à la longue, mais tout de suite ça nous échauffe pas ! C'est pourquoi on vient chez les Coréennes, c'est plus humain, ça a des robes, c'est moins cher et c'est bien élevé !
— Et c'est moins paysan, dit le Toulonnais.
— Et moi, ça m'plaît, pasque ça a pas les cheveux gras !
— Où qu'c'est la Corée ? On y a passé dans notre voyage ?
— C'est, dit Jumeau, où qu'ça doit être. [...]
— Où qu'c'est ta Corée ? C'est y en montant ou en descendant ? [...]
— Qué dommage que tu puisses pas m'parler ! Hé ! l'Chinois ! dis-lui qu'elle chante comme au village, pour les marsouins.
« La fille chanta.

1371. La visite est également plus facile pour les officiels des pays qui se rangent du côté du Japon, c'est le cas de P. Claudel, mais aussi du maréchal Joffre en 1922 ; cf. André d'Arçais, « Avec le maréchal Joffre en Extrême-Orient — II. Au Japon », *La Revue des deux mondes*, n° VII/9, 1922, p. 414-440 ; *id.*, « Avec le maréchal Joffre en Extrême-Orient — III. La Corée et la Chine », *La Revue des deux mondes*, n° VII/10, 1922, p. 173-196 (R.A.S. XX, 1251).

- On sait pas c'qu'elle dit, mais on comprend qu'c'est triste.
« Trois marsouins, la nuit noire, dix filles bon marché de la Corée, cette cour qui semblait celle d'une léproserie, tout cela dans ce quartier hagard de Pékin...
— J'aime boire, quand elle chante, dit Jumeau. La fille s'arrêta.
— Chante encore ! Chinois, dis-lui qu'elle chante !
« La fille chanta. C'était un air de désolation.
— Vois-tu, Vittel, c'qu'elle chante, ça veut dire qu'elle regrette son pays. [...]
— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Vittel.
— Elle dit qu'elle est pas gaie. Et ça me donne soif.
« Ils burent.
— Tout ça, c'est bien, dit Jumeau. On dirait qu'on est plus en Chine...¹³⁷² »

Ce passage de *La Chine en folie* nous renvoie indirectement à ce pays redevenu particulier, à cette terre autre et hors d'elle-même, qui n'existe plus en tant que telle sauf dans les chants tristes et désolés, les paroles du regret (Georges Ducrocq en 1904 utilise déjà cette image des danseuses chantant le souvenir du village natale) qui évoquent une fois encore, sans le nommer, le *han* coréen. C'est cette péninsule que l'on retrouve entre 1910 et 1926, dans des fragments dispersés des œuvres de Guillaume Apollinaire et de Paul Claudel. Tous deux, à l'image des auteurs que nous avons rencontrés jusque-là (l'abbé Prévost et Jean-Baptiste Régis, Voltaire et Jean-François de La Pérouse, Charles Dallet et Félix-Clair Ridet, etc.), représentent à la fois la connaissance livresque et les approches directes de la péninsule. L'un comme l'autre résumant parfaitement et en quelques lignes une réalité coréenne très éloignée des intérêts politiques qui prévalent alors. Le premier intègre la lecture de témoignages variés (un article sur les arts de la scène et certains récits de voyage) à l'une de ses compositions en prose. Il tente de faire du « pays du Matin calme » l'introduction à une « symphonie du monde » qui inaugure une écriture cubiste faite de collages, dans laquelle la Corée se fait entendre par des « sites sonores » : ses chants et ses froissements. Le second va saisir, par une approche de terrain et des « sites telluriques », des éléments d'une culture coréenne encore peu remarqués par les autres : l'énergie de la terre d'une part (qui se manifeste par la géomancie), la danse et la musique d'autre part, qui savent lui donner vie et qui forment les derniers gestes et les ultimes voix d'une tradition spirituelle ancienne.

1 – La Corée de Guillaume Apollinaire

A – Les premiers éléments coréens chez Guillaume Apollinaire

C'est à Kwōn Yong-jun que l'on doit la première étude sur la Corée chez Guillaume Apollinaire, dans *Que vlo-ve* en juin 1997¹³⁷³. Kwōn Yong-jun pense avoir identifié les lectures ayant permis au poète d'intégrer au conte *Le Roi-Lune* un passage évoquant la péninsule.

L'intérêt que porte Guillaume Apollinaire à la Corée est en rapport étroit avec les événements des années 1890-1900, période pendant laquelle les publications d'articles et d'ouvrages sur le sujet sont plus nombreuses et plus faciles d'accès. Michel Décaudin, dans *Le Dossier d'« Alcools »*¹³⁷⁴, souligne l'appétit de

1372. A. Londres, *La Chine en folie*, p. 237-239.

1373. Kwōn Yong-jun, « Apollinaire et la Corée », *Que vlo-ve*, n° 3/26, avril-juin 1997, p. 61-70.

1374. Michel Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, édition annotée des préoriginales avec une introduction et des documents, Genève, Paris, Droz, Minard, coll. « Publications romanes et françaises », 1965.

lecture de l'adolescent et son intérêt pour les poésies orientales :

« Il semble que tout en même temps l'attire et l'on ne s'étonne pas qu'il devore revues et journaux, dont la variété l'enchantent. Il est déjà l'amateur de sujets bizarres ou curieux qui étonna tous ceux qui l'approchèrent, à quelque période de sa vie que ce soit. Un exemple caractéristique est donné par une suite de notes relevées dans un des cahiers que nous avons signalés¹³⁷⁵. Elles concernent : des poètes syriaques [...] ; puis la littérature hébraïque, la poésie coréenne, les écritures idéogrammatiques [...] La source de ces remarques méritait d'être cherchée : nous l'avons trouvée dans le *Journal asiatique* dont Apollinaire avait déniché dans quelque bibliothèque les années 1896-1897. »

Kwōn Yong-jun a justement souligné, à l'aide de cette référence et du *Journal intime* de Guillaume Apollinaire, que c'est la lecture de l'article de Maurice Courant, « La complainte mimée et le ballet en Corée », publié dans le *Journal asiatique* au deuxième semestre 1897¹³⁷⁶, qui a servi de première source au futur poète. Ce dernier a pu rencontrer dans sa lecture de l'article de Maurice Courant des éléments qui lui ont permis de réfléchir à une problématique qu'il a ensuite fait sienne, celle de la synthèse entre la musique, le théâtre et la poésie, permettant d'orchestrer les mythes anciens et les légendes. Il a aussi pu découvrir, dans la « complainte mimée » restée « rudimentaire », la primauté du dire et du chant sur l'écriture, permettant de refléter au mieux la multiplicité d'un monde instinctif dont il tente d'écrire le kaléidoscope. Nous citerons Maurice Courant afin de mieux comprendre la représentation de la poésie coréenne que Guillaume Apollinaire a pu rencontrer :

« La poésie coréenne, la complainte (chapka □□) comme les autres genres, est donc restée jusqu'ici à l'état rudimentaire ; il est très difficile d'en discerner les règles, tout instinctives et jamais formulées ; j'ai tâché, avec l'aide d'un lettré coréen, qui se livrait pour la première fois à une semblable étude, d'en préciser les principes et je suis arrivé seulement aux résultats suivants : on ne tient compte ni de la quantité, ni du ton, ni de la rime ; les vers ont environ de douze à vingt syllabes ; chaque vers forme une phrase complète tandis que la phrase en prose s'étend parfois sur plusieurs pages ; enfin on recherche les expressions imagées et gracieuses très souvent inspirées des tournures chinoises. Les complaintes ont habituellement pour sujet une action légendaire ou anecdotique ; elles sont accompagnées par le tambour et la flûte, récitées sur un ton de psalmodie et mimées par un ou deux acteurs, baladins qui mènent une existence nomade et appartiennent aux derniers rangs de la population, à tel point que l'entrée de Séoul leur est interdite¹³⁷⁷. »

Autre référence de Guillaume Apollinaire à la Corée : une note intitulée « En Corée » publiée dans *La Démocratie sociale*, le 19 mars 1910. Sa brièveté et surtout la date de sa publication nous autorisent à la reporter. Nous y devinons d'une part une Corée à l'esprit religieux développé, fort proche en cela de la France. Nous rencontrons d'autre part un pays colonisé qui cherche par tous les moyens une voie vers sa libération :

« *L'All the World*, revue de la puissante Armée du Salut, publie un article intéressant sur son développement en Corée. La bizarre secte aux rites si modernes a rencontré un accueil enthousiaste au pays du Matin-Calme. Les officiers salvationnistes font là-bas, paraît-il, plus d'adeptes que les missionnaires catholiques ou protestants. Ils se soumettent avec joie à la discipline militaire de

1375. *Ibid.*, p. 13-14 : « Deux importants cahiers de notes, utilisés de 1897 à 1899, qu'il nous a été donné d'examiner [n. 6 : « *Le premier [...], c'est le cahier dit de Stavelot, qui contient de nombreuses ébauches en prose et en vers. Le second comporte surtout des citations, parfois assez longues, des notes et des références.* »]. Si fragmentaires et insuffisantes qu'elles soient, les indications que nous apportent ces sources font apparaître le rôle capital que joue dans la formation de son génie poétique cette période de travail sans contrainte et de découverte. »

1376. M. Courant, « La complainte mimée et le ballet en Corée », *Journal asiatique*, n° 9/X, 1897, p. 74-76 (réédition : *Études coréennes de Maurice Courant, Cahiers d'études coréennes*, n° 1, p. 141-143.

1377. *Ibid.* (nouvelle édition), p. 141-142.

l'Armée du Salut.

« Je ne suis pas du tout étonné de ce succès qui tient tout simplement, sans doute, au patriotisme blessé des Coréens. Les autres missionnaires viennent avec des paroles de paix, de concorde. Les salvationnistes ont été pris là-bas pour de véritables militaires qui apprendraient aux Coréens l'art de la guerre et permettraient ainsi de chasser un jour le Japonais, conquérant détesté.

« Le succès des religions tient souvent à peu de chose, et si les douze millions de Coréens entraient dans l'Armée du Salut, je ne serais nullement étonné.

« Il y a peu de chances au contraire pour que les salvationnistes fassent beaucoup d'adeptes au Japon. Ainsi que les Albanais, les Japonais n'ont pas l'esprit religieux.

« Au Japon, en Albanie on eût fait plus facilement qu'en France cette séparation de l'Église et de l'État, séparation qui paraît si simple, si juste, si naturelle et causa de si grandes et de si imprévues difficultés¹³⁷⁸. »

B – La Corée dans *Le Roi-Lune*

La référence principale de Guillaume Apollinaire à la Corée est contenue dans *Le Roi-Lune*, deuxième conte publié dans le recueil *Le Poète assassiné* en 1916¹³⁷⁹. Rappelons le propos de ce texte court, dans lequel le poète évoque Louis II de Bavière, « roi fou » (roi aux lubies, aux « lunes¹³⁸⁰ »), que la légende refuse de croire mort noyé. Le narrateur parcourt à pied le Tyrol en février 1912 et trouve refuge, au pied d'une falaise, dans une « caverne de sorcellerie » au fond de laquelle l'attire une lointaine musique. Il explore ce souterrain, « univers retourné¹³⁸¹ », et découvre des salles baignées d'une étrange lueur, dans lesquelles il assiste à des festivités orchestrées par des appareils électriques divers. Après quelques autres rencontres surprenantes, il vit « l'épisode le plus émouvant de son voyage » : un homme au visage jeune (d'environ 65 ans), vêtu comme un grand seigneur français du règne de Louis XVI (le Roi-Lune s'impose ici comme un négatif du Roi-Soleil, un Louis XIV à l'envers), lui apparaît dans une salle autour de laquelle sont disposés « de grands pavillons de cuivre » sortant de la muraille, dans un ensemble futuriste évoquant autant l'orgue aux parfums de Joris-Karl Huysmans dans *À Rebours* que les compositions surréalistes de Raymond Roussel dans *Locus solus*. Le singulier personnage manipule un clavier dont les touches émettent les unes à la suite des autres toutes les rumeurs du monde : « Les microphones perfectionnés que le roi avait à sa disposition étaient réglés de façon à apporter dans ce souterrain les bruits les plus lointains de la

1378. G. Apollinaire, « En Corée », *La Démocratie sociale*, 19 mars 1910. Pour la réédition, cf. Œuvres en prose complètes, vol. III, textes établis, présentés et annotés par Pierre Caizergues et M. Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 443.

1379. *Id.*, *Le Poète assassiné*, Paris, La Bibliothèque des curieux, 1916. Nous utilisons l'édition des Œuvres en prose complètes, vol. I, textes établis, présentés et annotés par M. Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, *Le Roi-Lune*, p. 303-319. Signalons que, dans le conte *Le Poète assassiné*, la Corée est discrètement présente dans une note du chapitre VII, « Accouchement », lorsque le poète énumère et juxtapose quinze des « 123 villes dans 7 pays sur 4 continents » se disputant chacune l'honneur d'avoir donné naissance à Croniamantal (p. 242) : « Parmi ces villes, citons Naples, Andrinople, Constantinople, Neauphle-le-Château, Grenoble, Pultava, Pouilly-en-Auxois, Pouilly-les-Fleurs, Nauplie, Séoul, Melbourne, Oran, Nazareth, Ermenonville, Nogent-sur-Marne, etc. »

1380. *Id.*, *Le Roi-Lune*, M. Décaudin (éd.), « Notes et variantes », p. 1283.

1381. *Ibid.*

vie terrestre. Chaque touche actionnait un microphone réglé pour telle ou telle distance¹³⁸². » Il fait donc le « tour auriculaire » de la planète en commençant par la Corée. Il voyage ainsi par les sons en écoutant les pays et les cités, en notant aussi les heures qui passent jusqu'à son retour en Chine, alors qu'« un chant de coq éclate, annonçant l'aube qui, livide, abandonne déjà la blanche Corée¹³⁸³ ». Partant de la péninsule à l'aube, il part vers l'est, nous permettant d'assister à un jour entier déroulé très rapidement au rythme du jeu de l'orgue. À chaque étape, l'heure a effectivement avancé pour faire le tour du cadran en quelques minutes seulement. Le retour en Corée se passe donc au moment où l'aube disparaît, juste à l'instant de la journée où elle a été quittée.

L'extrait mettant en scène la Corée est bref, mais concentre ce que Kwōn Yong-jun appelle une énumération et une juxtaposition, réalisées toutes deux de manière « cubiste ». Elles permettent à Guillaume Apollinaire de valoriser et de sublimer des détails sonores en morceaux, selon une poétique du merveilleux :

« Pour sa poétique de l'inattendu, Apollinaire choisit d'abord l'ouïe – le plus mystérieux d'entre les cinq sens – et il en tire les éléments acoustiques de ses informations sur la Corée, toutes les scènes décrites par lui sont présentées dans un murmure. Par l'ouïe, il s'agit d'une sonorité potentielle qui se rapporte au visuel imaginé, mais d'une façon obscure.

« C'est au même niveau de la poétique de l'inattendu, par la dissolution de la limite des sens, que l'on peut expliquer l'emprunt par le poète des choses acoustiques et la préférence des cubistes pour des instruments musicaux comme sujet de leurs natures mortes ; est-ce peut-être que l'œil écoute et l'ouïe regarde¹³⁸⁴ ? »

Le moment coréen du *Roi-Lune* a ceci de particulier qu'il domine largement les autres parties de la « symphonie du monde », interprétée par le jeu du souverain et consacrée à divers pays, représentés dans quelques-unes de leurs spécificités¹³⁸⁵ : Guillaume Apollinaire consacre 21 lignes à la péninsule sur deux paragraphes. En suivant la chronologie du texte et en allant donc vers l'est, comme le fait le Roi-Lune, nous rencontrons le Japon (6 lignes), la Nouvelle-Zélande (3 lignes), Tahiti (6 lignes), les États-Unis, Chicago, New York (8 lignes), Mexico (2 lignes), Rio de Janeiro (5 lignes), Saint-Pierre-de-la-Martinique (7 lignes), Paris (3 lignes), Bonn, Coblenz (3 lignes), l'Italie, Naples (2 lignes), la Tripolitaine (9 lignes), Ispahan (2 lignes), l'Asie (4 lignes), l'Inde (2 lignes), le Tibet (2 lignes), Saïgon (2 lignes), Pékin (5 lignes). L'Asie est le continent le plus largement représenté avec 44 lignes (22 pour l'Amérique, 9 pour l'Océanie, 9 pour l'Afrique et 8 pour l'Europe), dont la moitié consacrées à la seule Corée.

Ce concert débute avec la péninsule sur laquelle l'aube commence à poindre ; il se termine en partie sur elle, alors que l'aurore la quitte et gagne la Chine. Le traitement singulier accordé à la Corée se manifeste également par le fait qu'elle est le seul pays en grande partie présent par la voix même du souverain, lequel s'adresse directement à elle en l'apostrophant, alors que les autres nations et cités sont simplement perçues par le narrateur qui les devine dans de brefs murmures du roi désignant certains des lieux « écoutés ». Ces quelques lignes nous semblent assez importantes pour pouvoir être rapportées, depuis le moment où le « curieux personnage » appuie « d'un air las » sur une première touche qui reste enfoncée, jusqu'au moment où il appuie sur une autre touche :

« Le curieux personnage, dont l'aspect anachronique contrastait si fort avec la modernité métallique de cette salle, était assis devant un clavier sur une touche duquel il appuya d'un air las et elle resta

1382. *Ibid.*, p. 314-315.

1383. *Ibid.*, p. 316.

1384. Kwōn Yong-jun, « Apollinaire et la Corée », p. 66.

1385. G. Apollinaire, *Le Roi-Lune*, M. Décaudin (éd.), p. 314-316.

enfoncee, tandis qu'il sortait d'un des pavillons une rumeur étrange et continue dont je ne distinguai d'abord pas le sens.

« L'inconnu écouta un moment avec attention ces rumeurs. Tout à coup il se leva, et, faisant un geste à la fois efféminé et théâtral, la main droite étendue, la gauche sur son cœur, tandis que des sites oraux s'avancèrent le cortège, il s'écria :

« "Royaume ermite ! ô pays du Matin Calme ! l'aube pointe à peine sur ton territoire et déjà de tes couvents montent les prières dont cet appareil précis m'apporte le murmure. J'entends le bruissement des vestes en papier huilé des gens du peuple, l'orage des aumônes pleuvant parmi les bousculades des pauvres gens. Je t'entends aussi, cloche de bronze de Séoul. Dans ta voix on distingue la plainte d'un enfant. J'entends aussi un cortège, il suit son beau seigneur, l'Yang Ban magnifique sur sa selle. Si un jour je porte encore la pourpre pâle qui ne convient qu'à moi, le Roi-Lune, j'irai visiter ton décor et jouir de ton climat que l'on dit délicieux."

« Et tandis que s'élevaient les paroles de celui que je reconnus aussitôt pour être le roi Louis II de Bavière, je vis que l'opinion populaire des Bavarois, qui pensent que leur roi malheureux et fou n'est point mort dans les eaux sombres du Starnbergsee, était juste. Mais les rumeurs lointaines qui provenaient du triste royaume des ermitages me sollicitaient trop pour que je ne me laissasse point aller au charme qui m'arrivait de la terre des Vêtements blancs et, écoutant attentivement les murmures de l'aube, il me sembla entendre le bruit des lavandières battant perpétuellement les linges et les costumes virginaux et les chocs incessants des bâtons remplaçant le fer à repasser, comme si c'était l'aube blanche elle-même qu'on lavait et qu'on repassait¹³⁸⁶. »

Selon Kwōn Yong-jun, les éléments coréens présents dans cet extrait proviendraient en partie d'une lecture que le poète aurait faite du récit de voyage d'Émile Bourdaret, *En Corée*, paru en 1904. L'examen des autres récits publiés à la même période nous montre que les éléments relevés par Guillaume Apollinaire sont tous présents chez Émile Bourdaret, alors qu'on ne les rencontre guère rassemblés chez les autres témoins de l'époque.

Un motif tout particulièrement pourrait permettre d'effectuer la relation entre Émile Bourdaret et Guillaume Apollinaire, selon Kwōn Yong-jun. Il s'agit de celui représenté par « la cloche de bronze de Séoul », dans la fonte de laquelle, affirme Émile Bourdaret, fut précipité un enfant, selon la légende. Le professeur Kwōn Yong-jun, dans son article, relève ce qui est, selon lui, une erreur du voyageur, lequel place cette cloche au centre du quartier commerçant de la capitale, alors qu'elle est située dans l'ancienne capitale de la dynastie Silla, à Kyōngju (慶州), au sud-est du pays. Cette « erreur » aurait été reprise telle quelle par Guillaume Apollinaire et permettrait à elle seule d'identifier la source utilisée par le poète. À ce sujet, il nous semble utile de préciser deux points.

Premièrement, cette légende de la cloche de Séoul, laquelle se trouve encore de nos jours sur l'un des plus importants carrefours de l'avenue Chongno (鐘路), est attestée (en tant que légende seulement) par la plupart des historiens qui ont consacré leur travail à la capitale. Les légendes selon lesquelles un enfant aurait été plongé dans la fonte pendant la fabrication d'une cloche sont plus nombreuses que ne le pense Kwōn Yong-jun, et il n'y a pas que la cloche de Kyōngju qui puisse se prévaloir de cet horrible privilège. Suivons par exemple, pour la cloche de Séoul, la légende rapportée en 1969 par Allen D. Clark et Donald N. Clark, tous deux nés dans la capitale coréenne où ils ont passé leur enfance. Tout en n'ajoutant pas foi à ce conte, ils attestent son existence :

« *One of the tales about the bell, passed down through generations, is retold by Dr. Horace N. Allen*

1386. *Ibid.*, p. 313-314.

as follows:¹³⁸⁷ Yi T'aejo found a bell while excavating for the foundations of East Gate. He ordered it reproduced on a larger scale and sent out orders to governors and magistrates to collect metal for it. While collecting in Kyōngsang-do [la province où se trouve justement la cloche de Kyōngju], they came to the house of an old woman who had a three-year-old boy on her back. She said that she had no metal but offered the boy instead. The man ignored the offer and the project went on. Then, when the bell was cast, it cracked. A second attempt was made but it cracked again. The king offered a reward for a solution.

« One of the workmen told the strange tale of the old woman and the boy, and stated his belief that the bell would continue to crack until her offer was accepted. The child was sent for and cast into the molten metal. This time, the bell was successfully cast. However, the story is that the cry of the child for his mother can still be heard in the ringing of the bell, as “Om-m-m-mah!” (“Mama”). This interesting story is told about other Korean bells. The *Samguk Yusa*, a history of the Three Kingdoms, relates it in connection with the great bell in the Silla capital of Kyōngju¹³⁸⁸. When applied to the Chong-no Bell, we can safely assume that it is no basis in fact. The practice of offering human sacrifices which turns up occasionally in ancient records was discontinued long before the Yi Dynasty.¹³⁸⁹ »

Deuxièmement, l'information se retrouve dans certains témoignages français du début du siècle. Émile Bourdaret n'est ainsi pas le seul à la mentionner. L'une des références les plus facilement accessibles de l'époque, l'une des plus largement diffusées aussi, est le guide Madrolle, dont nous avons présenté la partie coréenne réalisée par Maurice Courant, lequel reste une référence au sujet de la Corée. Lorsqu'il présente le quartier sud de la capitale, il évoque la cloche :

« [Elle] sonnait le matin et le soir, à l'ouverture et à la fermeture des portes de la ville ; elle marquait l'heure où tous les hommes devaient rentrer chez eux, les femmes seules ayant le droit de sortir la nuit. [...] On raconte que la fonte put réussir seulement quand on eut jeté dans le métal en fusion un jeune enfant vivant¹³⁹⁰. »

Nous pouvons ainsi affirmer que cette légende existe bien à propos de la cloche de Séoul et qu'elle peut avoir été découverte par Guillaume Apollinaire chez d'autres auteurs qu'Émile Bourdaret. Aucune note de la part du poète ne venant confirmer cette dernière lecture, nous ne pouvons rien affirmer avec certitude. S'il a véritablement lu cette référence, la richesse de l'ouvrage d'Émile Bourdaret ne nous paraît guère exploitée par Guillaume Apollinaire, lequel aurait pu, par exemple, mettre en avant les cultes naturalistes, bien plus présents que le bouddhisme dans les pages d'*En Corée* (l'« esprit de la Lune » y occupe une place importante, qui aurait pu retenir l'attention du Roi-Lune). De plus, la différence d'orthographe pour le terme *Yangban* (양반) que le poète note « *Yang Ban* », alors que l'ingénieur voyageur l'écrit « *Yang-bane* », peut laisser penser que l'auteur du *Roi-Lune* a consulté plusieurs sources et plus particulièrement des articles, ceux-ci étant nombreux dans les revues illustrées entre 1900 et 1905. Le poète peut également avoir été informé sur la Corée par des essais anglais ou américains.

Nous ne souhaitons pas reprendre l'extrait du *Roi-Lune* relatif à la Corée en tentant de juxtaposer les

1387. La source provient de l'article d'H. N. Allen, « Places of Interest in Seoul with History and Legends », *Korean Repository*, n° II, 1895, p. 131-133.

1388. Cf. à ce propos Kim Che-wŏn et Kim Wŏn-yong, *Treasures of Korean Art*, New York, Henry Abrams Inc., 1966, p. 192.

1389. Allen D. Clark et Donald N. Clark, *Seoul, Past and Present. A Guide to Yi T'aejo's Capital*, Seoul, Royal Asiatic Society, Korea Branch, 1969, p. 45-46. Dès la page 44, cet ouvrage présente un historique très détaillé de cette cloche.

1390. M. Courant, « La Corée », p. 397-442, dans le guide Madrolle : *Chine du Nord et vallée du fleuve Bleu, Corée*, 2^e éd., Paris, Hachette, 1911. C'est la version que nous utilisons (la première édition date de 1904).

motifs choisis par Guillaume Apollinaire et leur correspondance chez Émile Bourdaret ou dans la réalité des pratiques culturelles coréennes de l'époque. Il suffit pour cela de se reporter à l'étude de Kwōn Yong-jun, lequel reprend chaque partie du texte pour la mettre en regard de certains moments du récit du voyageur, proposant des correspondances précises aux différents motifs. Notre but est plutôt, dans la perspective qui est la nôtre, de considérer ce bref passage en fonction des thèmes et images mis en place à partir de l'ensemble des sources étudiées jusqu'à présent dans notre travail. En quoi Guillaume Apollinaire est-il partie prenante d'une représentation qui s'est mise en place de manière médiatique depuis quelque temps ?

Notons avant tout que le nom « Corée » n'est jamais utilisé par lui dans la partie pourtant consacrée au pays, alors qu'il est partout présent ailleurs. Plus loin, lorsque le Roi-Lune aura accompli le tour du monde des sons, le narrateur évoquera alors seulement la « blanche Corée » de laquelle l'aube disparaîtra pour laisser place au jour, l'effaçant complètement de la scène. Dans les deux parties qui composent la référence principale (la première est l'adresse du roi à la Corée, la seconde une description du narrateur qui revient aux rumeurs lointaines provenant du pays après s'être concentré sur l'étrange personnage qui joue la « symphonie du monde »), elle est pourtant désignée à quatre reprises. Lorsqu'il commence à s'écrier, le souverain lunatique et souterrain appelle : « Royaume ermite ! ô pays du Matin Calme ! » La péninsule, contrairement à tous les autres pays cités dans le conte, est désignée à travers les mots-images que l'on connaît alors d'elle. Ceux-ci fonctionnent comme de véritables clichés poétiques (le Japon n'est pas désigné par l'expression « pays du Soleil levant » : sa présence pendant la guerre russo-japonaise l'a placé au centre d'une actualité où il occupe une place plus réelle). Nous pouvons ici reconnaître le travail de création de Guillaume Apollinaire, à la recherche d'une poétique des mots et de leurs sonorités.

Pourtant l'intérêt du texte réside dans le niveau second de ces représentations stéréotypées. En effet, le « royaume ermite » appelé par le Roi-Lune devient, dans la bouche du narrateur, le « triste royaume des ermitages », alors que le « pays du Matin calme » devient « la terre des vêtements blancs ». Ces deux images étendent la valeur des représentations génériques, associant (comme chez Pierre Loti) la tristesse au « royaume ermite » et (comme chez Georges Ducrocq) la virginité au « Matin calme ». Ces deux associations fonctionnent de manières différentes.

Le « triste royaume des ermitages » (souvenons-nous de Guillaume de Rubrouck qui évoquait déjà les ermites) devient d'abord autre chose que le seul royaume fermé diplomatiquement à tout contact extérieur. Il s'agit, dans un cadre également sacré, d'un pays replié dans le silence (et cela malgré « l'orage des aumônes » et les « bousculades des pauvres gens »). Ce silence et cette tristesse, nous les rencontrons dès le début du texte dans le « murmure » des prières qui montent des couvents ; dans le « bruissement » des vestes de papier (expression de la fragilité) ; dans la plainte d'un enfant qui hante la voix de la cloche de bronze ; dans les bruits non précisés du cortège accompagnant le « Yangban » ; dans les murmures de l'aube et dans le choc sourd, incessant et répétitif, des bâtons maniés par les lavandières. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un silence pur, mais nous pouvons lire ici une sorte d'ensemble de sons neutres, sans variation. Ce fait est important, d'autant que nous sommes au cœur d'une « symphonie » dans laquelle le roi découvre les pays par les bruits variés qui semblent en représenter l'image du moment (caractère festif du Brésil et de la Martinique, modernité des villes américaines, spiritualité du Tibet, etc.). Cette « platitude » des sons de la Corée est en fait mise en valeur par la comparaison qui évoque la présence de ces autres nations et autres villes, plus joyeuses, plus actives et surtout plus « sonores ». Le narrateur évoque ainsi « l'atmosphère heureuse du Japon » où il entend « rire des servantes ». Curieusement, nous trouvons une comparaison qui sera également présente chez Paul Claudel lorsqu'il opposera, en rentrant au Japon après un bref séjour dans la péninsule, en 1924, le caractère riant du paysage nippon aux grands courants telluriques d'une terre coréenne qu'il interprétera différemment. Ailleurs, dans les récits de certains voyageurs (Pierre Loti, Jean-Jacques Matignon et d'autres), nous avons rencontré ce contraste entre la joie des quartiers japonais et l'impression de silence, de tristesse et de mort des villes ou des quartiers coréens. Cette particularité d'une Corée à contre-courant des exotismes en vogue, d'une terre triste et silencieuse, est accentuée par la présence des autres pays chez Guillaume Apollinaire : la Nouvelle-Zélande est présente par son « labeur socia-

liste » et le « sifflement » de ses geysers ; Tahiti est représentée par le « beau langage guttural » des vahinés lascives et le « son des accordéons et des guimbardes » ; l'Amérique, par les « sifflements » des pullman, les « bruits terribles de la rue » à Chicago et le chant des vaisseaux à New York ; Mexico se caractérise par ses « prières violentes » ; Rio, par ses « cavalcades carnavalesques » ; la Martinique, par des « bals décorés de grosses fleurs rouges » et ses chants ; Paris est présente par les cafés des grands boulevards ; l'Allemagne, par le son d'un angélus et un double chœur chantant au cours de la descente du Rhin ; à Naples, nous entendons des « voiturins » jouant « à la moure »¹³⁹¹ ; en Tripolitaine, les sonneries de clairons » ; à Ispahan, les mendiants qui « gémissent avec tant d'ardeur » ; en Inde, les éléphants qui « barrissent ». Enfin, en arrivant vers l'Asie plus extrême « d'où le mal s'étend sur le monde » (?), les bruits se font plus feutrés : au Tibet, ce sont les « cloches sacerdotales » ; à Saïgon, des milliers de barques qui s'entrechoquent « avec douceur sur les bords du fleuve » ; à Pékin, le son des « gongs et des tambours ». Ensuite, un « chant de coq éclate, annonçant l'aube qui, livide, abandonne déjà la blanche Corée ».

Ainsi, ce tour du monde de vingt-quatre heures, partant de la péninsule coréenne à l'aube pour revenir au matin suivant, montre un univers où tout n'est que bruit, travail, amusement. La Corée seule, avec Ispahan, le Tibet et Saïgon (mais c'est elle qui occupe la première place dans cette partie du conte) reste feutrée, calme, presque silencieuse ou alors animée d'un bruit qui évoque le sacré des psalmodies répétitives. Le royaume ermite, le « triste royaume des ermitages », reste donc, chez Guillaume Apollinaire aussi, malgré le ton poétique de l'image et des quelques impressions sonores évoquées, une terre repliée sur son passé, ses coutumes anciennes, son histoire.

Guillaume Apollinaire mentionne aussi le « pays du Matin calme ». Le narrateur parle de « la terre des vêtements blancs » dont il ressent le charme. Plusieurs motifs vont se juxtaposer alors pour développer une image que l'on connaît bien. Dans un premier temps, le pays du Matin calme, c'est le pays de l'aube. Quatre fois le terme est utilisé. Le narrateur va reconnaître dans les « murmures de l'aube » le bruit des lavandières battant « les linges et les costumes virginaux ». À l'aube est donc associé le vêtement blanc virginal, symbole d'une pureté primitive comme peut l'être le petit matin¹³⁹². Cette pureté du matin, c'est aussi celle des prières montant des temples bouddhistes au lever du soleil et celle de la cloche à la voix d'enfant. Guillaume Apollinaire tente un rapprochement direct entre « Matin calme » (l'aube) et « vêtements blancs » virginaux (l'aube : longue robe blanche des premiers communians ou vêtement ecclésiastique). C'est alors un rapport entre l'image stéréotypée du pays et sa nature sacrée. En effet, l'aube (matin) comme l'aube (robe) proviennent l'une comme l'autre du latin *alba* (blanc) et symbolisent la pureté. La dernière phrase de la partie coréenne joue de ce rapprochement et impose l'image d'un pays peut-être triste et calme, mais surtout d'un pays virginal, voilé de pureté (l'aube/matin enveloppant le pays comme un linge/voile blanc), dont le Roi-Lune évoque « le climat que l'on dit délicieux : le bruit des lavandières battant perpétuellement les linges et les costumes virginaux [...] comme si c'était l'aube blanche elle-même qu'on lavait et qu'on repassait ». Cette blancheur de l'aube, du matin, lavée par le rythme monotone des femmes qui orchestrent le rythme lent de la péninsule comme une psalmodie, est en rapport étroit avec la représentation du « triste royaume des ermitages » et de son silence. Sur la relation entre la blancheur et le calme, nous pouvons nous référer à un passage du texte de Wassily Kandinsky, *Du spirituel dans l'art*. Nous y retrouvons, à partir des motifs qui nous intéressent, des thèmes adaptés aux représentations coréennes :

« Le blanc, sur notre âme, agit comme le silence absolu... Ce silence n'est pas mort, il regorge de possibilités vivantes... C'est un rien plein de joie juvénile ou, pour mieux dire, un rien avant toute naissance, avant tout commencement. Ainsi peut-être a résonné la terre, blanche et froide, au jour

1391. Ce jeu très ancien, déjà pratiqué par les légionnaires romains, est l'équivalent de notre jeu de main « pierre-papier-ciseaux ». Il existe aussi en Corée, sous la même forme.

1392. Sur la couleur blanche du costume coréen, cf. notre article « Foules et vêtements de Corée. Contribution à une approche thématique des images de la Corée en France ».

de l'époque glaciaire¹³⁹³. »

La Corée chez Guillaume Apollinaire correspond en partie aux images mises en place ailleurs. La particularité de son texte est pourtant de les synthétiser afin de les rendre dans le cadre de l'expérience d'une sensibilité poétique qui est aussi une théâtralisation sonore, reposant sur un système de correspondances entre les sens. Nous sommes là réellement en présence d'une Corée littéraire, d'une matière coréenne servant directement, comme chez Voltaire, à l'écriture d'une œuvre de fiction. Loin pourtant de la fictionnalisation d'un Pierre Loti ou d'un Georges Ducrocq qui ont pu visiter le pays et mettent en scène une expérience directe de contact avec l'*ailleurs* et l'*autre*, nous sommes ici confrontés à une expérience de poétisation construite sur un assemblage d'images littéraires.

Même s'il voyage en Corée et connaît mieux l'Asie grâce à de longs séjours, nous retrouverons chez Paul Claudel un exercice en bien des points similaire.

2 – La Corée de Paul Claudel

A – Les textes de Paul Claudel relatifs à l'Extrême-Orient et l'édition coréenne de *Connaissance de l'Est*

« J'ai passé quinze ans de ma vie en Chine comme consul, cinq ans au Japon comme ambassadeur. Quand, généralement sur l'initiative d'une voisine de table, je décline sans plaisir ces états de service, ma surdité ne réussit pas toujours à éluder la remarque attendue ! Oh, alors, comme vous devez bien connaître l'Extrême-Orient ! Non, madame. La Chine et le Japon ont profité de mon absence pour devenir tout autre chose¹³⁹⁴. »

Paul Claudel arrive en Chine en 1895 et quitte le pays le 13 août 1909. Il part pour le Japon en 1921 et y reste en poste jusqu'au 17 février 1927. De ces deux longs séjours extrême-orientaux, il rapporte deux œuvres importantes, chacune inspirée par son expérience du pays, des hommes qui y vivent et de leur culture.

En 1907 est publiée la première : *Connaissance de l'Est*, écrite entre 1895 (« Le cocotier ») et 1905 (« Dissolution »), pendant dix années qui reflètent le séjour chinois du jeune diplomate poète¹³⁹⁵ :

« *Connaissance de l'Est* est un livre composé de petits tableaux, explique Claudel dans une conférence prononcée en 1916, que j'ai dessinés en Chine, il y a pas mal d'années, avec le soin tout particulier

1393. Wassily Kandinsky, *Du spirituel dans l'art*, Paris, éditions de Beaune, 1954 (cité par J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, t. I, p. 204).

1394. P. Claudel, *Choses de Chine* (manuscrit daté du 9 mars 1936), Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1020.

1395. Les textes de *Connaissance de l'Est* sont d'abord publiés dans des revues (*La Nouvelle Revue*, *La Revue blanche*, *Mercure de France*, *Occident*). La première édition (Paris, Mercure de France, 1900, 158 pages non numérotées) ne contient ni « Hong-Kong », qui paraît pour la première fois dans l'édition Pichon de 1928, ni la seconde partie composée de 1900 à 1905. La deuxième édition (Paris, Mercure de France, 1907, 261 pages) contient donc neuf poèmes inédits : c'est la première édition complète (moins « Hong-Kong »).

que me permettait la solitude parfaite où je vivais en ce moment et qui ont été pour moi en quelque sorte ce que sont les études et les exercices pour un pianiste ; si vous aimez mieux, ce sont des fenêtres aux formes découpées par la fantaisie sur un paysage exotique¹³⁹⁶. »

Ce qui retient pourtant notre attention ici, c'est le caractère anecdotique singulier de la troisième édition¹³⁹⁷. Celle-ci, qui est dite « édition coréenne », est publiée à Pékin sous la direction de Victor Segalen¹³⁹⁸. Dans une lettre qu'il écrit à Paul Claudel le 10 août 1913, ce dernier, en parlant de ses propres *Stèles* publiées en 1912, propose ceci :

« C'est dans le même format et sur le même esprit que je compte publier à Péking toute une série de livres afférant ou non à la Chine, cela formerait une série d'éditions coréennes, tirées à 1 000 ou 1 500 exemplaires sur papier de Corée mince ; broché ou couvert à la chinoise ; décoré de bois gravés (caractères, sceaux, culs-de-lampe) et unissant dans une juste mesure, les éléments fournis par l'art du livre en Chine à la bibliophilie européenne. [...] Or, le livre par excellence qu'il me serait précieux d'ornementer ainsi est évidemment *Connaissance de l'Est*. J'ose vous prier de me laisser en disposer et dès lors cette tentative [...] s'éclairerait de toute la valeur profonde du livre qui est depuis quatre ans mon plus fidèle recours¹³⁹⁹. »

Dans ses « Notes bibliophiliques » rédigées à Pékin en 1912, Victor Segalen explique l'origine des « éditions coréennes » par l'utilisation du papier coréen :

« Le papier de Corée a été choisi de préférence aux papiers de la Chine ou du Japon pour ses doubles qualités empruntées à l'un et à l'autre. Il est fait de bourres de soie mélangées à de l'écorce de mûrier. Indéchirable, il a toute la solidité soyeuse du "japon" ; il est moins miroitant, moins moiré, mais il conserve les vergeures et pontusaux du chine mince. On peut vraiment le désigner sous le nom d'*Impérial*, car les rames employées – les dernières ou peu s'en faut, que l'on puisse trouver de cette sorte dans Péking – ont été apportées de Corée à la Cour dans le tribut officiel des feudataires coréens. Ces feuilles étaient fort inégales ; l'impression faite à sec a été pénible ; en revanche il accepte et assimile aussi bien que le chine l'encre d'imprimerie et s'en pénètre moelleusement¹⁴⁰⁰. »

De ce papier coréen qui reçoit ainsi la nouvelle édition de *Connaissance de l'Est*, Paul Claudel – lui-même grand bibliophile – écrit dans une lettre à Victor Segalen datée du 23 novembre 1916 :

« Quel papier ! Où l'avez-vous trouvé ? Cette espèce de feutre nacré où l'on voit par transparence des algues, des cheveux de femmes, des nerfs de poissons, des cultures d'étoiles ou de bacilles, la vapeur et tout un monde en formation¹⁴⁰¹. »

1396. J. Petit au sujet de la conférence de P. Claudel du 4 novembre 1916 (P. Claudel, *Œuvre poétique*, textes établis et annotés par J. Petit, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, « Notes » à *Connaissance de l'Est*, p. 1028).

1397. Pour notre part, nous nous référons à l'édition de *Connaissance de l'Est* publiée dans *Œuvre poétique*, J. Petit (éd.)

1398. Paris, Crès, 1914, deux volumes de 108 et 118 pages. Notons qu'H. H. Underwood, dans « A Partial Bibliography of Occidental Literature on Korea from Early Times to 1930 » (1931), indique : « *La Connaissance de l'Est*. P. Claudel 2. Parts Imp. 8vo. Corean Collection under the direction of V. Segalen, 1924. » Cette mention est une erreur courante des bibliophiles asiatiques. Sans connaître le texte français, qui donnerait tout de suite une réponse, ils considèrent cette collection comme regroupant des textes relatifs à la Corée.

1399. Lettre citée dans « Victor Segalen », *Europe*, n° 696, avril 1987, p. 110-111.

1400. V. Segalen, « Notes bibliophiliques sur l'édition de *Stèles*, Péking » (1912), dans *Stèles, Peintures, Équipée*, Paris, Club français du meilleur livre, 1955, p. 523.

1401. Lettre citée dans les *Cahiers du Sud*, n° 288, 1948 ; reprise par Henri Bouillier dans *Victor Segalen*, Paris,

Déjà en 1908, dans une lettre du 4 août écrite à André Gide, il précisait :

« Je voudrais faire une belle édition de mes *Cinq Odes suivies d'un processionnal* : j'ai trouvé pour la couverture un feutre blanc de Corée merveilleux¹⁴⁰². »

Autre extrême, plus à l'Orient que la Chine : le Japon, second grand séjour asiatique de Paul Claudel. En 1927 paraît la première édition, illustrée par le peintre Foujita, de *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, ensemble de textes divers composés de juillet 1923 (« Un regard sur l'âme japonaise ») à février 1927 (« Les funérailles du Mikado ») durant le séjour japonais de l'auteur¹⁴⁰³ :

« J'ai pris ce titre parce que mon nom peut se traduire à peu près en japonais par oiseau noir et que dans les gravures japonaises, vous le savez, on représente toujours un oiseau noir dans le globe du soleil levant. Peut-être aussi l'ai-je appelé ainsi en souvenir du vieux corbeau, si cher à mes enfants, qui chaque année revenait dans le jardin de l'ambassade. Il se perchait sur le mât du pavillon et venait inspecter ce lieu qu'il fréquente peut-être depuis des siècles¹⁴⁰⁴. »

L'œuvre extrême-orientale de Paul Claudel ne se limite pas à ces deux ensembles qui s'équilibrent en un diptyque. Tout au long de la première moitié du siècle, la Chine inspire encore à l'écrivain de nombreux travaux : *Sous le signe du dragon* (1910), *Choses de Chine* (1936), *Souvenirs de Pékin* (1937), *La Poésie française et l'Extrême-Orient* (1937), *D'après les Chinois* (1939), *La Lanterne aux deux pivoines* (1942), *Éloge du Chinois* (1949). La plupart de ces textes sont des souvenirs, comme l'indiquent les dates de composition. Ils sont alors publiés dans des revues artistiques ou littéraires¹⁴⁰⁵. D'autres sont des conférences, dont une au moins doit retenir notre attention¹⁴⁰⁶. Du Japon, le diplomate rapporte aussi ses *Cent phrases pour éventails*, datées du 8 juin 1926 et publiées à Tokyo en 1927 sous la forme de trois volumes reliés en accordéon, « à la japonaise »¹⁴⁰⁷. Il propose également *Le Vieillard sur le mont Omi*, composé en 1924 et publié un an plus tard. Enfin, en 1936, il écrit et publie *Dodoitzu*¹⁴⁰⁸.

Mercure de France, 1961, p. 177-178.

1402. *Ibid.*, p. 183.

1403. Les textes de *L'Oiseau noir dans le soleil levant* se retrouvent à l'origine dans des revues. Le regroupement effectué en 1927 aux éditions Excelsior est publié avec des illustrations de Foujita. La première édition courante est celle de la NRF, largement remaniée et augmentée. Ce recueil, tel que nous le découvrons de nos jours, est très différent suivant les éditions : certaines comprennent des textes concernant le Japon, mais composés ultérieurement à l'édition originale. Nous nous référerons à l'édition de 1965 : P. Claudel, *Œuvres en prose*, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1114-1303.

1404. P. Claudel, « Conversation avec... », *Nouvelles littéraires*, 7 mai 1927. « Notes » à *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, *Œuvres en prose*, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1542-1543.

1405. Ces textes sont regroupés sous le titre *Chine (1895-1909)* dans le recueil *Contacts et circonstances*, *Œuvres en prose*, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1020-1084 (hormis *D'après les Chinois*).

1406. P. Claudel, « Les superstitions chinoises », conférence prononcée en 1910, inédit des *Œuvres en prose*, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1075-1084.

1407. Manuscrits datés du 8 juin 1926, Tokyo. La publication complète est précédée de deux recueils : *Souffle des quatre souffles* (octobre 1926) et *Poèmes du pont des faisans*. Les *Cent phrases pour éventails* (éditions Koshida, Tokyo, 1927) sont donc regroupées en trois volumes de format étroit et allongé, reliés en accordéon à la japonaise, en toile grise mouchetée d'or, et réunis dans un emboîtement de toile bleue avec fermeture en ivoire. Chacune des phrases est reproduite en lithographie d'après le manuscrit et accompagnée de son équivalent japonais choisi par Yamanouchi et Yoshio, calligraphié par Ikuna Arishiao (tirage à 200 exemplaires). Il y a en réalité non pas 100, mais 172 phrases. Éditions françaises : Paris, NRF, 1942 ; puis *Œuvre poétique*, J. Petit (éd.), 1967, p. 697-744.

1408. *Le Vieillard sur le mont Omi*, manuscrit du 17 octobre 1924, est publié dans la revue *Commerce* au printemps 1925 (*Œuvre poétique*, J. Petit [éd.], p. 745-751). *Dodoitzu*, composé en août 1936, est publié dans la *Revue*

Peu de lignes sur la Corée dans cette littérature inspirée par la partie extrême du continent asiatique. En Corée, Paul Claudel n'y vient qu'une fois, en mai 1924, alors qu'il est ambassadeur de France au Japon et que l'empire insulaire colonise la péninsule depuis déjà quatorze ans. Malgré leur brièveté, ce que nous découvrons au fil de ces quelques remarques sur le « pays du matin frais »¹⁴⁰⁹ nous incite à penser que le diplomate sait comprendre le rapport étroit que l'homme et la terre entretiennent en ce pays, alors qu'il ne possède plus la libre jouissance de son sol.

B – Légende coréenne et géomancie

En mai 1910, en poste à Prague¹⁴¹⁰, Paul Claudel prononce une conférence sur les superstitions chinoises¹⁴¹¹. C'est au cours de cette causerie qu'il mentionne pour la première fois la Corée dont il rapporte une légende qui sera importante pour le développement du motif de la montagne coréenne. L'anecdote intervient dans la partie de sa conférence qu'il consacre au *feng shui*, le *p'ungsu* des Coréens. Avant de rappeler cette histoire, il semble utile de donner ici des précisions sur la terminologie utilisée pour évoquer le *feng shui*, terme qui signifie « vent et eau », comme nous l'avons précisé plus haut à propos d'Hippolyte Frandin. Les Coréens parlent de *p'ungsu chiri söl* (風水地理說), « science du vent, de l'eau et de la terre »¹⁴¹². Ces deux termes – *feng shui* – sont aujourd'hui souvent rendus, en français, par le mot *géomancie* (que Paul Claudel n'utilise pas) ; nous devons donc nous référer à ce dernier terme – déjà présent chez Élisée Reclus – afin de situer au mieux les connaissances du poète sur cet élément essentiel de la perception orientale de l'espace et du monde.

Le dictionnaire *Littre* (1877) définit ainsi la géomancie : « Géomance ou géomancie, s. f. Art prétendu de deviner l'avenir en jetant une poignée de poussière ou de terre au hasard sur une table, pour juger des événements futurs par les lignes et les figures qui en résultent. – H. XVI^e s.¹⁴¹³ E. Lat. Geomancia, de “geo”, terre, et “mancia”, divination. »

La définition du terme à la fin du XIX^e siècle n'a guère de rapport, dans sa pratique occidentale (on

de Paris, 15 novembre 1936 (Œuvre poétique, J. Petit [éd.], p. 753-773).

1409. Expression utilisée par P. Claudel dans son journal et qui se trouve être plus proche de la traduction exacte du nom de la dynastie Chosŏn (1493-1910), que l'on présente trop souvent, nous l'avons vu, comme le « pays du Matin calme ».

1410. P. Claudel est en poste à Prague de 1901 à 1911.

1411. P. Claudel, « Les superstitions chinoises ».

1412. « “La montagne bleue est mon cœur, l'eau verte l'amour de mon bien-aimé, / L'eau verte a beau s'écouler, la montagne bleue change-t-elle ? / Sans pouvoir oublier la montagne bleue, elle s'en va, l'eau verte, sur le flot de ses larmes.” Dans ce poème ancien, comme dans presque toutes les poésies classiques, les montagnes et les cours d'eau sont évoqués. C'est que ces deux composantes essentielles du relief de la péninsule occupent la place la plus importante dans le cadre de vie des Coréens. Dans leur langue “paysage” se dit d'ailleurs “fleuve et montagne” (*kangsan*) [江山]. » (A. Fabre, *La Grande Histoire de la Corée*, p. 358.) Sur la géomancie en Corée, en plus des références qui suivront, cf. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, Paris, Nathan-Université, coll. « Géographie d'aujourd'hui », 1993, p. 66-70. Parmi les sources occidentales plus anciennes, cf. H. B. Hulbert, « The Geomancer », *Korean Repository*, n° III, Séoul, 1896, p. 387-391 ; Eli B. Landis, « Korean Geomancie », *China Review*, 1896, p. 9 ; *id.*, « Geomancie in Korea », *Korean Repository*, n° V, 1898, p. 41-46.

1413. « N'assemble deux à deux les points de géomance / Ne fay tourner le sas, n'embrasse la science / Qui se vante de dire avecq l'eau ou le feu / Tout ce qui t'aviendra, bien qu'elle en sache peu. » (Amadis Jamyn, *Sonnets, Choses futures.*) « Puis, avec un style, fist hastivement certain nombre de pointz divers, les accoubla par géomantie, et dist... » (Rabelais, *Pantagruel*, III, 25.)

parle en fait ici d'une science arabe), avec ce qu'est le *p'ungsu*. Ce dernier n'est pas une simple divination, mais une conciliation entre l'homme et le macrocosme. Une centaine d'années après Littré, le *Petit Robert* n'est pas plus précis et reste attaché à l'étymologie du mot, qui implique la divination : « Géomancie. n. f. (1327 ; bas lat. geomantia, mot gr. ; suff. -mancie). Didact. Divination par la terre, la poussière, les cailloux ou par des points marqués au hasard et réunis pour former des figures. » Tout en reprenant cette définition, le *Robert, dictionnaire de la langue française* (9 vol.), donne à *Géomancien* des exemples qui nous rapprochent de la technique extrême-orientale¹⁴¹⁴. Le *Grand Larousse encyclopédique* (10 vol., première édition en 1962) est plus précis et donne des distinctions géographiques quant à la pratique de la géomancie. C'est l'un des premiers à citer la science chinoise : « Géomancie n. f. (gr. "gêomanteia" ; de "gê", la terre, et "manteia", la divination). Divination par la terre. / Procédé divinatoire que pratiquent les Arabes en jetant de la terre, de la poussière sur une table et en étudiant les figures ainsi formées. / Dans la Chine ancienne, recherche d'un site favorable pour l'établissement d'une ville, d'une tombe ou d'une demeure, en accord avec les lois de la nature. »

Le *Dictionnaire des symboles* de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant¹⁴¹⁵ est plus précis et note l'ambiguïté du mot :

« Le terme de "géomancie" – divination par la terre – est tout à fait impropre à désigner la véritable science cosmologique traditionnelle, dont l'actuelle étude des secrets du "vent et de l'eau" (Ch. fong-chouei ; viêt. phong-thuy) est la survivance. Héritée de l'époque néolithique, connue des Celtes, de Rome et de Byzance, cette science symbolique était primitivement utilisée en Chine comme "hing-fa", "art des formes et des situations". Il s'agissait de la détermination des influences qui permettent à l'homme de vivre en harmonie avec son cadre naturel, et en conséquence en harmonie avec le Ciel. La géomancie sert à déterminer le plan des villes et des fortifications (celles d'Hanoï, tracées par des ingénieurs français, furent modifiées selon les données géomantiques, faute de quoi elles eussent été inefficaces). Elle sert aussi à déterminer l'emplacement et l'orientation des maisons et des tombeaux, voire les règles de la tactique ou de la stratégie. Ce concert heureux d'influences, dont il s'agit de tirer bénéfique, est celui du yin et du yang, mais il s'exprime moins par les courants aquatiques et aériens que par ceux des énergies vitales qu'on décèle sous la terre à l'aide de la boussole géomantique. [...] Encore les sites ainsi déterminés doivent-ils s'harmoniser avec la disposition des astres dans le ciel, et la réussite de l'opération est-elle également en fonction de la vertu personnelle de l'opérateur. L'esthétique du paysage aménagé est à la fois la conséquence de l'harmonie cosmique et de la vertu de qui est apte à la saisir et à l'interpréter¹⁴¹⁶. »

L'un des premiers travaux importants en langue occidentale à avoir utilisé le terme « *Feng-Shoui* » est un article publié par le missionnaire Eitel, d'abord en anglais à Hong Kong en 1873, puis dans une traduction française qui inaugure les *Annales du musée Guimet* en 1880 :

« Et ce que j'ai appelé jusqu'ici, par effort de charité, la science physique des Chinois, n'est, au point de vue de la science, qu'une agglomération de grossières conjectures sur la nature, embellies par un

1414. « On voit en Chine, dans les campagnes, des sillons qui, systématiquement, ne sont pas tracés rectilignes : c'est pour que les mauvais esprits soient empêchés de les suivre, car on sait qu'ils ne peuvent aller droit ; c'est dans la même inspiration qu'est consulté le géomancien quand il s'agit de fixer l'emplacement d'une maison ou d'une usine. » (André Siegfried, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1950, conclusion, p. 215.) « Je cheminai à travers les galeries sans fin d'une même cathédrale sans nefs, dont les neufs tours surgissaient inopinément, criblées d'hirondelles sous le vol solennel des aigles. Cette architecture gouvernée avec tant de rigueur, et dont les plans avaient été fixés par les géomanciens, semblait un chaos épique. » (André Malraux, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1972, p. 281.)

1415. Première édition : Paris, Robert Laffont, 1969.

1416. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, t. II, p. 374.

jeu fantaisiste avec des figures puérides. [...] J'ai commencé par la question : Qu'est-ce que le "Feng-Shoui" ? Je puis convenablement terminer par la même question : Qu'est-ce que le "Feng-Shoui" ?... C'est simplement un tâtonnement aveugle autour d'un système de science naturelle, qui n'étant pas guidé par l'observation pratique de la nature, et reposant presque exclusivement sur la vérité supposée de traditions anciennes et dans la force du raisonnement abstrait, a laissé naturellement l'esprit des Chinois dans l'obscurité complète. Le système de "Feng-Shoui", basé comme il l'est, sur la spéculation et la superstition humaine et non sur l'étude attentive de la nature est donc destiné à tomber et à périr¹⁴¹⁷. »

Dans la plupart des cas, c'est le terme chinois qui est employé au début du siècle dans des transcriptions variant chez chaque auteur¹⁴¹⁸. Le terme « géomancie » est utilisé pour désigner cette pratique en 1872 par Joseph Edkins qui utilise aussi la même année le mot chinois¹⁴¹⁹. En France, l'expression est utilisée par Gustave Dumoutier en 1914 dans « La géomancie chez les Annamites »¹⁴²⁰. Ensuite, comme nous allons le voir, Marcel Granet l'utilise à son tour dans *La Pensée chinoise*¹⁴²¹.

Ces précisions ayant été apportées, nous utiliserons désormais le terme « géomancie » tout en sachant qu'il ne répond pas, dans notre travail, aux définitions courantes présentées dans les dictionnaires généraux. Nous lui préférons donc parfois le terme coréen *p'ungsu* qui révèle des possibilités plus vastes et surtout plus proches de la pratique. Dans l'ouvrage qu'il consacre à la Corée (*La Péninsule coréenne*), Claude Balaize propose un chapitre de quelques pages sur le *p'ungsu*. Son approche peut nous permettre de mieux comprendre la particularité coréenne (ou chinoise) de ce fait de civilisation tel que nous souhaitons le développer :

« Le terme de géomancie, ici le seul possible, traduit de manière trop restrictive celui de *p'ungsu*. Le *p'ungsu* des Coréens, l'équivalent du *fengshui* des Chinois, doit, pour être défini, être compris comme fait d'une civilisation qui doit beaucoup au chamanisme. Fait psycho-socio-religieux, le chamanisme prône le culte de la nature et des esprits, le chaman, souvent femme (*mudang*), étant alors le médium privilégié entre les forces surnaturelles et les vivants. Le *p'ungsu* peut être défini comme "l'art d'arranger les résidences des vivants et des morts, afin de coopérer et de s'harmoniser avec les courants locaux du souffle cosmique" (Encyclopoedia Sinica)¹⁴²². »

Revenons à la conférence de Paul Claudel et à la légende coréenne qu'elle met en scène :

« Le "Feng-shui" est un terme intraduisible qui est composé de deux mots, "Feng" qui signifie le vent et "shui" qui veut dire l'eau. C'est la science des directions et des courants. C'est une espèce de physiognomonie de la nature ; c'est, en quelque sorte, l'art de Gall et de Lavater appliqué à un paysage dont il interprète le sens profond et les intentions latentes. Construire une maison trop haute, couper tel bouquet d'arbres, détourner telle rivière, ce sont autant de dommages causés à l'édifice permanent de la création, autant de violences faites à ce récipient destiné à recueillir comme une coupe les influences bénéfiques du ciel et de la terre ; de ces profanations ne peuvent résulter que

1417. « *Feng-Shoui* ou principe des sciences naturelles en Chine », *Annales du musée Guimet*, n° I, 1880, p. 203-253. L'extrait provient des pages 250 à 253 (cité par Pierre Clément, Sophie Clément, Shin Yong-hak, *Architecture du paysage en Extrême-Orient*, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts, 1987).

1418. Cf. M. Yates, « Ancestral Worship and *Feng-Shui* », *Chinese Recorder and Missionary Journal*, n° I, 1868, première référence sur le sujet en langue occidentale.

1419. « Glossary of Terms Used in Chinese Geomancy », dans Justus Doolittle, *A Vocabulary and Handbook of the Chinese Language* Fuzhou, 1872, vol. II, p. 515-516 ; « Feng-shui », *Chinese Recorder*, 1872, p. 274, 291, 316.

1420. *Revue indochinoise*, n° XVII/1, 1914, p. 209-232, 301-314.

1421. Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, Paris, La Renaissance du livre, 1934.

1422. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 68.

des inondations, des épidémies, des désastres de toute nature. Au contraire le Chinois a l'impression que certains sites ne sont pas complets, ont besoin d'être pour ainsi dire réparés, achevés de main d'homme.

« [...] À propos de cette idée de réparation et de restauration des malfaçons de la nature dont je vous parlais tout à l'heure, je vous raconterai une jolie légende coréenne.

« Dès les temps les plus reculés la pauvre Corée paraît avoir connu l'état précaire et tourmenté où nous la voyons aujourd'hui, victime des agressions du dehors et de convulsions intestines. Un ancien roi du pays, affligé de ces misères, se rendit en Chine pour demander la consultation d'un expert fameux, et comme qui dirait d'un rebouteux des infirmités de la terre. Le sage vieillard se fit apporter une carte détaillée du pays [*à tous les niveaux de notre recherche nous nous retrouvons confrontés avec la cartographie*] (vous connaissez l'aspect bizarre de cette péninsule placée au nord du golfe du Petchili qui a un peu la forme d'un pied de cheval) et après l'avoir longuement considérée, il donna la consultation suivante :

« Votre pays souffre d'une malformation congénitale. Les axes en sont disjoints, les articulations en sont disloquées, l'architecture vitale en est hors de la règle et de la proportion. Il faut faire avec ce pays ce que font sur le corps humain les médecins qui pratiquent l'acupuncture. Vous savez que l'on apprend aux étudiants en médecine en même temps que l'art de distinguer les quelques centaines de pouls qui donnent le diagnostic de toutes les maladies, la position de tous les endroits du corps où l'enforcement d'une longue aiguille provoque des révulsions salutaires. Pour faire l'éducation de ces jeunes gens on se sert même d'un mannequin où les trous produits par les piqûres sont ménagés d'avance ; il y en a plus d'une centaine et l'éducation de l'homme de l'art n'est complète que lorsqu'au travers d'une feuille de papier que l'on colle sur ce mannequin il aura réussi sans reprise ni hésitation à introduire l'aiguille dans le pertuis qui l'attend. C'est un procédé du même genre que vous devez employer pour votre pays. Je vais vous marquer de mon pinceau sur cette carte tous les points dangereux et funestes. À chacun d'eux vous mettrez suivant le cas une pagode, un temple, un autel avec une statue, une inscription, un arbre sacré et votre empire pourrait ainsi mériter vraiment le nom de Royaume de la tranquillité du matin qu'il porte sur les protocoles officiels¹⁴²³. »

La légende coréenne de Paul Claudel est présente, sous une autre forme, dans le récit du colonel Charles Chaillé-Long. Il est vraisemblable que le poète a eu connaissance de ce texte :

« Histoire du bonze To-sou, professeur du roi de Kaoli : To-sou étant allé en Chine à l'époque de la dynastie des Song, avait reçu des leçons de Hataing (bonze chinois), qui comprenait très bien les trois religions (confucianisme, bouddhisme et taoïsme), l'astronomie, le calcul et les principes primordiaux. Il savait conduire l'eau des fosses sur les sommets des montagnes et placer la Grande-Ourse (constellation) dans un vase. To-Sou, ayant appris de ce professeur tous ces procédés extraordinaires, lui demanda la permission de retourner en Corée. Hataing lui répondit : "J'ai appris que dans la Corée il y a beaucoup de montagnes et de canaux qui ont désobéi à leurs maîtres (les Coréens prétendent que les montagnes et les rivières de leur pays ne sont pas dans un ordre naturel) ; il s'ensuit que ce pays a été divisé d'abord en neuf parties, et puis en trois parties [*aujourd'hui encore en deux parties*], et qu'il a possédé sans cesse des conspirateurs. La terre est donc malade ; son sang et ses nerfs sont dérangés ; voilà pourquoi les Coréens meurent tués par les maladies, la famine et les guerres : c'est très malheureux. Maintenant, je désire soigner la maladie de ces montagnes et de ces canaux, pour que la Corée devienne tranquille. Faites une carte de la Corée et apportez-la-moi." To-Sou lui offrit cette carte. En la regardant, Hataing dit : "Puisque les montagnes et les canaux sont dans ces conditions, il est certain que la Corée doit être la scène de nombreuses guerres." Il prit alors un pinceau et marqua sur la carte dix-huit cents endroits où il y avait soit des montagnes,

1423. P. Claudel, « Les superstitions chinoises », p. 1076-1078.

soit de l'eau ; après quoi il dit : “Quand on est malade, il faut chercher promptement l'endroit où on doit piquer les veines et brûler la peau : c'est ainsi qu'on peut guérir les maladies. Les maladies des montagnes et des canaux ressemblant à celles des hommes, si l'on établit des bonzeries sur les endroits que j'ai marqués, les résultats obtenus seront pareils à ceux de l'acupuncture et du feu, et les maladies de la terre seront alors guéries. De même que les personnes ignorantes qui se moquent de moi et ne veulent pas qu'on les pique et les brûle sont condamnées à une mort certaine ; de même, si l'on ne me croit pas et si l'on détruit les bonzeries, le pays sera dépeuplé certainement¹⁴²⁴.” »

Paul Claudel fait encore plusieurs fois allusion au *p'ungsu* dans le cours de son œuvre, insistant à chaque fois sur les éléments donnés lors de la conférence de 1910 :

« Il y a une vieille superstition chinoise appelée “feng-shui”, qui prétend qu'on ne détruit pas impunément l'harmonie de la nature, que si on la défigure, que si on casse la forme et le sens, les habitants de cette création abîmée seront exposés sans défense à toutes les influences maléfiques¹⁴²⁵. »

« De même il y a une vérité profonde dans le “feng-shui” chinois et dans l'influence heureuse ou délétère qu'exerce la conformité ou l'infraction aux axes et aux lois du site¹⁴²⁶. »

La notion de site est importante dans la légende coréenne présentée au cours de la conférence (rapelons que, dans *Le Roi-Lune*, Guillaume Apollinaire parlait du cortège des « sites oraux » qui « s'avançaient »). Le remède proposé par le « rebouteux des infirmités de la terre » tend en fait à corriger certains sites en les rééquilibrant, en retrouvant les axes de « l'architecture vitale ». Victor Segalen, dans une lettre à sa femme datée du 16 avril 1917, introduit lui aussi cette notion de site, précisant un certain nombre d'aspects absents de la conférence de Prague. Nous les retrouvons dans les notes postérieures du poète :

« Dans le Site courent des influx aussi furtifs que des filons précieux. Il est grossier de diviser un spectacle naturel en Ciel et Terre, en air et solide. Il y a dans l'air des espaces plus durs qu'un aérolithe. Il y a sous terre des parages mouvementés que la dureté du roc rend plus subtils, plus agiles. Voilà par où l'Art du Site dépasse l'Art de la Peinture et des Formes. Le Site est un voyage immédiat. Donc, ai-je dit, le Site ne peut se montrer. Mais le Site peut se révéler¹⁴²⁷. »

Paul Claudel le précise dans sa « légende coréenne » : ce qui incite le roi de Corée à venir consulter en Chine un géomancien¹⁴²⁸, c'est l'état précaire et tourmenté dans lequel vit son royaume. La solution donnée par l'homme de science nous indique l'importance qu'accorde le *p'ungsu* à la notion de site. Mais la maladie elle-même n'est pas uniquement géographique, ce qui nous oblige à préciser ce que le poète n'introduit qu'indirectement, en utilisant la présentation que Marcel Granet donne de la géomancie en 1934 :

« Rien de plus raisonnable, pour un malade, que d'appeler en consultation un médecin disert et un sage fort en histoire. La physiologie et l'hygiène ou la morale se confondent avec la physique – ou plutôt avec l'Histoire, c'est-à-dire avec l'art du calendrier ; l'anatomie et la psychologie ou la logique se confondent avec la cosmographie, la géographie ou la politique : et l'essentiel de la politique, c'est cet art, – dénommé par la suite géomancie (fong chouei) – grâce auquel les Chinois entendaient aménager le monde en lui appliquant leur système de classification, c'est-à-dire les

1424. C. Varat, C. Chaillé-Long, *Deux voyages en Corée*, F. Macouin (éd.), p. 285-286.

1425. P. Claudel, « Un regard sur l'âme japonaise », *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1132.

1426. *Id.*, « Samedi », *Conversations dans le Loir-et-Cher*, Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 802.

1427. Lettre de V. Segalen à sa femme, 16 avril 1917, dans Jean-Louis Bédouin, *Victor Segalen*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1963, p. 192.

1428. Rencontre d'ailleurs impossible : le roi de Corée ne se déplaçait pas en Chine, mais envoyait des ambassadeurs, parfois des membres de la famille royale.

règles de leur morphologie sociale. Géomancie et calendrier, morphologie et physiologie communes au macrocosme et aux microcosmes, voilà le savoir total et l'unique règle. Ce savoir et cette règle dictent et enseignent tous les comportements des hommes et des choses. Tout être serait rebelle et fauteur de désordre s'il contrevenait aux moindres prescriptions de l'Étiquette¹⁴²⁹. »

La conférence prononcée par le poète tout comme ce texte de Marcel Granet précisent que la notion de *p'ungsu* n'est pas seulement une compréhension du site, mais plutôt un rééquilibrage ou un maintien de l'équilibre des interactions monde/terre/homme. Au-delà de cette définition de la géomancie, ce que nous montre la conférence de 1910, c'est ce regard particulier que l'auteur commence à poser sur le paysage d'Extrême-Orient. Il tente dès son premier séjour de regarder, ou plutôt de voir. Ce qu'il écrit bien plus tard sur la Corée, en 1924, n'est pas une simple suite d'impressions de voyage, mais bien la constatation d'une réalité parallèle qu'il a appris à sentir, d'un « arrière pays » (Yves Bonnefoy) singulier dont il commence alors à deviner les règles. « Le site ne peut se montrer. Mais le Site peut se révéler », écrivait Victor Segalen. Ainsi, lorsque Paul Claudel aborde la péninsule, quatorze ans après la causerie de Prague, il ne montre pas, mais révèle cet être vivant parcouru de courants et de pulsions ; il semble alors pouvoir lire les équilibres et les harmonies des sites.

C – Une danse coréenne

En avril 1922, en poste à Tokyo, l'écrivain note dans son journal quelques brèves impressions qu'il retire d'un spectacle de *bugaku* auquel il vient d'assister. Il a été ouvert par une danse coréenne :

« “Nasari”, danse coréenne représentant soi-disant la danse de deux dragons mâle et femelle. Deux nuages au soleil couchant, représentés par les longues robes traînantes. Masques noirs, bonnets pointus. Dans leurs mains deux bâtons d'argent (l'eau sans doute ?). Ils évoluent lentement l'un autour de l'autre tantôt portant l'eau vers le ciel, tantôt l'abaissant vers la terre. Espèces d'étoiles à bords frangés comme la pluie¹⁴³⁰. »

Ces notes, dans lesquelles prédomine l'aspect purement formel de la chorégraphie (mouvements, costumes, décors, etc.), seront reprises en 1926 dans la composition de « Bougakou », l'un des fragments de *L'Oiseau noir dans le soleil levant* :

« La vieille Chine est morte, mais un faible reflet persiste encore chez les nations autour d'elle qui jadis ont reçu son coup de lune : en Annam les costumes de cérémonie des mandarins, qui sont restés ceux des Ming ; en Corée l'orchestre confucéen de cloches et de lames de jade ; au Japon cette compagnie de chanteurs et de danseurs qui maintient héréditairement à la cour impériale les traditions de l'époque des Tang. J'ai eu, deux fois seulement, hélas ! quand le Prince de Galles vint rendre visite à Sa Majesté, l'occasion de les étudier. L'orchestre est composé de flûtes et d'orgues à bouche à minces tuyaux, quelques mandores, au centre un gros tambour et aux deux extrémités de petits gongs. La musique ici n'a pas pour objet comme autre part de peindre le mouvement, de nous associer aux péripéties de l'expression sonore en contradiction avec le temps qui l'entraîne, mais de rendre sensible le continu, cette présence invisible hors de nous. Des tenues indéfinies et superposées, pareilles aux “horizons” géologiques, et l'une en s'interrompant aussitôt rend les autres apparentes. Là-dessus quelques notes pincées, un coup profond de tonne, ou qui claque, un bruit

1429. M. Granet, *La Pensée chinoise*. Nous nous référons ici à l'édition de 1988 (Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité »), p. 317-318.

1430. P. Claudel, note du 12 avril 1922, dans *Journal*, t. I : 1904-1932, textes établis par François Varillon et J. Petit, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 546. Reprise dans les « Notes » à « Bougakou », *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérissis (éd.), p. 1550-1551.

de métal, viennent porter témoignage à ces étendues qui fuient.

« Le premier drame auquel nous assistons est une danse coréenne, la bataille du Dragon mâle et de la femelle. Moins des personnes qu'une exhalation de tissus, l'un rouge, l'autre blanc, coiffés de masques d'Éléments et de Fureurs, ils tiennent entre leurs doigts de courtes verges d'argent qui sont le niveau, la ligne d'eau qui brille. Tous les jeux de la vapeur lentement qui s'élève, se développe, se ramasse ou s'effiloche ou s'abaisse et vient comme une hydre lécher le sol, l'irrésolution entre la terre et le ciel de ces êtres immenses qui ne peuvent se détacher de l'une et de l'autre, vers l'une attirés par le poids et vers l'autre par la lumière, le multiforme équilibre entre l'esprit et l'eau, le dialogue de la condensation et de la fumée, cette eau qui monte au ciel et qui en redescend¹⁴³¹. »

Malgré une très nette différence de style entre ces deux textes, nous retrouvons les mêmes thèmes essentiels, plus précisément développés dans le second récit : la terre, le ciel et l'eau. Nous retrouvons aussi le côté primitif de cette danse des dragons. Cette dernière présence doit être soulignée, car dans le *p'ungsu* les dragons sont les symboles vivants des veines souterraines d'énergie. Ils sont l'énergie même de la terre, comme nous le voyons dans *Le Livre du mingtang*, traité coréen de géomancie¹⁴³² :

« Les dragons sont de mille formes et ont dix mille aspects, grands ou petits, debout ou accroupis, se rebiffant ou dociles, cachés ou exubérants. Ils sont en métamorphose à l'infini, s'immergent, surgissent, s'envolent et bondissent¹⁴³³. »

On retrouve ici les dragons combattants de la danse *bugaku*. On note également une analogie avec l'idée que Victor Segalen donne du site, lorsqu'il parle des espaces durs de l'air et des parages mouvementés de la terre.

Nous remarquons entre les deux versions du texte de Paul Claudel, celle du journal de 1922 et celle, définitive, de « Bougakou » en 1926, une très nette différence dans la description et la mise en scène des éléments. L'écrivain ne voit en 1922 dans la danse coréenne des dragons qu'une chorégraphie construite entre le ciel et la terre, une sorte de danse de la pluie. En 1926, il parle de « masques d'Éléments et de Fureurs », de la vapeur qui « s'élève, se développe, se ramasse, s'effiloche ou s'abaisse », comme les dragons du *Livre du mingtang*. Il parle aussi de « l'irrésolution entre la terre et le ciel », du « multiforme équilibre entre l'esprit et l'eau » (là encore nous retrouvons Victor Segalen). Il parle encore de la musique, laquelle rend sensible « des tenues indéfinies et superposées, pareilles aux "horizons" géologiques ». Que de mouvement, d'énergie et de matière, dans la seconde version d'une note anodine !

Cette différence – autant sur le plan de la perception de la danse que sur celui de la musique –, nous pensons pouvoir l'expliquer par le fait qu'entre les dates de composition de ces deux textes, le poète a passé quelques jours en Corée. Trois jours et quelques lignes seulement dans son journal.

D – Trois jours en Corée

Arrivé le 27 mai 1924 à Pusan, Paul Claudel traverse la Corée en train et entre dans Séoul le 28. Ambassadeur de France au Japon, il la représente aussi sur la péninsule, qui n'est plus alors qu'une province

1431. « Bougakou », *L'Oiseau noir dans le soleil levant*, Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 1178-1179.

1432. So Sön-kye, So Sön-sul, *Le Livre du mingtang*, traduit en coréen (original en caractères chinois) par Han Söng-kye, Séoul, éditions Myongmunmtang, s.d. (environ 1970). Cité par P. Clément, S. Clément, Shin Yong-hak, *Architecture du paysage en Extrême-Orient*, n. 11.

1433. *Ibid.*, p. 49.

japonaise :

« Air délicieusement frais et léger de la Corée, le pays du matin frais. Le temple des anciens souverains à moitié démolé et envahi par d'énormes constructions modernes. Le petit étang près duquel la reine de Corée fut assassinée en 1898. Je me souviens. On dit que l'Évêque Mgr Mutel avait converti la femme-même de l'ancien Prince Régent persécuteur et lui avait administré subrepticement les derniers sacrements. Au musée statue saisissante et mystérieuse de Maitreya, le Bouddha de l'Ouest, le Messie Bouddhique¹⁴³⁴. »

L'anecdote concernant l'épouse du régent a été rapportée par M^{gr} Gustave Mutel lui-même à Eugène Brioux, lequel l'a citée dans *Au Japon par Java, la Chine, la Corée. Nouvelles notes d'un touriste*¹⁴³⁵. Paul Claudel a sans doute tiré ses « souvenirs » de ce texte qui est l'un des plus précis sur le sujet :

« J'ai eu l'honneur et la bonne fortune de rencontrer un de nos compatriotes dont l'action n'a pu être atteinte par les nouveaux venus [*les Japonais – le récit est publié en 1917*], c'est Mgr Mutel, l'évêque de Corée, qui vit dans ce pays depuis plus de trente-cinq ans. Grand, resté jeune et vigoureux malgré son âge, l'œil clair, la parole ardente et généreuse, Mgr Mutel est, au physique, le type même du missionnaire [*nous avons vu la description qu'en donne Georges Ducrocq, qui le présente comme un solide évêque du Moyen Âge*]. Il est de ceux que le danger attire, et à qui les entreprises les plus folles ne font pas peur. Il est arrivé à baptiser la reine, mère du Roi. J'eus quelque peine à obtenir de lui le récit de ce saint exploit, mais tout de même, pendant un long trajet en chemin de fer, je pus forcer sa modestie. [...] “Sans que le régent s'en fût jamais douté, la foi catholique était entrée dans sa maison. L'occasion vint peut-être de ceci : la nourrice de l'enfant princier que l'adoption devait faire monter sur le trône en 1864, se trouva être une fervente chrétienne. Quand, seule avec l'enfant, elle récitait son chapelet, le futur petit roi aimait beaucoup à le lui prendre des mains pour s'amuser.

« Quoi qu'il en soit, en 1866, quelques semaines avant son martyre, Mgr Berneux était prié par la femme du régent, mère du Roi, de célébrer des messes pour la postérité du royaume. Vers cette époque, c'est-à-dire au moment même où son mari faisait tomber nos têtes et celles de milliers de chrétiens, déjà elle étudiait en cachette son catéchisme, se préparant au baptême.

« Au printemps de 1896, elle me renouvela son désir d'être baptisée. Heure et lieu furent pris de concert. C'était le 11 octobre 1896. Le lieu choisi comme le plus propice à la pieuse contrebande, fut la très modeste maison d'une de ses servantes chrétiennes, en dehors de son Palais, mais à proximité [...].

« Quand je versai l'eau baptismale sur le front de la princesse Marie, je vis – ce dont j'ai été mille fois témoin d'ailleurs – son visage s'épanouir en un sentiment de paix et de joie inexprimables. Je lui administrai ensuite la confirmation, et ce fut la servante chrétienne qui fut sa marraine. [...]

« Un an plus tard, exactement le 5 septembre 1897, la princesse Marie me fit demander d'aller la voir pour entendre sa confession, et lui porter si possible la communion. Cette fois, il fut décidé que j'irais la trouver dans son Palais. Je partis en chaise vers les neuf heures du soir, portant le Saint-Sacrement caché sur ma poitrine. On me fit entrer par une porte latérale et descendre d'abord dans la chambre de service de la servante chrétienne. La chaise sortie, on me fit ensuite traverser plusieurs cours pour accéder à des appartements d'une des filles du Palais qui était dans le secret. [...]

« Vers onze heures et demie, j'entends du bruit dans la pièce voisine. C'était la mère du Roi qui, profitant du moment où tout son entourage est endormi, s'était fait porter sur le dos d'une esclave jusque dans les appartements où je l'attendais.

1434. P. Claudel, *Journal*, t. I : 1904-1932, p. 631.

1435. E. Brioux, *Au Japon par Java, la Chine, la Corée*, p. 133-139.

« Après les salutations et quelques mots de conversation, la princesse demande à se confesser. Je l'entends et, cela fait, une des deux païennes lui lit à haute voix et avec une expression que je n'oublierai jamais les actes – très émouvants d'ailleurs – d'avant la communion. Passé minuit, je revêts le rochet et l'étole et apporte le Saint-Sacrement. Je vois encore, en face de la princesse Marie agenouillée pour communier, les deux filles du Palais, païennes ayant au milieu d'elles la servante chrétienne, et toutes trois prosternées et comme en extase. Telle fut la première communion, à quatre-vingts ans, de la princesse Marie, aux premières minutes du 6 septembre 1897 ! Ce devait être sa dernière communion. » »

Le 29, il reprend le train pour Pusan, puis regagne le Japon en bateau dans le courant de la nuit. Le 30, il est dans le train qui longe la mer intérieure et se rappelle le bref séjour coréen qu'il vient d'effectuer. La vue du paysage japonais lui permet une comparaison rapide avec la terre coréenne qu'il vient juste de quitter :

« Toute la terre semble à demi liquéfiée dans la lumière, dans les délices et dans l'azur. Il n'en reste plus que des motifs parsemés qui résistent encore à l'extase. Les longues vallées que nous remontons. Le Japon est un jardin enchanté mais refermé sur lui-même. En Corée, j'ai retrouvé les grands courants de la terre, l'or massif, les montagnes d'une substance définitive. Les grands Coréens mélancoliques comme des hérons¹⁴³⁶. » »

Nous pouvons constater ici que le poète se représente l'espace coréen comme le lieu où se jouent des échanges subtils entre les multiples nœuds d'énergie du sol, entre l'espace et le temps, plutôt que sous la forme d'un simple paysage « de délice et d'azur »¹⁴³⁷. Nous l'avons souligné, Paul Claudel connaît le *p'ung-su* de manière théorique. Il le connaît également par ses quinze années de terre chinoise. Dès 1898, douze ans avant sa conférence de Prague, l'auteur donne, dans « Ça et là » (*Connaissance de l'Est*) ses impressions sur l'aménagement de l'espace et du paysage tel que le pratique selon lui « l'Oriental ». Il compare ainsi deux regards différents, deux conceptions particulières. Il montre aussi de quel côté il se place, quel point de vue il adopte :

« Le Français ou l'Anglais horrible, crûment, n'importe où, sans pitié pour la terre qu'il "défigure", soucieux seulement d'étendre, à défaut de ses mains cupides, son regard au plus loin, construit sa baraque avec barbarie. Il exploite le point de vue comme une chute d'eau. L'Oriental, lui, sait fuir les vastes paysages dont les aspects multiples et les lignes divergentes ne se prêtent pas à ce pacte exquis entre l'œil et le spectacle qui seul rend nécessaire le séjour. Sa demeure ne s'ouvre pas sur tous les vents ; au recoin de quelque paisible vallée, son souci est de concerter une retraite parfaite et que son regard soit si indispensable à l'harmonie du tableau qu'il envisage, qu'elle forclose la possibilité de s'en disjoindre. Ses yeux lui fournissent tout l'élément de son bien-être, et il remplace l'ameublement par sa fenêtre qu'il ouvre¹⁴³⁸. » »

Cette connaissance que Paul Claudel tire de ses premières expériences asiatiques lui permet un regard autre sur la terre coréenne, un point de vue centré sur un élément essentiel : les forces telluriques.

1436. P. Claudel, *op. cit.*, p. 631-632.

1437. J. Pezeu-Massabuau, *La Corée*, p. 9 : « Plus encore que le Japon, la Corée apparaît ainsi comme un pays essentiellement montagneux. Aucune grande plaine n'y déroule sur des dizaines de kilomètres des horizons d'une platitude parfaite comme aux environs de Tokyo ou de Nagoya. L'œil s'y heurte toujours à quelque escarpement dont la silhouette plus sombre s'enlève sur les teintes ocre du remblaiement alluvial. » Plus loin (p. 18), l'auteur précise en parlant des particularités du paysage coréen : « Cette vigoureuse appartenance à une famille bien déterminée de paysages naturels s'accompagne ici d'une diversité régionale bien supérieure à celle du Japon ou du Vietnam, pour n'évoquer que des pays de superficie comparable. »

1438. P. Claudel, « Ça et là », poème composé en juin 1898. Une partie est publiée sous le titre « Bouddha » dans *Mercur de France* en juin 1899. Édité en 1967 dans *Connaissance de l'Est*, Œuvre poétique, J. Petit (éd.), p. 87-88.

Ces grands souffles de la terre, faits « d'or massif » (Victor Segalen parle des « influx aussi furtifs que les filons précieux »), laissent deviner la science que l'auteur a du *p'ungsu*. Nombreux sont les voyageurs qui viennent en Corée au début du siècle. Ils décrivent la montagne, continuant de donner du pays l'image d'une terre violente et sauvage, tournée sur elle-même, au sein de ses barrières orographiques. Chez eux pourtant, nous ne retrouvons pas la vision que nous laisse le poète. Avec lui, nous sommes confrontés à une énergie vive qu'il dit avoir retrouvée, aux élans souterrains qui viennent depuis les hauts plateaux tibétains, à travers la Chine jusqu'au mont Paektu, puis courent dans les veines des montagnes secondaires de la péninsule, jusqu'aux moindres collines, aux villages, aux demeures et aux tombeaux.

Paul Claudel continue donc sa note de voyage en constatant que la Corée n'a rien du Japon, paysage isolé et refermé sur lui-même. La péninsule, terre « d'une substance définitive », participe aux grands mouvements du continent asiatique, depuis toujours, depuis la matière primitive et primordiale des débuts jusqu'à l'éternité dont il parle en 1928.

Mais la référence à la Corée ne se termine pas sur cette considération de l'énergie du paysage. Alors qu'il est dans le train qui le conduit le long de la mer intérieure vers la capitale japonaise, il se souvient aussi d'une invitation chez le gouverneur général Saitō¹⁴³⁹ qui dirige alors la province de Corée. Dans sa résidence de Séoul, il a pu assister à un concert de musique coréenne ancienne, autrefois destinée à la cour. Le souvenir qu'il en garde est lié aux courants d'énergie qui animent la terre :

« Chez le Gouv Gal Amiral Baron Saito, l'orchestre préhistorique, les musiciens tout rouges, avec le chef unique en vert, le jeu de cloches, le jeu de morceaux de jade datant de 4000 d'où le marteau tire des notes étonnamment claires¹⁴⁴⁰. Grandes flûtes, harpes, koto à archets¹⁴⁴¹. Toujours des collections de bruits formant courants, une sorte de train où l'on ménage des accidents et des chutes. Des séries en marches sans rapports entre elles autres que le seuil commun qu'elles franchissent, chacune à sa manière¹⁴⁴². »

Henri Michaux, dans *Un barbare en Asie*, situe l'un de ses paragraphes du chapitre « Un barbare au Japon » à Séoul, où il assiste sans doute lui aussi à un concert (1933). La comparaison est révélatrice :

« La civilisation occidentale a, c'est entendu, tous les défauts. Mais elle a un magnétisme qui emporte toutes les autres. Il y a dans le monde une poussée générale vers une joie sans profondeur, vers l'agitation. L'ancienne musique japonaise ressemble aux gémissements du vent, la nouvelle est bien entraînante déjà ; l'ancienne musique chinoise est une pure merveille, douce au cœur et lente, la nouvelle roule comme les autres ; l'ancienne musique coréenne est tragique et terrible, et pourtant elle était chantée par des filles de joie, mais maintenant "allons donc, dansons gaiement"

1439. À propos de Saitō Makoto, voir A. C. Nahm, *Korea, Tradition & Transformation*, p. 228 : « *The Japanese government also declared that it would no longer appoint only army generals as governors-general, that it would respect native culture and customs, spread education and develop industry, and employ more talented Koreans in the government. In order to implement the new principle and to bring about harmony between Japan and Korea, Premier Hara Kei appointed a retired admiral Saitō Makoto, to the position of governor-general. Upon his arrival in Korea in September, Saitō announced that henceforth Korea would be administered under a more enlightened policy and he inaugurated what came to be known as the "civilized rule" of the Japanese in Korea.* » On comprend que la visite de P. Claudel en Corée a lieu à un moment où la situation a un peu changé. On saisit ainsi mieux, d'un point de vue culturel, le recours du gouverneur à la musique coréenne lorsqu'il accueille ses invités.

1440. Il s'agit du *p'yōnjong*.

1441. Comme il s'agit d'un orchestre de musique coréenne de cour, c'est plus certainement l'*ajaeng* que le *koto*, ce dernier ne se jouant pas avec un archet. Les Coréens utilisent aussi, dans la catégorie des instruments à cordes horizontaux, le *kayakūm* et le *komungo* (le premier se joue avec les doigts et le second avec un stilet de bois qui sert à pincer les cordes).

1442. P. Claudel, *Journal*, t. I : 1904-1932, p. 632.

(leur musique actuelle est un damné galop et montre d'une autre façon ce singulier emportement qui caractérise, entre toutes les races jaunes, le Coréen) ; l'homme n'est plus la proie du monde, mais le monde sa proie, l'homme sort d'un long enlèvement. Il avait donc bien le "cafard" autrefois. Le refoulement lui était donc bien dur ! Même à lui, l'Asiatique¹⁴⁴³. »

Peu de place consacrée à l'homme dans le journal de Paul Claudel. Même la musique est plus présente que ne le sont les musiciens, comme dans le spectacle de danse vu au Japon, dans lequel les danseurs sont absents au profit de la chorégraphie. Les Coréens « mélancoliques comme des hérons » semblent ainsi dépassés par l'espace fort et mouvant que représente chez le poète la montagne, que figurent aussi la musique et les danses. Les êtres le touchent donc bien moins que les collines ou certains arts de la scène, lesquels attirent l'attention du voyageur et sont animés par lui d'une vie propre dans laquelle l'homme est peu de chose. Cette absence de mouvement humain que l'on note déjà dans « Çà et là » de *Connaissance de l'Est*, cette passivité de l'énergie humaine, nous la retrouvons également dans sa « Conversation » de 1928 que nous allons examiner.

Mais après la note de 1924, comment ne pas voir la danse coréenne autrement ? Paul Claudel va en Corée, le spectacle *bugaku* qu'il reprend en 1926 n'est plus pour lui une simple offrande à la pluie, mais une danse des éléments où « cette eau qui monte au ciel et qui en redescend » vient épouser l'or massif des artères souterraines et les bruits formant des courants ponctués de chutes et d'accidents. En 1910, la Corée n'est qu'une anecdote pour illustrer le principe du *p'ungsu*. En 1922, la danse coréenne du spectacle *bugaku* n'est ressentie que dans sa mise en scène exotique. En 1924, le *p'ungsu* n'est plus théorique, l'auteur découvre dans la péninsule la terre et la musique coréennes. En 1926, la danse des dragons revue et corrigée, se charge d'une énergie nouvelle, de cette force vive des éléments du sol coréen et des notes de « l'orchestre préhistorique », de la « fureur » des substances.

E – Le yin et le yang, de la terre au drapeau

1928, la journée de « Samedi » des *Conversations dans le Loir-et-Cher*:

« Entre Honolulu et San Francisco, le pont d'un bateau japonais qui revient de l'Extrême-Orient.

« Saint-Maurice, aviateur. Grégoire, marchand de curios.

« Ils causent, profitant de la belle soirée et de la solitude, c'est l'heure du dîner.

[...]

« Saint-Maurice. — Vous qui avez habité si longtemps à l'intérieur de ce tour de compas qui va de la pointe de l'Inde à celle du Kamtchatka, vous croyez qu'il y a une idée commune à tous ces peuples de l'Asie ?

« Grégoire. — Je le crois.

« Saint-Maurice. — Quelle est-elle ?

« Grégoire. — L'attention à la racine.

[...]

« Grégoire. — Nous revenons à cette idée qu'en Asie, je veux dire dans toutes ces régions qui s'étendent comme autant de tapis autour de l'autel central de la terre, tout est calculé pour empêcher l'humanité de bouger de place. Rien que la forme de ces contrées, le triangle dans l'Inde la pointe en bas comme celui du ventre, le cercle en Chine comme un abdomen, ou ces îles recourbées qui se regardent elles-mêmes comme au Japon, suggèrent l'idée d'une prison mystique. À l'intérieur de cette géométrie symbolique tout a été calculé pour obliger l'être humain à la fixité : prenez par

1443. H. Michaux, *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 207-208. Sur ce sujet, cf. *Encyclopédie de musique et dictionnaire du Conservatoire*, Paris, 1913, p. 211-239, s.v. « La musique coréenne ».

exemple le régime des castes, le culte des ancêtres, l'ascétisme bouddhiste et yogha, l'interdiction de la mer, l'incarcération de tout un peuple comme cela est arrivé au Japon pendant deux siècles autour de son Fouji-yama, le titre de Nation-ermite que s'est décerné la Corée [...]. Il fallait dans l'humanité quelque chose qui assure la continuité. C'est de quoi est chargée l'Asie qui par d'énormes racines ne cesse d'être attachée à l'origine même de la race et qui lève les yeux vers l'éternité¹⁴⁴⁴. »

La Corée n'est certes pas au centre de cet entretien, mais la mention du légendaire « royaume ermite » nous invite à le mettre en relation avec ce que nous savons déjà. La Corée est la dernière à s'ouvrir à l'Occident. D'après Grégoire, la nature même du continent asiatique vient déterminer le caractère des peuples qui y vivent. On retrouve là de bien vieilles idées, déjà présentes chez Voltaire. Ainsi, la force du sol et la « géométrie symbolique » obligent l'homme à la fixité, à la continuité, au non-agir en quelque sorte. Nous retrouvons bien dans cette immobilité le thème de 1924. Il laissait passer devant nous des Coréens à la fois « oiseaux » et « mélancoliques ». Nous retrouvons aussi le rythme donné par la plupart des références du début du siècle, lesquelles insistent sur l'atmosphère lente et calme de la rue coréenne.

L'immobilité est en fait au cœur des réseaux occidentaux de représentation de l'Asie dans son intégralité, même si pour l'époque qui nous intéresse le Japon fait figure de moderniste et de « dynamiseur ». Roland Mousnier, dans *l'Histoire générale des civilisations*, évoque, dans les années 1950, cette immobilité par l'intermédiaire de Chardin, dans des phrases qui s'appliquent parfaitement à la Corée, à ses traditions artisanales, ses modes et ses arts décoratifs :

« Il n'en est pas de l'Asie comme de notre Europe, où l'on change plus ou moins ce qu'on appelle les modes, soit pour les habits, soit pour les bâtiments, soit pour tout autre chose. En Orient, il n'en est pas ainsi. L'on y est constant jusqu'en tout et partout ; les habits y sont coupés et façonnés encore aujourd'hui comme ils étaient il y a plusieurs siècles : ce qui fait croire qu'en cette partie du monde, les formes extérieures des choses, les mœurs, les habitudes, la manière même de parler étaient à peu près les mêmes il y a deux mille ans qu'elles paraissent encore aujourd'hui¹⁴⁴⁵. »

Il continue avec des remarques qui lui sont propres, où l'on reconnaît les nonchalants Coréens de Georges Ducrocq :

« L'Europe n'a pas conquis l'Asie. Elle ne l'a pas davantage convertie ni au genre de vie européen, ni aux religions européennes. L'Européen est mouvement perpétuel. Son idéal est la lutte, l'action, l'expansion, le progrès ou le changement, l'insatiable curiosité du nouveau, l'impatience et l'insubordination devant les obstacles, qu'ils viennent des choses ou de la volonté des hommes. L'Asiatique est rêve perpétuel, mépris de l'effort, culte des lois établies et des idées transmises, méfiance du nouveau, respect de toutes les forces extérieures humaines et naturelles, résignation. Les Européens furent pris par les Asiatiques pour des fous. Le mouvement devait être réduit à l'indispensable¹⁴⁴⁶. »

Il termine par une conclusion que l'on comprendra mieux en rappelant qu'elle a été rédigée en 1953, au moment où la France se débat dans des difficultés complexes en Indochine :

« Ainsi, l'Asie resta étrangère à l'Europe, fermée à l'Europe, refusant de toutes ses forces ce que l'Europe voulait lui offrir comme le souverain bien. L'Asie rejetait de tout son être l'idéal de l'Europe

1444. Le manuscrit est daté du 15 mars 1928. Le texte est publié dans *Vigile*, 1^{er} cahier, 1931, Œuvres en prose, J. Petit, C. Galpérisse (éd.), p. 776-819.

1445. R. Mousnier, E. Labrousse, M. Bouloiseau, *Histoire générale des civilisations*, t. V : *Le XVIII^e siècle*. L'époque des « Lumières » (1715-1815), p. 625.

1446. *Ibid.*, p. 630-631.

et le bonheur européen¹⁴⁴⁷. »

Mais revenons aux montagnes dont parle Paul Claudel, qui sont aussi celles de Georges Ducrocq, avec leurs vallées qui « ont jalousement protégé les vieilles mœurs et les naïves coutumes ». La seconde idée de cette conversation, l'idée maîtresse, celle des racines, vient de nouveau évoquer la notion de *p'ungsu* et de courants souterrains, tout en rappelant le thème de « l'irrésolution entre la terre et le ciel », celui aussi de ces deux dragons « vers l'une attirés par le poids et vers l'autre par la lumière ». Ainsi, cette Asie qui, « par d'énormes racines ne cesse d'être attachée à l'origine même de la race », est aussi d'un autre côté celle qui « lève les yeux vers l'éternité ».

Ici, il nous semble utile de revenir à la conférence de Prague, en 1910, sur les superstitions chinoises. Au cours de cette intervention, Paul Claudel mentionne les notions de yin et de yang (陰-陽) en prenant comme exemple le drapeau coréen :

« Le “yang” et le “yin” entourés des trigrammes magiques formaient même autrefois le blason national du royaume de Corée¹⁴⁴⁸. »

« Ce cercle formé de l'accolement tête-bêche de deux espèces de têtards, l'un blanc, l'autre noir, représente la conjonction des deux principes opposés dont les éternelles transformations constituent l'évolution universelle. Vous voyez que les Chinois, bien avant Hegel, avaient eu l'idée de l'identité des contradictoires. Le “yang” représente le blanc, le “yin” le noir, le premier le plein, l'autre le vide, l'un le chaud, l'autre le froid, l'un la terre, l'autre le ciel, l'un le relief, l'autre le creux, l'un le mâle, l'autre la femelle, etc. Ces termes sont tellement passés dans le langage usuel, que si vous allez chez un ciseleur par exemple, l'ouvrier vous demandera si vous voulez les caractères gravés “yang” ou “yin”, en relief ou en creux. Le cercle formé de ces deux figures constitue pour ainsi dire par ses transformations le moteur central, il en est l'engin rotatif, l'âme circulaire, la turbine perpétuelle roulant sans frottements et sans déchet. Au moment où le “yang” est à son apogée (partie renflée) l'autre se substitue à lui insensiblement (partie effilée). Chacune porte en soi le germe de l'autre, ainsi qu'il est figuré par l'œil de couleur contraire dans la partie renflée¹⁴⁴⁹. »

Nous retrouvons ici encore l'idée chère à Victor Segalen, parlant des espaces solides que l'air parfois transporte, des mouvements liquides jouant au plus profond de la terre, « chacun portant en soi le germe de l'autre », écrit Paul Claudel. Mais nous redécouvrons également dans cette définition et ce dessin du yin et du yang l'Asie elle-même, la Corée, laquelle plonge ses racines dans l'origine de la race et lève son regard vers le monde aérien de l'éternité. L'élan est toujours renouvelé, laissant l'homme trouver le centre du grand mouvement, de « l'âme circulaire » et de « la turbine perpétuelle ». La géomancie, c'est aussi cela : implanter son action dans un lieu approprié « sans frottements et sans déchet », imposer l'homme dans le mouvement perpétuel de l'univers sans qu'il en perturbe le fonctionnement. Si l'être humain semble immobile dans ce grand concert des éléments, c'est qu'il a su trouver sa place ; qu'en lui aussi, comme le

1447. *Ibid.*, p. 635.

1448. Cet « autrefois » correspond à la période qui précède la colonisation japonaise d'abord (1910, la même année que la conférence), mais aussi le protectorat (1905). Ce drapeau est celui que nous connaissons de nos jours. Le plus vieil exemplaire encore existant de ce que les Coréens appellent le *T'aegûkki* est actuellement conservé aux USA par le musée de la Smithsonian Institution. Il a été recueilli en 1884 par l'un de ses membres, alors en poste à Séoul. Ce motif se retrouve également sur la porte de l'Indépendance, achevée le 20 novembre 1897. Le drapeau est composé d'un fond blanc qui signifie la terre, la nation, ainsi que d'un cercle central qui symbolise le peuple. Il est partagé en deux motifs imbriqués en forme de virgule, l'un rouge signifiant le yang (le masculin, la lumière, le sec, l'actif), l'autre bleu signifiant le yin (le féminin, l'ombre, l'humide, le passif) ; à chacun des quatre coins est reproduit un trigramme (le ciel, la terre, le feu et l'eau), l'ensemble symbolisant les vertus d'un bon gouvernement : l'harmonie et la pondération.

1449. P. Claudel, « Les superstitions chinoises », p. 1081-1082.

montre l'exemple comparant l'acupuncture au *p'ungsu*, courent des influx et des nerfs qu'il doit savoir équilibrer. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, tout pour l'homme est une question d'équilibre et d'adaptation au mouvement plus général.

Partis du *p'ungsu* et ayant suivi le parcours coréen de Paul Claudel, nous voici entraînés vers des réflexions plus larges, que les dragons aux masques noirs symbolisaient dans leur combat entre les racines et le ciel, le passé et l'« à venir ». Car ne sommes-nous pas là devant cette incompréhension éternelle de l'Occident face à un Orient tourné à la fois vers sa tradition et vers son devenir, mariant l'un à l'autre ? devant la complémentarité de ce qui pour nous est contraire ? L'homme asiatique est pour le poète « immobilisé », contemplatif au centre d'un grand mouvement. La terre asiatique, la terre coréenne, peuplée de dragons porteurs d'énergie, se charge de régler pour l'homme les grands élans du monde, lui permettant de conserver un équilibre entre les divers éléments du présent.

Ainsi, la position qu'occupe la Corée dans l'œuvre de Paul Claudel ne nous semble plus si infime. Même si le nombre de pages reste limité, même si les textes sont mineurs par rapport aux grands classiques claudéliens, l'évolution et l'enchaînement de ces courtes références nous montrent comment l'auteur, à travers le « pays du matin frais », parvient à comprendre mieux les rapports étroits qui existent en Extrême-Orient entre l'homme et la terre, entre le macrocosme et les microcosmes.

Ce qu'il saisit, ce n'est ni le paysage ni la nature – deux conceptions très occidentales –, mais des notions plus complexes, comme celles de « veines », de « courants » et d'« élans » qui parcourent les sites et les relient à d'autres sites générateurs. Il prouve aussi que son expérience de poète n'est pas une simple opération du regard ni un exercice de style. Il ne regarde pas, ne montre pas, il voit et révèle, il sent à travers les sites, la musique et la danse, que la pratique de la terre et de la montagne comme expression spirituelle de son essence est en Corée bien plus qu'une croyance, autre chose qu'une superstition (qu'en bon catholique il considère en 1910 d'un œil quelque peu ironique), un art qui trouve sa beauté dans l'équilibre et les relations étroites qui se tissent entre l'objet (le site) et celui qui sait jouir de la force immense et claire qui s'en dégage. Plus qu'une poésie du paysage, c'est une poétique de l'espace que formule l'écrivain. Il tente ainsi indirectement de justifier la vieille tradition de fermeture du royaume.

L'air peut être dur et la terre mouvementée. Paul Claudel nous parle, sans en avoir connaissance, de ce que voit Victor Segalen : la terre, accordée aux grands élans du monde et du temps, est une jouissance pure pour qui sait l'aborder, pour qui s'en laisse pénétrer :

« Il faudrait retrouver ou recréer la science des Sites ; le savoir d'en découvrir, et le pouvoir d'en jouir pleinement. *Peintures* a donné l'évocation de la seule surface, parfois pénétrée. Il me faudrait maintenant acquérir la possession du plus grand paysage avec ses roches, ses lointains, son ciel et son cœur souterrain. Pour cela, il n'est pas nécessaire, il n'est pas possible de parler à beaucoup, mais à peu – Il ne faut point trop divulguer ni partager un paysage¹⁴⁵⁰. »

De la Corée, Paul Claudel a donc retenu la terre plutôt que les hommes. De ceux-ci, il faut dire qu'il se méfiait. Ses fonctions d'ambassadeur de France au Japon ne le mettaient pas en effet dans la meilleure position. Une note du journal nous le laisse deviner, à la date du 27 janvier 1925 : « Arrivée à Shanghai. Je reste à bord par crainte des assassins coréens¹⁴⁵¹. »

1450. V. Segalen, lettre à sa femme du 16 avril 1917, dans J.-L. Bédouin, *Victor Segalen* p. 192.

1451. P. Claudel, *Journal*, t. I : 1904-1932, p. 657.

3 – Une Corée « poétisée »

Guillaume Apollinaire et Paul Claudel s'inscrivent de manière particulière dans le jeu des représentations coréennes. Ils témoignent en effet, et de façons différentes, d'un regard littéraire porté sur la Corée au début du siècle. Alors que chez le premier, elle représente un matériel poétique évident qui fait appel au jeu des correspondances, en grande partie influencées par des images déjà en place, elle correspond chez le second à une expérience et une réflexion plus large, inscrites dans la tentative de compréhension d'une certaine identité asiatique, au sein de laquelle la Corée occupe une place centrale. Si Guillaume Apollinaire se sert des motifs coréens pour construire une expérience d'écriture par collage que nous pourrions qualifier de « cubiste », Paul Claudel les utilise pour construire une représentation plus générale de l'Asie, laquelle doit lui permettre une réflexion spirituelle et chrétienne sur les différences de cultures entre les deux continents.

Sans les associer à ces deux autres expériences littéraires de fictionnalisation que sont les récits de voyage de Pierre Loti et de Georges Ducrocq, nous pouvons tout de même parler à leur sujet d'un évident regard littéraire. En effet, par rapport à la fictionnalisation située au cœur de l'expérience coréenne des deux voyageurs de 1901, Guillaume Apollinaire et Paul Claudel utilisent les images coréennes (calme, érémitisme, silence, force des montagnes, etc.) dans l'optique de ce que nous pourrions appeler une « poétisation » (également présente chez Georges Ducrocq). Cette poétisation utilise les représentations coréennes comme un matériau. Le pays n'est pas considéré en lui-même ni pour lui-même. Les images sont traitées pour servir d'autres objectifs, ceux d'une écriture poétique qui se constitue ailleurs et utilise la Corée comme élément de formation d'un « arrière-pays » littéraire. La péninsule est utilisée ici comme une manière de symbole : symbole du lointain le plus extrême dans l'espace (comme chez Voltaire) et dans le temps. Guillaume Apollinaire (dans un texte réellement littéraire) et Paul Claudel (dans des notes et des conférences) ne veulent pas « parler » de la Corée, ils prennent en Corée des éléments qui leur permettent à tous deux de pousser plus loin une exploration personnelle du monde sensible. Dans ce contexte, la péninsule devient un espace/motif profondément poétique (ce que dénotent déjà les deux noms qui lui sont donnés à la fin du siècle dernier et qui ont certainement joué dans les choix de Guillaume Apollinaire). Ce dernier rejoint alors cette autre Corée que mettent en place au même moment en France certains journalistes ou encore des auteurs comme Sō Yōng-hae, lesquels vont imposer une image de la péninsule comme une « terre de légende ». Nous sommes donc, à partir des années 1920 et dans un contexte spécifiquement français, en présence de ce que nous pourrions appeler une Corée « virtuelle ». Un pays qui n'existe plus politiquement et qui survit à peine culturellement, mais qu'évoquent (parallèlement à des campagnes politiques orchestrées par les associations basées à l'étranger) quelques rares écrits, voulant souligner le caractère ancien d'une civilisation extrême-orientale (ni chinoise ni japonaise) que les contes et légendes peuvent toujours restituer. Les deux poètes français s'inscrivent donc, selon nous, dans ce processus de représentation. S'ils contribuent à perpétuer (l'un par un conte écrit, l'autre en partie par le récit fait d'une légende coréenne ou l'observation de récits coréens dansés) les images du « royaume ermite » et du « pays du Matin calme », c'est à un niveau purement poétique, dans un esprit littéraire qui de plus en plus s'éloigne des réalités auxquelles le pays se trouve confronté.

La fin de la colonisation, en 1945, va permettre de redistribuer les cartes. La Corée libre, tout juste sortie de trente-cinq années de colonisation (en réalité plus de quarante-cinq ans de mainmise japonaise), va revenir au premier plan de l'actualité et faire de nouveau parler d'elle, bien malgré elle. Cette nouvelle période qui commence alors va propulser le pays dans une redistribution de son espace et de son implication dans le temps. Nous nous proposons, dans un épilogue qui terminera notre étude, d'en évoquer les représentations, en rapport avec celles que nous avons jusqu'à présent identifiées.

ÉPILOGUE – Le xx^e siècle et les deux Corée : un Orient doublement extrême

Comme nous l'annoncions dans notre introduction, nous avons souhaité conclure notre étude par un regard porté sur la période dont le point de départ est l'indépendance du pays. Nous comptons poser les assises d'une entreprise future qui prendra en compte la réémergence et l'engagement contemporain d'images littéraires, figures souvent métaphoriques formées à d'autres époques.

Cet épilogue nous permettra de conclure notre thèse de manière ouverte, tout en relevant l'intérêt que présentent aujourd'hui les représentations développées puis affirmées au cours du siècle dernier. Il nous permettra plus précisément d'évaluer les occurrences d'images en développement depuis la Seconde Guerre mondiale, période chronologiquement marquée en Corée par la fin de la colonisation japonaise, l'indépendance de 1945, le conflit inter-coréen et la partition géohistorique Nord-Sud. Cette dernière affecte lourdement les orientations régionales actuelles de l'ancien territoire coréen, tout en consacrant – à l'étranger – d'autres manières de l'aborder, d'abord celle de la dénomination. En effet, la plupart des références que nous présentons dans cet épilogue (elles sont publiées entre 1938 et 1998, soit sur une soixantaine d'années) parlent de *la* Corée comme s'il s'agissait, même après 1948, d'un seul et même pays, comme si la péninsule était encore unie. Les textes auxquels nous allons nous référer ne s'attachent pourtant à présenter, le plus souvent, que l'un des deux pays composant le territoire péninsulaire. Le cas est particulièrement manifeste pour les guides et les ouvrages à caractère touristique ainsi que pour certains essais et récits de voyage. Chacun présente « la Corée » qu'il visite comme la vraie, la véritable, la seule à pouvoir revendiquer pour elle une histoire (celle de la péninsule), par opposition à *l'autre* Corée arbitrairement constituée, qui ne peut bénéficier de l'article défini qu'à condition de disposer d'un déterminant spécifique. Ainsi, nous serons souvent confrontés à une partition basée sur une opposition idéologiquement marquée : la Corée/la Corée du Nord ou, suivant le cas, la Corée/la Corée du Sud. Signalons que cette problématique de la représentation spatiale est différente en Corée. Pour les Coréens, en effet, le problème du nom officiel ne se pose pas et ne connote aucune référence à un espace partagé : la République de Corée (Sud) se nomme *Tae han min kuk* (大韓民國) alors que la République populaire démocratique de Corée (Nord) se nomme *Chosŏn inmin konghoakuk*. Chacun des deux pays a choisi un nom qui lui est propre (dont le seul dénominateur commun est *min kuk*, « république ») et qui prend à certaines périodes de l'histoire nationale (plutôt qu'à la géographie) des éléments constitutifs lui permettant d'inscrire dans le temps les racines de son identité¹⁴⁵². Les termes « Corée », « Corée du Nord », « Corée du Sud », « Ré-

1452. Dans un cas : *Tae han*, nom choisit par Kojŏng en 1896 pour former son nouvel empire. Dans l'autre cas : *Chosŏn*, nom de la dernière dynastie, mais surtout nom originel de la première Corée (cf. Kochosŏn). Rappelons

publique de Corée » et « République populaire et démocratique de Corée » (ou leurs équivalents en anglais) désignent donc des réalités qui ne sont pas véritablement coréennes¹⁴⁵³. Elles renforcent chez nous l'image de la partition de la péninsule en deux entités géographiques. Nous l'avons déjà vu, avec les clichés « pays du Matin calme » et « royaume ermite ». Notre problème avec la Corée (contrairement à la Chine et au Japon) réside dans le fait de la nommer, de la dire, de la désigner, de lui donner dans notre langue une existence historique qui dépasse sa seule situation géographique. Nous y reviendrons en conclusion.

L'épilogue que nous nous proposons tente de rendre compte et de comprendre l'actualité des représentations françaises de cette terre, finalement mal reconnue en France, et souvent limitée à quelques figures poétiques simples et simplificatrices guère renouvelées, ou encore à des images d'actualité circonscrites aux champs économique et politique. Les rapprochements synchroniques que nous avons tentés sur l'axe de la durée longue font apparaître aujourd'hui la permanence d'un flux de liens imagologiques formés dans le passé. Les articles de presse, les guides touristiques, les essais d'histoire contemporaine, d'économie régionale et de géopolitique, les récits de séjours qui revitalisent le genre, prennent tous en compte, depuis quarante ans, des séries d'instantanés reposant sur ces images coréennes anciennes, mais prégnantes (bien plus que ne le sont les expressions « empire du Milieu » et « pays du Soleil levant » pour désigner chez nous la Chine et le Japon), qu'ils déclinent d'une manière ou d'une autre, les désactualisant ou les réactualisant sans véritablement jamais leur échapper. Elles sont effectivement niées dans un premier temps, au cours des années 1950-1970 (sans pour autant disparaître), puis reconstituées pour s'affirmer de nouveau sous l'influence de courants différents, prenant la forme de stéréotypes nourris par des syntagmes clichés à partir des années 1980 et par la nouvelle médiatisation de la Corée, à l'intérieur comme à l'extérieur de la péninsule.

Ainsi, le « pays du Matin calme » et le « royaume ermite » n'ont jamais cessé d'être à la fois présents et pertinents dans les écrits français ou en français consacrés à la Corée depuis 1945¹⁴⁵⁴. Les événements politiques, sociaux et économiques ont, il est vrai, nettement favorisé, après l'avoir infirmé, la permanence de représentations qui sont bien souvent reprises par la Corée du Sud elle-même, laquelle n'a, dans sa propagande (à l'extérieur) et ses campagnes (à l'intérieur) que l'embaras du choix des métaphores. Dans les représentations qu'elle élabore, sa consœur septentrionale est « bardée de fer et d'idée rudes »¹⁴⁵⁵. Elle personnifie une réactualisation du « royaume ermite », tandis que la nation méridionale, pour des raisons en grande partie économiques liées à une industrie touristique en développement, mais aussi pour des motifs plus liés à une stratégie d'individualisation identitaire, cultive les décalages spatiaux et temporels en réinventant pour elle-même l'imagerie positive d'un authentique « Matin calme » initial, d'un pays en

que le terme *Corée* vient de la forme chinoise *Kaoli*, elle-même désignant le royaume et la dynastie Koryō.

1453. Pour parler du Nord, les Coréens du Sud disent « *Puk Han* » (Han du Nord), opposé à *Nam Han* (Han du Sud). Les Coréens du Nord, eux, utilisent pour désigner la Corée du Sud l'expression « *Nam Chosŏn* » (Chosŏn du Sud).

1454. Notons, dès 1950, Younghill Kang, *Au pays du matin calme*, Paris, Plon ; et en 1973, Jean Suret-Canale, Jean-Émile Vidal, *La Corée populaire vers les matins calmes*, Paris, Éditions sociales. Voir aussi l'exposition organisée en 1980 par la municipalité communiste de Montreuil (Seine-Saint-Denis) : *Voyage au pays du matin calme : la Corée à Montreuil*, Bibliothèque municipale Robert Desnos. Plus près de nous, cf. M. R. Gupta *L'Image du pays du matin clair*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1990 ; Jean Piel, *Tempête au pays du Matin-calme*, Arles, Philippe Picquier, coll. « Reportages », 1998. La presse utilise au maximum le terme : *Le Nouvel Observateur* propose ainsi « Fièvre au pays du matin calme (Chantal deRudder, 17 juillet 1997) » « Crépuscule au Pays du Matin-Calme » (Bruno Birolli, 20 novembre 1997), « Corée : le réveil du Pays du Matin-Calme » (Bruno Birolli, 7 janvier 1999).

1455. Nous reprenons l'expression d'Emmanuel Le Roy Ladurie : « Nord-Sud », dans P. Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, p. 1198.

harmonie avec ses origines les plus profondes¹⁴⁵⁶.

Cet épilogue prend en compte une quarantaine de textes hétérogènes, que nous avons mis en regard les uns des autres. Il se structure en trois temps :

1) La Corée considérée comme un pays *autre*, sans rapport avec ses deux grands voisins. Cette partie reprend des thèmes relevés fréquemment dans les textes de la fin du XIX^e siècle : la Corée reste un pays « peu connu » et donc « original », dont quelques témoins rappellent la « position clé » sur le damier du Nord-Est asiatique. Elle y est représentée sur deux axes (spatial et temporel) fortement contrastés.

2) L'opposition entre le Nord et le Sud (axe spatial). Tout en perpétuant une dualité que nous avons rencontrée tôt, cette opposition thématique infirme d'abord la représentation du « Matin calme » au moment de la guerre de Corée et dans les années qui suivent. Elle reconstitue plus tard, par stéréotypie, l'image du « royaume ermite » fortement associée à une Corée du Nord que de nombreux témoignages comparent à la partie sud de la péninsule, jugée plus ouverte. À partir des années 1950, l'une et l'autre des deux Corée sera comparée à celle qui lui fait face (le Sud en regard du Nord et inversement, suivant l'engagement idéologique des témoins). De la même manière, la partie méridionale sera également comparée à elle-même au sujet de son implication dans une nouvelle temporalité identitaire (modernité/tradition).

3) L'opposition entre la modernité et la tradition (axe temporel), autre dualité thématique ancienne¹⁴⁵⁷. Elle est ponctuée de plusieurs périodes : la fin du « Matin calme » et du « royaume ermite » parallèlement à l'industrialisation massive du pays, au Nord comme au Sud. La réhabilitation par « clichage » du « Matin calme » et du « royaume ermite » ensuite, pour la Corée du Sud particulièrement, avec la reconsidération d'une terre traditionnelle et l'avènement du tourisme (et de son discours sur la notion de « pays de contrastes »), lesquels mettent de nouveau en avant les particularités d'une nature et d'une culture coréennes singulières, car plurimillénaires. La réactivation de l'image d'un autre « royaume ermite » enfin, par référence aux liens forts qu'ont conservés les sociétés avec leurs vieilles racines confucianistes, tant au Sud qu'au Nord.

1 – Un pays *autre*

Depuis la fin de la période coloniale, un nombre important de textes évoquent la Corée (contrairement à ce qu'affirme la presque totalité de ces essais, lesquels mettent tous en avant le fait d'être parmi les premiers à « soulever le voile » d'un pays encore « mystérieux »). Ils soulignent souvent les trois thèmes de l'inconnu, de l'originalité et du rôle clé. Ceux-ci étaient déjà présents dans les témoignages de la fin du siècle dernier. Ils permettaient alors de considérer la péninsule comme une terre *autre*, à la fois différente de la Chine et du Japon. Cette altérité particulière va être réactualisée. Elle va permettre aux images du « Matin calme » et du « royaume ermite », cristallisées à cette époque, de se redévelopper sous forme de clichés (souvent photographiques), au-delà de la période douloureuse de la guerre et de l'industrialisation. Ainsi, ces trois aspects vont souvent permettre aux introductions et quatrièmes de couverture de justifier tant bien que mal la pertinence des démarches journalistiques, académiques ou touristiques des auteurs.

1456. Voir à ce titre les documents largement distribués dans les représentations coréennes à l'étranger (particulièrement en 1994, dans le but de promouvoir l'année du tourisme en Corée). On pourra lire comme exemple de ce type de littérature en France la revue *Culture coréenne*, publiée et distribuée gratuitement par le Centre culturel coréen de Paris.

1457. Mais qui s'inscrivait plus, à la fin du XIX^e siècle, dans une opération de comparaison avec la Chine (la tradition, l'immobilité) et le Japon (la modernité, le changement).

A – Une Corée peu connue

Si l'espace coréen doit bien être regardé comme l'espace péninsulaire qu'il demeure géographiquement au-delà de l'histoire du moment, il doit être évalué comme la juxtaposition politique de deux espaces en situation quasi insulaire.

Cette situation géopolitique des deux Corée, présentée en 1993 par Claude Balaize¹⁴⁵⁸, nous permet de retrouver, longtemps après les tentatives cartographiques hollandaises, l'isolation et l'insularité mises en avant par l'époque des premières rencontres et découvertes, alors que le royaume sortait tout juste de l'ombre qui en faisait une *terra incognita*. Malgré le nombre important de références dans la seconde moitié du siècle dernier et dans la première décennie du xx^e siècle, la Corée est encore souvent présentée à partir des années 1970 comme un pays « peu connu », car « isolé ». C'est encore la terre « presque ignorée du reste du monde » de Marcel Monnier en 1900 ; un pays toujours pris dans « l'obscurité de son isolement » selon Georges Lynch en 1904. Max Olivier-Lacamp, dans *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, récit publié en 1977, rappelle que le nom même était rare avant la guerre :

« En 1950, quand la guerre fratricide éclata, personne en France sauf quelques spécialistes ou quelques “amateurs éclairés” de l'Extrême-Orient ne savait où était et ce qu'était la Corée. Comme la péninsule n'était entrée dans la guerre mondiale qu'à la toute dernière extrémité et que les Japonais avaient, du temps de leur longue présence, fait un véritable black-out, le mot de Corée n'apparaissait nulle part¹⁴⁵⁹. »

Le coordonnateur d'un dossier du quotidien *Le Monde* en 1986, proposé à l'occasion du centenaire de la signature du traité d'amitié, de commerce et de navigation entre la France et la Corée, précise dans l'éditorial qu'« à l'étranger, on ne connaît trop souvent de la Corée du Sud que quelques données, quelques clichés : guerre des hommes, des idéologies, des produits ». Nombreuses sont les préfaces ou les quatrièmes qui soulignent ce fait. Ce nouveau « royaume ermite », laminé en grande partie par la colonisation japonaise et le silence qu'elle imposa, est d'abord une terre vers laquelle on ne se déplace plus depuis longtemps, que l'on ne fait que contourner pour aller au Japon et en Chine, ou de l'un à l'autre. On semble ainsi ne la connaître que de fort loin, à travers les seuls événements marquants que retracent les articles, tous identiques, de quelques rares correspondants, généralement basés au Japon. C'est donc une terre où l'on ne va plus, dont on ne connaît pas les pays. Daniel Bouchez, dans un article (« Derrière la croissance, le passé ») publié pour ce dossier spécial du *Monde*, souligne ce décalage :

« Il y a seulement vingt-cinq ans, personne ne se serait risqué à prédire à la Corée un bel avenir économique. Les images de la guerre de 1950 étaient encore dans les mémoires. Auparavant, aucun récit de voyageur, aucune étude connue, n'avait jamais signalé en Occident qu'il y avait un peuple qui pourrait un jour faire parler de lui¹⁴⁶⁰. La stagnation et la corruption des années d'après guerre

1458. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 3.

1459. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 22-23. Si le mot apparaissait, rappelons-le, il était alors mis en annexe d'écrits relatifs au Japon.

1460. Certaines références que nous citons dans les chapitres relatifs à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e montrent au contraire que la péninsule est largement étudiée dans le cadre des perspectives économiques et commerciales que son environnement et sa position géographique proposent (même si les références d'avant 1910 évoquent un pays à exploiter et celles d'après 1910 présentent une Corée japonisée) : L. de Rosny, « La presqu'île de Corée et son avenir », *Journal des économistes*, n° 2/XXII, 1859 ; C. Gremiaux, « La Corée et son commerce », *Annales de l'Extrême-Orient*, n° IV, 1883-1884, p. 321 ; M. Jametel, « La Corée, ses ressources, son avenir commercial », *L'Économiste français*, 1881 ; « Le commerce de la Corée », *Revue du commerce extérieur*, n° 5,

confirmaient les jugements les plus pessimistes. Ce pays, décidément, allait continuer de végéter dans son coin d'Asie. L'étonnement n'en est aujourd'hui que plus grand devant la soudaineté de son développement. Comment se fait-il, entend-on dire, que nous n'avions jamais, ou presque, entendu parler de ce pays¹⁴⁶¹ ? »

On ne fréquente donc que très peu la péninsule et les deux États qui se la partagent, sauf à travers des images nées de comparaisons sommaires, construites sur des modèles plus proches de nous et basées exclusivement sur le temps court de l'événementiel. Ces représentations restent ainsi, pour quelques-uns, incertaines et contradictoires. Pierre Judet le rappelle, dans l'introduction – au titre évocateur, « L'image de la Corée en France » – à un recueil d'études économiques réalisées en 1987 par un centre de recherche universitaire (*La République de Corée, concurrent ou nouveau partenaire ?*) :

« On ne s'est pas toujours donné la peine d'aller voir sur place ce qui se passait ; on s'est contenté d'extrapoler à partir de ce qu'on savait de l'Afrique familière ou de l'Amérique Latine. On en a conclu que le dynamisme coréen n'était coréen qu'en apparence. [...] L'image de la Corée en France demeurera floue tant que les Français ne se décideront pas à connaître plus directement la Corée... [...] Il reste beaucoup à faire pour que l'image de la Corée en France cesse d'être une image incertaine et contradictoire¹⁴⁶². »

La Corée (du Sud) semble ainsi toujours être – après une longue période de colonisation, une guerre tragique et une période de transition précédant une étape « dynamique » – « le pays asiatique le moins connu des Occidentaux ». C'est ce qu'affirme déjà Maurice Lelong dix ans auparavant, en 1978, dans un récit de voyage (*La Corée intime*) par lequel il souhaite dépasser lui aussi les images déjà datées de la guerre et montrer les aspects plus quotidiens et plus riants d'une réalité coréenne humaine perçue par un étranger qui a fait le voyage et qui visite de manière candide la partie sud de la péninsule. Selon l'auteur, même si les témoignages liés à la division de la Corée ont permis à l'Occident de situer plus précisément le pays, ils ne nous ont pas aidés à mieux connaître les Coréens, restant le plus souvent à la surface des événements :

« On peut se demander, en effet, ce que nous saurions de la Corée s'il n'y avait pas eu, là-bas, l'abominable guerre de 1950-1953. Sans les reportages des correspondants de guerre et les "papiers" des chroniqueurs de politique étrangère, le grand public saurait-il seulement qu'elle existe ? Quel que soit l'intérêt de telles recherches au point de vue militaire où économique, que dévoilent-elles, au juste, de la vie quotidienne du peuple coréen¹⁴⁶³ ? »

Jacqueline Boyer reprend la même thématique, bien que dans un autre domaine, celui du tourisme. Dans *La Corée* [du Sud] – guide de voyage publié aux éditions Hachette dans la collection « Guides bleus » en 1983, puis repris dans la collection « Guides visa » en 1993 –, elle souligne l'éloignement d'un « vieux pays » qui reste encore « peu connu ». Elle introduit plus précisément le caractère exotique d'une terre « ancienne » et « pacifique » (deux clichés asiatiques évoquant l'un comme l'autre le bon sauvage et le sage

1894, p. 208 ; H. Loumyer, « Le Commerce de la Corée pendant la période de 1882-1891 », *Bulletin de la Société de géographie commerciale du Havre*, n° XIV-XV, 1897-1898 ; J. Dautremet, « Le développement économique de la Corée », *Bulletin de la Société géographique commerciale de Paris*, nov. 1913, p. 697-704 ; A. Hauchecorne, « Développement des industries de la Corée », *Bulletin économique de l'Indo-Chine*, mars-avril 1921, p. 161-163.

1461. D. Bouchez, « Derrière la croissance, le passé », *Le Monde* (rubrique « Le Monde aujourd'hui »), dossier « Corée du Sud », dimanche 13-lundi 14 avril 1986, p. v.

1462. Pierre Judet, « L'image de la Corée en France », introduction à Kim Sewön, P. Judet (dir.), *La République de Corée, concurrent ou nouveau partenaire ?*, Cahiers Irep/Développement, n° 11, Institut de recherche économique et planification du développement, université des sciences sociales de Grenoble, université nationale de Séoul, 1987, p. 7.

1463. M. Lelong (o.p.), *La Corée intime*, quatrième de couverture.

oriental) située à la limite du monde (on retrouve Voltaire), bouleversée dans sa chair, nouvellement ouverte aux entreprises touristiques. Partir pour la Corée, ce n'est pas aller à la rencontre du développement et de l'industrialisation. C'est plutôt voyager dans « l'espace d'une autre époque ». Éloignée dans l'espace, la Corée l'est aussi dans le temps. On retrouve ici une attitude qui évoque ces quêtes vers l'Asie au début du XIX^e siècle, alors que le voyage à Jérusalem et en Orient signifiait tout autant un voyage dans le passé¹⁴⁶⁴ :

« À l'heure où l'avion abolit les distances, partir pour la Corée c'est tout de même encore un peu partir pour le bout du monde. Ce vieux pays, souvent agressé, jamais agresseur, [...] annexé, mutilé [...] reste en effet assez peu connu¹⁴⁶⁵. »

Juliette Morillot, dans *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, en 1998, reprend à son compte la même thématique de l'« inconnu », négligeant tout ce qui a pu être écrit en français avant elle¹⁴⁶⁶. L'autrice (ou son éditeur) accentue encore, sur la quatrième de couverture, l'effet d'exotisme oriental en mettant en avant l'altérité classique et réductrice de la conjonction des contrastes, une dualité qu'elle va chercher à illustrer dans chaque chapitre de son essai par des descriptions très imagées, taillées à la serpe, adoptant des techniques journalistiques évidentes (« le poids des mots, le choc des photos ») construites sur le modèle du reportage et du témoignage pris « sur le vif » :

« Une nation dont l'Occident ignore tout ou presque¹⁴⁶⁷, pleine de contrastes alliant une tradition chamanique venue du fin fond de la Sibérie à une stricte structure sociale basée sur le confucianisme. Une nation entre yin et yang¹⁴⁶⁸. »

La Corée « inconnue » est donc construite comme un mystère. Elle est confrontée à un décalage spatial et temporel, traversée par deux axes exotiques, par deux *ailleurs*. C'est aussi un décalage dans notre propre système de connaissance, puisque l'ensemble des informations rassemblées avant la colonisation de la péninsule ne semble pas être pris en compte par des auteurs qui, pour la première fois depuis plusieurs centaines d'années, tentent de rompre avec le fil des lectures et donc de l'intertextualité. En parlant d'un pays dont on ignore tout ou presque, ceux parmi eux qui ne sont pas journalistes (ces derniers travaillent comme d'habitude sur le court terme, le temps court ou moyen de l'événementiel, du politique et de l'économique), nous proposent moins une image de la Corée que l'image d'une certaine coréanologie française, laquelle n'a pas su mettre en avant l'histoire des rapports et surtout des représentations d'une culture qu'elle aurait dû pourtant faire mieux connaître. Alors que Jean-Baptiste Régis tout comme Jean-François de La Pérouse et d'autres savaient inscrire leurs traces dans celles de Hendrick Hamel et des cartographes de leur temps, alors que les voyageurs qui les suivirent s'inspiraient de leurs prédécesseurs

1464. Le sondage *Ifop-Performances Tourisme* de septembre 1997 intitulé « Argument de vente d'un voyage en Asie » (portant sur 1044 personnes), que nous rapportons dans l'annexe 41, précise que 37 % des personnes interrogées choisiraient de se rendre en Asie pour la découverte des « civilisations anciennes et les traditions ». C'est la deuxième réponse après « la beauté des paysages » (58 %) et avant « l'exotisme » (32 %). Les derniers résultats sont « les villes et leurs foules » (8 %) et « la course à la modernité » (2 %).

1465. J. Boyer, *La Corée*, p. 7, (nous utilisons l'édition « Guides bleus » de 1983).

1466. Juliette Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, Paris, Autrement, coll. « Monde », 1998. Dans cet ouvrage, l'autrice reprend en grande partie son premier titre : *Tout sur... la Corée. Le pays du matin clair*, Paris, Souffles, 1988. De manière étrange, toutes les références anciennes présentées dans ce premier essai sont d'origine anglo-américaine.

1467. Ce type de témoignages, qui se répètent à loisir dans la coréanologie française d'aujourd'hui, tout autant que dans les milieux journalistiques, est à l'origine de notre étude. Nous avons effectivement voulu montrer qu'il n'était plus possible de nos jours de mettre en avant ce genre d'affirmations qui ne montrent que la seule méconnaissance des auteurs.

1468. J. Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, quatrième de couverture. On le voit dans l'extrait que nous citons, n'importe quel pays pourrait allier des extrêmes de ce type, souvent de manière plus démarquée.

plus illustres, que les géographes de cabinet et les premiers orientalistes (Léon de Rosny, etc.) faisaient reposer leurs travaux sur des sources anciennes et éprouvées, on dirait aujourd'hui que ceux-là même dont le rôle est de poursuivre l'enquête la rompent après trente-cinq ans de colonisation, en montrant que le pays n'était guère connu avant eux et qu'ils travaillent à le réinventer et à l'ouvrir au monde qui est le nôtre. Ce degré nouveau de représentation au carré relève surtout d'une entreprise d'appropriation falsificatrice et protectionniste.

B – L'originalité de la Corée

Ce pays lointain dont on « ignore tout ou presque », certains le visitent pourtant. Des guides sont publiés à leur intention à partir du début des années 1980¹⁴⁶⁹. Ces nouveaux témoignages touristiques, tout comme les considérations journalistiques à caractère économique, s'appuient sur une autre thématique : la Corée est peu connue. C'est donc une terre neuve, en bien des points « originale » et « tout à fait à part ». Cette originalité se vérifie autant sur le plan des descriptions de paysages coréens qu'à celui du caractère et de la culture des habitants.

La Corée est avant tout marquée par une géographie « insolite ». Elle ne peut que capter l'attention du visiteur par sa différence, comme nous l'avons signalé en évoquant les espaces du tourisme définis par Jean-Didier Urbain. Elle repose en effet sur la confrontation avec un paysage original. Max Olivier-Lacamp le dépeint dans une série hebdomadaire publiée par les éditions Larousse (*Des pays et des hommes*), laquelle se propose, en 1983, de nous faire vivre une Corée donnée comme contemporaine, mais principalement à travers des références aux seuls éléments traditionnels. Notons ici l'importance de l'« épithétisme » dans une description qui dit tout du paysage en ne relevant que les lignes de contraste et en dressant un tableau à l'aspect pittoresque, au sens propre de « digne d'être peint » :

« Le mélange, insolite aux yeux occidentaux, de montagnes fougueuses, de plaines révoltées, de rivières pacifiées entrecoupées de cultures soignées comme des potagers forme un paysage tout à fait à part¹⁴⁷⁰. »

L'originalité de la Corée, ce sont aussi des gens différents. Jacqueline Boyer insiste – comme à la fin du siècle dernier certains le firent – sur le fait que les Coréens ne sont ni les Chinois ni les Japonais. Ce thème de l'altérité au sein de l'altérité va très souvent être repris dans des types variés de documents :

« Vous vous apercevrez rapidement que les clichés habituels n'ont pas cours et que les Coréens sont

1469. En plus de celui de J. Boyer, signalons : Leonard Lueras, Nedra Chung, *La Corée*, Hong Kong, Paris, Apa, Errance, coll. « Regard sur », 1981 ; A. Fabre, *Corée du Sud*, Paris, Marcus, coll. « Poche-voyage », 1988 (2^e édition, revue et complétée par Hervé Beaumont en 1988) ; Christine Rivet, *Corée du Sud*, Paris, Artaud, coll. « Guides Artaud », 1987 ; Bernard Festy, *Corée, le guide*, photographies de Martine Aepli, Paris, Sous le vent, 1988 ; Louis Frédéric, *Dictionnaire de la Corée*, Paris, éditions du Félin, coll. « Dictionnaires du voyage », 1988 ; Bernard Jeannel, *Corée*, Paris, Voyageurs du monde, coll. « Les guides Voyageurs du monde », 1994. Notons sur le tourisme en République de Corée un essai qui fait le point des guides : René Baretje, Béatrice Crespo, *Le Tourisme en Corée du Sud : essai bibliographique*, Aix-en-Provence, Centre des hautes études touristiques, coll. « Essais », 1992.

1470. M. Olivier-Lacamp, *Des pays et des hommes*, vol. 9 : *La Corée aujourd'hui*, Paris, Larousse, mars 1983, p. 3. Les 39 photographies qui illustrent ce magazine, dont le but est de montrer « la vie quotidienne du monde d'aujourd'hui » (deuxième page de couverture), représentent toutes des situations sans aucun rapport avec la réalité urbaine contemporaine du pays et son développement économique, social et culturel. On y voit des Coréens en costumes anciens, accomplissant des activités rurales et artisanales en utilisant des instruments archaïques. On assiste à des cérémonies traditionnelles et on découvre des paysages asiatiques codés (cerisiers en fleur, temples sur fond de montagne, pavillons au bord des rizières, ermites dans les rochers, etc.).

aussi éloignés des Chinois et des Japonais que les Latins le sont des Germaniques¹⁴⁷¹. »

Dès 1977, Max Olivier-Lacamp justifie sa démarche en mettant en avant cette différence radicale qu'il considère être inconnue de la plupart des Occidentaux :

« Alors, après un peu de réflexion, j'ai écrit quelques chapitres pas trop austères j'espère, sur des sujets passionnants, inconnus le plus souvent des Occidentaux qui, sachant tout de la Chine et du Japon, s'imaginent que la Corée, petit pays, n'est que l'amalgame culturel et humain de ses deux grands voisins. Ce qui est une erreur profonde¹⁴⁷². »

Laurence Benaïm, dans « Modes au pays du Matin-Calme » (*Le Monde*), en 1994, décline ce thème au fil d'un long article qu'elle consacre au renouveau du vêtement coréen traditionnel et à l'atmosphère originale qui accompagne sa conception, sa réalisation et son usage. Elle y met principalement en scène les femmes, leur ancrage dans le passé tout autant que dans une contemporanéité qui lui reste liée :

« Libérées du complexe de la "modernité", les femmes coréennes n'éprouvent pas le besoin de détruire le passé comme en Chine, ni de copier comme au Japon¹⁴⁷³. »

Par sa connaissance d'un terrain dans lequel elle s'est profondément impliquée plusieurs années, Juliette Morillot devine cette différence dans un caractère national original, introduit dans son deuxième livre. Elle présente son entreprise en précisant sur la quatrième de couverture qu'elle va...

... « à la rencontre d'hommes et de femmes au tempérament fougueux, passionné, et terriblement orgueilleux¹⁴⁷⁴. »

Dans le cadre plus scientifique de la *Géographie universelle*, Jacques Pezeu-Massabuau insiste sur la pérennité du caractère indépendant des Coréens. Il devine effectivement...

... « des permanences que n'ont pas effacées quelques décennies de colonisation, de dépendance, d'isolement et d'affrontement, et qui permettront à la Corée de s'approprier des formes originales de développement¹⁴⁷⁵. »

Ce développement original et cette indépendance, c'est selon lui une capacité d'adaptation ancienne, très étroitement liée à une emprise particulière sur la nature :

« [La Corée] a façonné autour de son noyau ethnoculturel propre une riche carapace de "sinité".

1471. J. Boyer, *La Corée*, p. 8.

1472. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 43.

1473. Laurence Benaïm, « Modes au pays du Matin-Calme », *Le Monde* (« Temps libre »), 20 septembre 1994. Notons sur le même motif du vêtement ce témoignage de Wilfred Burchett, dans *À nouveau la Corée*, traduit de l'anglais par J.-P. Rospars, Paris, Maspéro, coll. « Cahiers libres », 1968, p. 147. Il s'agit du chapitre de son livre consacré au *juche* (idéologie marxiste-léniniste nord-coréenne fondée sur la notion d'indépendance économique), où il parle de Kim Il-sung : « Certains prônent la manière chinoise, d'autres la manière soviétique, mais n'est-il pas plus que temps d'élaborer la nôtre ? Il en vint à parler de la tendance à emprunter toutes sortes d'habitudes à d'autres pays socialistes et à les copier mécaniquement au point de vouloir mettre les Coréennes à la mode occidentale, ce qui manifestement l'exaspérait. "Alors que nos femmes ont de gracieux costumes coréens, pourquoi les abandonneraient-elles pour mettre des vêtements qui ne leur vont pas ? J'ai suggéré au camarade Park Jong Ae de veiller à ce que nos femmes revêtent le plus possible le costume coréen." »

1474. J. Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, quatrième de couverture.

1475. J. Pezeu-Massabuau, « La Corée », dans Roger Brunet (dir.), *Géographie universelle*, t. 5 : Pierre Gentelle, Philippe Pelletier (dir.), *Chine, Japon, Corée*, Paris, Montpellier, Belin, Reclus, 1994, p. 430. Voir, au sujet du développement, Chantal de Rudder, « Fièvre au pays du Matin calme », *Le Nouvel Observateur*, 17 juillet 1997, p. 34 : « Projetée dans l'univers de l'économie globale par une réussite industrielle spectaculaire, la Corée du Sud cherche à fonder une société originale, loin de toute idéologie, qu'elle soit "asiatique" ou ultralibérale. »

Mais à sa manière : ce qui semble la fondre dans le monde d'influence chinoise lui a permis au contraire de révéler et d'aiguiser ses capacités propres d'organisation collective et d'emprise sur la nature, et de créer par là un espace hautement original¹⁴⁷⁶. »

Allant plus loin encore que Jacqueline Boyer et Laurence Benaïm – sur les traces de Georges Du-crocq sans le vouloir –, Jacques Pezeu-Massabuau éloigne plus encore les Coréens des autres Asiatiques et les rapproche même des Occidentaux :

« Depuis longtemps déjà, les Coréens apparaissent à bien des observateurs comme un peuple scrupuleux et diligent, qui aime argumenter avec une netteté d'expression, une vivacité directe qui s'écartent aussi bien des méandres de la pensée japonaise que de la subtilité chinoise, et les fait paraître plus proches des attitudes occidentales¹⁴⁷⁷. »

On retrouve une idée proche de celle-ci chez Max Olivier-Lacamp, lequel ne rapproche pas la Corée de l'Occident, mais établit des liens entre des espaces symétriques, éloignés mais historiquement parallèles, proches l'un de l'autre par leurs extrémités :

« Quand les rois de Corée de l'époque paraissaient, le chef hérissé d'attributs sylvestres, je pensais moi-même, héritier d'un passé gaulois où le dieu cornu, Cernunnos, jouait son rôle, que l'Eurasie est une vérité même quand on la voit de ses deux extrémités qui sont la Corée et la France, péninsules symétriques¹⁴⁷⁸. »

Ce pays original du point de vue géographique et humain, c'est enfin celui que présente Martine Aepli, dans un album de clichés photographiques, *La Corée*, qu'elle publie en 1988, au moment des Jeux olympiques de Séoul (temps fort de l'ouverture de la Corée du Sud au monde et des débuts de la démocratisation des structures politiques). Ici, ce ne sont pas seulement la terre et les caractères qui sont originaux, c'est la culture coréenne dans son intégralité, dans son passé et ses traditions tout autant que dans ses fractures et sa recherche de la modernité. Citons la quatrième de couverture. Elle mêle, comme d'autres, les divers aspects confondus de la nature et de la culture coréennes, le sacré et le profane, la beauté d'une terre ancienne et les mutations, axes thématiques croisés que nous retrouverons plus loin :

« La Corée, lumière d'Orient¹⁴⁷⁹. Images de précieux instants des divers visages de la Corée du Sud où vit encore une culture originale aux traditions uniques, fruit d'une longue histoire, très peu connue du monde occidental, dans l'actuelle nation moderne et olympique. Voici des esquisses de scènes de vie quotidienne, des portraits aux regards nés dans une autre époque, des cérémonies où le sacré anime intimement le profane, des paysages rayonnants de lumière. L'approche esthétique et poétique traduit la beauté de cette terre ancienne et son évanescence à l'heure d'une pleine mutation¹⁴⁸⁰. »

Après la guerre de 1950-1953 et l'expansion industrielle des années 1970, la Corée du Sud est donc considérée comme « originale ». Il s'agit d'une autre terre, témoignage d'une autre époque. D'une part s'animent en elle des contrastes forts (spatiaux et temporels), d'autre part elle ne ressemble pas à ses voisins et se rapproche, sur le plan des possibles comparaisons interculturelles, de l'Occident. Aller en Corée, c'est

1476. J. Pezeu-Massabuau, *op. cit.*, p. 432.

1477. *Ibid.*, p. 438.

1478. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 159.

1479. L'image est reprise à Rabindranâth Tagore qui écrivit, en 1929 à Tokyo, un poème inspiré des souffrances du peuple coréen. Il le fit parvenir au quotidien coréen *Donga Ilbo* (동아일보) qui le publia : « À l'âge d'or de l'Asie, / La Corée en était le porte-flambeau ; / Et cette lampe attend / Pour donner de nouveau sa lumière, / Pour, de nouveau, illuminer l'Orient. »

1480. M. Aepli, *La Corée*, Paris, Souffles, 1988, quatrième de couverture.

donc comme chez Georges Ducrocq ou Pierre Loti en 1901, partir à la rencontre d'un exotisme doublement extrême : aller au loin pour se rapprocher d'un passé qui serait moins asiatique et plus sensiblement comparable au nôtre. Nous sommes là en présence d'une démarche classique, celle de cette entreprise régressive que représente le voyage en Orient dans la première moitié du XIX^e siècle. La Corée n'est pas originale en elle-même. Elle le devient par rapport à ce qu'elle n'est pas : tout en n'étant ni la Chine ni le Japon, elle n'est pas non plus une, mais double, au plus profond de ses contrastes.

C – Un pays clé de l'Extrême-Orient

Les tribulations économiques de la Corée sont les conséquences d'un passé géopolitique assez infortuné ; un pays faible, relativement petit et sous-peuplé pour l'Asie, pris en sandwich entre deux voisins puissants, la Chine et le Japon. Pendant toutes ces dernières années, la péninsule coréenne ne fut jamais véritablement en paix, elle a surtout servi de pont entre l'impérialisme japonais et le continent asiatique¹⁴⁸¹.

Méconnue, la Corée mérite de l'être pour beaucoup de témoins à cause de son « originalité ». Elle le mérite aussi, pour quelques auteurs, du fait de sa position très particulière dans l'équilibre géopolitique de l'Asie du Nord-Est, où elle a joué en alternance les rôles de sandwich puis de pont (entre yin et yang !). Écrasée entre ses puissants voisins à certaines époques, elle a permis de l'un à l'autre le passage des idées, des techniques et des hommes à différentes périodes. Ce thème était déjà présent chez quelques témoins de la fin du XIX^e siècle, comme Marcel Monnier, lequel voyait en elle un « trait d'union ». Jacques Pezeu-Massabuau, toujours dans la *Géographie universelle*, rappelle également ce rôle ancien de « pays-pont » :

« Ainsi placée au cœur du monde sinisé, entre la Chine et son plus puissant élève, la Corée servit de passage sinon toujours à leurs armées, du moins à leurs ambassadeurs et à tous les porteurs de formes d'art, de pensée ou de techniques venus du continent ou de l'archipel¹⁴⁸². »

Daniel Bouchez, dans le dossier du journal *Le Monde* d'avril 1986, rappelle la singularité de l'orientation géographique de la péninsule, dans laquelle il voit un centre, un carrefour :

« Un simple regard sur une carte de l'Asie suffit d'ailleurs pour se convaincre que ni la Chine ni le Japon, ni la Russie, maîtresse de la Sibérie, ne peuvent se désintéresser de la Corée. Elle est le centre du Nord-Est asiatique. [...] La Corée ne serait-elle qu'un promontoire rocheux, vide d'habitants, que cela resterait vrai. N'est-ce pas ainsi au demeurant qu'on se bornait à en parler jusqu'à il y a peu ? Comme si ce pays n'avait d'intérêt que celui que lui conférait une situation géographique exceptionnelle¹⁴⁸³. »

L'idée nouvelle, par rapport aux témoignages plus anciens, c'est la réactualisation du thème parallèlement à celui de l'« originalité ». En effet, la Corée – et la guerre a contribué à le montrer si on ne le savait déjà – n'a pas perdu cette position stratégique déterminante et duelle, que le développement économique, à partir des années 1980, va aiguiller sur une autre voie :

« Des succès ont été remarqués au Nord, spectaculaires au Sud, et la possible réunion des deux républiques représenterait l'émergence, entre la Chine et le Japon, d'une troisième force économique de l'Extrême-Orient dont le poids, nouveau, modifierait profondément la trame actuelle des échanges interrégionaux et internationaux¹⁴⁸⁴. »

1481. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 214.

1482. J. Pezeu-Massabuau, « La Corée », p. 432.

1483. D. Bouchez, « Derrière la croissance, le passé », p. v.

1484. J. Pezeu-Massabuau, *op. cit.*, p. 430.

En 1987, dans un essai militant très fortement anticommuniste qui semble être un ouvrage de commande (*La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*), Virgil Gheorghiu va plus loin en utilisant une image simple et directe, précisément celle d'une clé qui ouvrirait sur une nouvelle lecture de l'histoire et sur une meilleure connaissance de l'avenir proche :

« La Corée est une des clés du Pacifique. Elle a même la forme d'une clé. Si on regarde sur la carte, cette péninsule – qui est ajourée comme un bijou – n'a pas uniquement la forme d'une boucle d'oreille, elle a aussi celle d'une clé. La Corée est la clé du Pacifique Nord, de l'Asie orientale et de la Russie¹⁴⁸⁵. »

Peu connue, originale et déterminante, la Corée que nous découvrons dans ces trois thèmes introducteurs est porteuse de deux autres axes thématiques duels, construits sur des oppositions. Ces thèmes fréquents du voyage en Orient servent des images plus anciennes, lesquelles vont se fixer sous forme de clichés.

2 – L'opposition entre le Nord et le Sud (extrêmes spatiaux)

Autre thème important des articles, essais et récits contemporains : l'opposition entre les deux Corée pèse lourdement sur la constitution ou le développement de plusieurs images. En effet, à partir de 1945, le pays est comparé – si l'on peut dire – à lui-même. Nord et Sud seront envisagés moins en fonction du Japon ou de la Chine, comme c'était le cas auparavant, qu'en regard l'un de l'autre. Nous avons décidé de nous limiter ici aux seules représentations qui infirment ou confirment celles que nous avons déterminées dans le corps de notre travail.

A – L'infirmité de l'image du « Matin calme » : la guerre de Corée et la partition de la péninsule

Le seul résultat évident de cette guerre fut de détruire durablement les deux Corée. En plus des pertes humaines, les deux États furent à peu près complètement ruinés, leurs industries réduites à néant. Malgré toutes ces souffrances et tous ces malheurs, rien n'est sorti de la guerre, ni unification ni paix durable. Ce fut l'une des plus grandes tragédies de l'histoire du pays du Matin calme¹⁴⁸⁶.

Nous avons vu comment ce « Matin calme », construit à la fin du XIX^e siècle, avait été confirmé au moment de la colonisation japonaise dans un tout autre ordre d'idées. La guerre de Corée, passant sur le pays comme une faux, va infirmer ces deux axes, même si subsistent pour certains des zones de calme et de paix pendant le conflit. La guerre va replacer les Coréens sur le devant de la scène internationale, où ils auront enfin un rôle à jouer, même si celui-ci – à l'image des Coréens de Voltaire dans *L'Orphelin de la Chine* – reste le jeu secondaire d'« acteurs subalternes » dirigés par une mise en scène élaborée ailleurs. Daniel Bouchez réaffirme avec d'autres le caractère tragique d'une terre lointaine qui, à chaque époque, a entretenu des liens étroits avec notre désir de théâtraliser le monde :

« C'est la guerre de 1950 qui plaça, pour la première fois, la Corée au centre de l'actualité. Le monde

1485. Virgil Gheorghiu, *La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*, Paris, Plon, 1987, p. 32.

1486. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 203.

entier s'émuet, redoutant une troisième guerre mondiale. On s'apitoya aussi sur les réfugiés¹⁴⁸⁷, puis on les oublia, à mesure qu'on se rassurait en voyant le danger s'éloigner. De cette guerre, les Coréens furent les principales victimes. Cette fois, ils en avaient été les acteurs, mais des acteurs subalternes, obligés par un conflit qui les dépassait à se battre les uns contre les autres¹⁴⁸⁸. »

La guerre de Corée (juin 1950-juillet 1953), « reliquat d'un autre âge¹⁴⁸⁹ », est, avec la guerre du Vietnam, l'événement militaire déterminant de la guerre froide¹⁴⁹⁰. Le bilan est lourd en vies humaines. Au Sud : 141 000 soldats et 1 000 000 de civils tués, 304 000 disparus (restés au Nord), 861 000 soldats et 229 000 civils blessés. Au Nord : 500 000 soldats et 2 000 000 de civils tués. Pour les Américains, 54 246 morts ; et pour les Chinois, 1 000 000¹⁴⁹¹. En 1953, le pays est ruiné, les familles séparées, l'économie à reconstruire, les campagnes dévastées et les villes rasées. La partition se renforce « à un moment où, précisément, la conscience de l'unité de l'espace national était particulièrement forte, après trente-cinq ans de colonisation¹⁴⁹² ». L'horreur qui fait alors la une de la presse est souvent, pour l'opinion française, composée d'instantanés qui vont, par clichage, produire des images nouvelles et fortes. Elles vont en effet peser lourdement sur les idées que l'on se fera dès lors du nom *Corée*. C'est ce que rappelle en 1987 Pierre Judet :

« Pour les Français de ma génération, la Corée évoque d'abord des images de guerre, de destruction et de pauvreté.

« La Corée évoque également des images de fragilité et d'instabilité¹⁴⁹³. »

Dès la fin des années 1940, de nombreux correspondants partent en Corée pour couvrir les événements chaotiques d'une conjoncture politique difficile, sous-tendue par un affrontement idéologique international. Après le déclenchement des hostilités, ils relateront les évolutions d'une guerre au sein de laquelle la France (elle tente alors l'impossible au Vietnam) se retrouve impliquée dans le cadre des forces rassemblées par les Nations unies¹⁴⁹⁴. Dès 1951, Serge Bromberger, Philippe Daudy, Henri de Turenne

1487. Cf. Raphaël Collard, *Corée à feu et à sang*, préface de P. Claudel, 1954.

1488. D. Bouchez, *op. cit.*, p. XII.

1489. *Ibid.*

1490. *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, t. 3, p. 2628 : « Malgré sa durée et l'importance des effectifs engagés, elle réunit en pleine période de guerre froide les caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler un "conflit limité". Il s'agit en fait d'un affrontement indirect entre l'U.R.S.S. et les États-Unis. »

1491. Sources croisées, obtenues dans Jon Halliday, Bruce Cummings, *Korea: the Unknown War*, New York, Pantheon, 1988 (réédition : Londres, Penguin Books, 1990), p. 200-201 ; et J. Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, p. 69. Sur la guerre de Corée et plus particulièrement sur ses origines, les sources les plus sérieuses en langues occidentales sont américaines. Cf. parmi d'autres : B. Cummings, *The Origins of the Korean War: Liberation and the Emergence of Separate Regimes, 1945-1947*, Princeton, Princeton University Press, 1981 ; *id.*, *The Origins of the Korean War: The Roaring of the Cataract, 1947-1950*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

1492. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 26.

1493. P. Judet, « L'image de la Corée en France », p. 5.

1494. Cf. sur la guerre de Corée suivie par les soldats français : Roger Le Sage, *Crèvecoeur*, Paris, éditions France-Empire, 1955 ; P. Le Hire, « L'Assaut de Crèvecoeur », dans Hans A. De Boer (dir.), *Aux carrefours du monde. Espérance et conflits de ce temps*, Paris, Labor et Fides, 1956 ; Gérard Santelli, *Cessez le feu. Historique du bataillon français de l'O.N.U. (1953-1954)*, Paris, F. Lanore, 1977 ; Erwan Bergot, *Bataillon de Corée. Les volontaires français, 1950-1953*, Paris, Presses de la Cité, 1983 ; Michel Rossi, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni. En ce temps là, l'ONU...*, Paris, Remicom, 1994. Cf. aussi de manière plus générale sur le conflit : Marguerite Higgins, *Guerre en Corée*, Paris, Berger-Levrault, 1951 ; Marc Frankenstein, *Les Nations unies devant le conflit coréen*, Paris, A. Pedone, 1952 ; Camille Rougeron, *Les Enseignements de la guerre de Corée*, Paris, Berger-Levrault, 1952 ; Harry S. Truman,

et Jean-Marie de Prémonville publie un ouvrage collectif : *Retour de Corée*¹⁴⁹⁵. Sur l'autre versant idéologique de la crise, Wilfred Burchett – correspondant du journal communiste français *Ce soir* pendant le conflit – est l'auteur, à partir des années 1960, de plusieurs ouvrages exaltés. Il rappelle son expérience en Corée du Nord et son engagement pour un pays et un système qu'il fréquentera longtemps encore après la guerre¹⁴⁹⁶. D'autres encore témoignent trente ans après, dans le cadre d'un retour en Asie : ils évoquent leurs souvenirs de la déchirure coréenne des années de guerre. C'est le cas de Robert Guillain et de Jean Blot.

Robert Guillain publie *Orient extrême. Une vie en Asie* en 1986. L'image qu'il donne trente ans plus tard des vicissitudes de la Corée en guerre est forte. À l'exemple de Voltaire, il décrit le pays comme le « bout du monde ». Plus encore, c'est un « autre monde ». La péninsule est une « terre perdue et ingrate » où « la guerre est prisonnière ». Il évoque un conflit « isolé de l'autre côté du vide et soigneusement tenu à l'écart de la Terre ». Une « guerre de poche », une « guerre laboratoire », une « guerre échantillon », une « guerre paratonnerre », une « guerre vaccin ». Nombreux sont chez lui les termes qui vont particulariser l'aspect à la fois tragique et mécanique d'un conflit autre. Pourtant, on discerne par moments dans le récit de ses souvenirs de Corée la permanence de certains lambeaux d'images anciennes en décalage, dont celle du « Matin calme », à travers les « merveilleux paysages », les « robes blanches éblouissantes » des femmes et l'« oasis hors du temps » que composent les palais de Séoul, devenue une « cité fantôme ». Cette représentation d'une Corée encore accrochée au passé, encore plus elle-même au sein de l'horreur, reste cependant éphémère. L'anéantissement final plane effectivement sur ce qui ne semble plus être qu'un monde en dispersion, univers fragile d'images périmées. Il est là aussi théâtralisé par des descriptions dans lesquelles l'espace se distingue en occupant de manière évidente la position d'un décor, sur le fond duquel les habitants sont les personnages d'un processus dramaturgique qui les dépasse :

« Cette guerre se déroule non pas dans un décor de tragédie, mais dans la splendeur d'un merveilleux paysage, où le printemps coréen fait planer une note de sérénité et d'absurdité à la fois. Les vergers sont en fleurs, mêlés ici aux ruines d'une petite ville anéantie [...]. Les Civils coréens, paysans pour la plupart, fuient à travers les rizières abandonnées – les routes sont interdites – et leurs femmes gardent par on ne sait quelle magie des robes blanches éblouissantes¹⁴⁹⁷.

Mémoires, Paris, Plon, 1956, t. II ; Robert Leckie, *La Guerre de Corée*, Paris, Laffont, 1963 ; général MacArthur, *Mémoires*, Paris, Presses de la Cité, 1964 ; André Fontaine, *Histoire de la guerre froide*, t. II : *De la guerre de Corée à la crise des alliances, 1950-1971*, Paris, Fayard, coll. « Les grandes études contemporaines », 1974-1976 ; Claude Delmas, *Corée 1950 : paroxysme de la guerre froide*, Bruxelles, Complexe, coll. « La mémoire du siècle », 1982 ; *L'Impérialisme U.S. et la guerre de Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1977. Noter aussi le témoignage de Célestin Coyos, *Ma captivité en Corée du Nord*, avant-propos de Daniel Rops, préface de Paul Mousset, Paris, Grasset, 1965. On doit également à ce dernier un récit : *Passeport pour la Corée*, Pau, Marmipouey jeune, 1976.

1495. Serge Bromberger, Philippe Daudy, Henri de Turenne, Jean-Marie de Prémonville, *Retour de Corée*, Paris, éditions Julliard, 1951.

1496. W. Burchett, À nouveau la Corée, Cf. aussi *Le Passeport*, Paris, Maspero, 1969, et *La Lutte pour les droits nationaux de la Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1974. Sur W. Burchett, on pourra lire l'article de Tibor Meray, « Wilfred Burchett en Corée », *Les Cahiers d'histoire sociale*, n° 7, « Spécial Corée », automne-hiver 1996, p. 61-91.

1497. W. Burchett, À nouveau la Corée, p. 103, évoque ces vêtements traditionnels pendant la période du conflit : « Quand le bruit courut come une traînée de poudre, le 15 août 1945, que la Corée était libérée, on vit apparaître le premier grand symbole de la liberté. En quelques heures, les Coréens abandonnèrent la tenue triste et peu seyante que leur avaient imposée les Japonais [on retrouve là Pierre Loti] pour passer leurs vêtements gracieux et blancs comme neige, saluant ainsi spontanément la libération. (Même au moment des attaques aériennes U.S., cinq ans plus tard, les gens refusèrent d'abandonner leurs vêtements blancs, qui en faisaient pourtant une cible plus facilement repérable pour les bombes et les balles américaines. Le symbole de la libération devenait un symbole de défi.) »

« Séoul attend. Sur de vastes espaces la ville a été incendiée, et le reste semble avoir été dévasté par un séisme. Les derniers civils fuient cette cité fantôme, femmes et enfants pour la plupart, et pour passer le Han ils doivent payer des sommes exorbitantes aux bateliers. Je découvre tout de même un lieu intact, une oasis hors du temps et de la guerre : les vieux palais des souverains de Corée dans des nuages de cerisiers en fleurs. Les pavillons aux toits cornus ont été mis à sac, et dans l'ancienne salle du trône, de précieuses peintures chinoises jonchent le sol, attendant l'anéantissement final du monde périmé dont elles portent encore les images¹⁴⁹⁸. »

Ainsi, malgré la présence éphémère de quelques motifs évoquant en ombres chinoises les traces d'un particularisme coréen tentant de survivre, le plus souvent la représentation du « Matin calme » est infirmée, en état de décomposition. Considérons de nouveau ces paysans fuyant. Par leur intermédiaire, nous retrouvons les vallées reculées dont parlait Georges Ducrocq, lequel pensait en 1901 que nulle armée étrangère n'en foulerait jamais les sentes étroites :

« En juillet voici la troisième vague, faite de milliers de misérables qui ont essayé de s'accrocher à leurs campagnes dans des vallées à l'écart ou des coins inaccessibles, mangeant l'écorce des arbres et crevant de fièvre : les Américains les chargent dans des camions et les expédient au sud¹⁴⁹⁹. »

La guerre jette dans les vallées des pans entiers de montagne – dont nous avons vu l'importance dans les témoignages passés – afin de pénétrer les espaces les plus secrets et les plus enfouis du pays :

« Des pans entiers de montagne ont été jetés dans les vallées à coup de bulldozers pour passer les routes jusque dans les recoins les plus perdus où il n'y avait autrefois qu'un rare sentier¹⁵⁰⁰. »

Camions et bulldozers participent au nettoyage des vallées et des montagnes. Les premiers les vident de leurs habitants, emportés comme le serait un simple matériau décoratif devenu inutile. Les seconds les évident et les creusent afin de repousser au loin l'inconnu, hors des zones que la guerre se doit de pénétrer. Ce caractère théâtral d'un conflit qui change profondément le décor, qui avait influencé les images d'une terre spécifique, nous le retrouvons chez Wilfred Burchett. Nous rencontrons chez lui le même thème de la montagne ravagée. Il évoque l'anéantissement résultant de bombardements américains au napalm et la fin d'une nature millénaire :

« La côte 1211, jadis couverte d'une forêt millénaire, était maintenant entourée de flammes comme un volcan en éruption ; des blocs de rocher étaient réduits en miettes ; on avait du poussier jusqu'à la cheville. La crête était littéralement transformée en mer de flammes...¹⁵⁰¹ »

Même si le site de Séoul reste grandiose au sein de son décor de montagnes personnifiées qui perdurent et font oublier le tableau des malheurs du temps, la ville ne peut plus compter, selon Robert Guillaïn, sur le « retour des matins calmes » :

« À cinquante kilomètres en arrière, Séoul se repeuple déjà et ressuscite. La guerre n'a pas réussi à altérer la beauté du site où les anciens rois avaient couché leur capitale dans un décor de montagnes. Elles sont quatre qui se regardent en carré autour de la cité royale, comme des personnages de cour disposés selon les rites. La plus haute, la montagne du Nord, souveraine sur un trône, porte un

1498. Robert Guillaïn, *Orient extrême. Une vie en Asie*, Paris, Seuil-Arléa, 1986, p. 201.

1499. *Ibid.*, p. 208-209.

1500. *Ibid.*, p. 214. Souvenons-nous que chez C. Farrère, en 1938, les montagnes avaient déjà été « perforées » par l'activisme civilisateur japonais.

1501. W. Burchett, *op. cit.*, p. 54. Souvenons-nous, chez C. Dallet comme chez G. Ducrocq, du panorama des montagnes observées depuis le sommet de l'une d'entre elles, qui rendait de la même manière l'impression d'une mer couverte de vagues.

manteau brodé de pins et de rochers chinois, dont les plis retombent de ses épaules jusqu'aux bords de la ville. Les trois autres sont des servantes agenouillées à l'est, à l'ouest et au sud. La cité meurtrière gît dans ce décor harmonieux, dont la calme grandeur estompe le tableau de ses misères. [...] Oublie-t-on déjà la guerre ? Non pas, Séoul n'a pas le droit de penser au retour des matins calmes¹⁵⁰². »

Jean Blot, dans *Retour en Asie. Récit de voyage*, qu'il publie en 1993, infirme à son tour la représentation du « Matin calme » par des essais d'hypothèse qui restent classiques :

« Pourtant, à quarante ans de distance, le cœur se serre au souvenir de ces foules humbles, silencieuses, cheminant en haillons, [...] le visage creusé par la faim et la dignité. [...] C'était comme un long gémissement étouffé qui, parce qu'il était muet, sans révolte, indignation ni même étonnement, déchirait mieux celui qui savait l'écouter. [...] Au-delà, franchissant les collines, se glissant dans la forêt, ce ne sont que chemins de terre ou de glace et un immense troupeau de petites maisons de papier et de bois, s'appuyant les unes aux autres, bousculées par la peur et le temps, estropiées, aveugles, se serrant les unes contre les autres faute de savoir où aller¹⁵⁰³. Les hommes, les femmes étaient fondus dans la foule douloureuse qui trottinait sans fin ni but. J'en ai connu certains. Ils paraissaient prisonniers d'un cauchemar. Interrogés, leur regard fuyait ; leur sourire était la chose la plus douloureuse que l'on puisse voir¹⁵⁰⁴. »

Loin de toute vision anecdotique, ce sont des images de souffrance et de malheur que certains témoins retiennent dès le début des années 1950¹⁵⁰⁵. La pièce de théâtre de Michel Vinaver, *Aujourd'hui ou Les Coréens*, publiée en 1956, reprend ces représentations de guerre tout en posant le problème autrement, l'inscrivant dans des réflexions de nature philosophique¹⁵⁰⁶ :

« Après un bombardement, où tout paraît s'être défait, où il ne reste plus rien que quelques bruits, quelques gestes, et des décombres, une vie se ranime. Tandis que le village coréen revient à lui – mais il n'est plus le même – cinq soldats [français] patrouillent dans les broussailles environnantes, en quête d'un prisonnier. Ils vivent leur guerre comme un rêve et ne s'y reconnaissent pas. Un sixième a été laissé pour mort au cours de la bataille de la nuit. Une fillette de huit ans le rencontre blessé, le ramène au village. Ce qui survient alors – ce qui se produit dans le village, et ce qui arrive au soldat – n'est pas un événement inscrit dans l'éternité. C'est, surprenante, la reconquête d'aujourd'hui¹⁵⁰⁷. »

Le dramaturge utilise la Corée en guerre comme l'espace même de ce que peut être une tragédie,

1502. R. Guillain, *Orient extrême. Une vie en Asie*, p. 215. Sur Séoul en 1951, cf. l'album *다시 돌아와 본 서울, 서울 1951년 겨울, 成斗慶 寫眞集, 서울, 눈빛*, 1994 (Seoul, Come and Seen Again During Korean War. 1951 Winter, Seoul, introduction en coréen et en français de Chöng Jin-kuk, photographies de Söng Du-kyöng, Séoul, Nunbit, 1994).

1503. W. Burchett, *op. cit.*, p. 62, évoque lui aussi les villages qui, à défaut de savoir où aller, se sont enfouis sous terre, transformant leurs habitants en troglodytes proches des êtres primitifs vivant dans les cavernes : « En regardant de plus près le paysage environnant – en Corée, on ne perd jamais de vue les collines et les montagnes – on pouvait voir, sur les pentes, sortir en minces volutes la fumée des feux du matin. Des villages entiers – je m'en rendis compte plus tard quand je voyageai de jour – s'étaient transportés sous terre pour s'abriter dans des caves primitives où il n'y avait aucun confort, mais qui les protégeaient des bombes. »

1504. Jean Blot, *Retour en Asie. Récit de voyage*, Paris, Balland, 1993, p. 129-130.

1505. Cf. également Pierre Gourou, *L'Asie*, Paris, Hachette, 1953, p. 220.

1506. M. Vinaver, *Aujourd'hui ou Les Coréens*, préface de R. Barthes, Arles, Actes Sud, 1993 Avant même que *Les Coréens* aient été représentés ou publiés, ayant lu la pièce en manuscrit, R. Barthes a écrit une « Note sur *Aujourd'hui* » (le premier titre de la pièce). Elle a été publiée dans la revue *Travail théâtral*, n° 30, janvier-mars 1978, puis mise en scène par Roger Planchon, au théâtre de la Comédie, à Lyon, en octobre 1956.

1507. M. Vinaver, *op. cit.*, quatrième de couverture.

au sens le plus classique du terme : 1. Un sujet emprunté à un mythe ou à l'histoire ; 2. Un événement funeste. Dans une introduction datant de 1956, composée pour le programme de la pièce mise en scène par Roger Planchon à Lyon, il évoque en effet le théâtre grec antique et son origine dans les rites d'initiation qui permettent le passage « d'une situation à une autre ». La fonction de ce type de pièce est pour lui de perpétuer celle des rites. Elle expulse les spectateurs de leur passé et privilégie ainsi leur mise « hors de soi », de manière à les intégrer au processus de formation d'un nouveau présent. La pièce figure ainsi tout entière dans le système d'évolution qu'elle propose : l'avènement de ce que l'auteur appelle un « temps neuf », un monde s'inscrivant au-delà de tout procès et « ouvert à tout mouvement ». Roland Barthes a salué l'œuvre. Il a évoqué, dans le cadre d'une préface, le problème nouveau qu'elle explicitait et la vertu dialectique qu'elle proposait en éloignant le spectateur de l'affrontement manichéiste sans nuance du « Mal capitaliste » et du « Bien révolutionnaire ». En dépolitisant le réel, la pièce se situe en décalage par rapport à la littérature de son temps et en deçà des concepts idéologiques du moment qui ravagent la Corée. Lorsque Belair, le soldat blessé, passe à la « coréanité », nous assistons moins – selon Roland Barthes – à une conversion du faux au vrai qu'à une réintégration dans une certaine « correction d'existence ». La Corée qui sert d'arrière-plan (de décor) à ce questionnement sur les structures du tragique contemporain, est présentée rapidement par l'un des personnages coréen, Ir-won. Sa description rejoint les autres sources que nous avons précédemment citées :

« Je vais te faire un aveu, Wou-Long. Je sais que tu ne me trahiras pas. Parfois, je pense que je suis la seule âme dans ce pays à être restée intacte. Je suis la seule âme qui ait conservé le souvenir des choses pour lesquelles il nous a créés, et qui sont – grave-le bien dans ta mémoire – les deux repas qui encadrent le travail du jour, et l'amour et le sommeil le soir. Tous les autres, ces choses ils les ont oubliées – où est leur tête ? Bientôt il n'y aura plus que des vautours et des pierres dans ce pays¹⁵⁰⁸. »

La pièce met donc en scène une terre et un peuple déchirés. Ce dernier ne sait plus penser à l'« aujourd'hui ». Il cherche par la souffrance et la destruction d'un certain passé les voies idéologiques d'un avenir meilleur. Cette déchirure ne va pas lui permettre de retrouver sa stabilité de sitôt, comme le précise en 1987 Virgil Gheorghiu, dans un tableau en forme de constat :

« Les sept années qui suivirent la guerre engloutirent toute la beauté et la joie de la Corée. Le sud de la péninsule était un amas de ruines. Les villes bombardées. Les forêts et la végétation brûlées. Il y avait des centaines, des milliers d'enfants orphelins qui erraient dans les ruines¹⁵⁰⁹. »

On se souvient de l'importance du thème de l'enfant, de la métaphore qu'il permettait chez Georges Ducrocq. L'auteur évoquait un peuple enfant et concluait son récit sur l'image de deux petites filles, représentations d'une Corée toute pure. Wilfred Burchett propose de la guerre (et des attaques américaines sur les civils) une image plus forte que celle de Virgil Gheorghiu, en décrivant une baignade en 1951. Ici aussi nous devinons derrière celles des enfants les souffrances d'une terre entière, détruite dans son corps et dans la nouvelle jeunesse que laissait espérer l'indépendance neuve et longuement attendue :

« À Kaesong, l'été, je regardais se baigner les enfants coréens. La moitié d'entre eux étaient couverts de brûlures de napalm. [...] Les oreilles, des taches informes, avaient fondu dans le visage ; bras et jambes portaient de grandes zébrures comme du caoutchouc [...]. Il y avait un garçon au sourire figé, atroce, dont on aurait dit qu'il sortait de *L'Homme qui rit* de Victor Hugo, bouche déformée qui ne se fermerait plus. [...] Des membres collés au corps par fusion, des pieds et des mains tordus, griffes horribles et inutiles ; de la chair bouillie et grillée, au nom des Nations Unies¹⁵¹⁰. »

Le conflit génère donc, même plusieurs années après les moments les plus violents, des images

1508. *Ibid.*, p. 26.

1509. V. Gheorghiu, *La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*, p. 63.

1510. W. Burchett, *À nouveau la Corée*, p. 64-65.

cruelles de ruines et de destruction. Chaque témoignage rappelle une cicatrisation difficile. Cette blessure ouverte entre le Nord et le Sud, nous la retrouvons aussi chez d'autres auteurs, longtemps après. Ces derniers perçoivent, derrière le développement affirmé par les progrès économiques largement médiatisés, sa présence intériorisée et cristallisée. Thierry Audric le souligne dans l'introduction de l'album de photographies publié par Martine Aepli en 1988 :

« Derrière le combattant opiniâtre pour le développement économique, [l'étranger] trouvera toujours la blessure d'un pays divisé et la nostalgie d'un paradis perdu¹⁵¹¹. »

La terre coréenne est bien alors un paradis perdu, et cela depuis le début du xx^e siècle si nous nous souvenons de certains des auteurs que nous avons introduits dans les derniers chapitres de cette thèse. Nous retrouvons ici ce thème qui était au cœur des lamentations des danseuses rencontrées par Georges Durocq et des jeunes chanteuses mises en scène à Pékin par Albert Londres¹⁵¹². Les unes comme les autres pleuraient déjà une terre qui était celle de leur enfance (la terre des contes de Sŏ Yŏng-hae), leur village de montagne, le fameux « pays natal » (고향, 故郷), notion chère au cœur des Coréens, que la colonisation japonaise, la guerre et surtout la partition du pays ont fait éclater dans bien des cas, divisant de nombreuses familles, ne laissant en la plupart des survivants qu'un sentiment de nostalgie et de manque que nous avons rencontré ailleurs : le *han*.

B – La reconstruction de l'image du « royaume ermite » : la Corée du Nord¹⁵¹³

Ce « paradis perdu », ceux qui divisent la Corée, au Nord comme au Sud, tentent après la guerre de le retrouver en exaltant des modèles. L'idéal communiste dans la partie septentrionale va dans ce sens, retrouvant une pratique de fermeture des frontières qui rappelle *de facto* les replis d'autrefois. Pyongyang travaille très tôt à la réhabilitation d'une Corée réintégrée (abandon des caractères sino-coréens dans l'écriture, promotion d'une culture typiquement coréenne¹⁵¹⁴, généralisation du port de la robe traditionnelle pour les femmes, indépendance par rapport aux partis communistes chinois et soviétique, etc.), « paradis » d'un nouveau socialisme asiatique, vieux rêve d'une nation forte, héritière de l'ancien royaume de Koguryŏ :

« Pyongyang même était, cela se comprend, méconnaissable. Il m'était impossible, pendant la guerre, d'imaginer son aspect passé ou son visage futur. On traversait alors en toute hâte, des ruines noircies et silencieuses, sans jamais s'arrêter, avec l'espoir de passer sans être pris dans un raid. [...] Pyongyang est maintenant une belle ville moderne de plus de 1 million d'habitants, aux larges boulevards bordés d'arbres, parsemée de jardins, de petits parcs, et de quartiers résidentiels qui s'étendent jusqu'à la rivière Taedong. Les bâtiments ont des tons généralement crème ou pastel et l'impression générale est une impression de luminosité, d'espace et de verdure. Des villes comme

1511. Thierry Audric, préface au livre de M. Aepli, *La Corée*, p. 15.

1512. Étrangement, aujourd'hui encore, ce « paradis perdu » transparait dans les images de la danse coréenne. Ainsi dans *Le Nouvel Observateur*, la chronique « Danse-Avignon » du 9 juillet 1998, qui évoque un spectacle donné dans le cadre du festival : « On découvrira la beauté des danses de l'ancienne cour impériale de Corée, majestueuses et solennelles, accompagnées de musiques étrangement sèches ou stridentes. Miroir fascinant d'un monde perdu. »

1513. Sur la Corée du Nord, cf. Robert Charvin, *La République populaire démocratique de Corée*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1984 ; Joseph Owana, *La République populaire démocratique de Corée*, Paris, Berger-Levrault, 1987 ; Cheong Seong-chang, *Idéologie et système en Corée du Nord : De Kim Il-song à Kim Chong-il*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Recherches asiatiques », 1997.

1514. Cf. *Musée folklorique de Corée*, Pyongyang, éditions du Musée folklorique de Corée, 1977.

Hamheung, Wonson, Sariwon, Kaesong et d'autres que je vis plus tard, sont conçues de la même façon : amples proportions, utilisation maximum de l'espace, verdure, couleurs claires ; de même, les villages sont invariablement bien dessinés, solides et lumineux avec leurs murs blanchis à la chaux ou leurs pierres de couleur claire¹⁵¹⁵. »

En 1967, finies les grisailles de la guerre ! Alors que le conflit semble mettre fin à la représentation ancienne d'un « Matin calme » que Séoul ne retrouvera pas de sitôt, l'émergence, au-dessus du 38^e parallèle, d'un régime communiste dès 1948, suscite dans un premier temps – auprès des avocats du tiers-mondisme – des images d'espoir et de reconstruction¹⁵¹⁶. Cela est particulièrement évident pour ce qui concerne les textes largement engagés dans le soutien idéologique au Nord, tel celui de Wilfred Burchett que nous avons cité ou celui d'Almar Tjepkema, plus récent (1984)¹⁵¹⁷. Ce dernier, dans les pages du magazine *Géo*, consacre un reportage à la Corée du Nord, accompagné de photographies. Textes et illustrations nous font découvrir une capitale largement valorisée. Ville riante, colorée et harmonieuse, elle est alors proche d'une certaine idée du bonheur : un « paradis » administré par un communisme « bon enfant », loin des représentations du « fer » et des « idées rudes » qu'affectionnent le Sud et ses admirateurs, lesquels dénoncent « l'enfer » nord-coréen dans les médias d'Occident. Notons ici aussi le caractère théâtral du « vaste décor » :

« Des boulevards larges comme les Champs-Élysées. Des places qui pourraient rivaliser avec celle de la Concorde. Mais peu de circulation automobile. Et pas de feux. “Après les bombardements américains, explique le professeur d'allemand qui nous a été affecté comme accompagnateur, Pyongyang ressemblait à Dresde ou à Hiroshima.” Tout a été reconstruit en style moderne. Des tours, des blocs. Nous avons l'impression de parcourir un seul et vaste décor. Autant les chaussées paraissent vides, autant les trottoirs, aussi larges que celles-ci, sont animés. Les piétons sont en général bien habillés : les hommes en complet-veston et cravate, d'un ton uniforme ; les femmes en longues robes traditionnelles et corsages aux couleurs vives¹⁵¹⁸. »

À l'inverse de ces rares présentations qui « positivent » la partie septentrionale du territoire coréen, les principales images qui nous en parviennent disent autre chose. Elles mettent également en scène des décors, mais ceux-ci prennent place dans le cadre de récits qui notent, à partir des années 1980, le caractère figé et largement marginal d'un pays difficile à classer socio-économiquement¹⁵¹⁹. Claude Balaize, tout en ne faisant preuve d'aucun jugement de valeur trop marqué, rappelle la volonté farouchement autarcique que le pays affiche le plus souvent :

« La répartition sectorielle révèle un pays socio-économiquement figé. [...] Une telle structure rend périlleuse tout essai de classification de la Corée du Nord à l'intérieur de la statistique mondiale. Elle témoigne, en tous cas, de la lenteur (subie) de l'évolution socio-économique et confirme bien la volonté de l'autarcie. Cela dans un pays qui, figé depuis près de cinquante ans dans le “kimilsungisme”, est aujourd'hui en marge de la vie internationale¹⁵²⁰. »

1515. W. Burchett, *op. cit.*, p. 74.

1516. Cf. par exemple Kim Byeung-sik, *La Corée moderne. Le Nord socialiste, les perspectives révolutionnaires dans le Sud, la réunification*, traduit du coréen, Paris, Jeune Afrique, 1972. Cf. également J. Suret-Canale, J.-É. Vidal, *La Corée populaire vers les matins calmes*.

1517. On peut également citer, à titre anecdotique, le texte du prince Norodom Sihanouk : *La République populaire de Corée vue par Norodom Sihanouk*, Fontenay-sous-Bois, 1980.

1518. Almar Tjepkema, « L'autre Corée », *Géo. Un nouveau monde : la Terre*, n° 64, septembre 1984, p. 18.

1519. Cf. Marc Epstein, « Corée du Nord. Enquête sur l'un des États les plus fermés de la planète », *L'Express*, 14 août 1997, p. 54-57.

1520. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 46.

Un grand nombre de témoignages, partant de cette idée de « marginalisation » voulue, vont obéir à un tropisme idéologique simple. Celui-ci va se concentrer sur la spécificité d'impressions négatives plus fortes. Elles vont dénoter une réactualisation évidente : l'omniprésence de l'image ancienne d'un « royaume ermite » enfermé derrière des cloisons étanches, replié de manière régressive autour de ses montagnes centrales, de l'autre côté de ses fleuves frontières. Nous sommes en présence d'un véritable cliché, puisque l'ancienne image littéraire devient un syntagme nominal qui se fige et se décline abondamment, particulièrement à partir des années 1980. Il s'agit alors, dans les textes qui en usent (écrits pour la plupart par des « témoins » qui ne se sont jamais rendus sous ces latitudes, mais sont restés en Chine et au Japon, dans l'atmosphère bavarde des centres de presse), d'une Corée « curieuse », « étrange », « autre », « inquiétante », « bizarre », « terrible », etc. Cette détermination est lourde de sens en cette fin de xx^e siècle : au lieu de s'être développée dans le sens de l'histoire, cette partie de la Corée aurait suivi un développement rétrograde la ramenant à ce qu'elle était plusieurs centaines d'années auparavant, un pays inaccessible. Elle est conjuguée à l'aide de recours fréquents à une qualification thématiquement réduite, mais d'autant plus forte parce que redondante. On y retrouve les thèmes plus anciens de la « fermeture », de la « rudesse » et de la « sauvagerie »¹⁵²¹, cette dernière étant parfois évoquée par des comparaisons mettant en avant une certaine « animalité » du versant nord¹⁵²², opposée de manière évidente, pour les auteurs, au côté plus humain de la partie sud, également plus « transparent »¹⁵²³.

Juliette Morillot, dans son dernier essai écrit sur la Corée du Sud, publié au printemps 1998, reprend des notions simplistes rencontrées ailleurs. La partie septentrionale de la péninsule y est présentée comme un « véritable » royaume ermite. L'utilisation de l'adjectif « véritable » ambitionne de redonner toute sa force et sa réalité à ce qui n'est devenu depuis longtemps qu'une image poétique et folklorique. Elle permet d'ancrer l'expression « royaume ermite » en dehors des discours touristiques ou culturels et de projeter le pays dans le passé. Cela rappelle ce qui commence à être clair aux yeux de beaucoup d'observateurs dès les années 1970. Il ne s'agit plus ici d'une image comme une autre, mais d'un « terme cliché » appliqué à une réalité politique difficilement compréhensible pour un Occident à qui on refuse le plus souvent le voyage : la Corée du Nord est devenue inaccessible et imprévisible, donc inquiétante et sombre¹⁵²⁴. L'image ne

1521. Voir à ce sujet l'image de la Corée communiste chez Gérard de Villiers dans la série *SAS : Les Amazones de Pyongyang*, Paris, Plon, 1988 ; *Vol 007 ne répond plus*, Paris, Plon, 1984.

1522. Sur le modèle initié en langues étrangères par les services d'information de la République de Corée elle-même. Cf. par exemple : « Renégats internationaux : la Corée du Nord et sa diplomatie de la terreur », Séoul, Service coréen d'information pour l'étranger, 1983.

1523. Signalons que le Nord, de son côté, particulièrement dans les années 1979-1980, utilise également des images violentes pour qualifier le Sud. On consultera à ce sujet les textes suivants, dont les titres en disent déjà long (ils sont tous, sauf précision, publiés par les éditions en Langues étrangères de Pyongyang) : « À propos des actes criminels commis par les troupes d'agression de l'impérialisme US en Corée, 1970. Hier et aujourd'hui : l'impérialisme américain est meneur de l'agression de la Corée », Pyongyang, éditions de l'Armée populaire de la Corée, 1974 ; « Le souverain stupide : les dépêches venues de la Corée du Sud », 1975 ; « Récit d'un chien enragé : dépêches de Corée du Sud », 1977 ; « L'oppression et le mouvement de résistance en Corée du Sud », 1977 ; « La Corée est "une" : recueil d'articles étrangers », 1978 ; T. K., « Pays sans lumière ni air : lettres de Corée du Sud », 1979 (recueil d'articles publiés dans la revue politique japonaise *Sekai* de septembre 1977 à août 1978) ; « Les atrocités monstrueuses de la clique militaire fasciste de Corée du Sud », 1980 ; « La muraille en béton armé qui mutila la Corée en Nord et en Sud », 1980 ; « L'époque du règne des débris : recueil de dépêches venues de Corée du Sud », 1981 ; « Tchoe Deuk Sin, trente ans en Corée du Sud : tragédie d'une nation divisée en deux », 1989.

1524. Inquiétude par exemple, dans les années 1990, par rapport au problème soulevé par l'armement nucléaire au Nord. Cf. Andrea Matles Savada, *North Korea: A Country Study*, Washington, Federal Research Division, Library of Congress, 1994 (4^e éd.), p. 254-256. Ce rapport, demandé par le département de la Défense américain, est l'une des études occidentales les plus complètes et les plus sérieuses sur la Corée du Nord. Cf. en français : Selig S. Harrison, « Derrière la façade du régime de P'yöngyang », *Le Monde diplomatique*, septembre 1998, p. 13. Soulignons que les « agressions » initiées par le Nord depuis une vingtaine d'années se rapportent toutes

peut qu'être rapprochée d'un cliché porteur de valeurs historiques anciennes connotant l'obscurantisme. Nous noterons également, dans l'emploi du terme « ubuesque » (autre cliché littéraire), une nouvelle connotation théâtrale. Elle rappelle les récits évoquant le conflit intercoréen ou encore la Pyongyang d'Almar Tjepkema mettant en scène un « vaste décor » :

« Comment prédire l'avenir alors que personne ne connaît celui qui dirige ce curieux pays barricadé [...] Tout se mélange. Un ubuesque fatras d'envies, d'espoirs, de douleur et de peur que les mots ne savent cacher. [...] Le pays, né de la partition de la péninsule le long du 38^e parallèle en 1953, est un pays fermé, véritable royaume ermite¹⁵²⁵. »

Ce pays « curieux », « véritable » royaume ermite, on en parle beaucoup tout en ne le visitant que très peu, malgré les tentatives timides du Nord pour attirer les touristes francophones¹⁵²⁶, ou ses essais pour se distinguer et se faire mieux connaître à l'aide de publications en langues étrangères largement diffusées¹⁵²⁷. Pierre Rigoulot, dans un article construit comme un reportage, « Amnokan, alias Yalou », publié en 1997 dans la revue *Culture coréenne* (produite par l'ambassade de la République de Corée à Paris), tente un témoignage « rapproché » puisqu'il écrit depuis la frontière chinoise où il s'offre des frayeurs (les articles précédents de l'auteur relatifs au système nord-coréen et sa verve anticomuniste au sens large permettent de comprendre mieux pourquoi il n'entre pas dans le pays et préfère rester de l'autre côté du fleuve, sur la rive chinoise¹⁵²⁸). Il décrit une terre « étrange », un « autre monde, inconnu » et « inquiétant » que l'on ne pénètre pas et qui semble ne contenir, retranchés, que des fauves dangereux, des animaux « sauvages » (on a par moments la nette impression d'un compte rendu de visite d'une réserve africaine ou d'un zoo). Ici encore, la Corée du Nord est décrite (on retrouve Jean-François de La Pérouse) comme une « scène tragique » impénétrable. L'adjectif « sauvage » – que nous retrouvons souvent dans ce type de reportage « de l'extérieur » – reviendra plusieurs fois sous la plume, plus sérieuse, du géographe Jacques Pezeu-Massabuau (qui ne peut être accusé d'anticommunisme primaire, d'autant que ses premières

symboliquement à des images au caractère sombre et dissimulé : infiltration de commandos nocturnes à la fin des années 1970 (assassinat de la femme du président Park Chŏng-hee), souterrains creusés sous la DMZ (zone démilitarisée) au même moment, attentats à l'étranger dans les années 1980 (dont celui de Rangoon), infiltration de sous-marins espions sur les côtes du sud dans les années 1990, missile survolant le Japon en 1998, sites nucléaires secrets enfouis au nord à la même période, etc. Sous terre, sous l'eau ou dans l'air, la Corée du Nord, présentée comme fermée, réussit à sortir d'elle-même par des moyens détournés.

1525. J. Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, p. 76-77. Rappelons que la partition ne date pas de 1953, mais de 1948.

1526. Cf. Bang Hwan-dju, Hwang Bong-hyok, *Guide touristique de la Corée : neuf régions où les touristes peuvent se délecter à se promener, à manger, à regarder*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1991.

1527. Ces ouvrages sont envoyés par Pyongyang pour être mis en dépôt dans toutes les grandes bibliothèques (à la Bibliothèque nationale de France par exemple, et plus particulièrement à la bibliothèque de documentation internationale contemporaine à Nanterre où ils sont nombreux). Voir, en français : Kim Han-kil, *L'Histoire contemporaine de la Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1979 ; Kim Djeung-il, *Des idées du djoutche, thèse adressée au symposium national sur les idées du djoutche, organisé pour célébrer le 70^e anniversaire de la naissance du camarade Kim Il-sung, grand leader, le 31 mars 1982*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1982 ; S. S. Pradhan, *La Corée en marche*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1984 ; Bang Hwan-dju, *La Culture nationale de la Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1988 ; *id.* *Panorama de la Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1988. La plupart des publications des éditions en Langues étrangères de Pyongyang ne comportent pas de nom d'auteur : *La République populaire démocratique de Corée en pleine prospérité* en 1976 ; *Kim Il-Sung et la Corée* en 1982 ; *La Corée artisanne de l'avenir* en 1984 ; *La Naissance d'une Corée nouvelle* (coll. « Grand homme sans égal ») en 1987.

1528. De Pierre Rigoulot, voir aussi : « Petite histoire du communisme coréen », p. 11-25, « Les archives soviétiques et la guerre de Corée », p. 39-54, « Un camp... des camps », p. 143-155, *Les Cahiers d'histoire sociale*, n° 7, « Spécial Corée », automne-hiver 1996.

sources scientifiques semblent provenir du Nord). Nous nous permettrons de l'évoquer de nouveau dans les paragraphes à venir. Citons pour le moment Pierre Rigoulot. L'extrait que nous proposons commence comme débiterait un conte populaire, évoquant par l'oralité un pays « étrange » car géo-chronologiquement « étranger », une terre en dehors du monde en marche et de la temporalité, un pays qui n'est pas seulement « de l'autre côté », mais qui est aussi « dans un autre sens », dans l'espace de l'« inconnu » et de l'« inquiétant ». Dans un espace-temps hors du monde, quasiment extra-terrestre :

« Des marins chinois attendaient le nécessaire retour des eaux marines, et parlaient d'un étrange pays, à quelques encablures, un pays où il fallait à tout prix éviter d'entrer. [...] Étrange atmosphère... [Les touristes chinois] viennent pour observer "l'autre monde", de l'autre côté du fleuve, le monde inconnu et quelque peu inquiétant de la Corée du Nord, le royaume ermite de Kim Jong-il [...]. Ces curieux de l'autre bord si pressés qui, comme les visiteurs d'un zoo, s'approchent avec prudence le plus près possible d'une cage où sont enfermés des êtres imprévisibles, brutaux, affamés et armés jusqu'aux dents¹⁵²⁹. »

Avant d'être une démocratie populaire, le nord de la Corée est une région particulière du point de vue orographique. Ce relief singulier a beaucoup joué dans le passé – nous l'avons souligné – en plaçant de manière radicale la représentation de la partie septentrionale de la péninsule nettement en marge des zones méridionales. Claude Balaize, dans *La Péninsule coréenne*, note l'individualisation remarquable des ensembles morphologiques nord et sud-coréens. Il précise que « la géographie péninsulaire paraît vouloir se confondre avec l'histoire contemporaine, celle de la tragique partition de l'espace coréen en deux¹⁵³⁰ ». Cette différence se vérifie aussi du point de vue du peuplement. Nous en parlions déjà en évoquant le passage sur les glaces du fleuve Yalu dès l'époque de la domination mongole, ainsi qu'en présentant les récits de voyage de la fin du XIX^e siècle. Ceux-ci signalaient en effet la rudesse et l'isolement des régions montagneuses situées au nord de Wönsan, lesquelles semblaient pourtant offrir au pays une fécondité culturelle originale : ses hommes d'État les plus doués (on repense à Yi Yong-ik, le ministre mineur, véritable personnage de conte selon Georges Ducrocq), ses plus grands moines (la vieille sagesse perdue), ses meilleurs guerriers (la force mythique de ses chasseurs de tigres) et ses plus belles femmes (la beauté coréenne d'autrefois).

Le nord de la Corée est effectivement – avant d'être un pays aujourd'hui le plus souvent impénétrable – une zone géographiquement difficile d'accès, elle-même partagée en régions fort dissemblables. Claude Balaize distingue la partie la plus septentrionale, le nord-est longeant la frontière chinoise, du sud-ouest. Il affirme qu'elle est « peu accueillante à l'homme qui y pratique l'élevage et l'exploitation des magnifiques forêts¹⁵³¹ ». Le Nord est ainsi présenté comme différent du Sud, souvent considéré dans son ouverture. Jacques Pezeu-Massabuau – dans les pages de la *Géographie universelle* – revient à plusieurs reprises sur ces dualités coréennes qui confèrent son originalité à la péninsule, et que d'autres notaient dans la représentation d'une « nation pleine de contrastes », d'un « pays entre yin et yang » :

« Comme bien d'autres péninsules, la Corée fut très tôt duelle, opposant un rivage à l'autre, un "envers" à un "endroit", l'est et l'ouest ; et l'extrémité à la racine, le finistère au continent, le sud au nord¹⁵³². À cette double dualité première ont participé l'origine tribale, la rencontre d'un

1529. P. Rigoulot, « Amnokan, alias Yalou », *Culture coréenne*, 1997, p. 18-21. À propos de la frontière, rappelons l'article de P. Pons relatif à la Corée du Nord dans *Le Monde*, le 9 novembre 1996 : « Le repli chinois des Coréens du Nord ». Il décrit le calme de la rive coréenne du Yalu et décrit Sinüiju comme une ville morte.

1530. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 6.

1531. *Ibid.*, p. 10. S. S. Harrison, dans « Craquements en Corée du Nord », *Le Monde diplomatique*, février 1997, p. 20, rappelle, à propos de la famine qui affecte le pays, que « la Corée du Nord, pays montagneux où moins du quart du territoire est cultivable, a toujours connu le risque de pénurie alimentaire. »

1532. On se rappelle ici les rapprochements proposés avec l'Italie vers la fin du XIX^e siècle.

environnement différent, le degré d'acculturation au contact de la Chine, les climats et le relief¹⁵³³. »

La bipartition géographique entre le Nord et le Sud propose, selon le géographe, de concevoir un espace en opposition « que l'on dirait plus ouvert, plus humain au Sud, davantage rebelle ou fermé au Nord, sans que cela puisse autoriser à des transpositions sociales¹⁵³⁴ ». Il revient plusieurs fois sur ce thème, évoquant un autre aspect de la géographie moderne que nous avons souligné en traitant des témoignages de la fin du siècle dernier : le « paysage », palimpseste de l'histoire, « monument historique » au cœur duquel s'est inscrite, au fil des temps, la mémoire nationale¹⁵³⁵. Ici, même s'il ne parle pas des habitants, nous sentons – dans l'utilisation subjective de syntagmes fortement marqués – la « personnification contrastive » de la terre coréenne dans ses deux aspects les plus visibles. Ceux-ci rappellent le récit de Jean-François de La Pérouse, mais aussi Paul Claudel évoquant la « personnalité » d'une montagne coréenne qu'il imaginait composée d'une substance essentielle, opposée aux dentelles fragiles et maniérées de l'archipel nippon, replié sur sa mer intérieure, sans lien fort avec les puissances telluriennes du continent :

« Ainsi se séparent deux mondes. D'un côté, un ensemble montagneux et continental, gardant la massivité et l'aridité d'un continent auquel il se soude largement, dont il a les forêts profondes, l'isolement et la fermeture, l'austérité et la sauvagerie (ours et tigres, bref l'âpreté à demi domptée). Au Sud, de larges baies ouvrent le pays sur la mer Jaune, le relief s'élève plus progressivement et accueille plus à fond les influences marines (humidité, température). Le pays est accessible¹⁵³⁶. »

Non pas deux régions ni même deux pays : ce sont là « deux mondes », deux espaces en situation quasi insulaire, comme l'écrivait Claude Balaize. Ils s'opposent par-delà la géographie, à travers des figures dépassant largement la terminologie de la spécialité. Le premier monde compose « l'envers », la face cachée et obscure de la péninsule. Il est « profond », mais surtout « isolé », « fermé », « austère » et « sauvage ». Il fait face à un monde différent qui représente pour beaucoup d'étrangers « l'endroit » de la Corée : un espace « ouvert », « accueillant » et « accessible ». Par l'intermédiaire de ces descriptions de paysages, nous pouvons retrouver de vieilles considérations. Même s'il ne s'autorise aucune transposition sociale, Jacques Pezeu-Massabuau applique ailleurs la dualité déterminée pour les espaces, sur des caractéristiques humaines prises dans un sens très général. Il justifie cette approche en se repliant derrière des témoignages coréens. Nous redécouvrons sans peine dans ces portraits-robots le *bon sauvage* et le *sage oriental*, que nous évoquions au début de ce travail :

« Eux-mêmes cependant ne manquent jamais de souligner certaines nuances qui les divisent, avec une unanimité remarquable. Les habitants du Nord, qui ont dû cultiver des quantités d'endurance, de persévérance et une certaine rudesse d'anciens “chasseurs de tigres”, regardent volontiers leurs compatriotes plus méridionaux comme manquant d'agressivité, voire amollis. Ceux-ci en revanche se considèrent plus civilisés, et évoquent généralement leurs voisins septentrionaux comme manquant des grâces de la culture et demeurés plus proches de la nature sauvage où ils vivent¹⁵³⁷. »

Dans le cadre d'une autre publication – l'entrée « Corée » de l'*Encyclopædia universalis* (1968) – Jacques Pezeu-Massabuau proposait déjà une différenciation entre le Nord et le Sud :

« La rudesse du climat, l'ingratitude du relief et la proximité de la frontière ont donné aux

1533. J. Pezeu-Massabuau, « La Corée », p. 430.

1534. *Ibid.*, p. 437.

1535. Pour Jean-Robert Pitte, il est l'expression observable par les sens de la combinaison entre la nature, les techniques et la culture des hommes. Cf. *Histoire du paysage français*, Paris, Hachette, 1994.

1536. J. Pezeu-Massabuau, « La Corée », p. 438.

1537. *Ibid.*, p. 439-440.

habitants de ces régions un esprit essentiellement pionnier¹⁵³⁸, différent de celui des gens du Sud : les premiers reprochent aux seconds leur manque d'agressivité, qu'ils opposent à leur propre énergie de "chasseurs de tigres". Inversement, les autres les dépeignent comme des "barbares" au caractère rude et bizarre. Quoique ces jugements soient fort exagérés de part et d'autre, il est de fait que les conditions de vie sont bien plus rudes dans le Nord et que l'initiative individuelle a eu une grande part dans le défrichement des vallées les plus reculées¹⁵³⁹. »

À partir de cette première représentation géographique d'un espace septentrional « rude » et « sauvage », en partie « animal », nous rencontrons dans notre corpus de nombreuses occurrences relevant le décalage d'une Corée du Nord dévalorisée, politiquement et culturellement repliée sur elle-même. Nous retrouvons trait pour trait l'ancienne représentation géographique du « royaume ermite ». Dans *Les Coréens, frères séparés* (1990), Rémi Teissier du Cros, ambassadeur de France en République de Corée de 1975 à 1980, décrit une société fermée et figée, dans des termes relativement retenus :

« Ainsi les deux Républiques jumelles offrent deux visages profondément dissemblables. D'un côté une société fermée et figée, étroitement encadrée physiquement et psychologiquement, où la marge d'autonomie de chacun est rétrécie jusqu'à un minimum incompressible, où sont proscrits les modes d'expression personnels, où les élans créateurs sont découragés. Une bureaucratie omniprésente faite de deux hiérarchies placées côte à côte s'emploie à contraindre et à restreindre, à décourager plutôt qu'à stimuler, à inhiber plutôt qu'à libérer¹⁵⁴⁰. »

D'autres vont plus loin dans le débordement verbal et les déclinaisons de l'image. Ainsi *La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*, de Virgil Gheorghiu (1987), essai d'un anticommunisme affiché, écrit pour glorifier les militaires qui imposent au Sud un système dictatorial que voilent facilement, à l'extérieur, des résultats économiques enviables. Nous découvrons ici des représentations du Nord qui évoquent la violence de la coupure et du retranchement, par opposition à un monde extérieur prétendu libre¹⁵⁴¹ :

« La moitié Nord de la Corée a été entourée de barbelés. Elle a été complètement retranchée du monde. Vingt millions de Coréens qui y vivent sont retenus en otages. Ils sont radicalement coupés de leurs familles qui vivent dans le Sud. Ils mènent une existence de bagnards. Sans rien savoir de ce qui se passe dans le monde. Comme s'ils étaient des enterrés vivants.

1538. J. Pezeu-Massabuau, dans *Pays et paysages d'Extrême-Orient*, Paris, PUF, coll. « Sup », 1977, p. 175, reprend cette image d'« esprit pionnier » : « De hautes et massives montagnes, d'immenses forêts hantées d'ours et de tigres, un climat rude, une période végétative brève, la proximité de la frontière ont donné ici aux habitants un esprit pionnier bien différent de l'endurance tranquille des gens du Sud. » Dans *La Corée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1981, p. 120, il parle des hauteurs centrales du Nord : « Peu de régions en Extrême-Orient s'opposent à ce point à la pénétration par l'homme. [...] Ici sont les plus belles forêts de toute la péninsule, certaines demeurant encore dans leur état primitif avec le sous-bois dense qui les caractérise en Extrême-Orient. [...] Une population pionnière a, durant des siècles, tenté de coloniser ces régions. » Souvenons-nous de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, lesquels décrivaient déjà la population énergique et rude du Nord à l'origine des premières dynasties coréennes.

1539. *Id.*, *Encyclopædia universalis*, vol. 4, p. 1015, s.v. « Corée, cadre géographique ».

1540. R. Teissier du Cros, *Les Coréens, frères séparés*, p. 229.

1541. Au Nord également, nous retrouvons des représentations de ce type pour parler du Sud. Voir par exemple : *Le Monstre sanguinaire : dépêches venues de Corée du Sud*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1985. Cet ouvrage évoque le régime autoritaire du président Chŏn Du-wŏn, général responsable de la répression des émeutes de Kwangju en 1980, lesquelles firent plusieurs centaines de morts (cf. P. Pons, « Le film des massacres de Kwangju replonge la Corée dans ses années de plomb », *Le Monde*, 7 décembre 1995). Son régime, militaire et policier, est marqué par de nombreuses périodes de manifestations et par une politique de répression violente, laquelle s'adoucirait à l'approche des Jeux olympiques de 1988, ouvrant la voie à la mise en place d'un type de gouvernement plus démocratique.

« Cette moitié Nord de la Corée est totalement coupée de la communauté internationale. La population est retranchée derrière des frontières étanches. Des frontières fortifiées. Avec des miradors. Des barbelés. Des champs de mines. Des murs. Comme toutes les prisons. Car le Nord de la Corée est une authentique, une terrible prison. Une république carcérale. Une république pénitentiaire¹⁵⁴². »

Pierre-Antoine Donnet, dans *Le Choc Europe/Asie*, publié en 1998, va dans le même sens. Il dénonce ce qu'il présente comme le processus de désintégration intérieure régressif de la partie septentrionale de la péninsule. Il situe lui aussi celle-ci en dehors du monde, la projetant chronologiquement en plein « Moyen Âge ». Dans cet essai, le fait que « l'image soit floue » n'empêche en rien l'auteur de préciser que la Corée du Nord – qu'il humanise, comme Rémi Teissier du Cros parlant aussi de « visages différents » – présente un « visage » qui glace celui qui cherche à l'entrevoir en tentant d'en soulever le voile. Un visage de mort donc, où l'on retrouve les « enterrés vivants » de Virgil Gheorghiu et plus loin les « fantômes » de Pierre Loti :

« La Corée du Nord est un autre sujet d'interrogation majeur pour l'avenir de l'Asie. Ce pays de 22 millions d'habitants est engagé depuis dix ans dans un processus de désintégration intérieure dont on connaît l'issue, mais dont personne ne saurait dire si elle sera pacifique ou violente. [...] »

« Le Moyen Âge en Asie, c'est aussi la Corée du Nord, autre exemple d'obscurantisme. L'image est floue¹⁵⁴³ puisqu'il est difficile d'enquêter dans ce pays fermé sur le monde. Rares sont les journalistes étrangers autorisés à s'y rendre. [...] Dictateur rouge, Kim Il-sung a laissé en héritage un pays en pleine décomposition. Dernière citadelle néo-stalinienne, la Corée du Nord présente un visage qui fait froid dans le dos¹⁵⁴⁴. »

On notera la valeur prégnante des termes « désintégration » et « décomposition ». Ils s'opposent à ceux connotant la « germination » dans certains textes du début du siècle (chez Hippolyte Frandin par exemple), que l'on retrouve également dans des témoignages évoquant le Sud des années 1970.

Jasper Becker, dans *Famine en Corée du Nord*, publié en français en 1998, va plus loin encore. Il lance un cri d'alarme et évoque très directement un régime de mort. On retrouve dans certains passages de son essai d'autres images. Elles rappellent le thème ancien de la « sauvagerie » :

« Chacun s'accorde à dire que tout est possible dans le "royaume ermite", l'État le plus secret et le plus embrigadé du monde. Des données aussi élémentaires que le nombre des habitants, par exemple, ne sont pas certaines. [...] »

« Les efforts des paysans pour survivre à la famine, tels qu'ils sont racontés, offrent aussi une ressemblance frappante avec ce qui s'est passé en Chine à l'époque du Grand Bon en avant. Tout le monde, y compris les écoliers, passe son temps à fouiller la terre à la recherche d'herbes sauvages,

1542. V. Gheorghiu, *La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*, p. 13. Dans le même ordre d'idées, cf. *Georges Orwell's "Nineteen eighty-four" North Korea*, Séoul, Tower Press, 1984 ; et en français : Kim Hyun-hee, *Dans la fosse aux tigres*, traduction de René Baldy, Paris, Presses de la Cité, 1994.

1543. Enfouie sous une profusion de voiles qui nous la masquent, la Corée du Nord nous est parfois présentée par des photographies ou des reportages filmés. Qu'ils soient proposés par la République démocratique elle-même ou par des correspondants étrangers, ils révèlent souvent une opacité (technique) difficile à lever. Ceux qui ont ainsi illustré, durant l'été 1994, les funérailles de Kim Il-sung, étonnaient par leur plastique et leurs coloris, tout droit sortis des lointaines années 1950 (images troubles, floues, hachurées, rayées, parasitées, pastellisées, etc. : la Corée du Nord n'offre d'elle-même que d'étranges télécopies venues d'une autre époque, comme d'une autre planète). Pour des photos mieux accordées à leur temps (et au nôtre), voir Mario Ambrosius, *La Corée divisée*, Séoul, Yölwadang, 1989.

1544. Pierre-Antoine Donnet, *Le Choc Europe/Asie*, Paris, Seuil, coll. « L'histoire immédiate », p. 170, 191.

d'écorces, de feuilles, de petits animaux et d'insectes. [...]

« Aucun régime n'a laissé mourir une telle proportion de sa population autour des monuments élevés à une utopie ratée. La Corée du Nord semble en proie à une psychose du culte de la mort, qui la laisse imperméable à la raison de son propre intérêt¹⁵⁴⁵. »

Ces images de fermeture, de secret, de coupure, de sauvagerie et de mort sont d'autant plus marquantes qu'elles sont sans nuances et s'opposent le plus souvent à un autre ensemble, plus largement représenté dans les différentes catégories de textes que nous avons retenues. Au versant coréen obscur, figé et fermé s'oppose en effet un versant lumineux, mouvant et ouvert : il s'agit des représentations rapportées de Corée du Sud à la même période, par des témoins souvent bien plus directs (ils ont pu pénétrer le pays¹⁵⁴⁶). Elles dessinent une terre longtemps agitée par des troubles sociaux (manifestations étudiantes, répression des émeutes, etc.¹⁵⁴⁷), mais ouverte et aux habitants accueillants. Elle semble tournée vers le futur et le développement alors que la Corée du Nord incarne le « Moyen Âge » le plus sombre. Ce dernier pays est donc un autre espace, hors du monde et loin de lui. C'est le « royaume ermite » plus ancien, fermé, aux fonctionnaires à l'esprit étroit et au système confucéen sévère, hostile aux visiteurs étrangers. C'est donc un autre temps, hors de l'histoire, hors du présent. Jean-François Mozziconacci utilise le terme « marge » dans « *Han* », introduction au catalogue *Les Peintres du silence, huit maîtres contemporains*, publié à l'occasion d'une exposition organisée en 1998 par le musée de Montbéliard, sous-ensemble d'un coffret intitulé *La Corée d'hier et d'aujourd'hui* :

« Si le Nord se met en marge de l'histoire, refusant tout échange, frontières fermées, nouveau royaume ermite du collectivisme répressif, le Sud s'ouvre au monde, aux nouveautés techniques et industrielles, et malgré des moments difficiles d'instabilité [...], connaît un essor remarquable¹⁵⁴⁸. »

Cette « marginalité » de la partie nord de la péninsule coréenne, nous la retrouvons dans des représentations semblables, lesquelles soulignent le fait qu'il y a d'une part cette Corée « isolée » et d'autre part « le reste du monde ». Par exemple, dans l'article de Selig S. Harrison, « Craquements en Corée du Nord » publié dans *Le Monde diplomatique* :

« La Corée du Nord demeure complètement isolée de l'extérieur. Tous les postes de télévision et de radio, qui doivent être déclarés, ne peuvent capter que des stations précises. Ainsi, seuls les dirigeants du parti au pouvoir ont une idée approximative de ce à quoi ressemble le reste de la planète¹⁵⁴⁹. »

La péninsule coréenne est donc le lieu d'une convergence où se croisent de multiples extrêmes, spatiaux et temporels. Il y a un « avant » et un « après » la guerre. Il y a les géographies du Nord et du Sud,

1545. Jasper Becker, *La Famine en Corée du Nord. Aujourd'hui un peuple meurt*, traduit de l'anglais par Denise Lucioni, introduction de Michel Sitbon, Paris, L'Esprit frappeur, 1998, p. 23-24, 49, 76. Sur la famine en Corée du Nord, voir parmi d'autres les articles de Romain Franklin : « La famine à huis clos », *Libération*, 7 octobre 1997 ; « La Corée communiste est devenue l'enfer de la faim », *Libération*, 30 septembre 1998 ; « La famine manipulée », *Libération*, 1^{er} avril 1998. Voir aussi Bruno Birolli, « L'agonie de la Corée du Nord », *Le Nouvel Observateur*, 4 juillet 1996, p. 48.

1546. À l'occasion du soulèvement populaire de Kwangju en 1980, ce sont en grande partie les images des photographes et caméramans étrangers (entre autres allemands) qui permirent de voir, en Corée même, l'ampleur de la répression et des massacres perpétrés par l'armée.

1547. Voir à ce titre, pour reprendre l'exemple de l'année 1980 évoquée dans la note précédente, le rapport d'Amnesty International : *Corée du Sud : l'emprisonnement politique en République de Corée*, Paris, éditions francophones d'Amnesty International, 1981.

1548. Jean-François Mozziconacci, « *Han* », introduction au catalogue *Les Peintres du silence, huit maîtres contemporains*, musée de Montbéliard, Paris, Adam Biro, 1998, p. 7.

1549. S. S. Harrison, « Craquements en Corée du Nord », p. 20.

l'ombre et la lumière, les marges de l'histoire et le lieu des évolutions présentes. Sur ce dernier point, celui du temps, les textes nous proposent tous un autre axe contrastif : la Corée du Sud au cœur de l'alternative modernité/tradition.

3 – L'opposition entre la modernité et la tradition (extrêmes temporels)

Si les textes évoquant la Corée dans sa totalité soulignent tous qu'elle n'est ni la Chine ni le Japon, ils ne manquent pas de préciser qu'elle n'est pas non plus une unité en elle-même¹⁵⁵⁰. S'ils s'attachent donc à relever les images d'un Orient contrasté quant à la spatialité, ils tentent tous dans un même temps de montrer que ces contrastes spatiaux correspondent aussi directement à des contrastes temporels qui prennent appui sur des options idéologiques fortes. On retrouve une démarche en partie similaire dans les descriptions et présentations qui relèvent les mutations de la seule Corée du Sud, dans ses efforts pour « rattraper le temps » et accélérer le changement.

En effet, s'il y a deux Corée dans la géographie et la chronographie de la péninsule, il y en a aussi deux dans la plupart des textes qui s'attachent à présenter la seule Corée méridionale à partir des années 1970. Nous sommes alors confrontés dans certains récits ou guides, à l'évocation classique d'un rythme à double vitesse : d'une part, un développement industriel puissant qui fait les gros titres des rubriques asiatiques de la presse occidentale ; d'autre part, l'envers du décor montrant une terre coréenne riche de la réactualisation de son passé et de la présence vivante d'un ensemble de traditions singulières (mœurs, coutumes, arts, etc.), lesquelles n'ont jamais vraiment disparu malgré les aléas de la guerre et la course à l'industrialisation sous un régime militaire et ultralibéral.

Ce contraste a toujours été présent sauf pendant la période difficile du conflit. Quelques années avant la fin de la colonisation, en 1938, alors que la péninsule avait été physiquement transformée par la présence japonaise, Élie Faure témoigne encore, dans *Reflets dans le sillage*, d'une Corée semblable à celle rencontrée dans les récits de voyage du tout début du siècle. Elle est aussi très proche de celle que l'on va découvrir longtemps après les affrontements Nord-Sud et les premières vagues de l'industrialisation. L'auteur, historien de l'art accomplissant un tour du monde, décrit d'une part la terre coréenne en réactualisant le statut iconique ancien d'un pays du Matin calme « désorientalisé » (malgré la présence japonaise) :

« Je venais de traverser la charmante Corée, qui rappelle si étrangement la France avec ses champs uniformément cultivés, ses rivières sinueuses que bordent les peupliers et les saules, son air de prospérité, de sagesse, d'harmonie partout répandue. Plus que charmante, prenante, malgré les bastions bétonnés qui dominent, à l'entrée de chaque tunnel, la voie du chemin de fer, par ses tumuli mortuaires groupés sous les bouquets d'arbres à la sortie des hameaux, ses maisons blotties dans les creux comme une famille de tortues avec leurs toits de chaume ovales où mûrissent les melons et les piments rouges, ses paysans au chapeau haut de forme minuscule incliné sur le sommet du crâne, qui feraient penser à des échappés de Médrano n'étaient leur allure paisible, leur visage naïf, leur calme, leur robe uniformément blanche¹⁵⁵¹. »

1550. Cf. Éric Bidet, *La Corée, deux systèmes, un pays*, Paris, Allier (Belgique), Le Monde, Marabout, coll. « Le Monde poche – synthèse », 1998. Voir la présentation dans *Le Monde diplomatique* en octobre 1998 : « Le nord de la Corée, sous régime communiste, et le sud, sous influence américaine, ont connu des destins opposés : le Nord ne cesse de décliner, le Sud passe – avant la récente crise de l'Asie orientale – au rang de onzième puissance économique mondiale. L'auteur analyse cette étrange "cohabitation" ».

1551. É. Faure, *Reflets dans le sillage*, Paris, Jean Flory, 1938 (réédition : Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964). Nous

Il évoque d'autre part sa découverte de Séoul, capitale qui marque la différence : la ville – comme les descriptions qui en sont proposées en 1900 et 1970 – ne correspond en effet plus du tout au pittoresque recherché par les premiers voyageurs de la fin du siècle dernier. Elle ressemble plus alors à une cité industrialisée d'Occident (cliché de la « ville américaine ») et préfigure les transformations des années 1970. Elles conserveront l'anachronisme de certains lieux préservés, tels que Pierre Loti et Georges Ducrocq les ont visités en 1901, à un moment où ils étaient à l'abandon et représentaient déjà un passé coréen à la dérive :

« J'avais visité Séoul qui me causa une vive surprise, car où je pensais voir un “grand village” un peu sordide, à la chinoise, je découvris une ville américaine dont les musées, les vieux remparts, les jardins impériaux tachent d'oasis anachroniques l'ensemble peu pittoresque¹⁵⁵². »

Si l'image plus ancienne du Matin calme est donc infirmée une seconde fois (pendant la guerre et pendant les premiers temps de l'industrialisation¹⁵⁵³), elle va être réhabilitée dans les années 1980 et se cristalliser dans de nombreux essais, parallèlement au redéveloppement d'un exotisme du quotidien et à une entreprise de redécouverte de certaines sources culturelles toujours fécondes, appuyée par le ministère de la Culture et de l'Information¹⁵⁵⁴, l'office du tourisme, l'édition et la recherche universitaire¹⁵⁵⁵. La Corée, « pays de contraste » comme tous les pays visés par le discours touristique publicitaire, présente cet avantage à nos yeux : le contraste n'est pas nouveau. Il participe à la fois des stratégies en vogue dans les compagnies de voyage étrangères et coréennes, et garde avec les images du passé un lien fort. Il s'appuie surtout sur une bipartition géo-historique marquée.

Dans un second temps, suivant une voie parallèle, l'image du royaume ermite va également refaire surface – en considérant le Sud comme le Nord – dans les représentations de sociétés qui n'ont jamais abandonné leur attachement à un mode de vie fortement réglé par les conceptions confucéennes. Ce thème du confucianisme est largement présent, aujourd'hui encore et en toute occasion, dans le moindre papier journalistique évoquant la Corée. Malgré le discours marxiste des uns et l'angle de vue libéral des autres, il reste actuel. L'amour du père Kim Il-sung (1912-1994) au Nord¹⁵⁵⁶, tout comme le militarisme et le respect aveugle de la hiérarchie dans les relations au sein de l'école et de l'entreprise au Sud, fondent le renouveau de la représentation du sage oriental sur lequel les observateurs étrangers s'interrogent : comment les Coréens parviennent-ils à associer modernité et confucianisme au Sud ? Communisme et confucianisme au Nord ?

utilisons l'édition de 1987 déjà citée : *Mon périple, voyage autour du monde, 1931-1932* suivi de *Reflets dans le sillage*, p. 209. On peut imaginer qu'É. Faure a lu P. Loti. En effet, certains motifs et thèmes se retrouvent chez l'un et l'autre. Par exemple, le motif des chapeaux (le terme *haut-de-forme* est utilisé par les deux auteurs) évoquant des clowns pour l'officier de marine en 1901 et le cirque Médrano pour É. Faure.

1552. *Ibid.*

1553. Voir dans le domaine culturel (littérature et cinéma) un autre exemple d'infirmité annoncé par un titre d'article : P. Maurus, « Des matins pas très calmes et toujours assoiffés », *Le Monde diplomatique*, février 1997, p. 19.

1554. Cf. *Images de Corée*, Séoul, ministère de la Culture et de l'Information, 1970. Plusieurs versions de cette plaquette seront publiées par la suite, ainsi que d'autres types de documents du même ordre.

1555. Voir à ce titre des travaux publiés en France comme celui de Yi Chun-sŏn, *Le Village clanique en Corée du Sud et son rôle dans la vie rurale*, Paris, Collège de France, Centre d'études coréennes, 1992. Pour les revues en langue française, voir la *Revue de Corée* (Unesco, Séoul, publiée de 1969 à 1997), *Culture coréenne* (Centre culturel coréen de Paris) et *Koreana* (Korea Foundation, Séoul). Elles traitent souvent de sujets divers qui rappellent ce lien étroit entre la culture coréenne et la nature du pays.

1556. Cf. *Kim Il-sung et la Corée*, Pyongyang, éditions en Langues étrangères, 1982. Jean-Pierre Brule, *La Corée du Nord de Kim Il-sung*, Paris, Barre-Dayer, 1983.

A – La Corée entre modernité et tradition

« En une seule génération pourtant, la Corée [du Sud], tel le phœnix, s'est relevée de ses cendres pour être de nos jours un des pays qui connaît le développement le plus rapide avec une industrialisation accélérée¹⁵⁵⁷. »

« Les informations transmises par les médias sont surtout d'ordres politique et économique : démarrage industriel spectaculaire, gigantesques chantiers navals, exportations qui inondent les marchés, toute puissance de l'armée, [...] plus de cinquante universités, une capitale qui compte parmi les plus grandes cités du globe¹⁵⁵⁸. »

« Le miracle coréen éclate à la fin des années 1970. Voici une expression (une image !) qui traduit l'étonnement (la stupéfaction !) mais aussi l'agacement. [...] La plupart des manuels d'économie à l'usage des lycées et des collèges continuent à véhiculer à propos de la Corée l'image prépondérante de zones franches, plateformes pour les multinationales... C'est une image lénifiante qui permet de continuer à somnoler en évitant de regarder en face la réalité coréenne¹⁵⁵⁹. »

Dans les années 1980, les images qui nous parviennent de Corée du Sud relèvent principalement des rubriques politiques et économiques de nos journaux, revues et manuels dans lesquels elle est présentée à travers la métaphore inquiétante du dragon¹⁵⁶⁰. Même si l'on signale parfois une opposition active au régime des militaires (et la répression violente qui l'accompagne¹⁵⁶¹), c'est le développement industriel qui occupe surtout, dans les médias grand public français, la modeste place accordée au pays¹⁵⁶². Il est le plus souvent comparé au modèle japonais des années 1960¹⁵⁶³. Les quelques lignes de Max Olivier-Lacamp, de Jacqueline Boyer et de Pierre Judet que nous citons suffisent à donner le ton de l'ensemble des références sur le sujet. Nous y relevons l'emploi de ces superlatifs dont la presse abuse volontiers (« spectaculaire », « gigantesque », etc.). L'industrialisation est en marche. Elle infirme nettement le *Matin* calme, qu'elle dynamise, et le royaume ermite, qu'elle « dynamite », tout en suscitant, par l'intermédiaire de la presse, un intérêt nouveau (une inquiétude nouvelle) pour un pays qui tente de s'imposer comme concurrent potentiel sur l'échiquier mondial. Cet intérêt motive, dans les années 1980, des questions simples sur lesquelles on ne s'arrêtait plus depuis longtemps :

1557. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 213.

1558. J. Boyer, *La Corée*, p. 7.

1559. P. Judet, « L'image de la Corée en France », p. 6.

1560. Cf. parmi d'autres Michel Deverge, *Les Quatre dragons, Hong-Kong, Corée du Sud, Singapour, Taiwan*, Paris, Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes, La Documentation française, 1989 ; Laurent Carroue, « Les travailleurs coréens à l'assaut du dragon », *Le Monde diplomatique*, février 1997, p. 1, 18-19.

1561. Pour une analyse rapide des problèmes que rencontre encore la démocratie en 1997, pendant la présidence de Kim Yong-sam (particulièrement la classe ouvrière devant faire face à une nouvelle législation du travail), lire Bertrand Chung, « Un régime libéral à poigne de fer », *Le Monde diplomatique*, février 1997, p. 18.

1562. Cf. les ouvrages sur le sujet : Jean Chardonnet, *La République de Corée : un miracle économique*, Paris, éditions France-Empire, 1980 ; Thierry Schwob, *Singapour, Taiwan, Hong-Kong, Corée du Sud : les nouveaux conquérants ?*, Paris, Hatier, coll. « J. Bremond », 1986 ; Mario Lanzarotti, *La Corée du Sud, une sortie du sous-développement*, Paris, PUF, coll. « Tiers-monde », 1992 ; Bernard Dezert, *Dynamisme économique et métropolisation en Extrême-Orient : Corée du Sud, Chine, Japon*, Saint-Germain-en-Laye, université libre de Saint-Germain-en-Laye et sa région, coll. « Les cahiers », 1994 ; OCDE, *Le Développement économique de la Corée*, coll. « Études économiques », Paris, 1994.

1563. Cf. Fosco Maraini, *Japon et Corée*, traduit par Jean Maillet, Paris, Bruxelles, Lugano, Atlas éditeur, éditions Érasme, Éditions transalpines, 1993.

« C'est le développement économique foudroyant de la partie sud du pays qui amena chacun à se poser enfin deux questions que tout le monde se pose aujourd'hui : ces Coréens, qui sont-ils donc ? et comment se fait-il que nous n'ayons pas entendu parler d'eux plus tôt¹⁵⁶⁴ ? »

C'est en tentant de répondre à des questions de cette nature que l'image de la Corée, expansive et industrielle, va évoluer à partir des années 1980. Elle va laisser percer, dans les tentatives de réponses, des considérations plus anciennes revitalisant les représentations du calme et de l'érémisme. Max Olivier-Lacamp intitule le sixième chapitre de son essai ainsi :

« Où l'on s'apercevra que les arts et les traditions populaires, loin de disparaître dans le modernisme des pays à mutation accélérée, prospèrent, au contraire et même revivent¹⁵⁶⁵. »

Dans l'un des derniers chapitres de son récit, alors qu'il fait part de sa rencontre – dans le milieu des années 1970– avec le président Park Chung-hee¹⁵⁶⁶, il décrit l'antichambre de l'homme d'État. On y découvre un ensemble de dualités coréennes qui composaient déjà la matière de notre sixième chapitre, consacré aux voyageurs de la seconde moitié du siècle dernier. Il y a effectivement dans les deux photographies observées un contraste fort entre paysage de montagne et paysage urbain, le Nord et le Sud, la tradition et la modernité¹⁵⁶⁷ :

« [J'étais fasciné] par deux images photographiques en couleur, presque symétriques, toutes deux hautement symboliques du double et énorme problème à résoudre par la Corée, la réunification et la prospérité économique.

« La première de ces affiches représente la chaîne des monts de Diamant, en Corée du Nord, une sierra hérissée de pics et de dents, une arête infinie, donjonnée de tours neigeuses, une féerie de glace étincelante et de roc sombre dans le ciel clair de lumière bleu mauve comme celui de l'Attique, qui donne son nom au pays du matin calme.

« L'autre photo géante, sur le même ciel, montre la falaise abrupte et inégale du paysage urbain du centre de Séoul, fait de plusieurs lignes d'édifices géants, crénelés, inégaux, représentatifs de cette civilisation industrielle venue de l'ouest, où pénètre la Corée, au prix d'un effort gigantesque de son peuple¹⁵⁶⁸. »

Nombreux sont les textes qui signalent alors cette nouvelle dualité interne de la partie sud de la péninsule. Elle est illustrée par deux thèmes clichés (« modernité » et « tradition »), qui trouvent une partie de leur force dans l'ancienneté des images qui les ont jusqu'à présent portés. Derrière la production électro-

1564. D. Bouchez, « Derrière la croissance, le passé », p. XII.

1565. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 141. L'auteur donne des précisions, p. 143 : « Depuis les années 1960, depuis l'élévation de la condition paysanne, un effort considérable est fait pour arrêter la désintégration de l'art populaire et le réhabiliter. »

1566. Park Chung-hee (1917-1979) sert dans l'armée japonaise de 1940 à 1945. Il fait ensuite carrière dans l'armée coréenne. Membre de la junte qui prend le pouvoir en 1961, il est d'abord président intérimaire de la République de mars à novembre 1963 puis devient président en décembre. Réélu en mai 1967 et en avril 1971, il proclame la loi martiale en 1972 ainsi qu'une réforme constitutionnelle lui accordant les pleins pouvoirs. Il est réélu président à deux reprises (1972 et 1978). Son autoritarisme croissant lui vaut des inimitiés au sein de son entourage. Il est assassiné le 26 octobre 1979 par Kim Chae-kyu, chef du service central de renseignement (Cf. le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, t. 8). On peut lire de Park Chung-hee en français : *Corée, la voie du renouveau de la nation*, traduit de l'anglais, Paris, Stock, 1979.

1567. La couverture et la quatrième de couverture reprennent des photographies représentant ces deux types de paysage.

1568. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 246-247.

nique, l'exportation massive vers l'Occident, le libéralisme extrême et l'architecture nouvelle qui dégagent – tout comme les anciennes descriptions de montagnes – une impression de puissance, nous retrouvons en effet une autre Corée. Derrière la modernité (nous la découvrons déjà comme motif chez le noble à la fois attaché aux nouveautés d'Occident et à sa vie coréenne traditionnelle, mis en scène par Georges Ducrocq dans *Pauvre et douce Corée*), on devine effectivement la présence d'une culture différente, oubliée depuis les premiers temps de la colonisation et depuis la guerre, mais qui ne s'est pourtant éteinte à aucun moment de ces années troublées. Pour certains, elle est même à l'origine de l'élan présent du pays :

« Derrière la croissance rapide de la Corée du Sud, il y a bien autre chose qu'une pluie de dollars. Il y a un passé culturel, qui rend ce peuple capable aujourd'hui d'un formidable sursaut. C'est un phénomène de civilisation¹⁵⁶⁹. »

Cette civilisation ancienne et cette culture qui pointent derrière la croissance (et dont les Coréens mettent en avant le caractère plurimillénaire), c'est dans Séoul et dans son rythme quotidien que de nombreux témoins les rencontrent en arrivant en Corée. La capitale s'impose – à l'égal de beaucoup de grandes cités – sous la forme d'une ville de contrastes, comme le notaient les voyageurs du début du siècle. Pourtant la différence apparaît dans le fait qu'en 1900, ce sont deux mondes qui se touchent (le coréen et le japonais), mais ne se pénètrent pas, alors que désormais ce sont deux époques qui mêlent leurs trames et leurs plis en s'influençant l'une et l'autre. Le « futurisme » du « béton », de l'« acier » et de l'« effrayant » n'empêche en rien la « mélancolie » des « étranges îlots du passé ». L'augmentation du niveau de vie facilite le travail de restauration de la mémoire en diminuant le poids imposé par les contraintes matérielles. De la même manière, le présent des avenues « monstrueusement larges » domine une autre époque en la soulignant : celle des « ruelles entortillées » et des quartiers « aventureux » déjà évoqués dans les récits de Georges Ducrocq et de Pierre Loti :

« Les maisons traditionnelles disparaissent peu à peu des zones urbaines, où, en revanche, on conserve précieusement des portes monumentales anciennes, des palais mélancoliques et des jardins secrets merveilleux, étranges îlots du passé au sein d'un urbanisme futuriste de béton et d'acier. Séoul, la grande ville, présente un tracé d'avenues monstrueusement larges, où circulent un trafic effrayant, souvent sur deux niveaux, voie inférieure, voie supérieure, cette dernière surplombant des ruelles entortillées et des quartiers confus de petites maisons serrées, qui ressemblent à des quadrillages parfaitement aventureux¹⁵⁷⁰. »

Jacqueline Boyer confirme cette nouvelle dualité dans l'introduction de son guide. En apparence s'y opposent et semblent s'y contredire un pays en voie de modernité confronté à une terre plus ancienne, laquelle inscrirait dans la ville les parenthèses de ses monuments et les lignes de son patrimoine. Pourtant, entre le portrait-robot de la modernité lustrée des édifices du centre-ville et le charme secret des palais et des jardins d'autrefois, des pavillons polychromes, des monastères perdus et des bouddhas rupestres cachés, l'autrice propose un troisième front (comme l'espace rural dans les récits des voyageurs du XIX^e siècle, entre ville et montagne) : c'est celui de l'Orient au « quadrillage aventureux », c'est l'Asie « du coin de la rue », « à portée de la main ». Nous sommes alors projetés en deçà du monumental, comme chez le poète Georges Ducrocq et le photographe Louis Marin, dans un exotisme différent (mais courant au XIX^e siècle) qui se déroule « sous nos yeux » et semble plus « vivant » que les images trop figées que rapportent les photographes. Amateurs de contrastes faciles et réducteurs, ces derniers s'éloignent d'un niveau de réalité particulier, celui des rythmes de la rue que les voyageurs plus anciens s'attachaient déjà à rendre en s'y disposant, et qu'un certain tourisme tente aujourd'hui de retrouver :

« À ce portrait-robot d'une nation entièrement tournée vers l'avenir viennent se greffer des images

1569. D. Bouchez, *op. cit.*, p. XII.

1570. M. Olivier-Lacamp, *op. cit.*, p. 6.

rapportées par certains photographes : palais de bois polychrome aux charpentes élaborées, petits pavillons en bordure des rivières, pagodes au sein des rizières, monastères bouddhiques perdus au fond de vallons boisés, gardiens de pierre des mausolées royaux, bouddhas rupestres cachés dans les montagnes. Visions apparemment contradictoires qui donnent à penser que la Corée traditionnelle ne subsiste qu'en marge du pays moderne ; [...] Où donc est cet Extrême-Orient vanté par les dépliants touristiques ? Vous n'aurez pas à aller loin. Il est là, sous vos yeux, au coin de la rue¹⁵⁷¹. »

Plus loin, dans les pages de son guide, Jacqueline Boyer reprend cette thématique d'une Corée considérée comme un Extrême-Orient « différent », mais tout aussi « véritable », lequel sait aussi retrouver les chemins de son histoire dans le présent des actes de la vie quotidienne. Ainsi, passé et présent ne s'opposent plus ; au contraire, ils se superposent :

« La Corée est loin d'avoir renié son passé. Au contraire. Rares sans doute sont les peuples qui connaissent aussi bien leur histoire et qui ont fait un tel bon en avant sans pour autant renoncer à des traditions qui continuent à colorer en contrepoint tous les actes de la vie quotidienne. Passé et présent restent donc très proches, parfois juxtaposés, souvent superposés¹⁵⁷². »

Bernard Festy, dans un autre guide publié en 1988, insiste lui aussi sur une Corée que nous connaissons : la « terre des légendes » que nous avons laissée au seuil des années 1930¹⁵⁷³. Comme le pays à la fois yin et yang de Juliette Morillot, celui de Bernard Festy présente un double visage. Il est souligné par un discours publicitaire pourtant plus simpliste, largement répandu dans les milieux du marketing touristique :

« L'objet de ce guide est d'aider le lecteur à découvrir la Corée, pays riche en légendes, attaché à ses racines profondes, et moderne tout à la fois¹⁵⁷⁴. »

Max Olivier-Lacamp évoque également ce pays de souvenirs, de traditions et de légendes tourné vers la modernité. Il présente les vêtements traditionnels des Coréens. Ici encore, nous retrouvons Pierre Loti et Georges Ducrocq dans l'éclat des lumières et des couleurs :

« Dans la rue, hiver comme été, et pour travailler, employés de banque, chauffeurs de taxi, travailleurs de toutes professions laissent dans les armoires le pantalon traditionnel, le boléro et le chapeau de crin qui les costumant parfois le dimanche, en pêcheurs de cormoran de la peinture classique. [...] Mais les jours de fête et pour les cérémonies familiales, les costumes sortent des coffres et des placards, et, dans la claire lumière du Pays du matin calme, les couleurs les plus merveilleuses éclatent sur les atours des jeunes femmes, des jeunes filles et surtout des enfants. [...] c'est un déploiement et un étincellement ! [...] Peuple très moderne par certains côtés, avide de progrès techniques, à la recherche d'un certain bien-être, et donc plein d'ardeur au travail. Issus d'un pays de vieille civilisation, les Coréens restent attachés aux souvenirs du passé, aux traditions, aux légendes, sur lesquels repose finalement, malgré sa modernisation, toute leur nouvelle culture¹⁵⁷⁵. »

1571. J. Boyer, *La Corée*, p. 7.

1572. *Ibid.*, p. 8.

1573. À propos des contes, notons depuis les années 1980 quelques ouvrages compilés par Maurice Coyaud et Lee Jin-myöng : *Contes populaires de Corée*, Paris, Pour l'analyse du folklore, 1978 ; *La tortue qui parle et autres contes et légendes de Corée*, Lyon, Fédérop, coll. « Proses et paroles », 1979 ; *Contes érotiques de Corée*, Paris, Pour l'analyse du folklore, 1980 ; *Contes et légendes de Corée*, Paris, PAF, coll. « Documents pour l'analyse du folklore », 1990 ; *Tigre et kaki, et autres contes de Corée*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », 1995. Cf. aussi Vladimir Pucek, *Contes de Corée*, adaptation française de Karel Tabery, illustrations de Joseph Kremlacek, Paris, Gründ, coll. « Légendes et contes », 1992.

1574. B. Festy, *Corée, le guide*, p. 11.

1575. M. Olivier-Lacamp, *op. cit.*, p. 17. Au sujet du vêtement coréen traditionnel et de son inscription possible dans le présent, lire Mariella De Righini, « Le fond de l'air : Hanbok, tenue *ad hoc* », *Le Nouvel Observateur*,

Jean-Yves Ruaux, dans les pages du magazine *Géo* en 1988, confirme la fin de la représentation du *Matin calme*¹⁵⁷⁶. Il devine pourtant, comme Jacqueline Boyer, la coexistence de la modernité et de la tradition dans une Corée devenue un personnage « tragique », « dérisoire » et « attachant », mis en place par le regard du voyageur, rendu par des effets d'hypotypose dignes de certaines théâtralisations du XIX^e siècle. Le problème à nos yeux réside dans le fait que les éléments de cette construction pourraient tout aussi bien décrire l'Italie, le Maroc ou encore n'importe quel pays asiatique. Nous ne sommes pas vraiment en Corée. Nous sommes *ailleurs*, dans un vague pays qui n'est pas la France. Le seul repère, pourtant nié par l'auteur, est cette image désormais centenaire, à laquelle le témoin n'a su échapper : le « *Matin calme* », seul indice que nous sommes en Corée :

« On dit toujours que c'est le "Pays du matin calme" et pourtant jamais je n'ai vécu d'aurores plus turbulentes qu'à Séoul. Les sièges sociaux flambant neufs, les usines nickel y coexistent encore (pour combien de temps ?) avec les endroits où les petits métiers prospèrent : les livreurs fendant la foule sur leur bicyclette, les bouquinistes érudits, les cordonniers avec leurs caisses, les tailleurs alignant leurs antiques machines à coudre dans les ruelles réservées aux piétons, le dernier forain aux chevaux de bois assoupi à côté de son manège... Le cœur de la Corée palpite là, avec ses collégiens prenant la place de l'Assemblée nationale pour un vélodrome, ses lycéennes timides aux joues roses pouffant dans leur mouchoir, ses bureaucrates rasés de frais, rouges d'avoir avalé trop vite un ragoût brûlant, ses ménagères croulant sous les sacs de légumes odorants. Les autobus aux flancs balafrés de calligraphies annonçant des destinations difficilement déchiffrables vous conduisent sur les rives de l'in vraisemblable, dans ces coins où les gamins vivent à même la rue, où les petits drames quotidiens se règlent de porte à porte, dans une Corée tragique, dérisoire et attachante¹⁵⁷⁷. »

B – La reconstruction des images du « *Matin calme* »

Si dans un premier temps le « *Matin calme* » disparaît, il dépasse souvent, dans les récits et les guides, les exploits industriels et commerciaux par l'intermédiaire de l'émergence d'une thématique nouvelle : celle de la « quotidienneté » simple qui plonge ses racines dans une tradition urbaine et rurale vivace, puis mêle modernité et tradition dans un discours qui n'a rien d'original (il s'appliquait aussi au Japon dix ans plus tôt). L'image est plus complètement réactivée grâce à l'émergence d'un « exotisme » coréen guère défini, mais qui marque la différence avec la Chine et le Japon, les deux clichés principaux de l'Orient extrême. Max Olivier-Lacamp est l'un des premiers à donner dans cette approche nouvelle, dans *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*. Il y adopte des accents qui rappellent souvent Pierre Loti – se souvenant de l'Angkor de son enfance –, en déclinant les thèmes exotiques les plus anciens et les plus représentatifs de l'intertextualité de l'aventure et du voyage :

« J'ai toujours rêvé de ces Coréens vêtus de blanc avec un chapeau noir en crin de cheval sur la tête, pêchant gravement au cormoran sur des barques aux proues en forme de dragon, sur des rivières ou des étangs tapissés de fleurs de lotus. J'ai rêvé depuis mon enfance, de ma lecture du *Journal*

11 juillet 1996, p. 28. Elle évoque, comme L. Benaïm, la styliste Lee Young-hee : « Ni amnésique ni parodique, elle adapte le *hanbok* aux exigences du siècle, et adopte les techniques d'un pays industrialisé pour perpétuer un savoir-faire venu de la nuit des temps, conviant les amateurs aux doubles noces de la tradition et de la modernité, du retour aux racines et de l'ouverture sur le monde. »

1576. On doit également à Jean-Yves Ruaux, *La Corée du Sud aujourd'hui*, photos de Léonard de Selva, Paris, éditions Ja, coll. « Aujourd'hui », 1988.

1577. J.-Y. Ruaux, « Un petit État qui veut grandir à tout prix », *Géo. Un nouveau monde : la Terre*, n° 113, dossier « Corée du Sud », juillet 1988, p. 78.

des voyages, des récits fantastiques où, dans les montagnes de la Corée, des aventuriers hardis et courageux se battaient au couteau et à l'épieu contre les tigres géants, humains ou vrais fauves pour arracher le ginseng sauvage à la terre dans des forêts enchevêtrées, dans des rochers déchiquetés...

« [...] Et puis ce nom merveilleux de Pays du Matin calme si fort idéalisé que je le prenais pour un de ces mythes décevants, un de ces phantasmes du langage et dont j'ai trouvé la confirmation éclatante en débarquant de l'avion militaire américain sur le terrain de Kimpo.

« [...] Autant Bagdad au nom magique m'a déçu en montrant ce qu'il recouvre de triste et de boueux, autant le Pays du Matin calme m'a comblé rien qu'en respirant sa lumière¹⁵⁷⁸. »

Cet exotisme coréen qui refait surface introduit ainsi un « autre monde », fort différent de l'occidentalisation que la plupart tentaient de voir en ne relevant que le contraste que constituait la redécouverte de son patrimoine. On retrouve ici une certaine intertextualité, rare pour l'époque. Elle conjugue deux clichés : la sauvagerie des espaces montagneux et forestiers avec leurs chasseurs, et le calme des étangs sur lesquels des pêcheurs aux gestes mesurés viennent méditer. Le dépaysement est donc assuré, dans le sens où il correspond à un exotisme extrême-oriental codé et développé tout au long des entreprises françaises de colonisation en Asie, dans le sens également où il s'inscrit dans une continuité coréenne où nous retrouvons le bon sauvage et le sage oriental, le royaume ermite au cœur des vallées défendues par de farouches montagnes et le Matin calme évoqué par des motifs qui sont aussi ceux d'une certaine peinture orientale. L'espace coréen rêvé par le jeune lecteur du *Journal des voyages* au début du siècle est emblématique d'une Asie du Nord-Est stéréotypée, à la fois idyllique et monstrueuse. Cet exotisme coréen motivé par des lectures est rare, il n'est pas aussi marqué dans les années 1980, au cours desquelles nous rencontrons, dans les textes, une Corée qui, bien que d'Orient, n'est pas profondément différente ni incompréhensible. Dans un style très « Club Med », Jacqueline Boyer note le caractère humain d'une capitale où la sobriété et l'éclat, la sagesse et la jovialité permettent de vivre un rythme que l'on rencontrait déjà chez Georges Durocq :

« C'est un autre monde, un monde où vous vous sentirez à la fois à l'aise et subtilement dépaycé. [...] Ici l'exotisme est bon enfant. Les montagnes ne sont pas très hautes, la flore et la faune proches de celles que vous connaissez et les monuments à la mesure de l'homme.

« Le dépaysement se vit à petites doses, au hasard des flâneries, dans les gestes quotidiens, sur le visage de ce peuple si différent de ses voisins avec lesquels il partage pourtant la même culture. [...] Plongez-vous dans cet univers sobre et haut en couleur, où l'ascétisme s'allie à la bonhomie et où vit au présent une tradition millénaire. Sortez des circuits balisés, parcourez la campagne, flânez dans les ruelles qui constituent l'heureux envers du décor conventionnel des grandes cités, faites provision de détails et de gestes, de sons, de regards, de cette jovialité souriante et si surprenante dans cette partie du monde¹⁵⁷⁹. »

Cet effet exotique (touristique), qui dessine un Orient finalement « désorienté », plus proche d'une atmosphère méditerranéenne familière, nous le retrouvons dans d'autres exercices d'hypotyposes. Ils tentent de montrer une Corée quotidienne en mouvement, dans la superposition de types contrastés qui signifient l'inattendu. Ainsi Laurence Benaim, dans « Modes au pays du Matin-Calme », dessine une rue coréenne où l'on reconnaît aisément la nonchalance et l'indolence notées par les récits de la fin du siècle dernier :

« Des militaires qui méditent, des moines gambadant en chaussures Nike, des lycéennes en minijupe qui font côte à côte, à Insadong, leurs provisions de pinceaux et de pierre à encre : autant d'images de ce monde en mouvement.[...] Et le gigantisme de la ville contraste avec le calme des Séouliens,

1578. M. Olivier-Lacamp, *op. cit.*, p. 20-22.

1579. J. Boyer, *La Corée*, p. 8-9.

circulant avec ce détachement qu'on prendrait volontiers pour de l'indifférence¹⁵⁸⁰. »

Cet exotisme coréen nouveau offert par les contrastes de la capitale, nombreux sont ceux qui – comme à la fin du siècle dernier – tentent de le découvrir dans les campagnes et les montagnes du sud de la péninsule¹⁵⁸¹. C'est le cas de Virgil Gheorghiu, qui décrit un pays-objet (carte postale) à la géographie singulière, qu'il apparente à un « bijou », une « dentelle », une « tapisserie polychrome » :

« Cette petite péninsule est ouvragée – au sens propre du mot – comme un bijou. Ses côtes sont tout en dentelle, en filigrane. Elles sont brodées, ajourées, ciselées comme une orfèvrerie. Autour de ses côtes crénelées et dentelées, il y a trois mille quatre cents îles, grandes et surtout petites, telles des pierres serties dans un bijou.

« À l'intérieur de la péninsule, le sol est lui-même comme une dentelle en relief. Soixante pour cent de sa terre est montagneuse. Les pics et les crêtes des montagnes s'entrelacent avec la dentelle des nuages.

« Au pied des montagnes coulent d'innombrables rivières et, au bord des rivières – dans les vallées – se trouvent les rizières, les champs, les villages, les bourgades et les villes. Elles forment ensemble une superbe tapisserie. Polychrome¹⁵⁸². »

Cette dernière observation nous semble importante. Elle est en effet représentative de nombreuses descriptions, lesquelles vont souligner le caractère pictural classique de l'espace coréen traditionnel et son lien direct avec les formes les plus diverses de la représentation matérielle d'images. Dans le même sens, Maurice Lelong relève le côté théâtral (spectaculaire) de la magie des couleurs dans la montagne, riches à en décourager toute tentative de peinture, puisque le tableau est déjà en place :

« À force de franchir des cols et des tunnels, nous avons atteint un point culminant et, d'un seul coup d'œil, nous voici récompensés des fatigues de ce voyage. Le terme de magique n'est pas excessif pour qualifier le spectacle qui s'offre à nos regards. On dirait que la route virevolte à n'en plus finir, rien que pour nous montrer la splendeur des ors de l'automne coréen. Sur les flancs des montagnes imbriquées les unes dans les autres, c'est une fête dorée à décourager un peintre : le tableau est déjà composé, et il est parfait. Des tons cuivrés à l'or rutilant, toute la gamme de la dorure s'étale devant nous¹⁵⁸³. »

Tapiserie ou tableau, pour un certain nombre de témoins, la Corée est donc, au-delà des effets complémentaires de la modernité et de la tradition, une pure image¹⁵⁸⁴ dans laquelle certains n'hésitent pas à s'introduire par la photographie¹⁵⁸⁵. Tel est le cas de Jean-Claude et Roland Michaud qui, avec *Corée de*

1580. L. Benaïm, « Modes au pays du Matin-Calme ». Sur le même modèle, la quatrième de couverture de J. Morillot (*La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*) reprend ce type de liste : « Chercheurs de ginseng ou courtisanes, moines ou ouvriers... ».

1581. Rappelons ici le sondage Ifop de septembre 1997, cité *supra* n. 1440 (annexe 41).

1582. V. Gheorghiu, *La Corée, la belle inconnue de l'Extrême-Orient à l'heure des Jeux olympiques*, p. 25.

1583. M. Lelong (o.p.), *La Corée intime*, p. 240-241.

1584. Cet effet est renforcé par le fait que la Corée n'étant plus une unité politique, elle ne semble plus avoir d'existence chez nous en tant que pays ni même en tant que terre.

1585. Dans les années 1980, un certain nombre de livres de photographies ont été publiés à Séoul pour un public étranger (ils sont en anglais). Ils évoquent tous et uniquement un pays proche de ses traditions et du calme de ses espaces ruraux ou sauvages : Joo Myong-dok, Edward B. Adams, *Korean Traditions: As Seen Through Paper Windows*, Séoul, International Tourist Publishing Co., 1981 ; Michael O'Brien, *Far-Reaching Fragrance*, Séoul, Dragon's Eye Graphics, 1981 ; Lee Kwan-jo, *Search of Nirvana. Korean Monk's Life*, Séoul, International Tourist Publishing Co., 1984 ; Lee Kwan-jo, Lee Dong-jin, *Korean Countryside: Rhapsody in Nature*, Séoul, Seoul Inter-

Jade en 1981, sont parmi les premiers en France à joindre l'image au texte et à reprendre des comparaisons techniques avec certains supports. Allant plus loin que le tableau déjà composé de Maurice Lelong, le paysage et ses multiples facettes évoquent ici un support pictural plus oriental : un paravent, image formelle tout à fait adaptée aux multiples facettes contrastées du regard porté sur la péninsule. Même si c'est la photographie qui capture ces moments « précieux », les auteurs se désolent de ne pouvoir les peindre de manière plus classique – avec des pinceaux – tant le paysage appelle la peinture, s'inscrivant dans un processus qui reste celui du pittoresque :

« Au quinzième jour du premier mois de l'année lunaire, la lune pleine éclaire d'une clarté blanche la rivière gelée et diffuse dans les rameaux des hêtres et des érables dénudés une lumière de cendre. Toute la vallée est comme un paravent à mille faces où nous serions entrés, inquiets du crissement de nos pas sur la surface fragile des gouffres bleus. Le frimas saupoudre les monts de Neige. Le torrent greli-grelotte sous sa carapace de glace. Je trouve plus de poésie dans le nom chinois de ces lieux que dans tout ce que j'en pourrais dire. Grand pic Céruléen, vallée des Neuf Gouffres, monts de Neige. Les pics pointent, l'eau gicle, tombe la neige. Et que n'ai-je un pinceau pour le dire¹⁵⁸⁶. »

Notons le caractère littéraire pastiche de ce texte composé dans une forme codée, imitant l'écriture poétique orientale que nous connaissons par les traductions. Phrases courtes, noms propres à consonance asiatique, onomatopées, images visuelles évoquant des peintures sur soie ou des gravures, etc. contribuent à donner au passage un tour exotique. Les auteurs tentent de rendre une Corée particulière, éloignée des réalités contrastées décrites dans les guides et les essais. Dans ce type de récit – comme chez Charles Varat et les voyageurs de jadis –, les observateurs se ménagent une place dans le tableau qu'il brosse. Mais lorsqu'ils évoquent de manière déplacée Hokusai (maître de l'estampe japonaise au XIX^e siècle), ils « dé-coréanisent » la scène pour la faire correspondre à une idée plus vague de l'Extrême-Orient :

« C'est la fête au pays. Tout œil, Roland se régale de la fraîcheur des costumes sous la pluie, du déploiement des parapluies, chasse le cygne blanc, découvre l'oiseau rare, se prend pour Hokusai devant un colporteur qui transporte deux seaux aux extrémités de sa perche, l'un couleur de soleil, l'autre couleur de lune et qui s'en va ainsi dans le bourbier. Courant, glissant, manquant de tomber, Roland le suit. Aussitôt le soleil éclipsé dans la brume surgissent deux matrones en robe bleu canard. L'artiste jubile à les croquer, mais pour mieux cerner les perles fines dans leur soie luminescente, il doit écarter les voisines. Aussi se fait-il houspiller quand, se retournant pour répondre par sourire à leurs verts quolibets, il s'aperçoit, ravi, que les commères elles aussi forment un trio parfait, tout d'un vert coloré qui n'a rien à envier au bleu des deux coquines. Ainsi la foule offre-t-elle au photographe gourmand, souvent par mauvais temps, de quoi régaler sa rétine¹⁵⁸⁷. »

Aller en Corée, en pénétrer les vallées et les montagnes, c'est se frotter à un autre exotisme, à la fois plus rude, mais aussi en rapport étroit avec l'image orientale de l'art. Le cas de Patrick Maurus est exemplaire de cet intérêt pour l'image sous sa forme écrite (cela rappelle par certains côtés Victor Segalen). Son récit, *Les Bouddhas de l'avenir*, est l'un des rares à livrer une Corée qui soit spécifiquement coréenne, sans

national Publishing House, 1985.

1586. Jean-Claude Michaud, Roland Michaud, *Corée de Jade*, Paris, éditions du Chêne/Hachette, 1981, « Les montagnes de Diamant ».

1587. *Ibid.*, « La fête villageoise ». L'exotisme codé du récit emprunte parfois, sous des aspects qui se veulent poétiques, des images dignes de C. Chaillé-Long ou de J.-J. Matignon : « Devant le sanctuaire du petit village transformé en cloaque par la pluie, des personnages s'agitent comme des marionnettes devant les saintes reliques. [...] Sur le perron du sanctuaire, une sorcière, à la figure aussi grise qu'une vieille pomme de terre, chantonne en tournicotant autour d'un mât [...] Ce spectacle serait affligeant n'était l'apparition d'une jouvencelle de dix-huit printemps, petite-fille, nous dit-on, de la vieille sorcière. Joues de pêche, paupières baissées sur des cils recourbés, bouche menue aux lèvres décolorées par le froid, la jeune *moudang* danse. »

confusion possible avec le Japon ou la Chine. L'auteur décrit des trajets réalisés dans la partie sud du pays en plusieurs temps, suivant les traits que nécessitent les deux caractères sino-coréens 沈黙 (*Ch'im muk*, terme qui signifie « profond silence »), « enfermés dans un rectangle deux fois plus haut que large, censé représenter la péninsule coréenne¹⁵⁸⁸ ». Contrairement aux autres « impressions », on trouve ici une écriture et une mise en scène qui savent sortir des stéréotypes habituels en cette fin de xx^e siècle.

S'il s'agit le plus souvent, et dans la plupart des récits de voyage contemporains, d'une mise en avant d'une orographie riche et déjà relevée¹⁵⁸⁹, nous ne pouvons négliger un second attrait exotique et pittoresque pour le climat coréen : les saisons, leurs différences et la régularité de leur rythme. Les visiteurs relèvent une lumière unique, faite de variations impressionnistes, qu'on trouve dans la peinture de paysage la plus classique, de type *San-su* (山水, « montagne et eau »). Max Olivier-Lacamp écrit par exemple :

« La lumière de la Corée explique le nom qui lui fut donné depuis que les hommes l'habitent : le "Pays du matin calme". En effet, l'ambiance lumineuse dans laquelle baigne le pays se trouve être, huit ou neuf mois sur douze, d'une finesse et d'une légèreté éclatantes. Seuls les mois d'été, où sévit un régime de mousson porteur de pluies bénéfiques mais aussi de brumes et d'humidité, reflètent mal la beauté des paysages et de la végétation. En revanche, l'hiver glacé est d'une pureté de cristal, tandis que les deux saisons intermédiaires, l'automne et le printemps, sont d'une qualité et d'une transparence de lumière qui non seulement séduisent tous les visiteurs mais aussi inspirent, depuis le commencement des temps, des générations d'artistes et de peintres¹⁵⁹⁰. »

Jean-Yves Ruaux reprend le thème majeur des quatre saisons. Par des touches picturales rapides, il dresse un tableau de l'année et de son cycle :

« Un ancien ambassadeur de France a choisi ce lieu pour que ses cendres y soient dispersées. Il a choisi la Corée secrète des petits matins violacés, où les quatre saisons manquent rarement leur rendez-vous avec le paysage. Un peu de soleil sur des miroirs glacés : c'est l'hiver et ses arbres emmaillottés de paille. Des rires juvéniles sous les cerisiers en fleur : le printemps que l'on fête à Chinhae. Un rideau de pluie masquant la montagne : l'été de la mousson. Les pique-niques bruyants dans les bois mordorés : l'automne au mont Sorak dont les pics dentelés mordent les nuages. La Corée devenue son pays et le mien¹⁵⁹¹. »

Cette nature coréenne aux couleurs lumineuses, nous la retrouvons dans les représentations des vêtements coréens. Laurence Benaïm les peint ainsi :

« [Les couleurs de Lee Young-hee] semblent exprimer l'essence de la Corée. Ce sont celles d'une nature surprise dans toutes ses métamorphoses [...]. D'où ces gouttes d'eau et de rosée, ces bruns de poteries, d'encens et de ginseng, ces verts bleutés, ces gris à peine fumés, dont elle fait des *hanboks* de coton, de soie, de chanvre¹⁵⁹². »

Nous la redécouvrons dans l'art de la Corée, si proche de la nature. Martine Aepli-revient sur cette thématique d'une nature inspiratrice des poètes et des peintres, où la vie est étroitement associée au cycle des saisons et des cultures :

« Cette nature offre aux poètes et aux peintres une source immense d'inspiration. [...] Le mouvement pictural peut être perçu dans une dimension acoustique : le bruit d'une cascade, le froissement des

1588. P. Maurus, *Les Bouddhas de l'avenir*, Arles, Actes Sud, coll. « Terres d'aventure », 1993, p. 160.

1589. Cf. aussi N. Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux. Feuilles de route*,

1590. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 4.

1591. J.-Y. Ruaux, « Un petit État qui veut grandir à tout prix », p. 83.

1592. L. Benaïm, « Modes au pays du Matin-Calme ».

feuilles, le rugissement du tigre... L'infini est suggéré par la transformation des éléments dans le temps. Le vide et le plein se côtoient dans le tableau où l'absence et le néant sont exprimés par des espaces sans couleurs. Ces espaces vides constituent les réceptacles potentiels des états complexes de la vie. L'éphémère invisible et l'insaisissable sont évoqués dans le rapport qui existe entre les éléments stables et les éléments en mutation, la perfection atteinte dans l'art incluant même l'imperfection. Il s'en dégage une sérénité qui repose sur cette qualité de la vie intégrant le monde humain au cycle de la nature et des saisons¹⁵⁹³. »

Cette même idée est développée dix ans plus tard, en 1998, par Jean-François Mozziconacci dans « *Han* ». Ici aussi, les artistes contemporains, par des techniques qui les rapprochent de la nature, mêlent recherche de la modernité et silence des temps anciens, harmonie de l'homme et de l'univers :

« Le tableau n'est jamais lieu de représentation, il est l'espace de réflexion. [...] Les artistes coréens s'appuyant sur la tradition, recherchent l'harmonie entre l'Homme et l'Univers, l'Homme et la Nature. Cette recherche commence par le respect de la Nature, ou l'expression de cette Nature : goût des toiles vierges [...] ou des toiles vides [...] ; fascination des espaces déserts, espaces de méditation [...]. Elle se continue par une recherche personnelle philosophique [...] : la sérénité et le silence des temps anciens¹⁵⁹⁴. »

Avec le contraste modernité/tradition, une autre Corée se met donc en place à partir des années 1980. Il s'agit d'un nouveau « *Matin calme* », construit sur un exotisme qui prend en compte la représentation plus large de l'Extrême-Orient rêvé et fantasmé. Nous y retrouvons un pays largement ancré par des racines naturelles et culturelles anciennes. Dans la plupart de ces textes, la notion d'image est mise en avant, soit par l'intermédiaire de clichés littéraires, soit encore par le recours à la notion de tableau (le pittoresque), soit enfin par la pratique photographique ou l'étude de la peinture coréenne, images formées en Corée même par des Coréens.

C – Un autre « royaume ermite » : le confucianisme

« En dépit de la mort, en juillet 1994, de Kim Il-sung, la mystique nationaliste associée à sa mémoire continue de permettre aux dirigeants du pays de faire accepter aux habitants la discipline totalitaire du parti au pouvoir. Cette soumission bénéficie des traditions confucéennes de centralisation politique et d'obéissance aux autorités. [...] C'est une éthique confucéenne qui a accompagné l'évolution politique des deux Corée, permettant d'y maintenir sans trop d'efforts des systèmes autoritaires, voire totalitaires¹⁵⁹⁵. »

Si un nouveau *Matin calme* émerge des considérations contemporaines s'attachant à décrire la Corée du Sud, nous pouvons aussi noter la réhabilitation d'un certain « royaume ermite » dans des textes – comme celui que Selig S. Harrison écrit en 1997 – soulignant l'importance du confucianisme et la difficulté de comprendre le rôle qu'il peut jouer dans le développement de sociétés (au nord comme au sud) à la recherche d'une culture nouvelle et moderne¹⁵⁹⁶. Il s'agit là de l'un des aspects les plus particuliers de la

1593. M. Aepli, *La Corée*, p. 17, « Paysages ».

1594. J.-F. Mozziconacci, « *Han* », p. 8-9.

1595. S. S. Harrison, « Craquements en Corée du Nord », p. 20.

1596. Notons également le recours à l'image du royaume ermite à partir de la fin de l'année 1998 et de la crise asiatique, alors que les Coréens du Sud, sous l'influence d'associations diverses, changent leurs pratiques de consommation et se tournent vers des produits locaux, délaissant les importations, très goûtées jusqu'alors. Cf. à ce titre Jean-François Arnaud, « Les Sud-Coréens sous le choc », *Le Monde diplomatique*, février 1998, p. 20-21 : « De

tradition. Il dépasse les enjeux du seul cercle familial et se retrouve intimement lié aux orientations sociales prises par le pays :

« Dans la société coréenne d'aujourd'hui les marques "objectives" de la pensée et de l'attitude confucéennes sont plus particulièrement visibles, d'une part, dans l'importance socialement attachée et reconnue à l'instruction scolaire et à l'éducation morale, d'autre part, dans le jeu hiérarchisé et ritualisé, c'est-à-dire ordonné (en harmonie) des relations familiales transposées tout naturellement dans les relations sociales et singulièrement dans les relations professionnelles¹⁵⁹⁷. »

Lorsque l'on évoque la Corée de cette fin du xx^e siècle, une question revient souvent. Claude Balaize la pose de manière directe en interrogeant le lien entre ce système de pensée et la modernité qui caractérise cette société asiatique en plein développement idéologique, économique, technologique, social et culturel :

« La problématique fondamentale et actuellement à la mode (surtout dans le monde "occidental"), consiste à mettre en équation "confucianisme et modernité". Spéculation intellectuelle séduisante certes, mais qui risque d'être stérile si l'on s'en tient à raisonner "à l'occidentale" en voulant à tout prix faire un bilan. Tout au plus peut-on observer la permanence millénaire et le regain d'actualité de l'humanisme confucéen¹⁵⁹⁸. »

Parfaite illustration de cette problématique, Kim Young-oak, dans « Réflexions actuelles sur la philosophie de Zhu Xi et sur la recherche coréenne de la modernité » (1991), évoque le confucianisme et son inscription dans de nouveaux enjeux culturels. Son discours a le mérite de considérer parallèlement les deux Corée et de voir la façon dont la « piété filiale » (l'une des clés du confucianisme) s'est imposée autant dans les mailles d'un système communiste orthodoxe que dans la mise en place d'un régime militaire et libéral sur le plan économique :

« L'empire de Kim Il-sung doit être considéré à la lumière de cette vertu confucéenne qu'est le *xiao* [piété filiale, coréen : hyo]. L'empire de Kim Il-sung est l'aboutissement extrême d'une extrême confucianisation de l'humanité. Ce qui nous désoriente encore plus est l'omniprésence de tels empires en Corée du sud. L'homme qui siège à la Maison Bleue, les pasteurs assis sur les autels des églises et caricaturalement fondamentalistes ne sont autres que les spectres des symboles majestueux du *xiao*. [...] La modernité en Corée est, après tout, à rechercher dans la continuité par rapport aux vertus et valeurs traditionnelles¹⁵⁹⁹. »

Valeur traditionnelle dont l'emprise, autant au Nord qu'au Sud, reste aujourd'hui forte, le confucianisme est présenté par certains auteurs comme une manière d'humanisme au caractère positif, comme le fait Laurence Benaïm dans « Modes au pays du Matin-Calme ». Elle n'hésite pas à parler d'une révolution du style dans la nouvelle Corée méridionale, laquelle puiserait dans sa tradition confucéenne les moyens de faire le procès d'une civilisation moderne qui demande désormais à être contrôlée :

« Conciliant l'ouverture sur le monde et le sens retrouvé des racines, une révolution du style se lève à

même, partir en vacances à l'étranger est quasiment considéré comme un acte de trahison. Là aussi, les associations de citoyens sensibilisent et culpabilisent. Résultat : les vols vers l'Australie, l'Europe et les États-Unis sont vides. Vers Paris, on trouve, dans les agences de voyages du quartier de Chongno, des billets Air France bradés à 50 % de leur prix habituel. C'est le retour du royaume ermite. Les Coréens se referment sur eux. »

1597. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 56.

1598. *Ibid.*, p. 56.

1599. Kim Young-oak, « Réflexions actuelles sur la philosophie de Zhu Xi et sur la recherche coréenne de la modernité », dans Yuzō Mizoguchi, Léon Vandermeersch (éd.), *Confucianisme et sociétés asiatiques*, Paris, Tokyo, L'Harmattan, coll. « Recherches asiatiques », Sophia University (Tôkyô), 1991, p. 189.

l'Est. [...] Cette nouvelle Corée [...] semble partagée entre le désir d'expansion et le retour aux valeurs nationales, ses tours de béton et ses temples aux toits de tuiles bleues. [...] Cette expansion [...] a trouvé un nouveau cadre pour se fixer : le retour à l'humanisme confucéen, le procès de l'argent roi et de la corruption¹⁶⁰⁰. »

Un autre aspect « positif » du confucianisme – qui s'allie là encore à une recherche de la modernité – est perceptible dans la peinture contemporaine. Jean-François Mozziconacci, dans « *Han* », reprend les contrastes que nous évoquions précédemment. Il perçoit, dans le confucianisme, une voie de méditation et d'harmonie qui permet aux créateurs coréens contemporains de s'inscrire autrement dans la dynamique du présent :

« Les œuvres de huit artistes, tous nés avant la Libération, sont l'expression d'une Corée moderne et dynamique ouverte au monde. Elles s'inscrivent à la fois dans une forte tradition confucéenne de réflexion, de méditation et d'harmonie, imprégnée de chamanisme et dans les courants les plus novateurs et radicaux de la recherche et de la modernité¹⁶⁰¹. »

Pourtant, certains textes posent autrement la question du confucianisme et évoquent simplement un ensemble de coutumes et de pratiques qui, selon eux, ralentiraient le développement du pays. Ainsi, un « royaume ermite » se reconstituerait, reposant sur une pensée incompréhensible et hermétique à l'Occident. Les auteurs se demandent le plus souvent si cette ancienne philosophie orientale est le point de départ d'une modernité réelle ou, au contraire, le frein qui bloquerait une véritable évolution sociale et culturelle. Telle est la question que se pose Juliette Morillot dans *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*. Elle y donne une place importante et positive au confucianisme tout en se demandant s'il pourra relever les défis du moment :

« Le confucianisme, véritable ciment social, a permis d'endiguer l'orgueil farouche des Coréens et d'inventer cette société terriblement unie et efficace, outil du fameux miracle économique. À l'aube du XXI^e siècle, ébranlée par une terrible crise financière, la Corée confucéenne et nouvellement démocratique va affronter de nouveaux défis. Pourra-t-elle conserver les valeurs qui ont fait sa force et poursuivre son ascension économique et sociale¹⁶⁰² ? »

À partir d'interrogations de ce type, certains vont développer l'idée d'un confucianisme réducteur. Ils posent la question à l'aube du XXI^e siècle comme on se la posait parfois à la fin du XIX^e : *le modèle confucéen, assise ou carcan* ? Max Olivier-Lacamp perçoit ce modèle comme un ensemble de coutumes figées :

« Il reste encore, dans la société moderne, des traces non négligeables de ces coutumes sévères, que l'on ne met guère d'ardeur à finir d'effacer¹⁶⁰³. »

Loin de ne s'attacher qu'à la seule Corée du Sud, il montre la place du confucianisme au Nord, dans un système rappelant l'absolutisme des anciennes dynasties asiatiques :

« La conception de la démocratie de Kim Il-sung est bien entendu celle des pays communistes : parti unique, appareil d'État rigide et policier, fonctionnarisme tout puissant auquel il faut ajouter un trait particulier qui sent la vieille Asie et l'héritage spirituel des souverains absolus du temps jadis¹⁶⁰⁴. »

1600. L. Benaïm, « Modes au pays du Matin-Calme ».

1601. J.-F. Mozziconacci, « *Han* », quatrième de couverture.

1602. J. Morillot, *La Corée. Chamanes, montagnes et gratte-ciel*, p. 8.

1603. M. Olivier-Lacamp, *Le Matin calme. Corée d'hier et d'aujourd'hui*, p. 166.

1604. *Ibid.*, p. 242.

Pascale Wattier, dans « Champions du travail toutes catégories », article publié en 1988, reprend cette idée d'une pensée qui n'aurait guère permis aux mentalités d'évoluer. Rigidité des règles et absence d'esprit d'initiative forment la base d'une société qui a peut-être évolué économiquement, mais qui reste très en retard du point de vue social :

« En Corée du Sud, les mentalités ont peu évolué. Les comportements obéissent encore à une panoplie de règles extrêmement rigides héritées de Confucius. [...] Surtout ne jamais se faire remarquer, ni par son allure, ni par une idée. Le comble de l'impolitesse est de donner son avis. À force de s'effacer, les Coréens manquent donc cruellement d'esprit d'initiative. Leur déférence vis-à-vis des plus gradés a donné naissance à une bureaucratie qui n'a rien à envier à celle des pays de l'Est¹⁶⁰⁵. »

« Derrière le patronat sud-coréen se presse une armée de soldats en bon ordre : celle des travailleurs réunis [...] dans une discipline parfaite et quasi militaire, qui portent tous casque et uniforme de l'entreprise. Dans cet État imprégné de confucianisme, la soumission est de règle ; et rares sont ceux qui songent à la remettre en cause¹⁶⁰⁶. »

Juliette Morillot met également en avant le manque d'innovation ou d'originalité, et le respect de règles sociales sévères, particulièrement assumées dans les milieux universitaires :

« L'école est investie par la pensée confucéenne du plein pouvoir éducatif, moral et civique.

« [...] Les anciens de la célèbre Université nationale de Séoul, véritable réservoir de ministres et de personnalités, forment une clique très fermée organisée par départements et promotions. Dans ces cénacles très confucéens, malgré une apparente ouverture des dialogues, la critique n'est utilisée qu'avec parcimonie, et n'est vraiment acceptée qu'émanant d'un supérieur hiérarchique. Innovation ou originalité ne sont guère appréciées non plus et, sans appui "haut placé" servant de bouclier moral irréfutable, les novateurs ont bien du mal à faire valoir leur opinion¹⁶⁰⁷. »

Claude Balaize, avec toute la prudence qu'implique son point de vue d'universitaire, préfère tirer une conclusion qui ne permet peut-être pas de comprendre les rapports entre le confucianisme et la modernité, mais qui, au moins, nous aide à comprendre que l'un n'empêche pas l'autre :

« Quant à savoir finalement si le confucianisme est, ou n'est pas, facteur de modernité, contentons-nous de constater qu'il ne paraît pas, en tous cas, y faire obstacle. Qu'on en juge par les résultats obtenus depuis trente ans par la société sud-coréenne, l'une des plus confucéanisées qui soit, une société où l'on fait son devoir avant de prétendre exercer son droit¹⁶⁰⁸. »

4 – Conclusion

Cet épilogue prend place à la suite des remarques particulières sur lesquelles aboutit chaque chapitre. Il a tenté de faire ressortir de l'examen de textes contemporains variés quelques-uns des « clichés » destinés à déboucher sur un travail plus détaillé. Ce dernier soulignerait les modes d'élaboration et de fonc-

1605. Pascale Wattier, « Champions du travail toutes catégories », *Géo. Un nouveau monde : la Terre*, n° 113, dossier « Corée du Sud », juillet 1988, p. 100.

1606. *Ibid.*, p. 102.

1607. J. Morillot, *ibid.*, p. 248-249.

1608. C. Balaize, *La Péninsule coréenne*, p. 56.

tionnement des stéréotypes actuelles (industrialisation, tradition, etc.) tout en les interprétant par l'intermédiaire des axes de représentations développés depuis plusieurs siècles, ceux-là mêmes que notre travail a tenté de cerner : la figuration du « bon sauvage » et du « sage oriental » dans un premier temps ; les valeurs prises par les représentations toujours présentes du « Matin calme » et du « royaume ermite » par la suite.

Ainsi, s'il fonctionne, d'un point de vue à la fois chronologique et « imagologique », comme le dernier acte de l'étude que nous avons entreprise, cet épilogue devrait être le point de départ de plusieurs pistes de recherche. Ces dernières pourraient, à titre d'exemple, s'avancer dans deux directions.

La première pourrait prendre en compte des sources géographiquement plus larges que celles que nous avons retenues. En effet, nous nous sommes limités, pour des raisons pratiques (étendue importante des références dans le temps et quantité non négligeable de matériaux) à des sources hexagonales consacrées à la seule Corée. Une nouvelle perspective – portant sur les XIX^e et XX^e siècles – devrait prendre en compte certaines autres références étrangères. Elles permettraient d'élargir le champ d'étude de l'intertextualité des images coréennes en Occident. Parmi ces dernières, il est important de relever la pertinence des sources américaines et anglaises¹⁶⁰⁹. Il nous paraît en outre intéressant d'opérer une comparaison précise des représentations de la Corée dans ces pays avec celles concernant la Chine et le Japon, cela afin de mieux comprendre, dans une approche contrastive, les spécificités imagologiques de la péninsule et les particularités du national-culturalisme identitaire actuel, au Nord comme au Sud.

La seconde direction concernerait une étude à venir touchant la seule Corée, qui pourrait également rendre compte d'un type différent de production, largement développée depuis quelques années en France et plus en rapport avec la création contemporaine : les traductions d'œuvres de la littérature (sud-)coréenne en français¹⁶¹⁰ et les films (sud-)coréens¹⁶¹¹. En effet, les représentations de la Corée en cette fin du XX^e siècle doivent être repensées à travers les produits culturels coréens, rares en Europe avant 1990. Ces nouveaux champs relativiseront les orientations imagologiques que nous avons suivies, souvent présentées de nos jours sous la forme de clichés simplificateurs. Le « Matin calme » et le « royaume ermite » y sont largement infirmés par une Corée qui a connu d'amples transformations sociales et culturelles sous les effets de la colonisation, de la guerre, de la partition et de l'industrialisation.

1609. Pour cette catégorie de témoignages, voir la partie qui leur est consacrée dans notre bibliographie.

1610. Voir à ce sujet la bibliographie à la fin de l'essai de J. Morillot, *op. cit.* Elle fait le point sur la littérature coréenne publiée en France depuis dix ans, particulièrement chez des éditeurs comme Actes Sud (le premier à porter une attention soutenue à cette littérature), Philippe Picquier, L'Harmattan, etc. Sur la littérature coréenne, voir Marc Orange, « La littérature coréenne à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, évolution et transformation », dans *Littératures d'Extrême-Orient au XX^e siècle*. Essais, Arles, Philippe Picquier, 1993, p. 43-53 ; Lee Byong-jou, « Le regard féminin dans la littérature contemporaine coréenne de 1930 à nos jours », *op. cit.* p. 185-190 ; Kim Uchang, *Le Roman coréen. Essais de littérature et de philosophie*, traduits du coréen et annotés par John Park et Geneviève T. Park, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

1611. Cf. Antoine Coppola, *Du confucianisme à l'avant-garde : splendeurs et misères du réalisme dans le nouvel ordre spectaculaire*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1997. Cf. également le catalogue du festival organisée au centre Georges Pompidou : Adriano Apra, *Cinéma coréen*, textes d'An Pyongsup, Adriano Apra, Chong Choekyong *et al.*, traduction du coréen par Ch'oe Myongson, Han T'aeksu, Kim Unhui *et al.*, Paris, centre Georges Pompidou, coll. « Cinéma – pluriel », 1993. Cf. aussi Gomul Donmez-Collin, « La Corée du Sud au miroir de son cinéma », *Le Monde diplomatique*, janvier 1997, p. 27. Les films coréens sont d'autre part de plus en plus nombreux à être présentés dans le cadre des festivals internationaux, à Cannes, Berlin, Venise, etc.

Le but de notre thèse était d'observer, sur les axes diachronique et synchronique, les documents relatifs à la Corée en France et d'en faire apparaître les différentes orientations imagologiques. Au moment de mettre le point final, il nous semble nécessaire de nous interroger sur ce qu'a été jusqu'à aujourd'hui la Corée en France, objet de représentation d'une réalité géographique et historique lointaine, laquelle a évolué en fonction de nos intérêts religieux, commerciaux ou scientifiques en Asie extrême-orientale, mais aussi en fonction des équilibres géopolitiques entretenus par la péninsule avec ses voisins les plus directs et les puissances étrangères.

Nous avons relevé, pour chaque période considérée, les difficultés rencontrées, ne nous permettant jamais de rendre l'image du pays dans son ensemble, mais plutôt de dessiner les éléments d'un puzzle. Les impossibles approches des premiers temps, la fermeture ensuite, marquée par le repli à l'arrière de côtes dangereuses et d'une frontière naturelle montagneuse, la colonisation japonaise et son emprise, la guerre puis la partition, un communisme ermite au Nord et une longue période de pouvoir militaire répressif au Sud : ces aléas n'ont permis que de brèves relations directes. Certains ont tenté de représenter une péninsule plus imaginée que réellement connue, plus sentie que comprise, inventée à partir d'éléments ténus, mais théâtralisés en fonction d'une panoplie de motifs et de thèmes éloignés des modèles chinois et japonais. Aussi ne faut-il guère s'étonner de la permanence – pour le Nord comme pour le Sud – de scénarios orchestrant les images singulières du pays du Matin calme et du royaume ermite. Nous avons tenté de montrer comment ces images ont été élaborées à partir de représentations manichéistes classiques ; comment elles ont par la suite été déclinées à partir du XIX^e siècle ; comment finalement elles sont restées présentes jusqu'à leur réactivation contemporaine, signe supplémentaire de notre difficulté à saisir la Corée en dehors de ces rares clichés. Ces figurations dénotent les problèmes de la rencontre et donc la construction d'un *ailleurs* pluriel, plus complexe, car moins visible que ne l'ont été la Chine et le Japon, symboles établis de l'Orient extrême qui ont désormais dépassé les stades réducteurs de « l'empire du Milieu » et du « Soleil levant ».

La Corée est restée pour la France, à chacune des périodes de contact qui nous rapprochèrent, une manière d'*ailleurs* de l'*ailleurs*, un lointain mis en abîme (l'*autre* de ces *autres* que sont pour nous la Chine et le Japon, l'Asie continentale et l'Asie insulaire), une scène difficilement accessible, plus fermée, plus isolée, plus fragile aussi, plus proche de l'imaginaire de la fiction que de la réalité. Sur l'ensemble des textes imagotypiques que nous avons rencontrés depuis le XIII^e siècle, rares sont les productions purement littéraires. La plupart des textes étudiés s'inscrivent pourtant dans le courant de mouvements culturels occidentaux qui ont tous marqué leur époque (découverte de l'Orient au Moyen Âge, mythes utopiques au XVIII^e siècle, influence de l'écriture romantique au siècle suivant, enquête anthropologique, etc.) et notre manière de construire le monde par l'écriture. Les images particulières que ces témoignages ont générées contribuent toutes à la cristallisation de représentations coréennes spécifiques, d'images véritablement littéraires que rendent de manière pertinente les différentes déclinaisons du nom donné à la péninsule¹⁶¹². Celles-ci témoignent toutes de la poétisation d'une terre lointaine entre la Chine et le Japon, pourtant différente d'eux. Ce calme, cet érémitisme, cette tranquillité, cette fraîcheur, cette sérénité, cette clarté et cette virginité que nous avons rencontrés à plusieurs moments dans la lumière, les paysages et les foules de Corée construisent un système symbolique unique, un exotisme péninsulaire singulier qui ne rappelle en rien les autres représentations s'attachant à la région (ni langueur érotique ni péril jaune, entre autres).

Il nous faut terminer en évoquant le titre que nous avons proposé à l'amorce de notre parcours : *Un Orient doublement extrême*. En effet, la Corée qu'imagine la France pendant 700 ans n'est pas aussi riche que peuvent l'être la Chine et le Japon, bénéficiant l'une comme l'autre de leur influence profonde dans les rimes et les rythmes d'une culture française en formation. Notre Corée est présentée en permanence sous

1612. Pays de l'Élégance matinale ; pays de la Fraîcheur matinale ; pays du Matin calme ; pays du Matin frais ; pays de la Sérénité du matin ; royaume ermite ; royaume de la Sérénité du matin ; royaume de la Tranquillité du matin ; royaume solitaire ; terre du Calme matinal ; terre des Légendes ; terre des Vêtements blancs ; triste royaume des Ermitages.

la forme d'une dualité. Jamais « une », jamais « unique », elle n'a jamais non plus été plurielle et multiple pour nous. « Doublement extrême », elle l'est, car terre lointaine par rapport à l'Occident, mais aussi par rapport à un Orient dans lequel elle semblerait s'inscrire spatialement et chronologiquement en marge depuis toujours, se détachant des modèles chinois d'abord adoptés et des influences japonaises qui suivirent. Espace de l'*entre-deux* à plusieurs niveaux, elle a donc été chez nous et reste encore à la fois sauvage et cultivée, riche et pauvre, septentrionale et méridionale, continentale et insulaire, ancienne et moderne, profonde et superficielle, comme si la survie de son identité à l'étranger, entre yin et yang, ne pouvait passer que par cette ambivalence nécessaire et toujours renouvelée.

Nous aimerions terminer sur un dernier regard qui résume parfaitement cette image de la Corée en Occident. Il s'agit de celui de Chris Marker dans *Coréennes*, le seul recueil, avec celui de Georges Ducrocq, à tenter de comprendre la singularité de la Corée dans son rythme particulier, tout en s'accompagnant de photographies qui, avec le texte, participent à une réflexion contemporaine sur l'humanisme.

Chris Marker effectue un voyage à Pyongyang en 1958. Le livre qu'il en rapporte – publié en 1959 – ne s'inscrit pas directement dans un discours idéologique, même s'il tente de montrer combien les Coréens du Nord ne sont pas les monstres que l'Occident dénonce alors. D'une part, l'auteur dresse des Coréens un portrait qui les montre chaleureux et naïfs, innocents dans leur grande humanité, mais pouvant tout de même faire preuve d'une force et d'un courage considérables en cette période qui suit immédiatement la guerre. L'auteur utilise la métaphore du chat de Chester (personnage d'*Alice au pays des Merveilles*, qui disparaît alors que seul demeure son sourire) pour décrire le sourire coréen, exemple type de ce sourire asiatique si célébré par les Occidentaux, qui peut pourtant être celui d'un tigre, symbole de force et de courage.

Il revient, d'autre part, au thème du chat pour raconter une légende coréenne, celle de la petite fille orpheline retrouvant sa famille alors qu'une autre fillette s'y est déjà installée en se faisant passer pour elle. Les parents, pour découvrir laquelle est leur vraie fille, tentent l'impossible, mais n'y parviennent pas. Finalement, ils font appel à un voisin qui vient avec son chat. Dès l'arrivée du félin, la « fausse » enfant prend peur, se transforme en rat et prend la fuite. Chris Marker pose alors le problème de la Corée en 1958 : la DMZ sépare deux États. Lequel des deux représente la véritable Corée ? Qui sera le chat ? Surtout, qui nous permettra de le savoir ?

Parallèlement à ces deux thèmes introduisant les éléments de la dualité identitaire coréenne, l'auteur – qui se réfère à de très nombreuses comparaisons littéraires tout au long de son essai – rejoint le dramaturge Michel Vinaver, cinq ans après lui. Il impose les Coréens comme les héros modernes de la tragédie. Lorsque la pièce est terminée, derrière le rideau, ils produisent leur propre tragédie, couvant dans l'ombre la passion la plus dangereuse, celle qui se dissimule derrière le sourire.

De ces dualités coréennes, plus complexes qu'il n'y paraît, les textes français ou en français les plus divers ont témoigné depuis le Moyen Âge. Malgré la rareté des informations, l'absence évidente de contacts, l'infantilisation ou la féminisation opérée par une France longtemps conquérante et colonisatrice, ces textes restent aujourd'hui, malgré leurs défauts particuliers, des témoignages précieux de la difficile rencontre entre les Corée et l'Occident. Si l'image de l'*autre* – comme le rappelle Daniel-Henri Pageaux – sert à écrire, à penser et à rêver autrement, alors les images de la Corée en France ont permis à cette dernière d'écrire, de penser et de rêver autrement l'Asie : tel est l'apport d'une péninsule perçue comme des points de suspension dans l'espace et dans le temps, entre l'hier et l'aujourd'hui, entre l'Orient et l'Occident.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	3
Introduction	4
CHAPITRE I – Du XIII^e au XVII^e siècle : les premières sources	14
1 – Aperçu sur les connaissances géographiques et les voyages	14
A – La conception « merveilleuse » du monde au Moyen Âge	14
B – Vers une vision plus réaliste de la géographie et des voyages, ouverture d’esprit, commerce et cartographie	20
2 – Les références relatives à la Corée du XIII^e au XVII^e siècle	23
A – Guillaume de Rubrouck, le premier témoignage important	23
a – L’approche des Mongols	23
b – Guillaume de Rubrouck	28
c – <i>L’Itinerarium ad partes orientales</i> et les premiers thèmes coréens	34
B – Espagnols et Portugais, l’approche de la péninsule	41
C – Hendrick Hamel, le premier séjour long	44
a – <i>L’ailleurs</i> sauvage et isolé	51
b – <i>L’autre</i> et la double fermeture	55
c – Un premier document anthropologique	56
D – Les premières « traces » des jésuites cartographes	60
a – Les jésuites de Chine	60
b – Première « image » jésuite : la carte de Martino Martini	64
c – Les témoignages du père Ferdinand Verbiest	66
3 – Premiers éléments d’une représentation de la Corée	68
CHAPITRE II – Le XVIII^e siècle : les jésuites de Chine	73
1 – Les deux dimensions voyageuses d’un siècle nouveau	75
2 – La <i>Description</i> de la Chine du père Jean-Baptiste Du Halde	79
3 – Les <i>Observations géographiques</i> du père Jean-Baptiste Régis chez Jean-Baptiste Du Halde (1735)	81
A – La géographie	82
B – La culture	83
C – L’histoire	89

4 – L’Histoire générale des voyages de l’abbé Prévost	90
5 – Les Observations géographiques du père Jean-Baptiste Régis chez l’abbé Prévost (1748)	94
A – Particularité de la table des matières	95
B – Lecture suivie par un résumé en marge	95
C – Adaptations et transformations	97
a – Premier exemple de transformation. Esprit de synthèse et précisions quant aux sources : la maison coréenne.	97
b – Deuxième exemple de transformation. Informations nouvelles : les vêtements des Coréens	98
c – Troisième exemple de transformation. Restructuration du texte et ajout de paragraphes : « Figure & caractère des Coréens ; Armes, mariages, sépultures des Coréens ; Goût de leurs Sçavans pour la musique »	99
6 – Jean-Baptiste d’Anville et le <i>Nouvel Atlas de la Chine</i> (1735/1737)	107
7 – Les pères Jartoux, Dentrecolles et Ripa	113
8 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images	116
CHAPITRE III – Le XVIII^e siècle : les Lumières, Voltaire et La Pérouse	119
1 – Voltaire, <i>l’Essai sur les mœurs et l’esprit des nations</i>	120
A – <i>L’Essai sur l’histoire générale et sur les mœurs et l’esprit des nations</i>	120
B – La Chine	125
C – La Corée	129
2 – Voltaire et <i>L’Orphelin de la Chine</i>	132
A – Le théâtre chinois en France	133
B – Les origines de la pièce	134
C – Les buts de Voltaire	136
D – L’intrigue et la réception	138
E – La Corée dans <i>L’Orphelin de la Chine</i>	139
3 – La Pérouse, première approche maritime française	142
4 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images	148
CHAPITRE IV – Le XIX^e siècle : les missionnaires et les marins	152
1 – Missionnaires et marins français en Corée au XIX^e siècle	153
A – L’introduction du catholicisme en Corée	153
B – La présence navale française sur les côtes de Corée	159
2 – Les documents fournis par les missionnaires	173
A – Les correspondances	173

B – Les <i>Histoires</i> de l’Église coréenne	177
C – Les dictionnaires	186
3 – Les documents fournis par les marins	189
A – Seconde approche, l’amiral Cécille, 1846-1849	189
B – L’expédition française de Kanghwa et la médiatisation de la Corée en France	191
a – Henri Jouan	192
b – Henri Zuber	193
4 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et représentations	196
CHAPITRE V - Le XIX^e siècle : les diplomates et les orientalistes	198
1 – L’ouverture de la Corée	198
A – Ouverture du pays et politique intérieure	198
B – La signature du traité d’amitié, de commerce et de navigation avec la France	201
a – La mission Dillon en 1882	202
b – La mission Cogordan en 1886	202
2 – De nouvelles références pour une Corée nouvelle	204
A – Gaston Baudens	204
B – Maurice Jametel	206
3 – La coréanologie naissante	210
A – Léon de Rosny	211
B – Maurice Courant	212
C – Charles Haguenuer	218
D – Le développement des domaines	218
a – « La Corée et ses religions » d’Alfred Millioud (1887)	219
b – « Notes sur la porcelaine de Corée » d’Anatole Billequin (1896)	220
c – « Les coiffures coréennes » d’Henri Chevalier (1899)	222
d – <i>Les Coréens, esquisse anthropologique</i> d’Émile Bourdaret et Ernest Chantre (1902)	222
4 – Les traductions	224
5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images	234
CHAPITRE VI – Du XIX^e au XX^e siècle : les anthropologues et les touristes	236
1 – La Corée, carrefour diplomatique difficile	236
	239
2 – Charles Varat et Charles Chaillé-Long : l’expérimentation/narration	
A – Charles Varat	246
B – Charles Chaillé-Long	258
3 – Les récits de voyage en Corée	266
A – Jean de Pange	268

B – Émile Bourdaret	273
C – Hippolyte Frandin	284
D – Angus Hamilton	290
4 – La Corée dans les récits de voyage consacrés à l’Extrême-Orient	295
A – Maurice Courant et le guide Madrolle	296
B – La Corée dans les récits de voyage en Extrême-Orient	300
5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et images	307
CHAPITRE VII – Le xx^e siècle : Pierre Loti et le « royaume ermite », Georges Ducrocq et le « pays du Matin calme »	312
1 – Pierre Loti et le « royaume ermite »	314
A – Les origines du séjour, la formation et la structure du récit	314
B – Les représentations coréennes de Pierre Loti	326
2 – Georges Ducrocq et le « pays du Matin calme »	336
A – Un voyage « anthropologique » vers la Corée	337
B – Fictionnalisation et théâtralisation de <i>Pauvre et douce Corée</i>	342
a – Chapitre I	345
d – Chapitre IV	350
e – Chapitre V	352
f – Chapitre VI	353
g – Chapitre VII	354
h – Chapitre VIII	357
i – Chapitre IX	358
j – Chapitre X	359
k – Chapitre XI	360
l – Chapitre XII	362
m – Chapitre XIII	363
n – Chapitre XIV	364
o – Chapitre XV	365
p – Chapitre XVI	365
q – Chapitre XVII	367
CHAPITRE VIII – Le xx^e siècle : journalisme, politique et géographie	369
1 – La Corée, protectorat (1905) et colonie (1910)	371
2 – La Corée dans la presse française	373
A – Les articles des quotidiens et des hebdomadaires	373
B – Les illustrations	380
C – Les contributions dans les revues spécialisées	383
3 – Les considérations géopolitiques	385

4 – Les considérations géographiques	391
A – Le Nouveau Dictionnaire de géographie universelle de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselet (1897)	392
B – <i>L’Homme et la Terre</i> d’Élisée Reclus (1905-1908)	393
C – <i>Le Japon illustré</i> de Félicien Challaye (1914)	396
D – <i>La Géographie universelle</i> de Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois (1928)	398
5 – Informateurs, réception, motifs, thèmes et représentations	399
CHAPITRE IX – Le xx^e siècle : Guillaume Apollinaire et Paul Claudel	403
1 – La Corée de Guillaume Apollinaire	404
A – Les premiers éléments coréens chez Guillaume Apollinaire	404
B – La Corée dans <i>Le Roi-Lune</i>	406
2 – La Corée de Paul Claudel	412
A – Les textes de Paul Claudel relatifs à l’Extrême-Orient et l’édition coréenne de <i>Connaissance de l’Est</i>	412
B – Légende coréenne et géomancie	415
C – Une danse coréenne	420
D – Trois jours en Corée	421
E – Le yin et le yang, de la terre au drapeau	425
3 – Une Corée « poétisée »	429
ÉPILOGUE – Le xx^e siècle et les deux Corée : un Orient doublement extrême	430
1 – Un pays autre	432
A – Une Corée <i>peu connue</i>	433
B – <i>L’originalité</i> de la Corée	436
C – Un <i>pays clé</i> de l’Extrême-Orient	439
2 – L’opposition entre le Nord et le Sud (extrêmes spatiaux)	440
A – L’infirmité de l’image du « Matin calme » : la guerre de Corée et la partition de la péninsule	440
B – La reconstruction de l’image du « royaume ermite » : la Corée du Nord	446
3 – L’opposition entre la modernité et la tradition (extrêmes temporels)	455
A – La Corée entre modernité et tradition	457
B – La reconstruction des images du « Matin calme »	461
C – Un autre « royaume ermite » : le confucianisme	466
4 – Conclusion	469